REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

La REVUE SPIRITE paraît du 1er au 5 de chaque mois, par cahiers de quatre feuilles et demie, au moins, grand in-8e, formant 64 pages

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 fr. par an; Union postale, 1re partie, 12 francs; Amérique et pays d'outre-mer, 14 fr.

Tous les abonnements partent du 1er janvier. Aux personnes qui s'abonnent dans le courant de l'année on envoie les numéros parus.

Prix de chaque numéro. séparé : 1 franc, *franco* pour toute la France; pour l'étranger le port en sus, 0,20.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de poste.

Pour les personnes hors Paris, envoyer un mandat sur la poste ou une traite à vue sur Paris, à l'ordre de M. **P.-G. Leymarie**, administrateur.

On ne reçoit que les lettres affranchies.

Les bureaux d'abonnements sont situés à Paris, 42, rue Saint-Jacques, à la Librairie des Sciences psychiques et spirites.

Chaque année forme un fort volume grand in-8°, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 38 premières années, 1858 à 1895, prises ensemble, 5 francs *franco* le volume; 39e année, 1896, 10 francs *franco* pour la France et l'Algérie; Etranger, port en sus.

Un volume seul, 5 fr. 60 *franco*. Collection reliée, 2 fr. 50 cent. de plus par volume jusqu'en 1892. — Depuis 1893 la *Revue* ayant été augmentée de 210 pages le prix de la reliure est de 3 fr. 50 par volume.

Nous offrons comme prime à nos abonnés la collection complète de la *Revue* depuis 1858, soit 38 volumes pour cent francs, pris à notre librairie.

Notre Catalogue est envoyé à toute personne qui en fera la demande, par lettre affranchie, au siège de la librairie, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

CONTENANT

Le récit des manifestations matérielles ou intelligentes des Esprits, apparitions, **évocations**, etc., ainsi que toutes les nouvelles relatives au Spiritisme. — **L'enseignement** des Esprits sur les choses du monde visible et du monde **invisible** ; sur les sciences, la morale, l'immortalité de l'âme, la nature de **l'homme** et son avenir. — L'histoire du Spiritisme dans l'antiquité, ses rapports **avec le** magnétisme et le somnambulisme ; l'explication des légendes et croyances **populaires**, de la mythologie de tous les peuples, etc.

FONDÉ PAR

ALLAN KARDEC

Redacteur en chef : P.-G. Leymarie, *depuis* 1870.

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

TRENTE-NEUVIÈME ANNÉE. — 1896

PARIS

LIBRAIRIE SPIRITE ET LIBRAIRIE DES SCIENCES PSYCHIQUES RÉUNIES

Siège et Administration : 42, rue Saint-Jacques (*près de la Sorbonne*),

OUVRAGES SUR LE SPIRITISME PAR ALLAN KARDEC

Le Livre des Esprits (partie philosophique), comprenant les principes de la doctrine spirite; 1 vol. in-12, 36e édition, prix : 3 fr. 50.
• *Edition allemande :* Vienne (Autriche). — Deux volumes : 3 fr. 50. — *Edition anglaise :* 9 fr.60. — *Édition italienne :* 4 fr.

Le Livre des Médiums (partie expérimentale). Guide des Médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations. 1 vol. in-12, 26e édition, 3 fr. 50.
Edition espagnole : Madrid, Barcelone, Paris, Marseille; prix : 3 fr. 50, port payé. *Edition anglaise :* 9 fr. 60.

L'Evangile selon le Spiritisme (partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. 1 vol. in-12, 25e édition; prix : 3 fr. 50.

Le Ciel et l'Enfer, ou *la Justice divine selon le Spiritisme*, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre. 1 vol. in-12, 14e édition, prix : 3 fr. 50.

La Genèse, les miracles et les prédictions, *selon le Spiritisme*, 12e édition, prix : 3 fr. 50.

Œuvres posthumes d'Allan Kardec, prix : 3 fr. 50.

ABRÉGÉS

Qu'est-ce que le Spiritisme ? Introduction à la connaissance du monde invisible ou des Esprits, 1 vol. in-12, 21e édition, prix : 1 fr.

Le Spiritisme à sa plus simple expression. Exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations. Brochure in-18 de 36 pages, 15 centimes; vingt exemplaires, 2 fr., par la poste, 2 fr. 50.

Résumé de la loi des phénomènes spirites. Brochure in-18, 10 cent.

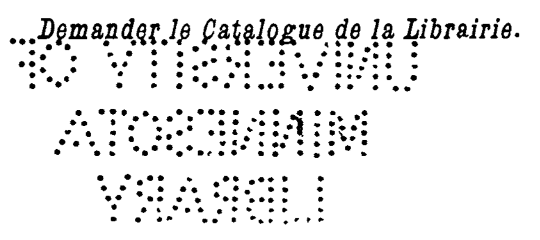
Caractères de la révélation spirite. Brochure in-18, 15 centimes, vingt exemplaires, 2 francs; par la poste 2 fr. 50 cent.

OUVRAGES DIVERS RECOMMANDÉS

Animisme et Spiritisme, par Aksakoff, illustré in-8, prix : 10 fr.
Recherches sur les phénomènes spirites, par William Crookes, prix : 3 fr. 50.
Choses de l'autre monde, par Eugène Nus, prix : 3 fr. 50
Les grands mystères, par Eugène Nus, prix : 3 fr. 50.
L'âme et ses manifestations à travers l'histoire par Eug. Bonnemère, prix : 3 fr. 50.
Le spiritualisme dans l'histoire, par R. de Giustiniani, prix : 3 fr. 50.
La raison du spiritisme, par M. Bonnamy, juge d'instruction, prix : 3 fr.
La réalité des esprits et le phénomène de leur écriture directe, avec figures très curieuses, par le baron de Guldenstubbé, prix : 5 fr.
Après la mort, par Léon Denis, prix : 2 fr. 50.
Therapeutique magnétique, par Cahagnet, prix : 4 fr.
Recueil de prières et méditations spirites, prix : 1 fr. 50, relié.
Guide pratique du médium guérisseur, prix : 1 fr.
Quelques essais de médiumnité hypnotique, par MM. F. Rossi, Pagnoni et Dr Moroni, traduit par Mme F. Vigné. : 2 fr.
Du somnambulisme, des tables tournantes et des médiums considérés dans leurs rapports avec la théologie et la physique; examen des opinions de MM. de Mirville et de Gasparin, par l'abbé Almignana, docteur en droit canonique, théologien magnétiste et médium; prix : 0 fr. 50.
La religion de l'avenir, par Alexis de Nartzoff, prix : 0 fr. 50.
Les Miracles et le Moderne spiritualisme, par Russel Wallace, prix : 5 fr.
Dans les Temples de l'Himalaya (1er volume), par A. Van der Naillen, prix : 3 fr. 50.
« » **Dans le Sanctuaire** (2e volume), avec portrait de l'auteur, A. Van der Naillen, prix : 3 fr.
La Survie (Échos de l'au-delà), par Ruffina Noeggerath, prix : 3 fr. 50.
Introduction au Spiritualisme expérimental moderne, par Falcomer, prix : 1 fr. 50.

Tous ces ouvrages se trouvent à la LIBRAIRIE DES SCIENCES PSYCHIQUES ET SPIRITES, 42, rue Saint-Jacques, à Paris, qui les expédie contre un mandat-poste, à l'ordre de M. P.-G. Leymarie.

Demander le Catalogue de la Librairie.







39e ANNÉE. N° 1. 1er JANVIER 1896.

A NOS CORRESPONDANTS

Nous présentons nos vœux de nouvel an à nos frères en spiritisme, à nos amis en publicité, à nos abonnés si fidèles, à tous les investigateurs consciencieux amis de la cause.

Puisse notre philosophie s'étendre et donner le calme à qui souffre, l'espérance rationnelle à qui désespère, la vérité simple au savant qui doute, aux chercheurs les faits qui révèlent l'au-delà et ses splendeurs.

A tous le souhait de frères en humanité. P.-G. LEYMARIE.

Mandat d'abonnement à M. P.-G. Leymarie, 12, rue du Sommerard, Paris.

REFLEXIONS PHILOSOPHIQUES

MORALE DE L'INTÉRÊT.

Voir la *Revue* de Décembre 1895

Ce jugement universel trouve aux auteurs de la morale de l'intérêt, plus d'esprit que de raison, plus de malignité que de vérité.

Le sens commun désapprouve une doctrine qui ramène tout au plaisir sensuel et qui fait si peu de cas de la raison.

A son tour voici ce que dit la philosophie raisonnable.

« Toute loi doit être uniforme, invariable, claire et toujours exécutable ; elle doit déterminer avec autorité le devoir et l'obligation. »

Or les intérêts sont divers, variables et souvent opposés.

Le calcul de notre propre intérêt est souvent difficile et compliqué ; alors l'homme est indécis et peut être entraîné par ses passions.

Dans beaucoup de cas notre volonté ne suffit pas à assurer le succès de nos intérêts. Ainsi ce principe est trop incertain pour baser la loi du devoir.

Quant à la vertu, elle ne peut exister dans un système où tout est égoïsme.

L'Anglais Bentham a ainsi exposé les éléments de la morale de l'intérêt.

La vie humaine, dit-il, repose sur le calcul de l'intérêt, dans lequel il faut tenir compte de la quantité, de l'intensité. de la durée et de la certitude des plaisirs.

Mais répond la philosophie, beaucoup de gens calculent mal ; le scélérat qui par intérêt aura commis un homicide et sera pris et condamné à mort aura fait un mauvais calcul ; un autre qui par des crimes non découverts sera parvenu aux honneurs et à la fortune aura fait un très bon calcul.

Dans la vie future il ne doit y avoir ni récompense ni punition quand dans celle-ci il n'y a ni vice ni vertu.

Dans la morale de l'intérêt rien n'est fixe, tout choque le bons sens ; on n'y trouve que des conseils favorables aux intérêts, nulle part des devoirs et des préceptes. Le genre humain a toujours acclamé ceux qui font le bien par dévouement et nullement ceux qui le font par calcul d'intérêt.

L'intérêt personnel se trouve souvent en opposition avec l'intérêt général ; d'après la morale de l'intérêt, la logique indique que chacun doit satisfaire de préférence son intérêt propre ; dans ce cas le soldat aura tort de sacrifier sa vie pour la patrie.

L'homme tend naturellement à préférer son intérêt personnel à celui de l'État, à plus forte raison si la morale l'y engage ; alors il sera complètement dirigé par ses passions et son égoïsme, déplorable doctrine qui isolera chacun dans son intérêt particulier ; alors la société n'aura ni cohésion ni solidarité, les plus grands crimes y seront légitimés comme utiles à l'État ou aux individus.

Ainsi, il est manifeste *qu'il n'y a d'avantageux pour les nations et les particuliers que ce qui est juste.*

HOBBES

Parmi les soutenants de la morale de l'intérêt l'Anglais Hobbes se fait remarquer par sa bizarre originalité ; partisan dévoué des Stuarts, ardent adversaire de la révolution, il cherche dans la morale le moyen d'établir solidement le pouvoir absolu qu'il croit seul capable de calmer la tourmente révolutionnaire et sauvegarder les intérêts sociaux.



Hobbes, pose en principe que la raison déterminante de toutes nos actions est là considération de notre bien-être : « avant de faire une action, nous nous demandons si elle nous sera avantageuse ou non, car l'amour personnel est notre seul mobile. »

Il énonce cela par les hardies définitions suivantes :

« Aimer une personne ou une chose, c'est s'aimer soi-même; car c'est concevoir l'utilité qu'on peut en tirer ;

« Une mère qui aime ses enfants, s'aime en les aimant, car elle songe de quelle utilité ils lui seront sur ses vieux jours (c'est complètement méconnaître l'amour maternel si désintéressé). Honorer quelqu'un, c'est aimer, car c'est réfléchir à la puissance qu'il a de nous servir ou de nous nuire ;

« Avoir pitié de quelqu'un qui souffre, c'est encore s'aimer, car c'est penser aux souffrances qu'on endurerait si on était à sa place ;

« Venir en aide à quelqu'un, c'est aussi s'aimer soi-même dans la satisfaction de pouvoir non seulement nous assister nous-mêmes, mais encore d'assister les autres. »

MORALE RELIGIEUSE

Les mystiques prétendent que le parfait amour de Dieu est la meilleure loi de morale.

Ce système nommé le mysticisme est loin de pouvoir s'appliquer généralement, car bien peu ont le parfait amour de Dieu ; les mystiques même avouent qu'ils ne l'ont pas toujours au même degré.

Le mysticisme agit par attrait ; il ne peut être imposé par autorité et du reste il conduit à l'état contemplatif et au quiétisme.

Suivant certains philosophes religieux, le Créateur seul a le droit d'imposer une loi de morale à sa créature.

Cela est vrai si l'on admet que les lois divines sont immuables et qu'elles ont été placées comme instincts dans notre conscience.

Mais ces philosophes, prétendent que cette loi de morale émane d'un décret arbitraire de Dieu qui aurait pu créer d'autres lois toutes différentes en leur donnant la même sanction.

Dans cette doctrine le bien et le mal, le juste et l'injuste ne sont tels que parce que Dieu l'a voulu ainsi ; c'est ôter à la morale son caractère absolu de vérité.

Les lois morales n'existent point par un décret arbitraire de la volonté divine, car elles sont éternelles comme Dieu substance active et font partie de son essence ; elles sont l'expression de la justice rationnelle et immuable, immanente en tout, et non celle d'une volonté capricieuse, qui n'aurait pas de fixité.

Ce système fait de Dieu un despote régnant par son plaisir, pouvant

dispenser qui il veut de l'observation de ses lois, exception qu'il eut multiplier en faveur de ceux qu'il aime.

Ce défaut de fixité dans la volonté divine ne peut qu'amener l'incertitude dans l'établissement d'une morale qui conduit à la doctrine de la grâce et de la prédestination ; soutenue par saint Paul et par l'Église est elle entièrement contraire à toute justice et à l'égalité des âmes servant Dieu.

D'après ce coup d'œil sur les différents systèmes de morale, aucun d'eux ne satisfait aux conditions de cette loi qui a pour but le bien et le juste, cette fin ou la destination de chaque être suivant sa nature ; ou bien, la satisfaction de ce qui est nécessaire au corps et à l'âme.

Le mal est tout ce qui porte atteinte à cette loi éternelle.

MORALES DE LA CONSCIENCE

Plusieurs philosophes païens avaient émis des idées très justes en morale ; elles furent plus spéculatives que mises en pratique, parce que, le paganisme reposait sur trois institutions vicieuses contraires à toute bonne morale :

1° Le polythéisme qui faussait la conscience en divinisant les vices autant que les vertus ;

2° La polygamie qui ne permettait pas la solide organisation de la famille élément essentiel de toute société ;

3° L'esclavage qui ravalant l'humanité en faisant de l'homme une marchandise, introduisait l'immoralité dans l'intérieur des familles.

Le christianisme venu à point dans le monde païen en décadence y fut bien reçu ; il fit disparaître le polythéisme et la polygamie et condamna l'esclavage, fait qui lui permit d'établir sa doctrine à la place du paganisme.

Le principal rôle du christianisme paraît avoir été de détruire le paganisme, car, lorsque celui-ci eut entièrement disparu, vers le VIe siècle, le christianisme devenu catholique et universel semblait devoir envahir le monde ; mais au VIIe siècle il fut brusquement arrêté dans sa marche progressive par le mahométisme triomphant qui, en un clin d'œil, lui enleva l'Asie, l'Afrique et l'Espagne.

Depuis lors le catholicisme romain a beaucoup plus perdu qu'il n'a gagné et aujourd'hui que lui reste-t-il ? Ce déclin constant indique qu'il n'est qu'une religion transitoire et non définitive. Sa morale consciencieuse, plus religieuse que pratique prescrit le pardon des injures, la pauvreté, l'humilité l'abnégation de soi-même avec une exagération qui en rend l'application peu pratique.

Cette morale prêche l'aumône mais n'indique aucun moyen pour diminuer la pauvreté ; au contraire elle tend à l'augmenter considérablement par son mépris du travail utile et de tout ce qui est nécessaire à la vie.

Cette sévère morale applicable aux ordres religieux, est inapplicable aux populations libres.

Le christianisme a le mérite d'avoir rehaussé la morale en l'érigeant en vertu essentielle ; c'est là son principal bienfait.

MORALE DU BIEN

Trois idées semblent résumer la science et l'activité humaine : *le vrai* qui est le but de nos études et le principe de nos connaissances dans l'ordre spéculatif; *le bien* qui est la règle de notre conduite et la loi de notre *volonté*; *le beau* qui fournit aux âmes leur modèle idéal.

Quoique la conception de ces trois idées paraisse simple, les plus célèbres philosophes se sont de tout temps divisés en voulant les définir ; quand on a voulu les éclaircir, la plupart des actions premières et essentielles de l'esprit donnèrent lieu à des divergences d'opinions qui les ont obscurcies.

Sur ces questions les métaphysiciens hésitent et souvent se trompent; tandis que le genre humain les juge mieux, les suit sans raisonner les lois de son être,en admettant sans chercher à les expliquer les causes premières inexplicables.

Le métaphysicien qui veut tout définir et tout démontrer en cherchant à éclaircir ce qui est clair finit souvent par lasser les intelligences, obscurcir les idées les plus simples et ébranler la certitude des vérités premières généralement admises comme axiomes.

Il est bon d'étudier la nature humaine chez ceux qui ne subtilisent pas et ne raffinent pas.

Les gens de bon sens, quoique non métaphysiciens, jugent souvent très bien les théories des autres.

En fait d'art et de vérités métaphysiques le public juge souvent mieux que les hommes de métier ce qui concerne le vrai, le bien et le beau ; il va, instinctivement, droit au but sans passer à travers un fatras d'explications diffuses et inutiles.

Ceci nous amène à dire, que les professeurs et les écrivains philosophes doivent éviter le jargon fatiguant et obscur trop souvent employé en métaphysique, lequel déroute les élèves et les lecteurs ; ils doivent se borner à les diriger dans la bonne voie en les obligeant à tirer autant que possible de leur propre fond le complément des explications.

Nous recommandons cette excellente gymnastique intellectuelle, ce bon moyen de ce souvenir des choses, car on n'oublie guère ce qu'on a trouvé de soi-même ; c'était la méthode de Socrate dans ses intéressants dialogues.

Ce mode d'enseignement est d'autant plus convenable pour les idées phi-

losophiques qu'elles sont pour la plupart en germe dans l'esprit humain ; il suffit de les en extraire et de les raisonner.

En France nous n'aimons pas le fatras scolastique ; nous comprenons facilement, nous voulons aller au but droit et vite.

Beaucoup de philosophes soutiennent qu'il n'y a qu'une seule vertu : *l'habitude du bien* qu'ils divisent en trois classes de devoir : devoirs de l'homme envers lui-même ; envers ses semblables ; envers Dieu.

MORALE INDIVIDUELLE

L'homme doit d'abord réaliser sur lui-même l'idée du bien, dans le but de régler ses devoirs pour l'âme et pour le corps ; il doit éviter les vices qui avilissent l'âme et supporter avec courage les maux et les adversités de la vie.

Pour le spirituel l'homme diffère totalement de l'animal qui est renfermé dans un cercle qu'il ne peut franchir, dont les facultés atteignent d'elles-mêmes le développement dont elles sont capables ; tandis que les facultés de l'homme existant bien virtuellement en lui, l'éducation est nécessaire à leur développement et il a, pour devoir, de les perfectionner le plus possible car son esprit est l'essentiel de son être.

La première de ses facultés est la raison ; puis viennent la volonté et la sensibilité. Tous les hommes n'ont pas acquis les facultés qui leur permettent d'être savants ou philosophes, mais chacun d'eux. doit autant que possible, s'éclairer sur les vérités nécessaires à la vie, sur sa nature, son origine et sa fin.

Connais-toi toi-même, est un excellent précepte de morale et de sagesse auquel chacun doit tendre en s'éclairant et en développant ses facultés ; les lumières épurent et élèvent l'âme, en l'occupant fructueusement elles sont une garantie d'ordre et de moralité.

L'HOMME A EN LUI TOUS LES DEVENIR

Le défaut de culture de l'esprit détermine souvent sa grossièreté et sa dépravation. On n'est point corrompu parce qu'on est éclairé, mais un homme éclairé peut être corrompu ; dans ce cas, ses lumières peuvent raffiner ses vices et même leur donner un certain éclat.

L'Eglise romaine seule redoute les lumières qui en amenant l'indépendance des idées peuvent ébranler l'échafaudage de sa doctrine.

Une sage éducation, raisonnée et libre, est ce qui convient le mieux au progrès de l'humanité.

Quant à la volonté elle doit obéir à la raison ; éclairée par celle-ci elle constitue le véritable caractère. Mais une énergique volonté, dénuée de raison, produit de l'opiniâtreté et rend l'esprit droit et aveugle.

La raison et la volonté ne sont pas toujours unies ainsi ; on voit des gens

chez qui la faiblesse ou la perversité du caractère est alliée à une basse intelligence.

Le caractère est ordinairement inné ; mais on peut le fortifier par une constante volonté et déterminer la constance, la force et la grandeur d'âme, la résignation dans le malheur.

Si la volonté délaisse la raison et s'abandonne aux passions, elle peut entraîner aux plus grands crimes.

Le caractère n'est beau que lorsque la volonté est alliée à la raison, alors l'homme se gouverne bien et librement ; mais si elle cède aux passions, il perd sa liberté et devient esclave.

SENSIBILITÉ MORALE

L'homme a des penchants ; doit-il tous les comprimer comme l'ont voulu les stoïciens ?

Non ; Dieu a créé l'homme intelligent, libre et sensible et détruire en lui la sensibilité c'est le mutiler.

Les passions sont des mobiles naturels ; elles sont bonnes ou mauvaises selon qu'on les dirige bien ou mal.

La passion est tantôt un obstacle, tantôt un moyen, elle est parfois l'auxiliaire de la vertu ; l'important est de la tenir à sa place car elle doit obéir et ne jamais commander, sinon elle porte le trouble dans l'âme.

Il faut soumettre ses passions au joug de la raison, bien réglées elles deviennent le principe des actions les plus héroïques ; ainsi les nobles passions de l'honneur, de la gloire et de l'amour ont fait les plus grandes choses.

Quant au plaisir que l'homme aime autant que la vie, il est légitime quand il est conforme à la loi et à l'ordre ; telles sont les jouissances nobles et pures qui accompagnent la vertu, la contemplation du beau, la connaissance de la vérité, ce qui constitue le vrai bonheur. Ainsi le plaisir est bon lorsqu'il se maintient dans l'ordre et l'expression du bien, hors de là il est mauvais.

Hobbes pousse ainsi à l'extrême les conséquences de son système qui donne à l'homme tout pouvoir de faire ce qui est conforme à ses intérêts ; et comme la fin justifie les moyens, chaque individu pourra légitimement s'emparer de tout ce qui peut lui procurer le bien-être.

Mais les autres ont le même droit et il en résulte que lorsque plusieurs individus convoitent le même objet, il y a forcément guerre entre eux ; c'est l'état naturel de l'humanité où toutes les forces individuelles sont en conflit, chaque homme étant un loup pour son semblable.

Hobbes dépeint sous les plus sombres couleurs l'état primitif de l'humanité ; chacun y agissait librement, suivant ses féroces instincts et tous

les crimes étaient légitimes et irréprochables car il n'y avait pas alors de code de lois.

Mais les hommes finirent par comprendre que ce chaos social était entièrement contraire à leur amour du bien-être; alors quelques-uns d'entre eux, plus forts que les autres, s'entendirent pour faire cesser cet horrible état et formèrent un gouvernement ; la guerre fit place à la paix qui est le plus grand des biens.

Pour que la paix subsiste dans une société aussi vicieuse il faut un pouvoir qui bride toutes les convoitises, n'importe son origine, pourvu qu'il soit fort; de là l'existence de la monarchie absolue.

Ce pouvoir devra avoir un droit illimité sur la propriété, l'honneur, la vie des sujets, et même sur leurs pensées et leur conscience; sinon les forces individuelles pourraient profiter de leur liberté pour rétablir le déplorable état de nature.

Voilà un système de morale étrange et spécieux, exprimé avec netteté et vigueur ; nous laisserons au sens commun le soin de le réfuter.

Mais nous ferons remarquer où peut conduire une logique rigoureuse basée sur de mauvais principes ; la nature humaine vaut mieux que Hobbes ne l'a dépeinte. Les hommes ne sont pas des bêtes féroces qu'il faut enchaîner, car s'ils étaient voués au mal ils ne seraient aptes à aucun progrès moral ce qui est contraire à l'évidence.

MORALE DU SENTIMENT

La morale du sentiment plus noble que celle du plaisir et de l'intérêt a été formulée par l'Ecossais Adam Smith. Il la base sur la sympathie qui nous met en rapports de sentiments avec nos semblables et qui contient en principe toutes nos relations et affections sociales.

Nous tendons généralement à nous mettre en bons rapports avec le milieu humain dans lequel nous nous trouvons.

Notre sympathie s'étend sur tous les êtres sensibles, surtout s'ils ont des rapports avec nous, sur les animaux domestiques ; sur les morts en priant pour eux, en leur élevant des mausolées ; sur les héros de théâtre et de roman qui nous font éprouver des émotions plus ou moins vives.

Si deux hommes de caractères très différents vivent en rapports convenables, ils se feront de mutuelles concessions pour mettre autant que possible leurs caractères en bon accord.

Les sentiments partagés augmentent d'intensité en raison du nombre de personnes qui les éprouvent ensemble et cela se voit dans les assemblées politiques et religieuses.

L'orateur et l'acteur remplissent d'autant mieux leur rôle qu'ils sont devant un public sympathique et nombreux; on peut attribuer ce fait aux

puissantes effluves qui circulent entre l'auditoire et l'orateur, ou l'acteur.

Nous ne sommes jamais plus heureux que lorsque nous nous sentons en parfaite harmonie d'impression avec nos semblables. Toutefois nous ne sympathisons pas avec tous les sentiments; il en est de sociaux, comme la bienveillance,la reconnaissance et qui nous plaisent; il en est d'anti-sociaux comme la malveillance et l'ingratitude, qui nous déplaisent.

La sympathie est le lien le plus doux et le plus fort de la société humaine; elle est un puissant auxiliaire de la morale mais elle n'est pas toute la morale, car elle offre tous les caractères variés et variables de la sensibilité. Le même homme n'est pas toujours disposé de la même manière avec ses semblables ; le cœur humain est mobile, capricieux et plein de contradictions.

La morale de la sympathie, basée sur l'attrait, manque d'autorité et de précision; favorable aux instincts mondains elle tend à absoudre les vices aimables et à écarter les vertus austères.

Il est des gens dont les vertus ont peu de charme, d'autres dont les vices nous plaisent, cela se voit souvent dans le monde.

La sympathie ne rend compte que de nos rapports avec nos semblables; la formule de Smith est : « Agis de manière que tes semblables sympathisent avec toi » ; la morale privée et religieuse lui échappe.

Cette doctrine basée sur l'opinion des autres a ce grave inconvénient de placer en dehors de l'homme la règle de sa conduite et la conscience s'efface devant l'opinion publique qui est loin d'être toujours bon juge.

Il y a des situations par lesquelles l'homme de bien doit,en se mettant audessus de l'opinion publique, écouter sa conscience ou prendre avis d'un homme judicieux et éclairé généralement meilleur juge que le vulgaire; le monde a ses maximes qui souvent ne sont pas d'une saine morale.

L'objection sérieuse suivante est faite à la morale du sentiment: Nous ne sommes point juges de nos propres actions ayant besoin d'attendre l'effet qu'elles produiront sur les autres; nous ne pouvons les juger que quand il n'est plus temps.

Smith y répond en disant qu'il y a en nous deux personnages distincts, pouvant fonctionner séparément, l'acteur et le spectateur; ce dernier doit surveiller et diriger le premier.

Ce spectateur impartial n'est autre que notre conscience; Smith la charge de diriger notre sensibilité qu'il reconnaît n'être pas suffisante pour régler convenablement nos actions.

En somme, savoir bien user de son propre jugement est un devoir et une nécessité pour chacun.

Quelques-uns ont pris pour règle de nos actions la satisfaction que nous

éprouvons après avoir fait une bonne action et le remords qui suit l'action mauvaise; là encore, la conscience intervient et juge mieux que la sensibilité qui est un instinct souvent aveugle, tandis que la conscience est une des principales formes de la raison.

L'excès dans le plaisir, surtout lorsqu'il est matériel, est un mal parce qu'il sort de la règle.

La mesure du plaisir doit être prise dans la raison et non dans le plaisir lui-même.

Les actes qui ont le bien pour but nous procurent beaucoup plus de satisfaction et de vrai plaisir que les choses seulement agréables.

L'homme est intérieurement bien gouverné lorsque ses passions sont soumises à sa volonté dirigée par la raison; il réalise alors l'idée de l'ordre dont la société doit offrir l'image dans de plus vastes proportions.

DEVOIRS ENVERS LE CORPS

Le corps est l'instrument et le serviteur de l'âme; en conséquence l'homme doit entretenir son corps de manière qu'il soit pour l'âme un instrument souple et docile.

La moralité étant le principal but de la vie, le spirituel doit toujours primer le corporel; ainsi on ne doit pas vivre pour le plaisir de manger, mais on doit se nourrir pour vivre, afin de pouvoir accomplir sa destinée terrestre.

Quelques actes de vertu et de dévouement valent bien plus que la plus longue vie passée dans la mollesse, l'oisiveté et la nullité.

Quoique la conservation de notre existence soit un devoir, il est des cas où le sacrifice de la vie est permis, et même un acte d'héroïque vertu.

LE SUICIDE

Quoique moins éclairée que le spiritisme sur les destinées de l'homme, la morale catholique et celle du bien combatttent le suicide par d'excellentes raisons : le suicide a pour cause la souffrance, les malheurs, le dégoût de la vie.

Or la vertu consiste à lutter jusqu'à la fin, la vie étant un combat accepté librement, nul ne doit déserter son poste avant l'heure.

Celui qui se suicide a le sinistre courage du désespoir; celui qui supporte avec résignation les peines de la vie a le noble courage de la vertu sanctionnée par l'approbation générale.

Les partisans du suicide méconnaissent la destinée humaine.

Les moralistes reconnaissent que tous nos devoirs nous lient à la vie actuelle; nous devons y accomplir le mieux possible la loi morale qui nous est imposée.

Si l'homme ne doit pas attenter à sa vie, il ne doit pas craindre la mort et même savoir l'affronter au besoin; qu'il sache aussi l'attendre avec calme et sans terreur.

Pour le sage la mort est la délivrance de l'âme; bien vivre c'est apprendre à bien mourir.

SUITE DE LA MORALE INDIVIDUELLE

Pour accomplir sa fin morale l'homme doit entretenir son corps en bon état, mais il ne doit pas exagérer les soins qu'il lui donne; ce serait au détriment de son âme.

Pour l'éducation du corps, les Grecs admettaient l'hygiène et la gymnastique; la première est une vertu qui a pour base la tempérance et la sobriété; la deuxième est un art qui donne la force et l'agilité mais qu'il ne faut pas exagérer, l'éducation n'ayant généralement pas ponr but de former des athlètes.

Le corps étant l'instrument et la demeure de l'âme, il est convenable de le parer avec modestie, de lui donner une tournare agréable dans les manières, les mouvements, la physionomie; cela donne de l'agrément aux rapports sociaux.

Le corps et l'âme étant deux instruments fonctionnant ensemble, il faut toujours les tenir d'accord. C'est une harmonie essentielle.

Les plaisirs moraux ne lassent jamais tandis qu'on est bientôt rassasié des plaisirs physiques, ce qui oblige à les varier souvent et les rend dispendieux.

Les excès dans les plaisirs des sens nuisent à la santé, énervent le corps et l'âme, appesantissent l'intelligence et souvent causent une vieillesse ou une mort prématurée.

Mais il ne faut pas tomber dans les exagérations de l'ascétisme et proscrire comme mauvais tous les plaisirs physiques qui résultent généralement de la satisfaction de nos besoins; tant que nous ne sortons pas des limites naturelles ces jouissances sont légitimes, nous devons en user et non en abuser.

Quand nous refusons à la nature ce qu'elle demande légitimement, nous livrons notre organisme à un trouble fâcheux.

La compression trop forte des passions naturelles trouble ou détruit l'équilibre humain, donne souvent aux relations sociales quelque chose de dur et de peu agréable, tandis que la satisfaction des jouissances permises offre à ces relations une douceur et un calme qui rendent la vertu aimable.

Les distractions et les amusements nécessaires pour reposer l'esprit doivent être réglées par la tempérance, la sobriété et la bienséance.

La nature qui est un état passif et neutre de la substance universelle est

conséquemment un ensemble de forces aveugles, fatales et mues; l'homme raisonnable et libre est le seul être vivant, la seule individualité qui sache et puisse plier ces forces à son service, car il est partie intégrante de la substance active et intelligente, ou de l'état directif universel.

Aucun animal n'ayant cette faculté, l'homme doit bien connaître les forces de la nature pour les utiliser à son profit.

C'est la grande connaissance de ces lois qui produit les merveilles de l'industrie moderne.

Mais si l'homme domine ou maîtrise la matière inerte et neutre, il ne doit pas oublier qu'elle ne doit jamais lui servir à dominer son esprit; si, aidé des forces de la nature, dans son travail productif, il est en sécurité sur ses moyens d'existence, qu'il ne s'imagine pas trouver le bonheur dans le luxe ou l'oisiveté d'une vie sensuelle.

L'ennui, le dégoût, la satiété apprendraient bientôt à l'homme qu'il est dans une mauvaise voie, contraire à sa destinée qui est de ne pas se laisser vaincre par ses passions, mais de se faire une âme indépendante et forte, riche de ses vertus. Si non, malgré ses richesses, son âme faible, vide de conviction et de satisfaction morale, sera en proie à d'insatiables désirs.

Si la grande industrie moderne a modifié l'état des peuples et apporté des perturbations et des complications dans leur économie, il faut reconnaître qu'elle concourt au bien de l'humanité en favorisant le développement et la circulation des idées, en multipliant les relations entre les peuples, en faisant tomber peu à peu les haines nationales et en refrénant les passions guerrières.

Plusieurs animaux vivent sous l'empire de l'homme et partagent ses travaux; il a le droit de les employer à son service, mais à condition de n'être pas brutal et cruel à leur égard. Si, dans ses rapports avec eux, il se laisse aller aux emportements de la colère, s'il les maltraite sans pitié, il en résulte pour lui des habitudes mauvaises qu'il transporte dans ses rapports avec ses semblables.

Qui est bon avec les animaux l'est encore plus avec les hommes; le spiritisme l'enseigne formellement et d'une manière rationnelle.

Respectons les animaux, nos frères cadets.

(*A suivre.*) P.-G. Leymarie.





ANIMISME ET SPIRITISME

Dans un numéro précédent de cette Revue (1), j'ai eu l'occasion de mentionner deux articles parus dans des publications allemandes sur le livre de A. Aksakof, intitulé « Animisme et Spiritisme » et j'ai cité un passage de la critique du professeur von Schrenck-Notzing, parue dans la *Gazette générale de Munich.*

En voici le texte complet, traduit aussi fidèlement que possible :

« Dans un ouvrage volumineux, comportant deux volumes (752 pages), Aksakof traite de la vraie nature du Spiritisme. L'objet principal de son travail devait être la réfutation de la théorie par laquelle Edouard v. Hartmann cherche à expliquer les faits spiritiques, qu'il admet hypothétiquement, sans avoir recours à l'intervention des esprits et en exposant l'absurdité de l'identité des esprits avec les défunts.

« Mais, en réalité, le livre d'Aksakof présente une phénoménologie assez complète du Spiritisme. Il serait impossible ici d'apprécier en détail les abondantes matières qu'il nous présente. Depuis le simple phénomène du coup frappé jusqu'à la matérialisation complète d'un esprit et sa reproduction par la photographie, on trouve ici toutes les merveilles classées par groupes qui servent de base à la religion spiritique.

« Les exposés théoriques qui trahissent le philosophe sans école et qui dénotent chez leur auteur un certain manque de critique, allié à une connaissance défectueuse de la psychologie normale, occupent un bien large espace et sont vraiment de longue haleine.

« Dans son introduction, l'auteur établit cette thèse : « L'absence de la « fraude consciente ou inconsciente ne peut jamais être démontrée », ensuite : « Dans le Spiritisme, ainsi que dans toute étude humaine, la foi morale cons« titue la base indispensable de tout progrès vers la vérité », et enfin : « Je « ne puis faire autre chose que de témoigner publiquement de ce que j'ai « vu, entendu et ressenti. »

« Avec ces trois propositions, l'auteur s'est jugé lui-même, car pour toute tierce personne il deviendrait impossible de se prononcer sur la valeur réelle des observations.

(1) Voir le numéro d'octobre de la *Revue Spirite.*

« En effet, si l'on ne peut pas écarter la fraude, et que l'on doive quand même affirmer sa croyance au monde des esprits, pour n'obtenir, en fin de compte, qu'un résultat incontrôlable de ses propres perceptions sensorielles, il est permis de se demander à quoi peut aboutir cette collection considérable d'historiettes, de miracles et d'anecdotes métaphysiques, présentés *bona fide*.

« La recherche scientifique, en abordant ce domaine, envahi par la fraude et la superstition, doit exiger juste le contraire des trois prémisses citées. Elle ne doit pas gaspiller son temps à démasquer les supercheries. Car tout en faisant largement droit au germe de vérité qui peut se trouver dans certaines observations, on ne saurait, au moyen d'arguments philosophiques, infirmer ce fait, que deux tiers au moins des médiums ont été convaincus de fraude inconsciente ou consciente.

« Or, s'il se trouvait de vrais hommes de science qui auraient assez d'impartialité et de courage pour vouer les efforts de leur intelligence à ce sujet d'un caractère si douteux, leur premier devoir, en abordant ces expériences, consisterait à dégager les phénomènes allégués de leur caractère subjectif, c'est-à-dire de les affranchir du témoignage illusoire des sens, par l'application d'appareils enregistreurs très précis.

« Les observations qui précèdent pourraient d'ailleurs donner de l'œuvre en question une idée moins favorable qu'il ne convient. L'œuvre tout entière d'Aksakof, — nous en convenons volontiers — est inspirée de la recherche sincère et sérieuse de la vérité. Il reconnaît sans hésitation que certains faits présentent le caractère de la fraude et de la supercherie ; mais dans la masse des phénomènes attribuables à une erreur de compréhension ou à une fausse interprétation, nous trouvons des observations exactes qui, même soumises à la critique la plus méticuleuse, défient, suivant toutes les apparences, toute explication scientifique. Malgré toutes les objections possibles, il n'en reste pas moins un groupe de faits auxquels aucune théorie connue ne saurait être appliquée.

« Ce fait seul que, récemment, des savants bien connus, tels que Lodge le physicien, et Richet le physiologiste, entre autres, se portent garants de l'authenticité d'expériences de ce genre avec certains médiums, devraient déjà engager les représentants des sciences naturelles à examiner la question ou, du moins, à ne pas l'éviter quand l'occasion s'en présente. Bien que les spirites, dans leur aveuglement fanatique, aient tout fait pour empêcher les savants de s'occuper d'un sujet si délicat, il n'en est pas moins juste que l'intérêt même de la vérité, que la réalité possible de certains phénomènes, relèguent au second plan toutes les autres considérations. Ces

phénomenes trouveront sûrement leur explication sur un terrain purement physiologique et physique.

« Si un jour la table tournante trouve son Newton, comme le souhaite Aksakof, c'est-à-dire s'il est reconnu que les faits en question reposent, ne fût-ce qu'en partie, sur la vérité, alors la postérité saura reconnaître le mérite d'un homme qui fut le pionnier de cette tâche si passionnante et en même temps si ingrate, d'un homme qui a vieilli dans une activité désintéressée et infatigable, en dépit de toutes espèces de mécomptes, qui toujours et toujours expérimenta avec de nouveaux médiums, et qui a su intéresser à sa cause des savants éminents. Si cet idéal est un jour réalisé, l'œuvre dont il est question fournira au futur chercheur maintes indications précieuses.

« Mais ce temps n'est pas proche. Aujourd'hui nous nous trouvons encore en présence de la question des faits, que l'on peut traiter indépendamment de la théorie des esprits, vu le petit nombre de faits acquis jusqu'à ce jour. »

Avant de laisser parler le savant contradicteur du professeur von Schrenk-Notzing, le Dr Walter Bormann, qui relève plus spécialement dans son article le passage où il est question des trois propositions d'Aksakof qui, d'après l'avis de M. S. N., détruisent la valeur des arguments employés par l'auteur russe, je me permettrai quelques réflexions à propos des autres observations auxquelles le distingué professeur se laisse aller, observations que le Dr Bormann a passées sous silence et qui n'ont pas été non plus reproduites dans les *Psychische Studien*, probablement par déférence pour Aksakof, directeur de ladite Revue.

Je ne crois pas que cette timidité soit bien justifiée. Je crois, au contraire, que le professeur v. S.-N. s'est absolument découvert par son raisonnement superficiel, en essayant d'arguer de l'incompétence d'Aksakof en matières de philosophie et de psychologie. Il parle de *philosophe sans école* ! Cette imputation doit s'appliquer, forcément, à tous les penseurs originaux. Si l'histoire de la philosophie est une science semblable à l'histoire de la littérature, la philosophie même, dans l'acception vraie, c'est-à-dire « la connaissance des choses physiques, morales et intellectuelles, par leurs causes et par leurs effets » est un travail de notre cerveau essentiellement personnel et qui ne doit être apprécié que selon la force de la logique qu'il contient. L' « école philosophique » n'y fait absolument rien, et c'est à tort que le professeur allemand prétend traiter la philosophie comme une science exacte. La puissance de la pensée et la force de l'argumentation ne sont soumises à aucune règle, à aucune doctrine.

En ce qui concerne le reproche qu'il fait à Aksakof de ne pas faire preuve

d'une plus ample connaissance de « la psychologie *normale* », il est tout au moins incompréhensible, étant donné que toute l'œuvre d'Aksakof tend précisément à modifier la psychologie normale, la psychologie orthodoxe, et lui faire céder la place à une psychologie « hérétique. »

Il me paraît fort risqué, par conséquent, au point de vue de la sincérité dans la discussion, d'employer comme argument contre quelqu'un qui veut infirmer une thèse quelconque, cette même thèse, sans l'appuyer d'aucune espèce de raisonnement contradictoire; en d'autres termes, de répondre à quelqu'un qui vous dit : « Si les faits que j'avance sont un jour acceptés comme indiscutablement réels,ils révolutionneront la science entière », par cette phrase : « Mais, Monsieur, vous ne vous conformez pas aux principes actuellement établis par la science ! »

Lorsque plus loin, le professeur v. S.-N., prétend que la science « ne doit pas gaspiller son temps à démasquer les supercheries », je me demande quel rôle elle pourra jamais jouer dans cette affaire, car sa mission, sinon unique, du moins principale, consisterait à constater les phénomènes qui nous intéressent aujourd'hui.

La classification de ces phénomènes est déjà faite par Aksakof, et la science peut accepter cette classification *à priori*; leur explication s'imposera par la nature même des faits. Donc, la science ne pourra faire autre chose, et ce sera une tâche considérable, que de constater leur réalité.

On ne demandera pas à la science de formuler des hypothèses, plus vaines, plus fantaisistes les unes que les autres : on lui empruntera tout simplement ses moyens de contrôle, ses appareils enregistreurs, le témoignage loyal de ses serviteurs, mais on ne lui demandera pas de faire des efforts ingrats pour faire rentrer, coûte que coûte, dans les hypothèses actuellement admises, des phénomènes qui sont en contradiction flagrante avec les principes qu'elle donne aujourd'hui pour indiscutables, parce qu'ils ont suffi jusqu'à présent.

Le temps employé à constater des faits qui pourront créer une nouvelle synthèse, ne sera assurément pas du temps *gaspillé*. Cette époque est, peut-être, encore éloignée, mais la faute en est justement à l'attitude que prennent les savants de l'école du professeur v. S.-N.

Voici maintenant la réplique du Dr Walter Bormann, publiée dans *Psychische Studien*, et que précède la lettre suivante :

« Munich, le 17 février 1895.

« Monsieur, dans le numéro de février de *Psychische Studien*, je lis les observations que vous faites à propos de la critique sur le livre d'Aksakof « Animismus und Spiritismus », parue dans le supplément de la *Gazette générale de Munich*. J'ai envoyé une réplique à la Rédaction de ce journal, mais sans obte-

nir de résultat, ainsi qu'en témoigne l'avis ci-inclus, en date du 31 janvier, dans lequel ce refus est motivé par le manque de place et par le caractère scientifique trop général de ce journal, qui ne peut revenir sur un sujet qui y a déjà été traité, que dans des cas exceptionnels.

« On dirait vraiment que tel n'est pas le cas ici ; et cependant, il s'agit de rectifier des inexactitudes !

« Supposant que dans tous les cas ma réplique au Dr v. Schrenk présente un certain intérêt pour vos lecteurs, je vous prie d'en disposer selon votre convenance.

« Agréez, etc.

« Dr W. Bormann. »

Réponse a une critique sur l'œuvre d'Aksakof.

Le supplément de la *Gazette générale de Munich* du 8 janvier de l'année courante, publie sur le livre d'Alexandre Aksakof : « Animisme et spiritisme », une critique qui tend à déprécier cet ouvrage, en se basant sur quelques phrases de son auteur même, contenues dans sa préface (1).

« Les phrases en question s'y trouvent effectivement, mais leur vrai sens a échappé au critique. Ce dernier s'en prend à la phrase tronquée : « la possibilité de la fraude — consciente ou inconsciente — (possibilité qu'on peut toujours supposer et dont l'absence ne peut se prouver) — vient encore

(1) Voici le passage incriminé, reproduit *in extenso* (Préface, page XXXI) :

« La grande difficulté pour moi a été *le choix des faits*. J'ai insisté sur ce point au début de ma préface et j'y reviens en la terminant. J'ai bien dit que le but de mon ouvrage n'est pas de prendre la défense des faits, et c'est vrai, lorsque je me place au point de vue de M. Hartmann ; mais j'avoue que j'avais aussi devant les yeux un objectif plus général et que j'ai toujours cherché à présenter les faits qui répondaient le mieux aux exigences de la critique, par les conditions mêmes de leur production. C'est là le point vulnérable ; car aucune condition, aucune mesure de précaution prise, ne suffit à convaincre de la réalité d'un fait, tant que ce fait reste pour l'opinion publique une impossibilité. Et puis la possibilité de la fraude — consciente ou inconsciente, — possibilité qu'on peut toujours supposer et dont l'absence ne peut se prouver, — vient encore aggraver la difficulté. Les phénomènes intellectuels offrent sous ce rapport un champ d'étude moins ingrat, car ils présentent bien souvent des preuves intrinsèques de leur authenticité, qu'aucun recours à la fraude n'est en mesure de donner, à moins de conclure à l'hypothèse d'un mensonge universel. La réfutation de cette hypothèse-là est hors de tout pouvoir humain.

Donc la foi morale est ici, comme dans toute autre étude humaine, la base indispensable du progrès vers la Vérité.

Je ne puis faire autre chose que d'affirmer publiquement ce que j'ai vu, entendu ou ressenti ; et quand des centaines, des milliers de personnes affirment la même chose, quant *au genre du phénomène*, malgré la variété infinie des détails, la foi dans *le type du phénomène* s'impose. »

aggraver la difficulté. » Si Aksakof avait réellement voulu dire par là que dans le domaine qu'il avait exploré on ne peut, d'une façon générale, distinguer la vérité de la fraude, il aurait commis une véritable incohérence en prétendant réfuter les théories du Dr von Hartmann même, avec les faits les plus probants qu'il ait pu trouver, en accumulant des procès-verbaux pour témoigner de l'authenticité des comptes rendus et en faisant valoir dans chaque cas, le nombre des témoins ainsi que la considération dont ils jouissaient.

« Aksakof ne doute certainement pas du caractère démonstratif des preuves qu'il produit et c'est dans un autre sens qu'il faut comprendre les phrases critiquées. Dans ce passage de sa préface il parle de l'*opinion publique* et du point de vue où elle se place.

« Il est d'avis que malgré toute la précision imaginable avec laquelle une expérience ait pu être conduite, et quelque probant qu'un phénomène puisse être, si l'opinion publique le considère, *à priori*, comme impossible, elle mettra en doute l'exactitude des comptes rendus, et d'autant plus, peut-être, qu'ils lui paraîtront plus merveilleux, à la suite justement de la grande précision du test; elle conclura à l'illusion ou à une tromperie de la part des témoins.

« Il est donc, ici, question des témoins, avant tout, et non de la supercherie des médiums, dont Aksakof tient amplement compte, comme on peut aisément le voir. Il est d'avis que l'on peut parfaitement se prémunir contre toute fraude de la part des médiums, et il rapporte bien des faits observés par lui-même, qui excluent pour lui tout soupçon de fraude.

Si toutes les choses se passent réellement comme le racontent les témoins, il ne doit plus y avoir de doute pour personne, quant à l'authenticité des phénomènes en question. Mais l'*opinion publique* se méfie précisément de ce *si* et tend toujours à supposer *une fraude consciente ou inconsciente*, c'est-à-dire que les témoins trompent, et mentent consciemment, ou qu'ils propagent le mensonge inconsciemment, s'illusionnant eux-mêmes.

« C'est pourquoi Aksakof dit qu'aucune condition, aucune mesure de précaution ne pourront jamais être concluantes, tant que l'opinion du monde persistera à douter que les conditions et les mesures prises ont été réellement telles qu'elles sont relatées dans les comptes rendus.

« Et à ce point de vue, la confiance qu'inspirent les témoins, la considération dont ils jouissent, leur loyauté, jouent naturellement un rôle bien plus considérable qu'on ne le croit communément.

« Lorsqu'un grand naturaliste rapporte une expérience surprenante qu'il a faite, elle inspire une bien plus grande confiance assurément, que si cette même expérience avait été instituée et communiquée par quelqu'un dont

le nom est inconnu, surtout lorsqu'il s'agit d'expériences qui ne peuvent pas être faites journellement par tout le monde: telles, par exemple, les recherches dans des pays éloignés, les expériences sur des êtres vivants, notamment les expériences psycho-physiologiques, tous les *cas intéressants* dans la pratique médicale, la vivisection, etc.

« Les recherches historiques doivent principalement se baser sur les témoignages du temps passé et la confiance que commandent les témoins ne saurait être un élément négligeable.

« La poursuite de la vérité dans toute science est un motif profondément moral et Aksakof a parfaitement raison lorsqu'il dit que « la foi morale est, dans toute étude humaine, la base indispensable du progrès vers la vérité ».

« Aksakof ne veut pas parler d'une foi vague, errant dans l'incertitude, mais de la foi fondée sur des investigations sérieuses et qui, pour cela même constitue la foi *morale* de la raison.

« En raisonnant ainsi, Aksakof est d'un plus grand réalisme que maint adversaire, par rapport à la compréhension de la science humaine, et il fait preuve de vues philosophiques bien plus larges que celles comprises dans l'horizon qu'embrasse son critique.

« Même les preuves appartenant au domaine physique, produites par Aksakof : la reproduction photographique, sur une même plaque, du médium et du fantôme, dont il existe aujourd'hui un assez grand nombre d'exemples, l'écriture sur ardoises, etc., peuvent être suspectées, si l'on met en doute la sincérité et la perspicacité des témoins; en fait de preuve absolument irréfutable il ne pourrait y avoir que cette expérience tentée par Zöllner et qui consisterait à obtenir l'enchaînement de deux anneaux, chacun d'une espèce de bois différente et découpé dans un seul morceau; mais cette expérience n'a pas réussi dans les conditions proposées.

« D'autres prétendent avoir obtenu ce phénomène, mais les constatations positives nous manquent. Supposons que cette expérience ait réussi : je vous demande aurait-on procédé de suite à l'examen microscopique de ces anneaux pour en établir la nature?

« En admettant encore que c'eût été fait et que l'analyse opérée par le plus éminent des savants eût donné un résultat confirmatif : les innombrables personnes qui n'auront pas pu vérifier le fait, croiront-elles ce témoin unique, voire une centaine de témoins, ou bien suspecteront-elles, dans ce cas, les savants même les plus dignes de foi? Personne, m'est avis, ni des adversaires du spiritisme, ni des spirites, ne peut douter que la deuxième alternative se produira. S'il en est ainsi, il faut avouer qu'*Aksakof a raison de toutes manières*.



« Oui, il en est bien ainsi, le critique le prouve lui-même de la façon la plus éclatante, lorsqu'il admet qu'une partie des phénomènes se trouve constatée, sur la foi des expériences de Richet, Hare, Crookes, Varley, Wallace, W. Weber, Zöllner — qui parlait aussi au nom de ses collègues — ont institué et décrit des expériences des plus exactes, de sorte que l'on possède des preuves absolues, s'il faut avoir confiance aux savants que j'ai nommés.

« Mais puisque le professeur von Schrenck a une confiance particulière en Richet, — auquel les savants dénommés ne sont certes pas inférieurs — c'est seulement avec les expériences du savant français que sa foi commence.

« Pour un observateur judicieux, les phénomènes en question, de même que tous les phénomènes, en général, doivent obtenir d'autant plus de force de démonstration que les témoignages se corroborent, s'expliquent et se complètent les uns les autres.

« Il ne convient pas de railler l'hypothèse des esprits dans le but d'infirmer les faits, au lieu d'examiner d'abord les faits mêmes, avec un jugement calme et juste, sans se soucier de savoir par quelle hypothèse ils pourront être expliqués.

« J'avais à cœur d'écarter tous préjugés d'un livre, dont le critique lui-même finit par reconnaître la puissance de travail et l'abondance des matières, et de frayer ainsi le chemin au libre jugement du lecteur. »

Le Dr W. Bormann a certainement saisi le sens exact de ce qu'Aksakof a voulu dire et il a démontré qu'il n'y a aucune contradiction entre son œuvre entière et ces trois malencontreuses phrases. Il paraîtrait, toutefois, extraordinaire qu'il existât, entre deux hommes d'une intelligence incontestablement remarquable, entre Aksakof et v. Schrenck, une différence d'opinion sur un point si important. C'est qu'en vérité, cette différence n'est qu'apparente.

En effet, Aksakof est en tous points de l'avis de v. Schrenck, lorsque ce dernier dit que pour étudier les phénomènes en question, il faut les affranchir de toute erreur pouvant provenir du témoignage de nos sens. Il appuie même tout particulièrement sur ce point en ajoutant seulement qu'aucune preuve au monde ne peut avoir raison d'une opinion préconçue ou d'un préjugé. Et cela est tellement vrai que le même argument s'applique aussi bien à la grande masse du public qu'aux savants eux-mêmes. Lorsque Galilée s'est mis à démontrer la rotation de la terre autour du soleil, il se trouva en présence des idées religieuses qui s'opposaient, dans l'esprit de ses contemporains, à l'acceptation de ce fait. Et cependant les preuves que Galilée apportait étaient des formules précises, puisées dans une science exacte. Aujourd'hui tout fait qui semblerait devoir orienter notre concep-

tion du monde vers le spiritualisme, se heurte implacablement aux principes matérialistes et est jugé d'avance comme devant être soit une hallucination. soit une fraude.

Revenons au passage où Aksakof dit qu'il ne peut affirmer autre chose que ce qu'il a vu, entendu ou ressenti; n'est-ce pas le cas dans toutes les sciences qui sont basées sur l'observation? Nous lui reprocherons seulement d'avoir omis de dire qu'il y comprenait les résultats obtenus au cours d'expériences strictement scientifiques, voire avec des appareils enregistreurs; dans ce cas encore il était tout naturel qu'il prît note de ce que ces appareils indiquaient, et qu'il communiquât les résultats au public (1).

La notice critique de la *Gazette de Munich* n'a, en somme, d'importance qu'en raison de la personnalité de son auteur, et elle est reproduite ici, d'abord, à titre de document, ensuite pour faire mieux comprendre l'article du Dr Bormann. Elle est, de plus, précieuse comme exemple du parti pris de la plus grande partie de la presse, ainsi que je l'ai mentionné dans mon précédent article. Je le répète : la plupart des gens se font une opinion avant d'avoir même feuilleté un livre qui traite du spiritisme.

Je l'ai bien éprouvé personnellement dans mes rapports avec la presse parisienne, bien que je me sois toujours placé au point de vue du chroniqueur et non au point de vue du spirite : j'ai rencontré comme l'éditeur, partout des difficultés insurmontables pour faire seulement *annoncer* « Animisme et spiritisme ».

Par exemple, dans le *Gaulois*, il m'a été répondu que le livre était trop sérieux pour le journal; dans le *Temps* on m'a demandé deux exemplaires de l'ouvrage, *sans garantir d'aucune façon* l'insertion d'une notice bibliographique ; dans le *Figaro*, le titulaire de la rubrique consacrée à la bibliographie, n'a pas même publié le titre de l'ouvrage : quant à M. Jules Bois, avec qui j'ai eu le plaisir de longuement m'entretenir sur le livre d'Aksakof, notamment sur son côté philosophique, il n'a jugé à propos que de mentionner l'épisode d'Abdullah ! Mais il n'a nommé l'ouvrage d'Aksakof dans aucun de ses articles de la série : *Le Miracle à Paris*, dont les deux derniers sont cependant consacrés au miracle (sic) scientifique.

Au *Journal* et à l'*Evénement*, je puis me flatter d'avoir eu le même succès.

N'ai-je pas eu raison de dire que les adversaires du spiritisme avaient à leur disposition la presque totalité de la presse, et que, dans ces conditions,

(1) *Animisme et spiritisme*, 12, rue Chabanais, chez M. Leymarie. Gr. in-8 de 700 pages, avec figures, 8 tableaux.



les spirites étaient mis dans l'impossibilité de faire valoir le moindre argument, devant le public?

J'ai tenu à faire cette constatation, tout simplement, en observateur indépendant et impartial. B. Sandow.

A Madame la Comtesse HÉLÈNE de MAINARDI (à Florence)

Le Dr Paolo Visani Scozzi.

Aimable Comtesse,

Je comprends votre vif regret quant aux appréciations hostiles que le Dr, M. Hodgson exprime sur le compte du médium Eusapia Palladino, après son insuccès à Cambridge; mais, je suis aussi persuadé, que si vous étiez comme moi, habituée aux amertumes de la vie scientifique, vous trouveriez aussi le moyen, en ce moment, de ne pas trop vous affliger. .

La méthode de la démolition est en vogue, elle est même la meilleure quand il s'agit de produire sur le public une forte impression, capable de servir à notre propre avantage.

Il est des hommes qui sont devenus célèbres, pour avoir critiqué, dénigré les conceptions d'autres hommes, en faveur d'un sentiment philosophique ou moral et qui avait pour lui le vent propice de la mode; ils courent à la même chance, que ceux qui, dans le camp opposé endossant le manteau de pourpre du Consul romain, ou ceignant la dague du Prétorien, se précipitent à la défense d'un ordre de choses qui est tout à leur profit.

Et cela est naturel, si même notre discernement n'en voit pas la nécessité.

La lutte matérielle pour la vie n'est pas plus acharnée que la lutte intellectuelle; non seulement par les points de contact dans lesquels se fondent les deux côtés de la même constitution de fonctions biologiques, mais aussi par le devoir attaché à toute idée neuve et élevée, de vaincre les résistances conservatives qui sont un élément utile, afin que le progrès de notre esprit devienne sérieux et donne des fruits.

Or donc, si tout ce qui précède arrive à propos de la moins obscure phénoménologie scientifique, qu'y a-t il d'étonnant qu'il en soit de même dans un ordre de faits extraordinaires, contre lesquels se prononce le préjugé religieux?

Quant à moi, vous le savez, je porte froidement tout le calme de mon esprit dans cette lutte; aussi, ne pouvant m'enthousiasmer pour une opinion, je ne puis non plus me jeter avec rage sur ceux qui ne l'acceptent pas; de même ne saurais-je risquer un jugement sur celui qui, dans le désir d'*étudier*, n'a pas eu la fortune de *voir*.

Si je connaissais personnellement M. Hodgson, et si j'avais la chance de trouver en lui, non un aride dénigreur mais un scientiste aux larges vues, qui à travers la fausseté et la volubilité de la forme va chercher la véritable nature des choses, je lui dirais qu'il ne faut pas précipiter les conclusions.

La responsabilité d'une négation comme d'une affirmation est en raison directe de la crédulité qui provient de notre position scientifique sociale; il ne faut pas en abuser, ce serait se jouer un mauvais tour au détriment de la vérité.

Le Dr Hodgson pourrait-il étudier le ciel avec un télescope par une nuit nébuleuse ? et s'il est médecin, pourra-t-il exclure chez un malade, la présence d'une tumeur abdominale quand un ensemble de circonstances contraires ne lui permettra pas l'exploration de la cavité ?

Chaque expérimentation veut des conditions favorables, nécessaires pour la réussir; jusqu'au jour où nous ne sommes pas convaincus qu'elle a pu se produire dans toute sa puissance, nous ne sommes pas autorisés à prononcer notre jugement.

Chacun sait combien la médiumnité est incertaine et instable ; chacun sait avec quelle facilité elle se neutralise et disparaît quand on veut lui imposer des conditions incompatibles avec sa nature.

Cet ordre de phénomène n'échappe pas à l'ordre naturel des choses, et comme tel, il ne nous est pas permis de lui imposer, selon notre caprice, la manière de se manifester.

Que dirait-on de celui qui prétendrait que pour obtenir une épreuve négative photographique, les précautions usuelles et préparatoires avant le résultat ne sont pas absolument indispensables?

Aux expériences faites par moi avec la Palladino, en votre compagnie excellente dame, et celle de votre mari, j'avais l'expérience de trois années d'études théoriques et pratiques avec des médiums plus ou moins complets; mais chacun d'eux m'avait conduit à d'intéressantes réflexions. Par conséquent, ces faits qui aux fourbes de la profession semblaient des trucs, je les avais déjà évalués à leur juste valeur.

Je me souviens avoir vu parfois des médiums produire un phénomène que j'eus pu produire; puis je l'ai vu se répéter de telle façon qu'un habile prestidigitateur en eût pu venir à bout; finalement je l'ai vu s'effectuer de telle manière que nulle faculté humaine normale n'eût pu l'imiter.

Or, je le demande, à qu'elle conclusion doit nous porter la rigueur de notre logique devant ces trois modalités de la même expérimentation? Ce semble, il faut en déduire qu'il existe, dans les médiums, une faculté supernormale qui se manifeste parfois en phénomènes équivoques, qui



nous portent à la confondre avec la supercherie; d'autres fois elle se révèle avec une spéciale puissance extraordinaire, avec une si incontestable clarté, que vouloir la nier serait prétendre que la lumière du soleil n'existe pas.

Si on n'a pas le bonheur, la patience, ou l'attitude voulue pour conduire une expérimentation à sa réussite, on est excusable de garder un doute; mais il ne faut pas se prononcer et imposer des jugements prématurés. Il faut penser que des scientistes modernes, qu'il serait imprudent de classer parmi les trompeurs, parmi les trompés ou les imbéciles (1) ont vu et jugé bien autrement. Il faut encore bien méditer sur la possibilité de prendre pour soi-même une bonne part de ces trois adjectifs.

En général quand la médiumnité est affaiblie, ou mal disposée, la force voulante organisatrice agit sur le médium et se sert de lui pour la production des phénomènes.

Ainsi, on va, de la participation directe du médium à la participation par mouvements suggérés, jusqu'à sa parfaite cessation de participation sensible. Avant d'avoir expérimenté cette triple manifestation de la force médiumnimique, nous ne pouvons qu'avec imprudence prononcer notre opinion sur elle.

Je le déclare; tandis qu'avec d'autres médiums j'ai pu constater leur participation dans la réussite d'un phénomène, cela ne m'est jamais arrivé avec Eusapia Palladino. En elle j'ai vérifié sa participation par des mouvements inconscients et suggérés, comme MM. les professeurs Richet et Lodge ont aussi pu le remarquer, mais je ne crois pas que M. Hodgson puisse appeler cela une fraude.

Lorsque, dans notre première séance à Naples, un petit guéridon vint auprès de moi, en pleine lumière, à la distance de deux mètres, et qu'il eût rebroussé chemin à ma prière de retourner à sa place, je remarquai que la Palladino, en état de subhypnose avait tourné son visage, l'œil hagard, vers le guéridon comme pour lui imposer sa volonté.

Quand, dans notre 4e séance, le piano fut ouvert, fermé et joué, je sentis que la Palladino tournait la pointe de son pied vers l'instrument, lequel était à plus d'un mètre derrière ses épaules. Or, comme pendant ces phénomènes je tenais les jambes du médium emprisonnées entre les miennes, et que ses mains étaient tenues par nous, pourrais-je prétendre quelle nous faisait une turlupinade? qu'elle faisait marcher le guéridon

(1) Voyez *Vossische Zeitung*, Berlin, 30 octobre 1895.



avec ses yeux? ou bien qu'elle avait dans les circonstances décrites, ouvert fermé et joué du piano, avec le bout de son pied?

Je déplore que par un malentendu et par trop de censure officielle, les phénomènes médiumnimiques ne se soient pas développés dans toute leur puissance; depuis que les scientistes s'en occupent (je parle de la plus récente phase expérimentale), les relations sommaires qui furent publiées ne portèrent à la connaissance d'autrui que le côté mécanique des phénomènes.

L'investigateur semble s'y être tiré prudemment de côté, ne sachant comprendre la relation affective et intelligente qui s'établit entre lui et l'invisible agent, et cela au grave détriment d'une précise connaissance de l'essence du phénomène; en conséquence le chercheur s'en forme une idée inexacte, et s'il lui arrive de vouloir reproduire l'expérimentation, il exige que cela se fasse suivant sa règle à lui dictée par une volonté arbitraire et capricieuse. En dehors de cette voie il ne comprend que la fraude ou l'impuissance du médium, étant guidé par sa prétendue prudence.

Pour une part, dans l'ouvrage descriptif que je complète et qui relate nos séances du mois d'avril dernier à Naples, je compte rémédier à cette nuisible manière d'expérimenter: j'obtiendrai pour le moins cet avantage inappréciable quant à l'ordre de faits que nous étudions d'une manière suivie.

Je l'espère, nos investigations dans le champ de la médiumnité ne seront plus considérées comme elles le sont à présent au seul profit des lois physiques et mécaniques (et rien de plus), mais nous prendrons l'habitude désormais de nous intéresser à l'étude de leur côté *intellectuel*, celui qui constitue leur principale prérogative, leur véritable attrait.

Je vous prie donc, excellente dame, de ne pas vous affliger si ces contrariétés semblent offenser l'idéal élevé de votre esprit; dans une sphère en apparence bien plus humble, on travaille incessamment pour détruire et reconstruire, mais le chemin de la vérité, tracé par le destin, est irrésistible et son triomphe est inévitable.

Nos vérités actuelles sont les utopies du passé; ceux qui reconnaîtront les vérités nouvelles pour lesquelles nous combattons, n'auront aucune idée de la Via crucis de leurs prédécesseurs. Mais à leur tour ils auront à soutenir des luttes pour le progrès humain, en faveur et contre des tendances idéales que nous ne pouvons même entrevoir aujourd'hui.

Les raisons de cette lutte incessante sont dans l'essence des choses; ce combat perpétuel est fécond car il nous convie à la conquête de progrès nou-

veaux, totalement nécessaires à l'humanité; il est le dynamisme de l'âme, il est éternel comme le mouvement des atomes.

Mes saluts à vous, Madame la comtesse, à Monsieur le comte Mainardi et veuillez me tenir présent à votre mémoire.

Dr Paolo Visani Scozzi, 12 novembre 1895

N. D. L. R. — M. le Dr Visano-Scozzi, savant bien connu à Florence et en Italie, fut un positiviste matérialiste convaincu; il l'était encore il y a un an, d'une manière scientifique et tenace; ses recherches suivies et consciencieuses l'ont transformé, comme elles transforment les investigateurs de bonne volonté, à l'esprit droit, amis de la vérité et de la justice.

Mme la comtesse de Mainardi nous autorise à la publication de cette lettre, traduite par elle; nous l'en remercions en lui adressant nos vœux pour sa famille et la cause qui lui est chère.

ESPRITS GUÉRISSEURS DU YUCATAN

A Belen, dit Gran Parè, parmi les plus ignorants des indigènes, il y a des guérisseurs, hommes ou femmes, qui font souvent de très belles cures par des moyens secrets.

Ils guérissent des malades que les médecins patentés ont déclaré incurables, de sorte que l'on parle beaucoup de ces cas.

Ces *hommes à médecine* disent qu'ils travaillent d'après les ordres des esprits du feu et des esprits de l'onde; ceux qu'ils appellent les esprits du feu, guérissent mieux, dit-on.

Chacun de ces guérisseurs est sous l'influence d'une tribu d'invisibles, obéissant à un supérieur qui prend soin des malades les plus difficiles à guérir. L'avis de cet esprit supérieur est très écouté.

Ces esprits invisibles, qui guérissent, sont paraît-il les âmes de personnes qui appartenaient aux classes les plus ignorantes de l'humanité; des esclaves noirs, des blancs révoltés, des sauvages indiens, des pirates cruels, etc., chacun répondant à un nom différent.

En dehors du nombre fixe de spectres habituels en lesquels l'*homme à médecine* a une confiance illimitée, d'autres esprits se tiennent autour de lui avec l'assentiment de l'esprit supérieur.

Ces hommes disent qu'ils peuvent voir, entendre, et toucher cet esprit supérieur quand ils sont seuls ; ils n'osent communiquer avec les esprits inférieur sans sa permission.

Ils affirment ne rien connaître par eux-mêmes, ni des maladies, ni des remèdes. Lorsqu'ils ont commencé à guérir, ils ne peuvent plus échapper à la domination des êtres invisibles qui leur imposent la mission de guérir

toujours, sauf quelques temps d'intervalle. S'ils refusent, le maître les punit, même corporellement.

Mais en revanche, s'ils travaillent fidèlement et bien, l'esprit maître est complaisant et s'attache particulièrement à soigner ceux qui sont chers à l'homme à médecine.

On dit que, plus le docteur est moral, plus il a de force pour chasser le mal ; ceux qui ont pris de mauvaises habitudes sont influencés par des esprits incapables qui, loin de guérir, aggravent l'état du malade.

On les regarde avec horreur et on les condamne comme sorciers.

La police de Para poursuit ces hommes à médecine sans relâche, mais les gens du peuple les protègent tacitement ; ils ne veulent jamais indiquer les endroits où ils tiennent leurs réunions. L'homme à médecine fixe un jour pour les malades qui désirent le consulter, avec leurs familles et leurs amis qui ont la permission de se joindre à eux.

Ils vont au rendez-vous, seul ou à deux, pour ne pas attirer l'attention.

Le lieu choisi est généralement une maison isolée, afin de ne pas être surpris par la police, ou ennuyé par des importuns; à 9 heures, les visiteurs doivent être réunis à l'endroit indiqué.

Ils sont toujours au moins 15 ou 20, auxquels on recommande d'être très circonspects, d'ajouter beaucoup de foi à ce qu'ils verront et entendront, et de chanter avec chaque esprit, certains refrains qui leur sont particulièrement dédiés.

Les portes sont bien fermées et personne ne peut se retirer avant la fin de la réunion, excepté avec la permission de l'esprit dirigeant.

L'homme à médecine, pendant la première heure, est occupé à faire dix ou douze cigares très gros, longs de 22 centimètres, en mêlant une petite quantité d'encens pulvérisé au tabac ; ensuite il enveloppe le tout dans de l'écorce très mince.

Il y a deux bouteilles de rhum préparées pour les libations des *esprits*.

On y voit aussi une petite boule creuse, en bois. Cette boule est perforée de tous côtés, des cailloux sont enfermés dans l'intérieur.

Ce sistrum d'une espèce primitive est fixé à une poignée, et l'homme à médecine s'en sert pour appeler le maître des esprits. Cet instrument musical leur a été donné pour cet usage, ainsi qu'un autre formé de plumes de busard.

Après diverses préparations, le docteur diminue la lumière autant que possible, sans l'éteindre ; il concentre ses pensées pendant qu'il fume lentement un des cigares.

De temps en temps, il met le côté allumé dans sa bouche et absorbe une

quantité de fumée ; il prend alors un des instruments spéciaux et le fait résonner rapidement, très près de son oreille.

Il emploie la fumée dont sa bouche est pleine à faire des fumigations sur ses bras et ses mains, soufflant dessus, en forme de croix. La répétition de ces opérations le rend insensible et il semble être en trance.

Il se lève, chancelant, et passe plusieurs fois ses mains le long de son front, comme pour se dégager, puis élevant les bras, il va vers le mur le plus proche, et le frappe avec les paumes de ses mains.

Il recule de quelques pas et revient frapper le mur encore, et il recommence jusqu'au moment où il retrouve son équilibre.

Enfin, il peut se tenir droit et se tourne vers la société, en lui disant : *Bonsoir*.

Ses mouvements sont devenus libres, ses traits, son langage, sa manière de marcher, toutes ses actions, polies ou non, prennent le caractère de l'être qui a pris possession de lui.

Les personnes présentes ne s'adressent jamais au docteur par son nom. mais par celui de son contrôle, qui par ses manières et sa façon de parler est reconnu par quelqu'un des assistants.

On répond à ses salutations avec courtoisie et on essaie de lui plaire par tous les moyens possibles ; du rhum est offert ainsi que les bonnes choses préparées à son intention.

Il est prié de chanter et s'il y consent, on chante avec lui. Parfois il daigne porter un toast aux visiteurs qui doivent le remercier.

Il commence alors à examiuer attentivement les clients, leur adressant des questions concernant leur maladie ; il touche délicatement la partie malade.

Il fait des fumigations avec ses cigares sur le siège du mal : puis, prenant en main l'un des instruments musicaux, il fait des passes magnétiques sur l'individu.

Pour terminer, il donne une prescription et quand il a soigué tous les malades, il prend du rhum et fait ses adieux.

Il s'avance vers le mur, comme auparavant, le frappe avec ses mains et semble très épuisé.

Après quelques minutes de repos, il se lève et continue à frapper le mur.

Bientôt un autre esprit a pris possession de son corps ; il contourne la société, comme la première fois. A peu de différence près, il répète ce que l'autre a dit, et c'est ainsi toute la nuit, les esprits succèdent aux esprits et donnent chacun leur avis.

Quelques esprits ne s'occupent que de deux ou trois cas ; d'autres soi-

gnent un plus grand nombre de maladies. *Le maître* entreprend toujours les guérisons les plus difficiles. Lorsque les esprits ont indiqué successivement des remèdes différents à une personne, l'esprit-maître est consulté pour savoir lequel sera choisi de préférence.

Les médicaments prescrits sont des herbes, des écorces, des racines et même des purges qu'il faut acheter chez le droguiste ; quand des saignées sont reconnues nécessaires, soit aux bras soit aux pieds, le docteur s'en occupe lui-même, soit sur-le-champ, soit à la prochaine réunion, ou bien il se rend au domicile du consultant.

Pour la saignée, il emploie un morceau de verre attaché à un petit bâton.

Pendant la séance, les guérisseurs, hommes ou femmes, sont nus jusqu'à la ceinture ; quelques-uns font leurs préparatifs dans une obscurité complète et prient l'assistance d'éclairer la salle aussitôt que le premier esprit a pris possession d'eux.

D'autres ne veulent pas de lumière pendant la première partie de la nuit; dans ce cas, après les cérémonies de préparation on peut entendre une *voix* très forte qui semble sortir d'un ustensile vide. Cette voix s'adresse aux personnes assemblées en criant : « Bonsoir » ; elle demande des renseignements sur leur état et parle des incidents qui ont rapport à leurs maladies. La voix entre aussi en conversation avec ceux que la curiosité seule a attirés, répondant à toutes les questions, même sur l'avenir.

Pour finir on chante en accompagnant *la voix* qui les remercie ; puis elle cesse de se faire entendre.

Un autre esprit prend sa place et parle d'une voix différente ; d'autres succèdent à leur tour, jusqu'à minuit ; à ce moment-là, le docteur y met fin, en allumant la torche.

La séance continue, mais les voix ne se font plus entendre de la même façon ; les esprits parlent par la bouche du docteur.

Les personnes qui peuvent obtenir ces voix sont très peu nombreuses et comme les séances ont lieu dans une obscurité complète, il est impossible de savoir d'où les voix proviennent.

C'est un fait certain que ceux qui suivent ces séances distinguent toujours les différents esprits par leur manière de s'exprimer, ou par les expressions qu'ils emploient.

Les voix ne se ressemblent pas du tout ; cependant les esprits sont reconnus avant d'avoir révélé leur nom.

Les détails qui précèdent font partie d'un livre publié à New-York par Mme A. Le Plongeon, savante française qui a passé plusieurs années à parcourir le Mexique avec son mari.

Son livre contient de nombreux détails sur ce pays. Le Dr Le Plongeon a

spécialement étudié les hiéroglyphes gravés sur des monuments antiques du Mexique, il en a trouvé la clé, ce qui lui a permis de reconstituer une partie de l'histoire ancienne de ce pays, rempli de monuments en ruines. La *Revue* en a parlé en 1895, octobre, page 686.

B. DE LAVERSAY.

ENFIN ! L'AMÉRIQUE SE DÉCIDE !

Le dernier courrier de New-York contenait une lettre signée Quaestor Vitae, adressée au *Light* de Londres.

L'auteur de cette lettre fait en ce moment une campagne spéciale d'investigations chez les médiums américains ; il transmet à Londres le résultat de ses observations.

Dans sa dernière lettre, il annonce l'arrestation d'un médium qui prétendait avoir des matérialisations à toutes ses séances, le Dr Henry A. Rogers :

« Un reporter du *New-York Herald* avait été le premier à s'apercevoir de la fraude, et voulait absolument exposer le médium et ses complices.

« Il se rendit plusieurs fois aux séances qui eurent lieu, au n° 100, East seventy-sixth-street ; là, il rencontra une autre personne qui lui communiqua ses doutes sur l'authenticité des apparitions.

« Ce monsieur, nommé Girard, lui raconta qu'un soir, un des *esprits* matérialisés s'adressa à lui, prétendit que son nom était Kate, et qu'elle était sa sœur décédée. Le même soir, un autre *esprit* lui dit qu'elle était autrefois son amie Emma Blocklin.

« Comme ce monsieur n'avait jamais eu de sœur et qu'il entendait ces noms pour la première fois, il fut convaincu que c'était des esprits farceurs. Il s'entendit donc avec le reporter et promit de l'aider à découvrir la vérité.

« Le point important à établir, était ceci : savoir si on avait affaire à des *esprits*, des mannequins, ou des gens déguisés sortant de trappes bien agencées.

« Ces messieurs firent venir deux agents de police en bourgeois qui les accompagnèrent à la soirée du dimanche 24 novembre.

« M. Girard fut appelé auprès du cabinet pour causer avec un *esprit* qui se manifestait.

« Le signal fut alors donné et les agents de police se précipitèrent dans le cabinet noir.

« Les esprits en chair et en os, malheureusement, se laissèrent prendre.

On arrêta le faux médium, ainsi que deux *formes* costumées pour la circonstance et qui complétaient la mise en scène.

« Le médium Rogers lutta désespérément; il prit une hache pour se défendre et il essaya d'en frapper un agent. On réussit à le désarmer, non sans peine.

« Les complices furent conduits au poste de police, le soir même, avec le Dr Rogers.

« Les deux *formes* déguisées, qui personnifiaient les esprits, n'étaient autres qu'un homme et une femme: Elias S. Whitmore, et Mathilda Chadwick; l'homme ne voulut donner aucune explication, mais la femme avoua que le Dr Rogers lui avait promis un salaire élevé pour jouer son rôle.

« Tous seront poursuivis pour escroquerie frauduleuse; en plus de cette charge, le docteur aura à répondre du meurtre qu'il a tenté de commettre.

« Ainsi, un par un, les médiums malhonnêtes se trouvent démasqués dans leur honteuse besogne et leur détestable commerce.

« C'est un travail long et fastidieux, car l'épuration complète ne sera pas achevée de si tôt.

« Ces farces n'ont que trop duré. Plus tôt on y mettra fin, mieux cela vaudra. » (Tiré du *Light*, journal spiritualiste de Londres.)

N. D. L. R. — Les spirites et les spiritualistes, les directeurs de journaux et de revues doivent formellement se décider à ne recommander que les médiums préalablement soumis à des épreuves sévères et scientifiques.

Certes il est des médiums sérieux et on nous signale, à New-York, Miss Barnes qui reste assise en dehors du cabinet, ou plutôt du petit angle de l'appartement fermé par un rideau; elle parle aux assistants pendant que les entités matérialisées causent aussi, et cela avec assez de lumière pour que rien n'échappe aux regards des témoins; l'investigateur qui a dévoilé les supercheries de H. A. Rogers, recommande tout spécialement Miss Barnes.

De tels médiums qui honorent *la cause* doivent être soutenus, mais il faut que les écrivains fassent une guerre impitoyable à ceux qui la déshonorent; les exposer sans pitié est un devoir.

En devenant des chercheurs sérieux et plus scientifiques, nous serons estimés et honorés pour nos œuvres.





MANIFESTATIONS ET PHOTOGRAPHIES SPIRITES

Cher Monsieur Leymarie : Depuis 1858, année où parut *Revue spirite* on trouve dans chaque numéro des faits d'apparitions, des rêves, des pressentiments signalés des cinq parties du monde.

Que veulent dire ces apparitions, ces pressentiments etc., sinon la marche progressive et ascendante suivie par les âmes des désincarnés pour s'imposer à l'attention des hommes, les amener par des preuves toujours nouvelles à la croyance en leur existence et a leurs relations avec nous.

Lors de leurs manifestations intelligentes, au moyen des tables, des crayons, de la soucoupe, aux demandes qui ils étaient? Ils répondirent constamment : « Nous sommes les âmes de ceux qui ont vécu sur la terre, et malgré la perte de notre organisme matériel en proie à la décomposition, nous continuons à vivre, à penser, à sentir, à vouloir, à aimer, à haïr, à souffrir, à jouir, à nous souvenir. La mort n'existe pas.

« La mort, c'est l'instant de repos après la journée faite et la tâche terminée; c'est le réveil pour une œuvre nouvelle, plus utile et plus grande que celle déjà accomplie. »

Ils nous dirent ensuite, qu'ils étaient nos parents, nos enfants, nos amis, nos ennemis; qu'ils étaient soumis aux mêmes craintes et gardaient les mêmes espérances.

En un mot ils sont ce qu'ils étaient au moment où ils abandonnèrent leur dépouille mortelle, sauf les progrès réalisés par chacun d'eux depuis leur entrée dans le monde de l'au-delà ; ils avaient l'absence du souci des choses matérielles.

Ces affirmations inattendues étonnèrent le monde, mais il y eut des incrédules.

Or, les esprits ne se lassèrent pas et firent leur possible pour nous persuader; leur parole ne suffisant pas, ils recoururent à des preuves plus frappantes. Ce furent les apparitions.

Nous le savons, de par la Bible les apparitions des morts aux vivants ont toujours existé ; au chapitre XXVII du 1er livre des *Rois*, le prophète Samuel apparut à Saül par l'intermédiaire de la pythonisse d'Endor.

Dans le 2e livre des *Macchabées*, le grand prêtre Onias et le prophète Jéré-

mie apparurent sur le Mont Thabor à Pierre, Jean et Jacques. (Math., chap. XVII.)

A la mort de Jésus-Christ, d'après Math. XXVIII, plusieurs morts apparurent à un grand nombre d'habitants de Jérusalem.

La Bible nous sert la preuve de la réalité des apparitions des morts aux vivants.

Ce qui est très intéressant et fournit aussi une preuve de l'existence des Esprits, ce sont les photographies spirites; dans ce cas, l'original, le plus souvent, se dérobe à la vue normale des mortels. Il est de ces photographies avec la plus parfaite ressemblance, avec ceux qui désincarnés, sont venus apporter à leurs parents et amis le témoignage palpable et convaincant, jusqu'à la dernière évidence, de leur survivance à la décomposition de leur organisme matériel.

Ces photographies ont été obtenues dans les conditions les plus diverses : en pleine lumière du jour, à la lumière électrique, à celle du magnésium et même dans l'obscurité la plus complète ; aux yeux des mortels, les figures qui paraissent sur les plaques ne sont en général pas visibles attendu que la lumière émise par elles est trop faible pour faire une impression sensible sur la rétine.

L'expérience prouve que la plaque photographique dépasse en sensibilité l'œil humain normal ; l'invisibilité d'une chose n'est donc pas une preuve irréfutable contre son existence. Lorsque l'appareil photographique la révèle par l'impression qu'il en reçoit, et qui s'y fixe, il faut se rendre à l'évidence et en reconnaître la réalité.

Personne ne se doute de la présence des formes et des figures dans la photographie spirite, excepté peut-être un médium voyant et sensitif. Devant cette plaque photographique impressionnée par un être invisible, dont on niait l'existence, je demande à MM. les incrédules: « Quousque tandem Catilina abutere patientiam nostram ? »

Pourquoi des reproches malveillants faits aux spirites quand ils assurent que nous sommes entourés d'un monde d'êtres qui échappent à nos organes visuel, auditif, etc.?

Il est vrai, il y eut des fourbes qui firent des photographies soi-disant spirites, et cependant, il reste un nombre assez respectable d'expériences faites par des hommes éclairés, sérieux, de haute intelligence, que leur valeur scientifique incontestable met au-dessus de tout soupçon: MM. Alfred Russel Wallace, William Crookes, le professeur Wagner, Aksakoff et tant d'autres.

Toutes les personnes qui ont étudié la chimie, savent que la photographie dans l'obscurité est une impossibilité pratique, attendu que le nitrate

d'argent AgNO3, est seulement impressionné par la lumière; cependant, les investigateurs spirites assurent qu'elle est mieux qu'une possibilité: elle est une incontestable réalité.

Nous nous trouvons donc ici encore devant un phénomène complètement inexpliqué jusqu'à présent.

M. Alfred Russel Wallace, en parlant des photographies transcendantes à l'actif du spiritisme cite dans son œuvre : *Les Miracles et le moderne spiritualisme* p. 377, ce qui suit : « Un gentleman de Washington, M. Bland, tenait de fréquentes séances avec une dame de ses connaissances, qui ne se faisait pas payer, attendu qu'elle n'était pas médium de profession. Il obtenait par elle de fréquentes communications de sa mère, il ne savait pas qu'il existât des photographies spirites.

« Sa mère cependant lui dit à une séance, par l'intermédiaire du médium, que s'il voulait aller chez un photographe quelconque de Cincinnati, elle essaierait d'apparaître sur l'épreuve à côté de lui.

M. Bland pria le médium de l'accompagner chez un photographe, auquel ils demandèrent une séance; ils posèrent ensemble et quand le photographe développa l'image, il dit, tout étonné, que la photographie était mal réussie, qu'il se présentait trois visages au lieu de deux. M. Bland répondit qu'il s'y attendait, et que c'était très bien; qu'on se figure son étonnement, la troisième figure n'était pas celle de sa mère.

« Il revint donc chez lui avec le médium, et demanda à l'esprit de sa mère, comment il se faisait qu'un inconnu fût venu sur l'épreuve! Sa mère lui répondit qui c'était l'esprit d'un ami venu avec elle, qui ayant plus d'expérience en cette matière, avait tout d'abord tenté l'épreuve. Elle lui promit d'ailleurs que s'il revenait chez le photographe, elle apparaîtrait elle-même. M. Bland revint avec son médium chez le photographe et obtint le portrait promis; cependant, suspectant le photographe, en pensant qu'il eût pu avoir l'image de la défunte, pour éclairer ce doute il pria sa mère à une prochaine séance, de lui apparaître encore une fois, mais avec une légère modification dans sa toilette.

« Une troisième séance eut lieu; résultat : un portrait tout semblable au premier, avec cette seule différence que la broche n'était plus la même. »

M. D. Metzger, chercheur consciencieux et penseur bien connu, qui réunit à un degré remarquable les qualités du savoir, du philosophe et de l'écrivain, cite le même fait dans son œuvre remarquable *Essai de spiritisme scientifique*, avec la conclusion suivante (1) : « Devant ce fait, que conclure? sinon qu'il y a vraiment eu communication entre le fils et la

(1) 2 fr. 50, à la librairie spirite, 12, rue du Sommerard, Paris.

mère, celle-ci revenant vers lui, et non contente d'entretenir avec lui un commerce intellectuel et amical, voulant en outre lui donner cette preuve matérielle de son existence et de sa présence; une image photographique ressemblante. »

Nous voyons donc dans ce fait la communion de pensée, l'unité d'intention, de volonté, de désir et d'aspiration s'établir entre la mère désincarnée et son fils, dans un même but.

La pensée est l'attribut caractéristique de l'être spirituel, c'est elle qui distingue l'esprit de la matière; sans la pensée, l'esprit ne serait pas un esprit et la pensée arrivée à un certain degré d'énergie constitue la volonté, la puissance motrice.

La pensée agit sur les fluides, exactement comme le son agit sur l'air; si l'air nous apporte le son, les fluides sont le véhicule de la pensée.

Agréez, cher monsieur Leymarie, l'assurance de mes sentiments confraternels.

5 novembre 1895. JOSEPH DE KRONHELM.

RECIT DU CURÉ ERASME KOLLOWICZ

Omnia jam fient fieri quae posse negabam.

20 octobre 1895. Cher monsieur Leymarie. En voyant le grand mouvement philosophique contemporain, le nombre des écoles spiritualistes qui surgissent de toutes parts, avec leurs journaux et leurs livres, on est forcé de reconnaître que le spiritisme enveloppe, comme dans un immens réseau, l'humanité tout entière.

Les adeptes de cette nouvelle science sont en grande majorité recrutés parmi les incrédules. Qu'on leur demande à quoi ils croyaient avant d'être spirites : ils vous répondront à rien du tout, ou bien ils doutaient de tout. L'existence de l'âme était pour eux une hypothèse, très désirable il est vrai mais incertaine ; l'immortalité, un conte de gardes-malades pour tranquilliser leurs clients.

Jésus-Christ était un mythe, tout au plus un philosophe, et Dieu n'existait pas ou s'il existait, c'était un être injuste, capricieux, cruel, vindicatif et partial, ils préféraient croire qu'il n'y en a pas.

Neuf dixièmes de ces adeptes, je le puis dire, appartenaient à la grande école matérialiste, qui va d'Aristote à Epicure, de Bacon à Diderot, Virchow, Moleschott, Carl Vogt, Haeckel, Buchner, etc.

Aujourd'hui ils croient, et leur foi est inébranlable, parce que cette foi est basée sur l'évidence et la démonstration, et qu'elle satisfait la raison;

pour eux l'avenir n'est plus une énigme mais une certitude, la vie spirituelle se dresse, bien réelle et ils n'en doutent pas plus qu'ils ne doutent du jour et de la nuit.

Cela est vrai, ils ne croient ni aux diables ni aux flammes éternelles de l'enfer, comme l'enseigne l'église catholique romaine, mais en revanche ils croient fermement à Dieu souverainement juste, bon, miséricordieux, force et substance unique vérité absolue, Atma-Dieu raison-mouvement, et à la devise du vrai christianisme renouvelé : *Hors la charité, hors la justice point de salut.*

Ils ne croient pas que le mal vienne de Dieu-atma source de tout bien, ni du diable, mais des imperfections de l'homme; l'homme réformé, nécessairement le mal cessera d'exister. Se vaincre soi-même c'est vaincre le mal. Telle est la croyance des spirites.

Quand à la preuve de la puissance de cette croyance, c'est que les spirites s'efforcent de devenir meilleurs, de combattre leurs mauvais penchants, de ne pas faire du tort à qui que ce soit, de mettre en pratique les maximes du rénovateur Jésus, en regardant l'humanité comme une grande famille dont les hommes sont tous frères sans exception de croyance, de nationalité ni de castes; aussi ils pardonnent à ceux qui leur veulent du mal, ils rendent le bien pour le mal selon la volonté directrice universelle.

Naturellement, ceux qui possédaient la foi et à qui cette foi suffisait, n'avaient besoin de rien; mais le spiritisme était nécessaire aux incarnés sans croyance.

Nous le voyons dans la Sainte-Écriture, Jésus-Christ allait chez les malades et non chez les gens qui se portaient bien; il visitait ceux qui sont pauvres et ont faim et non les riches et les rassasiés.

Or les malades sont ceux qui sont torturés par les angoisses du doute et de l'incrédulité. Conformément à la loi de charité enseignée par le révélateur, le spiritisme ne contraint personne et respecte toutes les convictions ; il se contente d'énoncer ses principes, de développer dans les journaux et dans les œuvres spirites les bases sur lesquelles reposent ses croyances et il laisse venir à lui ceux qui le veulent bien.

Le grand mouvement spiritualiste contemporain démontre qu'il en est venu bon nombre, preuve que le spiritisme a convenu et que beaucoup ont trouvé en lui ce qu'ils n'avaient rencontré nulle part.

Comme la grande majorité de spirites est recrutée parmi les incrédules, les athées et les matérialistes, c'est encore une preuve que les incrédules et ceux qui ne sont pas satisfaits de ce qu'on leur enseigne ailleurs sont

nombreux; s'ils viennent à cette source c'est qu'elle leur offre un breuvage spirituel mieux approprié à la logique et à la raison.

Personne ne niera que le spiritisme en renversant les théories matérialistes n'ait rendu d'énormes services à l'Église. C'est un résultat dont il se glorifie, obtenu à l'aide de moyens que l'Église catholique appelle diaboliques : c'est-à-dire par les preuves matérielles qu'il donne de l'existence de l'âme et de la vie d'outre-tombe. Avec l'aide des manifestations psychiques il a confondu le matérialisme et l'incrédulité : les temps promis s'approchent, il triomphera définitivement.

Le fait suivant se passait en 1880, en Ukraine; je la tiens d'un vieux curé catholique de la paroisse de Boguslaw (gouvernement de Kieff), le révérend père Erasme Kozlowicz, mort le 24 mars 1888 ; ce fut une nature élevée, un esprit admirable dans la forme et dans le fond; j'avais avec lui des rapports les plus affectueux et les plus fraternels, attendu qu'il était spirite convaincu et confessait en secret la doctrine du maître Allan Kardec.

C'était un plaisir réel pour moi de recevoir ses lettres pleines de raisons, de haut savoir et de paternels conseils. Souvent nous nous entretenions du spiritisme dont il comprenait l'importance et la grandeur; en un mot, c'était un spirite doué d'une haute raison et d'un grand esprit de justice.

Tous ses paroissiens regrettent encore aujourd'hui la perte d'un si parfait honnête homme, mais je reviens à son récit : « Dans sa contrée il y avait une vieille veuve, Mme Thérèse F... qui possédait une fortune considérable. Elle avait trois fils déjà majeurs, tous avaient reçu une éducation soignée. La vieille dame mourut et laissa un testament par lequel elle partageait sa fortune également entre ses fils.

« Cependant ces derniers étaient d'un caractère turbulent, le testament étant ouvert ils se mirent à se quereller; ils rompirent leurs relations et cherchèrent à se nuire autant que possible, en un mot la plus terrible discorde régnait entre eux. Ce fut un vrai scandale pour toute la contrée car il dura assez longtemps.

Un matin du printemps de 1880, le curé Erasme Kozlowicz se rendit à l'église pour dire sa messe, comme d'habitude; en entrant à la sacristie, il aperçut tout à coup, à son grand étonnement, Mme Thérèse F..., enterrée depuis quelques mois, assise dans le fauteuil où d'habitude il entendait la confession de ses fidèles; elle avait le costume noir qu'elle portait d'habitude; sa surprise fut encore plus grande lorsque l'apparition lui adressa la parole en ces termes : « Vous me connaissez, n'est-ce « pas, cela vous étonne de me voir ici présente? je suis très peinée par les

« querelles de mes fils depuis ma mort, d'autant plus que j'ai fait
« entre eux le partage égal de ma fortune. Je vous supplie donc, comme
« mon vieil ami et le conseiller de ma famille, d'aller dire à mes fils que
« vous m'avez vu ici, que ma dernière volonté est que l'accord règne entre
« eux s'ils veulent respecter ma tranquillité ! » Après l'apparition s'évanouit.

« La messe dite, le curé Erasme K... s'empressa le même jour d'aller voir les trois fils de Mme Thérèse F... Il leur raconta ce qu'il venait de voir et d'entendre et à force de persuasion et de bons conseils, étant aimé et respecté par tout le monde, ce brave homme les amena à bien s'entendre. »

Tel est le fait authentique raconté par mon vieil ami, le vénérable curé Erasme Kozlowicz, qui, depuis cette apparition, avait étudié soigneusement les œuvres traitant la doctrine du maître Allan Kardec.

La doctrine spirite nous apprend que notre vie normale c'est la vie spirituelle et non celle du corps ; que nos existences corporelles ne sont qu'un instant et une phase de notre vie spirituelle qui est éternelle ; que nos incarnations successives doivent servir au perfectionnement de notre âme ; que nous apportons avec nous, dans chaque existence, les images de nombreuses imperfections dont nous avons grand intérêt à nous débarrasser.

Que ce soit une épreuve ou une expiation, une mission choisie ou imposée, le but des incarnations est toujours le même : c'est de progresser sans cesse et en tous sens. Nécessairement, par notre manière d'agir en ce monde nous nous préparons la place que nous occuperons dans la hiérarchie spirituelle ; nous sommes absolument les maîtres de notre devenir.

Gloire soit rendue à Allan Kardec ; l'humanité souffrante (in hac lacrymarum valle) doit saluer en lui son bienfaiteur !

JOSEPH DE KRONHELM,





LA DAME AU COUTEAU DE CHASSE

Dans son numéro du samedi 26 octobre 1895, l'*Autorité* publie ce qui suit :

« Ceci n'est pas un conte, encore que les revenants y jouent le principal rôle.

Un riche financier français avait dernièrement loué, pour y passer une partie de l'été et en exploiter la chasse, le domaine de Claudon-House, en Angleterre, qui appartient au comte d'Onslow.

Le locataire vient de demander la résiliation du bail en donnant pour motif que le château est devenu inhabitable par suite de l'apparition régulière d'un fantôme.

Chaque nuit, environ trois heures avant l'aube, les serviteurs de Claudon-House voient s'avancer, à travers les pelouses qui entourent le château, une dame vêtue d'une longue robe de satin crème et portant au côté une ceinture de buffleterie qui soutient un couteau de chasse. Des coups de feu ont été tirés par les gardes-chasse sur cette apparition qui pénètre dans le château en traversant le granit des murailles où le chêne massif des portes. Un clergyman des environs s'est porté au devant de la dame « crème » en brandissant un christ de bronze. La dame a saisi le crucifix et s'est évanouie dans l'air ; le crucifix de bronze n'a jamais été retrouvé.

La dame a été aperçue en outre par un domestique au moment où elle prenait un volume dans la bibliothèque du château : elle avait alors son couteau de chasse à la main et elle a, d'un beau geste, ordonné au serviteur de se retirer.

Plus de vingt témoins, la plupart dignes de foi, affirment avoir vu la dame crème et s'être inutilement opposés à son passage dans la maison.

Le riche financier français a, paraît-il, une peur bleue et il a quitté le château.

L'*Intransigeant* dit à son tour :

Les fantomes de Claudon park. — *Londres* : Le fantôme d'une dame

vêtue d'étoffes couleur crème apparaît en la résidence de Clandon park que le comte d'Onslow possède de près de Guilford.

Lord Onslow s'est rendu sur place avec le célèbre solicitor sir George Lewis, pour contrôler les bruits étranges qui couraient à ce sujet et pour en démontrer l'absurdité au locataire qui demande la résiliation de son bail. Quelle n'a pas été sa stupeur et celle de son avoué, en constatant qu'ils étaient fondés !

Il a vu, de ses propres yeux vu, la dame crème armée d'un couteau de chasse, qui prenait le frais, sur le coup de minuit, dans les avenues sablées du parc où son passage ne laissait aucune trace. Ce qui est plus fort, c'est que le comte prétend avoir aperçu deux fantômes non encore dénoncés : ceux d'une jeune fille en deuil et d'un vieillard barbu ; ils paraissaient se connaître, s'adressaient des saluts, se faisaient des signes d'intelligence ; ils ne prenaient pas souci des coups de feu qui leur furent tirés et qui n'eurent aucun résultat.

Lord Onslow va rentrer dans la capitale pour prier quelques savants de le suivre à Clandon park et d'y observer avec lui ses visiteurs du Boder land.

Indépendamment des feuilles que nous venons de citer, presque toute la presse s'est occupée des événements qui viennent d'avoir l'Angleterre pour témoin.

Vous avez bien lu ! Plus de vingt personnes sont là pour attester les faits ! Il serait donc puéril d'admettre toute question de supercherie, de mauvaise farce ou d'hallucination collective par exemple.

En vain nos adversaires multiplieront-ils leurs arguments, rien n'y fera ; toujours la vérité, qui grâce au Ciel est toujours une grande force, continue de triompher peu à peu.

O doctrine trompeuse et irrationnelle qui as nom positivisme néantiste et matérialisme, contre laquelle ont été proférées tant d'apostrophes véhémentes, tu es décidément bien malade !

EDOUARD MICHEL.

FRAGMENTS DE VÉRITÉS OCCULTES

Voir la *Revue* d'octobre 1895.

CHAPITRE VI

DEVACHAN

Avant de commencer une explication des différents états dans lesquels passent à la mort les principes supérieurs humains, il fallait absolument

donner un aperçu général de l'évolution humaine dans sa totalité. Les erreurs de la théologie proviennent évidemment de son ignorance de ce dessin général. On s'est habitué à considérer la vie physique actuelle comme la seule que l'âme humaine ait à passer.

Ensuite il a fallu trouver dans le ciel ou dans quelque sphère de punition pour tout le reste de l'éternité, une occupation puisque l'on ne voulait pas même accepter pour les entités personnelles l'annihilation.

On ne comprenait pas qu'à moins d'être spécialement qualifié pour la perpétuation au cours de milliers de siècles on finirait par se fatiguer de cette entité. Il est donc clair que le ciel de la théologie n'est qu'un amas de conceptions contradictoires en elles-mêmes et avec la vie mondaine qu'elles sont supposées continuer.

Le ciel est représenté comme un endroit où la vie est indéfiniment prolongée — une éternité qui a un commencement mais n'a pas de fin — et qui offre le sort le plus désirable. Toute personnalité y est absolument semblable à ce qu'elle était sur terre et dans un corps spirituel elle se souvient de sa vie terrestre et voit le sort de ses amis et de ses parents qu'elle a précédés.

Un ciel ainsi constitué, sous forme d'un observatoire, d'où ses habitants pourraient surveiller les misères de la terre, serait en réalité un lieu de vives souffrances pour ses meilleurs et ses plus sympathiques habitants. Même si on supposait que le spectacle des douleurs du monde ne les toucherait pas une fois que les personnes auxquelles ils seraient attachés les auraient rejoints, le temps qui précéderait ce moment leur serait excessivement pénible.

Pour ceux qui auraient pitié des douleurs humaines et qui ne mêleraient à ce sentiment de compassion aucun degré d'égoïsme, le ciel resterait donc pour toujours voué à l'affliction.

Le seul moyen d'échapper à ce dilemne c'est de supposer que le ciel n est pas encore accessible et que tous les morts depuis Adam sont plongés dans un sommeil léthargique en attendant la fin du monde et la résurrection. (La résurrection a une signification occulte que nous expliquerons un peu plus loin.)

Nous ignorons quel cas la théologie préfère, mais il est absolument nécessaire qu'elle en choisisse un.

La théologie ne manquerait pas d'ailleurs de prétendre qu'aucun des deux cas n'a été exposé correctement et c'est toujours à cette ressource qu'elle a recours chaque fois que ce qu'elle admet est énoncé dans un langage clair et compréhensible.

Quant à l'instruction fragmentaire que nous donnons dans ces pages, il

est essentiel de remarquer qu'elle est exprimée en termes parfaitement clairs et compréhensibles. Le langage de la philosophie occulte est aussi précis que celui de la science exacte.

Il n'en a pas toujours été ainsi, car, autrefois, les maîtres voilaient leurs enseignements absolument comme les astronomes notifient leurs découvertes par des anagrammes absolument indéchiffrables pour les profanes.

L'obscurité des ouvrages occultes n'a jamais été due à la confusion des idées qu'ils contenaient. La science occulte bien comprise peut être présentée dans un langage éminent de clarté et n'a que faire de toute espèce d'accommodements.

Les faits ayant rapport à la condition spirituelle de la vie, qui pour chaque individualité humaine, voyageant autour du grand cercle,intervient après chaque incarnation, sont susceptibles d'être expliqués d'une manière intelligible et sans que l'on se ménage par l'obscurité des termes employés et la possibilité d'une rétraction ultérieure. Il est vrai néanmoins que les conditions d'une vie qui n'est pas objective, ne sont pas aussi faciles à comprendre que celles de notre vie actuelle, et les explications données peuvent être parfaitement définies tout en étant incomplètes. Le monde des effets nous paraît étrange et singulier, et une imagination non exercée peut bien trouver difficile de s'en représenter exactement les formes. Néanmoins il ne faut pas oublier qu'il y a des hommes vivants qui en connaissent les moindres détails et c'est à eux que nous devons la description que nous offrons à nos lecteurs (1). Pour éviter toute conception érronée, nous donnerons à la région ou à l'état, dans lequel passent à la mort les principes supérieurs d'une créature humaine, sa désignation orientale.

Le *Devachan*, pour commencer, n'a pas d'accommodations éternelles pour les personnalités finies des hommes qui meurent.

Nous avons expliqué, que lorsque les quatre principes supérieurs s'échappent du corps, c'est-à-dire, de la triade inférieure, ils se divisent d'après les affinités qui ont été engendrées durant la vie corporelle.

Les restes (reliquiæ) inférieurs restent dans le Kamaloka ou la vicinité immédiate de l'atmosphère de la terre; et les deux supérieures, munies, possédant une certaine conscience dérivée de tout ce qui, dans le cinquième principe ou Manas est adaptable à un état supérieur d'existence, passent à une période temporaire d'oubli (2) d'où elles sortent pour naître dans le *Devachan*.

Ce qui survit dans le Devachan n'est pas seulement la monade indivi-

(1) Ces explications sont amplifiées dans l'appendice placé à la fin de cet article.

(2) Appelé dans le premier des « Fragments », gestation.



duelle qui survit aux changements de tout le dessin évolutionnaire, et va successivement d'un corps à un autre, d'une planète à une autre; ce qui survit dans le *Devachan*, c'est la personnalité auto consciente de l'homme (1), avec quelques restrictions que nous allons expliquer; mais, néanmoins, c'est toujours la même personnalité pour ce qui concerne ses sentiments, ses aspirations et ses affections les plus élevées, et même pour les goûts qu'il avait étant vivant.

Les sentiments et les goûts purement matériels disparaîtront, mais d'autres resteront; ainsi, par exemple, dans le *Devachan*, l'âme d'un homme qui aurait aimé beaucoup la musique, serait continuellement dans un état d'extase produit par la musique. La personne dont le bonheur sur terre a consisté dans l'exercice de ses facultés affectives, retrouvera dans le *Devachan* tous ceux qu'elle a aimés.

On demandera, peut-être, ce qui arrivera si parmi ces personnes il y en a qui ne sont pas dignes du *Devachan*? La réponse à cette question est que, peu importe, puisque pour la personne qui les affectionne, *ils seront présents*. Le *Devachan* est simplement un état subjectif. Tout y semblera aussi réel que les chaises et les tables placées autour de nous; souvenez-vous, du reste, que pour la profonde philosophie de l'occultisme, les chaises, les tables et tout ce qu'il y a d'objectif dans la scène qui nous entoure, tout cela n'est qu'une illusion transitoire des sens. Les choses, dans le *Devachan* paraîtront à ceux qui y iront toutes aussi réelles que celles qui nous entourent.

Probablement, cette description du ciel qui les attend, ne satisfera guère les penseurs de l'Occident; mais, nous décrivons des faits naturels, et de ce que l'imagination se refuse à les accepter, il ne résulte pas que la description en soit inexacte. Si on y réfléchit quelque temps avec calme, on verra que l'isolation subjective de chaque unité humaine dans le *Devachan* est la seule manière par laquelle on puisse arriver à une existence spirituelle heureuse pour l'humanité entière, et le *Devachan* est une condition d'existence purement et absolument heureuse, absolument comme *Avitchi* en est la contre-partie.

Il n'y a ni préférence, ni injustice dans ce système; *Devachan* est loin d'être la même chose pour les bons et les indifférents, mais la vie qu'on y mène ne comportant pas de responsabilité, la souffrance n'y est pas admise pas plus que dans l'*Avitchi* la joie ou le repentir (2). C'est une vie d'effets

(1) Voyez appendice A. — Peut-être l'essence de la personnalité auto consciente serait un terme plus compréhensible.

(2) La belle parabole citée dans Lucas, de Lazare, du mendiant et du « Père Abraham » n'a guère de signification pour les Occultistes. La seule vérité importante qu'elle contienne c'est qu'un abîme immense sépare Devachan, Avitchi et la terre.



et non de causes; une vie pendant laquelle les mérites sont récompensés, mais dans laquelle on ne travaille pas Il en résulte que durant cette existence, il n'est pas possible de savoir ce qui se passe sur la terre.

S'il n'en était pas ainsi, le bonheur après la mort ne serait pas possible.

On objectera, peut-être, que le bonheur n'est pas possible dans un état d'isolation monotone tel que nous venons de le décrire, mais une pareille objection ne sera faite que par celui dont l'imagination ne peut pas s'élever au-dessus de son entourage actuel. Personne ne se plaindra d'avoir souffert d'ennui pendant la minute, le moment ou la demi-heure qu'a duré le plus grand bonheur qu'il ait jamais éprouvé.

Chacun a joui dans sa vie de quelques instants de bonheur, quoique beaucoup trop courts pour qu'il puisse être question d'avoir éprouvé de l'ennui pendant ce temps-là. Que l'on se figure donc ces sensations immensément prolongées, sans posssibilité d'en apprécier la durée, et elles continueront et se prolongeront non pour toujours, mais jusqu'à ce que la cause qui les a produites soit épuisée. (Voyez Appendix B.)

La vie humaine se manifeste avec le plus d'intensité de l'enfance à l'âge viril, puis viennent la décadence et la mort; la vie passée dans les rêves du Devachan correspond en cela avec la vie humaine.

La vie psychique commence par de faibles symptômes, atteint son entier développement, puis diminue, se change en léthargie consciente, semi-inconscience, oubli, et puis non pas la mort mais la naissance! Naissance dans une autre personnalité et réassertion de l'action qui tous les jours crée des quantités de causes dont les effets se produiront dans un nouveau terme passé dans le *Devachan*.

On dira, peut-être : « ce n'est donc pas une réalité, ce n'est qu'un rêve ; l'âme trompée par ces sensations illusoires doit éprouver une secousse terrible lorsqu'en se réveillant elle apprend la vérité. » Ceci n'arrive jamais car il est dans la nature des choses qu'elle ne peut jamais se réveiller. Le réveil du *Devachan* a lieu dans une naissance nouvelle et alors l'oubli s'est déjà fait.

Il est impossible que l'âme ait conscience de son isolation et il n'est jamais question d'une séparation qui lui enlèverait quelqu'un qu'elle aime. Il n'arrive jamais que ses compagnons se fatiguent d'elle et que leur affection diminue ou s'éteigne. L'amour, la force créatrice a placé leur image vivante devant l'âme personnelle qui désire leur présence, et cette image ne s'enfuira jamais. (Voyez Appendix C.)

Il y a, dans tout cela, un vague qui au premier abord affecte péniblement l'intelligence; mais ceci est dû bien plus à une représentation incomplète formée par des personnes habituées seulement à des expériences objec-

tives, qu'à une imperfection quelconque de l'existence préparée pour les âmes, au *Devachan*.

Dans le *Devachan* il y a un nombre infini d'états heureux ; absolument, comme les genres des mérites humains, ils varient à l'infini. Si le Ciel objectif existait, tel que la théologie le prêche, sans justice et sans compensation, ce serait lamentable; mais dans le Ciel, tel qu'il existe réellement pour notre terre, la part est faite pour les mérites et les besoins de chaque arrivant, avec la plus infaillible justice.

Ce n'est pas seulement la durée de cet état de bonheur qui est déterminée par les causes engendrées durant la vie objective, mais l'intensité de l'amplitude des émotions qu'on éprouve dépendent de la capacité que chacun a d'en jouir. Ce sont ses aspirations et ses facultés qui créent son Ciel. Il n'est pas possible d'expliquer davantage à des gens non initiés, mais ce que nous en avons dit suffit pour apprécier avec quelle perfection le Devachan se prête à sa destination. (Voyez Appendix D.)

Le Devachan étant un état spirituel, ne se prête donc pas à la punition d'actions mauvaises. Mais la nature ne pardonne pas généreusement les fautes, elle se borne à infliger des punitions arbitraires comme le ferait un homme trop paresseux pour gouverner justement sa famille. La Karma du mal, grande ou petite, agit à un moment donné avec tout autant de certitude que la Karma du bien. Seulement cette action n'a pas lieu dans le *Devachan*, mais bien dans une nouvelle vie ou dans l'*Avitchi* — état auquel seules des natures exceptionnelles arrivent dans des circonstances particulières (1).

Ce sujet étant très important nous le traiterons séparément. (Voyez Appendix E.)

Dans les cas ordinaires, c'est dans la vie nouvelle que la Karma se manifeste ; nous ne voulons pas dire par là que la Karma du bien s'épuise dans le Devachan, laissant la malheureuse monade développer une nouvelle conscience, sans autre base que les actions mauvaises commises dans son existence précédente.

La nouvelle naissance sera caractérisée par le mérite de la vie précédente, mais l'existence du Devachan n'est qu'une suite de rêves dorés, paraissant absolument réels et qui durant des siècles et des âges en grand nombre,

(1) Le pécheur ordinaire trouvera lors de sa réincarnation la punition de ses mauvaises actions, mais le criminel exceptionnel, — l'aristocrate du péché, a l'Avitchi en perspective. La plupart de nos transgressions étant dues à des circonstances indépendantes de notre volonté, la loi de rétribution, avec une justice qui ne saurait errer, produit des effets en rapport exact avec leurs véritables causes.



paraissent avoir l'indestructibilité des rochers de cette terre, et dont tout souvenir s'est évanoui.

Nous verrons plus tard, que le Devachan n'est qu'un des états qui forment le complément relativement spirituel de notre existence terrestre. Les observateurs des phénomènes spirites n'auraient jamais été livrés à toutes les incertitudes qu'ils ont éprouvées, s'il n'y avait pas d'autres états que celui du *Devachan*.

Une fois qu'un esprit est dans le Devachan, il n'y a que peu de chance qu'une communication puisse être établie entre lui, entièrement absorbé dans ses sensations et ses rêves, et les amis qu'il a quittés. Qu'ils l'aient précédé, ou qu'ils habitent encore la terre, peu importe; si leur affection a été suffisamment développée, pour lui ils seront présents et jouiront du même bonheur que lui. Il est *possible*, néanmoins, pour des personnes vivantes, de voir ce qui se passe dans le *Devachan*, mais ces visions sont très rares et sans réciprocité, car l'esprit, vu par le vivant *clairvoyant*, ne sait rien de l'observation à laquelle il est soumis. Dans un cas pareil c'est l'esprit vivant qui monte au Devachan et y est soumis aux illusions de cette existence. Il se figure que l'esprit avec lequel il est lié sympathiquement est descendu vers lui, tandis que c'est précisément le contraire qui a eu lieu.

Beaucoup de ces communications spirituelles subjectives, quand le sensitif est moralement pur, sont réelles, mais il est toujours très difficile pour le médium de conserver dans son intelligence la représentation véritable et exacte de ce qu'il a vu. La réalité de quelques-uns des phénomènes de psychographie dépend des mêmes causes. L'esprit du sensitif odylisé par les émanations de l'esprit dans le *Devachan*, *devient* pour quelques instants cette personnalité évanouie, et écrit avec son écriture, parle son langage, et pense comme il pensait de son vivant.

Les deux esprits n'en font plus qu'un, et c'est de celui qui obtient la prépondérance que dépendent les caractères de la personnalité exhibée. Il résulte de ceci que ce qu'on nomme *rapport*, est simplement l'identité de vibrations moléculaires de la partie astrale du médium, avec celle de la partie astrale de la personnalité désincarnée.

Ordinairement les esprits qui se communiquent aux séances appartiennent à la région intermédiaire entre la vie terrestre et le *Devachan*, ce dont nous avons déjà parlé en lui donnant le nom de *Kamaloka*. Il a été dernièrement tant écrit au sujet des *écorces* ou élémentaires, que nous n'avons pas à nous appesantir sur ce sujet. La duade supérieure étant restée victorieuse dans le conflit qui a lieu après la mort dans la *Kamaloka*, c'est le principe le plus inférieur avec une partie du cinquième, c'est-à-dire la mémoire et les instincts les moins raffinés qui continuent, pour un certain temps, à se

mouvoir dans l'atmosphère terrestre ; c'est une écorce vide, quoique douée d'une certaine quantité de vitalité.

Lorsque la duade supérieure n'est pas victorieuse dans la lutte entreprise pour la possession de la personnalité décédée, c'est un être ayant deux principes complets, qni reste dans le *Kamaloka*. On dirait qu'un tel être devrait être bien plus capable de communiquer avec les vivants, qu'une écorce, et il en serait certainement ainsi s'il restait dans le Kamaloka ; mais, dans un cas pareil, la personnalité survivante est promptement attirée dans le courant de ses futures destinées qui n'ont rien de commun avec l'atmosphère terrestre ou le Devachan, mais bien avec la huitième sphère dont parlent les anciens ouvrages occultes. Autrefois un lecteur ordinaire n'aurait pas compris cette expression, mais maintenant que l'on connaît la composition septuple de notre système planétaire, l'expression est suffisamment claire.

Il y a sept sphères dans la procession cyclique d'évolution, mais de plus, il en existe une huitième en relation avec notre terre qui forme le milieu de la chaîne — et cette huitième sphère est, en dehors du circuit, un cul-de-sac, et c'est, en vérité, un abîme dont personne ne revient jamais.

Il est facile de voir, que la seule sphère en rapport avec notre chaîne manvantarique, étant inférieure à la terre, dans l'échelle qui de la matière s'élève à l'esprit pur, doit par conséquent être visible et ne peut être que la lune.

Les adeptes ont trouvé bon d'être très réservés dans leurs communications avec des personnes non initiées sur tout ce qui a rapport aux conditions d'existence dans ce globe, et c'est pour cela que nous en resterons là, et que nous ne nous occuperons pas davantage de ce sujet.

Il est digne de remarque, qu'une dégradation si grande que celle de la personnalité après la mort, est attirée par la huitième sphère et cela est excessivement rare. La grande majorité des vies humaines contiennent quelque chose que les principes supérieurs peuvent attirer, un quelque chose qui puisse racheter de la destruction la vie écoulée ; c'est le cas de se souvenir que, dans le Devachan, les réminiscences de la vie passée, quelque vides qu'elles soient, n'ont rapport qu'à des épisodes capables de produire le bonheur élevé dont il est seulement question ici.

Un jour arrivera, cependant, où seront remémoré tous les détails de cette vie dont pour le moment la quintessence seule est prise. Mais cela n'a lieu que lorsque l'individu est sur le point d'atteindre un état spirituel bien plus élevé que celui dont nous nous occupons maintement. Alors toute la longue série de vies écoulées sera pour ainsi dire un livre que le possesseur pourra

feuilleter à son gré, et dont, sans doute, bien des pages lui paraîtront insipides.

La résurrection dont il est tant question dans les livres de prières modernes, n'est pas autre chose que ce retour de mémoire. Il est à remarquer que, dans toute cette collection de vies, il ne s'en trouvera pas d'absolument indignes. Si une individualité spirituelle quelconque, a été liée à des personnalités si déplorablement et si désespérément dégradées, qu'elles aient été absorbées par le vertex inférieur, cette individualité spirituelle n'en aura conservé aucune des souillures.

Ce sera comme si ces pages avaient simplement été arrachées du livre.

Lorsque après la fin de la lutte dans le *Kamaloka*, l'entité spirituelle aura atteint la condition de gestation inconsciente, d'où, sans s'arrêter dans le *Devachan*, elle est immédiatement réincarnée dans une nouvelle vie d'activité objective, la totalité de la conscience ayant trait à la vie écoulée aura passé dans le monde inférieur pour y périr pour l'éternité, expression que la théologie moderne a embrouillée et rendue absurde, parce qu'elle n'a pas compris qu'il s'agissait de faits psycho-scientifiques.

Comme le sens commun l'indique, il y a un grand nombre de conditions dans le *Devachan* et chaque personnalité y trouve la place qui lui convient. De là il émerge de nouveau, lorsque pour lui le temps de la réincarnation est arrivé, et va occuper sur notre terre ou sur tout autre globe la place à laquelle il a droit.

Ce sont ces influences, pour le bien ou pour le mal, engendrées par la vie précédente et nommées par nous Karma, qui expliquent le problème si ardu des irrégularités dans la vie humaine. Les conditions dans lesquelles nous entrons dans la vie sont la suite de nos actions dans la vie précédente, mais n'empêchent pas la création d'une nouvelle Karma dont l'influence se fera sentir dans une vie future.

On aurait d'ailleurs tort de croire que chaque événement heureux ou malheureux est causé par notre Karma, car il y a une quantité d'actions dont les suites se font sentir dans notre vie actuelle et qui n'ont pas d'influence ultérieure.

Il n'y a que les grandes différences d'état manifestées à l'entrée dans la vie qui sont les résultats de notre Karma passée ; les variétés qu'elles présentent suffiront pour toutes les différentes conditions humaines.

Nous avons parlé des trois états par lesquels doit passer chaque individualité dans le monde des effets, savoir : le *Kamaloka*, l'état de gestation et le *Devachan* ; mais, pour qu'on puisse s'en faire une idée distincte, nous allons en indiquer la durée. Dès qu'un individu entre dans la Kamaloka, indé-

pendamment de la vie qu'il a menée et de quelque durée qu'y soit son séjour, il perd immédiatement toute conscience, tout sentiment d'actualité.

Quand la vie a quitté la dernière particule de la matière du cerveau, ses facultés perceptives sont éteintes pour jamais, et ses facultés spirituelles de cognition et de volition sont pour un certain temps également éteintes.

Son *Mayavirupa* peut devenir objectif comme cela a lieu pour les apparitions après la mort, mais s'il n'est pas projeté par le véhément désir d'apparaître à une personne donnée, l'apparition sera simplement automatique.

Le réveil de la conscience da la Kamaloka est, évidemment, un phénomène dépendant du caractère des principes qui ont quitté, à l'état inconscient, le corps au moment de la mort. Il est possible que ce réveil se produise complètement dans des circonstances nullement désirables, où elle peut être oblitérée par un prompt passage à l'état de gestation conduisant au *Devachan.*

Cet état de gestation peut durer très longtemps, et le *Devachan* répond à la dernière période précédant la réincarnation.

La période entière qui sépare deux vies, peut varier beaucoup, mais n'est jamais de moins de mille à quinze cents années, tandis que le séjour dans le Devachan, récompense d'une Karma très riche, peut embrasser des périodes énormes.

Pour conclusion, nous ajouterons que tout ceci n'est qu'une simple esquisse, aussi complète que le traducteur est en position de la donner pour le moment, mais demandant de nombreuses amplifications dans les détails; nous l'espérons, nous pourrons les donner plus tard. En tout cas, l'aspect général de la situation est exact; il peut être accepté en toute confiance. (*A suivre.*)

N. D. L. R. Depuis longtemps la *Revue* donne une suite d'articles concernant *Les Fragments de vérités occultes*, extraits condensés de plusieurs ouvrages importants sur la matière.

Nous avons voulu que nos lecteurs soient au courant de cette littérature théosophique, pour en étudier la teneur et pouvoir en parler en connaissance de cause.

On ne pourra plus targuer les spirites d'ignorance en occultisme, puisque nous mettons à leur portée la science de cette école.

Allan Kardec a toujours soutenu qu'un spirite conscient était un homme capable de discuter sagement sur tous les sujets à l'ordre du jour.

Écoutons le Maître en bon sens et en logique.

P.-G. Leymarie.



DEUX ESPRITS DANS UN MÊME CORPS

Le spiritisme est une science féconde qui offre un vaste champ à une multitude de questions aussi curieuses qu'intéressantes.

Quelqu'un me disait tout dernièrement : « une seule personne peut-elle avoir deux âmes ? »

A quel propos me posez-vous cette question? lui répliquai-je.

« Voici pourquoi, continua mon interlocuteur. J'ai connu un individu rempli de bonnes qualités, il était doux, bienveillant et son visage exprimait la bonté. Je lui ai vu faire les actions les plus louables. Ce même individu avait en même temps de terribles défauts, ses vertus s'évanouissaient en un clin d'œil, il se montrait tout d'un coup irritable, violent; l'expression de sa physionomie était complètement changée aussi bien que la forme de son visage et sa transformation était si radicale qu'on aurait juré que c'était un personnage tout différent. Son regard, son geste, le son de sa voix étaient complètement modifiés.

« Ce n'était plus le même homme et ses actes étaient en rapport avec sa fâcheuse, très fâcheuse métamorphose.

« Il saisissait avec empressement toutes les occasions de dire ou de faire toutes sortes de méchancetés.

« Les amis, les connaissances de cet étrange personnage, témoins de ses transformations aussi subites, aussi soudaines se sont toujours demandé s'il n'y avait pas en lui deux âmes profondément dissemblables, n'ayant qu'une seule enveloppe charnelle ? je me le suis souvent demandé aussi. »

Je suis incapable de décider si réellement un seul corps peut loger deux âmes, dis-je à mon tour, je serais très embarrassé d'en fournir la preuve, mais cela ne me semble pas absurde, ni absolument impossible.

Je veux vous raconter une petite histoire à mon tour. J'ai connu une jeune fille d'une beauté parfaite et véritablement angélique ou du moins paraissait-elle ainsi dans le monde, dans la bonne société.

Un jeune homme en tomba amoureux ; il se présenta pour l'épouser, on lui donna la préférence sur ses rivaux qui étaient nombreux, il fut agréé.

Un jour qu'il allait rendre visite à sa fiancée, une visite tout à fait inat-

tendue, il la surprit dans un violent accès de mauvaise humeur, elle contenait avec peine une tempête intérieure qui ne demandait qu'à éclater ; son visage avait perdu sa beauté et son expression angélique, elle était laide, hideuse, avec une expression infernale, c'était une vraie mégère.

Le jeune fiancé fut si épouvanté qu'il se sauva aussitôt, baigné d'une sueur froide, conséquence de sa frayeur ; son impression ne s'effaça pas au grand air et l'union projetée fut rompue.

La délaissée en épousa un autre et son époux ne tarda pas à s'apercevoir qu'il possédait à la fois un ange et un diable. Elle avait tantôt les vertus, la douceur, la tendresse, le dévouement d'une créature céleste et tous les défauts, tous les vices d'un être infernal.

On pourrait rapporter bien des faits semblables.

Rien ne s'oppose à ce que deux âmes dissemblables habitent une même prison corporelle ; dans les séances spirites ne voit-on pas un esprit s'emparer d'un médium et le visage de ce médium se transformer au point qu'il ressemble trait pour trait à celui qu'avait l'esprit durant sa vie terrestre.

Tant que dure l'expérience, il y a deux esprits dans un même corps, celui du médium et celui de l'être qui ne fait plus partie de l'humanité.

Ne voit-on pas également un médium écrivain reproduire avec sa plume et avec une rare perfection, l'écriture d'une personne qui n'est plus, qu'il n'a jamais connue et dont il n'a jamais vu le moindre caractère d'écriture.

Il n'est donc pas impossible, je le répète, que deux âmes, deux esprits, n'ayant entre eux aucune ressemblance, habitent un seul et même corps ? ?

HORACE PELLETIER.

LE FOU DONT ON RIT SÉRA LE SAGE

Quand tout s'immobilise et se calme et s'éteint,
Quand vient la nuit profonde et que l'idée étreint
De ses griffes d'acier mon cerveau qui bouillonne,
Où danse l'hémistiche, où le vers papillonne,

Pareils à ces follets des marais et des champs,
Lutins nocturnes, fous, nargueurs, parfois méchants,
Mon corps anéanti semble avoir fui la terre,
Mon esprit, seul, survit et, prodige, ou mystère,
J'entends des mots vibrants que me dicte une voix
Sévère, impérieuse ; et, dans l'ombre, je vois
Uue blanche vapeur, d'abord vague et lointaine
Qui s'approche et, bientôt, prend une forme humaine.

Et j'écoute, ébloui par cette vision!
Est-ce une chose vraie? Est-ce une illusion?
Qui le sait? Quel vivant pourra venir me dire
Si la voix qui me parle et qui vient contredire
Pendant l'ombre des nuits, ce que pendant le jour
J'écris avec bonheur, je pense avec amour
N'est qu'un mensonge? Ou bien, ai-je deux existences
S'alternant jour et nuit et, par intermittences,
Prenant possession de mon être latent?
Comment ne pas douter? Ne pas être hésitant?

Je me dis quelquefois qu'il est ailleurs, peut être,
Un monde vaporeux, éthéré que notre être
Matériel, épais, intéresse, et qui vient
Vers notre esprit terrestre, avec lui s'entretient,
S'unit, s'agrège en nous à notre âme fluidique
Et, l'entourant ainsi d'un idéal mystique
L'enlève à la matière et l'introduit chez lui.

La science progresse et d'autres faits ont lui
Qu'on disait une banale et folle utopie,
Lorsque notre ignorance avec sa myopie,
Nous empêchant de voir, même de deviner,
S'empressait et d'en rire et de les condamner.

Que l'on me taxe aussi de folie, et qu'on dise
Que mon cerveau malade enfante la sottise,
Que le raisonnement que je fais est mort-né.
Qu'épris du merveilleux, je suis halluciné.
Qu'importe! Un jour viendra, déjà je le présage,
Où le fou dont on rit sera reconnu sage,
Où les moqueurs domptés, mais restés mécréants,
Seront les sots, étant encor les ignorants

René Sosta, *officier d'académie.*

Notre confrère M. Décembre-Alonnier, met en ce moment la dernière main à un volume qui est appelé à produire une grande sensation parmi les prêtres de toutes les religions, les Occultistes, les Kabbalistes, les Mages, les Spirites, les Magnétiseurs et chez les personnes qui croient que la mort n'est pas une porte ouverte sur le néant, et qui veulent avoir des indications précises sur l'au-delà.

Sous le titre de : *Contribution à l'étude de l'inconnu,* notre confrère prépare une étude intéressante et documentée sur Swedenborg, le célèbre Voyant suédois.

Voici les conditions de la souscription :

Toute personne qui enverra son adhésion par lettre à M. Décembre-Alonnier, 12, rue Thouin, Paris, recevra l'ouvrage *franco* et le payera qu'après réception, au prix réduit de 3 francs.

Les non souscripteurs payeront 6 francs.



BONNE ANNEE IMMORTALISTE

C'est le jour des baisers, des jouets, des caresses
Des cadeaux attendus, avec soin conservés ;
Vierges et vert-galants, souriez et rêvez
A tous ces riens charmants qui parlent de tendresse !

O vivants qui riez, mêlez à vos ivresses
Les souvenirs des morts à vos yeux enlevés,
Car nos rêves d'antan, sur terre inachevés
Déploieront mieux ailleurs leurs ailes charmeresse

Le monstre du néant nous hèle : c'est en vain.
Voilà que de ce siècle, ou mourrait l'espérance,
Le doute va s'enfuir avec l'indifférence.

Voilà que, pénétrant dans l'au-delà divin,
La science réveille en notre âme ravie
Le soleil de la foi dans l'immortelle vie.

Paris, 1er janvier, 1896. — JULIEN LARROCHE.

TROIS SONNETS (1)

I. — LA RÉDEMPTION.

O vous qui franchissez le seuil, trois fois maudit,
De la cité des pleurs — c'est la terre où nous sommes.
Laissez, là, tout espoir : vous ne sortirez plus,
Car vous êtes voués à la damnation.

Tel est l'arrêt cruel, impie, inexorable,
Proscrivant le pardon, inscrit en lettres noires
Au fronton de l'Enfer de Dante Alighieri,
Inventeur breveté des vengeances célestes.

Mais écoutons Jésus. Le Sauveur nous enseigne
L'amour, la charité, le pardon des offenses
Et nous promet, à tous, le royaume des cieux.

Le bon pasteur poursuit ses brebis égarées,
Les rejoint, les console et leur fait entrevoir
Le triomphe éclatant dans la Rédemption.

---

(1) En vers libres.

II. — L'AMOUR

Ah ! il ne s'agit pas de l'amour sexuel,
Mais de l'amour divin. Laissez-les tous venir
Ecouter ma parole. Ainsi parlait Jésus.
La foule le suivait, et là, sur la montagne :

O vous qui gémissez, courbés sous l'injustice,
Vous tous qui m'entendez, opprimés, oppresseurs
Prenez mon joug sur vous, il est doux et léger,
L'amour, la charité, sont mes commandements.

Votre frère accablé succombe de fatigue,
Sous le poids d'un fardeau trop lourd pour ses épaules,
Courez le soulager et vous serez béni.

Et je prierai mon père, et mon père enverra
L'ange consolateur qui calme la douleur,
Et la paix du Seigneur sur vous se répandra.

III. — LES PEUPLES ÉDUCATEURS

Le monde se transforme et les peuples puissants
S'approprient, sans remords, l'héritage occupé
Par l'homme de couleur, hôte envoyé par Dieu
Pour vivre, côte à côte, avec nous sur la terre.

De même que le blanc, le nègre est fils de Dieu,
Mais sa race arrierée est rebelle au progrès.
Dieu le livre à vos soins pour assouplir ses mœurs,
Façonner son esprit et son intelligence.

La matière l'étreint et l'instinct le domine,
Mais, au fonds de son cœur, commence à s'éclaircir
La sainte notion du juste et de l'injuste.

Il est faible, ignorant. Ne le rudoyez pas.
Epargnez-lui les heurts, les faux pas des débuts.
Dieu l'a mis près de vous pour que vous l'instruisiez.

Béthume, 14 novembre 1895.





ENCORE LA FIDÉLITÉ CANINE

Tiré du Journal *Le Génie*.

LE CHIEN DE L'ALCOOLIQUE

Le journal *Le Génie*, du 28 mars, rappelle plusieurs exemples de fidélité du chien.

J'en apporte de nouveaux, avec le chien de l'alcoolique.

Le héros de mon récit répond au nom de Petit-Loup : museau allongé, regard féroce, oreilles droites, poil fauve, queue grosse et pendante ; c'est le type accompli du loup.

Mais sous cette rude enveloppe, fort peu sympathique, se cachent un courage de lion et une fidélité à toute épreuve.

Le maître de Petit-Loup, d'un autre côté, est le type accompli de l'alcoolique ; figure hâve, barbe inculte, cheveux en broussailles, remplis de poux, moustaches roussies par la fumée d'un brûle-gueule dont le fourneau constamment renversé exhale une odeur nauséabonde, yeux hagards, regard terne, traits amaigris sur une peau parcheminée noire de crasse, mise dépenaillée, vêtements en loques, souliers dépareillés, éculés, s'en allant par morceaux ; sans nul souci du lendemain, mangeant le dimanche au cabaret avec des vauriens qui l'exploitent tout ce qu'il a gagné dans une semaine, en travaillant comme un cheval ; se remettant au travail lorsque la faim le talonne de trop près lui et son chien.

On voit d'ici dans quelle intimité Petit-Loup et l'alcoolique doivent vivre ; partageant le même lit ou plutôt le même chenil, une botte de paille renouvelée tous les six mois dans le coin d'un taudis infect, rempli de puces ; mangeant dans la même écuelle, souvent pas leur content.

Pourtant Petit-Loup est tellement attaché à son maître qu'il ne changerait sa misérable situation pour les tapis les plus moelleux et une place à la table de Gargantua.

Il remplit auprès de son maître le rôle d'ange gardien.

Tout le monde connaît l'ange gardien de Paris. C'est un malheureux qui, ballotté dans tous les sens par la fortune vient, de culbutes en culbutes, à la porte des cabarets fréquentés par les ivrognes.

Son rôle consiste à protéger l'ivrogne contre les vauriens et les rôdeurs

de barrière et à le reconduire sain et sauf à son domicile et à le remettre à sa famille.

Ce service éminent est tarifé dans le monde des ivrognes.

Eh bien ! Petit-Loup est pour son maître plus qu'un ange gardien.

Dans le département que j'habite, un arrêté préfectoral défend d'atteler les chiens à une voiture, mais ne défend pas à l'homme de s'atteler à sa voiture et d'atteler son chien à côté de lui. Petit-Loup tire de toute sa force à côté de l'alcoolique qui finit par rouler sur la route. Il lui fait un rempart de son corps et malheur à quiconque s'approche de trop près, un formidable grognement suivi très souvent d'un coup de dent l'avertit de passer au large.

La route est presque interceptée pendant des heures jusqu'à ce que l'alcoolique ait cuvé son vin ou plutôt son alcool, et même si ce malheureux avait besoin de quelques secours, il serait impossible de les lui porter sans passer sur le corps du chien qui se ferait tuer plutôt que d'abandonner son maître.

Les anecdotes sur le chien de mon alcoolique ne manquent pas.

J'en prends deux au hasard.

La première, je l'ai entendue raconter par l'alcoolique lui-même :

Par une nuit noire il était tombé à l'eau, le courant l'entraînait, Petit-Loup l'a repêché.

Je n'ajoute pas une foi entière à ce racontar venant d'un malheureux qui avait probablement laissé au fond d'une bouteille d'alcool le peu de raison qui lui restait.

Je crois que les choses ont dû se passer ainsi :

Le chien en voyant son maître dans l'eau, s'est bravement jeté à la nage pour aller autour de lui. L'alcoolique, comme tous les gens qui se noient, a saisi le chien qui par instinct de conservation a gagné la rive en traînant son fardeau derrière lui.(Les terre-neuve, d'autres chiens,sauvent les noyés.)

Il n'en est pas moins vrai que, sans son chien, l'alcoolique se serait noyé.

Pour la seconde anecdote, je la certifie, j'en ai été témoin :

L'alcoolique avait laissé sa petite charrette dans la cour d'une propriété m'appartenant. Le chien était constamment couché soit dans la voiture, soit dessous.

Personne ne pouvait passer à côté de la voiture sans être exposé à recevoir un coup de dent.

Les habitants ennuyés d'un voisinage aussi peu rassurant, déposèrent une plainte à la gendarmerie ; la voiture fut enlevée et le chien ne reparut plus.

Mon but en écrivant ces lignes est de faire voir :

D'un côté, jusqu'où peut aller, dans certains cas, l'intelligence du chien.

Et d'un autre côté, jusqu'où peut descendre l'abrutissement de l'alcoolique.

Je ne terminerai point cette causerie sans donner à mon alcoolique ce qui lui appartient :

Il est honnête, laborieux, très obligeant, il se mettrait en péril pour secourir son semblable.

C. Sarcé,
Ancien notaire, Membre de la Société des Agriculteurs de France.

Pontvallain (*Sarthe*), 2 *avril* 1895.

NÉCROLOGIE

Du petit-fils d'un ancien spirite de 1858 décédé en novembre dernier, nous recevons la lettre suivante que nous reproduisons avec empressement, ainsi que le discours de M. Lepage.

M. Emile Lefèvre était notre vieil ami ; Allan Kardec l'estimait et le distinguait tout particulièrement.

« Versailles, 2/12 1895. Monsieur : J'ai l'honneur de vous communiquer, dans la copie ci-après, les paroles qui ont été prononcées sur le cercueil de M. Emile Lefèvre, mon grand-père, par un vieil ami de lui et de moi, M. Lepage, de Dreux. Cet excellent vieillard avait beaucoup causé avec mon grand-père auquel il ressemble moralement et qui lui avait fait connaître la philosophie spirite. Esprit libre lui-même, il en avait admiré les consolantes conclusions.

« Vous reconnaîtrez, d'ailleurs, dans l'adieu public qu'il a voulu adresser à son ami, la marque de cette adhésion aux croyances métaphysiques que vous représentez.

« C'est pour cela que je prends la liberté de vous le communiquer ; c'est aussi parce qu'il est vraisemblable qu'un homme qu'estimait notre cher disparu, et qui nous a donné à son égard deux précieux témoignages de sympathie, puisse s'intéresser à toutes les circonstances de la fin calme et noble de l'homme admirable et exemplaire que fut toute la vie notre aïeul vénéré.

« Daignez agréer, Monsieur, l'hommage de mon profond respect. »

X... *Licencié en philosophie.*



Voici le discours prononcé par M. Lepage :

Mesdames, Messieurs,

La mort n'a rien d'effrayant pour qui a connu dans sa vie et vu dans la mort ce philosophe chrétien. Hier, je contemplais ce noble visage que la maladie n'avait pas eu le temps d'altérer, et que les angoisses ordinaires de la mort avaient épargné. En lui donnant le dernier baiser, je me rappelais sa foi pénétrante dans l'au-delà de la vie. Mon émotion était profonde ! mais le calme de ce visage de vieillard était si beau, et écartait si bien l'idée de la mort, que je croyais l'entendre me dire : « Approchez, j'ai quitté la terre, mais je ne vous ai pas quittés. »

Non, Mesdames, Messieurs, non, dignes parents qui le pleurez, dignes amis qui le regrettez, il ne vous a pas quittés ; il évolue. Il continue la conquête de sa personnalité, de cette immortalité dont l'ambitieux, souvent trop pressé, veut, au prix des plus grands crimes, avoir pour lui seul sur terre le triste privilège ; son ambition à lui était tout autre. Confiant dans la justice éternelle, c'est sur la progression de son être qu'il comptait.

Dieu est puissant, sans doute, mais il faut s'aider.

La religion, me disait-il souvent, la vraie, la pure, consiste surtout, comme dit l'apôtre : « à se préserver des corruptions de son siècle. »

Penseur libre, ayant profondément étudié et beaucoup acquis, modeste autant qu'honnête, il était de ceux que la renommée ne connaît jamais, que le monde ignore, et dont la vie, pourtant, serait un précieux exemple.

Il appartenait à cet éclectisme philosophique qui rend tolérant ; il respectait toutes les religions, à cause, disait-il, *de leurs bonnes intentions* ; mais ce qu'il aimait et pratiquait par dessus tout, c'était la prière.

« Mon ami, me disait-il souvent, vous qui êtes sociologue, quel sujet admirable j'offre à vos méditations ; quel chef-d'œuvre que cette *oraison dominicale !* Il y a là tout un code, toute une sociologie. Lorsque je ne serai plus sur cette terre, récitez-la donc quelquefois à mon intention. »

Je le lui ai promis, je lui renouvelle ma promesse.

Honorons la mémoire de ce vaillant octogénaire, si digne de nos regrets. Déposons des couronnes sur le cercueil qui renferme les précieux restes de cette âme envolée, de ce vrai chrétien des premiers temps.

Adieu et à bientôt, mon bon et digne ami. — Prions pour lui !

M. Arthur Arnould, homme de lettres, philosophe et théosophe, directeur du journal le *Lotus*, dramaturge, sociologue éminent, individualité estimée et très connue à Paris, est décédé le 23/11, à l'âge de 63 ans.

Ce penseur remarquable, chef d'école, a voulu que son corps soit inci-

néré, selon la recommandation expresse de ses chefs en théosophie, les Mahatmas de l'Himalaya; convié à la cérémonie, nous y avons écouté avec intérêt plusieurs discours, entre autres celui de notre ami Bois, et constaté la présence de nombreux personnages politiques, de littérateurs, de philosophes occultistes, théosophes, spirites et immortalistes.

La crémation du corps a duré une heure ; les cendres ont été recueillies dans une urne et déposées dans un tombeau de famille.

BIBLIOGRAPHIE

Dans son nouveau volume : *Le monde sera-t-il catholique* ; M. Metzger prouve que le catholicisme *est double* : 1° l'un est insatiable, orgueilleux, tyrannique, oublieux du bon sens de la justice et de la vérité 2° ; l'autre est évangélique et fait des œuvres admirables. Le premier formé à la discipline de l'Eglise, s'abrite sous le deuxième qui suit l'enseignement direct de Jésus et qui n'a pas été corrompu par l'ivraie que représente le premier et qu'il a semée sans cesse.

D'un autre côté, la science devenue positive, puis néantiste, a nié l'existence de l'âme ; son enseignement a pénétré dans les couches populaires, tuant tout idéal, toute espérance, et des masses qui travaillent monte cette aspiration : jouir étant le nombre, et prendre la place de qui possède, brutalement, par expulsion. La science surprise, étudie à nouveau ce qu'elle avait systématiquement rejeté ; elle s'attache à ce que c'est que l'âme et le grave problème de nos devenir agite nos penseurs et nos philosophes.

Quel système, quelle doctrine donnera des certitudes rationnelles, calmera les appréhensions, moralisera profondément les désespérés actuels ? Qui guérira les plaies hideuses qu'enfante la maladie du corps social ? L'auteur prouve que ce ne sera pas le matérialisme philosophique et scientifique, ni le socialisme collectiviste, la question sociale étant une question morale et les collectivistes n'en faisant qu'une question de législation. Or, dans le citoyen, il faut respecter l'homme.

L'Eglise se déclare capable de cicatriser le mal social, mais elle veut revenir à son idéal de la Réforme et de la Renaissance, lorsque chacun veut l'égalité, la connaissance, le libre choix et ne veut plus de monstrueux privilèges soutenus par l'Eglise catholique, apostolique et romaine.

L'homme veut être libre, et non annihilé dans l'Etat et dans l'Eglise, car il se pénètre toujours plus de son devoir et de sa responsabilité ; il veut être armé d'un corps solide, d'une intelligence éclairée, pour vaincre les difficultés de l'existence ; il rejette un dieux partial, jaloux et vindicatif, la

négation de toute justice ; il rejette le paradis absurde et les peines éternelles.

« Quoi qu'il fasse désormais, irréformable par l'infaillibilité de son chef, « le catholicisme dans une société qui marche et qui pense, ne peut plus « que languir et s'éteindre en une agonie lente et triste. L'unité de la foi « ne se réalisera pas par l'église ; le monde ne sera pas catholique. »

Telle est la conclusion de M. Daniel Metzger, spirite éclairé, ami de la recherche scientifique, rationnelle et logique, dans le champ de la spiritualité.

M. J. P. Durand de Gros, encore un spiritualiste sensé et chercheur scientifique nous adresse une brochure avec ce titre : *Suggestions hypnotiques criminelles.* L'auteur écrit à son ami et confrère, M. le Dr Liebault, pour donner son opinion sur le débat médico-légal de ce dernier avec M. le professeur Delbœuf, de Liège, Belgique.

Après avoir lu le dernier discours de Delbœuf, M. Durand de Gros pense comme M. Liébault ; « il a été amené par une pratique suivie de l'hypno« tisme à la conviction que l'hypnotiseur jouit d'un pouvoir illimité de mo« difier à sa guise, par voie de suggestion, les sentiments, les idées et les « résolutions de l'hypnotisé », il engage le Dr Liébault à relire son *Elctrodynamisme vital* de 1855, page 305, dans lequel, bien avant les écoles nouvelles de Paris et de Nancy, il établissait sa théorie : Il faut que le sujet soit sensibilisé, néanmoins, pour que, *la suggestion signifiée*, action d'ordre moral et psychologique, se fixe en son cerveau à l'état d'image durable. C'est ce qu'il nomme l'état hypotaxique ou d'hypotaxie, dans son *Cours de braidisme ou Hypnotisme nerveux.*

Le mesmérisme, le braidisme, préparent simplement un état psychologique préparatoire à l'acte suggestionnel psychologique, adressé sous forme d'injonction, d'affirmation. Cette modification est de *l'hypotaxie* ; l'individu chez lequel elle est réalisée, est moralement à la merci d'une suggestion intellectuelle, idéoplastique, état factice qui rend incertaine la juste notion des choses et énerve le sens moral et le sens logique (état de rêve); l'être psychologique tombe sous l'influence absolue de la suggestion. La question à résoudre est celle-ci : « Chacun est-il susceptible d'être mis dans « le plein état d'hypotaxie, d'être complètement sensibilisé par la sugges« tion ? » L'expérience seule donne la réponse.

Certains individus semblent réfractaires à l'état hypotaxique ; ce sont des cas d'ydiosyncrasie exceptionnelle, qui donnent l'immunité absolue ; M.Liébault prétend que cinq personnes sur cent sont hypotaxiques maxima, et son différend avec M. Delbœuf est de décider, s'il est des individus sus-

ceptibles d'obéir absolument à l'hypnotiseur. Oui, prétendent les Drs Durand de Gros et Liébault. Erreur dangereuse selon Delbœuf.

L'Ecole de Nancy prétend que la suggestion peut déterminer un crime, ainsi pensait jadis Delbœuf, mais actuellement il les nomme crimes de laboratoire pour rire, et simple comédie. Cependant, si une suggestion modifie la circulation du sang et l'activité du système cellulaire, selon Delbœuf elle doit de même agir sur l'état moral, répond Durand de Gros.

De la, discussions intéressantes, instructives, avec faits à l'appui, à l'encontre des assertions de M. Delbœuf qui répudie ouvertement l'Ecole de Nancy après l'avoir épousée. Lire *Suggestions hypnotiques criminelles*, pour apprendre beaucoup, et avoir la certitude que notre ami M. Durand de Gros, professe la même opinion depuis 1855, sur ce sujet scientifique de premier ordre.

L'idée, la vie, la survivance, par M. DE CAMPET DE SAUJON.

INTRODUCTION

Enfin, voilà un savant spécialiste en chimie, biologie, embriogénie qui entre dans une voie nouvelle pour l'étude de la vie.

Expérimentalement, il démontre que la vie n'existe et ne se manifeste que dans une structure et une forme matérielles, résultant du plan de l'idée d'un être déterminé, que cet être est complété par la fécondation ou l'intervention du germe vivant.

Voilà quels sont les facteurs de la vie, ils ne créent pas la vie qui est éternelle, ils la communiquent aux êtres en se limitant eux-mêmes dans les formes matériables.

Tous les êtres sont donc engendrés et non créés, ce qui se résume dans cette formule :

« Incarnation universelle de l'idée fécondée,

« Depuis l'atome structuré fécondé, vivant, jusqu'à l'homme dans lequel l'idée devient consciente et constitue son esprit et son âme. »

Cette formule de la vie est exactement celle des savants initiés, des antiques civilisations de l'Inde et de l'Egypte.

Voici un extrait du livre ésotérique de l'*Acrouchada*, écrit il y a quinze à vingt mille ans.

INVOCATION A L'IDÉE

Mère universelle. — Vierge immortelle. — Matrice d'or. — Ame de tous les êtres. — Reine de l'univers. — Lumière céleste. — Fécondité perpétuelle. — L'agasa fluide pur. — Conscience suprême. — Chaste vierge. — Vertu, richesse, amour. — Virginité éternelle.



INVOCATION AU GERME VIVANT

Germe immortel, dont le nom terrible ne doit pas être prononcé, c'est l'ancien des jours ; rien n'a été sans lui, rien n'est en dehors de lui, il fait rayonner dans l'infini, la vie, le mouvement et la lumière. Tout descend de lui, tout remonte à lui.

Sans cesse il féconde l'univers par une union intime avec sa pensée productive.

Comme le disait un savant initié du Thibet à un docteur anglais.

« Depuis cent ans, vous avez étudié la matière sous toutes ses formes, nous, il y a dix mille ans et plus que nous étudions l'âme et ses facultés. »

L'ouvrage est le développement et la démonstration scientifique des propositions contenues dans cette introduction.

Ce qui donne un vif intérêt à ce travail sommaire, c'est qu'il est le premier essai sur l'origine de l'âme identique à l'origine de la vie.

Nous signalons aussi, comme une remarquable coïncidence scientifique, la théorie d'un savant de l'au-de là, à la page 404 du livre de M. Aksakof, tout à fait identique au livre de M. de Campet de Saujon. (Villa du Parc, à Jonzac, Charente-Inférieure ; s'adresser à lui.)

Dictionnaire encyclopédique universel illustré. — Publié sous la direction de Camille Flammarion, contenant tous les mots de la langue française et résumant l'ensemble des connaissances humaines à la fin du xixe siècle, illustré de 20.000 figures gravées sur cuivre.

Nous avons constaté déjà le légitime et croissant succès de cet intéressant et populaire recueil, synthèse résumée qui est au niveau de toutes les sciences à l'état actuel, que l'on peut consulter facilement, avec profit et même lire avec intérêt. Le prix est accessible à tous.

Annonçons que les lettres A-B-C-D sont terminées.

Le *Dictionnaire encyclopédique universel*, illustré, formera environ 800 livraisons. Il paraît deux livraisons à 10 centimes par semaine et une série à 50 centimes (cinq livraisons sous couverture) chaque quinzaine.

On peut souscrire à l'ouvrage complet, reçu franco, à l'apparition de chaque série, en adressant de suite cinq francs et en continuant d'adresser la même somme chaque semestre.

D'autres modes de souscription sont indiqués dans la première série, qui est adressée franco contre l'envoi de 50 centimes en timbres-poste.

Dictionnaire d'orientalisme d'occultisme et de psychologie. — 2 vol. in-12 de 450 pages chaque, avec gravures intercalées dans le texte, 12 fr. Cette œuvre fait honneur à M. Ernest Bosc, le rude travailleur, l'éternel piocheur

qui cherche l'utile et l'offre agréablement à qui le sait lire et apprécier; le style en est clair. Ce dictionnaire servira à qui a besoin de connaître la signification si essentielle des mots.

Allan Kardec et le spiritisme y sont considérés comme des hors-d'œuvre; ils méritaient mieux.

L'auteur fut un spirite militant, dans le principe.

Depuis il a versé vers les occultistes. Nous nous demandions quelle serait l'opinion de ces derniers quant à ces deux volumes qui représentent un travail de longue haleine.

Pour les occultistes, M. Bosc n'est pas au courant des questions ésotériques; il sert de l'orientalisme, quelques vieilles pages inutiles et n'a point parlé de Fabre d'Olivet, d'Eliphas Levy, de Louis Lucas,de Moïse de Saint-Martin, les grands saints de l'Ecole; il ne cite que les œuvres des attrape-nigauds, oublie Poisson et n'est qu'un compilateur! il reproduit les erreurs des dictionnaires cléricaux, etc., etc.

Ces messieurs sont injustes, ils sacrifient à la mode du jour.

Nous nous imaginions que M. Bosc était un ami de la maison!! ce semble, il est jeté par la fenêtre, sans autre forme.

En lisant le dictionnaire de M. Ernest Bosc, on se fera une opinion sérieuse sur la valeur intellectuelle qui lui est propre et il en a une, de bien réelle.

P.-G. Leymarie.

Reçu. Automatic spirit writing with other psychic experiences, de Mme Sara A. *Underwood*, un ouvrage en anglais, très intéressant contenant des communications spirites obtenues automatiquement et la relation d'un grand nombre d'expériences psychiques remarquables. Introduction par B. F. Underwood.

Cet ouvrage est publié à Chicago par Thomas G. Newman, 147, South Western avenue (Etats-Unis).

Premiers éléments de Chiromancie. — Lire le caractère, le passé et les indications de l'avenir dans les lignes de la main, est-ce scientifiquememt possible ou cet art repose-t-il sur de vagues traditions sans portée?

Tel est le problème que vient de résoudre un docteur en médecine de la Faculté de Paris qui s'est consacré à ces études depuis plusieurs années, sous le nom de Papus. Eclairant et complètant les études de Desbarolles à ce sujet, Papus met désormais à la portée de tous cet art jusqu'ici obscur, dans ses *Premiers éléments de Chiromancie,* 1 vol. in-18 à 3 fr. 50 avec 60 gravures. Ce volume qui forme la 3e édition, très



augmentée, d'une étude antérieure du même auteur, ne peut manquer d'avoir un grand et légitime succès.

Hemos recibido el num. 10, (ano XXIV) de La Revelacion, importante publicacion que vé la luz mensualmente en Alicante y de cuya trascendencia se podrâ formar concepto por el siguente sumario.

Seccion doctrinal : La salvacion individual y la salvacion colectiva. El Diablo. — *Seccion Cientifica* : Sustancia del mundo. — *Seccion de critica filosofica* : El Espiritismo en la Historia de la Filosofia.— *Seccion de critica religiosa* : El Cristianismo à la luz del Espiritismo. — *Seccion medianimica* : El Ayer !! El pasado, el presente y el futuro.— *Seccion libre* : Alasionnes (A la Revista Teosofica « Sophia »). — *Vario* : Suscripcion abierta por La Revelacion. — En la repaiticion de premios de un Ateneo Obrero de Barcelona : Discurso. — *Seccion literaria* : No importa. — *Cronica*.

La administracion de La Revelacion. Alfonso Sàbio. 30 bajo. — ofrece el enviar numéros de muestra à quien los solicite. Precio de la suscripcion : Peninsula, un ano 5 pesetas. Extranjero y Ultramar, 7,50 pesetas.

La *Librairie du Magnétisme*, vient de publier une série d'ouvrages de propagande à 15 et à 30 centimes.

Signalons les principaux :

Application de l'aimant au traitement des maladies. Nouvelle édit. avec 13 figures, par H. Durville. In-18 de 72 pages. Prix : 15 cent.

Ce petit ouvrage, qui contient la matière d'un volume, se recommande de lui-même à l'attention de tous.

Messieurs de Loyola. — La Banqueroute de la Science et la faillite de l'Instruction obligatoire gratuite et laïque, par Em. Vauchez. In-18 de 36 pages. Prix : 30 cent.

M. Vauchez, le sympathique et savant auteur de *la Terre*, toujours infatigable quand il s'agit de vulgariser une bonne idée ou de réprimer un abus, vient de publier un nouveau travail des plus documentés sur l'incident soulevé dernièrement par Brunetière. Il démontre que la Science, et particulièrement l'Instruction, n'ont pas failli à leurs engagements, et que s'il y a *faillite* dans le sens littéral du mot, c'est dans les engagements pris par l'Eglise envers la société !

L'Enseignement du Magnétisme, par H. Durville. In-18 de 36 pages, 15 cent.

A propos de l'*Ecole pratique de Magnétisme et de Massage* qui vient d'être classée parmi les grands établissements de l'enseignement supérieur libre.

Bibliographie du magnétisme et des sciences occultes, par H. Durville. Deux brochures in-18 de 36 pages. Prix de chaque brochure, 15 cent.

Le Trésor du foyer, par Chesnais. In-16 de 66 pages. 30 cent.

L'Etoile ayant cessé d'exister, M. René Caillié vient de faire paraître une nouvelle Revue mensuelle « L'Ame » à laquelle nous souhaitons la bienvenue. (Prix unique : 5 fr. par an, à Avignon, Vaucluse.)

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.





39e ANNÉE. N° 2. 1er FÉVRIER 1896.

RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES

(*Suite*) Voir la *Revue* de janvier 1896.

MORALE SOCIALE

Une chose différencie considérablement les hommes des animaux, c'est que ceux-ci obéissent fatalement à leurs instincts, sans raison, avec une faible conscience leur éducation étant difficile ; ils n'ont aucune idée de progrès et ils acquièrent d'eux-mêmes leur complet développement.

N'ayant pas le don de la parole, ils vivent indépendants les uns des autres, sauf quelques espèces inférieures qui travaillent solidairement lorsqu'ils ont des rapports entre eux ; ils ne développent que ce qui concerne leurs instincts.

L'homme est bien différent ; pendant sa longue enfance et sa vieillesse, les secours de ses semblables lui sont indispensable et ses instincts vitaux sont moins développés que ceux de beaucoup d'animaux ; en revanche son intelligence l'est beaucoup plus, mais elle a besoin d'une longue éducation pour se développer, ce qui fait que l'homme ne peut s'élever seul.

Dans le milieu civilisé où il est, il éprouve une foule de besoins qui

l'obligent de recourir à divers produits industriels variés qui nécessitent la division du travail.

L'homme stimulé par son désir de connaître et de progresser en tout, a besoin d'entrer en rapport avec ses semblables par l'échange des idées ; la parole, instrument de cette communication, est une faculté sociale acquise dans ce but et non pour vivre seul.

Ainsi tout indique que l'homme est né pour vivre en société; il y trouve les aliments qui conviennent à ses sentiments affectueux et intellectuels. Ce fait réfute ce paradoxe de Jean-Jacques Rousseau que l'homme fut plus heureux à l'état de nature que dans une société civilisée.

A l'égard de ses semblables l'homme a des devoirs généraux et particuliers. Les premiers sont contenus dans cette maxime : Agis avec tes semblables comme tu voudrais qu'ils agissent avec toi.

Les principaux devoirs sociaux sont la justice el la bienfaisance, la justice est le respect du droit ; si l'homme à le devoir de faire le bien, il a le droit d'être respecté dans l'exercice de sa liberté, tant que celle-ci ne nuit pas à ses semblables.

Les droits de l'homme sont la liberté individuelle, celle de la pensée, le droit de propriété et ses conséquences.

Au respect du droit d'autrui s'ajoute la bienfaisance qui ne s'impose pas comme une loi de justice, mais comme un devoir social.

La société humaine nous apparaît comme un organisme dont toutes les parties sont liées entre elles ; les membres de ce grand corps ne sont point étrangers les uns aux autres, ils fonctionnent d'autant mieux qu'ils se soutiennent mutuellement.

La société n'est possible que par un échange réciproque de bons services déterminés par le devoir de la bienfaisance d'où résulte la solidarité sociale.

La sensibilité nous porte à soulager nos semblables, bon sentiment qui est loin d'exister au même degré chez tous les hommes.

Comme la bienfaisance est une vertu moralement obligatoire, elle doit être basée solidement sur la raison qui a plus de fixité, qui est moins variable que le sentiment.

La justice a pour principe de faire respecter les droits de chacun, et au besoin d'y contraindre par la force ; la bienfaisance, au contraire, ne doit pas être imposée, elle doit être libre et facultative, sinon, elle n'est plus un mérite pour le bienfaiteur.

Quant à l'obligé qui compte sur ce droit, c'est un encouragement à sa paresse, à sa dissipation et à son imprévoyance; à plus forte raison si l'État le soutient légalement à l'aide,de la taxe des pauvres.

L'essence de la bienfaisance étant d'être libre et spontanée établit un lien moral entre le bienfaiteur et l'obligé; basée snr la conscience elle est l'âme de la société, tandis que la justice étant un droit public est la base et la force de la société·

Dans les devoirs particuliers de l'homme sont compris ceux de la famille; aucun pouvoir humain n'a le droit de changer la nature et les bases de la famille considérée comme une institution divine. Unité collective elle est la base de la société civile, car, partout où la famille s'est perfectionnée en resserrant ses liens l'humanité a progressé.

Au contraire, partout où les liens familiaux ou conjugaux se sont détendus, soit par la polygamie ou par toute autre cause la société civile a plus ou moins décliné; on peut dire, telle famille tel peuple.

Le mariage qui unit l'homme à la femme est le fondement de la famille c'est la fusion de deux personnes qui unissent leur destinée terrestre pour avoir des enfants, les nourrir, les élever et partager ensemble la bonne et la mauvaise fortune dans cette vie.

La famille ainsi constituée implique le droit de propriété, car, si le père et la mère ne peuvent posséder en propre, il leur est impossible de nourrir et d'élever leurs enfants et plus tard de les établir; en conséquence ils perdent toute autorité sur eux et tout droit à leur affection si l'État les nourrit, les élève et dès lors les liens de famille n'existent plus.

Ainsi il est reconnu que toute atteinte grave portée à la propriété nuit à la famille et ébranle la société entière.

La société civile, ou l'État, est une association d'hommes soumis aux mêmes lois et au même gouvernement, lequel doit maintenir le droit et la liberté parmi ses sujets, réprimer la licence, protéger les faibles contre les forts, défendre la nation contre les aggressions ésrangères et comprimer les mouvements anarchistes.

Aucune société ne peut exister sans gouvernement.

L'État est la chose du peuple, tandis que le peuple n'est pas la chose de l'État.

Un peuple a toujours le droit de se donner le gouvernement qui lui convient, mais pour cela il est nécessaire qu'il soit dirigé par la raison et la connaissance de ses devoirs et de ses droits, autrement la volonté du peuple est aveugle, arbitraire et capricieuse; souvent elle défait le lendemain ce qu'elle a fait la veille, c'est ce qui amène l'anarchie.

Les devoirs du citoyen envers l'État sont l'amour de la patrie et le dévouement du bien public.

Le droit civil comprend tout ce qui touche aux personnes, à leurs droits et à leurs biens; la liberté est la base de tous leurs droits; la loi civile

doit régler l'exercice des libertés individuelles de manière qu'elles ne se nuisent pas les unes les autres, et déternimer l'égalité de tous les citoyens devant la loi.

L'essentiel, pour tout homme, est d'être maître de soi et de ses facultés; ce qui distingue l'homme de la chose, c'est que celle-ci ne se possède pas, tandis que l'homme se possède et il ne peut être possédé par tout autre que lui sans cesser d'être homme, ce qui condamne l'esclavage.

Ainsi la liberté est le principe de tous les droits et tous de les devoirs; mais l'homme ne peut utiliser sa liberté qu'en possédant certains objets. Il a le droit de s'emparer de toutes choses non possédées et s'il les façonne et les transforme par son travail, il en devient complètement maître et acquiert ainsi le droit d'en user et de les transmettre; en conséquence, le droit de propriété a son principe dans la liberté humaine.

Tout système politique qui attaque le droit de propriété aboutit au despotisme de l'État, à l'esclavage de l'individu qui se trouve à la merci du despotisme régnant; ainsi nous voyons que les sociétés actuelles reposent sur trois bases principales :

1° La liberté de l'homme dans tout ce qui concerne sa conscience, son travail et ses droits, car on exécute bien mieux ce qu'on fait avec conviction et librement que ce qu'on fait par contrainte.

2° Le droit de propriété qui est le soutien de la famille et qui est le meilleur stimulant du travail et du progrès.

3° La famille base nécessaire des sociétés.

Ceci nous conduit à cette réflexion : Tout le monde doit-il se marier? il nous semble que non; pour faire de bons époux il faut des qualités de jugement, d'ordre et de constance que certaines gens n'ont pas.

Dans les pays très peuplés si tout le monde se marie et si les familles sont nombreuses, la population s'y accroît en proportion géométrique beaucoup plus rapide que les produits nécessaires à son alimentation. En-conséquence, il faut aux nations populeuses et industrielles des débouchés pour écouler les produits de leur industrie, et des colonies qui servent d'exutoire à l'excès de leur population; il en résulte des complications pour l'économie politique de ces nations.

Pour parer aux difficultés que peut amener l'augmentation trop rapide de la population, le mieux est, pour ceux qui n'ont pas une vocation bien prononcée pour le mariage de ne pas se marier et de se vouer au bien public.

Les célibataires riches fonderont ou soutiendront d'utiles institutions avec l'excédent de leurs revenus; les savants vulgariseront leurs connaissances; les bonnes âmes secoureront et consoleront les malades et les

pauvres; les inventeurs et les novateurs auront plus de temps et d'indépendance dans le célibat pour faire leurs recherches et en appliquer les résultats.

Le célibat ainsi compris développerait considérablement la fraternité, la solidarité et le bien-être sur le globe terrestre.

Le catholicisme et la philosophie classique sont trop peu pratiques pour réaliser cet idéal; ce beau rôle sera réservé à la morale et à la science spirite rationnelle.

THÉODICÉE

La théodicée, ou science de Dieu, est la partie la plus obscure de la philosophie, parce que, étant toute métaphysique elle échappe complètement à nos sens et à l'observation; la philosophie ne peut l'étudier que par des moyens pour ainsi dire indirects.

Les preuves qu'elle donne de l'existence de Dieu sont physiques, métaphysiques et morales.

Dans les premières nous remarquons les suivantes; un être nécessaire et éternel a pu être la cause première de l'existence du monde qui est l'assemblage de choses contingentes (pouvant arriver ou non).

Un être éternel, infini et parfait a pu seul être le principe de la vie et du mouvement; l'ordre qui règne dans l'univers et dans toutes ses parties est la meilleure preuve physique de l'existence de Dieu.

La philosophie résume ses *preuves physiques* par ce syllogisme: Tout ce qui montre de l'ordre et des moyens propre à atteindre une fin suppose une cause intelligente et dans l'univers, tout indique une admirable appropriation de fins et de moyens; donc le monde est l'effet d'une cause intelligente et toute-puissante.

Preuves métaphysiques. — Descartes dit : l'homme trouve en lui l'idée d'un être souverainement parfait et infini; cette idée ne peut pas venir de lui, être fini; elle ne peut provenir que d'un être infini qui la lui a suggérée ou révélée; donc, *Dieu existe.*

Les platoniciens et les théologiens admettent aussi que les idées innées que nous avons sur la divinité, sont une révélation directe de Dieu à notre âme qui participe de l'essence divine.

D'après Fénélon nos idées sont supérieures à notre esprit, car elles le redressent et elles ont le caractère de la divinité; Dieu seul a pu nous les révéler.

Preuves morales. — « Il n'y a pas de nation barbare ou féroce, dit Cicéron, qui ne reconnaisse un Dieu, quoiqu'elle ignore sa nature ». Plutarque dit :

« Il serait plus facile de bâtir une ville dans les airs que de fonder un Etat sans la croyance aux dieux.

« L'invocation des hommes à Dieu dans le malheur, l'universalité du sentiment religieux, prouvent l'existence de Dieu. La conscience humaine conçoit une justice suprême qui nous punira ou nous récompensera dans la vie future suivant notre conduite dans celle-ci. »

Ces diverses preuves et d'autres que nous n'avons pas reproduites sont loin d'avoir la rigueur de principe des sciences exactes, car elles reposent sur des sentiments et des appréciations plus ou moins discutables, ce qui les rend peu probantes ; mais si leur base est faible, et leur logique souvent diffuse et obscure, il faut reconnaître qu'elles s'appuient toujours sur la raison et la vraisemblance.

En ce sujet, la philosophie diffère entièrement de la théologie qui affirme des dogmes invraisemblables et pour cela, élimine ou discrédite autant qu'elle peut la saine raison, tâchant de la remplacer par de subtiles et captieuses arguties destinées à faire accepter par les fidèles sa doctrine puérile, pleine de mystères inventés pour voiler ses absurdités.

Une chose affaiblit encore les preuves que la philosophie donne de l'existence de Dieu, c'est que la plupart des philosophes et des théologiens modernes, en les expliquant, ont abusé de la démonstration logique et syllogistique,

Déduire de la connaissance de l'âme et des merveilles de la création l'existence et la connaissance de Dieu, est contraire au raisonnement déductif dont le rôle est de tirer des conséquences de principes antérieurs et supérieurs à lui.

La déduction n'étant pas faite pour remonter des effets aux causes ne peut nous conduire à Dieu substance universelle, principe des principes. Les raisonnements prennent ainsi l'apparence de cercles vicieux.

Cet échafaudage de raisonnements n'est pas solide, la base en est trop faible pour le sommet trop lourd qui l'écrase.

Le syllogisme ne se basant que sur des abstractions peut tout au plus nous révéler un Dieu abstrait, et non un Dieu vivant en rapport avec nous.

La saine philosophie reconnaît que la vraie notion de Dieu doit être puisée dans l'âme humaine éclairée par la raison, et non dans les démonstrations abstraites peu précises qui prêtent le flanc à beaucoup d'objections et à des systèmes opposés.

En cela le spiritisme a un immense avantage sur là philosophie ; les innombrables communications des esprits le renseignent directement et sans démonstrations compliquées sur la survivance de l'âme, la vie d'outretombe, la hiérarchie des esprits remontant jusqu'à l'éternel moteur dont l'existence

nous est clairement affirmée par leurs nombreux témoignages, conformément à la raison.

NATURE DE DIEU

La philosophie manque de documents précis pour connaître la nature et les attributs de Dieu ; elle admet, comme nécessaires, son éternité, son infinité, sa toute-puissance et sa préscience, attributs qui manquent à l'homme ; faute de mieux, elle formule l'intelligence, la volonté et la bonté divines sur celles de l'homme, en les dépouillant de ce qu'elles ont de fini et d'imparfait.

Fénélon dit : « Dieu a tout l'être de ses créatures, mais en retranchant les bornes qui le limitent ; ôtez toutes bornes et imperfections qui resserrent l'être et le rendent imparfait, vous demeurerez dans la perfection infinie de l'être pour lui-même. »

On reproche à cette méthode son anthropomorphisme qui modèle Dieu sur l'homme ; il est évident qu'insuffisante elle laisse subsister bien des mystères, aussi elle est principalement adoptée par les théologiens.

La philosophie établissant les attributs de Dieu, à peu près comme le fait la théologie, comme ils sont généralement connus et qu'on n'y trouve rien de bien précis sur Dieu, nous ne les mentionnerons pas ; nous ferons seulement quelques réflexions sur leur compte.

La philosophie dit : Il ne peut y avoir plusieurs êtres infinis, car ils se limiteraient réciproquement, et par là ne seraient plus infinis.

La simplicité et l'indivisibilité divines sont comprises dans cet axiome : la substance divine et infinie est une et indivisible, car, tout être divisible est multiple dans son essence ; le dogme chrétien de la Trinité s'est écarté de cette loi.

Dans un précédent article, nous avons dit que les spirites étaient essentiellement monothéistes, mais que le dogme de la Trinité divine pouvait être soutenu, en admettant que Dieu était la réunion ou la combinaison de trois éléments distincts et stables, comme le sont une foule de choses dans l'univers.

D'après le spiritisme ces trois éléments : *la toute justice*, *l'amour* et *la lumière*, pourraient être les principaux attributs de Dieu.

Le christianisme les a personnifiés en trois hypostases ou personnes ; le Père, le Fils et le Saint-Esprit, dont la réunion constitue un seul Dieu. Jusque-là, le dogme trinitaire est soutenable, mais l'Eglise romaine le rend contradictoire et absurde en affirmant que chacune des trois personnes est Dieu. (Dieu est l'état actif, directif et intelligent de la substance universelle.)

Si la réunion des trois personnes constitue le Dieu des chrétiens, chacune

de ces trois personnes ne peut pas être réellement Dieu, car, si toutes les trois sont infinies en étendues, elles ne le sont pas dans leur essence, puisque chacune d'elles désignée par un attribut ou caractère particulier, n'est que le tiers de l'essence divine ; en conséquence, chacune d'elles n'étant pas infinie dans sa substance, ne peut être Dieu, ce qui du reste serait contraire à cet axiome : que la partie ne peut pas être égale au tout.

Le dogme chrétien ajoutant que la deuxième des trois personnes s'est incarnée pour sauver l'humanité, cette assertion a soulevé de sérieuses objections ; cette deuxième personne a-t-elle pu quitter impunément la Trinité sans la désorganiser, puisque la réunion des trois personnes est l'état normal de la divinité ?

En outre comment cette deuxième personne infinie en étendue, a-t-elle pu se concentrer dans un corps humain si restreint ? Le fini ne peut pas contenir l'infini.

Enfin ce dogme est contraire à la philosophie qui affirme que la divinité est une et indivisible, ce qui rend impossible sa division, un tiers se faisant homme, les deux autres tiers restant Dieu ; on voit à quelles contradictions et absurdités a conduit le dogme de la Trinité, ce qui démontre sa fausseté.

La vérité n'est ni contradictoire ni absurde ; du reste ce dogme n'est appuyé par aucun document apostolique, et seulement soutenu par l'assertion intéressée de l'Eglise ; il lui sert à réhausser son importance en se déclarant l'héritière de J.-C. divinisé. (Nous donnerons d'autres réflexions.)

PRESCIENCE DIVINE

Les théologiens ont toujours été embarrassés pour accorder la prescience divine avec le le libre arbitre humain.

Comme spirites, nous dirons d'abord que nous croyons parfaitement à la prescience divine, laquelle est certainement bien supérieure à la prévision de deux somnambules qui nous ont annoncé, plusieurs années à l'avance, des événements que personne ne pouvait prévoir et qui se sont parfaitement réalisés.

La prescience, l'infinité et l'éternité divines sont trois choses qui échappent à l'entendement humain ; mais nous ne pouvons nous refuser à les admettre, si nous adoptons la théorie de Gôtomo dont nous aurons à parler.

Si l'homme peut faire fonctionner séparément ses facultés, Dieu *raison mouvement* le peut infiniment mieux. Ainsi sa prévision peut parfaitement fonctionner, en laissant toute indépendance à sa justice et à sa miséricorde qu'il peut employer comme il l'entend à l'égard de l'homme dont les actes



quelque mauvais qu'ils soient, ont trop peu d'importance pour mettre le moindre obstacle à sa haute justice. Sa préscience lui sert à les réfréner dans certains cas, à contenir les peuples dans les limites qu'il juge convenables ; la prescience de Dieu ne choque nullement la doctrine spirite.

Il n'en est pas de même pour le catholicisme dont les principaux dogmes s'accordent mal avee la prescience divine, ce qui a toujours fortement embarrassé les théologiens, principalement dans les dogmes de l'incarnation et de la rédemption.

Nous traiterons cette question par la similitude suivante. Un grand potentat nommé Tout-Puissant, gouvernait parfaitement bien un vaste empire, dit l'Univers, qu'il avait fondé et admirablement organisé ; il s'était adjoint son fils aîné Jésus qui le secondait avec sagesse et dévouement dans ses hautes fonctions. Le Tout-Puissant avait un jeune fils appelé Adam, qu'il établit gouverneur de la Terre, province encore inhabitée,que lui, sa femme Eve et leurs descendants devaient peupler ; il les logea à Eden, magnifique séjour.

Tout-Puissant, qui jusque-là s'était montré si prévoyant et capable sous tous les rapports, sembla tout à coup frappé d'aveuglement.

D'abord, il crut devoir soumettre les deux époux dépourvus de toute expérience à une rude et dangereuse épreuve, pour savoir s'ils lui étaient bien soumis. Il leur donna l'usage de tous les fruits d'Eden, mais il leur défendit, sous peine de mort, de toucher à l'arbre de la science du bien et du mal; chose étonnante, il donna toute liberté à un méchant et astncieux personnage, du nom de Satan, de tenter et de pousser à la désobéissance les deux innocents époux, en leur persuadant d'une manière insidieuse de manger du fruit défendu pour devenir aussi puissant que leur père.

Naturellement, Adam et Eve sans expérience se laissèrent séduire et mangèrent du fruit défendu, ce qui était facile à prévoir. Tout-Puissant furieux, chassa d'Eden les deux époux et les condamna ainsi que tous leurs descendants, quoique non coupables du crime de leurs premiers parents, à passer leur vie entière dans la misère, les souffrances et à la terminer par une mort horrible.

Tout-Puissant avait cependant ce moyen bien simple d'arrêter la contagion héréditaire de ce mal, en remplaçant le couple prévaricateur par un nouveau.

Mais Tout-Puissant se considéra fatalement lié à ses enfants coupables et obligé de les sauver par un étrange moyen ; lui, l'offensé, souverain absolu, ne trouva rien de mieux pour réparer l'injure qui lui avait été faite que de s'immoler à lui-même, en victime expiatoire, son fils bien-aimé Jésus prince accompli sous tous les rapports.

Tel est le rôle étrange que l'Eglise, appuyée sur les écritures, attribue à Dieu dans les mystères de l'incarnation et de la rédemption. Cet étrange récit, évidemment légendaire, paraît provenir de la croyance des anciens à l'efficacité des sacrifices humains; l'Eglise l'a érigé en dogme, pour servir de base à sa doctrine.

La conduite attribuée à Dieu, en cela, aurait été d'autant plus étonnante que sa prescience étant admise,il devait prévoir toutes les fâcheuses conséquences de la conduite d'Adam, tant pour la divinité que pour l'humanité.

Les descendants d'Adam ayant peuplé la terre, devinrent si mauvais que Dieu se repentit d'avoir créé l'homme (autre imprévoyance); alors il se décida à détruire toute l'humanité par le déluge, sauf la famille de Noë destinée à repeupler la terre. Lorsque celle-ci fut suffisamment peuplée et éclairée, J.-C. vint prêcher son évangile à l'humanité et accomplir son cruel sacrifice; mais il ne paraît pas avoir eu complète confiance dans la généralité de leur efficacité, car, dans sa mission, il annonce : « qu'il y aura beaucoup d'appelés et peu d'élus », ce qui n'engage guère à se rendre à son appel; en plus J.-C.,Saint-Paul et plusieurs de ses disciples annoncent la prochaine fin du monde, bien avant que toute l'humanité ait eu le temps de prendre connaissance de sa doctrine.

Ainsi, d'après les documents religieux, la création de la terre et de l'humanité, la mission et la mort de J.-C.. n'auraient servi qu'à sauver quelques élus privilégiés, la masse des humains restant destinée à la perdition ; ce sont là de pauvres résultats !

D'après les dogmes de l'incarnation et de la rédemption Dieu se serait montré si imprévoyant, que cela tendrait à infirmer sa prescience, surtout et si, à ces deux dogmes on joint celui des peines éternelles auxquelles d'après l'Eglise la majorité des humains paraît destinée ; ce dernier dogme nous présente un Dieu imprévoyant, vindicatif et cruel.

Aussi, peut-on considérer ces trois dogmes comme contradictoires à la prescience divine.

P. G. Leymarie (*A suivre.*)





REVUE DE LA FRANCE MODERNE

Animisme et Spiritisme. Essai d'un examen critique des phénomènes médiumniques, réponse à l'ouvrage du Dr Ed. von Hartmann, intitulé *Le Spiritisme*, par Alexandre Aksakof, traduit de l'édition russe par Berthold Sandow. Paris, librairie des Sciences Psychiques, éditeur P.-G. Leymarie, 12, rue du Sommerard.

M. Leymarie, l'éminent directeur de la *Revue spirite*, a eu une excellente pensée en éditant ce volume, et M. Alexandre Aksakof, conseiller d'Etat actuel de S. M. l'Empereur de Russie ne pouvait confier à un esprit plus érudit et plus sagace la mission de faire traduire en français son traité.

M. Sandow qu'a choisi pour cette tâche M. Leymarie s'en est fort bien acquitté. Sa traduction est nette, claire et élégante. L'ouvrage présente le plus vif intérêt. Il est unique en son genre. Tout homme qui s'intéresse aux évolutions et aux progrès de l'esprit humain doit le lire, et nous sommes certain qu'il aura, dans le monde des philosophes et des lettrés un très grand retentissement.

L. de Royer.

ÉTUDES PSYCHIQUES D'AKSAKOF

La fin de l'année 1895 a vu paraître la traduction d'un important ouvrage russe du professeur Aksakof.

Ce livre, de plus de six cents pages, intitulé : *Animisme et Spiritisme*, vient combler une grande lacune, car les ouvrages français sont bien rares qui traitent de ces sujets. Le professeur réfute très brillamment les théories émises par le Dr Hartmann. Celui-ci a cherché à expliquer tous les phénomènes psychiques en niant la possibilité de l'intervention des Esprits et leur existence.

M. Aksakof lui répond point par point en citant une masse de témoignages et découvre aussi des cas où la présence des Esprits ne peut être mise en doute.

Ce livre a sa place marquée dans toutes les bibliothèques Spirites, car les initiés y trouveront une ample moisson de faits intéressants. Les nombreux ouvrages cités dans le texte seront une révélation pour ceux qui, ayant des loisirs, pourront remonter aux sources mêmes et s'instruire en lisant les auteurs américains et anglais. Les savants également voudront parcourir ce livre documenté qui leur parlera de tant de choses à peine effleurées

jusqu'à ce jour. Ils y trouveront l'idée d'expériences nouvelles pour contrôler les forces psychiques. Eux-mêmes se mettront au rang des investigateurs et bientôt leurs lumières viendront se joindre à celles de leurs devanciers. Enfin, ce livre nouveau s'adresse à tous ceux qui n'ayant que de vagues notions du Spiritisme veulent cependant savoir un peu ce qui se passe par le monde. La lecture en est aussi intéressante qu'instructive.

M. Leymarie a donc accompli une œuvre bien utile, en faisant traduire ce volume dont la portée est considérable.

Le premier chapitre traite de la la matérialisation dans toutes ses formes et fait l'historique de nombreuses expériences avec témoignages à l'appui.

Le second comprend les phénomènes physiques et le récit des expériences de plusieurs savants. qui démontrent que les forces psychiques sont distinctes de l'électricité.

Le chapitre troisième nous parle : « De la nature de l'agent intelligent qui se manifeste dans les phénomènes du spiritisme. »

Le quatrième et dernier est intitulé : « Hypothèse des Esprits. » Ce chapitre est subdivisé en deux parties : *Animisme*, faits qui se rapportent aux doubles des vivants, et *Spiritisme* où les agents sont des Esprits.

Voici les conclusions du professeur Aksakof sur ce dernier sujet : « Étant donné que les phénomènes physiques du médiumnisme sont inséparables de ses phénomènes intellectuels, ces derniers nous obligent à reconnaître, pour certains cas, l'existence d'un tiers agent, en dehors du médium...

« Ce troisième agent existant, il est évident qu'il se trouve en dehors des conditions de temps et d'espace qui nous sont connues, qu'il appartient à une espèce d'existence supraterrestre : nous pouvons donc supposer que ce troisième facteur possède sur la matière un pouvoir dont l'homme ne dispose pas...

« Quel est ce mystérieux facteur en dehors du médium ? D'après ses attributs nous devons conclure que cet agent est un être individuel humain.

« Cette conclusion nous place en face de trois alternatives ; cet être humain peut représenter :

« 1° Un être humain vivant sur la terre ;

« 2° Ou un être humain qui a vécu sur la terre ;

« 3° Ou bien un être humain extraterrestre d'une espèce inconnue de nous.

« Ces trois suppositions, auxquelles notre choix est astreint, épuisent toutes les solutions que nous puissions imaginer. »

Plus loin, le professeur explique pourquoi il a employé le mot ***Animisme*** et il donne les considérations suivantes :

« Les ouvrages spirites, et surtout les journaux manquent complètement d'index systématique...

« Le groupement des phénomènes et leur subordination, voilà la vraie méthode qui a donné de si grands résultats dans l'étude des phénomènes du monde visible, et qui en donnera de tout aussi importants quand elle sera appliquée à l'étude des phénomènes du monde invisible ou psychique.

« La lumière pour moi, ne commença à poindre que le jour où mon Index me força d'introduire la rubrique de l'*Animisme*, c'est-à-dire lorsque l'étude attentive des faits m'obligea à admettre que *tous les phénomènes médiumnique quant à leur type*, peuvent être produits par une action inconsciente de l'homme vivant... d'après le témoignage irrécusable des faits eux-mêmes. — D'où cette conséquence que l'activité psychique inconsciente de notre être n'est pas limitée à la périphérie du corps... Cette activité peut être intra-corporelle et extra-corporelle.

« Cette dernière offre un champ d'exploration tout nouveau plein de faits merveilleux, généralement considérés comme surnaturels ; c'est ce domaine aussi immense, sinon plus, que celui du *Spiritisme*, que j'ai désigné sous le nom d'*Anïmisme*, afin de l'en différencier d'une façon catégorique.... *La grande erreur des partisans du Spiritisme* est d'avoir voulu attribuer tous les phénomènes aux « Esprits ». Ce nom, à lui seul, suffit pour nous engager dans une mauvaise voie.

« Il doit être remplacé par un autre, par un terme générique n'impliquant aucune hypothèse, aucune doctrine, comme par exemple le mot *médiumnisme*, dénomination que nous avons depuis longtemps introduite en Russie...

« Je propose de désigner par le mot *Animisme*, tous les phénomènes intellectuels et physiques qui laissent supposer une activité extra-corporelle ou à distance de l'organisme humain, et plus spécialement tous les phénomènes médiumniques qui peuvent être expliqués par une action que l'homme vivant exerce au-delà des limites de son corps...

« Le Spiritisme fournit des matériaux non dégrossis comme sont ceux que nous puisons dans notre expérience journalière.

« C'est à la philosophie de les analyser, de les expliquer.

« L'observation des phénomènes est facile ; leur compréhension exige des siècles — cela s'applique même à ceux de l'ordre physique.

« Lorsque les faits spirites seront acceptés et établis dans leur totalité, la philosophie devra en conclure à l'existence d'un monde de perceptions transcendantales appartenant à une forme de conscience transcendantale, et les phénomènes « spirites » ne seront plus alors qu'une manifestation de cette forme de conscience dans les conditions de temps et d'espace du

monde phénoménal. Au point de vue de la philosophie monistique, le *spiritisme*, comme phénomène et théorie, est facilement admissible; et plus que cela, il se présente même *comme une nécessité*, car il complète cette conception philosophique de l'univers, dont les progrès sont incessants et à laquelle il ne manque qu'une seule chose, la plus essentielle : la compréhension du but de l'existence.

« Le résultat final de l'évolution — aussi évident que rationnel à nos yeux — c'est-à-dire le développement des formes les plus élevées de la conscience — soit individuelle, soit collective — ne subit pas un arrêt brusque et insencé, juste au moment où le but suprême est atteint, ou est prêt de l'être. »

La vie continue après la mort ; il ne faut pas croire que quand on meurt, tout finit, on a encore à subir un examen sérieux concernant les actes de la vie terrestre. Cet examen est conduit par des Esprits supérieurs — ils décident de la durée des expiations. Ces mêmes Esprit accordent aux âmes qui le souhaitent ardemment la permission de revenir de nouveau sur terre pour se purifier. Ce retour ici-bas ne peut avoir lieu qu'après cent ans et plus.

Si les âmes réincarnées profitent de ce séjour en rendant le bien pour le mal, et en secourant les indigents autant que cela est dans leur pouvoir, elles acquerront un rang plus élevé dans le ciel (1).

M. Aksakof s'est intéressé au mouvement Spirite depuis 1855. Il a lu et étudié beaucoup — dans sa préface il s'exprime ainsi : « Ce n'est qu'en 1870 que j'assistai à la première séance, dans un cercle intime que j'avais formé. Je ne fus pas surpris de constater que les faits étaient bien tels qu'ils m'avaient été rapportés par d'autres.

« J'acquis la profonde conviction qu'ils nous offraient une base vraiment solide, un terrain ferme pour la fondation d'une science nouvelle. Peut-être cette science pourra-t-elle dans un avenir éloigné, fournir à l'homme la solution du problème de son existence.

« Je fis tout ce qui était en mon pouvoir pour faire connaître les faits et attirer sur leur étude l'attention des penseurs exempts de préjugés. »

A partir de l'année 1874, le professeur fit éditer à Leipzig un journal mensuel d'études psychiques où il traduisait des articles puisés dans la littérature anglaise.

Il rencontra une violente opposition parmi les savants qui niaient les faits et condamnaient la théorie.

Quelques écrivains célèbres lui prêtèrent leur appui. Le professeur Zöllner fit alors ses premières expériences avec *Slade*. Le succès l'encouragea et il chercha à s'instruire davantage dans ces questions.

(1) Explication complémentaire donnée par un Esprit.

La constatation publique qu'il fit de la réalité des phénomènes médiumniques, produisit en Allemagne une sensation immense.

Les ouvrages du baron Hellenbach parurent ensuite et augmentèrent le mouvement spirite. Puis le D[r] Carl du Prel chercha la vérité, et fut convaincu à son tour. Il fonda à Leipzig *Le sphinx*, publication périodique pour répandre davantage les idées spirites.

Les démonstrations du magnétiseur Hansem produisirent une révolution dans le domaine du magnétisme animal.

Ces phénomènes, niés et dénigrés pendant un siècle, furent enfin recueillis par la science.

Les merveilles de l'hypnotisme, aujourd'hui reconnues dans toute leur réalité, préparent la voie qui doit conduire à l'acceptation des merveilles médianimiques.

L'œuvre de M. Aksakof est forte et durable, elle commence déjà à porter ses fruits en Russie de même qu'en Allemagne. Il communique ses convictions aux autres ; en lisant ses écrits on sent qu'il dit la vérité.

« Je ne puis faire autre chose que d'affirmer publiquement ce que j'ai vu entendu ou ressenti ; et quand des centaines, des millliers de personnes affirment la même chose, quant *au genre du phénomène*, la foi dans *le type du phénomène* s'impose, malgré la variété infinie des détails.

« Au déclin de ma vie, je me demande quelquefois si j'ai vraiment bien fait de consacrer tant de temps, de travail et de ressources à l'étude et à la propagation de tous ces phénomènes. N'ai-je pas fait fausse route ? N'ai-je pas poursuivi une illusion ? N'ai-je pas sacrifié une existence sans que rien ne justifiât ou ne rétribuât les peines que je me suis données ?

« Mais toujours je crois entendre la même réponse : pour l'emploi d'une existence terrestre il ne peut être de but plus élevé que de chercher à prouver la nature transcendante de l'être humain appelé à une destinée bien plus sublime que l'existence phénoménale !

« Je ne puis donc regretter d'avoir consacré toute ma vie à la poursuite de ce but, quoique par des voies impopulaires et illusoires selon la science orthodoxe mais que je sais être plus infaillibles que cette science. Et si j'ai réussi pour ma part, à apporter ne fût-ce qu'une seule pierre à l'érection du temple de l'*Esprit* — que l'humanité, fidèle à la voix intérieure édifie à travers les siècles avec tant de labeur, — cela sera pour moi la seule et la plus haute récompense à laquelle je puisse aspirer. »

C'est sur ces nobles paroles — que le professeur termine sa préface.

Nous souhaitons que ceux qui liront ce livre en tirent un grand profit et

apportent à leur tour des pierres, voire même des clefs de voûte pour la construction et l'achèvement de ce temple de l'avenir (1). ISMALA.

Hommage à Pasteur :

Tous les ans, une revue est donnée dans les théâtres de Rotterdam, le 1er janvier : c'est une sorte de dialogue traditionnel entre Thomas Vaer et Piéternel, deux personnages légendaires.

Cette année, au Grand-Théâtre, la mort de Pasteur a inspiré la scène que voici :

« La France, dit Thomas, honore ses grands hommes : elle leur élève des statues de bronze. — En ce cas, dit Piéternel, celle de Pasteur sera d'Or ! — Il l'a déjà, reprend Thomas ; c'est dans un livre d'or qu'est inscrit ce qu'il a donné à l'humanité. Qu'on écrive simplement sur sa tombe : « Ici repose Pasteur ! » et que les têtes se découvrent. La gloire se passe de statue ; le monde n'a pas besoin, pour l'apprécier, de voir gravés, dans le bronze ou le granit, ses titres d'honneur ; l'Europe tout entière rend hommage au maître qui remplit si bien sa tâche d'homme : sa gloire, c'est la reconnaissance universelle ; son monument, c'est l'immortalité ».

ORPHELINAT D'ANDILLON

Nous lisions dans le *Petit Journal* du 9 janvier 1896, un article de Thomas Grimm intitulé : *Pour les petits*. Il y parle de la dépopulation de la France, ce que chacun déplore sans songer à cette chose pourtant si simple, de s'ingénier à ce que tout enfant qui naît puisse arriver à l'âge adulte pour faire à son tour souche de braves gens ; s'ils étaient solides et bien portants ne rendraient-ils pas de véritables services à leur patrie ? Alors, seulement, serait vite enrayé le mouvement de décroissance de la population tant signalé par des voix éloquentes.

C'est la misère, la maladie, l'ignorance des parents, le manque de soin qui seuls ravagent l'enfance, cent fois plus que toutes les épidémies.

Et le *Petit Journal* dit textuellement : « Ce qu'il faut tout d'abord « signaler, c'est que le dispensaire gratuit pour les enfants malades de « Belleville (à Paris) est dû exclusivement à l'initiative privée, chose mal-

(1) Librairie du psychisme et des sciences psychologiques, 12, rue du Sommerard. Paris, 10 fr.



« heureusement trop rare *en France, où l'on compte toujours sur l'Adminis-*
« *tration généralement plutôt* DISPOSÉE A NE RIEN FAIRE. Quelques géné-
« reux donateurs se sont réunis à des médecins désintéressés et, les uns y
« mettant un peu de leur argent, les autres toute leur science et beaucoup
« de leur temps, quelques-uns même leur science, leur argent et leur temps
« comme le Dr Variot, l'œuvre de bienfaisance a été fondée, a prospéré et
« donne aujourd'hui de magnifiques résultats attestés par plusieurs années
« de succès, toujours croissants. La Ville de Paris, et l'Etat lui-même, sont
« venus ensuite à la rescousse et contribuent au fonctionnement du dispen-
« saire par des subventions qui ne représentent pas le quart des ressources
« provenant des dons particuliers .... œuvre d'initiative privée, ne *dépen-*
« *sant à aucunes complications inutiles*, à aucune *bureaucratie nuisible* des
« sommes qui, destinées tout entières aux pauvres gens, y vont tout de
« suite, par le plus court chemin, sans s'amuser, sans s'émietter aux baga-
« telles de la porte. Donner vite c'est donner deux fois, et lentement c'est
« presque ne rien donner ; la charité est nulle par les formalités et les at-
« termoiements, il est trop tard quand le secours arrive. Cela suffit, hélas !
« à expliquer, sinon à excuser, les constants insuccès de l'Assistance publi-
« que, machine compliquée dont les rouages coûteux sont lents à mettre en
« mouvement, et qui *rend péniblement des sous, quand on lui donne abon-*
« *damment des millions.* »

Et l'Assistance publique, cela est certain, n'attaquera pas le *Petit Journal*, de peur d'être rudement relevée, comme elle le mérite ; mais la *Revue spirite*, ayant parlé des panvres enfants livrés par l'assistance aux nourrices marâtres mal subventionnées, qui prennent de 1 à 10 enfants et les laissent s'étioler, faute de soins et de nourriture, ça été un branle bas de combat ! comment, à Andillon, M. et Mme Thouard, de simples propriétaires, se permettent aussi d'imiter le dispensaire de Belleville et le Dr Variot. en recueillant des enfants moralement abandonnes, en les adoptant pour en faire des natures vigoureuses de corps et d'intelligence, et en le prouvant pour inciter les âmes généreuses à sauver l'enfance qui s'étiole et se meurt ! ! ! cela dépassait la mesure. Et l'Assistance à laquelle le *Petit Journal* dit impunément tant de vérités vraies, a mis en branle le ministère, les préfectures de Blois et de Tours, pour mettre à la raison cet intrus du château d'Andillon qui marche sur les brisées de l'Assistance, « qui rend pénible- « ment des sous quand on lui donne abondamment des millions », au dire de Thomas Grimm qui n'a point gazé ses expressions.

Il a fallu que les énergiques, les convaincus M. et Mme Thouard, vinssent à Paris avec leurs enfants, pour discuter leurs droits, puis à Tours et à Blois. Or, ils avaient reconnu devant la loi, comme étant leurs enfants

ces gentils petits bébés sans pères et sans mères; ils ont fièrement prouvé que les autorités ne pouvaient les leur enlever et ils ont bien fait.

Il leur faut un comité de patronage de 22 membres, ils vont l'avoir :

Il leur faut des chambres nouvelles pour adopter d'autres petits abandonnés et ils ajoutent une aile nouvelle à leur château; ils mettent mieux en rapport leurs domaines.

Il faut de l'or pour nourrir les bouches nouvelles; ils en cherchent et en trouvent, en donnant une partie de leurs nuits et de leurs journées à la fabrique de liqueurs de premières marques, qui ont eu les premiers prix aux expositions des grandes villes, liqueurs salutaires qu'ils placent dans les familles qui n'aiment que ce qui est exquis, parfumé finement, à base d'alcools non frelatés.

De plus, comme au dispensaire de Belleville, à Paris, ils savent que les bonne actions humanitaires attirent les grands cœurs et que leur initiative sera soutenue; oui, ils trouveront des docteurs Variot désintéressés et des mains tendues, pour soutenir leur direction sans bureaucratie encombrante, qui vise à ce but unique : alimenter sainement une foule de nourrissons, appliquer les plus salutaires notions d'hygiène; prévenir, guérir et élever 50 bébés au grand air, pour donner le plus salutaire et le plus fortifiant des exemples; enfin les instruire.

Au point de vue social et humanitaire, peut-on se créer plus généreuse mission, plus noble tâche?

C'est un rêve, dira-t-on, mais ce rêve est réalisé quant à 12 beaux bébés florissants de santé; il le sera bien plus quand on sera au nombre 50, et lorsque les amis passionnés de l'enfance et du repeuplement pratique de notre belle France auront encouragé cette entreprise sacrée, en payant de leur argent et de leurs personnes; alors on aura fait la guerre véritable à la mortalité et à l'ignorance, pour sauver des intelligences précieuses, qui ne demandent que de l'amour vrai pour se développer et servir leur patrie, utilement et pratiquement.

O vous qui nous lisez, allez au château d'Andillon, près Blois, pour vous édifier et seconder la mission des propriétaires, gens de bien qui ont la généreuse passion d'être utile à leur pays, à l'aide de moyens trop dédaignés, qui sauvegardent l'enfance abandonnée.

Ils y mettent toute leur science, leur temps et leur argent.

P.-G. Leymarie.

Note de M. Thouard.

A l'orphelinat de Belleville, on donne des consultations, des remèdes gratuits; c'est très bien et dans son genre, c'est parfait.

A notre orphelinat d'Andillon c'est autre chose, plus élargi ; nous pouvons nous servir de cette expression sans blesser qui que ce soit.

Nous recueillons les enfants abandonnés de pères et mères, *non pour un jour, mais pour leur vie entière* ; on les élève, on les soigne s'ils sont malades, sans avoir ni médecins ni pharmaciens gratuits.

De plus, il faut donner à ces enfants l'éducation et l'instruction ; aux filles comme aux garçons, nous devons enseigner un bon métier qui les mette à l'abri du besoin, dans n importe quelle situation qu'ils puissent se trouver.

Nous devons les rendre à la société, à leur majorité, les filles avec une petite dot, les garçons avec un bon métier, et leurs économies réalisées par eux depuis l'âge ou ils auront été reçus ouvriers dans nos ateliers.

Telle est l'œuvre d''Andillon. Certes on ne protégera peut-être pas cette œuvre, parce qu'elle est dirigée par de bonnes gens qui pensent que tout ne se termine pas après cette vie, et qu'il faut revivre bien des fois pour assez s'intellectualiser et se moraliser, afin d'être utile à ses semblables.

Pour nos gouvernants, de tels rêveurs peuvent peupler les maisons de santé ; Charenton leur donnera ses cellules.

Cependant en un temps qui n'est pas éloigné, il faudra compter avec ces philosophes spiritualistes, et alors, quels seront les remords des autoritaires d'un jour, qui, trop souvent d'un coup de plume et inconsciemment, anéantissent tant d'œuvres qui eussent été pour eux des titres de gloire dans la postérité, s'ils les eussent protégées et soutenues.

Il n'est pas d'œuvre petite lorsqu'il s'agit de sauver l'enfance abandonnée ; mieux informés, les puissants nous tendrons la main ouverte, et non le poing fermé, selon la parole pratique et originale de M. Bourgeois, président du Conseil des ministres, un homme qui sait.





UNE APPARITION

J'aurais un petit volume à faire pour répondre aux questions posées de toutes parts sur le spiritisme et sur la doctrine du maître Allan Kardec, sur la typtolopie et mes occupations multipliées, qui renaissent comme la tête de l'hydre de Lerne ne m'en laissent pas le loisir.

Cependant, je suis plein de joie à la pensée que le matérialisme néantiste, avec ses théories, s'effondre chaque jour davantage.

La théorie de Car Voght : « que la pensée est une sécrétion du cerveau humain » ou bien l'affirmation de Louis Buchner dans son œuvre *Krafft und Stoff*: « que l'homme n'est pas libre, il va où son cerveau le pousse » ne suffisent plus et les hommes avides de connaître la vérité, sentent instinctivement l'absurdité et le manque de fondement de ces déplorables théories ; ils veulent sortir de ce gâchis scientiste.

Il ne peut en être autrement, car sans idéal élevé, ni notion claire de la destinée, l'homme n'est plus soutenu dans ses travaux assidus.

Les religions n'ont pas justifié leur étymologie du mot latin *religare*, unir, rassembler, car au lieu de réunir les hommes par des sentiments d'amour, de charité, de paix, de concorde, d'apaisement, de solidarité, elles ont fait l'impossible pour les désunir.

L'histoire en main, que voyons-nous? que les religions existantes ont causé des guerres incessantes par leur intolérance religieuse et une foule d'existences ont été détruites.

Dans une civilisation avancée, telle que la nôtre, ce qu'elles enseignent ne suffit plus car elles n'ont rien fait pour améliorer le sort de l'humanité.

A de si tristes situations, les philosophies apportent à l'homme des consolations et des améliorations puissantes. Parmi celles-ci, la philosophie spiritualiste a une mission sérieuse pour l'humanité qu'elle sauvegardera des catastrophes qui la menacent.

Un mouvement généreux et scientifique porte les savants vers le spiritualisme; à notre fin de siècle les chercheurs secouent la torpeur dans laquelle l'humanité s'est par trop complue. Ce qui le prouve, c'est le grand mouvement philosophique contemporain.

Les anciennes opinions, nées de l'ignorance et de la fantaisie, disparaissent peu à peu pour faire place à des convictions nouvelles fondées sur l'observation et dont la réalité est des plus manifestes. Le vieux préjugé s'efface et l'homme plus réfléchi, étudiant avec plus d'attention les phénomènes dits surnaturels, y a trouvé la manifestation d'une volonté qui se manifeste librement, avec intelligence. Le spiritisme tant décrié par ceux qui ne le connaissent pas, détruit la foi absolue et sans contrôle, en révélant une science nouvelle, en expliquant les phénomènes incompris jusqu'ici, que l'ignorance populaire attribuait au miracle.

Le spiritisme a pour ennemis ceux qui ne l'ont point étudié dans sa partie philosophique et dans sa partie expérimentale; c'est pour cela que le premier venu, sans se donner même la peine de s'éclairer, s'arroge le droit de le traiter d'hallucination, de mystification, de jonglerie; cependant les spirites ne se cachent ni dans l'ombre ni dans les catacombes, ils procèdent en pleine lumière, publiquement ; ils émettent leur opinion et s'exercent à la pratique de principes nettement déterminés.

Lire les revues et les journaux spiritualistes qui représentent la cause spirite en France, en Angleterre, en Allemagne, en Italie, aux pays de langue espagnole, en Russie et en Amérique, c'est se faire une idée de la puissance du mouvement progressif et de la rénovation qui en sera la suite.

Ce mouvement nous conduira à une ère nouvelle qui marquera un progrès sérieux dans la marche de l'humanité.

Puissent les lecteurs de la *Revue Spirite* s'intéresser au fait d'apparition suivant que je tiens d'une personne très digne de foi; il n'y a pas à avoir l'ombre d'un soupçon sur sa sincérité :

« Mon beau-père, M. César H., après la mort de sa femme, avait une fille unique, Louise; il fit venir de Dijon en France, en 1875, une institutrice, Mlle Victorine Nallet, très brave personne, humble, charitable, désintéressée, qui s'attacha *con amore* à Louise et remplissait ses devoirs avec ur ponctualité minutieuse. Elle avait laissé à Terrans, près de Dijon, un vieille mère qu'elle aimait tendrement et à laquelle elle envoyait des secours.

En 1876, Mlle Nallet reçut une lettre de Mme Henriot, sa sœur, qui était venue de Paris à Terrans pour soigner sa mère gravement malade, plusieurs semaines se passèrent sans nouvelles de Terrans. Un soir, le 23 novembre 1876, Mlle Victorine Nallet, plus inquiète que d'habitude, était assise, pensive, la tête préoccupée du manque de nouvelle de sa sœur et de sa mère; il faisait sombre mais on pouvait distinguer la table, les fauteuils et l'armoire de sa chambre à coucher, ainsi que les meubles de la chambre à côté, dont la porte était ouverte.

Cette chambre avait encore une porte, mais elle était fermée à clef; tout à coup elle vit, à quelques pas, une forme humaine, de taille moyenne, couverte d'un long voile noir, les mains croisées sur la poitrine. Ne pouvant distinguer ses traits, mais voyant bien quelqu'un devant elle, Mlle Naltet se leva pour voir qui c'était, et comment et par où cette personne était entrée, attendu que la seule porte était fermée à clef.

Au même instant, un barbet favori de Mlle Naltet qui était couché à ses pieds se leva soudainement, s'avança vers l'apparition et commença à hurler horriblement, les poils de tout son corps étaient hérissés; l'apparition disparut, et en même temps la seconde institutrice de Louise H..., une Polonaise, frappa à la porte; Mlle Appenzeller lui dit en entrant: « Qu'avez-vous donc chère Mlle Victorine, vous êtes horriblement pâle, seriez-vous malade, par hasard? » Mlle Naltet répondit : « Je ne sais pas, mais j'ai le pressentiment qu'un malheur m'arrivera bientôt. Avant votre venue dans ma chambre, la porte d'entrée, comme vous venez de le voir, était fermée à clef; j'étais assise près de mon lit, quand je vis un spectre (et ce ne peut être autre qu'un spectre) apparaître et disparaître, je ne sais comment! ce n'était pas une hallucination et la preuve, c'est que mon chien, voyant ce fantôme, a hurlé en se tenant très près de moi; il n'osait avancer.

« Chaque fois qu'un malheur quelconque me survient, la perte d'une personne chérie, une maladie grave qui me menace, j'ai une vision, ou bien une indicible tristesse s'empare de moi. Je suis persuadée que ma pauvre mère a succombé! c'est elle-même qui est venue me faire part de son décès afin que je n'oublie pas d'envoyer des prières au Tout-Puissant, pour le repos de son âme ! »

Mlle Appenzeller, fervente catholique lui répondit : « Ah! Mademoiselle ! Comment peut-on être si superstitieuse et croire à ces choses-là? Etant bonne catholique, vous savez bien que notre sainte religion nous défend de croire à des visions, à des pressentiments, à des apparitions; avant-hier nous avons lu la vie de saint Benoît dans *Les vies des saints* de Pierre Skarga. Saint Benoît étant un homme saint, le diable n'avait aucun pouvoir sur sa personne; il fut pourtant tenté par le mauvais esprit qui lui apparut sous des formes différentes, prenant aussi la forme humaine. Vous voyez, ces apparitions sont des tours du diable, ce que vous avez vu n'est rien autre. Chère Mlle Victorine, croyez-le, la persécution du mauvais esprit a pris la forme humaine pour vous tenter, la meilleure chose qui vous reste à faire, c'est d'aller demain matin à Granow, faire dire une messe et vous confesser notre vieux curé vous éclairera au sujet de votre apparition, des apparitions et des visions en général. Je vous dis ceci par pure amitié et vous conseille d'aller vous confesser aussi vite que possible, car, le diable, après avoir



échoué la première fois, vous apparaîtra à nouveau ; nous ne savons pas à quel danger vous vous exposeriez ! »

Les deux femmes se séparèrent et Mlle Naltet, sous l'impression de sa vision, resta longtemps debout en récitant des prières pour le repos de l'âme de sa mère; elle était persuadée que ce spectre était bien l'âme de sa mère. Elle n'attendit pas longtemps la réalisation de ce qu'elle prévoyait ; le lendemain, vers les 10 heures du matin, elle reçut une dépêche de Mme Henriot de Terrans, sa mère s'était désincarnée la veille, à 5 heures du soir, heure de l'apparitiou.

Mlle Victorine Naltet qui habite depuis vingt ans à Czeczelowka, m'a fait part de cette manifestation. Elle en a eu d'autres encore, je vous en ferai le récit fidèle.

JOSEPH DE KRONHELM.

UNE GUÉRISON PAR LA PRIÈRE

Cher Monsieur Leymarie,

Dans le journal russe *Kiewskoïe Slovo*, n° 2771 du 29 septembre 1895, nous trouvons un très intéressant compte rendu, fait devant la Société de psychiatres et névro-pathologues, par le président professeur Kozewnikoff.

Ce compte rendu, qui a pour titre : *La guérison du sycosis*, a attiré bien des auditeurs, professeurs et médecins de l'Université de Moscou. Ce compte rendu a été mentionné dans le journal *Novosti dzienne*.

Ce fait, le voici : Au printemps, le professeur de droit de l'Université de Moscou, M. D..., voyageant du Caucase en Crimée, a remarqué sur son menton et sur les autres parties de son visage, des petits boutons répandus avec symétrie.

A Simféropol, il se rendit chez un médecin qui constata que M. D... était atteint de « sycosis », c'est-à-dire, d'inflammation de la racine des poils de la barbe et des moustaches.

Cette maladie est occasionnée par le développement de microbes qui contribuent à l'inflammation et occasionnent la sécrétion du virus.

Cette maladie dure quelquefois, de trente à quarante ans; elle est extrêmement difficile à guérir. Si la sycosis disparaît du visage, elle laisse toujours des traces et la barbe cesse de croître dans les endroits attaqués. Après la consultation du médecin, le malade entreprit une cure sérieuse, les résultats furent vains.

M. D... se rendit à l'étranger, consulta tous les médecins célèbres, les résultats furent les mêmes; tous constatèrent la « sycosis », et pendant neuf

mois, M. D... suivit avec la plus exacte régularité les conseils de ces messieurs, sans amener un changement dans son état.

Fatigué et désespéré de ce que rien ne le soulageait, il essaya les médications que ses connaissances lui conseillèrent. Ayant entendu dire, par un soldat, à Simféropol, que l'ammoniaque était un bon remède contre ces sortes de boutons, il l'employa de la manière prescrite; au lieu d'un soulagement la maladie se développa avec plus de force, le visage entier était comme une seule plaie couverte de croûtes.

Toutes les demi-heures, M. D... était obligé de changer un bandage plié en cinq et imprégné de la sécrétion de ces boutons. Dans cet état, outre de grandes souffrances, il ne pouvait sortir de sa chambre, ni recevoir personne. Jusqu'à l'éruption de ces boutons, M. D... jouissait d'une santé parfaite; dans sa famille aucune maladie de ce genre n'ayant existé, elle ne pouvait venir du sang.

Désespéré, M. D... revient à Moscou au mois d'avril, aux Pâques. Il se promenait dans ses appartements, triste et abattu, le visage complètement découvert, lorsque la blanchisseuse de la maison, au service de sa famille, le vit dans ce triste état, et lui dit : « Vous étiez à l'étranger, cher monsieur, « vous avez consulté les médecins spécialistes en renom, aucun d'eux ne « vous a aidé ; écoutez-moi et suivez mon conseil. Quoique je ne sois qu'un « pauvre esprit simple, sans aucune éducation, je vous conseillerai de « visiter une brave femme de ma connaissance, qui traite par les simples « ceux qui lui accordent leur confiance ; l'une de mes amies a été guérie de « la même maladie dont vous êtes atteint, par cette même personne. »

Malgré l'heure avancée de la nuit, M. D... envoya la blanchisseuse chercher cette personne, en service près des bains publics; elle vint le même soir, examina le malade et lui promit une guérison radicale, lui affirmant qu'elle ne le traiterait point avec des médicaments, mais seulement par la prière, attendu qu'aucun remède ne servirait à rien.

A cette fin elle lui ordonna de se rendre, le lendemain matin, à cinq heures, à l'église du Saint-Sauveur de Moscou, où elle attendrait.

A l'heure indiquée, M. D... se rendit à l'église, il y trouva le guérisseur qui le pria de le suivre dans un endroit retiré de l'église; là elle s'agenouilla, se mit à prier pendant dix minutes et ils sortirent de l'église. Le même jour, les boutons diminuèrent de telle manière que le lendemain M. D... put se rendre à l'église, sans aucun bandage sur le visage.

Quelques jours après, M. D... étant complètement guéri, se rendit chez le coiffeur, qui lui fit la remarque qu'il avait la peau du visage très délicate.

Le professeur Kozenikoff termine son compte rendu en faisant remar-

quer à son auditoire que ce fait de guérison, que M. D... a bien voulu lui raconter avec tous les détails doit être considéré comme authentique.

« C'est un exemple surprenant, dit-il; comme représentant de la science, « je déclare que la guérison de la sycosis, de la manière relatée plus haut, « doit être considérée comme une preuve de la grande influence de l'esprit « sur la matière ! »

Puissent tous les matérialistes et tous les athées, comme je le fus moi-même, avoir le courage de se débarrasser de leurs fausses croyances et ouvrir leurs yeux à la lumière divine.

Recevez, cher monsieur Leymarie, mes remerciements pour la quiétude d'âme que me procurent les doctrines spirites que la *Revue* fait connaître avec tant de persévérance; veuillez me croire votre très respectueux

F. E. S.

JOSEPH DE KRONHELM, *Ingénieur et chimiste.*

RÊVE DE Mlle NALTET

« *Ex meritis vitae, dependent ite venite.* »

Cher Monsieur Leymarie,

Il n'est point étonnant que le spiritisme soit un épouvantail pour les cléricaux, les positivistes, les matérialistes et les athées; de là leur acharnement à le vouloir étouffer dans son berceau, car le spiritisme tend à détruire l'hypocrisie, l'égoïsme, l'orgueil, le despotisme, la superstition, les abus entretenus par l'ignorance, la malveillance et tout ce qui est vil et rabaisse l'homme.

En un mot, le spiritisme s'efforce de détruire les sentiments bas et cupides, le triste apanage de notre monde actuel. Il faut qu'on ait bien peur des spirites pour les présenter comme des visionnaires, des hallucinés, des estropiés du cerveau, et le spiritisme comme une utopie, une mystification niaise qu'un souffle de la raison peut détruire.

Si cette nouvelle lumière n'est pas éteinte, ce n'est point faute de souffleurs qui oublient qu'il est des flammes attisées par le vent.

Que peut-on reprocher aux spirites? mais ils ne veulent que pratiquer le bien; ils remplissent les devoirs de leur charge avec zèle, probité, loyauté, dévouement; ils enseignent à aimer Dieu et son prochain, ils prêchent la concorde et convient tous les hommes à se traiter en frères, sans exception



de cultes ni de nationalités? Ne travaillent-ils pas à l'apaisement des dissensions et des antagonismes, qui ont causé tant de désastres? Ne sont-ils pas les véritables apôtres de la paix?

En ralliant à leurs principes le plus grand nombre possible d'adhérents, par leur logique, par l'autorité de leur position et surtout par leur exemple ne préviendront-ils pas des conflits regrettables?

De tels hommes sont des auxiliaires précieux; au lieu de les persécuter, de les accabler d'injures, comme le font les cléricaux, les positivistes et les incrédules, ne devrait-on pas reconnaître leur mérite, les honorer, les encourager, d'autant mieux que toujours et partout les spirites se sont signalés comme des gens paisibles et amis de l'ordre et de la paix.

Devant les provocations des cléricaux, et des actes de malveillance, au lieu d'user de représailles n'ont-ils pas toujours évité avec soin tout ce qui pourrait être une cause de désordre? et à quels mots d'ordre obéissent-ils? à celui de leur conscience car la doctrine est pour eux une loi qui prescrit de faire le bien et d'éviter le mal.

Pourquoi donc cette doctrine est-elle une cause de réprobation et peut-elle appeler la persécution sur ceux qui la professent et la propagent? Cependant malgré l'aveuglement de l'esprit de parti, le spiritisme a produit du bien pour ses adversaires; s'il est contraire aux opinions et aux intérêts matériels d'un parti, nécessairement tout ce qu'il produit est mauvais et c'est en vain qu'il essayerait de les amener à lui par la logique de ses raisonnements, par la perspective des effets salutaires de sa doctrine! Ils savent cela, très bien, et précisément parce qu'ils le savent ils n'en veulent pas.

Plus on cherche à prouver tout ce que moralement a produit le spiritisme, plus les adversaires de parti pris s'irritent en sentant que là est sa force; devrait-il sauver l'humanité des calamités qui la menacent qu'ils le repousseraient quand même. Donc, le spiritisme peut triompher d'un incrédule ou d'un athée de bonne foi, d'un homme vicieux et corrompu, mais il ne triomphera jamais des gens de parti pris.

L'histoire nous l'enseigne, dans tous les temps les idées auxquelles on prévoyait de l'avenir furent persécutées; on laissait s'éteindre tout naturellement celles qui n'étaient pas viables.

Le spiritisme suit sa route sans provoquer aucune manifestation publique, tout en profitant de la publicité que lui donnent ses adversaires. Plus leur critique est railleuse, acerbe, malveillante, plus elle excite la curiosité de ceux qui ne le connaissent pas; pour savoir à quoi s'en tenir, ils se renseignent à la source, dans les ouvrages spirites et en les étudiant ils trouvent le contraire de ce qu'ils avaient entendu dire.

C'est un fait indéniable, les anathèmes et les persécutions par les cléri-

caux aident puissamment à la propagation du spiritisme ; au lieu d'en détourner les esprits chercheurs, elles provoquent leur examen par l'étude, et ne fût-ce que l'attrait du fruit défendu, chacun de se dire : si le spiritisme n'est rien, pourquoi en parle-t-on ? nous mesurons l'importance à la violence des attaques dont il est l'objet, à l'effroi qu'il cause à ses antagonistes.

Comme preuve, nous avons les avertissements des personnes de notre famille qui nous ont devancés dans l'eau-delà ; je vous envoie le récit d'un rêve. Une personne âgée, digne de foi, habitant ma maison à Czeczelowka, depuis vingt ans, Mlle Victorine Naltet vient de me le relater :

« Comme vous le savez, cher M. de Kronhelm, il n'y avait pas longtemps « que j'avais quitté mon pays et le temps me durait terriblement ; à cela se « joignait une tristesse que je ne pouvais définir, un triste pressentiment. « J'avais laissé à Terrans, en France, ma vieille mère âgée de 70 ans et une « sœur mariée depuis quelque temps, mère d'un petit garçon de deux ans.

« La vie en Russie fut alors un vrai fardeau pour moi ; au chagrin d'être « seule parmi des étrangers dans un pays si éloigné de notre belle France, « s'était jointe la nostalgie. Les jours passaient encore, mais les nuits étaient « terribles, à cause de mes insomnies. Un soir je me sentis prise d'une « grande somnolence, je m'endormis d'un profond sommeil. Dans mon « rêve, je me voyais dans la maison de ma mère, à Terrans (département « de Saône-et-Loire) ; à mon grand étonnement, j'y voyais un vieillard à la « taille élevée, aux cheveux blancs, vêtu d'un frac marron à boutons de « cuivre jaune, d'un gilet et d'un pantalon blancs ; les bas étaient également « blancs, les souliers à boucles en cuivre. Il s'avança gravement vers la « maison, prit ma sœur par la main et tous les deux suivirent la route qui « menait au cimetière, peu éloigné de notre maison. Je les suivais du regard, « très étonnée de voir cet étranger emmener ma sœur, mais mon étonne- « ment augmenta encore, lorsque j'aperçus une petite fille, qui pouvait à « peine marcher, sortir également de notre maison pour les rejoindre par « la grande route, du côté du cimetière.

« Bientôt je les perdis de vue, et tout cela m'étonnait, car je le savais, chez « nous il n'y avait pas de petite fille, ma sœur avait seulement un fils. « Quinze jours après j'eus l'explication de mon rêve ; ma mère m'écrivit de « Terrans que ma sœur venait de mourir en mettant une fille au monde, et « que cette dernière avait suivi sa mère au tombeau, une semaine après.

« Deux mois après la mort de ma sœur, me sentant malade et attristée, je « revins en France, j'y racontai mon rêve à ma mère avec tous ses détails : « Chère Victorine, me dit-elle, ce vieux monsieur que tu as vu dans ton « rêve, c'est ton grand-père paternel, je me le rappelle bien, il fut enterré « en frac marron, à boutons de cuivre jaune, avec un gilet et un pantalon

« blancs, les bas blancs et les souliers à boucles de cuivre. En un mot, il « était bien tel que tu l'as vu en rêve. Quant à la petite-fille qui les suivait, « du côté du cimetière, c'était ta nièce dont tu ignorais même l'existence. »

JOSEPH DE KRONHELM.

SCIENCE SPIRITE EXPERIMENTALE ET MÉDECINE

Ma tâche n'est pas de convaincre ; mon devoir est de faire tous les efforts possibles pour en arriver là.

Ceux qui veulent se faire recevoir médecin, allopathe ou homœopathe, sont obligés de suivre les cours officiels de la Faculté de médecine qui, despotiquement est allopathe. Ce n'est point un temps perdu.

J'ai donc suivi ces cours, parce que l'anatomie pratique, ou dissection, ainsi que la physiologie expérimentale ne peuvent être étudiées ailleurs; un particulier quelconque ne peut être autorisé à disposer à sa fantaisie du cadavre humain. Puis, ensuite, pour juger en connaissance de cause, il faut connaître l'allopathie afin de constater ses erreurs et baser les motifs qui nous en séparent pour suivre une autre école.

Les cliniques pathologiques laissent beaucoup à désirer pour celui qui entrevoit le nuisible des doses massives constaté par l'élimination dans les déjections excrémentielles, et par la saturation dans les organes que l'on observe en faisant l'autopsie ou anatomie pathologique.

Depuis trente ans de manipulations, de dilutions homœopathiques, par les pronostics réalisés, je suis convaincu, jusqu'à l'évidence, de l'efficacité de cette médication qui soumet à l'intelligence et à la bonne foi raisonnée l'exécution fatale de la loi des semblables, afin d'opposer une force artificielle à la force morbide; ces deux forces s'annulent réciproquement, rétablissent l'équilibre, c'est-à-dire la santé.

Il me restait, pour satisfaire entièrement ma raison, à rechercher les causes des maladies et quelle pouvait être, dans l'ensemble de l'organisme, la partie la plus accessible à s'impressionner par les influences extérieures et internes ; aussi, si ces dernières prenaient l'initiative pour réfléchir comme écran organisé, l'action morbifique des éléments qui déterminent les maladies.

Les phénomènes psychologiques que j'obtenais chez mes sujets, dans le sommeil et la catalepsie, par la magnétisation, me démontrèrent, d'une manière irrécusable, la dualité de l'être humain. L'existence du corps flui-

dique que je soupçonnais réelle depuis longtemps, devait servir, dans le phénomène lucide de *double vue*, de véhicule qui transportait l'être intelligent, l'âme ou l'esprit, à la distance voulue par le magnétiseur.

C'est toujours ainsi, et c'est au temps prescrit que me vint par l'étude, la connaissance approfondie du spiritisme ; par la vive lumière qu'il projeta il dissipa les profondes ténèbres qui voilaient ma raison vacillante ; aujourd'hui, cette raison affermie, dégagée du doute, me conduit, libre d'obstacles, au but lumineux si longtemps convoité, accompagné, dans cette attrayante excursion, par une nombreuse et vaillante compagnie ; il en sera de même pour tous ceux qui étudieront le spiritisme, sa doctrine et ses phénomènes.

Les derniers arrivés auront l'avantage de trouver le chemin déblayé des plus grands obstacles, car, sur une base solide, une propagation féconde est en vigueur. Il fallait, en dehors des phénomènes simplement observés et de la philosophie doctrinale du reste irréfutable, une sanction de haute valeur impérissable basée sur la science expérimentale.

Le colonel de Rochas, administrateur à l'Ecole polytechnique, à Paris, a démontré, par ses nombreuses expériences, la dualité de l'être humain composé d'un corps fluide harmonique et d'un corps matériel organisé ; par la magnétisation du sujet catalepsé il sépare le corps fluidique (corps spirituel de saint Paul qui, sans aucun doute, était médium voyant). Le corps matériel saturé de fluide magnétique perd sa sensibilité qui se transmet au corps fluidique.

L'union intime de ces deux corps (indépendants l'un de l'autre) peut être réalisée en conservant un lien fluidique (ombilical), dont la séparation totale produirait la mort du corps matériel. Cette séparation est visible à l'œil doué d'une structure spéciale (médium voyant), elle peut être reproduite par la photographie, sur un cliché sensibilisé.

Dans cette condition de séparation, la sensibilité du corps fluidique est démontrée dans chaque expérience ; on le frappe avec un instrument quelconque ou bien on le pince et toutes sensations sont répercutées sur le corps matériel, aux endroits correspondants au corps fluidique ; c'est-à-dire que le corps matériel récupère sa sensibilité à la volonté du corps spirituel qui est l'instrument organisé pour le service de l'âme.

Cette vérité, scientifiquement démontrée, ouvre un champ immense à l'observation nosogénique du siège des maladies ; une nosologie nouvelle, plus lucide que l'ancienne, démontrera avec certitude que c'est le corps fluidique qui recèle l'impression morbide, et que la loi des semblables impose une médication analogue et de même nature que la cause morbifique ; par cela même, elle indiquera pour la combattre, l'emploi des dilutions homœopathiques.

En saine logique, nous en venons à dire et à répéter que, pour toute cause fluidique, il faut une médication fluidique ; qu'en dehors des causes traumatiques, les autres causes occasionnelles impondérables sont perçues par le corps fluidique et se répercutent sur l'organisme matériel ; que les dispositions diathésiques dans les systèmes, appareils, organes, etc., de ce corps matériel, déterminent fatalement le point d'élection où les maladies se manifestent en se rendant tangibles.

Du même coup, dans les causes traumatiques, l'organisme matériel et l'organisme fluidique sont affectés.

Il y a deux écoles sérieuses dans l'art de guérir : l'école allopathique et l'école Homœopatique. Les deux écoles obtiennent des guérisons en vertu du même principe : « Similia similibus » ; et le « contrari contrarii » est la source des grandes déceptions que subissent les médecins allopathes.

L'action physiologique des médicaments à dose massive dans l'organisme d'un homme sain, indique les médicaments soumis à cette loi des semblables ; ces médicaments allopathiques ingérés n'en sont pas moins, malgré la dose massive, régis par la dite loi et seulement suivant le degré de force médicatrice ; elle fluidifie plus ou moins efficacement la dose par voie d'élimination.

Je ne veux pas faire un cours de pathologie interne, mais faire ressortir et mettre en évidence la vive lumière qui surgit du spiritisme par la science expérimentale dans l'étude de ses phénomènes. Cette lumière dissipe les ténèbres où nous étions plongés au sujet du point de contact des causes nosologiques avec notre organisme, et aujourd'hui l'homœopathie peut ostensiblement découvrir la base de granit sur laquelle elle s'appuie.

Mettons en parallèle ces deux traitements, ainsi que le résultat de chacun d'eux, dans le cas de non réussite près du malade assisté.

L'allopathe, par erreur de diagnostic, par erreur de formule ou de posologie, *s'oppose à la force médicatrice*, met le patient au supplice et *peut le tuer*.

L'homœopathe, par erreur de diagnostic et du choix des médicaments non indiqués, *laisse agir librement la force médicatrice*; sans le tourmenter, il pourra laisser mourir le malade, mais *jamais il ne le tuera*.

Propageons donc la lumière spirite par tous les moyens possibles à l'aide de la science expérimentale ; on n'aura pas à hésiter sur le choix à faire du traitement dans l'art de guérir.

Dr E. Couillaut.

Madrid, 25 obtobre 1895.

Nota : Aphorisme accepté par tout le monde : *Le meilleur traitement médical* est celui qui *guérit vite et bien*, qui est au *goût du malade*. L'homœopathie remplit généralement ces trois conditions.



Le public a disposé chez moi d'une *consultation* quotidienne et de *médications gratuites.* J'administrais aux malades des *globules* inertes magnétisés, les tubes étiquetés d'après la nomenclature des médicaments homœotiques. Chaque tube était magnétisé séparément, avec la volonté de lui transmettre la vertu médicatrice indiquée sur l'étiquette. Les malades ignoraient que le fluide magnétique fût l'agent thérapeutique.

Sur mon journal de clinique je trouve la note suivante, résumé : *Maladies rebelles ou incurables* : 27 0/0.

Décès : 2 0/0.

UNE MAISON HANTÉE

Croyez-vous à la science, à cette étiquette ultra-pompeuse dont on affuble ce qu'on appelle fastueusement l'ensemble des connaissances humaines?

Je vous avoue que je deviens de plus en plus incrédule à son égard; j'ai cru à la science quand j'étais sur les bancs du collège, il est de bon ton, quand on se trouve claquemuré dans un établissement universitaire, d'accepter sans examen tout ce qui est enseigné, *magister dixit*, le maître l'a dit; donc, c'est vrai, donc il faut tout gober.

Je n'ai pas tardé à m'apercevoir, cependant, une fois lancé dans le monde, que la science renfermait des choses sérieuses, des choses vraies, réelles, mais qu'il s'y mêlait aussi bien des lacunes, bien des bévues.

Pour tout dire, en un mot, la science m'a paru bien enfantine et bien bornée, mais ce qui m'a paru immense et sans bornes, c'est l'orgueil et l'outrecuidance de ceux que le populaire intitule savants.

A les entendre, ils savent tout, ils doutent des lumières de ceux qui ne sont pas eux et ne doutent pas des leurs.

Ils se considèrent comme des astres resplendissants, alors qu'ils ne projettent pas même la lueur d'un pâle lampion.

A tout instant les circonstances leur présentent de nouveaux et d'intéressants problèmes, dont l'opinion demande à cor et à cri la solution; non seulement ils ne la trouvent pas et le plus souvent ne daignant pas la chercher, ils préfèrent nier la réalité de ce qui crève les yeux de tout le monde, même des moins clairvoyants.

Les savants, les doctes ont-ils étudié la question des maisons hantées?

ont-ils cherché à en découvrir la cause? jamais ! jamais ! ils préfèrent nier le fait, c'est plus simple, plus facile, moins compliqué.

Les choses, malgré cela, n'en vont pas moins leur train; il y a toujours des maisons hantées, il y en a sous différentes latitudes, en Europe, en Amérique, en Océanie, en Asie, en Afrique, sous l'Ourse glacée, comme sous la zone torride; bref, par toute la terre.

Messieurs les esprits s'en donnent à cœur joie; leur naturel turbulent, taquin, tracassier ne respecte rien, ils exercent leur sabbat jusque dans la ville éternelle, jusqu'au cœur de la grande cité papale.

Je lisais, dernièrement, dans la célèbre revue italienne, *Annali dello spiristismo* la relation de quelques-unes de leurs détestables prouesses. Voici ce que dit la revue, je me contente de traduire mot pour mot.

« Au troisième étage de la maison n° 10, dans la rue Luciano Manara, « dans l'appartement n° 7, habite Enrico Magnoni, avec sa femme et ses « enfants.

« L'autre soir, 19 du mois, la femme de Magnoni travaillait tranquille- « ment dans la pièce d'entrée, quand, tout d'un coup, elle entendit des « pierres frapper les vitres d'une porte qui donne entrée à la chambre à « coucher. Toute pâle d'épouvante Mme Magnoni courut dans la chambre « et trouva les meubles en désordre; les sièges étaient renversés, le marbre » de la commode était brisé en petits morceaux, et ceux-ci avaient été jetés « contre la porte.

« Mme Magnoni se mit alors à pousser des cris d'effroi; il était évident « qu'aucune personne en chair et en os n'avait pu mettre la chambre sans « dessus dessous. En effet, la fenêtre qui donne sur la cour était fermée, « et la chambre n'avait d'autre communication avec le dehors que par la « porte vitrée.

« La garde municipale prévenue, accourut, mais elle ne put faire autre « chose que de manifester son étonnement de ce qui était arrivé. Ces faits « ont été toute la soirée l'objet des commentaires et des différentes con- « versations parmi les gens du voisinage.

« On fit venir un moine du couvent, qui armé de son aspersoir arrosa « d'eau bénite l'appartement de la famille Magnoni, dans l'espoir de « chasser les esprits. Malgré cela, dans la nuit qui suivit, les Magnoni ont « eu leur sommeil troublé par des bruits étranges. »

Ici s'arrête le compte rendu de la revue italienne. Je soupçonne fort la force psychique de jouer un rôle considérable dans la troublante aventure de la famille Magnoni.

Nous avons tous, humbles humains, de la force psychique emmagasinée dans notre corps; le plus grand nombre des personnes n'en ont que le

strict nécessaire, d'autres en ont en surabondance et en projettent hors de leur corps certaines quantités.

Quelques-unes de ces personnes en ont constamment en excès plus ou moins grands, tandis qu'un petit nombre n'en a qu'accidentellement, mais en grande abondance.

Cette dernière catégorie de personnes prodigue inconsciemment sa force psychique ; les esprits tapageurs et turbulents qui saisissent toutes les occasions de produire le désordre, s'en emparent et l'utilisent pour lancer des pierres, jeter les meubles par terre, produire des bruits effrayants, tout casser, tout briser s'ils le jugent à propos.

Peut-être y avait-il dans la maison ou dans la famille Magnoni, un médium inconscient qui sans le savoir, sans le soupçonner, servait par son émission de force psychique d'auxiliaire aux esprits malintentionnés.

Telle est mon explication que j'abandonne à la critique.

A toutes mes séances, mes sujets sont à un mètre d'un guéridon, sur le plateau duquel sont placés des objets de différents poids ; grâce à l'influence de la force psychique qui s'échappe de leurs corps, les objets se déplacent sans contact et vont d'une extrémité à l'autre du plateau du guéridon.

Parfois ces objets tournent sur eux-mêmes, avec une telle régularité qu'on se sent forcé d'admettre l'intervention d'une intelligence invisible. Tout ce qui a lieu sur mon guéridon n'est que le diminutif de ce qui se passe dans les maisons hantées.

La force psychique dépensée à mes séances est parfois telle que le guéridon, qui pèse 20 livres, est soulevé et j'ai la conviction que la force psychique, aussi bien que les esprits, a joué un rôle immense dans le désordre dont l'appartement des Magnoni a été le théâtre.

HORACE PELLETIER.





CONGRÈS OCCULTISTE

Max Rahn, Ständ, secretair der vereinigung, « Sphinx » II, redacteur der « Uebersinnlichen Welt » Berlin, N. Eberswalderstr. 16, Portal 1.

Berlin, décembre 1895. Cher confrère :

Permettez-moi de m'adresser à votre obligeance en vous priant de vouloir bien publier à plusieurs reprises, peu espacées, l'invitation ci-annexée, et de la placer bien en vue, dans les pages de votre estimable revue, munie d'une recommandation que vous aurez, j'espère, la bonté d'y joindre.

Je serai toujours heureux de vous rendre un service pareil l'occasion se présentant.

En vous remerciant d'avance, je vous prie, cher confrère, de croire à mes sentiments très sincères.

MAX RAHN,
secrétaire perpétuel de l'association « Sphinx » et rédacteur de « Welt ».

N. D. L. R : Que nos F. E. S. qui pourront disposer de plusieurs jours pour assister aux réunions de l'association scientifique Sphinx, s'adressent à M. Max Rahn, spiritualiste dévoué, éclairé et énergique ; je leur promets un bon accueil car il s'agit ici d'expériences et de discussions philosophiques qui intéressent notre cause. En tout cas, que les sociétés ou les groupes intéressés veuillent bien se mettre en rapports directs avec M. Max Rahn, nous les y engageons vivement.

INVITATION

A faire un séjour à Berlin à la Pentecôte de 1896, à l'occasion de la grande exposition d'industrie.

Pensant que la grande exposition d'industrie attirera beaucoup d'amis de la cause à Berlin, l'association scientifique Sphinx a convoqué, avec le concours de plusieurs autres sociétés notables d'Allemagne, le *premier congrès des Occultistes allemands* qui siégera à Berlin sous ses auspices pendant la semaine de la Pentecôte de 1896.

Nous adressons aux médiums de toutes les nations qui sont en état de montrer des phénomènes sérieux et qui auraient l'intention de se rendre à

Berlin, à l'occasion précisée, la prière de bien vouloir donner aux assistants du congrès des preuves de leurs facultés.

Pour tout médium qui se sera montré digne de foi en faisant preuve de l'authenticité des phénomènes dans une séance d'essai donnée à cet effet, *M Max Rahn, secrétaire perpétuel de l'association « Sphinx » et rédacteur de la revue mensuelle « Die Uebersinnliche Welt » domicilié à Berlin, N. Eberswalder* strasse, 16, Portal 1, se chargera d'organiser des séances.

Il se charge également de donner toutes les informations nécessaires concernant les prix des logis, de la nourriture, etc., et de s'occuper personnellement autant qu'il lui sera possible des personnes qui viendront s'adresser à lui.

Les médiums qui voudront se mettre à la disposition des membres du Congrès sont priés de communiquer leur intention dès maintenant à M. Rahn, et de lui faire parvenir une description en langue allemande, de leurs facultés médianimiques accompagnée de témoignages et de leur photographie.

Berlin, le 24 décembre 1895.

Le comité de l'association scientifique « Sphinx » à Berlin, Dr. phil. Fr. Dow — Dr. med. Hoesch — Max Rahn Jul — Stossmeister — Carl Aug. Hager — Aug. Weinholtz — Lorenz Oldenberg — Referendar Bodenstedt — Pfarrer Max Gubalke — Rittmeister Pfeifer.

FRAGMENTS DE VÉRITÉS OCCULTES

DOCTRINE DES ARIENS ARHATS

Par T. Subba Row, bachelier ès arts, bachelier ès lettres.

A placer avant le chapitre III.

Il est probable que les doctrines ésotériques aryennes et chaldéo thibétanes sont foncièrement identiques et que la doctrine secrète des kabalistes juifs n'en est qu'un dérivé. L'étude comparative de ces deux doctrines offre, dans les circonstances actuelles, un intérêt majeur à un étudiant de la philosophie occulte.

Votre lettre semble indiquer deux divisions dans la doctrine chaldeo-thibétane : 1° celle des Samaïstes, et 2° celle des Arhats (appelés par les

(1) Pour faire suite au 3ᵉ fragment des vérités occultes.

Bouddistes Arahds ou Rahats), qui a été adoptée par la Fraternité de l'Himalaya.

Qu'est-ce qui distingue ces deux systèmes ? Quelques-uns de nos anciens écrivains brahmanes nous ont laissé un exposé des doctrines générales du Bouddisme et de la religion et de la philosophie des Arhats, car c'est ainsi qu'ils nomment les deux branches de la doctrine ésotérique du Thibet. Ces exposés étant écrits dans un but de polémique, je ne puis leur accorder grande confiance.

Il est fort difficile de donner maintenant une définition exacte de l'ancienne doctrine aryenne. Celui qui essayerait de l'obtenir en analysant et en comparant les différents systèmes d'ésotérisme de l'Inde, se perdrait bientôt dans des obscurités sans fin. Pour qu'une comparaison soit possible, entre les véritables doctrines brahmanes et les doctrines ésotériques du Thibet, il faut commencer par examiner la doctrine aryenne, et dans son entier, l'ancienne philosophie aryenne.

Puis encore, le *Sankhya* de Kapila, la *philosophie de Yog*, de Patanjoli, les différents systèmes philosophiques de Saktaga et les différents Agamas et Tantras, qui tous en font partie.

Mais il y a une doctrine qui en est le véritable fondement, qui explique les secrets de toutes ces philosophies et harmonise leurs enseignements. Elle existait déjà avant les Vedas et les anciens Poischis l'ont étudiée. On l'attribue à un personnage mystérieux, nommé *Maha*.

Les Upanishads et les parties des Vedas qui ne se rapportent pas aux cérémonies du culte des Aryens, ne sont pas intelligibles, à moins qu'on ait quelque connaissance de cette doctrine. Les grandioses cérémonies même, dont parlent les Vedas, ne sauraient être bien comprises si elle ne les explique pas... Il est possible que les Vedas n'aient été écrits que pour les prêtres conduisant les cérémonies publiques, mais il est de fait qu'ils contiennent les résultats les plus importants auxquels notre véritable doctrine secrète est arrivée,

Les Vedas ont un double sens parfaitement distinct ; l'un, indiqué par le sens littéral des mots, et l'autre, par la mesure et le son, qui sont, pour ainsi dire, la vie des Vedas... Il y a néanmoins des Pundits (prêtres) et des philologistes qui prétendent que le son n'a aucun rapport avec la philosophie et les anciennes doctrines. Cela n'empêche pas que le mystérieux rapport existant entre le son et la lumière n'en soit un de ses plus profonds secrets.

Il est très difficile d'approfondir si les Thibétains ont reçu leurs doctrines des Rischis de l'Inde, ou si les anciens Brahmines ont appris leur science

occulte des adeptes du Thibet ; ou si les deux pays professaient originairement la même doctrine, reçue d'une même source.

Si vous vous adressez aux pundits jdins de Sramana Balagula, ils vous diront que les Védas ont été composés par les Rakshasas (1) et que les Brahmines avaient reçu d'eux leurs doctrines secrètes (2). Ces assertions indiquent-elles que les Vedas et les doctrines ésotériques brahminiques viennent d'Atlantes, le continent qui a occupé autrefois une grande partie de l'océan Pacifique actuel ? Dans *Isis Unveiled* vous avez dit que le sanscrit était probablement la langue de ces contrées, ce qui ferait penser que les Védas ont eu là leur origine ; quelle que soit d'ailleurs la contrée d'où est venue l'ésotérisme aryen (3), la véritable doctrine ésotérique aryenne et la mystérieuse philosophie allégorique des Védas furent dérivées d'une autre source; peut-être bien des êtres divins habitant l'île sacrée qui existait autrefois, dans la mer qui jadis couvrait le désert de Gobi.

Quoi qu'il en soit, la *science des pouvoirs occultes de la nature*, possédée par les anciens habitants d'Atlantis, fut apprise par les anciens adeptes de l'Inde, et ajoutée par eux à la doctrine ésotérique enseignée par les habitants de l'île sacrée (4). Les adeptes du Thibet n'ont pas voulu accepter cette addition à leur doctrine ésotérique. C'est seulement sous ce rapport qu'une différence existe entre les deux doctrines (5).

La doctrine occulte brahminique contient probablement tout ce qui, dans l'île mystérieuse du nord et dans le continent tout aussi mystérieux du sud, s'enseignait *des pouvoirs de la nature et de leurs lois*. Pour comparer les doctrines aryennes et thibétaines dans ce qu'elles enseignent de ces pouvoirs, il faut commencer par examiner la classification de ces pouvoirs, leurs lois, leurs manifestations selon les noms différents que leur donne la poctrine aryenne. Voici la classification adoptée par le système brahminique :

(1) Espèces de démons, de diables.

(2) Ce serait aussi l'avis des prêtres chrétiens. Mais ils n'admettraient jamais que leurs « anges déchus » sont imités de Rakshasas; que leur diable est le fils illégitime de *Dewel*, le démon singhalais femelle, ou que « la guerre dans le ciel » de l'Apocalypse est copiée de Siva précipitant les Tarakasas qui s'étaient révoltés contre Brahma, dans Andakkar, d'après les Shastras, un endroit plein d'obscurité, le royaume de la nuit.

(3) Ce n'est pas absolument nécessaire. Voyez Appendice, note II. Grâce à des manuscrits que nous venons de recevoir de Java nous prouverons sous peu que le sanscrit a été parlé là et dans les îles environnantes dès les temps les plus reculés.

(4) Les Thibétains en parlent encore et la nomment Scham-bha-la, la terre du Bonheur. Voyez Appendix, note III.

(5) Voyez *Isis Unveiled*, v. I. p. 589 à 594.

I. Classification des pouvoirs occultes de Parabrahmam et existant dans le Macrocosme.

II. Classification des pouvoirs occultes de l'homme et existant dans le Microcosme.

III. Classification des pouvoirs occultes pour obtenir Tharaka Yog ou Pranava Yog.

IV. Classification des pouvoirs occultes pour obtenir Sankhya Yog (où ils sont, pour ainsi dire, *attributs inhérents* de Prakasti).

V. Classification des pouvoirs occultes pour obtenir Hata Yog.

VI. Classification des pouvoirs occultes pour obtenir Koula Amaga.

VII. Classification des pouvoirs occultes pour Sakta Agama.

VIII. Classification des pouvoirs occultes pour Siva Agama.

IX. Classification des pouvoirs occultes pour obtenir Sreechakram (le Sreechakram dont vous parlez dans Isis n'est pas le vrai Sreechakram ésotérique des anciens adeptes d'Aryavarta) (1).

X. Classification des pouvoirs occultes pour Atharvana Veda.

Les subdivisions de ces classifications ont été multipliées indéfiniment en admettant de nouvelles combinaisons des pouvoirs primitifs dans différentes proportions. Je vais passer maintenant aux *Fragments de verités occultes* publié dans le *Théosophiste* d'octobre.

Je l'ai revu avec soin, et il me semble que les résultats obtenus par la doctrine bouddiste, ne diffèrent guère des conclusions de notre philosophie aryenne, quoique la manière de citer les arguments soit différente. En discutant la question, j'adopterai, pour plus de facilité, la classification de sept entités ou principes constitutifs de l'homme, tels que vous les avez donnés dans votre article. Il y a deux questions à résoudre, savoir : si les *espris désincarnés* (comme disent les spirites) apparaissent dans les chambres des séances, et si les manifestations qui ont lieu sont produites en totalité ou en partie par eux.

Il n'est guère possible de répondre d'une façon satisfaisante à ces questions, à moins de commencer par une définition exacte de ce qu'il faut entendre par « esprits humains désircarnés ».

Les expressions *Spiritualime* et *Esprit* sont trompeuses.

Si tous ceux qui s'occupent de ces choses ne commencent par s'entendre sur le sens à donner au mot *esprit*, il s'ensuivra une grande confusion et il sera impossible d'expliquer les soi-disant phénomènes spirituels et la manière dont ils sont produits.

(1) Ceci est très vrai. Mais qui obtiendrait jamais la permission de publier le véritable Sreechakram ésotérique ?

En général les chrétiens ne distinguent dans l'homme que deux entités, le corps et l'esprit ou l'âme, car pour eux ces deux expressions ont le même sens.

Les philosophes européens distinguent le corps et l'intelligence, prétendant que l'âme ou l'esprit ne saurait être autre chose. Ils trouvent qu'il est contraire à la philosophie de croire au *corps astral*. Ces vues incorrectes sont basées sur des opinions arbitraires quant aux possibilités de la nature, et sur une connaissance incorrecte de ses lois.

Je vais maintenant examiner, en me plaçant au point de vue de la doctrine ésotérique brahmane, la constitution septennaire de l'homme, les différentes entités ou principes qui existent en lui, et voir si parmi ces entités ou principes qui le composent, il y en a qui *puissent* apparaître sur terre après sa mort, et dans ce cas, *ce que c'est qui apparaît*.

Dans la *Théorie des Germes*, publiée par le professeur Tyndall, il arrive aux conclusions suivantes :

Même dans un volume d'espace très restreint, il y a des myriades de germes protoplasmiques flottant dans l'éther. Si, par exemple, ils tombent dans l'eau (de l'eau claire), une forme vivante quelconque en résultera. Voyons maintenant quels sont les agents qui ont produit cette existence; évidemment :

I. L'eau, qui est le champ où croît la vie.

II. Le germe protoplasmique, dont la vie ou un organisme vivant va être développé et finalement.

III. Le pouvoir, l'énergie, la force ou la tendance qui entre en activité par la combinaison du germe protoplasmique avec l'eau et qui développe la vie et ses attributs naturels.

Il y a ainsi trois causes premières qui produisent l'être humain. Nous les appellerons :

1. *Parabrahmam*. L'esprit universel.

2. *Sakti* (la couronne de la lumière astrale, comprenant tous les pouvoirs de la nature).

3. *Prakriti*, qui dans sa forme primaire ou originelle est représentée par *Akasa* (en fait toute forme de matière et peut finalement être réduite en *Akasa* (1).

On admet ordinairement que *Prakriti* ou *Akasa* est le *Kshatram* ou la base

(1) La doctrine ésotérique bouddiste du Thibet enseigne que *Prakriti* est la matière ésotérique d'où proviennent toutes les formes visibles ; et *Akasa*, la même matière cosmique, mais bien plus impondérable, son esprit pour ainsi dire, tandis que *Prakriti* est le corps ou *substance* et *Akasa-Sakti* son âme ou énergie.



qui correspond à l'eau dans l'exemple que nous avons donné : *Brahmam* le *germe*, et *Sakti* le pouvoir ou énergie née de leur contact (1).

Mais les *Upaniskads* ont une manière de voir différente. D'après eux *Brahmam* (2) est le *Kshatram* ou base, *Akasa* ou *Prakriti*, le germe ou semence, et *Sakti* le pouvoir produit par leur union ou contact. Ceci est la vraie manière phisophique et scientifique de donner cette définition.

D'après les adeptes de l'ancienne Aryavarta. ces *trois entités primitives* produisent sept principes. L'algèbre nous apprend que le nombre de *combinaisons* de *n*, choses prises par une à la fois, et ainsi de suite, est $= 2$ n.-1. Usant de cette formule dans le cas présent, le nombre de combinaisons différentes de ces trois causes primitives est $2^3 - 1 = 7$.

Règle générale, dans l'ancienne science occulte de l'Inde, on doit toujours supposer que ces *sept entités* proviennent de *trois entités primitives*, et que, ces trois là proviennent d'une seule entité ou *Monade*.

Par exemple, les sept rayons colorés dans la lumière solaire, proviennent de trois rayons aux couleurs primitives ; et les trois couleurs primitives, coexistent avec les couleurs secondaires dans le rayon solaire. De même les *trois entités primitives* qui ont produit l'homme coexistent en lui avec *les quatre entités secondaires* résultant de différentes combinaisons de ces entités primitives.

Ces sept entités dont la totalité constitue l'être humain, sont :

NOMS BRAHMANES	NOMS THIBÉTAINS
I. Prakriti.	I. Sthulasariram (corps physique).
II. L'entité résultant de la combinaison de Prakriti et de Sakti.	II. Sukshmasariram ou Lingasariram (corps astral).
III. Sakti.	III. Kamarupa (le Périsprit).
IV. Combinaison de Brahmam, Sakti et Prakriti.	IV. Jivatma (âme de vie), pouvoir vital.
V. Brahmam et Prakriti.	V. Intelligence physique ou âme animale.
VI. Brahmam et Sakti.	VI. Intelligence spirituelle (ou âme).
VII. Brahmam.	VII. L'émanation de l'Absolu, etc., ou pur esprit.

(1) Ou en d'autres termes, *Prakriti*, *Swabhavat* ou Akasa est l'*Espace*, tel qu'on le définit au Thibet ; l'Espace rempli de substance ou non ; c'est-à-dire avec une substance si impondérable qu'on ne peut que la concevoir métaphysiquement. *Brahmam* serait alors le germe semé dans ce champ, et *Sakti* cette énergie ou force mystérieuse qui le développe et que les Bouddistes Arhats du Thibet nomment *Fo-Hal*. « Ce que nous appelons forme ne diffère pas de ce que nous appelons espace (*Sunyata*).... l'Espace et la Forme ne diffèrent pas. La Forme est la même chose que l'Espace ; l'Espace la même chose que la Forme. Il en est de même pour les autres *Skandas*, qu'elles soient vedana ou Sanjua, ou sanskara ou vynava, elles sont la même chose que leurs contraires. » (Livre de *Sin-King* ou « la Sutra du Cœur ». Traduction chinoise de « Mahac Prajna-Paramita — Hridaja Sutra ». Chapitre concernant le « Dalokiteswara » ou

Avant d'examiner ces sept entités, quelques explications générales sont indispensables.

I. Les principes secondaires émanés de la combinaison des principes primaires diffèrent essentiellement des entités dont la combinaison les a produits. Ces combinaisons ne sont pas de simples juxtapositions mécaniques et ne correspondent même pas à des combinaisons chimiques. Par conséquent, on ne pourrait pas déterminer approximativement, par analogie, la nature ou la variété de ces combinaisons.

II. Il n'est pas exact d'admettre, que l'orsqu'une cause est annulée, ses effets disparaissent aussi. Si, par exemple, un choc est donné à une balle, une certaine direction et une certaine vélocité en résulteront : la cause de ce mouvement cesse d'exister, une fois le coup qui le produit porté ; mais d'après *la première loi de motion* la balle continuera son mouvement indéfiniment jusqu'à ce que, une cause étrangère vienne l'arrêter, et ce ne sera pas à l'absence de la cause du mouvement que cet arrêt sera dû.

Il en est de même lorsqu'il s'agit de phénomènes subjectifs. Cet encrier qui est devant moi, produit dans mon intelligence une représentation mentale de sa forme, de sa couleur, de son volume, etc. et elle ne disparaîtra que si on enlève l'encrier. L'effet survit donc à la cause et de plus la présence de la cause n'est pas nécessaire pour raviver l'effet à un moment donné.

Maintenant, si la proposition énoncée dans « les Fragments de vérités occultes » est exacte, le cinquième principe, l'entité formée par Brahmam et Prakriti qui correspond à l'intelligence physique, doit cesser d'exister, quand Brahman ou le septième principe cesse d'exister pour un individu déterminé ; mais le cas est tout à fait différent.

Vous avez énoncé cette proposition d'une manière générale, pour supporter notre assertion, que si le septième principe cesse d'exister pour un individu donné, il en est de même du sixième principe. L'assertion est vraie sans nul doute, mais la manière dont elle est énoncée, et les causes auxquelles vous l'attribuez, ne satisfont pas mon intelligence.

Vous dites que, quand un homme est tout à fait matériel, et que pensées et aspirations spirituelles sont entièrement étrangères à son intelligence, le septième principe le quitte avant, ou à la mort, et que le sixième principe disparaît en même temps. Il semblerait que, de la proposition que les tendances de l'intelligence de cet individu sont entièrement matériels, il

Bhuda manifesté). De sorte que, les doctrines Aryiennes et Arhat ne diffèrent que par les noms et la manière de raisonner, et différence provenant de ce que les Brahman vedantins croient en *Parabrahmam*, un pouvoir *déifique*, quoique impersonnel, tandis que les Bouddistes le rejettent absolument.

(2) Voyez Appendix, note IV.

résulte nécessairement qu'il n'existe pas d'intelligence spirituelle dans son Ego.

Il aurait été mieux de dire, que si l'intelligence spirituelle cesse d'exister pour une personne, l'existence du septième principe est annulée pour tous les cas. Le septième principe ne s'envole pas. Il ne peut jamais, dans aucun cas, ni dans aucune circonstance, arriver un changement de position pour *Brahmam*. (I)

L'assertion signifie simplement, que lorsqu'il n'y a aucune reconnaissance de *Brahmam*, ou esprit, ou vie spirituelle, ou conscience spirituelle, le septième n'exerce plus aucune influence sur les destinées de cet individu.

Nous expliquerons maintenant ce que la doctrine aryenne comprend par ces sept principes.

I. *Prakriti.* — C'est la base du *Sthûlasariram* et le représente dans la classification sus-mentionnée.

II. *Prakriti* et *Sakti.* — C'est le *Lingasariram* ou corps astral.

III. *Sakti.* — Ce principe correspond à votre *Kamarupa*.

Ce pouvoir, ou cette force, est placé par les anciens occultistes dans le *Nabichakram.* Ce pouvoir est capable de rassembler une quantité voulue d'*Akasa*, ou de *Prakriti*, et de lui donner une forme désirée ; il est très sympathique au cinquième principe, sous l'influence ou la pression de qui il peut agir.

IV. *Brahmam*, *Sakti* et *Prakriti.* — Ceci correspond de nouveau à votre second principe *Jivatma.* Ce pouvoir représente le principe de vie universelle qui réside dans la nature. Il réside dans le *Anahatachakram* (cœur). C'est la force ou le pouvoir qui constitue ce qu'on nomme *Jiva*, ou vie. Il est indestructible et au moment de la mort, il passe à une autre quantité d'atomes, pour former un nouvel organisme. Dans notre philosophie, on ne lui donne pas le nom de *Jivatma*, nom par lequel nous désignons le septième principe, lorsqu'il est distinct de *Paramata* ou de *Parabrahmam.* (2)

V. Brahm et Prakriti. — Ceci dans notre philosophie aryenne correspond

(1) Au point de vue de l'Esotéricisme aryen et des Upanishads ceci est vrai ; mais la doctrine Arhat ou du Thibet pose le cas différemment ; et ceci est la seule différence qui existe entre les deux doctrines. La différence du reste est insignifiante puisqu'elle ne provient que du point de vue différent auquel, dans ce cas, se posent les deux doctrines. — Voyez Appendix Note IV.

(2) Le *Parabrahmam* impersonnel émanant par conséquent un *Jivatma* personnel, ou le Dieu personnel de chaque créature humaine. Cette différence est nécessitée par la croyance brahmanne en un Dieu personnel ou impersonnel, tandis que les bhouddistes Arhats rejettent cette idée et ne reconnaissent pas de Dieu séparé de l'homme. — Voyez Appendix Note V.



à notre cinquième principe, nommé l'intelligence physique. D'après nos philosophes cette entité contient la base de l'intelligence. C'est le principe qui est le plus difficile de tous à expliquer et le résultat de cette discussion dépend tout à fait du point de vue sous lequel on le considère.

Qu'est-ce que l'intelligence ? c'est une chose mystérieuse considérée comme la résidence de la conscience, c'est-à-dire des sensations, des émotions, de la volonté et de la pensée. D'après l'analyse psychologique, c'est un rassemblement d'état mentaux, reliés par ce qu'on appelle la mémoire et considérés comme ayant une existence indépendante de ces états ou de ces idées.

Il s'agit de savoir dans quelle entité cette chose mystérieuse a-t-elle son existence potentielle ou véritable. La *Mémoire* et l'*expectation* (l'attente), qui forment la fondation de l'individualité ou *Ahankaram* doit avoir son siège ou existence quelque part. La psychologie moderne d'Europe, dit que la substance matérielle du *cerveau* est le siège de l'intelligence ; et que des *sensations subjectives* évanouies, qui peuvent être rappelées par la mémoire et dont la totalité constitue l'individualité, y existent sous forme de certaines mystérieuses et incompréhensibles impressions et changements dans les nerfs et les centres nerveux des deux hémisphères du cerveau.

Par conséquent, disent-ils, l'intelligence, l'intelligence individuelle est détruite quand le corps est détruit ; donc son existence après la mort est impossible.

Mais ces philosophes admettent des faits qui nous suffiront pour démolir leurs théories. Dans chaque partie du corps humain, un échange continuel a lieu sans interruption. Chaque tissu, chaque fibre musculaire, chaque centre ganglionique du cerveau change incessamment. Durant la vie d'un homme, son cerveau est *renouvelé* plusieurs fois, *en totalité*, ce qui n'empêche pas la mémoire d'être conservée dans son intégrité.

De nouvelles expériences subjectives peuvent venir s'ajouter aux autres, et quelques-unes peuvent êtres oubliées, mais l'état mental individuel n'éprouve aucun changement. La *sensation de l'individualité* reste inaltérée malgré ces changements continuels de la substance du cerveau. (La philosophie bouddiste admet la chose et appelle cette transformation échange de *Skandas*). Il est capable de survivre à tous ces changements et même à la destruction totale de la matière du cerveau.

Cette individualité de la conscience mentale, a le siège de son existence dans *une force occulte* qui régit toutes nos impressions mentales ; ce pouvoir est indestructible, mais certaines causes adverses peuvent à la longue en effacer les impressions, soit partiellement, soit entièrement.

Nos philosophes ont associé sept pouvoirs occultes avec les sept prin-

cipes ou entités sus-mentionnés. Ces sept pouvoirs occultes du microscome correspondent où sont la contrepartie des pouvoirs occultes du macroscome. La conscience mentale et spirituelle de l'individu devient la conscience générale de *Brahmam*, lorsque la barrière de l'individualité a tout à fait disparue, et lorsque les sept pouvoirs du microscome sont placés en rapport avec ceux du macroscome.

Il n'y a rien de bien singulier en un pouvoir, force ou sakti emportant l'impression de sensations, d'idées, de pensées et d'autres expériences subjectives. C'est maintenant un fait parfaitement avéré qu'un courant électrique ou magnétique peut transporter la parole avec toutes ses particularités; il est également possible de transmettre la pensée par la force de la volonté.

Le cinquième principe reste dans notre philosophie, l'*intelligence*, ou pour parler plus correctement le pouvoir décrit ci-dessus, les impressions mentales qu'il contient, et la notion d'individualité ou *Ahankaram* émanée de leurs actions collectives. Vous avez dénommé ce principe simplement, *intelligence physique*.

J'ignore la véritable signification de cette expression. Peut être designe-t-elle cette intellgence qui est d'ailleurs très peu développée dans les animaux inférieurs.

L'*Intelligence* peut exister à différents degrés de développement, depuis les degrés les plus infimes où son action est à peine perceptible, jusqu'à l'homme chez qui elle atteint tout son développement.

De fait, depuis la première apparition de la vie (1) jusqu'à l'état de *Thureya Avastha* ou de *Nirvanna*, le progrès est pour àinsi dire continu. Toute notre ascension, jusqu'au septième degré, se fait par gradations insensibles. On reconnaît quatre degrés, marqués par un changement qui attire l'attention d'un observateur. Ces quatre degrés sont :

1. Lorsque la vie (quatrième principe) apparaît.
2. Quand l'intelligence devient perceptible, en connection avec la vie.
3. Là où cesse la plus haute abstraction mentale et où la *conscience spirituelle* commence.
4. Où la conscience spirituelle disparaît, laissait le septième principe dans l'état absolu de Nirvana, ou de nudité.

Dans notre philosophie le cinquième principe représente l'intelligence dans tous ses développements possibles, depuis le second jusqu'au troisième degré. (*A suivre.*)

(1) Dans la doctrine aryenne qui réunit en un tout *Brahmann, Sakti et Prakriti*, il devient le quatrième principe ; dans l'ésotérisme Bhoudiste, c'est le second combiné avec le premier.



LES VOIX DU TOMBEAU

ODE A ALLAN KARDEC

Notre siècle, si fier de fouiller la matière,
De connaître les lois de la nature entière,
Ne cherchait pas l'esprit :
Tu parlas ô Kardec, rénovateur spirite ;
Ta parole en éclairs dans les cœurs fut écrite ;
La foule te comprit.
Car ton langage clair était simple comme elle.
Plus d'ombre ! grâce à toi, voilà qu'elle démêle
Les mystères d'Isis,
Les arcanes divins de la sublime Egypte ;
Elle a pu pénétrer grâce à toi, sous la crypte
Des prêtres d'Eleusis.
Tu fis des médiums jaillir les phénomènes ;
Ainsi tu préparas les grands prolégomènes
D'un avenir si beau
Qu'on verra quelque jour s'unir par la science
La sévère raison à la forte croyance.
Dans l'aube du tombeau ;
Tu mourus méconnu, sans goûter la victoire
Tu luttas pour ta foi, mais tu tombas sans gloire
O grand mort incompris.
Pour tombe on t'a donné le dolmen des Druides
Allan Kardec ! tu vis dans les subtils fluides,
Parmi les purs esprits.
De l'au-delà profond, ô prêtre hiérophante,
Tu peux voir aujourd'hui ton œuvre triomphante :
Car, par un saint effort
La science, captive au noir néant rivée
Brisant ses fers, poursuit ton œuvre inachevée
Et fait parler la mort.
William Crookes, Aksahof, Rochas, Russell Wallace,
Tous les chercheurs, que rien ne rébute et ne lasse,
Ni le rire moqueur,

Ni les horions semés sur les pas du génie,
Ni les cailloux jetés sur la route infinie
Qu'il poursuit en vainqueur.
Les plus fiers, les plus hauts, parmi la grande élite,
Chacun cherchant partout l'inconnu qui l'excite,
A son œuvre attaché,
Jasons de l'au-delà, que nul combat n'arrête,
A ta suite entraînés, marchent à la conquête
Du secret de Psyché.

JULIEN LARROCHE.



CONSEILS PRATIQUES

Cher monsieur Leymarie,

Le maître Allan Kardec a dit, maintes fois, que la meilleure propagande spirite est celle qui résulte des groupes sérieux ; il a recommandé, avec raison, les réunions de famille, les petits groupes comme étant les plus propres à obtenir de bonnes et utiles communications.

La doctrine spirite touche à toutes les questions qui se rapportent à l'humanité et à son développement moral ; c'est toute une science, toute une philosophie, mais il y a beaucoup de degrés dans l'initiation spirite. Dans les groupes où il y a un grand nombre d'adeptes, surgissent souvent, malgré le bon vouloir de chacun des causes de désunion et de discorde qui nuisent aux études.

Naturellement, celui qui croit à l'immortalité de l'âme, aux vies successives par la réincarnation et à la possibilité de communiquer avec nos frères de l'au-delà, peut se nommer spirite, mais tout de même il peut avoir aussi beaucoup à faire pour se débarrasser d'idées préconçues qui sont en opposition avec sa croyance principale.

Etant en bonne voie cependant, que de tendances mauvaises nous avons à vaincre ? que d'études sérieuses à faire pour notre progrès ?

La composition des groupes nombreux, comprend donc souvent des éléments nuisibles qui composent une atmosphère fluidique pouvant nuire aux communications des bons guides et favoriser celles des êtres fourbes et menteurs de l'au-delà. Donc, le degré d'instruction, l'avancement moral

de chacun des adeptes, le milieu social dans lequel on vit, peuvent être des éléments de discorde ou bien du manque d'union intime nécessaire aux communications avec les esprits sérieux.

Cela ne veut point dire que les spirites doivent étudier isolément et selon leur degré d'avancement moral et intellectuel, assurément non. Il est vrai que cet état de choses est désirable pour obtenir en paix des communications, éloigner les causes de discorde et cependant, les groupes ne doivent pas rester sans liens les uns les autres ; en s'aimant, la charité, la solidarité, la fraternité et l'amour du prochain ne sont plus des mots vides de sens.

Notre devoir, dans cette vie pleine d'amertume, est de nous aider mutuellement et de marcher la main dans la main, en faisant profiter nos semblables incarnés et désincarnés des connaissances que nous avons pu acquérir. C'est pourquoi il est indispensable qu'il y ait l'union d'une quantité de petits groupes, qui apportent, chaque mois, le résultat de leur travail aux réunions mensuelles.

Le monde de l'au-delà étant exactement la reproduction de notre monde matériel, l'expérience nous démontre qu'une foule d'esprits voudraient se communiquer à nous ; il y en a de bons, d'élevés, de légers, de mauvais ou fourbes et de menteurs. Allan Kardec a répété plusieurs fois dans son œuvre, *le Livre des médiums* : « qu'il faut la plus grande circonspection, si l'on veut s'assurer le concours des bons esprits ».

Ce qui est le plus à craindre pour nos frères insuffisamment éclairés par l'étude et la réflexion, c'est l'ingérence des esprits fourbes et menteurs qui cherchent, comme certains incarnés, à entraver la marche du mouvement spirite. La légèreté et le manque d'instruction des personnes rassemblées à la séance leur ouvrent la porte des groupes.

Le but de ces esprits est de s'imposer, de semer la désunion et d'entraver la marche du progrès ; ils deviennent souvent de vrais obsesseurs et détournent de la vérité les spirites bien intentionnés. Sensibles à la flatterie, ne comprenant pas le danger, ces derniers se laissent asservir et prennent pour un esprit élevé le premier esprit venu, souvent même inférieur et ils pensent que toutes les erreurs qu'il débite sont de grandes vérités. Ils ne savent pas distinguer les mauvaises herbes du bon blé.

Beaucoup de spirites étant dupes d'esprits légers, il faut les juger, ces derniers, avec le critérium infaillible du bon sens et de la raison. Il faut être sur ses gardes et agir avec prudence. Les qualités du langage caractérisant parmi nous les hommes vraiment bons et supérieurs, ces qualités sont les mêmes pour les esprits que nous devons juger à leurs expressions.

Un esprit bon et élevé est constamment digne, noble sans forfanterie ni contradiction, pur de toute trivialité ; empreint d'une inaltérable bienveil-

lance, il conseille mais il ne commande pas et ne s'impose jamais ; s'il ignore la chose qu'on lui demande il se tait, ou bien il avoue qu'il ne le sait pas.

Les esprits menteurs parlent avec la même assurance de ce qu'ils savent et de ce qu'ils ignorent ; ils répondent à toutes les questions posées sans se soucier de la vérité.

Donc, toute expression grossière ou simplement inconvenante, toute marque d'orgueil, toute idée contraire à la morale et au bon sens est chez les esprits comme chez les hommes, un signe incontestable d'infériorité, d'ignorance, de mauvaise nature ou tout au moins de légèreté.

Dans *le Livre des médiums*, il est dit que tout sentiment de curiosité, d'intérêt matériel, doit être absolument écarté dans nos rapports avec les invisibles qui veulent sincèrement s'intéresser à nos travaux. Pour nous assurer le concours sérieux des esprits élevés, il faut être humble, désintéressé et n'avoir qu'un seul but, qu'un seul désir, notre progrès moral afin d'être utile à nos frères incarnés et désincarnés.

Trois conditions sont donc essentielles pour l'obtention d'un phénomène : le bon vouloir de l'esprit, la volonté ou la passivité du médium, la foi ou la neutralité des assistants.

Les manifestations spontanées s'obtiennent par le bon vouloir de l'esprit, la passivité du médium et la neutralité des assistants.

Les manifestations provoquées, pouvant aussi s'obtenir de cette dernière manière, sont cependant plus généralement produites par la volonté du médium et la foi des assistants.

On ne saurait recommander d'être très scrupuleux dans le choix des personnes qu'on amène aux séances.

Les esprits ne veulent instruire que les personnes venues à eux de bonne foi, sans parti pris. Ils observent, en cela, la loi immuable créatrice au nom de laquelle le progrès se fait lentement, afin que chacun ait le mérite d'y avoir contribué.

Notre desir de faire des adeptes est certes bien légitime, mais il ne doit pas nous faire perdre le fruit de nos travaux.

Nous sommes ici trois à nous occuper de spiritisme ; ma femme est médium sémi-mécanique.

Je vous envoie la communication suivante ; elle me semble bonne et n'étant pas à même de la contrôler, vous en ferez ce que bon vous semblera. Cette communication a été donnée en juillet 1894, par l'esprit d'un homme que la vieille institutrice de ma femme, Mlle Victorine Naltet, avait connu de son vivant :

« Naître, mourir et renaître encore pour travailler à son perfectionnement

et à celui de ses semblables, c'est progresser sans cesse ; dans nos vies successives tel est le but de nos existences sur la terre.

« Il en est de même dans les mondes sidéraux.

« A quelque ordre qu'appartienne une tendance vers le progrès, secondons-la, surtout si elle tend au bien de l'humanité ; l'indifférence serait une chose conpable.

« Pénétrez-vous bien de cette idée de solidarité.

« Ne l'oubliez jamais, le sentier que suit la vérité n'a pas de fin ; n'y mettez le pied que pour y marcher sans cesse.

« L'homme animé du désir d'être utile à ses semblables n'a plus le droit de s'isoler ; il doit sa part de travail à l'édifice social que construit l'humanité, et pour le mieux étayer, il doit sans cesse unir toutes les bonnes volontés, resserer toujours plus les liens fraternels qui le font communiquer avec les hommes, afin de voir grandir l'esprit de justice et de fraternité.

« Et la charité pratique et intelligente qui s'adresse à toutes les races sans distinction s'établira parmi vous ; semblable à un arbre vigoureux, aux racines puissantes, aux ramures sans nombre, en un temps donné elle abritera l'humanité entière. » JOSEPH DE KRONHELM.

A. M. P. G. LEYMARIE, directeur de la *Revue spirite*.

Mon cher Ami,

Je viens de lire l'article que vous avez bien voulu consacrer à mon dernier ouvrage.

Que les occultistes m'aient jeté par la fenêtre de leur boîte, peu me chault ; n'ayant jamais voulu faire partie de leur groupe *hermétiquement* fermé, il est clair que je ne suis pas même bon à donner aux chiens.

Quoi qu'il en soit, je suis toujours sur mes bonnes pattes, vous voyez dont que je ne m'en porte pas plus mal ; au contraire !

Mais que vous écriviez dans votre estimé journal, les lignes suivantes, elles m'attristent un peu :

« Allan Kardec et le spiritisme y sont considérés comme des hors-d'œuvre ; ils méritaient mieux.

« L'auteur fut un spirite militant dans le principe ; depuis il a versé vers les occultistes. »

Ceci est quelque peu injuste à mon égard ; aussi comptant sur votre im-

partialité bien connue, vous voudrez bien me permettre d'y répondre brièvement.

J'ai été, suis et serai toujours un spirite militant; j'ai pu dire parfois aux spirites de dures vérités en rapportant les paroles de leurs ennemis, cela ne prouve pas que j'ai déserté leur camp.

Un spirite peut bien être un homme de progrès, n'est-ce pas ? Voilà pourquoi j'ai étudié l'occultisme, la théosophie et l'ésotérisme.

Voilà vingt huit ans, vous le savez bien, que je m'occupe de spiritisme, j'ai donc eu le temps d'apprendre tout ce qu'il peut enseigner.

Pourquoi dire que j'ai versé dans l'occultisme. Pour moi je n'ai fait que pousser plus avant mes études sur le spiritisme, comme le fait du reste votre *Revue*, qui depuis quelques années déjà (les derniers numéros le prouvent) a souvent donné des études occultiques.

En ce qui concerne le spiritisme, je ne pouvais, je ne devais pas dans un *Dictionnaire général d'occultisme*, donner plus de développements que ne comporte le sujet, un sujet connu, archi-connu.

Mon Dictionnaire est fait pour expliquer aux lecteurs ésotéristes quels qu'ils soient, ce qu'ils peuvent ignorer ; dès lors je ne pouvais leur développer ce qu'ils savent ; or tout le monde *de bonne foi* sait aujourd'hui ce que c'est que la Doctrine Spirite.

Dès lors, j'ai cru, moi l'auteur de l'œuvre critiquée, ne pas avoir à insister sur le spiritisme.

Ai-je eu tort, ai-je eu raison ? La question n'est pas là, c'est au lecteur à décider.

D'après vous j'ai eu tort, c'est votre droit absolu de le dire.

Quant aux aménités distribuées par les occultistes, entre autres le grand mot de compilation appliquée à mon œuvre, cela me fait l'effet des voleurs qui courent après un voleur imaginaire, en criant bien fort : « Arrêtez-le ! » Je crois qu'entre mes critiques, mes Mages critiques, et moi, le public saura parfaitement distinguer entre quel est le...... compilateur.

Je termine en vous remerciant de la justice que vous me rendez dans votre article et surtout de vos dernières lignes, et en disant ceci : ce qui prouve que mon œuvre est honnête, c'est qu'elle n'a satisfait aucune Ecole particulière, aucune chapelle, n'ayant pas voulu, comme on le fait trop souvent, *ménager la chèvre et le choux*.

Un dictionnaire est une œuvre synthétique et non analytique, je devais donc faire une œuvre générique et si je n'ai pas donné les biographies des Fabre d'Olivet, des Eliphas Lévi, des Lucas, des Saint-Martin, des Allan Kardec, j'ai parlé de leurs œuvres et de leur action, mais je devais absolument m'interdire de toucher à la vie de contemporains.

Veuillez agréer, etc. ERNEST BOSC.



N. D. L. R : M. Rivail (Allan Kardec), élève de Pestalozzi et son alter ego, fut un professeur distingué, un maître en pédagogie, grammairien de premier ordre et préparateur de cours d'enseignements supérieurs, bachelier ès sciences ès lettres il avait obtenu le doctorat en médecine ; linguiste il parlait couramment l'anglais, l'allemand, l'espagnol et l'italien.

Lorsque M. Bosc, au mot *Théosophie*, a des mots admiratifs pour Mme Blavatski, le colonel Olcott, M. Dramard, il dit d'Allan Kardec au mot *Spiritisme* : « Doctrine des esprits qui existe de toute antiquité remise en lumière de nos jours en Amérique, puis en France par *un ancien instituteur du nom de* Rivail, plus connu sous le nom d'Allan Kardec... »

C'est tout ; nous pensions que *l'ancien instituteur* (sic) avait brillamment traité de l'âme, du périsprit, des fluides, de la réincarnation, de la médiumnité ; le dictionnaire d'occultisme n'en dit mot, donne une piètre idée à ses lecteurs de nos doctrines spirites qui ont créé un mouvement immense, que l'on s'ingénie partout à mal définir, à dénigrer systématiquement, à diminuer au bénéfice de coteries intéressées.

Non, « tout le monde *de bonne foi* », ne sait pas actuellement ce que c'est que la doctrine spirite et ce n'est pas « un sujet connu et archi-connu »,

L'œuvre de M. Bosc, que nous recommandons vivement, a sans doute tendu involontairement à nous faire considérer comme des hors-d'œuvre, tout lecteur impartial pensera comme nous.

Nous donnons dans *la Revue*, la synthèse de l'école théosophique et occultiste, cette lecture sera facilitée à celui qni se servira du dictionnaire d'occultisme et de psychologie de M. Ernest Bosc ; il explique toutes les expressions employées dans cet ordre d'idées, 2 volumes formant 880 pages, 12 fr.

Les chercheurs doivent posséder ce dictionnaire qui comble une lacune intéressante en spiritualité.

Il ne s'agit donc pas de biographie, ici, mais d'nn acte de justice.

RÉFLEXIONS ET PENSÉES DIVERSES

25. De même que les fumées du vin pris immodérément, troublent le cerveau et obscurcissent les yeux, ainsi les passions désordonnées créent en nous des images qui empêchent l'esprit de voir avec certitude et de juger selon la raison.

26. Il ne faut pas juger qu'une chose est impossible, et une proposition absurde par cela seul qu'elles sont contre les idées généralement reçues ou que nous ne pouvons les comprendre. Car les idées généralement reçues sont parfois l'exacte contre-partie du bon sens, et nous avons été bien souvent forcés de reconnaître combien étroites sont les limites de notre intelligence. Il n'y a de véritablement impossible et absurde que ce qui offre, dans les termes, une contradiction évidente.

27. La paix étant la tranquillité de l'ordre, le bien seul peut donner la paix, parce que le bien seul représente la Justice et la Vérité éternelles.

28. De quel droit se plaignent-ils du respect exagéré dont on entoure la fortune, ceux qui ne considèrent eux-mêmes leur prochain qu'en raison de la fortune qu'ils lui voient ou lui supposent?

29. L'homme, nous en convenons tous, n'est par son corps rien de plus

qu'un peu de cendre et de poussière, auquel l'âme seule donne quelque valeur. Pourquoi donc la plupart soignent-ils de préférence, en eux, justement ce qui a le moins de prix?

30. Tous nos biens de la terre passent comme l'ombre, et tous, quand ils ne servent pas à notre amélioration, et au soulagement de nos semblables, ne sont que fumée et vanité. D'où vient donc que le sachant, nous en sommes cependant si fiers?

31. Tout le monde sait que le flatteur est un ami faux et dangereux, et presque tout le monde écoute le flatteur avec plaisir et l'accueille avec bienveillance.

32. Le véritable ami qui ne craint pas de vous montrer l'erreur dans laquelle il vous voit près de tomber, même quand cette erreur lui serait profitable à lui-même, est quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, regardé comme un fâcheux et traité comme un imbécile.

33. Flattez les passions de ceux qui vous entourent, applaudissez à leurs travers les plus évidents, approuvez leurs plus sots caprices, et d'ailleurs trompez leur confiance, vous serez agréable et choyé. Donnez leur en votre âme et conscience des avis salutaires que vous jugez indispensables, bien que vous mettiez à leur service un dévouement sincère et désintéressé, on ne vous supportera qu'avec peine et impatience.

34. D'où vient donc que beaucoup sont d'autant plus fiers de leur fortune que la source en est moins pure, que beaucoup sont d'autant plus orgueilleux qu'ils auraient plus de raisons de se montrer réservés, que beaucoup sont d'autant moins indulgents qu'ils auraient eux-mêmes plus besoin d'indulgence? Et parfois, ce sont encore ceux-là qui sont les plus adulés, même par d'honnêtes gens!

35. De même que le bigotisme n'est pas la piété, ni la vantardise le courage, la pruderie n'est pas toujours la vertu.

36. De toutes les formes du gouvernement, la République est sans conteste possible la meilleure qu'on puisse choisir, à la conditian que ceux qui seront à la tête soient de véritables républicains.

37. A défaut de la forme du gouvernement que je préfère, c'est-à-dire de la République, j'accepterais tout de même une monarchie constitutionnelle, mais dont le monarque fut, sinon le plus digne du pays, ce qu'on ne peut pas toujours savoir, au moins digne dans toute l'étendue du mot. Encore ne faudrait-il pas que ce roi fut inamovible, ni qu'il put légalement transmettre sa royauté, comme une simple motte de terre.

38. Y a-t-il une bien grande différence entre un gouvernement dont le premier s'appelle roi, mais dont les prérogatives, toujours révocables en cas d'indignité, ne peuvent être transmises par voie d'hérédité, et un gou-



vernement dont le premier s'appelle le Président? Et n'est-ce pas là une question de personnes plutôt que d'institutions, et une affaire de mots plutôt que de principes ?

39. La politique qui devrait être l'art de gouverner les peuples pour *leur* avantage, n'est-elle pas plutôt bien souvent, l'art de les exploiter, à l'avantage *des gouvernants* ?

40. Combien y en a-t-il qui, malgré les mots pompeux et les phrases à grand orchestre, sont prêts à tourner à tout vent; et combien dont la seule ligne politique est le fameux : Ote-toi de là que je m'y mette?

41. Il n'y a rien qui pervertisse le jugement comme le fanatisme sous quelque forme qu'il se présente, quelque prétexte qu'il affiche, sous quelque manteau qu'il se cache.

42. Le fanatisme se glisse partout, dans la politique comme dans la religion, dans la science comme dans la foi, dans l'amour de la liberté comme dans le respect de l'autorité. Mais partout où il se glisse, il gâte et dénature.

43. Il y a des fanatiques d'incrédulité aussi crédules que des fanatiques de religion, et des fanatiques de liberté aussi tyranniques que des fanatiques d'autorité.

44. De tous les fanatismes, le meilleur vaut moins que rien.

45. Le fanatisme est à la Justice ce que la haine est à l'amour.

46. Il n'y a point de si méchant homme qui n'ait son bon côté, point d'affaire si malheureuse qui n'offre rien d'avantageux. Cherchons donc à tirer de ce coin qui nous reste, tout le parti possible.

47. La présence possible du bien parmi le mal devrait toujours nous rendre indulgents.

48. Parce qu'au milieu du vice le plus endurci, il reste toujours un petit coin pour quelque bon sentiment, il ne faut pas conclure à l'existence toujours d'un mauvais sentiment qui vienne gâter les bonnes actions. Cependant cela, malheureusement, arrive trop souvent.

49. Plus une doctrine approche de la perfection, et plus pure est sa morale, plus il sera difficile à ses sectateurs les plus sincères de montrer en eux le modèle proposé. Mais n'est-ce pas là un motif d'indulgence plutôt que de sévérité?

50. Si nous voulons savoir comment il se fait que tant de gens, dans leur conduite religieuse, politique et sociale, défaillent à leurs engagements, et même à leurs principes, examinons pourquoi nous-mêmes avons si souvent manqué à l'accomplissement de nos bonnes résolutions.

51. Vous qui tirez tant de gloire de vos œuvres, vous qui vous admirez tant dans vos imitations de la nature, et voulez tant que tous admirent ces

imitations, pourquoi n'admirez-vous pas, et ne voulez-vous pas qu'on admire le Créateur de cette nature?

52. L'homme est une singulière créature: plus il posséde et plus il désire, et moins il jouit. Ces désirs, qui jamais ne sont assouvis, ne seraient-ils pas des indices que ses destinées sont plus hautes que la terre?

53. Tant qu'il restera du mal à corriger, ne nous lassons point de le combattre. Et pour le combattre plus efficacement, donnons toujours l'exemple du bien.

54. Quelle autorité voulez-vous avoir sur le malheureux égaré, si vous ne faites pas, même dans les choses que vous lui reprochez, mieux que lui?

55. Quel est celui qui a le plus de cynisme, du riche dont la fortune impure éclabousse la pauvreté honnête, ou du pauvre haineux et jaloux qui mendie les faveurs et les sourires de l'orgueilleux? Du potentat superbe qui méditant l'écrasement d'un vil peuple qu'il méprise, vient quêter son hospitalité, ou du républicain farouche qui, se sentant haï, couvre d'honneurs le tyran qu'il abhorre et combat dans l'ombre?

56. De même que du choc des cailloux peut jaillir la lumière et le feu, ainsi du choc des opinions peut jaillir la science et la haine. Sachons donc éviter ce qui dévore pour ne prendre que ce qui éclaire et réunit.

58. L'infaillibilité ne peut pas être de ce monde, car celui qui croirait la posséder en prendrait de l'orgueil, et deviendrait par cela même, faillant.

58. Vous qui louez l'enfant qui caresse son père, et l'admire, pourquoi riez-vous de l'homme qui chante hosannah à son Dieu et l'adore?

59. Il y a tant de circonstances qui peuvent influer sur la moralité d'un acte, que je me demande souvent si ce n'est pas une bien grande témérité que de vouloir en qualifier la nature interne, sans apporter au moins à son jugement des réserves et des conditions.

60. Il n'y a qu'une justice véritablement équitable et dont les arrêts sans appel, soient conformes à la plus exacte vérité. C'est la justice qui sondant les reins et les cœurs, pénètre tout de sa lumière. J'ai nommé Dieu!

Bussereau.





LES MYSTÈRES DE L'OCCULTE

(*La Dépêche algérienne*, du 27 novembre 1895.)

Les échotiers parisiens mènent grand tapage autour de la fondation d'un nouveau journal. D'ordinaire, ils condescendent à une certaine bienveillance en faveur de leurs jeunes confrères : mais, cette fois, c'est à qui d'entre eux cinglera l' « Evocation » des railleries les plus mordantes.

Car la feuille dont ils annoncent l'apparition prochaine portera le titre de l' « Evocation ».Elle promet d'être a la fois politique,littéraire,industrielle et mystique et le directeur, M. Tortera de Lafare — sans doute pour justifier le titre du journal — prétend s'être assuré la collaboration de plusieurs esprits illustres tels que : Dante, Spinosa, Marc-Aurèle, Auguste Comte, Hypathie, Gérard de Nerval, Sainte-Cécile, Théroigne de Méricourt, Jeanne Hachette et plusieurs Eons Androgynes.

On s'explique la collaboration des sept premières ombres. Sans doute elles tiendront le sceptre de la poésie, de la philosophie panthéiste et positiviste, du roman d'aventures, de la musique et de la psychologie stoïcienne, dans ce périodique original dont la devise ne pourra être que le « De omni re scibili et quibusdam aliis » de Pic de la Mirandole. Par contre, on se demande quels articles pourront bien inspirer Théroigne de Méricourt,Jeanne Hachette et les Eons Androgynes (?!) La fameuse révolutionnaire traitera-t-elle les questions sociales et l héroïne de Beauvais les questions militaires? Et les Eons Androgynes (?) mèneront-ils une campagne en faveur de l'égalisation des sexes? C'est ce que nous apprendra peut-être le premier numéro de l' « Evocation » dont je tâcherai de publier quelques extraits.

En attendant, toute la presse parisienne se gausse de M. Tortera de Lafare et du journal mystique, et les moqueries pleuvent dru comme grêle à l'adresse de l'Evocateur et des esprits ses familiers. Le spiritisme? une jolie mystification!

Certes, je ne saurais blâmer mes confrères de railler les spirites de profession tels que M. Tortera de Lafare, et les charlataneries que promet son journal l' « Evocation » ; il me semble, toutefois, qu'ils n'ont pas raison de

condamner en bloc le spiritisme et, avec lui, toutes les sciences occultes. Le mystérieux tient trop de place, à notre époque, dans les études des savants les plus autorisés. pour qu'on s'en moque ainsi, à la légère, et les découvertes que nous voyons se produire chaque jour devraient nous apprendre à être plus circonspects dans nos négations.

Il est vrai que le spiritisme compte aujourd'hui, plus d'adversaires encore que de partisans. Les âmes pieuses le condamnent comme sentant le fagot et les pontifes de la science le battent en brèche de parti pris, parce qu'il sort des limites qu'ils ont été contraints d'assigner à leur savoir. Mais qui nous pourra dire lesquels des adeptes de la nouvelle doctrine ou de leurs contradicteurs se rapprochent le plus de la vérité que nous poursuivons? On s'appuie sur les jongleries de Comte, de Robert-Houdin, de Cagliostro et de tant d'autres, pour crier à la mystification ; on ne veut voir, dans le spiritisme, qu'un petit jeu de société ne nécessitant pour accessoire qu'un guéridon ; et dans les spirites, que des hallucinés donnant une existence réelle et objective aux conceptions imaginaires de leur esprit. C'est peut-être que le scepticisme est plus commode que la foi, et que la négation irraisonnée dispense de toute discussion.

On remarque en effet, que les adversaires les plus acharnés du spiritisme ne connaissent que bien imparfaitement la nouvelle doctrine, et qu'ils s'appuient, pour la combattre sur les phénomènes vulgaires qui en sont comme le rite extérieur. Que ne poursuivent-ils leurs études en se dégageant de toute idée préconçue? Ils reconnaîtraient alors que le dogme de la reviviscence ne date pas d'Allan Kardec, mais fut reconnu de tout temps, et que le spiritisme n'est pas une théosophie plus absurde que le catholicisme, qu'il parfait en expliquant bien des mystères de cette religion.

N'est-il pas plus consolant d'ailleurs, de croire à la réincarnation de l'âme se purifiant par la souffrance d'épreuve en épreuve, plutôt qu'au malheur ou au bonheur éternel qui nous attend? Et puisque la légion des catholiques admet sans conteste que le principe intelligent se dégage du corps après la mort pour aller dans un ciel, un purgatoire ou un enfer auquel on ne peut assigner de place, doivent-ils considérer comme insanes ceux qui croient que l'esprit demeure, jusqu'à sa réincarnation, en communication avec le monde terrestre auquel mille liens le rattachent? Cette croyance n'est-elle pas, au contraire,bien propre à dissiper les angoisses du doute qui nous poigne, à satisfaire à nos aspirations sur l'avenir de l'humanité?

Jusqu'ici, on nous a enseigné que l'homme n'était formé que d'un corps et d'une âme. Est ce donc un motif pour que nous fermions les yeux sur les découvertes récentes qui prouvent qu'il est en nous, un troisième principe, enveloppe fluidique et impondérable, intermédiaire entre la matière et

l'esprit dont elle est inséparable? Ceux qui ont suivi les admirables expériences du colonel de Rochas sur les états profonds de l'hypnose, sur la télépathie et, plus récemment sur les pratiques de l'envoûtement, ne peuvent nier l'existence de cette enveloppe fluidique qui demeure sous la dépendance étroite de l'esprit. Pourquoi donc, alors, se refuser à admettre que ce « périsprit » suit l'âme exhalée du corps après la mort et, communicant avec le monde terrestre jusqu'à la réincarnation de l'âme, produit ces manifestations qui constituent les phénomènes du spiritisme?

Loin de moi la pensée de convertir à la doctrine nouvelle quelques-uns de mes lecteurs. Mes convictions ne sont pas assez absolues à cet égard.

Je voudrais, seulement, démontrer que la négation est bien voisine de l'ignorance et qu'à notre époque qui est, pour la science, une période de transition, chaque jour ruine davantage les errements du passé, pour élever plus haut le phare d'où la vérité éblouira de ses rayons, les générations de l'avenir.

« Nil mirari » — Il ne faut s'étonner de rien, enseignait Horace. Cette maxime ne signifierait-elle pas, aussi qu'il ne faut, non plus, rien nier?

Le scepticisme est permis ; mais la négation est bien imprudente, surtout en matière d'occultisme; car chacune des découvertes que fera le génie humain, dans cette science, semble destinée à démolir l'échafaudage des systèmes philosophiques les plus patiemment ordonnés.

PETIT-JEAN.

DOCUMENTS APOSTOLIQUES ET AUTRES

Des chrétiens n'acceptent pas le spiritisme, parce que, disent-ils, il est, sur beaucoup de points importants en contradiction avec la doctrine chrétienne, d'origine divine.

Nous ferons d'abord remarquer que toutes les religions connues sont basées sur un passé fabuleux ou légendaire ; puis entièrement livrées à elles-mêmes, il leur a toujours manqué des communications émanant de la divinité pour confirmer et maintenir leur doctrine.

Il en résulte qu'après un temps plus ou moins long, leurs fidèles perdent la foi aveugle nécessaire au maintien de religions aussi mal assises ; alors ils tombent dans l'indifférence, ou cherchent dans d'autres cultes une satisfaction plus appropriée à leurs instincts religieux.

Plusieurs causes peuvent augmenter ce dégoût :

1° Le développement des sciences exactes, en donnant beaucoup de certitude au jugement, modère l'imagination et diminue la crédulité.

2° La civilisation, en développant le goût du bien-être, amène des besoins favorables aux instincts animaux du corps, mais contraires aux sentiments moraux et religieux.

C'est ce que nous voyons chez les peuples anciens et modernes, où les progrès dans les sciences et le bien-être ont généralement affaibli l'esprit religieux.

Le spiritisme nous présente un effet tout contraire ; loin de reposer sur un passé vague et incertain, il s'appuie sur des investigations constantes et même progressives ; il en résulte que les spirites, nullement livrés à eux-mêmes, mais bien dirigés ne peuvent pas tomber dans les déplorables erreurs de certains cultes ; les bons esprits maintiendront les spirites dans la bonne voie.

Les anciens, généralement moins éclairés que les modernes, se laissaient facilement entraîner par leur imagination et leur crédulité, surtout en fait de religions dont ils acceptaient facilement les mystères qu'ils discutaient moins que nous, les considérant comme émanés directement de la divinité. Ils croyaient avoir été dans l'origine en rapport intime avec les fondateurs de leur patrie ou de leur religion. Cela nous explique les succès temporaires des diverses religions, puis leur décadence et leur disparition.

Plusieurs symptômes significatifs, indiquent que les religions chrétiennes, surtout la romaine, tendent à suivre la même marche ; car de nos jours, on remarque une indifférence croissante chez les fidèles des principales religions, elles ne font presque plus de prosélytes ; la plupart des gens restent dans leur culte plutôt par convenance ou habitude que par vraie conviction ; dégoûtés des vieilles croyances et dépourvus de zèle religieux, on les dirait dans l'attente de quelque chose de nouveau sous ce rapport.

Cette inertie, en fait de religion, semble préparer des voies à deux importantes découvertes, le spiritisme et le magnétisme appelés à bouleverser le monde dans l'avenir.

JÉSUS-CHRIST

Les documents apostoliques et la divinité de Jésus-Christ forment la base du christianisme ; dépourvus d'un contrôle contemporain éclairé, ces documents ne nous offrent pas toutes les garanties désirables de vérité, mais, faute de mieux, nous commenterons leur contenu.

La première chose qui nous frappe, c'est que rien n'y annonce la divinité de Jésus-Christ, ni dans ses propres paroles, ni dans celles de ses apôtres. Il ne paraît nullement avoir l'infinité divine ; sa manière de voir présente

souvent quelque chose d'étroit, et même de choquant dans certains cas.

Le plus grand argument des théologiens en faveur de la divinité de Jésus-Christ est de dire qu'un Dieu seul a pu ainsi bouleverser le monde et y établir sa doctrine. Nous leur répondrons qu'il n'est pas besoin d'un Dieu incarné pour déterminer dans le monde de grands mouvements religieux ; ainsi Manou, Christna, le Bouddha, Mahomet, Arius, Luther et Calvin ont produit des mouvements religieux aussi importants et aussi prompts que Jésus-Christ, sans être des dieux incarnés et sans avoir besoin de miracles.

Il en est à peu près de même pour Pierre l'Ermite, promoteur des Croisades, et pour Jeanne d'Arc, libératrice du territoire français.

Un mouvement religieux réussit parfois facilement lorsqu'il est fait en temps opportun ; c'est ce qui fit réussir les personnages susnommés.

Cela nous porte à croire que les récits évangéliques et apostoliques ont surfait la personnalité de Jésus-Christ, et surtout le nombre et l'importance de ses miracles car s'ils étaient tous vrais, Jésus-Christ aurait fait un tout autre effet de son vivant, tandis que les auteurs contemporains n'en parlent presque pas et qu'Hérode et Pilate ne le connaissaient pas lors de son jugement.

Nous ferons remarquer que les miracles attribués à Jésus-Christ auraient tous eu lieu au milieu de populations grossières, crédules, disposées au fanatisme et sans un contrôle éclairé.

Ainsi, on peut admettre que les disciples de Jésus-Christ, puis leurs successeurs, par excès de zèle, ont de plus en plus surfait sa personnalité et ses miracles qu'on a fini par croire parfaitement vrais, à une époque où les gens n'étaient pas éclairés par l'imprimerie, les journaux et une solide instruction ; dépourvus de contrôle ils ajoutaient foi aux récits verbaux que la voix publique tend toujours à exagérer.

Les anciens, plus disposés que nous à l'exagération, acceptaient volontiers les hyperboles, surtout lorsqu'elles étaient favorables à leur cause. Jésus-Christ les a souvent employés, saint Jean en fait une bien forte dans le dernier verset de son évangile, en disant que Jésus-Christ a fait tant de choses que si elles étaient écrites en détail, il ne pense pas que le monde pût contenir les livres qu'on en écrirait.

La mission de Jésus-Christ a duré trois ans, environ mille cent jours. Des papyrus, représentant une surface d'un mètre carré, auraient probablement suffi pour écrire les détails de chaque jour ; en leur supposant 1 millimètre d'épaisseur, on aurait eu une pile de 1 mètre 10 de hauteur, en forçant la mesure, les manuscrits auraient occupé au plus, 3 ou 4 mètres cubes.

On voit, par cette exagération et quelques autres, qu'on ne peut pas bien compter sur l'exactitude des évangiles.

L'abbé de Feller, dans l'article de son dictionnaire concernant saint Jacques le Majeur, dit : « Il est étonnant que l'histoire des disciples de Jésus-Christ soit si peu connue, quoiqu'ils aient fait des exploits bien plus admirables que ceux d'Alexandre et de César ; car ils ont bouleversé le monde et ils ne sont connus que par des annales obscures et des actes apocryphes. »

Les exploits de César et d'Alexandre ont été constatés par de nombreux contemporains, et ils ne s'écartent pas beaucoup de ce qu'ont fait certains grands hommes modernes, tandis que les nombreux prodiges attribués à Jésus-Christ et à ses apôtres s'écartent totalement des faits ordinaires ; le peu d'effet qu'ils ont produit en général dans l'empire romain, prouve qu'ils ne sont pas fondés.

Nous voyons que des idées politiques ou religieuses, d'importantes découvertes venues à propos, bouleversent rapidement le monde sans faire appel aux miracles.

En conséquence, Jésus-Christ, esprit supérieur, mandataire élevé, apportant l'évangile en temps opportun, a bien pu produire l'important mouvement chrétien, sans être l'incarnation de la deuxième personne divine et sans les nombreux miracles qu'on lui attribue ainsi qu'à ses apôtres et disciples.

DOCTRINE DE JÉSUS-CHRIST

Nous dirons d'abord que les évangélistes ne sont pas toujours bien d'accord entre eux.

Ainsi, les deux généalogies des ancêtres de Jésus-Christ, données par Mathieu et Luc, sont notablement différentes ; le fait important du massacre des Innocents, sous le protectorat des Romains, n'est mentionné que par Mathieu ; il semble être une copie de la naissance de Christna dans l'Inde.

Mathieu est encore le seul qui mentionne la supériorité de Pierre sur ses collègues.

Les évangélistes paraissent imbus des mêmes idées générales ; ils considèrent Jésus Christ comme fils de Dieu et non comme l'incarnation de la deuxième personne divine ; ils racontent ses nombreux miracles, lesquels ont pu être ensuite exagérés par les compilateurs et les traducteurs des évangiles.

Les évangélistes s'accordent à représenter Jésus-Christ comme un personnage grave, calme et doux, malgré quelques sorties contre les Pharisiens les mauvais riches, les incrédules, et même contre ses disciples lorsqu'ils ne comprenaient pas ses paraboles.

Jésus-Christ expose sa doctrine sans esprit de suite; il parle en paraboles

parfois hyperboliques ; il ne vise pas à la clarté et ne paraît point tenir à être compris du public.

Il lance ses maximes sans explications suffisantes et n'éclaircit aucune question importante. Il exige une foi aveugle dans sa doctrine non raisonnée et manifeste une excessive sévérité contre ceux qui y font la moindre dérogation.

Sa morale est à peu près la même que celle des Védas, de Christna et de Bouddha ; mais elle est plus exagérée et moins pratique. Ce qui étonne beaucoup de la part de Jésus-Christ, c'est son souverain mépris du travail nécessaire, des moyens d'existence de l'humanité, des lumières de l'esprit et de la vie de famille.

Aucun législateur n'a autant combattu les lois sociales et les instincts humains. L'humanité ne pourrait pas exister sous un pareil régime.

Dans son sermon de la montagne rapporté par Mathieu et Luc, Jésus-Christ expose un abrégé de sa doctrine ; d'après Mathieu Jésus-Christ y énonce huit béatitudes ; dans la première il dit : *heureux les pauvres d'esprit.*

Luc ne mentionne que trois béatitudes ; et dans la première, Jésus-Christ aurait dit : *heureux vous qui êtes pauvres*, ce qui est bien différent.

Le sens des béatitudes est essentiellement moral ; ainsi il préconise la modestie, la douceur, la bienveillance, la résignation dans les maux, l'amour du devoir, la tolérance et la sympathie à l'égard de nos frères, le pardon des injures, la charité, en un mot, tout ce qui constitue la bonne morale,

Viennent ensuite une violente diatribe contre les Pharisiens, les riches, puis une énergique exhortation à ses disciples de propager sa doctrine, en les avertissant qu'ils seront persécutés à cause de lui mais qu'ils en seront bien récompensés dans les cieux.

Puis il dit qu'il est venu non pour détruire la loi (ou les prophètes), mais pour l'accomplir ; on voit que Jésus-Christ était tout à fait imbu des idées juives, car, dit-il, le ciel et et la terre passeront plutôt que la loi juive.

Ces parole expliqueraient pourquoi Jésus-Christ n'a édicté aucun code, parce qu'il maintenait l'ancienne loi, seulement il en augmentait la sévérité; ainsi il dit : 1° que celui qui se mettra en colère contre son frère méritera d'être condamné par le jugement ; 2° celui qui lui dira raca sera condamné par le conseil; 3° celui qui le traitera de fou sera passible du feu de la Gehenne. Ces trois cas, dont le dernier est puni avec une inadmissible sévérité ne sont mentionnés que par Mathieu seul.

Jésus-Christ prêche ensuite la conciliation dans les contestations, et puis la pénitence. Il ajoute : La loi juive défendait l'adultère ; moi je vous dis que quiconque aura regardé une femme pour la convoiter a déjà commis l'adultère dans son cœur.

(*A suivre.*) P.-G. Leymarie.



NÉCROLOGIE

Nous sommes attristés par la mort d'une femme charmante et éclairée, Mme Gustave de Morsier, écrivain et penseur distingué, et le Décès de M. de Montaut, ancien magistrat et membre de notre Société depuis 1870, un vieil et sincère ami.

Nous reparlerons de ces deux belles âmes.

« Ce 5 décembre, à l'âge de 74 ans, Notre Seigneur a rappelé son serviteur Nicolau Pawlowich Longowskoy, mon mari bien-aimé. Durant toute sa vie, il a été fervent et fidèle disciple du spiritisme ; pendant son séjour à Paris, il y a trente-cinq ans, il fut lié avec feu Allan Kardec, intimement.

« Notre douleur ne se soumet pas aux paroles ! Tenez-lui bon souvenir et priez pour lui.

« Votre sœur en spiritisme,

« Odessa, le 11 décembre 1895, rue de la Caserne, n° 6. »

M. LONGOWSKOY.

Mlle Palmyre Sirone, à la Chaux-de-Fonds ; Mlle Emilie Sirone, à Paris, spirites éclairées et dévouées nous annoncent la grande perte qu'elles viennent d'éprouver en la personne de leur bien-aimée et regrettée mère, Mme veuve Anna Elisabeth Sirone, dégagée dans sa 69e année, après une très longue et douloureuse maladie. Bonnes pensées à nos frères et sœurs décédés.

Le mois prochain, nous parlerons de la Société d'Etudes psychiques de Genève.

BULLETIN DES SOMMAIRES

DES REVUES ET JOURNAUX SPIRITUALISTE OU QUI ÉCHANGENT AVEC NOTRE REVUE

Les Annales des Sciences psychiques, (n° 6, novembre et décembre 1895). Dr G. B. ERMACORA : Rêves télépathiques expérimentalement provoqués. — F M. H MYERS : Expériences de W. Stainton Moses, clairvoyance dans le rêve.

Michel PETROVO-SOLOVOVO : A propos du magnétiseur Kellar.

Le Messager (Liège). — Magnétisation de « Varia ». — Les gavroches invisibles et intangibles. — Luttes sociales. — Acte de philanthropie. — Conférences à Seraing. — Assemblée de Pollux. — Les esprits alchimistes. — La table d'émeraude.

Le Moniteur spirite et magnétique (Bruxelles), BOUVERY : L'année spiritualiste de 1895. — Trois faits importants : 1° Tendance des spirites et des *modern spiritualist* à revenir à des idées plus libérales que celles suivies par la plupart d'entre eux depuis le congrès international de 1889 ; 2° publication en langue française de l'œuvre magistrale d'Aksakoff : *Animisme et spiritisme* ; 3° débat sur le congrès des religions. — *La lumière*, aventure arrivée au père Walters pour le salut d'un moribond. — B. MARTIN : Le spiritisme à Anvers. — Le problème du mal.

La Revue immortaliste de décembre 1895. — Témoignage d'une clair-

voyante. — Triple médiumnité simultanée (traduction). — J. Camille Chaigneau: Paroles sur la tombe d'un petit enfant. — Pensées des vivants et des morts sur la mort. — L'orphée de Grandmougin. — Emile di Rienzi: De Marseille à Carthage

Le Phare de Normandie (Rouen). Jésupret fils : La question sociale. — Albert la Beaucie : Au sujet de la photographie spirite. — Gaston de Messimy : Un noir pressentiment. — Pierre Loti : La Galilée.

La Vie d'outre-tombe (Charleroi), Flaam : Réflexions de nouvel an. — Ch. Fritz : Laidy Caithness, duchesse de Pomar. — Marie : Cherchez le bonheur au-delà de ce monde (communication reçue dans le sanctuaire d'Holyrood). — H. F. L'esprit d'un officier mort jeune, dans la vie d'Outre-tombe. — Baron Emil Schelling de Revel : Matérialisations d'Esprits (paix universelle de Lyon). — Nouvelles.

La Lumière (27 novembre-décembre 1895). Fin de notre quatorzième année. Salut à 1896 ! (la Direction). — Sciences et théories scientifiques, D Lux. — Mysticisme, Zrileus. — Qu'est-ce que la royauté du nouveau spiritualisme. — Le congrès des religions en 1900 : opinions générales parmi les hommes et parmi les esprits. — Le grand coup prophétisé.

Rapports de la société d'études psychiques de Genève, pour l'exercice de 1895, brochure annuelle très intéressante.

La Curiosité (Nice). E. Bosc, Démonstration de faits occultes. — M. A. B., Voyage en Astral, ou vingt nuits consécutives de dégagement conscient (suite).

La Paix universelle (Lyon), L'occultisme et le culte. — Phileen : Guru et directeur de conscience. — Déchaud : L'oubli des existences passées. — L. d'Ervieux : La femme (fin). — H. Pelletier : Qu'est-ce qu'on appelle le merveilleux ? — Goupil, Pour et contre. — Mme Cornélie : La Liberté.

L'Ame, Religion, science et sociologie, organe de l'ère nouvelle, directeur : René Caillié, à Avignon, 1er numéro : Vieux monde et monde nouveau, l'Eglise invisible, Evolution et synthèse de Ch. Barlet, par René Caillié. — Assomption du Bien-aimé par la Bien-aimée, par Jules Boés. — Les idées de M. Hyacinthe Loison, par Lucie Grange. — Le témoignage des faits, par Carl Fries. — Pensées.

Le Progrès spirite. A. Laurent de Faget Congrès ou concile ? — Compte rendu de séances, communications. — Une dictée typtologique, D. F. Rozier: Plusieurs articles reproduits de divers journaux spirites.

Revue de l'hypnotisme : Durand de Gros : l'hypnotisme et la morale. — D. Ph. Tissié, de Bordeaux : Traitement des phobies par la suggestion et par la gymnastique médicale. — M. Potel, interne des hôpitaux de Lille : Sur quelques accidents bizarres dans l'hystérie. — M. E. Boirac, Une nouvelle méthode d'expérimentation en hypnologie. — Dr Verrier, vagabondage somnambulique chez un sujet non hypnotisable mais suggestionnable. — Gilbert Dallet : Un inculpé auto-accusateur.

Revue de la France moderne, toujours aussi intéressante, publie dans son numéro de janvier une étude sur Alexandre Dumas fils, par Hyppolyte Buffenoir. — Chanson indienne, d'après Châteaubriand, par Victor M. Rendon. — Les quatre muses de M. de La Rochefoucauld, par Louis de Vaultier. — Etudes psychiques d'Aksakoff, excellent compte-rendu de cet ouvrage important, par Ismala, auquel nous adressons de nouveau tous nos remerciements. — Au gui l'an neuf, charmante poésie par A. M. Saint-Léon. — Suite et fin du Baiser de Nicole, par Edmond Coz. — Pour Suzanne (suite), par Jean Barancy. — Intemerata, sonnet, d'Achille Millien.

La Revue des Revues. — 1er et 15 janvier. — Principaux articles : Journal d'un Conclave (inédit), par Chateaubriand (8 gravures). — Druides et Barbes Gallois (illustré), par O. Berggruen. — La Photographie de la gelée (12 gravures), très intéressante étude, par James Leabheater. — Les Grandes Auditions Musicales à Paris, par L. E. Serre. — Les Baptêmes exentriques (8 gravures). — Le Procès et l'Exécution de Louis XVI, d'après des documents

inédits. — La Situation de l'Alsace-Lorraine en 1895, par le Dr Haas. — Catholiques et Protestants (résurrection des luttes du Moyen Age), par M. H. Draussin.

Le Devoir. — Revue des questions sociales (Guise, Aisne), suite de la Bibliographie complète, de A. Godin, fondateur du Familistère. — La Lutte contre l'alcoolisme, par J. Pascaly. — La Question de la paix. — Mouvement féministe.

Les Etats-Unis d'Europe, journal de la ligue internationale de la paix et de la liberté (Genève). — Autonomie de la personne humaine. — Suffrage universel. — Fédération républicaine des peuples d Europe. — Liberté de penser, de parler, de publier, de se réunir. — Liberté du travail individuel ou collectif sans exploitation. — Liberté des contrats; liberté de coalition et d'association, solidarité, fraternité. — Instruction intégrale, professionnelle, laïque, gratuite, obligatoire au degré primaire. — Egalité de droits pour les deux sexes. — L'accès à la propriété individuelle ou collective par le travail facilité à tous et à toutes. — Séparation des Eglises avec l'Ecole et l'Etat. — Négation du droit de guerre, négation du droit de conquête, légitimité du droit de défense, substitution des milices nationales aux armées permanentes. — Abolition de la peine de mort, le droit de punir limité au droit de défense — Arbitrage international, traités d'arbitrage permanent, création d'un Code international, neutralisation.

L'Orient, organe national ottoman, la *Turquie*, organe spécial des intérêts de l'Empire ottoman, annoncent pour le jeudi 30 janvier la dixième fête nationale ottomane organisée par Nicolaïdes, directeur du journal *L'Orient*, sous le patronage de S. Exc. Salih Munir Bey, ambassadeur de Turquie, à l'occasion de l'anniversaire de naissance de S. M. I. Le Sultan.

L'Echo de la Semaine, politique et littéraire, portrait de Paul Verlaine et son portrait littéraire. — Le Théâtre de Florian, par Léo Claretie. — L'Ecriture artiste, par Paul Brulat. Discours de réception de M. *Jules Lemaître* à l'Académie française. — Une amusante fantaisie rimée: sur l'omnibus, de Miguelzamacoïs. — Un très joli sonnet, de A. Christophle.

Les Traitements naturels sans remèdes, ni opérations, et le système Kneipp (Paris). — Traitement de la variole (petite vérole), son origine, la façon de s'en préserver (sans vaccin) et sa guérison par les moyens naturels. — La vapeur chez soi.

L'Algérie agricole. — Histoire des Phosphates. — Considérations théoriques et pratiques sur la vinification et la viniculture en Algérie, par J. Rouanet. — Mouvement commercial de l'Algérie.

La Géographie. — Revue géographique et coloniale, Paul Barré. — Bilan géographique de 1895, F. Alexis M. G. — Distribution géographique des oiseaux, Jules Foret. — De l'origine des Basques, L. d'Abartiague. — Les tremblements de terre, de San Juan, et la Rioja, traduction de A. de Monsanto. — L'Ile Norfolk, G. Depping. — L'Afrique, Fernand Donné.

Le Génie. — Le grand canal de France, colonel Ortus. — Le grisou et l'acide carbonique, Vte J. Le Noble. — La Crémone, G. de St-Riquier. — L'insubmersible, Détrois-Bruel. — Nouvelles diverses, Saint-Girons. — Hors Paris, A. Garçon. — Nouvelles agricoles, A. Labry. — Traction méc. des tramways, Ch. de Féral. — Le Temple de Tritchengour, F. Z. Koslowski. — Nouvelles inventions, A. Kanter.

Les revues et journaux spiritualistes étrangers qui désirent avoir leurs sommaires insérés dans notre *Revue*, sont priés de nous envoyer ce document traduit en français, du 10 au 15 de chaque mois.

Le Gérant: H. JOLY.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone.*



39e ANNÉE. N° 3. 1er MARS 1896.

RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES

Suite, voir la *Revue* de février 1896.

Mais comme dans une même cause il ne peut pas y avoir deux vérités contraires, l'une des deux est fausse.

Le dogme de la prescience divine est soutenu par tous les théologiens, par la plupart des philosophes, par les Esprits et accepté par la raison, on est donc en droit de l'admettre comme vrai ; tandis que les trois dogmes manquant de preuves, sont combattus par la raison et le spiritisme. Leur principal appui est dans l'Église romaine qui a basé sur eux sa doctrine fantaisiste et d'après cela, nous les arguons de faux.

L'Église voyant la contradiction manifeste, a employé son moyen habituel dans les questions embarrassantes; elle a couvert d'un voile mystérieux les trois dogmes faux. Pour l'Église, le mot mystère sert à voiler une contradiction, ou une absurdité, plutôt qu'il ne désigne l'impossibilité de connaître ou d'expliquer les causes premières.

Dans le paragraphe suivant nous étudierons la cause des invraisemblances et des absurdités qui se trouvent dans les religions.

DES ABSURDITÉS.

M. Nicolas et certains théologiens ont soutenu que plus les dogmes religieux paraissent absurdes, plus ils sont vrais, parce que les hommes n'auraient jamais eu l'idée de les inventer; c'est la preuve qu'ils ont été révélés!

Dieu doit se trouver étrangement honoré, d'être jugé par des théologiens plus capable que les hommes d'inventer des absurdités.

Ces théologiens ajoutent que la sanction des dites absurdités est complète, lorsque l'humanité les adopte dans ses croyances, car, en masse, elle est infaillible!

D'après cette assertion paradoxale, toutes les absurdités des anciennes religions, les erreurs des sciences et des mœurs, auraient dû être vraies, puisqu'elles étaient adoptées sans discussion par l'opinion générale, c'est bien souvent le contraire ; la croyance générale accrédite les erreurs qui flattent l'imagination; la généralité des gens ne se donnant pas la peine d'examiner les questions s'en rapportent au témoignage de l'opinion publique et tendent même à l'exagérer.

L'imagination est la plus active de nos facultés ; elle fonctionne constamment, même pendant le sommeil et si elle n'est pas contenue par la raison, ou par des occupations sérieuses, sa dévorante activité exige toujours de nouveaux aliments, à tel point que la réalité des choses ne lui suffisant pas, elle en demande aux fictions qui lui procurent les agréments et les émotions de la réalité.

Ce fait nous explique le goût de tous les peuples pour les fictions de la poésie, du théâtre, des contes et des romans, et pour tout ce qui est merveilleux, sans se préoccuper le moins du monde de leur vraisemblance; c'est ce qui tend à fausser les intelligences qui s'habituent à prendre le fictif pour le vrai.

Les fondateurs et organisateurs de religion ont tous employé ou accepté ce moyen, en cherchant à capter l'imagination de leurs fidèles par des récits merveilleux, des faits miraculeux, des cérémonies pompeuses et des mystères. Ainsi, la religion grecque n'est qu'une suite de fables; la Bible est pleine de faits surnaturels ou invraisemblables; le Coran, de descriptions fantastiques; le catholicisme, de récits de nombreux miracles. Dans son enseignement moral, Jésus-Christ a parfois employé l'hyperbole, il a généralement exagéré la sévérité de ses prescriptions ; sa doctrine, prise à la lettre, est un idéal de perfection peu praticable.

Les évangélistes et leurs compilateurs ont certainement exagéré les prodiges de Jésus, car s'ils avaient été tous réels, ils auraient eu un bien plus

grand effet dans l'empire romain, où sa personnalité a été peu connue pendant les deux premiers siècles; tandis que, le christianisme, venu en temps opportun, s'est répandu beaucoup plus vite, et pour ainsi dire de lui-même.

Quant à l'Église, en formulant sa doctrine, elle y a intercalé de nombreux faits merveilleux, invraisemblables et parfois contradictoires, que les populations entraînées par l'imagination plutôt que par le raisonnement ont acceptés avec une naïve crédulité.

Dans ces derniers se trouvent les quatre récits contradictoires de l'origine de Jésus-Christ. D'après la Bible et les prophètes, Jésus Christ descendrait d'Abraham, par Joseph son père: suivant l'évangile, il aurait été conçu par le Saint-Esprit; d'après l'Église, il serait l'incarnation de la deuxième personne divine et Jésus-Christ et ses apôtres ont toujours dit qu'il était le fils de la première, et non l'incarnation de la deuxième. De ces quatre contradictions, la plus vraisemblable est que Jésus-Christ est une émanation de la première personne.

Ainsi, de tout temps les peuples ont accepté volontiers les faits merveilleux et les absurdités de leur culte, sans les révoquer en doute. Les hérésiarques ont discuté certains points de la doctrine catholique, mais nullement les faits merveilleux et invraisemblables qui leur servent de bases. Le protestantisme les a acceptés sans discussion, ainsi que le siècle littéraire de Louis XIV, parce que, jusqu'alors, la faculté dominante des populations était l'imagination qui se repaît volontiers de choses et de spectacles merveilleux, ce qui soutient la foi.

Mais le XVIII[e] siècle se fait remarquer par ses progrès en mathématique et en astronomie; l'horizon des sciences s'agrandit, les caractères se modifient, la raison devient la faculté essentielle, le goût des recherches et d'inventions se manifeste énergiquement; d'illustres philosophes discutent les bases du catholicisme et sont écoutés; la foi faiblit, le peuple français si longtemps tenu en tutelle, se réveille, il proclame les droits de l'homme et inaugure la plus grande des révolutions, dont les conséquences sont incalculables; mais impatient, impétueux et agressif, il emploie souvent des moyens violents dans l'application de ses idées, et ne modère pas assez ses attaques contre ses adversaires, que ce soit à la guerre, en politique et en religion; alors il dépasse le but.

Généralement, ce qui dépasse le but profite aux adversaires; ce fut ce qui arriva, dans notre grande révolution; ses violences ont amené une réaction et diminué ses bons effets.

De nos jours un effet analogue tend à se reproduire, mais le cléricalisme s'abuse en croyant reprendre son ancienne influence, la réaction



n'est pas profonde ; elle provient des fautes que la démocratie à commises, par inexpérience. Les croyances aveugles du catholicisme, ses mystères, ses invraisemblances dénuées de preuves ne sont plus acceptés avec enthousiasme ; on les maintient par habitude, par convenance et parce qu'on n'a rien de mieux en fait de religion, et que lès conservateurs considèrent le clergé comme l'arbre du salut.

Mais lorsque le spiritisme qui débute sera convenablement constitué, on verra sa supériorité sur les vieilles religions ; qui peut prévoir les effets qu'il est appelé à produire dans le monde ? Les systèmes nouveaux exigent une longue incubation, mais leur développement est rapide, lorsque les circonstances leur sont favorables.

Le spiritisme ne donne pas de détails bien précis sur la nature de Dieu ; la plupart sont au-dessus de notre portée, dans l'état actuel de nos connaissances. Dans ce que nous pouvons comprendre, il nous dit : Tout est sorti de Dieu substance intelligente universelle, qui meut, qui est l'ordre et la raison même ; tout tend à y rentrer, en passant par la route progressive des perfections, double courant de création qui émane de lui et d'attraction qui tend à y retourner.

Dieu serait donc à la fois, esprit et substance aromale ; une émanation physico-chimique constante de Dieu produirait la substance universelle nécessaire aux corps plastiques, car il se sert du fluide primordial et neutre plongé en lui ; la matière proviendrait de la condensation de ce fluide, déterminé par une action physico-chimique de Dieu, substance fluidique et directive.

L'unité d'être est le caractère principal de la nature ; il n'y a qu'un seul Dieu ou une seule substance à deux états, l'actif et le passif, une seule force. L'esprit de l'homme, émané de Dieu, en est un reflet affaibli.

Les facultés, quoique finies, peuvent se développer à l'infini et devenir des perfections relatives et infinies.

Dans l'homme existe un fluide inférieur à celui de l'esprit ; tous deux émanent de Dieu raison — mouvement. Ainsi, la vie fluidique ou instinctive est soumise à l'esprit qui pénètre tous les êtres et les dispose au progrès ; au dessous est la vie automatique, ou élective.

Dieu seul possède la puissance divine, spirituelle et aromale ; il n'a ni passé, ni avenir ; les créations lui sont toutes présentes ; il les voit en lui, comme il les a pensées et voulues.

Les fluides neutres ne sont rien pour Dieu ; il peut exister sans eux ; ce sont, simplement, ses agents de manifestations extérieures et ils n'ont d'effet que pour les êtres créés.

Dieu n'est pas renfermé ; mais il renferme ou contient tout.

Le panthéisme confond Dieu avec la nature qu'il divinise, tandis que, le spiritisme dit que Dieu, substance et principe actif et directif, ou fluide universel intelligent, contient en lui-même la nature et les créations, comme l'esprit humain contient des idées qu'il manifeste en les exécutant.

L'homme n'est ni son idée, ni son œuvre; il peut les exprimer au dehors mais elles restent encore en lui, par la conception.

Ainsi Dieu, principe et substance active intelligente, produit infiniment des créations avec un ordre et une raison absolue, de même que l'esprit humain émet des pensées sans rien perdre de sa substance. L'homme ne peut se représenter intégralement l'infinité divine ; il ne peut, dans son état actuel, concevoir que des idées limitées.

Toutes les créations plastiques proviennent du fluide universel neutre, substance passive qui se concrète sous la volonté toujours active de Dieu.

Tous les corps plastiques jaillissent de ce fluide neutre, par des degrés plus ou moins perfectionnés et perfectionnables. Toute créature organisée naît d'un germe actif capable de diriger et d'agir sur son espèce; ce germe intelligent a la faculté créatrice de s'assimiler les atomes qui lui sont nécessaires.

Ainsi, ce fluide universel, état de substance neutre, coéternel à Dieu substance active, sert à la génération de toutes choses plastiques.

Le christianisme dit que Dieu a tiré la matière du néant; tandis que le spiritisme dit, que Dieu l'a tiré de la substance ou du fluide universel, ou du fluide passif neutre, qui est un état de la substance infinie, ce qui est bien plus rationnel et surtout plus juste... que nous ne comprenons pas davantage

Nous ne suivons pas les esprits dans leurs explications généralement peu précises des fluides et de la création ; ces questions nous semblent prématurées pour nos connaissances psychiques et physiques; nous ne comprenons pas toujours bien le langage souvent mystique des esprits.

Malgré ces points obscurs, le spiritisme explique bien mieux que la philosophie, et d'une manière plus probante, l'existence et la nature de l'état de la substance de Dieu ; il combat mieux les systèmes opposés, dont le principal est : le naturalisme qui affirme que Dieu n'est rien, et que la nature est tout; que Dieu c'est un vain mot, désignant l'ensemble des êtres finis; que le monde n'ayant pas été créé est éternel. Ce système, c'est l'athéisme.

Le dualisme des anciens établissait Dieu et le monde, comme existant séparément; la matière qui avait existé de toute éternité, avait été simplement arrangée par Dieu, qui n'était pas le créateur, mais seulement l'ordonnateur du monde, la matière étant informe et pouvant se prêter à toute espèce de combinaisons.

Ce système n'est pas soutenable; la matière étant éternelle et increéée, eût été un autre Dieu actif; il y aurait eu deux dieux incomplets, se limitant l'un l'autre par leur infinité, et deux infinis s'excluent mutuellement.

Le spiritisme explique mieux les choses, en disant que la matière, à l'état passif et neutre, est plongée comme substance aromale, dans la substance active ou état de l'esprit divin. Dieu se sert constamment de ce fluide universel et neutre, pour réaliser au moyen de combinaisons physico-chimiques toutes les sphères indispensables à ses manifestations matérielles extérieures.

Cette explication nous paraît d'autant plus vraisemblable, que la matière est infiniment petite par rapport à l'immensité du vide considérable apparent; d'après des *calculs approximatifs*, il en est qui ont trouvé, que dans la partie sidérale appréciable, la matière des astres serait de deux à vingt septillionièmes du vide, soit une fraction dont le numérateur représentant la matière astrale, serait de deux à vingt et dont le dénominateur, représentant le vide, serait l'unité suivie de vingt-quatre zéros.

Le dualisme établissait Dieu et la matière comme deux dieux distincts; or le panthéisme soutient que la création n'est pas distincte de Dieu, que le monde et Dieu ne font qu'un; ainsi, dans le panthéisme, il n'existe qu'un seul être universel à qui on conserve le nom de Dieu; le monde et l'humanité ne sont que des manifestations de cet être unique qui, en vivant, produit l'univers et l'humanité, de même que notre âme enfante des pensées et des volontés qui n'ont, hors de nous, aucune existence indépendante.

Ainsi de par le panthéisme, c'est Dieu qui vit dans les éléments du monde et qui vit et pense en nous; tout ce que nous voyons et touchons fait partie de sa substance; nulle part il n'existe d'autre activité que la sienne. La personnalité humaine n'existe pas, et l'homme n'est plus qu'une des formes particulières et éphémères de la vie universelle.

Le panthéisme conduit au matérialisme; il nie la prescience divine dirigeant l'humanité, s'intéressant à ses progrès vers le bien, en la remplaçant par une puissance universelle qui dirige fatalement le monde.

De nos jours, le panthéisme revêt plusieurs formes : le transformisme, qui affirme la transformation progressive des espèces végétales et animales en est une branche; d'après lui, tous les êtres progresseraient d'une génération à l'autre, fatalement, et sans en avoir conscience; après un nombre suffisant de générations, ils seraient tous transformés en espèces plus élevées par la puissance occulte qui dirige l'univers.

Nous ferons remarquer, disent-ils, qu'il n'y a que l'esprit humain qui soit

susceptible d'importants progrès dans le monde, parce qu'il est si flexible, qu'il a conscience de lui-même, et sè connaît; il comprend qu'il peut toujours faire mieux et profiter des améliorations acquises ; mais, pour cela, il faut que ses instincts soient dirigés par la raison ; alors, il peut comprendre l'utilité du progrès et le rechercher, tandis qu'on voit certaines peuplades sauvages, incapables d'elles-mêmes d'avoir l'idée et de sentir le besoin du progrès ; elles paraissent devoir rester indéfiniment dans leur état primitif.

Or, pour progresser, outre des dispositions naturelles, certaines conditions d'indépendance, de sécurité et autres sont nécessaires ; il faut se trouver dans un milieu propice au progrès et le rechercher volontairement ; ainsi, on ne progresse guère dans l'indigence, parce que les difficultés de l'existence préoccupent trop ; et dans l'esclavage parce qu'on est abruti par la sujétion ; dans l'isolement parce qu'on y est dépourvu de stimulant, de contrôle et d'exemple.

Cela nous explique les difficultés et la lenteur des progrès humains, depuis les temps historiques ! D'autant plus que les hommes peuvent perdre facilement la civilisation acquise, ainsi que des naufragés civilisés, jetés, dénués de tout, sur une île lointaine et déserte, sans rapports possibles avec l'humanité (comme cela a dû arriver plus d'une fois dans les temps anciens).

Que pendant les époques diluviennes, où l'humanité était localisée, une vaste contrée ait été brusquement envahie par les eaux ; quelques indigènes auront pu échapper à la mort en se sauvant sur de hautes montagnes, mais pendant et après l'inondation, ils se trouveront dépourvus de tout ; dans les deux cas les échappés du naufrage et de l'inondation chercheront à se nourrir, à se loger, à se vêtir comme ils pourront ; ils seront obligés de se créer un outillage grossier, des armes en pierre et en bois ; privés de livres et de tout moyen d'étude, ils oublieront une bonne partie de ce qu'ils savent et leurs descendants l'oublieront tout à fait ; au bout de quelques générations ils seront complètement redevenus sauvages, adaptant leur manière de vivre aux ressources naturelles du pays.

Les religions, en transformisme, ont une grande influence sur la civilisation humaine : le paganisme développait la littérature et les arts, mais dénaturait la morale ; le catholicisme développe la morale et l'imagination, mais il affaiblit le jugement ; le mahométisme qui n'est bon que pour la conquête, finit par annuler l'activité humaine par son fatalisme.

Une bonne éducation est indispensable aux hommes, ce qui les différentie des animaux, qui naturellement s'élèvent seuls et ne peuvent transmettre à leurs descendants ce que l'homme leur a appris.



On peut dire que l'éducation fait l'homme ; le principal avantage de ses facultés est de le rendre apte à la bien recevoir ; sans aucune éducation, l'homme n'a aucune valeur ; l'enfant laissé seul n'est pas viable. Cela nous prouve que les hommes sont faits pour vivre en société, et qu'ils doivent s'entr'aider réciproquement, solidairement et que pour progresser, l'homme a besoin d'être en rapport avec ses semblables ; c'est ce qui a fait dire : Malheur à l'homme seul !

Les transformistes ont écrit que les descendants des Aryas pouvaient seuls progresser d'eux-mêmes, car on voit que toutes les autres races sont stationnaires ou déclinent.

Depuis les temps anciens, l'homme civilisé a beaucoup progressé dans les sciences naturelles, morales et économiques ; mais il ne paraît pas qu'il ait progressé en intelligence, en poésie, en littérature, dans certains arts et en force physique ; les documents religieux et littéraires des Indous, des Egyptiens et des Grecs, nous prouvent que leurs auteurs avaient des idées tout aussi justes et aussi élevées qu'on peut les avoir aujourd'hui, quoiqu'ils fussent dépourvus de nos puissants moyens mécaniques ; la grandeur et la solidité de leurs monuments nous étonnent.

Si l'homme a progressé dans certaines sciences, il ne paraît point avoir progressé dans ses facultés naturelles, depuis qu'il nous a laissé des produits de ses œuvres.

Quant aux animaux, rien ne prouve qu'ils aient progressé depuis que l'homme en a employé à son service ; l'éducation qu'il leur donne est particulière à chacun d'eux, ils ne peuvent pas la transmettre à leurs descendants ; si l'homme leur rend la liberté, au bout de deux ou trois générations, par un effet d'atavisme, ils reprennent l'état sauvage.

Ainsi, l'observation attentive des faits, démontre que l'homme et les animaux progressent fatalement de génération en génération, que leur transformation physique est nulle, et que leurs progrès intellectuels, très limités pour les animaux, indéfinis pour l'homme, ne sont dus qu'à l'éducation qu'ils reçoivent.

La paléontologie nous prouve que les espèces ne progressent pas ; elle nous montre une foule d'animaux apparaissant à toutes les époques, et en dernier lieu, l'homme, sans aucune liaison avec les espèces précédentes.

Ainsi, conclut le Transformiste, tout indique que les espèces sont fixées, qu'elles sont créées, ainsi que l'homme, avec toutes leurs facultés physiques et intellectuelles, pour s'adapter convenablement au milieu où elles se trouvent ; qu'elles ne progressent pas mais qu'elles déclinent ou disparaissent, lorsque le milieu géologique ne leur convient plus ; alors

elles sont remplacées par des espèces, parfois d'un genre ou d'un ordre tout différent.

Ainsi, le transformisme qui est une doctrine panthéiste, affirme que l'homme, ainsi que les animaux, progressent fatalement et inconsciemment sous tous les rapports, par les seules forces de la nature, ce qui annule son libre arbitre.

Au contraire, le spiritisme et l'observation, nous font voir que l'homme ne progresse intellectuellement que dans certaines conditions favorables, avec l'aide de sa volonté, et qu'il peut seul faire progresser les animaux et les produits de son travail.

En conséquence, le transformisme, branche du panthéisme, tendant au matérialisme, doit en conséquence être rejeté par les spirites.

PROVIDENCE

La Providence est l'action perpétuelle de Dieu sur ses créatures, pour les conserver et les diriger selon ses vues.

Le *Théisme* est la croyance à un Dieu providentiel.

Le *Déisme* admet l'existence de Dieu mais il nie la Providence et la révélation; il a été soutenu dans l'antiquité, et par les philosophes du XVIII[e] siècle.

Ce système qui admet que Dieu a créé le monde et l'humanité, et les a ensuite abandonnés en les laissant entièremeut livrés à eux, est contraire à la raison et au spiritisme; il est maintenant remplacé par le Panthéisme.

Le spiritisme est d'accord avec la Théodicée, pour admettre la Providence divine, mais ils le sont moins : pour expliquer la cause du mal si répandu dans le monde ; la perturbation fréquente des éléments qui produit de si grands fléaux; la lutte entre les êtres vivants pour les besoins de leur existence ; les privations nombreuses que tant de gens éprouvent ; les guerres si fréquentes que les peuples se font entre eux ; tous les chagrins et les maladies qui affligent l'humanité ; la mort avec son cortège de souffrances et de terreurs concernant la vie future ; enfin une foule d'autres maux physiques.

Les adversaires de la Providence partent de là pour soutenir qu'elle n'existe pas, ou ne veille pas sur un monde où règnent tant de fléaux.

La philosophie est assez embarrassée pour y répondre ; elle dit : quand même nous ne trouverions pas l'explication de la cause du mal, comme nous ne connaissons qu'imparfaitement les desseins de Dieu, sa bonté, sa justice et sa sagesse étant admises, nous devons penser qu'en cela, il a une raison qui nous est inconnue, et que nous devons juger les ouvrages de Dieu

comme Socrate jugeait ceux d'Héraclite en disant : « Tout ce que j'en ai entendu me plaît ; je crois que le reste me plairait autant, si je l'entendais ».

La théodicée ajoute que l'homme étant une créature, ne peut pas être parfait ; mais Dieu lui a donné une belle faculté, c'est de pouvoir se perfectionner indéfiniment, car nous ne connaissons pas la somme toujours croissante de bien que peuvent nous donner les siècles à venir. Une notable augmentation de bonheur en ce monde d'épreuves nous paraît bien incertaine ; elle ne profiterait qu'à nos arrière-descendants.

Le spiritisme est plus rationnel et plus consolant, en nous apprenant que nous sommes les propres artisans de notre bonheur futur, suivant notre mérite en cette vie et dans les suivantes.

La philosophie dit que la souffrance nous est utile pour nous avertir à temps d'un grand nombre de dangers mortels; elle nous stimule au travail pour éviter les souffrances de la misère, et à l'étude pour nous disposer au progrès ; enfin, en nous empêchant d'abuser de certains plaisirs nuisibles à l'âme et au corps.

Dans beaucoup de cas, la souffrance est due à nos vices et à nos fautes ; une bonne conduite tend à nous les faire éviter.

Telles sont les principales explications que la théodicée donne des causes de la douleur.

Quelques philosophes optimistes prétendent qu'on exagère les maux de cette vie ; que pour ceux qui savent bien en user, elle offre généralement plus de biens que de maux ; que l'exercice bien accompli de toutes nos facultés est un bien réel ; que si nous savions convenablement jouir des biens que la nature met à notre portée, peu d'hommes auraient à se plaindre de leur sort ; que souvent l'homme est cause de son bonheur ou de son malheur ; que si nous savions être sages, nous serions plus heureux, et que la plupart de nos maux proviennent de l'imprudence, de la conduite et de la passion des hommes dont la Providence n'est pas responsable !

S'il y a quelque chose de vrai dans l'opinion de ces philosophes, leur optimisme concernant la vie humaine est exagéré, le bonheur n'étant pas l'état normal de ce monde.

Pendant toute son existence, ajoute la Théodicée, l'homme est en butte à une foule de besoins impérieux, principalement physiques ; ces besoins non satisfaits se transforment en douleur plus ou moins forte, tandis que leur satisfaction fait ordinairement éprouver une sensation de plaisir.

Généralement, les plaisirs proviennent de souffrances supprimées ou de besoins satisfaits momentanément, mais ils ne constituent pas un bonheur

réel et stable ; assouvis avec excès ils peuvent même causer des maux plus ou moins grands.

Mais outre la non satisfaction de ses besoins, l'homme est exposé à une foule d'autres maux, aux maladies, aux chagrins de famille, aux déceptions, aux revers de fortune, à beaucoup d'inquiétudes et d'ennuis, et pour fin dernière, la mort et l'effrayant tableau que les religions lui font de la vie future.

Ainsi, il est impossible que l'homme, même fortuné, puisse être vraiment heureux dans de pareilles conditions ; mais il peut être plus ou moins malheureux, tant par sa faute que par l'ingratitude du sort.

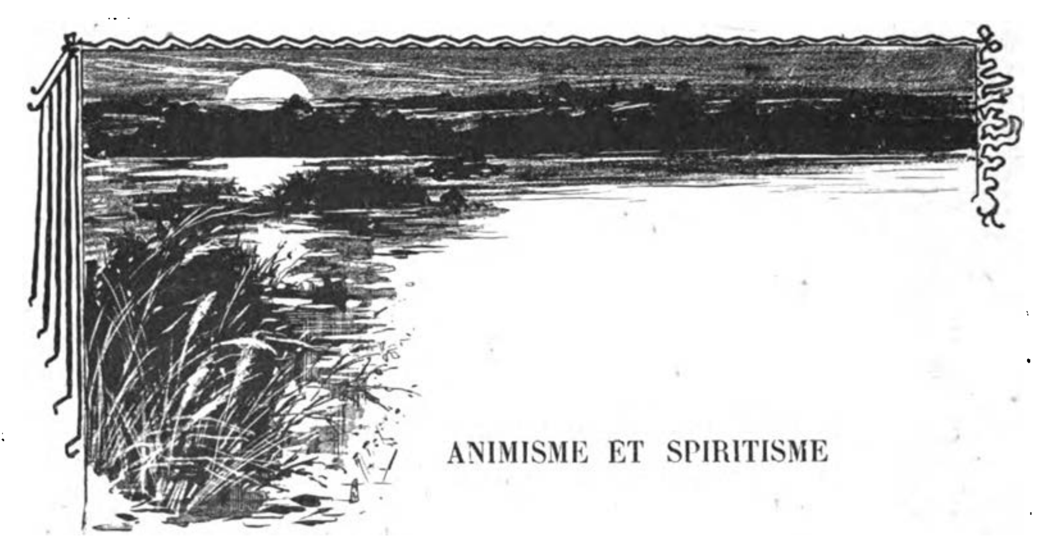
La théodicée termine en disant que le mal n'est pas un être réel, mais une négation du bien ; mal renseignée sur la destinée humaine, elle méconnait la vraie cause du mal et de l'inégalité avec laquelle il afflige les humains, ce qui fait que ses explications satisfont peu la raison.

Le spiritisme en admettant la pluralité des existences, explique bien mieux la cause de nos maux. Notre terre n'est point un lieu de délices, mais un atelier où les humains s'incarnent temporairement, y subissant des punitions volontaires pour purger les fautes de leur vie précédente, ou pour s'épurer de certains défauts inhérents à leur caractère; les souffrances physiques et morales qui leur sont inégalement réparties, paraissent être nécessaires, pour assouplir certains esprits peu disposés à l'obéissance, et les forcer à suivre la voie du bien.

Connaissant ainsi la cause et l'utilité de ses maux, puisqu'il en fait le choix avant de s'incarner, l'homme les supportera avec plus de résignation, il comprendra mieux les avantages du devoir et du juste ; sans être réellement heureux, il sera moins malheureux en cette existence.

(*A suivre.*) P. G. LEYMARIE.





ANIMISME ET SPIRITISME

Tiré de la *Revue Médicale* du 2 février 1896.

Le titre, que nous plaçons en tête des réflexions qui suivent, est celui d'un ouvrage fort intéressant, qui vient d'être traduit du russe (1) et qui touche à d'importantes questions ayant un rapport direct avec les sciences psychologiques. Le mot « spiritisme » ne provoque plus, comme naguère, une « sainte horreur » chez les savants ; tout au plus est-il accueilli par un sourire significatif ou un haussement d'épaules par quelques-uns, tandis que d'autres, moins intransigeants, consentent du moins à examiner les faits dits spiritiques ou médiumniques ; quelques-uns même ont eu le courage, et il en faut, de les soumettre à de patientes recherches et à des expériences sérieuses.

Nous n'avons à nous préoccuper que de ceux qui, ne rejetant pas de parti pris les faits eux-mêmes, ont bien voulu les soumettre soit à l'analyse psychologique pure, soit à un examen philosophique impartial, et de ceux qui, partisans de la nouvelle école spiritualiste, prétendent jeter les bases d'une science nouvelle : la *métaphysique expérimentale*. Cela fait trois points de vue bien distincts et l'on ne saurait trouver une occasion plus favorable que la publication de l'ouvrage du savant russe, pour faire de toutes ces opinions divergentes une analyse sinon complète, la place nous étant mesurée, du moins suffisante pour donner une idée approximative des explications proposées par les représentants de ces trois écoles. Les auteurs dont nous analyserons les théories sont : Aksakof, le Dr von Hartman et Pierre Janet.

Aksakof, un spirite dans le sens absolu du mot, part des faits de *télépathie*, dont l'authenticité n'est plus douteuse depuis les savants travaux de la société de psychologie expérimentale de Londres, qui a laborieusement

(1) *Animisme et Spiritisme*, par A. Aksakof. Traduction française de Berthold Sandow. A la librairie, 12 rue du Sommerard, Paris, gr. in-8° de 700 pages, 10 fr.

établi la statistique de ces « phantasms of the living », connus en France sous le nom d'*hallucinations télépathiques* — et souvent désignées du nom d'*hallucinations véridiques* (deux mots qui jurent d'être ensemble). Ces phénomènes constituent, pour Aksakof, un degré transitoire à l'acceptation d'une force agissante extra-humaine.

Le philosophe von Hartmann essaie d'expliquer les faits médiumniques par des hypothèses « naturelles », telles que la force nerveuse, l'hallucination, et il a recours en dernière analyse à l' « Inconscient » pour faire rentrer tous les phénomènes en question dans son système philosophique.

Enfin, Pierre Janet, l'éminent psychologue français, s'efforce de prouver que toute la phénoménologie du spiritisme n'est que le résultat d'un état pathologique du médium. Dans son ouvrage : *L'automatisme psychologique*, paru un an avant l'édition originale allemande du livre d'Aksakof, il traite longuement du spiritisme et, tout en lui accordant une importance considérable pour avoir mis en lumière toute une catégorie de faits jusqu'alors négligés par la science, il prétend expliquer ces faits en se plaçant exclusivement sur le terrain psychologique, ou mieux psycho-pathologique. Selon lui, un médium serait un sujet chez lequel l'état de désagrégation psychologique survient facilement (*Autom.*, p. 401 ; Aksahof, p. XXVIII). Certes oui, la désagrégation psychologique, ainsi que l'ont démontré d'ailleurs Ch. Richet et Myers, a pour elle le résultat de nombreuses expériences, et nous ne pouvons faire un reproche à P. Janet de l'appliquer à l'explication de certains phénomènes psychologiques obscurs et même à une partie de ceux du spiritisme. Mais outre que le dernier mot n'a pas été dit sur cette théorie, il a tort de lui donner une ampleur qu'elle ne comporte pas et de chercher à y faire rentrer de force tous les faits *connus* de source médiumnique. Ce n'est pas le savant éminent qu'est P. Janet que nous blâmons, c'est cette tendance générale chez les savants, qui est une grosse faute de logique, de donner à leurs hypothèses, si grandioses qu'elles soient, une extension exagérée qui ne peut que les rendre boiteuses.

Supposons un lecteur, peu familiarisé avec la psychologie, et cherchant, dans le P. Janet, une solution sérieuse et naturelle des problèmes si passionnants soulevés par le spiritisme ; il est certain que ce lecteur sera profondément désillusionné ; il tombera dans une grande perplexité dès qu'il s'efforcera de suivre, dans son développement, la méthode employée par P. Janet, pour *imposer* en quelque sorte son explication si laborieuse, quoique scientifique, aux phénomènes spirites ; il sera surtout frappé de la parfaite désinvolture avec laquelle il rejette une série de faits pour ne retenir que ceux qui lui permettent de faire prévaloir, coûte que coûte, les théories qui lui sont chères. Mais peut-être les faits qu'il a laissés passer par le crible

n'en a-t-il pas saisi toute l'importance, ou dans son for intérieur les nie-t-il! Quoi qu'il en soit, on est de prime abord étonné de l'omission de plusieurs catégories de faits se rapportant au même champ d'observation.

Pour expliquer à sa façon le spiritisme, P. Janet s'appuie d'abord sur les travaux du professeur Richet (qui a depuis longtemps accepté les faits de télépathie) et il prend pour point de départ certaines théories émises il y a une quarantaine d'années sous le pseudonyme de Gros-Jean (Aut. ps., p. 397), c'est-à-dire bien antérieures aux expériences instituées par Crookes, Zollner, Okhorovitz, Richet, Lombroso, etc., expériences qui, cependant, sont loin de manquer d'intérêt et ont fourni des résultats scientifiquement établis. Or, une des règles primordiales en logique, c'est qu'une hypothèse doit englober tous les faits qu'elle prétend expliquer. Que voyons-nous ici? P. Janet choisit les faits qui peuvent rentrer dans sa théorie de la désagrégation psychologique et il ignore ceux *de même nature*, remarquons-le bien, qui y sont réfractaires. Non qu'il les nie, car nous lisons à la page 387 :

« Les spirites désignent sous le nom de phénomènes physiques ceux qui se produisent en dehors du médium et en apparence sans son intervention: les coups dans les murs, la fameuse écriture directe qui a lieu loin du médium au moyen d'un crayon marchant tout seul, et surtout les soulèvements de table sans contact, les soulèvements d'objets non touchés qui ont été si bien étudiés par Gasparin et Crookes. Ces choses, au moins les dernières, ne doivent pas être niées à la légère ; ce sont peut-être les éléments d'une science future dont on parlera plus tard, mais, de toutes manières, elles n'ont pas à intervenir dans notre étude. »

Semblable attitude vis-à-vis de faits dûment constatés, et de même nature que ceux que l'on a acceptés, ne saurait être admissible. P. Janet se condamne lui-même en disant (p. 395) :

« On comprend alors pourquoi les explications de Chevreul, comme celles de Faraday et de Carpenter, ont été raillées par les véritables spirites, c'est qu'elles restaient aussi au-dessous de la question principale. »

Eh bien! le même argument peut être appliqué à P. Janet, *à fortiori*. Il ne tient compte que d'un nombre restreint de faits pour l'explication desquels il n'est pas nécessaire d'admettre l'existence d'une puissance résidant en dehors du médium, et il leur assigne naturellement comme cause les symptômes psycho-pathologiques qui les accompagnent, et de plus attribue par analogie (?) — ou plutôt par une extension que rien ne justifie, — la même cause aux faits négligés par lui. Il est donc permis de demander à l'éminent psychologue comment se comporterait sa théorie devant des phénomènes tout aussi bien et scientifiquement établis tels que l'apparition de doubles, le déplacement d'objets à distance, les communications

qui sont au-dessus du niveau intellectuel du médium, la médiumnité des nourrissons et des petits enfants, la transmission de messages à grandes distances, etc. Ces faits ne peuvent certainement pas être expliqués par l'hystérie, par la désagrégation psychologique, ni par aucune théorie qui rejette les faits *télépathiques*.

A ce propos, il n'est pas inutile de prendre note de la gradation qu'Aksakof propose pour le classement des phénomènes médiumniques en : *personnisme*, *animisme*, *spiritisme*.

Par le mot *personnisme*, il désigne les phénomènes psychiques inconscients se produisant *dans les limites* de la sphère corporelle du médium, ou *intramédiumniqnes*; l'*animisme* comprend les phénomènes psychiques inconscients se produisant *en dehors des limites* de la sphère corporelle du médium, ou *extramédiumniques*; enfin, le terme *spiritisme* est employé pour désigner ceux des phénomènes de *personnisme* et *d'animisme* pour l'explication desquels il serait nécessaire de reconnaître une cause extramédiumnique en dehors de la sphère de notre existence, et qui ne se distinguent de ces derniers que par leur contenu intellectuel qui trahit, paraît-il, une personnalité indépendante.

En laissant complètement de côté ce dernier domaine, qu'Aksakof considère comme un développement ultérieur de l'animisme (p. 526) nous sommes obligés de tenir compte tout au moins des *deux* premières catégories de faits.

Or, les explications de P. Janet ne peuvent s'appliquer qu'à la première de ces catégories, c'est-à-dire aux phénomènes intramédiumniques; et encore doivent-elles prouver que la désagrégation psychologique en est bien la *cause* et n'est pas un simple *effet*.

Le Dr von Hartmann a traité la question d'une façon bien plus sérieuse : il a étudié, sinon expérimenté, tous les genres de faits qui s'y rattachent et en a proposé une explication qui se résume ainsi : « La conscience somnambulique est la source unique qui s'offre à nos investigations sur la nature des manifestations spiritiques intellectuelles »... « Les éléments qui composent la conscience somnambulique sont : 1° l'activité simultanée de la conscience à l'état de veille ; 2° la mémoire hyperesthésique des parties du cerveau qui sont le siège de la conscience à l'état de veille ; 3° la transmission mentale des idées des assistants au médium ; 4° enfin la clairvoyance proprement dit. Si vous ajoutez, en plus, à ces quatre éléments, le concours de la perception sensorielle, vous trouverez que toutes les manifestations intellectuelles du spiritisme y puisent leur origine ». Quant aux effets physiques, le philosophe allemand a recours, pour les expliquer, à deux hypothèses, l' « hallucination » et la « force nerveuse ».

La tâche que le savant russe s'est imposée était de rechercher s'il n'existe pas des phénomènes que les hypothèses du Dr von Hartmann — dans les limites ou conditions où elles sont applicables d'après ses propres règles — sont impuissantes à expliquer.

Cette controverse si loyale et si amplement appuyée par l'analyse profonde d'un grand nombre de faits puisés dans la phénoménologie du médiumnisme, nous offre un exemple vraiment topique de la façon dont toute question devrait être traitée par un vrai savant.

Ajoutons que le philosophe allemand le plus connu de notre temps, Edouard von Hartmann, a pris en considération tous les phénomènes médiumniques, aussi bien ceux qui sont acceptés comme réels par la science, actuellement, que ceux qui ne sont pas constatés d'une façon absolue, mais qu'il admet conditionnellement, pour les besoins de la discussion, et dont on ne doit pas nier l'existence *à priori.*

On nous excusera, pour une fois, de nous être si longuement étendus sur l'analyse d'un livre; mais le sujet est à l'ordre dn jour, il est un peu le champ clos où se livrent bataille le matérialisme et le spiritualisme. D'autre part, les médecins et les psycho-physiologistes veulent s'annexer le domaine des faits spiritiques pour les démolir, en quoi ils ont peut-être raison et peut-être tort !

Mais qu'ils veuillent bien explorer le domaine tout entier et éviter les défauts de méthode dans lesquels est tombé P. Janet. Le public, alors, pourra accepter en toute confiance le verdict de la science, quel qu'il soit.

JEAN MAILLET.

CRITIQUE DU DOCTEUR REICH

Après avoir reproduit l'appréciation du livre d'Aksakof : *Animisme et Spiritisme*, par deux savants allemands, appartenant l'un au camp matérialiste, l'autre à l'école spiritualiste, nos lecteurs trouveront intérêt à prendre connaissance d'un compte rendu sur le même livre par un savant hollandais, le Dr Edouard Reich auteur de nombreux ouvrages médico-psychologiques. Nous traduisons cet article des *Psychische Studien* :

« Le principe moteur de l'organisme est de sa nature invisible, et d'une façon générale, il ne peut tomber sous les sens ; cependant il a son point d'application dans les éléments matériels de ce même organisme.

« Tout s'accorde pour le prouver et rien de ce qui vit ne saurait être expliqué sans cette proposition. On est convenu d'appeler « âme » la force motrice, et « corps » l'objet auquel le mouvement est communiqué.

« Si l'on soumet le corps à l'analyse, on arrive à en découvrir les éléments anatomiques ou morphologiques, qui en dernière analyse se réduisent à la cellule qui n'est pas privée de vie : elle est au contraire composée de micro-organismes vivants, qui forment des colonies entières, et les âmes de ces êtres minimes sont sous la dépendance de l'âme centrale de l'organisme complet.

Plus l'âme centrale est puissante, plus l'organisme se rapproche de la normale,et par contre moins l'âme centrale est forte ;d'autant plus complètes sont les âmes des individus composant les colonies cellulaires, d'autant plus faible est la santé de l'organisme central, c'est-à-dire que ce dernier est d'autant plus malade.

« C'est là ma conception de l'être organique et je puis dire qu'elle est corroborée, de plus en plus, à mesure que l'on soumet les phénomènes biologiques à une étude plus exacte.

« Ces phénomènes sont d'ailleurs complètement inexplicables, si l'on ne veut admettre une âme centrale et un fonctionnement psychique à l'intérieur de la formation cellulaire.

« Dès lors, si l'âme a pour fonction de construire, de conserver et de détruire l'organisme ; si d'autre part, la mort est la cessation de l'activité de l'âme comme formatrice du corps, l'idée de la persistance de l'âme, indépendamment de la matière corporelle et des éléments morphologiques, est parfaitement justifiée et devient même une conclusion logique nécessaire.

« Il n'y a donc, dans l'animisme et dans le spiritisme rien de monstrueux ou qui soit indigne des recherches de la science ; au contraire, leur étude promet quelque chose d'éminemment attrayant, et même un intérêt scientifique.

« S'il existe dans l'espace, des êtres incorporels qui sont doués de facultés de perception, de sensation et de volonté, à un degré supérieur, et auxquels les passions d'ordre inférieur ne sont pas étrangères, — ils exercent une certaine influence sur les habitants de la terre.

« Oui, tel est le cas, en réalité ; les phénomènes spiritiques et les expériences faites dans ce domaine nous le prouvent péremptoirement. Ceux qui interprètent ces faits autrement qu'en faveur d'une influence exercée par des esprits sur les humains, se trompent et entravent leur explication naturelle.

« Un ouvrage récemment paru, d'Alexandre Aksakof : « *Animisme et Spiritisme* » (Leipzig 2e édition 1894), — et qui se présente sous forme d'une réponse au livre du Dr Edouard v. Hartmann : *Le spiritisme*, traite de ce sujet d'une manière fort circonstanciée. Il donne une réponse nette et

claire à beaucoup de questions, dont un certain nombre ont été posées par Hartmann lui-même.

« A la vérité, Aksakof aurait pu traiter par l'indifférence les idées de Hartmann; d'autre part la controverse qui naquit à ce sujet a eu pour résultat de développer et d'éclaircir mieux encore divers côtés de la question.

« Aksakof déclare que « le but général de son travail n'a pas été de défendre les faits médiumniques, mais d'appliquer à leur explication une méthode critique, conforme aux règles indiquées par Hartmann », et que sa tâche spéciale a été d'examiner, si « les hypothèses naturelles de Hartmann sont suffisantes ponr expliquer tous les phénomènes médiumniques. »

« Il convient de faire ressortir plusieurs points dont il est traité dans le livre d'Aksakof : d'abord, l'erreur où l'on tombe en voulant attribuer tous les phénomènes à une seule cause agissante, à l'intervention des esprits; ensuite, l'opportunité de remplacer le mot *spiritisme*, par le mot *médiumnisme*, qui est une désignation plus générale, ne renfermant aucune hypothèse.

« Aksakof s'applique à démontrer que l'hypnotisme entraînera la science, fatalement, dans le domaine supra-sensible, et qu'il l'obligera à reconnaître les phénomèmes de l'animisme et du spiritisme.

« Dans son introduction, Aksakof fait un exposé de l'activité qu'il a déployée en Allemagne, dans le domaine du spiritisme scientifique. Ensuite, l'auteur donne un aperçu historique des théories antispiritiques, traite des phénomènes physiques, du contenu intellectuel des manifestations de l'hypothèse des esprits, et il termine en arrivant à cette conclusion : que le spiritisme et l'animisme sont des branches de la psychologie expérimentale, et que, la philosophie monistique nous donne la clef de l'un et de l'autre.

« La première de ces quatre sections principales démontre l'insuffisance de l'hypothèse hallucinatoire de Hartmann, au point de vue des faits. Nous y trouvons des détails très intéressants, et très importants, sur la matérialisation d'objets, échappant à la perception par les sens, et sur la photographie transcendantale; on y démontre la corrélation entre la clairvoyance et la photographie ; on y traite également de la matérialisation et de la dématérialisation d'objets accessibles à nos sens — animés et inanimés. — Parmi ces expériences, citons la pesée de formes matérialisées.

« Ensuite Aksakof cherche à démontrer l'insuffisance de la même hypothèse hallucinatoire, au point de vue théorique.

« La partie de l'ouvrage traitant du contenu intellectuel des manifestations, nous fait voir comme quoi les phénomènes médiumniques sont en partie imputables à des causes résidant dans le médium lui-même, tout en

pouvant être ramenés à des motifs qui sont en contradiction avec les convictions, les sentiments, le caractère et la volonté du médium.

« Il y est parlé de la médiumnité des nourrissons et de petits enfants, du parler en langues inconnues du médium, du transport d'objets et de la transmission de messages à grande distance, etc.

« L'action extra-corporelle de l'homme vivant est l'objet de la quatrième partie du livre d'Aksakof. Il y est question des phénomènes dits télépathiques, et de l'apparition de doubles ; les faits spiritiques y sont considérés comme une action médianimique d'êtres incorporels, et le spiritisme même, comme étant un degré supérieur de l'animisme. Nous y trouvons, de plus, l'énumération des preuves établissant l'identité de la personnalité des défunts (par le langage, l'écriture et les autres particularités, l'apparition des formes, etc.)

« Voilà, très sommairement,le contenu de l'œuvre d'Aksakof, dans laquelle il a prouvé, d'une façon irréfutable, l'existence réelle d'esprits dont il a même fait photographier les matérialisations.

« Lui-même; ainsi que d'autres personnes dignes de la plus grande confiance, ont vu ces fantômes matérialisés, et ont échangé avec eux des paroles.

« Toute hypothèse de fraude ou d'illusion doit ici être abandonnée complètement, d'autant plus que toutes les personnes ayant pris part à ces investigations n'ont eu d'autre objectif que la recherche de la vérité.

« A la fin de son livre, Aksakof dit : « Le grand mérite du spiritisme est justement d'avoir prouvé que les questions les plus mystérieuses qui se rapportent au problème de notre existence, peuvent être étudiées par la voie expérimentale. Dès ses premiers pas, il a admis que le côté mystique de ce problème est non moins *naturel*, et que tous les phénomènes qui s'y rattachent sont des phénomènes naturels, sujets à une loi. »

« On ne saurait rien demander de plus. Le spiritisme,envisagé et traité de cette façon, devient réellement une science; il indique à la psychologie le chemin qu'elle doit suivre pour acquérir des notions qui auront la plus haute importance.

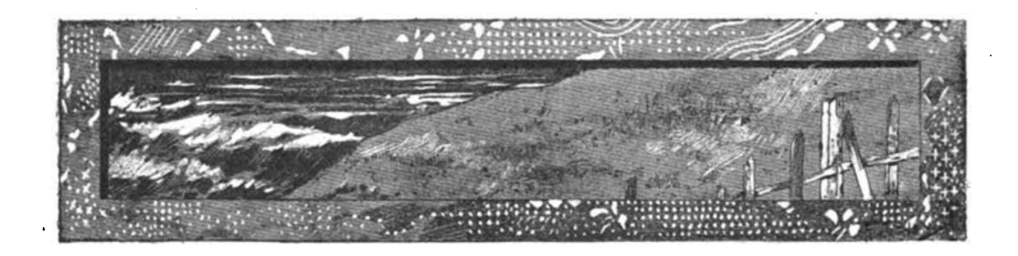
« Je recommande une étude attentive de l'ouvrage dont je viens de parler, à tous ceux, notamment, qui ont le jugement assez solide pour pouvoir s'affranchir de tous préjugés et traditions ineptes.

« Mais celui qui ne peut se départir des erreurs de la scolastique, fera mieux de s'abstenir, non seulement de l'étude du spiritisme, mais en général de toute science psychologique. »

« Scheveningue (Hollande), octobre 1895.

« Dr Med. Edouard Reich ».





UN CAS DE CHANGEMENT DE PERSONNALITÉ (1).

I

Tous ceux qui ont étudié avec quelque soin les travaux récemment publiés sur l'hypnotisme connaissent certainement le phénomène désigné sous le nom de *changement de personnalité*. Je me bornerai donc à rappeler que, quand un sujet est devenu suggestible, il suffit de lui affirmer qu'il est tel ou tel personnage (qu'il connaît ou qu'il peut imaginer), pour qu'il entre dans ce rôle avec une telle perfection que souvent son écriture elle-même se modifie et prend le caractère de celle du personnage en question. Ce changement de personnalité peut durer des semaines sans jamais se démentir, même dans les circonstances les plus futiles et les plus imprévues; il peut disparaître et reparaître, pour ainsi dire automatiquement, quand le sujet entre ou sort des conditions déterminées par les termes de la suggestion. C'est ainsi qu'un jeune commis, nommé Benoît, sur lequel j'ai expérimenté naguère à Blois, croyait être un de mes fils (alors absent) dès qu'il franchissait le seuil de ma maison; il vivait alors, avec le naturel le plus parfait, dans l'intimité de ma famille, tutoyant ses frères et ses sœurs, donnant des ordres aux domestiques, portant des jugements sur Benoît lui-même quand on le mettait sur ce chapitre, prenant une écriture tout à fait semblable à celle de mon fils, quoiqu'il ne l'ait jamais vue, je crois, trouvant enfin des prétextes habiles et vraisemblables pour ne point répondre aux questions qu'on lui faisait sur sa vie antérieure, lorsqu'il craignait de se tromper.

D'après M. Charles Richet, qui s'est occupé spécialement de ce genre de phénomènes, la suggestion aurait pour effet de modifier l'équilibre nerveux dans le cerveau du sujet, de manière à raviver d'une façon intense tous les souvenirs ayant trait au personnage suggéré, en éteignant au contraire momentanément tous les autres; sa conduite découle, d'une façon inéluc-

(1) Cet article, extrait du *Lotus bleu*, a paru en même temps à Madras, en anglais, dans le *Théosophist*, accompagné d'une note, où le colonel Olcott appelle l'attention des membres asiatiques de la Société théosophique sur les phénomènes singuliers observés par M. Lecomte et en particulier sur l'existence du cône lumineux qui servirait de véhicule à Vincent.



table, du raisonnement qui ne peut plus s'exercer que sur les premiers. Cette hypothèse me paraît simple et juste.

C'est donc avec une défiance très motivée contre toute autre explication basée sur l'intervention d'êtres invisibles que j'ai observé le cas très net d'un changement de personnalité spontané où la nouvelle personnalité dit être l'*Esprit* (1) d'un ami du sujet, mort depuis une dizaine d'années et revivant aujourd'hui dans un monde étranger à notre système solaire. Si je me suis décidé à reproduire ici le résumé des conversations tenues pendant près de dix-huit mois avec cet être hypothétique, c'est que, d'une part, si je ne suis pas du tout sûr qu'il existe, je ne suis pas sûr non plus qu'il n'existe pas, et que, dans tout ce qu'il m'a dit, malgré quelques contradictions de détail, rien ne répugne pas trop à ma raison; d'autre part, dans une science en formation, toute observation peut devenir utile à un moment donné quand elle a été faite avec soin et sincèrement.

En admettant même que nous nous trouvions ici en présence d'un phénomène analogue au rêve, c'est-à-dire à la reviviscence d'une série d'images antérieures reliées par des raisonnements plus ou moins conscients, comme dans le cas du changement de personnalité, n'y a-t-il pas intérêt pour la science à montrer jusqu'à quel point peuvent s'objectiver, se préciser, et se coordonner les éléments de ces rêves provoqués par l'agent magnétique, rêves qui ont probablement joué un rôle considérable dans l'établissement de beaucoup de traditions religieuses?

II

Le sujet que j'appellerai *Mireille* est une femme d'environ 45 ans, que je connais depuis son enfance et dont la mère était déjà un sujet remarquable, possédant parfois dens le sommeil provoqué le don de la vue à distance et l'instinct des remèdes. Très intelligente et d'un caractère élevé, elle cultive les arts avec succès, mais elle ne possède qu'une instruction fort ordinaire et n'est nullement versée dans la littérature théosophique, spirite ou occul-

(1) A l'exemple de saint Paul et de plusieurs autres Pères de l'Eglise, j'admettrai, ne fût-ce que pour la commodité du langage, la division de l'homme en trois parties : le corps matériel, l'âme animale (*anima*) consubstantielle au corps et que l'on a pris l'habitude d'appeler aujourd'hui corps astral; enfin l'esprit (*mens*), d'essence incorporelle et divine.

En 869, le quatrième concile de Constantinople condamna cette division en *anima* et *mens*; il déclara (*Décret* XI) que l'homme n'a qu'une seule âme, ce qui n'empêcha pas la scolastique de distinguer encore longtemps, d'après Aristote, trois parties dans l'homme: la partie végétative ou organique (*forma corporalis*), la partie sensitive ou animée (*anima sensitiva*), et enfin la partie intellectuelle ou raisonnable (*anima intellectualis*).



tiste; toutefois il faut ajouter qu'elle vit depuis longtemps dans un monde parisien où les questions de science et de philosophie se présentent souvent dans la conversation, et je sais qu'elle a assisté à une partie d'une conférencee de Mme Annie Besant.

Mireille souffrant d'une maladie interne, me pria, il y a environ deux ans, de la magnétiser pour la soulager; elle s'endormit dès la première séance, et, comme elle s'en trouva bien j'approfondis progressivement l'hypnose jusqu'au moment où son corps astral se dégagea. On trouvera dans le *Lotus bleu* (nº du 27 juin 1895) la théorie qu'elle me donna elle-même de ce dégagement, au bout d'un certain nombre de séances. Je me bornerai ici à ajouter quelques détails d'après mon registre d'expériences.

9 juillet 1895 (5ᵉ *séance*). — J'endors Mireille qui passe très rapidement par les diverses phases de l'état hypnotique. Elle voit se former, non une sorte de double situé à environ un mètre d'elle, comme cela se produit avec Laurent, Mme Lux, Mmes Ol. et Mme Z., mais une enveloppe qui l'entoure de toute part, comme une cloche, et qui suit, à quelques centimètres de distance, toutes les sinuosités à la surface de son corps; elle voit cette enveloppe, de l'intérieur, de sorte que ses saillies lui paraissent en creux et inversement. En continuant la magnétisation, cette enveloppe se condense et s'élève dans l'espace: Mireille cesse alors de voir l'enveloppe, mais elle voit son corps charnel comme si elle était en dehors de lui, et aperçoit autour d'elle des fantômes lumineux qu'elle compare à des cosses de balsamine quand, au moment de la maturité, elles s'ouvrent en se recroquevillant. « Quelques-uns, dit-elle, sont des larves qui s'approchent de moi pour tâcher d'aspirer la rosée de ma vie dont mon corps astral, encore en communication avec mon corps physique, est imprégné; d'autres me semblent avoir été des êtres humains. » Elle les redoute et repousse leur contact.

19 juillet 1894 (6ᵉ *séance*).— Je pousse la magnétisation plus loin que dans la séance précédente. Mireille se sent s'élever dans l'espace; elle arrive dans une région supérieure où elle baigne dans une lumière intense qu'elle compare à celle d'un diamant jaune. Les êtres qui l'entourent maintenant ressemblent à des comètes à très grosses têtes et brillent d'un éclat vert, très variable, suivant les individus. Ces êtres paraissent avoir des affinités, se rapprochent et s'éloignent tour à tour; des êtres analogues passent en sillonnant l'espace avec une très grande rapidité, comme s'ils étaient appelés quelque part.

25 juillet 1894 (8ᵉ *séance*). — Mireille, emmenée dans la région supérieure, dont il est question dans la 6ᵉ séance, dit qu'elle reconnaît, parmi les fantômes qui voltigent autour d'elle, un ami d'enfance mort depuis une dizaine d'années, et auquel nous donnerons désormais le pseudonyme de *Vincent*.

Ici mon journal s'interrompt pendant plusieurs mois pour diverses raisons : d'abord un voyage me sépara de Mireille; puis ses révélations me parurent d'une nature si étrange que je ne voulus pas me donner la peine de les enregistrer jusqu'au moment où j'aurais pu me former une opinion sur leur degré de vraisemblance et sur leur origine dans son esprit.

Elle me racontait en effet ses explorations, en corps astral, dans les diverses planètes, et me donnait des détails sur la couche électrique limitant

notre atmosphère dont il a été question dans le numéro précédent du *Lotus bleu* (1). Je me proposais de comparer ces récits avec ceux de Swedenborg et des autres mystiques.

Quant à Vincent, il assista pendant quelque temps à nos séances et, lorsque Mireille l'interrogeait, il lui répondait par une sorte de transmission de pensées, de sorte que j'étais naturellement porté à supposer que c'était le sujet qui se répondait à lui-même; mais vers le mois de novembre 1894, Vincent disparut tout d'un coup et ne vint plus à nos évocations.

III

Au commencement de janvier 1895, Mireille, dégagée de son corps physique, fut frappée par la vue de deux cercles lumineux planant au-dessus de nos têtes; malgré mes demandes réitérées et son penchant à vouloir trouver une explication à tout, elle déclara ne point se douter de ce que cela pouvait être.

Sans m'en inquiéter davantage, je continnai mes explications dans l'autre monde. Un jour, je voulus l'envoyer dans Mars; elle fut arrêtée par la couche électrique qui lui sembla beaucoup plus violente qu'autour de la Terre et dans laquelle elle n'osa s'engager. Suivant elle, il y avait dans cette planète de l'eau, puisque parfois des nuages interceptaient sa vue; elle voyait briller les mers et scintiller les glaces des pôles. Elle apercevait des canaux d'une

(1) Je trouve dans l'*Essai sur les phénomènes électriques des êtres vivants* publié en 1894 par le Dr Fugairon, le passage suivant dont ni Mireille, ni moi n'avions alors connaissance.

« *La sphère de fluide électrique.* — Le globe terrestre possède une électricité propre dont la cause est multiple. La croûte terrestre est électrisée négativement, tandis que l'atmosphère l'est positivement. Le potentiel de l'air augmente à mesure qu'on s'élève. Jusqu'à un mètre au-dessus du sol, on ne trouve aucun signe d'électricité. A partir de là Quételet a trouvé que l'intensité électrique est proportionnelle à la hauteur, résultat trouvé également par W. Thomson et par Mascart et Joubert.

« Peltier a reconnu avec un cerf-volant que l'électricité, qui croît lentement jusqu'à 100 mètres, augmente ensuite rapidement jusqu'à la hauteur de 247 mètres, la plus grande qu'il ait atteinte. Les observations faites dans les ascensions aérostatiques ont prouvé que l'air des hautes régions (6 à 7.000 mètres) est fortement chargé d'électricité positive.

« Une couche épaisse de fluide électrique semble donc inonder les couches supérieures et régner aux limites de notre atmosphère. Cette sphère éthérée correspond à la zone de feu, au *ciel de feu* des anciens. »

Dans l'Etat de Baroda (Indes) on croit que le séjour des âmes après la mort ou *Vayu Loka* est une portion de l'espace entourant la terre. On dit que la terre a sept enveloppes et que *vayu* ou l'*air* en est une, l'*électricité* une autre.

énorme largeur (1). Elle ajoutait que ces canaux avaient été creusés à travers les continents par les *Martiens* qui, bien qu'amphibies, vivent de préférence dans l'eau et s'en servent pour aller d'une mer à l'autre. Les Martiens seraient des êtres infiniment supérieurs aux hommes pour la force physique, mais inférieurs comme intelligence (2). Tout à coup elle cessa de parler et tomba en syncope avec ralentissement de plus en plus marqué du pouls. Je me hâtai de chercher à la réveiller par un acte énergique de la volonté et des passes transversales. Au bout d'une minute ou deux, le corps commença à remuer et j'entendis avec étonnement les paroles suivantes prononcées d'un ton brusque tout à fait différent de celui qu'a, d'ordinaire le sujet : « Vous l'échappez belle! Pourquoi ne l'avez-vous pas retenue? Vous savez bien qu'elle est très curieuse. Si je n'avais pas été là, elle était perdue pour vous comme pour moi. — Qui êtes-vous donc, vous? — Je suis Vincent, j'assiste à toutes vos expériences qui m'intéressent à cause de Mireille. — Qu'a-t-elle fait, et où est-elle maintenant? Elle a voulu pénétrer dans l'atmosphère de Mars en traversant la couche électrique et je ne sais ce qui en fût résulté (3). Je me suis précipité à sa suite et je l'ai ramenée. J'ai déposé son esprit dans le véhicule qui me sert pour venir dans l'atmosphère de la Terre et j'ai pris son corps astral pour entrer dans son corps charnel et pouvoir communiquer avec vous. — Voulez-vous maintenant me la rendre? — Oui, prenez-lui les mains et projetez du fluide dans son corps pour m'aider à me dégager. » C'est ce que je fis; au bout de quelques instants, Mireille parut se réveiller d'un profond sommeil, accablée de fatigue, parlant avec peine et par monosyllabes. Avant de faire rentrer son corps astral dans son corps physique, je lui demandai ce qui lui était arrivé; elle me confirma les paroles de Vincent. Je procédai alors au réveil complet.

(1) Il n'est pas besoin de faire remarquer que jusqu'ici les descriptions pouvaient être des souvenirs de ses lectures à l'état de veille.

(2) Mireille ne pouvait voir tout cela, puisque le creusement des canaux avait eu lieu dans le passé et qu'elle se trouvait hors de la couche électrique, à une distance trop grande pour distinguer les habitants, et, en tous cas, pour juger de leur intelligence. Il y a donc eu ou une conception purement imaginaire, ou l'effet d'un sens particulier que nous ne connaissons pas. Mais je penche plutôt vers la première hypothèse, ayant plusieurs fois constaté des erreurs quand Mireille se laissait entraîner à vouloir prédire l'avenir. J'éveille à dessein la défiance du lecteur sur des phénomènes dont l'objectivité me paraît extrêmement douteuse.

(3) Dans une séance ultérieure, Vincent m'expliqua que le lien qui unissait l'esprit de Mireille à son corps pouvait bien traverser la couche électrique de la terre, mais qu'il aurait pu être rompu par son passage à travers une autre couche électrique plus violente, comme celle de Mars.



Dans les séances suivantes, je recueillis peu à peu les renseignements que je vais résumer.

Quelques semaines auparavant, Vincent, dont le corps astral et l'esprit avaient été, jusque-là, à l'intérieur de la couche électrique de la terre, avait perdu connaissance et s'était réveillé dans un autre monde, avec un corps approprié à ces nouvelles conditions d'existence et au milieu d'êtres semblables à lui (1). Ce monde est situé en dehors du système solaire; nous ne pouvons le voir. Les mondes sont, en effet, disposés par zones concentriques où ils sont agglomérés. Ces zones, dont le centre est à l'infini sur un point qu'il ne connaît pas, sont séparées entre elles par des zones sans astres. Pour arriver à l'astre qu'il habite, il a dû traverser, en se rapprochant du centre, d'abord la zone à laquelle appartiennent notre terre et notre soleil, puis une zone vide, puis une zone pleine d'astres, puis une deuxième zone vide, à laquelle succède la zone stellaire dont il fait maintenant partie (2). Les habitants ont des corps nébuleux, sans jambes, car ils ne marchent point, et ils s'élèvent dans l'espace jusqu'au point où ils veulent aller (3). Ils n'ont entre eux que des rapports intellectuels, chacun

(1) Son transport dans un autre monde a été une sorte de naissance nouvelle, différente de sa naissance terrestre, en ce qu'il a conservé dans sa vie actuelle un souvenir plus ou moins confus de ses existences antérieures, et un seuvenir très net de sa dernière vie terrestre.

(2) On remarquera cette succession de condensations et de dilatations, de nœuds et de ventres, analogue à celles que nous observons dans les phénomènes terrestres.

(3) Il y a un grand nombre d'astres dont les habitants sont conformés à peu près suivant le type humain.

Les membres qui ne servent pas dans les conditions de vie spéciales à une planète s'atrophient et disparaissent. Ces esprits continuent à voir, à entendre et à sentir les odeurs; quelques-uns seulement parlent, les plus supérieurs communiquent entre eux par simple transmission de pensée.

De tous les animaux, l'homme seul a des bras qui ne servent pas à aider la marche. « Chez lui, dit Vincent, le bras est un organe d'affectivité : c'est avec les bras qu'il *embrasse* et témoigne son affection en dehors de toute passion sensuelle. Dans les corps des esprits supérieurs, les bras sont développés de manière à donner le maximum d'effet à l'*embrassement*, et n'ont plus les particularités relatives aux autres usages de ces membres chez l'homme, comme les mains et les doigts pour saisir les objets. Les Voyants qui n'ont guère le temps de préciser leurs perceptions ont presque toujours pris ces appendices pour des ailes parce que les esprits leur apparaissent dans les airs. »

La vue et son organe ont également pris un grand développement; les esprits ont une sorte d'œil qui fait le tour de leur tête; de là l'habitude de donner de très grands yeux aux anges.

Les esprits sont sensibles aux parfums qui jouent un rôle considérable dans les vies supérieures; c'est même uniquement par une sorte d'absorption de ces parfums qu'ils

étant surtout absorbé par une vie intérieure, faite d'espoirs et de souvenirs, où ils étudient leur destinée, grâce à l'expérience des vies passées, avec une douce sécurité pour l'avenir. Suivant son expression, ils *cuvent* leur passé (1). Ils éprouvent les uns pour les autres une grande sympathie qu'on pourrait comparer au sentiment d'un Français retrouvent d'autres Français au milieu de peuples étrangers. (*A suivre.*) LECOMTE.

LES POSITIVISTES DÉMORALISÉS

Cher monsieur Leymarie,

Etant ces jours-ci à Granow (Podolie), j'assistai à un enterrement d'un jeune homme, M. Boleslas P. et je remarquai avec douleur. et une profonde tristesse, que les parents ainsi que les cousins pleuraient amèrement sa perte en poussant des cris de désespoir, comme s'ils ne le devaient jamais plus revoir, ou que le décédé fût perdu à jamais.

Qu'y a-t-il d'étonnant, en somme? Dans une société gangrénée jusqu'à la mœlle, comme la nôtre, plongée dans le matérialisme, nécessairement la mort devient un sujet de terreur.

Hérodote nous enseigne que les Thraces pleuraient amèrement à la naissance d'un enfant et se réjouissaient à la vue d'un mort. Wilks nous raconte que certains insulaires sauvages du Fidjï regardent la mort comme un passage à un état meilleur, et désirent mourir plus vite, tandis que chez nous, c'est juste le contraire.

Lorsqu'on devrait se réjouir du sort d'un défunt, car il a quitté cette vie

nourrissent leur corps astral. Les anciens avaient le sentiment de ce phénomène quand ils brûlaient des parfums sur la tombe des morts.

Quant à la bouche, elle est à peine indiquée puisque les esprits ne mangent pas et qu'ils parlent peu ou point.

Le reste du corps, estomac, ventre, jambes, n'ayant pas d'emploi n'existe plus que sous la forme d'une légère nuée flottant dans l'atmosphère. (*Réponses de Vincent dans la séance du* 18 *mars* 1895.)

(1) Une amie de Mireille, qui suit habituellement mes expériences, demanda un jour à Vincent comment il s'occupait et s'il n'avait aucune mission particulière à remplir. Vincent lui ayant répondu que non, la dame s'étonna d'une vie aussi oisive, à quoi Vincent répliqua : « Madame, vous êtes une femme active; vous croyez avec raison remplir vos devoirs en vous occupant de la tenue de votre maison, de l'éducation de vos enfants, de vos relations mondaines, et quand il vous reste, ce qui arrive rarement, quelques instants de loisir, vous les consacrez à la réflexion : Eh bien! nous, nous n'avons aucun besoin matériel, et notre occupation normale est précisément ce développement intellectuel pour lequel les conditions inférieures de votre nature physique vous laissent si peu de temps. »

pleine d'amertume, de souffrances et de déceptions, pour une meilleure, les assistants étant matérialistes, positivistes ou incrédules, se désespèrent ne pouvant comprendre que le décédé est retourné vers sa région natale.

Sur trois parties de notre Société, deux, je puis le dire, sont plongées dans un matérialisme étouffant. En comparaison de cette masse, naturellement c'est peu de chose que le nombre d'hommes véritablement justes et désintéressés qui veulent sincèrement venir en aide à l'humanité et la tirer du profond abîme vers lequel elle s'achemine aveuglement, ce n'est point à l'honneur de notre XIXe siècle, celui des grands progrès.

Il n'est point nécessaire d'exercer son attention pour se convaincre de ce déplorable état de choses ; l'homme qui pense, constate que le but poursuivi par notre XIXe siècle est absurde, car chaque membre de la société n'aimant que lui-même, ne pensant qu'à son propre bien-être, ne chérissant que l'argent et les honneurs, déteste sincèrement son prochain, à tel point que si celui-ci faisait même involontairement obstacle au but que poursuit l'égoïste, il n'hésiterait pas à l'écraser en le calomniant ou en le supprimant.

Ce triste état de choses ne pouvant durer longtemps, nous avons besoin d'une rénovation morale, et cette question est si importante que devant elle toutes les autres s'effacent.

La devise de notre temps est : *Si vis pácem, para bellum*. Donc pour maintenir la paix, tous les pays en Europe se ruinent en armement; la mobilisation étant une conséquence inévitable de toutes ces monstruosités, arrache chaque année à tous les pays l'élite de la jeunesse.

M. Alexis de Nartzoff, ce zélé propagateur du spiritisme, ce fidèle adepte de notre doctrine qu'il enseigne avec une chaleureuse conviction dans son œuvre *La Religion de l'Avenir*, a dit : « Toute l'Europe est devenue une « immense caserne où s'étudient la haine réciproque, le massacre du pro- « chain et le pillage du bien d'autrui ! » Le mobile de tout ce mal est le patriotisme qu'il faut considérer comme de l'égoïsme, car il entretient constamment une haine absurde entre les peuples et devient un grave obstacle à la fraternité universelle tant désirée par tous les peuples civilisés.

C'est donc ce patriotisme qui engendre ces guerres dont l'issue est le prélude de tous les malheurs; c'est en son nom que des milliers d'hommes innocents sont massacrés pour agrandir les limites d'un état aux dépens d'un autre état !

Or donc, on peut prédire avec certitude, sans être prophète, que si la société persiste à rester dans ce gâchis matérialiste, l'humanité ne pourra éviter les catastrophes prochaines qui s'annoncent menaçantes. Devant l'égoïsme brutal, ce fond de notre belle civilisation du XIXe siècle, l'effon-

drement du vieux monde est dans les probabilités rationnelles et inévitables.

Le spiritualisme seul, à mon avis, pourra sauver l'humanité de ces calamités; le mouvement philosophique contemporain est d'un heureux augure pour l'avenir.

Le but le plus important vers lequel le spiritualisme dirige son activité, est sans nul doute de conduire l'humanité dans la voie du progrès, ce qui peut s'effectuer de différentes manières; les routes sont nombreuses mais le but est un. Le spiritualisme moderne ne fait pas d'opposition aux intérêts matériels bien compris; au contraire il est en harmonie avec eux, le développement matériel de l'humanité étant une condition nécessaire de son développement idéal.

La philospohie spirite fondée par Allan Kardec s'enracine chaque jour davantage et va devenir une science absolument expérimentale; en démontrant l'immortalité de l'âme et la vie d'outre-tombe par des faits attestés, elle satisfait les besoins moraux en présentant une doctrine claire, morale, et sous tous les rapports parfaite.

Ses adeptes se comptent par millions et en vertu de la loi du progrès, ce nombre s'élèvera bientôt à des centaines de millions. Lorsque l'immortalité de l'âme, la vie d'outre-tombe et les vies successives par la réincarnation seront admises par tous et établies en réalité dans le domaine de la science véritable, comme des vérités mathématiques, alors s'effectuera la rénovation morale de l'humanité.

Joseph de Kronhelm.





MENDIANTS SANS PAROLES

Quoique *la Revue Spirite* ait, déjà publié plusieurs excellents articles (1). concernant l'intelligence des animaux, « nos frères cadets », comme le dit avec justice M. P.-G. Leymarie, directeur de cette vaillante *Revue*, nous pensons que nos lecteurs nous sauront gré, en reproduisant ci-après, l'article très original, paru dans le supplément littéraire du *Figaro* (octobre 1895), sous la rubrique typique : *Les animaux mendiants*.

Nous ferons suivre cet article de quelques considérations générales sur l'esprit des bêtes, qu'il ne faut pas confondre avec l'instinct, ce dernier étant loin de donner une explication juste et logique des actes vraiment intelligents, voire raisonnés, qu'accomplissent certains animaux (les chiens par exemple), plus avancés dans l'échelle de la création, actes qui nous paraissent, parfois si extraordinaires que nous sommes obligés d'avouer, *in petto*, qu'il ne manque à nos frères cadets (les chiens, principalement) que la parole.

Dr GASTON DE MESSIMY.

« La mendicité est un instinct commun aux hommes et aux animaux. Allez dans un de ces jardins zoologiques où des tribus de sauvages sont exposées à la curiosité du public, en même temps que des bêtes rares venues de tous les points du globe, et vous serez frappé de l'identité des méthodes employées pour faire appel à la générosité des visiteurs. Si vous vous arrêtez devant un nègre ou un peau rouge ils vous demandent aussitôt un sou, de même que si vous regardez un zèbre ou un bison, ils accourent au galop pour solliciter un petit pain de votre munificence.

Toutefois, il est à observer que dans cet art à exploiter la bienvaillance des inconnus les bêtes l'emportent sur les hommes. Le crédit du Basuto ou

---

(1) *L'intelligence des bêtes*, par Victor Meunier (N° de juillet 1893). *Intelligence des animaux*, par C. M. (N° du 1er oct. 1893). A *propos de l'intelligence des animaux*, par Ed. Michel (N° du 1er novembre 1893). *Les animaux ont une âme* par P. G. Leymarie (N° du 1er août) *Esprits animaux*, par E. G. Getsinger (N° du 1er avril 1895) *Fidélité des chiens* (N° de mars 1893) *Il n'y a plus de bêtes*, par V. Meunier (N° de janvier 1894. *Encore la fidélité canine* par C. Sarcé (N° de janvier 1894).



du Fuégien le plus authentique ne tardera pas à s'épuiser ; le premier mouvement de curiosité une fois passé, les pièces de cinq et dix centimes ne tombent plus dans les mains du sauvage, qui a commis l'imprudence de s'initier trop vite aux secrets de la civilisation et aux beautés de la langue française, tandis que le mouflon et la girafe sont toujours sûrs de faire recette.

Cette infériorité de l'espèce humaine est facile à expliquer. La mendicité est une industrie qui s'exerce par le regard, l'attitude, le geste ; il suffit de prononcer un seul mot pour compromettre l'effet d'une pantomime qui, pour être éloquente, a besoin de rester muette : si les animaux obtiennent de si brillants succès dans cette profession, c'est qu'ils sont des mendiants qui ne parlent pas.

Est-ce au joueur d'orgue de barbarie que s'adressent les libéralités des passants ? Non, ce musicien a beau faire appel à la générosité du public, les airs les plus populaires de la *Muette* et des *Huguenots* ne feront pas tomber une pièce de cinq centimes dans sa sébile, s'il ne s'est pas assuré le concours d'un collaborateur habillé en général anglais. Un petit singe en uniforme rouge est pour les artistes ambulants un auxiliaire indispensable. Son œil vif et mobile, à reflets humains, a bien vite distingué les spectateurs dont les dispositions lui inspirent de la confiance, et quand il tend sa petite main osseuse et maigre comme celle d'un vieillard elle ne se referme jamais vide. Ce n'est pas son maître, c'est lui seul qui excite l'intérêt de la foule.

De même le chien de l'aveugle ne se contente pas de lui servir de guide, il se comporte également comme un ami dévoué qui sollicite la charité publique en faveur d'un malheureux. A peine avons-nous besoin d'ajouter qu'il s'acquitte de ce rôle avec l'habileté d'un mendiant consommé. Il sait prendre l'attitude qui convient pour attirer la compassion des passants, il a un flair tout spécial pour reconnaître les personnes charitables et il dirige sur elles un regard si suppliant, qu'il est impossible de refuser une obole à l'aveugle, ne fût-ce que pour ne pas laisser sans récompense le dévouement de son chien.

Ces fidèles compagnons de l'infortune sont fort intéressants à étudier quand ils font la quête au profit de leur maître ; mais s'ils méritent moins de sympathie, ils sont peut-être plus amusants à observer lorsqu'ils mendient pour leur propre compte.

LE FLAIR DES NATIONALITÉS.

Il y a quelques années, vivait à Inverness un chien qui s'était rendu célèbre dans toute l'Écosse. Pendant sa jeunesse, un vieux pauvre de profession lui avait appris l'art de faire appel à la charité des passants, et était mort à

l'hôpital, le laissant abandonné sur la voie publique. Resté seul en ce monde, sans protecteur et sans domicile, Tomy prit la résolution d'exercer pour lui-même l'industrie que son maître défunt lui avait enseignée.

Il portait à son cou une petite tirelire ; mais ce n'était qu'un artifice destiné à appeler l'attention des personnes charitables. La boîte attachée au collier du chien ressemblait à la pancarte que les aveugles portent sur leur poitrine, elle remplaçait l'écriteau traditionnel où il est dit que les aumônes seront acceptées avec reconnaissance. Seulement Tomy ne manquait jamais de saisir entre ses dents les sous que les passants venaient déposer dans une tirelire qu'il n'aurait pas su ouvrir, et ne voulait pas d'autre coffre-fort que sa bouche.

D'ailleurs, il ne thésaurisait pas ; dès qu'il avait reçu une pièce de monnaie, il se rendait en courant chez le boulanger et l'échangeait contre un petit pain qu'il mangeait séance tenante.

Les artistes les plus remarquables ne tardent pas à perdre la faveur du public, lorsqu'ils ne savent pas renouveler à temps leur répertoire. Les habitants d'Inverness, qui avaient encouragé les débuts de Tomy, se montrèrent de moins en moins généreux et le parti des gens qui n'aiment pas les chiens releva bientôt la tête. N'est-ce pas scandaleux, disaient les ennemis de la race canine, de prodiguer à un quadrupède des aumônes qui empêcheraient peut-être des créatures humaines de mourir de faim.

Les sous se faisaient rares et le malheureux Tomy, condamné à un régime de diète prolongée, était devenu un emblême vivant de la maigreur de ses recettes, lorsqu'un ingénieux expédient lui sauva la vie. Il se mit à faire la chasse aux étrangers. Si les habitants d'Inverness étaient fatigués de subventionner un mendiant à quatre pattes, dont ils connaissaient de longue date les petits tours de passe-passe, il était à prévoir qu'en revanche, les touristes, étonnés de tant d'intelligence, se montreraient plus généreux.

Tomy s'abstint de rien demander à ses compatriotes et ne s'adressa plus qu'aux voyageurs. A quel signe les reconnaissait-il ? C'est un mystère impossible à élucider. Une des collaboratrices de *North American Review* a soutenu que l'odorat jouait dans la vie intellectuelle des chiens un rôle dont les hommes ne soupçonnaient pas l'importance. Ce serait par l'intermédiaire de ce sens que la transmission des idées s'opérerait dans le cerveau de la race canine. En d'autres termes les chiens penseraient avec le nez, et ce serait d'après les impressions produites sur cet organe que se règleraient leurs aversions et leurs sympathies. Ma thèse que Ouida a soutenue dans le savant recueil américain paraît assez vraisemblable et elle expliquerait comment Tomy aurait eu assez de flair pour distinguer du premier coup un étranger d'un concitoyen.



MENDICITÉ ET ESCROQUERIE.

Lorsque les journaux anglais racontent une histoire de chiens, on peut être sûr d'avance que c'est en Écosse que l'aventure est arrivée. A première vue, on serait tenté d'attribuer cette curieuse spécialité de l'ancien royaume des Stuarts à la fécondité de l'imagination de ses habitants. Les compatriotes de Walter Scott ont l'esprit inventif et les autres sujets de la reine Victoria les accusent d'infliger à l'occasion, de légères entorses à la vérité, afin de la rendre plus ingénieuse et plus gaie.

Il n'est pourtant pas nécessaire de mettre en doute la véracité d'une nation hospitalière et aimable entre toutes pour expliquer les tours de force exécutés par les chiens écossais. Les *collies*, qui sont les indispensables auxiliaires des bergers des Highlands, passent à bon droit pour la plus intelligente de toutes les races canines de l'ancien et du nouveau monde.

C'est à cette espèce si bien douée qu'appartenaient Tomy, le chien mendiant d'Inverness, et son confrère Towser, dont M. William Japp a raconté les prouesses à son homonyme, M. Alexander Japp, qui a publié dans le *Cassell's Family Magazine*, de si intéressantes études sur la psychologie des animaux.

Tomy, qui n'avait pas de maître, était obligé pour vivre d'exploiter la générosité des étrangers, tandis que Towser mendiait par pure gourmandise. Il appartenait à un charpentier, qui lui offrait chaque jour une nourriture abondante, mais négligeait de lui faire manger des gâteaux. Pour ajouter quelques friandises à son menu quotidien, ce chien trop intelligent, n'hésita pas à s'adresser à la charité publique.

Il avait une si curieuse façon de s'arrêter devant les passants et de s'asseoir sur ses pattes de derrière en tendant une de ses pattes de devant, que tous les enfants de la ville d'Alyth, dans le comté de Forfar, prenaient plaisir à lui mettre un sou dans la bouche pour lui faire exécuter ce manège.

Dès que le chien tenait entre ses dents la pièce de monnaie, il se rendait en toute hâte chez le boulanger, afin d'acheter un biscuit. Il n'avait pas de fournisseurs attitrés ; parfois même, il rentrait dans une épicerie, mais il savait toujours indiquer avec autant de précision que s'il avait eu l'usage de la parole, le genre de friandises qui lui convenait le mieux.

Il existe, entre les divers délits prévus par les lois pénales des peuples civilisés, des affinités irrésistibles. De la mendicité à l'escroquerie la pente est glissante.

Un jour, un enfant, au lieu d'offrir comme de coutume un demi-penny à Towser, lui mit dans la bouche un farthing, c'est-à dire une pièce de monnaie qui vaut un peu plus de deux centimes et demi. Le chien se rendit chez

le boulanger, choisit un biscuit, déposa la pièce sur le comptoir et s'enfuit à toute vitesse, sans laisser le temps de constater l'insuffisance du paiement.

Cette retraite précipitée ne laissait aucun doute sur la mauvaise foi du fugitif. Il avait commis un délit nettement caractérisé. C'est à cela que sert l'intelligence des chiens.

CONSULTATIONS GRATUITES.

Les actes de dévouement accomplis par les bouledogues nous consolent des délits de mendicité, de vagabondage et d'escroquerie relevés à la charge des *collies* écossais. Cette fois il ne s'agit pas d'histoires arrivées en droite ligne du pays des Highlanders et légèrement suspectes à raison de leur origine. Les aventures du chien de Cosgrave sont attestées par le Dr Walter Atlec, de Lancastre.

Dans cette ville, vivait il y a quelques années, un cabaretier nommé Cosgrave, son établissement était fréquenté par une clientèle assez peu recommandable et, un jour, dans une rixe, il eut le bras cassé.

A cette époque-là, M. Walter Atlee était encore étudiant en médecine, et travaillait sous la direction de son père.

Ce fut lui qui donna les premiers soins au tavernier. Le traitement de la fracture fut assez long et chaque fois que le tavernier revenait dans le cabinet de MM. Atlee père et fils, il était accompagné d'un bouledogue de grande taille, dont l'aspect n'avait rien de rassurant.

C'était une sorte de garde corps, vigilant et hargneux, qui paraissait croire au début, que les soins donnés par le médecin aggravaient les souffrances de son maître. Aussi, faisait-il entendre un grognement sourd à chaque cri de douleur que laissait échapper le cabaretier pendant que son bras était entouré de bandelettes et emprisonné dans une appareil. Pourtant le chien finit, à la longue, par se faire une idée plus exacte des services que peut rendre la chirurgie et se montra aussi aimable que peut l'être un bouledogue avec beaucoup de bonne volonté.

Cosgrave guérit au bout de quelques semaines et M. Walter Atlee avait complètement oublié cet incident lorsqu'un jour il entendit à sa porte des aboiements réitérés. Il reconnut le chien du cabaretier, mais le bouledogue n'était pas seul, il accompagnait un camarade qui se traînait misérablement sur trois pattes et poussait des cris de douleur en essayant de soulever sa jambe droite de devant qui était cassée.

Le médecin fut touché de cette manifestation de solidarité canine et s'empressa d'appliquer, selon les règles de l'art, un appareil à la patte du malheureux chien que le bouledogue du cabaretier venait de recommander à sa bienveillance.

Pareille aventure était également arrivée à un chirurgien compatissant qui avait recueilli sur la voie publique un petit bouledogue, dont la patte venait d'être écrasée par une voiture. Au bout d'un mois de traitement, le chien complètement rétabli, revint chez son maître, mais chaque fois qu'il rencontrait son bienfaiteur, il lui prodiguait les témoignages de sa reconnaissance. Un jour, il alla lui faire une visite accompagné d'un camarade, qui lui aussi, venait d'avoir une patte broyée. C'est un journal, le *Mirror*, que le collaborateur du *Cassel's Family Magazine* emprunte cette histoire dont l'authenticité lui paraît à l'abri de tout soupçon.

S'il se rencontre jamais un émule de M. de Montyon qui ait l'heureuse idée d'encourager les vertus chez la race canine, ce seront les bouledogues qui obtiendront le premier prix.

UN CHEVAL QUI MENDIE

M. Alexander Japp a connu un cheval qui mendiait. C'était un malheureux animal, vieilli sous le harnais, et condamné sur la fin de ses jours, à traîner la voiture d'un messager. C'est une industrie florissante dans certains comtés de l'est de l'Angleterre. Dans quelques-unes des maisons où le messager allait déposer ses paquets, il se trouvait des personnes compatissantes qui, prenant en pitié la maigreur du vieux cheval ne manquaient jamais de lui offrir un morceau de pain trempé dans la bière.

Lorsqu'une de ces stations hospitalières changeait de maître, le cheval ne se résignait pas à être privé de la friandise à laquelle il était accoutumé. Il refusait net d'aller plus loin et jetait autour de lui des regards à la fois étonnés et suppliants comme s'il eût voulu dire : « Prévenez donc le nouveau propriétaire qu'il n'est pas permis de refuser à un vieux cheval un petit rafraîchissement. »

G. Labadie Lagrave.

RÉSUMÉ ET CONCLUSION.

De l'examen attentif des faits de mendicité que nous venons de reproduire et dont les animaux sont les héros, nous sommes obligé de reconnaître que « nos frères cadets » sont tout comme nous, pourvus d'un esprit, qui, s'il est moins intelligent et moins développé que le nôtre, est susceptible d'une certaine éducation, et serait l'auteur de faits extraordinaires paraissant même impossibles si l'homme voulait se donner la peine de le cultiver pour le développer.

Nous ajouterons, à la louange de certains animaux, qu'il bat, dans leurs poitrines, un cœur plus affectueux et plus aimant, plus charitable en un mot que chez certains « bipèdes », auxquels ces premiers pourraient en

remontrer sur la question des sentiments, voire, au besoin, leur donner des leçons.

Pouvons-nous en effet, refuser toute pensée, et tout sentiment, à cet auxiliaire indispensable du joueur d'orgue de barbarie, à ce petit singe, dont « l'œil vif et mobile, à reflets humains » a vite distingué, dans la foule, les âmes charitables, et dont la mine piteuse, l'attitude misérable, et les yeux quasi larmoyants, attirent, plutôt que son maître, la commisération des passants ?

Comment, d'autre part, ne pas être étrangement remué, sincèrement gagné, convaincu même, devant le chien de l'aveugle, qui, non content de s'acquitter auprès de son maître, du rôle d'Antigone auprès d'Œdipe, chargé d'années, se comporte, également, comme un ami dévoué, faisant la quête en faveur d'un malheureux.

Cette attitude, digne d'un mendiant consommé, qu'il sait prendre pour attirer la compassion des bonnes gens, ce flair tout spécial pour reconnaître ceux-ci, ce regard si suppliant, qu'il leur adresse, et ce visible contentement, qui paraît dans ses yeux, au moment où l'obole tombe dans l'escarcelle de son maître, toutes ces circonstances, ou mieux toutes ces causes, ne se réunissent-elles pas en faveur de la thèse que nous soutenons ?

Et cette résolution que prit ce chien écossais, du nom de « Tomy » de mendier pour son compte « personnel », après la mort de son maître, vieux pauvre de profession, dont il mettait, si bien, à profit les leçons ?

Et cet empressement tout particulier qu'il mettait à saisir entre ses dents, les sous qu'on lui donnait, pensant bien qu'il n'aurait pu les prendre, si on les lui avait mis dans sa tirelire ? Non moins digne d'intérêt cet empressement avec lequel il courait chez le boulanger donner son petit sou en échange d'un petit pain, « qu'il dévorait séance tenante ».

Et ce calcul que fit le même chien : de s'adresser, dorénavant, aux étrangers (quand il s'aperçut que les aumônes des habitants d'Inverness se faisaient de plus en plus rares). ne dénote-t-il pas une intelligence, vraiment remarquable ?

Enfin, pouvons-nous, en notre âme et conscience, refuser la pensée à cet autre chien, du nom de Toswer, qui, loin de posséder les bonnes qualités de son congénère (Tomy), mendiait « par pure gourmandise », et, son sou à la bouche, entrait chez le pâtissier ou l'épicier, « sachant toujours indiquer, avec autant de précision que s'il avait eu l'usage de la parole, le genre de friandises qui lui convenait ».

Plus fort encore ! et donnant à réfléchir, cette fugue si prompte de Towser, après le paiement insuffisant de son biscuit ; ce délit « nettement



caractérisé » rendait possible, l' « escroc à quatre pattes », du Tribunal correctionnel, s'il en existait un, pour *nos frères cadets.*

N'est-elle pas, aussi, inénarrable, impayable surtout, cette consultation de bouledogues chez le chirurgien, le premier, guéri, grâces aux soins de l'homme de l'art, lui amenant un estropié, afin qu'il le guérisse à son tour ?

Enfin, ce cheval mendiant, jetant autour de lui des regards, pour ainsi dire parlants, afin d'obtenir, des bonnes âmes, « la friandise à laquelle il était accoutumé », n'est-t-elle pas une preuve de plus parmi les milliers et les milliers que nous avons déjà de l'intelligence, ou de la pensée chez les animaux ?

Oui, nous concluons avec M. P. G. Leymarie, le très honorable directeur de cette vaillante *Revue*, et avec bien d'autres savants spiritualistes : « que les animaux ont une âme » ; ce sont des frères qui nous précèdent dans l'échelle de la Création, et, à ce titre, nous leur devons (du moins, à ceux d'entre eux qui nous sont utiles), aide, bienveillance et protection.

Dr GASTON DE MESSMY,

Puéchabon (Hérault), le 28 janvier 1896.

MORT D'HENRI RÉGNAULT. — UN PRESSENTIMENT

M. Adolphe Brisson, directeur des *Annales politiques et littéraires*, a esquissé dans ses *Portraits intimes*, la physionomie d'Henri Régnault.

Il rapporte que, lorsque éclata la guerre de 1870, celui-ci se trouvait à Tanger avec son ami Clairin.

Pressé de rentrer en France où le devoir le rappelait, Henri Régnault disait gaiement à Clairin :

« Tu verras : nous allons nous couvrir de gloire et ramasser la croix sur « champ d'honneur, comme les vieux grognards de Charlet... Ce sera « très drôle.

« Clairin, quoique non moins courageux, était agité de fâcheux pressen- « timents. La nuit qui précéda son départ de Tanger, il eût un songe (comme « dans les tragédies) ; il rêva que Régnault était tué à côté de lui, dans une « embuscade ; il raconta ce cauchemar à son camarade qui affecta d'en rire « aux éclats.....

« Hélas ! le rêve n'avait pas menti et, quelques semaines plus tard, Ré- « gnault tombait à Buzenval, frappé d'un coup de fusil. »





LES SPIRITES, FATALEMENT SONT DES FOUS

Depuis 1848, époque du renouvellement du spiritualisme, et en 1855 de la création du spiritisme, les hommes les plus autorisés en industrie, en politique, en sociologie, en science et dans les arts, se sont préoccupés de cette intervention nouvelle du monde de l'au-delà sur notre terre.

La plupart, pour des raisons majeures et quoique chercheurs expérimentés et convaincus, ont toujours celé leur croyance avec soin ; d'autres, moins préoccupés de leur grande position sociale, investigateurs obstinés, furent les divulgateurs au grand jour de la vérité conquise, l'affirmant dans leurs écrits, avec simplicité mais avec une fierté légitime.

A ces derniers, on décerna un brevet de folie ! les Hare, les grand juge Edmond, les Robert dale Owen, les Zölnner, les Feschner, les Boutlerow, les Aksakof, les Allan Kardec, les Victorien Sardou, les président Jaubert, les Nus, les Fauvety, les Bonnemère, les Russel Wallace, les William Crookes, des généraux, des amiraux, des inspecteurs généraux des ponts et-chaussées, etc., étaient dignes d'un cabanon et des douches qui en sont le couronnement ; et cela leur fut indifférent.

L'un d'eux, en 1881, après avoir commis, étant membre de la Société royale de Londres, un volume intitulé : *Les phénomènes du spiritualisme moderne, force psychique,* était certes considéré comme le plus grand des hallucinés ; et cependant, en 1881, l'Académie de médecine par son doyen le grand chimiste Wurtz, et l'Observatoire par son directeur l'amiral Mouchez, conviaient le délinquant William Crookes, le célèbre physicien, le chimiste hors ligne, à vouloir bien venir à Paris, répéter devant un aréopage de savants, les expériences qu'il avait faites à Manchester devant 1.200 membres de toutes les académies anglaises.

Il s'agissait de la *matière radiante,* découverte par ce fou, après ses expériences suivies avec le médium miss Cook, et ses rapports avec l'esprit ou la force psychique nommée Katie King ; c'était un quatrième état de la substance, manifesté dans un tube de Gessler de 14 centimètres de dia-

mètre, dans lequel cet ingénieux et *merveilleux fou halluciné* avait pu faire le vide à un cent-vingt millionième.

Invité par l'amiral Mouchez, nous avons vu, dans la grande salle de l'Observatoire, tous les hommes qui ont un nom dans l'art de guérir, la marine, les membres les plus distingués de l'Académie des sciences, la fleur des ingénieurs et des lettrés, s'incliner devant William Crookes qui leur révélait des forces inconnues et formidables enfermées dans l'infiniment petit, le *résidu* du cent-vingt millionième de l'air contenu dans un tube de Gessler, lequel contenait, avant le vide pneumatique auquel on l'avait soumis, un septilion de ces molécules.

Ce *résidu*, ou la *cathode* visible au microscope, contenait un quintilion de molécules, ou de petites balles, et ce fou s'en servait, pour rendre radiants et fondre presque instantanément les métaux les plus réfractaires au feu, tels que les pierres précieuses, ou le platine qui ne se désagrège que sous une calorie de 3.500 degrés.

Nous étions heureux, en considérant l'étonnement profond de cet auditoire de princes de la science, tous inclinés et comme anéantis devant le savoir étonnant de William Crookes, ce sublime toqué qui s'était occupé de spiritisme et lui devait son admirable découverte.

A cette occasion on décerna à ce physicien de génie, une grande médaille d'or et un prix de 3.000 francs, à l'unanimité de tous les membres de l'Académie des sciences.

W. Crookes est l'auteur du grand dictionnaire de chimie, en Angleterre; il fut nommé membre de la Société royale après avoir découvert le thalium, un nouveau métal; les minerais d'argent et d'or sont traités par sa méthode avec le sodium; les éléments constitutifs des astres sont actuellement constatés par les observations spectroscopiques de W. Crookes, c'est une création de science nouvelle; émule de Pasteur il a trouvé des désinfectants pour traiter avantageusement la peste bovine; il a inventé aussi, le radiomètre et les manchons à vide pneumatique dont les électriciens se servent pour l'éclairage.

Au congrès psychique de Chicago, interrogé sur son passé et comme ayant, disait-on, rejeté ses anciennes assertions sur Katie King et la force psychique, il a courageusement répondu *que tout ce qu'il avait écrit à ce sujet était exact, qu'il n'avait pas à y changer un seul mot.*

Et je me disais à l'observatoire, le jour du triomphe de W. Crookes : ce que c'est que d'être un humble ! ce grand savant, tant admiré, fêté, m'a pourtant remis les photographies de l'apparition de Katie King, aussi tous les compte-rendus en anglais de ses séances avec miss Kock, Douglas Home etc, au 7 rue de Lille où je logeais alors, avec l'autorisation de les faire

traduire et de les publier en français; c'est ce que nous avons réalisé, avec l'assentiment de tous les membres de notre Société, en 1872 et 1873, pensant qu'il était bon de suivre le sévère et grand enseignement que nous donnait le très désintéressé savant William Crookes.

De ce que nous avions tout publié dans la *Revue Spirite*, il se trouva sous Mac-Mahon, un ministère et un tribunal qui nous attaquèrent, et qui, sous l'instigation du cléricalisme régnant, déclarèrent en parfaite ignorants et par préjugé que ce qui était un titre de gloire pour William Crookes, à Londres, ressortait du Code pénal à Paris.

Ce monde réactionnaire, attardé, conservateur des vieux dogmes, voulait qu'il fût déclaré, écrit, proclamé, qu'être spirite convaincu, c'était être passible de l'article du Code sur l'escroquerie.

Le journalisme bête et qui ne sait pas, répète ces insanités dignes d'un autre âge, ingénuement, et lorsque un procès d'intérêt met en cause un spirite, de misérables avocats répètent ces inepties ne plaidant plus le fond de la cause, mais un spiritisme de fantaisie et charlatanesque, et Mme Thémis, qui n'a jamais eu le temps d'étudier les hautes questions que met à l'ordre du jour le spiritualisme moderne, se met alors en joie.

Sainte ignorance des temps passés, comme tu es encore à la mode en 1896, en ce qui concerne les vérités les plus puissantes, rénovatrices et rédemptrices !!!

Les plus fous ne sont pas ceux qu'on pense.

Mais actuellement on ne parle plus que de William Crookes, des tubes Crookes plus que jamais mis en renom avec le quatrième état de la matière, *ou des rayons cathodiques*. Un savant allemand, par hasard, il l'avoue, en se servant des tubes de Crookes mis en rapport avec un accumulateur, vit aussitôt, dans l'intérieur du tube, briller une lumière jaune verdâtre, très douce, rosée vers le centre.

En face d'un des pôles du tube (au ballon) dans le champ des rayons *X*. il plaça un objet qu'il voulait photographier, soit une main dont la face dorsale était tournée vers le ballon, en plan vertical, l'autre face contre la plaque photographique entourée, ou enveloppée de papier noir, à cinq ou dix épaisseurs, et soutenue par une pile de manuscrits quelconques.

La pose durait vingt minutes, et la main, qui était traversée par les rayons *X* du tube de Crookes, s'imprimait squelettiquement sur la plaque sensible, abstraction faite de la chair dont on ne voyait qu'un contour vaporeux après le développement dans un cabinet noir. Tel est le principe dans sa simplicité, découvert par Rœntgen.

Mais nous sommes au début, et l'on étudie partout les rayons cathodiques de Rœntgen, en leur trouvant des applications multiples; en les rectifiant, ils



servent à étudier intimement l'intérieur de nos organes dans leur détail les plus intimes; avec eux on fixera mieux en médecine et en chirurgie le siège du mal, la méthode en thérapeutique sera révolutionnée.

En industrie on trouvera des applications multiples à l'aide de ces rayons Rœntgen dus aux fameux tubes de Crookes.

Un savant autorisé connaissait, à Paris, la puissance de ces rayonnements cathodiques, bien avant M. Rœntgen ; il en cherchait l'application la plus pratique, avec un physicien éminent, pour dégager le corps astral d'un sujet endormi, le faire entrer dans un tube de Crookes et en étudier la nature intime; il n'en voulait parler qu'à bon escient. Les professeurs du grand établissement où il est lui étant hostiles, l'ont empêché d'employer plus de temps à ces expériences si délicates. Sans cette hostilité, il y a beau jour que le rayon cathodique serait une découverte française qui eut honoré le grand établissement dont s'agit.

Là aussi le préjugé règne en maître ; tenace, ardent, il veut tout mettre à son niveau; ces petits esprits sèment cette idée que ce savant autorisé n'est qu'un fou, et ce semble, la conduite de ces professeurs ne frise-t-elle pas un état incohérent et extravagant?

Ne perdent-ils pas l'esprit, en accusant un chercheur renommé d'être une sorte d'aliéné!

Les plus fous ne sont pas ceux qu'on pense. La découverte du quatrième état de la matière par William Crookes sera féconde en résultats, et les problèmes qui paraissent les plus insolubles vont avoir une sanction ; la double vue, le somnambulisme, la photographie spirite pourraient bien prochainement, devenir des vérités banales et scientifiques, acceptées par toutes les académies.

P. G. Leymarie.

PHÉNOMÈNE DE VISION REMARQUABLE

Saint-Paulo (Brésil), le 25 décembre 1895. — Permettez-moi, monsieur Leymarie, de vous communiquer un fait intéressant qui s'est passé en cette ville et qui prouve jusqu'à l'évidence, l'individualité humaine après la mort. Si vous croyez que vos nombreux lecteurs puissent trouver un intérêt quelconque aux faits que je vais relater, veuillez les publier. Comme bonne preuve, je donne le nom des personnes directement en cause et occupant une position marquante dans cette ville.

M. le docteur en médecine *Orencio Vidigal*, habite une maison portant le numéro 2, *Allées du Triomphe*, avec sa famille se composant de sa femme,

deux enfants et son vieux père. Sa mère mourut il y a trois mois. Ayant eu besoin d'une petite domestique, il se rendit au dépôt des émigrants et traita avec une fillette espagnole d'une douzaine d'années, qui venait d'arriver le jour même et qui, naturellement, ne savait pas un mot de portugais; elle ne connaissait pas son maître.

Cette petite fille était orpheline de père; le soir de son entrée chez le Dr Vidigal, un ingénieur, M. Edouard Silva, né à Gibraltar, parlant l'espagnol, était en visite chez M. Vidigal; il demanda un verre d'eau. Ce monsieur Silva est bon magnétiseur, un fervent croyant au spiritisme et ce fut la petite Espagnole qui lui apporta l'eau. Par une intuition inexplicable, M. Silva lui demanda, en sa langue, si elle voulait se laisser magnétiser; la petite y consentit et en très peu d'instants elle arriva à un état d'extase prononcé.

Tout à coup elle leva les yeux en l'air et déclara d'une voix émue qu'elle voyait des choses excessivement belles, demandant de ne pas lui retirer cette vue magnifique. Après quelques minutes de contemplation muette, elle déclara qu'elle voyait son père et qu'il lui parlait.

Elle fit, avec sa main recourbée, une espèce de cornet acoustique, écouta un instant et dit que son père lui communiquait qu'une vieille dame, qu'elle voyait aussi, avait une demande à faire au docteur Vidigal; elle décrivit très minutieusement ladite dame, toute la famille reconnut Mme Vidigal mère qui s'était désincarnée.

Alors, toujours par l'entremise du petit médium, l'esprit de Mme Vidigal mère, enjoignit à son fils d'ouvrir la chambre habitée par elle pendant sa vie, et qui, depuis trois mois, date de sa mort, était restée fermée; d'y prendre une robe en taffetas noir, accrochée au mur, car, dans une poche entièrement cousue, il trouverait la somme de soixante-quinze mille reis (soixante francs). Cette somme devait être remise à son mari.

Les spectateurs de cette scène trouvèrent le fait tellement extraordinaire qu'ils doutèrent de sa réalisation. Mais, considérant que la petite fille qui habitait chez eux à peine depuis un jour, et seulement deux jours de son arrivée au Brésil, ne pouvait par conséquent rien connaître sur ce qu'elle annonçait, les membres de la famille Vidigal prirent la résolution de vérifier l'exactitude de la communication qu'ils appelaient « les divagations de la petite Espagnole ».

Tous se rendirent dans la susdite chambre, accompagnés de l'ingénieur Silva et de trois autres personnes du voisinage qui, par curiosité, voulurent être témoins du fait. Le Dr Vidigal eut beaucoup de difficulté pour ouvrir, la serrure s'étant rouillée; ayant réussi, on trouva la robe noire accrochée au mur indiqué, et dans l'une des poches entièrement cousue, existait bien,



réellement, la somme indiquée par l'esprit, soit: soixante-quinze mille reis.

Agréez, monsieur Leymarie, mes sentiments les plus distingués,

MANFRED MEYER.

LA NOUVELLE AURORE

Vient l'heure où les vrais adorateurs adoreront le père, en esprit et en vérité ; car ce sont là les adorateurs que le Père cherche (Evangile selon St-Jean, ch. IV, par 23.)

Les temps sont mûrs pour le printemps
Le printemps d'une foi nouvelle,
Un jeune soleil se révèle
Avec des rayons éclatants.

Un souffle ardent, mais salutaire
Nous grise et nous monte au cerveau.
C'est l'aurore d'un jour nouveau
Qui va se lever sur la terre.

Peuples qui vivez, chancelants,
Sous les chaînes des tyrannies
Et que l'on traîne aux gémonies
Comme de vils troupeaux bêlants,

Paria qui courbes l'échine
Sous le carcan du roi de l'or
Qui pour conserver son trésor
Te frappe, affamant ta poitrine,

Tournez vos yeux vers le levant
Un astre d'espoir y rougeoie
Chassant par ses rayons de joie
La nuit du passé décevant.

Les temples fiers, soutiens des trônes,
Dont le faîte insulte au zénith,
Les dieux de bronze ou de granit
Vont crouler avec leurs icônes

Car voici que les temps viendront,
Selon la parole lointaine
Du Christ à la Samaritaine,
Où ni le temple, ni le mont
Ne seront les autels du Père
Où les hommes se presseront
Autour de la Force première
Le Dieu justice-amour-lumière
Que tous enfin reconnaîtront.

Et voici que les hypocrites
Scribes, Pharisiens du jour
Vont se dissiper à leur tour,
Comme des ténèbres maudites.

Le temps est proche où sous le ciel
Fournissant leur marche féconde
Les peuples s'aimant à la ronde
Chanteront l'hymne fraternel,
Où réalisant sur la terre
Le verbe du Galiléen,
Unissant à l'amour divin
La tolérance de Voltaire,
Sûrs de leur immortalité
Les peuples dans la paix prospère,
Frères, adoreront le Père
En esprit comme en vérité.

Paris, février 1896. JULIEN LAROCHE.

FRAGMENTS DE VÉRITÉS OCCULTES

DOCTRINE DES ARIENS ARHATS

Voir la *Revue* de février 1896.

CONCERNANT LES 7 PRINCIPES CONSTITUTIFS DE L'HOMME

VI. *Brahmam* et *Sakti*. — Ce principe correspond pour vous à l'*intelligence spirituelle*.— En fait c'est *Buddhi* (j'emploie ce mot dans le sens que lui ont donné nos anciens philosophes et non pas dans le sens ordinaire). — En d'autres termes, c'est le siège de *Bodha* ou *Atmabodha*. Celui qui possède complètement *Atma-bodha* est un *Bhuddha*.

Les boudhistes savent très bien ce que ce mot signifie. Ce principe est décrit dans notre article, comme une entité émanée de la combinaison de *Brahmam* et de *Prakriti*.

Ici encore j'ignore dans quelle acception particulière le mot *Prakriti* est employé. Nos philosophes disent que c'est une entité émanée de l'union de *Brahm* et de *Sakti*. J'ai déjà expliqué plus haut quel est le sens, d'après nos philosophes, de *Prakti* et *Sakti*.

J'ai déjà affirmé que *Prakriti* dans son état primitif est l'*Akasa* (1).

Si l'*Akasa* est considérée comme étant *Sakti* ou pouvoir par les théoso-

(1) D'après les boudhistes l'Akasa contient cette énergie puissante et éternelle, qui émane toute chose d'elle-même.



phistes (1), alors ma définition de *Prahriti* pourrait être mal comprise, si je n'explique pas la différence entre *Akasa* et *Sakti*. L'*Akasa* n'est pas, à vrai dire, *la couronne de la Lumière Astrale* et par elle-même elle ne constitue aucune des six forces premières. Mais en général lorsqu'un *résultat phénoménal* est produit, *Sakti* agit en *conjontion avec* l'*Akasa*.

De plus, *Akasa* sert de base ou *Adhisthanam*, pour la transmission de courants de forces et pour la formation ou génération de corrélations (2) de forces ou de de pouvoirs. Dans le *Mantrasastra*, la lettre *Ha* représente l'*Akasa*, et vous verrez que cette syllabe, entre dans presque toutes les formules sacrées qu'on emploie pour produire des résultats phénoménaux. Mais par elle-même, elle ne représente pas de *Sakti*. Vous pouvez considérer Sakti comme un attribut d'Akasa.

Je ne crois pas qu'en réalité il existe une différence d'opinion entre les boudhistes et les brahmanes concernant ce principe. Les initiés des deux religions connaissent bien cette mystérieuse glace circulaire, composée de deux hémisphères, qui reflète les rayons émanant du « buisson brûlant » et de « l'Etoile flamboyante », — le soleil spirituel qui resplendit dans *Chidakasam*.

Les impressions spirituelles constituant ce principe ont leur existence dans un pouvoir occulte associé avec l'entité en question. Les incarnations successives de Boudha de fait, signifient les transferts successifs de ce pouvoir mystérieux ou les impressions qui en résultent. Le transfert n'est possible, que lorsque le *Mahatma* (3) qui le fait, s'est entièrement identifié avec son septième principe, lorsqu'il a annulé son *Ahankaram* et l'a réduit en cendre dans *Chidagni-Kundum*, et a réussi à faire correspondre ses pensées avec les lois éternelles de la nature, et devenir un *co-ouvrier* de la nature.

Ou bien en d'autres termes, lorsqu'il a atteint l'état de Nirvana, la con-

(1) Nous avons démontré qu'elle n'a jamais été considérée ainsi. Mais « les Fragments » étant écrits en anglais, langue dans laquelle n'existent pas de termes pour exprimer chaque changement de forme, quelque minime qu'il soit, comme cela a lieu en Sanskrit, on a cru devoir éviter la confusion qui résulterait d'un emploi trop larges de termes techniques. Comme *Prakriti* dans son état primitif est *Akasa* et que *Sakti* est un attribut d'*Akasa*, il est évident que pour celui qui n'a pas été initié, c'est tout un. Parler de l'union de *Brahmam* et de *Prakriti*, au lieu de *Brahmam* et *Sakti*, c'est comme si un théiste disait que l'homme doit son existence à une combinaison d'esprit et de matière, au lieu, qu'orthodoxement, il aurait dû dire : l'homme, âme vivante, a été par le pouvoir (ou souffle) de Dieu sur la matière.

(2) C'est-à-dire les Aryens entendent par *Akasa* ce que les boudhistes désignent par *Espace* (dans son sens métapyysique.)

(3) Adepte du plus haut grade.

dition de négation finale, négation de l'existence individuelle ou séparée (1).

VII. Atma. — L'émanation de l'absolu ; correspondant au septiéme principe. Quant à cette entité il n'existe pas la moindre différence d'opinion entre les boudhistes du Tibet et nos anciens *Rishis*.

Il s'agit maintenant de voir quelles de ces entités peuvent apparaître après la mort de l'individu, dans la chambre des séances et produire les soi-disant phénomènes spirites.

Il résulte de l'assertion des spirites, que «les esprits désincarnés» de certains êtres humains apparaissent aux séances, que l'entité, qui apparaît, a les caractères de l'individualité d'une personne déterminée.

Nous devons donc examiner dans quelle entité ou entités réside l'individualité. Elle existe apparemment dans la formation particulière de son corps et dans ses expériences subjectives (dont on nomme la totalité intelligence). A la mort de l'individu, son corps est détruit ; son *linga sariram* étant décomposé, le pouvoir qui y était associé, se mêle aux courants du même pouvoir relatif du macroscome.

Le troisième et le quatrième principe se mêlent aux pouvoirs qui leur sont relatifs. Ces entités peuvent entrer dans la composition d'autres organismes. Ces entités ne portent aucune impression d'individualité, et les spirites n'ont pas le droit de dire que «l'esprit désincarné» d'un être humain est apparu, lorsqu'il s'agit des entités susnommées. Ils n'ont aucun moyen de s'assurer qu'elles ont appartenu à un être donné.

Il nous faut donc examiner si quelques-unes des trois entités dernières apparaissent aux séances pour instruire ou amuser les spirites. Prenons trois individus différents et voyons ce que ces trois principes deviennent après la mort.

I. — Une personne chez qui les tendances spirituelles sont supérieures aux tendances matérielles.

II. — Une personne chez qui les tendances spirituelles existent mais n'ont pour elle qu'une importanee secondaire et subordonné à ses intérêts matériels.

III. — Une personne chez qui n'existe pas la moindre aspiration spirituelle, chez qui l'Ego spirituel est mort ou bien non existant.

Quant à l'*Adepte véritable* nous le laissons tout à fait hors de cause. Dans les deux premiers cas cités, l'expérience spirituelle et l'expérience matérielle existent simultanément; lorsque la conscience spirituelle existe, l'existence du septième principe étant reconnu, il maintient sa connexion avec le cinquième et le sixième principe.

(1) Une *gatha* du «*Maha-pari-Nirvana-Sutra*» s'exprime ainsi :
Nous atteignons un état de repos, dépassant les limites des connaissances humaines.

Mais l'existence d'attachements terrestres crée la nécessité de *Punarjanman*, mot qui signifie l'évolution d'un nouvel assemblage d'expériences objectives et subjectives, formant une nouvelle combinaison de circonstances environnantes, ou, dans d'autres termes, un nouveau monde.

La période allant de la mort à une nouvelle naissance est occupée par la préparation requise pour l'évolution de ces nouvelles expériences. Durant la période d'incubation, que vous nommez ainsi, l'esprit n'apparaît jamais volontairement dans notre monde et il lui est même *impossible de le faire.*

Il existe dans cet univers une importante loi qui fait que les phénomènes subjectifs sont réduits à des phénomènes objectifs et se déduisent des premiers. *Nécessité cyclique* tel est le nom de cette loi. L'homme y est soumis à moins qu'il n'évite la destinée commune en soumettant tout à fait tous ses attachements terrestres. La nouvelle combinaison de circonstances à laquelle il sera alors soumis, pourra être meilleure ou pire que celle sous laquelle il vivait autrefois. Néanmoins il est certain qu'il ne se détournera pas de sa marche vers un monde nouveau pour jeter un regard sur ses amis spirites (1).

Dans le troisième de cas précités, il n'y a pas de reconnaissance de conscience spirituelle ou d'esprit. En ce qui la concerne, ils n'existent donc pas. Il arrive alors la même chose qu'avec une faculté dont on ne sert pas durant un long laps de temps, de fait elle cesse d'exister.

Ces entités restent siennes ou en sa possession lorsqu'elles sont pour ainsi dire marquées au signe de la reconnaissance. Lorsqu'il en est autrement, toute son individualité est concentrée dans son cinquième principe. Après la mort, ce cinquième principe est alors *le seul représentant* de l'individu en question.

Il ne peut pas émaner de soi une nouvelle quantité, — c'est-à-dire il n'a pas de *Punarjanmam.* Une telle entité peut apparaître aux séances, mais il est absurde de la nommer « *esprit désincarné* » (2). C'est simplement un pouvoir ou une force conservant l'impression des pensées de l'individu, de la composition duquel elle a fait partie. Parfois ce pouvoir obtient le secours du *Kama-rupa* (pouvoir) et crée pour soi une forme éthérée sous laquelle il se montre et qui n'est pas nécessairement humaine.

Ses actions auront les mêmes tendances que lorsqu'il était vivant. Cette entité conserve son existence tant que les impressions faites sur le pouvoir

(1) Ceci prouvera à M. A. (Oxon) que les Brahmanes sont encore moins disposés que les occultistes boudhistes à accepter l'opinion des spirites.

(2) C'est surtout sur ce point que les doctrines Aryennes et Arhates concordent absolument. Les arguments sont admis dans leur intégrité par la Fraternité boudhiste de l'Himalaya.



associé au cinquième principe restent intactes. A la longue elles s'effacent et le pouvoir en question, se mêle alors au courant du pouvoir correspondant du *Macroscome*, de la même manière que le fleuve qui se perd dans la mer. Une pareille entité peut faire preuve d'une haute intelligence, si elle a appartenu à l'individu dont elle faisait partie, sans que pour cela il ait eu la moindre conscience spirituelle.

Il est donc clair, que dans un cas pareil, les spirites ont tort de dire que l'esprit ou l'Ego spirituel de l'individu décédé apparaît. Il y a des gens dans l'Inde qui ont fait une étude particulière de ces entités, que nous nommons *Pisacham* ; quant à moi, j'en sais peu de chose, car je n'ai jamais voulu m'occuper de cette branche d'études dangereuses et d'ailleurs peu engageantes.

Vos spirites ne savent pas à quoi ils s'exposent. A la longue leurs investigations leur feront redécouvrir la *Magie noire*, ou bien, des milliers d'homme et de femmes risqueront d'encourir la ruine spirituelle la plus absolue

Nos anciens écrivains ont souvent comparé la vie humaine à la motion orbitale d'une planète autour du soleil. La force centripète représente l'attraction spirituelle, et la force centrifuge l'attraction terrestre. Lorsque la force centripète augmente la planète se rapproche du soleil, l'individu atteint un plan d'existence plus élevé. Si la force centrifuge augmente, la planète s'éloigne du soleil et adoptera un nouveau parcours orbituaire, — l'individu descend à un niveau d'existence moins élevé.

Nous n'avons à nous occuper que des deux cas extrêmes. Lorsque la planète en approchant du soleil a dépassé le point où les forces centripètes et centrifuges se font équilibre, et éprouve seulement l'action de la force centripète, elle se précipite vers le soleil avec une vitesse toujours croissante, et s'identifie finalement à l'orbe du soleil. Tel est le cas d'un *adepte* parfait.

Lorsqu'en s'éloignant du soleil, la planète est parvenue à un point où la force centrifuge seule domine, elle s'éloigne dans une direction rectiligne et tangente à son orbite primitif et se perd dans l'espace. Dès qu'elle n'est plus soumise à l'influence du soleil, elle perd peu à peu sa chaleur et sa force générative, devient une masse morte dont les atômes finissent par se dissocier.

On compare cette masse morte et froide au cinquième principe, et la chaleur, la lumière et l'énergie perdues au sixième et septième principe.

Dans aucun des cas cités la planète ne pourra jamais retourner à un point quelconque de son orbite primitif.

Cet exemple explique aussi clairement que possible la théorie des Brah-



manes. C'est simplement une branche de ce que les anciens mystiques nommaient la Grande Loi de l'Univers.......

APPENDICE RÉDIGÉ PAR L'EDITEUR.

Note 1.

La contrée appelée « *Si-dzang* » par les Chinois, et Thibet par les géographes occidentaux, est mentionnée dans les plus anciens livres conservés dans la province *Fo-kien* (endroit d'où sont venus les habitants de la Chine), et qui fut le centre des études occultes dans les vieux temps. D'après ces livres la contrée était habitée par *les maitres de la lumière*, *les fils de la sagesse* et *les frères du soleil*. L'empereur Yu le Grand (2207 av. J.-C), un pieux mystique aurait obtenu, prétend-t-on, sa sagesse occulte et le système de gouvernement théocratique établi par lui, car il fut le premier qui unit le pouvoir spirituel au pouvoir temporel, de *Si-dzang*. Ce système était exactement semblable à celui des Chaldéens et des Egyptiens, a celui qui a existé durant la période brahmanique dans l'Inde et à celui qui existe encore aujourd'hui au Thibet.

Il en résultait que toute science et tout pouvoir, le temporel et l'occulte était concentré dans la caste des prêtres et conservé par leur hiérarchie. Il n'est pas possible de décider maintenant qui étaient les aborigènes du Thibet. On sait seulement qu'ils pratiquent la religion Bhon, que cette secte est pré et antiboudhique et qu'ils habitent en grand nombre la province de Kam. Ces renseignements sont suffisants, d'ailleurs, pour conclure qu'ils descendent d'une race sage et puissante. Leur type prouve qu'ils ne sont pas de pure race turanienne, et leurs rites consistant en magie, incantation et culte de la nature, rappelle plus les rites populaires de Babylone que les pratiques religieuses de la secte chinoise de Tao-Sae (religion basée sur la raison et une pure spiritualité).

Les missionnaires de Kyelang, quoique bien informés, ne font ordinainairement que peu de différence entre les Bhons et les deux sectes boudhistes rivales, les bonnets jaunes et les bonnets rouges. Ceux-ci se sont toujours opposés à la réforme de Tzong-ka-pa, et sont restés adhérents de l'ancien bhudhisme, grandemement mêlé aux pratiques des *Bhons*. Si nos Orientalistes les connaissaient davantage, et que fantaisie leur prît de comparer l'ancien culte de *Bel* ou de *Baal* des Babyloniens, avec celui des *Bhons*, ils verraient qu'ils ont beaucoup de rapports.

Sans entrer en discussion sur l'origine des différentes races qui se sont succédé au *Thibet*, il suffit de dire qu'il existe de bonnes raisons pour nommer la doctrine ésotérique trans-Himalayenne, la doctrine *Chaldeo-Thibétaine*. D'après la tradition, les Vedas ont été apportés des bords du lac de

Mansarowar du Thibet, et les Brahmanes sont venus du Nord, d'où il résulte que la doctrine ésotérique est venue de la même source, et doit donc être appelée la doctrine *aryenne-chaldéo-thibetaine*, ou la religion universelle de la Sagesse. « Cherchez le mot sacré perdu, chez les hiérophantes « de la Tartarie, de la Chine et du Thibet », tel est l'avis de Swedenborg, le croyant.

Note II.

L'exactitude de cette conclusion laisse à désirer. Les Vedas, le brahmanisme et le sanscrit furent importés dans le pays que maintenant nous nommons l'Inde, jamais ils n'y furent indigènes. Autrefois des contrées, nommées autrement maintenant, faisaient partie de l'Inde, qui à l'époque d'Alexandre se subdivisait encore en Inde haute, Inde basse et Inde orientale ; même la Perse est appelée Inde occidentale par quelques anciens classiques.

Le Thibet, la Mongolie, la grande Tartarie étaient considérées comme faisant partie de l'Inde. Lorsque nous disons que l'Inde a civilisé le monde et qu'elle a été l'Alma Mater des civilisations, des arts et des sciences des autres nations, la Babylonie et l'Egypte comprises, c'est de l'Inde préhistorique que nous parlons, de l'époque où le grand Gobi était une mer, et où l'Atlantis faisait partie d'un continent qui s'étendait de l'Himalaya jusqu'à Tasmania, et comprenait Ceylan et Java, et d'autres grandes îles.

Note III.

Pour résoudre ces questions, il faut étudier les documents sacrés et historiques des Chinois, peuple dont l'ère remonte à 4.600 ans (2.697 av. J.-C.). Un peuple aussi industrieux et aussi exact en tout, qui a devancé toutes les inventions européennes, mérite bien qu'on accorde quelque confiance à son histoire. Depuis Lao-tze, jusqu'à Hiouen-Thsang, sa littérature est pleine d'allusions à cette île et à la sagesse des adeptes. Les règles de la célèbre et sainte secte, fondée (575 av. J.-C.) par Chin-ché-k'hal, surnommé Che chay (le sage), ont été traduites par un Européen qui place un point d'interrogation à la fin de la phrase « Ce qui a rapport au seul vêtement (sans coutures) que portent les Grands Maîtres des montagnes neigeuses, l'école des Haimavatas. »

La statistique de l'école des Haimavatas, ou de nos frères de l'Himalaya, est secrète ; le traducteur M. Beal donne une règle concernant « les grands professeurs d'un ordre encore plus élevé, qui vivent dans les montagnes loin des hommes», les *Aranyakas* ou ermites.

Indépendamment des documents historiques précités, les traditions concernant cette île existent encore de nos jours au Thibet. La délicieuse île

n'est plus, mais son emplacement existe toujours, bien connu « des grands professeurs des montagnes neigeuses, quoique la topographie en ait été bien changée par le terrible cataclysme. On croit que ces sages s'assemblent tous les sept ans, à *Scham-Ba-La*, « la contrée heureuse, que l'on suppose être dans le nord-ouest du Thibet ».

D'autres la croient dans les régions inexplorées du centre, inapprochables même pour les tribus indigènes et nomades.

D'autres encore, la placent entre la chaîne des monts *Gangdisri* et la limite nord du désert de Gobi, au sud et au nord, les régions plus peuplées de Khoondooz et de Kashmir, ou de *Gyd Pheling* (Inde britannique) et la Chine à l'est et l'ouest, ce qui donne en tout un espace immense.

D'autres encore croient qu'elle est située entre *Namur Nur* et les montagnes de *Kuen Lun*, mais quoi qu'il en soit, tous croient fermement à son existence et en parlent comme d'un pays enchanté, autrefois une île, maintenant une oasis d'une beauté incomparable, l'endroit où se réunissent les héritiers de la science ésotérique des divins habitants de l'île légendaire.

Les vieilles légendes parlent de la mer Asiatique et du continent Atlantique ; il n'est donc pas sans utilité, de remarquer que les pentes de l'Himalaya offrent au géologiste moderne la preuve indéniable qu'autrefois l'océan les recouvrait.

Note IV.

Nous avons déjà expliqué que pour nous, toute la différence entre la philosophie boudhiste et celle des Vedas, est que la première est une espèce de védantisme rationaliste, et l'autre un boudhisme transcendant. Si l'ésotéricisme aryen applique le terme *jivatma* au septième principe, le pur esprit, inconscient *per se*, c'est que les Védas admettant trois modes d'existence ; — 1° le paramarthika — (*le vrai, le seul réel*), 2° *vyavaharika* (le pratique) et 3° le *pratibhasika* (la vie apparente ou illusoire) — déclarent la première *vie* ou *jiva*, la seule véritablement existante.

Brahma, ou le *soi-même*, est son seul représentant dans l'univers, parce que c'est *la vie universelle en toto*, tandis que les deux autres ne sont que des « *apparences phénoménales* », imaginées et créées par l'ignorance, et des illusions émanées de nos sens aveugles.

De leur côté, les boudhistes refusent toute réalité subjective ou objective même à cette seule existence, et Buddha déclare qu'il n'existe ni Créateur ni Etre absolu.

Le rationalisme boudhiste n'a jamais perdu de vue la difficulté insurmontable qui empêche d'admettre une conscience absolue car, comme l'a dit Flint, la conscience entraîne la relation, et où il y a relation, il y a dualisme. La *Vie Une* est, ou *Mukta* (absolue et non conditionnée) et ne peut avoir

de relations avec rien; ou bien elle est Baddha (liée et conditionnée) et ne peut donc être l'Absolu; cette limation admise, exige nécessairement une autre divinité, aussi puissante pour répondre du mal existant dans le monde.

La doctrine secrète Arhat de la cosmogomie, admet seulement une inconscience (traduit ainsi) éternelle, indestructible et absolue d'un élément (le mot étant employé faute de mieux) absolument indépendant de toute autre chose dans l'Univers; quelque chose d'omniprésent, qui a toujours existé et existera toujours, qu'il y ait un Dieu, des dieux ou qu'il n'y en ait pas, que l'Univers existe ou non, existant durant les cycles éternels des Moha Yugs, durant les *Pralaya* et les *Manvantara*.

Ceci est l'*Espace*, le champ où se déploient les forces éternelles et la loi naturelle, la base (comme dit très bien notre correspondant) sur laquelle ont lieu les éternelles corrélations de *Akasa-Prakriti*, guidées par les pulsations inconscientes et régulières de *Sakti*, — le souffle ou le pouvoir d'une Divinité consciente, diraient les Théistes l'énergie éternelle d'une loi éternellement inconsciente, disent les boudhistes.

L'espace, ou « *Fan, Bar-nang* » (Maha Sunyata) ou bien d'après Lao Tze «*le Vide*», telle est la nature de l'*Absolu* des bhoudistes. (Voyez les œuvres de Confucius « *Louange de l'Abîme* ».

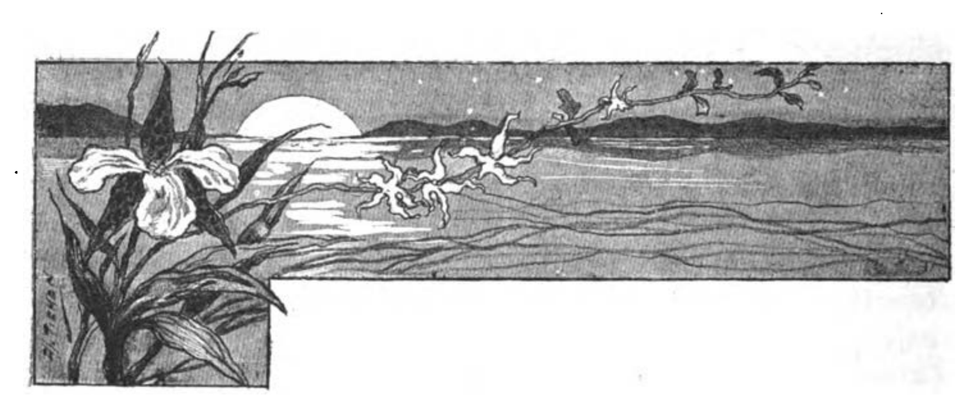
Les Arahat n'ont jamais désigné par *jiva* le septième principe, parce que ce n'est que par son contact avec la matière que *Fo-hat* (chez les boudhistes l'énergie active) peut développer la vie active et consciente. Evidemment la réponse à la question: Comment l'inconscience peut-elle émaner de la conscience, serait, le fœtus auquel Bacon et Newton doivent leur origine était-il conscient.

Note V.

Il se pourrait que nos lecteurs européens, trompés par la ressemblance phonétique, croient que *Brahmam* et *Brahma* ou *Iswara*, le Dieu personnel sont identiques. Les *Upanishads*, les Védas ne mentionnent pas un tel Dieu, et on y chercherait en vain une allusion à une divinité consciente. Le *Brahmam* ou *Parabrahm*, l'Absolu des védantins, et neutre est inconscient et n'a aucun rapport avec le *Brahma* masculin de la Trinité indienne ou du *Trimourti*.

Quelques orientalistes supposent, avec raison, que le nom est dérivé du du verbe « Brih », croître, augmenter, et il signifie donc, *la force expansive universelle de la Nature*, le principe vivifiant et spirituel, ou pouvoir répandu dans l'univers, et qui, dans son ensemble, est l'Absolu, la seule Vie, l'Unique Réalité. (*A suivre.*)





LE DRAPEAU NOIR

NOUVELLE SPIRITIQUE INÉDITE

Par M. A. B. (Mme Ernest Bosc).

(*Communication médiunimique.*)

— Bonjour, mam'selle Rose, peut-on sans vous *inconvénier* entrer chez vous ? Voilà le couvreur qui est là pour *raranger* le cheneau endommagé en face de la fenêtre de votre logement !

Et Mme César concierge de la maison rue Rochechouart, n° X, fit en même temps un signe de la main à la jeune fille en train en ce moment de faire chauffer une tasse de lait pour son déjeuner sur un petit poêle au milieu de sa proprette mansarde.

— Mais entrez donc Mme César. cela ne me dérange nullement en ce moment, je préfère au contraire que la réparation se fasse ce matin que je n'ai pas à sortir.

La concierge retourna sur le carré de l'escalier pour prévenir le couvreur et son aide qu'ils pouvaient pénétrer chez la locataire.

Un jeune ouvrier d'environ 24 ans entra avec sa boîte d'outils sur l'épaule suivi d'un jeune garçon qui portait une portion du cheneau à remplacer.

La concierge referma la porte derrière elle en se retirant.

— Pardon de vous déranger d'aussi bonne heure, mademoiselle, dit le couvreur, mais en général les personnes qui comme nous logent si près des toits trouvent préférable qu'on travaille chez elles, quand elles ne sont pas encore parties pour aller à leur travail.

— C'est bien vrai, Monsieur, dit la jeune fille ; mais pour aujourd'hui je ne sortirai pas ; la fille de la patronne a eu un bébé, c'est ce matin le baptême à St-Eustache et nous avons *campo* pour la journée.

— Ah ! ça se trouve bien alors, dit le couvreur en ouvrant la fenêtre, car la mansarde était une assez confortable chambrette ayant le luxe d'une baie perpendiculaire, et le jeune homme après cet échange de paroles se mit en devoir d'examiner en quoi consistait la réparation pour laquelle il avait reçu des ordres chez son patron.

Cette réparation consistait dans le changement de la portion du cheneau endommagé juste devant l'ouvertnre de la fenêtre.

Il avait préalablement déposé sur le plancher sa boîte de bibelots, comme il la nommait ; il prit alors ses mesures et il s'apprêtait à couper dans le zinc une longueur à la dimension voulue, quand il s'aperçut que l'apprenti couvreur avait négligé de mettre dans sa boîte, la cisaille outil indispensable pour couper son zinc à la demande.

— Diable d'enfant, dit le jeune homme impatienté, c'est toujours la même chose, chaque jour tu oublies une partie de ce que je te recommande d'emporter. Tu es vraiment étourdi à la fin ; cela fait perdre la patience et beaucoup de temps aussi, et c'est avec raison que le patron se plaint. Je t'épaule toujours, mais ça finit par être onéreux pour moi ; je t'enverrai promener et ne te prendrai plus dorénavant avec moi.

Le gamin avait des larmes pleins les yeux : ah ! Laurent, ne me dites pas cela, j'en ferai une maladie, il n'y a que vous au monde qui avez été bon pour moi. Je vais courir si vite, que vous n'attendrez pas longtemps bien sûr et je me cognerai la tête moi-même contre les murs en descendant pour me rappeler mieux une autre fois, puisque vous êtes si bon de ne pas me talocher vous-même.

Et le pauvre diable s'esquiva si rapidement que le couvreur n'eut pas même le temps de lui défendre de s'appliquer à lui-même la correction qu'il s'était imposée.

— Mademoiselle, je regrette beaucoup ce contre-temps, je vais attendre chez Mme Ccsar le retour du petit Camille, c'est en somme un bon petit gosse que cet incorrigible étourneau. Que voulez-vous, il est si malheureux chez lui cet enfant, qu'il en perd la jugeotte ; on le bat comme plâtre et cela pour un rien, aussi a-t-il constamment une peur atroce de s'attirer des horions ; c'est-là, je crois, ce qui lui trouble si fort la cervelle !

— Pauvre petit, dit Rose tout émue ; il a bon cœur, malgré cela, puisqu'il vous est reconnaissant de le traiter avec humanité !

— Dame, c'est naturel, à sa place, je serais content de trouver de la sympathie !

A toute à l'heure, mademoiselle, — et le jeune homme se dirigea vers la porte de la mansarde.

— Mais puisque votre apprenti va être là tout de suite, dit la jeune fille, c'est peut-être pas la peine que vous dégringoliez les six étages pour les remonter aussitôt, vous ne me dérangez nullement ; puis il fait froid, asseyez-vous donc un moment près du poêle.

Le jeune homme qui ne parlait de s'éloigner que par délicatesse, fut très satisfait de la permission de séjour que lui donnait si gentiment Mlle Rose.

Il prit une chaise et s'assit à l'écart, en allongeant ses jambes auprès du poêle.

Un court silence suivit : Rose voulant continuer à être hospitalière et préjugeant bien de la réserve du jeune couvreur, vint tisonner le petit poêle et dit à Laurent :

« Vous faites, Monsieur, un travail presque toujours dangereux ; avez-vous choisi l'état de couvreur par préférence à un autre ?

— Non Mademoiselle, c'est ma destinée qui m'a poussé de ce côté ! Tout petit, j'ai été entouré des gens de ce métier et sans même y réfléchir je suis entré dans la boutique, et Laurent soupira...

— En avez-vous du regret, reprit Rose ?

— Non, Mademoiselle, car je travaille depuis mon apprentissage chez un patron qui a beaucoup d'amitié pour moi ; il ne s'est jamais départi de sa bonté naturelle une seule fois, bien qu'étant apprenti je lui aie souvent donné l'occasion de se mettre en colère.

— Ah ! vous étiez méchant étant jeune? Je n'aurais pas cru à vous voir que vous ne l'ayez jamais été !

Rose rougit légèrement, voyant qu'elle venait de trop accentuer la bonne opinion qu'elle avait du couvreur. Celui-ci en reçut au cœur une douce chaleur, aussi devint-il plus expansif.

— Mais oui, Mademoiselle, j'ai été un peu gâté par ma nourrice ; elle avait perdu plusieurs bébés, aussi n'ayant plus d'autres enfants, elles s'attacha réellement à moi.....

Pauvre femme, tu es bien ma vraie mère toi, et une larme silencieuse coula sur la joue de Laurent.

— Votre nourrice est donc décédée ?

— Oui, Mademoiselle, j'avais 8 ans; il faut vous dire qu'elle était la femme de mon patron actuel, qui n'était alors qu'un simple ouvrier ; quand son épouse mourut il ne voulut pas me renvoyer. Je l'embarrassai beaucoup pendant plus d'une année, enfin il se remaria avec la fille déjà mûre d'un patron chez qui il travaillait depuis longtemps. Il a eu deux fils, de bons garçons ; sa femme n'a pas été bien bonne pour moi, mais mon maître avait dit en l'épousant que je serais de la famille jusqu'à ce que je puisse me suffire.

Comme vous le pensez, Mademoiselle, les gâteries de maman Mélie m'avaient rendu difficile plus que de raison et que de droit, aussi fus-je rembarré bien des fois par la nouvelle Mme Dupont. Elle me dit des choses bien pénibles que la bonne Mélie m'avait laissé ignorer... Je compris qu'étant un petit étranger, je devais être moins exigeant. Cela alla mieux au moins en apparence, mais je devins jaloux, envieux et même méchant...

J'étais devenu un apprenti intelligent, travailleur, mais ma haine pour Mme Dupont était si profonde que je cherchais tous les moyens de lui nuire dans l'esprit de son mari, et ce dernier, si le souvenir de sa chère Mélie qu'il avait tant aimé n'eût été encore très vif dans son cœur, m'eût chassé certainement de chez lui.

— Mais n'avez-vous plus aucun parent, Monsieur, dit Rose, puisque je vois que vous avez sans doute perdu votre bonne mère ?

Laurent devint pâle ; la jeune fille vit que sa curiosité affligeait Laurent.

Ah ! pardon, dit-elle émue, je suis vraiment bien sotte de vous faire des questions vous rappelant vos chagrins !

— Ne vous excusez pas, Mademoiselle Rose ; vos questions sont dictées par un intérêt charitable, je le sens fort bien, aussi vous dirais-je le plus grand de tous mes chagrins.

Rose s'assit près du poêle assez près du jeune homme ; il dit : « Hélas, Mademoiselle, je suis un pauvre orphelin de l'hospice ! Je n'ai jamais connu ma mère ; je suis sans famille, jeté dans ce monde, tout seul !

Rose étouffa un sanglot.

— Notre histoire est la même, M. Laurent, dit-elle en portant son mouchoir à ses yeux.

Laurent se leva ; quoi Mademoiselle Rose, vous aussi, vous êtes une *délaissée*, un enfant *trouvé* comme on nous appelle : Ah ! c'est à moi de m'excuser, d'avoir par mes confidences ravivé votre peine ; pardonnez-moi, oh, pardonnez-moi, dit-il d'une voix grave et émue !

Rose le regarda affectueusement, de ses beaux yeux si doux, rendus plus brillants encore par les larmes. Je suis heureuse au contraire de trouver un frère d'infortune, avec qui j'ai pu laisser échapper mon secret, car je cache avec soin que j'ai été une enfant trouvée, une enfant de l'hospice. Vous devez savoir que l'on a toujours une mauvaise opinion de ceux qui sortent de là.

— Oui, dit tristement Laurent, c'est justement ce que Mme Dupont m'a souvent reproché..... injustement ! puis après une pause :

« Vous paraissez heureuse cependant, Mademoiselle !

Rose dit, qu'en effet, Dieu les avait protégés également, puisqu'elle avait trouvé une famille qui l'avait bien accueillie, lorsqu'elle avait été mise en apprentissage ; quant à sa nourrice, elle s'en rappelait fort peu, on l'avait reprise fort jeunette, à 14 mois à peine pour la placer dans l'asile enfantine de l'hospice, où elle était restée jusqu'à 15 ans.

Ma patronne n'est plus jeune, ajouta la jeune fille, elle a plusieurs enfants dont trois filles repasseuses comme leur mère, mais qui ne m'ont pas fait la vie trop dure. Malheureusement Mme Casseaux est très malade depuis six

mois et l'atelier est en souffrance depuis qu'elle ne le surveille plus... Enfin, ça marchera mieux sans doute !

La jeune fille s'arrêta, elle craignait de pousser trop loin ses confidences ; au reste, un bruit de pas se fit entendre dans l'escalier et peu après, le petit apprenti entra haletant dans la chambrette de la jeune fille.

— Me voici Laurent, dit Camille: j'espère que je ne vous aurait pas trop fait languir. Le couvreur et Rose eurent en même temps le même sourire, marquant bien qu'ils avaient trouvé l'un et l'autre le temps bien court.

Laurent donna une tape amicale sur la joue de l'apprenti, dont la petite taille accusait à peine 12 ans, bien qu'il courût sur sa quinzième année.

Rose éprouva le besoin d'être à son tour reconnaissante au gamin, de sa bienheureuse étourderie, laquelle venait de lui faire goûter une joie si douce : « Tenez, dit-elle à Camille, j'ai encore un peu de lait chaud, prenez-le, cela vous fera du bien, vous avez tant couru que vous pourriez vous refroidir et la plus légère transpiration séchée tout d'un coup par la brise glacée vous occasionnerait un vilain rhume; et Camille plus joyeux de cette marque d'intérêt, que du bon lait qu'on lui offrait, avait le regard humide en remerciant Mlle Rose.

On se mit après à l'ouvrage et la réparation ne demanda qu'une demi-heure à peine.

Quand tout fut terminé, le couvreur et son aide mirent en ordre leurs outils dans la sacoche et ce fut le cœur bien gros, qu'on se dit au revoir....

Rose et Laurent dans ce simple mot de politesse mirent à le prononcer une telle intonation qu'ils comprirent tous deux que là ne se bornerait pas la connaissance faite.

Lorsque la porte de la chambrette fut refermée sur les ouvriers, la jeune fille tomba sur une chaise près du poêle ; elle resta immobile, le regard perdu dans le vide ; elle écoutait émue et presque bouleversée le bruissement que faisait en elle l'épanouissement de sentiments aussi bien que de sensations inconnues jusqu'alors. Il lui semblait qu'elle n'était plus la même Rose que le matin en s'éveillant. Cette émotion d'une exquise douceur qu'elle ressentait pour la première fois, lui donnait le vertige. Elle voulait se la définir à elle-même et n'osait, crainte de la voir s'évanouir, aussi resta-t-elle fort longtemps comme perdue dans le rêve.....

Onze heures sonnèrent et la jeune fille sursauta.

Quoi, dit-elle, déjà onze heures..... et comme si sa voix eût rompu le charme, elle se leva attristée et fut s'accouder à sa fenêtre, elle chercha des yeux au loin la fenêtre d'une mansarde de la rue Rochechouart, où quelques pots de fleurs formaient une ligne de verdure sur le devant de la baie.

— Je suis un peu votre voisin, avait dit Laurent en fixant le morceau de cheneau ; il désignait à Rose la fenêtre de son modeste logement, car depuis qu'il pouvait se suffire, il avait quitté le toit de M. Dupont.

Rose avait été heureuse de le savoir aussi près d'elle...

Pourquoi ? Elle ne se l'était pas demandé dans le moment.....

Il n'est pas loin, pensa-t-elle, je pourrai parfois l'apercevoir..... Il me semble que je serais moins seule.....

Bah ! Je suis folle, ne nous mettons pas des idées en tête qui me tracasseraient pour n'aboutir à rien:.... Cependant je le sens, ce brave garçon a emporté quelque chose de moi...... C'est la première fois que j'ai senti battre mon cœur de cette manière......

Je vais donc avoir quelqu'un à aimer ! A aimer répéta-t-elle frissonnante, puis...,. et lui, qui sait s'il m'aimera jamais.

C'est égal, je l'aimerai quand même ! Nul autre n'aura ce cœur fidèle, dit-elle avec force, en mettant sa petite main sur sa poitrine..... Elle avait engagé son âme dans ces quelques mots..... un flot de larmes douces vinrent atténuer la tension de tout son être dans cette grande reconnaissance qu'elle venait de faire du plus grand phénomène à la fois moral et physique que puisse faire une femme pure et sincère de l'amour dans son véritable idéal.

Rose et Laurent avaient trop de plaisir à se revoir pour ne pas en chercher l'occasion. Jamais le jeune homme ne fut indiscret, ni familier avec Rose. Ils se trompèrent tous deux tacitement en se disant heureux du hasard de leur rencontre, habitant le même quartier, entrant et sortant à peu près anx mêmes heures de leur maison pour se rendre à leur atelier ; cela au besoin pouvait être admissible. Chaque fois qu'on se rencontrait, on se donnait quelques détails. Rose demandait des conseils à Laurent comme à un frère, et celui-ci restait toujours respectueux envers la jeune repasseuse comme le sont rarement les gens de la classe ouvrière.

Laurent avait une distinction native et s'il n'était pas ce que l'on appelle uc joli garçon, il était agréable de visage et bien fait de sa personne. Sa physionomie était sympathique à tout le monde. Quant à Rose, petite et mignonne, elle était gracieuse et jolie, sa chevelure brune était abondante et rebelle au peigne, elle formait une auréole frisottante sur son front légèrement bombé ; ses yeux bleus assez grands illuminaient son doux visage au teint rosé, sa peau d'une exquise finesse avait la blancheur de celle des femmes du Nord ; à la voir ainsi, on se disait qu'elle pouvait bien être d'origine bordelaise.

Bien qu'ils ne se le fussent jamais exprimé en paroles les deux jeunes gens savaient à ne pas s'y tromper qu'ils s'adoraient, qu'ils étaient à jamais

l'un à l'autre et si complète était leur confiance mutuelle, qu'ils trouvaient superflu de s'en expliquer davantage.....

Lorsque Laurent s'absentait pour quelques jours de Paris, pour suivre le patron, il avait soin d'en prévenir Rose et celle-ci trouvait la chose toute naturelle.

Un jour que le couvreur devait aller à Versailles pour cinq à six jours, il attendit Rose à la sortie de son atelier, mais assez loin pour que le monde ne jasât pas si on le voyait avec elle.....

(*A suivre.*)

NÉCROLOGIE

Le mois prochain nous parlerons du décès de M. Kina, ingénieur.

Mme Deconink nous annonce de Rosendaël le dégagement corporel de l'esprit de *Albert-Georges-Théodore Yung*, propriétaire, fils du général Yung député de Dunkerque. A.-G.-T. Yung était très intelligent, son instruction fut solide et son cœur bien grand. Une maladie incurable a enlevé ce brave jeune homme, père de famille, à l'âge de 33 ans. Très dévoué à la démocratie progressive, il pensait qu'elle ne pouvait faire un pas sérieux en avant si elle continuait à être positive et néantiste, un peuple ne pouvant se passer d'idéal, mais d'un idéal basé sur des faits scientifiques et positifs.

Notre jeune et intéressant ami croyait au spiritisme et à ses conséquences sociales et morales; son état de santé ne lui permit jamais de l'enseigner méthodiquement et résolument.

Franc-maçon il a voulu que son enterrement fût civil; à cette cérémonie assistait son père qui conduisait le deuil, assisté de toutes les autorités de Dunkerque et des hommes libres qui sont la majorité dans la vieille cité maritime; les habitants de Rosendaël, maire en tête, suivaient le cercueil, la presse y était au complet. Les assistants, le sous-préfet et le général-gouverneur en tête, ont exprimé leurs regrets au très distingué général Yung;

A Mme Yung, veuve du cher décédé; à Mme Deconink qui a adopté cette intéressante famille et les deux enfants si beaux de notre mort regretté, à ces deux dames qui ont jour et nuit prodigué leurs maternels soins à ce bon Théodore, toute notre très amicale et fraternelle sympathie; cet esprit les protégera et les conseillera mieux qu'il n'a pu le faire dans sa trop longue maladie, nous en sommes certains.

C'était bien la suprême espérance de notre ami T. Yung.

M. Louis de Montaut, juge honoraire et maire de Bourdalat, Landes, est décéeé le 25 janvier à l'âge de 61 ans.

Quelle belle nature que celle de ce magistrat, quelle sagesse dans ses avis toujours pénétrés de la justice véritable, sans compromis politiques. Il était aimé, estimé, profondément honoré.

Ami d'Allan Kardec et membre de la société fondée par sa femme, en 1870, il a dû, impuissant, assister aux procès qui nous ont été intentés, les déplorant pour leur injustice, et ne disant mot car il était enchaîné par son serment. Il en fut de même du très regretté et si intelligent président Jaubert et de bien d'autres jurisconsultes autorisés qui ont vu consommer nos disgrâces.

M. de Montaut qui avait de grandes propriétés plantées en vignes, les eut phylloxérées depuis 1877, avec accompagnement de toutes les autres maladies du raisin; depuis, malgré ses dépenses et les soins actifs donnés à la propriété par l'intelligente Mme de Montaut, il n'y eut plus de bonnes années pour lui, et les soucis et la ruine les ont amèrement éprouvés.

A ces justes, à ces amis consciencieux, notre meilleur souvenir, car ce sont des gens de bien, par essence. Ils sont si nombreux, ceux dont M. de Montaut a empêché le désespoir et les procès ennuyeux et trop chers, à l'aide de conseils fraternels et humanitaires, qu'un véritable concert de louanges reconnaissantes doit l'avoir précédé à son entrée dans l'erraticité.

Mme Gustave de Morsier, née *Emilie Naville*, famille distinguée de pasteurs protestants à Genève, est décédée le 13 janvier 1896, à l'âge de 52 ans.

Belle et noble nature, très honnête, écrivain distingué et penseur, orateur de premier ordre, cette femme supérieure fut hautement appréciée par tous les esprits indépendants et éclairés qui estimaient grandement son caractère; ce fut justice stricte.

Spiritualiste conséquente, elle s'occupait de toutes les institutions féminines et prodiguait son temps et son talent à leur prospérité ; que n'a-t-elle pas fait, entre autres, pour l'Œuvre des libérées de Saint-Lazare dont elle était la vice-présidente, sous la direction de Mme Bogelot! Ces deux belles âmes se sont toujours entendues pour bien faire. Mme G. de Morsier organisait toutes les soirées-conférences de Mme la duchesse de Pomar, et cette dernière l'a précédée dans l'au-delà ; elles y causeront de l'avenir du véritable spiritisme.

A M. Gustave de Morsier son mari, homme distingué autant que le sont ses fils, Auguste, Louis et Edouard de Morsier, notre fraternelle souvenance et nos vœux.



Le Tout-Paris intelligent et ami du progrès moral assistait aux touchantes obsèques d'Emilie de Morsier.

Nous apprenons le décès de *M. Henry T. Newton*, président de la première Société des spiritualistes, à New-York, tué par un tramway à vapeur, en Broadway, le 23 décembre 1895.

Depuis 1858, retiré des affaires avec une fortune considérable, il consacrait son temps aux études des phénomènes spirites qu'il soumettait à un examen attentif et scientifique.

Ainsi, pour se bien convaincre que la médiumnité était réelle et objective, il avait fait construire une cage en fer, entourée d'un treillage à mailles épaisses et très serrées en fer galvanisé (un doigt n'eût pu passer à travers l'une des mailles), et il y enfermait le médium avec des clefs de sûreté; cela se passait dans sa maison, entre lui, sa femme et le médium, et plus tard avec des témoins douteurs. Les esprits sont sortis de la cage, pour converser avec lui, et souvent le médium en sortait aussi et y rentrait, les serrures étant bien fermées.

Il était proposé pour être maire de New-Vork. Il était aussi un amateur photographe excellent, auquel on doit l'invention de la plaque sèche.

F. E. S. Je vous apprends la désincarnation de notre F. E. S. *M. Croze*, décédé le 5 février, après une longue maladie de dix-neuf mois. Il a beaucoup souffert, avec une patience et une résignation inouïe, sans jamais proférer aucune plainte.

Mme Croze, sa veuve et notre sœur n'a cessé de le soigner, le jour et la nuit, avec un dévouement et une abnégation maternellement spirites; s'apercevant que son souffle avait changé, elle veilla de manière à l'entendre; à 2 heures du matin il avait les dents serrées, ne parlait plus et à partir de ce moment, son souffle baissa de plus en plus; à 8 heures du matin son esprit se dégagea de son enveloppe mortelle pour s'élancer dans un monde meilleur, le monde spirituel où sans nul doute son guide et d'autres bons esprits l'ont accompagné.

La sépulture a eu lieu lieu le 6, à 4 heures 30 du soir.

Il n'est pas besoin de dire que M. Croze fut un spirite de la première heure, et le fondateur très zélé du groupe qui fut fondé à Rochefort-sur-Mer, au mois de janvier 1870. Médium guérisseur il a fait plusieurs cures et soulagé bien des malades, gratuitement.

Mme veuve Croze vous prie d'inviter les adeptes du spiritisme à faire une prière pour l'esprit de feu son mari.

Votre dévoué F. E. S, PAILLET.



N. D. L. R. — Quels braves et honnêtes gens que M. et Mme Croze, si accueillants, qui ont toujours fait le bien avec simplicité, sans bruit, car ils possèdent en vérité le véritable esprit de justice.

Ils ont toujours eu le sens profond de ce que c'est que le spiritisme et son but, l'ultima ratio des choses du cœur. A la veuve au dévouement absolu, notre entière sympathie et notre meilleure pensée à M. Croze.

Mme Pescetti, ancienne spirite, très éclairée, une belle intelligence, bonne âme intéressante est décédée à Akbou, près Bougie, Algérie. Elle a passé en faisant le bien, cette dame estimable, et dans l'erraticité, l'astral, elle retrouvera des esprits de son ordre élevé, tels que ceux de Croze, de Louis de Montaut, de Th. Yung, de Mme de Morsier, de H. Newton, qui appartiennent à la même famille spirituelle.

Que leurs noms soient honorés et bénis dans les groupes des cinq parties du monde. P.-G. L.

REUNION GÉNÉRALE DE LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES PSYCHIQUES

M. *Daniel Metzger* présente son rapport de fin d'année, concernant les dix séances mensuelles ; pour les faire revivre il rappelle les *Réflexions sur la religion de l'avenir*, par M. Bressler. — *Le spiritisme dans Platon*, traité magistralement par le président, M. Metzger. — *Le Monde des Rêves*, par M. Frutiger. — *Quelques réflexions sur les phénomènes psychiques*, par M. le professeur Fournoy. — Traduction d'une *conférence de A.-R. Wallace*, par M. Perret. — *Remarques* de M. G. Fazi. — *Problème du mal*, par M. Aug. Lemaître. — A la recherche de l'identité, par Mlle Champury. — Le *périsprit* et le *corps spirituel*, et le *corps Charnel*, par M. Bloume. — Des faits, par Mlle J. — ces travaux furent toujours discutés avec courtoisie, quoique vivement et en se respectant les uns les autres, dit le président qui rend hommage aussi, à M. Gardy pour avoir initié par ses traductions, les membres de la Société aux *mystères et aux merveilles de la médiumnité*. Puis, un membre, M. Lemaître, a publié quelques-unes des idées préconisées par la Société, avec sa permission et sous ses auspices. Publier nos conférences ou leur substance, dit sagement le rapporteur, c'est en provoquer la discussion, et c'est ce que, deux fois, notre président à fait à l'*Aula*, à Genève ; chacun travaille ainsi consciemment, au grand œuvre de rénovation.

M. Alexandre Perret, le bibliothécaire, parle de la lecture des bons livres, *fleur de tout ce qui a été publié sur le spiritisme* et qui compose la bibliothèque de la Société ; des bons livres publiés dans l'année ; des revues auxquelles la Société s'est abonnée ; le tout est offert aux investigations de

chaque membre. Il désire qu'une copie de toute production, lue en séances, soit déposée aux archives.

Suivent les observations de M. L. Gardy sur le rapport financier du trésorier ; il présente le bilan qui se solde en bénéfice, et recommande une vive impulsion de tous pour augmenter les ressources de la Société, en lui attirant une foule d'adhérents sérieux.

Nos vœux et tous nos compliments à la Société d'études psychiques de Genève ; merci pour son intéressant compte-rendu de l'année 1895.

CONFÉRENCE DE M. J. BOIS A LA BODINIÈRE. — M. Bois y parle de l'*envoûtement*, avec savoir, entrain et beaucoup d'esprit ; la forme littéraire excellente qu'il a choisie, plaît à ses auditeurs, puisque le théâtre de la Bodinière est envahi par le Tout-Paris curieux, chercheur et occultiste ; à la fin de ses conférences sur l'envoûtement d'amour, mademoiselle Verteuil, tragédienne, joue sur la scène et au naturel, cet *envoûtement d'amour* dont a parlé le savant conférencier; avec un feu, une ardeur, un brio étonnant elle hypnotise tous les assistants par ses gestes, le jeu expressif de sa belle et intéressante physionomie, par sa diction nette et savante.

Le 15 février M. Bois a parlé de Katie-King, de manière à impressionner vivement son auditoire choisi ; Katie-King est l'esprit matérialisé qui se présenta pendant des années dans le laboratoire du célèbre chimiste et physicien William Crookes. Mlle Verteuil, avec un rare talent et un mode tragique et sauvage, a reconstitué *l'envoûtement de haine* de manière à faire frémir ceux qui la voyaient et l'entendaient. Ce sont de très intéressantes et très artistiques soirées, que celles de M. Jules Blois et de mademoiselle Verteuil.

ANNIVERSAIRE DE ABDUL-HAMID KHAN II : Comme les années précédentes, M. Nicolaïdès directeur du journal l'*Orient*, avait convié les amis de la Turquie, chez Bonvallet ; mille personnes parmi lesquelles des dames, des hommes politiques, des journalistes, l'ambassade turque et des officiers par centaines de la garnison de Paris, emplissaient le vaste établissement ; la musique du 36e d'infanterie se faisait entendre sous la verendah pour souhaiter la bienvenue aux invités.

Dans la salle d'honneur, ornée de drapeaux turcs, français et russes entrelacés, la table d'honneur était présidée par le consul général Veli Chemsi Bey, M. Nicolaïdès, et Mme Nicolaïdes, toujours belle.

Après le repas admirablement servi, discours de M. le sénateur Blanc, de Veli Chemsi Bey, et les toasts de M. Nicolaïdès, de M. Georges Buisson, de Fernand Xau, de Abou-Nadara, tous entre-coupés de morceaux d'harmonie ; après, bal plein d'entrain et concert, jusqu'à trois heures du matin. Cette belle fête fait honneur à l'infatigable et serviable M. Nicolaïdès, à Mme Nicolaïdès qui pour tous n'a eu que des mots avenants et gracieux.

LA VÉRITÉ OU LE DERNIER TESTAMENT, poésie par Œdipe (Julien Pollart), à Fives-Lille, 75, rue de Belle-vue. 1 volume in-18. Prix, 3 fr. 50. Chamuel, éditeur, Paris.

D'après l'auteur, les Écritures ont une origine providentielle, mais elles sont loin d'exprimer la vérité absolue, car jadis celle-ci, vu l'état d'ignorance générale eût paru invraisemblable. Enfin l'heure est venue où la vérité peut briller dans tout son éclat. Or l'auteur, qui se prétend d'ailleurs animé par un grand esprit, vient compléter la révélation. De même il a la prétention de jeter des clartés sur bien des faits que constate la science, mais elle doit renoncer à percer bien des ténèbres, par exemple celles de la cause de l'attraction universelle.

Enfin, dit-il, cette philosophie tend à réconcilier les deux grands camps ennemis : le matérialisme et le spiritualisme, et à fonder sur ces deux bases pourtant si différentes, la religion définitive.

BULLETIN DES SOMMAIRES

DES REVUES ET JOURNAUX SPIRITUALISTE OU QUI ÉCHANGENT AVEC NOTRE REVUE

Nous publierons régulièrement le sommaire des Revues étrangères dont la traduction en français nous sera envoyée du 10 au 15 de chaque mois. — Une carte postale peut suffire.

Les Annales des Sciences psychiques, n° 1, janvier et février 96, contient un très long article avec gravures, sur les expériences de l'Agnelas, faites avec Eusapia Paladino, devant une commission composée de MM. le Dr Dariex, directeur des *Annales des sciences psychiques* ; le comte Armand de Gramont, docteur ès sciences physiques ; Maxwell, substitut du procureur général de la Cour d'appel de Limoges ; le *lieutenant colonel* de Rochas, ancien élève de l'Ecole polytechnique, membre honoraire du Comité des travaux historiques scientifiques au ministère de l'Instruction publique ; Sabatier, professeur de zoologie et anatomie comparées à la Faculté des sciences de Montpellier ; le baron C. de Watteville, licencié ès sciences physiques et licencié en droit.

L'Humanité intégrale, (premier numéro), organe immortaliste. Article sur l'humanité intégrale par Camille Chaigneau, directeur de cette revue. — Le fait immortaliste, par Emile di Rienzi. — Congrès de l'humanité, par Marius George. Tous nos vœux pour le succès de cette publication, qui remplace la *Revue immortaliste*.

Le Messager (Liège) suite de : Magnétisation de Varia. — Les mystères de la médiumnité. — Mort annoncée d'avance par une apparition. — Renouveau mystique.

La Vie d'outre-tombe, recueil d'instructions médianimiques : Ch Fritz, l'absolution *in-extremis*. — Compte rendu des séances de la fédération des groupes spirites de la région de Charleroi sous la présidence de M. E. Jacquet.

Le Moniteur spirite et magnétique (Bruxelles). L'Etat actuel du spiritisme et ce qu'il devrait être, par Adolphe F. (*suite*). Ils ont des oreilles et ils n'entendent point. — Instructions d'outre-tombe. — Rêve prophétique. — Tribune du magnétisme.

Le Phare de Normandie. Un poète ouvrier, Théodore Lebreton. — Chez les spirites, par Albert La Béaucie. — Dictée médianimique. Aveu du passé. — Un jour d'hiver, méditation, B. Leblois.

L'Ame, religion, science et sociologie, organe de l'ère nouvelle sous la direction de René Caillié, à Avignon. — L'Eglise invisible, étude sur les prophéties et les secrets du Nouveau Testament. — Témoignage d'une clairvoyante au sujet de la séparation du corps psychique au moment de la mort. — Evocation de Renan.

La Paix universelle (Lyon). Le bonheur de la science, Amo. — Le sommeil et les rêves, Alban Dubet. — Dieu, L. d'Ervieux. — Le curé de mon village, H. Sylvestre. — Lettre à Marguerite sur l'amour de la vertu et de la charité, Emilie Azéma. — En feuilleton, le Patriarche, par Paul Grendel.

La Religion universelle. revue de pure philosophie, organe de régénération sociale (Nantes) Mahomet et Jésus, P. Verdad. — La Tolérance, Amo. — Le Travail est nécessaire ; l'attribution égoïste des produits est seule condamnée ; Renaissance ; La Vie actuelle est pour certains une Vie future et d'expiation, Œuvres inédites de P. F. Courtépée. — Communication, comment l'âme humaine s'élève à Dieu.

La Curiosité, journal de l'Occultisme scientifique : Voyage en Astral

ou vingt nuits consécutives de dégagement conscient, M. A. B. (*suite*).

Le Progrès spirite. Une communication typtologique, discussion à son sujet. — Au coin du feu, poésie médianimique, A. L. DE F. — Les souffrants, A. M. VERRIEUX. — Compte rendu de séances. — Le Mystère, article extrait du *Matin*, d'Anvers.

Le Lotus Bleu, revue théosophique française. — De la théosophie et de la Société théosophique, par DAC. — Chimie occulte, par ANNIE BESANT. — L'ignorance et la science, par AMO. — Un cas de changement de personnalité, par le colonel de R. — Le plan astral, par C. LEADBEATER. — Variétés occultes : Une apparition des plus utiles, par le Dr DE L. — Demandes et Réponses, par le Dr PASCAL. — Echos, Nécrologie et Revue des Revues, par DAC.

Borderland. — Portrait de W. Crooke. — A mes lecteurs. — Stead. — Chronique du trimestre. — Est-ce un tort d'étudier le *Borderland*? — Les Démoniaques modernes. — Notre galerie : Anna Kingsford. — Deux dédoublements que nous avons vus. — Photographies spirites reconnues. — Etude sur le monde ultra-terrestre (avec carte). — Comment on peut étudier les songes. — La clairvoyance dans la Hte-Ecosse Mlle X. — Sehlatter, le guérisseur américain. (Un article sur lui paraît dans la revue spirite de ce mois). — Explication des phénomènes psychiques. — Maisons hantées. — La haute science d'Yoga. — La vice-régente de Marie Stuart et la duchesse de Pomar. — Vie d'outre tombe. — L'analyse d'un atome. — L'hypnotisme et la Société des recherches psychiques. — Les erreurs et les prévisions justes des astrologues. —

La Irradiacion (Madrid) Fakirisme, par BOUSSENARD. — Profession de foi et un cas de télépathie par JOSEPH DE KRONHELM. — Les expériences du professeur Zollner, OTERO ACEVEDO. — Physionomie, par le Dr SIMMS. — Chroniques. — Bibliographie. — Brochure — Contes fantastiques — RIQUELME FLORES. — La *Irradiation* a récemment publié une traduction espagnole par M. E GARCIA, de quelques pages de Camille Flammarion sur « Le Soleil et la Lune » et « Les croyances sur la fin du monde ».

Vient de paraître le premier numéro d'une nouvelle revue spiritualiste l'*Avenir Social* organe mensuel de la Société l'*Avenir Social*, Rédacteurs principaux : M. Fabius de Champville et M. A. H. Simonin. ABONNEMENT : L'an, 6 fr. pour l'étranger. BUREAU DU JOURNAL : 68, rue Taitbout, à Paris.

Journal du magnétisme fondé par le baron DU POTET en 1856, directeur H. Durville (Paris), portrait et biographie du magnétiseur *Lafontaine*. — Rapport annuel à la Société magnétique de France par le secrétaire général H. DURVILLE. — Conseils pratiques. — Deux faits remarquables de médiumnité guérissante ; Dr Gaston de Messimy. — Recherches sur les conditions d'expérimentations personnelle en physio-psychologie, par MARIUS DECRESPE.

Revue de la France Moderne. Les doctrines de Lavater et Modernités, deux très intéressants articles par ISMALA. — Légende, deux âmes sœurs, par RENÉ D'ANJOU. — Les quatre muses de M. de La Rochefoucauld (suite et fin), par L. DE VAULTIER. —

La Revue des Revues publie un article tristement intéressant sur les supplices des femmes en France, illustré de neuf gravures montrant les principaux supplices, celui du chevalet, la cage, le feu, la lapidation, le bûcher, par PAUL DESTRÉE. — Les Maîtres de l'affiche en France, 9 gravures, par JEAN FINOT. — La photographie de l'Invisible, 6 gravures, par G. BRUNEL. — L'Afrique de demain, par HENRI W. STANLEY. — La jeunesse d'Abraham Lincoln, par S. VEYRAC.

Reçu de *Michelis di Rienzi*, de Marseille à Carthage (notes de voyage), 1 franc. — De Jean *Richmond*, paroles d'un voyant, 1 franc.

Une nouvelle société spirite « PABLO PENICHE » vient de se former à Progreso, Yucatan, Mexique nous lui souhaitons succès et bienvenue et envoyons tous nos compliments à ses fondateurs.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.



39e Année. N° 4. 1er Avril 1896.

RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES

(*Suite*), voir la *Revue* de mars 1896.

MAL MORAL

Le péché, ou mal moral, préoccupe surtout les théologiens; ils ne comprennent pas que Dieu, si ennemi du péché, puisqu'il a livré son fils à une mort ignominieuse pour en libérer l'humanité, puisse avoir créé et laisse subsister un monde aussi rempli d'iniquités, ce qui paraît contradictoire à sa prévoyance et à sa sainteté.

C'est un mystère pour la théodicée, et non pour le spiritisme qui résout rationnellement la question.

Dieu n'a pas créé l'homme parfait, dit l'Eglise, mais simple, peccable et perfectible; il n'est point surpris de lui voir commettre des fautes, il s'y attend; il n'en est pas plus affligé que le sont de bons parents en voyant leurs jeunes enfants commettre des actes que leur âge excuse, sachant bien que des réprimandes ou corrections leur sont nécessaires pour les maintenir en bonne voie; ils ont soin de les proportionner à la gravité de leurs fautes.

Tout indique que Dieu agit de même avec les humains; mais il a sur les parents l'immense avantage de la toute-puissance, d'un temps illimité, et

de n'être jamais atteint par les attaques ou les vices des plus mauvaises gens ; il a ainsi l'indépendance et tous les moyens de les corriger.

Nous ferons remarquer la supériorité du spiritisme sur la philosophie chrétienne ; il a bien encore des points obscurs, mais il est toujours rationnel et ne se heurte à aucune contradiction, ce qui prouve qu'il est vrai et qu'il doit être notre guide.

La théologie, au contraire, se heurte constamment à des absurdités et a des contradictions ; ne pouvant les résoudre, elle se borne à les couvrir d'un voile mystérieux ; mal renseignée, il lui est impossible de connaître le fond des questions métaphysiques et on peut dire, que hors la morale elle est généralement dans le faux en métaphysique.

La théodicée considère la loi morale révélée par la conscience comme émanant de Dieu ; mais pour qu'elle produise tous ses bons effets, elle doit être soutenue par une religion qui nous fasse obéir à Dieu et lui ressembler par un culte à la fois intérieur, extérieur et public.

Le spiritisme, rationnellement métaphysique, est l'hommage que l'homme rend au principe de toutes choses avec les facultés de son âme ; la méditation amène le spirite à connaître Dieu, sa sensibilité à l'aimer, sa volonté à lui obéir.

Le besoin constant que nous avons de l'éternelle vérité, prouve que nous lui devons nos intimes pensées ; elle ne demande pas à être adorée, dans telle ou telle position du corps, mais en esprit et en vérité.

Tout sentiment qui reste enseveli dans la conscience, s'évanouit bientôt s'il ne prend pas une forme sensible par les actes extérieurs du langage et des symboles.

Mais ces signes n'ont de la valeur que par la pensée qui les anime ; dépouillés du sentiment religieux qui les vivifie, ils ne sont plus que des actes matériels et superstitieux.

Le culte public repose sur ce principe, que le sentiment religieux est essentiellement sociable ; il aspire à se connaître, à former une société religieuse bien d'accord pour établir la meilleure base de fraternité et de solidarité humaines.

Dieu raison-mouvement a fait les hommes pour vivre en société ; il faut que cette société soit une communication extérieure de leur culte, qui par des signes sensibles les relient dans une même famille, comme enfants du même père. Le mot religion l'indique.

Dans ce but il est nécessaire qu'ils puissent s'édifier, s'instruire, se corriger, s'exhorter et s'encourager réciproquement dans l'esprit religieux. Les cérémonies publiques ne son pas l'essentiel d'une religion,laquelle consiste

dans les vertus, mais elles forment pour ainsi dire le cadre de sa doctrine.

Quant à la prière qui est l'élévation de l'âme à Dieu, toutes les religions admettent son efficacité ; dans les souffrances et les misères de la vie, l'homme y trouve force et consolation, mais il doit surtout demander les biens spirituels que Dieu ne refuse pas aux gens de bonne volonté, plutôt que les biens terrestres dont la concession pourrait ne pas entrer dans ses plans.

L'Evangile et la théodicée enseignant que les rapports de l'homme avec Dieu sont directs, ne mentionnent aucun intermédiaire, ces rapports abstraits émanent toujours de l'homme et restent toujours sans réponse, de telle sorte qu'on ne sait pas si Dieu les agrée ; il faut que les fidèles aient une foi bien vive pour avoir réellement le goût de la prière, et comme de nos jours la foi faiblit, beaucoup d'hommes ne conservent, par convenance et par habitude, que les formes extérieures de la religion.

Certains chrétiens fervents croient entrer en rapport intime avec Dieu par la contemplation et en recevoir directement des avis.

Les phénomènes du spiritisme et du magnétisme nous apprennent que nous pouvons facilement correspondre avec les esprits, mais ils ne nous disent rien sur les rapports intimes que nous pouvons avoir avec Dieu.

Il est probable que ces chrétiens contemplatifs éprouvent l'effet d'une illusion dans cet état voisin du magnétisme et de l'extase ; ils sont dominés par une idée fixe qu'ils prennent pour un avis divin, mais qui peut n'être qu'un simple écho de leur intelligence.

Ou bien, dans cet état, leurs facultés sont modifiées comme dans le sommeil ordinaire, où la volonté est paralysée, la sensibilité et le jugement très affaiblis, où l'imagination fonctionne sans direction ; ainsi dans la contemplation, comme dans le sommeil, l'intelligence incomplète et troublée accepterait passivement comme vraies les inventions de l'imagination surexcitée.

Le spiritisme a un immense avantage sur les religions, qui toutes reposent sur des bases abstraites et peu solides, et sur des faits anciens, surnaturels et invraisemblables. Les intéressants phénomènes spirites, indéfiniment renouvelables, n'ont rien de surnaturel ; ils nous apprennent qus nous sommes juges et responsables de nos actions, que nos guides suivent nos pensées, qu'ils peuvent nous inspirer dans certains cas, et que parties intégrantes de Dieu substance universelle et infinie, rien n'est trop élevé pour entrer en relation réciproque et dialoguée avec nous.

Ce rôle est réservé principalement, aux Esprits plus à notre portée et chargés de nous instruire. Leur morale concorde avec celle de J.-C. pour prêcher la justice dans la charité, la fraternité, la solidarité et tous les actes



qui s'y rattachent ; leurs doctrines ne préconisent ni la contemplation, ni l'extase, ni les longues prières, mais au contraire le bien pratique, base de la morale.

On remarquera que les communications spirites s'apppuient souvent sur l'Evangile, mais jamais sur l'église romaine, ce qui prouve qu'elles n'estiment pas sa discipline et ses dogmes d'origine humaine.

Quant aux dissidences qui existent entre le spiritisme et le christianisme, au sujet des principaux dogmes religieux. cela paraît provenir de ce que l'humanité actuelle est assez éclairée pour connaître la vérité sur sa destinée.

IMMORTALITÉ DE L'AME

Pour la démontrer, *la théodicée* ne peut donner que des preuves abstraites, plus ou moins rationnelles, mais généralement hypothétiques et peu précises.

Elle dit, que la substance de l'âme est simple, que par conséquent elle doit échapper à la décomposition et être immortelle.

Ce raisonnement manque de preuves ; car, qui est-ce qui prouve que l'âme n'est pas un composé, et que les substances simples ne sont pas altérables? Ainsi, le fer et plusieurs corps simples sont facilement oxydés, tandis que beaucoup de corps composés, l'eau, le bronze, la fonte et certains sels sont très stables et résistent énergiquement à la décomposition.

Le spiritisme a l'avantage de n'avoir pas besoin d'explications diffuses et hypothétiques ; renseigné par les esprits il va droit au but.

Il nous dit que la substance de l'esprit est un état actif essentiellement distinct de l'état passif de la matière, qu'elle est le principe intelligent et infini ; la nature intime de sa substance ne peut pas encore être rationnellement comprise des humains.

L'esprit est un germe émané de Dieu, il a le pouvoir et la vertu immanente d'attirer à soi les éléments fluidiques qui doivent le compléter ; il s'individualise dans la substance neutre et aromale également émanée de Diéu, il y forme son périsprit qui le délimite ; il devient alors *être distinct, immortel,* formé d'un esprit et d'un périsprit, ayant conscience de lui-même et de son avenir, ce qui le différencie des animaux qui ne conçoivent que la satisfaction présente de leurs appétits.

Il est instruit par des esprits plus éclairés que lui, appliqués à des actes qui doivent développer ses facultés et le préparer à l'incarnation ; son périsprit s'épure à mesure qu'il progresse ; il s'épaissit s'il dégénère, ce qui déterminera sa position en hausse ou en baisse dans les diverses phases de son existence ; le périsprit est l'intermédiaire qui relie l'esprit au corps pendant les incarnations.



Selon quelques esprits, la matière neutre serait la condensation de l'arôme divin ; selon d'autres elle proviendrait de la condensation du fluide universel et non intelligeut, source de tous les fluides passifs ; ce sont les principaux agents plastiques du Créateur.

Dans ces questions transcendantes, les esprits ne sont pas toujours bien d'accord et bien précis, ils parlent selon leur intellectualité ; malgré cela, leur métaphysique est dans son ensemble basée sur le bon sens et de meilleures preuves, beaucoup plus faciles à saisir que les démonstrations diffuses et hypothétiques de la théodicée.

Or, cette science de la théodicée n'ayant aucune preuve directe de la vie future, ne peut la démontrer que d'une manière indirecte, comme étant la sanction nécessaire de la vie morale qui ne peut être qu'une préparation à la vie éternelle. Dieu, dit-elle, nous a certainement créés pour être heureux, nous devons par notre bonne conduite en cette vie obtenir le bonheur éternel dans l'autre.

Le spiritisme nous donne des renseignements plus sûrs et plus précis sur la vie d'outre-tombe. Mais il y a une importante question sur laquelle les esprits ne sont pas d'accord, les réincarnations ; la majorité les admet, une forte minorité les nie. Examinons cette question.

Les réincarnations sont des transformations qui introduisent des crises plus ou moins fortes chez des êtres qui les éprouvent, comme cela se voit chez les animaux sujets aux métamorphoses : les transformations politiques et religleuses sont des crises généralement accompagnées de troubles.

Les esprits ont à subir deux importantes transformations : l'incarnation et la désincarnation, crises accompagnées de troubles profonds, pendant lesquels, les esprits perdent la mémoire et la conscience d'eux-mêmes, principalement dans l'incarnation, où la crise est bien plus longue et plus forte.

Il en résulte que les esprits ayant oublié les détails de leurs incarnations, n'en parlent pas avec précision et acccord. Certaines traditions des anciens, quelques passages des écritures et l'ensemble de la doctrine spirite militent en faveur des réincarnations.

La Théodicée dit que Dieu a tiré l'âme humaine, la matière et toutes ses créations, directement du néant ; tandis que le spiritisme nous dit que l'esprit humain émane directement de la substance active et divine, qu'il tire le périsprit et la matière de son arome ou du fluide universel neutre et inintelligent dont tous les atomes sont plongés en lui ; donc ils émanent de lui, l'ordre et la raison même, ces agents plastiques des créations divines secondaires.

On a accusé ce système de panthéisme, c'est à tort, car dans le pan-

théisme, toutes les créatures sont parties intégrantes de la divinité qui n'a eu aucun rapport religieux et direct avec l'humanité; tandis que d'après le spiritisme, toutes les créatures sont contenues dans l'infinité divine qui peut exister sans elles, et lesquelles n'en sont que des émanations finiès; or, tout ce qui est fini, ne fait pas partie intégrante de Dieu.

En outre, le spiritisme admet les plus grands rapports entre les hommes et Dieu et les esprits.

Les idées de la théodicée sur l'immortalité de l'âme et la vie future, sont généralement basées sur la raison, mais presque toujours hypothétiques à cause de leur manque de renseignements ; c'est pour cela que la théodicée a été une spéculation sans grand effet sur la morale et n'a pu servir de base à une religion.

Les peuples ont de tout temps accepté facilement les religions que de puissants corps sacerdotaux leurs ont imposées comme leur ayant été révélées. Les miracles, les faits invraisemblables, les mystères les plus absurdes en facilitaient même l'acceptation de la part de populations avides de fictions et de merveilleux.

De toutes les religions, aucune ne s'est montrée aussi absolue, et aussi exclusive, que l'Eglise romaine qui a toujours cherché à gouverner par le temporel autant que par le spirituel ; aucune n'a employé une discipline et un code aussi sévères et ne poursuit autant la pensée dans ses plus intimes profondeurs ; aucune n'a employé une argumentation aussi habile et aussi subtile pour soutenir sa doctrine vulnérabie; enfin aucune n'a eu une organisation aussi forte.

La théologie catholique est très compliquée ; elle contient d'abord un long code, ou casuistique qui énumère les innombrables cas de péchés que l'on peut commettre par paroles, pensées, actions et omissions, plus leur pénalité dans la vie future.

Cette complexité de cas plus ou moins graves est évidemment établie pour rendre nécessaire la confession, qui seule peut les remettre, ce qui fortifie considérablement le despotisme de l'Eglise.

La théologie contient en outre une savante et habile argumentation, pour démontrer la vérité de sa doctrine, ses pouvoirs et sa prétendue infaillité qu'elle affirme tenir de Dieu.

Ordinairement les sciences et les doctrines établissent autant que possible leurs bases sur des axiômes ou des vérités incontestables. Mais la doctrine catholique n'a pas cette ressource, ses apologistes voilent son manque de base avec beaucoup d'habileté ; d'abord ils se gardent bien de mentionner les principales objections qu'on peut lui faire, espérant qu'on n'y songera pas, ce qui en effet arrive plus souvent qu'on ne pourrait le croire.

Alors ils se créent des adversaires de fantaisie, à qui ils prêtent les objections qu'ils peuvent facilement réfuter, ce qu'ils font avec éclat et une satisfaction triomphante.

Le vulgaire catholique, peu éclairé ou docile à l'Eglise, ajoute foi à ces démonstrations captieuses où les objections embarrassantes ont été éludées adroitement.

Mais lorsqu'ils ne peuvent pas éluder les questions embarrassantes, les apologistes présentent leur solution avec assurance et autorité, renvoyant à plus tard leur démonstration, se réservant de l'appuyer sur l'ensemble de la doctrine, ou sur d'autres assertions qu'ils ne démontreront pas mieux, mais qu'ils appuieront sur les premières, *comme si elles avaient été bien démontrées.*

Le bon public, peu habitué à ces habiles arguties, les accepte comme la vérité, ne voyant pas leurs fréquentes pétitions de principe, et l'adresse avec laquelle les apologistes savent esquiver les démonstrations embarrassantes. Ces derniers ressemblent à un architecte qui construirait un édifice très élevé, sur des bases très fragiles, et qui voudrait justifier son système en disant : Je consoliderai plus tard les bases de mon édifice, en les appuyant sur *l'ensemble du monument*, et *sur son sommet.*

Qu'on examine attentivement leurs démonstrations, on verra qu'on a affaire à d'habiles avocats, entièrement préoccupés du soin de faire triompher leur cause, et nullement de faire prévaloir la vérité. On y trouve plus d'artifice et de subtilité que de droiture.

CONCLUSION

Nous avons tâché de démontrer que le spiritisme était la révélation de la philosophie et de la religion de l'avenir, ce qui nous engage à le soutenir et à le propager. Mais il doit combattre deux principaux adversaires : le matérialisme néantiste uni au scepticisme, et le cléricalisme.

Les deux premiers, presque toujours unis, ne sont pas des adversaires aussi redoutables que beaucoup de spirites paraissent le croire ; ils n'ont d'abord aucun corps de doctrine, la négation et le doute sont leurs seules forces : ils ont beaucoup plus d'inertie que d'activité, et ne sont point naturels à l'esprit humain qui recherche la vérité et aime l'activité qui mène au progrès.

Les matérialistes néantistes et les sceptiques ne constituent pas une société compacte et forte reliée par des croyances communes, mais une société de grains de sable, sans aucune cohésion, sans force et sans vertu dont les membres dépourvus d'initiative et d'énergie, n'ont guère pour arme que le ridicule qu'ils déversent sur leurs adversaires.



Cette doctrine qui convient aux viveurs, aux riches égoïstes, est peu goûtée du genre humain en masse, qui voit très bien la fausse direction qu'elle donne à la société, en faisant prédominer la morale de l'intérêt et de l'égoïsme, en ne donnant aucune satisfaction aux instincts de la conscience.

Aussi, au bout d'un certain temps, les populations voyant ses mauvais résultats, l'abandonnent et cherchent instinctivement leur salut dans quelque nouveile religion ou doctrine appropriée aux tendances morales ou religienses de l'époque.

C'est le cas du spiritisme, qui arrive comme le christianisme, dans un monde vieilli, dégoûté de tout, disposé à accepter ce qui lui offrira quelque chance de salut.

Ce monde sans cohésion est vulnérable ; il n'est pas très difficile d'y pénétrer, en attaquant le doute et le scepticisme, à l'aide de la doctrine spirite démontrée par ses intéressants phénomènes qui donnent au genre humain d'utiles renseignements sur sa destinée et sur sa vie future.

(*A suivre.*) P.-G. Leymarie.





APPARITIONS DE CARACTÈRE SPIRITIQUE INDISCUTABLE

Nous empruntons à la *Rivista di studi psichici* (février 1896) un cas d'apparition extrêmement remarquable, extrait du savant mémoire de Myers sur la rétrocognition et la précognition (*Proceedings of the Soc. Psych. Rev.*), vol. XI, p. 567 et suiv.), et qui ne saurait être expliqué par l'action télépathique comme tant d'autres qui se trouvent sur la frontière de la télépathie et du spiritisme. Malheureusement il s'agit de détails d'un caractère tellement intime que bien des particularités, les plus importantes peut-être n'ont pu être publiées. Mais si le lecteur est privé par là de détails intéressants, le fait, dans ses lignes générales, garde le caractère de la plus grande évidence.

Bien que toute l'histoire semble n'être qu'un épisode d'un roman fantastique, la vérité en est prouvée par l'enquête minutieuse faite par Myers, par le marquis de Bute et par Lang, l'ethnographe, le sociologue et folkloriste anglais bien connu, l'auteur d'ouvrages d'une extrême importance dont l'un intitulé : *Mythes*, *cultes*, *et religions*, se trouve traduit en français, dans la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. Ces savants ont recueilli tous les témoignages nécessaires pour faire la preuve des faits et ont même été autorisés à consulter les documents qui n'ont pu être livrés à la publicité :

Voici donc succinctement la relation des faits d'après les témoignages recueillis, avec cette restriction que les noms des personnes et celui du village ont été intentionellement altérés.

« Mme Claughton se trouvait en 1893 en visite chez M. Buckley, dans une maison située non loin de Londres et dans laquelle des phénomènes de hantise s'étaient produits par intervalles. On y entendait des bruits de pas et de voix humaine, sans qu'on sût à qui les attribuer ; plusieurs fois des

personnes avaient été aspergées d'eau et avaient senti des souffles, et cependant on ne pouvait découvrir aucune cause animée ou inanimée de ces phénomènes.

Dans la nuit du 8 au 9 octobre 1893, Mme Claughton fut réveillée par un souffle et vit près de son lit, à la lumière d'une bougie qu'elle avait laissée brûler, une dame vêtue de blanc et entièrement inconnue d'elle qui l'invita à la suivre. Elle obéit et lorsqu'elles furent arrivées dans la pièce contiguë, le fantôme disparut en lui disant : « à demain ».

« Jusque là, rien ne prouvait qu'il s'agît d'autre chose que d'une hallucination subjective que pouvait avoir provoquée la pensée de phénomènes inexplicables qui se passaient dans la maison. Mais un enfant de Mme Claughton, qui couchait dans la même chambre que sa mère, avait également vu l'apparition et demanda à sa mère qui était cette dame en blanc.

« Le matin Mme Claughton raconta ce qui s'était passé à ses hôtes ; comme ceux-ci n'habitaient la maison que depuis peu d'années, ils lui conseillèrent de s'adresser au Dr Ferrier (un pseudonyme) bien informé de l'histoire des personnes qui avaient habité la maison précédemment et capable de lui donner des éclaircissements sur l'incident. Celui-ci, d'après la description du fantôme, reconnut en lui une certaine Mme Bladkburn, morte dans la maison en 1878.

« La nuit suivante, malgré le conseil contraire qui lui fut donné, Mme Claughton tint à dormir dans la même chambre pour voir si la chose aurait réellement une suite. Elle se réveilla de nouveau dans la nuit et vit près de son lit la même figure que la nuit précédente; celle-ci d'un air agité, la pria de l'écouter, lui raconta divers faits la priant de se charger d'une certaine mission. Mme Claughton stupéfiée se demanda tout haut si elle rêvait, à quoi l'apparition répondit : « Si vous doutez, et pour vous donner une preuve que vous ne rêvez pas, je vous dirai que je me suis mariée dans l'Inde le ...., date qu'il vous sera facile de vérifier ». Puis Mme Claughton vit surgir à côté du premier fantôme un second, un homme qui lui était également inconnu, et qui, prenant part à la conversation, lui dit qu'il s'appellait Georges Howard et qu'il avait été enterré dans le cimetière de Meresby (village inconnu à la percipiente) et comme preuve de son identité, lui communiqua la date de son mariage et de sa mort. Il lui parla en outre d'un certain Richard Hart, inhumé daus le même cimetière, d'une fille à lui qui habitait le même pays, et d'un certain Francis, autre personne impliquée dans des évènements dont il lui fit le récit, en lui faisant promettre qu'elle garderait le secret.

« Il la pria en outre de bien vouloir se rendre à Meresby pour s'acquitter d'une mission délicate et difficile, mais ne lui fournit pas immédiatement

toutes les instructions nécessaires ; il lui donna rendez-vous pour lui communiquer le reste, 1 h. 15 de la nuit, dans l'église du village, sur la tombe de Richard Hart.

« Pour triompher de la répugnance que Mme Claughton ne devait manquer d'avoir à se charger d'une mission si extravagante et pour mieux la convaincre que tout cela n'était pas un jeu de sa fantaisie, le fantôme de Georges Howard, outre les informations qu'il lui avait données sur lui-même, lui en donna d'autres sur des choses qu'elle ignorait complètement et qu'elle ne pouvait prévoir, mais dont elle put constater la vérité dans le cours de ses démarches. Il lui dit entre autres, qu'en arrivant à Meresby on ne lui demanderait pas son ticket de chemin de fer, contrairement à la règle et qu'elle trouverait le pays en fête pour une foire ; qu'elle serait aidée dans ses démarches par un certain Joseph Wright dont il lui donna le signalement, et qui le reconnaîtrait, lui, le fantôme, par la description qu'elle lui en ferait ; il ajouta qu'elle trouverait sur sa tombe des roses blanches, lui donna en outre l'âge qu'avait R. Hart au moment de mourir et l'engagea à consulter les registres paroissiens du village avant d'accomplir sa mission, pour vérifier l'exactitude des dates.

« Il l'informa ensuite que la dame, chez laquelle elle logerait, lui parlerait de son propre fils inhumé dans le même cimetière. Comme, pour accomplir sa tâche, elle devait se rendre auprès de la fille de George Howard (le fantôme), celui-ci la prévint qu'elle trouverait une ressemblance physique entre elle et lui et que sa fille reconnaîtrait vite son père par la description que Mme Claughton lui ferait de l'apparition. Enfin, il lui donna des indications topographiques de nature à faciliter ses démarches dans le village.

« A ce moment de la conversation la percipiente vit une troisième figure qui lui donna simplement son nom (ce nom doit rester secret) et se montra en proie à une grande agitation. Peu après tout disparut et Mme Claughton eut à peine le temps d'appuyer sur le timbre électrique et s'évanouit ; ses hôtes arrivèrent vivement, la déshabillèrent et la couchèrent dans son lit.

Le lendemain Mme Claughton fit appeler de nouveau le Dr Ferrier qui confirma l'exactitude de la date du mariage de Mme Blackburn. Quand au village de Meresby elle se rendit au bureau de poste et constata qu'il existait effectivement une petite localité de ce nom à 4 ou 5 lieues de Londres. Voyant que jusqu'alors tous les renseignements obtenus étaient exacts, Mme Claughton, de plus en plus convaincue que tout cela n'était pas un jeu de son imagination, mais qu'il s'agissait d'évènements réels qui rendaient vraiment nécessaire son intervention, retourna le plus vite possible à Londres pour de là se rendre à Meresby et accomplir fidèlement sa mission.

« Elle arriva à Londres dans la soirée et la nuit suivante rêva qu'elle se trouvait à Meresby vers le soir et qu'elle avait beaucoup à courir pour se loger. Elle rêva en outre, et sa fille aînée eût le même rêve, qu'elle ne réussirait pas si elle n'entreprenait pas seule son voyage.

« Il faut encore noter que cette même nuit la gouvernante de Mme Claughton entendit, principalement dans sa chambre, des bruits de pas, des gémissements et d'autres bruits inexplicables, chose qui n'était jamais arrivée dans la maison.

« Le lendemain Mme Claughton partit pour Meresby. Là, comme on le lui avait prédit, personne ne lui réclama son billet et comme le lui avait laissé pressentir son rêve, elle dut beaucoup courir pour trouver à se loger et elle trouva son gîte précisément chez le nommé Joseph Wright, qui, d'après le dire du fantôme, devait l'aider pour ses démarches. Il en fut ainsi. Effectivement personne ne pouvait la seconder mieux, car Mme Claughton, sans le savoir, était venue loger précisément chez le secrétaire de la paroisse. Le signalement de Joseph Wright répondait exactement à celui qui lui avait été donné, et lui-même reconnut immédiatement George Howard à la description que lui en fit Mme Claughton, comme cela lui avait été prédit. Mme Claughton consulta les registres de la paroisse et constata que les dates du mariage et du décès de Georges Howard coïncidaient exactement avec celles qui lui avaient été communiquées ; elle vérifia de même que Richard Hart avait existé réellement et que la date de sa mort et son âge étaient conformes à ce que lui avait dit le fantôme de G. Howard.

« La fille de G. Howard et le nommé Francis existaient de même ; aux endroits indiqués se trouvaient les tombes de Richard Hart et de George Howard, et celle de ce dernier était ornée de roses blanches. Toutes les indications topographiques données furent reconuues exactes, et la femme de son hôte fit à Mme Claughton le récit annoncé relativement à son propre fils enseveli dans le même cimetière.

« Devant cette accumulation de preuves de la vérité de ce que lui avaient communiqué les apparitions, Mme Clanghton n'hésita pas à continuer la tâche qui lui avait été confiée, et, la nuit suivante, escortée par Joseph Wright elle se rendit à l'église près de la tombe de R. Hart et y resta quelque temps seule. Elle reçut là la suite des instructions qui lui étaient nécessaires pour terminer sa mission. C'est ce qu'elle fit le lendemain, et, forcée pour cela de se rendre auprès de la fille de G. Howard, elle trouva réellement une grande ressemblance entre elle et l'apparition et de même, comme on le lui avait prédit, la fille reconnut aisément son père dans la description qui lui fût faite du fantôme.

« La mission qui avait été confiée à Mme Claughton fut accomplie par elle

avec ponctualité et conformément aux intentions des défunts ; ce sont les investigateurs mêmes cités plus haut qui s'en portent garants, ayant pu prendre connaissance de documents qui n'ont pas pu être publiés. Depuis lors aucun phénomène ne fut plus observé dans la maison où mourut Mme Blackburn.

« Le fait précédent diffère à un tel point des phénomènes psychiques enregistrés jusqu'à ce jour et sont si concordants avec les légendes merveilleuses et véritablement fantastiques des âges antérieurs, que certainement nous aurions hésité à le reproduire, si nous n'avions eu, pour en garantir l'authenticité, les témoignages de Myers et de Lang. Myers affirme que Mme Claughton est une personne absolument digne de foi. « Toute cette affaire, dit-il, fut simplement une source d'ennuis et d'em-« barras pour Mme Claugton qui abandonna un enfant malade pour obéir « aux injonctions qu'elle disait avoir reçues et ce, dans des circonstances « désagréables et sans avantage possible pour elle. Une explication fondée « sur un désir hystérique de notoriété est absolument insoutenable. « Mme Claughton était veuve et appartenait à la meilleure société ; elle » avait des enfants à élever et les personnes qui la connaissent la considè-« rent comme une femme calme, intelligente et active, possédant l'expé-« rience du monde et ayant assez à penser à ses propres affaires pour n'avoir « aucune tendance à s'occuper de choses étranges ou mystérieuses. Elle « a eu, il est vrai, antérieurement plusieurs autres apparitions qui lui ont « fait des communications véridiques, mais elle n'y a prêté qu'une atten-« tion médiocre et n'a jamais cherché à encourager des visiteurs de ce « genre. Quant à cette dernière aventure, elle l'avait tenue aussi secrète « que possible, mais on en avait entendu parler vaguement et il courait « sur toute l'affaire des versions erronées qui l'ennuyaient fort; aussi finit-« elle par consentir à donner au marquis de Bute, et par son intermédiaire « à notre société, la relation de tous les incidents qu'elle pouvait livrer à la « publicité, en ne réservant que ceux qui devaient rester secrets par con-« sidération pour les survivants. »

« Du reste, les différentes phases de l'affaire ont été contrôlées ; 1° par le Dr Ferrier, auquel Mme Claughton parla des apparitions avant d'aller à Meresby, et qui, une fois en possessiou du ticket du chemin de fer non retiré, fit une enquête auprès de la compagnie et fut informé que ce jour-là aucun autre billet à cette destination n'avait été délivré et que la négligence seule de l'employé pouvait expliquer que ce billet ne fût pas retiré ; 2° par M. et Mme Backley qui non-seulement entendirent le récit de Mme Claughton avant son départ, mais encore lui donnèrent leur assistance quand ils la trouvèrent évanouie, la seconde nuit de l'apparition; 3° par les notes inscrites

régulièrement dans son journal par Mme Claughton ; 4° par les lettres de M. Joseph Wright qui atteste l'arrivée à Meresby de cette dame qui ne lui était pas connue, le séjour qu'elle fit dans sa maison, les différentes démarches qu'elle fit avec son assistance, y compris la visite nocturne à l'église et l'exactitude de la description qu'elle lui en fit d'après une apparition ; 5° par la gouvernante de Mme Claughton relativement aux bruits entendus la nuit qui précéda le départ de Mme Claughton pour Meresby.

« Étant admise la réalité des faits, il faut en trouver l'explication, ce qui n'est pas facile en raison de notre ignorance des phénomènes supranormaux ; il nous sera du moins permis de rappeler les hypothèses les plus raisonnables qui pourraient les expliquer. Les voici :

« 1° Toutes les informations relatives aux antécédents, aux personnes et au village de Meresby ont été transmises involontairement par les survivants, par voie télépathique, à la percipiente, qui, avec ces matériaux, a reconstruit, inconsciemment, les fantômes des défunts et a projeté en eux les notions acquises, qui ont été réfléchies par eux sur sa conscience normales. L'incident du billet non retiré ne serait que la conséquence d'une suggestion transmise télépathiquement à l'employé.

« 2° La percipiente a reçu toutes les informations grâce à sa faculté télesthérique opérant d'une manière plus ou moins indépendante des autres personnes, et, comme dans le premier cas, ces notions seraient arrivées à la conscience par l'intermédiaire des apparitions produites de la manière susdite.

« 3° Les apparitions étaient réellement des manifestations des défunts et toutes les informations émanaient d'eux.

« La première hypothèse est assez peu vraisemblable, parce qu'on aurait de la peine à concevoir comment les actions mentales de tant de personnes totalement inconnues à la percipiente et habitant un village éloigné qui lui était également, entièrement inconnu, auraient pu s'accorder assez bien pour faire converger vers l'esprit d'une inconnue une telle masse de données disparates. La seconde pourrait mieux se soutenir, car en admettant que la percipiente elle-même eût fait, par des moyens supranormaux, pour ainsi dire, une excursion à Meresby et une enquête sur les faits relatifs aux personnes citées, on éliminerait la difficulté que présente la concentration de tant d'informations dans son esprit.

« Quoïqu'il en soit, la troisième hypothèse mérite d'être prise en considération parce que, si d'un côté elle a l'inconvénient d'introduire la supposition si controversée de la survie après la mort, elle explique bien la concentration de tant de notions véridiques dans les fantômes de la manière

la plus directe et la plus naturelle, et cela, par le simple fait de la mémoire conservée par les défunts.

« Quant aux phénomènes physiques supranormaux survenus tant dans la maison Buckley que dans celle de Mme Claughton, et qui se montrèrent en relation avec le cas relaté, il n'y a pas de raison particulière de les expliquer par l'une plutôt que par une autre de trois hypothèses, parce qu'il ne résulte pas de la relation des faits qu'ils aient présenté un caractère personnel »

La discussion des trois hypothèses précédentes émane de la rédaction de la *Revista di studi psichici*; nous sommes d'accord avec les auteurs pour rejeter la première qui à force de complication et d'inextricables difficultés, devient parfaitement absurde. Comment d'ailleurs expliquer la production chez la percipiente, de l'idée de la mission à remplir; on ne peut nous parler ici de spontanéité et d'intuition, c'est une affaire d'intelligence et de raisonnement qui ne peut avoir aucun rapport, ni avec la télépathie, ni avec la télesthésie ; notre observation s'applique donc aussi bien à la seconde qu'à la première hypothèse. Quant à cette seconde hypothèse, en plus de l'impossibilité que nous venons de signaler nous avouons avoir beaucoup de peine à comprendre ce voyage de la « sensitivité transcendante » le mot est de M. Myers ou du « Subconscient » à Meresby dans le but d'y récolter, dans une série d'interviews incompréhensibles, toutes les informations précisément nécessaires à l'opération intellectuelle que nous venons de signaler, information pour la transmission desquelles à la conscience normale, ce « Subconscient » forgerait des fantômes tout exprès.

L'hypothèse, acceptée sous certaines réserves par la Rivista, est trop simple pour plaire à la plupart de nos psychologues qui ont l'air de craindre la survie après la mort, à peu près comme les dévots craignent l'enfer. Du moins faut-il approuver ceux d'entre eux qui recueillent les faits et les discutent ; de la discussion jaillira tôt ou tard pour eux la lumière !

Nos lecteurs nous sauront gré de leur avoir mis sous les yeux ce cas remarquable si bien fait, grâce aux minutieux contrôles exécutés par des savants tels que Myers, Lang, etc., pour porter la conviction dans les esprits les plus rebelles à la vérité spirite. P. G. Leymarie.





UN CAS DE CHANGEMENT DE PERSONNALITÉ

(*Suite*). Voir la *Revue* de Mars 1896. (Tiré du *Lotus bleu*).

Ils ont à leurs ordres des êtres inférieurs ressemblant à des cloches diaphanes dans l'intérieur desquelles ils entrent lorsqu'ils veulent quitter leur astre pour aller dans d'autres ; ces cloches animées leur obéissent, les transportent et jouissent de la propriété de les isoler des couches électriques qu'ils auraient à traverser. Le bord inférieur de la cloche est plus lumineux que le reste, c'est ce bord que Mireille voyait dans les séances précédentes.

C'est le bord de ces cônes que les voyants voient briller au-dessus de la tête des saints dans les apparitions et que l'on a coutume de représenter par un cercle de feu. Ce sont encore des êtres de ce genre, mais qui ont des formes diverses qu'on a appelés des chars ou des nuages de feu, quand on les voit, dans les assomptions, enlever les corps des bienheureux. De tout cela il n'est pas sûr; son existence actuelle est justement destinée à pénétrer peu à peu ces mystères.

Vincent ignore quel est l'esprit qui est dans l'autre cône ; il ne peut le lui demander parce qu'il se sent inférieur à lui, il suppose qu'il vient pour moi, comme il est venu pour protéger Mireille.

Je lui demande s'il s'est désintéressé du sort des parents, des amis qu'il a laissés vivants ; il répond qu'il s'intéresse toujours à eux, mais qu'il ne s'émeut pas plus de leurs tribulations passagères, conséquences inéluctables de leur vie terrestre, qu'un père ne s'émeut en voyant son enfant pleurer parce qu'il a cassé un jouet.

Lui et ses pareils ont le pouvoir de faire sortir à volonté leur esprit de leur corps qu'ils abandonnent sur l'astre où ils vivent ; c'est seulement en esprit recouvert d'une autre enveloppe plus affinée (1) qu'ils entrent dans les cônes quand ils veulent voyager.

(1) Suivant Vincent notre division en trois : *corps matériel*, *corps astral* et *esprit*, n'est qu'une grossière approximation. Il y a une série de corps astraux de plus en plus affinés et qu'on pourrait comparer aux différents tubes d'une lunette s'emboîtant les uns dans les autres. — Voir la figure.



Ils peuvent converser avec certaines personnes habitant d'autres mondes, à l'aide d'une sorte de lien fluidique comparable à un rayon d'étoile.

Vincent, ainsi appelé par Mireille, ou par moi me servant de Mireille endormie magnétiquement et déjà dégagée de son corps physique, arrive instantanément (il se transporte aussi vite que notre pensée se transporte vers son objet quelle que soit la distance), et peut communiquer avec moi à l'aide de deux procédés :

1° Indirectement, en se servant de l'esprit de Mireille auquel il suggère ce qu'il veut me dire par une transmission mentale ; mais ce procédé est imparfait, car Mireille n'est jamais bien sûre que la pensée qui lui vient ne procède pas de son propre fonds.

2° Directement, en se servant du corps de Mireille. Pour cela il faut que je magnétise encore plus fortement le sujet, de manière à le *détripler*, c'est-à-dire à dégager son esprit de son corps astral. L'Esprit de Vincent entre alors dans le corps astral de Mireille à la place de l'esprit de celle-ci (1) ; puis le corps astral de Mireille avec l'esprit de Vincent, rentre dans le corps charnel de Mireille, de sorte qu'en définitive, il y a reconstitution d'un être vivant complet avec changement d'esprit.

L'esprit de Vincent conserve dans le corps de Mirellle la science qu'il a acquise, ainsi que les qualités et les défauts qui le caractérisent ; sa mémoire propre est cependant diminuée. Il ne se souvient plus que vaguement de sa dernière vie terrestre et n'a plus aucun souvenir des vies antérieures. Mais ce qu'il se rappelle de sa propre vie, il se le rappelle comme l'ayant *senti*, tandis que les souvenirs qui lui viennent de la mémoire de Mireille sont comme des choses qu'il aurait *lues*. En revanche, il posséderait presque complètement celle de Mireille qui est emmagasinée dans le corps astral actuellement habité par lui, s'il avait l'habitude de s'en servir.

Au moment précis où s'effectue ce qu'on peut appeler indifféremment l'*Incarnation* ou la *Possession*, Mireille, qui depuis le début du sommeil magnétique avait présenté le phénomène de l'insensibilité cutanée, qui avait cessé d'entendre et de voir autre chose que le magnétiseur, qui, enfin, avait

(1) L'esprit de Mireille apparaît sous la forme d'une amande lumineuse. Il se dégage de la partie supérieure du corps astral, et celui-ci devient sombre dès qu'il n'est plus éclairé par l'esprit qui, auparavant, était à l'intérieur. Cet esprit pourrait rester dans l'air à côté de nous, mais Vincent préfère entrer dans le cône qui l'a amené et où il le sait à l'abri des tourbillons astraux ou même des tentations de sa propre curiosité qui pourraient l'entraîner dans des régions inconnues et provoquer ainsi un abandon trop prolongé de son corps physique.

perdu toute mémoire (et cela par une progression durant encore près d'un quart d'heure, malgré son entraînement), Mireille redevient brusquement sensible à tous les attouchements, voit et entend tout le monde, et reprend toute sa mémoire. J'ai l'habitude de tenir entre mes mains, pendant toute la durée du sommeil, celles de Mireille qui me les abandonne avec un plaisir visible; dès que Vincent est incarné, il retire ses mains avec un geste d'impatience, comme un homme qui se sent caressé par un autre homme. Il y a là tout un ensemble de caractères physiques et moraux des plus caractérisés, qui me semblent sur ce point confirmer la réalité des affirmations du sujet (1).

Ainsi, dans ses premières incarnations, Vincent examinait avec curiosité ses vêtements ; il cherchait sa poche pour y prendre son mouchoir, disant que, de son temps, les femmes l'avaient plus commodément placée ; il se tâtait les cheveux, il allait se regarder dans la glace et se reculait brusquement avec une émotion qu'il expliquait en disant que, depuis bien longtemps, il n'avait ainsi vu Mireille à travers des yeux humains ; il demandait à fumer une cigarette qui lui rappelait sa vie terrestre, et il la fumait jusqu'au bout, bien que Mireille ne fume jamais.

« En somme, me dit un jour Vincent, je suis vivant, parfaitement vivant, vous m'avez ressuscité ; pourquoi vous étonnez-vous de ce qui est une conséquence toute naturelle de mon retour à la vie? Si je ferme parfois les yeux c'est qu'habitué maintenant à l'éclatante lumière astrale, votre lumière me fatigue ; quand j'ai les yeux ouverts, il me semble vous voir tous comme à travers de mauvaises lunettes ». — Eh bien ! puisque vous êtes Vincent ressuscité et que vous paraissez dans l'état normal d'une personne éveillée, qu'arriverait-il si je vous endormais en vous magnétisant ? — « Je n'en sais rien, essayez. »

Je lui pris alors les mains et projetai du fluide par la volonté. Le corps commença par devenir insensible, puis le sujet perdit la mémoire ; au bout de deux ou trois minutes, je vis reparaître la personnalité de Mireille qui me dit que l'esprit de Vincent avait été expulsé de son corps par mon action, qu'il l'envoyait pour m'en prévenir et me prier de le rappeler afin qu'il pût lui-même me donner des explications.

Je le rappelle par un acte de volonté et il revient dans les conditions ordinaires, c'est-à-dire que Mireille renverse sa tête en arrière, perd con-

(1) Il faut remarquer qu'il se passe un phénomène inverse, mais bien moins compliqué, dans le cas de changement de personnalité à l'état de veille. Au moment où la suggestion se produit, le sujet perd brusquement la sensibilité cutanée pour ne la reprendre que quand la personnalité suggérée disparaît.



naissance, puis, au bout d'une demi-minute reprend, avec la sensibilité cutanée, la personnalité de Vincent. Vincent, ainsi revenu, me raconte qu'il n'avait pas réfléchi que, le corps occupé par lui étant très chargé de fluide, il suffisait de très peu de chose pour le forcer à se dégager et que c'était en partie pour cela qu'il repoussait mes mains, parce qu'inconsciemment je le chargeais quand je les tenais.

Je lui posai ensuite différentes questions. « Qu'arriverait-il si une personne que vous avez connue, et pour laquelle Mireille n'éprouve pas les mêmes sentiments que vous, entrait pendant votre incarnation » ? — « Je l'accueillerais avec les sentiments qui me sont propres ; mais je puiserais dans les souvenirs du corps de Mireille, que j'occupe en ce moment, les souvenirs nécessaires pour guider ma conduite ». — « Pourriez-vous vivre longtemps dans ce corps ? » — « Je n'en sais rien ; il est probable qu'il se produirait, tôt ou tard, quelque accident. Il faudrait, du reste, savoir avant tout ce qui arriverait en me démagnétisant. Essayez, mais allez doucement. »

Suivant ce conseil, je démagnétisai le corps de Mireille avec des passes transversales. Je produisis d'abord une phase de léthargie. Au sortir de cette phase, je lui demandai qui elle était ; elle n'en savait plus rien et était redevenue insensible. Je ne jugeai pas prudent d'aller plus loin ce jour-là ; à l'aide de quelques passes longitudinales (endormantes), je rappelai la sensibilité de la peau et la personnalité de Vincent, personnalité que je fis disparaître par les procédés ordinaires et je ramenai Mireille à l'état de veille.

Quelque temps après, le 20 juillet 1893, je repris l'expérience.

L'incarnation de Vincent s'étant effectuée, j'agis comme il me l'indiquait et je prolongeai les passes réveillantes jusqu'au point où le sujet me parut complètement réveillé. L'engourdissement de la mémoire avait semblé disparaître peu à peu, la sensibilité cutanée était revenue, mais ce fut la personnalité de Vincent qui se manifesta d'une façon très nette et assez effrayante. Vincent s'était brusquement levé, les yeux hagards, comme s'il était étonné de se trouver au milieu de personnes et de choses qu'il ne connaissait pas (1). Il paraissait embarrassé de sa contenance et cherchait, non sans violence, à sortir; ce qui nous eût tout mis dans un cruel embarras, car il était dix heures du soir et nous étions à Saint-Cloud, dans une villa isolée. Je parvins cependant à lui saisir les mains, à le rassurer en

(1) La séance s'était passée, *par exception*, chez la baronne de W., une amie commune à Mireille et à moi, où jamais évocation de Vincent n'avait eu lieu, il y avait, comme seuls spectateurs, deux parents qui assistaient pour la première fois à une séance de ce genre.



lui rappelant que c'était avec son autorisation que j'avais tenté une expérience de magnétisme, expérience qui avait amené de la confusion dans ses idées, mais que j'allais le remettre à son état normal s'il voulait bien s'abandônner encore à moi pendant quelques minutes. Il y consentit et je me hâtai de le magnétiser avec énergie. Il passa de nouveau par toutes les phases de l'hypnose et je le ramenai à la période déjà connue de l'incarnation où il me sembla avoir repris son calme habituel, mais je ne jugeai pas opportun de prolonger l'entretien. Un peu inquiet du résultat, je le priai de me renvoyer l'esprit de Mireille qui revint dans les conditions ordinaires.

Je procédai alors au réveil. Mireille réveillée se trouva très lasse ; elle n'avait conservé aucun souvenir de ce qui s'était passé, sauf d'être restée assez longtemps dans le cône (1) qui, dit-elle, s'était, selon la recommandation de Vincent, tenu perpétuellement au-dessus de son corps charnel en en suivant tous les mouvements afin de faciliter la rentrée de son esprit.

Le 6 décembre 1895, je renouvelai cette expérience chez moi, en présence du parent qui avait assisté à la première. Comme d'habitude, les rideaux étaient baissés pour laisser la pièce dans une obscurité presque complète.

Le sujet étant amené au point où non seulement le corps astral est dégagé du corps physique, mais où l'esprit est dégagé du corps astral, je demandai Vincent dont Mireille disait voir au-dessus d'elle le cône lumineux. Le changement de personnalité se produisit suivant le processus habituel. Je prévins Vincent de mon projet ; il l'approuva, alla recommander à l'esprit de Mireille transféré dans le cône de ne point chercher à en sortir, car, dit-il, « l'esprit y est seulement abrité ; il n'y est point prisonnier et peut s'en dégager de lui-même s'il le désire. » Il me recommanda en outre de lui *suggérer à plusieurs reprises*, à mesure que je ramènerais le corps astral dans le corps physique : 1° de se souvenir « qui il était » sans préciser autrement pour qu'on ne puisse supposer que j'avais suggéré la personnalité de Vincent ; 2° de n'avoir au réveil, ni peur ni trouble, en se rappelant qu'il se soumettait volontairement à l'expérience.

Je procédai alors au réveil par des passes démagnétisantes, en me conformant à ses indications.

(1) Mireille réveillée ne se souvient de rien de ce qui s'est passé pendant son sommeil c'est là du reste la règle ordinaire ; mais elle conserve très nettement le souvenir d'avoir été dans le cône quand elle y a été. Elle dit qu'elle y éprouve une sensation délicieuse de calme et d'enveloppement, à laquelle elle s'abandonne sans penser à rien.



En quelques minutes, il passa par les phases déjà observées : perte de sensibilité cutanée, perte du rapport avec les personnes présentes, obscurcissement complet de la mémoire ; puis, peu à peu, la mémoire s'éclaircit à nouveau: le rapport avec les assistants s'établit ; enfin, la sensibilité cutanée étant revenue, il ouvrit les yeux et regarda tranquillement autour de lui.

Ses premières paroles furent : « Pourquoi n'y voit-on pas ici ? » je fis donner un demi-jour en relevant les rideaux et lui demandai s'il savait qui il était. Il réfléchit quelques secondes. « Attendez ! Tout ce que je sais bien, c'est que je suis mort, mais pourquoi suis-je ici ? » Je lui dis alors que nous nous connaissions depuis près de deux ans, parce que je communiquais avec lui, grâce à la personne dont il occupait le corps. — « Alors vous vous occupez de magnétisme ? — Oui. — Vous êtes médecin ? — Non. — Qu'êtes-vous donc ? Un savant ? — Je suis un... — Ah oui ? vos collègues traitent généralement la science de l'âme comme l'art des constructions ; ils ont peur de s'élever et restent terre à terre ». Puis il ajouta en souriant : « Eh bien ! que voulez-vous savoir ? ».

Je l'interroge sur l'état de sa mémoire actuelle.

Il se souvient de sa forme humaine, de sa physionomie, des points saillants de sa vie terrestre et surtout des « faits passionnels ». Il s'attendrit au souvenir de ceux qu'il a aimés et notamment de sa mère encore vivante. Il se souvient avec beaucoup de précision des circonstances de sa mort, des sensations qu'il a éprouvées à ce moment-là, et de toute son existence dans l'atmosphère de la terre. Il ne se souvient pas de ce qui s'est passé pour lui depuis qu'il est sorti ; mais il sent qu'il y a là une lacune que sa mémoire ne peut combler et qui peut correspondre à son état actuel, comme au réveil on sait qu'on a dormi. Quand il cherche à rappeler ses souvenirs, il entrevoit ceux qui lui sont propres et ceux qui appartiennent au corps astral dans lequel il est maintenant, comme des images reflétées dans une glace auxquelles se superposeraient d'autres images formées sur une buée recouvrant cette glace, en formant un tout confus qui se dissipe quand il veut préciser.

Je lui demande s'il veut se lever, entrer en conversation avec des personnes présentes, il répond que non ; il paraît fatigué et attristé. Je lui propose de le ramener à son état normal, ce qu'il accepte.

Je cherche à l'endormir ; mais, à mon grand effroi, il ne s'endort pas, il se retourne inquiet sur son fauteuil, ouvre de nouveau les yeux, reste sensible. Je me demande si l'expérience n'a pas duré trop longtemps et si je n'ai pas laissé s'opérer une réunion trop intime entre les différents éléments de cette nouvelle personnalité. Il voit mon émotion, me rassure, me



dit qu'autrefois il n'était nullement un sujet et que par suite, je dois avoir plus de difficulté à agir sur le corps astral de Mireille, occupé par son esprit à lui, que sur le corps astral uni à l'esprit de Mireille habitué depuis longtemps à mes manœuvres. Je redouble d'efforts ; et, au bout de quelques minutes d'actions énergiques dont je ne crois pas devoir divulguer le procédé, je le vois avec un réel soulagement tomber en léthargie. Le reste de l'opération s'effectua ensuite sans encombre, quoique plus lentement qu'à l'ordinaire.

Dégagé du corps physique qui a repris sa sensibilité, et de nouveau en rapport avec tout le monde, Vincent est maintenant en pleine possession à la fois de la mémoire de sa vie actuelle et de celle de l'état de résurrection momentanée qu'il vient de subir.

Répondant à mes questions, il m'explique que s'il avait paru si ignorant de tout ce qui l'entourait, c'était par paresse (défaut qu'il avait de son vivant); qu'il aurait pu retrouver dans la mémoire de Mireille tout ce qui me concernait, mais que, n'ayant pas l'habitude de s'en servir, il ne savait exactement quelles touches il fallait frapper pour en faire jaillir les souvenirs et qu'il avait trouvé plus commode de m'interroger. Si je l'avais laissé dans ce corps, dont il ne pouvait sortir sans mon intervention, il aurait senti la nécessité de ne pas passer pour « folle »; « afin d'éviter la douche », il aurait fait les efforts nécessaires pour dissimuler sa véritable personnalité et continuer de vivre, aux yeux des personnes non initiées à nos opérations, avec celle que je lui avais imposée, jusqu'au moment où le terme normal assigné à la vie du corps de Mireille l'aurait dégagé. Je lui aurais joué un bien mauvais tour en le forçant à subir les épreuves d'une nouvelle vie et d'une nouvelle mort terrestre; mais, en somme, cette résurrection aurait été pour lui, au point de vue des conséquences, tout à fait identique à celle qui serait résultée d'une nouvelle incarnation par naissance naturelle; ses actions auraient continué à lui acquérir des mérites ou des démérites pour l'évolution de son esprit. Quant à l'esprit de Mireille, il serait probablement sorti du cône au bout de quelque temps, et aurait rejoint le niveau auquel l'appelait sa densité morale, comme si elle était simplement morte par accident. « Vous venez, ajouta-t-il, de toucher à l'Arbre de la Science, dont parlent les traditions religieuses C'est un privilège qui a été sans doute donné à bien peu d'hommes, et qui entraîne avec lui de grandes responsabilités. Vous l'avez acquis en vous servant simplement de votre raison et Dieu qui l'a permis, a sans doute ses desseins. N'oubliez pas cependant qu'il ne suffit pas de ne pas commettre le mal; il faut encore ne pas faciliter aux autres les moyens de le commettre. ».

On ne s'étonnera donc point que, quel que soit le doute que je conserve



sur l'origine de ces communications, je me refuse absolument à transformer les séances de ce genre en de simples spectacles, et que, dans cet article, je n'aie point décrit les procédés exacts par lesquels je détermine l'incarnation. Ces expériences sont, du reste, des plus dangereuses. Après la séance du 6 décembre 1895, Mireille se sentit, pendant plusieurs jours, extrêmement faible, anémiée, sans courage.

Le 14 décembre, je la magnétisai de nouveau et j'évoquai Vincent qui entra, suivant le processus ordinaire, dans le corps de Mireille endormie, mais refusa de laisser de nouveau réveiller ce corps parce qu'il s'était senti lui-même *alourdi* à la suite de cette opération. Il me donna alors, sur cet alourdissement et sur la fatigue de Mireille, les explications suivantes :

« Les esprits ont toute une série d'enveloppes de moins en moins matérielles dont ils se défont successivement à mesure qu'ils s'élèvent sur l'échelle de leur évolution. Ce n'est que pour simplifier les idées qu'on n'en compte ordinairement que deux : le *corps charnel* et le *corps astral*, comme en physique on ne compte que sept couleurs dans le spectre tandis qu'il y en a un bien plus grand nombre. C'est également pour la commodité du style qu'on compare ces corps à des *enveloppes ;* en réalité, ils ne s'emboîtent pas les uns dans les autres comme les tubes d'une lunette, ils se pénètrent dans toutes leurs parties, ce dont on peut se rendre compte en réfléchissant que le fluide nerveux, matière constitutive du corps astral, est obligé de baigner toutes les parties du corps physique pour y porter la sensibilité et la motricité.

« Quand vous endormez Mireille, son esprit se dégage d'abord du corps charnel en même temps que le corps astral; puis il se dégage en grande partie du corps astral, n'entraînant avec lui qu'une enveloppe subtile qu'il ne peut abandonner tant qu'il est dans l'atmosphère terrestre et qu'il emporte avec lui dans le cône. »

Mais de cette enveloppe subtile (qu'on pourrait appeler la troisième), l'esprit de Vincent en a encore abandonné une partie, la plus grossière, dans l'atmosphère de la terre, quand il est mort de sa mort astrale, par rapport à cette terre (1), et il est parti revêtu seulement d'une quatrième enveloppe

(1) En résumant ce que nous avons déjà dit, on voit que Vincent, quand il est mort de la mort que nous connaissons, a abandonné son corps charnel dont les éléments sont dissociés et sont retournés à la terre. Il a vécu ensuite pendant quelques années dans l'atmosphère de la terre avec un corps fluidique qu'il a abandonné en très grande partie quand il est mort de la mort astrale par rapport à la terre, et les éléments de ce corps astral se sont à son tour dissociés et répandus dans le réservoir de la vitalité planétaire. Actuellement, l'esprit de Vincent, qui a quitté la terre avec la partie la plus subtile de

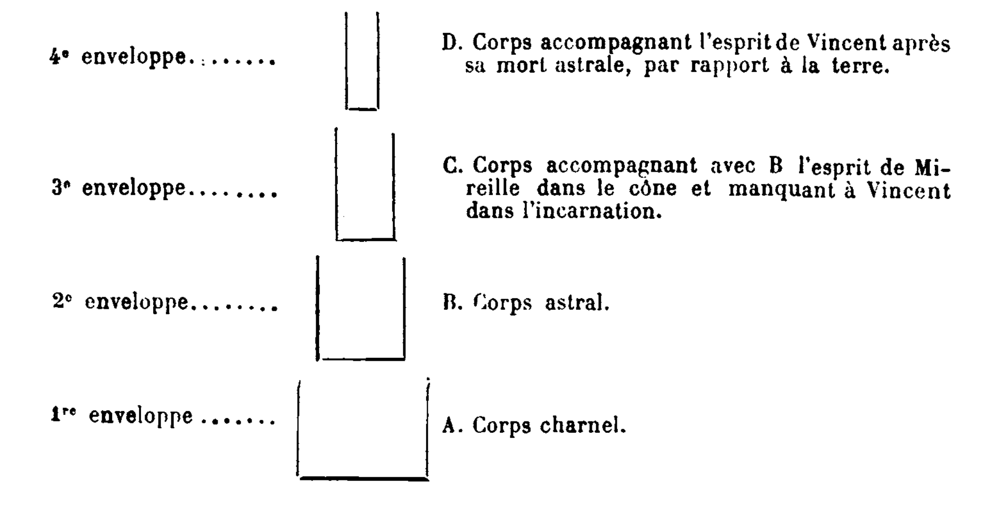


encore moins matérielle, de sorte que lorsqu'il revient dans le corps astral de Mireille, puis dans son corps charnel, il lui manque ce troisième corps pour former un *être humain complet dans les conditions de la vie normale.* Tant que le corps de Mireille est saturé de mon fluide, l'esprit de Vincent se sert de ce fluide pour se constituer momentanément l'enveloppe qui lui manque. Mais lorsque, par des passes magnétisantes, j'ai enlevé au corps de Mireille la quantité de fluide que j'y ai accumulée pour produire les états très profonds de l'hypnose, et que je l'ai ainsi ramené à son état normal de densité fluidique, lui, Vincent, se trouve privé du réservoir où il pouvait puiser sans inconvénient pour former son troisième corps, et il est obligé, pour le conserver, de soutirer aux diverses parties de l'organisme le fluide dont il a besoin dans ce but. Il s'établit ainsi entre l'esprit de Vincent et le corps astral de Mireille une liaison assez forte pour que, quand on force l'esprit de Vincent à se dégager rapidement du corps démagnétisé de Mireille, comme cela a eu lieu dans la séance du 6 décembre, il se produise une résistance notable ainsi que je l'ai observé. De plus l'esprit de Vincent, qui a condensé pour ainsi dire sur lui le fluide de Mireille, en emporte une petite partie lorsqu'il se dégage, ce qui affaiblit l'une et alourdit l'autre.

Un pareil inconvénient ne se présenterait plus si l'on opérait sur deux sujets vivants, susceptibles de se dégager de la même façon que Mireille. Les esprits, passant d'un corps dans l'autre, constitueraient deux nouveaux êtres humains complets et susceptibles de vivre normalement de la vie

---

son corps astral, aurait revêtu un nouveau corps approprié à l'astre qu'il habite, et il se dégage momentanément de ce corps quand il entre dans le cône pour voyager revêtu seulement de la quatrième enveloppe.



physique, mais avec des modifications différentes suivant la manière dont aurait été fait l'échange.

Si les esprits, seulement accompagnés de la troisième enveloppe, s'étaient substitués l'un à l'autre dans les corps charnels unis aux corps astraux, il y aurait eu simplement changement de *personnalité morale*; si, au contraire, les corps astraux (deuxième enveloppe), avaient accompâgné les esprits dans la substitution, le changement se serait étendu jusqu'aux allures et même, à la longue, jusqu'à la forme des corps physiques.

Quelle que soit l'authenticité de la source d'où proviennent ces théories, on ne peut en méconnaître l'originalité et, jusqu'à un certain point, la vraisemblance. Quels romans troublants pourrait en tirer un écrivain tel que Jules Lermina!

Sous ce point de vue au moins, il n'est pas sans intérêt d'exposer encore quelques-unes des opinions de Vincent.

« D'une manière générale, dit-il, vous ne connaissez pas assez l'importance et le rôle du corps astral pour l'explication des phénomènes que vous considérez comme plus ou moins surnaturels.

« Le corps astral ne prend pas passivement la forme du corps matériel; c'est, au contraire, ce dernier qui est obligé de se modeler en grande partie sur le corps astral. Les sentiments émotifs, la peur, la bonté, etc., ne sont pas ressentis par le corps matériel; ce n'est donc pas lui qui peut les exprimer. Dès lors, la physionomie, l'expression du corps matériel dépendent exclusivement des émotions du corps astral, qui se modèle lui-même sur l'âme.

« Il faut ensuite considérer qu'il y a autant de diversité entre les corps astraux qu'entre les corps matériels. Certaines personnes jouissent de la faculté de changer, dans des circonstances déterminées, la forme de leur corps astral. Ces personnes peuvent présenter le phénomène du changement de personnalité, lequel se produit de la manière suivante :

« Sous l'influence de la volonté de l'opérateur, le sujet A projette à distance une action de son corps astral vers l'individu B, qu'il doit connaître et dont il doit prendre la personnalité : cette action à distance est plus ou moins sentie par A. Le sujet A modèle encore son corps astral de B. il photographie en quelque sorte le corps astral de B avec son propre corps astral. Il en résulte qu'il prend ainsi, au moins dans une partie appréciable, la physionomie et les allures de B. En outre, ce que vous appelez mémoire consistant en images emmagasinées dans le corps astral, le corps astral A voit, au moins en partie, les images emmagasinées par B, et principalement les plus apparentes; cette vue s'opère plus ou moins par l'intermédiaire de l'opérateur qui connaît l'individu B. Ainsi A se trouve avoir, non seulement



la physionomie et les allures, mais encore une partie de la mémoire de B.

« Si A ne connaît pas B, rien ne peut se produire, puisque A ne sait pas où projeter l'action à distance de son corps astral.

« Si B est un personnage idéal, don Quichotte par exemple, A trouve dans sa propre mémoire et dans celle de l'opérateur le type sur lequel il devra modeler son corps astral ; il faut pour cela qu'il ait lui-même une notion de don Quichotte. Il donnera à son corps astral les formes qui correspondent aux qualités caractéristiques de don Quichotte, telles qu'il se les figure, et le corps astral ainsi transformé réagira sur le corps physique de A pour lui faire exécuter les actes conformes à la conception que A se fait de don Quichotte, conception complétée par celle que l'opérateur se fait du même don Quichotte. Le changement de personnalité provient, dans tous les cas et exclusivement, de la transformation du corps astral du sujet ».

Frappé de ce fait que, dans les manifestations médianimiques, la force qui agissait sur les corps inertes semblait douée d'une certaine intelligence comme les éclairs en boules dont il est difficile d'expliquer la marche capricieuse à l'aide seulement des circonstances physiques, je demandai à Vincent si la force électrique n'était pas, ainsi que la cellule, susceptible d'une évolution ascendante.

Il me répondit que, sur cette terre, les forces restaient toujours brutes, mais qu'elles évoluaient dans les autres mondes. Elles commencent par être plus facilement perméables à une intelligence étrangère, et, dans cet état, elles obéissent plus ou moins à l'intelligence qui les imprègne ; puis elles prennent peu à peu une intelligence propre et deviennent des *forces intelligentes* ; enfin, la proportion d'intelligence augmentant, elles deviennent des *intelligences-forces*.

L'hypothèse que la foudre globulaire pourrait avoir des rudiments d'intelligence est donc fausse pour la terre, mais elle est vraie pour le monde qu'il habite, où la couche électrique enveloppante est faite d'une électricité évoluée capable d'obéir à une intelligence étrangère. Constamment soumise à deux forces opposées qui sont, d'une part, l'attraction de l'astre qu'elle entoure (force centripète), de l'autre, l'attraction du monde central (force centrifuge ou expansive), cette couche, comme celle qui enveloppe la terre, se trouve agitée par des courants violents qui produisent des remous, des enroulements, des détachements partiels de la substance qui les composent. Ces parties détachées constituent, sur la terre, les foudres globulaires qui ont la forme de sphère parce qu'elles n'ont qu'à obéir aux lois physiques de l'équilibre ; mais qui prennent, quand elles sont composées d'électricité

évoluée, la forme voulue par l'intelligence qui en prend la direction et les transforme, par exemple, en des cônes semblables à celui qui lui sert de véhicule.

Du reste, plus la substance est subtile, plus elle est susceptible d'obéir directement à la volonté : « ainsi, dit-il, votre fluide obéit, dans ses mouvements de projection ou de retrait, presque sans effort musculaire, à votre ordre mental : votre volonté seule suffit à diriger l'esprit de Mireille quand il est dégagé de son corps astral, l'enveloppe subtile qui l'entoure alors étant déjà intelligente et capable d'agir elle-même sur le fluide en le condensant ou le rejetant, selon qu'il en est besoin pour accomplir votre désir ».

Une autre fois je manifestai à Vincent mes doutes sur la réalité de son existence en dehors de l'imagination de Mireille, me fondant sur ce que les révélations des extatiques diffèrent souvent les unes des autres sur le même sujet.

« Heureusement, me répondit-il, vos doutes ne m'empêchent pas d'exister.

« Au reste, il faut soigneusement distinguer l'origine des révélations dont vous parlez. Si c'est un esprit plus ou moins dégagé de son corps astral qui vous raconte ce qu'il voit, il peut prendre et il prend souvent pour des réalités l'objectivation de ses souvenirs et de ses propres pensées ; c'est pour cela que chaque extatique a des visions conformes à ses croyances religieuses.

« Quand la révélation vient d'un esprit désincarné, il faut connaître cet esprit avant de se fier à lui. Vous avez le tort de croire qu'il y a entre le le monde des vivants et celui des morts une différence profonde, un hiatus. Rien n'est plus faux : la vie spirituelle se continue au-delà de la tombe sans plus de transitions que si, dans la vie charnelle, les différents habitants d'une maison étant d'abord réunis dans un rez-de-chaussé à peine éclairé par quelques fenêtres étroites, quelques-uns se séparaient des autres en montant à un étage largement ajouré. Il y a donc, parmi les désincarnés, des gens de toute espèce, des ignorants, des vaniteux, des menteurs, des savants, des charitables, etc. C'est à vous de les distinguer et de ne point vous laisser tromper.

« Voici déjà bien des mois que nous sommes en communication, que nous causons toujours de choses sérieuses ; vous avez vu que jamais vous n'avez pu relever d'erreur dans ce que je vous ai dit ; quand je ne sais pas, je l'avoue sans hésitation. Si j'étais une de vos relations terrestres, vous n'hésiteriez pas, je l'espère, à m'appeler votre ami et à me donner votre confiance ; ce ne serait pas à mon corps que cette confiance s'adresserait.

Pourquoi ne pas me traiter de même, parce que je n'ai pas un corps spécial que vous puissiez voir? N'avez-vous pas d'amis dont la personnalité ne fait pour vous aucun doute, et que vous ne connaissez cependant que par correspondance? »

J'insistai de nouveau auprès de Vincent sur l'hypothèse qu'il n'était qu'un produit de l'esprit de Mireille, exalté dans ses perceptions par son dégagement du corps et objectivant le souvenir d'une personne qui lui avait été chère. « Si, lui dis-je. vous êtes réellement cette personne-là, elle-même, vous devez savoir des choses que ne sait pas Mireille, le latin par exemple. Que signifient les mots : *arma virumque cano.* » — Vincent chercha quelques secondes et répondit : « Je ne me le rappelle pas; mais remarquez que ces mots appartiennent à une langue qui n'était pas la mienne, et que les souvenirs qui s'y rapportent ont été emmagasinés uniquement dans mon corps astral terrestre que je n'ai plus. »

Il a, on le voit, réponse à tout.

(*A suivre.*) M. LECOMTE.

MANIFESTATIONS MÉDIANIMIQUES SPONTANÉES

AVEC LE MÉDIUM POLONAIS MARIE GEMBALA A VARSOVIE.

Le journal Polonais *Kurjer Warszewsski*, du 7 janvier 1896 nous donna l'article suivant : *Evénement énigmatique.* — « Des personnes dignes de foi nous communiquent un fait que nous rapportons sans commentaire :

« Les habitants de la rue Maréchalle, n° 149, M. et Mme L..., prirent pour bonne d'enfant, Marie G..., âgée de 16 ans, fille d'un maçon de Varsovie; la jeune fille entra au service avant-hier au soir, pendant que quelques visiteurs se trouvaient chez les maîtres de la maison. Au moment de la venue de Marie, l'enfant qui jusqu'à ce jour était bien portante et dormait bien, se mit à pleurer excessivement, ce qui dénota un état anormal.

« Dans la soirée, M. L. fit venir Marie chez lui, il y avait six personnes. La jeune fille s'arrêta au milieu de la chambre, et à l'instant, la lampe non allumée glissa du bureau sur le plancher et se cassa, le thermomètre appendu auprès de la fenêtre s'arracha avec le clou et vint tomber du côté opposé à la niche de la fenêtre. Tout le monde tressaillit d'effroi, croyant que la maison s'écroulait; ces accidents influèrent même fâcheusement sur la santé des dames.

« Le maître de la maison, après s'être remis de l'impression reçue,



éloigna la jeune fille et s'occupa aussitôt à vérifier les propriétés de cet enfant ; le résultat démontra que Marie G. était une fille morale et paisible, un peu anémique, ayant de temps en temps des visions et souffrant d'insomnies ; chez ses maîtres précédents on remarquait les mêmes symptômes anormaux sans savoir à quoi les attribuer.

« En nous donnant la rélation des faits cités plus haut, on y joignit des adresses précises pour être envoyées à M. Ochorowicz, ce que nous promîmes de faire ».

Le lendemain, après avoir relu cet article, j'envoyai le concierge se renseigner an 149, rue Maréchalle. Je lui recommandai d'apprendre si des événements avaient eu lieu, si je pouvais compter sur l'obligeance des habitants de la maison pour me donner des informations détaillées, enfin ce qu'était devenue la jeune fille-médium.

Le concierge revint, affirmant que les faits cités par le journal étaient la vérité, que les habitants de la maison où toutes ces choses furent vues étaient obligeants et se nommaient Lewecki ; que la bonne dont il s'agit se trouvait chez ses parents, rue du Beheder, 4, n'étant pas encore au service.

Cherchant justement une bonne pour mon enfant âgé de 3 semaines, j'envoyai le concierge pour me l'emmener. Je me rendis chez M. et Mme Lewecki, les priant de me donner la rélation détaillée de tout ce qui s'était passé chez eux.

Après avoir amené la jeune fille chez moi, pour l'observer et examiner, je trouvais plusieurs choses en contradictions avec le dire du journal : elle a seulement 13 ans, ne souffre nullement de l'anémie, a un teint frais et rose, ne se plaint pas d'insomnie ayant au contraire un sommeil dur.

A son service précédent il n'y eût aucun indice singulier. Ils se présentèrent la première fois chez M. Lewecki.

Le personnel de leur maison est composé de M. Ludomir Lewecki, fournisseur d'approvisionnement pour l'armée ; de sa femme jolie brune aux yeux noirs ; d'une enfant de deux mois et de la sœur de Madame. La vieille Joséphine y remplit tout le service. M. L. m'a reçu très cordialement, et, à ma prière, commença ainsi sa narration : « Le premier cas fût le potage qu'on nous servit à dîner, il était salé au point qu'il était impossible d'en manger ; la vieille Joséphine qu'on appela, supposa qu'on lui avait jeté outre mesure du sel dans le bol pour lui jouer un mauvais tour et comme il n'y avait personne au logis, excepté la petite Marie, on ne savait qui soupçonner.

Cependant Joséphine de retour à la cuisine, y trouva la fille et l'attaqua sérieusement ; celle-ci protesta, se justifiant de son mieux. Au milieu de

cette dispute, elles remarquèrent toutes les deux le balancement d'une bouilloire posée sur l'étagère, ensuite les verres se promenèrent sur la table et le pot rempli d'eau bouillante, qui se trouvait sur le fourneau de la cuisine, se versa en répandant toute son eau. Les servantes crièrent. Marie fut appelée auprès de l'enfant, qui, à son approche jeta un cri perçant. La mère accourut étant certaine que la bonne avait sur elle une épingle qui avait blessé l'enfant.

Les épreuves suivantes démontrèrent que la vue seule de la bonne réagissait fâcheusement sur l'enfant ; la chute des objets ne se bornait pas aux deux photographies mentionnées par le journal comme tableaux ! Diverses bagatelles tombèrent également, de même un chandelier, des figurines en plâtre, etc. Craignant d'autres dommages, Madame ordonna à Marie de ranger tout cela sur le plancher. Présumant que le haut de la maison était endommagé ce qui pouvait amener un écroulement, on interrogea le concierge qui assura que tout absolument était en ordre, mais il fit de grands yeux en voyant que les verres sautillaient sur la table. En sa présence, également, on frappa fortement à la porte d'entrée de l'antichambre, mais en y allant on la trouva ouverte et personne ne se montra. Cela se réitéra plusieurs fois dans la journée.

La lampe ne tomba pas par terre, mais elle glissa à travers le bureau, jusqu'à la fenêtre sous laquelle elle était placée, roula entre le bureau et la fenêtre ; les verres apportés pour le thé tombèrent à terre et se cassèrent. Ces phénomènes étaient visibles pour tout le monde, ils en rendent un témoignage authentique. La dame de la maison craignait que quelque objet, en s'échappant, ne vint frapper l'enfant ; pour cette cause, principalement, on congédia la jeune fille.

Après avoir remercié sincèrement M. et Mme Lewecki pour leurs informations, ce qui nous occupa deux heures environ, je retournai chez moi où je trouvai la jeune fille avec sa mère. Cette dernière se lamentait, prétendant que quelque chose persécutait sa fille ; elle n'avait jamais éprouvé de telles choses durant toute sa vie. Je la tranquillisai, disant que tout ce qui se passait au service précédent, n'aurait peut être pas lieu chez moi et que même ce ne serait pas une raison pour l'éloigner.

L'accord fut réglé en deux mots et la fillette entra à mon service comme bonne d'enfant, en janvier 1896, le matin. Toute la journée se passa tranquillement. Marie, tantôt berçait l'enfant, tantôt le portait par la chambre, tantôt remplissait de petits travaux domestiques ; le soir, ma femme lui permit de laver le linge avec la cuisinière et la femme de chambre, ce qui la satisfit beaucoup. Tandis que nous causions, en prenant le thé avec un visiteur, ma femme vint me dire à l'oreille : « Cela commence aussi chez

nous; la cuisinière m'a rapporté que la blouse de la femme de chambre Pauline, attachée à une patère était tombée à terre, quatre fois de suite, sans qu'on en approchât. Après la sortie du visiteur je fis venir la cuisinière pour me raconter la chose. — « Nous lavions le linge toutes les trois, dit-elle, baissées sur le lavoir, tout à coup Pauline s'aperçut que sa blouse était à terre; à peine était-elle revenue au lavoir que la blouse tomba à nouveau. Devinant que la fillette en était la cause, et étant prévenue par Monsieur que des choses incompréhensibles pour elles pouvaient se produire, je dis à la petite de quitter le lavoir sous le prétexte de laver les verres, après le thé.

J'accrochai à nouveau la blouse en courbant le clou en dedans, cela ne servit à rien; la blouse tomba encore. On se retourna : Marie lavait et essuyait les verres dans un autre coin de la cuisine. On accrocha de nouveau la blouse, et la quatrième fois elle tomba avec plus de force dans le lavoir, tandis que la fillette était encore plus loin, occupée à nettoyer les couteaux. Le lendemain on constata que la cruche à naphte était plusieurs fois renversée, malgré qu'on la posât toujours ailleurs, la barricadant avec des pots, des seaux, des paniers, etc. La provision de trois jours fut répandue instantanément.

Le soir du même jour et le second du service de Marie, ma femme fit apporter un bain pour l'enfant; après l'avoir déshabillé, apprêté tout ce qu'il était nécessaire d'avoir sous la main, elle fit apporter la petite baignoire. Au moment de mettre l'enfant dans l'eau, elle aperçut quelque chose au fond. Elle regarda attentivement, c'était le fer à repasser. La fille l'emporta au plus vite à la cuisine, et ma femme appela Pauline lui reprochant ce tour de mauvais goût, qui pouvait blesser l'enfant. Elle s'excusa, disant qu'un cas pareil était déjà survenu le matin, quand il n'y avait personne autre à la cuisine que cette petite fille. « Madame, dit-elle, a demandé la baignoire j'y ai versé de l'eau bouillante et j'allais chercher de l'eau froide pour préparer le bain; je m'approchai de la baignoire et que vis-je au fond! le fer à repasser. Ce jour là, j'aperçus aussi, çà et là dans la cuisine, de l'eau répandue on ne sait par qui, de petits marécages qu'il fallait essuyer sans cesse ».

Le lendemain la cuisinière ayant fait cette besogne, alla chez ma femme et déclara que si ces choses continuaient, il n'y aurait jamais de torchons secs. J'écoutais cette plainte me préparant d'aller à mon bureau; ma femme ne répondit rien, lui dit d'aller chez le boucher vis-à-vis chercher la viande du déjeuner. J'entendis la cuisinière nettoyer encore le plancher, s'emportant et maudissant et je sortis enfin, en fermant la porte à clef, laissant Pauline au salon qu'elle rangeait, et Marie auprès du berceau. Un

quart d'heure plus tard, les pas de la cuisinière se firent entendre, et en ouvrant la porte elle s'écria : « Qu'est-ce donc, au nom de Dieu ! » J'ouvris la porte de la cuisine et j'y vis un marécage assez étendu.

Avant le soir, après que la cuisinière eut rangé la cuisine et mis en ordre la vaisselle sur l'étagère, Marie s'avança vers le robinet pour prendre un verre d'eau. La paroi où se trouvait le robinet forme un angle droit avec l'étagère où on range la vaisselle ; à peine la fillette eut-elle rempli son verre d'eau, que deux marmites s'élancèrent à la fois de l'étagère et volèrent à sa poursuite ; assurément, elles lui auraient porté des coups douloureux si la cuisinière ne les eût saisies au vol comme ustensiles de son métier. Ce qu'il y a d'original dans tous ces faits, c'est que chaque fois qu'il arrive quelque chose de pareil à la cuisine, la fillette implore la cuisinière et la femme de chambre de ne rien dire aux maîtres ; il est évident qu'elle craint d'être congédiée.

Le lendemain — un dimanche — nous entendîmes, étant encore au lit, un bruit venant de la cuisine, comme la chute du bâton du balai. Lorsque la femme de chambre vint pour prendre nos habits, nous l'interrogeâmes sur la cause du bruit, elle nous répondit que la jeune fille n'ayant pas encore de lit, partageait le lit de l'une d'elles. Aujourd'hui, justement, elle dormait avec la cuisinière qui se leva à 6 heures, s'habilla et alla à l'église : la cuisinière ayant une sainte image au chevet de son lit, allumait souvent une lampe auprès de l'image et tenait pour cet effet de l'huile dans un flacon qu'elle posait sur la table, entre les deux lits. Quelque temps après la sortie de la cuisinière, la femme de chambre fut éveillée par un bruit sourd, venant de la table ; en se relevant elle aperçut le flacon auprès de la tête de Marie qui dormait la tête tournée au mur. Tout à coup elle s'éveilla en criant : « Je ne veux pas, je ne veux pas ! allez-vous en. » On vit qu'elle était entièrement arrosée d'huile. A cet instant, le flacon s'élança du coussin au plafond, et enfin tomba à terre avec un fracas dont la force parvint jusqu'à nous. Cependant, le flacon n'était point cassé.

Quand la cuisinière revint de l'église, elle se mit à apporter le thé ; la femme de chambre était au salon et Marie auprès de l'enfant, il n'y avait donc à la cuisine âme qui vive. Voulant sortir de bonne heure ce jour-là, je demandai la bouilloire. La cuisinière s'empressa de l'apporter de la cuisine, Mais quel fut son étonnement et son effroi en voyant que l'eau s'écoulait de la bouilloire, inondant tout le plancher ! il fallut prendre à nouveau de l'eau, du charbon, réchauffer, et Monsieur qui demandait au plus vite la bouilloire ; elle ôta en toute hâte le couvercle... mais quelle surprise ! elle la vit pleine jusqu'au bord. Elle nettoya le plancher et servit.

La soirée était celle de la séance avec le médium Janek, qui vient cons-

tamment tous les dimanches; comme il tardait à venir, on proposa de placer Marie à la table. La proposition n'était pas généralement approuvée; on craignait une impression trop forte pour la fillette qui n'avait pas la moindre idée des séances, surtout dans l'obscurité, avec des cartons lumineux appendus aux deux coins de la chambre, avec des appareils photographiques en face des assistants, et d'autres accessoires étranges aux yeux de ceux qui n'y sont pas habitués.

On convint donc qu'au lieu de rester dans les ténèbres, nous passerions dans la chambre à coucher éclairée faiblement d'une lampe vénitienne en couleur. Ma femme devait prendre part à la séance, mais restant quelque temps avec nous elle devait s'éloigner sous un prétexte quelconque et faire asseoir Marie à sa place; elle était témoin de tout en berçant l'enfant dans la même chambre. Notre plan s'effectua, cependant la jeune fille ne nous procura pas le succès désiré; la table remua un peu mais ne donna aucune réponse aux questions qui lui étaient faites. En attendant, Janek étant venu, nous fîmes une pose et nous nous assîmes avec deux médiums, plaçant l'un vis-à-vis de l'antre; cette fois il n'y eut rien de mieux, ce fut plus mal encore car les manifestations manquèrent complètement, sans savoir pourquoi.

A la fin de la séance des frappements se firent entendre sous la chaise du médium féminin, ce qui produisit une satisfaction générale; ce que voyant la fillette s'élevant un peu sur son séant, tâcha d'imiter ces frappements avec les pieds de la chaise, par derrière. Un des assistants, le Dr Wat..., conclut par ce bon mot: « Et voilà la petite qui commence à devenir médium ». Déçus dans notre attente nous quittâmes la séance plutôt que de coutume.

En général comme nous l'avons vérifié dans d'autres cas, deux médiums placés ensemble à une séance n'influent pas avantageusement le cours des phénomènes. Au reste le contrôle est difficile pour juger lequel des deux a causé la manifestation. Une autre fois nous essayâmes la séance avec la fillette seule, le résultat ne fut pas mauvais, la table s'agita violemment de part et d'autre. Il y eût plusieurs frappements, mais particulièrement nous reçûmes des réponses très justes aux questions; au commandement en langue étrangère: « Tournez à gauche, maintenant à droite, saluez la petite, le monsieur, remuez violemment, etc.

Depuis le jour où la jeune fille se trouve chez moi, j'ai entrepris d'établir un journal pour inscrire les faits qui auront lieu, avec une rubrique indiquant la date, le beau temps et les lunations. Les manifestations ne sont pas fréquentes. Il se passe nombre de jours qui n'apportent rien du tout. Autant que j'ai pu l'observer cela dépend de la disposition du médium

de son agitation, comme aussi de la tension de sa vue ou de sa volonté.

Au bout du compte, tous les arguments que nous pourrions alléguer comme preuve de la cause, sont à tout égard trop préconçus encore. Examinons et notons.

WITOLD CHLOPICKI.

N. D. L. R.: Le mois prochain nous donnerons les certificats de personnes honorables, qui prouvent que les recherches de M. Witold Chlopicki, sont suivies et faites avec le véritable esprit scientifique.

JEANNE D'ARC.

ET LE SPIRITUALISME MODERNE.

Les journaux du Sud-Ouest rendent compte, en termes élogieux, d'une série de conférences qui vient de faire, sous ce titre, dans leur région. M. Léon Denis.

Voici comment s'exprime *La Dépêche*, de Toulouse, au sujet de la conférence faite à Agen le 25 janvier dernier :

« Samedi soir. au théâtre municipal, a eu lieu la deuxième conférence de M. Léon Denis membre de la Ligue de l'enseignement, sur Jeanne d'Arc, ses voix et ses visions.

« L'orateur était entouré de MM. Fazuilhe, secrétaire général ; Thibaut, adjoint au maire ; Dessez, inspecteur d'Académie ; Barreau, directeur des postes et télégraphes ; G. Pradelle, avocat ; Tarbès, receveur municipal ; G. Thomas, ancien adjoint et de nombreux professeurs du lycée.

« Un public nombreux se pressait dans la salle.

« Ainsi que nous le disions dans notre compte rendu de la première conférence de M. Denis, l'éloquent conférencier est un spiritualiste et un spirite. Aussi croit-il fermement aux voix et aux visions de la vierge d'Orléans et à sa mission spirituelle.

« Pour lui, Jeanne était un missionnaire descendu des cieux pour sauver la France, et un médium supérieurement organisé. Le Christ lui-même ne fut d'ailleurs, si l'on en croit les spirites, qu'un médium de premier ordre.

« Le spiritualisme et le spiritisme, voilà la religion de l'avenir, celle que professe dès aujourd'hui l'élite intellectuelle de tous les pays !

« C'est en ces quelques mots que peut se résumer le discours de M. Denis.

« Il serait cependant injuste de ne pas constater que si les spirites qui

l'écoutaient prenaient à l'entendre un plaisir très grand, nous connaissons aussi des matérialistes et des athées que la parole de l'éloquent conférencier a ravis, si elle ne les a point convaincus.

« Nous avons rarement entendu parler une langue plus pure, plus riche, plus colorée, plus imagée que celle que M. Léon Denis met au service de la cause qu'il défend avec une sincérité et une conviction à laquelle tous rendront hommage.

« Il a réellement charmé tout son auditoire et la soirée de samedi restera dans notre mémoire comme un régal littéraire de haut goût.

« Nous rappelons à ce sujet que l'ouvrage de M. Léon Denis, *Après la Mort* (solution scientifique et rationnelle des problèmes de la vie et de la mort), a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Avec le neuvième mille vient de paraître une édition nouvelle et plus complète. Voici en quels termes le Dr Istrati, professeur à l'Université de Bucarest, *inspecteur général de l'enseignement supérieur en Roumanie*, apprécie cette ouvrage :

« Depuis trois ans, grâce au nouveau spiritualisme, j'ai cessé d'être athée, après vingt-cinq ans de recherches et de positivisme mal compris ; j'ai lu beaucoup d'ouvrage écrits dans ce sens et je dois déclarer que votre livre *Après la Mort* est l'un des meilleurs que je connaisse. Un pareil recueil pour une société comme celle de mon pays, laquelle quoique jeune, est déjà ravagée par le matérialisme terre à terre. serait tout à fait indiqué et très utile pour relever les consciences, pour élargir la pensée pure et pour nous fortifier dans la véritable lutte de l'homme pour l'existence, lequel, bannissant l'épicurianisme, ne doit jamais oublier le but noble de la vie et ce qu'il se doit à lui-même et à ses frères. C'est pourquoi je viens vous demander, dans un sentiment désintéressé, de permettre la traduction en roumain de votre travail (1). »

(1) *Après la mort* est un vol. généralement considéré comme œuvre philosophique et morale de premier ordre ; admirablement écrit il console les âmes éprouvées, il émeut le positiviste dont il détruit sagement et avec rationalité les théories scientifiques, qui ont fait leur temps, après avoir accompli le plus salutaire travail de démolition (Librairie 12, rue du Sommerard, Paris).





ANIMISME ET SPIRITISME

Tiré de la *Nouvelle Revue* du 15 février 1896.

Animisme et spiritisme, par ALEXANDRE AKSAKOF (1). — Tout le monde est unanime à envisager notre fin de siècle comme une période de transition; sciences, arts, littérature, industrie, tout se transforme et se renouvelle, tout est en enfantement. A ne considérer que les théories scientifiques, ne voyons-nous pas crouler les édifices qu'on croyait le mieux établis? La théorie atomique est en faillite; l'éther, le fameux éther, cette conception si indispensable à la théorie des ondulations, n'existe plus : lord Kelvin lui a donné le coup de grâce; la théorie électro-magnétique de l'univers n'est pas assurée d'un meilleur sort, et ainsi de toutes les grandes conceptions qui ont successivement dominé dans la science. L'époque actuelle est surtout une période d'analyse; la nouvelle synthèse qui se fera d'ici vingt, trente, quarante ans, dominera à son tour pour faire place, au bout d'un siècle, à une autre. Mais certainement chacune de ces grandes conceptions a marqué et marquera un progrés pour l'esprit humain. Ceux, surtout spiritualistes, qui accusent la science de faire faillite, c'est-à-dire de ne faire que peu pour l'avancement moral du genre humain et rien du tout pour nous éclaircir sur les destinées de l'homme, ne comprennent pas très bien le rôle de la science, et en tout cas confondent science et matérialisme, parce que ces deux termes se trouvent souvent unis. La science n'est pas nécessairement matérialiste et le matérialisme n'a jamais été la science. Il y a là une équivoque fâcheuse. Sans doute, l'homme qui passe sa vie dans un laboratoire a une tendance à ne pas voir au-delà de la matière qu'il scrute, et à traiter de métaphysique ce qui est pour lui le synonyme de songes

(1) *Animisme et Spiritisme.* Essai d'un examen critique des phénomènes médiumniques, spécialement en rapport avec les hypothèses de la « force nerveuse », de l' « hallucination » et de l' « Inconscient »; comme réponse à l'ouvrage du docteur Ed. v. Hartmann intitulé *le Spiritisme*, par Alexandre Aksakof. Traduit de l'édition russe par Berthold Sandow. in-8° (700 pages). Prix: 10 francs. Librairie des sciences psychiques, 12 rue du Sommerard.

creux, tout ce qui ne tombe pas immédiatement sous les sens. Il y a cependant des exceptions, et nous pourrions citer bien des savants — nommons seulement Pasteur — qui sont ou étaient franchement spiritualistes. La science n'est donc pas l'ennemie du spiritualisme et, si elle n'a pas pour but de relever la morale humaine, elle ne fait du moins rien pour gêner son développement; l'amélioration de l'hygiène physique et intellectuelle qu'elle procure est plutôt favorable à ce développement. Puis, il n'est pas prouvé qu'elle sera toujours impuissante à nous renseigner sur les destinées humaines : témoin la tentative faite par Aksakof. Quoi qu'il en soit, la lutte entre le matérialisme et le spiritualisme — et c'est à cela que nous voulions en venir — ne doit donc pas se passer sur le dos de la science. Ce qui est vrai, c'est que le matérialisme, poussé à ses dernières limites, précisément par des hommes de science, provoque aujourd'hui une réaction inverse; il perd du terrain devant le spiritualisme ; et certes, le peu de solidité des théories scientifiques en général et l'état embryonnaire où se trouve encore la science sociale n'y ont pas peu contribué. Mais il n'y a pas là un simple jeu de bascule; autrement le progrès serait un vain mot.

Tout d'abord une nouvelle science, fondée par des physiologistes, matérialistes il est vrai, la *psycho-physiologie*, a pris naissance; des sociétés de psychologie expérimentale se sont formées, et celle de Londres a déjà fait parler d'elle en publiant de gros recueils de faits dits *télépathiques*, qui ne sont pas de simples histoires de revenants destinées à faire frissonner les fileuses dans les veillées de la chaumière. Ces faits, qu'on a encore baptisés du singulier nom d'*hallucinations véridiques*, ne font pas le bonheur de nos psychologues matérialistes, parce que l'explication qu'ils sont forcés d'en donner est fortement tirée par les cheveux. De là aux faits du spiritisme il n'y avait qu'un pas, et vraiment faut-il jeter la pierre aux savants qui, dans le dédale des contes à dormir debout et de préjugés qu'on décore de ce nom, ont cru découvrir un certain nombre de faits dont l'explication est difficile d'après les théories scientifiques reçues et ont le courage d'en chercher une explication plus rationnelle? Le spiritisme, ainsi compris, devient une doctrine philosophique qui relève du spiritualisme, en même temps que, par son côté expérimental il a le droit de se réclamer de la science.

L'auteur d'*Animisme et Spiritisme*, après une longue vie consacrée à l'étude de ce genre de phénomènes, est devenu un spirite convaincu.

Mais il n'impose pas, d'une façon péremptoire, sa foi intime, sa conviction subjective. Il s'est simplement efforcé de tirer la théorie spiritique du discrédit où l'ont plongée ses propres partisans. Il ne recherche, pour le moment, que la justification du spiritisme au point de vue théorique.

« Le but général de mon travail, dit-il, n'a pas été de prouver et défendre à tout prix la réalité des faits médiumniques, mais d'appliquer à leur expli-

cation une méthode critique conforme aux règles indiquées par le docteur Hartmann. » Ce philosophe allemand — continuateur bien connu de Schopenhauer — avait avancé trois hypothèses devant expliquer tous les faits médiumniques, si seulement on voulait se conformer à ces trois principes méthodologiques, qu'on ne peut impunément transgresser : 1° il ne faut pas sans nécessité multiplier les principes, c'est-à-dire en chercher un deuxième tant que l'on peut se contenter du premier ; 2° il faut s'en tenir aussi longtemps que possible aux causes dont l'existence est justifiée par l'expérience ou basée sur des déductions certaines, et ne pas rechercher des causes dont l'existence est douteuse et sans preuves, dont la valeur ne consiste qu'à servir d'hypothèse pour expliquer les phénomènes en question ; 3° il faut se restreindre autant que possible, aux causes naturelles et ne se décider à passer ces limites qu'à la dernière extrémité.

Aksakof, qui — disons-le en passant — avait déjà eu à soutenir une polémique ardue contre le professeur Mendéléieff, polémique qui ne paraît pas avoir tourné à l'avantage du célèbre chimiste, entreprit résolument de disputer le terrain au docteur von Hartmann. Il réunit les faits et observations qu'il avait accumulés pendant trente années, puisant aussi bien dans sa propre expérience que dans toutes les littératures du monde, les classa d'après un système strictement logique et publia sa *Réponse au docteur von Hartmann*, sous le titre d'*Animisme et Spiritisme* ; ce livre parut d'abord en langue allemande, à cause des conditions imposées à cette époque par la censure russe. L'auteur analyse un à un les faits qu'il expose, en se conformant strictement aux principes méthodologiques exigés par le philosophe allemand ; il fait largement droit aux explications proposées par ce dernier ; mais, procédant par élimination, il trouve un résidu de faits qui ne peuvent être expliqués par aucune des théories admises ou proposées. Il arrive — la réalité des phénomènes en question étant admise provisoirement — à la nécessité logique de conclure à l'intervention dans notre vie, d'intelligences conscientes extra-humaines ; en d'autres termes, à l'existence d'un monde supra-sensible. En raison même des tendances qui portent la société moderne vers un mysticisme qui n'est pas toujours de bon aloi et des dangers qui peuvent en résulter pour elle, il ne sera pas inutile de feuilleter un livre sincère, bien documenté et bien raisonné, comme celui d'Aksakof, livre précisément dégagé de tout mysticisme et discutant froidement le problème des destinées humaines. Quelles que soient les opinions des lecteurs, ils auront toujours quelque profit à retirer de cette lecture, d'autant plus que ce problème troublant ne laisse personne indifférent, pas même le matérialiste le plus endurci.

Ajoutons que le livre se lit aisément, ce qui est à l'éloge du traducteur.

Dr X.





UN PRESSENTIMENT VÉRIFIE

Cher Monsieur Leymarie,

Dans une société, lorsqu'on entame la question du spiritisme, on entend dire souvent : « Les spirites sont-ils fous? Sont-ils des sages ou des hallucinés épris d'une idée fantastique, rapportant tout à des élucubrations enfantées par leurs cerveaux malades? Ou des gens en possession réelle de faits extraordinaires, qui en cherchent l'explication à l'aide de la science, de la logique et du bon sens? »

Avoir des rapports avec les habitants de l'au-delà, est une tendance très grave qui vaut aux spirites le nom de visionnaires et d'hallucinés de la part des positivistes et des indifférents; ils ont aussi les malédictions et les injures de celui que la doctrine spirite inquiète pour ses affaires et son avenir.

Nous le savons, selon la loi de la nature, chaque être tend à aller du bien de chaque jour au mieux du lendemain, et cette marche universelle et perpétuelle du progrès incite les esprits sérieux à la recherche constante du bonheur.

Mais, si pour être heureux dans le présent, il faut la pratique raisonnée de la saine morale, et pour l'avenir l'affirmation absolue de sa progression, quelle est est donc la philosophie qui peut le promettre au même degré et avec la même évidence que la philosophie spirite? Assurément aucune!

La philosophie spirite jette une éclatante lumière sur la mission de l'homme sur la terre, sur son splendide avenir dans la vie d'outre-tombe.

Cette philosophie nous enseigne, que les âmes incarnées ou désincarnées sont pénétrées par Dieu, fluide universel intelligent; que les âmes prennent possession des corps humains, après s'être essayées dans les corps des êtres vivants qui ont précédé celui de l'homme, pour se faire à l'aide des sens matériels la notion exacte des choses vues, senties, entendues, goûtées et touchées.

De même qu'un corps humain est mû par l'âme, qui en a pris possession en s'y incarnant, de même tous les hommes et la terre elle-même, sont plongés dans ce fluide universel intelligent qui meut tous les corps plastiques avec harmonie, fatalement et logiquement.



C'est donc Dieu, substance intelligente universelle, qui meut tout ce qui a besoin d'être mû, c'est-à-dire la matière neutre et inerte.

La philosophie spirite, fondée par le savant investigateur Allan Kardec, nous enseigne aussi que ceux qui nous ont quittés nous entourent, pleins de vie; leur douce influence pénètre nos âmes, leur fluide nous enveloppe, leur amour nous soutient, ils sont heureux de nos pensées affectueuses.

La philosophie spirite nous enseigne que la terre qui nous porte occupe une place inférieure parmi les mondes habités, la terre étant un lieu d'exil et d'épreuves, et les hommes y reçoivent fatalement la punition méritée par leur orgueil passé, leur égoïsme et leur manque de charité.

Le méprisable orgueil source de nos maux, nous devrions sans cesse l'avoir en vue, quand nous luttons contre nous-mêmes pour atteindre un perfectionnement qui est notre loi. Notre but, sur cette terre d'épreuves, est de tendre la main à celui qui souffre, de soulager ses maux et de lui faire entrevoir ce qu'ont de sublime le dévouement et la fraternité véritable.

Quant à nos frères imbus d'orgueil et pétris de préjugés, nous devons tendre à arracher le germe du mal qui les dévore et à l'aide de bons exemples, par tous les moyens possibles les mettre à leur portée.

Si chaque homme gravait dans son cœur les principes de fraternité, de charité et d'humilité, l'humanité marcherait à grands pas vers le mieux, vers le progrès désiré ardemment, mais tant que l'homme sera orgueilleux, stupide, égoïste et ne comprendra pas la charité, la fraternité et la solidarité humaine, la justice en un mot, il y aura toujours des retardataires.

Les spirites n'ont pas le monopole de la vertu, mais ils doivent plus que les autres hommes prêcher d'exemple, pour faire reconnaître partout l'excellence de leurs doctrines.

Au mois de juillet 1893 une ancienne amie de ma mère vint nous visiter à Czeczelowka, Mme Anne M..., une personne âgée, très instruite et surtout pleine de sincérité.

Cette dame nous raconta un fait de pressentiment, plein d'intérêt dont je vais vous faire le récit pour le porter à la connaissance de nos frères en croyance car il les satisfera, j'aime à le croire.

« Le 19 février 1891, j'étais assise, à 6 heures du soir, toute seule dans ma chambre à coucher; je tricotais des bas et j'étais gaie, très bien portante. Je me levais de temps en temps pour jeter une bûche dans la cheminée où un feu de joie flambait.

« Tout à coup, je ne sais pourquoi, j'éprouvai un sentiment particulier d'horreur et de crainte; c'était une sensation indéfinie dont je ne pus me donner aucune explication. Il me fut impossible de chasser ce sentiment et

je me levai pour passer dans la salle à manger ; là, mon domestique dressait la table pour servir le thé et je lui posai quelques questions au sujet du temps qu'il faisait dehors par rapport à l'homme que j'avais envoyé à la poste.

« Je m'efforçai de me débarrasser de ce sentiment de peur et d'horreur et je ne pus y réussir, car il dura à peu près une demi-heure ; et quand il disparut, je restai toute la soirée, triste et abattue, comme si je pressentais le malheur qui devait m'arriver.

« Pendant toute la nuit je ne pus m'endormir ; seulement vers 8 heures du matin, je fus plongée dans un profond sommeil.

« Je me réveillai à 2 heures de l'après-midi, et après avoir fait ma toilette, j'allais déjeuner lorsque une estafette m'apporta un télégramme m'annonçant la mort de ma sœur favorite, Joséphine R..., qui habitait Lytomir. Cette sœur m'était très chère, depuis notre séparation qui datait de quatre ans, nous nous écrivions régulièrement toutes les semaines.

« Depuis huit jours je n'avais eu aucune lettre de sa part, j'ignorais qu'elle fut malade, mais au moment de mon tout particulier sentiment de crainte et sans penser à ma pauvre Joséphine, j'avais l'impression réelle que quelque chose de terrible se passait.

« Le lendemain j'allai à son enterrement, à Lytomir, et là, j'appris de mon beau-frère, que ma sœur Joséphine avait rendu le dernier soupir à 6 heures du soir, au moment même de mon pressentiment.

« Je n'ai jamais été une fervente catholique, et, je l'avoue, souvent le doute de l'existence d'une âme et de son immortalité s'emparait de moi, d'autant plus que mon vieux mari que vous connaissiez, disait souvent : « Moi je crois à un seul dieu, c'est le dieu Soleil ! Celui-là, au moins, on le « voit, on sait ce qu'il fait pour nous ; en hiver, quand il s'en va, tout le « monde grelotte ; au printemps, quand il revient, chacun danse, rit, « chante ; les oiseaux, les poissons, les animaux et les hommes et jusqu'aux « insectes, se réjouissent de le revoir. Le Soleil fait la pluie et le beau « temps ; sans lui mes champs de seigle et de froment, de colza et de tour- « nesols, mes prés, mes paturages, mes vergers et mes forêts ne me rap- « porteraient pas un copec. Je dis qu'il faut être aveugle et même estropié « du cerveau pour croire à autre chose qu'au Soleil ! Les prêtres, à mon « avis, ne sont rien autre que des artisans de mensonge et de d'hypo- « crisie ! »

« Mais alors, s'il n'y avait pas d'âme, d'où viendrait ce pressentiment irrésistible que j'avais ressenti à une aussi grande distance, à l'heure même où ma chère sœur expirait ? Pourquoi ce sentiment si pénible de peine et

de tristes appréhensions? A tout effet intelligent il y a une cause intelligente, c'est ma conviction M. de Kronhelm. »

JOSEPH DE KRONHELM.

FRANCIS SCHLATTER

Les journaux des Etats-Unis et de la France ont beaucoup parlé, ces mois derniers, des guérissons obtenues par un individu jusqu'alors inconnu. *Francis Schlatter*, alsacien et catholique, né le 29 avril 1856, à Ebershein, canton de Schlestat. Il n'a jamais été marié. (Article du *Petit Journal.*)

Arrivé à New-York en 1884 : il y travaillait comme cordonnier, il était à Denver (État de Colorado) en 1862.

C'est de cette ville qu'il est parti au mois de juillet sans argent, pauvrement vêtu et pieds nus, pour réponrdre à la mission à laquelle son *père* l'avait appelé, et à laquelle il avait été préparé par ses guides célestes ; il fut arrêté, incarcéré comme fou. Parmi les prisonniers il obtenait des guérisons ; à plusieurs reprises, dans ses périgrinations, il fut tantôt renfermé, tantôt libéré, et couvert des bénédictions des malheureux qu'il rencontrait et soulageait. Il arriva ainsi jusqu'à San-Francisco, traversant le grand désert, seul et à pied, ce qui constitue une odyssée presque incroyable ; au milieu des sauvages tribu des Navajos, il guérit le chef, se rendit à Albuquerque (nouveau Mexique), y passa quarante jours sans prendre nourriture et en prières après la simple imposition des mains ; il obtenait des guérisons.

C'est alors qu'un M. Fox, au mois de juillet dernier, ayant entendu parler de lui, se rendit à Albuquerque ou il fut guéri de sa surdité ; constatant d'autres guérisons autour de lui, il engagea Schlatter à venir à Denver.

M. Fox fut membre du Conseil municipal de la ville de Denver, sa famille est catholique ; il jouit d'une réputation de parfaite honorabilité.

Son invité chez lui, la foule se groupait devant sa maison, attendant l'apparition du guérisseur qui toujours, avec une courte prière et en prenant les mains des malades, les renvoyait au bout d'un instant, quelquefois guéris instantanément, le plus souvent bien soulagés avec guérisons au bout de quelque temps, mais rarement sans aucun effet.

Il serait impossible de relever ici toutes les lettres témoignant l'exactitude des faits ; voici quelques exemples :

M. J. M. Foote grand commandeur des loges maçonniques de l'État de

Wyoming, affirme que sa fille âgée de 12 ans, aveugle dès sa naissance, de l'œil gauche,a recouvré la vue complètement et instantanément.

Le général Test, a vu et examiné un homme ayant la main paralysée, qui ne pouvait marches sans béquilles ; après l'imposition des main du guérisseur la main était souple et saine comme l'autre, il s'en allait portant sa bequille sous son bras.

MmeM. C. Holmes, guérie d'une tumeur sous les yeux, et d'autres maladies telles que cathares, rhumatismes, maladies du foie etc.

Dans les derniers temps la foule augmentait, et on a pu voir jusqu'à 5,000 personnes passer devant lui, dans une journée.

Rentré chez lui, le soir, il se plaisait à lire la Bible, dans la famille de M. Fox, et après un léger repas, souvent une simple tartine de pain beurrée, et un verre de vin, il se couchait ; il se levait frais et bien portant le lendemain, pour recommencer sa laborieuse journée.

Un jour on l'attendit en vain ; la foule arrivait, par centaines d'affligés et on frappe à sa chambre: silence. On ouvrit, on trouva ce simple billet :

« Ma mission ici est terminée ; Père m'emmène ailleurs. Adieu ».

Personne ne l'avait vu partir, personne n'a pu le retrouver.

Schlatter n'a jamais pris la plus simple des rétributions à qui que ce soit.

RECETTE CONTRE TRISTESSES ET MELANCOLIES

J'avais un jour quelques amis réunis chez moi ; je ne sais pour quelle raison, ils semblaient tristes et mélancoliques.

J'essayai plusieurs sujets de conversation, rien ne diminuait, et même je m'aperçus qu'ils avaient de la peine à comprimer des bâillements.

Que faire pour chasser tristesse et baillements ? L'idée singulière me vint de traiter la question des miracles, vrai coup d'inspiration.

J'avais dans ma bibliothèque de vieux bouquins reliés en parchemin, en veau et en peau d'âne, que dans ma jeunesse, grand amateur de lectures de toutes sortes, j'avais achetés à des bouquinistes qui étalent leurs boîtes sur les quais.

Je fouillai dans un rayon de ma bibliothèque, en tirai Origène, auteur grec. Je l'ouvris au hasard et je tombai sur ce passage : « Les magiciens « d'Egypte, pour quelques petites pièces de monnaie, font dans les places « publiques des choses extraordinaires. Ils chassent les démons des corps « des hommes, guérissent les maladies, évoquent les âmes des héros, font

« paraître des tables chargées des plus excellents mets, font mouvoir des « animaux inconnus, etc., etc. »

Je ne pûs achever la lecture de mon passage, trois éclats de rire des plus retentissants se firent entendre. Mes autres amis, d'une gaieté moins bruyante se contentèrent de sourire.

La tristesse avait disparu, plus de bâillements comprimés, on était d'une gaieté presque folle. Ce fut un encouragement pour moi.

Je remis Origène à sa place et pris Suétone, vie de l'empereur Vespasien; je feuilletai pendant quelque temps la vie de l'illustre conquérant de la Judée, de l'implacable vainqueur du peuple de Dieu, et je lus tout haut les lignes suivantes : « Deux hommes du peuple, l'un privé de la vue, l'autre « ayant une jambe affaiblie, se présentèrent à Vespasien pendant qu'il était « assis sur son tribunal et lui demandèrent la guérison de leurs maux, con- « formément à l'avertissement qu'ils en avaient eu du dieu Sérapis, pendant « leur sommeil. Le dieu leur avait assuré que César rendrait la vue à celui « qui en était privé en crachant sur ses yeux, et qu'il affermirait la jambe « de l'autre en la touchant simplement avec le talon. »

« Vespasien avait bien de la peine à croire à ce que lui disaient ces deux « hommes, il n'osait compter sur la réussite de ces deux miracles et il hési- « tait à tenter l'épreuve. Vaincu par les prières de ses amis, il se décida à « essayer, et il réussit complètement. L'aveugle recouvra la vue; l'homme « à la jambe affaiblie la sentit plus solide que jamais. »

Ma lecture n'était pas encore terminée, que je me sentis assourdi par des ha! ha! hé! hé! hi! hi! ho! ho! formidables qui ébranlaient mon humble toit. En même temps les rieurs se tordaient tant et tant que je les crus épileptiques.

Ces rires et cette gaieté que je trouvais par trop impertinents, me froissèrent, me blessèrent, je m'irritai et résolus de me venger cruellement. Un plan me passa par la tête, je résolus de suffoquer ces rieurs impitoyables qui n'hésitaient pas à humilier mon légitime orgueil.

Se moquer des thaumaturges de l'antiquité, c'était se moquer de moi, qui me considère comme un thaumaturge moderne.

Je dissimulai néanmoins ma vengeance, et remplaçai Suétone par *Flavius Josèphe*, auteur des *Antiquités judaïques*. J'ouvris Flavius Josèphe, et à très haute et très intelligible voix, je lus ce qui suit : « Le roi Salomon consi- « déré encore aujourd'hui par les Orientaux comme un grand thaumaturge « et un grand prophète, le roi Salomon laissa des formules d'exorcismes qui « lient les démons, de manière qu'ils ne peuvent revenir, quand on les a « une fois chassés.

« Ce précieux secret subsiste encore aujourd'hui parmi nous, car, je sais

« qu'un nommé Eléazar, de notre nation, délivrait ceux qui en étaient pos-
« sédés, et qu'il le fit en présence de l'empereur Vespasien, de ses fils, de
« ses officiers et de ses soldats. Voici comment il agissait : il approchait des
« narines du possédé, un anneau, dans lequel était enchâssée une des ra-
« cines que Salomon avait indiquées. Son odeur attirait le démon et le fai-
« sait sortir par les narines. Le possédé tombait à terre.

« Alors, Eléazar, au nom du roi, conjurait le démon de ne plus revenir, et
« récitait sur le malade les prières que Salomon avait composées pour cet
« objet. Afin de convaincre l'assemblée qu'il possédait le pouvoir de chasser
« les démons, Eléazar mettait devant les personnes présentes un petit vase
« plein d'eau, et commandait au démon de renverser ce vase, en sortant du
« corps du malade pour faire voir qu'il l'avait quitté ; comme cela ne man-
« quait jamais d'arriver, c'était une preuve de la haute puissance et de la
« profonde science du grand roi. »

Je cessai de me faire entendre, et tout aussitôt, une légion de démons de la plus folle gaieté s'empara de mes rieurs indécents. Ils n'en pouvaient plus, à force de rire ; ils étaient en convulsion violente et m'attendis à les voir suffoquer.

Il n'en fut rien, à mon grand désappointement, car je désirais ardemment leur peine; ils quittèrent ma maison, ivres de risée, s'en allèrent, titubants, on les eût crus échappés de quelque taverne où ils auraient sacrifié à Bacchus, plus que de raison.

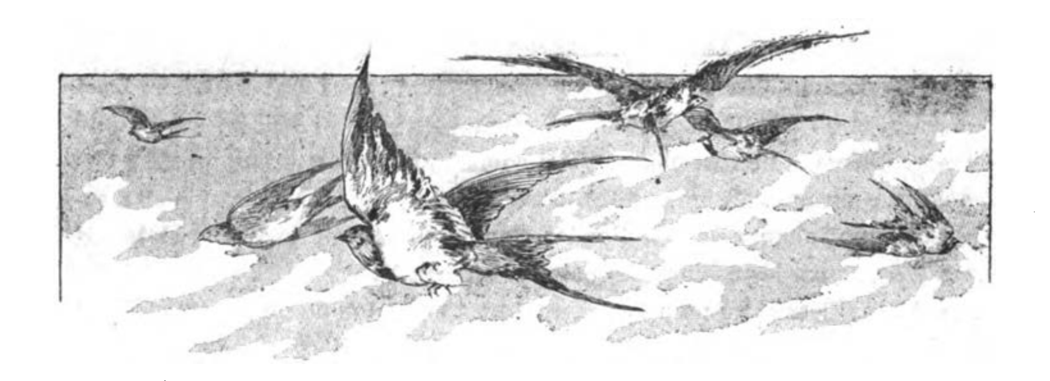
Quand ils eurent tourné les talons, et qu'ils furent complètement hors de la portée de la vue, je m'écriai : « Que les modernes sont légers et enfan-
« tins ! ils rient des merveilles au-dessus de leur portée, comme de petits
« écoliers rient de la science du maître.

« Les anciens, eux, ne riaient pas, mais ils avaient la science, la haute,
« profonde et mystérieuse science que les modernes trop ignorants ne
« connaissent plus, dont ils ne se doutent même pas. »

En effet, quiconque possède la science, celle qui mérite véritablement ce nom parce qu'elle a pénétré les vrais mystères de la nature, celui-là seul est un homme sérieux, il peut braver les rires des sceptiques qui trônent orgueilleusement sous la coupole dorée d'en face le pont des Arts.

HORACE PELLETIER,
Conseiller d'arrondissement, officier d'Académie,
à Condé, par les Montils (Loir-et-Cher).





LE DRAPEAU NOIR

NOUVELLE SPIRITIQUE INÉDITE (COMMUNICATION).

(*Suite*) *voir la Revue de mars* 1896.

Rose tarda plus que de coutume ; depuis la mort de Mme Cusseaux survenue depuis peu, le travail ne se faisait plus avec le même ordre et souvent Rose était forcée de rester un peu plus tard à l'atelier, pour réparer les bévues des deux filles de Mme Cusseaux devenues patronnes, l'aînée et la plus jeune ; celle-ci boiteuse par accident était paresseuse et comme elle enviait la beauté de Rose, dont elle était très jalouse, elle lui jouait toute sorte de mauvais tours ; elle l'accablait d'ouvrage et la réprimandait sans cesse à propos de rien bien qu'elle sût que Rose n'était pas fautive...

Pauvre Rose pensait Laurent, cette méchante boiteuse l'aura encore malmenée depuis la mort de Mme Cusseaux. Cette pauvre enfant est bien triste. Il doit se passer dans cette maison quelque chose que Rose ne dit pas ? Et le jeune ouvrier arpentait fiévreusement le trottoir attendant Rose ; enfin celle-ci sortit brusquement de l'atelier, pâle et les yeux rougis par les larmes qu'elle avait dû verser. Elle marchait si précipitamment la tête inclinée, qu'elle dépassa Laurent sans le voir. Le jeune homme aperçut que de l'atelier quelqu'un la guettait ; il marcha donc en sens inverse et passant devant la boutique des blanchisseuses, il entendit ces mots : « Tiens tu t'es trompée, c'est pas celui-là son amoureux ; est-tu bête Christine de croire qu'elle était avec un ouvrier ; c'est un monsieur qu'il faut à cette fille de ci-devant, de l'hospice.

Allons, fichez-moi la paix vous autres, dit un grand garçon à moitié ivre, qui fit irruption dans l'atelier par l'arrière boutique, vous ne tracassez cette fille que par ce que vous êtes jalouses ; je ne veux plus de ça, je veux qu'elle revienne ici, entendez-vous... Le jeune couvreur n'en entendit pas davantage, il avait dépassé la maison et nul ne s'occupait plus de lui. Il fit alors un demi tour à droite et se mit à la poursuite de Rose qui absorbée semblait plutôt voler que marcher en s'éloignant des deux sœurs.

Laurent atteignit la jeune fille dix minutes après la scène que nous venons de relater.

Rose, lui-dit-il, négligeant pour la première fois de faire précéder son nom de mademoiselle, que se passe-t-il ? Vous venez de pleurer et vous êtes si préoccupée, que vous avez passé près de moi sans m'apercevoir ! De grâce, agissez avec moi comme avec un frère que la Providence vous a envoyé et qui fera tout ce qu'il lui sera possible pour vous aider dans les difficultés de la vie... Quelqu'un vous a-t-il insultée ? Rose parlez, je vous en conjure, et le jeune homme lui prit la main qu'il serra doucement pour la première fois aussi. La jeune fille ne retira pas sa main et balbutiante, par suite d'un reste de suffocation sanglotante, elle répondit : M. Laurent, c'est vrai, je vous regarde comme mon frère et j'ai toute confiance en vous, si je ne vous ai pas encore parlé de mes peines depuis la mort de Mme Cusseaux ma patronne, c'est que je craignais de vous attrister... Je suis désolée, continua-t-elle, d'être forcée de quitter mon atelier où j'ai fait mon apprentissage ; j'ai bien fait tout ce que j'ai pu pour tout supporter de mes deux maîtresses et aussi d'une autre personne.

Mais... de qui, demanda vivement Laurent, commençant à deviner la vérité ?

Rose reprit : ah ! je vois qu'il faut tout vous dire, hé bien ! sachez, M. Laurent, que quelque temps avant la mort de Mme Cusseaux, depuis qu'elle ne descendait plus à l'atelier, son gendre, un véritable mauvais sujet, doublé d'un hypocrite m'avait tenu des propos inconvenants ; j'avais fait semblant de ne pas comprendre pour n'avoir pas sujet à me fâcher, ce qui est toujours pénible quand on est forcé de se trouver souvent en présence de la personne ; bref je souffris beaucoup sans rien dire. constamment attentive à éviter toute occasion de me trouver près de M. Bolins. Celui-ci au contraire s'efforcait d'avoir affaire à moi à tout propos. La boiteuse finit par s'apercevoir du manège, elle nous épiait. Enfin dimanche matin, hier, j'étais revenue à l'atelier pour un travail pressé, pour terminer une commande, je pensais y être seule, M. Bolins étant toujours absent ce jour-là ; sa femme était dans la cour avec son bébé et la porte de l'arrière-boutique fermée à cause du courant d'air ; voilà que M. Bolins entre par la porte de la rue, je fis semblant de ne pas le voir, mais lui vint à moi et m'avoua carrément son amour, me faisant les plus abominables propositions. Il alla jusqu'à m'offrir de m'épouser après s'être divorcé avec sa femme. Je fus tellement indignée, bouleversée de son audace que je ne pus trouver un seul mot de réponse. Ce misérable prit mon silence pour une acceptation et voulu m'embrasser. Alors je retrouvais ma présence d'esprit, je le repoussais violemment et rouge de colère, j'allais ouvrir la porte de l'arrière-boutique,



mais Bolins souriant, s'échappa par la rue en disant : « Allons Rose, je vois que nous finirons par nous entendre ; j'ai le sac et tu es pauvre, tu as trop d'esprit ma petite pour que nous ne soyons pas bientôt de bons amis » ; sur ces mots il partit. Je réfléchis qu'il valait mieux ne rien dire à sa femme pour ne pas troubler sa quiétude, mais je pris la résolution de quitter l'atelier et de ne revenir le lendemain que pour annoncer mon départ et demander mon compte. Au moment où je fermais la porte de la rue, j'entendis un léger bruit derrière la grande armoire qui sert à serrer le linge sale, d'abord je n'y fis guère attention, j'étais, vous le pensez, trop énervée par ce qui venait de se passer entre moi et M. Bolins ; je remis la clef à la patronne et me retirai. Ce matin, j'ai comme de coutume travaillée la matinée, puis à midi, quand les autres ouvrières sont parties pour déjeuner, j'ai fait part de mes intentions aux patronnes. Je leur trouvais l'air étrange...

Et pourquoi nous quitte-tu Rose, dit d'un ton aigre-doux Christine ? Je désire travailler à la campagne.

Tu veux, dit Mme Bolins d'une voix étranglée par la colère, être plus libre pour recevoir les amitiés intéressées de mon mari, misérable petit serpent que nous réchauffons dans notre sein depuis tantôt deux ans ! ah ! oui, mademoiselle veut aller travailler à la campagne et pendant ce temps mon mari me cherchera querelle pour motiver notre divorce... vous avez bien mené votre petit jeu, Rose n'essayez pas de nier, Christine a tout entendu... on a bien raison de se méfier de ces gamines d'hospice, cela a du sang vicieux en naissant.

Je me suis évanouie après ces derniers mots, je ne sais ce qui c'est passé après, mais en revenant à moi les ouvrières m'entouraient affectueusément. Mes patronnes leur dirent alors que j'étais étrangement indisposée et je partirai dès le lendemain pour la campagne, expliquant ainsi mon éloignement de l'atelier. Mes compagnes s'éloignèrent de moi un sourire moqueur aux lèvres... et la jeune fille se prit la tête dans les deux mains. Ma chère Rose, dit Laurent, vous auriez dû me parler plutôt des assiduités de M. Bolins, je vous aurais conseillé de quitter l'atelier, dès la mort de Mme Cusseaux et vous n'auriez pas eu tant à souffrir... C'est vrai, Laurent, dit la jeune fille, je n'osais pas vous le dire ; je vous en ai fait le récit, crainte de vous faire de la peine.

Vous m'aimez donc un peu Rose ?

La pauvre enfant regarda tendrement le jeune homme et toute son âme passa dans ce regard ; elle fut plus que belle elle fut rayonnante... aucun mot humain n'eût répondu plus parfaitement à la question de Laurent.

Alors dit-celui-ci en lui prenant de nouveau sa main dans la sienne,

donnez-moi le droit de vous protéger devant Dieu d'abord, ensuite devant les hommes...

Rose bien que dans la rue se jeta dans les bras du couvreur et elle ne prononça que ces mots : pour toujours.

Laurent la baisa au front, ils s'étaient fiancés et étaient en ce moment tout près de l'église de Notre-Dame-de-Lorette, il était presque nuit l'église était encore ouverte ; sans s'être consultés ils entrèrent en se tenant par la main ; tous deux, agenouillés dans l'ombre, ils se jurèrent une éternelle fidélité. Adieu ma chère Rose, dit Laurent, j'apprendrai demain à M. Dupont nos fiançailles, mais à lui seul. Vous allez chercher de l'ouvrage plus près de votre logement et désormais nous passerons nos jours de fête ensemble jusqu'à ce que nous ayons fixé notre mariage, et ils se quittèrent plus complètement heureux qu'ils ne l'avaient jamais été depuis leur naissance.

Le dimanche suivant, Laurent présenta sa fiancée à son patron alors qu'il était seul dans son bureau. Le bon M. Dupont embrassa Laurent et Rose, comme l'eût fait un père ; comptez sur moi, mes enfants, dit-il, c'est moi qui conduirai ta jolie Rose la bien nommée à l'autel, mais je vous approuve de ne parler à qui que ce soit de votre engagement, puisque vous avez décidé de ne vous marier qu'à l'automne. Et M. Dupont fit cadeau à la jeune fille d'une jolie broche en or, avec une branche de myosotis émaillée, ce qui lui fit un plaisir extrême.

Quand vinrent les beaux jours, les deux amoureux allèrent passer leur jours de congé à la campagne. Laurent resta malgré sa grande liberté avec Rose dans une réserve des plus digne, il respectait sagement sa femme dans sa fiancée.

Durant les longues heures d'intimité que leur procuraient leurs promenades champêtres, les deux fiancés ouvrirent l'un à l'autre les trésors de leur cœur, ils étaient avides des moindres détails qui les faisaient se mieux connaître, Rose surtout interrogeait Laurent sur les moindres détails et accidents de sa vie jusqu'au jour béni où il était entré dans sa chambrette. La jeune fille fort ignorante trouvait son ami très savant et l'admirait naïvement ; elle lui avait demandé, dans une de leurs premières excursions dans le bois de Meudon qu'ils affectionnaient particulièrement, pourquoi il était devenu si bon après avoir été si méchant, du moins c'est ce qu'il lui avait dit, car pour elle, la chose lui paraissait impossible ; son Laurent était et avait dû toujours être une perfection !

Voilà, dit le jeune homme, vous savez que ce sont les gâteries de ma chère nourrice qui m'avaient rendu exigeant et susceptible et que la jalousie et bien d'autres sentiments s'emparaient de mon cœur ; lorsque Mme Dupont se fut

remariée et que d'autres enfants furent l'objet des tendresses, dont j'étais sevré... je fis sottises sur sottises, M. Dupont souffrait visiblement d'être forcé de me soutenir auprès de sa femme. Il fut plusieurs fois obligé de me menacer de m'abandonner à mon malheureux sort.

Mon patron, je crois chère Rose te l'avoir dit, n'allait jamais au café, si ce n'est pour faire ou rendre quelques politesses à des amis. Il ne sortait régulièrement qu'une fois par semaine, après le dîner et rentrait aussi régulièrement vers minuit. Les jours de sorties, il faisait toilette et il embrassait Mme Dupont avant de la quitter ; quand il était sorti, celle-ci haussait les épaules et grommelait entre ses dents quelques mots inintelligibles, auxquels du reste, je ne prenais nulle attention ; mais ce que je remarquais fort bien, c'est que le lendemain de ces absences l'excellent M. Dupont devenait tout plein d'indulgence pour moi. Ceci me frappa surtout un soir que j'avais eu une discussion avec la patronne.

M. Dupont me dit : Laurent, va faire un brin de toilette, je t'emmène avec moi ce soir. Je fus très satisfait de cet ordre, d'autant que j'en vis Mme Dupont extrêmement contrariée ; elle désapprouva son mari avec beaucoup d'aigreur de me prendre avec lui pour aller rue de Lille.

Toujours bon et pacifique M. Dupont ne répondit pas à sa femme et nous partîmes. Chemin faisant, mon patron m'apprit qu'il était, depuis de longues années, spirite convaincu, et que c'était dans le spiritisme, cette doctrine logique et consolante, qu'il avait puisé la force nécessaire pour supporter les ennuis de la vie et la tristesse de la séparation avec sa chère Emilie, laquelle l'avait elle-même initié, dès les premiers temps de leur mariage, au spiritisme... Il m'avoua même qu'à la mort de sa femme, il se serait suicidé, accablé qu'il était par le désespoir, s'il n'avait été soutenu par la chère présence de sa femme.

Vous avez vu Mélie ? dis-je, vous avez eu ce bonheur ?

Oui ! mon cher enfant, grâce à une personne possédant la faculté de produire des matérialisations, je t'expliquerai mieux tout cela une autre fois, un peu plus tard. J'ai donc vu Mélie, qui m'a dit qu'elle était bien heureuse, qu'elle m'attendait dans le monde astral, où je la retrouverai sûrement si je continuais à vivre en honnête homme, subissant ma destinée sans murmurer, en vrai chrétien de l'évangile. Que c'étaient les ennemis du genre humain qui prenaient prétexte des grandes douleurs pour pousser au suicide les hommes afin de leur faire avorter leur incarnation. De plus Laurent, dit-il fort ému, Mélie m'a prié de ne jamais t'abandonner et de te garder sous mon toit jusqu'à ce que tu sois un homme susceptible de résister aux tentations mauvaises du milieu ouvrier !

Ah ! dis-je fondant en larmes, quoi, ma bonne mère Mélie m'aime donc



toujours, elle vous a recommandé son petit Laurent, ainsi qu'elle m'appelait toujours. Ah! M. Dupont, je suis un misérable de vous faire tant de chagrin par mon mauvais caractère. Pardonnez-moi, dès ce jour, je vais m'amender... Causant ainsi nous étions arrivés rue de Lille. C'est à l'entresol du n° 7 qu'avaient lieu les réunions spirites. J'étais bien préparé par mon émotion pour m'y montrer attentif aux instructions qu'on y donnait. Je fus émerveillé de ce que je vis et je ne saurais décrire la profonde joie que j'éprouvais quand ma bonne nourrice se manifesta par l'intermédiaire d'un médium à matérialisation et vint me donner un message où je reconnus son langage habituel et jusqu'à l'intonation même de sa voix si douce. Elle m'adressa de légers reproches et me dit quelques particularités qui ne pouvaient être connues de personne que de moi. Emélie me sollicita de m'instruire dans la doctrine des esprits et me promit qu'un jour je serais très heureux par la rencontre que je ferai de ma moitié spirituelle, bonheur bien rare, ici bas...

Mélie a tenu sa promesse, ma Rose chérie j'en fus certain, le jour même où je te vis pour la première fois.

J'ai dès cette soirée, changé de manière de voir et de juger la vie. — J'ai étudié et beaucoup lu. Toutes mes petites économies, je les ai consacrées à me former une petite bibliothèque. Je me suis efforcé de réparer mes torts envers Mme Dupont et ses enfants. Celle-ci étonnée a voulu savoir pourquoi j'étais devenu si différent du passé.

« Je suis devenu un spirite sincère, comme votre bon mari, » lui répondis-je... Elle ne me fit plus d'autres questions, mais lorsque nous nous rendions aux séances avec M. Dupont, elle ne haussait plus les épaules, mais en embrassant son époux tendrement, elle nous souhaitait gracieusement une bonne soirée.

— Et Mélie vient-elle toujours? demanda Rose.

— Oui, chère amie et elle approuve notre conduite, elle dit cela à mots couverts que seul avec M. Dupont, je comprends.

— Laurent, dit Rose, tu m'emmèneras avec toi aux séances plus tard, n'est-ce pas?

— Certes oui, ma chérie, et puisque tu parais le désirer, je te donnerai à lire les œuvres d'Allan Kardec, pour t'initier à la doctrine.....

La belle saison se passa ainsi, partagée par le travail de la semaine, les soirées en promenades d'une heure ou deux dans les squares et les journées du dimanche passées dans la banlieue de la capitale.

L'automne commença; il fallut alors renoncer aux grandes promenades, mais peu importait, puisque dans un mois environ, ils devaient s'unir et toujours vivre sous le même toit, de la même vie!

Depuis leurs fiançailles, Laurent et Rose avaient établi à leur fenêtre réciproque un mode de correspondance : c'était simplement un petit linge blanc attaché comme un drapeau à une hampe de bois. Ils s'étaient convenus de se faire ainsi divers signaux pour se prévenir. C'était surtout lorsque Laurent était par son travail obligé de s'absenter de Paris pour quelques jours et que partant subitement, il ne pouvait en prévenir Rose verbalement (car ils s'étaient formellement interdits de s'écrire).

Laurent mettait par exemple le petit drapeau en berne, cela voulait dire : je voudrais te parler avant la sortie de l'atelier. Rose prenait alors un prétexte, elle allait dans la rue de Laurent qui la guettait et arrivait vite lui faire ses adieux; ou bien encore si l'heure n'était pas propice, il enlevait entièrement le drapeau.....

Rose disait alors : il est « parti » et regardait soir et matin, si le petit signal flottait de nouveau à la mansarde de son ami. Alors elle remettait à son tour son petit drapeau en signe de joie, souvent elle y épinglait un petit nœud de satin bleu, sa couleur préférée; elle savait que Laurent, grâce à une longue-vue qu'il s'était procurée, pouvait distinguer ce détail bien qu'assez éloigné du toit où il flottait.

Rose fit de rapides progrès dans la doctrine spirite; sa belle âme y trouva une nourriture abondante et son cœur déjà si bon, s'épanouit encore plus dans la divine charité. Elle devint encore plus douce, plus tolérante pour les nombreux défauts de ses compagnes de travail et malgré ses modiques ressources, elle trouvait moyen de soulager des infortunes autour d'elle.

Rose et Laurent étaient réellement les deux moitiés d'une même âme ; à eux deux, ils formaient une grande exception dans ce monde parisien toujours élégant et spirituel, mais tombé bien bas sous le rapport *animique* où le sens moral s'efface de jour en jour davantage des consciences...

Un jour vers midi et demi, le drapeau de Laurent fut mis en berne, Rose s'apprêtait à retourner à l'atelier, mais ayant vu son ami le matin quelques minutes, ils avaient pris rendez-vous seulement pour le soir; elle ne devait donc pas chercher à le rencontrer dans l'après-midi.

Qu'arrive-t-il encore, dit la jeune fille; Laurent m'avait dit qu'il ne devait plus s'absenter de Paris, avant notre mariage... J'ai fait des rêves tristes cette nuit, j'ai dû prévoir ce départ... Elle se hâta de faire le même signal, pour prévenir qu'elle allait au devant de lui... Elle descendit promptement ses six étages et arriva au bas de la rue en même temps que Laurent...

— Chère Rose, lui dit celui-ci, je suis bien contrarié de te quitter de nouveau, mais M. Dupont est assez malade, il doit garder le lit et nous avons reçu un ordre de travaux du château de Versailles pour aller réparer les

toitures de Trianon qu'un cyclone a complètement détériorées. Ce sera assez long, vu l'ouvrage considérable qu'il y a à faire, j'emmène avec moi deux ouvriers et le petit Camille... Va, ma petite Rose, je vais mener bon train l'ouvrage, j'espère gagner ainsi au moins deux jours et revenir t'embrasser dans une huitaine.

— Combien je suis navrée de te voir partir, mon cher Laurent, dit Rose, j'ai fait cette nuit un si triste rêve, j'en suis encore toute saisie... s'il allait t'arriver malheur, les toits sont glissants déjà à cette saison, le danger augmente dans votre partie... et puis nous sommes si heureux, que cela fait peur de se séparer... et Rose pleura silencieusement...

— Voyons, fit Laurent, sois plus courageuse, c'est notre dernière séparation... Certes le patron, nous l'eût épargnée, s'il n'était sérieusement malade, le fils aîné est au service, et le second fils Léopold est, tu le sais, incapable d'un travail un peu dur, aussi il n'y a que moi qui puisse diriger ce travail considérable, allons, résignons-nous ma chère les bons esprits nous protégerons, mais ton rêve, ma Rose, ne menace-t-il que moi, au moins, dit tout à coup Laurent?

— Je ne sais, mon ami, voici ce que j'ai rêvé. Je te voyais accourir de loin, vers moi, je me précipitais à ta rencontre, mais au moment de nous atteindre, un énorme catafalque se dressa entre nous... J'essayais de m'élever au-dessus pour te voir, mais lui grandissait sans cesse, enfin j'ai fini par t'apercevoir, tu étais évanoui dans les bras de ta nourrice. Je me suis alors éveillée, j'étais brisée et couverte d'une sueur froide. Aussi quand j'ai vu ton drapeau en berne, j'ai pensé que quelque chose nous menaçait.

Laurent sentit son cœur se serrer; il ne le dit pas à la jeune fille, mais lui aussi avait fait un songe analogue, et bien qu'éprouvant une tristesse inconcevable et un sombre pressentiment, il consola Rose de son mieux, la plaisantant même de sa crédulité exagérée, de sa superstition en des rêves souvent motivés uniquement par une indisposition passagère; enfin il promit d'être encore plus prudent que d'ordinaire dans son travail.

— Mais toi, chère enfant, dit-il, comme en une sorte de conclusion, évite de trop te fatiguer. Tu travailles beaucoup trop le soir à ta couture. Ton trousseau sera toujours suffisant et tu pourras le compléter à ton aise, quand nous serons ensemble, alors je te ferai la lecture pendant que tu travailleras. Nous passerons de bonnes soirées ensemble. Encore un mois, ma chérie... et les deux fiancés se firent leurs adieux agités mutuellement par de sombres pressentiments.

Huit jours s'étaient écoulés depuis l'arrivée de Laurent au château de Versailles.

Malgré l'activité avec laquelle il avait poussé les travaux, il restait encore

au moins deux journées de travail. Laurent en était extrêmement contrarié, d'autant que les pressentiments qu'il avait eu en quittant Paris le poursuivaient sans cesse, ses sommeils tournaient au cauchemar; bien qu'il fût fatigué, il ne pouvait jouir d'un repos réparateur. Aussi avait-il grande hâte de retourner à Paris revoir sa chère Rose, dont la présence chasserait de son esprit tous les papillons noirs qui y voltigeaient.

Dans la dernière nuit que Laurent passa au château, il eut un rêve douloureux, il se croyait revenu rue Rochechouart, il allait au devant de sa fiancée, quand il la vit accourir à lui toute blanche, le voile de mariée sur la tête et la fleur d'oranger en couronne sur ses beaux cheveux bruns. Il voulut la saisir par la main, mais voilà qu'un rideau de myosotis s'éleva de terre entre eux et la déroba à son étreinte. Il fit de vains efforts pour écarter les fleurs, elles s'épaississaient de plus en plus à chacune de sa tentative de refoulement Enfin, il aperçut de nouveau Rose qui lui fit de la main un geste d'adieu, disant : *à toujours*.

Il se réveilla alors tout en larmes et crut entendre en ce moment murmurer son nom!

Je rêve donc encore, dit-il, tout éveillé, levons-nous, demain j'aurai le cœur net de toutes ces appréhensions.

Le lendemain en effet, il rentrait à Paris à une heure assez avancée de la nuit. Impatient, il regarda du côté de la mansarde de Rose, et naturellement il ne vit rien, tant la nuit était sombre et d'autant qu'une pluie glaciale tombait lentement sur Paris Toutefois, il fixa son drapeau blanc à sa fenêtre, afin que la bien-aimée le vit dès la première heure; puis il se coucha, mais c'est en vain qu'il fit des efforts pour dormir, il ne put trouver le sommeil tant il était tourmenté.

Aux premières lueurs de l'aube, Laurent courut à sa fenêtre, mais il ne vit aucun signal à celle de sa fiancée. Elle dort encore dit-il, et lui-même se recoucha. Une heure après, il fut de nouveau revoir si son signal avait été remarqué... Mais quel fut son étonnement et son angoisse de voir un lambeau d'étoffe noire flotter à la fenêtre de Rose. Il sentit alors un frisson glacial lui traverser tout le corps.

Un malheur est arrivé sûrement, dit-il... Mon Dieu, mon Dieu que peut-il donc lui être survenu !... et s'habillant à la hâte il se résolut à connaître la cause de ce signal d'alarme. Il se dirigea vers la maison qu'habitait son amie, pensant que vu les circonstances et leur prochain mariage, celle-ci ne pourrait le blâmer de venir chez elle sans sa permission.

En peu d'instant, Laurent la casquette à la main, demandait à la concierge la voix légèrement altérée, si Mlle Rose n'était pas encore sortie pour aller à l'atelier; Mme César, en train d'absorber une énorme tasse de café au lait,

en compagnie de son gros matou aux yeux verts, fut très mécontente d'être dérangée dans son premier repas, aussi répondit-elle sans même regarder son interrogateur « .. Sortie ah bien oui la pauvrette c'est de ce monde ; qu'elle est sortie, il y a tantôt trois jours !

Laurent poussa un cri déchirant et chancelant sur ses jambes, il serait tombé de tout son long sur le carreau, si Mme César ne s'était retournée subitement et ne l'eût soutenu à temps !...

Ah ! mon pauvre garçon, dit-elle, que je suis donc fâchée de vous avoir dit ça, tout brutalement ; que diable, fallait dire que vous étiez un de ses parents à cette chère demoiselle qui était bien un ange et qui pour sûr est en Paradis à cette heure...

Laurent avait complètement perdu connaissance, Mme César lui fit respirer du vinaigre, lui tapa dans les mains, lui frictionna les tempes, lui dénoua sa cravate, fit enfin tout ce qu'elle put pour le rappeler à la vie.

La syncope dura plusieurs minutes, enfin Laurent ouvrit les yeux. Madame, dit-il quelqu'un habite-t-il la chambre de Rose ?

Mais non, mon bon Monsieur, je vous dis qu'il n'y a que trois jours que la pauvre fille est décédée et je ne le sais que d'hier au matin ; comme le terme est payé, nous n'avons pas encore à nous préoccuper tant que cela de la location. Et d'abord j'ai été chez les patronnes ousqu'elle a travaillé cinq à six ans ; elles dirent que c'était un enfant de l'hospice, qu'elle les avait quitté méchamment et qu'elles n'avaient point d'autres choses à répondre à mes questions. Voilà où nous en sommes nous attendons donc avec le propriétaire, pour voir si personne ne viendra réclamer son modeste mobilier.

Vous êtes bien sûre madame. interrompit le jeune homme que personne n'a pu s'introduire à votre insu ce matin, dans la chambre de Mlle Rose ?

Mme César, regarda Laurent pensant que la douleur l'empêchait d'entendre tout ce qu'elle venait de lui raconter.

Mais je vous répète que personne pas même moi, n'est entré depuis hier matin dans la mansarde.

Pourtant, insista Laurent, un petit drapeau noir a été hissé ce matin à six heures à la fenêtre ?

Allonsdonc, mon bon monsieur, c'est pas possible ! au reste, venez avec moi, et la concierge prenant dans un tiroir de sa commode la clef qu'elle avait retirée du casier de la locataire, précéda le jeune homme dans l'escalier.

La porte de la chambrette étant ouverte Laurent y pénétra le premier et la fenêtre entr'ouverte laissait voir le drapeau noir flottant tristement au vent du matin !

Mme César ouvrait de grands yeux stupéfaits.

Laurent était tombé à genoux et sanglotait à fendre l'âme ; la concierge s'assit sur une chaise fort émue elle-même et respecta la douleur du pauvre garçon en gardant le silence !...

Tout à coup la bonne femme jeta un cri : « tiens qui donc a pu écrire sur le poêle ainsi avec de la craie, puisque personne n'est venu dans la chambre ? »

Laurent se leva vivement et vit à son tour, en gros caractères et d'une écriture tremblée, ces simples mots si subjectifs : POUR LE PAUVRE GARÇON... A TOUJOURS !

Se tournant alors, vers Mme César, il lui dit : Madame, je vous remercie de m'avoir permis de constater que ma chère fiancée Rose est revenue ici après son décès pour me donner une preuve incontestable de sa survivance !

Mme César s'écria : « Quoi vous étiez son fiancé ? elle aurait bien dû me le dire qu'elle était fiancée ! Mais dame elle ne causait guère la demoiselle. Enfin voilà, c'est vous qui vous appelez Laurent pas vrai ? » Oui, madame, répondit-il ! « Alors c'est ça que pendant son délire, elle disait : Laurent, Laurent, mais pas plus au reste, la pauvre petite a perdu connaissance dès le premier jour et puis elle n'a pas traîné longtemps ! Mais quand à ce qu'elle soit revenue du ciel pour écrire ça, avouez que c'est fort ! »

Madame dit gravement le jeune homme, je suis spirite et ma fiancée l'était aussi ; pour nous la mort n'est pas la séparation... Permettez-moi de prendre ce petit morceau d'étoffe noire et le bois auquel il est attaché ! Je n'ai aucun droit sur ce que renferme cette chambre, mais je vais m'informer de l'emplacement de la sépulture de ma pauvre Rose afin de l'embellir de mon mieux. Adieu madame... Et serrant sur son cœur, la preuve évidente du souvenir de Rose, Laurent se rendit chez son patron.

Mme César eut de quoi raconter dans sa loge au moins pendant huit jours l'aventure du *drapeau noir*, ainsi que le phénomène de l'écriture directe.

Quelques commères lui affirmaient que ce n'était pas si extraordinaire, qu'elles le croyaient ; les spirites en racontaient bien d'autres et elles terminaient leurs interminables histoires en disant qu'il fallait bien reconnaître que les spirites de la classe ouvrière de leur connaissance, étaient tous de très braves gens, très bons, très charitables, sobres et serviables et ennemis des disputes et des cabarets. Faudra aller voir une de leur séance à Batignolles, Mère César, au groupe de M. Duneau.

M. Dupont et sa famille en apprenant le malheur qui frappait Laurent prirent une part sincère à sa douleur. Ils lui aidèrent à faire les démarches nécessaires pour faire inhumer Rose dans un modeste tombeau que Laurent couvrit de myosotis, la fleur préférée de sa Bien aimée !

ÉPILOGUE

Quelques années se sont écoulées depuis la mort de Rose ; Laurent lui est resté fidèle.

Le plus jeune fils de M. Dupont, Léopold, est mort et Mme Dupont a supplié Laurent de venir vivre avec eux. Elle le traite en véritable fils et le jeune homme travaille pour la famille. Il aime et soigne comme ses propres neveux les enfants du fils Dupont qui s'est marié un an après le décès de son frère.

M. Dupont est perclu de rhumatismes qu'il a contracté en travaillant, aussi ne peut-il plus rien faire, si ce n'est que s'occuper quelques heures par jour des écritures de sa maison. Il se dit le plus heureux des hommes, car tous les siens travaillent et se portent bien. Son Laurent qu'il a toujours aimé comme un fils ne le quittera plus et tous ceux qu'il chérit sont devenus de bons spirites.

Mme Dupont est plus que ses enfants mêmes, dévouée à la grande famille d'Allan Kardec ; elle est toute fière d'avoir chez elle un groupe très suivi, où il se fait beaucoup de bien.

Laurent est devenu un excellent médium-voyant ; sa Rose chérie lui apparaît de temps à autre, mais lui en médium instruit ne provoque jamais ces apparitions. Il sait, car il s'est donné la peine de lire pour s'instruire, que les phénomènes de ce genre doivent forcément être assez rares, car les désincarnés ont comme nous des lois à suivre et des occupations qui les absorbent. De plus la fréquence de leurs rapports subjectifs avec les incarnés retarde leur avancement spirituel ou les obligent à rester dans notre atmosphère matérielle, ce qui leur occasionne souvent de la souffrance, surtout quand ils sont assez purifiés pour habiter une région astrale supérieure à celle qui enveloppe immédiament notre atmosphère terrestre.

Fin. *Médium Mme Ernest Bosc.*





LES VOIX DU TOMBEAU

L'OBSESSION DE L'AIMÉE

Oh ! quand tu me disais : « le premier qui mourra
Reviendra trouver l'autre et sera son bon guide.
Son esprit l'entourant comme une douce égide
A l'heure du péril toujours la secourra. »
Prévoyais-tu qu'un jour de son aile adorée
Ton âme frôlerait ma pensée et mon cœur,
Et que, toujours fidèle à sa tâche ignorée,
Elle les soutiendrait aux instants de rancœur ?

Pressentiment sacré de la vie immortelle,
Je te lisais au fond de son sourire aimé !
Maintenant, plein de foi je me dis que c'est elle
Qui vient m'envelopper de son souffle embaumé.
Elle vient se poser, colombe très-fidèle,
Sur les jardins fleuris de mon rêve d'enfant,
Et mon cœur réveillé se lève à l'olifant
Des chansons qui le font monter à tire d'aile
Vers l'invisible asile où vit son doux esprit,
Qui, venant de l'espace en mystique hirondelle,
Veille sur moi depuis que l'au-delà le prit.

Oh ! viens, reviens encore effleurer de ton aile
Un cœur trop tôt sevré du lait de ton amour !
Cœur altéré de toi, quand donc viendra son tour
De s'échapper enfin de sa prison charnelle ?
Le monde où tu revis m'attire malgré moi ;
Dans le macabre essaim des fantômes sans nombres,
Mon esprit veut descendre et, sans frayeur des ombres,
Il te rejoint, drapé du manteau de sa foi.
Mais, attendant mon jour, je viens aux nécropoles
Pieusement fleurir la tombe, au jour des morts,
Priant le Dieu clément de pardonner tes torts
Disant au Père une prière sans paroles.

Au bois des morts, rêveur solitaire, à l'endroit
Où repose ton corps, je viens t'aimer encore ;
Et, dans l'air embrasé qui souffle et me dévore
J'écoute frissonner ton âme qui me voit.

Paris, mars 1896. JULIEN LARROCHE.



NÉCROLOGIE

N. S. E. S. Mme *Eulalie Auguste Catala*, nous annonce le décès de son estimé et vénérable mari, M. le Docteur-médecin *Auguste Germain Catala*, décédé à Toulouse, le 18 janvier 1896, dans sa 87e année.

Bon et tolérant, spiritualiste convaincu, ce savant docteur fut un esprit droit et loyal, qui aimait le bien et le faisait sans ostentation.

Il doutait des rapports directs entre les vivants et les morts, mais il laissait son intelligente compagne, poëte et écrivain de race, s'occuper de cet ordres d'idées philosophiques, même éditer trois volumes remarquables ; l'un de poésie : *Gerbes et Glanes*, les deux autres intitulés : *Le Messie de Nazareth* et *Causeries spirites.*

A cet honnête homme, à cet esprit vaillant et érudit, notre meilleur souvenir.

A Mme Catala si digne et si courageuse, notre fraternelle sympathie.

M. *Lycurgue Kina*, ingénieur principal des charbonnages des Bouches-du-Rhône, officier d'académie, est décédé à Marseille, le 4 janvier 1896, dans sa 67e année ; spirite réincarnationiste il disait en conversant avec des amis « Lorsque sur cette terre les épreuves nous accablent, levons les yeux au ciel où, pour toujours, nous nous réunissons ». Il ne cessait de parler du fluide vital qui anime les êtres de la création. Ce savant ingénieur améliorait sans cesse l'outillage des mines ; on connait les essieux et roulages types Kina, à Gardanne et à Valdonne, ainsi que ses cribles mécaniques. Il a institué des caisses de secours dans toutes les mines, et fut l'un des deux promoteurs de la galerie à la mer, travail de génie et de hauts calculs qui assurera de grand approvisionnements de charbon en France et aux colonies et assèchera toutes les galeries minières complètement, des eaux pluviales et d'infiltrations, ce qui est penser aux mineurs ouvriers, dont les labeurs sont rudes et ingrats.

M. Kina est l'auteur d'opuscules et des travaux sur la météorologie qui lui valurent les palmes académiques ; on lui doit l'introduction du téléphone en France.

Tels sont les mérites de ce si intelligent grand travailleur, de cet ingénieur qui supportait toutes épreuves avec patience, résignation, une grande philosophie : de ce parisien émigré à Marseille, qui écrivit un livre intéressant, *Histoire d'un enfant du peuple*, celle de l'existence laborieuse de son père.

P.-G. L.

LES PERPLEXITÉS D'UN MÉDIUM CONSCIENCIEUX

La médiumnité qui est, assurément, un beau privilège, ne laisse pas de s'accompagner de certains inconvénients contre lesquels il est bon d'être prévenu. Nouveau venu dans un domaine tout hérissé de difficultés, on risque, ou de tomber dans une crédulité excessive, ou d'opposer aux communications une résistance qui, trop tenace et trop prolongée, en entraverait la marche normale et la libre spontanéité : dans les deux cas, on passe, sans la voir, à côté de la vérité.

La présomption est, en toute étude, un grave défaut. Ici, elle peut être un danger ; elle est, à n'en pas douter, une source de nombreuses et vives contrariétés. Ne sachant comment exactement se comporter ni vis-à-vis des phénomènes, ni vis-à-vis des intelligences qui les produisent, jouet de forces contraires et parfois malfaisantes, le but s'éloigne à mesure qu'on expérimente davantage. On se lasse, on se décourage, on renonce. Ah ! si l'on avait eu un guide sûr ; si l'on avait pu, dès le commencement, profiter de l'expérience acquise par d'autre ; si l'on avait connu les angoisses, les hauts et les bas, les phases diverses de la médiumnité, les espérances et les déceptions qui sont le lot de tous les médiums ; si, bien instruit, on avait su, toujours, se garder de l'orgueil spirituel, que de peines, d'ennuis et de douloureuses perplexités on se serait épargnés ! A ce titre, nous n'hésitons pas à recommander la lecture de la très vivante brochure : *Perplexités d'un medium consciencieux*. On y trouvera de sages conseils, des observations sûres, des suggestions dont chacun pourra faire son profit. Ceux qui savent déjà se rappelleront. Ceux qui ignorent apprendront. Nous y trouverons matière à réfléxion. C'est un travail utile, bien écrit et bien pensé. Nul ne regrettera d'en avoir pris connaissance (1). D. M.

LE PROBLÈME DU MAL

Par Auguste Lemaitre (1).

Il se pose devant l'esprit humain un certain nombre de questions que nous ne résoudrons peut-être jamais, mais dont il est de tout impossibilité de se désintéresser. Telles sont, entres autres, celles de Dieu et du Mal. Trop grand pour que nous puissions l'embrasser dans sa plénitude, trop élevé pour que nous puissions nous hausser jusqu'à lui, Dieu n'en sera pas moins l'objet éternel de nos recherches et de nos prières.

(1) Librairie, 12, rue du Sommerard, Paris, prix : 0 fr. 25.



Ainsi en est-il du mal. Perdue dans la nuit des temps, son origine échappe à nos prises. Nous le constatons, nous en souffrons, il fait notre désespoir. Mais le comprendre, l'atteindre dans sa source, en donner une solution qui satisfasse tous les penseurs : là est l'irréductible difficulté. Et pourtant, nous nous acharnons à ce problème. Quel philosophe, digne de ce nom, pourrait ne pas se demander : Qu'est-ce que le mal ? D'où vient-il ? Qu'elle en est la raison d'être ? Quel homme assez dénué de sens pourrait ne pas prêter une oreille attentive aux réponses diverses données à ces questions ?

M. Auguste Lemaître qui est un esprit indépendant et tout ensemble un penseur libre et hardi, examinant à son tour ce sujet troublant, n'a pas craint de dire que l'autenr du mal c'est Dieu lui-même : affirmation qui, tout d'abord, choque et répugne, mais qui, regardée de près, à la lumière des raisons de l'auteur, apparaît bientôt moins paradoxale qu'il ne le semble à son simple énoncé. Quoiqu'il en soit, ce travail est de ceux qui font penser. On peut n'être pas, sur tous les points, d'accord avec l'écrivain, combattre un à un ses arguments, le prendre corps à corps, lutter avec lui de toute l'ardeur de sa conviction : mais cela même prouve en sa faveur. Aussi cette petite brochure est-elle à lire et à méditer. Elle fait réfléchir, elle remue des idées, et si elle n'est pas, hélas ! la solution définitive du problème, au moins en fait-elle voir quelques-unes des faces multiples sous un jour nouveau. Malgré l'aridité du sujet, sa lecture est facile et attrayante. D. M.





UN AVERTISSEMENT INATTENDU

Une dame du meilleur monde de Rio-de-Janeiro, avait un fils qui faisait ses études à l'école de droit de Saint-Paul. Dans une tendre lettre, l'absent venait de la rassurer sur le parfait état de sa santé ; elle s'en réjouissait la nuit, en attendant le sommeil, à côté de son mari qui dormait profondément, quand le bruit d'un bougeoir en argent, tombant de la table de nuit sur le parquet, attira son attention.

Prise de peur à l'idée que quelqu'un pouvait s'être introduit dans la chambre, elle réveilla son mari, qui, voyant le bougeoir à la place où on l'avait mis, ne manqua pas de plaisanter sa femme sur la frayeur qu'elle avait eue.

A peine venait-il d'éteindre de nouveau la bougie, que le même bruit, alors plus fort et très distinct, les faisait sursauter.

Cette fois, le mari fut forcé d'avouer *qu'il y avait quelque chose.*

Cependant, à la clarté de l'allumette qu'il fit prendre, il fut fort surpris de voir que le bougeoir se trouvait toujours sur la table de nuit.

Après avoir passé en règle l'inspection de la chambre, le mari se recoucha et tous deux parvinrent enfin à s'endormir.

Tout à coup, la femme se réveillait en pleurs et mettait sur pied toute la maison, soutenant qu'elle avait parfaitement senti la main de son fils lui caresser les cheveux, et que celui-ci devait être mort.

Le lendemain, ou le surlendemain, le vapeur de Santos lui apportait la nouvelle de la mort subite de son enfant, décédé à l'heure où elle avait entendu tomber le bougeoir.

Ce fait, tout récent, a été relaté par quelques journaux brésiliens.

M. T. DE MAGELLAN.



BULLETIN DES SOMMAIRES

DES REVUES ET JOURNAUX SPIRITUALISTE OU QUI ÉCHANGENT AVEC NOTRE REVUE

Le Messager (Liège). Magnétisation de Varia (suite). — Les mystères de la médiumnité (suite et fin). — Encore les esprits perturbateurs. — Un rêve prophétique.

Le Moniteur spirite et magnétique (Bruxelles). Progrès, J. Bouvery. — Photographie de l'invisible, Lebel. — Une conférence à Anvers, Léon Laureys. — Tribune du magnétisme, Dr Gaston de Messimy.

L'Humanité intégrale (Paris). La Genèse immortaliste, Emile di Rienzi — Congrès de l'humanité, Amo. — Révolution d'amour, Camille Chaigneau. — Ballade de l'humanité intégrale, C. Chaigneau.

Le Phare de Normandie (Rouen). Discours de rentrée de M. le substitut Maxwell à la Cour d'appel de Limoges, sur le mysticisme contemporain et le droit pénal. — Photographie transcendante, Albert La Beaucie. — Dictée médianimique : Un fils à ses parents, Victor Maufras. — L'idée religieuse et le spiritisme. — A travers les temps passés. Rêve prophétique, M. S· — Conférence au Havre par Léon Denis.

La Vie d'outre tombe(Charleroy). La médiumnité : Conférence par Mme Elisa Van Calcar. — Une soirée troublante ; Une table qui parle ; Révélations inattendues : Les esprits de deux mortes ; Pas de supercheries — Le pressentiment, A. Dewygaert. — L'envoûtement. — Eusapia Palladino. — Une statue hantée.

La Lumière (Paris-Auteuil). Les impassibles du nouveau spiritualisme, Hab. — Connaissance du passé et prévision de l'avenir, D. Lux. — Lumière Zrileus. — Les paroles d'un croyant, voyant et prophète, Lucie Grange. — A propos du livre d'Aksakof sur Animisme et spiritisme, par le Dr Lux.

La Paix universelle (Lyon.) Fête de l'anniversaire d'Allan Kardec. — Progrès, J. Bouvery. — Evolution de l'art de guérir, d'Ervieux. — Les cures magnétiques, A. Bouvier. — Jeanne d'Arc et le Spiritualisme moderne — Causerie du Dr H. Silvestre.

La *Curiosité* (Nice). Préface du voyage en Astral par J. Marcus de Vèze. – Voyage en astral, ou vingt nuits consécutives de dégagement conscient (suite), M. A. B.

L'*Ame* (Avignon). Sociologie, Premiers principes, Ch. Barlet. — Deux poésies de J. P. Clarens : Illi Robur et Dernier baiser. — L'Eglise invisible, étude sur les prophéties et les secrets du nouveau testament, René Caillié. — Plusieurs communications obtenues par Mme C. G.

Le Progrès spirite (Paris). Divers articles à propos des Conférences de M. Léon Denis sur Jeanne d'Arc et le spiritisme. — Médecine mystique, Dr F. Rozier. — Larmes du cœur, poésie de Laurent de Faget. — Communications.

La coopération des idées. Nouvelle revue mensuelle de sociologie positive, M. Deherme, 17 rue Paul-Bert, Paris. — Le prix d'abonnement n'est pas fixé, le service est fait aux souscripteurs quelle que soit la somme souscrite.

Le Lotus Bleu (Paris). N° de mars. Aux lecteurs de la VIIe année, La Doctrine secrète, par H. P. Blavatsky. — Observation sur l'article de M. Lecomte, par le Dr Pascal. — Le plan astral. — Matérialiste et théosophe. — Demandes et réponses. — Sur la lumière d'Egypte. — Glossaire théosophique. — Le vingtième anniversaire de la Société théosophique.

Il Vessillo spiritista à Milan : Remerciement. — Avis important. — Nouvelles adhésions à l'Union Kardéchienne. — La Rivista di studi psichici, les rayons Raëntgen et les photographies spirites. — Echo du spiritisme dans l'Inde. — Maladies

causes et soins. — Notes au sujet de la communication sur la grandeur de l'éternité. — De la magie. — Opinions sur la médiumnité d'Eusapia Paladino (suite et fin). — Le parlement des religions (suite et fin). — Le professeur Okorovicz et le périsprit.

Revue de la France Moderne (Paris). Sonnet d'Olmedo, à la mort de sa sœur, par VICTOR M. RENDON. — Les Myrtes sont flétris! charmante saynète, par EDMOND COZ. — CAUSERIE SPIRITE, par ISMALA; nous souhaiterions que tous nos frères en croyance pussent lire cet excellent article. (N° de mars 1896.) — Pour Suzanne (suite et fin), JEAN BARANCY. — La forêt, son utilité et son rôle, par GABRIEL PRÉVOST. — Ténèbres, courte histoire, bien triste, trop réelle, par EDGY. — Un peuple invisible, E. BELESGEY DE RAYMOND. — Le reste du numéro est consacré aux nouvelles mondaines.

La Revue des Revues (Paris). Comment on devient fou en Allemagne, par KRETZSCHMAR. — Les héros de Zeïtoun, par CHAVARCHE ANTEORTE (illustré). — Les peintres, HERBERT SPENCER. — Les cerfs-volants, une science nouvelle, Dr L. CAZE (illustré). — L'art dans les dentelles (illustré). — Les cités déchues souvenirs de Hué, capitale de l'Annam, JULES BOISSIÈRE. — Lettres inédites de la reine Marie-Louise. — Les galériens et les galères du roi (sous Louis XIV, M BÉRARD. — Lavater et Gœthe (documents inédits).

Nous avons reçu le 6e numéro de la 5e année de l'intéressante *Revue d'Etudes psychologiques* de Madrid, *La Irradiacion*, qui publie un extrait des expériences d'Aksakof et un article qui a rapport à la Magie de Rouxel, et les remarquables phénomènes d'apparition d'esprits en Pologne.

Dans son bulletin se publie : *Le Combat d'un Esprit*, ou luttes d'un esprit pendant ses existences diverses, relation obtenue médianimiquement par Isabelle de Porto-Rico. En vente : rue Abada 24, Principal, à Madrid.

Nouveautés reçues

Reçu de Barcelone, une feuille périodique mensuelle et *gratuite* « RAYON DE LUMIÈRE » tirée à dix mille exemplaires; cette revue s'occupe de psychisme, magnétisme, hypnotisme, spiritisme, orientalisme, phrénologie, graphologie, sociologie, hygiène, astronomie populaire, psycholologie expérimentale, littérature spiritualiste, etc. Toutes nos félicitations pour cette louable entreprise.

PRIÈRES MERVEILLEUSES pour la guérison de toutes les maladies physiques et morales, par l'ABBÉ JULIO, *successeur de* JEAN SEMPÉ. 2 fr. — *La vie* et les œuvres de maître Arnaud de Villeneuve, par MARC HAVEN, docteur en médecine. 5 fr.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. - Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.



39ᵉ Année. N° 5. 1ᵉʳ Mai 1896.

L'ABSENCE DU COURAGE MORAL

CONSÉQUENCES QUI EN RÉSULTENT

En France, depuis 1855, époque où le *Livre des Esprits* fut édité en deux colonnes, forma in-quarto, la question du spiritisme n'a pas cessé de préoccuper le monde savant, les chaires catholiques protestantes et juives, et tous ceux qui pensent.

Ce ne devrait être, au dire des gens d'église, de droit et d'enseignement, qu'un feu de paille et en l'année 1896, quarante et un an après, cette chose sans consistance, éphémère comme toute nouveauté à la mode est plus que jamais amplement discutée; elle ravive actuellement l'attention des positivistes aussi bien que celles des couches populaires jadis réfractaires à cet ordre d'idées.

Cependant, à peu d'exceptions près, les hommes d'étude qui savent méditer et pressentent l'avenir, savent que le spiritisme se rattache aux plus graves questions humanitaires, à ses intérêts les plus directs, qu'il est un facteur important pour la régénération que chacun attend.

Les gens arrivés, qui vivent du budget et toutes les académies officielles, sont d'autant plus irrités contre cette philosophie, quelle doit être un élé-

ment nouveau de vérités essentielles et de transformations désirables du mal en bien ; pour la déconsidérer et l'abattre que d'efforts inutiles, à l'encontre de ceux de ses partisans qui ont cru bien faire en ne déployant que peu d'énergie pour la propager, leurs adversaires y suffisant !

Le spiritisme provenait d'une source méprisable, affirmait-on en 1855 ; en 1896 cette source semble devenue le fleuve puissant qui mine ses berges d'antan pour se tracer un passage digne de lui.

Comme toutes les choses vraies, telles que l'imprimerie, la circulation du sang, le magnétisme et l'hypnotisme, la vapeur, l'éléctricité, le mouvement des étoiles, la photographie, le téléphone, le quatrième état de la matière dont est sorti le rayon cathodique, chaque découverte bienfaisante arrive en son temps et vouloir le devancer, c'est s'exposer à ne pas être compris.

Les humbles, les éprouvés tout d'abord acceptèrent cette consolante philosophie, mais en constatant son antagonisme avec les préjugés religieux et scientifiques ; ces humbles furent traqués, ruinés, mis au ban d'une population, d'une ville ou d'un village ; on eût pu croire que leur doctrine était définitivement enrayée, prête à disparaître, sa marche semblait moins rapide ; après avoir conquis les hommes d'intuition, elle a cheminé lentement mais avec sûreté, s'infiltrant partout où le terrain était préparé, s'attaquant enfin au roc granitique des institutions savantes et les entraînant quand même, pour en faire tomber des fragments essentiels, en attendant que le roc lui-même s'effondre.

La vérité, c'est qu'il y a moins d'antipathie ; la sympathie naît par la force des choses immanente dans cette philosophie.

Comment le spiritualisme moderne n'aurait-il pas pour adversaires les grands courants d'idées modernes ? Les Diderot, les d'Alembert, les Cabanis, les Condorcet, les Volney, n'avaient-ils pas précédé le positiviste Auguste Comte ? Ce dernier, dans son évangile, *le cours de philosophie positiviste*, n'a-t-il pas enseigné, en substance, « qu'en dehors de ce qui se compte, se « pèse et se mesure, qui ne tombe pas sous la prise de l'expérience et des « sens, qu'en dehors des faits et des groupements qu'on en peut faire, tout « est illusoire et hypothétique ? »

Après lui, Taine, Leconte de Lisle, Flaubert, Gustave Courbet dans son esthétique, Littré, n'avaient-ils pas altéré et mutilé la vraie pensée de A Comte ? *Le fait est tout*, ont répondu ces élèves comtistes, au *Il n'y a rien de plus méprisable qu'un fait*, de Royer-Collard, et en ajoutant : « Puisqu'il « est la seule réalité que nous puissions atteindre ; il n'y a de science que du « fait et tout ce que nous nommons métaphysique ou religion, illusion du « sentiment ou mirage de l'imagination, ne consiste qu'à vouloir nous « émanciper, sans titre ni droit, de la salutaire tyrannie des faits. »

Et cependant, le physiologiste Claude Bernard, un vrai savant, à écrit ceci : « C'est une maîtresse erreur que de croire avoir fait merveille en « chassant l'imagination, l'usage des idées et des hypothèses ; il faut bien « prendre garde de les proscrire et laisser libre carrière à son imagination ; « c'est l'idée qui est le principe de tout raisonnement et de toute invention ; « c'est à elle que revient toute espèce d'initiative. On ne saurait la chasser « ni l'étouffer sous le prétexte qu'elle peut nuire... »

Claude Bernard n'était pas un philosophe de profession ; avec Darwin et Pasteur il a rénové la véritable science de la vie, parce que, comme eux, tout en s'appuyant sur des expériences précises et mathématiques, ses vues étaient hardies, ses idées abondantes, ses hypothèses amples, grandioses, tout en surveillant ses expériences et ses sentiments.

Mais les élèves de Comte et de Claude Bernard, les Dodel, les Pouchet, les Ribot, etc.. sont unanimes pour condamner l'idéalisme et les recherches dans le champ de l'animisme et du spiritisme, même avec la balance à la main comme l'on fait Russel Wallace, William Crookes, les professeurs Lodge et Richet, les mathématiciens Schiaparelli et de Rochas, etc.; ces derniers cherchent ce que c'est que la vie, voulant mieux connaître d'où nous venons, ce que nous sommes, où nous allons.

A mesure que la religion se retire de ce que les hommes connaissent, elle se replace à la circonférence de ce qu'ils savent, a dit Benjamin Constant ; plus l'école positiviste anathématisera le spiritualisme moderne, plus elle dénigrera ses serviteurs scientifiques qui basent leur foi sur le fait brutal, plus les choses mystérieuses (qui ne le doivent plus être) nous enserreront quoi qu'en aient prétendu les affirmateurs néantistes du : *Il n'y a plus de mystère.*

Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas, a dit Pascal : aussi Comte, avant de quitter la terre, a-t-il couronné son œuvre par une espèce de religion qu'il a créée de toutes pièces, dont il fut le souverain pontife ? Il proscrivait les croyances et il en révéla une à sa façon, tellement l'idéal le surmenait et l'obsédait quand même.

Les universitaires de tout ordre, ceux qui suivent autant Comte que Claude Bernard, aussi bien les Brunetière que le protestantisme, que le judaïsme et le catholicisme romain, s'écrient que l'idéalisme renaît, qu'il est appelé, sans doute, à soulever des questions que la science seule ne peut résoudre ; mais, en chœur formidable, la main dans la main, ils déclarent dans leur enseignement, dans toutes les chaires académiques et cléricales et à l'aide du confessionnal, que le spiritisme ou spiritualisme moderne les inquiète avec ses formes bizarres, morbides, dangereuses ; que ce n'est que du bruit, le désir d'étonner et d'attirer les âmes à soi ; qu'il faut

proscrire sévèrement ses doctrines, même les livrer au bras séculier, à la fin de ce siècle de libres recherches et de libre examen !!!

En substance, les gens d'église prétendent que le spiritisme, le néo-bouddhisme, la théosophie, etc., ne sont à la mode que parce que chacun veut intimement protester dans le fond de l'âme contre le fait brutal positiviste et scientifique qui veut tout dominer ; l'idéal mystique romain, s'écrie-t-on, va s'imposer à nouveau, en écartant les conceptions inacceptables du spiritisme, lequel n'est qu'une mode passagère, un retour qui succède au naturalisme et que remplacera l'idéalisme chrétien.

D'un autre côté, des revues catholiques en Belgique, telles que la Revue générale ; celles de la Bavière et un peu de partout soutiennent que tous les phénomènes spirites sont vrais, doués d'intelligence et de liberté ; que la révélation n'y est point contraire, la contemplation du monde visible faisant entrevoir ou deviner un monde invisible, le monde des corps appelant comme couronnement un monde d'esprits ; les catholiques y parlent ainsi, avec Bossuet :

« O Dieu, qui doute que vous ne puissiez faire des esprits sans corps. A-t-« on besoin d'un corps pour entendre, et pour aimer, et pour être heureux ? « vous qui êtes un esprit si pur, n'êtes-vous pas immatériel et incorporel ? « L'intelligence et l'amour, ne sont-ce pas des opérations spirituelles et « immatérielles qu'on peut exercer sans être uni à un corps ? Qui doute « donc que vous puissiez créer des intelligences de cette sorte ? »

L'homme, le dernier venu de la série zoologique, doit, disent ces revues, servir de passage à une nouvelle série d'êtres qui s'élèveront graduellement jusqu'à Dieu, car il est matière et esprit, dualité de nature qui le rattache aux corps et aux esprits, comme un anneau indispensable à cette chaîne sans fin.

« Pour la science positiviste, le spiritisme avec ses prestigieux phéno-« mènes sera toujours un sphinx impénétrable, car elle ne peut lui « assigner une cause satisfaisante, plausible, adéquate, apte à rendre « raison de tous les faits. »

Mais, car il y a toujours un mais, les rédacteurs de ces revues traitent de la nature angélique, des armées d'esprits groupées dans neuf chœurs, unis à trois hiérarchies ; ce sont des êtres ultramondiaux, de purs esprits sans mélange de matière, prosternés devant le trône de Dieu et chantant sa gloire ; ce sont eux les messagers divins, qui voient tout et pénètrent tout. « Quant aux agents du spiritisme, de *l'aveu du Pontife Allan Kardec* ! « ils sont menteurs, malfaisants, pervers, impies ; leurs communications « le prouvent car elles sont *répugnantes*, *triviales*, *ordurières*, *obscènes*, *inso-« lentes*, *arrogantes* et *malfaisantes*. »

Bien entendu, ces affirmations intéressées ne sont point celles d'Allan Kardec; lire ses ouvrages c'est se prouver le contraire. Ils continuent ainsi :

« Les spirites remplacent Dieu par Jehovah, Brahma Fohé, le Grand « Esprit, et ils n'admettent pas l'enfer, les démons, les anges, le péché « originel, la sainte trinité, la divinité de Jésus-Christ et son incarnation ; « c'est une morale immonde et les fables du paganisme remplacent pour « eux les dogmes et la morale révélés par Dieu. Tel est le symbole de la « religion spirite. Donc, attribuer aux anges les phénomènes du spiritisme, « serait aussi absurde que blasphématoire. Le démon seul les inspire! »

Au début, tous les phénomènes spirites sont reconnus vrais par ces catholiques militants; ils emploient les théories scientifiques pour les expliquer; mais, finalement, pour tout bon fidèle, Dieu ne se communique que par ses anges et ses archanges, à ceux auxquels il veut bien faire cette grâce; et spécialement aux humbles serviteurs dé la foi apostolique, catholique et romaine. Allez donc discuter avec la foi absolue et sans contrôle, avec des écrivains qui se servent d'assertions erronées, à l'encontre du *Livre des Esprits* qu'ils tronquent outrageusement et de mauvaise foi.

Donc, les catégories suivantes conspuent les spirites, surtout la *Revue spirite* :

Les *libres penseurs*, qualification indéterminée de l'incrédule ou du spiritualiste indifférent;

Avec eux, ceux qui ont abandonné toute croyance, leur raison n'ayant pu les admettre, et que nous appellerons les incroyants, faute de mieux ;

De même les croyants qui n'admettent que le progrès dans un culte unique ;

Ceux que tourmente le doute, et le déiste qui rejette tout culte extérieur;

L'insouciant qui se contente de l'état présent des choses ;

Le panthéiste qui ne veut être matérialiste ni néantiste, qui admet un principe universel et spirituel (et non un dieu personnel), dans lequel les âmes sont plongées en conservant leur individualité, comme les gouttes d'eau dans une mer sans limites;

Ceux qui ne veulent pas voir, sensualistes qui jouissent matériellement et haïssent tout trouble porté à ce bonheur;

Les desservants de tous les cultes officiels et leurs clients fanatiques qui damnent, au confessionnal, tout lecteur des œuvres spirites;

Les positivistes intolérants, aussi absolus dans leur fanatisme scientifique que le sont les dogmatiques religieux;

Les cagots et les hypocrites, plus intolérants que l'homme qui croit, et qui, par intérêt, simulent la vraie croyance;

Ceux qui voulant régenter l'ignorance, sont les ennemis de toute idée évolutionniste vers le mieux et qui croient par ambition ;

Les sectes pour qui tout est bien, non fanatiques mais conservatrices, qui croient absolument posséder toute la vérité, etc, etc.

Allan Kardec avait catalogué admirablement ces catégories.

Certes, le spiritualisme moderne a de nombreux adversaires; ce qui précède le prouve surabondamment.

Ces adversaires ont eu jusqu'ici la force matérielle à leur service; ils en ont usé, mésusé et ils en abusent encore. Mais, on le sent, le spiritisme scientifique a l'avenir pour lui, puisqu'il a survécu aux savantes embûches qu'on lui a tendu depuis 1855 ; « il sera scientifique ou ne sera pas », a écrit Allan Kardec, homme de haute valeur intellectuelle, penseur plein de bon sens et de logique.

Rationnellement il fallait que cette nouvelle croyance fût contrôlée, vilipendée, combattue par tous les intéressés afin qu'elle prouvât sa vitalité et son éternité, puisqu'on la retrouve historiquement à tous les âges de l'humanité.

Oui, contre elle on a usé de savants artifices, et c'est au moment où ils s'endormaient dans une fausse sécurité qu'on a prétendu que ses adeptes commettaient des actes repréhensibles aux yeux de la loi ; n'ayant pu la ridiculiser, cette croyance vraie, on l'a compromise sciemment. Par des mesures de rigueur, on a voulu qu'elle fût suspecte aux yeux de la masse, ignorante de ces troublantes menées.

« Comment la *Revue spirite*, qui date du 1er janvier 1858, nous disait un homme expert, a-t-elle survécu à tant d'attaques préméditées avec art? Si dans le monde vous avez une presse à vous, représentée par des centaines de journaux et de revues, si en France il y a tant d'adeptes, pourquoi n'avez-vous pas au moins trente mille abonnés? »

A ces demandes fort justes, nous répondîmes et nous répondons encore par ce qui précède; de plus nous y ajoutâmes les considérations suivantes :

Dans un village, l'homme ou la femme qui reçoit la *Revue spirite* est signalé par les receveurs et les facteurs; souvent le desservant en prend connaissance et s'il ne la confisque, au moins il admoneste vertement la personne à laquelle elle est adressée; si elle n'obéit pas à ses injonctions, il se permet de la signaler en chaire, avec des remarques peu aimables.

S'il y a persistance dans la réception de la *Revue*, et que ce soit un ouvrier, le patron est prévenu, menacé, et enfin obligé de se séparer d'un excellent travailleur parce qu'il a des rapports avec le diable. Souvent ce malheureux est obligé d'abandonner son pays ou nul ne voudrait donner de l'occupation à qui s'occupe de doctrines perverses, selon l'Église dirigeante.

Si notre abonné a quelque fortune, l'esprit indépendant et s'il se refuse à l'exhortation du desservant, sa famille circonvenue avec habileté le menace dans tous ses intérêts ; sa femme lui fait une guerre sourde, chacun lui apporte des réflexions désagréables. Nous avons connu des mères de famille qui en déconsidéraient journellement le chef auprès des enfants, menaçant leur mari d'une action en divorce s'il ne s'amendait. De guerre lasse, nous étions à regret prié de de ne plus envoyer ce cahier philosophique, source de discordes continues.

Un ancien avocat à la Cour, à Paris, retiré dans sa propriété, encore jeune et actif, s'occupait de magnétisme et d'expériences occultes, il recevait la *Revue* ; très estimé et honoré dans son arrondissement pour son savoir et son esprit, membre de toutes les sociétés savantes et conseiller d'arrondissement, le desservant et le seigneur de sa localité ameutèrent contre lui toutes les femmes qui allaient à confesse ; devant certaines menaces, cet honnête homme devenu vieux garçon ne pouvait avoir des bonnes à son service ; les cultivateurs n'osaient même plus lui parler et ils durent, devant les manœuvres savantes d'adversaires sans vergogne, refuser leur voix à ce pestiféré auquel chacun demandait jadis des conseils judicieux et gratuits. Heureusement, sauf les gens de son village, il eut toutes les voix des électeurs dans l'arrondissement de Blois ; il fut renommé conseiller d'arrondissement.

Dans les administrations de l'Etat, les employés de tout ordre sont mis en demeure de ne plus s'occuper de spiritisme, de ne plus être abonnés à la *Revue* ; il en est de même dans le militarisme ; et que de gens indépendants, clairvoyants et éclairés, se sont vu enlever toutes formes d'avancement, parce qu'ils étaient nos correspondants fidèles.

De ce fait nous avons eu des exemples sans nombre depuis 1855.

Des desservants spirites ont été déplacés, disqualifiés ; nous en avons connu, à Paris, auxquels dans le culte où ils étaient attachés on donnait la plus désagréable besogne.

Des professeurs éminents, des inspecteurs généraux des ponts et chaussées, des avocats renommés, des présidents et des juges respectés, des orateurs remarquables au Corps législatif, n'osaient même pas prononcer le mot de spiritisme tout en étant des adeptes convaincus, de crainte du ridicule dont on a entaché les études spiritiques.

Il en est encore ainsi, disais-je à mes interrogateurs ; nous devrions avoir cent mille abonnés, et les revues spirites, sauf quelques exceptions, peuvent tout au plus couvrir en France les dépenses exigées par toutes publications imprimées.

La *peur morale* qui déprime les caractères, semée avec adresse par les

partisans du préjugé, semble avoir figé la libre expression de la pensée ; de fait il y a un danger réel à se déclarer libre investigateur, si l'on ne possède pas une fortune indépendante et une énergie peu commune.

Il y a de très honorables exceptions, ce qui prouve que tout se peut si l'on veut être libre et indépendant, dans quelque position que ce soit.

Souhaitons que le courage moral revienne à l'ordre du jour et que l'on ne soit plus obligé de céler ses convictions et de mentir à sa conscience, de peur de la diffamation et du ridicule qui atrophient les meilleures volontés.

M. le Dr *Edouard Reich*, savant hollandais très estimé, auteur de nombreux ouvrages médico-psychologiques, a écrit, à propos de l'œuvre très éminente d'Alexandre Aksakof, *Animisme et spiritisme* (1), les lignes suivantes si courageuses et si précises :

« Le principe moteur de l'organisme est de sa nature invisible, et d'une « façon générale il ne peut tomber sous les sens ; cependant il a son point « d'application dans les éléments matériels de ce même organisme.

« Tout s'accorde pour le prouver et rien de ce qui vit ne saurait être « expliqué sans cette proposition. On est convenu d'appeler *âme* la force « motrice, et *corps* l'objet auquel le mouvement est communiqué.

« Si le *corps* est soumis à l'analyse, on arrive à découvrir les éléments « anatomiques ou morphologiques qui, en dernière analyse, se réduisent à « la cellule qui n'est pas privée de vie ; elle est, au contraire, composée de « micro-organismes vivants qui forment des colonies entières, et les âmes « de ces êtres minimes sont sous la dépendance de l'âme centrale de l'orga- « nisme complet.

« Plus l'âme centrale est puissante, plus l'organisme se rapproche de la « normale ; par contre, moins l'âme centrale est forte, d'autant plus com- « plètes sont les âmes des individus composant les colonies cellulaires, et « d'autant plus faible est la santé de l'organisme central, c'est-à-dire que ce « dernier est d'autant plus malade.

« C'est là ma conception de l'être organique, et je puis dire qu'elle est « corroborée, de plus en plus, à mesure que l'on soumet les phénomènes « biologiques à une étude plus exacte.

« Ces phénomènes sont d'ailleurs complètement inexplicables, si l'on ne « veut admettre une âme centrale et un fonctionnement psychique à l'inté- « rieur de la formation cellulaire.

« Dès lors, si l'âme a pour fonction de construire, de conserver et de « détruire l'organisme ; si d'autre part la mort est la cessation de l'activité

(1) Librairie des Sciences psychiques, 12, rue du Sommerard, gr. in-8° de 7 pages avec figures : 10 fr.

« de l'âme comme formatrice du corps, l'idée de la persistance de l'âme, « indépendamment de la matière corporelle et des éléments morpholo- « giques, est parfaitement justifiée ; elle devient même une conclusion « logique et nécessaire.

« Il n'y a donc dans l'*animisme* et dans le *spiritisme* rien de monstrueux, « ou qui soit indigne des recherches de la science ; au contraire, leur étude « promet quelque chose d'éminemment attrayant, et même un intérêt « scientifique.

« S'il existe dans l'espace des êtres incorporels qui sont doués des « facultés de perception, de sensation et de volonté à un degré supérieur, « et auxquels les passions d'ordre inférieur ne sont pas étrangères, ils « exerceront une certaine influence sur les habitants de la terre.

« Oui, tel est le cas, en réalité ; les phénomènes spiritiques et les expé- « riences faites dans ce domaine nous le prouvent péremptoirement. Ceux « qui interprètent ces faits autrement qu'en faveur d'une influence exercée « par des esprits sur des êtres humains, se trompent et entravent leur « explication naturelle.

« Dans *Animisme et spiritisme*, l'auteur, A. Aksakof, a eu pour but général « de son travail, non de défendre les faits médiumnimiques, mais d'appli- « quer à leur explication une méthode critique conforme aux règles indi- « quées par le célèbre philosophe Hartmann.

« A la fin de son livre, Aksakof dit : — « Le grand mérite du spiritisme, « est justement d'avoir prouvé que les questions les plus mystérieuses qui « se rapportent au problème de notre existence, peuvent être étudiées par « la voie expérimentale. Dès ses premiers pas, il a admis que le côté mys- « tique de ce problème est au moins naturel et que tous les phénomènes « qui s'y rattachent sont des phénomènes naturels, sujets à une loi. »

« On ne saurait mieux dire, ni rien demander de plus. Le spiritisme envi- « sagé et traité de cette façon devient réellement une science ; il indique à « la psychologie le chemin qu'elle doit suivre pour acquérir des notions « qui auront la plus haute importance. » *Docteur-médecin*, *Edouard Reich.*

Que les savants et les investigateurs sérieux de tout ordre, qui se départent des erreurs de la scolastique, qui ont le jugement solide et se sont affranchis de tous préjugés et traditions ineptes, imitent l'impartial et érudit docteur Reich ; s'ils lisent attentivement *Animisme et spiritisme* d'Aksakof, ils auront acquis en psychologie rationnelle et véritable les notions les plus utiles à l'avancement des sciences et à celui de l'humanité

Alors, chers et sympathiques interrogateurs, les barrières créées par l'ar-

bitraire étant brisées, nous aurons à la *Revue spirite* et du spiritualisme expérimental, non seulement trente mille, mais cent mille abonnés.

Hommes de progrès, désirons tous avec ardeur qu'il en soit ainsi. *Laboremus.*

P.-G. Leymarie.

EXPÉRIENCES CHEZ M. DE ROCHAS

La *Revue des Annales psychiques* a donné en février un compte rendu très intéressant des expériences faites avec le médecin Eusapia à l'Agnelas, chez M. de Rochas.

L'intérêt principal en est pour nos lecteurs dans le fait que des expériences similaires faites dans des conditions différentes ont amené des résultats satisfaisants à l'Agnelas, tandis qu'à Cambridge elles n'avaient amené qu'un résultat purement négatif.

Dès le début du compte rendu, on fait remarquer que les expérimentateurs présents n'avaient jamais été témoins d'aucune expérience faite avec Eusapia, mais que tous étaient disposés à admettre la « possibilité » des phénomènes qui lui avaient été attribuées par des expérimentateurs précédents, quoique pourtant ils ne fussent en aucune façon prêts à les classer comme phénomènes spirites ou occultes, mais plutôt à les considérer comme des possibilités psycho-physiologiques.

En décidant quelles devaient être les conditions des expériences, ils n'ont pas perdu de vue que le médium était un être moral aussi bien qu'un sujet psychologique et de même que la puissance oratoire est stimulée ou affaiblie par la sympathie ou l'antagonisme de l'auditoire, ils ont tâché par leur attitude sympathique et confiante de favoriser la production des phénomènes annoncés.

Il sera bon de remarquer que le médium, tout en étant une femme de condition simple est fière et indépendante, très susceptible à l'état normal et que sa qualité de sujet médiumistique la rend plus sensitive que toute autre à la suggestion, que tout préjudice ou soupçon exprimé ou sous-entendu doit inévitablement l'influencer. Le comité décida en conséquence de favoriser la production des phénomènes par sa sympathie et d'éliminer toute attitude mentale qui pourrait au contraire être une cause de non-succès. Pourtant, tout en ménageant les susceptibilités du médium, il était indispensable d'établir un système de surveillance telle qu'un tableau d'observations les plus méticuleuses puisse être dressé, afin de fournir plus tard toute satisfaction aux questions et observations du public.



Conséquemment, le comité a exprimé très franchement à Eusapia quelle était la situation, la nécessité d'exercer une surveillance rigoureuse tout en étant pourtant animé du désir de l'encourager par leur attitude sympathique. Cette marque de confiance réussit pleinement ; petit à petit la tension nerveuse, la susceptibilité morbide qui avaient été la conséquence des événements de Cambridge disparurent et Eusapia regagna bientôt sa puissance de produire des phénomènes psycho-physiologiques en proportion directe des marques de confiance qui lui étaient témoignées, quoique alors les moyens de vérification devinssent de plus en plus rigoureux et que toute possibilité de fraude fût ainsi détruite.

L'élément le plus distinctif dans ce rapport est donc l'attitude mentale du comité français, qui tout en étant non-antagonistique est resté intellectuellement critique ; si nous comparons cette attitude avec celle prise autrefois dans des expériences analogues, nous sommes frappés du changement progressif qui se fait sentir et il faut espérer que ce même esprit s'exprimera dans toutes les autres branches de la Société des recherches psychiques. Ce progrès est certainement dû aux expériences toutes spéciales faites par M. de Rochas sur la « susceptibilité » des sujets médiumistiques ou mesmériques, à la « suggestion » émanant des expérimentateurs, expériences qui ont convaincu le comité français de la responsabilité qu'il encourait, puisque l'attitude mentale des expérimentateurs vis-à-vis du sujet « conditionne » influence directement soit par suggestion ou répercussion les phénomènes cherchés.

Ces considérations constituent la partie la plus importante du rapport et sont d'une valeur bien plus grande que le compte rendu le plus minutieux des faits car après tout, les phénomènes produits ne sont que quelques faits de plus à ajouter aux listes déjà existantes, tandis que reconnaître une loi (même d'une manière tant soit peu inconsciente) est un progrès immense, surtout dans le cas actuel, où non seulement les phénomènes sont régis par la loi en question, mais sont façonnés différemment suivant la manière dont elle est appliquée ; et à cet égard il serait intéressant de savoir jusqu'à quel point les expérimentateurs de Cambridge ont contribué par leur attitude inconsciente et involontaire aux éléments peu satisfaisants qui se sont manifestés dans les phénomènes qui eurent lieu en leur présence. La description des phénomènes exposés dans le rapport témoigne bien clairement de l'extériorisation d'énergie (de l'énergie motrice) *à travers* le médium. L'action exercée sur les touches du piano, les mouvements de la table et des portes du bahut, la vacillation de l'aiguille du pèse-lettre, le déplacement de l'instrument lui-même, sont autant de preuves de l'énergie qui transmise à travers le médium produit à distance le mouvement d'objet, et



cela sans contact : preuves empiriques qui viennent en négation directe détruire efficacement les prétentions purement arbitraires de la théosophie et de l'occultisme, qui sans fondation aucune avancent que les phénomènes des séances spirites sont produits par des « élémentals » dont l'existence en réalité est inexpliquée et hypothétique ; d'ailleurs le compte rendu des expériences faites avec une machine à écrire imprimant par énergie spirite sans contact, qui a paru dans les *Annales psychiques*, constitue une réfutation empirique du dogmatisme théosophe, ayant l'avantage de fournir une preuve plus évidente de l'existence d'opérateurs conscients pour la production des phénomènes de ce genre.

Ici, il sera bien de se rappeler les preuves présentées par le professeur W. Crookes au sujet de l'extériorisation d'énergie *à travers* de « Home », par lesquelles il démontra qu'une force de 4 à 8 kilogr. de pression avait été exercée sans contact à un mètre de distance. Le fait que les expérimentateurs d'Eusapia, *pendant qu'ils tenaient* ses pieds et ses mains, sentirent des contractions musculaires analogues à celles qui accompagneraient l'image mentale ou la conception de l'effort qui serait nécessaire pour accomplir ces mouvements expérimentés dans les objets placés à distance, est la meilleure des réponses aux expérimentateurs précédents, qui avaient suggéré que le plus petit mouvement des pieds ou des mains du médium était une preuve de fraude de sa part.

Le comité français a reconnu la contribution apportée par les assistants et la réaction qui s'ensuit sur les phénomènes par leur suggestion ; mais il lui reste à reconnaître, ainsi qu'à ses collègues anglais, que le médium n'est pas seul à amener des opérateurs invisibles et que chaque expérimentateur amène aussi avec lui des influences invisibles, dont la qualité est identique à la sienne propre et qu'elles aussi participent à la suggestion.

Il est donc évident que la présence d'expérimentateurs sceptiques et prévenus apporte non seulement leur suggestion personnelle, mais aussi celle des assistants invisibles inhérents à leur nature, suggestions qui peuvent ternir le courant d'énergie employé par les opérateurs invisibles, agissant sur le médium, même *avant* sa transmission à travers le médium — qui devient ainsi un instrument de fraude tout à fait indépendamment de sa volonté, quoique pourtant il ait à supporter toute la responsabilité d'un état de choses qui a été entièrement déterminé par l'attitude mentale des expérimentateurs et de leurs influences invisibles.

Le comité français a reconnu l'identité de la loi qui s'applique aux sujets mesmériques et médiumistiques dans le fait que tous les deux sont influencés par suggestion.



Mais d'avoir reconnu l'unité de cette loi entraîne d'autres conséquences. L'induction de l'état mesmérique dans un sujet implique comme condition première : l'action d'un opérateur conscient par la volonté duquel le sujet devient déterminé et sans l'action duquel nul phénomène mesmérique ne pourrait être produit. Ceci s'applique également aux sujets et aux phénomènes médiumistiques. Dans les deux cas le sujet est un intermédiaire déterminé par l'opérateur ; avec le sujet mesmérique nous voyons l'opérateur tandis qu'avec le sujet médiumistique l'opérateur est invisible ; pour tous deux les phénomènes sont produits par la transmission d'énergie de l'opérateur au sujet, appelée « force psychique » par le professeur Crookes dans ses expériences avec Home.

D[r] X...

PHÉNOMÈNES MÉDIANIMIQUES SPONTANÉS

Ils se sont passés au Cercle républicain libéral de Villeneuve-sur-Lot, depuis le mois de décembre 1865 jusqu'au 9 février 1896 inclusivement.

Ecrit le 29 décembre 1895 : — Depuis quelque temps il se passe dans notre Cercle, où j'ai cherché à faire pénétrer la doctrine des Esprits et où nous sommes abonnés à la *Revue Spirite*, des choses extraordinaires qui sont faites pour convaincre les plus incrédules. Nous avons des *apports* sans que nous les ayons demandés ; il est vrai qu'il s'agit de cartes, mais cela n'en est pas moins curieux à voir et cela fait une grande impression sur ceux qui en sont les témoins. Le concierge que nous avions avant celui que nous possédons actuellement s'est suicidé à la suite de pertes d'argent chez un banquier ; il se noya volontairement. Or, ceux qui se dérobent aux épreuves de cette vie spirituelle sont des malheureux dans la vie. C'est ce pauvre malheureux esprit qui opère ces étranges phénomènes pour attirer notre attention et obtenir par notre intermédiaire quelque soulagement à ses souffrances. Nous nous en sommes assurés à l'aide d'une table que nous avons fait parler et nous ne pouvons plus en douter.

Pendant que je le questionnais au moyen des lettres alphabétiques, chacune de mes paroles était accompagnée de coups tellement forts que ceux qui assistaient à cette expérience en étaient épouvantés. Pour moi, je les rassurais en leur disant : que la puissance des esprits est limitée : qu'ils peuvent subtiliser la matière pour faire passer les objets à travers les portes les mieux closes et les murs les plus épais et la rétablir instantanément dans son premier état ; faire entendre des bruits étranges et mouvoir des objets très lourds, mais qu'il n'y avait là pour nous aucun danger matériel.

Malheureusement ces faits se passent au milieu de gens qui en sont

impressionnés, mais qui se refusent à en tirer les conséqueeces naturelles. Cependant certains des plus sceptiques sont fortement ébranlés et j'espère les amener peu à peu à mes convictions, c'est-à-dire à la vérité.

Je constate avec peine que la plupart, tout en ayant un cœur excellent, sont dépourvus de sentiments religieux ou en ont de peu éclairés. L'existence de Dieu et du monde spirituel, les devoirs qui en découlent pour nous, sont ce qui les préoccupe le moins. Tristes résultats d'une religion figée dans ses dogmes erronés et superstitieux, qui recommande aux âmes les vaines pratiques extérieures comme principal moyen de salut.

La personne qui demanda à consulter la table (car ce n'est jamais moi qui en fais la proposition) n'avait d'autre but que de demander à l'esprit qui opère les bizarres phénomènes dont nous sommes les véridiques témoins, si les messes qu'une bonne âme catholique avait fait dire à son intention l'avaient soulagé. Elle fut très étonnée quand il répondit : Non ! ce dont je l'avais pourtant prévenue. Je lui fis alors observer que les prières des prêtres catholiques étaient choses vendues et de pure idolâtrie, de vaines paroles qui ne peuvent avoir aucune efficacité ; mais que celles qui viennent du cœur, qui expriment de la sympathie aux pauvres esprits souffrants les soulagent en effet parce qu'elles peuvent leur inspirer de bonnes pensées et d'utiles regrets, faire naître en eux le remords et le repentir, leur suggérer le désir d'expier les fautes qu'ils ont commises. C'est en effet pour cela que les esprits se manifestent en même temps qu'ils prouvent l'immortalité de l'âme. Admirable solidarité entre les vivants et les prétendus morts qui sont plus vivants que nous, parce que débarrassée de la matière qui la comprimait, notre âme jouit alors d'une vie bien plus intense.

Voilà les leçons que je retire de ces faits ; je cherche à en faire profiter les personnes qui nous entourent, et pour notre époque d'indéniable et dangereuse incrédulité, Jésus à déjà dit : « Les puissances du ciel seront ébranlées. » Heureusement le spiritisme les rétablit dans toute leur force et dans tout leur éclat, en les rendant manifestes, d'une manière irrécusable aux yeux de notre pauvre humanité.

Ecrit après le 9 février 1896. — A partir du 1er janvier 1896, les phénomènes qui se produisent dans notre Cercle ont pris un développement si considérable que je doute qu'ailleurs, même dans les réunions spirites spécialement consacrées aux études des forces psychiques, on ait jamais été à même de voir des manifestations si merveilleuses et si nombreuses à la fois. Elles ont duré plus d'un mois, sans interruption jusqu'au 9 février inclusivement sans que nous les ayons demandées. Elles avaient cessé pendant quelques jours, mais elles ont repris avec une légère recrudescence depuis le 25 février.

Comme je l'ai dit plus haut, cela a commencé par des apports de neuf de pique dans les jeux de cartes qui se trouvaient dans nos mains quand nous faisions une partie. Tantôt nous en trouvions un nombre plus considérable, jusqu'à dix, douze, au lieu d'un seul ; tantôt celui qui est de règle disparaissait comme par enchantement, et nous le décrouvrions sous la table, entre nos pieds. Cela s'est produit pendant plusieurs jours, et nous étions loin de penser, moi le premier, que ce n'était là qu'un prélude ; car je dois faire remarquer que les phénomènes dont je vais parler ont augmenté graduellement d'importance et d'intensité, jusqu'à prendre des proportions si grandes, que si ces choses s'étaient passées au milieu de gens qui voulussent prendre la peine de réfléchir et d'étudier, ils en seraient réellement confondus ; ces événements si extraordinaires ne produisent qu'une impressiou passagère sur la plupart de ceux qui en sont les témoins ; Les naïfs et les simples crieraient au miracle et en seraient terrifiés. C'est ainsi que les religions antiques ont pu imposer aux populations crédules leurs dogmes plus ou moins véridiques ou erronés, alors qu'il était nécessaire de les maintenir sous une règle rigide pour protéger les sociétés d'une époque barbare ou d'une civilisation peu avancée.

Après les neuf de pique, ce furent des jetons pleuvant sur nos têtes en nombre très considérable ; puis des gros sous, des pièces de 5 francs tombaient à nos pieds ou sur les tables ; des coups frappés dans les tables de jeux qui se soulevaient à tel point que nous étions obligés de cesser de jouer; la grande table de jeu, d'un poids très considérable, fut soulevée à un pied de hauteur, toutes les personnes qui l'entouraient étant debout, ce qui écartait tout soupçon de supercherie. Ces faits nous suggérèrent l'idée de questionner les tables et de demander qu'elle force occulte produisait ces bruits et ces effets insolites. Mais avant de parler des réponses qui nous ont été faites et nous ont conduits à découvrir un moyen plus parfait de communiquer avec les auteurs de ses manifestations, je veux achever de vous faire le récit des phénomènes physiques qui ont été produits.

A plusieurs reprises, les pelles et les pincettes de la cheminée ont été projetées à une distance de 4 à 5 mètres, produisant un grand bruit, mais ne causant jamais d'accident, quoiqu'elles fussent souvent tombées au milieu et aux pieds de plusieurs personnes ; des objets pris en dehors du Cercle, quelques-uns d'un poids très considérable, tels que bûches pesant jusqu'à 50 kilog., ont été introduits dans les deux salles, toutes les portes et les fenêtres parfaitement closes ; un seau en fer-blanc introduit dans les mêmes conditions, a roulé plusieurs fois, je veux dire à des jours différents entre les jambes de plusieurs personnes qui étaient debout dans la grande salle, et toujours sans leur faire le moindre mal ; les billes du billard ont roulé

sur le parquet de la grande salle sans qu'elles aient été lancées par quelqu'un de nous ; des neuf de pique découpés ou intacts ont été plaqués, sans colle, sur les glaces ou les vitres ; un neuf de pique avait déjà causé parmi nous un certain émoi par les curieux incidents qui suivirent son apparition mystérieuse sur le tapis du billard. Nous le vîmes s'enfoncer peu à peu dans l'un des trous qui sont aux angles et qui servent à recevoir la poussière quand on nettoie le tapis. Nous appelâmes le garçon pour le sortir de là, parce que personne n'y était parvenu, malgré de nombreuses tentatives, il y travailla pendant un quart d'heure sans être plus heureux. Il parvenait bien à le saisir mais il ne put jamais le retirer complètement ; une force occulte le ramenait toujours au fond et semblait se jouer de ses efforts. Enfin il disparut entièrement et nous le trouvâmes aussitôt au pied du billard, pourtant le trou n'avait pas d'autre issue que celle par où le neuf de pique était entré.

Les porte-parapluie et des bûches ont été trouvés entre la porte et une autre porte-tambour qui la précède, comme pour nous empêcher de sortir ; des feux d'une nature particulière, car nous avons constaté qu'ils ne dégageaient aucune chaleur, ont brûlé à différents endroits de la grande salle ; de petites lanternes allumées ont été suspendues ou placées sur des tables, et une entre autres a été attachée au vêtement d'un sociétaire sans fil ni crochet pour l'y retenir.

Une de ces lanternes également allumée a été vue entre le billard et la cheminée, s'élevant et s'abaissant à une hauteur suffisante pour que tout le monde pût voir qu'elle était mue par une force invisible ; M. E. Lassaque passa plusieurs fois sa main au-dessus et au-dessous sans rencontrer le moindre obstacle à ses mouvements. Vers le même endroit, nous avons vu des feux follets qui présentaient ceci de particulier, c'est que M. T. ne les voyait plus quand il était tout près d'eux, alors que tous les autres spectateurs les voyaient parfaitement dans le même moment.

Voici comment j'ai pu m'assurer du caractère anormal que présentent ces feux. A la fin d'une soirée, M. D. voulant fumer une pipe fut obligé de demander du tabac à M. E. D. et en bourra sa pipe. Il l'alluma avec le feu placé sur la cheminée et qui sert à cet usage, mais quand il voulut en aspirer la fumée, une flamme d'un aspect semblable aux feux dont je viens de parler s'éleva à une hauteur de dix à quinze centimètres et ruissela tout autour du foyer de la pipe. Il essaya vainement de fumer son tabac et dut y renoncer. Mais cela donna lieu à une scène comique qui mérite d'être contée. Nous étions encore six personnes, témoins et acteur. Dans le même moment les unes apercevaient la flamme, les autres ne la voyaient pas. Tantôt l'un la voyait dans la glace par réflexion tout en ne la voyant pas sur

la pipe, d'autres au contraire la voyaient à la pipe et non dans la glace. De sorte que ce fait singulièr amena entre nous une discussion plaisante, les uns affirmant ce que les autres niaient, et réciproquement. C'est alors que frappé de la couleur bizarre de cette flamme fantastique je mis un doigt dessus et ne ressentis aucune sensation de chaleur.

Une grosse bûche, introduite comme je vous l'ai dit plus haut(dont une personne se fût chargée avec beaucoup de peine a été dressée sur un petit guéridon en fer; recouverte de mon pardessus et flanquée de petites lanternes allumées simulant un petit monument funéraire que tout le monde à pu voir ; je m'empressai de prendre mon pardessus et le remis à sa place ordinaire. Le temps de me retourner et cette bûche si lourde fut remise sur le plancher, sans le moindre bruit. Je dois ajouter que la plupart des objets introduits ainsi dans le Cercle disparaissent comme ils y sont venus.

Un équilibre étonnant a été opéré d'aussi mystérieuse façon avec trois des longs instruments qui servent à jouer au billard ; les trois bâtons ont été dressés sur le billard, mis en faisceau, leurs trois bouts réunis, supportant une bille, sur laquelle, était une bougie allumée, les spectateurs de ce fait furent réellement émerveillés. J'éteignis moi-même la bougie et la plaçai sur le poêle de notre salle ; un moment après la même bougie était rallumée et mise dans une de mes chaussures, auprès de mon pardessus ; je l'éteignis à nouveau et la replaçai sur le poêle. Lorsque je voulus partir, je ne trouvai pas mes deux chaussures ; elles avaient été introduites dans le poêle avec la bougie encore rallumée. Je ne les sortis pas de là aussi facilement qu'elles y avaient été mises. Vous saurez tout à l'heure comment je parvins à le savoir, car je vais passer à un ordre de phénomènes plus extraordinaires.

Les coups entendus aux tables de jeu et les soulèvements qui s'y produisaient nous suggérèrent la pensée d'interroger une table (ce que nous avions déjà fait d'autre fois), ainsi que je l'a dit plus haut, mais nous avons obtenu des résultats de plus en plus merveilleux auxquels nous étions loin de nous attendre. En commençant, nous faisions parler les esprits par oui ou par non, un coup pour oui et deux coups pour non ; pour obtenir des mots ou des phrases, nous épelions les lettres de l'alphabet et la table frappait un coup pour indiquer la lettre voulue. Or, ce système de communication exige beaucoup de temps de patience, et les réponses ainsi obtenues n'ont pas toujours l'ampleur qu'on désirerait. Il me vint donc l'idée de demander à l'esprit s'il pourrait écrire lui-même, sur un morceau de papier, avec un crayon, les réponses aux questions que je lui adressais ; il me fut répondu : Non !

Je ne me décourageai pas et demandai alors si parmi nous il n'y avait personne qui puisse écrire sous l'impulsion de l'esprit à qui nous parlions. Il nous fut répondu que cela pouvait se faire et nous en fîmes immédiatement l'expérience, après l'avoir prié de nous indiquer ceux qui pouvaient servir de médiums écrivains ; nous en possédons plusieurs, mais deux entr'autres ont des facultés médianimiques excellentes. Cette innovation a été le point de départ de manifestations encore plus surprenantes que je vais vous raconter.

C'est généralement moi qui interroge l'esprit et je remarque avec plaisir que mes questions, si nombreuses qu'elles soient, ne l'impatientent jamais. Il en est de même avec n'importe lequel, se communiquant spontanément ou après évocation.

C'est ainsi que j'ai su que Louis, notre ancien concierge, et un membre du Cercle décédé, que je ne puis et ne veux nommer, ont été les premiers auteurs des manifestations qui se passent dans notre Cercle. Le 13 janvier dernier j'ai obtenu les premières communications écrites, et cela a continué depuis avec plus ou moins de régularité.

Ces deux esprits ayant demandé des prières, je récitai pour eux, les premiers soirs, l'Oraison dominicale, la sublime et symbolique prière de Jésus-Christ. Depuis j'en ai composé une autre à leur intention et pour tous les esprits souffrants ; je la dis au commencement et à la fin de nos séances. La voici.

« Prière pour les esprits souffrants :

« Mon Dieu, notre Créateur, notre Père qui nous aimez tous indistinctement, qui nous avez créés, non pour nous faire souffrir, mais pour nous faire progresser vers la perfection, vers la vérité qui seule peut faire le bonheur de l'humanité, ayez pitié des malheureux esprits souffrants ; veuillez les soulager et les éclairer, afin qu'ils reconnaissent, avec nous, que vous êtes un Dieu juste et miséricordieux, qui pardonne à tous ses enfants, bons et méchants, toutes les fautes et tous les crimes qu'ils ont commis ; qu'ils soient persuadés que les épreuves de la vie terrestre et les souffranoes de la vie spirituelle ont leur utilité pour leur inspirer le repentir et le désir de les réparer. Nous prions les bons esprits de nous aider dans cette œuvre de fraternité, de solidarité universelle. Que Dieu bénisse nos efforts et nous soutienne de son bras puissant, lui qui possède toute force, tout amour, toute justice. »

Cette prière a soulagé le pauvre Louis qui n'est pas un esprit mauvais, malgré son suicide repréhensible ; quant à l'autre je n'ai pu encore me rendre compte de l'effet qu'elle a produit sur lui, car c'est un esprit léger bruyant et d'une moralité très imparfaite.

Les autres esprits qui se sont communiqués à nous, parmi lesquels je

place au premier rang mon excellent ami Bernès, sont navrés que des phénomènes si nombreux et si extraordinaires n'aient pas encore convaincu tous les incrédules. Aussi se produisent-ils presque journellement. Nous avons eu des matérialisations et nous avons entendu l'un de ces esprits nous parler d'une voix distincte, aussi distincte, aussi sonore qu'une voix humaine, excitant les incrédules et les moqueurs à se rendre à l'évidence, à reconnaître la présence des esprits et la réalité des étranges effets qui frappaient leurs yeux et leurs oreilles; mais malgré leurs objurgations réitérées, il en est encore qui persistent à nier, à mépriser leurs conseils, à rire de ce qui se passe dans notre Cercle.

Les phénomènes de matérialisation se sont produits dans trois soirées. La première a eu lieu spontanément dans la soirée du 29 janvier. J'ai parfaitement vu le spectre marcher, allant d'un côté à l'autre de la grande salle; mais quand on s'est approché pour s'assurer de sa nature, il a tout à coup disparu, ne laissant que les vêtements dont il était enveloppé. Nous étions tous fortement impressionnés.

Le lendemain, vers dix heures du soir, je fus prévenu par un petit billet portant la signature *Allan Kardec* (je ne puis en garantir l'authenticité) que le soir même il se matérialiserait pour la seconde et la dernière fois, vers onze heures et demie; quand un fait important doit avoir lieu, j'en suis informé à l'avance par un de ces billets remis d'une façon bizarre : il est déposé sur moi sans que je m'en aperçoive, il annonce généralement quelque événement nouveau.

Ce soir-là, 30 janvier, nous attendîmes jusqu'à l'heure indiquée et nous vîmes en effet un spectre, ou un fantôme, se présenter à nos yeux étonnés; au même instant, sans nous prévenir, un des spectateurs le visa avec un revolver et fit feu sur lui, mais le coup ayant raté il voulut en tirer un second qui rata de même. Il chercha alors à se rendre compte de ce qui s'était passé d'anormal dans son arme, et constata qu'il n'y avait plus les deux balles dans son revolver; je pus voir en même temps que l'intérieur du canon était rouge et incandescent.

Pendant ce temps je faisais écrire le médium pour avoir l'explication de ce qui venait de se passer. Comme nous étions occupés, je ne pus voir une nouvelle apparition qui se produisait en ce moment même, mais j'entendis et toutes les personnes entendirent comme moi de vrais coups de revolver et la détonation ordinaire; seulement les balles au lieu de frapper avaient encore disparu et l'on ne sut que le lendemain ce qu'elles étaient devenues, le propriétaire du revolver les ayant trouvées dans la poche de son pardessus.

Ce qu'avait écrit le médium, était l'explication technique de ce qui venait

d'arriver. L'auteur des coups de revolver, pensions-nous, avait voulu s'assurer si le spectre était où n'était pas un fumiste, au risque de commettre un meurtre. Mais j'ai acquis la certitude depuis, qu'il avait été obligé d'obéir à la volonté de l'esprit qui s'était matérialisé et n'avait été qu'un instrument dans la scène qui venait d'avoir lieu.

Quant aux dernières manifestations d'un esprit matérialisé (celles du 9 février), quoique annoncées depuis un mois, elles furent pour nous une déception ; malgré les choses intéressantes que nous y avons vues et que je raconterai pour terminer cette longue relation, la dernière s'est produite dimanche 2 février, avec des circonstances encore plus étranges. La veille, j'avais reçu un billet signé Bonnamy, l'un de nos compatriotes, auteur d'ouvrages sur la doctrine spirite. J'ai de lui *La Raison du spiritisme*, œuvre réellement remarquable. A ce propos, je dois confesser que la passion politique m'avait jusqu'à ce temps-ci empêché de lui rendre la justice qu'il mérite ; je fais mes plus sincères excuses.à cet ex-juge d'instruction.

Je le remercie du fond du cœur de l'aide spontanée qu'il veut bien me prêter pour l'accomplissement de notre œuvre de progrès religieux et de pacification sociale. Ce billet était ainsi conçu : « Je suis Bonnamy, comment va ma femme? M. Dastugue, ayez pitié de moi et priez. » Les mots : *comment va ma femme*, qui pour moi n'avaient pas de sens, avaient été glissés subrepticement par l'esprit turbulent et facétieux dont je vous ai parlé plus haut; M. Bonnamy m'en a prévenu par le médium. Je m'empressai de prier Dieu pour lui et les autres esprits souffrants.

Le lendemain, vers la même heure, je reçus un nouveau billet contenant ces paroles singulières : « Ce soir, à 11 heures 1/2, j'exprimeraí cinq soupirs lumineux qui me vaudront cinq prières. Bonnamy. » Je doutais que ces deux billets fussent du même autenr. mais M. Bonnamy a déclaré être l'auteur de l'un et de l'autre. Quoi qu'il en soit, ce que je vais raconter étonnera nos lecteurs autant que nous tous.

Depuis la veille et aussitôt après la réception du premier billet, nous entendîmes à de courts intervalles des bruits bizarres dont il me sera difficile de donner une idée exacte. C'étaient comme les gros soupirs d'un animal qu'on égorgerait et sur le point d'expirer; les hurlements lugubres d'un gros chien en donnent une idée assez ressemblante. A peu près à l'heure indiquée, car les joueurs retardent parfois la production des phénomènes, des soupirs de cette espèce se firent entendre, et nous vîmes aussitôt de petits feux avec bruits à peu près pareils à nos feux d'artifice, surgir sur divers points de la grande salle ; sur mes conseils, plusieurs personnes vinrent s'assurer que ces flammes n'avaient pas de chaleur, quoique très lumineuses ; un instant après, un spectre apparut plusieurs fois, à des intervalles plus ou moins

rapprochés. Je lui demandais chaque fois s'il voulait nous parler, il ne répondit pas et disparut. Au même moment des coups furent frappés fortement contre la porte du cabinet et nous entendîmes aussitôt une voix, très distincte, nous parler sur un ton d'autorité et finissant ses petits discours par ces mots : « Tremblez, incrédules, tremblez ! » cela à cinq reprises différentes.

En ce moment-là chacun était profondément ému et quand j'ai dit la prière pour les esprits souffrants, vers la fin de cette impressionnante soirée, toutes les têtes se sont découvertes, et quelques-uns des assistants ont mêlé leur voix à la mienne.

Avant de partir, des scènes moins dramatiques que les précédentes furent produites : elles méritent d'être signalées. Une personne ayant voulu pénétrer dans le cabinet d'où l'esprit nous avait parlé, a été forcée d'en sortir précipitamment, parce qu'elle avait reçu un soufflet fortement appliqué. D'autres voulurent y entrer et furent reçues d'aussi amicale façon. Un autre membre du Cercle, qui affecte d'être sceptique et qui disait des injures à l'esprit, fut reçu d'une manière encore plus mortifiante. Il y resta un moment, mais quand il en sortit c'est à peine s'il pouvait marcher, et il avait son veston mis à l'envers. On le fit asseoir dans un fauteuil, et il nous raconta que deux individus l'avaient terrassé, qu'il avait senti des mains le presser à la gorge comme pour l'étrangler et qu'on lui avait alors retourne son vêtement. L'exacte vérité c'est qu'un seul esprit avait suffi pour lui faire subir cette mortification. Je dois reconnaître que ses sentiments sont restés les mêmes.

Tous ceux qui voulurent y entrer furent repoussées par des soufflets. Pendant que cela se passait, je faisais écrire mon médium et il me fut dit que je pouvais entrer dans le cabinet, qu'il ne me serait fait aucun mal. En effet, j'y pénétrai d'abord tout seul, puis avec quelqu'un ; j'en sortis les deux fois parfaitement indemne de mauvais traitements. La personne dont je parle, qui avait déjà reçu quatre ou cinq soufflets, en fut préservée pendant que j'étais avec elle ; mais étant sorti le premier, elle fut souffletée dès que je fus hors du cabinet. Quand je voulus me retirer, car il était déjà tard, je ne trouvais pas mon chapeau et demandai où il était ? par l'intermédiaire du même médium il me fut répondu que je n'avais qu'à regarder au-dessus d'un neuf de pique, mis contre la glace de la cheminée où nous faisons le feu. En effet, il avait été placé au haut de la glace sur un ornement qui forme un léger avancement. J'appelai le garçon pour me l'attraper, mais avant qu'il eût procédé au service que je lui demandais, je le recevais sur la tête et j'en étais très bien coiffé, par une force invisible.

Un autre soir, le même chapeau avait été vu voltigeant autour de la

grande salle; après en avoir été prévenu, il me fut remis, tout maculé par le frottement au mur et au plafond. Comme je descendais l'escalier pour me retirer, arrivé en face de la porte du laboratoire, je reçus moi-même un petit soufflet qui ne me fit point de mal et me donna la sensation que produirait une main gantée de velours. A ce moment ceux qui m'avaient précédé et descendaient aussi l'escalier en recevaient de moins anodins et j'en entendais le bruit sur leur joue. Etant remonté avec les autres, parce que nous fûmes rappelés par une voix qui nous criait : « Remontez vite, venez voir, il se passe encore quelque chose d'extraordinaire ! » Nous remontâmes et nous vîmes MM. M. et H. C. poursuivant le fantôme qui avait reparu pendant notre courte absence, allant d'un côté à l'autre de la salle et cherchant à s'en saisir. M. T., témoin de cette scène, ne put s'empêcher de s'écrier : « Mais ils sont fous ! » Quand je redescendis, je reçus en arrivant au même endroit un soufflet semblable au précédent ; c'était plutôt une caresse qu'un acte brutal. Cela me permit de ne pas douter de ceux que les autres avaient reçus.

Un autre fait non moins extraordinaire, quoiqu'il n'ait pas un caractère bien sérieux, s'était passé à la fin d'une des soirées précédentes. Je ne trouvais pas mes sabots pour partir. Je demandai où ils étaient. On me répondit : « Il brûle suspendu », au singulier; en effet, un de mes sabots avait été suspendu à un de nos porte-manteaux, il était au même instant enveloppé de flammes produites par du papier dont il avait été recouvert et auquel le feu avait été mis d'une façon mystérieuse. Je ne pouvais m'en aller avec un seul pied chaussé ; je fis la même demande pour le second sabot. J'obtins la même réponse et le même fait se produisit aussitôt du côté opposé de la salle. C'est par l'intermédiaire du même médium que j'avais découvert mes sabots quand ils étaient dans le poêle.

A la fin d'une autre soirée nous fûmes prévenus que pour convaincre les incrédules et particulièrement M. M., celui-ci verrait, en se retirant, une lumière sur le milieu du pont. (Il était plus de minuit). Ayant insisté pour savoir le moment précis, il nous fut répondu : « Tout de suite ; » que tous les membres présents pouvaient accompagner M. M., qu'ils verraient la lumière en question. Nous nous levâmes aussitôt et nous partîmes. En passant dans la rue Casseneuil, nous reçûmes une pluie de gros sous et de pièces de 5 francs. Ayant ramassé une de ces dernières et M. M. en ayant réclamé la propriété, je la lui remis immédiatement.

Au détour de la rue du Pont, nous aperçûmes une lumière qui nous parut être celle qu'on avait annoncée ; mais à cette distance l'endroit précis étant difficile à distinguer, quelques personnes disaient que c'était un bec de gaz de la rue Pujols. Peu à peu tout le monde fut obligé de reconnaître

que c'était bien la lumière indiquée, car au fur et à mesure que nous avancions nous la voyions de plus en plus distinctement. Enfin, quand nous fûmes près d'arriver. M. Delbergé se détacha de notre groupe, alla ramasser cette lumière et revint de notre côté tenant dans sa main une bougie allumée qu'il remit à M. M. C'est un des faits qui ont le plus frappé les témoins des prodiges qui se passent dans notre cercle.

Le fait suivant a produit une impression presque aussi forte. Pendant que nous interrogions Louis, M. E. présent ce soir-là à cette opération et qui avait sorti de la rivière le corps du pauvre Louis, lui demanda pourquoi, lorsqu'il l'eut déposé sur le rivage, ses yeux s'ouvrirent à deux ou trois reprises. Louis ne voulut pas répondre à cette question, sans doute parce qu'elle renouvelait en lui des souvenirs trop douloureux. M. E. le pria alors de lui donner comme souvenir un objet lui ayant appartenu. Il répondit : « Je vais vous apporter une de mes dents. » Ayant insisté moi-même pour savoir le moment où il allait l'apporter, il répondit : « Tout de suite. » Au même instant il tomba sur la table une dent que M. le docteur M. prit dans ses mains. Il nous dit : « C'est une molaire qui a appartenu à un homme de 60 à 65 ans. » C'était exact.

Le 9 février, jour où devait avoir lieu les grandes manifestations annoncées depuis un mois, ne fut point signalé par les événements extraordinaires que nous attendions. Nous vîmes néanmoins des phénomènes assez remarquables. Nous désespérions, lorsque, après minuit, nous voulûmes savoir ce qui avait été cause de ce contretemps. Il nous fût répondu d'attendre un instant. Nous vîmes alors entrer dans la salle où nous étions, par la porte du laboratoire, une flamme grosse comme un feu de bengale, couleur rouge cerise, qui se dirigea, toute seule, sans secousse et avec une allure régulière, assez semblable à celle d'une souris marchant lentement, du côté de la cheminée en passant derrière le billard ; arrivée près de la cheminée, vers le milieu, nous la vîmes s'enlever, grimper en l'air, d'un même mouvement régulier, se placer sur le chambranle, y brûler pendant un assez longtemps, éclairant toute la salle d'une brillante lumière.

Un autre soir, après le 9 février, car les manifestations n'ont pas encore cessé, nous avons vu sur la cheminée du cabinet un crâne portant au sommet ces mots écrits en grandes lettres imprimées : « Tôt ou tard » et ayant de chaque côté une bougie allumée. Ce crâne fut également transporté sur la table où le médium écrivait ; je l'ai touché, sans la moindre crainte.

Le 25 février, nous nous sommes réunis, MM. Laffargue, Lassaque et moi, dans le cabinet et nous avons questionné Louis, Gambetta, C. et A. C. qui ont répondu à toutes nos questions. Mais pendant que nous opérions MM. T. et M. sont venus nous déranger, et alors se sont produites diverses



manifestations que plusieurs autres personnes ont vues avec nous, car le nombre des assistants s'était accru peu à peu. Des coups ont été frappés avec force aux deux portes de l'appartement; une grosse bûche est tombée sur le parquet et ayant roulé sur le pied de M. R. lui a causé une douleur assez vive. Ayant manifesté mon mécontentement, Louis a dit aussitôt: « Ne vous inquiétez pas; M. R. a été atteint par ricochet, mais il est guéri. » En effet, M. R. a été guéri instantanément et n'a plus rien ressenti de cette atteinte fâcheuse.

J'ai encore prié Louis de nous dire d'où provenait la bûche et comment il l'avait fait pénétrer dans le cabinet. Il nous a répondu: « Du tribunal civil je la fais passer par le trou de la serrure. » Pendant que M. Lassaque écrivait tout endormi, d'autres phénomènes ont eu lieu: Un chapeau à haute forme placé sur une étagère très élevée s'est abattu sur notre table je l'ai mis de côté, et un moment après il est venu coiffer M. Lassaque endormi; puis M. M. l'a reçu sur lui; des jetons ont été lancés sur nous. M. Laffargue a été décoiffé; un balai est tombé sur la table; enfin un dessus de table d'une assez grande dimension a été déplacé et est venu s'appuyer derrière ma chaise. J'ai terminé cette séance par la prière pour les esprits souffrants et nous sommes sortis du cabinet.

La plupart de ceux qui assistaient à cette séance se sont retirés, mais ils ont reparu presque aussitôt en nous disant: « En descendant l'escalier, nous avons entendu des cris, que se passe-t-il donc? » Nous n'avions rien entendu, rien remarqué. Alors M. R. a ouvert la porte du cabinet et s'est écrié: « Approchez, venez voir! » Nous nous sommes avancés et nous avons vu M. B. étendu sur le dos en travers de la table, et M. M. assis sur le fauteuil, tous deux dormant d'un sommeil qui nous a paru léthargique. M. le docteur M. constata que le pouls de M. M. avait cessé de battre, ce qui le préoccupa un instant. Mais nous les réveillâmes et cet incident n'eut pas d'autres suites.

Le 27 février, j'ai lu le brouillon de ce récit en présence de MM. Laffargue, Houradou, D., B., etc., réunis dans le cabinet; pendant cette lecture plusieurs manifestations ont été produites comme pour corroborer mes affirmations. Une bûche a été dressée sur la cheminée et coiffée d'un vieux chapeau à haute forme, puis le chapeau a été déplacé et la bûche a disparu tout d'un coup; des jetons sont tombés sur la table et ont servi à faire une figure symétrique sur un gros volume qui se trouvait à mon côté. Le bec de gaz s'est éteint à deux reprises, et comme la seconde fois nous n'avons pu le rallumer; une forte détonation se produisit pendant que nous étions dans l'obscurité, quelques uns en furent effrayés et nous revînmes dans la

grande salle ; j'y repris ma lecture en présence de tous ceux qui s'y trouvaient et jusqu'à la fin les manifestations n'ont pas cessé.

Le chapeau que nous avions laissé dans le cabinet parut dans la grande salle et coiffa successivement plusieurs personnes qui toutes ignoraient l'avoir sur la tête, cela étant opéré avec adresse et dextérité. M. L. C., impatienté le rapporta dans le cabinet et eut soin de fermer la porte, en disant : « Cette fois nous en serons débarrassés. » « Ce n'est pas sûr, lui dis-je. » Un instant après nous le voyons sur le fronton de la glace, à l'étonnement de tous ; puis il descendit de là, coiffant encore plusieurs personnes. Je l'aperçus sur la tête de M. Rochard qui ne se doutait pas l'y avoir, parce qu'il avait été coiffé très adroitement et très doucement. Je le lui ôtai et quand je le lui montrai, il ne voulait pas croire que je l'avais pris sur sa tête, il en était stupéfait. Des billes roulèrent sur le parquet : une d'elles vint me toucher le pied pendant que je lisais, une autre fut ramassée par M. D. Plusieurs détonations se firent entendre quand j'eus terminé ; une entre autres fit un grand bruit sous la table près de laquelle je m'étais assis avec quelques-uns ; le coup partit dans le chapeau dont j'ai parlé plus haut.

Un fait très curieux se passa vers la fin de cette soirée : M. Lassaque ayant fait porter un verre de triple-sec, voulut le boire, mais au moment où il le portait à ses lèvres, la liqueur avait disparu. Tout désappointé, il en demande un second et chercha à le boire plus vite que la première fois ; mais il ne fut pas plus heureux, et ne trouva pas encore de liqueur. Il renonça alors à s'humecter. Un moment après, on entendit une voix parler dans le cabinet, mais il est inutile de rapporter ce qu'elle dit à plusieurs reprises.

Le lendemain, 28 février, après avoir questionné mon ami Bernès, on me pria d'évoquer Victor Hugo, ce que je fis, le priant de faire écrire une pièce de vers inédite de sa composition. Il nous répondit qu'il ne faisait plus de vers et, à mon grand étonnement, il me pria de chanter *Les quatres âges du cœur*. Je les remplaçai par une romance dont les paroles sont de Bernès même qui, pour me remercier, nous annonça qu'il allait se manifester par des flammes ; à 11 heures et à l'heure dite, nous vîmes deux flammes brûlant sur le poêle, puis deux autres plus grandes sur la cheminée, l'une blanche à gauche, l'autre rouge à droite. Enfin une autre flamme partie du poêle se dirigea vers la cheminée, grimpa sur le chambranle et là, brûla pendant un moment, éclairant la salle.

Quand je voulus partir, je ne trouvai plus mon pardessus à sa place habituelle et fis demander où on l'avait transporté ; on me répondit : Dans la caisse du bois. Je le trouvai en effet dans la petite chambre où le garçon

met notre bois. Je ne l'eus pas plus tôt pris que mon chapeau me fut enlevé; il ne m'était rendu qu'après avoir voltigé autour de la grande salle. J'étais énervé par toutes ces espiègleries, et priai l'esprit de me l'apporter, finalement je le reçus sur ma tête. Enfin ce furent mes sabots que je trouvai sur les abat-jour du billard,

Telle est la relation exacte des phénomènes incroyables, mais réels, qui ont été produits jusqu'au 28 février, par des forces invisibles et intelligentes, et que j'ai fait le plus fidèlement possible, sans la moindre exagération.

Quelques personnes, témoins de ces faits extraordinaires ont bien voulu la signer avec moi et certifier la vérité de tout ce que j'y ai rapporté.

Un bien plus grand nombre a vu et entendu ces surprenantes manifestations.

Fait à Villeneuve-sur-Lot, le 5 mars 1896. V. Dastugue.

Ont signé ce rapport :

MM. V. Dastugue, secrétaire du Cercle.
E. Dufau, propriétaire.
Dalidou, notaire.
Abady, juge au tribunal civil.
Garrouste, négociant.
E. Lassaque. pharmacien.
V. Delbergé, imprimeur.
N. Laffargue, négociant.
C. Glady, libraire.
Bory, banquier.
A. Bigou, notaire.
A. Hauradou, rentier.
Morange.
Rochard.

Vu pour légalisation des signatures de MM. Dastugue, Abady, Dalidou, Dufau, Rochard, Garrouste, Lassaque, Morange, Delbergé, Laffargue, Glady, Bory, Bigou, Hauradou.

Villeneuve-sur-Lot, le 31 mars 1896.
Le maire : H. Carles.
avec le cachet de la Mairie.



UN CAS DE CHANGEMENT DE PERSONNALITÉ

Tiré du *Lotus bleu* de février 1896. (*Suite.*)

IV

Jusqu'à présent je n'ai donné, à l'appui de la réalité des visions de Mireille, que son propre témoignage. J'ai cependant essayé d'en avoir d'autres en me servant de sujets amenés dans l'état d'hypnose où ils disent percevoir des phénomènes analogues à ceux dont il a été question.

J'ai eu ainsi deux séances avec deux contrôles différents.

Dans la première, celle du 24 juillet 1894, le contrôle était mon jeune ami Laurent, dont les *Annales des sciences psychiques* ont publié (numéro de mai-juin 1895) les impressions. Commme spectateurs, il y avait Mgr X., docteur en théologie, et M. de Y., ingénieur, que je priai de rédiger, chacun séparément, un compte rendu. Ce sont ces comptes rendus que je vais reproduire, l'un après l'autre, avec leurs légères variantes.

Procès-verbal de M. de Y.

La séance commence à 3 h. 1|2. Mireille et Laurent sont endormis simultanément de manière à se trouver ensemble dans les mêmes degrés hypnotiques. Laurent voit apparaître la moitié droite de son double ; Mireille ne voit rien.

Laurent voit la seconde partie de son double ; Mireille ne voit encore rien.

Laurent voit le corps de Mireille comme enveloppé d'une auréole brillante ; un instant après M. de R. sent comme un vent froid et va se lever pour fermer une porte qu'il croit ouverte, quand Mireille lui dit que c'est son double qui vient de sortir d'un seul coup et de se poser sur les mains de M. de R. — Laurent confirme la chose. — La sensation de froid cesse pour M. de R., bien que le double de Mireille continue à se tenir sur ses mains. Mireille dégagée de son corps voit le double de Laurent en bleu. Laurent voit son propre double s'élever. Mireille le suit mal ; elle dit que la différence entre le fluide magnétique dont elle est chargée et le fluide électrique dont est chargé Laurent est pour quelque chose dans la difficulté qu'éprouve son double de se rapprocher de celui de Laurent et de le suivre.

L'expérience continuant, Laurent continue à voir le double de Mireille ; mais, le sien s'éloignant de plus en plus, il cesse de le voir ; on le ramène alors en arrière d'une phase de l'hypnose en renversant le courant de la machine ; il revoit alors son double auquel il est relié, dit-il, par une colonne de fluide. Il voit le double de Mireille plus brillant que

le sien. Les deux doubles se maintiennent l'un à côté de l'autre, en haut. On les ramène près du sol par la démagnétisation ; ils se tiennent sans action réciproque, « comme deux buches », dit Laurent.

A ce moment Mireille témoigne une certaine souffrance ; elle pénètre, dit-elle, dans le double de Laurent. Les deux doubles étant de nouveau séparés, les sujets tentent, d'un commun accord, de se rapprocher.

La sensation perçue par Laurent est comparée par lui à une douche d'eau froide.

L'expérience est arrêtée. On réveille progressivement les deux sujets ; ils conservent après le réveil une sensibilité réciproque sur les côtés des doubles qui ont été en contact : gauche pour Laurent et droite pour Mireille. C'est-à-dire que si on touche Mireille sur le côté droit, Laurent sent l'attouchement à son côté gauche et réciproquement. Ils se rappellent, par la méthode ordinaire, ce qui s'est passé pendant le sommeil et témoignent d'une grande sympathie réciproque.

Procès-verbal de Mgr X.

La première série d'expériences consiste à endormir à la fois deux sujets : Mireille par les passes magnétiques de M. de R., Laurent par l'action des courants de la machine Wimhurst actionnée par un autre opérateur, et de contrôler les sujets l'un par l'autre.

Laurent passe par les phases régulières qui sont la caractéristique de son état somnambulique, Mireille brûle en quelque sorte les étapes ; mais on arrive, avec quelques tâtonnements, à pousser les deux sujets parallèlement, de telle façon qu'ils se trouvent ensemble dans le même état.

Laurent voit se former d'abord, à un mètre environ à sa droite, une sorte de colonne lumineuse à peu près de sa hauteur, et de couleur bleue ; puis une colonne semblable, mais rouge, à la même distance à sa gauche ; enfin les deux colonnes se réunissent en une seule mi-partie bleu et rouge.

Ce double, à mesure que les états deviennent plus profonds (on a poussé Laurent jusqu'au 12e état), se déplace d'abord horizontalement, en s'éloignant du corps, puis s'élève un peu, comme s'il prenait son élan, et, finalement, est emporté dans les régions supérieures de l'atmosphère.

Mireille s'extériorise d'une manière différente. Les effluves sensibles se disposent autour d'elles en couches lumineuses parallèles à la surface de son corps, au travers desquelles Laurent la voit comme à travers des enveloppes concentriques ; puis cette matière se condense instantanément et le double se forme d'un seul coup sans passer par les deux formations partielles latérales comme chez Laurent.

Ce double est une colonne lumineuse (1) qui, plus tard, dans les régions supérieures où il est entraîné, se transforme en une sorte de boule avec appendice caudal qui la fait comparer à un têtard ou à une comète (2). Les dessins par lesquels les deux sujets

(1) Cette colonne lumineuse rappelle celle qui guida les Hébreux dans le désert.

(2) Je trouve mention de formes semblables dans un récit d'Aksakoff. « Nous entrâmes dans une pièce obscure et, au bout de peu de temps, nous vîmes se produire des corps lumineux semblables à des comètes, longs d'environ 30 centimètres, élargis à l'un des bouts et s'effilant en une mince pointe à l'autre extrémité ; ces corps lumineux voltigeaient çà et là, suivant une trajectoire curviligne. » (*Animisme et spiritisme*, p. 497 de la traduction française.)



essaient de représenter la manière dont ils voient leur double coïncident assez pour qu'on puisse en conclure une impression unique interprétée par deux observateurs différents.

Chacun des deux sujets a vu la formation et les différents états du double de l'autre, depuis le moment où il s'est formé jusqu'à celui où il s'est élancé dans l'espace.

Ici ont commencé les difficultés. Mireille qui, habituellement, s'élève tout de suite dans des régions lumineuses s'est plainte de se trouver retenue dans un espace beaucoup moins brillant. Elle a cessé de voir le double de Laurent ; angoissée de sa solitude, elle désire le voir et désire aussi que Laurent puisse voir le sien pour être ainsi assurée que ses impressions sont bien réelles et non point un effet de l'imagination.

M. de R. ordonne alors à Laurent de rechercher le double de Mireille, ce qu'il fait d'abord sans succès; puis, tout à coup, sans transition, sans le voir venir de loin comme cela serait naturel, il s'écrie qu'il voit le double de Mireille à un endroit qu'il désigne et qui est bien celui où est Mireille qui, à son tour, voit Laurent et en témoigne une joie très vive.

On continue à approfondir simultanément l'hypnose des deux sujets : Mireille au moyen des passes ; Laurent au moyen de la machine.

Il est difficile de maintenir les deux doubles à la même hauteur, c'est tantôt l'un, tantôt l'autre qui échappe ; et Mireille paraît très effrayée, quand elle a perdu de vue son compagnon. On ramène celui qui s'est élevé trop haut, soit avec des passes transversales (Mireille), soit en renversant le sens du courant de la machine (Laurent).

On demande à Laurent sous quelle forme il se voit. Il répond que son double est devenu de moins en moins perceptible pour lui à mesure qu'il s'élevait ; que, maintenant, il ne voit plus, mais qu'il sent, qu'il a la perception d'exister à un point déterminé.

On prie les deux sujets de juxtaposer leurs doubles, ce qui se fait.

Mireille voit les deux doubles.

Laurent voit celui de Mireille et perçoit le sien juxtaposé.

Les deux doubles amenés ainsi au contact restent inactifs, « comme deux bûches », dit Laurent.

La sensation produite sur Laurent par l'arrivée au contact du double de Mireille a été comparée par Laurent à celle d'une douche d'eau froide tombant sur le corps.

On prie les deux sujets d'essayer de faire pénétrer leurs deux doubles l'un dans l'autre ; l'opération se fait sans beaucoup de peine et n'amène aucune impression particulière, mais on ne la prolonge pas par prudence. On prévient les deux sujets qu'on va les réveiller ; Mireille recommande à Laurent de bien surveiller la rentrée de son double à elle pour savoir s'il rentre par partie, comme celui de Laurent, ou tout à la fois, comme il est sorti.

On procède au réveil par les moyens inverses de ceux qui ont servi à produire l'hypnose.

Laurent voit revenir dans son corps son double qui d'abord se dédouble ; puis le fantôme rouge rentre, enfin le bleu. Il voit le double de Mireille redescendre sur son corps, l'envelopper, puis rentrer d'un seul coup.

Les deux sujets réveillés ont, comme c'est la règle, perdu tout souvenir de ce qui s'est passé ; mais, en se pressant sur le front le point correspondant à la mémoire hypnotique, ils cherchent à se rappeler les incidents de cette pérégrination commune dans l'espace.

Ce travail de reconstitution est assez pénible à cause du grand nombre d'incidents qui se sont produits (1), mais les spectateurs remarquent la sympathie née subitement entre Mireille et Laurent qui, au commencement de la séance, se connaissaient à peine et éprouvaient plutot l'un pour l'autre cette espèce de répulsion si souvent constatée entre les sujets. Nous attribuons ce changement à ce que leurs corps astraux se sont un instant pénétrés.

Dans la seconde séance, le contrôle fut Mme Z., femme fort intelligente, âgée d'environ 50 ans, qui, après avoir assisté chez moi à quelques expériences, me pria de la magnétiser pour lui donner par suggestion le sommeil dont elle était privée depuis plusieurs mois. Je réussis très facilement et il me fallut peu de temps pour arriver à extérioriser son corps astral dans des conditions différentes de celles de Mireille, en ce sens qu'elle voyait à la fois son corps charnel et son corps astral, tandis que Mireille ne voit généralement que son corps charnel.

Le 20 juillet 1895, j'endors Mme Z., je la pousse jusqu'au degré convenable, et je la prie de bien observer ce qui se passera ; puis j'endors Mireille et je provoque l'incarnation de Vincent suivant le rite ordinaire.

Voici le compte rendu de la séance, rédigé par un des assistants :

« Mme Z. a vu son propre corps astral se former à environ un mètre à sa droite sous la forme d'une nuée lumineuse bleuâtre. Quand M. de R. a endormi Mireille, elle a vu se dégager de la tête de celle-ci comme une boule de lumière qui s'est fixée au-dessus.

« Mireille a alors vu le fantôme de Mme Z. à l'endroit indiqué, elle a vu, de plus, une traînée fluidique reliant ce fantôme au corps charnel de Mme Z. Cette traînée présente, vers le milieu de sa longueur, une partie beaucoup plus lumineuse que le fantôme lui-même. Mireille dit que la lumière est due à l'esprit de Mme Z. qui a quitté son corps charnel, mais sans suivre complètement son corps astral ; c'est pour cela que l'esprit de Mme Z., placé entre les deux, voit l'un et l'autre.

« Mireille interrompt ces explications pour dire que le cône qui transporte Vincent est arrivé ; elle le voit dans un coin du salon qu'elle désigne ; puis elle tombe en léthargie et se ranime au bout de quelques instants avec la personnalité de Vincent.

« Mme Z. qui, toujours endormie, suit attentivement ce qui se passe et le raconte spontanément, voit à l'endroit désigné un cercle lumineux, dont les bords paraissent animés d'une sorte de frémissement et qu'elle compare à un brillant ostensoir sans pied; de ce cercle descend, vers la boule de

(1) Ces incidents n'ayant point trait directement au sujet traité dans cet article ont été supprimés dans les deux procès-verbaux.



lumière qui se trouve au-dessus de la tête de Mireille, un rayon qui les relie.

« Au moment où s'est fait le changement de personnalité, la boule de lumière est montée le long du rayon et est entrée dans le cercle; immédiament après, une flamme est sortie du cercle, a suivi le rayon en sens inverse et est entrée dans le corps de Mireille.

« Quand l'incarnation a pris fin, Mme Z. a vu une flamme remonter dans le cercle, et la boule lumineuse redescendre par le même chemin sur la tête de Mireille. »

V

En relisant les pages précédentes, je ne puis m'empêcher de penser que, si elles avaient été écrites par un autre, je serais extrêmement porté à n'y voir qu'un mélange de souvenirs, d'auto-suggestions et de suggestions de l'opérateur. Je me rappelle les cas de somnambules, poursuivant avec une logique rigoureuse, quelquefois pendant des mois entiers, une série de visions dont la fausseté fut ensuite absolument démontrée (1). Je me dis que Mireille a une imagination très vive, et qu'elle a bien pu céder, plus ou moins inconsciemment, au désir de se montrer en relation avec un être supérieur qui manque rarement l'occasion de lui faire des compliments.

Et cependant j'ai tâché d'éviter toutes les causes de suggestion, j'ai obtenu le témoignage concordant des contrôles sur des phénomènes qui, n'ayant à ma connaissance jamais été décrits, n'auraient pas dû se présenter à l'esprit s'ils n'avaient point eu quelque réalité ; les termes différents dans lesquels sont formulés ces témoignages tendraient, du reste, à prouver qu'ils sont dus non à une transmission d'idées, mais à la production de faits réels.

Quoi qu'il en soit, les récits de ceux qui se prétendent en communication avec les morts nous décrivent d'une façon raisonnable leur vie nouvelle et suffisent à faire rejeter un des principaux arguments des matérialistes.

« Si avec les logiciens, dit M. Bourdeau (2), on admet que le critérium de de la certitude est l'inconcevabilité du contraire, il serait facile de démontrer par l'absurdité de la négative la nécessité de la mort. Quand on essaie de se représenter un état de choses dont elle serait exclue, on ne trouve, en effet, que conséquences irrationnelles, impossibilité pour la vie de durer et de se développer. »

Comment de telles affirmations osent-elles se formuler en présence des

(1) *Les États superficiels de l'hypnose*, p. 50. — *Les États profonds de l'hypnose*, p. 56.

(2) *Le Problème de la mort et la Science positive*, 1893.



conceptions grandioses qu'ont inspirées aux penseurs une connaissance plus approfondie de l'immensité de l'univers et les preuves innombrables de l'existence de forces intelligentes que la science actuelle ne se refuse à admettre que parce qu'elles ne rentrent point dans le cadre étroit de son enseignement?

Certes, nous pouvons être induits en erreur par ces entités dont nous ne connaissons pas la nature. Peut-être aussi ces révélations sont-elles dues à une envolée de notre âme momentanément dégagée des liens du corps charnel qui obscurcit les perceptions inhérentes à sa nature immortelle? Telle est l'hypothèse qu'a développée un esprit des plus distingués en même temps que des plus positifs, l'historien Henri Martin, à propos des visions de Jeanne d'Arc (1).

« Il existe, dit-il, dans l'humanité, un ordre exceptionnel de faits moranx et physiques qui semblent déroger aux lois ordinaires de la nature, c'est l'état d'extase et de somnambulisme, soit spontané, soit artificiel, avec tous ses étonnants phénomènes de déplacement des sens, d'insensibilité totale ou partielle du corps, d'exaltation de l'âme, de perceptions en dehors de toutes les conditions de la vie habituelle. Cette classe de faits a été jugée à des points de vue très opposés.

« Les physiologistes, voyant les rapports accoutumés des organes troublés ou déplacés, qualifient de maladie l'état extatique ou somnambulique, admettant la réalité de ceux des phénomènes qu'ils peuvent ramener à la pathologie et niant tout le reste, c'est-à-dire tout ce qui paraît en dehors des fois constatées de la physique. La maladie devient même folie, à leurs yeux, lorsqu'au déplacement de l'action des organes se joignent des hallucinations des sens, des visions d'objets qui n'existent que pour le visionnaire.

« Un physiologiste éminent a fort crûment établi que Socrate était fou, parce qu'il croyait converser avec son démon.

« Les mystiques répondent non seulement en affirmant pour réels les phénomènes extraordinires des perceptions magnétiques, question sur laquelle ils trouvent d'innombrables auxiliaires et d'innombrables témoins en dehors du mysticisme, mais en soutenant que les visions des extatiques ont des objets réels, vus, il est vrai, non des yeux du corps, mais des yeux de l'esprit. L'extase est, pour eux, le pont jeté du monde visible au monde invisible, le moyen de communication de l'homme avec les êtres supérieurs, le souvenir et la promesse d'une existence meilleure d'où nous sommes déchus et que nous devons reconquérir.

« Quel parti doivent prendre dans ce débat l'histoire et la philosophie?

---

(1) *Histoire de France*; tome VI, p. 143.

« L'histoire ne saurait prétendre déterminer avec précision les limites de la portée des phénomènes, ni des facultés extatiques et somnambuliques; mais elle constate qu'ils sont de tous les lieux; que les hommes y ont toujours cru; qu'ils ont exercé une action considérable sur les destinées du genre humain; qu'ils se sont manifestés, non pas seulement chez les contemplatifs, mais chez les génies les plus puissants et les plus actifs, chez la plupart des grands initiateurs; que, si déraisonnables que soient beaucoup d'extatiques, il n'y a rien de commun entre les divagations de la folie et les visions de quelques-uns; que ces visions peuvent se ramener à de certaines lois; que les extatiques de tous les pays et de tous les siècles ont ce qu'on peut nommer une langue commune, la langue des symboles, dont la langue de la poésie n'est qu'un dérivé, langue qui exprime à peu près constamment les mêmes idées et les mêmes sentiments par les mêmes images.

« Il est plus téméraire peut-être d'essayer de conclure au nom de la philosophie; pourtant le philosophe, après avoir reconnu l'importance morale de ces phénomènes, si obscurs qu'en soient pour nous la loi et le but, après y avoir distingué deux degrés, l'un inférieur, qui n'est qu'une extension étrange ou un déplacement inexplicable de l'action des organes, l'autre supérieur, qui est une exaltation prodigieuse des puissances morales et intellectuelles, le philosophe pourrait soutenir, à ce qu'il nous semble, que l'illusion de l'inspiré consiste à prendre pour une révélation apportée par des êtres extérieurs, anges, saints ou génies, les révélations intérieures de cette personnalité infinie qui est en nous, et qui, parfois, chez les meilleurs et les plus grands, manifeste par éclairs des forces latentes dépassant presque sans mesure les facultés de notre condition actuelle. En un mot, dans la langue de l'Ecole, ce sont pour nous des *faits de subjectivité*. Dans la langue des anciennes philosophies mystiques et des religions les plus élevées, ce sont les révélations du *ferouer* mazdéen, du bon démon (celui de Socrate), de l'ange gardien, de cet autre *moi* qui n'est que le moi éternel, en pleine possession de lui-même, planant sur le *moi* enveloppé dans les ombres de cette vie (c'est la figure du magnifique symbole zoroastrien partout figuré a Persépolis et à Ninive : le *ferouer* ailé ou le *moi* céleste planant sur la pérsonne terrestre).

« Nier l'action d'êtres extérieurs sur l'inspiré, ne voir dans leurs manifestations prétendues que la forme donnée aux intuitions de l'extatique par les croyances de son temps et de son pays, chercher la solution du problème dans les profondeurs de la personne humaine, ce n'est en aucune manière révoquer en doute l'intervention divine dans ces grands phénomènes et dans ces grandes existences. L'auteur et le soutien de toute vie, pour essen-

tiellement indépendant qu'il soit de chaque créature et de la création tout entière, pour distincte que soit de notre être contingent sa personnalité absolue, n'est point un être extérieur, c'est-à-dire étranger à nous, et ce n'est pas en dehors qu'il nous parle; quand l'âme plonge en elle-même, elle l'y trouve, et, dans toute inspiration salutaire, notre liberté s'associe à sa Providence. Il faut, ici comme partout, éviter le double écueil de l'incrédulité et de la piété mal éclairée; l'une ne voit qu'illusions et qu'impulsions purement humaines; l'autre refuse d'admettre aucune part d'illusion, d'ignorance ou d'imperfection là où elle voit le doigt de Dieu. Comme si les envoyés de Dieu cessaient d'être des hommes, les hommes d'un certain temps et d'un certain lieu, et comme si les éclairs sublimes qui leur traversent l'âme y déposaient la science universelle et la perfection absolue.

« Dans les inspirations le plus évidemment providentielles, les erreurs qui viennent de l'homme se mêlent à la vérité qui vient de Dieu. L'être infaillible ne communique son infaillibilité à personne. »

C'est à quelque chose d'analogue à cette dernière hypothèse que je suis tenté de m'arrêter pour le cas dont je viens de faire l'exposé.

D'une part, en effet, je suis très frappé par les changements si nets et si réguliers d'états physiques correspondant aux phases diverses du dégagement; mais, de l'autre, je n'ai point osé m'assurer si je ne pourrais pas reproduire, par de simples suggestions, ces changements d'état dont je ne m'explique du reste pas la cause. Ce que je connais de l'existence terrestre du prétendu Vincent rend difficile à comprendre sa progression si rapide : deux zones de mondes! Enfin, que penser de phrases telles que celles-ci. — « Voyons! entre hommes, nous pouvons bien dire cela. » — Ou bien encore en parlant de Mireille: — « N'est-ce pas qu'elle est belle ? », qui lui échappent parfois au milieu de conversations où il expose avec une véritable éloquence des doctrines du plus pur spiritualisme qui, d'ailleurs, ne m'étonneraient ni pour la forme ni pour le fond, dans la bouche de Mireille éveillée et un peu surexcitée (1).

Dans tout ce que je connais et tout ce que connaît Mireille à l'état de veille, je n'ai rien trouvé qui puisse expliquer la conception du cône lumineux. Le colonel Olcott a bien voulu traduire le présent article en anglais

(1) Dans la séance du 24 juillet 1894, le prélat qui a rédigé l'un des procès-verbaux, voulant s'assurer que Vincent n'était pas un démon, le pria de réciter le *Pater*, ce qu'il fit avec une onction édifiante. Puis Mgr X... discutant avec lui sur ce qui se passait après la mort de Mireille qui, éveillée et très catholique et l'appelle respectueusement *Monseigneur*, finit par s'écrier d'un ton fort dégagé : « Allons donc! Monsieur l'abbé; je le sais mieux que vous qui ne parlez que par ouï-dire; je viens d'y passer. »



pour le publier, à Madras, dans le *Théosophist*, et consulter à ce sujet ses lecteurs de l'Inde. Peut-être trouverons-nous dans leurs réponses la solution de cette énigme.

En somme, bien que je sois naturellement porté à me faire des idées nettes et précises sur ce que j'étudie, sans me préoccuper de l'opinion des autres, je dois déclarer qu'ici je reste dans l'indécision et que si je suis certain de la réalité des perceptions de Mireille, je ne suis nullement fixé sur leur explication et leur origine.

M. Lecomte.

COMMENT ON DÉMASQUE LES MÉDIUMS

Par le Dr Carl du Prel. (*Die Ubersinnliche Welt*, janvier 1896.)

Naguère nous arrivait d'Angleterre une nouvelle qui fut aussitôt propagée avec satisfaction par la presse quotidienne allemande : Eusapia Paladino, le médium bien connu, grâce auquel nombre de savants furent amenés à la reconnaissance des phénomènes spiritiques, avait été démasquée à Cambridge. Dans une séance obscure, où les expérimentateurs formaient la chaîne, elle avait réussi à dégager une main et un pied dont elle se serait servie pour les soi-disant manifestations psychiques.

Peut-être ne sera-t-il pas inutile de soumettre les démasquations à une discussion générale? Car le problème dont il s'agit, non encore reconnu par les adversaires du spiritisme, n'a pas été suffisamment précisé, même par ses partisans.

Ecoutons tout d'abord les adversaires. La chose, à leur avis, est très simple : Les phénomènes spiritiques étant impossibles ne peuvent avoir d'autre base que la fraude. Et voilà pourquoi ce n'est, pour tout médium, qu'une question de temps de savoir quand il sera démasqué. D'autre part, toute démasquation de ce genre a nécessairement un effet rétroactif : il est permis d'admettre que les séances antérieures du médium ont été de même nature et que les expérimentateurs qui se sont laissés convertir ont été tout simplement dupés.

Il n'est pas un de ces arguments qui soit valable. Et d'abord, pour ce qui est de l'impossibilité des phénomènes spiritiques, il y a là une pétition de principe, une hypothèse indémontrable qui ne vaut que du point de vue des idées qui dominent de nos jours. Les adversaires n'ont d'autre ressource que de s'en référer à ce qu'on appelle le sens commun, qui, nul ne l'ignore, change de siècle en siècle. Le sens commun a parlé d'impossibilité chaque fois qu'une vérité nouvelle a été découverte, mais chaque fois aussi il a dû

venir à résipiscence. L'histoire des sciences nous en fournit de nombreux exemples. C'est pourquoi Kant a dit que le philosophe dédaigne d'en appeler à une autorité dont il rougit et qui n'est qu' « un moyen commode de se montrer arrogant sans aucune connaissance »; une de ces inventions des temps modernes « grâce auxquelles le bavard le plus creux peut hardiment s'attaquer à l'esprit le plus solide ». Le « sens commun », par cela précisément qu'il est commun, n'a rien à dire dans les choses de la science. La conclusion que les phénomènes spirites sont nécessairement trompeurs ne se soutient donc pas.

Il n'est pas admissible non plus qu'on accorde jamais un effet rétroactif à une démasquation. On peut fort bien supposer qu'un médium, dans une occasion donnée, produise des phénomènes authentiques, et que dans une autre, si sa force l'abandonne, il les simule. Cette conséquence est inséparable de l'idée même de médium de profession. Car, d'une part, sa vocation exige qu'à chaque séance quelque phénomène ait lieu, et, d'autre part, les forces médianimiques sont incontestablement, d'une heure à l'autre, soumises aux plus grandes variations, ainsi que Crookes l'a démontré. Il y a donc une contradiction logique dans le fait de tenir des séances, à heures dites, avec des forces qui n'obéissent pas à notre volonté. Des médiums authentiques, si le sens moral ne les retient pas, ne craindront pas dès lors de recourir parfois à la fraude. Cela étant, les démasquations n'ont pas d'effet rétroactif; bien plus, chaque séance doit être jugée en elle-même. Quand une épreuve rigoureuse a été réussie, le résultat en demeure à jamais inattaquable.

Lorsque enfin les adversaires disent que, pour quel médium que ce soit, la démasquation n'est qu'une question de temps, cela est vrai jusqu'à un certain point, mais, ainsi que nous le verrons ci-après, dans un sens bien différent de celui qu'ils imaginent.

Les arguments des partisans du spiritisme laissent également beaucoup à désirer. On dit, la plupart du temps, qu'un médium n'est pas plus responsable des actes qu'il accomplit, étant en trance, que ne l'est un somnambule. Cela est bien vrai, en général; mais si l'affirmation suffit au jurisconsulte, il n'en est pas de même pour le psychologue. Celui-ci demande que l'on découvre la source de la fraude. Pour que le médium puisse être déclaré innocent et déchargé de tout blâme, il est nécessaire de trouver la cause psychologique par laquelle il est contraint à des actions frauduleuses qu'il n'accomplirait pas s'il avait la pleine conscience de lui-même, desquelles, par suite, il ne saurait être rendu responsable. Cette preuve peut être fournie.

L'impulsion à commettre des actions frauduleuses peut avoir son origine

hors du médium ou surgir de son propre fonds. Le médium, on le sait, est placé sous l'influence d'un contrôle, le plus souvent invisible. Il est possible de se représenter une influence de celui-ci, soit sous la forme d'une suggestion étrangère avec transmission de pensée — ce dont il y a de nombreux exemples, — soit sous la forme d'une possession qui, dans la plupart des cas, se borne à un seul membre, aux organes de la parole, par exemple, ou au bras, comme dans l'écriture automatique. On peut au reste se demander si toute possession ne serait pas une suggession étrangère qui, se transmettant aux nerfs moteurs, exciterait ou à la parole ou à l'écriture.

Mais c'est spontanément aussi que peut surgir dans le médium l'impulsion irrésistible à commettre des actions frauduleuses. Une idée qui tient une place prépondérante dans la conscience, peut même dans la veille, se réaliser en acte par un mouvement réflexe. Tel est le cas, par exemple, dans la surexcitation de la passion qui triomphe de toutes les objections, ou même n'en tolère pas l'éclosion. Mais cette surexcitation passionnée n'est pas même nécessaire pour qu'une idée devienne prépondérante : il suffit qu'elle soit isolée, c'est-à-dire qu'elle se présente seule, sans le contrepoids des objections qui en limiteraient la puissance. Or, cet isolement est inévitable chaque fois qu'un homme, parmi la masse des idées qui constituent son état normal, en choisit une sur laquelle il concentre toute son attention, et qui l'accompagne dans une nouvelle condition : le sommeil naturel ou artificiel. J'ai cité des exemples d'auto-suggestion de cette nature dans mon travail : *Oracle des songes* (Voir *die Zukunft*, 1895, n°s 41 et 42). Lorsqu'il en est ainsi, la dernière idée de l'état de veille devient la première de celui du sommeil, et, dans ce cas, elle ne domine pas seulement l'imagination, elle est capable encore de pousser à des actions déterminées, comme cela a lieu, par exemple, pour le somnambule.

Mais la pensée sur laquelle s'endort le médium est tout naturellement celle-ci : que, par son intermédiaire, des phénomènes spiritiques doivent se produire. Cette idée et le désir intense de la réussite accompagnent le médium dans son sommeil. Il se trouve par conséquent sous l'influence d'une auto-suggestion qui tend à se réaliser et qui peut devenir tyrannique au point de lui rendre toute résistance impossible. Ainsi en est-il d'une suggestion étrangère ou de l'auto-suggestion d'un somnambule qui traduit son rêve en actions. Cette contrainte agit sur lui avec d'autant plus de force qu'il désire plus vivement le succès, comme, par exemple, quand des sceptiques assistent à la séance. On a vu fréquemment des personnes que préoccupait, avant de s'endormir, un travail mathématique, philosophique ou poétique, se lever la nuit, réaliser en somnambulisme l'idée qui les dominait, et, le matin, trouver leur tâche achevée.

Sous ce rapport, cependant, deux cas sont possibles. Si les forces normales du somnambule, naturel ou artificiel, ne suffisent pas à la réalisation de l'auto-suggestion qui le domine, il poussera plus avant, recourra à ses forces transcendantes. Ainsi s'expliquent les innombrables exemples de la vue et de l'action à distance, tant dans le sommeil naturel que dans le sommeil artificiel : le chagrin, par exemple, qu'on éproupe au sujet d'un objet perdu fait rêver de l'endroit où on le retrouvera, ainsi que le désir ardent, sur lequel on s'endort, de voir une personne éloignée, produit le phénomène de la télépathie. Mais le contraire aussi a lieu, c'est-à-dire qu'on recourt aux forces normales, quand les transcendantales, insuffisantes, exigent un complément. C'est à cette lumière qu'il convient de juger le médium. Si, étant en trance, l'auto-suggestion de la réussite le domine et que sa force médianimique se trouve insuffisante, il recourra, pour la compléter, aux forces normales. Voilà donc trouvée la cause psychologique que nous cherchions, et en conséquence de laquelle un médium peut être forcé à des actions frauduleuses sans pourtant être responsable, et — cela surtout devrait donner à penser — cette cause est identique avec celle qui çà et là produit la vue ou l'action à distance. Ce processus qui pourrait bien être la source la plus considérable de la fraude inconsciente nous donne l'explication de nombre de démasquations.

Au commencement du mouvement spirite, de tels médiums étaient déclarés indignes de confiance et abandonnés par ceux mêmes qui jusqu'alors avaient été leurs partisans. Mais les cas où des médiums d'une incontestable authenticité, ayant subi, d'ailleurs, à maintes reprises, les épreuves les plus rigoureuses, étaient tout-à-coup démasqués, se sont présentés si souvent que l'habituelle explication des spirites qu'il n'y a pas de médium sans péché ne suffit plus. Seule, la démonstration d'une contrainte qui l'oblige à des actions déloyales décharge le médium.

Si, malgré les précautions prises par les expérimentateurs pour empêcher le médium de dégager ses mains et de les utiliser, la contrainte néanmoins persiste, il se peut qu'un autre phénomène, également observé, ait lieu : la formation d'un bras fantômal sortant du corps du médium. Je possède une photographie de Slade avec quatre mains, dont deux, à la vérité, ne sont que des ombres. Mais pour peu qu'elles soient matérialisées à un degré suffisant, il devient possible de les utiliser au même titre que des mains normales ; ses actes, toutefois, bornés qu'ils sont au voisinage immédial du médium, seront naturellement considérés comme une démasquation, d'autant plus que la main du double a la plus grande ressemblance avec celle du médium, à ce point de pouvoir être reconnue même à l'odeur. Les adversaires qui ignorent le fait de l'extériorisation de l'od humain et de

la puissance organisatrice que possède l'âme plastique, regimberont, à n'en pas douter, contre de pareilles explications, uniquement imaginées, leur semble-t-il, pour décharger à tout prix les médiums. Mais n'est-ce pas essentiellement le même processus qui se présente dans toute suggestion hypnotique de nature médicale, suggestion qui n'est réalisée qu'à l'aide de la puissance plastique de la force vitale ? Seulement ici le phénomène obéit à une suggestion étrangère et il n'y a pas d'extériorisation : le processus organique se passe tout entier dans l'intérieur du corps. Dans les deux cas, toutefois, nous avons, d'une part, une suggestion, et, de l'autre, une manifestation psychique.

Nous nous trouvons donc bien réellement en face d'un problème, et même d'un problème très compliqué, qu'il est impossible à quiconque de résoudre s'il n'entend rien à la psychologie transcendentale. Si un médium, jusque-là irréprochable, est démasqué, ce fait ne nous dispense pas de l'investigation ultérieure ; il nous fournit bien plutôt un nouveau sujet d'études.

Le problème de la démasquation est donc beaucoup moins simple que ne le pensent les adversaires et les partisans du spiritisme. Il n'existe pas deux possibilités seulement : la fraude consciente et l'authenticité, mais une troisième, celle de la fraude inconsciente, au sujet de laquelle il est indispensable de prouver qu'il y a eu contrainte. Quand on connaît la puissance avec laquelle les suggestions étrangères tendent à se réaliser, on est bien obligé d'accorder également une grande force aux auto-suggestions.

Il nous faut en outre examiner de plus près l'influence du soi-disant contrôle sous lequel est placé le médium. A Milan, avec Eusapia Paladino, on observa précisément le cas d'une intervention directe de ce contrôle. Les deux mains d'Eusapia étaient liées chacune à l'une de celles de ses voisins immédiats, mais cela s'était fait contre le gré de John. Soudain, le médium se récria vivement, et demanda qu'on fît de la lumière, parce que John essayait de défaire un des liens. Si, au lieu d'être conscient, le médium avait été en trance, le lien eût été réellement défait, et le résultat eût été celui exactement qu'on prétend avoir observé à Cambridge : le dégagement de la main. Les comptes rendus concernant la séance de démasquation de Cambridge ne donnent pas, malheureusement, de renseignements précis quant au processus suivant lequel le dégagement de la main s'opéra : on ne dit pas si c'est par une intervention directe du contrôle, qui peut avoir passé inaperçue, le médium étant en trance, ou par un acte du médium lui-même. Peu importe, d'ailleurs ; j'accepte comme vrai le dégagement de la main, sans pour cela me laisser troubler quant à Eusapia, justement parce que je connais plusieurs sources de fraude inconsciente. Déjà, dans mon

rapport sur les séances de Milan, j'ai indiqué, outre la fraude consciente, d'une part, et, de l'autre, le phénomène authentique, trois autres possibilités. Et Eusapia me paraissant être un médium très compliqué, j'ai dit dès alors qu'elle courait le danger d'être ultérieurement démasquée. En y comprenant ce que nous venons de dire, processus dont à ce moment on ne se doutait même pas, de la réalisation des auto-suggestions du médium en actions frauduleuses, nous avons en tout six possibilités de démasquation, parmi lesquelles cinq imaginaires et seulement une réelle. Mais je ne crois pas que la série des possibilités s'arrête là, car de la part des fantômes eux-mêmes qui se montrent dans les séances spiritiques, diverses influence peuvent s'exercer sur le médium. Nous savons que les substances qui servent à la matérialisation de ces fantômes sont prises du médium. Les fantômes naissent de l'od extériorisé. Mais entre l'od extériorisé et sa source la sympathie persiste. Le fantôme et le médium sont ainsi solidairement reliés, exactement comme le magnétiseur et le somnambule, entre lesquels également se produit un échange d'od. Des états physiques et psychiques se transmettent ainsi de l'un à l'autre. Ce qui a lieu dans le rapport magnétique peut avoir lieu aussi dans le spiritisme. Si le magnétiseur boit du punch, le somnanbule en a le goût ; si le médium en boit, on s'en aperçoit à l'haleine du fantôme. Si l'on pique la main du fantôme, le médium se récrie : ainsi le somnambule ressent les piqûres d'aiguille faites au magnétiseur. Si l'on saisit le fantôme, le médium en éprouve le dommage.

On observe enfin la transmission de pensée et de volonté. La volonté du fantôme d'écarter un obstacle, ou même la simple contrariété qu'il en éprouve, peut pousser le médium à une action dont le but est de faire disparaître cet obstacle. Il est possible dès lors que les liens destinés à prévenir la fraude, par un effet contraire, la provoquent.

En trance, en effet, le médium ne se dit pas que de cette façon le but de la séance est manqué, et qu'il s'expose à être démasqué. Il n'avait en s'endormant qu'une seule idée, c'est que des phénomènes devaient se produire. Cette idée, seule, subsiste en lui. L'objection qu'il ne lui est pas permis d'employer ses forces normales à cette intention, lui fait défaut. Que la démasquation ait réellement lieu dans ces conditions, aussitôt les adversaires du spiritisme parlent de fraude et condamnent sans appel le médium. C'est qu'ils ne comprennent que les choses les plus grossièrement matérielles, ne connaissent qu'une sorte de démasquation, n'ont pas même l'idée des nombreuses possibilités qui existent et qui compliquent si étrangement le problème de la démasquation.

Ainsi s'explique que tant de médiums qui cent fois ont donné les preuves

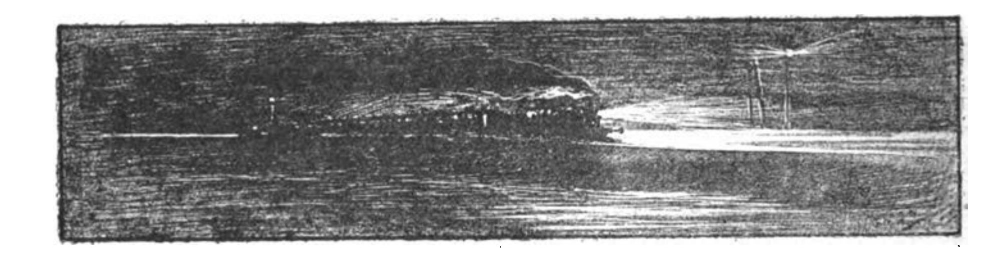
les plus convaincantes de leur authenticité sont soudain démasqués, au grand étonnement de leurs partisans.

Mais on se rend compte aussi que des personnes qui ignorent toutes ces choses ne sont pas qualifiées pour l'expérimentation, et que l'on ne doit accepter leur jugement qu'avec la plus grande réserve, quand elles se vantent d'avoir démasqué un médium.

Si l'on y regarde de plus près, l'on s'aperçoit que dans la plupart des séances de démasquation, lors même que les manipulations frauduleuses sont prouvées, il se rencontre néanmoins toujours des phénomènes authentiques. Et il faut bien qu'il en soit ainsi, si les facteurs ci-dessus désignés influencent le médium, c'est-à-dire si l'emprunt fait aux forces normales a lieu, non pas pour suppléer la force médianimique mais pour la compléter; si, par conséquent, les deux catégories de forces sont simultanémcnt utilisées. Ainsi en est-il dans le cas d'Eusapia. Ceux qui l'ont démasquée conviennent que la main libérée n'explique qu'une partie des phénomènes obtenus à Cambridge ; seulement quelques-uns n'osent plus tenir les autres pour authentiques. Cet argument n'est pas valable. Lorsque l'on surprend, à Paris, le médium Williams avec des barbes, des masques, des vêtements, qu'elle avait emportés avec elle dans le cabinet, cela suffit pour rejeter toute la séance, et l'on ne peut que s'étonner de la naïveté des expérimentateurs avec qui pareille chose avait été rendue possible.

(*A suivre.*) Le traducteur D. M.





MAGNETISME ET SPIRITISME

Tel est le sujet sur lequel M. Falcomer, le distingué professeur d'Alexandrie (Italie), vient de faire dans cette ville deux remarquables conférences, le 9 et 16 mars derniers. Le premier but de la science humaine doit être, d'après lui, de connaître tout d'abord l'homme lui-même (*nosce te ipsum*), les phénomènes humains, ce qui en définitive est le plus près de notre conscience ; ce n'est qu'ensuite qu'elle doit étudier la nature, car la méthode inverse mènerait à l'erreur ; l'étude du microcosme doit précéder celle du macrocosme, la nature ne peut être bien comprise que si le composé humain est connu. Or l'homme est une tri-unité ; il est formé par l'organisme ou corps matériel, par l'âme ou corps fluidique (périsprit) qui est le corps spirituel de saint Paul, enfin par l'esprit (*mens*), l'essence consciente, intelligente et morale. Les phénomènes du magnétisme, de l'hypnotisme, du somnanbulisme, conduisent tout naturellement à cette étude de l'homme et en constituent la base expérimentale naturelle. La science matérialiste, qui se refuse à envisager la question sous toutes ses faces et se contente d'accorder son attention exclusivement aux faits d'hypnotisme et de suggestion, si dangereux d'ailleurs, est radicalement incapable de résoudre le problème de l'âme et l'esprit. Elle ne s'en soucie même pas et se croirait déshonorée si elle s'occupait de semblables préjugés. Le problème s'impose à elle cependant, si elle ne veut davantage piétiner sur place. Le mouvement spirite devient de jour en jour plus envahissant, parce qu'il répond à un besoin nouveau des esprits, dégoûtés du nihilisme scientifique et de la dégradation morale qui en a été la conséquence. Il est du devoir de la science de guider ce mouvement, de lui fournir des règles précises d'expérimentation, etc. C'est ce qu'ont compris des hommes comme Aksakof, Crookes, Zöllner, Lombroso, Richet, de Rochas, etc., et ajoutons-y M. Falcomer, dont l'exposé si lumineux de la question a eu tant de succès.

Revenons au sujet des conférences ; c'est en partant des phénomènes du sommeil naturel et somnambulique, des expériences de magnétisme, d'hypnotisme et de médianimisme faites avec prudence et sagacité, que la nouvelle science, le spiritisme, pourra prétendre devenir le couronnement du savoir humain, la science par excellence, celle qui comprendra la vraie connaissance de l'homme intégral, c'est-à-dire de l'homme composé de ses trois principes, immortel par l'esprit, bien plus vivant quand il est mort pour les incarnés que dans la vie terrestre ; la vraie connaissance de la nature, à travers les âges, les espaces et les formes ; enfin, la vraie connaissance de Dieu. C'est avec un véritable enthousiasme que ces vues élevées ont été accueillies par le grand public d'Alexandrie.

Mais M. Falcomer ne s'est pas constamment tenu dans ces régions élevées, d'ailleurs accessibles seulement aux personnes versées dans les questions de métaphysique et de psychologie ; il s'est mis à la portée de tous dans son exposé des expériences biométriques, photographiques et médianimiques, qui fournissent la démonstration de la force

vitale animique ou psychique, et a surtout intéressé son auditoire en développant les conséquences des récentes découvertes de la photographie de l'invisible, de la photographie de la pensée, etc. M. Falcomer mérite le salut fraternel affectueux de tous les spiritualistes pour l'ardeur avec laquelle il a embrassé et défendu la cause du moderne spiritualisme. Ce sont les journaux italiens l'*Avisatore della Provincia*, *La Lega*, *La Stampa*, *La Patria*, etc.. qui nous ont apporté la nouvelle de ce triomphe oratoire de l'éminent professeur d'Alexandrie. Dr DANIEL.

N. D. L. R. — Nous faisons imprimer, actuellement, un volume de M. le professeur M. T. Falcomer, intitulé : *Introduction au spiritualisme expérimental moderne*, œuvre de valeur que nous recommandons à tous les chercheurs amis de la cause.

ANNIVERSAIRE D'ALLAN KARDEC, A PARIS

Mesdames, Messieurs : En nous inspirant de l'esprit de cette réunion, nos cœurs ne peuvent qu'être animés des sentiments de concorde. Le but avoué de ceux qui prennent une part active à cette cérémonie est de nature à les rapprocher s'ils sont divisés, à cimenter leur union s'ils sont unis déjà.

Il se trouve ici non seulement des spirites, mais des admirateurs du philosophe qui a découvert des horizons nouveaux dans le domaine de la psychologie, et qui a mis les études de cette science à la portée de tous.

Quelle que soit la critique de l'œuvre d'Allan Kardec — qu'il a lui-même présentée comme perfectible, — elle est toujours debout, et longtemps encore elle servira de base aux chercheurs de la vérité.

Devant ce tombeau où nous sentons la présence du Maître, nous pouvons sans crainte — sûrs de son approbation — parler de tout ce qui concerne nos travaux, de tout ce qui intéresse l'avenir du spiritualisme ; de tout ce qui a trait à la vie future, aux destinées de l'âme, à la perfection de l'être.

Sur ce terrain, toutes les écoles qui croient à la survivance du *moi conscient* se rencontrent, sont d'accord au fond.

Sous certaines réserves nécessaires, on doit respecter la manière de voir de quiconque est de bonne foi, parce que personne ne possédant la vérité intégrale, personne ne peut prouver à qui que ce soit qu'il est dans l'erreur.

Mais on fait difficilement abstraction de ses vues personnelles, on a pour excuse dans la plupart des cas, la sincérité de sa croyance ; on juge d'après les impressions ressenties, qui, naturellement, varient selon le caractère, les aptitudes, les aspirations de chacun.

Ces différences d'appréciation ne devraient pas empêcher une entente commune entre chercheurs poursuivant le même but ; on a démontré, au

congrès de 1889, que la difficulté n'était pas insurmontable et j'espère qu'on en fera bientôt une nouvelle démonstration.

En ce qui me concerne, j'ai d'excellents rapports avec quelques écrivains de différentes écoles spiritualistes dont je ne partage pas toutes les idées ; je les tiens néanmoins en grande estime, et je les applaudis souvent car je reconnais leur dévouement à la cause de l'humanité, qui est la nôtre.

Pour ne parler que de ceux là :

Di Rienzi veut écarter Dieu de nos discussions philosophiques ; Chaigneau est attiré par le positivisme de comte ; Bouvéry rejette l'intervention d'une providence dans la distribution des peines et des récompenses ; Laurent de Faget prend, avant tout, la défense du Kardécisme ; Papus jette parfois un regard vers le spiritisme, mais il reste occultiste ; Leymarie vénère Allan Kardec, veut le spiritisme scientique, et, confiant dans l'avenir il se maintient dans l'expectative.

Quoi qu'il en soit, tous admettent la survivance de l'être et son évolution dans la voie du progrès indéfini ; tous cherchent la solution du grand problème de l'au-delà.

Chacun d'eux possède en réalité une force propre dont la réunion constituerait un levier puissant. Pris individuellement, ils reconnaissent cette vérité. Alors pourquoi l'union ne se fait-elle pas ? Y a-t-il en jeu des considérations de personnes, des rivalités d'écoles ? craint-on le blâme ou redoute-t-on l'insuccès ? Personne n'en veut-il prendre l'initiative ? Que sais-je ! Toujours est-il que chaque groupe reste isolé et que chacun travaille pour soi.

Cette grosse question est toute d'actualité au moment où l'on parle un peu partout de congrès de toutes sortes.

Il en est un notamment dont on fait grand bruit. Je veux parler du *Congrès de l'humanité.*

Certes, voilà un projet grandiose, tout à l'honneur de ceux qui l'ont conçu et qui se réalisera certainement un jour, mais présentement l'idée m'en paraît prématurée.

En attendant la venue de ces temps heureux, où le progrès moral aura supprimé ces barrières des peuples et amené le règne de la fraternité universelle, essayons de fonder une œuvre préparatoire.

Nous spirites, comprenons enfin que le spiritisme doit être étudié scientifiquement, et mettons-nous à l'œuvre sans retard.

Si un congrès *spiritualiste* se fait en 1890, nous pouvons le soutenir sans déchoir. Nous avons déjà prouvé en 1889, que nous sommes dignes de figurer dans ce futur congrès.

Je le voudrais voir établi sur les bases de celui de 1889, avec un programme plus large encore.

Si pourtant, par suite de circonstances possibles, un congrès *spiritualiste* ne pouvait avoir lieu dans les conditions désirées, je n'hésiterais pas à donner mon concours actif et dévoué à l'organisation d'un congrès *exclusivement spirite* qui, dans ce cas, aurait tout à fait sa raison d'être.

J'estime qu'il est de notre devoir à tous de sacrifier nos préférences quand il en peut résulter un bien pour la cause que nous défendons.

AUZANNEAU.

SUBSTANCE D'UN DISCOURS DE M. F. BOUVÉRY

Mes chers compatriotes lyonnais,

Encore une fois, permettez-moi, à l'occasion du 27e anniversaire de la mort d'Allan Kardec, de me joindre à vous pour honorer la mémoire de notre illustre compatriote.

Si, comme je l'ai dit maintes fois, je ne partage pas toutes les idées émises dans l'œuvre du grand vulgarisateur, par contre, je suis l'un de ses admirateurs reconnaissants, par la puissante impulsion donnée à la vulgarisation de la *philosophie scientifique* à une époque qui demandait au novateur une grande énergie et un véritable courage moral.

Aux yeux de l'histoire impartiale, un des plus grands bienfaits d'Allan Kardec aura été « en posant, le premier, les bases du spiritisme scientifique », (1) d'avoir contribué pour une très large part à *briser la barrière ridicule élevée entre la science et la philosophie.*

Chacun connaît le résultat du divorce imposé par les programmes de l'enseignement moderne; c'est *un je ne sais quoi d'hybride*, qui fait que la philosophie, ainsi que la science, sont obligées, pour être logiques, de nier tout ce qui ne s'accorde pas avec leur enseignement fragmentaire. De là, fatalement, ces théories sans lien, sans consistance, dont est composé leur édifice particulier.

Allan Kardec, ainsi que les maîtres en théosophie, en occultisme, en magnétisme contemporain, a sacrifié sa vie pour faciliter ce rapprochement indispensable. Ceux qui en douteraient, ou qui ne verraient pas l'utilité de cette union, n'ont qu'à lire le compte rendu du *Congrès spirite et spiritualiste international de* 1889; ils y verront démontré, prouvé, avec l'évidence même, ce qu'on est en droit d'attendre de cette alliance.

Le nom d'Allan Kardec grandira, brillera de plus en plus, à mesure que ses disciples auront enfin séparé l'ivraie du bon grain.

(1) *L'Humanité intégrale.* — Camille Chaigneau.

Depuis quelques années, des systèmes, des théories ont vu le jour, pour supplanter ou anéantir les différentes écoles si brillamment représentées au Congrès international de 1889 ; on démarquait, comme s'il était possible de faire une pareille œuvre sans être aussitôt démasqué.

Ces théories n'étaient pas visibles et leurs partisans n'avaient pas un but inavouable ; c'étaient des personnes fort honorables, qui croyaient agir pour le bien en ne voulant pas se dire spirites, théosophes, occultistes, magnétistes, etc., expressions mal portées. Les sectes religieuses nous faisaient les alliés de Satan, les académies voyaient en nous de futurs pensionnaires des maisons d'aliénés.

Répondons à ces antiques malveillants, que pas une des écoles représentées au Congrès de 1889 n'a eu l'outrecuidance de croire posséder la vérité intégrale. Toutes apprécient les découvertes nouvelles, applaudissent et défendent envers et contre tous les W. Crookes, les Gibier, les Ch. Richet, les de Rochas, les Baraduc, etc., lorsque les tartufes sacrés ou laïques les sifflent.

N'en est-il pas de même pour les efforts généreux de Jules Bois, de Paul Adam, de cette pléiade de « jeunes » qui, en littérature, en philosophie, brisent avec tant de sagesse et d'énergie les moules surannés ? Qui donc plus qu'Allan Kardec a réservé l'avenir, en démontrant que le spiritisme de son temps n'était qu'un *grain de sable*, en comparaison du monument magnifique que l'avenir réserve à l'humanité ?

L'humanité est lasse des négations, de l'égoïsme, de l'orgueil. Elle comprend, suivant le mot de Littré, qu'elle n'a, scientifiquement parlant, ni barque, ni voiles, pour se diriger vers le port de salut. De là ces soubresauts pleins de fièvre ; de là ces révoltes contre la société et contre la vie elle-même.

On a eu raison de dire : « Les sages qui ont fait descendre l'idéal du ciel sur la terre sont tenus, s'ils ne veulent pas être justement *maudits*, de le réaliser. Si, *très rapidement*, on n'arrive pas à donner à tout le monde une existence relativement agréable, les âmes iront droit à la désespérance ou à la révolte. »

L'humanité, répétons-le, ne veut plus rester dans le provisoire. Il faut arriver à bâtir le Temple définitif de la *Vérité* sans épithète, au fronton duquel on devra inscrire ces mots : « QUE NUL N'ENTRE ICI, S'IL N'EST LIBÉRAL ET DE BONNE FOI. »

Eh bien ! qui mieux que les écoles qui ont fait le Congrès de 1889 peut prendre cette initiative ? Congressistes de 1889, reprenons notre place à la tête du progrès et de la fraternité ! Les hommes qui par leur savoir, leur dévouement, dirigent les différentes écoles en question, doivent s'entendre

pour trouver un *modus vivendi* pouvant relier toutes les âmes et tous les cœurs !

Une occasion propice s'offrira en 1900 pour jeter les bases du rendez-vous que le monde entier va se donner à l'occasion de l'Exposition universelle à Paris.

Amo a préconisé la réunion d'un *Congrès* de l'Humanité ; que chacun, non par des paroles mais par des actes aide à réaliser ce Congrès, où tous les hommes, quels qu'ils soient, auront au même degré leur plàce sans distinction de classe ni d'école.

L'homme, ne l'oublions plus, est, quoi qu'en disent les évolutionnistes matérialistes « d'une nature originairement bonne », pour me servir de l'expression des grands philosophes chinois dont M. de Lanessan a donné les magnifiques conceptions (1).

Il faut donc, pour forcer les hommes à se débarrasser du « vieux mensonge », les unir dans une même pensée de FRATERNITÉ.

A ce Congrès, on devra, la science en main, — car sans science, rien n'est durable et, par conséquent, rien n'est réellement bon, — désigner au nouveau siècle la voie dans laquelle il devra s'engager, pour éteindre à jamais les haines et en même temps satisfaire les cœurs.

Alors, surpris, charmé, emporté d'une sainte exaltation, on se dira : La plupart de nous étaient des frères ennemis ; chacun parlait un langage différent, voyait la vie en égoïste et nous nous entendons, nous parlons une même langue, nous sommes transportés de joie en découvrant que nous sommes frères (2). »

Les spirites et les spiritualistes modernes, les Théosophes, Occultistes, Swedenborgiens, Magnétistes, Esséniens, etc., etc., ceux pour qui l'âme n'est pas une abstraction, mais une glorieuse certitude ; ceux qui n'ont pas le hasard pour Dieu, serviront de trait d'union entre les religions qui ont tout sacrifié à l'âme, et l'école matérialiste qui a tout sacrifié à la matière.

L'*abstraction* a fait ennemies la religion et la science. La réalité les réconciliera.

De leur réconciliation naîtra cette puissance invincible : La science de l'âme unie à la science de la matière ; l'homme intégralement étudié sous toutes ses faces, l'humanité ramenée dans la voie de la justice et de la vérité.

SURSUM CORDA ! F. BOUVÉRY.

(1) *La Morale des Philosophes chinois* (Alcan, éditeur).
(2) Wagner.



Le premier petit-fils de M. P.-G. Leymarie a fait son entrée dans le monde terrestre le 31 mars 1896, jour de la désincarnation du grand philosophe Allan Kardec. Que le maître veille sur le petit Jean Gacon !

APPARITION D'UN MARI A SA FEMME

Cher Monsieur Leymarie,

Nous le savons, par la communion de pensées les hommes s'assistent et en même temps, ils aident les esprits et en sont secourus.

Les rapports du monde visible et du monde invisible sont aussi collectifs, par conséquent plus profitables aux masses et aux individus.

La communion de pensées établit la solidarité ; celle-ci est la base de la fraternité.

Chaque individu travaille non seulement pour lui, mais aussi pour ses semblables ; en étant à l'œuvre pour tout le monde chacun trouve fraternellement son compte.

Chose bien naturelle, l'égoïsme est en opposition avec ces saines idées.

Grâce au spiritisme, nous pouvons comprendre la puissance et les effets de la pensée collective ; en expérimentant on a acquis cette connaissance, que les esprits reçoivent les pensées bienveillantes, elles s'élèvent vers eux ; comme des ondes de parfum.

Les malheureux éprouvés par les déceptions, les revers de la vie terrestre et à l'état d'esprit désincarnés, éprouvent un véritable soulagement, fait qui nous prouve la grandeur et la bonté de l'organisateur suprême.

Toute réunion religieuse, de quelque culte que ce soit, est fondée sur la communion de pensées; là elle exerce toute sa puissance, le but étant le dégagement de la pensée des étreintes de la matière.

La plupart des réunions religieuses, pour s'être écartées de ce principe en faisant de la religion une question de forme, font consister leur devoir dans l'accomplissement de la forme, se croyant quitte envers l'éternel et les hommes dès qu'elles ont pratiqué une formule.

Il en résulte que chaque individu va dans les lieux de réunions religieuses avec une pensée personnelle, égoïste, pour son propre compte, sans aucun sentiment de confraternité à l'égard des autres assistants; au milieu de la foule il est isolé, ne pense au ciel que pour lui.

Assurément Jésus ne l'entendait pas ainsi, quand il disait : « En quelque « lieu que se trouvent deux ou trois personnes assemblées en mon nom, « je me trouverai au milieu d'elles. » (St-Mathieu Ch. XVIII, v. 20).

Se réunir au nom de Jésus veut dire avec une pensée commune; cette réunion, elle peut être sans l'assimilation de sa doctrine. Or, le principe fondamental de sa doctrine, c'est la fraternité, l'esprit de justice, la charité en pensée, en paroles et en actions.

Si les réunions religieuses s'écartent trop souvent de ce but primitif, la communion fraternelle de pensée, si l'enseignement qui est donné ne suit pas toujours le mouvement progressif de l'humanité, c'est que les hommes n'occomplissent pas tous les progrès à la fois. Ce qu'ils n'ont pas fait dans une période, nécessairement ils le feront dans une autre; en voyant les lacunes qui existent dans leurs institutions, ils les rempliront lorsque le moment sera venu.

Ce qui fut bon à une époque, vu le degré du développement moral, devient insuffisant dans un état plus avancé et les esprits rétabliront le niveau. Le spiritisme est le grand moteur du progrès en tout sens, il marque une ère de rénovation.

Le lien établi par le spiritisme est essentiellement moral; il relie les cœurs, il identifie les pensées, les aspirations et n'est pas seulement un fait d'engagement matériels qu'on brise à volonté, ou l'accomplissement de formules qui parlent aux yeux plus qu'à l'esprit.

L'effet du lien moral établi par le spiritisme est d'établir entre les hommes qu'il unit, comme conséquence de la communauté de vues et de sentiments, la charité, la justice et la solidarite, l'indulgence et la bienveillance mutuelles.

Allan Kardec, dont le système philosophique surpasse par sa haute moralité celle de tous les systèmes philosophiques, offre un point d'appui, le levier de la foi raisonnée qui doit tôt ou tard faire progresser l'humanité.

Au mois de novembre 1895 j'étais pour affaire à Odessa; je pris le train à Kublicz et changeai de train à Wapniarka ou je rencontrai l'un de mes collègues de l'Université de Dorpat M. André Z... que je n'avais pas vu depuis 1885. Nous causâmes de nos études, de nos camarades, des professeurs qui nous enseignaient la chimie, les mathématiques, etc., nous causâmes du célèbre professeur Dragendorff, qui nous enseignait la toxicologie.

Ensuite je lui demandai des nouvelles de la santé de son vieux père, que je connaissais bien avant nos études à Dorpat.

M. André Z... répondit: « Mon père est mort il y a deux ans. Tu le sais, « je ne suis pas superstitieux étant du même avis que Haeckel, Büchner, « Carl Vogt etc. Cependant je suis honteux de te faire part d'une histoire « qui m'a donné à penser.

« J'habitais Horsdiszcze, avec mon père; ma mère se trouvait à Jampo « (Podolie). Mon père mourut subitement, foudroyé par l'apoplexie, le

« 20 novembre 1893, à 150 verstes environ de l'endroit où habitait ma « mère ; pour lui apprendre ce triste événement, je pris le train à Horo- « diszcze fort tourmenté pendant tout mon voyage sur la manière d'annon- « cer cette nouvelle lugubre à ma pauvre mère âgé de 68 ans, toute « secousse pouvant avoir pour elle des suites funestes à cet âge.

« J'arrivai vers 6 heures du soir, par une sombre journée de novembre « et j'entrai dans la maison ; j'eus à peine le temps d'ôter mon pardessus « dans le vestibule, lorsque la porte de la salle à manger s'ouvrit brusque- « ment et ma mère accourut à ma rencontre, en disant : « André, je sais que « tu m'apportes la nouvelle de la mort de ton père. »

« Très surpris, je lui demandai par quelle personne elle avait appris cette « nouvelle, sachant bien que personne de mon entourage ne la lui avait « télégraphié ; ma mère répondit : Le 20 novembre, vers 5 heures du soir, « je prenais le thé avec trois personnes de nos connaissances, et me levai « de table pour chercher des confitures qui se trouvent dans l'armoire du « garde-manger ; je passais par le corridor sombre, lorsque, tout à coup, « ton père m'apparut en m'appelant Sophie ! Sophie ! il avait l'air anxieux « et malade, était vêtu de blanc. Nullement effrayée, mais grandement « étonnée, je voulus aller vers lui lorsqu'il disparut rapidement ; je n'eus « pas le temps de faire un pas vers lui.

« Je compris alors, que j'avais eu une apparition et pensai que c'était « celle de ton père qui était mort. »

Tel est le récit exact de ma mère ; cette histoire, mon cher Joseph, est une énigme pour moi. Si quelque autre que ma respectable mère m'eût raconté une histoire pareille, à dormir debout, je n'y aurais pas cru ; mais elle venait d'une femme qui n'a jamais menti de sa vie, qui relatait ce fait avec tous les détails et je fus obligé de me rendre à l'évidence, et de dire, avec Shakspeare : « There are more things in Heaven and Earth, than are dreamt of in your philosophy. »

Veuillez agréer, cher Monsieur Leymarie, l'expression de mes sentiments bien dévoués. Votre F. E. S. JOSEPH DE KRONHELM.





FRAGMENTS DE VÉRITÉS OCCULTES

APPENDICE A. DU DÉVACHAN

Voir la *Revue* de mars 1896.

Le catéchisme bouddhiste du colonel R. S. Olcoot, approuvé par le grand prêtre de Ceylan et écrit sous l'inspiration directe de son Guru (maître spirituel) donne la définition suivante de la différence entre les deux mots *individualité* et *personnalité* :

Après y avoir mûrement réfléchi, j'ai remplacé le mot *individualité* par celui de *personnalité*.

Les apparences successives, sur une ou plusieurs terres, ou « descentes en génération » des parties tanhaicalement cohérentes (Skandhas) d'un être quelconque, forment une suite de personnalités.

A chaque naissance, la personnalité diffère de celle de l'existence précédente, et de celle de l'existence suivante :

Karma, le *deus ex machina*, se travestit tantôt dans la personnalité d'un sage, tantôt en celle d'un artisan, et ainsi de suite, jusqu'à épuisement de la succession des naissances.

Les personnalités changent, mais le lien qui les relie reste *toujours le même*.

Ce bien est donc individuel ; c'est une ondulation individuelle et vitale, commencée dans le Nirvana, ou coté subjectif de la nature, absolument comme l'ondulation de lumière ou de chaleur passant par l'éther, a commencé à sa source dynamique ; *l'individualité*, sous l'impulsion de *Karma*, et la direction créatrice de *Tanha*, poursuit sa carrière au travers de la nature objective et tend à retourner au *Nirvana*.

M. Rhys Davids appelle ce qui passe de personnalité à personnalité en suivant la chaîne de l'individualité, *caractère* ou *faire*.

Le caractère n'étant pas simplement une abstraction métaphysique, mais la somme des qualités mentales et des propensions morales, ne suffirait-il pas pour éviter l'expédient désespéré de ce mystère, de considérer l'ondulation vitale comme individualité, et chaque nouvelle série de manifestations ante-natales comme une personnalité séparée.

Un bouddhiste dirait, l'individu parfait est un bouddha ; c'est la floraison très rare, mais sans la moindre admission de surnaturel dans l'humanité.

Des renaissances en nombres immenses (quatre Asankheyyas et cent mille cycles. Tausbool et Rhys Davids. Histoires de naissances bouddhistes, page 13), étant nécessaires pour faire d'un homme ordinaire un bouddha, et la ferme volonté d'en devenir un existant dans chacune des renaissances successives, on se demande quel nom donner à l'identité qui déploie cette volonté et cette persévérance ?

Caractère ? ou *individualité* ; une individualité qui ne se manifeste que partiellement, à chaque naissance, mais se compose de fragments de toutes ces naissances.

La négation de l'âme par Bouddha (voyez Sanyutto Nikaya, dans le Sutta Pitaka), se rapporte à la croyance erronée en une personnalité indépendante et transmissible ; une entité pouvant passer de naissance en naissance sans subir de changements, aller dans tel endroit ou en sa qualité d'entité parfaite, elle pourrait jouir ou souffrir éternellement. Et il démontre clairement que la conscience du *Moi je suis Moi* comme chose permanente, est logiquement impossible, parce que ses constituants élémentaires changent continuellement et que le *Moi* d'une naissance diffère du *Moi* d'une naissance suivante.

Tout ce que j'ai trouvé dans le bouddhisme confirme la théorie de l'évolution graduelle de l'homme parfait, du Bouddha au travers des renaissances sans nombres. Celui qui ainsi finit par devenir un Bouddha, ou qui parvient à atteindre le quatrième degré de Dhyana ou développement mystique dans une des naissances précédant la dernière, se souvient alors de toutes les vies qu'il a passées.

Dans le Jatakattahavannana, si bien traduit par M. Rhys Davids, une expression souvent répétée semble confirmer cette idée : *Le saint révéla alors une circonstance cachée par le changement de naissance.* Le jeune bouddhisme croyait fermement à la permanence des reflets dans l'Akasa et à la puissance capable de les y déchiffrer, à laquelle l'homme pouvait parvenir par l'*illumination* ? (p. 54-57).

Appendix B.

La question ayant été adressée à nos maîtres : *Les occupations dans le Devachan ne sont-elles pas sujettes à changements ? N'est-ce qu'un seul moment de sensation terrestre qui est ainsi prolongé indéfiniment* ? La réponse qu'ils ont donnée est négative. Non, le *Devachan* n'est pas une condition monotone, dans laquelle deux ou plusieurs moments de sensations terrestres sont indéfiniment perpétuées, prolongées durant des œons (des cycles).

Cela serait contraire à toutes les analogies et opposé à la loi qui régit les causes et les effets et qui veut que les résultats soient toujours proportionnels aux énergies précédentes.

Il y a deux champs dans lesquels les manifestations causales peuvent agir, ce sont l'état objectif et l'état subjectif.

Les énergies les moins élevées, qui agissent sur les états les plus denses de la matière, se manifestent objectivement dans une nouvelle vie physique d'une nouvelle personnalité ; elles évoluent dans le grand cycle de l'individualité en progression ; ce sont que les activités morales et spirituelles dont les effets ont lieu dans le *Devachan*.

La pensée et l'imagination n'ayant pas de bornes et étant par conséquent capables d'infinies variations, comment supposer que la monotonie puisse s'y produire ? Il est bien peu de personnes dont la vie fut entièrement destituée d'affection, d'amour ou de prédilection plus ou moins intense pour des occupations quelconques, qui n'aient le partage d'un séjour d'une certaine durée dans le *Devachan*.

Ainsi, par exemple, tandis que les vices, les attractions physiques d'un grand philosophe, ami infidèle et égoïste, produiront comme résultat dans une nouvelle naissance une intelligence encore plus haute, mais aussi un grand misérable recevant la rétribution de toutes les causes produites par son ancienne *Karma*, il n'est pas possible que l'intervalle qui sépare les deux vies ne soit qu'un temps passé dans l'inconscience absolue.

Une inactivité, telle que la décrit la théologie, par laquelle les âmes parties attendent dans une espèce de catalepsie mentale le jour du jugement, n'existe pas. Les causes produites par l'énergie mentale et spirituelle étant plus grandes et plus importantes que celles qui sont créees par une impulsion physique, leurs effets en bien et en mal sont relativement plus grands.

La vie sur notre terre, ou sur d'autres planètes, ne présentant pas de milieu pour de pareils effets — il faut qu'ils se produisent — soit dans le *Devachan*, soit dans *Avitchi* (1). Ainsi, Bacon, dont un poète a dit qu'il était *le plus brillant, le plus sage et le plus méprisable des mortels*, pourrait se réincarner comme un homme d'argent rapace, mais doué d'une haute intelligence ; quelque développée que fût celle-ci, d'ailleurs, elle ne trouverait certes pas tel milieu où le fondateur de la philosophie moderne pût être récompensé selon ses mérites.

Ce ne serait que le fin avocat, l'attorney général corrompu, l'ami ingrat et le Lord chancelier corrompu qui, dans l'influence de *Karma*, trouverait la rétribution méritée dans son nouveau corps.

(1) Les états inférieurs du *Devachan* s'entremêlent peu à peu avec ceux du Avitchi.

Mais que deviendrait Bacon, le penseur incomparable, dont la recherche philosophique des problèmes les plus abstraits de la nature a été la première et la dernière affection ? où irait ce géant intellectuel, une fois débarrassé de sa nature inférieure ? les effets de cette magnifique intelligence, sont-ils simplement voués à l'annihilation ? Certainement non.

Le *Devachan* est le champ où les énergies spirituelles et morales trouveront à se déployer.

Ses plans grandieses de réformes morales, ses recherches si abstraites des phénomènes naturels, toutes les aspirations divines et spirituelles qui ont formé la plus brillante partie de sa vie porteraient des fruits dans le *Devachan* ; et l'entité abstraite, connue autrefois comme Francis Bacon, dans une incarnation future ne sera peut-être qu'un misérable usurier.

La création propre de Bacon, son Frankenstein, fils légitime de sa *Karma*, passera le temps dans ce monde intérieur, sa propre création également, en jouissant des effets des grandes causes bienfaisantes et spirituelles semées durant sa vie ; il aurait ainsi une existence pure et spirituellement consciente, un songe d'une réalité vivante, jusqu'à ce que sa Karma étant satisfaite dans cette direction, et la force de projection étant épuisée, l'être puisse passer dans un nouveau milieu pour la création de causes, soit dans le même monde, soit dans un autre, et cela d'après le progrès qu'il aura accompli...

Il résulte de tout ceci que les occupations dans le *Devachan* sont soumises à des changements ; cette vie de rêves est simplement le résultat, la moisson des genres psychiques tombés de l'arbre de l'existence physique dans nos moments d'espoir et d'illusions ; rares aperçus de jouissances et de bonheur étouffés sur le sol ingrat de la Société, mais florissant dans l'aube rosée du *Devachan*, pour atteindre leur maturité sous son ciel toujours fertile.

Lors même qu'un homme n'aurait qu'un seul moment d'expérience idéale, ce ne pourrait pas être la prolongation indéfinie de ce seul moment.

Cette note unique, tirée de la lyre de la vie, formerait la note principale de l'état subjectif de l'être ; elle produirait des demi-tons et les harmonies innombrables d'une fantasmagorie physique ; et là, derrière le voile de Maya, l'initié en apercevrait les vaporeuses et apparentes déceptions, car il aurait appris le grand secret qui lui permettraient ainsi de pénétrer profondément dans *l'arcane de l'être...*

Appendix G.

Ceux qui feraient cette objection maintiendraient simplement une impossibilité, un rapport des entités dans le *Devachan* qui ne peut avoir lieu que durant l'existence physique ! Deux âmes sympathiques, toutes les deux dé-

sincarnées, créeront chacune leurs sensations qu'elles feront, à cause de cela, partager à l'autre.

Pour elles, cela paraîtra tout aussi réel que si elles étaient encore de ce monde. Cela n'empêche pas que chacune d'elles est dissociée de l'autre, en ce qui concerne une association personnelle ou corporelle, la seule que dans ce monde nous admettions comme actuelle ; pour l'habitant du *Devachan*, une telle association ne pourrait pas même exister comme une illusion ; un corps physique, ou même, le *Mayavi-rupa* est tout aussi invisible pour les sens spirituels, qu'eux-mêmes le sont pour les sens physiques des personnes qu'elles ont le plus affectionnées sur la terre.

Ainsi, quand même l'un des deux serait vivant, et tout à fait inconscient à son état de veille de ces rapports, cela n'empêcherait pas que pour le *Devachan* ils ne fussent absolument réels.

Quel compagnonnage actuel pourrait-il jamais y avoir, autre que celui que nous avons décrit comme purement idéal, entre deux entités subjectives qui sont même moins matérielles que cette ombre éthérée nommée *Mayavi-rupa* ? Refuser d'admettre ceci, parce qu'alors on serait *trompé par la nature*, et l'appeler *une trompeuse sensation de jouissance qui n'a aucune réalité*, c'est se montrer incapable de comprendre les conditions de vie, et d'être en dehors de notre existence matérielle.

Comment serait-il possible de faire la même distinction dans le *Devachan*, c'est-à-dire, en dehors des conditions de la vie terrestre, entre ce que nous nommons une réalité et une représentation artificielle de cette même réalité dans notre monde ? Le même principe ne peut être appliqué dans les deux cas.

Est-il concevable que ce que nous nommons une réalité, dans notre état physique et corporel, soit dans les mêmes conditions une actualité pour l'entité désincarnée ?

Dans ce monde, l'homme est double en ce sens qu'il est composé de matière et d'esprit ; de là, la distinction naturelle faite par son intelligence qui entreprend l'analyse de ses sensations physiques, de ses perceptions spirituelles, et qui distingue entre l'actualité et la fiction ; même dans cette vie les deux groupes de facultés se font constamment équilibre, et chaque groupe, quand il domine, considère comme une fiction ou une désillusion ce qui, pour l'autre, est de toute réalité.

Dans le *Devachan*, notre *Ego* est devenu une entité mentale et spirituelle ; ce qui n'était qu'un rêve, qu'une fiction, et n'avait qu'une existence illusoire devient alors la seule *réalité* possible ; ainsi, supposer la possibilité d'une autre réalité pour un *Devachané*, c'est soutenir une absurdité, une idée anti-philosophique au dernier degré.

On nomme actuel, ce qui est exécuté *de facto* : *la réalité d'une chose est prouvée par son actualité.* Tout ce qui est artificiel n'ayant pas d'existence possible dans le *Devachan*, il en résulte, logiqnement, que là tout est actuel et réel ; que le sixième principe, ou âme spirituelle, domine les cinq principes inférieurs durant la vie de la personnalité ; et bien que, par la dissolution du corps il soit tout à fait séparé des principes les plus grossiers, il est toujours *Arupa* et n'est pas tenu à une place avec un horizon limité autour de lui ; qu'il soit dans ou hors de notre corps, il est toujours distinct et n'est pas borné.

Si on nomme l'expérience du *Devachan* une tromperie de la nature, alors on ne devrait jamais appeler réalité aucun des sentiments abstraits qui appartiennent à notre âme la plus haute, tels qu'une perception idéale de la beauté, celle d'une profonde philantropie, celle d'amour, etc. ainsi que toute autre sensation spirituelle qui pendant cette vie a produit en nous une joie ou une douleur immense.

Appendix D.

Devachan est un état, et non une localité, tout comme *Avitchi*, son antithèse, qu'il ne faut pas confondre avec l'Enfer.

La philosophie ésotérique Bouddhiste, compte trois principales *lokas*, savoir : 1° Kama loka, 2° Rupa loka, 3° Arupa loka, qui se traduisent par, 1° monde de désirs et de passions, de désirs terrestres innassouvis, le séjour des écorces et des victimes, des élémentaires et des suicidés : 2° le monde des formes, c'est-à-dire, d'ombres plus spirituelles, ayant une forme et étant douées d'objectivité, mais n'ayant pas de substance ; et 3° le monde sans formes, l'incorporel, puisque ceux qui l'habitent ne peuvent avoir ni corps, ni forme, ni couleur pour nous autres mortels, et dans le sens que nous donnons à ces termes.

Telles sont les trois sphères de spiritualité ascendante, dans lesquelles les différents groupes d'entités subjectives et semi-subjectives sont attirées. Il n'est pas encore temps de parler des deux dernières sphères et nous nous bornons donc à parler de la première, c'est-à-dire de *Kama Loka*. C'est de là que tous, excepté les écorces qui restent, les suicidés, et les victimes qui ont subi une mort violente et prématurée, vont en suivant leurs attractions et leurs pouvoirs, soit dans l'état du *Devachan*, soit dans celui d'*Avitchi*, lesquels deux états forment les subdivisions sans nombre de *Rupa* et de *Arupa-loka* ; ceci veut dire que de pareils états ne varient pas seulement en degrés, ou dans l'aspect qu'elles présentent à l'entité sous le rapport de la forme, de la couleur etc., mais qu'il y a une quantité innombrable de ces états, tous différents en spiritualité progressive, et en intensité de senti-

ment ; cette chaine est ininterrompue, et va de l'état le plus inférieur dans le *Rupa*, jusqu'à celui qui est le plus exalté dans le *Arupa loka*.

On ne doit pas oublier que *personnalité* est synonyme de limitation et que plus les idées d'une personne sont égoïstes, plus elles sont étroites, plus cette personne adhérera aux spères inférieures de l'être ; plus prolongé sera son séjour dans le monde de relations sociales égoïstes.

Appendix E.

Avitchi est pour ainsi dire un état de la méchanceté la plus idéalement spirituelle de quelque chose s'approchant de la magnifique description de Lucifer par Milton. Il est clair que peu de gens sont capables d'y atteindre et ainsi l'avenir réservé à la grande majorité est le *Devachan*.

A ceux qui diraient que s'il en est ainsi les règles de l'harmonie et de l'équilibre sont violées, et qu'il n'est pas donné satisfaction à la loi de Rétribution et d'impartiale et implacable justice, nous répondrons *que cela n'est pas le cas*. « *Le Mal* est le fils ténébreux de la terre (matière), et *le Bien* la gracieuse fille du Ciel (ou esprit), a dit le philosophe chinois ; il s'ensuit que le lieu approprié aux punitions provoquées par la plupart de nos fautes, est la terre, l'endroit où elles sont nées et se sont développées.

Il y a sur notre monde bien plus de mal apparent et relatif que de mal réel, et il n'est pas donné aux *hoi polli* d'atteindre tous les jours l'éminence et la fatale grandeur d'un *Satan*.

Voyez les notes des articles : La mort par Eliphas Levi (*Théosophiste* d'octobre, Vol. III) ; la réponse de l'éditeur à l'article, la mort et l'immortalité (*Théosophiste* de novembre, page 28), et ce qu'a dit l'auteur en parlant de ceux qui sont immortels dans le bien par leur identification avec Dieu (ou Bien), ou immortels en mal, par leur identification avec Satan (le Mal).

Quoique en général cette règle ne s'applique qu'aux sorciers, c'est-à-dire aux initiés de la Magie noire, véritables initiés et fils du mal, connus généralement sous le nom de « Frères de l'Ombre », néanmoins il y a des exceptions à cette règle comme à toute autre.

Quelquefois des hommes atteignant le paroxysme du mal deviennent inconsciemment des sorciers ; ils s'identifient avec Satan, et alors c'est *Avitchi* qui les attend. Heureux encore s'ils évitent ainsi une punition pire, une loka d'où jamais voyageur n'est revenu, où, une fois absorbé par elle nul n'a pu continuer son chemin ! (*A suivre.*)

LES VOIX DU TOMBEAU

SONNET

Sur le cercueil d'un enfant.

Petit bébé qu'on recouvre de terre,
Tout blanc, tout blanc comme un lys tôt fané,
Pour l'autre monde enfant te voilà né ;
Tes yeux naïfs s'ouvrent au grand mystère.

De l'infini ton cœur se désaltère,
Loin de ton corps de chair abandonné.
Le peu de temps que tu fus incarné
Lava ce cœur du péché délétère.

Envole-toi parmi les séraphins,
Tu vas couler là-haut des jours sans fins,
Jours lumineux que jamais rien ne voile.

Ange du ciel que le ciel nous a pris,
Au firmament mystique des esprits
Ton pur esprit luira comme une étoile.

Paris, avril 1896. JULIEN LARROCHE.

DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE UNIVERSEL ILLUSTRÉ





L'ANGE GABRIEL

Les beaux jours du diacre Paris sont revenus, la rue Paradis a remplacé le cimetière de Saint-Médard ! *Le mysticisme* avait bel et bien été enterré au nom des sciences positives et néantistes et il semble s'être multiplié d'autant plus qu'il fut violemment comprimé.

En vérité le *merveilleux* n'a jamais eu plus de prosélytes fidèles ; semblable à une force que rien n'arrête, il tend à briser tous les obstacles et les partis pris.

Avec M. Auzanneau, mon vieil ami, nous avons fait notre interview à l'*Ange Gabriel*, descendu à Paris chez *Mlle Couèdon*, pour s'y bien installer ; il y attire le sceptique parisien, aussi la masse des curieux provinciaux et étrangers, cela par milliers ; ce dont nous avons été les témoins ne méritait pas cet excès étrange de curiosité. *L'ange* nous a débité de purs enfantillages, en termes amphigouriques dignes des tireuses de cartes de nos foires lesquelles prédisent tant de choses futures et irréalisables que chacun en peut autant imaginer.

Mlle Couédon, suggestionnée ou auto-suggestionnée est dans ce cas ; elle en est la victime. Là, point d'intervention d'esprit sérieux, et devant l'engouement du public, comme un chercheur consciencieux, j'ai fait ma petite enquête dont voici le résultat :

En Bretagne, ou sont nés les Couedon, chacun croit facilement aux anges ; l'inspirée communie une fois par semaine, cela elle l'affirme. Elle a pendant longtemps fréquenté une brave dame qui prétendait aussi avoir des relations suivies avec l'*Ange Gabriel*, et peu à peu il y eut entraînement et auto-suggestion. Mlle Couédon a cru ou on lui fit croire qu'elle était une nouvelle Bernadette Soubirous. Un journal bien connu n'a vu dans ce cas de voyance qu'une bonne *farce* à faire à la *République des francs-maçons*, le reste aisément se devine.

Il se peut que parfois il y ait intervention d'esprit dans le cas de Mlle Couédon ; actuellement elle peut être sous cette influence, vu l'entraînement où on la met ou se met elle-même. Les religieuses dont nous

parlent les prêtres, visitées par la Vierge ou des saints, sont dans ce même état.

Hommes de science qui avez considéré comme *fous* et *charlatans* les spirites et les magnétistes, votre manque d'impartialité est cause de *l'emballement* de cette foule ; en étudiant la science nouvelle, vous eussiez pu en instruire sagement qui vous écoute, et la folie caractéristique de cette masse de curieux ne fût point venue vous émotionner, vous forcer à en méditer, après coup. Les vérités déplaisantes ne disparaissent pas d'un coup de plume, et si vous avez des yeux et des oreilles pour voir et entendre, écoutez avec sagesse ce *merveilleux* banni de vos écoles, pour le connaître sagement ; il règne sur les âmes, jamais il ne fut plus demandé.

Un imprésario me disait que les concerts spirituels attirent plus qu'autrefois. Les libraires vendent tout ce qui traite du merveilleux, c'est l'article préféré. Souhaitons que nos académies adoptent et encouragent les investigations dans le champ de la spiritualité, pour ne plus voir ce spectacle scandaleux de gens qui courent après les élucubrations étranges de *l'ange Gabriel.*

F. Bouvéry.

NÉCROLOGIE : DISCOURS DE M. LAFORGUE

PRÉSIDENT DU CERCLE DE LA MORALE SPIRITE, A TOULOUSE

Citoyennes, citoyens, sœurs et frères : Ami de cinquante ans et modeste compagnon de luttes de celui qui fut le citoyen Delprat, je ne puis laisser fermer cette tombe sans rappeler les péripéties de sa longue vie.

Il était le fils d'un modeste ouvrier qui, aux jours des dangers de la Patrie, avait pendant quatorze ans sur les champs de bataille de l'Europe accompli son devoir de citoyen et de patriote en défendant la France et la liberté. Elevé au champ d'honneur du travail et de l'épreuve, ce vieux soldat ne put donner à son fils qu'une éducation virile, honnête et généreuse.

Le jeune Delprat, ami de tout ce qui est grand et généreux, écolier intelligent et studieux, était aimé des maîtres instituteurs de l'école mutuelle laïque d'alors.

En grandissant, le jeune Delprat voulut approfondir les idées qui germaient alors ; il s'initia aux doctrines qu'enseignaient et propageaient les grands maîtres qui, de 1840 à 1848, enseignèrent aux masses ouvrières quels étaient leurs devoirs et aussi leurs droits.

C'est ainsi qu'il devint le disciple des Cabet, Fourrier, Pierre le Roux, Proudhon. Rappeler ces prémices, c'est rappeler avec quel enthousiasme Delprat vit proclamer la République de 1848 ; c'est avec amertume et douleur qu'il vit en 1852 écarter cette République par l'empire. Ceux qui ont vécu à cette époque ont pendant vingt ans souffert toutes les angoisses, toutes les douleurs et les tristesses inhérentes à leur état d'âme; et ceux-là seuls sont à même d'apprécier les bienfaits de la liberté, puisque, en son nom, nous honorons librement la mémoire du penseur dont l'instrument de manifestation gît sous ce drap, tandis que son Moi, symbole de vie, fut



aussi le symbole d'une fière indépendance pendant la première partie de sa vie.

Dans sa seconde partie, pendant que régnait l'empire, il se produisit dans le monde entier un fait plein de grandeur qui devait faire naître les plus sérieuses sympathies. Je parle du spiritisme, manifesté d'abord aux Etats-Unis d'Amérique, vers 1848, pour franchir les mers et pénétrer en France, en Angleterre, en Europe et dans le monde entier. Sa propagation se fit avec la vitesse de l'électricité.

Ce nouveau venu révélait des idées nouvelles sur la vie, sur la mort, à l'aide de manifestations non admises par les penseurs, les savants et les philosophes.

De ces manifestations est sortie une doctrine consolante et régénératrice, et grâce à la clairvoyance, à la logique d'Allan Kardec, le spiritisme est devenu une science d'observation et de fusion sociale, puisque, par le raisonnement, il nous démontre la corrélation qui existe entre la vie de l'homme matériel qui vit sur la terre et la vie de l'être spirituel qui vit dans l'espace.

Cette doctrine nous apprend enfin que l'homme fait lui-même la situation où il se trouvera au moment de la dissolution de son corps. Il est l'artisan de son devenir.

Elle nous apprend que nous sommes immortels, et que de réincarnation en réincarnation, nous acquérons progrès sur progrès, science sur science; que de perfection en perfection, nous deviendrons tous dans le temps et dans l'espace des esprits lumineux, pleins de bonté et d'amour.

Dès que nous posséderons la suprême science du bien, nous aurons acquis la toute-puissance. C'est ce que nous enseigne le spiritisme, ce dont il nous assure la possession si nous savons devenir complètement les serviteurs de la justice.

Delprat fut un adepte, un propagateur ardent du spiritisme; je fus initié par lui et personnellement je lui dois de la reconnaissance pour le bien moral qu'il m'a procuré.

Je vous prie d'adresser vos bonnes pensées à l'Esprit Delprat pour l'aider à briser les liens qui peuvent encore le tenir attaché au corps charnel et lui permettre ainsi de mieux chercher de plus lumineuses vérités, tout ce qui émancipe et grandit l'esprit par la connaissance rationnelle du beau, du juste et du bon, répandus dans l'immense univers par le grand Etre; disons-lui tous un Au Revoir.

A la famille de notre ami, si éprouvée par cette perte, toutes nos sympathies. Comme nous ils doivent méditer et espérer.

N. D. L. R. Quelle belle et riche nature que celle de notre vieil ami Delprat, si dévouée, si ennemie du mal, toujours anxieuse du mieux en ses rayonnements vers les humbles qui souffrent. Esprit libre, vas dans ton milieu, vers les serviteurs et propagateurs de doctrines rationnelles et scientifiques; que ta mémoire soit bénie.

M. et Mlle Matrat nous préviennent que leur père est décédé à Cognac le 19 mars, à l'âge de 83 ans, conservant ses idées et ses croyances jusqu'au dernier soupir. Ce spirite de la première heure a quitté la terre avec joie, car le départ de sa bien-aimée femme, décédée il y a deux ans, à l'âge de 83 ans, l'avait laissé triste et avec le désir bien raisonné d'être heureux de la rejoindre.

M. Matrat a voulu un enterrement civil d'amis, entouré de ses F. E. S. Sur sa tombe on a lu une très belle communication et des prières spirites ont été dites par les assistants; une foule sympathique écoutait avec recueillement, la joie et la sérénité sur le visage. Chacun a pu constater que la mort chez les spirites était calme et douce; leurs croyances les rendant clairvoyants et fermes. Un adepte a sagement parlé sur la tombe.

A cet honnête homme par excellence, M. Matrat; à ce spirite sage et convaincu, à nos F. E. S. de Cognac, à M. et Mlles Matrat, notre fraternelle et amicale pensée. Qui remplacera le spirite militant que nous saluons avec respect? Les jeunes gens qui cherchent la vérité.

BULLETIN DES SOMMAIRES

DES REVUES ET JOURNAUX SPIRITUALISTE OU QUI ÉCHANGENT AVEC NOTRE REVUE

AVIS. — Nous publierons régulièrement le sommaire des Revues étrangères dont la traduction en Français nous sera envoyé du 15 au 20 de chaque mois. (Une carte postale peut suffire).

Le Messager (Liège). — Magnétisation de Varia, M. SABOUROF (*suite*). — La bi-corporéité, le double, le corps spirituel ou corps astral HORACE PELLETIER. — Causeries sur les mondes, STELLO.

Le Phare de Normandie, ARSÈNE HOUSSAYE ; son opinion sur la science. — L'énigme, L. MENARD. — Dictées médianimiques : L'Evolution ; Aurore de deux âmes sœurs (poésie) ; Société d'études psychiques de Genève, ALBERT LA BEAUCIE. — Conférences au Havre faites par LÉON DENIS, démophile.

La vie d'outre-tombe (Charleroi).— L'Ange Gabriel, les appréciations, CH. FRITZ. — FRANCIS SCHLATTER, médium guérisseur. — Magnétisation de Varia, récit très intéressant tiré du Rébus de St-Pétersbourg et traduit par Mme VVE TOURNIER. — La mort et le sacrifice de Jésus au point de vue spirite, CH. FRITZ.

L'Ame, religion, science et sociolocie (Avignon). — *Sociologie*. Premiers principes, F. CH. BARLET. — Résurrection (poésie), JEAN-PAUL CLARENS. — La Synarchie ou le Gouvernement prochain de l'Europe, RENÉ CAILLÉ. — Le Salut est en vous comte LÉON TOLSTOI.— L'Eglise Invisible (*suite*), R. C.— L'âme. Réponse à Papus, R. C. — Tribune libre: Lettre à Réné Caillé, C. G. — Divers.

La Curiosité (Nice). — De la forme, de la couleur et de l'extensibilité de l'âme, ERNEST BOSC. — Voyage en Astral (*suite*), M. A. B. — A propos du son (communication médianimique), *Diabolisme et Occultisme*, première partie d'un très intéressant article, par ERNEST BOSC. — Le satanisme (communication médianimique M. A. B. — Epilogue de *Voyage en Astral*, M. A. B. (un volume in-12 de 403 pages 3 fr. 50.

L'Humanité intégrale, organe immortaliste (Paris). — Congrès de l'humanité, MARIUS GEORGES. — Lettre à l'humanité intégrale de JULES LERMINA. — Question de nuance ; Lettre explicative de M. Camille Chaigneau à Emile di Rienzi ; cette lettre est, pour ainsi dire, la profession de foi de son auteur. — Arsène Houssaye, par EMILE DI RIENZI. — Naturalisme immortaliste, par J. CAMILLE CHAIGNEAU. — Question de Terme, réponse de M. E. di Rienzi à M. C. Chaigneau. — Les expériences de l'Agnélas ; un cas de changement de personnalité, J. C. CHAIGNEAU.

Le Moniteur spirite et Magnétique (Bruxelles). — Anniversaire de la mort d'Allan Kardec. — Discours de M. Adolphe Frentz. — Progrès, J. BOUVÉRY. — Etat actuel du Spiritisme, A. FRENTZ. — L'Ange Gabriel, J. BOUVÉRY.— Mes croyances et mes aspirations spirites, Dr GASTON DE MESSIMY. — Correspondance anversoise, LÉON LAUREYS.

La Paix universelle. — Le Congrès de l'humanité. — La science de l'amour, AMO. — L'anéantissement, DÉCHAUD. — Evolutions de l'art de guérir, L. D'ERVIEUX. — Faits de fascination chez les animaux, G. DE MESSIMY.— Le Patriarche, feuilleton, par PAUL GRENDEL. — L'Ange Gabriel, AMO. — Anniversaire d'Allan Kardec à Lyon. — Quelques pensées, ALBAN DUBET. — Nous recommandons toujours cette excellente revue qui a son siège, 5, cour Gambetta à Lyon.

La Religion universelle (Nantes).— Souscription pour l'année 1896 ; Un peu de politique, P. Verdad. — La « Résurrection » de A. Jounet, P. Verdad. — Règne de l'Esprit pur, P. Verdad. — La vraie France, Paul de Régla. — L'Amour pur, Amo. — Le Devoir de famille, P.-F. Courtépée.—L'Art ecclésiastique, Mecœnas. — Toasts de notre ami Eugène de Masquart. — Réflexions philosophiques sur quelques articles de la « Religion universelle », Nau. — Etudes sociales, P.-F. Courtépée. — De la bonté, G. de Chantenay.

Le Progrès spirite. — Anniversaire de la désincarnation d'Allan Kardec. — Le mystère, Ludovic Naudeau. — Les Illusions de la Magie, Valentin Tournier. — Phénomènes spirites, fait avéré de télépathie, témoignage d'une clairvoyante au sujet de la séparation du corps psychique au moment de la mort ; Les revenants au Mexique ; Un esprit qui sauve la vie à son frère. — La veillée d'adieu, A. Lecomte. — Comptes rendus des séances.

Le Voile d'Isis (Paris, 11 et 18 mars). — Pierres oculistiques occultes, C. Bourguet. — Les animaux visionnaires. — Une apparition. — Astronomie. — Le portrait de Jeanne d'Arc (brochure 0,30)— L'occultisme chez les Quichuas, par Girgois. — Vision d'un combat (Mercure de mars 1676). — Apparition et vent ressenti.

L'Initiation (Paris, mars). — Partie initiatique : l'Incarnation de l'Elu par Papus.— Enquête sur les rayons: les rayons invisibles, Papus. — Les rayons X et la science occulte, Sédir. — Les rayons X et la radiographie, Baglis. — Partie philosophique : Changement de personnalité, A. Lecomte. — Partie littéraire : Le rêve de Krihsna Yoga, Maurice Largeris.

El Vessillo spiritista (Verselli, Italie) Soyez chrétiens. — Nouvelles adhésions à l'Union Kardéchienne. — Groupes spirituels et jugements auxquels ils sont assujettis.— Encore des photographies spirites. — Phénomènes photographiques.— Comment l'âme s'élève vers Dieu. — Une lettre de l'ex-prêtre H. Loyson.— Les séances d'Eusapia à l'Agnelas. — Deux conférences scientifiques sur l'hypnotisme. — Télépathie, dédoublement. — Rêve, hallucination ou télépathie? — Révélation médianimique.

Le Journal du Magnétisme (Paris). Les grands magnétiseurs, par H. Durville (portrait de Deleuze). — Photographie des effluves magnétiques du corps humain. — 56e conseil pratique. — Phénomène de lucidité à travers les corps opaques, Dr G. de Messimy. — Le principe vital dans le composé humain, G. de Massue. — Le globe terrestre est imprégné de magnétisme, H. Pelletier. — Les suggestions criminelles, Rouxel. — Revue thérapeutique.

La librairie Paul Ollendorff vient de faire paraître une *Revue générale internationale*, scientifique, littéraire et artistique, édition de grand luxe, un numéro tous les deux mois en un fort volume de plus de 200 pages grand in-8° jésus, avec un très grand nombre d'illustrations des meilleurs artistes français et étrangers.

Un an : Paris, 25 francs; Départements, 27 fr. 50; Etranger, 30 francs; le numéro 5 francs.

Sommaire du premier numéro : Le mouvement intellectuel international. — L'art de lever les plans, par M. le colonel Laussedat, de l'Académie des sciences. — Documents de l'époque mongole des XIIIe et XIVe siècles, par le prince Roland Bonaparte. — Le cheval russe, par M. Jean de Mœrder. — l'Alcoolisme le monopole de l'alcool en France et à l'étranger, par M. Emile Alglave. — Le Chrysanthème, par M. de Vilmorin. — Les communautés de famille en France, par François Escard. — La voile et la vapeur dans la marine marchande de tous les pays, par M. Gaston Dujarric. — La condition juridique des Français à l'étranger, par M. Hécadolle. — La femme idéale, M. Arsène Houssaye. — M. G. d'Annunzio, critique littéraire et philosophique, par M. E. Ledrain, professeur à l'école nationale du Louvre. — Histoire du grand Nackil de Schiraz et de Taleb Aly-Saad (conte persan), par L. Gastine. — Le mouvement international

scientifique, par M. le Dr Ovide Benoist ; Le mouvement international géographique, par M. Paul Combes; Le mouvement littéraire et dramatique (France), par M. Emile Cottinet ; Le mouvement artistique en France (art du dessin). par M. Stéphane André ; Le mouvement international politique ; Bibliographie médicale internationale. par M. le Dr Colonna Ceccaldi ; Bibliographie littéraire et artistique, par M. Stéphane Giannetti.

L'Echo de la semaine (Paris, Ollendorff) Portrait d'Ernest Ducz, peintre français. — Châteaubriand, ambassadeur près de Léon XII. — La semaine et la Presse. — A propos de la voyante. — Au congrès féministe. — Poésies. — La paix et la guerre. — Roman : Eddy et Paddy (*suite*).— Saynètes et monologues.— Carnet de la ménagère.

Revue de la France moderne (Paris, avril). — Les dons du baron Larrey et Mlle Juliette Dodu, par Marcel de Baillehache. — Poésie à Mlle Dodu, par Etienne Carjat. — L'indifférence du peuple et ses causes, Gabriel Prévost. — Le mystère d'Ahrensburg, Ismala. — Jérôme Savonarole et la question sociale, Edmond Coz. — Saint-Janvier à Naples, Rachel Sapho. — L'article, par Pierre Souvestre. — Le monde. — Echos parisiens.

Revue des Revues et *Revue d'Europe et d'Amérique* (Paris). — Les criminels dans l'art (*suite*), par Enrico Ferri. — Les miracles des Cévennes : Les guérisons par la prière, par Paul Pin. — Sciences et psychologie : l'Evolution professionnelle, Herbert Spencer. — Le cabaret du néant en Amérique, Dr L. Caze. — L'insensibilité de la femme, par le le professeur Ottolenghi. — Sciences occultes : La photographie transcendantale (les esprits graves et les esprits trompeurs, 9 gravures), par Jean Finot, article très remarquable. — Le théâtre en Hongrie (13 gravures).— Un Dickens juif, par Ch. Banville.— La vie intime des Boers, P. d'Amfreville. — L'avenir du Japon, E. Lacordaire.

Le Journal des femmes, organe du mouvement féminin (31, rue Francœur Paris). — Le salaire de la femme mariée, Maria Martin. — Adoption d'une proposition de loi concernant la femme mariée. — Les femmes à l'Assistance publique, V. Vincent. — Groupe de la solidarité des femmes. Eugénie Potonié-Pierre. — Ligue française pour le droit des femmes, Marie Bonnevial. — L'honneur des maris. Eugénie Potonié-Pierre. — Les femmes et l'alcoolisme, J. P. — De la solidarité entre la question du féminisme et celle de la paix, Raoul de la Grasserie. — A travers feuilles. Camille Belilon.

Le Lotus bleu : La doctrine secrète par H. P. B. — Karma, par Annie Besant. — Le plan astral, par Leadbeater. — Sur les expériences de l'Agnélas. — Correspondance entre un député matérialiste et un théosophe. — Variétés.

Ouvrages reçus en avril.

De M. Ernest Bosc : Diabolisme et occultisme ; Luciférianisme. palladisme ; Le diable au XIXe siècle. — Lucifer démasqué. Groupes fermés, groupes ouverts, *et quibusdam aliis* ; — 1 franc.

Jésus-Christ est-il ressuscité d'entre les morts? par Saladin, traduit par J. F. Chevalme; 1 franc.

Règne de l'esprit pur, édité par Jules Lessard libraire à Nantes, 2 fr. 50. — Ce livre, dont l'auteur doit rester inconnu, annonce aux hommes ce que pourront être les cieux nouveaux et la terre nouvelle, puisque le jour promis arrivera où les cieux et la terre qui étaient ne seront plus. Le manuscrit a été remis en 1893 à l'éditeur, par Charles Fauvety, le philosophe aimé, si sympathique et si regretté. — Cet ouvrage, pense l'éditeur, renferme peut-être toute une révélation nouvelle ; il est l'écho de toutes les grandes choses du ciel et de la terre.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone.*



39e ANNÉE. N° 6. 1er JUIN 1896.

RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES

Voir la *Revue* d'avril 1896.

(*Suite*)

Les membres de ce monde incohérent ne sont pas reliés par un corps sacerdotal, ils sont indépendants ; fatalement et selon la logique immanente dans les choses, peu à peu ils seront amenés à examiner les phénomènes du spiritisme, à en étudier la doctrine séduisante, à augmenter la phalange de ses adeptes. En conséquence, quoique incohérente et sceptique, la population actuelle, selon nos prévisions rationnelles, est bien plus apte à recevoir les enseignements spirites que si elle subissait le joug d'une caste sacerdotale puissante.

Ce qui nous fait dire que le cléricalisme est pour le spiritisme un ennemi sérieux, c'est que, relié par un corps sacerdotal savamment organisé, il forme un tout compact ; or, l'histoire nous apprend qu'à tous les siècles les corps sacerdotaux furent, avec une résistance opiniâtre, les ennemis avérés de toute croyance religieuse différente de la leur. Ainsi le christianisme fut énergiquement combattu à ses débuts, à Jérusalem, par les prêtres

juifs qui persécutèrent Jésus et ses apôtres en excitant le peuple contre eux, en lui soufflant leur haine.

Principalement à Athènes, sanctuaire des écoles païennes, et à Rome dont les empereurs étaient devenus grands pontifes, le paganisme opposa au christianisme une longue et énergique résistance.

Dans les villes d'Alexandrie, de Corinthe, d'Antioche, etc., le christianisme pénétra facilement, leurs habitants y ayant une certaine indépendance et n'étant pas sous l'influence d'un pouvoir religieux très puissant.

Partout les castes sacerdotales ont amené chez les populations un déclin moral et intellectuel. Dans l'Inde, les Brahmanes ont laissé la religion des Vedas et de Christna se transformer en absurde métempsycose. — En Perse la religion élevée de Zoroastre est devenue le manichéisme, par lequel le mal est divinisé, qui fait de la magie le répertoire des sciences occultes. — En Egypte la religion spiritualiste et primitive, venue de l'Inde, se transforma en ignoble idolâtrie ; elle existait encore, d'après Saint Clément d'Alexandrie, au commencement du IIIe siècle.

Quel progrès les Juifs ont-ils fait pendant 16 siècles, sous leur théocratie qui ne leur a même pas parlé de la vie future ?

Tous ces peuples n'eurent que des rapports belliqueux avec leurs voisins et l'élément laïque y fut annihilé par la caste sacerdotale ; ils firent des conquêtes et érigèrent des monuments, mais ils n'eurent aucune littérature, point de science, pas d'histoire et de novateurs, aucune invention utile laissée à leur postérité. Tous ont disparu et n'ont laissé après eux que des ruines.

Ce qui prouve que cet affaissement intellectuel provenait de l'influence sacerdotale, c'est que les Grecs, les Romains et probablement les Phéniciens, peuples non assujettis à une caste de prêtres dominant l'Etat.jouirent d'une indépendance personnelle et se firent remarquer dans tous les genres ; ils eurent une foule d'hommes illustres et portèrent leur civilisation dans les pays éloignés où ils s'établirent. Malgré leur morale défectueuse, le souffle de la liberté leur fit accomplir de grandes choses en les dirigeant vers le progrès dont ils nous ont tracé la voie.

Après eux vint le christianisme, religion libérale, mais incomplètement révélée ; constitué tout d'abord sous la forme presbytérienne qui n'entrave pas les idées libérales et progressives, il laissa aux fidèles l'initiative dans leur religion, et cela se voit encore chez les protestants. La généralité des chrétiens, peu éclairés, n'ayant pas su conserver la direction du culte, il passa, peu à peu, dans les mains d'un corps de prêtres formé au sein du christianisme, sur le modèle des anciens corps sacerdotaux et de la forte

administration romaine ; ces prêtres éloignèrent les fidèles de la direction du culte ; en leur imposant sa sujétion, ils préparèrent le règne de la théocratie.

Parvenu au sommet de sa puissance sous les papes, le sacerdoce romain eût de grands avantages sur ceux des peuples anciens :

1° Son chef unique, absolu, réputé infaillible, indépendant dans ses états pontificaux, était hors de l'action directe des gouvernements temporels ;

2° Ce chef avait établi dans le catholicisme une prédication continue, ignorée des anciennes religions ;

3° Ce sacerdoce exigeait la confession fréquente, ce puissant moyen pour assujettir les consciences ;

4° Il imposait à ses fidèles une foi aveugle.

Aucun pouvoir religieux antérieur n'avait soumis les hommes à une pareille sujétion spirituelle, et celle-là a duré mille ans, pendant lesquels l'élément laïque fut si bien comprimé et étouffé, que, hors du clergé, il n'y eût aucune individualité marquante dans les sciences et les lettres.

Cette longue nuit du moyen-âge se serait indéfiniment prolongée, sans l'heureuse invention de l'imprimerie qui vulgarisa les sciences et les lettres parmi les laïques ; il en sortit une foule d'hommes illustres dans tous les genres.

Cela est logique et rationnel, de déclarer qu'à toutes les époques les corps sacerdotaux ont sciemment voulu obscurcir l'esprit des populations au lieu de l'éclairer et de le vivifier.

En Europe, il y a six nations catholiques romaines, actuellement : La France, l'Espagne, l'Italie, l'Autriche, la Belgique et la Pologne qui n'est plus un état indépendant : les quatre premières ont éprouvé fréquemment des guerres intestines et dans l'avenir elles en appréhendent bien d'autres. — Les nations protestantes n'ont pas de ces crises déplorables et se maintiennent dans une stabilité convenable.

On peut conclure de ce qui précède que, chez les catholiques, il y a, latent, un vice interne que n'ont pas les protestants ; de plus, les nations catholiques, jusqu'à nos jours, subissent le gouvernement de monarchies absolues qui exigent de leurs sujets une soumission analogue à celle que l'église demande au spirituel à ses fidèles, c'est-à-dire complète ; et de là, l'accord inéluctable, entre les monarchies et l'Eglise qui se soutiennent mutuellement.

Il n'en est plus ainsi lorsque la démocratie est au pouvoir, car, avec ses idées libérales, l'accord n'est plus possible ; l'Eglise et la liberté marchant en sens inverse se heurtent sur une foule de points, et cet effet qui se

manifeste dans les pays latins est plus prononcé en France, pays où l'initiative des innovations est plus accentuée ; entre ces deux puissances, la lutte est implacable.

La liberté de pensée, avec ses conséquences, est la plus redoutable ennemie de l'Eglise qui lui a voué une haine mortelle, en combattant tout gouvernement libéral, et les démocraties, par des moyens à elle ; l'idéal de l'Eglise, visant à la théocratie, est d'assujettir au moins les gouvernements civils, comme jadis, à sa puissance spirituelle.

Il est donc évident que le catholicisme, par essence, doit combattre les idées modernes et entraver la marche progressive des peuples; pour lui c'est une question de vie ou de mort.

Que veut-il octroyer aux hommes placés sous sa tutelle ? Une doctrine basée sur des dogmes qui ne supportent pas un sérieux examen ; — une discipline fantaisiste, irrationnelle et tyrannique, qui comprime les instincts naturels de l'homme, le façonne à sa guise et en fait un être machinal, dépourvu d'initiative et d'esprit d'observation, propre au cloître, non à la vie civile ; — une morale bonne en principe, peu praticable par ses exigences d'abnégation et de perfection.

En somme, nous le voyons nettement, le catholicisme romain est plus nuisible qu'utile aux sociétés modernes.

En face de lui nous voyons le *Spiritisme*, et nous avons prouvé, ce semble, qu'il est digne d'aider puissamment à la régénération de notre humanité ; puis : la *liberté de pensées* qui progresse tous les jours ; les *gouvernements libéraux et démocratiques* ; la *philosophie classique et rationnelle* basée sur le jugement et non des mystères ; le *protestantisme* qui fait revivre le christianisme simple et libéral des premiers siècles. Tous doivent marcher la main dans la main pour écarter l'ennemi séculaire des idées de progrès et de liberté.

Dans cette lutte, il ne faut point oublier que cet ennemi est une force d'opinion et de conscience seulement attaquable par une argumentation serrée et soutenue, mais très vulnérable sous ce rapport ; surtout, il faut éviter les attaques matérielles, car, loin d'atteindre le but, elles le fortifieraient en intéressant les fidèles en sa faveur. Tel doit être le rôle loyal et franc des amis du vrai et de la pure et simple raison.

En France on est impatient, aussi cette lutte y a-t-elle pris une acuité prononcée ; comme on y prend les choses avec une passion sans mesure, on y pousse à l'extrême la violence contre ses adversaires, ce qui rend la conciliation à peu près impossible et offre peu de succès au juste milieu. La passion égalitaire qui domine chez le Français, excite les classes infé-



rieures et moyennes contre les fortunés et les privilégiés ; de là une méfiance constante et mutuelle.

Le Français aime le bien-être, le luxe, les honneurs, les plaisirs; très peu les études philosophiques, ce qui le prédispose au positivisme néantiste. — En outre, pour bien des catholiques, le culte est plutôt une affaire d'habitude et de forme qu'une nourriture de l'âme ; il est peu de pays où se trouvent autant de mécontents et de gens désireux de s'élever au-dessus de leur position, tendance naturelle pour qui n'apprécie que les biens et les plaisirs de ce monde et ne se préoccupe jamais de la vie future. Beaucoup ne cherchent dans les innovations et les révolutions qu'une amélioration à leur sort.

Par contre les priviligiés de la fortune, satisfaits de leur position sociale, vivent et jouissent trop souvent en égoïstes ; appréhendant les révolutions et certaines innovations dont les conséquences atteindraient leur fortune, d'autant ils tiennent peu à leur culture intellectuelle, d'autant plus ils s'attachent à leurs revenus. Conséquence : le riche devient ultra-conservateur, tient en suspicion le novateur, tout ce qui pousse au mouvement des idées, et se trouve puissamment encouragé par le clergé catholique, si ombrageux contre toutes les tendances à l'indépendance de la pensée.

Résultat : les classes fortunées entravant tout progrès contraire à leurs tendances, et les chercheurs pleins d'initiative et éclairés, constatant l'inertie et l'opposition des hautes classes à leurs idées progressives, s'appuient naturellement sur les classes inférieures mécontentes qu'ils excitent contre les partisans du *statu quo*.

La société française est ainsi divisée en deux classes distinctes : du côté clérical-conservateur, sont les gens fortunés, rangés et honnêtes en général, versés dans les affaires et jouisseurs égoïstes, dominés par le clergé, ce palladium de la société qui possède ; comme ils mettent l'argent au-dessus de tout, peu leur importe la philosophie, les vertus sociales, le sort des classes inférieures ; ils pratiquent l'indifférence.

Du côté démocratique se placent les gens peu aisés, éclairés et intelligents, novateurs et désireux de progresser, plus spéculatifs et théoriciens que versés dans la pratique des affaires ; ils manquent souvent de prudence dans l'application de leurs idées, et plus positivistes que spiritualistes, ils délaissent aisément les questions de morale. En conséquence, comment donneraient-ils une sage impulsion, une bonne direction aux classes inférieures si disposées à les écouter et à les suivre ?

Au-dessous de ces deux classes, se trouve la masse populaire diversement composée ; à côté d'honnêtes travailleurs, les gens déclassés, fainéants ou bambocheurs, etc., qui n'ont rien à perdre et plus disposés au désordre

qu'à l'ordre ; ceux-là comptent beaucoup trop sur les révolutions pour améliorer leur sort, et, impatients et énergiques, ils sont sans cesse disposés à user de moyens violents ; constituant dans la démocratie une force active et puissante, trop souvent ils l'ont entraînée dans de déplorables excès.

Ce sont là deux camps : l'un est passif et obscurci par l'influence du clergé, il barre le chemin à tout ce qui lui est contraire. L'autre est actif, violent, veut arriver à tout prix. Mus par des intérêts si opposés, comment pourraient-ils s'entendre ? Le jugement et la saine morale qui amènent le désintéressement, leur faisant défaut, comment, dans les progrès industriels et dans une meilleure organisation sociale, trouveraient-ils le remède à tant de maux ? Il y aurait simplement de passagers palliatifs.

Ce mal moral et social qui ronge la société est complexe ; il n'exige point un remède matériel qui n'atteindrait pas le but voulu, et la cause morbide qui l'a produit a été à peu près méconnue jusqu'à ce jour ; cette cause est latente dans le catholicisme qui a faussé le jugement de ses fidèles, en transformant le christianisme primitif, basé sur l'amour de Dieu et du prochain, en une religion surchargée de dogmes faux, appuyée par l'obscurantisme qui fait accepter le faux pour le vrai ; comme il a sanctionné sa doctrine par la terreur des flammes éternelles, qu'attendre de logique d'une croyance dont les assises sont faites sur l'obscurantisme, le faux, la terreur ?

Concluons en affirmant que le cléricalisme est l'obstacle à tout progrès ; ceux qui veulent marcher en avant, selon l'esprit de justice, doivent le combattre énergiquement. Comment, on laisse toute faculté à l'Eglise d'affirmer son infaillibilité et son autorité, la liberté d'attaquer toutes les autres religions, et personne ne lui répondrait ? Mais on semblerait, en se taisant, la considérer comme une adversaire sans importance, tandis que le contraire est la vérité. Nos desservants ont une très réelle influence sur la bourgeoisie et le peuple des campagnes, cela se démontre dans toutes les élections communales, cantonnales et législatives, et il faut atténuer cette influence, ne pas croire que cela se peut en parant seulement les coups qu'ils nous portent savamment.

Le véritable stratège prétend que la principale force des belligérants est dans l'attaque ; écoutons-les et frappons sur les dogmes, cette partie faible de l'adversaire, et non dans son organisation qui est sa partie forte ; le spiritualisme moderne a des armes pour triompher.

Rôle du Gouvernement.

Les peuples anglo-germaniques ont généralement abandonné le catholicisme, mais les peuples latins lui sont restés fidèles ; parmi ces derniers,

les Italiens paraissent les moins disposés à le soutenir, parce que, voisins de la cour de Rome, ils en ont mieux vu les inconvénients et les ficelles. Le peuple français, honnête et droit, a accepté et pratiqué le catholicisme sans en voir les mauvais côtés ; il y reste fidèle par habitude, non par zèle religieux.

En arrivant au pouvoir, la démocratie s'apercevant qu'entre elle et le catholicisme, il ne pouvait y avoir de sympathie, leur objectif étant différent, chercha à diminuer son influence et s'y prit mal, en se bornant à atténuer la puissance temporelle de l'Eglise ; néanmoins elle manifesta une grande déférence pour son pouvoir spirituel et soudoya son clergé qui lui était antipathique. Française de caractère, plusieurs fois la démocratie l'a taquinée sans la combattre franchement, à coups d'épingle, imitant les enfants, ce qui excite l'Eglise militante.

En 1893, la République persécuta le clergé, sans grands résultats, parce que son influence spirituelle sur la masse de la nation était encore très puissante.

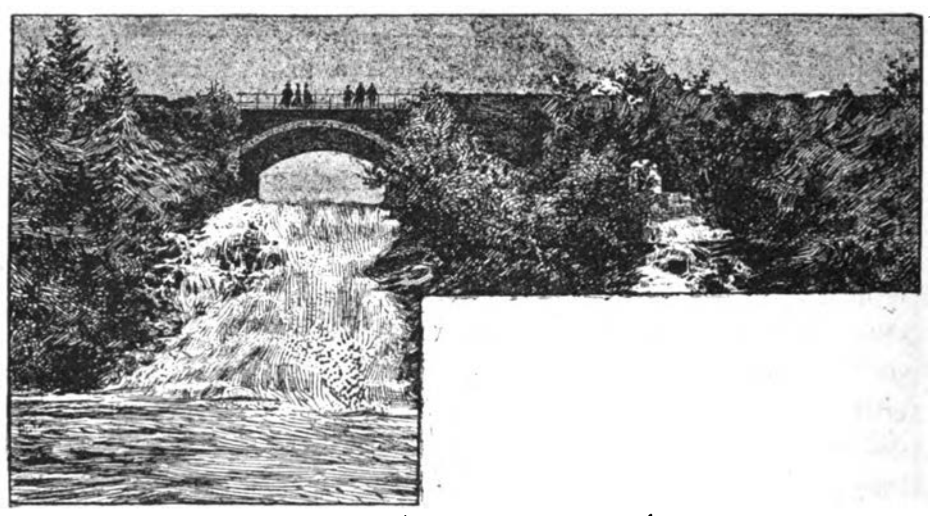
Dominée par des utopies, la République de 1848 pactisa avec l'Eglise, frayant ainsi la route au deuxième Empire qui s'appuya carrément sur elle. En ne poursuivant que les confréries, la République de 1870 combattit mal le cléricalisme qu'elle déclarait être son ennemie ; la masse de la nation n'étant pas préparée à cette lutte mal formulée, sans motif bien défini et n'en comprenant pas le but, la désapprouva ; conséquemment, on s'intéressa un peu plus au clergé, qui, voyant son influence augmenter, en tira parti avec son habileté ordinaire.

En 1870, la République eût dû faire la séparation de l'Eglise et de l'Etat, ce qui lui eût été plus facile qu'aujourd'hui ; dépourvue d'expérience politique, elle ne sut pas conserver son influence, et le clergé a gagné ce qu'elle a perdu. Dans plusieurs circonstances, son erreur fut de transiger avec l'Eglise dont la démocratie a méconnu le caractère constitutionnel ; suivant sa doctrine, l'Eglise étant infaillible et immuable, ne peut modifier sa constitution, et céder ses prétendus droits, sans renier son passé et infailliblement se suicider.

Avec de telles conditions, comment s'entendre avec elle, si l'adversaire ne fait toutes les concessions ; or, pour la démocratie cela ne se peut, car elle ne veut subir ni le joug sacerdotal ni abaisser sa puissance. Donc, l'Eglise combat à outrance ce qu'elle exècre ; elle a perdu du terrain dans le monde, mais malgré ses luttes diverses, chez les peuples latins sa doctrine s'est conservée intacte.

(*A suivre.*) P.-G. LEYMARIE.





COMMENT ON DÉMASQUE LES MÉDIUMS

Voir la *Revue* de Mai 1896. (*Suite*)

Ici la démasquation est évidente, mais quand Eusapia dégage sa main, ce fait n'explique que ceux des phénomènes qui ont lieu à la portée du médium ; il ne rend pas compte de ceux qui se produisent plus loin, ni de ceux obtenus à l'aide d'instruments enregistreurs, ni de ceux qui s'accomplissent aux séances de pleine lumière. Or, Eusapia ayant très fréquemment subi avec honneur le contrôle le plus rigoureux, la conclusion de MM. Myers et Lodge présents à Cambridge me paraît très justifiée. Ils accordent la démasquation, mais remarquent que les phénomènes qu'ils ont observés ailleurs en présence d'Eusapia restent intacts. Voilà qui est bien dit. Les phénomènes ont-ils été observés une fois dans les conditions voulues, les choses demeurent telles à jamais. Nulle démasquation ultérieure, supposée ou réelle, n'y peut rien changer. Aussi, puisque ces messieurs ont la conscience d'avoir exactement observé, doivent-ils se refuser à accorder à cette « démasquation » une force rétroactive, d'autant plus que le surplus des phénomènes ne pouvait pas, même avec la main libre, être produit artificiellement. Avancer une hypothèse qui n'explique que la moitié des phénomènes est tout simplement illogique. Il est possible de convenir de la démasquation, c'est-à-dire d'avouer le dégagement de la main, et de tenir néanmoins Eusapia pour un médium. Qu'on ne voie pas là une contradiction. Il me semble plutôt que c'est ici le vrai point de vue pour juger les démasquations. Le problème, en effet, est celui-ci : Comment se fait-il que des médiums authentiques recourent cependant à l'emploi de leurs forces normales ? Si la réponse que j'ai donnée ci-dessus à cette question est juste, dans ce cas, la démasquation ne détruit pas le problème de la médiumnité, mais est elle-même un nouveau pro-

blème qui se pose à propos de la médiumnité. Il va de soi, toutefois, que chez les médiums authentiques la démasquation prétendue est incomparablement plus probable que la véritable, la fraude inconsciente, par contrainte autosuggestive ou suggestive, plus vraisemblable que la fraude consciente.

Un fait incontestable, c'est que des professeurs appartenant aux Facultés les plus diverses ont expérimenté avec Eusapia et constaté les phénomènes : Ochorowicz, Lombroso, Schiaparelli, Richet, Brofferio, Rochas, etc. Un fait non moins certain, c'est que d'autres expérimentateurs sérieux ont été convertis par d'autres médiums : Crookes, Zöllner, Wallace, Techner, etc. Lors donc que, dans un journal de Munich, un sceptique accompagne ce mot « investigateurs sérieux » d'un point d'interrogation, il n'est que juste d'observer que les expérimentateurs ci-dessus nommés sont, de toute façon, à faire valoir des mérites plus éminents que le dit sceptique qui, à part ce point d'interrogation, n'a pas produit grand'chose. Bref, Eusapia a soutenu les épreuves les plus strictes. C'est une vérité qui demeurerait inébranlable même si le médium devait être démasqué à l'avenir. La tâche des expérimentateurs, toutefois, est dès à présent rendue plus ardue ; le problème est plus compliqué qu'on ne l'avait imaginé. Ils auraient tort de renoncer absolument à l'avantage des séances obscures, dans lesquelles, cela n'est pas douteux, les phénomènes gagnent en intensité, bien que ces séances prêtent à la fraude inconsciente. Grâce précisément aux démasquations, il nous est possible de pénétrer plus avant dans la psychologie transcendantale, qui seule, nous mettra à même, peu à peu. de faire plus sûrement le départ entre l'animisme et le spiritisme, en d'autres termes, de distinguer les phénomènes réellement spiritiques de ceux qui s'expliquent par la seule action du médium. Les séances obscures, cependant, ne sauraient être recommandées qu'à l'investigateur ; elles ne suffisent nullement pour convaincre les sceptiques : c'est ce que démontre surabondamment le rapport très superficiel du prestidigitateur Maskélysse présent à Cambridge. D'autre part, on ne devrait essayer de séances obscures qu'avec des médiums qui se seraient préalablement montrés authentiques dans des séances à la lumière ; dans ce cas, seulement, en effet, il sera permis d'attribuer à une fraude inconsciente la démasquation éventuelle ultérieure, laquelle alors devient elle-même l'objet d'une investigation scientifique nouvelle. Mais pour arriver à la solution vraie du problème, il faudra reproduire artificiellement, soit par l'autosuggestion, soit par la suggestion étrangère, toutes celles des actions des médiums qui jusqu'à ce jour ont été considérées *urbi et orbi* comme des démasquations.

Il se peut qu'une même action du médium, qui, à la lumière, est indiffé-

rente ou même instructive, paraisse suspecte dans l'obscurité. Le médium est la source dynamique des phénomènes ; c'est pourquoi il est possible qu'il y ait impulsion à rapprocher, le plus souvent qu'il se peut, la source odique dynamique de l'objet qui doit être influencé. A la lumière, on se rend compte qu'il ne s'agit que d'un rapprochement, l'objet lui-même, restant hors de la portée de la main ; dans l'obscurité, par contre, il en peut facilement résulter une « démasquation ». On a observé, tant avec Eusapia qu'avec d'autres médiums, que les vêtements eux-mêmes sont des sources dynamiques — c'est pourquoi aussi les somnambules les utilisent pour des diagnostics odiques — et souvent se gonflent. A la lumière, il est facile de constater que sous le vêtement, il y a un espace vide ; dans l'obscurité, on conclura à l'action d'un pied dégagé.

La fraude inconsciente ne se présente pas sous cette seule forme où l'on s'aide des pieds ou des mains. Elle en a d'autres qui sont particulièrement intéressantes, quand l'élément frauduleux s'y trouve inséparablement uni à un élément authentique, et qu'il saute aux yeux que si le médium recourt à ses forces normales, c'est pour compléter et non pour suppléer ses forces médianiques ; ou encore lorsqu'on a la pleine assurance que ce qui est frauduleux n'est en aucune manière le fait du médium.

Prenons par exemple les transfigurations. L'od extériorisé du médium dont se forment les fantômes est le porteur de la force vitale. En premier lieu donc il est de toute nécessité que les fantômes aient de la ressemblance avec le médium. Dans la règle cependant, cette ressemblance cède à un principe plastique étranger : les fantômes, dans ce cas, prennent la forme et les traits de visages de défunts qui sont fréquemment reconnus par les assistants. Mais si le médium ne fournit pas l'od en quantité suffisante, ou si l'extériorisation en rencontre de telles difficultés qu'il n'est pas possible qu'il se constitue une forme, détachée du médium, quand il en est ainsi, le médium lui-même est fréquemment emmené hors du cabinet, pareil à un mannequin somnambulique, et souvent après avoir été au préalable délivré de ses liens. De cette façon, la tâche est bien facilitée ; il ne s'agit plus que de transformer ou de transfigurer le médium, de lui donner les traits de visage d'un défunt et de le draper d'étoffes. A l'origine du mouvement, les spirites ont, des années durant, fait le plus grave tort à plusieurs médiums, en leur attribuant cette fraude à eux-mêmes. Quand, après avoir saisi le fantôme, on découvrait que c'était le médium lui-même qui en constituait le noyau, on n'hésitait pas : il était démasqué. Avec le temps pourtant on devint plus circonspect. Par intervalles, en effet, ce fait se produit avec les meilleurs médiums. Des matérialisations et des transfigurations se succèdent souvent dans la même séance ; il se peut même



qu'elles se présentent simultanément, et alors on se trouve en présence de plusieurs fantômes à la fois. En outre, lorsqu'une démasquation a lieu, les vêtements matérialisés disparaissent, et l'on ne retrouve pas de masques correspondant aux traits de visage du fantôme. Ainsi ce qui est authentique et ce qui est inauthentique se trouve ici réuni. Qu'on en soit bien persuadé, l'idée de transfiguration n'a pas été inventée pour décharger les médiums. Elle est en bien des occasions singulièrement frappante, se bornant, d'ailleurs à la seule figure, sans que le médium aille et vienne de côté ni d'autre. Simon le magicien, du temps des Apôtres paraît avoir été un médium de ce genre, car, dans le passage ou il se vante de ses facultés, qui sont très exactement celles des médiums de nos jours, il dit aussi : « Je change ma face, de telle sorte qu'on ne me reconnaît plus, et je me montre aux gens, comme si j'avais deux figures. » (Clémens : Recog. II). Dans un cas parallèle, mais plus récent, il est dit du médium Mistress Crooker : « Un soir, tandis qu'un feu brillant brûlait dans la chambre, et que la lune y rayonnait aussi sa lumière, elle fut transformée, sa figure changea complètement de forme, de grandeur et de caractère. Une large barbe noire y parut. Tous ceux qui se trouvaient autour de la table eurent la même vision. Quand elle tourna le visage vers son beau-fils qui était assis auprès d'elle, celui-ci s'écria : « Eh ! mais, c'est mon père ! Peu après, Mistress Crooker fut changée en une vieille femme, aux cheveux argentés. Elle-même est d'âge moyen ; sa chevelure est noire, ses transformations s'accomplissaient graduellement à la vue des témoins qui observaient sa figure, » Cardec de son côté, parle d'un médium — une jeune fille — de 15 ans qui prenait souvent l'apparence de son frère défunt. Elle ne lui ressemblait pas seulement quant au visage, à la taille et à la forme ; mais si on la pesait en cet état, son poids était augmenté du double, son frère mort dans sa vingtième année, étant beaucoup plus grand et plus fort qu'elle même. (Psychische Studien XXII, 488). L'allongement corporel observé chez Home appartient à la même catégorie. Ainsi que la lévitation, d'ailleurs, également observée chez Home, ce fait était connu dès l'antiquité. Jamblique dit que ceux que « saisit l'esprit de Dieu » semblent gagner en grosseur et en hauteur, et sont miraculeusement emportés à travers les airs. Toutes ces choses, malheureusement, nos savants ne les comprendront que lorsqu'ils auront appris qu'il y a un od et que cet od est le porteur de la puissance plastique.

Dans ces transfigurations et transformations, donc, le médium est utilisé en qualité de mannequin, dans l'intention, cela saute aux yeux, de se rendre la tâche plus facile.

C'est un moyen terme entre elles et les matérialisations dans les cas où le mannequin sort du cabinet. En cette occasion, au reste, comme ailleurs,

l'emprunt est fait à une faculté toute naturelle du médium, de sorte que nous voyons de nouveau réunis, dans le même phénomène, de l'authentique et de l'inauthentique. Mais les démasquateurs s'en tiennent à l'inauthentique, et étendent leur explication même à l'élément authentique qui lui est simultané : chose bien moins admissible encore, en ce cas, que la rétroactivité d'une démasquation aux séances antérieures.

Le cas le plus connu de ce genre est la démasquation de Bastian par le prince héritier et l'archiduc Jean, à Vienne. Là, comme on le sait, on coupa au fantôme la retraite du cabinet. On le saisit : c'était le médium qu'on avait en mains ; et même, circonstance aggravante, il avait enlevé ses bottes. La démasquation semblait des plus évidentes. L'archiduc écrivit sa brochure sur le spiritisme. Un seul des assistants demeura fidèle à Bastian, celui, précisément, qui était le plus expérimenté en ces choses, le seul plutôt qui en fût bien informé : Hellenbach. Lui qui avait souvent vu le Bastian authentique, reconnut qu'il s'agissait ici d'une transfiguration, et publia, d'abord, sa *Logique des faits*, et ensuite le meilleur de ses ouvrages : *Naissance et Mort*. Je crois d'autant plus volontiers que Hellenbach avait raison, que les bottes de Bastian retirées de ses pieds, loin de constituer une circonstance aggravante, s'expliquent tout naturellement par la sensitivité suraiguë du sujet. Je connais un cas, remontant au siècle passé, où une somnambule, dans sa crise, se débarrassa de ses souliers. (M... C... (Cathelin); *Journal de somnambulisme* de Mlle D. J. 73). J'assistai, en outre, à une séance, avec un médium privé, qui, en trance, ne retirait pas lui-même, à la vérité, ses bottes, mais nous demandait de les lui enlever. Enfin, Reichenbach dit des sensitives, en général : « Tout gant est extrêmement désagréable à des personnes aussi sensitives... Les souliers leur sont un objet douloureux, et les retirer leur est une haute jouissance. « (Reichenbach : *Der sensitive Mensch*, I, 181.)

Le cas de Bastian l'obligea de quitter Vienne. On lui envoya 1.000 florins d'honoraires, mais, — ainsi que me l'assura Hellenbach — la somme fut aussitôt retournée à l'expéditeur. Cette démasquation eût ce désavantage durable que cet excellent médium se retira complètement de la scène. Il ne voulut plus avoir affaire à des esprits qui avaient « mésusé » de lui. Il conviendrait de se demander, tout d'abord si, dans des cas pareils, il peut effectivement être question d' « abus ». La fraude inconsciente du mannequin somnambule, outre qu'elle peut avoir sa cause dans le médium lui-même, par exemple, s'il réalise une autosuggestion, peut être encore involontaire de la part de la cause extérieure étrangère, résultant uniquement du rapport magnétique. Quand un contrôle rencontre un obstacle qui lui occasionne une impression désagréable, l'impression qu'il éprouve, se transmet-

tant au médium, peut provoquer spontanément en celui-ci une action dont le but sera de faire disparaître l'obstacle : l'action s'accomplirait ainsi comme par un mouvement réflexe. Dans une séance avec un médium privé de mes amis, le fantôme devait être photographié. Quand l'image fut développée, la tête se montra drapée d'une étoffe à dessins singuliers. Cette circonstance ne m'aurait rien appris ; mais le médium reconnut avec indignation dans cette étoffe, sur laquelle des portraits étaient imprimés en forme de médaillons, un héritage conservé dans la famille. Lui-même avait vraisemblablement été la chercher dans la commode. En de semblables occasions, point n'est besoin que le médium se décharge de la faute sur le contrôle ; il est plus juste d'en rendre responsable son propre inconscient. Je présume que dans ce cas aussi, le refus du médium de donner des séances ultérieures, avait pour cause la crainte de passer pour ce qu'il n'était pas.

En ces occasions, on trouvera, du reste, la plupart du temps, une circonstance qui, sans plus, devrait nous détourner de rendre le médium responsable de la tromperie. Il ne fait, en effet, qu'un emprunt complémentaire à ses forces normales. En outre, il se trouve toujours un élément authentique dans le phénomène, donc un résidu irréductible pour l'hypothèse de la fraude. Les adversaires du spiritisme s'en tiennent, avec une remarquable absence d'imagination, à cette explication sommaire : que le médium dégage une de ses mains. Cet argument, toutefois, est sans aucune valeur. Car non seulement les mains du double, mais aussi des mains fantomales jouent un rôle dans les manifestations, sans compter que la main normale du médium, dégagée, peut l'avoir été sous l'influence d'une contrainte auto-suggestive ou étrangère. Que peut-on réaliser d'ailleurs, à l'aide d'une main dégagée ? Pas la 10e partie des phénomènes qui ont lieu dans les séances spiritiques. Il est justement le cas avec Eusapia. Son programme de phénomènes spiritiques est très riche. Si nous appliquons à ce programme la mesure de la pitoyable théorie du dégagement de la main, l'explication reste bien au-dessous de son objet. Dès que des phénomènes authentiques ont été une fois constatés chez un médium — et en vérité ils ne font pas défaut chez Eusapia — dès là, il devient souverainement improbable qu'elle ait recours, étant pleinement consciente, à des moyens grâce auxquels ne peuvent être opérés que les phénomènes les moins frappants, les plus dénués de valeur, ceux qui n'enrichissent son programme que de nom. Si le médium pouvait régler les phénomènes, il renoncerait bien plutôt à ceux qui ont lieu à portée de ses mains. Par cette seule raison déjà, nous sommes obligés — à supposer que le dégagement de la main soit prouvé — d'attribuer de tels phénomènes à des causes inconscientes, et d'admettre qu'ils ont été mêlés aux autres contre la volonté du médium, presque contre son intérêt.

La façon dont on expérimente aujourd'hui avec les médiums, favorise précisément la fraude inconsciente. Au lieu d'observer des semaines et des mois durant, répétant sans cesse au médium qu'on est, par avance, préparé à des séances nulles, on se borne le plus souvent à quelques réunions, et par ce *hic Rhodus, hic salta!* on fortifie chez le médium l'autosuggestion qui produit la fraude inconsciente. En ce qui concerne Eusapia, je tiens que le seul fait de l'envoyer en voyage est déjà une faute. Elle est Napolitaine, toute simple, et des expériences comparées ont montré qu'elle n'est jamais dans de meilleures conditions pour ses séances que si on la laisse dans son ménage. Il est bien connu que l'intensité du mal du pays dépend des conditions plus ou moins caractéristiques de la patrie, bien plus que de ses agréments. Sont-elles tout ensemble caractéristiques et attrayantes, comme à Naples, dans ce cas un médium, envoyé de là dans la brumeuse Angleterre, doit nécessairement voir ses facultés diminuer. A Milan, déjà, Eusapia avait constamment le mal du pays. Placé en face d'un groupe d'expérimentateurs sévères qui lui sont étrangers, et qui, dès l'abord, prennent leurs mesures contre la fraude, le médium s'endormira avec le désir intense, sans doute, de soutenir victorieusement l'épreuve, mais avec la crainte aussi d'un insuccès. Telles sont exactement les conditions psychiques préalables qui seraient nécessaires, si l'on voulait artificiellement travailler en vue de la fraude inconsciente. Pareil procédé n'a pas de sens. Je conseillerais, par conséquent, aux expérimentateurs de Cambridge, de visiter Eusapia à Naples même, et de se persuader, avant toutes choses, par des séances à la lumière, qu'elle est un médium authentique. Je proposerais ensuite des séances obscures, et cela sans prendre aucune mesure contre la fraude des mains, sans liens, etc. De cette façon, il se présenterait assurément des phénomènes qu'il est possible de produire à l'aide des mains ou des pieds, et qui, en raison même de cette possibilité, devraient être tenus pour nuls et non avenus; mais il y aurait sûrement aussi d'autres phénomènes, dont les mains et les pieds d'Eusapia seraient incapables, en eût-elle une douzaine. Si une démasquation avait néanmoins lieu, on l'accepterait comme fait, mais en lui donnant un tout autre sens que ne le font en général les adversaires qui n'entendant rien à la psychologie transcendantale, ne soupçonnent pas la fraude inconsciente, et commettent contre la logique cette faute de conclure des élements inauthentiques d'une séance à ceci : que les autres éléments appartiennent, eux aussi, à la même catégorie, tandis qu'il suit au contraire, des éléments authentiques que ceux qui ne le sont pas nous placent en face de la fraude inconsciente.

A en croire la presse allemande, les événements de Cambridge auraient fait disparaître la plus brillante étoile du ciel spirite. Il serait prouvé ainsi que



tous les défenseurs antérieurs d'Eusapia auraient été mystifiés par une femme ne sachant ni lire ni écrire. Ces conclusions heureusement, dès à présent, ne se soutiennent plus. Eusapia n'a quitté les brumes de l'Angleterre que pour être mise à l'épreuve à Paris, par un nouveau groupe d'investigateurs français. A la tête de la commission se trouvait le colonel de Rochas, à qui, en général, je confierais le plus volontiers un médium, et dont les écrits ne sauraient être trop recommandés. Ce groupe de savants français avaient été exactement renseignés par un de ceux de Cambridge — Myers — des observations faites, et néanmoins Eusapia est sortie avec honneur de l'épreuve. Il se serait même produit de très remarquables phénomènes sur lesquels, prochainement, nous édifiera un nouveau livre de de Rochas.

Nous sommes dès lors en présence de ce fait, qu'Eusapia, à des intervalles très rapprochés, a été éprouvée par deux groupes de savants qui sont arrivés, l'un et l'autre, à des conclusions opposées. Dans ces conditions, il faut nécessairement convenir que le problème des démasquations est beaucoup plus compliqué qu'on ne l'imagine; que la fraude consciente ne se produit que dans les cas les plus rares — mais alors sans éléments authentiques — au lieu que, dans un grand nombre de circonstances, on se trouve en présence de fraudes inconscientes, combinées avec des éléments authentiques.

Le traducteur : D. M.

LE MYSTÈRE D'AHRENSBURG

Le cimetière d'Ahrensburg est situé à peu de distance de la ville du même nom. C'est une des promenades favorites des habitants de l'île d'OEsel. Les tombeaux y sont d'une grande variété, humbles ou magnifiques. Les allées soigneusement entretenues; à l'extrémité, on aperçoit des plantations de lauriers qui bornent la vue, encadrant le cimetière de massifs de verdure. Plusieurs chapelles particulières y ont été construites. Ces chapelles contiennent les caveaux de quelques familles de distinction. On y descend par un escalier intérieur, fermé par une porte, le sol du caveau est généralement pourvu d'un plancher.

Les cercueils sont toujours exposés dans la chapelle pour quelque temps, avant d'être descendus. Plus tard, on les transporte dans le caveau, où ils sont rangés le long du mur sur des supports en fer. Les cercueils sont construits fort solidement, en chêne.

En passant sur la grande route, on apercevait trois chapelles, situées sur le bord du cimetière, et faisant face au promeneur. La plus importante,

ornée de colonnes, appartient à la famille Buxhœwden, d'origine patricienne, venant de Brême. Elle possédait ce terrain depuis plusieurs générations.

Les paysans qui venaient visiter le cimetière avaient coutume d'attacher leurs chevaux devant cette chapelle à colonnes. Déjà, depuis quelques années, on disait que ce lieu était hanté, sans preuvès cependant; de simples rumeurs; aussi les propriétaires n'y ajoutaient aucune foi.

Le dimanche de Pentecôte et les jours suivants sont consacrés au culte des morts dans l'île d'OEsel. Chaque année, à cette époque, les habitants viennent de toutes parts visiter les tombeaux de leurs chers défunts et prier sur leur sépulture.

L'authentique histoire qui va suivre eut son commencement le lundi de Pentecôte, 22 juin 1844.

Ce jour-là, une habitante d'Ahrensburg, la femme d'un certain tailleur nommé Dalmann, vint, avec ses enfants, au cimetière. Elle se rendait auprès de la tombe de sa mère, qui se trouvait justement derrière la chapelle de la famille Buxhœwden.

Plaçant sa charette sur la route, à l'endroit habituel, elle attacha le cheval près des colonnes de la chapelle. Elle ne jugea pas nécessaire de défaire les harnais, car elle avait l'intention de rendre une visite à des personnes qui habitaient plus loin, dans la campagne.

Pendant qu'elle était agenouillée, priant pour l'âme de sa mère, elle eut une vague idée de bruits étranges et provenant de la chapelle. Mme Dalmann continua, néanmoins, ses prières, sans chercher à en savoir la cause. Puis elle revint sur la route, pour reprendre son cheval et partir, mais elle trouva la pauvre bête dans un état singulier. Quoique fort tranquille à l'ordinaire, le cheval semblait, à ce moment, en proie à une terreur profonde. Il était couvert d'écume et de transpiration et tremblait de tous ses membres. Il fallut renoncer à continuer les visites car le cheval pouvait à peine se tenir debout.

Ils rentrèrent donc lentement à la ville. Le cheval fut conduit chez un vétérinaire, qui déclara que la bête avait été terrifiée par une cause quelconque. Il jugea prudent de faire une saignée, puis un remède fut administré et le cheval se remit.

Quelques jours après, Mme Dalmann se rendit au château d'une des plus anciennes familles nobles de Livonie, le baron de Guldenstubbé, dans le voisinage d'Ahrensburg. Cette dame avait l'habitude d'y aller pour des travaux de couture, elle raconta donc au baron qu'elle avait failli perdre son cheval de la peur qu'il avait eue devant la chapelle. Le baron attacha peu d'importance à son récit, pensant qu'elle exagérait beaucoup et que le

cheval avait pu être effrayé accidentellement. Cette circonstance aurait même été totalement oubliée si elle n'avait été suivie par d'autres d'un caractère similaire.

Le dimanche suivant, plusieurs personnes qui avaient attaché leurs chevaux devant la chapelle, racontèrent qu'elles les avaient retrouvés couverts d'écume, tout tremblants, et dans une frayeur extrême. Quelques-uns affirmaient également qu'ils avaient entendu des bruits provenant des caveaux situés sous la chapelle. Ces bruits, disaient-ils, étaient accompagnés de gémissements lugubres.

Et toujours les témoignages affluaient, car les troubles augmentaient d'intensité.

Au mois de juillet suivant, il arriva que onze chevaux furent attachés près des colonnes de la chapelle. Quelques personnes, passant sur la route, entendirent tout à coup des grands bruits à cet endroit, comme des roulements dans l'intérieur de la chapelle. Ces personnes donnèrent l'alarme, mais quand les propriétaires des chevaux arrivèrent, les pauvres animaux étaient dans une condition pitoyable. Quelques-uns se débattaient violemment par terre, cherchant à briser leurs liens, d'autres pouvaient à peine se tenir ou marcher, tous étaient affectés. Il fallut les saigner et les soulager de différentes façons. Malgré tous les soins, quatre chevaux furent perdus ; ils moururent un ou deux jours après. Tout ceci devenait grave ; aussi les victimes adressèrent une plainte au consistoire d'Ahrensburg, chargé des affaires ecclésiastiques.

Vers cette époque, mourut un membre de la famille Buxhœwden. Pendant l'enterrement, dans la chapelle on lisait l'office des morts ; des gémissements se firent entendre venant d'en bas, et d'autres bruits étranges qui jetèrent l'effroi parmi les assistants, surtout les serviteurs. Les chevaux attelés au corbillard et aux autres voitures eurent peur, mais moins que les chevaux dont nous avons parlé plus haut.

Après l'enterrement, trois ou quatre personnes plus braves que les autres descendirent dans le caveau... Elles n'entendirent rien, mais, à leur grand étonnement, elles virent que plusieurs des nombreux cercueils qui y avaient été rangés, étaient par terre pêle-mêle, au lieu d'être sur les supports, le long des murs. Elles cherchèrent en vain une explication. Les portes étaient toujours soigneusement fermées ; les serrures n'avaient pas été forcées ; rien ne pouvait expliquer ce désordre.

Ils firent replacer tous les cercueils en ordre et on referma le caveau.

Ces incidents furent beaucoup commentés et attirèrent davantage l'attention sur la chapelle et les troubles qui avaient eu lieu alentour. Des enfants furent laissés auprès des chevaux pour les garder, mais ils s'enfuyaient ;

quelques-uns disaient même avoir vu planer des spectres sombres près d'eux. Mais on pensa que la peur avait créé des fantômes dans leur imagination.

Cependant les parents, craignant l'effet de ces émotions, cessèrent d'emmener leurs enfants au cimetière. De nouvelles plaintes furent faites et le Consistoire décida enfin de faire une enquête.

La famille s'y opposa tout d'abord, pensant que ses ennemis étaient la cause du scandale.

Après avoir examiné le sol du caveau avec soin, on ne put rien découvrir. Il n'existait aucun passage souterrain, comme on l'avait un instant supposé.

Le baron de Guldenstubbé, qui était président du Consistoire, visita attentivement la chapelle avec deux membres de la famille; les cercueils étaient de nouveau dans un grand désordre. Ceci décida la famille à laisser ouvrir l'enquête officielle. Les personnes chargées de l'investigation étaient le baron de Guldenstubbé et l'évêque de la province, vice-président du Consistoire, deux autres membres, un docteur nommé Luce, un syndic, un secrétaire, et le bourgmestre Schmidt, qui représentait la magistrature de la ville.

Ils se rendirent, en corps, à la chapelle, pour y faire une enquête minutieuse.

Tous les cercueils, sauf trois, étaient de nouveau déplacés.

Des trois cercueils qui restaient en place, l'un contenait les restes d'une grand'mère du propriétaire actuel; les deux autres étaient ceux de jeunes enfants.

La grand'mère avait été, pendant sa vie, révérée comme une sainte, pour sa grande piété et ses œuvres de charité et de bienfaisance.

En examinant le caveau, à première vue, on pouvait penser que des voleurs avaient voulu s'y introduire pour dépouiller les morts.

Quelque temps auparavant on avait volé, dans une chapelle avoisinante, les franges de velours et d'or qui ornaient les cercueils. Mais l'examen l plus minutieux ne révéla rien qui pût justifier cette supposition.

Les ornements étaient tous intacts. La commission fit ouvrir plusieurs cercueils, afin de se rendre compte si les bijoux avaient été enlevés. Il n'en était rien, les corps étaient tombés en poussière, mais les bijoux étaient là au fond; rien ne manquait.

On pensa alors que des ennemis, désireux de nuire à la famille, avaient pu faire constuire un passage souterrain avec une entrée soigneusement dissimulée. Ceci aurait pu expliquer le désordre des cercueils et les bruits que l'on entendait.

Pour s'en assurer, la commission fit venir des ouvriers qui enlevèrent

tout le plancher du caveau, ils examinèrent même les fondations de la chapelle, mais sans résultat ; il n'y avait pas d'entrée secrète. N'ayant trouvé aucune explication au mystère, la commission se retira, mais avant, on nota exactement la position de tous les cercueils, et on prit toute espèce de précaution pour s'assurer à l'avenir si quelqu'un essaierait d'entrer au caveau. On répandit sur le sol, partout, des cendres fines de bois, dans la chapelle, dans l'escalier et dans le caveau.

Les deux portes furent fermées à clef soigneusement, puis scellées par un double cachet : l'un était le sceau officiel du Consistoire, l'autre portait les armes de la ville.

Et pour plus de sécurité encore, des sentinelles choisies parmi la garnison furent postées devant la chapelle pendant trois jours et trois nuits, avec l'ordre d'empêcher qui que ce fût d'approcher du monument. Après ce laps de temps, la commission d'enquête se réunit de nouveau pour juger du résultat.

Les portes furent trouvées soigneusement fermées, telles qu'on les avait laissées. Les cachets étaient intacts. Les membres de la commission entrèrent. Les cendres étaient bien là, couvrant le sol, aucune trace de pas n'avait laissé d'empreintes. Une lumière dans la chapelle les éclairait ; tous les objets etaient parfaitement visibles. Ils descendirent alors dans la salle mortuaire, le cœur rempli d'émotion. Quel spectacle horrible s'offrit alors à leur vue ! Les cercueils étaient pêle-mêle, toujours à l'exception des trois qui n'avaient jamais été déplacés. Quelques-uns, malgré leur pesanteur, étaient debout, de sorte que les cadavres avaient les pieds en l'air. Ce ne fut pas tout. Le couvercle d'un cercueil avait été ouvert partiellement, et on apercevait un bras droit desséché qui en sortait; ce bras visible jusqu'au-dessus du coude était levé vers le plafond !

Après le premier moment de stupeur passé, bien compréhensible, en face de telles horreurs, les membres de la commission notèrent, en détail, l'état de toutes les choses, au moment de leur visite. Nul pied humain n'avait marqué son passage au caveau, pas plus que sur l'escalier ou dans la chapelle. Ils ne trouvèrent aucune trace de violation ou d'effraction. Ils remarquèrent qu'aucun ornement ne manquait, les bijoux n'avaient pas été volés ! Tout était dérangé, rien n'avait été pris ! C'était d'autant plus inexplicable. Ils approchèrent, avec une certaine crainte du cercueil ouvert où le bras du cadavre était visible, et examinèrent l'inscription.

C'était justement celui d'un membre de la famille qui s'était suicidé; on avait essayé de cacher ces détails, la famille avait fait faire le silence sur les circonstances entourant la mort. L'enterrement avait eu lieu avec les cérémonies d'usage. Malgré tout, on sut la chose, et bientôt chacun, dans l'île,



apprit que le mort avait été trouvé, la gorge coupée, tenant encore un rasoir sanglant dans la main droite. C'est cette même main qui s'avançait hors du cercueil, s'offrant à la vue des vivants, comme si le mort avait répété le geste insensé qui l'avait envoyé dans l'autre monde, avant son heure !

La commission fit alors le rapport officiel de tout ce qui s'était passé. Elle y décrivait l'état du caveau et de la chapelle lorsque les scellés y avaient été posés, puis, l'examen des scellés qui furent reconnus intacts, au bout de trois jours. Enfin, elle mentionna tous les détails qu'elle avait relevés, en faisant son enquête. Ce rapport fut rédigé par le baron de Guldenstubbé, président, et signé par tous les membres de la commission, comme témoins. Ce document, placé dans les archives du Consistoire, peut être examiné par des voyageurs, en s'adressant au secrétaire.

Le docteur Luce, un des témoins, fut si frappé de tout ce qu'il avait vu, qu'il changea complètement de convictions. Matérialiste auparavant, il acquit la certitude de l'existence de puissances ultra-mondaines et fut désormais convaincu que l'âme continuait son existence après la mort du corps.

Après l'enquête officielle, les troubles continuèrent pendant plusieurs mois. La famille eut alors l'idée de faire enterrer profondément tous les cercueils.

Le moyen réussit merveilleusement, car les bruits cessèrent. Les chevaux ne firent plus montre d'aucune frayeur, lorsqu'on les attachait devant la chapelle.

Les habitants se remirent peu à peu de leurs émotions et fréquentèrent le cimetière, avec leurs enfants, comme par le passé.

A la suite du rapport fait par la commission, l'excitation fut très grande parmi les cinquante mille habitants de l'île, et les revenants formaient le sujet de toutes les conversations.

Cette histoire fort curieuse est rapportée par M. Dale Owen, dans son livre *Footfalls*. Mlle de Guldenstubbé, la fille du président, en fit elle-même le récit à M. Owen, lors de son voyage à Paris, en mai 1859, soit quinze ans après que les événements avaient eu lieu.

M. D. Owen pouvait donc ajouter une foi absolue aux détails circonstanciés qui lui étaient donnés. Etant déjà un Spirite convaincu, il fut heureux de raconter les faits qui prouvaient la puissance et l'existence des Esprits.

M. Owen estime qu'aucune version ne peut être admise pour expliquer les troubles dans la chapelle, sauf l'intervention des Esprits. Les précautions étaient trop bien prises, il était impossible qu'un être vivant marchât dans le caveau, sans laisser de traces sur les cendres, même si une ouverture secrète existait, et au dehors les sentinelles veillaient.

Ce qui est sûr, c'est que les troubles cessèrent lorsque les cercueils furent inhumés.

On remarquera que ceci se passa avant le mouvement spirite en Amérique.

Les faits qui eurent lieu en 1844, à l'île d'OEsel, produisirent un autre résultat.

Le fils du baron de Guldenstubbé se livra dès lors à des études Spirites et Magnétiques. En 1850. il forma, en France, le premier cercle spiritualiste, à l'instar de ce qui se passait chez les Américains. Il eut alors le précieux concours de M. Roustan et de l'abbé Châtel. Dans ce cercle, composé de douze initiés, ils formaient la chaîne autour d'une grande table; le médium restait *isolé*, au bout de la table. Ils obtenaient ainsi divers phénomènes, des secousses, des sons étranges; certaines personnes eurent des visions simultanées et les médiums étaient poussés à écrire machinalement. Plusieurs personnes développèrent leur médiumnité en suivant régulièrement les séances, qui avaient lieu tous les samedis. Le baron de Guldenstubbé était médium, ainsi que sa sœur; celle-ci avait une belle médiumnité qui alla toujours en progressant jusqu'en 1863.

A cette époque, une longue maladie lui retira ses forces et les séances n'eurent lieu que très rarement. Le baron eut ses premières séances, avant l'invasion des tables tournantes. Lorsque ce mouvement débuta en France, il avait déjà formé des réunions spirites depuis deux ans. Il était appelé à éclairer le monde; en 1856, il obtint pour la première fois le phénomène de l'écriture directe des esprits. Lorsqu'il acquit la certitude de la répétition du phénomène, il convia tout Paris à assister à ses expériences et obtint plus de deux mille écrits des Esprits, toujours sans contact. Il fit alors le récit de ces choses merveilleuses et publia son livre remarquable en 1857 : *La Réalité des Esprits*, par le baron de Guldenstubbé.

Nous concluons donc que les revenants d'OEsel furent pour quelque chose dans la direction que suivit désormais l'auteur et firent faire un grand pas en France aux idées Spirites.

Petites causes et grands effets, telle est la loi divine.

Tout est coordonné, tout a son utilité, rien n'est livré au hasard.

L'homme a une perception limitée et ne peut pas toujours saisir les vues infinies du Créateur.

ISMALA.

N. D. L. R. — Ismala est une individualité courageuse et consciencieuse; chaque mois ce chercheur offre à la *Revue de la France moderne* un récit intéressant qu'il accompagne de sages et judicieuses réflexions philosophiques. Ismala a réellement *ce courage moral* dont nous avons regretté l'absence dans la *Revue* de mai 1896, et nous ne saurions trop l'en féliciter en l'encourageant à persévérer, à donner cet exemple salutaire. Le *vox clamantis in deserto*, de saint Jean, ne lui est pas applicable.



Nous avons connu le savant baron de Guldenstubbé, auquel le baron d'Ourche avait légué sa bibliothèque; il avait, parmi ces volumes, des trésors rares. et après la mort du baron, son héritière, sa sœur, nous avait demandé rue de Trévise, pour nous prier de rééditer le volume épuisé de son frère, *La Réalité des Esprits*, ce que nous fîmes aux frais de notre librairie. Heureuse de cette solution, elle nous fit pressentir plusieurs fois qu'après elle nous aurions le legs de sa célèbre bibliothèque, mais elle mourut sans avoir fixé sa volonté; ses héritiers de l'île d'OEsel la vendirent en bloc à un libraire de Francfort, un israélite qui dispersa les trésors du bibliomane, le baron d'Ourche, par des ventes de gré à gré, dans toute l'Europe. Les spiritualistes éclairés ont considéré cette vente comme un désastre pour la cause; il y avait là des exemplaires uniques, très anciens, que l'or ne peut remplacer !!

P.-G. L.

RÊVES ET PRESSENTIMENTS

Cher Monsieur Leymarie, chacune des grandes étapes de la marche du progrès humain fut accompagnée d'une gerbe d'idées nouvelles. Notre époque fin de siècle semble marquer l'une de ces étapes. Une fièvre de découvertes se propage; on sent l'insuffisance de ce que le passé a déjà fourni, et la nécessité d'une réaction contre les théories écœurantes du positivisme du XIXe siècle.

La caractéristique de notre siècle est malheureusement le matérialisme et le positivisme, qui envahissent peu à peu toutes les âmes; par eux, la croyance en un Dieu et en une vie future étant détruite, l'homme n'a plus qu'une seule vie en partage, il n'est obligé à rien vis-à-vis de son prochain, si ce n'est aux actes qui peuvent servir ses intérêts et l'amener à ce but unique : « Jouir de la vie, le plus et le plutôt possible, aux dépens de ses semblables et par n'importe quel moyen. »

Naturellement, dans cet ordre d'idées, le *juste*, c'est ce qui sert son orgueil, son ambition, ses intérêts, ses projets, ses désirs; l'*injuste*, tout ce qui nuit et y fait obstacle.

Tout homme sérieux, désintéressé, qui étudie une autre science que celle de profiter des faiblesses et des défauts de son prochain; qui travaille au perfectionnement d'autres instincts que ceux de la ruse, de la fraude, de la malveillance, de l'hypocrisie et de la cupidité; qui apprend d'autres livres que le code civil, le seul à connaître pour en tourner les difficultés; qui ne s'exerce pas à supprimer toute émotion capable de réagir fâcheusement sur l'organisme et de le rendre moins propre à prendre la plus grande part possible des biens de ce monde, est considéré, naturellement, pour estropié du cerveau.

Comme je l'ai dit plus haut, le seul but que poursuit chez nous le matérialiste et le positiviste de notre temps, c'est de gagner, de dérober l'argent,

qui lui donne tout en abondance, pourvu qu'il puisse le faire impunément; il trafiquera au besoin de sa sœur et de sa femme, de ses filles, et tombera en admiration devant les voleurs de la fortune publique; il tâchera de les imiter.

Aux hommes sérieux, véritablement justes et désintéressés, comme le doivent être les spirites, de professer l'honnêteté afin qu'elle ne soit pas un vain mot, que la vertu ne soit pas une chimère, que la religion ne soit pas un frein pour les imbéciles; on décernera un brevet de folie aux pratiquants de l'honnêteté, de la vertu, de la religion vraie.

Il faut être bien naïf et bien borné, pour ne pas voir où ce savantisme matérialiste conduira l'humanité; il n'est pas nécessaire d'être prophète pour prédire que la décadence de la civilisation actuelle n'est plus qu'une affaire de temps, la cause restant en fonction, et qu'à un moment donné, si rien ne s'y oppose, le néantisme conduira l'humanité à l'état d'abrutissement complet et à l'état sauvage.

Pour arriver à ce but, faire faire à l'humanité un pas vers la vérité et le progrès, le spiritisme proclame certaines idées qui, si elles ne sont pas nouvelles, furent jusqu'à présent éclipsées par d'autres; il n'était point l'heure de les faire prédominer, elles manquaient de preuves qui peuvent les faire accepter; c'est du reste le grand bienfait du spiritisme, que de fournir des preuves à des théories jadis énigmatiques, c'est ce qui lui permettra de devenir populaire et universel.

Les principes qu'il met tout particulièrement en lumière sont : 1° L'immortalité de l'âme, qui implique comme conséquence la nécessité de travailler au perfectionnement de notre « moi ». — 2° La pluralité des existences qui garantit la continuité de ce travail de perfectionnement. — 3° La responsabilité et la solidarité qui en constituent la partie pratique.

Pour qui n'admet pas l'existence de l'âme, le travail moral n'a pas de raison d'être; pour qui admet l'existence d'un principe intellectuel, sans avenir par-delà la mort, la tâche doit être bien peu intéressante. Aussi, le spiritisme a-t-il fait dès longtemps la part de l'âme et l'a-t-il déclarée immortelle en cherchant le point de départ de cette âme ; d'un état rudimentaire, il nous la montre s'élevant graduellement par ses efforts, ses épreuves et ses expériences personnelles, sur l'échelle du progrès à l'aide de nombreuses incarnations successives sur des mondes très divers.

L'âme a eu bon nombre d'existences avant son existence actuelle, elle en subira encore avant d'atteindre à son but: la perfection. Un rapport très étroit existe entre le développement religieux et le développement spirite de l'humanité. Les règles émises pour le premier sont applicables au dernier, mais elles sont insuffisantes, parce que la nouvelle doctrine crée,

envers nos frères trépassés, des devoirs que le protestantisme avait laissés de côté, què le catholicisme n'imposait qu'incomplètement, faute des connaissances nécessaires.

Comme nous avons l'occasion de le constater pour beaucoup de chrétiens, la vie d'outre-tombe est sacrée, y toucher est une profanation ; tenter de soulever un coin du voile est un sacrilège, un acte de curiosité inqualifiable. Pour les spirites il n'en est point ainsi ; le royaume des morts est devenu la patrie des vivants. La pensée et surtout la prière sont les deux grands moyens dont l'incarné dispose pour se rapprocher de ses bien-aimés disparus.

La prière sera donc la base de la culture spirite, comme elle l'est de la culture religieuse. — Ensuite le spiritisme enseigne : La communion des vivants avec les habitants de l'au-delà ; l'action réciproque des uns sur les autres ; la permanence des relations entre les deux mondes ; la solidarité de tous les êtres identiques quant à leur origine et leur destinée et dont la situation ne diffère que provisoirement, les uns vivant à l'état d'esprits libres dans l'espace, les autres étant revêtus d'une enveloppe périssable, mais tous passant alternativement d'un état à l'autre ; la mort n'est qu'un temps de repos entre deux existences terrestres.

Cette solidarité exige la coopération des incarnés et des désincarnés à la marche du progrès, et une action réciproque entre tous les membres de la grande famille humaine ; par conséquent, le spiritisme impose à toute l'humanité, le travail, l'étude, les sacrifices, la charité et l'amour du prochain, comme condition *sine qua non*.

Nous savons qu'en franchissant la porte de la mort, nous n'entrerons pas dans un monde de repos et de tranquillité oisive, que nous devons encore beaucoup acquérir, travailler et expier ; préparons-nous donc à cette nouvelle existence en nous surveillant, en nous étudiant, en appliquant les principes dont l'expérience nous a appris à connaître l'utilité.

Le spiritisme nous trace la voie ; sous sa radieuse clarté il nous fait comprendre nos devoirs, tant généraux que particuliers ; en nous aidant à comprendre la raison de nos souffrances, il nous fait connaître les conditions de notre bonheur. Ouvrons donc nos cœurs et nos intelligences à ses enseignements.

Je vais vous faire le récit de deux songes étranges, qui ont sauvé la vie à plusieurs personnes ayant eu le bonheur d'y ajouter foi.

Le 6 janvier 1896, il y avait une terrible catastrophe à Ekaterynoslaff. Le théâtre municipal fut la proie des flammes, pendant la représentation, à une heure de l'après-midi. Le 6 janvier étant jour de fête, deux représentations,

l'une à une heure de l'après-midi et l'autre à huit heures du soir, devaient avoir lieu. Plus de cent personnes trouvèrent la mort dans les flammes.

Voici ce que nous écrit le journal *Kiewskoïe Slowo* du 25 janvier 1896 n° 2887 :

« Avant les grandes catastrophes, Dieu, dans sa bonté infinie, envoie « souvent des songes à ses élus pour les prévenir du danger qui les menace. « Ainsi, avant la catastrophe de l'incendie du théâtre à Ekaterynoslaff, le « 6 janvier 1896, plusieurs personnes restèrent saines et sauves grâce à leurs « rêves auxquelles elles ajoutèrent foi. Voici ce que nous raconte un cor- « respondant du journal *Krym* à ce sujet :

M. Perefeljeff, âgé de 60 ans, habite avec son neveu Wolodia, élevé au gymnase d'Ekaterynoslaff, une maison au centre de la ville. La veille du 6 janvier, M. Perefeljeff se coucha comme d'habitude à onze heures du soir. Il rêva qu'il se trouvait tout seul sur une grande place, au milieu de laquelle se trouvait un bûcher en flammes. M. Persfeljeff s'en approchant vit à son grand étonnement sur le bûcher son neveu Wolodia, faisant de vains efforts pour se tirer de cette terrible position. Le vieillard se précipita de son côté, grimpa sur le bûcher, saisit Wolodia à bras le corps et le sauva.

Le lendemain de ce rêve, le 6 janvier 1896, M. Perefeljeff, se souvenant très bien de son rêve et n'y ajoutant cependant pas grande foi, se rendit à l'église, revint après la messe à la maison, déjeuna à midi et se coucha en lisant son journal. Pris de somnolence, il s'endormit et vit de nouveau, en rêve, un grand bûcher en flammes et son neveu Wolodia dessus, poussant des cris perçants et tendant les bras du côté de M. Perefeljeff. Brusquement tout disparut et M. Perefeljeff se réveillant, vit devant lui Wolodia en pelisse, prêt à partir. M. Perefeljeff lui demanda alors où il voulait aller? Le jeune homme lui répondit qu'il voulait aller au théâtre, à la représentation de une heure, qu'ayant déjà acheté le billet il était pressé d'aller rejoindre ses camarades près du théâtre ; avant de partir il était venu prévenir l'oncle, qu'il ne viendrait probablement pas pour le dîner. M. Perefeljeff se souvenant alors de son rêve avec tous ses détails minutieux, fit son possible pour empêcher le jeune homme d'accomplir son projet. Après des pourparlers, M. Perefeljeff feignit une indisposition et pria le jeune homme de rester avec lui, promettant s'il allait mieux d'aller avec lui le soir à la représentation de huit heures. Le neveu consentit à contre cœur et bien lui en prit. A une heure et demie, le théâtre était un grand brasier.

Dans le second exemple, le pressentiment et le rêve d'une petite fille âgée de 6 ans lui sauva la vie ainsi qu'à ses parents. M. Miniajeff, commerçant de Ekaterynoslaff, après avoir déjeuné, allait partir avec sa femme et

sa petite fille Mania, au théâtre, à la représentation de une heure. Les trois personnes étaient déjà vêtues de leurs pelisses, et Mme Miniajeff. avant de partir, donnait des ordres à la cuisinière et à la femme de chambre ; tout à coup, la petite Mania se mit à pleurer, à pousser des cris, en criant de la déshabiller bien vite, car elle sentait des flammes autour de son corps. On la débarrassa de sa pelisse, de ses vêtements, mais comme l'enfant ne cessait de pleurer et de pousser des gémissements, on la mit au lit et on envoya chercher un médecin.

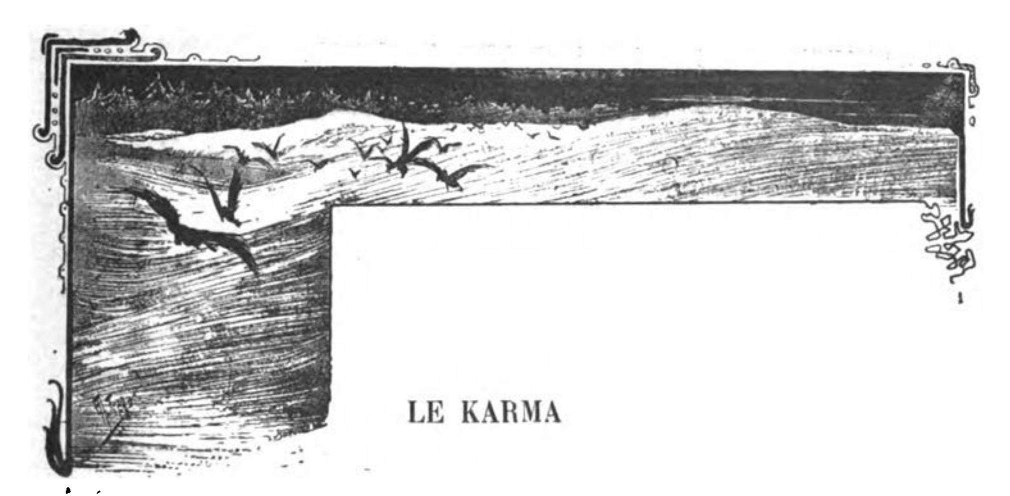
Mania s'endormit bientôt, mais à une heure et demie elle se réveilla, sauta de son lit et voulut se sauver en criant : « Au secours! au secours! je brûle! sauvez-moi! » Les parents et le médecin, qui venait d'arriver, la saisirent et la tranquillisèrent. Le médecin ne constata aucune maladie chez la petite fille, mais resta par acquit de conscience encore une demi-heure chez les Miniajeff. Quel fut son étonnement et celui de M. et de Mme Miniajeff quand ils apprirent, un quart d'heure après, que le théâtre était en flammes, et tant de personnes brûlées vives, juste au moment où la petite Mania se réveillait en poussant des cris : « Au secours! je brûle! »

Les trois personnes, le père, la mère et l'enfant se jetèrent à genoux, remerciant le Tout-Puissant de les avoir préservés d'une mort inévitable.

Voilà ce qui a été raconté par le *Kiewskoje Stowo* à propos des rêves et du pressentiment, avant la catastrophe d'Ekaterynoslaff.

JOSEPH DE KRONHELM.





LE KARMA

A propos de l'article publié dans la *Paix universelle*, j'ai reçu la lettre suivante :

« Monsieur, je lis dans la *Paix universelle* (Lyon, 16 février 1896), votre analyse intéressante du phénomène du rêve. Permettez-moi de vous dire que la théosophie en donne l'explication complète. La revue, *Le Lotus bleu*, en donnera prochainement une monographie documentée.

« Quelques mots en attendant. Pendant le sommeil, le corps astral de l'homme sort du corps physique et se tient à quelque distance. L'Ego est dans le corps astral. Le corps physique couché ou endormi possède son cerveau physique, et son cerveau éthérique, qui perçoivent l'un et l'autre les formes pensées astrales qui passent, soit provenant de son aura, c'est-à-dire de sa propre genèse, soit flottant dans l'espace, c'est-à-dire générées par d'autres. Ces formes pensées actionnent l'un ou l'autre cerveau, mais n'étant pas coordonnées par l'Ego, produisent généralement des scènes irrationnelles. Généralement, l'Ego met cependant une certaine apparence d'ordre dans ces scèneries, mais elles ne signifient jamais grand'chose. De son côté, l'Ego agit sur le plan astral, et ce qu'il y voit constitue les rêves les plus sérieux. Mais le souvenir en demeure rarement distinct, tant qu'on n'a pas évolué sa conscience sur ce plan. Les visions ou communications sérieuses sont de ce dernier ordre.

« Tout cela, et bien autre chose, est traité dans le théosophisme... »

L'occultisme prétend que les adeptes seuls, ceux sans doute qui, après des études et un entraînement spécial, ont pu se rendre maîtres des forces ambiantes, sont susceptibles de commander aux éléments et de produire consciemment et à volonté les phénomènes du rêve. C'est possible. Mais ils doivent être rares. En tout cas, l'homme le plus évolué ne peut, actuellement, arriver à ce résultat, sans le concours d'entités spirituelles d'un ordre supérieur. Tel le Christ.

Ce concours nécessaire, c'est ce que l'Eglise nomme la grâce. Elle distingue

deux sortes de grâces : la grâce habituelle, et la grâce actuelle. La première est celle que nous apportons en naissant, c'est notre acquit obtenu dans nos précédentes incarnations.

Suivant que nous avons plus ou moins progressé, cet acquit est plus ou moins grand. Nous naissons avec des aptitudes et des penchants soit pour le bien, soit pour le mal. Celui qui penche le plus vers le bien a la grâce habituelle, c'est-à-dire acquise ; dans ces conditions, il lui sera facile d'obtenir la grâce *actuelle* que l'Eglise définit un secours intérieur par lequel Dieu nous excite et nous aide à faire le bien.

Or faire le bien, le vouloir, le rechercher, c'est demander et obtenir cette grâce, c'est attirer à soi les effluves bienfaisantes et par suite posséder les moyens et la puissance nécessaires du thaumaturge.

Mon correspondant donne des explications parfaitement plausibles, et je suis d'accord avec lui, sauf en un point, quand il dit que l'Ego est dans le corps astral.

Les expériences de M. Lecomte tendent à prouver que l'Ego, le moi conscient et voulant, n'est pas toujours dans le corps astral.

L'homme, les créatures, sont faites à l'image de Dieu, Dieu est dans l'Univers tout entier, et l'Univers est en lui. Il est partout, dans l'ensemble et dans les parties ; de même l'esprit.

On ne peut lui assigner un lieu ; il n'est pas localisable. On connaît les *états* du moi, on ignore son habitat. Il rayonne dans son domaine microcosmique, comme Dieu dans le macrocosme.

L'état de grâce particulier à chacun de nous n'est autre que le Karma du Théosophe. ALBAN DUBET.

RAYONS CATHODIQUES. — PHOTOGRAPHIES SPIRITES.

Cher Monsieur Leymarie, dans un de mes articles précédents j'ai parlé des photographies spirites. Cependant comme beaucoup de nos frères confondent ces photographies avec celles obtenues par le procédé du professeur Roentgen, je m'empresse de démontrer ici leur différence, notre devoir étant de faire cesser de suite tout malentendu.

A l'exemple des journaux français : Le *Temps*, Le *Journal de Rouen*, les journaux russes : *Niwa*, *Yiwopisnoe*, *Obozrenie*, s'occupent de la découverte du professeur Roentgen, photographie à travers les corps opaques, et comparent ces expériences à celles que le professeur William Crookes a faites du fantôme de Katie King, à celles de MM. Alfred Russell Wallace, du professeur Wagner, et du conseiller d'État A. Aksakoff.

Or, dans les photographies spirites obtenues par W. Crookes et d'autres investigateurs, des esprits matérialisés ont été photographiés, quand, en employant la lumière du magnésium, on dirigeait l'objectif sur le fantôme.

Plusieurs de ces photographies sont reproduites dans l'œuvre de William Crookes : *Recherches sur les phénomenes spirites, la force psychique*, et dans l'œuvre du Dr Gibier : *Spiritisme ou Fakirisme occidental* : sur l'une d'elles on peut même voir le fantôme ayant sa main dans celle d'un des assistants photographié avec lui.

Il y a aussi des photographies spirites où l'original se dérobe à la vue normale des mortels ; ces photographies ont été obtenues dans les conditions les plus diverses : à la pleine lumière du jour, à la lumière électrique, à celle du magnésium. Cependant, il y a des photographies obtenues dans l'obscurité la plus complète, ce qui touche au merveilleux, attendu que la photographie dans l'obscurité est une impossibilité pratique.

Voici maintenant comme s'exprime M. Camille Flammarion, dans le *Bulletin de la Société Astronomique de France* au sujet de la nouvelle découverte du professeur Roentgen :

« Ce n'est pas la première fois que l'on photographie l'Invisible. Nous le faisons en Astronomie depuis longtemps. Il y a plus de soixante ans, que le spectre chimique ultra-violet, absolument invisible pour notre œil, est photographié. Et depuis trois ans déjà le spectre calorique intra-rouge, également invisible pour nous, a été révélé par le bolomètre de M. Langley. — La nouvelle découverte est plus compliquée. Il s'agit ici d'un phénomène électrique. Tout le monde connaît les tubes de Geissler, d'Hettorf, de William Crookes, dans lesquels on fait le vide et que l'on peut électriser en les faisant traverser par un courant. Alors on voit de jolies fluorescences de toutes les nuances. — Si au lieu du vide imparfait qui existe généralement dans ces tubes on fait un vide presque absolu, le courant électrique passe toujours venant du pôle négatif, appelé aussi cathode, d'où le nom « cathodique » donné à ces rayons. — En certains cas, ces rayons sont obscurs, invisibles pour nos yeux. Ils peuvent être dirigés sur les corps opaques et les « traverser ». — L'expérience de la photographie des corps invisibles se fait tout simplement. On prend une plaque photographique ordinaire, on l'enveloppe dans plusieurs doubles de papier noir et on interpose l'objet ou l'organe à photographier entre le foyer électrique et cette plaque. — La pose dure de dix à vingt minutes, ensuite on développe comme dans les cas ordinaires. »

Il n'y a certes là rien de semblable entre cette façon de procéder, et celle dont se sont servis MM. Alfred Russell Wallace, William Crookes, Aksakoff et le professeur Wagner.



Les innovateurs ont de tout temps été traités de fous ou d'illuminés. Cependant ni les railleries ni les sarcasmes ne rebutent les grands Esprits que je viens de nommer; ils vont droit leur chemin vers la vérité.

Machiavel divisait les intelligences en trois groupes : 1° celles qui comprennent intuitivement une vérité ; 2° celles qui ne la comprennent que lorsqu'elle leur a été démontrée; 3° celles qui ne peuvent ni ne veulent jamais la comprendre.

Ces dernières forment le grand nombre. A ce dernier groupe appartiennent M. Hartmann » et consorts, qui soutiennent que William Crookes jouissait d'une parfaite raison, quand il dissociait l'Yttrium, ou qu'il découvrait le Thallium, ou qu'il inventait les tubes que M. le professeur Roentgen prend pour faire de la photographie à travers les corps opaques, en multipliant la force des lampes électriques ; mais, dans ses expériences avec le fantôme de Katie King, il était halluciné, rien de plus !! On concède bien que les phénomènes de soulèvement des objets matériels, de bruits, voire même d'écriture directe rentrent dans les contingences possibles, mais quant à l'apparition de Katie King, c'est tout au plus si on ne prononce pas le mot d'imposture.

On reconnaît, en William Crookes, une âme bonne et sensible, mais il s'est laissé séduire en présence de sa femme et de ses amis, et cela encore par une enfant habile et plus perverse qu'on ne se peut imaginer.

Pour les mêmes raisonneurs de parti pris, Mlle Florence Cook et Katie King ne sont qu'une seule et même personnalité, et quand W. Crookes, sa femme et ses amis les voyaient l'une à côté de l'autre, ou bien les entendaient causer ensemble, tous se trompaient ; tous mentaient ! Il y avait pour sûr un mannequin dans le cabinet ! — En un mot, il semble que ces messieurs éprouvent de la haine contre cette science nouvelle et ils considèrent l'apparition de Katie King, comme une sorte d'injure personnelle qui leur est faite par les habitants d'un autre monde.

Mais passe encore pour ces raisonneurs de parti pris, qui donnent leur avis sans s'être même donné la peine d'approfondir et d'étudier ces phénomènes; le plus triste, c'est l'opposition systématique de la science officielle, qui revient rarement sur les arrêts qu'elle a prononcés, et qui ne fait son « *peccavi* » que lorsque l'évidence est telle, qu'elle doive se soumettre ; encore veut-elle sauver les apparences.

Ainsi, le jour où les grands hommes de la science auront reconnu sincères, exacts et véritables tous les faits publiés par les spirites depuis plus de trente ans, la science officielle fort entêtée, qui ne veut jamais avoir tort, dira que le spiritisme, ce mythe, n'existe pas ; elle le baptisera sous le nom moderne de Psychisme et ce sera la même chose; son infaillibilité sera

sauvée. En un mot elle agira pour le spiritisme comme elle a agi pour le magnétisme animal, qui n'existe pas pour elle, puisqu'elle le nomme de tous les noms qu'on voudra, sauf sous celui de magnétisme qui constaterait l'ignorance et l'ineptie des savants pendant un siècle. Grâce à cette hypocrisie, les diplômes les parchemins et peaux d'âne seront sauvés !!.

Nous savons fort bien qu'il y a, surtout en Amérique, une masse de photographies dites spirites, qui n'ont de spirite que le nom. Cependant quand des hommes de la valeur d'Alfred Russell Wallace, de William Crookes de Paul Gibier, d'Aksakoff et de tant d'autres, ayant opéré en présence d'assistants, viennent nous affirmer qu'ils ont photographié les apparitions et nous en donnent les preuves, si l'on n'est pas convaincu, on doit tout au moins ne pas nier de prime abord, car ce qui est invraisemblable aujourd'hui peut très bien ne plus l'être demain.

De même que Katie King était apparue à William Crookes, une foule d'autres esprits ont également apparu à des personnes très dignes de foi ; toutes ces apparitions ne deviennent compréhensibles que par l'intervention d'intelligences extra humaines, « d'esprits amis », comme dit si bien sir Alfred Russell Wallace, dans son œuvre :*Les miracles et le Moderne spiritualisme* ; leur but est de causer une impression profonde, de donner une conviction durable d'une existence spirituelle, de rassurer les survivants en leur montrant leurs défunts aimés, aussi enjoués et heureux que pendant leur vie sur la terre.

La théorie spirituelle, seule, donne une explication rationnelle et intelligible des apparitions des habitants de l'au-delà et de leur influence effective.

Nous avons une masse de preuves, que la continuation de leur commerce avec nous leur est agréable et bienfaisante ; il est donc bien naturel, de leur part, qu'ils soient contrariés en voyant l'incrédulité, le doute, la malveillance ou l'erreur si répandus au sujet d'une vie future ; ils emploient toutes leurs facultés pour nous convaincre de notre erreur ?

JOSEPH DE KRONHELM.





L'AME SCIENTIFIQUE

Petit Marseillais, du 29 avril 1896.

Le *Petit Marseillais*, qui a la curiosité de toutes les nouveautés intéressantes, me fait l'honneur de me demander quelques éclaircissements sur les idées que je dois développer par la parole, jeudi et vendredi, dans le foyer des Variétés, et qui attirèrent l'attention générale à mes causeries du théâtre de la Bodinière à Paris. L'occasion m'est chère, car ces idées, qui ne sont pas les miennes, en ceci que je ne les ai point créées, mais qu'elles appartiennent aux plus hautes intelligences positives de ce temps, ont besoin d'une certaine préparation, étant nouvelles. Pourtant l'intérêt qui réside en elles est sûr, car il repose sur ce qui nous passionne le plus, c'est-à-dire nous-même, — notre âme.

On a annoncé que je traiterai d'abord de « l'Envoûtement d'amour et de haine ». Ce mot d'envoûtement exprimait la foi des anciens et de certains modernes en la puissance de notre âme, de notre « moi » qui pourrait agir hors des corps, sans avoir besoin des organes. Ainsi imaginait-on pouvoir, à distance, nuire à son ennemi ou se faire aimer de qui on voulait. Don vraiment étrange et qui s'alliait à beaucoup d'erreurs et de superstitions. Mais de même que l'alchimie chimérique a enfanté la chimie positive, il se pourrait que le vieil envoûtement renfermât en lui les germes de ces sciences dites « psychiques », qui nous démontrent déjà que nous possédons des pouvoirs inconnus de nous, et nous permettent d'étudier notre âme, comme un corps solide ou un gaz dans un laboratoire.

C'est que notre âme ne serait pas une vague et vaine abstraction, ainsi qu'on l'a trop cru jusqu'ici ; c'est une force qui, comme toutes les forces, relève de la science expérimentale. Il n'y a rien là de contradictoire avec les données religieuses et ceci est fait pour réjouir et réconcilier, dans la vérité, les différentes écoles philosophiques toujours en dissension sur ce problème que n'ont pas résolu les siècles.

On se rappelle que c'est à Charcot que nous devons l'entrée du magnétisme dans le domaine scientifique. Or, Charcot n'avait examiné les phéno-

mènes si étranges de la catalepsie ou du somnambulisme qu'au point de vue « somatique » ou corporel. Par exemple, il avait constaté l'insensibilité des sujets endormis, sans l'expliquer ni songer où cette sensibilité pouvait s'être réfugiée. Cette portion de notre âme, ainsi presque évaporée, il supposait qu'elle s'était repliée au dedans de nous, dans nos centres nerveux. Mais tout récemment, le colonel de Rochas, administrateur de l'Ecole polytechnique, constata que cette sensibilité se dégageait hors du sujet et se fixait à une petite distance dans une zône circulaire. Ainsi on avait beau pincer le sujet, le sujet ne sentait rien, mais lorsqu'on pinçait l'air à une distance précise de son corps, il tressautait et souffrait. M. de Rochas se dit alors : « Si la sensibilité humaine est une force, tout comme l'électricité ou le magnétisme, on doit pouvoir trouver des matières susceptibles de l'emmagasiner ; on doit pouvoir fabriquer des bobines Ruhmkorff de fluide humain. » Et il se trouva que l'eau et la cire (la cire comme le croyaient les envoûteurs et les sorciers d'antan) se chargent très bien de sensibilité humaine. M. de Rochas se transporta alors dans une chambre voisine du sujet endormi ; et, sans l'avertir comme sans le voir ou en être vu, toutes les fois qu'il pincait ou piquait cette eau ou cette cire, dans lesquelles un peu de l'âme du sujet était descendue, le sujet se plaignait ou souffrait comme si on agissait sur lui.

Le D[r] Luys, à l'hôpital de la Charité, à l'instar du D[r] Babinsky, élève de Charcot, découvrait lui aussi l' « extériorisation » du fluide sensible. Ayant placé d'abord une couronne de fer aimantée sur un malade il la transportait ensuite sur un autre malade ; celui-ci, qui ne connaissait pas le premier, en répétait cependant aussitôt les crises morbides. L'aimant avait non-seulement emmagasiné la maladie, mais aussi l'avait transportée. On a appelé cette méthode, la méthode du « transfert ».

Mais ce n'est pas seulement la force *sensible* qu'on arrive ainsi à « extérioriser » et à utiliser, c'est aussi la force *motrice*.

Le professeur William Crookes, le plus grand savant d'Europe, qui, chimiste, a découvert un métal inconnu, le thallium ; physicien, a trouvé un quatrième état de la matière, « l'état radiant », et enfin nous dota avant Rœntgen, des fameux rayons X ; William Crookes avait expérimenté avec l'illustre médium Home, qui avait beaucoup étonné la cour de Napoléon III. Il reconnut que la présence de Home, surveillé, ligotté avec le plus grand soin dans une chambre, suffisait pour que, sans contact, des objets tels que : accordéon, piano, chaises, bancs, etc., fussent déplacés, quelquefois même avec violence et fracas, sans qu'il y eût cependant aucun contact. Crookes baptisa cette force nouvelle force humaine, non pas sensible mais motrice et quelquefois intelligente « force psychique ».

Ces expériences ont été reprises par le Dr Gibier, à Paris, et à Milan par le professeur Charles Richet, directeur de la *Revue scientifique*, et le célèbre criminaliste Lombroso avec le médium, cette fois une femme, Mme Eusapia Paladino. Eusapia convertit à la réalité de la « force psychique », Lombroso qui, matérialiste acharné, niait comme un beau diable. Autour d'elle, les rideaux s'agitaient, les chaises, hors de sa portée, traversaient d'elles-mêmes les airs et tombaient sur les épaules des savants. On fit mieux encore, on pesa Eusapia dans une balance romaine à l'état extatique. En ce dernier état, sans qu'elle se fût allégée de quoi que ce soit, elle pesait 8 kilos de moins !

Donc nous sommes à l'aurore du jour où la force humaine entrera comme un agent nouveau dans le domaine des autres forces que nous avons conquises.

Déjà une science nouvelle est née de toutes pièces, depuis quelques années, c'est « la télépathie ».

Le mot de « télépathie » veut dire sensation, émotion à distance, apparition des vivants. Bien des personnes, par exemple, ont eu au moment de la mort d'un être cher, dont ils étaient cependant séparés par de grands espaces, une commotion qui leur annonçait ce désastre, quelquefois même ils en eurent la vision. Les Anglais, gens pratiques, ont constitué une société, dite « Société de recherches psychiques », pour contrôler ces faits, restés jusqu'ici à l'état de racontars. Cette société, composée des savants les plus authentiques, a rédigé un livre énorme intitulé « The Fantasms of the Living » (les fantômes des vivants), où sur une multitude de faits de cet ordre bien et dûment vérifiés, cette science nouvelle, la télépathie, est assise.

Je ne veux pas insister sur le rôle admirable de la suggestion qui est en train de créer toute une thérapeutique nouvelle, — inoffensive celle-là. On sait le retentissement que lui donna le Dr Bernheim, de Nancy, au fameux procès de Gabrielle Bompard. On est arrivé aujourd'hui au delà de la suggestion verbale, à la suggestion « mentale », c'est-à-dire à la suggestion sans parole, par la seule force de la pensée.

La découverte la plus irréfutable est encore celle du Dr Baraduc, de Paris. Celui-ci, avec un petit instrument, le magnétomètre de l'abbé Fortin (une aiguille sur un pivot), est arrivé à mesurer la tension vitale et il a obtenu le graphique des différents états d'âme : de la joie, de la tristesse, du spleen, de l'enthousiasme, etc...

Nous pouvons donc le dire déjà : le xxe siècle, plus que le xixe qui nous dota de l'électricité et de la vapeur, nous donnera en cadeau la « force psychique », la démonstration et l'utilisation scientifique de notre âme. L'an-

cienne sorcellerie et les superstitions du passé nous avaient montré le chemin et il fallait toute l'application des intelligences modernes pour classer ce chaos et en former un système de connaissances qui ne choquerait aucune conviction, fût-elle établie sur les dogmes servant de bases à la religion.

Tels sont les documents et les théories que je compte exposer dans ma première conférence de jeudi ; le lendemain, vendredi, je dois raconter ma visite chez Mlle Couédon, cette voyante parisienne de la rue Paradis qui a tant fait parler d'elle depuis plusieurs mois et qu'un groupe de médecins et de prêtres examine en ce moment L'état d'âme dans lequel elle se trouve, état d'âme qu'elle nomme « l'ange Gabriel », non sans quelque familiarité, est des plus intéressants. La découverte des fameux rayons X qui traversent les matières opaques pourrait bien aussi nous mettre sur le chemin d'une explication rationnelle de la voyance. Il pourrait bien y avoir aussi des « regards » X, comme il y a des rayons X, c'est-à-dire des regards qui traversent la matière et aussi devancent le temps, pénètrent le passé et l'avenir, En fait, le don de prophétiser et de prévoir est historique.

Mais je m'en voudrais de prendre ici une place trop grande ; ce que je désire, c'est me mettre déjà en communication avec le public marseillais, dont la perspicacité m'est connue. Puisse-t il être bienveillant pour un concitoyen qui lui revient après avoir écrit des livres documentés, tels que *les Petites reliques de Paris*, le *Miracle de Paris*, le *Satanisme* ; des romans comme *la Douleur d'Aimer* et l'*Eternelle Poupée* ; des poèmes, tels que *Prière*, etc., et ne demande aujourd'hui qu'à lui livrer le résultat de ses études et le fruit modeste de ses efforts... JULES BOIS.

FRAGMENTS DE VÉRITÉS OCCULTES

PAR UN CHELA LAIQUE.

CHAPITRE VII.

(Voir la *Revue* de mai 1896).

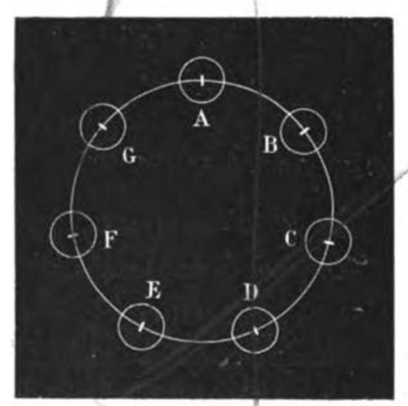
LA VAGUE VITALE HUMAINE.

Les essais d'explication précédents ont mis le lecteur à même de se faire une idée générale de la manière dont la grande vague évolutionnaire de vie humaine circule autour des sept mondes qui composent la chaîne planétaire dont notre terre fait partie. Nous allons maintenant amplifier les explications déjà données et entrer dans les détails des différents procédés auxquels elles se rapportent. Et maintenant rien ne rendra la grande histoire plus intelligible que l'explication de certains phénomènes ayant

rapport au développement progressif des mondes et nommés obscurations.

Il arrive souvent que des personnes qui ont déjà fait de sérieuses études dans une direction différente sont aptes à mal interpréter les premiers enseignements de la philosophie occulte. On ne peut avancer que lentement et plus les facultés de l'élève seront développées plus il courra le risque, après avoir reçu les premières explications, de se tromper en imaginant les détails. N'acceptant rien de vague, ils laissent travailler leur imagination et sont tout surpris lorsque les enseignements ultérieurs ne corroborent pas ce qu'ils se figuraient leur avoir été positivement enseigné, dès le commencement. C'est pour obvier à un pareil état de choses que l'auteur est souvent forcé d'avancer rapidement ; il négligea des détails souvent très importants et pour l'explication il est ensuite forcé de revenir sur ses pas. Ceci dit, nous prierons le lecteur de retourner au Fragment IV, traitant du procédé de l'évolution autour de toute la chaîne planétaire.

Nous avons expliqué comment l'impulsion vitale passe d'une planète à une autre par vagues successives et non pas par un courant continu. Néanmoins dans les premiers stages la préparation de différentes planètes pour la vague humaine finale a lieu simultanément, mais il est surtout important de ne pas perdre de vue ce point, que la premiére vague de l'évolution, ne peut être qu'en un seul endroit à la fois. Le lecteur comprendra facilement, si prenant du papier et un crayon, il construit le diagramme suivant:



Nous nommons les différents globes A, B, C, etc., et nous ferons remarquer que c'est le globe D qui représente notre terre. D'après l'occultisme la Nature a sept règnes, dont trois concernent les forces astrales et élémentaires et précèdent dans leurs développements les quatre règnes matériels plus grossiers. Le règne premier se développe sur le globe A et passe au globe B, lorsque le second règne commence à se développer sur A. En con-

tinuant ainsi il résultera que le premier règne se développera sur G, lorsque le septième règne, le règne humain se développera sur le globe A. Les grands procédés d'évolution ont *culminé* dans la vague finale d'humanité, qui, lorsqu'elle poursuit sa course, laisse la nature dans une léthargie temporaire. Lorsque la vague de vie passe à B, le globe A passe pour un certain laps de temps à l'état d'obscuration, mais ce n'est pas un état de ruine, de dissolution ou de mortalité. De fait la dissolution imprime à l'esprit une impression trompeuse, car c'est bien certainement dans une direction donnée un état de grande activité; et telle est aussi l'explication de la partie de la mythologie hindoue qui a trait aux divinités présidant à la destruction.

L'obscuration d'un monde est la suspension de son activité, sans que, lorsque le dernier être humain l'a quitté, une violente convulsion la paralyse, ou bien qu'il passe dans un état pareil à celui d'un palais enchanté. La vie animale et végétale continue durant un certain laps de temps, mais au lieu de progresser elle recule et, peu à peu, le règne animal et végétal retourne aux conditions qui existaient lors de l'arrivée de la grande vague de vitalité. Il s'agit ici de périodes énormes, car nous verrons que la période d'obscuration a une durée sextuple (1) de celle pendant laquelle la vague de vitalité occupe ce globe. Il résulte de ceci que les procédés qui marquent le passage de la grande vague de vitalité du globe A au globe B, se répètent tout le long de la chaîne. Lorsque la vague passe à C le globe B passe à l'état d'obscuration tout comme A.

Lorsque la vague parvient à D, les globes A, B et C sont en état d'obscuration, et lorsqu'elle arrive à G, les six globes précédents sont en état d'obscuration. La vague de vitalité, en se développant, suit une marche régulière que les savants apprécieront facilement, surtout après les explications données sur la manière dont l'humanité passe par sept grandes races, à chaque évolution ou occupation de la planète par la vague de vitalité. La quatrième race occupe le milieu de la série. Quand elle est épuisée et que la cinquième commence, les préparations antécédentes à la venue de l'humanité commencent sur le globe suivant.

Ainsi, par exemple, l'évolution de la cinquième race sur le globe D est contemporaine du réveil du royaume minéral sur E et ainsi de suite. L'évolution de la sixième race coïncide avec le réveil du royaume végétal sur E, celui de la septième race avec le réveil du règne animal à E, et ensuite, lorsque la dernière monade de D a passé dans le monde des effets, la première race humaine commence sur E. Dans le même temps la période du *crépuscule* sur le monde précédent D, a été en augmentant et *l'obscuration*

(1) Il est plus exact de dire cinq fois, en faisant la part d'une demie période pour le matin qui précède et une demie période pour le soir qui termine la période d'activité.

est devenue définitive quand la moitié de la période d'humanité est dépassée sur D.

Quelque profond que soit le sommeil d'un être humain, son cœur bat et sa respiration continue, et pour les mondes c'est la même chose, c'est-à-dire qu'il y a des procédés qui continuent quelque profond que soit leur repos, et ces procédés conservent, en attendant le prochain retour de la vague humaine, les résultats de l'évolution qui ont précédé sa première arrivée. Le réveil est un procédé beaucoup plus compliqué que le sommeil, car il est nécessaire que le globe atteigne, avant le retour de la vague humaine un degré de perfection plus élevé que celui auquel il était parvenu quand la vague l'a quitté.

A chaque commencement nouveau la nature est investie d'une nouvelle vigueur — la fraîcheur du matin — et l'obscuration, qui est un temps de préparation et d'espérance, donne à l'évolution une énergie nouvelle. Quand la grande vague de vitalité revient, tout est prêt pour la recevoir. Dans notre premier essai nous avons vaguement indiqué que les différents mondes de notre chaîne planétaire différaient en matérialité. Admettant pour le pôle nord du cercle la spiritualité absolue, et pour le pôle sud la matérialité absolue, il s'ensuit que les mondes de l'arc descendant, comme ceux de l'arc ascendant varient en spiritualité et en matérialité. Nous allons examiner plus en détail ces variations pour pouvoir mieux nous rendre compte des procédés d'évolution.

Outre la terre qui est le plus matériel des globes, il n'y en a que deux qui sont visibles pour nos yeux physiques, l'un précède la terre, l'autre la suit. Ces deux mondes sont Mars et Mercure — Mars étant plus arriéré, et Mercure en progrès sur nous, Mars pour le moment en obscuration totale quant à la vague vitale humaine, Mercure où les préparatifs pour la prochaine période humaine viennent tout juste de commencer (1).

(1) Il est possible que des personnes s'occupant de science physique s'appuient sur les lectures qu'elles ont faites pour dire que Mercure est trop près du soleil et que par conséquent la température y est trop élevée pour que l'homme puisse l'habiter ; mais s'ils veulent se donner la peine de consulter le rapport du département astronomique des Etats-Unis, concernant les récentes « observations du mont Whitney », ils y verront des choses qui les empêcheront de critiquer en ceci la science occulte. Le rapport en question a été republié dans *Nature*, et pour la plus grande partie dans les six derniers mois (1883) dans quelques journaux indiens. Les résultats du mont Whitney sur l'absorbation sélective des rayons du soleil ont prouvé, d'après le rapport officiel, qu'il n'est pas impossible, d'admettre telles conditions d'atmosphère qui rendraient d'un côté Mercure et de l'autre Saturne habitable. Pour le moment, nous n'avons rien à démêler avec Saturne et si, nous basant sur les sciences occultes, nous voulions expliquer l'habitabilité de Mercure, ne serait-ce pas à des calculs sur l'absorbation sélective que nous aurions recours. Il est de



La matière dont se composent les deux planètes qui précèdent Mars et qui suivent Mercure, est dans un état, qui ne permet pas à nos télescopes d'en prendre connaissance. Sur les sept il y en a donc quatre d'une nature éthérée et que ceux qui ne peuvent concevoir la matière que sous sa forme terrestre seront enclins à dire immatérielle. Ils sont seulement dans un état de matérialité plus affinés que la terre, mais ces états plus affinés ne changent absolument rien à l'uniformité du dessein de la nature pour les méthodes et les stages de ces évolutions.

Malgré leur subtile *invisibilité*, les évolutions et les races de l'humanité passent à travers leurs différents stages de matérialité, qui vont en augmentant ou en diminuant, tout comme sur la terre ; mais pour pouvoir les comprendre, il faut comprendre d'abord ce qui se passe snr la terre et puis expliquer, par l'analogie, ces délicats phénomènes. Retournons donc encore une fois à la grande vague de vitalité et ses aspects sur notre planète.

La chaîne des mondes considérée comme une unité a un pôle Nord et un pôle Sud, — allant de la spiritualité à la matérialité pour remonter à la spiritualité, — de même les évolutions de l'humanité constituent une série similaire que la chaîne des globes peut symboliser. Dans l'évolution de l'homme, il y a sur tous les plans sans exception un arc ascendant et un arc descendant, l'esprit pour ainsi dire se transformant en matière et la matière remontant à l'esprit. Le point le plus inférieur dans le cycle devient ainsi l'opposé de l'intelligence physique, qui est la mannifestation masquée de l'intelligence spirituelle.

---

fait que la science ordinaire attribue trop et trop peu au soleil, comme réservoir des forces du système solaire, trop, en tant que la chaleur des planètes dépend en grande partie d'une autre influence indépendante du soleil, une influence qui ne sera jamais bien comprise tant que l'on n'en saura pas davantage sur les corrélations existantes entre la chaleur et le magnétisme et concernant la poussière magnétique qui emplit les espaces interplanétaires. Du reste il suffirait, pour repousser quelque objection faite aux explications que nous sommes en train de donner, de démontrer que, même au point de vue des découvertes scientifiques de l'année dernière, ces objections manqueraient le but. La science moderne est très progressive et c'est là un de ces grands mérites, — mais certes les savants modernes ont grand tort de penser, qu'à chaque étape du progrès toutes les conceptions incompatibles avec le degré qu'ils viennent d'atteindre doivent nécessairement être absurdes. Si ces notes avaient été publiées douze mois plutôt, et pour ce qui concerne leur contenu, elles auraient pu être publiées tout aussi bien, il y a douze mille ans ; nous aurions dû nous borner à la phase que nous venons de décrire, si quelqu'un s'était plu à remarquer que, concernant Mercure, M. Proctor avait élucidé tout ce qui pouvait être dit sur cette question et qu'il avait décidé que cette planète n'était pas habitable. Maintenant il est arrivé en ceci, que le rapport du mont Whitney est venu réfuter le jugement de M. Proctor, le réfutant par des arguments inexacts c'est vrai, mais par des arguments qui paraîtront acceptables à ce savant.

Chaque parcours de l'arc descendant par l'humanité, et cela dans tous les cas, doit donc être physiquement plus intelligent que le précédent ; et dans chaque parcours de l'arc ascendant, l'humanité doit être revêtue d'une forme de mentalité plus raffinée et plus facilement accessible à l'intuition spirituelle. Durant la première période du parcours de toute la chaîne planétaire, nous voyons l'homme, un être relativement éthéré, si on le compare même dans ce monde à son état actuel ; de plus il n'est pas intelligent mais super-spirituel. Semblable en cela aux plantes et aux animaux qui l'entourent, il a un corps immense mais faiblement organisé.

Durant le second parcours de la chaîne, il est toujours gigantesque et éthéréen, mais son corps devient plus ferme et se condense — il approche davantage de l'homme physique, mais il est encore moins intelligent que spirituel. Durant le troisième parcours, il est arrivé à posséder un corps absolument compact et concret, qui, au commencement, ressemble plus à un singe géant qu'à un homme, mais dont l'intelligence se développe de plus en plus.

Pendant la seconde moitié de ce parcours, sa taille de géant diminue, l'apparence de son corps progresse et il commence à être une créature raisonnable.

Dans le quatrième parcours, l'intelligence maintenant entièrement développée fait des progrès énormes. Les races encore muettes au commencement de ce parcours acquièrent le langage tel que nous le connaissons. Partout débordent les résultats de l'activité intellectuelle et du déclin spirituel. Lorsque la moitié de cette période est passée, le pôle de toute la période des sept mondes est également dépassé. A partir de là, l'égo spirituel commence à lutter sérieusement avec le corps, et l'intelligence commence à manifester ses pouvoirs transcendants.

Durant le cinquième parcours, la lutte continue, mais les facultés transcendantes sont largement développées ; le combat de celles-ci avec l'intelligence et les passions est plus ardent que jamais, car dans le cinquième parcours l'intelligence et la spiritualité sont bien plus développées que durant le quatrième.

Dans le sixième parcours l'humanité acquiert une telle perfection de corps et d'âme, ou d'intelligence et de spiritualité, que l'humanité existante aura de la peine à se le figurer dans son état actuel. Les plus hautes combinaisons de sagesse, de bonté et d'illumination transcendante que le monde ait jamais cru possible, tel sera alors l'homme normal.

Ces facultés, qui maintenant ne permettent qu'à de rares exceptions d'explorer les mystères de la nature, et de conquérir ces sciences dont quelques miettes sont offertes au monde en général, au moyen de ces

extraits, ces facultés, disons-nous, seront alors le partage de tout le monde.

Quant au septième parcours les maîtres n'en parlent pas et gardent à ce sujet un silence solennel. L'humanité sera devenue tellement divine que l'humanité du quatrième parcours ne saurait d'aucune façon s'en faire une idée.

Durant le temps que la vague de vie humaine occupe une planète quelconque, chaque monade humaine est incarnée plusieurs fois. Ceci a été déjà expliqué en partie dans le 5e fragment. Si chaque monade n'a qu'une existence dans chacune des branches des races par lesquelles elle doit passer au moins une fois, le total de ces existences sur une planète pendant un parcours sera de 343 — le cube de 7. Mais on peut admettre comme règle générale, que chaque monade est incarnée au moins deux fois dans chacune de ces branches, et qu'en outre, elle a aussi quelques existences en plus.

Les maîtres, qui nous enseignent les sciences occultes, ont de bonnes raisons pour refuser de donner des chiffres exacts concernant la cosmogonie, quoique les profanes ne puissent pas le comprendre. Ainsi, nous ne pouvons pas déterminer la durée exacte des années de chaque parcours. Une seule concession a été faite, et celle-là nous permet d'expliquer un fait intéressant de l'évolution, au point où nous en sommes arrivés. Ce fait est que, tandis que la terre est habitée par l'humanité à son quatrième parcours, autour de la chaîne des mondes, il y a parmi nous quelques personnes, peu nombreuses par rapport à la totalité, et qui appartiennent au cinquième parcours. On aurait tort de croire que grâce à un procédé miraculeux quelconque, cette unité individuelle a traversé la chaîne entière une fois de plus que ses pareils. Les explications précédentes démontrent clairement que cela n'est pas possible.

L'humanité n'a pas encore fait sa cinquième visite à la planète supérieure la plus rapprochée de nous, mais le but peut être atteint autrement et même de deux manières différentes. Un homme né comme un homme ordinaire, du quatrième parcours, peut, par des procédés occultes, devenir un homme ayant toutes les attributions d'un homme du cinquième parcours. Il peut aussi, indépendamment de tout effort dans l'existence présente, naître dans les mêmes conditions, comme s'il appartenait au cinquième parcours, et cela en raison du nombre total des incarnations qu'il a eues.

Soit x le nombre normal d'incarnations que dans le cours ordinaire de la nature une monade doit subir durant un parcours sur une planète, et soit y le nombre d'incarnations extraordinaires produites par un violent désir de vie physique pendant cette période, alors il s'ensuit que 24 1/2 $(x + y)$ peuvent excéder 28 x; c'est-à-dire que dans trois parcours et demi une monade peut avoir accompli autant d'incarnations qu'une monade ordinaire

en quatre parcours entiers. Ce résultat n'aurait pas pu être obtenu en moins de trois parcours et demi, et c'est seulement maintenant que nous avons dépassé le point central de l'évolution sur notre planète, qui est à moitié chemin, que les individualités appartenant au cinquième parcours commencent à arriver.

Il n'est pas possible qu'une monade puisse devancer ses compagnons de plus d'un parcours. Malgré tout ce que nous venons de dire, cela n'empêche pas que le Buddha ait été un homme du sixième parcours, mais ceci implique un grand mystère tout en dehors de ces calculs. Pour le moment il suffit de dire que l'évolution d'un Buddha dépend d'autres conditions que celles d'incartions dans une seule chaîne planétaire.

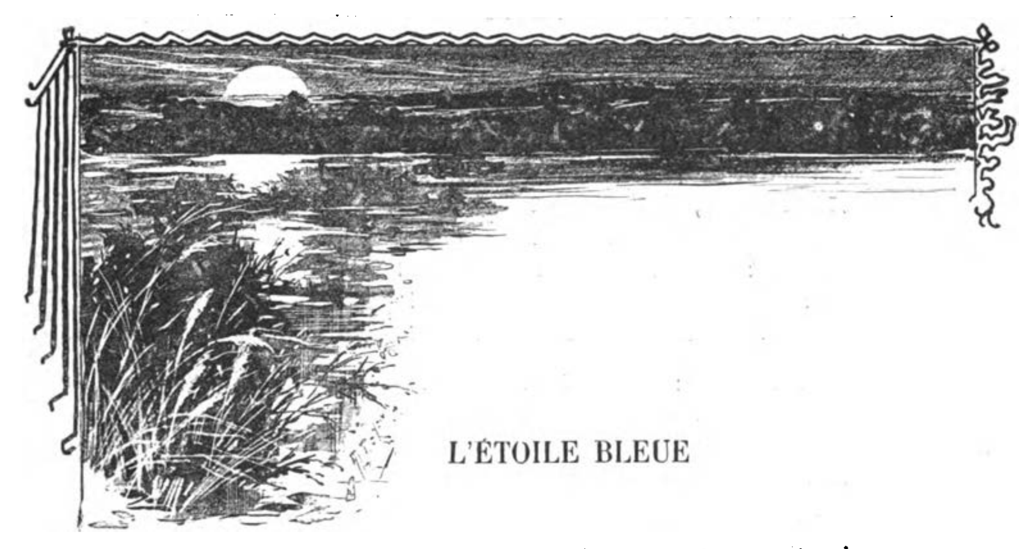
Nous avons vu par les calculs précédents qu'une monade a de nombreuses vies successives et il est donc important, pour éviter des malentendus, de montrer que les périodes dans lesquelles elles sont distribuées sont tellement grandes, que de longs espaces séparent une vie de l'autre. Nous avons dit que nous ne pouvions donner en chiffres la durée des périodes, et cela est surtout impossible, car ces parcours varient en durée dans de larges limites. Mais voici un fait donné par la plus haute autorité occulte à qui nous avons à faire. La race humaine actuelle, la cinquième race du quatrième parcours a commencé il y a environ un million d'années. Maintenant elle n'est pas finie, mais en supposant qu'un million d'années aurait été la durée totale de cette race, comment aurait-elle été divisée pour chaque monade ?

Une monade doit avoir plus de cent et moins de cent vingt incarnations dans une race. Admettant que chaque incarnation ait duré un siècle, nous n'avons en tout que douze mille ans de vie physique, et 988.000 ans passés dans la sphère subjective; ce qui donnerait un intervalle de plus de 8.000 années entre deux existences (1). En fait il est vrai que ces périodes varient en durée, mais elles ne peuvent en aucun cas être moindre que de 1.500 années, ce qui constituerait un intervalle extraordinairement court.

Quant aux adeptes, et à ceux qui se sont placés en dehors des lois ordinaires, il n'en est pas question ici. (*A suivre.*)

(1) Voyez à ce sujet page 35 du 1er vol. d'Isis Unveiled, commençant au dernier paragraphe de la page 34.





L'ÉTOILE BLEUE

O mystérieux inconnu ! m'écriai-je. Etre grand ! Etre immense ! qui sommes-nous donc? Suprême auteur de l'harmonie ! qui donc es-tu, si ton œuvre est si grande ? Pauvres mites humaines qui croient te connaître ! O Dieu ! ô Dieu ! atomes, riens ! que nous sommes petits ! que nous sommes petits !

CAMILLE FLAMMARION.
(*Dieu dans la nature*, p. 547.)

Est-ce une histoire ou bien un conte,
Quelque rêve étrange enfanté
Dans une heure d'oisiveté ?
Je n'affirme rien, je raconte.

C'était, me dit le narrateur,
Dans la Bretagne, en un site enchanteur :
La mer au fond d'une agreste vallée,
Par une nuit brillamment étoilée.

Il avait plu vers l'approche du soir,
Et des buissons de nos sentes fleuries
Montait la brise, invisible encensoir,
Plein d'odorantes griseries.

De la terrasse où je m'étais assis,
Les yeux plongés dans l'infini des mondes,
Je promenais sur ces routes profondes,
La mer, le ciel, mes rêves indécis.

Et j'écoutais, songeur, sous l'abrupte falaise,
La voix rauque du flot montant que rien n'apaise ;
Et sur l'autre océan d'azur, mes yeux rivés,
Cherchaient l'emplacement des paradis rêvés.
Car, de la nuit des temps où remonte la terre,
Dès que l'être a paru, dès que l'homme a pensé,
Un problème a surgi pour lui du grand mystère
De ces deux inconnus : l'Avenir, le Passé.

Devant cette nature aux splendeurs infinies,
Dont un ordre parfait règle les harmonies :
Qui de tant de beautés doit-on glorifier ?
Je vois l'œuvre, dit l'homme, où donc est l'ouvrier ?
Et portant ses regards vers la céleste voûte,
Il s'écria : L'azur nous le cache sans doute !
C'est là que se dérobe à nos yeux l'Eternel !
C'est là ! L'homme en son rêve avait conçu le ciel.

Quand il eut dit : « Je suis ! qu'ai-je été ? que serai-je ? »
Il comprit aussitôt qu'il serait sacrilège,
De douter de ce Dieu qui nous donna le jour,
Et nous fit conscients de justice et d'amour.
« A quoi servirait-il qu'il peuplât les espaces
D'êtres toujours nouveaux, si du progrès des races,
Pour prix de leurs efforts, n'ayant que le trépas,
Ceux qui l'ont accompli ne se ressentaient pas ?
Dieu ne serait pas Dieu — sa loi serait inique. »
Et dès lors, déclarant le non-être illogique,
L'homme put voir la mort avec tranquillité...
Il avait entrevu son immortalité.

Ainsi l'aile du Temps, vers le lointain des âges,
Emportait mon esprit au bruit des flots bercés,
Des flots, des mêmes flots qui baignaient les rivages
De ces humanités naissantes du passé.

Et je les revivais aux pages de l'histoire,
Dans un ressouvenir intense et convaincu,
Appelant à mon aide un effort de mémoire,
Comme si de leurs maux j'eusse déjà vécu.

Ah ! combien, à travers les siècles, notre monde,
Assemblage confus de cent peuples divers,
Aveugle, a tâtonné dans sa nuit inféconde,
Avant que la science éclairât l'Univers !

Que de sombres horreurs, que d'effroyables crises,
Ont secoué la terre en ces temps convulsés ;
Et pour des vérités à grand'peine conquises,
Que de larmes hélas ! et que de sang versés !

Ce n'est pas seulement la lutte pour la vie
Qui peut inciter l'homme aux nobles actions ;
Si de progrès sa soif n'est jamais assouvie,
C'est qu'il porte plus haut ses aspirations.

Le peu qu'il a compris des lois universelles,
Elève sa raison vers le juste et le beau,
Vers les champs infinis des sphères éternelles,
Où l'esprit s'affranchit des affres du tombeau.

Il sait que tout effet résulte d'une cause ;
Et conscient du droit, conscient du devoir,
S'il concourt à créer l'avenir grandiose
En sera-t-il exclu ? Qui peut le concevoir ?

Non, non, cela n'est pas ! Cela ne saurait être !
Dieu n'a point à la mort borné notre chemin ;
Ce n'est pas vainement qu'en nous il a fait naître,
Et pour qu'il soit déçu, l'espoir d'un lendemain.

Si tout finit, qu'elle est notre raison de vivre ?
N'eût-il pas mieux valu n'avoir jamais été,
Que d'ébaucher le rêve, et de fermer le livre,
A travers nos douleurs à peine feuilleté ?

Certes, s'il est des jours tristes à la folie,
Il est de doux instants qui font aimer la vie :
Notre esprit affranchi des entraves du mal,
Souffle éthéré s'éveille affamé d'idéal.
Il semble, tant nos cœurs résolvent d'espérance,
Que rien ne doive plus les frapper de souffrance.
Hélas ! et cependant, sombres déshérités,
Combien lèvent au ciel leurs regards attristés !
Que d'êtres succombant sous d'horribles détresses,
Des plaisirs d'ici-bas contemplent les ivresses,
Eux, les exclus, à qui l'implacable destin
Ne jette même pas les reliefs du festin.
Ah ! parmi les meilleurs des enfants de la terre,
Combien péniblement gravissent leur calvaire !
Par déni social, que de sacrifiés !
Combien d'humbles martyrs ! que de crucifiés !
Vraiment, si l'au-delà ne doit être qu'un songe ;
Si l'infini des cieux où notre regard plonge,
N'est qu'un désert immense aux mirages trompeurs ;
S'il est fou d'en vouloir sonder les profondeurs,
Et basant notre foi sur des raisons innées,
D'y rêver l'avenir pour d'autres destinées ;
Si le bien et le mal sont égaux dans la mort ;
S'il n'est point d'autres lois que celles du plus fort,
Que vient-on nous parler de vertus et de vices :
Est-il une vertu qui vaille nos caprices ?
Les satisfaire est tout, puisque après est l'oubli.
Le bien par pur amour du devoir accompli
Serait acte vraiment surhumain, si l'on pense
Qu'il n'en doit résulter aucune conséquence,

Quel chaos ! Ce n'est là que pure déraison :
Un voile à nos esprits dérobant l'horizon !

Non, Celui — quel que soit le mot dont on le nomme :
Celui qui fait fleurir l'espoir au cœur de l'homme,
Et qui, pour éclairer sa marche vers le mieux,
Illumine les nuits de la splendeur des cieux ;
Celui-là seul pour qui rien, rien, n'est impossib'e,
Dont l'œuvre s'élabore au sein de l'invisible,
Et répand en bienfaits sur notre humanité
Sa puissance de vie et sa fécondité ;
Non, Celui, force et loi, qui régit la nature,
Et sait approprier forme, organes, structure,
A tous êtres, bornant ainsi leur fonction,
Dans chacun des degrés de l'évolution ;
Celui qui fait mûrir les épis de la plaine ;
Celui qui dans un gland fait contenir un chêne
Qui jetant la semence aux quatre points du Ciel,
Y fait évoluer, principe essentiel,
Source de toute vie et de toutes richesses,
La sève nourricière afférente aux espèces...
Non, non, ce Dieu de paix, de justiee et d'amour,
N'eut point, pour que la mort nous détruisît un jour,
Projetant ses soleils jusqu'au fond des abîmes
Affolé nos esprits de visions sublimes.
S'il est dans ses desseins que l'être en soit banni,
Pour qui fait-il germer les champs de l'Infini ?

Homme, vers les destins futurs où va ta course,
Flot vivant qui jamais ne remonte à sa source,
Ne crois pas au sommeil d'une éternelle nuit...
Une aurore succède à l'aurore qui fuit.
Prends pour guide et soutien, ton cœur, ta conscience ;
Pour flambeau la raison : et plein de confiance,
Malgré que les chemins soient faits d'aspérités,
Monte vers les sommets rayonnants de clartés !
Monte, monte ! et plus haut toujours lève la tête !
Les mondes sidéraux promis à ta conquête,
Décrivent dans l'éther leurs orbes radieux ;
C'est-là, sous d'autres corps, et dans d'autres milieux,
Que progressivement affinés de matière,
Nos esprits revivront sous des flots de lumière.
Prends ton vol ! Il n'est pas de rêves insensés ;
Si beaux qu'ils puissent être, ils seront surpassés !
Fleur du vaste Univers gravitant dans l'espace,
Tout paradis rêvé, quelque part a sa place.
Dans ces mondes, sans doute, et par attraction,
L'âme suit les degrés de sa perfection.

Ainsi vers l'avenir, si plein de conjectures,
Et l'esprit chevauchant sous les cieux étoilés,

Mes regards contemplaient nos demeures futures,
Où sont les êtres chers, loin de nous envolés.

Et tous ces tourbillons d'astres multicolores,
Où s'éveille la vie en de nouveaux printemps,
Semblaient illuminer, de lointaines aurores,
L'infini de l'espace et l'infini des Temps.

Parmi l'essaim brillant des étoiles sans nombre,
L'une d'elles, petite et d'un bleu de saphir,
Sur l'horizon des mers étincelait dans l'ombre,
Et comme frissonnante au souffle du zéphyr.

Je ne sais quelle force étrange, irrésistible,
M'attirait vers cet astre, ému de doux pensers ;
Il me semblait y voir, à travers l'invisible,
Quelque cher souvenir vécu — de temps passés !

Or, voici : Dans la nuit calme et silencieuse,
Longtemps je contemplai l'étoile radieuse.
Quel mystère cachait ce coin perdu des cieux ?
Le voile en fut levé dès que j'eus clos les yeux.
En l'instant qu'assailli de rêves extatiques,
Et comme enveloppé de fluides cosmiques,
Mon esprit dans l'éther flottait émerveillé,
— Je n'affirmerais pas que je fusse éveillé —
Je vis venir, le front nimbé de clarté douce,
Par la brande sauvage où la bruyère pousse,
Une femme, ou plutôt, l'ombre d'une beauté
Telle, qu'il n'en est point dans notre humanité.
Son sourire était plein d'affectueux reproche ;
J'éprouvais je ne sais quel trouble à son approche !
On eût dit, tout mon être en tressaillait d'émoi,
Qu'enfin le souvenir se réveillait en moi.
Et comme je joignais les mains vers l'immortelle :
« Mon époux bien-aimé, souviens-toi, me dit-elle...
« L'Etoile bleue, eh bien ! c'est notre paradis !
« C'est là qu'aux jours heureux nos cœurs se sont unis !
« Je n'eus point à songer qu'il en dût être un autre :
« Quelle félicité divine était la nôtre !
« Et pourtant au sommet des glorieux séjours,
« Tu rêvais d'élever le Ciel de nos amours !
« Nul n'y peut graviter s'il n'a subi l'épreuve :
« Tu choisis pour exil la terre... et je fus veuve !
« Le passage d'un monde à l'autre, c'est l'oubli ;
« Mais sans effacement du progrès accompli.
« S'il perd le souvenir de sa préexistence,
« L'esprit garde du moins sa propre survivance :
« Il renaît au degré conquis par ses efforts,

« Et peut d'un vol plus sûr tenter d'autres essors.
« Que ton aile t'emporte à des hauteurs sublimes,
« Ou bien qu'elle se brise au frôlement des cimes,
« Glorieux ou vaincu, reviens-moi ! Je t'attends !
« Reviens au paradis de nos joyeux printemps !
« Ah ! cher, cher bien-aimé ! Souviens-toi !... » — Fou d'ivresse.
Je m'élançai vers elle... et l'ombre enchanteresse,
D'un geste me montrant l'étoile au bleu regard,
Pâlissante déjà, sous l'aube au jour blafard,
Plaintive, dit encor, comme un écho qui passe :
« Reviens ! reviens !... » La voix s'éteignit dans l'espace !

Sur les coteaux boisés que frange l'Orient,
Le soleil apparaît superbe et souriant.
Quelques instants encor la nature indécise,
Et sous l'impression des songes de la nuit,
Semble se recueillir et contempler surprise
Le jour nouveau qui luit.

La mer bondit au large, et sur la grève nue.
Ses flots d'écume blanche ont un reflet vermeil
Déjà, d'un vol hardi, s'élevant vers la nue
L'alouette celtique a chanté le réveil.

Tout renaît, tant s'émeut ; les bois, les monts, la plaine,
S'emplissent de rumeurs, de cris et de chansons !
Hosanna ! C'est la vie !... Et comme une âme en peine,
J'errai triste... et le cœur agité de frissons.

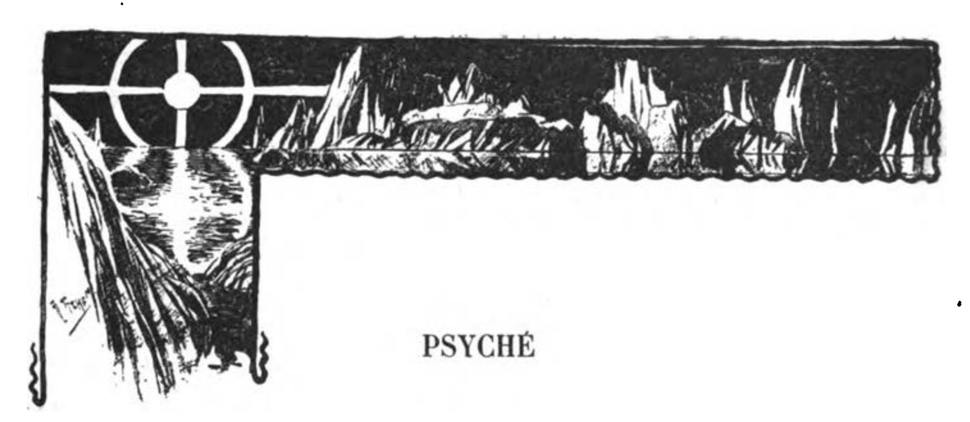
Sous l'ensoleillement des splendeurs matinales
Qui des cieux éteignaient les nocturnes flambeaux,
Je rêvais, à travers les routes sidérales,
Des horizons plus beaux.

Et brûlant l'infini d'une course anxieuse
Mes rêves s'envolaient par les airs balancés :
« Reviens ! » — La vision douce et mystérieuse,
Dans son sillage astral emportait mes pensers.

Chimère, dira-t-on, illusions, démence !
Qui pourrait l'affirmer ? — Songes, réalités,
Termes peut-être égaux. Sait-on si la balance
N'a pas le même poids pour ces deux entités ?

JULES MONIOT.





PSYCHÉ

Psyché, jeune mortelle a séduit l'Amour même ;
Voilà qu'elle subit la colère des dieux.
Zéphire vient la rendre à Cupidon qui l'aime
Et la visite au sein d'un palais radieux.
Elle peut le chérir, mais dans l'ombre discrète,
Et sans chercher à voir son merveilleux amant.
Psyché, la curieuse, à regarder s'apprête :
Lampe en main, la voilà qui glisse doucement
Près du bel endormi, contemplant son visage,
Quand une goutte d'huile a coulé sur le corps
De l'Amour qui s'éveille et s'enfuit, le volage ;
Le palais se dissipe avec tous ses trésors,
Et Psyché malheureuse, à Vénus est livrée ;
La déesse irritée exhale son courroux ;
Elle fait expier à la belle éplorée
Le charme que son fils goûta dans ses yeux doux.
Mais le céleste amant, à l'amante fidèle,
Par les nœuds de l'hymen s'attachant sa beauté,
Divinisa Psyché du toucher de son aile :
Et l'Amour lui fit don de l'immortalité.

Psyché, c'est l'âme humaine en la chair endormie,
Attendant dans le corps l'appel libérateur
De la mort qui viendra, funèbre et douce amie
La délivrer au jour du réveil enchanteur.
Et ses yeux s'ouvriront à l'au-delà sublime ;
Psyché, c'est la captive au fond de sa prison :
Un ange vient briser les fers de la victime
Et l'astre-liberté se lève à l'horizon.

Paris, mai 1896. JULIEN LARROCHE.



ENTITÉS MORBIDES ET LOIS DE MORBIDITÉ (1)

Toute synthèse qui tend à classer d'une manière rationnelle et à ramener à l'unité les faits qui se déroulent sous nos yeux, qui dans une partie quelconque de la biologie, contribue à corroborer la théorie de l'évolution, ne peut qu'avoir nos sympathies et celles de toutes les personnes que le dogme ou les préjugés d'école n'aveuglent pas. Nous ne pouvons donc que louer hautement le Dr Boucher des efforts qu'il a faits pour mettre de l'ordre dans les entités morbides créées plus ou moins arbitrairement, et souvent sur des symptômes différentiels insignifiants, par le jordanisme médical, pour trouver le fil conducteur qui relie entre elles tant de manifestations disparates des maladies dites infectieuses, pour enfin prouver que toutes ces manifestations ont pour point de départ un germe morbide commun que l'homme apporte en naissant et qui, dans des conditions données, devient nocif, et par son évolution chez les divers individus donne lieu aux états morbides auxquels nous venons de faire allusion.

Comment et pourquoi ce germe existe-t-il chez l'homme? Du moment qu'il peut engendrer la maladie, c'est un germe de mal, et peut-on admettre que Dieu ait créé le mal? Le mal étant une rupture d'équilibre, et celle-ci ne pouvant se produire que par une transgression aux lois de la nature, c'est donc l'homme lui-même qui est l'auteur du mal. M. Boucher ne s'explique pas sur ce point; d'ailleurs ce n'est qu'une hypothèse qu'il nous présente. S'agit-il d'un résidu provenant d'existences antérieures et conservé dans le périsprit? Alors son atténuation et sa disparition se feront avec l'affinement progressif du corps astral sous l'influence de l'évolution morale.

Ce germe hypothétique peut, d'après M. Boucher, ne pas devenir nocif. « Car, dit M. Boucher, l'évolution vers la nocivité de ce germe, inactif à l'état normal, doit être, comme tous les phénomènes, soumis à des lois immuables, à des lois simples, à des lois éternelles ». Le raisonnement, s'appuyant sur l'observation judicieuse des faits, doit nous servir à définir et à formuler ces lois.

Malheureusement, les phénomènes biologiques ne présentent pas la fixité de ceux de la physique et de la chimie, ne sont pas soumis comme eux à des conditions rigoureuses et dépendent d'actions mal déterminées. Tant que l'action et la nature des agents physiques, chimiques et magnétiques ne seront pas mieux connues, la médecine restera une science plus ou

(1) *Etude sur les entités morbides. Lois de morbidité*, par le Dr Henry Boucher. Paris. O. Doin, 1895, in-8°.



moins empirique. L'expérimentation manquant de base logique ne peut conduire à la vérité. Aussi l'auteur attache-t-il une importance prépondérante au raisonnement préliminaire.

Pour mieux faire saisir sa pensée, il prend pour exemple la théorie microbienne, qui consiste à attribuer à un microbe ou à une association de microbes les maladies dites infectieuses. Se fondant sur la loi d'adaptation au milieu, il dit : Le microbe existe normalement chez l'homme, mais sous l'influence de la maladie, il se modifie et prend des propriétés nouvelles. Donc ce n'est pas le microbe spécial qui fait la maladie, mais bien la maladie qui fait le microbe spécial.

C'est là d'ailleurs la question principale, traitée par notre distingué confrère, et les développements qu'il lui donne dans son livre, et dont nous ne pouvons présenter qu'un faible raccourci dans cette analyse, montrent bien qu'ici comme dans d'autres domaines de la biologie, le raisonnement préliminaire est réellement prépondérant, que c'est le fait intellectuel qui doit donner sa valeur au fait mécanique tiré de l'expérimentation.

M. Boucher commence son étude par l'examen comparatif du *rhumatisme articulaire aigu* et des *oreillons* et montre, par la symptomatologie même de ces maladies et par les complications identiques qu'elles présentent souvent, que, contrairement à l'opinion reçue, ni l'une ni l'autre ne sont des entités morbides, mais des modalités d'un état général qu'il appelle *rhumatisme constitutionnel* et susceptible de présenter des manifestations multiples qui, dans les deux affections ci-dessus, sont articulaires et glandulaires, qui ailleurs sont muqueuses ou cutanées et constituent alors d'autres termes de la même série morbide, la *rougeole* (rhumatisme muqueux), la *scarlatine* (rhumatisme muco-séreux), l'*érysipèle* (rhumatisme cutané). Toutes ces maladies reconnaissent donc le même principe infectieux, plus diffusible par exemple dans les oreillons et la rougeole, moins diffusible dans la scarlatine et l'érysipèle, et susceptible de déterminer l'état morbide à certains moments et sous certaines influences extérieures cosmiques ou telluriques, encore inconnues.

La pneumonie infectieuse, qui n'a été élevée que depuis une quinzaine d'années à l'état d'entité morbide, rentre également dans la série. Fréquente d'ailleurs dans la rougeole, elle peut être considérée comme une rougeole sans éruption.

Parmi les termes supérieurs de la série, M. Boucher se borne à étudier la *diphtérie*, réservant les autres affections infectieuses qui y rentrent pour une publication ultérieure. Dans la diphtérie, le bacille de Klebs ou de Löffler, dans la pneumonie infectieuse, le pneumocoque, dans la scarlatine, l'érysipèle, etc., le streptocoque, ne deviennent virulents qu'au contact du

principe infectieux inconnu, dans le foyer d'infection même. La porte d'entrée ne suffit pas, l'érosion de la muqueuse supposée nécessaire dans la diphtérie n'explique rien, la présence du bacille, qui se trouve souvent là normalement sans provoquer d'accident, n'est pour rien dans la production de la maladie. Il faut que les bacilles soient devenus virulents; alors le pneumocoque, par exemple, pullulera dans les foyers de pneumonie et, entraîné par la circulation, pourra déterminer l'inflammation des séreuses. L'action du pneumocoque est donc purement secondaire. Il en est de même du streptocoque dans la scarlatine; ainsi, ce microbe est fréquent dans la scarlatine, rare dans le rhumatisme articulaire aigu, alors que les lésions articulaires peuvent être absolument identiques; cela prouve bien que le streptocoque, ne joue qu'un rôle secondaire, et ce que nous en disons pour la scarlatine peut s'appliquer à l'érysipèle.

Dans la *diphtérie*, il y a quelque chose de plus que dans les termes inférieurs de la série, c'est la pseudo-membrane que la médecine officielle considère comme le fait du bacille de Klebs et la prétendue sécrétion par ce bacille de toxines qui déterminent les phénomènes généraux et en particulier les paralysies. M. Boucher prouve que la pseudo-membrane, qui s'observe d'ailleurs aussi dans les angines herpétiques, dépend uniquement de la sécrétion cellulaire et que les paralysies surviennent tout aussi bien dans les angines non diphtéritiques, de sorte que, si toxines il y a, on ne peut les considérer réellement que comme des produits de fermentation déterminés par le principe infectieux particulier auquel nous avons fait déjà plus d'une allusion; d'ailleurs, si l'on fait des bouillons de culture avec le bacille rendu virulent par son contact avec ce principe, ces bouillons seront d'autant plus toxiques qu'ils seront plus anciens et que la fermentation aura davantage développé les toxines.

D'après ce qui précède, on voit donc que la théorie microbienne interprète à contre-sens l'origine des maladies infectieuses. L'importance des microbes a de même été très exagérée dans la diffusion épidémique de ces maladies. C'est ce qui ressortira bien du passage suivant du remarquable travail de M. Boucher, passage qu'en raison de son importance nous donnerons *in extenso* :

« Et maintenant que nous avons fait ressortir l'origine première de certaines épidémies, il me semble facile par déduction d'arriver à l'explication des autres et d'aboutir à une loi simple comme toutes celles qui régissent les phénomènes..., c'est la loi d'un principe morbide, unique au début, évoluant de différentes manières, suivant les climats, suivant les pays, suivant les saisons, suivant les habitudes, les mœurs, les genres de vie des peuples, et déterminant, par conséquent, dans ces différentes con-

ditions, des manifestations différéntes, fièvre jaune à l'Occident, typhus dans le Centre, choléra dans l'Orient, pour ne parler que des termes extrêmes. Principe morbide dont le contre-poids serait précisément la force vitale de chaque être et dont l'évolution serait subordonnée à la diminution de celle-ci; froid, fatigue, surmenage, abus sous toutes les formes, voilà pour les cas isolés; pour les cas sporadiques, la cause en réside pour la plupart du temps chez l'homme.

« Mais pour les épidémies de grande envergure, pour celles qui frappent en masse, la cause première est évidemment extérieure. Par suite d'un changement dans les conditions météoriques d'une région, par suite d'une dépression magnétique, les échanges qui se font plus normalement entre l'homme et l'extérieur, ne se font plus normalement, l'être animé agissant, perdant plus par son rayonnement de ce fluide qu'il ne peut dans ce cas en recevoir, se trouve dans les conditions requises pour permettre à ce germe morbide son évolution chez tous ceux qui en sont porteurs. Tel est pour moi le mécanisme des grandes épidémies. Leur caractère de plus ou moins grande malignité est proportionnel évidemment à la plus ou moins grande différence qui existe entre la déperdition et la recette fluidique. La diversité dans leurs manifestations est expliquée par les différentes conditions que j'ai expliquées plus haut. Il y a évidemment d'autres causes; mais elles sont d'ordre secondaire, toutes les épidémies ne comportent pas un caractère de généralité; il y a des épidémies de maison, de rue,de localité; c'est alors que le microbe peut être invoqué; c'est dans ce cas qu'il joue son rôle et qu'il peut lui aussi devenir nuisible; vivant autour de l'homme dans l'air que celui-ci respire, arrivant forcément dans l'intérieur de son organisme, s'il se trouve dans ce dernier cas en contact avec les lésions produites par le principe infectieux en pleine évolution, il devient lui-même infectieux; changeant sa forme primitive dans ce milieu nouveau, il prend aussi des qualités nouvelles : de neutre il devient actif par contact; il est contagionné directement et peut, ainsi que les expériences le démontrent, déterminer chez les individus qui évoluent autour de son lieu d'origine infectieux, soit la maladie, soit toute autre de la série.

« Il peut aussi, suivant moi, devenir infectieux par rayonnement; cette théorie physique est peut-être une hypothèse, peut-être une vue de l'esprit, cependant certains de ces côtés sont démontrés expérimentalement. Une force spéciale est émise par l'être animé, on ne l'adm et pas officiellement encore ou du moins on n'en tient pas compte. Et cependant, comment expliquer les divers phénomènes de l'hypnose et pourquoi vouloir malgré tout passer sons silence les expériences de de Rochas, de Richet, de Gibier, de William Crookes, de Richard Wallace, les faits vus par Lombroso, Da-

riex, Richet et l'école de Milan. Je ne m'attache pas en ce moment à leur côté mystérieux, je ne prends que les faits réels enregistrés par des appareils de précision, et qui démontrent d'une façon complète que l'homme émet à l'extérieur une force fluidique d'un caractère spécial. Eh bien! si, à l'état de santé, cet être rayonne un fluide normal, dans l'état pathologique, ce fluide doit avoir des propriétés pathologiques que véhiculent les microbes environnants; le globule sanguin se comporte ainsi vis-à-vis de l'oxygène, pourquoi le microbe, autre cellule, ne se comporterait-il pas de la même façon vis-à-vis de l'élément physique? Evidemment c'est une hypothèse, et j'ajoute même qu'elle ne retranche ni ne donne rien aux conclusions de la doctrine que je soutiens, je l'expose simplement, parce qu'elle tient compte d'un facteur qui existe et qui, précisément parce qu'il existe, doit pouvoir se manifester. Et ensuite parce qu'elle complète à mon sens la théorie et la contagion par le microbe. »

On voit donc que le rôle des microbes, et par conséquent le danger de la contagion, ont été considérablement exagérés. Non qu'il faille méconnaître et rejeter comme inutile tout ce que l'hygiène publique a fait pour la santé générale ; mais par les procédés presque inquisitoriaux de l'autorité, la publication minutieuse jusque dans les plus minces journaux quotidiens des précautions à prendre à toute minute de la journée, on a jeté l'épouvante dans les esprits. Partout on ne voit plus que microbes ; on les trouve dans les aliments et les boissons, dans tous les recoins des habitations, sur la voie publique, dans les véhicules, etc.; les êtres animés, animaux domestiques et volailles, les hommes en sont porteurs et peuvent vous communiquer les germes de votre destruction , etc., etc. Partout l'ennemi guette sa proie — *quærens quem devoret*. Toutes les exagérations conduisent à de semblables résultats. Le danger existe, mais seulement dans les limites indiquées plus haut. Puis, qu'on n'oublie pas qu'à côté de ce germe hypothétique qui peut devenir nocif, la Providence a placé dans les cellules de l'organisme un principe antagoniste, la faculté appelée « phagocytose » et dont M. Boucher nous entretiendra certainement dans ses publications subséquentes, pour déterminer jusqu'à quel point elle défend l'organisme contre l'invasion des infiniments petits *rendus virulents*. Nous terminerons par l'exposé littéral des *lois de morbidité*, telles qu'elles résultent des travaux de notre savant confrère:

« 1° Toutes les manifestations morbides observées reconnaissent comme origine deux sortes d'agents : les premiers, extérieurs à l'homme sont constitués par les éléments atmosphériques, les deuxièmes provenant de l'homme sont formés par les produits de la fermentation des protoplasmes cellulaires.



« Ces deux agents sont les seules entités génératrices de tous les phénomènes morbides ;

« 2° L'agent intermédiaire, terme de relation entre les deux premiers, est l'impressionnabilité de l'organisme.

« Il est facile, dès lors, de comprendre pourquoi, dans une épidémie, on voit des individus robustes être atteints, alors qu'à côté d'eux des faibles ne le sont pas, le caractère impressionnabilité étant absolument indépendant de l'apparence physique ;

« 3° Toutes les manifestations morbides peuvent être rangées en deux groupes seulement : les simples et les infectieuses ;

« 4° Les premières reconnaissent pour seule origine l'influence des agents extérieurs, qui s'exerce sur un organe quelconque en contact avec eux. Elles ne déterminent dans l'organisme aucune réaction générale, si leurs qualités ne sont pas suffisantes pour mettre en jeu son impressionnabilité.

« 5° Les deuxièmes sont engendrées par la coopératiou des deux entités, la première ayant déterminé la production de la seconde par l'intermédiaire de l'impressionnabilité ;

« 6° Les causes provenant du fait de l'homme fatigué, surmenage, etc., ont pour effet de mettre l'organisme en état d'imminence morbide, en exaltant son impressionnabilité, c'est-à-dire en le rendant plus sensible à l'action des agents extérieurs ;

« 7° La forme que revêtent les manifestations morbides est tout entière déterminée par les qualités de l'agent extérieur ; ces qualités sont déterminées par les saisons ;

« 8° Pour chaque individu atteint, l'intensité des manifestations morbides est déterminée, bien entendu, d'abord par le plus ou moins grand degré d'intensité des causes productives, mais aussi par le plus ou moins grand degré d'impressionnabilité de son organisme.

« Ces deux dernières lois expliquent les cas sporadiques, leurs formes : pneumonie, dysenterie, fièvre typhoïde, etc.; elle explique aussi leur diversité, au point de vue de l'intensité.

« En rapport avec ce qui précède, il m'est permis également de formuler les propositions suivantes au point de vue de l'éruption :

« 1° L'éruption est un phénomène absolument contingent. Elle peut se révéler dans toutes les manifestations morbides infectieuses, comme aussi elle peut ne pas se révéler ;

« 2° L'éruption n'est absolument que la manifestation généralisée du principe infectieux formé dans l'organisme ; l'existence de ce phénomène apporte toujours à la lésion localisée, quand elle existe, un certain degré d'atténuation ;



« 3° L'éruption peut parfois ne pas exercer sur la marche de l'affection l'atténuation qu'elle procure à la lésion locale ; cela dépend de l'intensité des causes qui ont déterminé la production de l'agent infectieux ;

« 4° Les formes que revêt l'éruption sont absolument indépendantes et des agents extérieurs et des agents intérieurs qui ont donné naissance au principe infectieux ; elle est tout entière sous la dépendance des actions diverses, suivant les individus, qu'exerce l'élément infectieux sur le système nerveux.

« Il me reste à formuler les lois des épidémies, les lois de là contagion et les lois d'immunité. Elles apparaissent, à mon avis, déjà d'une façon bien claire, mais elles ressortiront complètement, je l'espère, quand j'aurai étudié les autres termes supérieurs de la série infectieuse. »

Encore une fois nous félicitons M. le Dr Boucher des efforts qu'il a faits pour ramener à l'unité et à des lois fixes les multiples manifestations morbides décrites sous le nom générique de maladies infectieuses et de préciser les conditions de la contagion et de l'épidémicité de ces états morbides. Il est cependant douteux que ces vues si simples et si lumineuses soient accueillies favorablement par les partisans et les dispensateurs de la médecine officielle, parce qu'elles présupposent l'intervention d'un de ces facteurs occultes dont nos doctrinaires se vantent d'avoir à tout jamais débarrassé la science. Mais, puisque nos savants modernes veulent tout fonder sur l'observation et l'expérimentation, qu'ils observent donc et soumettent à l'expérience ces forces occultes qu'ils nient, qu'ils aient surtout le courage de se soumettre aux conditions requises par ces expériences et renoncent à la prétention ridicule de faire rentrer les faits de biologie et surtout de psycho-physiologie dans les formules mathématiques que leurs préjugés mécanicistes leur font considérer comme obligatoires, et ils constateront qu'il y a autre chose dans la nature que la matière brute et les lois physico-chimiques, que ces lois sont radicalement impuissantes à expliquer la vie organique et encore moins la vie psychique.

Lorsque la médecine dosimétrique a fait son apparition, les médecins, de l'école officielle l'ont accueillie avec indifférence et avec dédain, parce que derrière elle ils voyaient se dresser le spectre de la force vitale qu'ils croyaient enterrée pour toujours. Et cependant il y avait et il y a beaucoup à apprendre de cette médecine nouvelle. Je ne prendrai qu'un exemple, celui de la *scarlatine*, parce qu'il en a été plusieurs fois question dans cet article. Que fait le médecin appelé auprès d'un malade atteint d'une scarlatine sérieuse ? Il fait le traitement local de l'angine, et c'est tout ; en un mot, il fait de l'*expectation*. Mais l'expectation est un crime ! Voilà une maladie où la température s'élève à 41°, 42° et 43° C., et vous laissez faire la fièvre.

vous la laissez brûler, démolir l'organisme, au lieu de donner, comme ces ignares de dosimètres, l'éméto-cathartique du début, puis les défervescents qui abaissent la température, la digitaline qui supprime le délire, enfin durant toute la maladie la strychnine qui tonifie l'organisme et lui fournit les forces nécessaires pour lutter jusqu'au bout contre l'assaut.

La médecine officielle a-t-elle du moins mieux accueilli le magnétisme curatif, qui a surabondamment fait ses preuves ? Bien moins encore ; elle en nie même l'existence, mais exploite son frère bâtard, l'hypnotisme, qu'elle pratique avec frénésie au grand détriment des malades qu'elle prétend guérir par son moyen. C'est qu'accepter le magnétisme animal, ce serait encore admettre l'existence d'une de ces forces occultes qui font reculer avec horreur tous nos pontifes de la haute science.

C'est pour toutes ces raisons que nous doutons du succès du livre de M. Boucher dans le monde médical. Mais que d'éclaircissements et même d'arguments irréfutables il fournira aux malades qui l'auront lu et médité ! Il se lit d'ailleurs très aisément et présente les faits avec le plus grande simplicité, tout en restant strictement scientifique. Aussi le recommandons-nous vivement au grand public qui en appréciera sûrement l'utilité.

Dr Daniel.

CORRESPONDANCE

Ce que dit la Théosophie des manifestations occultes

Cher Monsieur Leymarie,

Permettez-moi de vous demander l'hospitalité de votre estimable *Revue* pour répondre à une allégation qui, si elle n'était pas rectifiée, serait de nature à égarer sur les véritables conditions dans lesquelles se trouvent les champs de nos travaux respectifs.

Dans le numéro de mai de la *Revue spirite*, à la suite d'une analyse des expériences de l'Agnélas, le Dr X... s'élève contre ce qu'il appelle le *dogmatisme théosophique*, et s'appuie dans sa critique sur des faits, — ceux d'Eusapia, sans doute, — qui, d'après lui, prouveraient complètement que les agents des phénomènes observés dans les « séances » sont exclusivement des humains désincarnés.

Nous sommes persuadé que notre contradicteur anonyme n'est pas très au courant de la donnée théosophique à ce sujet, et pour que tout malentendu soit écarté, nous croyons utile de résumer ici cet enseignement.

Les occultistes théosophiques disent que les phénomènes spirites sont dus à des *agents multiples* :

Ames ordinaires désincarnées, « esprits » parfois hautement évolués, membres fluidiques extériorisés du médium, pensée des assistants, élémentals divers.

Application. — Dans les phénomènes physiques les plus simples, — ceux des expériences de l'Agnélas, par exemple, — les membres « du double éthérique » sont exté-

riorisés par l'effort volontaire du médium et dirigés par lui, sans intervention quelconque d'«Esprit». Le médium ignore généralement le processus qui détermine le phénomène, et peut se tromper à ce sujet.

Dans les phénomènes physiques à grands effets, analogues à ceux rapportés dans le très intéressant article (*Phénomènes médianimiques spontanés*), qui suit celui du Dr X. dans la *Revue spirite*, les agents principaux sont des désincarnés *et* des élémentals à leur service. Ces agents inférieurs, les élémentals, sont de divers genres. Dans les plus beaux cas on a affaire à des esprits de la nature dits « Elémentins » ; dans d'autres, à des élémentals dits éphémères (1).

Les phénomènes psychiques grossiers sont dus d'ordinaire à des *corps* astraux humains inférieurs en voie de dissociation.

Les communications raisonnables sont dues, soit à la transmission inconsciente dans le cerveau du médium de pensées fortes issues du « cercle » ; soit aux pensées latentes du médium lui-même ; soit à des âmes désincarnées.

Les communications élevées proviennent, soit d'une entité humaine très évoluée ; soit de *Devas*, c'est-à-dire d'entités supra-humaine qui agissent parfois sur le plan astral, dans un but déterminé ; soit de l'Ego supérieur (âme divine) du médium qui peut se manifester directement pendant la passivité de ce dernier ; soit, enfin, à des magiciens incarnés ou désincarnés.

Voilà bien des agents possibles, assurément, et le *discernement* de celui ou de ceux qui sont impliqués est sans doute difficile. C'est ce qu'ont dit tous les grands occultistes y compris l'apôtre Saint-Paul.

Le Dr X. peut donc voir que le dogmatisme théosophique est plus éclectique qu'il ne le supposait, mais que cette donnée explique une foule de faits qui, avec la simple théorie de l'action *exclusive* des désincarnés, restent obscurs et contradictoires.

Les théosophes admettent très bien que leurs explications n'ont sur celles des autres écoles que l'avantage d'être plus complètes, plus logiques et plus claires, mais qu'elles ne constituent pas une preuve positivement absolue. Celle-ci ne peut être donnée que par la vision directe, par le développement complet de tous les sens psychiques, par l'exploration du Plan sur lequel se jouent les êtres et les forces en action, en un mot, par la vraie Initiation qui rend toute illusion impossible dans cette exploration.

Tant que les humains n'auront pas acquis ces facultés et ces hautes possibilités, le champ du mystère restera ouvert à leurs discussions et à leurs luttes enfantines. Jusqu'à ce moment-là, il y aura des théosophes qui croiront aux interventions complexes que nous avons esquissées, des spirites qui n'admettent que l'action des désincarnés, des catholiques qui n'y verront que le diable, c'est-à-dire que du feu, et des sceptiques qui n'y percevront que supercherie ou hallucination.

DAC, rédacteur au *Lotus bleu.*

(1) Ces élémentals sont formés par l'action mentale des désincarnés eux-mêmes, et parfois aussi des incarnés. Cette action les sépare momentanément de l'essence *élémentale* qui est leur substance et leur vie. Voir à ce sujet le *Plan astral*, dans la Revue le *Lotus bleu*. — Allan Kardec, que nous avons personnellement connu, était, nous le savons, sur la voie de ces données lorsque sa carrière a été brusquement interrompue. La question des fluides, celle des « Agénères » le conduisaient aux Elémentals...

DAC.



SENTENCES MÉDIANIMIQUES TYPTOLOGIQUES

1° Les belles âmes ont seules reçu le don d'oublier les injures ; les âmes grandies par le spiritisme doivent se conformer à la morale du Christ, leur maître, lequel est mort pour elles; demandez-lui cette force dans une ardente prière, et votre âme fortifiée, pardonnera.

2° Quand votre corps grossier est détruit, un autre corps très subtil, essentiellement fluidique subsiste; grâce à ce corps qui a conservé comme un reflet des éléments matériels, l'âme humaine peut apparaître et se communiquer. C'est le corps astral qui conserve toutes les sensations de l'autre dont il est l'essence, mais il lui manque les organes d'activité. A la mort, il quitte le cadavre, et rôde çà et là, dans les trois mondes : le monde astral, le monde physique et le monde spirituel.

3° Sur terre tout est relatif; l'Etre libre est celui qui ne dépend que de la misère et de la maladie ; l'Etre heureux, celui qui réfracte un rayon du divin et réalise son rêve d'idéal ; l'Etre supérieur celui qui identifie le plus de tradition possible et devient un exemple.

4° Pour vivre impartialement juste et en paix, presque heureux, efforcez-vous de ne désirer ni d'appréhender rien en ce monde.

5° Méfiez-vous des communications élémentaires et ne communiquez pas insconsciemment avec des êtres inconnus ; il y a là danger pour votre vie et pour votre raison. Sachez qu'une bonne action attire mieux les bons esprits que la meilleure des évocations spirites. Vos morts regrettés voient vos pensées et votre souvenir ; vos prières les satisfont autant qu'une communication médianimique.

6° Qui veut ne plus souffrir, doit bien mourir, c'est-a-dire, mourir aux ambitions humaines, et c'est alors naître réellement. Il faut être mort à tout désir, à toute crainte, à toute haine, à toute affection exagérée, à ce prix seulement l'on renaît à la vie spirituelle. Avec la paix de l'âme tu as le pouvoir et la liberté de ton devenir. Chaque jour porte sa peine, efforcez-vous de n'être sensible avec exagération, ni à la joie ni à la peine.

7 Parfois laissez votre esprit s'envoler, se mettre en rapport avec l'au-delà ; vous y puiserez le courage nécessaire et la philosophie indispensable pour supporter les épreuves terrestres.

Il ne faut pas abuser des évocations, vous pourriez être à la merci d'esprits légers qui vous tromperont ; leur fluide est toujours dangereux et peut vous conduire loin, surtout quand on veut agir seul.

8° La mort est un autre mode d'existence, moins à craindre qu'on le croit en général ; bien vivre aide à mourir sans crainte. Ayez donc confiance en ceux qui vous aiment et veillent sur vous.



Dans votre existence, voulez-vous ne pas être inutile à vous-même et à ceux que vous avez perdus? Regardez autant et plus à vos actions qu'à celles des autres, et en étant aussi sincère pour vous que vous l'êtes pour votre prochain, vous progresserez facilement, vous vous sentirez devenir meilleurs.

9° Bien heureux est celui qui connaît ce que nous avons ignoré ; la voie étant aplanie sachez en profiter, car ce que vous appelez la vie sur votre petit globe n'est qu'un moment d'exil plus ou moins long, plus ou moins dur à passer, pour rentrer dans la vie naturelle qui est la vie spirituelle. On y reprend de nouvelles forces, avant de recommencer d'exister autant de fois qu'il est nécessaire sur la terre, pour arriver à la perfection relative à cet atelier très secondaire des cieux.

DIVERS. — Selon M. E. Cadwalader; vice-président honoraire de l'Association nationale des spiritualistes, dont le siége social est à Washington (Etats-Unis), il y a dans cette république américaine, d'après l'estimation la plus sérieuse, six millions de spiritualistes éclairés ; on ne compte pas les esprits incarnés qui n'étudient pas sérieusement.

Il y a cinq cents Sociétés régulièrement organisées, mille conférenciers ou médiums en renom. Un plus grand nombre de médiums ne donnent pas de séances payantes.

Cent journaux y soutiennent la cause en langues diverses ; il y a des campsmeetings en plein air, ou bien aux bords des grands lacs ou de l'Océan pendant l'été, au nombre de 52.

ANNA KINGSFORD. — Her life, diary and letters by Her collaborator : Edwards Maitland. — 2 vol., 20 florins. — Dans le 2e vol., un chapitre intitulé : Her former incarnations, est extrait de son journal. A. Kingsford y voit se dérouler ses existences antérieures, elle s'y reconnaît dans Jeanne d'Arc. Dans cette description, il y a des traits de vérités qu'on ne saurait méconnaître, quand on la compare à la vie de Jeanne d'Arc dictée par elle-même, des vérités s'y confirmant l'une l'autre. Ce fut comme une révélation pour M. le pasteur Van Roorda Eysinga, une découverte pour lui qui surpasse tout ce qui s'est effectué dans l'histoire contemporaine.

Christus en Christendom, by H. L. Smits S'Gravenhaye, prys, 0 fr. 80, par DOOR ROORDA. V. EYSINGA.

NÉCROLOGIE. — A l'enterrement de la dépouille mortelle de l'esprit de notre F. Matrat, à Cognac, l'assistance était nombreuse et recueillie, elle écoutait avec une attention soutenue les paroles et les discours prononcés

sur la tombe, par Mlle Maze du groupe dirigé jadis par M. Matrat, et qui l'est actuellement par M. Loraud. Le nom du groupe est : *Le Bon*, titre qui engage tous les membres à être solidaires.

M. Théodore Guiet, de Montignac, propriétaire et guérisseur connu, avait envoyé son discours, ne pouvant venir lui-même avec son ami Bouyer, de Figers ; ces deux excellents spirites ont dû visiter leurs F... de Cognac, aux premiers jours de mai, selon leur promesse. Il y aura eu ce jour-là une séance intéressante pour tous les fidèles du dévoué et honnête feu Matrat. Sympathie à nos Charentais.

Décès, à l'âge de 68 ans, de l'intendant militaire de première classe, M. *Paul Gustave Greil*, notre vieil ami et frère en spiritisme. Il était officier de la Légion d'honneur, chevalier des ordres des Sts Maurice et Lazare de Sardaigne, médaillé d'Italie, Grand officier de l'ordre du Nicham Iftikhar de Tunisie.

Intelligence supérieure et homme du devoir, M. Greil était aimé de tous ses inférieurs, respecté de ses égaux, très estimé de ses supérieurs pour son savoir et ses mérites. Il s'occupait beaucoup d'aviation céleste depuis sa mise à la retraite.

Il était sévère, mais bon, pratiquant la justice selon l'enseignement spirite.

A ce sage, nos vœux, pour le voir nous donner de précieuses instructions.

Mme *Vve Repos* s'est désincarnée à Paris, à l'âge de 82 ans ; elle fut le type des braves femmes et du dévouement absolu : spirite comme son mari, M. Repos, qui fonda le premier groupe spirite à Constantinople, de 1858 à 1870. M. Repos était poète inspiré et médium dessinateur ; nous avons, dans nos archives, quelques-uns des dessins remarquables de ce viel ami d'Allan Kardec.

Que d'épreuves dans cette famille et quelle odyssée de Constantinople à Paris ! mais toutes peines noblement supportées par l'honorable et respectable Mme Repos.

Spirites, méditons en pensant à ces quatre désincarnés de haut mérite.

GRANDE ŒUVRE

A PROPOS DU « *Congrès Féministe International* DE 1896 ».

Ce siècle est la fournaise ardente et tourmentée
Où bouillonne à grands flots un progrès merveilleux :
Mille cristaux vieillis, lois mortes d'anciens dieux,
S'y fondent comme cire, au feu de Prométhée.

Et l'immense Athanor dans sa lave irritée
Couve des joyaux neufs vivant comme des yeux :
La Liberté, l'Amour, le bonheur radieux
Tout un monde nouveau d'Harmonie enchantée.

Pourtant avorterait ce magique demain,
Si tout une moitié du vaste genre humain
Restait hors du brasier où l'Œuvre se consomme ;

Mais la Femme, au creuset, réclame droit égal,
Elle y brûle ses jougs en même temps que l'Homme....
Et l'Être humain, complet, va créer l'idéal !

Villeneuve-la-Comtesse, le 8 *avril* 1896. J. CAM. CHAIGNEAU.

Ce sonnet, Mme Potonié-Pierre l'a lu au banquet de clôture du Congrès féministe.

Nous recommandons vivement la lecture de la *Revue des Revues* à nos abonnés : non seulement il y a dans chaque cahier une quantité choisie d'articles intéressants et instructifs, mais ce choix même si varié, prouvera que le directeur de cette revue, M. Jean Finot, est un homme de goût, qui sait, et qui mérite l'attention et l'estime des intellectuels.

2 cahiers chaque mois de 100 pages chaque, grand in-8° avec figures dans le texte : 60 fr. par an. — six mois 30 fr. — trois mois 15 fr. — Départements 75 fr. — Etranger 86 fr. Cette revue peut être lue en famille, tout y est scientifique et moral.

BULLETIN DES SOMMAIRES

AVIS. — Nous publierons régulièrement le sommaire des Revues étrangères dont la traduction en français nous sera envoyée du 10 au 15 de chaque mois.

Annales des sciences psychiques : Que doit-on penser des phénomènes médianimiques d'Eusapia Paladino, par le Dr DARIEX. — La question de la fraude dans les expériences avec Eusapia Paladino, par J. OCHOROWICZ. — Le cas de Mlle Couédon, par X. DARIEX.

Le Messager (Liège) : Magnétisation de Varia (suite). — Les pressentiments. — L'ange Gabriel. — Un avertissement donné par les esprits. — Un transfert d'âmes.

La Vie d'outre-tombe (Charleroi) : Ninoff, liseur de pensées, Ninoff médium sensitif. — Le pressentiment. — Apparition d'un mari à sa femme, par CH. FRITZ. — L'ange Gabriel ; appréciation de la *Presse Spirite*. — Mlle Couédon et la société des sciences psychiques (Gaulois). — Dieu, par A. DEWYGAERT. — Fédération des groupes spirites.

Le Phare de Normandie (Rouen) : L'origine des croyances relatives à la vie future, par LUDOVIC CARRAU. — Commentaire, par DÉMOPHILE. — Le magnétisme spirituel, par ALBERT LA BEAUCIE. — Anniversaire d'Allan Kardec, A. L. B. — Une prophétesse, par DÉMOPHILE.

L'Ame (Avignon) : Premiers principes de sociologie, par F. CARLET. — Les envoyés célestes, par RENÉ CAILLIÉ. — Le guérisseur Francis Schlatter, par RENÉ CAILLIÉ. — L'Eglise invisible, par R. C. — Alliance universelle. — La Prière. — Le curé d'Ars.

La Paix universelle (Lyon) : Les anges Gabriel devant la science moderne et devant le spiritsme, par J. BOUVÉRY. — Le règne de l'esprit, par AMO. — Conciliation religieuse, par FABRE DES ESSARTS. — L'Unité, par ERNEST HELLO. — Petit conte express, par CLAUDE LEROY. — Biographie d'Allan Kardec.

Le Moniteur spirite et magnétique (Bruxelles) : Le spiritisme, son passé, son présent, son avenir, par Q. LOPEZ. — Les phénomènes animiques et spiritiques, par J. F. — Correspondance, par J. DE KRONHELM. — Mes croyances et mes aspirations spirites, par G. DE MESSIMY. — Le congrès de l'humanité.

L'humanité intégrale (Paris) : Préface de l'Extériorisation de la motricité, par A. DE ROCHAS. — Les charlatans de l'astral, par J.-C. CHAIGNEAU. — A propos du congrès féministe. — Guerre à la guerre, imitation libre, d'après R. SCHMIDT-CABANIS. — Anastomoses, finale de Rome, de ZOLA.

La Curiosité (Nice) : De l'Ame, M. A. B. — La magie de la pensée (suite), par le Dr PASCAL. — L'abolition de la prostitution, par CHARLES GIDE et E. BOSC. — Diabolisme et occultisme (suite), par E. BOSC. — L'Eternel féminin, par E. BOSC. — Expériences médianimiques.

Le Progrès spirite. — Anniversaire d'Allan Kardec. — De l'utilité de la prière. — Identification des esprits, par le Dr ROZIER. — Dédoublement de la personnalité, par FELIX L'... — Congrès féministe, par PAUL ROUÉ. — Médiums guérisseurs.

La Lumière : Animisme et Dynanisme, (Dr LUX). — Quelques questions du jour : Les découvertes, les voyants, les génies. — Une prophétie du curé d'Ars. — La maison de Marie. — Communication de Salem sur Marie, la Conception et le nouveau Spiritualisme qui éclairera les mystères de vie (Hab. L. Grange). — Souvenirs de soirées spiritualistes : Ce que l'on peut avec le front. — La spirale magnétique (Hab). — *Revue Universelle* (Dr Lux). — Variétés : Jeanne d'Arc, l'origine de

son épée, ses Judas anciens et modernes. — Le baiser des morts.

Le Lotus bleu, Revue théosophique Française : La doctrine secrète, par H. P. Blavatsky. — Karma, par Annie Besant. — Le plan astral, par Leadbeater. — La nature humaine, par Guymiot. — Matérialiste et Théosophe. — Yoga, par X. — Renseignements sur la Société Théosophique. — Sous l'arbre Bodhi : Vers l'insaisissable! par Luxame. — Variétés occultes, Un moderne possedé, W. E. Stead. — Lumière d'Egypte par Pierre Duvar. (fin).

Le Voile d'Isis (Paris) Etude de l'intime, par Amo. — Essai sur les Finalités primaires de l'homme, par Saint-Lannes. — Différence de l'hallucination et de l'apparition, par B. Lecomte.

El Vessillo spiritista (Vercelli, Italie). *Réunion du comité de l'Union Kardechienne.* — La Sybille de Paris et le Clergé français. — La ligue internationale des femmes pour le désarmement général. — Communiqué de la part de S. M. la reine. — Double vue. — Une belle épreuve d'identité spirite. — Photographies psychiques en Angleterre. — Compositeurs inspirés. — L'Infinie raréfaction de la matière et l'intelligence. — Le fluide et l'Electrothérapie. — Dédoublement. — Remerciements et mémoires. — Le *Corriere Della sera* et le spiritisme, par Mrs d'Espérance.

Constancia (Buenos-Ayres) : Le besoin de la tolérance. — La rédemption, par Cosme Marino. — Enseignements et communications d'outre-tombe, par Marie. — Economie sociale et pratique, par Manuel. Navarro Murillo. — La photographie de l'invisible et la découverte de Roentgen, traduccio de Lucio V. Bosio. *Bulletin de la semaine.*

L'Initiation (Paris) : Deux fragments inédits, par Eliphas Lévi. — Médiumnité et Magie, par Papus. — Le secret de l'univers, par Amaravella. — La palingénésie historique et pratique, par Karl Kusewetter. — Un regard vers le ciel, Pourquoi le fer seul indique le nord, par A. Striendberg. — Changement de personnalité, par Lecomte. — La vague de vie, par P. de Labaume. — Oh! les morts! par Guymiot.

Boderland : (Londres), Portrait de M. Dawson-Rogers, éditeur de *Light*. — Spiritualisme selon la Bible. — Portrait de lord Bulwer-Lytton, avec un article d'un de ses élèves, relatant ses expériences comme magicien. — Portraits de sir Richard et lady Burton, sa femme, avec article par Mlle X., relatant ses expériences, et communications de sir Richard. — Portrait de A.-R. Wallace, et article sur le corps perisprital. — Rapport du colonel de Rochas, expériences avec Eusapia Palladino, traduit par Mlle X. — Photographie spirite, expériences du comte de Bullet avec Firman. — Divers articles sur le spiritualisme et le christianisme, sur la médiumnité, inspiration, obsession, télépathie des rêves, preuves des communications spirites, etc. — Le démoniaque moderne (correspondance). — Obsession, par Mlle X... — Récompense après la mort, d'après des communications spirites. — L'histoire d'une maison hantée, par Mme Russell Davies. — Envoûtement ou la mort causée par la volonté. — Guérison psychique : 1° Ce que l'esprit peut faire pour le corps; 2° quelques guérisseurs d'Amérique et de l'Australie; 3° la guérison par la foi, à Londres. — Le millénaire, selon la théosophie, par Mme Besant, 2° par le capitaine Banon. — Etude sur les rêves, leur interprétation, etc. — Etude sur la chiromancie, comment lire le caractère par le revers de la main. — Astrologie. Horoscope du czar Nicolas II, etc. — Mélanges : 1° Les diseurs de bonne aventure, au point de vue légal; 2° Immortalité par M. Gladstone; 3° Clairaudience; 4° Apparition d'anges; 5° Rapport entre l'état de la santé et l'écriture des gens; 6° Clairvoyance; 7° Etudes psychiques chez les Chinois et les Indiens.

La Revista espirita, de Porto nous envoie son premier numéro; cette nouvelle revue paraît sous la direction de Claudino Netto, rua do corpo du guerda, 25, 1° *à Porto*. Nous lui souhaitons prospérité.

Bulletin mensuel de la Société d'études philosophiques et sociales : article très important de M. Jules Gerbaud, sur le danger d'être enterré vivant. — Le congrès de l'humanité pour 1900, M. A. Eschenauer.

La Géographie : Revue générale des sciences géographiques : Revue géographique et coloniale, M. Paul Barré. — Tableaux de Constantinople (suite), M. E. G. — Caractères topographiques des Fjords, par M. Jules Girard. — Côte occidentale d'Afrique. — Les pêcheries de Behring. — Alliance scientifique universelle.

La Revue des revues : l'Angleterre vagabonde, par le marquis B. Paulucci di Calboli. — Le mouvement littéraire tchèque, par F. V. Krejci, — La poètesse du peuple (Ada Negri) par Ch. Simond. — Prudhon par Jules Simon. — L'Armée américaine, par Olivier Howard. — Les clubs du 3e sexe à Londres (1 gravure) par P. d'Amfreville. — Sans nom (nouvelle suédoise) par Rust Rœst. — La famille impériale en Russie en 1896, par G. Lanson. — Les races humaines de pygmées,

par le Dr L. CAZE. — Le lit à travers les âges (15 gravures) par CH. BANVILLE. — La Presse arménienne. — La vie musicale à Paris, par L.-E. SERRE et M. DE NEVERS.

La Revue de la France moderne : Mémoires de Xavier de Porto-Seguro. — Soir d'été, poésie de LESPAGNOL. — Une fée historique, par GABRIEL PREVOST. — Un médium étrange (Anna Kingsford) par ISMALA. — Jérôme Savonarole et la question sociale, par EDMOND COE. — Giboulées d'avril, par RÉNÉ D'ANJOU.

La Lyre universelle, revue poétique, illustrée, mensuelle du « Salon Lamartine » ouverte aux abonnés sur tout sujet, et en toutes langues pouvant guider l'humanité vers la perfection, c'est-à-dire son bonheur en ce monde.

L'Echo de la semaine (Paris) : Deux moitiés font un entier (à propos du mariage), par GAUSSERON. – Le parti modéré, par LAFFITE. — Candide et l'optimisme, par HENRI MARET. — Comment s'est faite l'alliance franco-russe, par ALFRED RAMBAUD. — Eddy et Paddy, roman par A. HERMANT. — L'attendeuse, poésie par JEAN RICHEPIN.

Nouveaux ouvrages reçus.

Catéchisme de morale pour les enfants, dicté par l'Esprit de Fr. Bartolomé de las Casas dans le Cercle de San Agustin en Jalapa, à la Veracruz, Mexique. Cette brochure, en espagnol, est distribuée gratuitement par le cercle spirite de Veracruz.

FR. JOLLIVET : Cartelot, l'Hyplozoïsme, l'Alchimie, les Chimistes unitaires... 1 fr.

GEORGES VITOU : Les rayons X et la photographie de l'Invisible, 30 figures et dessins, 18 planches hors texte... 3 fr. 50

Dr PAPUS : Lumière invisible, médiumnité et magie, rayons X et lumière astrale, avec 3 planches electrographiques inédites.......................... 1 fr.

Catéchisme spirite, philosophique et moral, tiré des œuvres d'Allan Kardec et autres auteurs en leur partie théorique, par JOSÉ CASANOVAS MOURE, publié à *Buenos-Ayres*.

Au moment de mettre sous presse nous recevons une lettre de faire part qui nous annonce la désincarnation de Mme *Vve Arnaud*, née Marie-Jeanne Forteau, chef de groupe au Congrès féministe de 1889, et qui a dirigé aussi pendant longtemps un groupe spirite. Mme Arnaud est décédée le 25 mai à l'âge de 58 ans, à Paris ; son inhumation a eu lieu le 27 au cimetière de Pantin ; on nous prie d'en faire part aux personnes qui l'ont connue. Une bonne pensée vers cet esprit pour son prompt dégagement.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.



39e ANNÉE. Nº 7. 1er JUILLET 1896.

RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES

(*Suite.*) Voir la *Revue* de juin 1896.

De nos jours, les peuples latins n'ont plus la même foi que jadis, il est vrai, car ils sont hésitants à la soutenir depuis qu'ils ont senti le souffle de la liberté, celui de la libre pensée, et compris un peu mieux ce que c'est que le spiritisme et le spiritualisme moderne ; l'Église, liée par sa constitution, résiste quand même, ne pouvant faire que des concessions insignifiantes à l'esprit moderne fait d'investigations suivies ; elle veut tout ou rien. La démocratie poursuivra toujours une chimère en espérant s'entendre avec elle.

Son salut, c'est la résistance obstinée, le non possumus dont elle s'est servi constamment et qui, dans l'avenir, peut lui faire défaut. Evidemment il faudra que l'un ou l'autre succombe, car l'Église considérera toujours une concession comme une faiblesse et un recul de la démocratie, comme une atténuation de la poursuite préméditée contre les confréries.

Il faut le concours simultané des citoyens et de l'État, pour ne pas attaquer à la légère, une solide forteresse qu'on ne peut entamer que par une lutte savante et soutenue ; à cette fin, chacun doit, par tous les moyens possibles, développer et vulgariser le savoir et la connaissance rationnelle des sciences

nouvelles, y compris le spiritualisme éclairé, pour bien faire saisir ce qui est absurde dans la foi absolue et sans contrôle et ses inconvénients quant à l'avenir de l'humanité.

D'autres, plus capables que nous, modifieront ou complèteront notre étude à peine ébauchée.

Le rôle de l'État est plus compliqué, plus délicat que celui du citoyen, car il a admis l'entière liberté de conscience, et il ne peut discuter des questions religieuses, son devoir étant d'être impartial ; il ne doit salarier aucun culte et veiller à ce que toutes les croyances, non contraires aux mœurs et aux lois, puissent s'exercer librement et également, sans que l'une d'elle s'arroge le droit de nuire aux autres. La justice stricte ordonne aussi de ne point faire contribuer aux frais d'un culte celui qui est étranger et n'entend point solder ses dépenses.

Le bras séculier seul a maintenu le catholicisme ; livré à ses propres forces, il eût certainement été renversé ou modifié par les nombreuses hérésies qui ont surgi depuis sa fondation, si des gouvernements monarchiques ou féodaux n'eussent eu un intérêt à le soutenir.

Il n'en est plus de même ; gouvernements et peuples marchant toujours plus vers la liberté, ne se sentent plus disposés à le soutenir, et le moyen le meilleur d'abaisser sa puissance c'est de viser à séparer l'Église de l'État.

Ne recevant plus son salaire officiel, le clergé s'adressera à ses fidèles, position précaire qui éloignera une foule de jeunes gens qui aiment à émarger au budget. Chacun devra personnellement subvenir aux frais de son culte, ce qui sera entrer dans le règne de la justice stricte. Dès lors, plus d'unité de croyance et, le fidèle imposant sa volonté à ses desservants, il n'y aura plus de castes sacerdotales privilégiées. Aux clameurs immanquables des intéressés, nous répondrons que le magistrat réligieux n'a pas plus le droit au maintien perpétuel de ses fonctions que le magistrat civil. Tant pis pour les gens dont la fonction est devenue inutile, pour cause d'opposition aux idées modernes ; l'État a le droit strict de les supprimer,

Des tempéraments doivent être mis dans cette grave mesure ; le traitement du prêtre salarié doit lui être maintenu pendant toute sa vie, ou du moins, lui allouer une indemnité qui le remplace. Nous n'aurons plus alors un enseignement religieux qui ne crée que des copistes, des assimilateurs des idées d'autrui, et jamais un laïque illustre, penseur, inventeur ou chercheur ; une doctrine qui repose sur le faux, n'est propre qu'à obscurcir la raison et à l'annihiler, à fausser le jugement des générations, à former des élèves propres à accepter une croyance échafaudée à l'aide d'arguties captieuses et subtiles; ces élèves perdent l'habitude saine de bien juger les choses ; ils

acceptent sans examen des idées fausses et des utopies sur lesquelles ils établiront des systèmes inapplicables.

Ces systèmes, ils les soutiendraient avec opiniâtreté, en croyant être dans le vrai et de bonne foi ; que d'écrivains Français célèbres, entrainés par une imagination déviée, ont fait fausse route !! et dans la vie pratique, sans examen suffisant, ne voit-on pas les élèves des cléricaux s'engouer de choses qui entrent dans leurs vues et échouer dans leurs entreprises ? L'idée religieuse et la foi opiniâtres ne peuvent rendre les hommes pliables aux circonstances.

Se croyant aussi infaillibles que leur doctrine, le jugement superficiel qu'ils portent sur une affaire leur paraissant immuable, ils le soutiennent avec opiniâtreté, malgré les circonstances intercurrentes ou de nouveaux renseignements qui peuvent modifier leur première appréciation. Que de capitalistes catholiques Français, des hautes classes, se sont trouvés mêlés à de ruineuses affaires, pour trop de confiance, le bandeau de la foi leur ayant fait perdre l'esprit d'observation !

Ce qui précède explique l'infériorité des peuples catholiques par rapport aux nations protestantes, en politique, en stabilité, en finance, en colonisation, dans tout ce qui exige l'ordre, la prévoyance, le jugement ; une intelligence obscurcie se dirige mal.

L'éducation cléricale a ce grave inconvénient de faire de ses écoles autant de pépinières de gens hostiles aux idées libérales modernes ; ce fait maintient indéfiniment la nation divisée en deux camps opposés, les progressistes et les conservateurs, d'autant plus que la démocratie combat cet état de choses avec mollesse ! Les cléricaux, unis aux conservateurs, savent déprécier la république en comprimant la démocratie, et s'ils reprennent le dessus, ils la feront considérer comme traître et révolutionnaire.

Ce fait étant accompli, le clergé combattrait le spiritisme qu'il traiterait en chose menaçante pour lui ; il entraverait au moins sa marche progressive. Ce sont là de bonnes raisons qui militent en faveur de la séparation de l'Église et de l'État, pour abaisser une puissance dangereuse et la ramener à la forme presbytérienne des premiers siècles. Nous avons démontré, ce semble, que le catholicisme est un obstacle général au progrès des peuples.

Une chose dont on s'est peu préoccupé fait obstacle au progrès moral des peuples, c'est l'esprit de lutte inhérent à l'humanité, plus prononcé en France que dans les autres nations ; il s'y manifeste de plusieurs manières que voici :

Aucun peuple n'a eu d'aussi longues et grandes guerres, de révolutions fréquentes et terribles, de dissensions pareilles aux siennes ; on peut le dire, l'esprit de lutte est dans les mœurs françaises, il y remplace le goût des

études et du travail. La cause première de cet instinct de luttes est dans la concurrence vitale ; elle fait que dans l'état de nature, chaque être est porté sans cesse à disputer à ses semblables les choses matérielles nécessaires à son existence. De là est issu le mobile de l'intérêt qui mène à l'égoïsme.

Au contraire des animaux, l'esprit humain a des exigences, un besoin impérieux de se distinguer de ses semblables ; les hommes par leurs talents, leur esprit, leur influence ; les femmes par leurs charmes et leur amabilité. L'amour-propre, père de l'égoïsme, est la cause de ces exigences diverses, c'est une passion impérieuse qui entraîne trop de gens à employer des moyens quelconques pour primer autrui. La critique maligne est l'un de ces moyens répandus en France, surtout à Paris, non dans le but de corriger des défauts, d'améliorer des idées, mais de blesser, d'irriter et parfois détruire l'objet qu'elle frappe ; on l'excuse en prétendant qu'elle est le sel de l'esprit, l'âme de la conversation !! C'est un sel acide qui brûle trop souvent la victime sans lui procurer le moindre bien.

On ne se fait pas généralement une idée exacte du mal que fait à la morale cette critique maligne ! Elle prédispose aux sots propos, à la médisance, à la calomnie, à ne voir chez les autres que le mal ; et puis elle est écoutée, car elle flatte les instincts de rivalité et de jalousie de bien des gens ; elle chasse l'esprit de bienveillance et de tolérance qui lie les membres des sociétés, en le remplaçant par l'esprit de malice qui brise les liens sociaux.

Aussi les intelligences, au lieu de s'occuper de choses sérieuses, ne se nourrissent plus que de futilités et de choses nuisibles ; certains salons français ont porté un grand préjudice aux vertus sociales par leurs malices et leurs dénigrements systématiques.

Dans les sociétés protestantes, où la conversation est sérieuse, ce mauvais et détestable effet de la critique maligne est notablement atténué.

Dans l'homme il y a des instincts de malice, et parfois de cruauté, qui nuisent à la fraternité ; en France, dans l'école ou dans le régiment, n'est-il pas d'usage de plaisanter, de vexer, de brimer les nouveaux venus, ceux qui ne savent pas se défendre et d'aller à leur égard jusqu'à des actes de cruauté ? Ce goût agressif de martyriser les autres pour avoir le suffrage des rieurs, est un fâcheux travers de caractère, qui prédispose les esprits à l'aigreur, le cœur à la sécheresse des impressions et non à la bienveillance réciproque.

Ces tendances brutales brisent la cohésion sociale en développant les instincts de lutte ; elles mènent à l'égoïsme, au scepticisme, au matérialisme néantiste.

Dans les cercles, partout où les hommes se réunissent, que voit-on, qu'entend-on ? des plaisanteries ; le jeu à outrance, avec enjeux qui ruinent le perdant ; la lutte sans fin, et toute conversation sérieuse soigneusement

bannie. Aux dîners de prêtres que ne préside pas une autorité, règnent les futilités et les plaisanteries, un goût extraordinaire pour le jeu de cartes. En vérité, l'Église ne donne des goûts sérieux ni à ses desservants ni à ses fidèles ; et partout, en France, on retrouve ces mêmes tendances et ces défauts, d'autant plus que le catholicisme y est devenu une affaire de forme et de parti politique, plutôt que de conviction religieuse ; on y pratique de moins en moins la doctrine sévère, chacun voulant vivre selon ses goûts.

De plus, le Français étant passionné, et son jugement n'ayant pas été développé par l'éducation religieuse, se dirige mal ; entraîné par son ardente imagination, il satisfait ses penchants, ne voyant point que trop souvent il fait fausse route et pousse les choses à l'extrême, pour tomber dans des excès déplorables.

L'ambition et la critique maligne étant les deux passions spirito-catholiques, les fidèles en sont imprégnés, car souvent ces passions sont étroitement liées. Souvent elles sont séparées. Par exemple, l'ambition seule domine chez les potentats conquérants, ils sont trop haut placés pour éprouver le besoin de la critique maligne. L'ambition est individuelle, les masses n'en sont point touchées.

Au contraire, la critique maligne peut également être collective, ou individuelle ; les partis politiques et religieux en usent collectivement à l'égard de leurs adversaires, et plus ils sont nombreux, plus il y a d'excitation réciproque, ce qui, avec l'unité de vues, augmente la cohésion des membres d'un parti et les fortifie.

Les cléricaux et leurs alliés conservateurs, ayant obtenu une importante minorité dans les élections législatives, depuis lors sont devenus très confiants dans le prochain triomphe de leur parti ; ils l'escomptent avec la présomption aveugle de gens qui ont les yeux couverts du bandeau de la foi. Ce fait rend leurs députés et leurs journaux outrecuidants à l'égard de qui gouverne le pays, en les accusant d'incapacité et de graves méfaits pour les traiter avec mépris.

Oui ou non, ces reproches sont-ils fondés ? S'ils sont fondés, nos gouvernants doivent modifier leur conduite, ou faire place à d'autres plus honnêtes et plus capables ; si ces reproches ne sont pas fondés, le gouvernement a tort de mal se défendre en se laissant avilir.

Il est vrai qu'avec la liberté de la presse actuelle, les gouvernements parlementaires et libéraux sont dans un état étrange d'infériorité vis-à-vis des partis qui les attaquent avec un acharnement sans pareil (n'oublions pas que les Français renversent toujours leurs gouvernements débonnaires). D'après leur constitution, ils doivent laisser discuter leurs actes à la tribune et par la presse, ce qui rend leur position instable, d'autant plus qu'elle

repose sur l'opinion publique toujours changeante ; cette dernière subissant avec facilité un entraînement momentané, peut toujours changer ses gouvernants à l'aide du suffrage universel. Conséquemment, les hommes au pouvoir sont craintifs et hésitants.

Cette critique au pays des Gaules, étant généralement faite avec esprit et talent, est écoutée parce qu'elle caresse certains instincts de l'esprit national, les mécontents ; en fin de compte, quantité d'électeurs portés aux changements et à l'opposition, se tournent contre les ministres et sans raison plausibles les combattent. Comment ces derniers pourraient-ils répondre à leurs adversaires, avec les armes de la critique maligne, lorsqu'elle est employée par les masses qui la concentrent sur un seul être ? Un ministre qui répond ne produit aucun effet sur la multitude, car ses coups sont divisés à l'infini, fatalement il succombe.

Le fait brutal prouve que tous les gouvernements parlementaires français ont succombé sous les coups de l'opposition, qu'un pouvoir plus ou moins dictatorial les a remplacés. Notre troisième république semble suivre une marche analogue. C'est en vain que les clérico-conservateurs s'imaginent qu'une monarchie constitutionnelle arrangerait tout ! ! ! L'opposition qui est l'essence du tempérament français, renaîtrait comme sous les gouvernements précédents, car, si en théorie chacun d'eux comprend les avantages de la liberté, ils en usent mal, leurs défauts en rendant la pratique impossible.

L'un de ces défauts, dont on s'est peu préoccupé, malgré ses inconvénients, c'est la propension à s'engouer d'une idée bonne ou mauvaise, d'en poursuivre l'exécution moralement et physiquement, avec une ardeur et une exagération qui, parfois, dépasse le but. Examinons-en la cause.

Nous l'avons dit maintes fois, le catholicisme développe plus le sentiment et l'imagination que la raison ; or, les deux premiers accroissent facilement les passions, lorsque la raison n'équilibre pas les idées. En France, constamment on se porte vers une mode, une idée, un goût, à l'exclusion d'idées plus nécessaires qu'on délaisse. Impétueux à la guerre, un petit nombre de braves s'est toujours fait écraser en poursuivant l'ennemi à outrance, bien au delà du but convenable ; porté à l'entraînement, le Français est incité plutôt à agir qu'a réfléchir ; étudiant superficiellement les questions et ne voyant en elles que le côté à sa convenance, il en juge mal l'ensemble.

Aussi les partis politiques et religieux, exagérant leur cause, traitent leurs adversaires en ennemis, ce qui rend toute conciliation impossible ; inconciliant par conviction le parti clérico-conservateur, en résistant sans cesse aux idées libérales, outrepasse la limite conservatrice et tend à rétrograder

vers le passé. Par contre, le parti libéral impatient et impétueux, outré de cette résistance, emploie les moyens violents pour atteindre son but.

Donc, trois choses s'opposent principalement au progrès social : 1° Le catholicisme par son caractère obscurantiste et ses dogmes faux ; 2° L'impossibilité de concilier des partis portés en religion et en politique aux extrêmes opposés ; 3° Le mobile de l'intérêt personnel, si puissant de nos jours, qui empêche toute cohésion sociale.

La civilisation des anciens fut empêchée par le polythéisme, l'esclavage et la polygamie ; notre progrès social est, de même, entravé par les trois choses sus-nommées, et vouloir marcher avec elles est peine perdue, Il faut donc réformer notre religion, notre caractère et notre morale, révolution profonde qui ne se peut faire qu'avec le temps, le calme, la persévérance, et je le répète, l'appui du spiritisme.

La religion est sans contredit la chose la plus essentielle de l'humanité, puisqu'elle nous enseigne nos origines, nos destinées, notre règle de conduite ; en conséquence, elle est l'hygiène de l'âme, la base de notre intelligence des choses et de notre morale, le principe vital des sociétés. Les anciennes religions, toutes étayées sur le faux, communiquèrent ce mal à leurs sociétés qui en sont mortes avec elles.

La morale excellente du christianisme a donné plus de vitalité aux peuples qui lui furent fidèles ; mais comme il est incomplet en tout ce qui concerne la vie d'outre-tombe, il peut être considéré, avec raison, comme une religion transitoire et non définitive.

P.-G. Leymarie.

PRÉVISIONS — NOMBRES — LANGAGES — SUICIDES

Cher Monsieur Leymarie « Bacon a dit : Un peu de science éloigne de Dieu, mais beaucoup de science y ramène. » D'un sceptique avéré, d'un matérialiste parfait, plus d'un investigateur est arrivé à un spiritualisme rationnel, fondé sur l'expérience.. Je puis même affirmer que c'est effectivement par cette voie que nous y arrivons presque tous. Car qui de nous spirites n'a pas été plus ou moins matérialiste pendant un certain temps ? La manière dont les prétendus spiritualistes mettent leur conduite en contradiction avec leurs principes, ne peut guère conduire qu'à ce résultat.

Par un examen approfondi des faits spirites on revient à son point de départ. Le savant Robert Hare, qui pendant bien des années fut un des



plus déterminés adversaires du spiritualisme, fut avec le temps converti par l'irrésistible logique des faits, il ne s'est rendu qu'à l'évidence, prenant d'abord en considération les attestations des témoins dignes de foi, s'assurant ensuite de la réalité des phénomènes par ses propres observations et, finalement, arrivant à admettre la théorie spirite.

Un grand nombre de savants des deux mondes ont observé et étudié avec soin les phénomènes spirites et ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'ils se sont rendus à l'évidence.

Parmi les savants on peut citer : M. John, W. Edmonds, président de la Cour suprême du district de New-York, connu pour un des légistes les plus intègres et les plus savants ; tous le reconnaissent pour un magistrat d'élite et un bon citoyen. M. Edmonds dit entre autres choses : « Devant « me trouver le soir en présence d'un médium, je m'assis dans ma chambre « et je préparai soigneusement une série de questions. Or, le médium ré« pondit à toutes mes questions et dans l'ordre même où je les avais rédi« gées, et cela, sans que j'eusse sorti mon carnet de ma poche. Il m'a parlé « de mes plus secrètes pensées, dont jamais je n'avais soufflé mot à âme « vivante. Pendant que je voyageais dans le centre de l'Amérique, mes « amis furent tous au courant, jour par jour, des incidents de mon voyage « et de l'état de ma santé ; ils tinrent un journal qui se trouva complète« ment d'accord avec celui que je rédigeais moi-même quotidienne« ment. »

Le professeur Challis croit sur le témoignage d'autres personnes dignes de foi : « Bien que je n'aie, dit-il, aucun fondement d'observation personnelle « pour prêter crédit à ces mouvements de tables que l'on affirme spontanés, « j'ai été incapable de résister à la somme considérable de témoignages qui, « sur de tels faits, sont venus de sources indépendantes les unes des autres « et d'un nombre si énorme de témoins. L'Angleterre, la France, l'Alle« magne, les États-Unis d'Amérique et la plupart des autres nations de la « chrétienté ont apporté simultanément leur contingent d'évidences.... « Bref, les attestations ont été si abondantes et si parfaites, qu'il faut ou « admettre les manifestations telles qu'on les représente, ou renoncer à la « possibilité de certifier quelques faits que ce soit par une déposition hu« maine. » L'impossibilité dans laquelle nous nous trouvons de nous assurer par nous-mêmes de tous les faits, nous oblige souvent à nous en rapporter au témoignage d'autres personnes ; et cela est non seulement vrai en histoire, mais l'est encore pour les sciences naturelles : quel est le physicien ou le chimiste qui a seulement fait lui-même la dixième partie des expériences auxquelles il croit ?

Enfin, Sir Alfred Russel Wallace, l'un des hommes les plus éminents de

l'Angleterre, lauréat de toutes les sociétés savantes, y compris la Société de Géographie de France, ne peut passer pour un illuminé. Voici son récit textuellement traduit de son œuvre. « *On Miractes and modern spiritualism*, « 1881 : Pendant douze années de voyages tropicaux, j'entendis parler des « étranges phénomènes qui se produisaient en Amérique, sous le nom de « tables tournantes et d'esprits frappeurs. Sachant, par mes propres con- « naisssances en Mesmérisme, que ces mystères etaient étroitement liés « avec les phénomènes de l'intelligence humaine que la science moderne « ignore parce qu'elle ne peut les expliquer, je saisis la première occasion « favorable, à mon retour chez moi, pour les examiner. Je dois faire obser- « ver que pendant trente-cinq années de ma vie, j'avais été un parfait « sceptique, quant à l'existence d'êtres en dehors ou au-dessus de l'huma- « nité, et que je n'avais jamais admis que les faits exposés par les spiritua- « listes puissent être vrais. *Si, depuis lors, mes opinions ont changé, c'est « en raison de preuves absolues.* Ce n'est pas par peur du néant que je me « suis livré à ces études, ce n'est pas non plus par espérance d'une vie « éternelle que je crois à des faits qui la rendent tout au moins probable. « Trois fois j'ai été en danger de mort et chaque fois j'ai éprouvé un très « sincère regret de quitter la terre pour m'endormir d'un sommeil qui « pourrait ne pas avoir de réveil. Je n'avais à vrai dire, ni craintes ni espé- « rances, parce que je savais que, quelle que fût ma croyance, elle ne chan- « gérait rien à la réalité, quelle qu'elle fût. »

On voit, par ces témoignages et par beaucoup d'autres du même genre, qu'on peut lire dans la *Revue spirite*, dans les ouvrages du Maître Allan Kardec et dans les œuvres de MM. Dr Robert Chambers, Alexandre Aksakof, Dr Paul Gibier, Zollner, Carl du Prel, Eugène Nus, Camille Flammarion, etc., etc , que ce ne sont pas des étourdis, des exaltés, des hallucinés, qui certifient la réalité des faits. C'est là le point principal.

Quant à l'explication qu'en donne le spiritisme elle est si éloignée de l'ordre d'idées que l'on enseigne dès notre plus basse enfance, qu'il n'y a pas lieu de s'étonner si la doctrine spirite n'entre pas facilement dans l'esprit des hommes et si elle y entre d'autant plus difficilement qu'ils ont été plus positivement endoctrinés. Mais il faut prendre patience ; le temps est un grand maître, il a dejà fait beaucoup de choses, il en fera encore plus qu'on ne pense. Le spiritisme fait appel aux preuves au lieu de s'adresser à la foi ; il substitue les faits aux théories et il est en mesure de prouver quels sont l'origine et le nombre de ces enseignements que les hommes ont si souvent considérés comme émanant de la divinité. Les enseignements du spiritisme ne sont pas de ceux qui tendent à développer le despotisme des uns et la servilité des autres ; c'est même là leur principal mérite.

Dans le numéro 47 de la gazette *Kiewlanin* se trouve l'article suivant :

« Le prince Meschtschersky fait imprimer ses mémoires dans la gazette « *Grazdanin* », dont il est le rédacteur en chef. Dans son dernier numéro, « il y a, entre autres, des faits qui ne manqueront pas d'intéresser nos lec- « teurs. Le prince M... y décrit la société aristocratique de St-Pétersbourg « pendant la fin du règne de l'empereur Nicolas Ier, c'est-à-dire à l'époque « de la guerre de Crimée. C'est en 1855 qu'on s'occupait à St-Pétersbourg du « Spiritisme. Dans chaque salon, où s'assemblait la haute noblesse, on « parlait de visions, de pressentiments, d'apparitions, de personnes tuées « pendant la guerre, qui venaient visiter leurs parents et amis pour leur « apprendre la date et le nom de l'endroit où elles avaient succombé ; de « rêves, réalités, de tables qui répondaient à des questions qui leur étaient « posées par les assistants, etc.

« Dans une famille aristocratique, une jeune fille, Nadejda N., s'occupait « de spiritisme. On s'assemblait assez souvent chez ses parents. La jeune « fille obtenait des réponses à ses question au moyen d'une queue de billard « qu'elle tenait par un bout, avec sa main droite. A une question posée, la « queue de billard se mettait en mouvement et conduisait le médium « vers une armoire où se trouvaient des livres russes et français. Arrivée « près de l'armoire la queue de billard, tenue toujours par un bout, se « levait brusquement et indiquait le livre qu'on devait prendre et poser « sur une table. Là-dessus, la queue de billard feuilletait les pages et indi- « quait l'endroit où se trouvait la réponse à la question posée. Les ques- « tions et les réponses étaient soigneusement notées. Il arrivait parfois « que les réponses n'étaient pas comprises à l'instant par les questionneurs « mais par la suite, on trouvait que les réponses étaient très raisonnables et « démontraient que l'esprit qui les donnait était doué d'un bon sens peu « commum. Un jour, avant la mort de l'empereur Nicolas Ier, on avait posé « une question à propos de la guerre et notamment quel en serait l'issue, « à quelle époque elle finirait. La queue de billard fit des mouvements hori- « zontaux, tantôt à gauche, tantôt à droite, d'une grande vitesse, et sou- « dain quittant la main de la jeune fille, elle se dirigea, toute seule, vers le « portrait de sa Majesté, qui se trouvait à l'un des parois du salon ; elle fut « brisée, devant le portrait, en mille morceaux.

« La mère de la jeune fille, toute émue, s'écria : Il y aura un « malheur ! Quelques jours après l'Empereur Nicolas Ier rendit son âme à « Dieu. »

« Je dois citer ici encore un fait, très remarquable, qui fit une grande « impression sur les habitants : quelques mois avant la mort de l'Empereur

« on célébrait à la cathédrale de Notre-Dame de Hazan, à Saint-Pétersbourg, « une grande messe pour le salut de Sa Majesté. Comme dans les églises « grecques orthodoxes il n'y a point d'orgues, c'est un chœur de jeunes gens qui « chantent les psaumes et les réponses pendant la liturgie ; le chœur de- « vait chanter la prière pour le salut. On ne sait comment ni pourquoi, le « chœur commença à chanter le « Requiem », ce qui occasionna une con- « sternation générale, et il ne se trouva pas une âme qui ne prît autrement « ce fait que comme un signe de mauvais augure.

« Je me le rappelle aussi, on causait beaucoup à propos d'un oiseau noir « qui apparut trois jours avant la mort de l'Empereur ; il se choisit une fe- » nêtre de la chambre à coucher de Sa Majesté, poussa de temps en temps « des cris lugubres, et ne quitta la fenêtre qu'au moment de la mort de « l'empereur Nicolas Ier. Or, depuis ce temps-là, on commença à Saint-Péters- « bourg et dans toute la Russie, à s'occuper du Spiritisme ; on se servit à « cet effet de tables tournantes, de soucoupes et de crayons, et beau- « coup de personnes organisèrent des séances, trois et quatre fois par « semaine. Bientôt après le positivisme et le matérialisme relevèrent la « tête, les tables tournantes furent abandonnées ».

Tel est, cher Monsieur Leymarie, ce que raconte M. le prince Meschtschersky dans ses mémoires ; faites-en l'usage *ad hoc.*

Nous lisons de temps en temps, dans les journaux, des faits de concordances singulières entre les dates de certains événements ; leur nombre est trop petit pour en tirer une conclusion, même approximative. Nous ne voyons pas, à vrai dire, la raison d'une telle coïncidence ; cependant de ce que l'on ne sait pas une chose, il ne s'en suit point qu'elle ne soit. La nature n'a pas dit son dernier mot, et ce qui est une hypothèse, ou même une utopie aujourd'hui, peut être une vérité demain. Il se peut donc qu'il y ait entre les faits une certaine corrélation encore inconnue qui pourrait se traduire par des nombres. Il est trop tôt pour donner le nom de science à un calcul aussi hypothétique que celui des rapports numériques, en ce qui concerne la succession des événements.

Il y a, certainement, dans l'ensemble des phénomènes moraux, comme dans les phénomènes physiques, des rapports fondés sur les nombres. La loi de la concordance des dates, ce semble, n'est pas une chimère ; c'est une vérité qui nous sera révélée plus tard en nous donnant la clef de choses qui nous semblent des anomalies. La nature n'a pas de caprices, elle marche avec précision et à coup sûr.

Cependant, pour comprendre cette loi dans sa raison d'être, son principe et son utilité, il nous faut acquérir des idées et des connaissances que nous ne possédons pas encore et qui viendront avec le temps. Donc, le prin-

cipe de la concordance des dates est une hypothèse; cependant s'il n'est encore permis de ne rien affirmer à cet égard, l'expérience démontre que, dans la nature, beaucoup de choses sont subordonnées à des lois numériques susceptibles du calcul le plus rigoureux. C'est ainsi, par exemple, que les chances du hasard sont soumises, dans leur ensemble, à une périodicité d'une étonnante précision; la plupart des combinaisons chimiques, pour la formation des corps composés, ont lieu en proportions définies, c'est-à-dire qu'il faut un nombre déterminé de molécules de chacun des corps élémentaires, et qu'une molécule,de plus ou de moins,change complètement la nature du corps composé; la cristallisation s'opère sous des angles d'une ouverture constante; en astronomie, les mouvements et les forces suivent des progressions d'une rigueur mathématique et la mécanique céleste est aussi exacte que la mécanique terrestre; il en est de même pour la réflexion des rayons lumineux, caloriques et sonores; c'est sur des calculs positifs que sont établies les chances de vie et de mortalité dans les assurances.

Il est donc certain que les nombres sont dans la nature, et que des lois numériques régissent la plupart des phénomènes de l'ordre physique. En est-il de même des phénomènes d'ordre moral et métaphysique? C'est ce qu'il serait présomptueux d'affirmer sans des données plus certaines que celles que l'on possède.

Le journal russe *Niwa* signale de curieuses particularités sur le rôle du chiffre 7 dans la vie de feu le président Carnot. — Sadi Carnot est né en 1837; il fut reçu à l'Ecole polytechnique en 1857, élu président de la République française en 1887, en vertu de l'article 7 de la Constitution; il présida le jeudi, 17 mai 1894, à l'Ecole polytechnique, au milieu de ses camarades, à la fête qui fut la plus agréable à son cœur, celle du centenaire de l'Ecole fondée par son grand-père. Il est mort assassiné à l'âge de 57 ans, dans la septième année de sa présidence, sur une voiture où il y avait sept personnes, quatre dans l'intérieur, un cocher et deux valets de pied; c'était un dimanche, le septième jour de la semaine, poignardé par un italien nommé Caserio (7 lettres); il fut porté triomphalement au Panthéon le premier jour du septième mois de l'année, c'est-à-dire le 1er juillet, sept jours après sa mort.

Citons maintenant une curiosité historique : De l'avènement de Hugues Capet au trône, à 1830, 3 branches royales issues de la même souche souveraine ont régné sur la France. Les Capétiens directs, les Valois, les Bourbons. Or, la branche des Capétiens directs s'est éteinte en 1328 après le règne des 3 frères : Louis X le Hutin, Philippe V le Long et Charles IV le Bel. — La branche des Valois a pris fin en 1589, également, après le règne des



3 frères : François II, Charles IX et Henri III, qui fut un certain temps roi de Pologne. — La branche des Bourbons a cessé de régner sur la France, toujours après avoir vu les 3 frères se succéder au trône : Louis XVI, Louis XVIII et Charles X. — Sur les 9 princes dont on vient de lire les noms, 3, c'est-à-dire un dans chaque branche, moururent de mort violente : Charles le Bel a été éventré à la chasse par un sanglier ; Henri III a été poignardé ; Louis XVI est monté sur l'échafaud le 21 janvier 1793.

Curiosités particulières sur le rôle du chiffre 14 *dans la vie de Henri IV.*

Il naquit le 14 décembre 1553, fut assassiné le 14 mai 1610, gagna la bataille d'Ivry le 14 mars 1590, vécut 4 fois 14 ans, 4 fois 14 jours et 4 fois 14 semaines. Il y a 14 lettres à son nom, Henri de Bourbon.

Le 1er roi de France nommé Henri fut sacré le 14 mai 1027. Marguerite de France, première femme de Henri IV, était née le 14 mai 1582.

Henri II avait ordonné l'élargissement de la rue de la Ferronnnerie, où fut assassiné Henri IV ; ses lettres patentes pour cet objet sont datées du 14 mai 1554, ou 4 fois 14 ans avant la mort de Henri IV.

Un peu de statistique peut intéresser les lecteurs de la *Revue ;* c'est un compte rendu tiré du journal *Liwopisnoe Obozrenie.*

« Il y a, en ce moment, 3.064 langages parlés par les habitants de notre globe, leurs convictions religieuses sont divisées en mille croyances différentes. Le nombre des hommes est presque égal à celui des femmes. La moyenne de la durée de la vie est de trente-huit ans. Un quart de la population de la terre meurt avant d'atteindre sa dix-septième année. Sur mille personnes, une seule parvient à l'âge de 65 ans. La population totale du globe est environ de 1.200 millions d'habitants ; 35.214.000 meurent chaque année, 98.800 par jour, 4.020 par heure, 67 par minute, et un, plus une fraction, par seconde. D'un autre côté, les naissances montent à 36.792.000 par an, à 100.800 par jour, à 4.200 par heure, à 76 par minute et à un et une fraction par seconde.

« Les gens mariés vivent plus longtemps que les célibataires ; les tempérants et les travailleurs plus que les gourmands et les fainéants ; les nations civilisées, plus longtemps que les nations sauvages. Les grandes personnes ont une plus grande longévité que les petites. Les femmes ont une chance de vie plus favorable que les hommes avant leur cinquantième année, mais moins, après cette période. La proportion des gens mariés aux célibataires est de 75 pour 1.000. Les personnes nées au printemps ont une constitution plus robuste que celles nées en d'autres saisons. Les naissances et les morts ont lieu plus fréquemment pendant la nuit que pendant le jour. On peut aussi ajouter que seulement un quart de la population mâle atteint l'âge de porter les armes et d'accomplir son service militaire,



« Tous les jours nous entendons dire que nous sommes dans les cinq dernières années du siècle. C'est là une erreur, car, de même que le premier siècle de l'ère chrétienne ne s'est terminé qu'à la fin des cent ans révolus, c'est-à-dire au dernier jour de l'an 100, de même le XIXe siècle se terminera le 31 décembre 1900 à minuit. Grâce à la réforme grégorienne apportée au calendrier, en 1582, que les Anglais n'ont admise qu'en 1752, et qui n'est pas encore adoptée partout, le siècle, au point de vue du temps réel, finit, chez nous du moins, à peu près exactement avec le dernier jour de l'an 1900 ; mais il y aura cependant une différence. Bien que les astronomes, pour arriver à la concordance la plus complète, aient décidé que les années portant le millésime d'un siècle ne seraient pas bissextiles, le XXe siècle commencera, officiellement, cinq heures et demie plus tôt qu'il ne le devrait en réalité, et le XIXe siècle continuera d'après le temps solaire, jusqu'à cinq heures et demie environ du matin, du premier jour de l'an 1901. »

Le suicide se rattache partout aux idées religieuses de l'homme et à ses opinions sur la vie future. Il a été provoqué par le matérialisme néantiste et le panthéisme, partout où ils se sont présentés. Le matérialisme, qui nie l'existence d'une vie future, qui prétend que la mort est l'anéantissement de l'être, conduit logiquement au suicide ; il est considéré comme le seul moyen d'affranchissement des peines, des déceptions et des soucis de la vie terrestre, en un mot comme un remède radical contre le malheur. La vie, sur cette terre, étant toujours plus ou moins malheureuse, et l'homme étant dans tous les cas condamné à mort, il est sage et logique de se servir de ce remède prompt et infaillible.

Le panthéisme,qui n'admet pas l'immortalité individuelle,qui affirme que la mort est l'absorbtion dans le grand tout, conduit tout aussi logiquement au suicide, car il voit dans le suicide un moyen permis d'atteindre par le chemin le plus court le bonheur qui existe dans cette absorbtion.

Pour l'homme qui croit à l'immortalité des âmes individuelles, à l'existence de Dieu, substance et mouvement infini, force active unique, esprit éternel et omni-présent, il n'y a pas de raison d'abréger ses jours ; au contraire, une foule de raisons doivent l'empêcher de le faire. Il sait que toutes les peines, les déceptions, les souffrances ont un but d'amour ; il sait aussi que mieux il supporte les sujets d'afflictions, les souffrances, ses déceptions avec patience, courage et sans murmurer, plus il hâte sa propre amélioration, par conséquent son bonheur. Il sait que cette souffrance a sa cause et son utilité, la souffrance étant une expiation voulue de ses fautes passées, une épreuve pour l'avenir.

Il est résigné et comprend l'intérêt précieux pour lui de porter le fardeau

que la Justice, immanente en tout ce qui est, lui a imposé, et combien il serait insensé de le jeter témérairement sans attendre patiemment la fin de ses épreuves. En un mot il comprend que si l'homme se décide au suicide, il fait un grand pas en arrière, inutile et pénible pour arriver au but bienheureux de sa destinée.

Or, je puis affirmer que le suicide n'existerait point, si tous les hommes étaient fermement convaincus de cette vérité. Une fois que la doctrine spirite sera généralement acceptée, les hommes seront persuadés de sa haute valeur; le mal qui a si longtemps ravagé et qui ravage encore la terre n'existera plus.

En 1890, dans les 87 départements de la France, le nombre des suicides a été 7.572, sur lesquels le département de la Seine figure pour 1.420. Le mois qui a fourni le plus de suicides est le mois de juillet: un total de 790 alors que la moyenne des autres mois est de 550 à 600. La proportion du nombre de femmes qui se donnent la mort est très inférieure à celle des hommes. Ainsi, sur ces 7.572 suicides, on compte 5.964 hommes et 1.608 femmes seulement. Dans le département de la Seine, sur les 1.420 morts volontaires, les femmes ne figurent que pour 195, c'est-à-dire un sixième du total environ.

De ce fait on pourrait conclure que les femmes supportent mieux les tristesses de la vie que les hommes.

D'après la statistique officielle on se suicide de préférence de 50 à 60 ans, En effet, le chiffre des gens qui se sont donné la mort entre ces limites a été dans toute la France de 1508, tandis que de 30 à 40 ans il n'a été que de 992. Mais de 40 à 50 ans la proportion se relève et atteint 1.394. La période où les morts volontaires sont le moins fréquentes, est l'extrême vieillesse. On ne compte que 166 suicidés âgés de plus de 80 ans.

Quant aux causes les plus fréquentes du suicide, la statistique officielle a pris soin de les relever. Je les lui emprunte, avec ses chiffres en regard, aboutissant toujours à ce même lugubre total de 7.572 morts volontaires pour toute la France.

Misère et revers de fortune.		
Misère (ou crainte de la misère)	483	888
Embarras de fortune	305	
Perte d'emploi, de procès, perte au jeu	100	
Chagrins de famille.		
Douleur causée par la perte d'ascendants, de conjoints, d'enfants	56	1.031
Chagrins domestiques non spécifiés	975	
Amour, jalousie, débauche.		
Amour contrarié	200	1.125
Jalousie entre époux, entre amants	27	
Honte d'une mauvaise action	89	
Ivrognerie, alcoolisme	809	

Peines diverses.

Désir de se soustraire à des poursuites judiciaires (délits)	202	1.785
Suicide d'auteurs d'assassinats, de meurtre, d'empoisonnements, d'incendies	27	
Désir de se soustraire à des peines disciplinaires militaires	16	
Désir de se soustraire à des souffrances physiques	1.228	
Dégoût du service militaire	25	
Dégoût de la vie et contrariétés diverses	287	
Maladies cérebrales.		
Aliénation mentale	1.975	2.168
Hypocondrie	109	
Monomanie	70	
Idiotisme	14	
Motifs inconnus		175
Total général		7.572

On le voit, les causes de suicide groupées sous des rubriques générales proviennent de la misère qui fournit au total le moindre contingent,

Voici maintenant ce que le *Kiewsky Wsenarodnij Kalendar* de 1896 écrit à propos des suicides en Europe :

« En comparant les différentes contrées des suicides, nous voyons que les Slaves donnent le nombre le plus petit; sur 1 million d'habitants, le nombre de suicides est le suivant :

En Saxe	311	En Bavière	90
En France	210	En Angleterre	66
En Prusse	133	En Russie	30
En Autriche	130		

« En Autriche, dans les contrées ou il y a plus de Slaves que de Hongrois et d'Allemands, comme par exemple en Dalmatie, en Slavonie, etc., sur 1 million d'habitants, il y a seulement 25 suicidés. En Russie, dans l'espace de trente ans, le nombre des suicidés est toujours le même : de 30 suicidés pour 1 million ; tandis que le nombre des suicidés chez les autres nations a augmenté jusqu'à 30-40 p. 100. »

Quelle peut être la cause réelle de ce triste fait parmi les peuples de l'Europe les plus civilisés, et les plus développés au point de vue intellectuel? L'intensité du suicide qui augmente si rapidement et à un si haut degré, dans un siècle qui s'enorgueillit de ses progrès rapides dans les sciences, les arts et l'industrie?

Pour trouver la cause réelle du suicide en général, il suffit de se rappeler l'enseignement à cet égard du maître Allan Kardec. La doctrine spirite nous enseigne que la chute des esprits fut amenée par cette circonstance qu'ils avaient commencé leur développement à l'inverse, en pleine opposition aux avertissements de Dieu. Au lieu de faire précéder et guider leur développement intellectuel par leur développement moral, ils avaient complètement négligé celui-ci, et par suite, s'étaient développés en eux l'égoïsme et l'orgueil, au lieu de l'amour et de l'humilité.

L'égoïsme de l'esprit se montre en ce sens que l'homme se regarde lui-même comme le centre du cercle dans lequel il vit; il dirige son attention seulement sur ses propres intérêts, rapportant tout à lui-même. L'orgueil de l'esprit se montre en ceci, que l'homme veut s'élever au-dessus de ses semblables, et pour y parvenir ne se fait aucun scrupule de violer leurs droits, de blesser leurs sentiments et de heurter leurs opinions.

La majeure partie des maux des esprits incarnés sur la terre, est due à leur égoïsme et à leur orgueil, et cependant, à mesure que ces esprits apprendront la pratique de l'amour et de l'humilité, ces maux diminueront pour faire successivement place à un état plus heureux. La cause réelle du suicide, comme de tous les autres égarements de l'homme, est, conséquemment, l'imperfection de l'esprit qui a sa racine dans son égoïsme et dans son orgueil.

Quand, en 1815, après avoir abdiqué, Napoléon I[er], qui avait demandé un asile à l'Angleterre, comme au plus généreux (?) de ses ennemis, fut embarqué à bord du *Northumberland* et transporté à Sainte-Hélène, les journaux anglais répandirent le bruit mensonger que l'empereur, qui avait tant de fois courageusement bravé la mort sur les champs de bataille, se tuerait plutôt que de se laisser transporter en exil, comme un prisonnier et un bandit. Pendant la traversée, le docteur Warden, médecin du *Northumberland*, raconte qu'il fût présent un jour, lorsque quelques personnes entretinrent Napoléon de ces insinuations, et que le grand Corse répondit textuellement, avec le plus grand calme : « Non, non, je ne suis pas assez « Romain pour me tuer... Selon moi, le suicide est le plus abominable des « crimes; ma raison ne me fournit aucun argument sérieux qui puisse le « justifier. C'est un délit, fils de la lâcheté. Comment un homme peut-il « prétendre avoir du courage, lorsqu'il ne sait pas supporter les revers de « la fortune ? Le véritable héroïsme consiste à affronter les coups du sort; « quelle que soit leur nature, il faut les défier et les combattre. »

JOSEPH DE KRONHELM.





UNE DÉCOUVERTE MERVEILLEUSE

Après les travaux célèbres de William Crookes, l'éminent physicien spirite, qui, entre autres découvertes fit celle du quatrième état de la matière (*matière radiante*) (1), la science vient de s'enrichir d'une découverte très importante, concernant la photographie de l'invisible, due à un savant étranger dont les expériences sont venues, à l'heure marquée, renverser les théories mal échafaudées des positivistes néantistes.

Nous parlons des rayons du professeur *Rœntgen*, de l'Université de Wurtzbourg, dont le journal *Le Temps* a décrit les expériences physiques, le 27 janvier 1896, sous ce titre : *Photographies à travers les corps opaques*.

Ces expériences ont été renouvelées à Paris, par MM. Barthélemy et Oudin.

Avant d'aborder l'étude des rayons de Rœntgen, nos lecteurs seront désireux de savoir quels sont les travaux antérieurs, accomplis sur cette importante question des radiations, qui ont conduit, à sa découverte, le savant professeur allemand.

D'après Crookes, ces radiations n'étaient constatées que dans un milieu radiant. Puis est venu Lénard et d'autres, qui ont fait remonter leur cause aux vibrations de l'éther, qui, ainsi qu'on le sait, produisent également les rayons lumineux et électriques. Les *rayons cathodiques*, à l'encontre des rayons lumineux, n'obéissent pas aux lois de la réflexion et de la réfraction. Ils jouissent de la propriété de traverser le plus grand nombre de corps opaques. Cependant les pierres et les métaux ne se laissent pas traverser (à l'exception de l'aluminium), tandis que les gaz les plus raréfiés ont la singulière propriété de les répandre rapidement, et — chose qui permet de ne pas les confondre avec les radiations électriques — c'est qu'ils se trouvent déviés par l'aimant. Enfin, ils traversent le corps humain, à l'exception

(1) Après avoir fait le vide presque absolu dans un ballon ou tube de Geissler, W. Crookes, pensant que la matière excessivement raréfiée qui reste dans le tube, pouvait donner lieu à un état extraordinaire, inconnu jusque-là, y fit passer le courant d'une forte bobine de Ruhmkorff. Il constata alors de la fluorescence dans le voisinage du pôle positif, une zone obscure autour du pôle négatif (ou *cathode*) et une stratification remarquable (*rayons cathodiques*) dans l'espace intermédiaire.

des os. On conçoit, immédiatement, qu'au point de vue scientifique, comme au point de vue chirurgical, cette merveilleuse découverte produit, dans le corps savant, une véritable révolution, et est appelée à rendre, à notre pauvre humanité, des services exceptionnels.

Un grand nombre de revues scientifiques, françaises et étrangères, ont parlé des rayons de Rœntgen. Un de nos estimés confrères, le Dr Lux, écrit dans une revue spiritualiste, les lignes suivantes : « Les travaux de Maxwell et de Hertz ayant établi que l'électricité, la lumière, la chaleur ne diffèrent, ou ne paraissent différer, que suivant l'étendue de l'onde qui propage leurs vibrations, le même Hertz et le physicien Lodge et, à leur suite, un grand nombre d'expérimentateurs, cherchèrent à produire, avec l'électricité, des résultats, qui, jusque-là, semblaient l'apanage de la lumière, c'est-à-dire à obtenir, à l'aide d'un nouvel ordre de vibrations, la photographie de l'invisible. Or, Lénard constata, il y a peu d'années, que les radiations cathodiques, ci-dessus décrites, sont capables d'impressionner une plaque photographique enfermée dans une boîte mince en métal. C'était un acheminement vers l'étonnante découverte de Rœntgen. »

En quoi consiste cette découverte et quels sont les points qui la différencient de la découverte de Crookes? Montrons-en d'abord la technique : « Les tubes, ou boules de Geissler ou de Crookes, sont des petits récipients en verre, scellés à la lampe, et contenant un gaz extrêmement dilué. L'une des parois est traversée par un fil de cuivre et, sur la paroi opposée, un autre fil de cuivre. Dans l'intérieur du tube, entre les deux, il y a un petit intervalle vide. Au moyen d'une bobine de Rhumkorff, on fait passer un courant électrique alternatif. Les rayons cathodiques, (ceux qui se produisent près du pôle négatif ou *cathode*) *ne traversent pas le verre*, tandis que les rayons de Rœntgen, eux, *sortent du verre*; l'origine de ces derniers est toute différente. De plus leurs propriétés sont absolument distinctes de celles des rayons cathodiques. Ainsi : les rayons cathodiques *sont légèrement visibles* tandis que les rayons de Rœntgen *ne le sont pas*. En outre, ces radiations du physicien allemand semblent être bien distinctes des rayons lumineux, pour leurs propriétés; ils ne *réfractent pas*, passent sans déviation à travers un prisme, ou une lentille ; de plus ils *ne se réfléchissent pas*. Leur curieuse propriété est de passer à travers les corps, que nous considérons comme opaques, c'est-à-dire d'être peu absorbés. Les muscles, les nerfs, la peau, le carton, le bois, les feuilles métalliques très minces, sont, en somme, très transparents pour les rayons de Rœntgen. Les os, au contraire, sont relativement opaques. Si donc nous plaçons la main dans un faisceau de ces radiations, nous aurons une *simple ombre portée* du squelette. Si nous recevons cette ombre portée sur une



plaque sensible, après pose (10 à 14 minutes) et développement, nous aurons un cliché photographique.

Les résultats médicaux de la nouvelle découverte apparaissent immenses. M. le professeur Lannelongue a ainsi photographié un fémur atteint d'ostéomyélite, qui montre que la destruction se fait du centre à la périphérie.

Une autre épreuve est celle d'une affection tuberculeuse du doigt.

. . . .

M. Jastrowitz, à Berlin, a photographié une main d'ouvrier blessé, il y a plusieurs années, à la première phalange du médius, par le verre d'une bouteille brisée. La main fut exposée aux rayons de Rœntgen, et le négatif montre nettement un fragment de verre tout contre l'articulation.

Comme M. Delbet (de Paris), Kolbert (de Berne) aurait aussi, grâce aux rayons Rœntgen, découvert la place occupée par une aiguille qui s'était introduite, depuis longtemps, dans le doigt d'une couturière, et dont l'extraction a été immédiatement pratiquée.

Enfin, chose qui paraîtra tout d'abord invraisemblable, mais que l'expérience a rendue réelle : *un engin explosible a été photographié à travers une boîte en fer blanc*, par MM. Girard et Bordas, élèves de Brouardel.

Autre expérience des plus... intéressantes : MM. Pinard et Varnier, sont parvenues *à photographier un fœtus à travers la paroi utérine* (*Correspondant médical.*) (1).

Savants ! une vérité-mère est venue surgir au milieu de vos doutes, pour vous éclairer dans vos patientes recherches et pour ennoblir l'art-science du magnétisme. C'est ainsi que la science nouvelle s'est vengée du dédain et du mépris qu'elle avait eu à essuyer de la part de certains savants, dits officiels, pendant un nombre respectable d'années !

Nous sommes heureux de terminer notre article par la prédiction suivante du baron du Potet, l'un de nos plus célèbres magnétiseurs, prédiction qui se trouve aujourd'hui en partie réalisée : « *Une découverte, grande comme le monde, sera, quand vous le voudrez, renfermée dans votre temple pour ne plus en sortir.*

« Vous serez supérieurs à tous les autres hommes, car vous saurez plus qu'eux ; vous calmerez les alarmes et ferez cesser les craintes, et les douleurs, la mort même, au lieu de vous suivre, fuiront à votre approche.

« L'avenir m'apparaît par la pensée, j'y pénètre, *je vois une science plus bril-*

(1) Ceux de nos lecteurs qui désireraient avoir de plus amples détails sur cette importante découverte, liront avec un vif intérêt, les excellents articles parus dans le *Correspondant médical* (numéros 33, 35, 36 et 37 de l'année 1896.) Directeur J. Dalloz, rédacteur en chef, Dr T. Blanc.



lante que celle qui nous éclaire; car sa lumière s'y répandra sur l'immensité, la destinée de l'homme ne sera plus un problème, et l'art de le conserver aura la sanction universelle. »

Honneur au baron du Potet! dont les nobles et consolantes paroles, tout empreintes d'amour et de charité, lui ont sans doute été dictées par un esprit supérieur, veillant au progrès et au bonheur spirituels de notre humanité.

Honneur à Mesmer, Deleuze, de Puységur, de Reichembach, Allan-Kardec Aksakof, de Rochas, Lafontaine, Rœntgen et à la légion invincible et brillante des magnétiseurs! salut! honneur!

La main sur le cœur, les yeux perdus dans les profondeurs de la voûte azurée, l'âme ravie devant les merveilles innombrables du cosmos, nous nous écrierons, à la pensée de tous ces vaillants défenseurs de la plus belle et de la plus noble des causes :

AUX HOMMES DE BIEN, L'HUMANITÉ RECONNAISSANTE

Dr GASTON DE MESSIMY.

Puéchabon (Hérault), 19 *avril* 1896.

SÉANCES AVEC EUSAPIA

Florence le 12 mai 1896 : A la fin du mois dernier, nous fûmes engagés mon mari et moi, à faire partie d'un comité formé de trois professeurs et de quelques dames distinguées ; son but : faire venir Eusapia Paladino à Rome, expérimenter avec elle.

Madame la baronne de Rosenkrantz, dévouée à notre cause, avait offert deux de ses salons pour les séances (Piazza Spegna, nº 14).

A peine arrivée à Rome, je me rendis chez notre ami Hoffmann, chez lequel Eusapia était logée ; j'y trouvai cette pauvre femme bien changée, nerveuse, souffrante, tristes conséquences encore de son séjour à Cambridge, où, moralement, elle eut beaucoup à souffrir ! Même le triomphe qu'elle remporta en France, auprès du colonel de Rochas, n'avait pu la consoler de son échec en Angleterre.

J'étais allée chez Eusapia dans l'espoir de la décider à accepter les propositions de M. Max Rahn, directeur de la *Uebersennliche Welt*, qui désirait ardemment la faire venir à Berlin, pendant tout le mois de mai ; elle refusa net, disant qu'elle avait peur des pays étrangers et des personnes qu'elle ne connaissait pas. Elle semble bien décidée à ne plus s'exposer à de longs voyages.

De même, elle a refusé dernièrement au professeur Recevedo, qui était venu de l'Espagne à Naples, dans le seul but de la conduire à Madrid.

Ce n'est qu'aux scientistes français qu'elle ne sait refuser. Elle me parla, avec enthousiasme, de ces messieurs, de leur délicatesse, de leur bonté à son égard. Elle s'était soumise avec bonheur à leurs contrôles et investigations sévères et scientifiques, parce qu'elle n'avait jamais aperçu sur leurs lèvres de sourires ironiques, dédaigneux et blessants. Aussi a-t-elle accepté de se rendre au mois de juillet chez le professeur D... à Paris, pour se soumettre encore à de nouvelles investigations.

Eusapia ne resta que dix jours à Rome. De fâcheuses circonstances m'obligèrent à retourner à Florence et je n'ai assisté qu'aux trois premières séances ; si elles ne nous ont pas offert un nombre très grand de phénomènes, elles n'ont cependant pas manqué d'éveiller un vif intérêt, par le côté intelligent et scientifique de leurs manifestations.

Voici le résumé abrégé de ce qui me semble le plus important et le plus utile à faire connaître.

Nous étions sept personnes, assises autour d'une table à quatre pieds. Nous formions la chaîne ; Eusapia était tenue, mains et pieds, par MM. les Drs Sagreti et Balestra.

1° *A la clarté du jour* : Le médium prit la main du Dr Balestra, la posa sur un tas de papier blanc qui se trouvait sur la table, et fit avec son doigt sur le dos de la main du docteur une croix. C'est fait, dit-elle, examinez les papiers.

Nous les regardâmes, l'un après l'autre, sans y trouver le moindre signe; enfin, sur la dernière feuille, du côté qui se trouve en contact avec la table, nous vîmes la croix, faite au crayon, celle qu'Eusapia avait tracée simplement avec son doigt, sur la main du docteur.

2° *A la clarté du jour* : Le médium posa sa main sur du papier blanc, saisit l'index de M. Balestra, avec lequel elle fit une croix sur le dos de sa main, a elle ; aussitôt, au-dessous de la paume, se reproduisit une croix faite au crayon.

3° *Dans l'obscurité* : Nous entendîmes tourner la clef dans la serrure d'une porte, non loin de nous ; la maitresse de céans nous déclara que la porte était barrée en dehors ; aussitôt trois coups formidables furent frappés de l'autre côté, ce qui prouva que la barre n'avait été d'aucun empêchement pour l'agent invisible ; il avait traversé la porte quand même.

4° *Dans l'obscurité* : Je tenais, bien caché sous ma main, un billet pour M. Hoffmann ; je priai John King, l'esprit guide, de le passer à son destinataire, sans le nommer. Eusapia, toujours les mains et les pieds tenus par les deux docteurs, était tombée en trance ; elle disait : *Je ne puis pas, il est*

trop loin ; du reste, attendez. Une minute après mon billet me fut doucement enlevé, ce que j'annonçai de suite aux personnes présentes ; alors le Dr Sagreti, placé vis-à-vis de moi, par curiosité étendit son bras en l'air; là, vaguant dans l'espace, il trouva ma lettre, la prit et ainsi elle ne parvint pas à M. Hoffmann qui, effectivement, était éloigné de notre table et en dehors de notre cercle.

5° *Dans la clarté* : Voici un phénomène qui nous impressionna vivement à cause de son importance scientifique ; M. Hoffmann, ayant à la main une lampe allumée,se plaça à coté d'Eusapia; il se tenait debout. Il pria MM. les Drs Bettmann et Sagreti de bien contrôler les mains du médium ; il engagea un membre de notre comité à se mettre sous la table pour tenir les jambes du médium entre ses bras.Ensuite il invita le Dr Balestra à se placer à côté de lui pour ne pas perdre de vue la robe d'Eusapia.

Peu à peu le jupon commença à se gonfler ; le Dr Balestra tapa dessus, mais le jupon continuait à se soulever se gonflant toujours à vue d'œil. Alors le docteur, après avoir constaté que les mains d'Eusapia étaient bien tenues, jeta un regard sous la table pour s'assurer de l'immobilité des jambes du médium ; rapide comme un éclair, il se baissa et passa la main sous le gonflement de la jupe, aussitôt il se sentit saisi par une main qui secoua fortement la sienne.

Serait-ce là, la clef du mystère qui entoure les prétendus *petits jeux de main* de la pauvre Eusapia ?

6° Comme preuve qu'il ne faut chercher ni le démon, ni les esprits malins dans tous ces phénomènes, M. Hoffmann nous engagea tous à dire en chœur : « *Viva-Dio* » ; aussitôt des applaudissements qui semblaient venir du plafond du salon nous répondirent.

7° Pendant un moment de repos, le Dr Sagreti appuya son bras contre une porte. Dans cette position,l'une de ses manchettes sortit de la manche, se faisant remarquer par sa blancheur sur le fond obscur de la porte. La salle était vivement éclairée.

Eusapia s'approcha, s'arrêta à un mètre de distance de M. Sagreti, et indiquant la manchette avec son doigt levé, elle dit : *Je vois une main qui écrit sur la manchette du Docteur.* Nous nous approchâmes tous et, en effet, la manchette était couverte de signes faits au crayon.

8° *Dans l'obscurité* : Des coups furent frappés dans toutes les directions de la table, dans les portes et les meubles ; puis chacun sentit des attouchements très sensibles, faits à presque toutes les personnes du cercle, et souvent très affectueux.

9° Sept à huit étincelles, ayant la forme de vers luisants, ont été vues de nous tous.



Avant notre départ, nous conduisîmes Eusapia dans notre logement à l'Hôtel du Sénat, place du Panthéon ; il était trois heures de l'après-midi. Nous nous placâmes tous trois à une longue table à quatre pieds, je tenais la main gauche, mon mari la main droite et les deux jambes du médium. Ma main gauche, à l'autre bout de la table, reposait sur la main droite de mon mari, à distance d'un mètre à peu près d'Eusapia.

Nous avions fermé les volets et nous nous trouvâmes dans une demi obscurité. Le rideau de la fenêtre, contre laquelle se trouvait assis le médium, commença à se gonfler, comme poussé par des mains invisibles ; il vint se jeter sur notre table. Pendant ce temps mon mari fut touché et caressé ; je sentais la même impression.

A ma prière, adressée à Dieu et aux esprits bienveillants de m'accorder une force médiumnimique plus accentuée qne celle que je possède, afin de devenir plus utile à la propagande de nos saintes vérités, je sentis saisir ma main, celle qui était tenue par mon mari ; l'agent invisible la porta sur la main d'Eusapia et là, elle fut soumise à une espèce de massage qui dura quelques instants; ensuite mon bras fut reposé à sa place, et des passes magnétiques me furent faites depuis l'épaule jusqu'à l'extrémité des doigts. Mon mari, ayant sa main sous la mienne, sentit parfaitement ses passes.

Des monnaies me furent enlevées d'une petite bourse attachée à ma ceinture, elles roulèrent sur la table. A ce moment on frappa à la porte, c'étaient nos amis, le comte Grabinsky, de Bologne, et sa dame ; ils prirent place à notre table, les volets avaient été ouverts.

Au grand jour notre table s'élança trois fois en l'air, s'y soutenant pendant quelques secondes, à la hauteur d'un mètre au-dessus du sol ; après quoi, des coups formidables retentirent dans l'armoire, non loin de nous. Revenus à une demi obscurité, nos amis furent touchés de tous côtés ; on leur enleva et retourna leurs chaises etc. etc. N'ayant jamais assisté à chose pareille, ils en étaient pétrifiés.

Après notre départ Eusapia ne resta que peu de jours à Rome. La Baronne de Rosenkrantz, femme d'une rare intelligence, d'une modestie plus rare encore, m'a déjà donné la bonne nouvelle que les dernières séances avaient réussi parfaitement, surpassant les premières et que *trois incrédules ont mis bax les armes devant les incontestables vérités que révèlent ces faits.*

Que le Tout-Puissant soit remercié.

C.-H. MAINARDI.



SACRA PRIVATA

Tiré de la *Semaine de Paris*, du 24/1 96.

La pauvre femme était couchée sur son lit, maigre et pâle, les yeux entourés d'un creux noir. Le médecin n'avait donné aucune espérance et ne devait pas revenir. Elle voulut revoir son enfant une dernière fois, mais elle ne pouvait plus lui parler. Puis la vieille grand'mère emmena l'enfant pour lui épargner le spectacle de l'agonie, et le père resta seul près du lit pour fermer les yeux de la morte.

La maladie avait été si longue que l'enfant s'était habitué à voir souffrir sa mère ; mais devant les sanglots qu'on étouffait avec peine, il eut peur, sans savoir pourquoi. « Tu pleures, grand'mère, dit-il ; est-ce que ma mère est plus malade aujourd'hui ?

— Non, mon pauvre petit, cela va mieux, et bientôt elle ne souffrira plus du tout. Elle va partir pour un pays où personne n'est malade, et où elle se guérira tout à fait.

— Est-ce que nous partirons avec elle, grand'mère ?

— Non, pas encore ; mais plus tard nous irons tous la rejoindre, et pour moi j'espère que ce sera bientôt.

— Je veux partir tout de suite, dit l'enfant.

— Et ton pauvre père, mon petit, tu veux donc le laisser seul ? Tiens, le voilà qui descend, va l'embrasser.

L'enfant s'aperçut bien que son père avait aussi des larmes dans les yeux. « Pourquoi pleures-tu, père, puisque nous irons tous la revoir dans un beau pays où l'on n'est jamais malade, jamais, jamais ? »

Les sourcils de l'homme se contractèrent malgré lui.

— Ne te fâche pas, Pierre, dit la vieille femme. Je n'ai pas eu la force de voir pleurer cet enfant, mais c'est à toi seul de diriger sa conscience. Réfléchis à ce que tu dois répondre à ton fils quand il t'interrogera, et quelle que soit ta réponse, sois tranquille, je n'y opposerai pas ce que tu appelles mes superstitions.

— L'éducation de l'enfant appartient à la mère, répondit-il ; maintenant que vous remplacez la sienne, dites-lui ce que voudrez. Quant à moi, je ne saurais lui enseigner ce que je ne crois pas moi-même ; on ne doit tromper personne, pas même un enfant.

— Pierre, il ne faut pas qu'il puisse opposer ma croyance à la tienne ; cela troublerait sa confiance à peine éveillée. »

Elle se tourna vers l'enfant : « « Va jouer dans le jardin, mon petit, lui

dit-elle; tu reviendras tout à l'heure, nous avons à parler sérieusement ton père et moi. »

Elle conduisit l'enfant à la porte, qu'elle referma.

— Maintenant, Pierre, dit-elle, parle et pas de ménagement avec moi ; je suis forte et je tâcherai de te répondre; nous finirons peut-être par tomber d'accord sur ce qu'il convient de lui dire quand il nous parlera de sa mère qu'il ne verra plus.

— A quoi bon, mère? Gardez vos espérances, si elles adoucissent vos regrets, quant à moi, vous le savez, je ne crois qu'aux lois inflexibles de la nature, et malheureusement la mort est une de ces lois. Ne me forcez pas à souffler sur vos rêves ; il a pu m'arriver quelquefois d'opposer les graves arguments de la raison à cette consolante mythologie, mais ce n'est pas en présence de la mort qu'on discute la douce chimère de l'immortalité.

— Et de quoi parlerions-nous, Pierre, si ce n'est de notre douleur commune? Ni toi ni moi ne pouvons penser à autre chose qu'à celle qui vient de nous quitter. Si, comme je le crois sincèrement, elle est là qui nous écoute, elle voit combien nous l'aimions l'un et l'autre, et peut-être, par des voies inconnues, m'inspirera-t-elle la force de te persuader.

— Ah! pauvre bonne mère, si nos morts pouvaient nous répondre, il y a longtemps qu'ils auraient dissipé nos angoisses, car ce n'est pas pour nous que nous essayons de croire à une autre vie. Sans notre ardent désir de les revoir, qui voudrait recommencer au-delà du tombeau? C'est bien assez d'une fois. Pour moi, je suis las, j'ai soif du sommeil éternel, et sans me croire plus mauvais qu'un autre, je sais bien que je ne vaux pas la peine d'être conservé.

— Et ton enfant, Pierre?

— Vous resterez près de lui, et, s'il pleure son père et sa mère, vous lui persuaderez qu'il les retrouvera.

— Je suis bien vieille, et quand je serai partie à mon tour, qui sera là pour lui dire : « Chaque fois que tu fais quelque chose de mal, il y a quelqu'un qui te voit et qui pleure, quelqu'un que tu aimais bien et qui t'aimait bien. » Dis-moi, Pierre, n'est-ce pas la pensée des morts qui nous conduit, qui nous préserve, qui nous éclaire? Sans leurs souvenirs et leurs exemples, qui donc nous soutiendrait dans les luttes de la vie? Il y a bien des précipices et des fondrières, le long de ce rude sentier de l'ascension. Mais nous évoquons nos morts et ils nous tendent la main. Tu sais, Pierre, que personne n'est sûr de toutes les épreuves ; s'il te vient un jour la tentation de faire une chose que tu regretterais plus tard d'avoir faite, tu te diras : « Que me conseillerait-elle si elle était ici près de moi ». Et, en effet, alors elle y sera.

— Est-ce que tu sais ce que c'est que l'existence? On ne le dirait pas, car tu parais la confondre avec la vie, cette chose mobile, fugitive et changeante que, dans la langue de tes philosophes, on appelle, je crois, le Devenir. Qu'y a-t-il de commun entre l'enfant que tu étais autrefois, l'homme que tu es aujourd'hui, et le vieillard que tu seras demain? Les éléments de ton corps se renouvellent, les traits de ton visage changent avec les années ; tes sentiments et tes idées, tes craintes et tes espérances ne sont plus les mêmes, et sans la mémoire, si tu revoyais ton passé, tu ne te reconnaîtrais pas. Mais quand la vie s'est envolée, la mort nous fait entrer dans l'existence immobile : elle la compose de toutes nos actions, bonnes ou mauvaises. Ce que nous avons été dans la vie, nous le serons à jamais dans le souvenir des vivants.

— Mon fils est si jeune qu'il oubliera bien vite. Je ne me souviens plus de mon aïeul, qui est mort quand j'avais cet âge-là. Le pauvre petit n'a pas eu le temps de connaître sa mère ; il n'aura pas cette protection bienfaisante du souvenir.

— Celle qui aurait veillé sur lui si elle avait vécu se servira de nous pour le guider dans la vie. N'est-ce pas à elle que tu penseras chaque fois que tu donneras un conseil à cet enfant? Quant à moi... Voyons, Pierre, laisse-moi le bercer avec ce que tu appelles mes contes de vieille femme. Ce que je lui disais, elle le lui aurait dit, j'en suis sûre, si tu étais parti le premier. Les femmes savent parler aux enfants la seule langue qu'ils puissent comprendre. Plus tard, tu lui expliqueras la loi austère du devoir, et il recevra tes leçons sans rejeter les miennes. Les premières fleurs qui ont germé sur le sol vierge de la conscience laissent un parfum qui ne s'évapore jamais. Tu sais que tous les hommes, même les meilleurs, peuvent être arrêtés par le doute dans les carrefours de la vie. La nuit est si noire qu'on cherche au ciel une étoile. Ton fils traversera comme les autres ces heures mauvaises où tout nous abandonne. Ne veux-tu pas qu'il puisse dire : « O ma bonne mère, viens à mon secours ».

— A quoi bon ces prières, à qui ne peut plus nous entendre?

— En es-tu bien sûr? Au-delà des horizons de la science, il n'est pas plus sage de nier que d'affirmer. On doute, quelquefois on espère, puis la foi entre dans l'âme, sans qu'on sache pourquoi ni comment ; l'esprit souffle où il veut. Je ne te parlerai que pour l'enfant, et je n'espère pas changer tes idées. Si ce miracle arrive, ce sera l'œuvre de celle qui va devenir notre ange gardien, Es-tu bien sûr qu'elle ne peut pas faire éclore dans ton cerveau des idées qui n'y auraient pas germé sans elle? La mort ne brise pas les liens formés pendant la vie, et ce n'est pas toujours en vain que l'amour prodigue les serments d'éternité.



— Avez-vous toujours eu ces croyances, bonne mère?

— Non, Pierre; c'est la douleur qui me les a révélées; hier encore, je t'aurais dit : la plus grande douleur que j'ai connue dans ma vie. Aujourd'hui je ne puis plus dire cela. Ma mère allait mourir : je la suppliai de ne pas me quitter. Elle qui avait toujours cédé à mes prières, comment aurait-elle résisté à la plus ardente de toutes? Ma fille naquit et je compris que j'étais exaucée. A mesure qu'elle grandissait, elle ressemblait de plus en plus à ma mère : je voyais bien que c'était elle qui était revenue. Dans quelque temps, quand ton fils n'aura plus besoin des soins d'une femme, elle m'appellera près d'elle comme je l'ai appelée près de moi.

— Je ne partage pas vos illusions, mais je vous les envie : les rêves de la poésie valent mieux que la réalité.

— La science a aussi ses rêves; elle rejette au réveil ceux qu'elle reconnaît pour des erreurs; les autres la guident dans sa marche progressive et elle les nomme des intuitions. Rappelle-toi ce que nous disait dernièrement le docteur sur ces étranges ressemblances constatées dans les familles où l'on conserve des portraits d'ancêtres. C'est ce qu'il appelait l'atavisme, et cela lui semblait très mystérieux. Cela devient bien simple, si on regarde les familles comme des unités vivantes, analogues à ces madrépores que tu as vus dans les mers du Sud. Les corps sont une création des âmes; celles qui veulent rentrer dans la naissance reprennent la forme de la première incarnation.

— Je ne puis vous suivre jusque-là. Vous prenez vos regrets et vos espérances pour des révélations, comme tous ceux qui ont imaginé une vie future, mais les fantômes chéris s'évanouissent quand on veut les embrasser. Un infaillible instinct a toujours comparé la mort à un sommeil sans rêves, ni crainte ni désirs; cela vaut mieux que les tristes agitations de la vie; laissons les morts dormir en paix.

— C'est vrai, la mort est le sommeil du désir, et l'art antique a eu raison de la représenter ainsi sur les sarcophages : Eros endormi ou éteignant son flambeau. C'est que le désir est égoïste et rapporte tout à lui-même; mais eux, nos protecteurs et nos amis, ils ne vivent plus qu'en nous et pour nous. Oui, tu as raison, qu'ils dorment en paix, mais près de ceux qu'ils ont aimés, répandant sur nous leurs influences bénies, et toujours pleins de pardon, car ils ont souffert comme nous.

— Et que deviennent selon vous les familles qui s'éteignent et les morts qu'on oublie?

— Ceux que nous oublions nous oublient à leur tour; c'est le fleuve Léthé; il y a sur l'autre rive des routes ouvertes vers des destinées incon-

nues. Mais tant que nous pensons à eux, comment pourraient-ils briser la chaîne de nos prières et de leurs bienfaits ?

— Et ceux qui ont fait le mal ?

— Ils nous demandent de le réparer. Il y a dans les familles une vie collective, il faut bien que les plus forts soutiennent les plus faibles, relèvent ceux qui tombent et les aident à porter un fardeau trop lourd. J'ai connu une jeune fille riche et belle qui, pour expier un crime qu'elle savait avoir été commis par son père, s'est condamnée à une vie d'austérités ascétiques et d'active charité. Tu peux blâmer comme une erreur, cette expiation volontaire d'une faute qui n'est pas la sienne ; moi j'admire cette âme pure abritant une âme souillée dans un pan de sa roble blanche. Ceux qui ne prient pas pour leurs morts sont plus malheureux que nous qui pouvons prier pour les nôtres. La sainte qui veille sur nous maintenant n'a pas une action de sa vie à se reprocher. Qu'elle soit notre phare ou notre étoile, qu'elle nous épure et nous attire vers les hauteurs, qu'elle plane avec ses ailes d'ange, sur le berceau de son enfant.

— Oui, c'est vous qui avez raison, bonne mère ; le culte des morts est la religion de la famille, et cette religion-là n'a pas besoin de prêtres. Que l'enfant vous écoute, je ne contredirai pas vos paroles ; elles peuvent être pour lui une source de consolation maintenant et plus tard. Je voudrais pouvoir m'y associer : mais pour enseigner une religion, il faut y croire ; je ne sais si cela viendra : cela n'est pas encore venu. Tâchez de donner à mon fils votre foi et votre espérance, et il sera plus heureux que moi.

— Merci, Pierre, je vois que j'ai gagné ma cause : tu peux rappeler l'enfant.

Il ouvrit la porte, et l'enfant accourut en demandant sa mère. Il lui dit : « Elle dort toujours ; ne fais pas de bruit. Elle avait bien besoin de repos. Je veillerai près d'elle. Demain, nous la porterons sans la réveiller, dans un jardin plein d'ombre, où elle sera bien tranquille, sous des arbres toujours verts. »

LOUIS MÉNARD.





LES EXPÉRIENCES DE WILLIAM HOWITT

Tiré de la *Revue de la France Moderne* d'octobre 1895.

Parmi les nombreuses théories émises par les savants pour expliquer les phénomènes Spirites, il y a celle qui attribue tout à la force *Odique* découverte par Reichenbach.

En réponse à cette théorie, William Howitt, auteur de plusieurs ouvrages importants sur les sciences occultes, fit publier en 1862 une lettre fort instructive ainsi conçue :

« Ceux qui attribuent les pouvoirs exercés par une influence spirituelle à une force odique montrent une égale ignorance des propriétés réelles de cette force, ainsi que de l'état présent et des faits du Spiritisme.

« Etudiez l'essai de Reichenbach sur cette force, vous n'y découvrirez aucune trace d'un pouvoir de raisonnement.

« Il n'attribue pas de telles propriétés à la force odique, il dit que cette force émet une flamme dans l'obscurité, visible pour les personnes *sensitives*, que les Spirites nomment médiums ; que cette flamme est produite par des aimants de grande puissance, par des cristaux ou par de l'eau imprégnée des rayons du soleil.

« Certaines sensations agréables ou désagréables sont provoquées, selon l'application de la force odique, mais on n'y voit aucune trace de raisonnement, aucune révélation de faits, aucune vision imagée et aucune faculté de prévoir l'avenir.

« Cette force ne peut pas vous dire ce qui adviendra demain et encore moins ce qui se passe aux Antipodes, ou dans le monde spirituel. Les esprits font tout ceci et plus encore.

« La force odique ne peut pas attirer le fer ou d'autres substances physiques, mais le magnétisme de l'aimant attire le fer.

« Les esprits peuvent soulever ce métal, ainsi que d'autres corps lourds, dans n'importe quelle direction et les porter dans différents endroits. Les esprits lèvent des tables lourdes.

« J'ai vu des tables de salle à manger d'une grandeur de douze couverts quitter complètement le sol.

« Les esprits jouent sur tous les instruments de musique : ils peuvent promener des cloches autour d'une chambre en les sonnant de tous les côtés. *J'ai vu ceci moi-même.*

« La musique qu'elles produisent est souvent exquise.

« Les esprits peuvent écrire ou dessiner *directement* sur du papier déposé par terre ou sur la table à leur intention ; ils peuvent aussi écrire et dessiner indirectement par les mains des personnes qui n'ont jamais eu de leçons et qui sont incapables de dessiner elles-même. *je suis un de ceux-là.*

« Toutes ces choses se passent non seulement en Angleterre et parmi mes amis personnels chaque jour, mais elles existent depuis quarante ans : dix ans en Amérique et trente ans auparavant en Allemagne.

« En Amérique, la répétition constante de ces phénomènes, de tous les côtés, a convaincu quelques millions de personnes, parmi lesquelles on remarque des savants éclairés et des magistrats élevés qui occupent le premier rang dans ce pays.

» Ces hommes-là n'ont pas été convertis par ouï-dire ou par des illusions mais par le témoignage des faits ; et, ainsi que je l'ai déjà observé, trente ans auparavant en Allemagne, il y avait un nombre considérable d'hommes éminents, philosophes et savants qui connaissaient la plupart de ces choses. On peut citer dans ce nombre le célèbre Emmanuel *Kant* ; puis Gorres, Ennemoser, Eschenmayer, Werner, Schubert, Jung, Stilling, Kerner ; et parmi les femmes, Mme Hauffé, *la voyante de Prévorst*, qui déclarait que non seulement elle avait des communications spirituelles, mais qu'elle voyait journellement des esprits et causait avec eux ; elle en donnait des preuves continuelles que chacun peut voir en lisant son histoire (1).

« Il est donc inutile de nous dire que la force odique, en agissant d'une manière mystérieuse sur le cerveau peut produire ces résultats.

« Cette force n'est pas cause que les gens écrivent, dessinent et jouent une musique exquise s'ils n'ont pas ce pouvoir ou cette connaissance dans leur cerveau ; car, d'après le principe *ex nihilo nihil fit*, de telles choses n'étant pas dedans, de telles choses ne peuvent venir dehors.

« Ces choses ne peuvent provenir d'un autre cerveau, car souvent il n'y a pas d'autres cerveaux présents.

« Si cette force pouvait faire de telles choses, ce serait de l'esprit doué de volonté, d'adresse et de savoir ; et alors la discussion prendrait fin.

« Donc, la condition de ceux qui attribuent ces pouvoirs à la force odique est celle d'une personne qui attribuerait un télégramme au fil télégraphique et non à l'homme agissant à l'extrémité des fils. La force odique

peut être le fil conducteur, mais ce n'est certainement pas elle qui est l'intelligence, au bout du fil...

« Pendant que les *Odistes* et les *Automatistes* discutent sur l'action du cerveau, nous coupons court et déclarons, *voilà* les Esprits eux-mêmes, vus, entendus, touchés et communiquant avec nous.

« Il y a six ans déjà que j'ai commencé à examiner les phénomènes du Spiritisme. Je ne suis pas allé voir des médiums qui se faisaient payer, ni même des médiums publics. Je me suis mis à ma propre table avec des membres de ma famille ou avec des amis, des personnes de haute renommée, tous aussi sérieux que moi dans l'enquête.

« J'ai vu des tables se déplacer, se balancer à droite et à gauche et se soulever dans l'air à plusieurs reprises...

« J'ai entendu des coups frappés, quelquefois une centaine à la fois, dans toutes les parties de la table, dans tous les tons et d'une sonorité variée ; j'ai examiné les phénomènes d'une façon très attentive. Des esprits légers, inconséquents vinrent parfois communiquer.

« J'ai entendu des accordéons jouer de la musique merveilleuse ; ils étaient tenus d'une main, souvent par des personnes qui ne savaient s'en servir.

« J'ai entendu des cloches sonner en circulant dans l'air comme si elles avaient des ailes, puis ces cloches furent posées, tantôt dans la main d'une personne, tantôt dans la main d'une autre ; subitement, une forte secousse retirait la cloche sans que l'on pût voir les mains qui la touchaient.

« J'ai vu des tables de salon et des tables massives quitter le sol et quand on les plaçait dans une position spéciale, elles revenaient avec persévérance se placer autrement. J'ai vu d'autres tables répondre à des questions pendant qu'elles se tenaient dans l'air, en faisant les mêmes mouvements que si elles touchaient terre, mais avec une douceur extrême.

« Quelquefois j'ai entendu des coups formidables sur la table assez forts pour la briser, et personne n'aurait pu produire ces coups sans être observé ; j'ai respiré les parfums les plus délicats qui ont été répandus par les esprits pendant les séances spirites.

« J'ai vu de la *lumière* fluidique quitter les doigts et se répandre sur la table pendant qu'on formait le cercle au-dessus ; c'était la même lumière qui s'échappait des mains lorsqu'on magnétisait.

« Nous recevions journellement des communications souvent très belles, données par les esprits. Nos premières opinions théologiques furent re-

(1) *La voyante de Prevorst*, par Kerner, ouvrage allemand traduit en anglais par Mme Crowe. 1845, Londres.

poussées et condamnées, quand j'étais seul à une séance, avec ma femme. Ceci, donc, ne pouvait être attribué à l'action automatique de nos propres cerveaux et bien moins à l'action de ceux des autres, car il n'y en avait pas.

« Lorsque nous adressions des questions d'une nature religieuse aux esprits, ils nous répondaient qu'il fallait demander des solutions à l'Esprit Divin seul...

« Plusieurs personnes que nous connaissons dessinent, font de la peinture ou écrivent sous l'influence *spirituelle* sans aucun effort ni aucune action de leur esprit ; quelques-uns n'avaient jamais appris à dessiner. Plusieurs membres de ma famille ont ainsi dessiné et écrit. Moi-même, j'ai dû écrire un volume entier sans aucune action de ma pensée, le mouvement était purement mécanique de ma part.

« Une série de dessins en cercles, remplis de modèles, tous différents les uns des autres, furent donnés, par ma main, un chaque soir ; les ronds étaient formés aussi correctement qu'avec un compas ; cependant un crayon seul avait suffi. Les artistes qui examinèrent ces dessins furent fort étonnés et, comme d'habitude dans des cas de ce genre, supposèrent qu'une nouvelle faculté s'était développée en moi ; tout a coup ce talent me quitta entièrement, comme pour montrer que cela ne dépendait pas de *moi*.

Les dessins seuls me restent ; mais je ne pourrais pas en copier un de la même manière, même si ma vie en dépendait.

« Un membre de ma famille a dessiné des choses extraordinaires, magnifiques, avec des explications écrites, mais il dessinait de la même manière mécanique et involontaire que moi. En somme, la plupart de ces dessins sont accompagnés d'explications données par les esprits, montrant que chaque ligne est remplie de signification.

« Je puis ajouter que je n'ai jamais été voir de médiums payés ; mais j'ai vu un grand nombre de phénomènes obtenus dans la présence de *M. Home*, de *M. Squire* et d'autres médiums.

« J'ai vu des mains d'esprits aller d'un endroit à un autre ; je les ai touchées maintes et maintes fois. J'ai vu de l'écriture tracée par les esprits sur un papier blanc posé par terre, avec un crayon dessus, sans contact avec les personnes. Ces écrits étaient d'un style élevé.

« J'ai entendu prédire certaines choses ; et ces choses se sont réalisées, quoiqu'elles semblassent très improbables auparavant.

« Souvent il m'est arrivé de voir des personnes, en France, en état de clairvoyance qui entraient en communication avec des âmes désincarnées ; ces dernières leur était absolument inconnues ; elles donnaient une des

cription détaillée de ces âmes, de façon à les faire reconnaître par les assistants, et leur transmettaient des messages d'outre-tombe.

« Il est puéril de parler de la force *odique* en face de faits tels que ceux que nous venons d'énumérer. Ces faits psychiques ont lieu de tous les côtés en Amérique, de même qu'en diverses parties de l'europe. Ils s'accordent avec les attestations des hommes les plus élevés de tous les temps et de toutes les nations.

« En Grèce, Platon, Socrate, Pythagore et nombre d'autres affirmaient cette action des esprits ; à Rome, aux Indes, en Egypte, en Scandinavie et dans l'Amérique aborigène, aussi bien que dans la Judée et parmi les plus éminents Pères de l'Eglise. Les grands penseurs de tous les siècles n'ont eu qu'une voix à ce sujet.

« Ceux qui ont été élevés dans les idées anti-spirituelles du dernier siècle poursuivent l'ombre pour éviter de s'en prendre à la substance même, et saisissent ardemment la théorie de la force *odique* comme leur dernier espoir.

« Cet espoir leur sera arraché des mains par la vérité triomphante. Au début, il n'y avait qu'un cri : tout provenait de l'imagination ! Cela ne se dit plus : à présent tout est causé par la force *odique* ; ceci ne durera pas non plus.

« Je pourrais vous donner un volume complet des révélations remarquables et même troublantes données par les esprits de nos amis défunts autour de notre table, le soir ; ces esprits venaient d'une manière inattendue et nous apportaient des communications de la plus haute importance, de loin en loin, à des années d'intervalle, toute une histoire.

« Mais ces choses sont trop sacrées pour être livrées au public.

« Tous les spirites fervents ont reçu de ces communications et on les conserve parmi les trésors qui sont la richesse des affections et les liens de l'assurance qu'il y a un monde futur après celui-ci.

« Maintenant, je viens vous demander, quel droit avons-nous de rejeter les assertions constantes, uniformes et volontaires des esprits ; de leur dire qu'ils mentent, qu'ils ne sont pas des esprits, qu'ils sont seulement de l'*od* ou quelqu'autre force aveugle et incompétente ?

« Seule l'inertie intransigeante d'une éducation anti-spirituelle pourrait conduire les hommes à une absurdité pareille.

« Le protestantisme, pour ôter la croyance aux miracles, à été tellement loin en démolissant les abus qu'il a supprimé complètement la foi au surnaturel.

« Les protestants ne croyant ni aux saints ni aux miracles seront les derniers, je pense, à admettre la théorie spirite. »

L'idée de la communion des âmes a existé en Orient, de même qu'en Judée depuis les temps les plus reculés.

Mahomet était ce qu'on appellerait de nos jours un médium. Il était sujet à avoir des transes et des extases. Il était absolument Spiritualiste. Lorsqu'il suivit les restes mortels de son fils Ibrahim, il invoqua l'esprit de l'enfant en lui disant de s'en tenir ferme aux articles de la foi, à l'unité de Dieu; etc,

Selon Huc, le missionnaire catholique, les tables tournantes et parlantes étaient en usage dans le treizième siècle parmi les Mongols, dans les plaines sauvages de la Tartarie.

Les Chinois reconnaissent l'intervention des esprits comme un fait certain, et c'est un élément dans leurs systèmes religieux aux rites célébrés en l'honneur de Confucius ; Huc nous dit que l'on s'adresse à Confucius comme s'il était présent.

Le Dr Macgowan dans une publication intitulée *North-China Herald*, nous raconte comment l'écriture Spirite est obtenue ; d'où nous concluons que la *Planchette*, sous une autre forme, n'est pas une chose nouvelle pour les Chinois.

Voici ce qu'il dit : « On commence par couvrir la table avec une couche égale de son, de farine, de sable ou de poudre quelconque, puis deux médiums prennent place à la table, en face l'un de l'autre. On fait alors une invocation aux Esprits. L'instrument de communication est une petite corbeille renversée sur laquelle les médiums posent les mains.

« Cette corbeille sert de porte-plume, car on y attache un roseau ou une baguette dont la pointe se promène, en traçant des caractères sur le sable répandu à cet effet; la corbeille ne doit pas toucher la table.

« Les spectateurs se tiennent debout, autour, attendant le résultat. Mais il n'est pas toujours le même. Quelquefois l'Esprit que l'on a appelé ne peut pas écrire ; quelquefois il est malicieux et trace des paraphes incompréhensibles, ou des mots qui ne signifient rien. Ceci forme l'exception ; en général les mots tracés sont bien arrangés et annoncent des choses ignorées des opérateurs, ces derniers agissent inconsciemment et involontairement. »

Le même écrivain nous dit qu'à Ningpo, en 1843, il y avait bien peu de maisons où l'on ne pratiquait pas ce moyen pour obtenir des communications de l'autre monde. Il semble donc bien établi que les Chinois connaissaient l'emploi d'une forme de « Planchette » cinq ans avant le début du spiritualisme moderne en Amérique.

La « Planchette » est un des premiers instruments employés en France pour remplacher les tables parlantes (1).

(1) Tous ces instruments de communication sont en vente à la librairie *Spirite*, à Paris, 12, rue du Sommerard.



C'est une petite tablette à trois pieds sur laquelle on pose la main et qui circule lorsque la personne est *sensitive* ; un crayon est adapté à la planchette, qui écrit sur une feuille de papier placée sur la table.

Ces écrits sont obtenus par l'impulsion magnétique des Esprits, et les communications comme les idées transmises proviennent des Esprits seuls. Les médiums sont absolument *passifs*, leur rôle est de prêter leurs mains et leurs cerveaux aux intelligences qui viennent les gouverner. Il semble à tous que les médiums actionnent eux-mêmes les instruments, mais cela n'est pas, et ils le déclarent hautement.

D'une invention plus récente est la célèbre planche américaine nommée *Ouija* ; sur cette planche sont toutes les lettres de l'alphabet en gros caractères ; on pose la main sur une tablette en bois, à trois ou quatre pieds, dont le premier pied vient indiquer la lettre qu'il faut lire. La tablette portant la main se promène dans tous les sens, au-dessus de l'alphabet. On doit transcrire, au fur et à mesure, les lettres indiquées qui formeront des phrases.

En dernier lieu on a créé en Angleterre un nouvel instrument nommé *Pytho* ou le *Liseur de pensées*, c'est une aiguille fixée à un pivot central au-dessus d'une planche ronde, où l'alphabet est représenté; on pose la main sur une poignée et l'aiguille tourne indiquant les lettres. Ces divers systèmes produisent le même résultat ; un simple crayon en bois tenu dans la main peut aussi écrire des communications spirites.

Tous ne peuvent être médiums, c'est un don ; rien ne peut vous donner cette faculté, si elle n'est pas innée. Mais beaucoup de personnes ignorent ce qui est en elles. Les médiums se rencontrent parmi les personnes nerveuses, impressionnables, sensitives. Des essais réitérés développeront leur faculté, car peu de personnes réussissent, la première fois, à avoir des communications. Il est nécessaire de démagnétiser le bras et la tête, après avoir essayé de communiquer, car on sent toujours une lourdeur extrême.

Cette lourdeur est causée par la trop grande quantité de fluide magnétique que les esprits amassent, et dont ils ont besoin pour actionner les médiums.

La lourdeur qu'on peut éprouver, après une séance, se dissipera rapidement, si on fait des passes magnétiques en descendant le long du bras, ou en agitant fortement un éventail, le vent ainsi produit chasse le fluide magnétique, qui est la seule cause de la douleur passagère.

Faute de savoir ceci, beaucoup de personnes sont restées en détresse, attendant que leurs douleurs les quittent et sans savoir ce qu'elles avaient.

Avant d'essayer de communiquer avec les esprits, il est indispensable d'appeler son Esprit-guide. Chacun en a un. La prière est aussi nécessaire.

Il faut se mettre sous la protection divine qui seule peut nous préserver des erreurs ou mystifications que les mauvais esprits apportent. Tous ceux qui négligeront cette précaution en seront les victimes. Les Esprits-guides sont les seuls qu'il faut appeler. Leur mission auprès de nous étant de nous diriger dans la voie du bien, nous sommes sûrs qu'ils ne nous tromperont pas.

ISMALA.

FRAGMENTS DE VÉRITÉS OCCULTES

(*Suite*)

(Voir la *Revue* de juin 1896.)

CHAPITRE VIII.

LE PROGRÈS DE L'HUMANITÉ

Le lecteur a vu maintenant quelles mesures la Nature adopte pour le progrès indéfini de toutes les entités humaines vers des phases d'existences supérieures. On a dû remarquer aussi qu'en accordant à ces entités, à mesure qu'elles avancent, des facultés toujours grandissantes et en agrandissant le plan dans lequel elles agissent, la Nature leur fournit aussi des opportunites de plus en plus décisives pour choisir entre le bien et le mal.

Dans les premiers parcours de l'humanité ce privilège du libre arbitre n'est pas assez développé et par conséquent la responsabilité est incomplète. A vrai dire dans les premiers parcours de l'humanité la responsabilité spirituelle est nulle, comparée à son développement auquel nous touchons.

Les périodes passées dans le Devachan, après chaque existence objective, rétribuent exactement ses mérites et ses démérites; tandis que la personnalité la plus déplorable que l'Ego puisse développer durant la première moitié de son évolution n'entre pas en ligne de compte, quant au résultat sommaire,et la personnalité égarée après une peine relativement courte, ne trouble plus la nature.

La seconde moitié de la grande période évolutionnaire est soumise à des principes différents. Les phases d'existences qui se présentent maintenant ne peuvent tomber en partage à l'Ego s'il n'a pas de mérites positifs appropriés au nouveau développement en vue. Il n'est pas suffisant pour l'être entièrement responsable et éminemment développé tel que l'homme est devenu, qu'il flotte paresseusement au gré du courant du progrès ; il est qu'il se mette à la nage et fasse lui-même son devenir.

Empêchés par la complexité du sujet d'en traiter simultanément tous les aspects, nous avons considéré les sept parcours de développement humain

comme une série continue que la destinée de l'humanité doit parcourir en général. On se souvient que l'humanité, dans le sixième parcours, arrivera à posséder, en masse, les sublimes facultés et les attributs des adeptes supérieurs, tandis que durant le septième parcours, l'humanité sera divinisée. Une fois ce stage atteint chaque être humain sera identifié par une connexion non interrompue, avec toutes les personnalités qui ont été attachées au cours de la vie, depuis le commencement du grand procédé d'évolution. Il est concevable que le caractère de ces personnalités ne tire pas à conséquence, à la longue, et que dans le septième parcours, deux êtres divins puissent se trouver en contact, développés l'un par une longue série d'existences serviables et bienfaisantes, et l'autre par une série également prolongée de vies méchantes et mauvaises ! Voilà ce qui certainement ne peut pas arriver, et il nous faut maintenant rechercher comment les éventualités de la nature peuvent être compatibles avec le progrès de l'humanité, vers les formes élevées d'existences qui couronnent l'édifice.

Les premières races humaines ne sont pas plus responsables de leurs actions que l'enfance des siennes ; plus tard, arrive une période de majorité, et là, le complet développement de ses facultés permet à l'individu humain de choisir entre le bien et le mal dans la vie actuelle, et à l'Ego permanent de faire son choix final. Cette période, cette période énorme (car la nature n'est pas pressée de tendre un piège à ses créatures dans une chose d'une telle importance) est maintenant à peine commencée, et un parcours entier de tous les mondes doit être effectué avant que le résultat soit obtenu ; la grande question concernant l'immortalité ne sera pas irrévocablement décidée avant que la première moitié de la cinquième période ne soit dépassée sur terre. Nous atteignons maintenant les facultés qui rendent l'homme entièrement responsable, mais nous devons les employer, pendant la maturité de notre Ego, de manière à déterminer les vastes conséquences de l'avenir.

C'est durant la première moitié du cinquième parcours que la lutte a lieu principalement. Jusqu'alors, la vie ordinaire peut avoir été une bonne ou une mauvaise préparation pour la lutte, mais elle ne peut pas être désignée comme la lutte elle-même. Nous allons analyser maintenant cette lutte désignée jusqu'ici, simplement, comme le choix entre le bien et le mal. Cette définition est exacte, mais elle est incomplète.

Le conflit toujours renaissant et toujours menaçant entre l'intelligence et la spiritualité, tel est le phénomène que nous avons à examiner. Il est nécessaire d'expliquer les notions attachées, dans le sens occulte, à ces expressions, parce que les Européens se figurent ordinairement que la spiritualité est plutôt un attribut du caractère que de l'intelligence, une heure de

pâle et vague attachement au cérémonial religieux concuremment avec des aspirations dévotes vers les notions souvent déraisonnables d'un Ciel et d'une Divinité telles qu'elles leur ont été enseignées dans leur enfance.

Dans le sens occulte, la spiritualité n'a que peu ou point de rapports avec la dévotion ; elle se rapporte à la capacité de l'intelligence, qui peut s'assimiler la science, à la fontaine de la science — de la science absolue — au lieu d'avoir recours aux procédés si lents et si laborieux du raisonnement.

Le développement de l'intelligence pure, de la faculté qui raisonne, a été poursuivi très longtemps en Europe ; dans ce département du progrès humain, les résultats obtenus ont été si magnifiques, que rien en philosophie occulte ne paraîtra plus difficile à accepter à un Européen, que la théorie occulte de l'intelligence et de la spiritualité.

Cette difficulté ne provient pas de ce que la science occulte cherche à déprécier l'intelligence, mais bien de ce que la philosophie occidentale cherche à déprécier la spiritualité.

De fait, la philosophie occidentale n'a jamais été à même d'apprécier la spiritualité; la portée des facultés intérieures de l'homme lui est inconnue; elle s'est traînée péniblement dans cette direction, et Kant lui-même, qui le premier à énoncé ces idées, ne va guère plus loin que de décrire l'intuition, il n'explique pas comment on peut s'en servir.

Le procédé employé pour s'en servir utilement, c'est la science occulte dans son aspect le plus élevé — c'est la culture de la spiritualité. La culture de pouvoirs servant a dominer les forces de la nature, la recherche de quelques uns de ses plus subtils secrets, concernant les principes intérieurs, produisant des résultats physiques, telle est la science occulte sous son aspect le plus infime, et, c'est dans ce département là que la science physique finira nécessairement par pénétrer.

Mais c'est précisément l'acquisition du fait de l'intelligence de pouvoirs appartenant à la spiritualité, qui constitue l'un des dangers de la lutte qui doit décider en dernier ressort de la destinée de l'Ego humain. L'intelligence seule, quelque développée qu'elle soit, ne peut mettre l'humanité à même de se figurer et de comprendre la nature et la suprême excellence de l'existence spirituelle. L'intelligence émane de causes physiques et ne tend qu'à des résultats physiques — le perfectionnement du bien être matériel.

Quoique, par suite d'une concession faite au profit des « faibles d'esprits » et de la « Religion », elle ne tourne qu'un calme et méprisant regard vers eux, et ne condamne pas la spiritualité, néanmoins elle considère la vie physique humaine, comme la seule chose sérieuse dont les hommes positifs et des philosophes convaincus puissent s'occuper. Mais s'il est vrai

que la vie spirituelle, la vivante conscience subjective, se prolonge bien au delà de l'existence physique intellectuelle, et cela, comme il paraît dans nos explications du *Devachan*, en une raison de 82 : 1, il est clair que l'existence subjective est la plus importante des deux, et que l'intelligence se trompe en bornant ses efforts à l'amélioration de la vie matérielle.

Il ressort de ces considérations que le choix entre le bien et le mal — que l'Ego humain doit effectuer durant la grande lutte entre l'intelligence et la spiritualité — n'est pas simplement un choix entre deux idées aussi clairement définies que le vice et la vertu. Ce n'est pas seulement la question si un homme est vicieux ou vertueux qui doit décider en définitive s'il continuera d'exister pour atteindre des phases de vies plus élevées, ou, si son existence doit se terminer là, pour toujours.

La vérité est en ceci (bien entendu s'il n'est pas imprudent dans la situation actuelle de toucher à un nouveau mystère) que la réponse faite à la question, si un homme est vertueux ou vicieux, n'a, en fin de compte, *rien à démêler* avec cette autre question si importante : être ou ne pas être. Il est facile de voir qu'il doit y avoir une mauvaise, comme une bonne spiritualité, et que, par conséquent, la grande question de la continuation de l'existence doit nécessairement être une question de spiritualité opposée à la matérialité.

Il ne s'agit pas de savoir si un homme est assez vertueux pour continuer à vivre après un moment donné, mais bien s'il peut continuer à vivre dans les plans supérieurs d'existence vers lesquels l'humanité s'achemine. A-t-il fait naître cette possibilité, en cultivant la portion durable de sa nature ? Si ce n'est pas le cas, il est au bout de son rouleau. L'annihilation, tel est le sort qui l'attend, non pas nécessairement des souffrances dans une existence consciente, mais cette dissolution qui doit atteindre l'âme qui s'est entièrement assimilée à la matière et qui, par conséquent, sera absorbée par la huitième sphère de pure matière, destination de tout Ego, qui n'est pas capable de continuer dans la spirale ascendante, autour de la chaîne planétaire.

La doctrine occulte déclare que : « pour être immortel dans le bien il faut « s'identifier à Dieu, et pour être immortel en mal on doit s'identifier à « Satan. Voilà les deux pôles du monde des âmes entre lesquels végètent « et meurent, sans aucune réminiscence, les parties inutiles de l'humanité. » Cette énigme, comme toutes les formules occultes, à une autre application (par rapport au microcosme tout comme au macrocosme) et, dans sa signification la plus infime, elle a rapport à *Devachan*, *Avitchi*, et à la destinée neutre des personnalités sans valeur ; dans son sens le plus élevé, elle se rapporte à l'assortiment final de l'humanité, lorsque le milieu du cinquième

parcours sera atteint, l'annihilation des Ego sans spiritualité, et le progrès continu des autres, destinés à être immortels en bien ou en mal. Tel est précisément le sens de l'Apocalypse (III, 15-16) : « Je voudrais que tu fusses froid ou chaud, mais puisque tu es tiède, et ni chaud ni froid, je te cracherai de ma bouche. »

La spiritualité n'est point une aspiration dévote, elle est le mode le plus rationnel pour bien saisir les opérations de la nature qui s'assimile directement les intelligences, à l'aide de ses principes les plus supérieurs. L'intelligence physique nous objectera que l'intelligence ne peut rien connaître que par l'observation des phénomènes et par le raisonnement sur ces données. Ceci est une erreur démontrée par l'existence même de la science occulte.

En plus, de tous côtés, nous rencontrons des indications sur ce sujet, si nous avons la patience d'en analyser la signification véritable. Par exemple, quand il s'agit du phénomène de clairvoyance, quelqu'imparfaitement qu'aient été observés les rares cas qui ont attiré l'attention, il est puéril de dire que c'est par les sens physiques seuls que notre conscience peut être influencée. Certainement, dans le monde ordinaire, la faculté clairvoyante est très rare, mais ces cas prouvent l'existence, dans l'homme, d'une faculté dont les moindres manifestations démontrent que, dans son développement le plus élevé, elle doit conduire à l'assimilation de la science indépendante de l'observation.

L'une des difficultés les plus embarrassantes de notre essai actuel, pour traduire la Doctrine ésotérique en langue ordinaire, est due à ce que la compréhension spirituelle, en dehors des procédés usuels pour acquérir la science, est une noble et grandiose possibilité de la nature humaine. C'est à l'aide de cette faculté que, dans le cours ordinaire des choses, les adeptes instruisent leurs élèves. Ils éveillent le sens endormi dans leurs élèves et par lui ils leur communiquent la certitude que telle ou telle doctrine est la vérité positive. Tout le plan de l'évolution expliqué dans les chapitres précédents, est pour ainsi dire infiltré dans l'intelligence du Chela ordinaire, parce que, du fait de sa clairvoyance, il voit tous les procédés en activité. Il ne reçoit pas d'instruction orale, et les adeptes eux-mêmes, à qui les faits et procédés de la nature sont entièrement familiers, éprouvent de grandes difficultés pour nous instruire, ne pouvant pas démontrer leurs explications à l'aide des peintures mentales qui surgissent dans notre sixième sens et qui représentent toute l'anatomie du système planétaire.

Il est facile de comprendre que l'humanité, en général, ignore encore qu'elle possède un sixième sens, le temps marqué pour son usage n'étant pas encore arrivé. Ceci nous mène à un fait important dont nous n'avons

pas encore parlé : Chaque parcours total de la chaîne planétaire est destiné à perfectionner dans l'homme le principe correspondant dans l'ordre numérique, à le préparer pour l'évolution du principe suivant. Dans les premiers parcours, l'homme n'est qu'une entité inconsistante, vaporeuse et inintelligente. Le quatrième parcours, dans lequel nous sommes engagés maintenant, est destiné au développement du quatrième principe, celui de la Volonté et du Désir, et de plus un commencement d'assimilation a lieu pour le cinquième principe. La Raison, l'Intelligence ou âme, dans le cinquième parcours, alors complètement développé, et dans lequel l'Ego réside, doit s'assimiler alors le sixième principe ou cesser d'exister.

Ceux qui s'occupent de littérature bouddhiste savent que dans ces ouvrages on revient très souvent à l'union de l'Arhat avec « Dieu ». Ceci est, en d'autres termes, le développement prématuré du sixième principe. Bravant tous les obstacles qu'un homme du quatrième parcours doit nécessairement rencontrer, le sage atteint le stage d'évolution que le reste de l'humanité, ou plutôt ce qui en restera alors, atteindra dans la seconde moitié du cinquième parcours. En agissant ainsi, il évite la période si dangereuse du milieu du cinquième parcours. Telle est l'œuvre sublime de l'adepte quant à sa personne ; il a atteint la rive de la mer, dans laquelle tant d'autres doivent périr.

Et là, l'adepte participant aux joies que sans quelques germes de spiritualité il ne peut même pas se figurer, attend ses compagnons futurs. Ce n'est pas dans son corps physique qu'il attend, mais bien lorsqu'enfin il a obtenu *le privilège de le quitter*, existant dans un état spirituel que nous n'avons jusqu'ici pas même essayé de décrire.

CHAPITRE IX

MORT ET IMMORTALITÉ

La lettre suivante spécifie les difficultés dont nous devons donner ici l'explication dans l'intérêt de nos lecteurs.

Fragments occultes et le Livre de Khiu-Te.

Dans un article sur « la Mort », par feu Eliphas Levi, il est dit que : « pour être immortel dans le bien, on doit s'identifier avec Dieu ; pour être immortel dans le mal, on doit s'identifier avec Satan. Ce sont là les deux pôles du monde des âmes ; *entre ces deux pôles, végètent et meurent oubliées, les portions inutiles de l'humanité* ». Dans votre note explicative, vous parlez du livre de Khiu-Te, dans lequel on lit : « que pour conquérir une place dans le courant de l'immortalité, où mieux, pour être certain d'une suite

infinie de renaissances conscientes, on doit devenir un travailleur auxiliaire de la nature, soit en bien, soit en mal, dans son œuvre de création et de reproduction, ou dans son œuvre de destruction. Elle ne se débarrasse que *des inutilités*, les rejetant violemment en faisant périr par millions leurs entités conscientes.

Ainsi, quand les bons et les purs cherchent à atteindre *Nirvana*, les méchants voudront réaliser au contraire une série de vies d'existence, ou d'êtres définis et conscients, préférant souffrir toujours sous l'action de la justice imminente rétributive, plutôt que d'abandonner leurs vies comme parties du tout intégral. Convaincus qu'ils ne peuvent jamais atteindre le repos final de l'esprit pur, ou le *Nirvana*, ils s'accrochent à la vie sous n'importe quelle forme, plutôt que d'abdiquer ce « désir de vivre » ou *Tanha* qui cause une nouvelle agrégation de *Skandas*, ou individualité prête à renaître.

Il y a des personnes éminemment méchantes et dépravées, dont la haute intelligence est essentiellement spirituelle pour le mal, autant que d'autres le sont pour le bien. Les Ego de ces personnes peuvent, pendant des siècles, échapper à l'action de la loi de destruction finale et d'annihilation.

La chaleur et le froid sont les deux pôles, c'est-à-dire le bien et le mal, esprit et matière. « La Nature chasse de son œuvre *les tièdes*, c'est-à-dire qu'elle les annihile. » Dans les *Fragments de vérités occultes*, nous voyons qu'il y a sept entités, ou principes, constituant un être humain. A la mort, les trois premiers principes (le corps physique, l'énergie vitale et le corps astral) se dissipent et par rapport aux autres principes restants, il arrive de deux choses l'une : si l'Ego spirituel (sixième principe) a été, durant la vie, matériel dans ses tendances, à la mort il continue à adhérer aveuglement aux éléments inférieurs de sa dernière combinaison, et l'Esprit véritable s'en séparant, va ailleurs ; l'Ego spirituel étant dissipé cesse d'exister.

En pareilles circonstances, deux entités seulement (le quatrième et le cinquième principe, c'est-à-dire le Kama Roupa et l'Ego physique) restent, et les écorces ont besoin de longues périodes pour se désintégrer. D'autre part, si les tendances de l'Ego ont été spirituelles, il adhérera à l'Esprit et passera avec lui dans le monde des *Effets*, où, aidé par l'Esprit, il émettra un nouvel Ego, qui renaîtra, après une courte période de bonheur et de liberté, dans un monde supérieur de *Causes*.

Ces « Fragments » nous enseignent que hors des adeptes, il se présente deux cas : — *Premièrement* celui où l'Esprit est obligé de briser les liens qui l'attachent au quatrième, cinquième et sixième principe, et, *Secondement*, le cas où ces liens peuvent être maintenus. Dans chacun des cas, le quatrième et le cinquième principe finissent par être dissipés, après un temps plus ou

moins long, et, dans le cas où l'homme est porté vers les choses spirituelles, l'Ego spirituel a une suite de renaissances ascendantes, mais s'il s'agit d'une homme dépravé, il ne reste pas d'Ego spirituel et il n'obtient autre chose que la désintégration du quatrième et du cinquième principe, survenue après un temps énorme.

Les « Fragments » n'admettent pas de cas intermédiaires qui pourraient expliquer ce que Eliphas Levi désigne par les portions inutiles de l'humanité après la mort. A mon avis, il ne saurait y avoir que deux cas : l'esprit continue où il interrompt les connexions d'idées qu'il a acquises. Que signifient donc ces portions inutiles de l'humanité, annihilées par millions selon nous? Est-ce une combinaison de moins de sept principes? Cela n'est pas possible, car même les plus méchants les ont tous. Que deviennent les quatrième, cinquième et sixième principe? des *portions inutiles de l'humanité.*

Les « Fragments » nous disent que dans le cas des méchants, le quatrième et le cinquième principe seront simplement désintégrés après un long laps de temps, tandis que dans la note citée plus haut, on dit que les méchants « chercheront une série de vies comme existences conscientes et définies ». Dans la note placée après le mot « Enfer », on prétend que c'est un monde composé presque absolument de *matière*, et celui qui précède le dernier, dans le « cycle de la nécessité », d'où il n'y a pas de rédemption, parce que, là, règne *l'obscurité absolue.* Il semblerait résulter de ces deux notes, que pour les dépravés, le quatrième et le cinquième principe renaissent dans des mondes inférieurs et y ont une existence consciente.

Ces « Fragments » sont admis comme émanant des « Frères »; après les avoir soigneusement étudiés, ils me semblent contredire les notes citées ci-dessus. Evidemment il doit y avoir une lacune quelque part, et puisque *les portions inutiles de l'humanité* ont été citées, une explication plus détaillée est nécessaire, d'après la méthode des sept principes, pour que cette note si savante puisse s'accorder avec les *Fragments.* Je voudrais observer encore, qu'à tout moment les mots *matière* et *esprit* embarrassent la majorité des lecteurs ; il est très important, et nécessaire, que ces deux mots soient expliqués d'une façon satisfaisante, pour que le lecteur ordinaire puisse comprendre en quoi consiste la différence entre eux, ce que signifie la matière émanant de l'esprit, et si l'esprit n'est pas limité du fait de l'émanation de la matière.

(*A suivre.*)





RELIGION DU PAYS DES BATAKS A SUMATRA

Tiré de la *Géographie* du 20 avril 1896.

La vie sociale du peuple a bien des points caractéristiques. L'exogamie est la règle et les parentés de sang, même les plus éloignées, sont respectées. La polygamie est rarement pratiquée, quoique d'une institution reconnue. Il n'existe pas de « première femme » mais toutes les femmes d'un ménage ont la même position. Une fiancée est achetée à ses parents, de 50 à 120 dollars espagnols. Peu de filles en dessous de 17 ans sont, en conséquence, mariées, la seule dot de la femme sont des habits et des ornements. Elle est bien traitée, quoiqu'elle doive travailler durement. Un homme est obligé de prendre pour femme la veuve de son frère. Aussitôt qu'un enfant est né, on demande au « guru » ou féticheur son horoscope. Il est également indiqué de choisir un bon nom au nouveau-né. On le trouve de la manière suivante : « Un nom est mentionné, le guru introduit sa main dans un tas de riz en attrapant tant de grains qu'il peut avec trois doigts et compte alors les grains en les poussant de côté par quatre. Si la totalité est divisible par quatre, c'est-à-dire qu'aucun grain ne reste et ceci arrive-t-il trois fois, alors le choix est ratifié ; mais, dans le cas contraire, des noms nouveaux doivent être cherchés jusqu'à ce que l'expérience ait réussi trois fois. » Le « guru » trouve aussi les noms à l'aide de « tablettes de bonheur » mais, bien des fois, on le laisse de côté, et le père, par suite de quelque rêve ou d'une inspiration, agit à sa place. C'est également le père qui accomplit la cérémonie véritable de donner le nom, cérémonie ressemblant étrangement au baptême chrétien. Il porte l'enfant à quelque source, le lave et prononce le nom ainsi qu'une formule spéciale. La circoncision est pratiquée, mais sans les cérémonies qui la suivent ailleurs.

La croyance religieuse des Bataks est singulière et féconde en idées. Elle reconnaît un Dieu (Debataï), un être tout puissant, créateur du monde et de ses trois fils — le dieu de la justice et précepteur des hommes, le dieu de la bonté et le dieu du mal, le tentateur, auquel la plus grande influence est attribuée. Le père donna aux fils la direction de sa création et

ceux-ci ont, à leur tour, comme suppléants, plusieurs divinités plus petites ou esprits (begu) du ciel, de la terre et des mondes inférieurs. On trouve des esprits partout et ils remplissent chaque lieu. La légende de la création est fort étrange et fantastique.

Le seul représentant d'une prêtrise est le « guru » sorcier et prophète, et ceux de la tribu des Pakpak sont les plus célèbres. Le « guru » connaît les qualités des « bégus » qui occasionnent toutes les maladies et il peut les influencer. Le « si basso » est une personne possédée par un « bégu » et agit comme médium ; il y a beaucoup de ceux-ci, tant masculins que féminins. Les insignes d'un « guru » sont un bâton sculpté, consacré par des rites étranges et horribles et puisant sa puissance spéciale dans la présence d'une parcelle du cerveau d'un garçon cruellement torturé jusqu'à la mort, qui y est introduite au moment de la consécration. La fortune est prédite a l'aide du « perhalaan » ou « tablettes de fortune ».

On lit des augures dans des viscères d'animaux, etc.

Des qualités spéciales sont assignées à chaque jour du mois;des fétiches en bois, rudimentairement sculptés pour représenter des formes humaines,sont faits par les Bataks. Bien que rares, une grande variété d'amulettes sont portées, dont la plus étrange est un bracelet fait des lèvres d'un être humain mangé, qui prédit les dangers à celui qui le porte.

Les Bataks possèdent quelques connaissances de la médecine ; leurs remèdes sont principalement des végétaux ; ils ont cependant beaucoup de superstitions parmi lesquelles la chair humaine joue un rôle important. Ils pratiquent une espèce de massage.

Les malades sont bien soignés, mais abandonnés aussitôt que tout espoir de les sauver s'est évanoui.

L'anthropophagie est pratiquée par toutes les tribus, à l'exception d'une seule ; parmi quelques-unes elle est même une institution légale. Parfois la chair est coupée de la victime vivante, mais généralement, on la prend sur les ennemis tués en guerre.

La tribu Karo seule semble entièrement exempte de cette pratique. Quelques tribus conservent en les fumant les mains de ceux qu'on a mangés ; d'autres choisissent les lèvres.

Les crânes sont grandement prisés et souvent ornent, en grappes, le « bale ». Une dent humaine est fréquemment enchassée dans le couvercle d'une boîte en sorte que chaque fois qu'on ouvre la boîte, la dent peut être heurtée et, par cela même son ancien propriétaire insulté.

Un code de lois bien défini, quoique non écrit, existe. Les offenses sont punies par des amendes d'argent ou par la mort, cette dernière sentence comprenant qu'on mangera la personne condamnée. De graves offenses

sont jugées par le chef de la tribu et le peuple ; celles de moindre importance par le premier seul. Les hommes seulement prêtent serment ; celui-ci est souvent suffisant pour faire acquitter un accusé. Une sécheresse prolongée est considérée comme un signe qu'un crime spécial contre la moralité a été commis. Les villages voisins s'unissent alors pour découvrir la culpabilité ou l'innocence de ceux qui sont soupçonnés par l'étrange épreuve cérémonielle des paniers balançants qui semble du même genre que les tables tournantes. Mais la superstition la plus étrange de toutes est une de leurs méthodes reconnues pour obtenir le redressement d'une injure c'est-à-dire le « muou beugin » ou « l'inimitié de la nuit ». Trois lettres écrites chacune sur une large feuille de bambou, sont attachées l'une après l'autre et à des intervalles de temps réguliers, à la maison de l'offenseur ou à proximité. La première est une simple demande d'examen du grief; la seconde, une énergique demande de redressement, tandis que la troisième, décorée de couteaux, de lames et de torches en miniature, prononce une menace de crime et d'assassinat contre l'offenseur. De ces lettres menaçantes l'une traduite par Von Brenner, finit comme suit : « Ma maison s'est élevée « dans les montagnes, mon nom est faucon, mon père est le singe de la « nuit dans la montagne » elle est signée « le navré ».

. . . .

Les Bataks possèdent leur propre littérature.

Leurs « pustakas » (pustakas, un mot de sanscrit pur signifiant « livre »,) sont faits de lambeaux continus d'écorce qui, à la manière chinoise, sont pliés en forme de livre et écrits au moyen d'un stylet. Ces livres traitent presque exclusivement de matières se rattachant à la sorcellerie, à la médecine, à la religion et à des choses pareilles et ils sont généralement gardés par le « guru ».

L'alphabet en usage est, suivant l'affirmation de quelques écrivains, de leur propre invention, mais c'est une erreur, car leurs caractères le font remonter au continent Indien.

Les Bataks ont une tradition que Von Brenner donne comme suit : «Que tout le savoir et les livres sont nés d'un grand bambou poussé un jour à Timor; comme les feuilles tombaient des branches, il fut prouvé que «Debata» avait écrit dessus et les «gurus» transféraient ces signes en livres.»

Traduit de l'Anglais par M. Max E. Zielke. — 15 *avril* 1896.



LA SIRÈNE

A quoi tient la raison !

L'été dernier, je fis un voyage sur la côte occidentale de la Norwège.

Je m'étais arrêté endant plusieurs jours à Bergen, port très pittoresque, creusé au milieu de rochers, quand, un matin, entraîné par un temps superbe, je voulus faire une dernière excursion sur la grève.

L'air était pur ; le ciel d'un bleu de cobalt, sans aucun nuage, se confondait à l'azur de la mer. La marée basse laissait complètement à découvert la plage et les roches.

Je me promenai pendant plus d'une heure sur les galets, les examinant, les comptant, et rêvant à la vue du flux et du reflux des petites lames écumantes qui venaient mourir sur les cailloux, lorsque, me sentant las, je voulus gravir une roche moussue pour aller m'y reposer.

Tout à coup, je me heurtai à une sorte de masse, quelque chose comme un animal, ou un être humain qui émergeait des hautes herbes et, à mon choc, eut un grognement.

Je m'arrêtai court devant cette chose ou cet être informe qu'une peau de bête et des lichens cachaient presque entièrement aux regards, à l'exception du sommet qu'une épaisse et longue chevelure hirsute recouvrait, néanmoins.

D'un côté, cependant, l'on pouvait voir une espèce de visage aux traits indéchiffrables, dans lequel brillaient deux trous noirs que voilaient de longs poils ou crins blancs formant sourcils.

Je tournai autour de cet être absolument inerte dont ces deux trous noirs, des yeux clignotants, étaient le seul indice de vie, et je l'examinai avec une curiosité craintive.

Je me penchai vers lui pour écouter s'il respirait.

Son souffle était calme et lent.

Je touchai la peau de bête à l'endroit où je supposais que, sous elle, devaient se trouver des membres supérieurs.

L'être ne bougea pas, mais un son rauque et plaintif s'échappa de la masse chevelue qui devait cacher sa bouche.

Je me posai alors en face de lui et me décidai à lui parler.

A force de l'examiner, de conjecturer et de raisonner, j'étais enfin convaincu que je me trouvais en présence d'un homme, d'un vieillard impotent que quelqu'un des siens devait avoir amené là, et assis au soleil pour raffermir ses forces.

— Vous ai-je fait mal tout-à-l'heure en vous heurtant? lui demandai-je.

Il ne me répondit pas.

Je me penchai de plus près.

Les deux trous brillants avaient disparu et, à leur place, se montrait une peau ridée sur laquelle retombaient les longs sourcils.

Cet être singulier venait de s'endormir et ne m'avait pas entendu.

Je regardai aux alenteurs si je ne voyais personne. Cet homme ne pouvait être venu là tout seul. La décrépitude de son visage était telle qu'elle annonçait, pour le moins, un centenaire et, certainement, celui ou celle qui l'avait conduit à cette place devait veiller sur lui.

Soudain, à une certaine distance, je vis accourir un molosse, un de ces grands chiens du nord de la Norvège.

En me voyant près de l'homme, il se met à aboyer d'une façon particulière qui semble être un appel.

En quelques bonds, il fut à mes côtés.

Je reculai craignant une attaque, car je n'eusse certainement pas été victorieux.

Mais je fus bientôt rassuré par son air doux et bienveillant. Ses beaux yeux clairs et presque souriants s'attachèrent sur moi et, devinant sans doute à mon attitude que je n'avais aucune intention hostile, il cessa son appel, alla humer de ses narines haletantes le visage de l'homme, puis, tournant la tête vers les roches voisines, il s'assit à côté de lui avec tranquillité.

Je dirigeai mes regards vers le point où je l'avais vu porter les siens.

Une femme avait surgi de l'anfractuosité d'un rocher et marchait vers nous.

A mesure qu'elle approchait, je la distinguais plus nettement. C'était une adorable jeune fille de quinze à seize ans, portant le costume pittoresque des pêcheuses norwégiennes.

Elle m'aborda, tout en continuant le travail àuquel elle se livrait.

Elle tricotait.

Qu'elle était belle avec ses grands yeux d'azur largement ouverts, ses cheveux d'or s'échappant en boucles légères de sa coiffure et venant ruisseler sur son corselet blanc, sa bouche vermillonnée et mignonne, son teint d'opale irisé et son joli cou neigeux.

Elle s'arrêta devant moi avec un air timide, mais interrogatif.

Ce fut moi qui lui adressai la parole.

— Vous connaissez la personne qui est là? lui demandai-je, quoique doutant d'obtenir une réponse, car elle ne devait pas, à mon avis, connaître notre langue.

— C'est mon trisaïeul, Monsieur, me répondit-elle, à mon grand étonnement avec un très fort accent du territoire, mais assez clairement néanmoins pour que je la comprisse sans difficulté.

J'allais donc pouvoir satisfaire ma curiosité et savoir quel était cet homme à l'aspect presque effrayant que je venais de trouver là, à qui j'avais parlé et qui, au lieu de me répondre, s'était endormi, comme si ma voix l'avait bercé.

— Votre trisaïeul! fis-je.

— Oui, monsieur.

— Que fait-il là ?

— Je le conduis ici chaque matin, pendant que je travaille, soit à pêcher le maquereau sur le bord des vagues, soit à coudre ou à tricoter quand ma pêche est terminée.

— Puisqu'il ne m'a pas répandu, repris-je, c'est qu'il n'entend pas, ou ne peut parler ?

— Il entend et parle; seulement, il écoute toujours au loin et ne veut pas distraire sa pensée ni son regard, pour répondre à une question qu'il croit ne pas devoir se rapporter à la vision et à l'idée qu'il poursuit.

— Serait-il indiscret de vous demander ce qu'il écoute et quelle est cette idée qui le préoccupe à ce point.

— Il écoute si, dans le bruit du vent et le murmure des flots, ne s'élèvera pas le cri ou le chant de l'être qu'il croit voir partout; c'est pour cela que, sous le prétexte d'aspirer les rayons du soleil matinal, il veut me suivre en ce lieu.

Le vieillard avait fait un mouvement sous la peau de bête. Je le regardai. Ses yeux venaient de s'ouvrir.

— Ne puis-je lui parler de nouveau, l'interroger sur sa vision, sur son âge, sur ses pensées ?

— Ce serait inutile, Monsieur, il resterait muet; il ne comprend pas votre langue.

— Alors, dites-moi quelque chose de lui, de cette voix qu'il croit entendre de cet être qu'il croit voir ?

— Il ne me laisserait pas parler sans m'interrompre, vous voyez, déjà il s'impatiente... Mais tenez, essayons d'un moyen; prenez-lui les mains affectueusement, regardez-le bien dans les yeux et interrogez-moi, tout en le regardant, je lui transmettrai vos paroles, comme si vous vous adressiez à lui-même et comme un écho; à moins que vous ne sachiez le vieux patois norwégien, dans ce cas, vous pourriez causer directement avec lui.

La jolie jeune fille rejeta un peu la peau de bête, je pris les mains dures et ridées du vieillard, je dardai mes yeux dans les siens et, essayant de ce

que je savais du vieux patois norwégien que je mélangeai à la langue moderne, j'expliquai à l'homme comment je l'avais heurté.

— Ce n'est pas pour voir *la sirène* que vous m'avez éveillé? me demanda-t-il.

— La vision qui l'obsède est donc une sirène? fis-je en interrogeant la jeune fille.

— Oui ; assurez-le qu'elle ne viendra pas sur la plage aujourd'hui, cela le tranquillisera.

— Vous croyez aux sirènes?

— Je vais vous dire ce que je sais, Monsieur.

J'affirmai au vieux marin que *la sirène* n'apparaîtrait pas et je lui conseillai de dormir avec sécurité.

Il ferma les yeux et bientôt sa respiration plus bruyante nous assura qu'il était retombé dans son sommeil.

— Maintenant, dis-je à la pêcheuse, je vous écoute.

Elle m'invita à m'asseoir, s'assit à côté de moi et, le chien s'étant couché à ses pieds, elle se mit à travailler à un filet. tout en me parlant ainsi :

— L'histoire que je vais vous raconter, Monsieur, est singulière. La voici : Mon trisaïeul avait environ trente ans lorsqu'il perdit sa femme qu'il avait épousée une année auparavant. Elle lui laissait un nouveau-né. Cette mort frappa tellement grand'père qu'il lui fut impossible de continuer son métier de pêcheur et que, l'esprit troublé par la douleur, il errait des journées entières sur la grève, sans prendre de nourriture. On craignait pour sa raison. Un jour, tandis qu'il gravissait une de ces roches, il entendit un cri étrange, tantôt strident, tantôt guttural. Il vit aussitôt à une certaine distance un animal moitié femme et moitié poisson plonger dans la mer. La marée était très basse. l'animal eut quelque peine à regagner les flots.

« Au même moment, un marin, vieux loup de mer, bien connu dans le pays, arriva assez à temps pour que mon aïeul pût lui dire en quelques mots ce qu'il venait de voir. Tous les deux restèrent les yeux fixés sur l'endroit où l'animal avait disparu.

« — Ce doit être une *sirène*, dit le vieux marin à mon grand-père ; il y a un an, j'en ai vu une semblable à la même place. Attendons, elle va reparaître.

« En effet, l'individu se montra, bientôt, de nouveau, avec une grande tranquillité et les deux curieux purent l'examiner à leur aise.

« Cette créature avait la taille d'un enfant de dix ans ; une chevelure noire, longue et très épaisse, les yeux noirs, les mains et les bras d'une femme, avec un léger réseau qui unissait la partie supérieure des doigts qu'elle employait fréquemment à rejeter en arrière sa chevelure ondoyante, et qu'elle passait par intervalles à travers les mèches rebelles, comme pour



les peigner. La partie inférieure de son corps était absolument celle d'un dauphin.

« — C'est bien une *sirène*! dit le vieux loup de mer à mon aïeul en la voyant paraître.

« Ils continuèrent à la regarder.

« Ses mouvements dans l'eau paraissaient principalement dirigés par cette partie inférieure. Elle resta plus d'une heure dans la même position et toutes les personnes qui passèrent sur la grève et qui s'assemblèrent en la voyant, purent la contempler.

« Elle avait des ondulations de cou et d'épaules semblables à celles de la femme la plus gracieuse et la plus coquette. Sa taille élégante se balançait et se tordait lentement dans des frémissements pleins de charme et de volupté.

« Cependant, l'on constata que dans ses regards ternes et fixes, il y avait un manque absolu d'intelligence.

« Elle serait, probablement, demeurée longtemps encore ainsi alanguie dans sa quiétude indifférente, si un garde-côte qui l'ajustait avec son fusil, n'eût lâché la détente de son arme qui fit long feu.

« La sirène plongea aussitôt, jetant dans l'espace le cri qu'on avait déjà entendu, et elle ne reparut plus.

« Un autre cri avait retenti poussé par mon trisaïeul qui était tombé à la renverse en perdant connaissance.

« On le transporta chez son père, à qui le vieux marin raconta ce qui s'était passé.

« Depuis lors, mon pauvre trisaïeul est revenu chaque jour, à cette place, au moment de la basse mer, espérant revoir la *sirène* qui, disait-il, avait le visage de sa femme et dans le corps de laquelle il était persuadé que l'âme de ma grand'mère s'était incarnée.

« Cette idée fixe mit sa raison dans l'état où vous la voyez. Depuis soixante-dix ans, il n'a pas failli un seul jour à son habitude. Dès que la mer descend, il sort de notre maisonnette et se dirige vers la grève, où il s'assied, les yeux fixés sur les flots jusqu'à ce que le soleil disparaisse à l'horizon.

« Il y a quatre ans que je l'accompagne, car, à cause de son grand âge, je n'ose plus le laisser venir seul.

« Maintenant que ses forces faiblissent, il s'endort souvent, comme vous le voyez là; mais malgré tout il ne veut pas manquer de venir ici. »

— Et la sirène n a jamais réparu ? demandai-je à la jeune pêcheuse.

— Si monsieur; il l'a revue plusieurs fois... non pas la même, bien certainement, car cette espèce d'individus qui est connue des gens du pays

et qui n'est autre, disent-ils, que le *lamentin* femelle, se montre tous les ans sur quelques grèves du Nord pour venir y déposer ses œufs.

— Mais vous, en avez-vous déjà aperçu?

— Non, Monsieur, jamais.

— Alors vous ne devez pas croire aux sirènes?

— Pourquoi n'y croirais je pas? C'est une créature comme une autre. Ce à quoi je ne crois pas, c'est aux légendes auxquelles leur existence a donné lieu, à la puissance, au charme qu'on leur prête. J'ai trop entendu discuter cette existence réelle par nos vieux marins, contre des voyageurs et des savants, pour ne pas ajouter foi à l'assertion de ceux qui affirment avoir vu.

Le ton de conviction qu'avait la jeune fille en me parlant, ne me permettait aucune contradiction.

D'ailleurs, le vieux Norwégien venait de l'appeler et elle se mit en mesure de lui répondre.

— Il veut s'en aller, me dit la belle enfant.

Voyant qu'elle allait me quitter :

— Où demeurez-vous? lui demandai-je.

— Chez grand-père.

— Je viens avec vous.

Cette histoire de sirène m'avait intéressé.

— Ce vieux bonhomme est-il réellement fou, quand il dit avoir vu cela? me dis-je.

Et, me rapprochant du Norwégien et de sa petite-fille, j'aidai le vieillard, sans qu'il eût l'air de s'en douter, à se lever et je marchai à côté d'eux.

— Ce que vous m'avez raconté me semble si étrange, recommençai-je à la jeune fille, que je voudrais bien essayer de causer avec votre aïeul. Peut-être en cherchant attentivement mes mots, pourrai-je arriver à me faire comprendre de lui.

— Il ne vous en dira pas beaucoup plus que je ne vous en ai dit moi-même, monsieur, me répondit la pêcheuse, surtout en ce moment; c'est dans cette saison, pendant ce mois, qu'il a été frappé de folie, il y a soixante ans, et, chaque année à la même époque il semble qu'il se sépare davantage de tout ce qui l'entoure pour se renfermer dans son hallucination.

Je continuai, néanmoins, à les suivre.

Je redevins silencieux, portant toute mon attention sur le centenaire qui se soutenait, courbé sur les épaules de sa petite-fille, et avançait péniblement.

Au bout de cinq minutes, après avoir longé la grève, nous arrivâmes à

une cabane isolée, sorte de construction en terre glaise, traversée par des poutrelles de bois et qu'entouraient et abritaient de hauts sapins.

— C'est là ! dit la jeune fille.

Le chien courut en avant et, se dressant contre la porte de la maison, la fit s'ouvrir sous la pression de son corps.

La gentille enfant traîna pour ainsi dire, le vieillard à l'intérieur de la cabane et, après lui avoir enlevé son chapeau et la peau de bête qui le recouvrait, l'assit dans une sorte de chaise curule, faite de bois noueux et sur le siège de laquelle était posée une autre peau — celle d'un loup, je crois. — Alors, elle poussa cette chaise et le vieux marin vers un brasier qui brillait dans une cheminée en briques à grand auvent ; puis, ayant appuyé la tête de l'aïeul contre le dossier très élevé de cette chaise, elle lui étendit les jambes devant le feu et ordonna au chien de se coucher à côté de lui.

— Etes-vous bien, grand-père ? dit-elle en patois, — celui dont je m'étais servi une heure auparavant pour parler au vieillard.

Comme toute réponse, le pêcheur fit un mouvement de la main qui signifiait : — Laissez-moi !

— Je crois que grand-père est fatigué, Monsieur ; dit la jolie enfant.

— Voulez-vous me répondre ? fis-je au pauvre dément, sans tenir compte de l'observation, et en me penchant vers lui.

Ses yeux ouverts regardaient fixement les flammes qui consumaient, dans l'âtre, un tas de fougères sèches et de sarments.

Cet homme pensait-il ? se faisait-il un travail quelconque dans ce cerveau que les années devaient avoir usé ?

Tout en me faisant ces réflexions, j'examinai attentivement ce visage qui, au premier abord, m'avait paru si parcheminé, si flétri et si absolument sans vie.

L'examen minutieux que je faisais en ce moment de plus près, me donna une impression contraire : ses traits me semblèrent caractérisés et complètement exempts des traces que porte habituellement le visage d'un homme privé de raison, soit par la décrépitude de l'âge, soit par une cause accidentelle, comme celle que m'avait accusée sa petite-fille.

— Oui, dit-il, à voix presque basse, en répondant à ma question, mais pas aujourd'hui.

Et comme si une force surhumaine l'eût entraîné dans le sommeil, il s'endormit subitement.

— Grand-père dort, Monsieur, murmura la jeune pêcheuse, ne l'éveillez pas.

Je pris congé d'elle, toutefois après lui avoir demandé son nom et l'avoir

prévenue que je retournerais le lendemain sur les roches, pour reprendre notre conversation.

Je n'y allai que deux jours plus tard, et, cette fois, en compagnie d'un médecin norwégien, M. Palmblad, qui professait à Bergen et dont j'avais fait la connaissance dans l'une de mes excursions sur le littoral.

Je m'étais retrouvé avec lui, la veille, et je lui avais parlé de ma rencontre avec Frédéricka (c'est ainsi que s'appelait la petite pêcheuse) et avec le vieux Norwégien.

Nous avions discuté la folie du bonhomme et l'existence des *sirènes*.

— Nerhman n'est pas fou, m'avait dit le docteur; je connais cette histoire; Frédéricka me l'a racontée comme à vous. J'ai conversé souvent avec ce brave homme; je l'ai fait parler trés longuement; je puis donc affirmer qu'il a sa raison, quoiqu'il semble raconter des choses surnaturelles. Après tout, ces *sirènes* ne sont, en réalité, que des phoques d'une espèce particulière. MM. Diard et Duvancel nous en ont beaucoup parlé dans leurs ouvrages; ils les appellent *dugongs*.

Comme le phoque, ces cétacés possèdent une parole, un chant qui leur sont propres et qui, répercutés parfois, soit par des vibrations d'air contre les rochers, soit par les échos qui existent sur les plages et dans les baies où ces animaux singuliers vont se reposer, peuvent produire un prolongement de sons qui formera une harmonie musicale, agréable à l'oreille, et que l'on pourrait prendre pour une chanson. Donc, quand Frédéricka parle de la folie de son grand-pére, elle commet une erreur. Il est et a toujours dû être taciturne et sombre, depuis la mort de sa femme, cela est possible. Il a éprouvé un violent chagrin et un immense découragement qui ont paralysé ses actions et changé ses habitudes, mais j'affirmerais, au besoin, que l'aliénation mentale n'a jamais existé chez lui. Que de gens, et des plus intelligents, ont une monomanie bien caractérisée qui les fait souvent dévoyer du chemin raisonnable, qui leur donne des attitudes et des habitudes propres à l'enfance, des frayeurs, des hésitations, des ridicules, et leur font quelquefois même commettre malgré eux, sinon des crimes, du moins des fautes graves, cela sans qu'ils aient certainement aucune lésion dans le cerveau, et quoiqu'ils possédent pleinement et dans toute sa force leur raison parfaitement équilibrée! Qui sait, d'ailleurs, à quoi tient la raison?... Où commence-t-elle et où finit-elle?... Que d'erreurs ont été commises en proclamant fou un être raisonnable et en affirmant lucide et raisonnable un fou réel!... Le vieux père de Frédéricka est de cette première catégorie. Il a été victime de l'une de ces erreurs. Aujourd'hui, il n'est plus guère possible de le juger, l'âge l'a affaibli aussi bien moralement que physiquement, mais cet homme a été, j'en suis certain, un penseur triste,



renfermé en lui-même et que la vie extérieure dans laquelle il se mouvait, avec le souvenir toujours présent de sa femme, n'avait plus le don d'émouvoir.

Quand nous arrivâmes sur le plateau de la roche où s'asseyait chaque jour le vieux pêcheur, il ne s'y trouvait pas encore.

Nous l'attendîmes en fumant et en dissertant.

Au bout de dix minutes, nous vîmes accourir le grand chien de Frédéricka; puis, bientôt apparurent le Norwégien et son gracieux guide.

Nous allâmes à leur rencontre.

— Le docteur Palmblad! s'écria Frédéricka d'un ton joyeux en voyant mon compagnon.

— Bonjour, Frédéricka! Bonjour Nerhman! fit le médecin en s'emparant des mains du centenaire

Celui-ci leva la tête et murmura très distinctement :

— Bonjour, Monsieur Palmblad!

— Vous me reconnaissez donc, mon vieux Nerhman? il y a pourtant presque une année que nous ne nous sommes vus? dit le docteur.

— C'est vrai, fit la jeune fille, et, depuis un an, l'état de grand père est encore plus triste; bientôt, continua t-elle à l'oreille de mon compagnon, il ne comprendra plus rien, il sera complètement *dans l'enfance*.

— Vous voyez, néanmoins, qu'il m'a parfaitement reconnu, objecta M. Palmblad.

— C'est singulier, reprit Frédéricka, et cela m'a beaucoup étonnée; car, depuis hier que Monsieur nous a quittés — et elle me désignait du regard, — je n'ai pu tirer de lui une seule parole et il n'a compris aucune de celles que je lui ai adressées.

— Voyons, mon cher Nerhman, dites-moi comment vous vous sentez, reprit le docteur. Frédéricka se plaint de ce que vous ne parlez pas... Souffrez-vous?... Je suis médecin, vous le savez, et je puis calmer vos souffrances.

— Quand l'âme souffre, le corps est insensible, dit le vieillard d'une voix éteinte; vous ne pouvez agir que sur le corps... le mien existe à peine... il n'a plus besoin de secours... Quant à mon âme...

Il se tut et sembla écouter au loin, tenant son regard fixé vers le ciel.

— Vous voyez, fis-je observer à M. Palmblad, la pensée l'abandonne; il a déjà oublié que nous sommes là.

— Attendez, dit le docteur.

Nous restâmes tous muets pendant quelques minutes, attendant le retour à la parole du vieux Norwégien.

Voyant qu'il persévérait dans son extase, je résolus de le rappeler à nous.

— Achevez votre pensée, Nerhman, lui dis-je, en lui touchant la main.

— Ma pensée ? murmura-t-il, frissonnant sous ce contact.

— Oui, ajouta le docteur, vous nous parliez de votre âme... de votre âme qui souffre, disiez-vous...

— Mon âme !... Oui... elle vient de me quitter tout à l'heure... mais la voici revenue... car, voyez vous, dit Nerhman, l'âme, la pensée, fuient parfois, le jour aussi bien que la nuit, notre corps matériel qui l'emprisonne, pour prendre son essor vers un monde où habite une autre âme, sa sœur, qu'elle a aimée et avec laquelle il y a encore communion et rapprochement de sentiments. Alors, le vulgaire croit à des moments de folie ou d'aberration... Moi par exemple, vous me croyez fou, idiot ou tombé dans le crétinisme... Vous vous trompez... mes facultés n'ont perdu que bien peu de choses, par les années qui se sont accumulées sur ma tête... Ma longue vie passée dans cette solitude et consacrée tout entière au souvenir de ma bien-aimée femme, a été une constante méditation sur les choses et les hommes; et, n'ayant ni l'instruction ni les moyens nécessaires pour communiquer mes réflexions, j'ai tout gardé au dedans de moi... A qui, d'ailleurs, aurais-je ouvert ma pensée ?... ma femme est morte... j'ai perdu aussi mon fils... la mère de Frédéricka a quitté ce pays après la naissance de son enfant, et cette enfant même qui n'a pu me comprendre jusqu'ici m'a appelé *fou !*... C'est ainsi que l'homme juge sans rien approfondir.

Cette longue réplique avait beaucoup fatigué le marin, quoiqu'il eût parlé à voix basse. Les derniers mots nous étaient parvenus comme une évaporation de son souffle frappant les parois de sa bouche et donnant ainsi des sons syllabiques.

Sa tête retomba sur sa poitrine et il parut s'endormir.

— Quel homme singulier ! dis-je au docteur Palmblad.

— Quel homme sensé !... Quel philosophe il eût pu être ! me répondit le médecin.

— Je persiste toujours à opter pour la folie ! repris-je.

— Je continue à le croire un sage ! riposta l'homme de science. Voulez-vous attendre son réveil ?

— Volontiers, dis-je.

Frédéricka, voyant que son grand-père était en compagnie, et qu'il n'avait pas besoin de ses soins, était allée travailler, suivant son habitude, dans l'excavation de la roche où son chien l'avait suivie.

Nous demeurâmes, le docteur et moi, assis sur le plateau, presque en face de Nerhman endormi.

M Palmblad ne le quittait pas des yeux. Il l'étudiait, même pendant son sommeil, qui était calme comme celui d'un enfant.

Tout à coup, un bruit semblable à celui du clapotement d'un corps

pesant battant l'eau, se fit entendre dans la mer qui était haute en ce moment, et dont les vagues venaient frapper les roches et les galets de la grève.

Alors, un cri strident s'éleva, suivi d'un autre plus faible, puis d'une sorte de chanson.

Le vieillard s'éveilla en sursaut, et ses yeux grands ouverts, brillants et dilatés, regardèrent vers la mer.

— La sirène! dit-il d'une voix ferme, absolument différente de cette voix éteinte avec laquelle il nous avait parlé quelques instants auparavant.

Nous suivîmes la direction de son regard, et nous vîmes, se berçant sur les flots, un de ces *phoques*, *lamentins* ou *dugongs*, dont il avait justement été question entre M. Palmblad et moi, la veille, à propos de l'histoire que nous avait racontée Frédéricka.

— Une sirène! fis-je surpris, en interrogeant mon compagnon du regard.

La petite fille de Nehrman, ayant entendu ce cri, comme nous l'avions entendu nous-mêmes, avait quitté sa retraite et venait d'accourir vers nous.

— Chut! lui dit le docteur en lui faisant avec la main le signe du silence et du calme.

Elle chercha autour d'elle à se rendre compte de ce qui se passait et, voyant notre attention dirigée vers la mer, elle regarda de ce côté.

Elle aperçut le cétacé et jeta cette même exclamation :

— La sirène!

Alors, obéissant à une seconde invitation au silence du médecin, elle resta comme en extase devant l'animal dont l'aspect était bien exactement celui qu'elle m'avait décrit deux jours auparavant.

Nerhman s'était levé comme si une force supérieure fût descendue en lui et l'eût fait se mouvoir.

— La sirène! répéta-t-il tout radieux.

Cependant, l'étonnement et le ravissement que j'éprouvais en voyant cet animal prodigieux, avec son buste de femme, sa longue chevelure flottante et son visage humain, me faisaient oublier le vieux pêcheur.

J'avais braqué ma lorgnette sur cet être étrange et je ne pouvais en détacher mes yeux.

Je fus tiré de ma contemplation par la voix de M. Palmblad qui m'appelait.

Je me retournai vers lui.

Son visage exprimait une émotion profonde.

— Regardez et écoutez, me dit-il, en désignant avec la main Nerhman et Frédéricka.

Le vieillard était debout dans l'attitude qu'il avait prise en voyant surgir la sirène.

Il était transfiguré : une sorte de virilité, de force et d'énergie animait ses traits ; son regard brillait, ses lèvres étaient entr'ouvertes dans un sourire. Il était rajeuni de quarante ans.

Il parlait d'une voix claire et presque vibrante, comme inspiré d'un esprit supérieur, et il tenait ses mains étendues au-dessus de la tête de Frédéricka qui était assise à ses pieds.

— Wilhelmina !... Wilhelmina !... Ce n'est plus toi qui m'apparais !... Ton âme incarnée a pris une autre forme !... Où donc est-elle, maintenant ?... Éclaire-moi... Fais-moi fuir les ténèbres de cette vie de souffrances !... Appelle-moi vers toi !... Je dépouille toute vanité humaine... J'humilie ma raison devant la puissance infinie de l'Esprit Eternel !... Je renie l'erreur pour la vérité... Je croyais que ce qui était devait durer toujours... Je ne voyais pas au-dessus du cercle de mes perceptions... Je ne m'inquiétais ni d'où je venais, ni où j'allais, et pourtant, je devais subir la loi de la nécessité... La réincarnation est, pour moi comme pour toi, une nécessité à laquelle je ne songe aujourd'hui que parce qu'elle arrive !... Si je n'ai pas su, jusqu'ici, distinguer le faux du vrai, je n'ai pas du moins laissé mon esprit s'endurcir dans l'erreur !... L'unité se fera ; la lumière la plus pure n'est obscurcie par aucun nuage !... Oui, l'unité se fera du côté où le bien n'a jamais été mélangé de mal !... C'est là que les hommes se rallieront par la force des choses, car ils jugeront que là est la vérité !... Quel que soit le mode de progression des âmes, le but final est le même : faire le bien !... La meilleure doctrine est celle qui satisfait le mieux le cœur et la raison et qui a le plus d'éléments pour conduire les hommes dans la bonne voie !... C'est celle-là, Frédéricka, qu'il faut choisir... La mission que Dieu me donne est douce, au moment de réunir mon âme à celle de Wilhelmina, de pouvoir t'enseigner le chemin du bien... Que l'esprit de charité te guide, tant la charité qui donne que celle qui aime... Sois ferme dans le bien, et, surtout, sois humble devant Dieu : ce n'est que l'humilité qui élève... l'humilité, c'est la seule grandeur que Dieu reconnaisse... Les faux semblants d'amour et de charité retardent l'œuvre émancipatrice de l'humanité... C'est par humanité que mon âme s'est réincarnée dans mon corps... Elle a choisi cette médiocre enveloppe pour être agréable à son Créateur... et racheter une vie antérieure...

« Adieu, Frédéricka, je vais te laisser seule, en butte à toutes les misères de la vie terrestre... mais mon âme planera au-dessus de toi, comme celle de Wilhelmina a veillé sur moi et m'a guidé vers cette vie spirituelle où je vais la rejoindre... Sois bénie, enfant de ma fille, sois bénie au nom de



Dieu... et prie pour moi, jusqu'à ce que nous puissions prier ensemble... Adieu !... »

Il s'arrêta, ses bras se détendirent et retombèrent le long de son corps, ses yeux se fermèrent. Un souffle, bruyant comme un immense soupir, s'échappa de sa poitrine et son corps vacilla.

Le docteur et moi courûmes à lui pour le soutenir.

Sa tête se pencha sur son épaule, et il se renversa dans nos bras.

Il était mort.

Machinalement, je jetai les yeux vers la mer... La sirère avait disparu.

Frédéricka, qui avait écouté presque prosternée, releva la tête et, voyant son grand-père dans cet état, nous regarda successivement, M. Palmblad et moi, comme pour nous questionner.

— Vous êtes seule, maintenant, Frédéricka ; votre aïeul a quitté cette vie, dit le docteur.

— Seule !... Oh ! non, Monsieur ; grand-père me voit toujours... il sera toujours avec moi... je n'ai pas peur !...

Nous emportâmes Nerhman dans sa cabane où la jeune fille, comme elle l'avait fait l'avant-veille, assit le mort sur sa chaise curule.

Le chien, suivant son habitude, se coucha à ses pieds.

Malgré l'assurance de la pauvre enfant, j'étais effrayé de la solitude dans laquelle allait la laisser notre départ.

— Qu'allez-vous faire, maintenant ? lui demandai-je.

— Comme je fais chaque jour : préparer mon souper et celui de mon chien, puis, aller me coucher. Ensuite, demain, j'irai prévenir le pasteur de Bergen pour faire ensevelir le corps de grand-père.

— Et après ? demanda M. Palmblad.

— Après ! repéta Frédéricka, je suivrai la route du bien et de la vérité comme vient de me le conseiller mon aïeul, pour faire progresser mon âme, afin qu'elle aille se rallier aux âmes qui l'attendent !

— Mais la vie matérielle ? fis-je à mon tour.

— La vie matérielle... la nourriture du corps ?... Ah ! oui ! répondit la jeune fille, eh bien ! je me la procurerai... il y a des poissons dans la mer... ils sont à tout le monde... j'irai les pêcher pour les vendre à Bergen !

— Ainsi, vraiment, vous ne craignez rien... pas même de rester seule, toute une nuit, avec ce cadavre ? insista le médecin.

— Non ; je regretterai de le voir partir.

Complètement assuré de la parfaite tranquillité d'esprit de Frédéricka, le docteur, me touchant l'épaule, me dit :

— Partons.

Nous quittâmes la jeune fille en lui donnant, toutefois, l'adresse de

M. Palmblad à Bergen, dans le cas où elle aurait besoin d'aide et de secours.

— Eh bien! me dit l'homme de science, après avoir fait quelques pas hors de la cabane, que dites-vous de ce fou-là?

— Je dis que je n'ai pas rencontré un homme raisonnable aussi sage que Nerhman. Je répète encore avec vous qu'on ne saura jamais où la raison commence et où elle finit!

René Sosta.

NÉCROLOGIE

René Caillié, le fidèle défenseur de *la cause*, est décédé fin mai, à Avignon où il avait élu sa résidence depuis qu'il avait quitté Paris; élève de l'Ecole centrale et ingénieur, les marais de l'isthme de Suez sous M. F. de Lesseps,furent le point de départ des maladies infectieuses qui brisèrent sa santé en l'estropiant et le forçant à abandonner une position brillante. Le fils du fameux explorateur qui découvrit Tombouctou fut obligé de donner des leçons de mathématiques.

Nous le connûmes en 1870, et soit parles causeries quotidiennes, soit par la lecture des livres écrits sur nos doctrines, que nous lui prêtions avec empressement, il devint spirite après avoir été positiviste et néantiste. Poète, ayant un grand cœur, une imagination ardente, il embrassait avec ardeur toute théorie nouvelle qui lui présentait un idéal généreux.

A Avignon, il avait fondé un journal mensuel, *L'Etoile*, avec un collaborateur fortuné, mystique clérical, qui, après avoir mené une campagne ardente au bénéfice de ses idées vaguement spiritualistes, abandonna René Caillié avec éclat pour entrer à nouveau au sein de l'église intransigeante dont il était l'élève prédestiné.

Depuis lors, notre pauvre ami, resté spirite quand même, fonda *L'Ame*, journal qui représentait ses idées philosophiques. Une blessure à la main, simple cause, a suffi pour détruire l'organisme de ce bon et généreux René Caillié; nous savons, de bonne source, que son ancien collaborateur à fait l'impossible pour le forcer à se convertir, les sœurs et les prêtres ne lui laissant pas un instant de répit. Ce juste n'avait besoin ni de confession, ni de pardon, selon tel rite. Au seuil de l'erraticité il a dû trouver une intelligente et sympathique compagnie de penseurs libres, tels que lui, pour le fêter et l'aider à son dégagement corporel.

Une souscription est ouverte aux bureaux de la Paix universelle, 5, cours Gambetta à Lyon, pour élever un petit monument sur la tombe de René Caillié, afin de perpétuer son souvenir.

Un artiste peintre, jeune homme de 33 ans, plein de talent et Roumain

de naissance, est décédé à Paris le 15 juin. Rien ne faisait prévoir ce départ presque subit d'*Alexandre Pascalidès* élève de l'un de nos grands maîtres Ce fut un sympathique et une conscience sous sa physionomie si caractéristique et si originale. C'était un ami sincére et loyal.

Spirite éclairé et convaincu, cet artiste vivait avec sa sœur qui partageait ses croyances ; ces deux âmes n'en faisaient qu'une et nous présentons toute notre sympathie à Mlle Pascalidés.

M. *Ernest Volpi*, capitaine de cavalerie en retraite, directeur du *Wessillo*, revue spirite qui paraît à Vercelli (Piémont), a perdu dernièrement, un fils âgé de 21 ans. Notre ami, propagateur infatigable du spiritisme en Italie, homme plein d'honneur et de loyauté, conférencier distingué, a trouvé en lui la force voulue pour supporter cette épreuve avec philosophie. A lui, à sa sympathique compagne, à ses demoiselles et à ses fils, notre fraternelle participation à leurs peines ; que nos esprits guides protègent cette maison de braves gens.



BULLETIN DES SOMMAIRES

AVIS. — Nous publierons régulièrement le sommaire des Revues étrangères dont la traduction en français nous sera envoyée du 10 au 15 de chaque mois.

L'Humanité intégrale, organe immortaliste (Paris) : Conclusion de « l'Extériorisation de la motricité », A. de Rochas. — A propos d'un livre, Marius George. — A propos des rayons X, Emile di Rienzy. — L'Union spirite, Amo. — Pierre Leroux, J.-C. Chaigneau.

La Paix universelle (Lyon). — Adhésion des Occultistes et des Théosophes au congrès de l'humanité. — L'Harmonie, Amo. — Quelques vérités, L.-M. de M. — L'Eglise catholique et la vérité, A. B. — Sainte routine, A.-M. Verrieux. — Souscription pour élever un petit monument sur la tombe de René Caillié.

Le Messager (Liège).— Magnétisation de Varia (suite et fin). — Les mystères de la médiumnité. — La peinture médianimique fournit la preuve de la survivance de l'âme, Horace Pelletier. — Le dogmatisme, Déchaud. — Psychologie des incrédules, Alferd Erny. — Qui donne aux pauvres, prête à Dieu, Marc-Baptiste.

La Vie d'outre-tombe, recueil d'instructions médianimiques (Charleroi). Le numéro du 15 juin s'occupe spécialement du cas de Mlle Couédon ; communication d'Allan Kardec à son sujet.

Le Phare de Normandie (Rouen). — La corruption sociale, par le Dr G. de Messimy. — Opinion d'un maître, Démophile. — Expériences nouvelles, Albert la Beaucie. — La Vie dans l'au-delà : dictée médianimique. — Choses et autres.

La Curiosité (Nice). L'arbitrage entre nations, E. Bosc. — La Magie de la pensée (suite), Dr Pascal. — Une grosse question sociale, Dr M. de Fleury. — Diabolisme et occultisme (suite), E. Bosc.

Annales des sciences psychiques, recueil d'observations et d'expériences (Paris). — Hallucinations prémonitoires, par Mlle de Manaceine. — Lucidité, par A. Goupil. — Rêves télépathiques expérimentalement provoqués, par le Dr G.-B. Ermacora. — La photographie spirite en Angleterre, par Marcel Mangin. — A propos de Mlle Couédon, X. D.

Moniteur spirite et magnétique (Bruxelles). — Que doit-on penser des phénomènes médianimiques d'Eusapia Paladino, B. M. — Francis Schlatter, René Caillié. — La prophétesse de la rue de Paradis, E. Lebel. — La société d'études psychiques de Genève, B. Martin. — Eléments de chiromancie, B. Martin. — Biographie d'Allan Kardec.

Le Progrès spirite (Paris). — L'art d'être heureux, A. Laurent de Faget. — De l'utilité de la prière. — Problèmes d'au-delà, Léon Millet. — La justice immanente, A. Verrieux. — Les joies du Ciel, Swedenborg.

Le Lotus bleu, Revue théosophique française (Paris). — La Doctrine céleste par H.-P. B. — Karma, par Annie Besant. — Le Vide, par Amo. — Matérialiste et Théosophe. — Les sacrilèges (nouvelle), par M. A. B. — La mort de René Caillié, par Dac.

L'Initiation (Paris). — L'Oraison dominicale, Sédir. — Psychologie, Guymiot. — La Chute de Simon le mage, Pierre Bornier. — Notes scientifiques, Aug. Striendberg. — Les fondements de la solidarité, Jacques Brieu. — La Vie future, Dr Fugairon. — Orphée, Edmond Pilon. — Pour Giordano Bruno, Maurice Largeris.

Le Voile d'Isis (Paris). — Sang des morts devenant liquide, par Saturninus. Le Noyer de Bénévent, par Pierre Bornia. — Essai sur les finalités primaires de l'homme, St-Lannes. — Hallucination, de M. Coppée. (Journal, 9 avril.)

Revue *Constancia* (Buenos-Ayres). *Le Baron de Hirsch*, par Cosme Marino. — *Conférence de Pedro Serié donnée à la Société Constancia*, — *Un martyr du Spiritisme*, par Amalia Domingo y Soler. — *Nouvelle preuve de la communication des esprits, ou un fait de télépathie*, par Fabian Palasi. — *Bulletin de la semaine.*

Il Vessillo spiritista (Vercelli, Italie). — Nouvelles adhésions à l'Union kardéchienne. — L'Esprit des matérialisations, par E. Volpi. — Anastomose. — Occultisme et Spiritisme, par René Caillé. — Participation des désincarnés à la vie terrestre, L. Gualtieri. — Les principaux faits de la Vie de Jésus racontés par un esprit qui en fut le témoin oculaire. — Séance spirite chez la baronne de Rosenkrantz à Rome.

L'Echo de la semaine (Paris): donne toujours des comptes rendus très intéressants de tout ce qui se passe d'important chaque semaine comme science, art, littérature, faits divers, mondains, etc.

Le Bulletin mensuel de la Société d'études philosophiques et sociales (Paris) : publie dans son numéro de juin un article très important de Mlle MARIE CHENU : Intronisation de l'âme, apparition des êtres sur la terre et incarnation.

Revue de la France moderne (Paris) : Mémoires de Xavier de Porto-Seguro, HIPPOLYTE BUFFENOIR. — Une fée, PIERRE DE CORLAY. — Vandalisme républicain, Marcel de Baillehache. — L'enveloppe humaine invisible, par ISMALA. — Jérôme Savonarole et la question sociale, EDMOND COZ. — Les reliques de Shakespeare, LÉON BERTHAUT.

La *Revue de la France moderne* a donné son grand concert annuel le mardi 16 juin. Nous y avons entendu d'excellents artistes qui ont fait passer quelques heures charmantes aux nombreux invités qui se pressaient dans les salons de la rue des Mathurins. Tous nos remerciements pour les invitations reçues

La Revue des revues (Paris). La renaissance actuelle des lettres en Belgique, EMILE VERHAEREN. — Hommes, voyez les horreurs du présent, L. TOLSTOÏ. — Les bizarreries de la langue chinoise, JEAN FINOT. — Un précurseur de Lombroso au XVII° siècle (Samuel Fuchsius), par le Dr A. DE NEUVILLE. — La machine à parler, Dr L. CAZE. — Les aventures d'un magicien (suite et fin), TAUTRIADELTA. — Une journée historique, l'élection présidentielle de Louis-Napoléon, par JULES SIMON et le général FLEURY. — Le théâtre persan, par P. D'AMFREVILLE.

La Lumière (Paris), nos de mai et juin : Opinions sur les évènements actuels psychiques et sociaux, Hab. L. GRANGE. — Le Périsprit, Dr LUX et FILS. — Psaumes funèbres, ZRILEUS. — Vies antérieures, AUR. — Revue universelle, Dr LUX.

La Géographie : Revue des sciences géographiques.

L'Orient, organe national ottoman.

Nouveaux ouvrages reçus.

Traité expérimental de Magnétisme. Physique magnétique. Cours professé à l'Ecole pratique de Magnétisme et de Massage, par H DURVILLE. Deux volumes reliés, avec portrait, signature autographe de l'auteur et 56 figures dans le texte, Chaque volume, 3 fr.

L'ouvrage de M. Durville, illustré de nombreuses figures inédites qui facilitent encore l'intelligence du texte, est des plus intéressants, car il classe désormais le magnétisme animal, tant controversé depuis trois siècles, au rang des sciences naturelles.

La Magesse, auteur anonyme (chez Léon Vanier)...... .... 1 fr.

Manuel de Graphologie appliquée, contenant plus de 200 exemples d'écritures, signatures célèbres, etc., par MARIUS DECRESPE.

2 brochures, collection Guyot, à 0 fr. 20.. . . .. 0 fr. 40

Le Catéchisme spirite, philosophique et moral, résumé succinct de notre doctrine, par JOSÉ CASANOVAS MOURE, a été tiré à 3.000 exemplaires et distribué gratuitement aux frais de la « Section de Propagande » de la Société *Constancia*, à Buenos-Aires, dans le but de répandre nos idées et nos principes.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone*.



39e ANNÉE. N° 8. 1er AOUT 1896.

RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES

(*Suite et fin.*)

Voir la *Revue* de juillet 1896.

Le catholicisme est le christianisme modifié, surchargé de par la fantaisie de l'Église ; sa prétendue infaillibilité, ses dogmes faux, sont des venins mortels introduits dans son organisme ; comme les anciennes religions, inéluctablement, il communique à ses fidèles ses défectuosités. Non seulement le christianisme n'a jamais prôné le travail productif ni les études qui développent la logique et la raison, mais il repousse tout ce qui tend à rendre l'esprit indépendant en lui donnant les plus saines notions de la vraie justice. Il remplace ces choses essentielles par tout ce qui agit sur l'imagination et le sentiment, tout ce qui est susceptible d'être plutôt induit en erreur en dehors de la saine raison ; il séduit les âmes par de pompeux spectacles religieux, des fêtes nombreuses, pendant lesquelles tout travail productif est interdit, ce qui favorise l'oisiveté et mène à la contemplative, ce Nirvana idéal du catholicisme.

Les fidèles de cette Église, imbus de ces idées, les appliquant à la vie pratique, travaillent en général par nécessité, et non spontanément ; le labeur

quotidien est pour la plupart d'entr'eux une corvée pénible, la disposition de leur esprit les incitant à se distraire et à s'amuser. Les Français sacrifient tout aux plaisirs et aux distractions pour délaisser les choses utiles et sérieuses ; leur conscience assujettie complètement à l'autorité de l'église leur enlève tout esprit d'initiative et de prévoyance aux dépens de la vie pratique. Tous les peuples latins sont prédisposés à la misère particulière et publique.

Les études sérieuses et les travaux utiles sont généralement productifs et avantageux, ils développent le jugement, l'observation, tempèrent le sentiment et l'imagination ; l'esprit y prend goût, s'y attache, en poursuit l'exécution avec ardeur et plaisir, y prend l'habitude de tout faire avec suite et connaissance de cause, ce qui le dispose bien à la vie pratique.

Les distractions, les plaisirs, présentent un effet contraire, car ils sont toujours improductifs et souvent immoraux ; on s'en lasse très vite et souvent il faut les varier. Ils occasionnent des dépenses toujours plus élevées, donnent à l'esprit des habitudes de paresse qui lui font entreprendre légèrement une foule de choses mal conçues et mal conduites, et de là tant d'insuccès et de ruines.

Donc, la doctrine catholique fausse le jugement en obligeant à croire à des dogmes incompréhensibles devant la logique et la raison, à prendre de même le faux pour le vrai et cotoyer l'absurde, à s'engouer d'idées de spéculations et de projets aventureux, à les soutenir avec opiniâtreté et la présomptueuse confiance de croyants qui ont les yeux voilés par la foi, se croyant les meilleurs et les plus sagaces !

Telle est, en réalité, la cause principale des luttes interminables des partis politiques et religieux en France ; elle provient aussi de ce que de part et d'autre on est mal renseigné.

L'affaire la plus urgente à traiter, d'une manière sage et catégorique, est donc d'entamer la question religieuse pour la bien élucider, puisqu'elle est la base principale de toutes les autres questions à débattre ultérieurement ; pour cette fin il faudra bien s'aider du spiritisme, s'appuyer sur lui et ce sera un avantage précieux que n'eurent pas les novateurs qui nous ont précédé.

DERNIÈRES RÉFLEXIONS

Après s'être formées en tribus dont les membres sont reliés par la nécessité de résister aux voisins hostiles, pour cause de concurrence vitale, les sociétés primitives devinrent guerrières, ce qui donna naissance au patriotisme si utile aux anciens pour sauver leur indépendance. La religion fut aussi une puissante cause de cohésion ; chaque peuple eut la sienne propre

et des dieux protecteurs hostiles aux dieux voisins. Cet état de choses se maintint jusqu'à la venue du christianisme qui établit la fraternité humaine comme fils du même Dieu, ce qui améliora les rapports réciproques entre les nations diverses.

Notre siècle à eu ses guerres terribles, cependant elles tendent à moins de fréquence, à moins de cruautés que jadis ; pour les vaincus leurs conséquences sont désastreuses, relativement et non absolument. Le patriotisme devenu moins nécessaire, diminue en proportion de la sécurité obtenue. Mais, par contre, le mobile de l'intérêt personnel, le goût du bien-être et des plaisirs a augmenté en sens inverse.

Le christianisme, religion universelle, n'est plus particulier à un peuple et il en relie moins les membres ; tout concourt à diminuer la cohésion des humains.

Les puissances des peuples, militaires et religieuses, sont occupées par deux castes : guerriers nobles et prêtres mirent la masse en servage et l'élément civil n'en put jaillir. Plusieurs peuples commerçants et navigateurs, les Grecs et les Romains, firent exception à cette loi, aussi l'élément civil put-il s'y développer pour contribuer au progrès humanitaire.

L'imprimerie, ensuite, en vulgarisant les lumières grandit encore l'élément civil, et de là surgirent trois classes sociales ; la dernière fut le tiers état qui par ses travaux utiles en sciences, en arts, en industrie, par son commerce et ses richesses laborieusement acquises a dû devenir la plus importante des trois classes, quoique toujours tenue en tutelle par les deux autres classes privilégiées. 1789, en détruisant les privilèges, en déclarant l'égalité des Français entre eux, plaça au premier rang le tiers état promoteur de ce grand mouvements des idées, mais les prolétaires n'en faisaient point partie car ce tiers état était uniquement composé de bourgeois, de patrons, de savants, de propriétaires, de commerçants. Placé à la tête du peuple, il a voulu le diriger, sans posséder l'esprit de cohésion et de suite des classes privilégiées ; en se laissant dominer par le mobile de l'intérêt personnel, il ne répondit pas à ce qu'on attendait de lui et sa politique égoïste fut sans accord, sans suite et sans grandeur.

Le peuple tenu en dehors du pouvoir, mécontent de la classe bourgeoise prit sa place en 1848, devint souverain maître par une révolution mal préparée, trop brusque; mais le principe semble lui convenir, car ce peuple est le plus égalitaire, le plus novateur de monde. Brave, généreux mais impétueux, il agit et réfléchit peu ; de là, cette nécessité fatale des révolutions violentes. Le Français aime à diriger, à commander en ne sachant pas se soumettre aux idées même bonnes des autres ; point conséquent avec ses actes, il est pénétré de ses droits et pas assez de ses devoirs.



Là, nous reconnaissons bien l'influence d'une séculaire éducation catholique! Le peuple admet l'influence du catholicisme, et que celui-ci puisse former des ordres hospitaliers, des sœurs de charité, des sociétés laïques de bienfaisance constituées religieusement, phénomène social dû à l'excellente morale du christianisme cimentée par la vigoureuse discipline catholique; aussi le troupeau des fidèles assujetti à l'absolue domination de l'Église, ne fonctionne bien que lorsqu'il se laisse complétement diriger par elle. La généralité des catholiques livrés à eux-mêmes, n'a plus la même valeur; la plupart, ne conservant que certains actes extérieurs de leur religion, abandonnent en grande partie ses sévères vertus.

La doctrine de l'Église militante est antipathique aux instincts humains et à qui sait et médite ; elle ne peut être adoptée et maintenue que par une excessive tension disciplinaire. Lorsque, pour une cause quelconque le fidèle se soustrait à cette tyranniqne sujetion dont il est si fortement imbu, il ressemble à l'enfant qui ne sait marcher seul. Le troupeau n'a aucune cohésion, aucune solidarité ; disposé à l'égoïsme, l'esprit d'observation et de jugement lui faisant défaut, chaque membre est souvent incapable dans la pratique, conséquemment inférieur aux protestants. Donc, les catholiques ne fonctionnent librement qu'étant bridés et conduits par l'Église; sauf dans les arts, ils sont pour les choses essentielles inférieurs aux protestants, nous ne saurions trop le répéter.

L'éducation cléricale est soigneuse, paternelle, bonne pour les enfants et pernicieuse pour les adultes; modelée sur la doctrine catholique du passé, on y raisonne et on y observe le moins possible, toute idée de changement et de progrès en étant bannie avec soin. Ils attendent toujours que les idées leur viennent d'ailleurs. Ils ne savent être ni indépendants, ni libres. L'enseignement du prêtre professeur est moral; il traite ses élèves avec affection et douceur et les études classiques et mathématiques qui reposent sur des bases fixes, qui ne demandent ni changement ni observation sont excellemment faites. Il en sortira facilement des bacheliers, des jurisconsultes, des avocats qui s'assimilent facilement la science et les idées des autres, qui n'en trouvent pas d'eux-mêmes comme le voulait Socrate.

Les sciences physiques, morales et sociales, la pratique si difficile des affaires, tout ce qui exige un judicieux examen et de profondes observations n'est pas du ressort de l'élève dont l'intelligence fut pétrie par la volonté de tels éducateurs.

L'enseignement laïque, ni obscur, ni machinal, ce grand émancipateur produit des effets tout contraires. Le Français indépendant a rejeté les anciens gouvernements fortement disciplinés qui l'avaient séculairement opprimé au temporel et au spirituel ; il les a bien remplacés par des gou-

vernements libéraux, mais il n'a pas compris qu'en diminuant la tension gouvernementale et religieuse il la fallait remplacer par la discipline morale qui exige beaucoup d'esprit de suite et de vertus. Comment être bon citoyen, homme libre, sans les vertus essentielles si nécessaires au bon fonctionnement de l'État ?

Vers 1830, une secte de zélés catholiques voulut rajeunir l'Église vigilante en la mariant avec la liberté ; mais l'église comprit que deux courants opposés ne pouvaient marcher d'accord, elle désapprouva les novateurs bien intentionnés.

Tout au contraire, le spiritisme donnera à la démocratie les vertus qui lui sont nécessaires, car tous deux n'admettant ni prédestinés ni privilégiés, mais l'égalité et la fraternité entre les esprits incarnés provenant tous de Dieu substance active universelle et intelligente, ils doivent logiquement et fatalement s'entendre sous tous les rapports : à la démocratie le temporel, au spiritisme le spirituel. Ce qui est immanent dans le principe universel et actif, semble jaillir de lui-même dans l'apparition simultanée de ces deux forces essentielles.

En certains points de sa doctrine non parfaitement élucidés, aussi par les agissements de ses adversaires, le spiritisme à ses débuts peut être arrêté dans sa marche progressive ; mais les tendances nouvelles des recherches scientifiques, autant que l'universalité des communications des êtres désincarnés, prouvent jusqu'à l'évidence, qu'il ouvre un champ fécond où tous les chercheurs pourront glaner hardiment les vérités nouvelles nécessaires. Donc il saura se frayer une route à travers les obstacles qui entravent sa marche en avant.

La démocratie est une puissante force et pas une lumière ; n'étant pas éclairée, elle a fait des fautes sérieuses mais tout indique qu'elle sera la puissance temporelle de l'avenir, car, déjà, par son initiative, elle a créé une foule de congrès, de concours, de sociétés ; c'est en vain qu'on la veut renverser en profitant de ses fautes ; elle se relèvera, comme toujours, prouvant son ressort et sa vitalité.

La démocratie et le spiritisme seront la vertu de l'avenir, tout tend à le confirmer.

L'idéal du spiritisme et de la bonne morale est celui-ci : Conduire l'humanité à la solidarité générale, cette vérité essentielle et rationnelle. Les anciens n'en avaient pas encore l'idée, et c'est le christianisme qui la fit poindre ; le moyen âge asservi par deux castes n'en sut point faire l'application, mais les nations chrétiennes éclairées par la renaissance en eurent la vision, instinctivement ; aussi elles tendent à l'unité.

La France donna le mouvement à cette tendance ; puis l'Espagne en

chassant les Maures. Après elle ce fut l'Angleterre, et enfin la Russie. De nos jours l'Italie, l'Allemagne et les États-Unis suivent cet exemple salutaire. Comme, nulle part, on ne voit plus les nations imiter l'antiquité en se morcelant en plusieurs États, il est bien prouvé que l'unité politique et nationale est le but des peuples chrétiens, aussi l'égalité et la liberté qui en sont le complément logique et fatal.

Les protestants habitués par leur religion à user de la liberté, l'appliquent à leur vie civile; sans révolutions, sans violences, elle fonctionne convenablement, excepté en Angleterre où les castes riches et éclairées ont maintenu dans le protestantisme la hiérarchie catholique, ce qui a notablement influencé le régime civil et politique de cette nation. Là, l'égalité n'existe pas; à côté du riche privilégié se trouvent beaucoup de pauvres.

Fort heureusement pour les Anglais, leur esprit conservateur et politique permet qu'ils supportent sans trop de peine les défectuosités de ce régime. Néanmoins, en général, l'égalité et la liberté fonctionnent parfaitement chez les peuples calvinistes ou presbytériens. Telle est l'influence immense des religions sur les mœurs et le régime des peuples.

La liberté, vivement réclamée par les Français, rencontre plus de difficultés à s'établir chez eux; certains défauts dont ils n'ont pas su se corriger nuisent à son bon fonctionnement. Il n'en est pas de même de l'égalité, énergiquement réclamée aussi; elle s'est établie en France, la masse la désirant, malgré la résistance des deux castes privilégiées.

Répétons-le encore, pour le bien ancrer, si possible est, dans les esprits: Les Français qui, individuellement, font des merveilles dans les arts, les sciences et les lettres, sont loin d'avoir la même valeur lorsqu'ils agissent en nombre; alors ils deviennent désordonnés, impétueux, dépourvus de cohésion et d'esprit de suite; ils sont plus destructeurs qu'édificateurs. Redoutables à la guerre, enclins aux révolutions, ils sont médiocres citoyens et mauvais politiques; ils se précipitent vers un but, non régulièrement, mais avec une violence saccadée qui détermine constamment des réactions contraires et aussi violentes. Depuis un siècle notre histoire politique le prouve surabondamment.

Ce fait est dû au naturel des Français ; il en peut survenir une réaction née de tant d'inexpérience et de fautes, qui entravera pour un temps seulement la marche du progrès libéral et du spiritisme, car on ne peut les étouffer, leur place étant largement prise dans le monde entier.

Sachons donc établir aussi, avec fermeté, le respect des enfants pour leurs parents; ces derniers s'effacent devant eux, comme des serviteurs, et ceux-là se posent en maîtres quoique dépourvus d'expérience. Les rôles sont ren-

versés, sous le spécieux prétexte que le siècle a marché et qu'ils sont émancipés!

C'est le règne de l'enfance et de la jeunesse, car les conseils de l'âge mûr ne sont plus écoutés; se divertir, prendre du plaisir, sont des habitudes nouvelles qui ont fait mettre de côté les choses sérieuses, les seules vraies et attachantes, les seules dont on puisse se rappeler avec quiétude et sérénité. La démocratie non éclairée nous prédispose à ces fâcheuses tendances, preuve que notre éducation morale est toute à faire; si notre objectif se tourne vers le bon fonctionnement d'une démocratie, selon le véritable esprit de justice, ce sera bien et bon.

Pour lutter avantageusement contre toutes tendances rétrogrades, sachons établir solidement, rationnellement les bases du spiritisme, et nous surmonterons tous les obstacles opposés à sa marche salutaire.

Dans les longs articles qui précèdent, mus par un vif sentiment de haute fraternité, nous avons abordé bien des questions importantes; plusieurs d'entre elles nous semblaient avoir été négligées. Nous engageons les penseurs indépendants à les mieux examiner, pour les résoudre avec plus de logique, avec plus de raison si ce but leur semble mériter toute leur attention, toutes leurs méditations.

Marchons d'accord sur les points importants, car les idées divergentes ne peuvent nous séparer et nous désunir, si chacun a pour objectif le bien de tous.

Le spiritisme ne peut, ne doit jamais s'appuyer sur l'infaillibilité, mais sur l'indépendance éclairée par la pure et simple raison; il doit toujours être basé sur l'esprit de justice.

P.-G. Leymarie.





L'EXTÉRIORISATION DE LA MOTRICITÉ

par le colonel A. de Rochas (1).

Dans une leçon du 8 décembre 1870, sur la *Chanson de Roland*. Mr Gaston Paris disait : « Je professe absolument et sans réserve cette doctrine, que la science n'a d'autre objet que la vérité, la vérité pour elle-même ! sans aucun souci des conséquences bonnes ou mauvaises, regrettables ou heureuses, que cette vérité pourrait avoir dans la pratique. Celui qui, par un motif patriotique, religieux et même moral. se permet, dans les faits qu'il étudie, dans les conclusions qu'il tire, la plus petite dissimulation, l'altération la plus légère, n'est pas digne d'avoir sa place dans le grand laboratoire où la probité est un titre d'admission plus indispensable que l'habileté. Ainsi comprises, les études communes, poursuivies avec le même esprit dans tous les pays civilisés, forment au-dessus des nationalités restreintes, diverses et trop souvent hostiles, une grande patrie qu'aucune guerre ne souille. qu'aucun conquérant ne menace, et où les âmes trouvent le refuge et l'unité que la cité de Dieu leur a donnés en d'autres temps... »

Ces paroles, si belles dans leur loyale et courageuse simplicité devraient être le *vade mecum* permanent de tout homme de science. Quel autre et plus magnifique idéal pourrait se proposer celui qui consacre sa vie et son intelligence à déchiffrer un à un, péniblement souvent et à travers de nombreux tâtonnements, quelques-uns des innombrables mystères qui nous enserrent de toutes parts, à projeter un peu de lumière dans les obscurités dont nous sommes enveloppés ? Savoir, instruire ceux qui ignorent, se donner à soi-même et donner aux autres cette jouissance intime et profonde de voir clair enfin en des ténèbres jusque-là impénétrés et impénétrables, il n'est guère, je le répète, de but plus noble ni plus digne d'envie.

Malheureusement, pour que nous consentions à l'accepter, il faut que la vérité s'accommode à nos goûts. Il ne nous suffit pas de la savoir vraie. Par une contradiction étrange, nous exigeons d'elle qu'elle ne froisse pas trop ouvertement les préjugés dont le temps et les circonstances nous ont fait une

(1) Grand-in 8° de 500 pages, avec figures nombreuses dans le texte, 8 fr.

douce et chère habitude, qu'elle ne diffère pas trop de l'erreur qu'elle est appelée à dissiper. Notre œil, qu'on l'entende au moral ou au physique, supporte malaisément une lumière quelque peu vive. Vite éblouis, nous fermons les paupières à ses rayons, préférant à l'éclat du jour qui nous est nouveau, les ténèbres de la nuit auxquelles nous sommes dès longtemps accoutumés.

Pareils à des enfants, nouveaux venus dans la vie, nous avons peur, positivement peur de tout ce qui est en dehors du cercle étroit où nous nous mouvons habituellement. Le moindre événement qui nous oblige à en dépasser les limites nous déroute. Nous sommes dépaysés, égarés, perdus. Les faits inattendus qui s'offrent à notre examen nous apparaissent monstrueux. Nous les disons contraires à l'ordre de la nature. Ou nous en fuyons l'approche, ou si nous consentons à les étudier, c'est sous je ne sais quelle impression de trouble, dont certains observateurs ne se défendent pas, quoi qu'ils en aient.

Prenons M. Ch. Richet, par exemple, — et que d'autres sont dans son cas, — un vaillant pourtant, et qui ose à l'occasion être seul de son avis. Parle-t-il des phénomènes médiaminiques, il le fait en des termes qu'il n'emploierait jamais vis-à-vis d'aucun autre. « Ce sont là, dit-il, p. 79, des faits que je ne crains pas de qualifier d'absurdes bien plus absurdes que tout ce qu'on peut rêver. Et cette absurdité est si grande, que ce n'estpas une des moins bonnes preuves (1) (morales) de la réalité de ces phénomènes que cette excès dans les bêtises, tel qu'on a peine à comprendre qu'elles aient été forgées et construites de propos délibéré.

« Mais la question n'est pas de savoir si ces faits sont absurdes, ce qui n'est pas douteux : il s'agit seulement de savoir s'ils existent... »

Qu'on me permette de remarquer en passant combien cette façon d'aborder l'étude d'un problème de cette importance offre d'inconvénients et de dangers. La logique et la vérité souffrent également de ces singulières hésitations, de ces partis pris invétérés. On s'égare à leur suite en des considérations qui, elles, sont décidément absurdes et contradictoires. Mais un fait absurde ! Un fait est un fait. Lui accoler l'épithète *absurde* est un non-sens qui trahit uniquement l'embarras, avoué ou non, du savant en présence d'un domaine encore insuffisamment exploré. Le langage scientifique exige plus de rigueur. C'est pour ne pas s'y être tenu, pour se laisser incessamment ballotter entre le pour et le contre, qu'à plusieurs reprises, en ces derniers temps, M. Richet, à d'autres égards investigateur si distingué, s'est vu entraîné en des contradictions, affirmations et négations qui étonnent plus que je ne puis dire sous sa plume autorisée.

(1) *Credo quia absurdum*, disait saint Augustin.

* * *

Mais parlons du nouveau volume de M. de Rochas : *L'Extériorisation de la Motricité*. Le titre lui-même est tout un programme. Il indique très nettement le but que l'auteur se propose. Dans un volume antérieur, traitant de l'extériorisation de la sensibilité, il a établi qu'au lieu de s'arrêter à la périphérie de la peau, comme on le croyait généralement, la sensibilité peut, en de certaines circonstances et sous de certaines influences, se détacher de la surface de l'épiderme, devenu insensible, et se transplanter en dehors de l'organisme, dans l'atmosphère ambiante. Qu'on pique, qu'on pince, qu'on brûle la main, le bras ou telle autre partie du corps : le sujet n'y prête nulle attention, par l'excellente raison qu'il ne sent rien. En revanche, il éprouve de la douleur, il se récrie, il proteste, si l'on agit sur l'air qui l'enveloppe, soit immédiatement, soit à une distance qui ne dépasse guère un mètre.

Puisque la sensibilité s'extériorisait, n'était-il pas supposable que la motricité se trouvait dans le même cas ? Analogiquement, la chose devait être. Mais l'analogie est souvent trompeuse, et seule l'expérience pouvait en décider. Déjà même l'expérience avait prononcé. De nombreux observateurs avaient constaté ici et là, un peu partout, qu'une certaine force, qui se dégage de l'homme, est capable d'agir à distance, sans contact immédiat de l'organisme, sur des objets inertes : tables, chaises, ustensiles de cuisine, etc. Mais la science officielle, celle des corps savants, ayant délibérément ignoré ou méconnu ces faits, il fallait, de toute nécessité, en reprendre la démonstration, multiplier les expériences, les répéter et les reprendre à satiété. C'est à cette unique condition que la vérité s'impose, et s'imposera chaque jour davantage aux milieux jusqu'ici réfractaires. M. de Rochas, dans son volume, relate toutes les expériences faites avec Eusapia, en Italie, à Naples, à Milan, à Rome ; en France à l'Agnelas, à Carqueirane, à l'île Roubaud ; en Pologne à Varsovie ; en Angleterre à Cambridge. Expériences tout ensemble variées et monotones, avec des résultats presque toujours les mêmes : objets transportés à travers les airs, meubles remués, chaises et tables entièrement soulevées de terre, parfois lévitation du médium, le tout sans contact direct ni action immédiate de la force musculaire. Dans les conditions les plus rigoureuses, sous les yeux et la surveillance attentive de savants désireux de voir, et de bien voir, nombre d'expériences ont pleinement réussi, sous le contrôle le plus strict. Aussi, s'il ne se fût agi que de manifestations ordinaires quelconques, tous les hommes de science qui les ont observées eussent, à n'en pas douter, conclu à leur indéniable réalité. Mais il s'agissait de faits réputés anormaux. A leur égard, les preuves, suffisantes partout ailleurs, demeurent au-dessous de

leur valeur. De là vient que plusieurs des chercheurs, conservant de vagues doutes sur tels et tels phénomènes, n'osent pas se prononcer définitivement et sans restriction pour l'affirmative. Cependant l'ensemble des faits produits en présence d'Eusapia, les exigences auxquelles elle s'est soumise vis-à-vis des savants de tous pays et de toute catégorie, sembleraient absolument devoir forcer la conviction, surtout si l'on y joint les expériences analogues — toutes rappelées par M. de Rochas, — faites en Suisse par MM. de Gasparin, Thury, Edmond Boissier ; en Angleterre par Crookes, Wallace, Varley et la Société dialectique ; en Allemagne par Zöllner et ses collègues; en Russie par Aksakof et Bouttlerov ; aux États-Unis par Robert Hare et d'autres ; en France par le Dr Gibier, M. H. Pelletier, M. de Rochas lui-même, etc., etc.

Résister à une telle accumulation de faits et de preuves, dont témoignent les savants les plus éminents, les observateurs les plus stricts, c'est se montrer plus que difficile, c'est presque donner à croire qu'on ne *veut pas* être convaincu.

Nous ne dirons rien de la fâcheuse aventure arrivée à Eusapia à Cambridge. De tous les savants qui ont expérimenté avec elle, ce sont précisément ceux de Cambridge qui se sont montrés les moins sérieux observateurs, qui ont pris le moins de précautions contre une fraude toujours possible. Et ayant agi avec cette légèreté, non seulement ils la condamnent, elle et sa prétendue médiumnité, mais encore essaient de jeter le discrédit sur les observations faites autre part par des savants plus soucieux de se mettre à l'abri de toute tentative incorrecte! C'est, et trop d'inconscience et trop de prétention. A Cambridge même, d'ailleurs, les savants les plus sérieux et les mieux au courant de ce genre d'études se sont refusés à cette condamnation en bloc. Et cela nous suffit.

*
* *

Longtemps les spirites se sont imaginés que la table ne se mouvait que sous l'action des esprits. C'est une illusion dont il leur faut décidément faire le sacrifice. Plus l'observation se complète par de nouvelles recherches, plus il devient évident que la force psychique dégagée, soit par le médium seul, soit conjointement par le médium et les assistants, suffit, sans nulle autre intervention, à la production d'un certain nombre au moins des phénomènes physiques qui ont lieu dans nos réunions. D'aucuns le regretteront. Il leur était très doux de penser qu'à défaut de communications, écrites ou autres, l'esprit manifestait au moins sa présence, tantôt au moyen des coups frappés par les pieds de la table, tantôt au moyen des bruits divers qu'on percevait çà et là dans la chambre. Pour ma part, je

pense que nous devons de la reconnaissance aux observateurs qui, élaguant du spiritisme les faits à tort attribués aux esprits, nous font pénétrer plus avant dans les conditions et les causes des manifestations. Ils rendent témoignage à la vérité. Faut-il rien de plus, non seulement pour les excuser, mais pour les louer et les admirer ? Quel est, d'ailleurs, notre but à tous ? Connaître, savoir. Ce but atteint, comment songerions-nous à nous plaindre ?

Qu'on se rassure, au reste. Les mouvements d'objets sans contact, observés par les savants qui ont expérimenté avec Eusapia Paladino, ne sont pas les seuls dont ils aient constaté l'irréfragable réalité. D'autres ont eu lieu qui se sont imposés à leur attention, tels les attouchements par les mains qui n'étaient pas celles du médium ni celles des assistants. Ainsi, à la page 67 du livre de M. de Rochas, on lit : « Le soir du 6 octobre (à Milan) M. Gerosa, qui se trouvait à la distance de trois places du médium (environ 1 m. 20), ayant élevé la main pour qu'elle fût touchée, sentit plusieurs fois (dans l'obscurité), une main qui frappait la sienne pour l'abaïsser, et, comme il persistait, il fut frappé avec une trompette, qui un peu auparavant avait rendu des sons en l'air. »

Et plus loin : « Deux fois (16 et 21 septembre) M. Schiaparelli eut ses lunettes enlevées et placées devant une autre personne sur la table. Ces lunettes sont fixées aux oreilles au moyen de deux ressorts, et il faut une certaine attention pour les enlever, même pour celui qui opère en pleine lumière. Elles furent pourtant enlevées dans l'obscurité complète, avec tant de délicatesse et de promptitude que le dit expérimentateur ne s'en aperçut seulement qu'en ne sentant plus le contact habituel de ses lunettes sur son nez, sur les tempes et sur les oreilles, et il dut se tâter avec les mains pour s'assurer qu'elles ne se trouvaient plus à leur place habituelle...

« On peut ajouter, à cet égard, que des corps assez lourds et volumineux, comme des chaises et des vases pleins d'argile, furent déposés sur la table, sans que jamais ces objets aient rencontré une des nombreuses mains appuyées sur cette table, ce qui était particulièrement difficile pour les chaises qui, par leurs dimensions, occupaient une grande partie de la table. Une chaise fut renversée en avant sur la table et placée dans sa longueur, sans faire de mal à personne, de telle sorte qu'elle occupait presque toute la table. »

Et encore : « L'un de nous ayant exprimé le désir d'être embrassé, sentit devant sa propre bouche le bruit rapide d'un baiser, mais non pas accompagné d'un contact des lèvres ; cela se produisit deux fois (21 septembre et 1er octobre). En trois occasions différentes, il arriva à l'un des assistants de toucher une figure humaine ayant des cheveux et de la barbe ; le contact

de la peau était absolument celui d'une figure d'homme vivant, les cheveux étaient plus rudes et hérissés que ceux du médium, et la barbe, au contraire, paraissait très fine (1er, 5 et 6 octobre). »

Enfin cette dernière observation : « Une fois, apparut un poing fermé sur la tête du médium ; puis après, la main ouverte se fit voir lentement, tenant les doigts écartés.

« Il est impossible de compter le nombre de fois que cette main apparut et fut touchée par l'un de nous ; il suffit de dire qu'aucun doute n'était plus possible : c'était véritablement une main humaine et vivante que nous voyions et touchions, pendant qu'en même temps le buste et les bras du médium restaient visibles, et que ses mains étaient tenues par ses deux voisins. A la fin de la séance, M. du Prel passa le premier dans la partie obscure (derrière le médium), et nous annonça une empreinte dans l'argile ; en effet, nous constatâmes que celle-ci était déformée par une profonde éraflure de cinq doigts appartenant à la main droite (ce qui expliqua ce fait, qu'un morceau d'argile avait été jeté sur la table, à travers l'orifice de la tenture, vers la fin de la séance), preuve permanente que nous n'avions pas été hallucinés. »

Tous ces phénomènes merveilleux, il convient de l'ajouter, ont été observés tour à tour dans l'obscurité complète ou presque complète, mais aussi à la lumière sans perdre de vue le médium, même pour un instant.

*
* *

Avec ces faits, et ils sont fréquents dans le cas d'Eusapia, nous n'avons plus affaire seulement à la force psychique, en tant que force. D'autres éléments s'y rencontrent, de nature différente, sur lesquels M. de Rochas ne s'explique pas dans le présent volume, se proposant d'y revenir tout spécialement en un ouvrage ultérieur sur les *fantômes des vivants*. Nous attendrons de posséder cette nouvelle œuvre pour examiner avec le soin qu'elles comportent les théories explicatives de l'auteur. Qu'il nous suffise pour le moment de remarquer que le titre de l'ouvrage annoncé indique dès l'abord quelle en sera l'idée directrice. Les *fantômes des vivants*, cela suppose évidemment la possibilité du dédoublement de l'être humain, avec ou sans accompagnement d'hallucinations véridiques. Donc, même avec ce nouveau volume, et en admettant la théorie et les faits que l'auteur fera valoir, nous restons encore en deçà du spiritisme. Une dernière œuvre s'imposera : *les fantômes des morts*, pour couronner l'édifice lentement et laborieusement élevé par M. de Rochas à la science de l'âme. La marche suivie est longue sans doute. Aller de l'hypnotisme au magnétisme, du magnétisme à l'extériorisation de la sensibilité, de celle-ci à l'extériorisa-

tion de la motricité, pour s'élever de là aux fantômes des vivants, et de ceux-ci enfin, aux fantômes des morts : oui, la marche est lente, c'est incontestable, mais aussi combien sûre, logique et sage! Et en un domaine si étrange, et qui suscite tant de contradictions, de colères, de haines et de craintes, n'est-il pas préférable mille fois de n'avancer que pas à pas, de baser tout phénomène nouveau sur d'autres qui l'ont précédé et préparé? C'est la méthode des mathématiciens qui appuient tout problème ou théorème non encore résolus sur des problèmes ou théorèmes antérieurs qui les annoncent, les préparent, les rendent possibles et les expliquent. Avec eux point de ces à-coups si fréquents en d'autres départements de la science, point de ces retours en arrière, de ces erreurs qui obligent de tout recommencer à nouveaux frais. Ce qui est une fois acquis l'est définitivement. Pouvait-on souhaiter mieux dans une étude de l'âme, de ses facultés et de ses manifestations? M. de Rochas a donc été plus que bien inspiré en procédant ainsi qu'il le fait, et en n'avançant vers le but qu'il se propose que par étapes dont la succession est aussi régulière que progressive. Il est de ceux qui rendent à la science et à la vérité les plus éminents services. Son nom devra être et sera, un jour, inscrit parmi les ouvriers les plus utiles et les plus courageux du monument qui, grandissant d'année en année, sous les efforts combinés de tous les hommes de bonne volonté et de libre esprit, fera enfin une réalité glorieuse de l'inscription qu'on lisait sur le temple de Delphes : *Connais-toi toi-même.*

*
* *

Il nous reste à donner les conclusions de l'*Extériorisation de la motricité* :

« 1° Les phénomènes observés chez les divers médiums présentent de très grandes ressemblances entre eux et avec ceux qui ont été constatés chez les mystiques de tous les temps et de tous les pays. Ils ne diffèrent guère que par leur degré d'intensité et l'obstacle plus ou moins grand que la lumière opposé à leur production. On peut observer la progression continue depuis les plus simples, tels que l'attraction des sujets par le magnétiseur, ou les actions des effluves digitaux sur les corps très légers, jusqu'aux miracles les plus étonnants.

« 2° Quelques-uns de ces phénomènes, tels que les globes lumineux, semblent analogues à des manifestations encore inexpliquées de l'électricité atmosphérique (éclairs en boule); d'autres paraissent dus à un développement anormal d'électricité dans l'organisme, développement qui se produit assez souvent d'une façon spontanée chez les jeunes filles à l'époque de leur puberté.

« 3° Tous ont pour cause première des effluves qui se dégagent de quelques parties du corps de certaines personnes, de préférence à certaines

heures, sous une forme semblable à celle du vent électrique. Ces effluves peuvent être dirigés par la volonté du sujet vers l'objet sur lequel ils doivent agir ; ils s'échappent par ondes dont l'intensité correspond à l'effort qui les produit. Leur émission s'accompagne de douleurs plus ou moins violentes que le sujet cherche souvent à diminuer en diminuant l'effort qu'il juge nécessaire pour agir sur un objet extérieur et par suite en rapprochant son corps de cet objet. La lumière exerce sur eux une action dissolvante; mais ils paraissent au contraire devenir plus intenses quand le sujet est en contact bien direct avec le sol, sans interposition de substances isolantes pour l'électricité.

« Voilà donc une force non encore étudiée (1), mais déjà en partie définie par les propriétés que je viens d'indiquer.

« Quelles sont les actions réciproques s'exerçant entre cette force et les forces anciennement connues ? Quel rapport y a-t-il entre elles et l'effluve dont j'ai démontré l'existence par mes expériences sur l'extériorisation de la sensibilité? Comment enfin cette force arrive-t-elle à s'augmenter et à se transformer pour donner naissance aux manifestations transcendantes qui, objectives ou subjectives, n'en constituent pas moins un problème du plus haut intérêt ?

« Telles sont les questions que je me propose d'étudier dans un prochain livre intitulé *Fantômes des vivants* où j'exposerai la théorie du corps fluidique, théorie qui, admise par les philosophes de l'Orient et les Pères de l'Eglise, semble aujourd'hui se confirmer par des preuves objectives.

« Je ne me dissimule point que je m'éloigne de plus en plus du domaine dans lequel un esprit positif devrait se renfermer, d'après les scolastiques qui ont la prétention de limiter la science aux faits qu'ils étudient et aux méthodes qu'ils emploient.

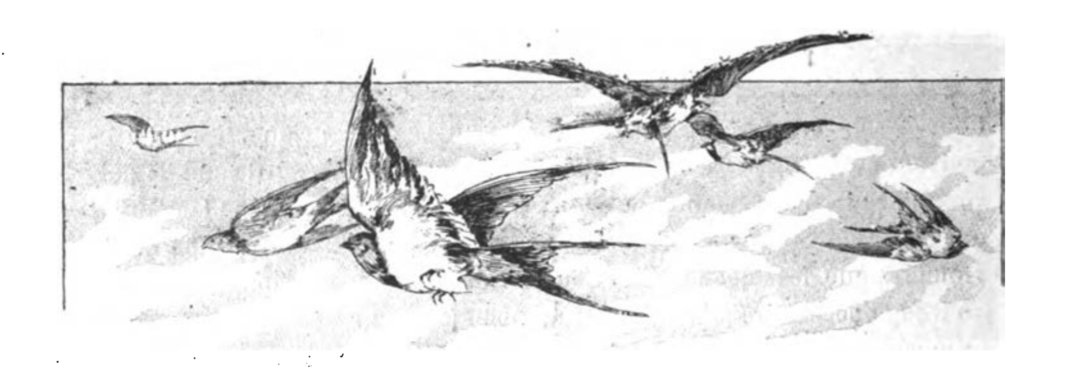
« Mais n'est-elle point la science par excellence, la science vers laquelle tendent tous ceux qui, osant porter leurs investigations sur des forces de plus en plus subtiles, commencent à entrevoir le moment où l'homme, assuré par des preuves expérimentales que, de son corps, peut se détacher pendant la vie quelque chose qui pense et qui sent, en conclura que ce quelque chose peut survivre à la destruction de sa chair, et remplacera alors par une conviction inébranlable l'acte de foi chancelant que lui demandent toutes les religions pour régler sa vie présente en vue d'une vie future ? »

Tel est ce livre dans le présent, telles les promesses pour l'avenir. Il vaut la peine de s'y intéresser et d'en dire un cordial et chaleureux merci à l'auteur.

DANIEL METZGER.

(1) *Non encore étudiée* est trop dire; *insuffisamment étudiée et connue* serait plus juste.





L'OD ET LES RAYONS DE RŒNTGEN

Immédiatement après la découverte des rayons X, plusieurs articles ont été publiés dans divers recueils spirites, tendant à établir l'analogie et même l'identité qu'on pensait exister entre ces nouvelles radiations et l'od de Reichenbach. Daprès M. C.-A. Hager, cette assimilation n'est pas possible. Voici d'ailleurs traduit *in extenso* l'article que M. Hager a inséré dans *Die übersinnliche Welt*, mai, p. 118:

Il y a environ sept ans, en 1889, lorsque Hertz démontra l'existence des vibrations à grande longueur d'onde et comme conséquence l'identité d'origine de la lumière et de l'électricité, on compara pour la première fois l'od à ces vibrations. On regardait alors la découverte de Hertz comme une nouveauté surprenante, mais ce physicien a simplement fourni la preuve expérimentale d'une ancienne hypothèse de Faraday reprise et soumise au calcul dès 1865 par le mathématicien anglais Maxwell. L'assimilation de l'od aux vibrations de Hertz ne tarda pas à être abandonnée. Elle revit aujourd'hui sous une autre forme, par le parallélisme qu'on cherche à établir entre les radiations odiqnes et les rayons cathodiques de Lénard ou de Rœntgen; on va même jusqu'à les identifier. Il y a donc lieu d'examiner de plus près ces deux formes de l'énergie.

Le soi-disant Od se manifeste, pour les sensitifs, sous quatre formes différentes : flamme, fumée oü brouillard, étincelles et rayons invisibles, mais perceptibles, présentant des nœuds et des ventres dans le phénomène de l'interférence (Reichenbach, *Der sensitive Mensch*, 1854, t. II n^{os}, 2594 et 2575). La flamme odique se déplace en agitant la main, se propage sur les fils métalliques avec une vitesse d'environ 1 mètre par seconde, présente la mobilité d'une flamme ordinaire et prend toutes sortes de nuances selon les corps qui l'émettent; pour certaines substances, ses colorations se mêlent. Cette flamme est due probablement à la volatilisation de particules matérielles et si on lui applique les théories physiques, les colorations et les qualités sensibles de l'od doivent offrir une analogie complète avec les effets des spectres des corps dont il provient. Lorsque la volatilisation est trop rapide

et que la force coercitive qui lie les particules entre elles diminue pour une cause ou une autre trop rapidement, le corps se condense de nouveau partiellement, l'od ou son substratum se prend en une masse visqueuse ou devient transportable grâce à son accroissement de densité, comme l'ont constaté des témoins oculaires. Jusqu'à présent rien qui ressemble aux rayons de Rœntgen. Pour les formes nuageuses et les étincelles, il ne peut même être question d'une analogie éloignée.

L'od, analogue en cela à la chaleur, présente, outre le pouvoir de propagation lente, toujours encore 100 fois plus rapide que pour le calorique, une faculté de radiation bien manifeste. Les corps mauvais conducteurs et les surfaces réfléchissantes se comportent à l'égard de flammes odiques comme à l'égard des foyers d'incandescence. Les rayons odiques interfèrent par la réflexion, en d'autres termes l'onde réfléchie renforce ou affaiblit, dans des points déterminés, l'onde incidente, de telle sorte que les points où les mouvements opposés diffèrent exactement d'une demi-longueur d'onde restent immobiles et constituent ce qu'on appelle des nœuds de vibration. Le même fait s'observe dans les radiations lumineuses, calorifiques, électriques et magnétiques, ce qui ne signifie pas que ces quatre formes de l'énergie soient identiques. Jadis on attachait une grande importance à l'interférence des rayons odiques; or il n'a pas été possible encore de constater l'interférence des rayons X; c'est tout au plus si on a vu s'opérer une réflexion irrégulière, mais certainement point de réfraction. Dans les expériences de Hertz et de Reichenbach, il s'agit de vibrations transversales; dans celles de Rœntgen, de vibrations plutôt longitudinales. De plus l'od renfermé dans le spectre solaire est nettement polarisé dans les différentes couleurs; l'od se polarise en présence de différents corps et notamment de l'aimant. Les rayons de Rœntgen ne sont pas déviés par l'aimant, et c'est là précisément le caractère qui sert à les distinguer des autres rayons cathodiques. Reichenbach se servait de l'aimant dans toutes ses expériences; Rœntgen n'en a que faire, ou du moins il ne joue là qu'un rôle négatif. De plus l'od se propage dans un cristal comme une sorte de brouillard ondulatoire et est sensible aux *arêtes*. Dans l'expérience 2575 de Reichenbach (*Der sensitive Mensch*, t. II), « une lame de cuivre fut placée sous un angle de 45 degrés en face d'une lame de fer horizontale à surface mate, de deux tiers de mètre carré de superficie, de telle sorte que la lame de cuivre présentait sa *tranche* au fer. Aussitôt la personne sensitive placée de l'autre côté du mur, sentit affluer vers elle comme un courant tiède d'od cuivrique. Donc la lame de cuivre avait laissé s'écouler par ses bords des rayons odiques qui venant frapper la lame de fer étaient réfléchis par elle sous l'angle d'incidence vers la sensitive. Je substituai à la lame

de cuivre des lames de zinc, de plomb, d'étain, d'or, — toutes émirent par leurs *bords* des rayons odiques que le fer réfléchit, du moins partiellement, vers la sensitive ».

Dans ses *Aphorismes* p. 53 (l'*Iris*), Reichenbach dit expressément que la lueur du pôle austral d'un aimant disparaît quand on place dessus une feuille de tôle, mais qu'en revanche la tôle est encadrée par un ruban coloré, dont les radiations présentent des teintes différentes suivant leur orientation. D'après l'ouvrage « *Dynamide*», II, § 451, la flamme n'est plus visible lorsqu'on place parallèlement sur un aimant une lame de verre couverte de limaille de fer, mais en revanche la limaille devient lumineuse. Dans son livre intitulé : « Odische Begebenheiten » (*Phénomènes odiques*), p. 69, Reichenbach dit : « Ils (les sensitifs) constatent que la luminosité n'est pas également répandue sur tout l'objet, mais que les bords sont plus lumineux que les surfaces, les angles plus lumineux que les bords, qu'enfin les pointes sont particulièrement brillantes. » Comment se comportent les rayons de Rœntgen ? Ils partent toujours perpendiculairement à la *surface* radiante, ne présentent pas le pouvoir des pointes et ne se réfléchissent que faiblement. (La lame de fer, en revanche, réfléchissait les rayons odiques dans l'essai n° 2575 — dans l' « Iris » une lame de fer faisait subir une rotation de 90° aux rayons odiques émanant du pôle de l'aimant.) Il ne saurait donc être question d'une analogie entre ces deux sortes de radiations. D'ailleurs les *rayons odiques* n'émanent pas parallèlement des bords de l'objet, mais forment des faisceaux. (Les rayons odiques sont invisibles même pour les sensitifs, mais sont perceptibles ; ces mêmes radiations, en frappant des surfaces odiques, les rendent lumineuses.) Au-dessus du pôle d'un aimant se forme, au plafond, l'image de ce pôle avec un diamètre égal à la demi-longueur du bras. Lorsqu'on fait une passe des pieds vers la tête d'un sujet magnétisé, à la *distance* de quelques pas, il se produit une aura lumineuse *plus large*, mais plus faible que l'aura obtenue en faisant la passe près du sujet. (*Aphorismes*, p. 50). Remarquons encore que jusqu'à ce jour on n'a vu partir les rayons X que de la cathode ; le pôle positif n'a pas fourni d'observations nouvelles au point de vue de l'électricité ; ce même pôle émet d'ailleurs des rayons odiques bleus, qui partent des *bords*, et de même le pôle négatif émet des rayons odiques jaunes, qui partent, comme dans le cas précédent, toujours des bords, jamais des surfaces.

Ces quelques faits une fois bien établis, il devient extrêmement peu vraisemblable qu'il y ait identité ou même parenté entre ces deux formes de l'énergie ; dans tous les cas il est prématuré d'affirmer, pour ne pas dire plus, que les rayons de Rœntgen sont des rayons odiques. Le *Sphinx* de mai 1889 renferme, au sujet des rayons odiques, une indication qui paraît



plus exacte et plus probable : c'est qu'il s'agirait là de vibrations harmoniques supérieures ou inférieures des vibrations électriques, analogues aux harmoniques du son dont l'existence est indubitable et qui sont directement perceptibles par l'oreille, sans cornet acoustique.

Des expériences sur la propagation du son ont été faites vers le milieu de l'année 1895 par MM. J. Violle et Th. Vautier qui ont utilisé à cet effet un tuyau cylindrique de 3 mètres de diamètre et de près de 3 kilomètres de longueur, s'étendant en ligne droite d'Argenteuil à Cormeilles. En lançant une note dans le conduit à Argenteuil, le son s'enfuit vers Cormeilles, s'y réfléchit sur un mur situé à la distance de 3 kilomètres, et l'observateur placé à Argenteuil entend d'abord le son fondamental, puis un certain nombre d'harmoniques qui se succèdent à des intervalles courts, mais distincts, de l'harmonique le plus élevé au plus grave ; après plusieurs réflexions successives, les harmoniques de plus en plus retardés s'éteignent l'un après l'autre, et finalement le son fondamental revient seul pour une raison d'intensité.

La lucidité, le diagnostic des maladies, la vision et l'action à distance, la rétrocognition et la prévision exigent des conditions tout autres. Dans cet ordre de phénomènes, toute idée d'espace et de temps disparaît, et il n'est plus question du principe physique d'après lequel les intensités d'une force varient en raison inverse du carré des distances, ce qui veut dire par exemple que si la distance est de 1 mètre, la force est égale à $\frac{1}{1 \times 1}$, et si distance devient égale à 2 mètres, la force devient $\frac{1}{2 \times 2}$, etc. Or, ce principe qui disparaît ainsi totalement est précisément celui au sujet duquel Kant disait : « L'idée des trois dimensions de l'espace repose précisément sur ce principe de la diminution d'intensité des forces suivant la loi indiquée. Si les forces obéissaient à une autre loi, la conception des dimensions de l'espace changerait et avec elle celle de l'univers. »

Voici donc sur quoi repose la nouvelle hypothèse : les rayons odiques sont identiques avec les rayons X, parce que ceux-ci traversent la matière et l'éclairent en quelque sorte, et ainsi les « clairvoyants » peuvent voir dans et à travers les corps. Semblable idée ne peut avoir son origine que dans une connaissance insuffisante des deux catégories de phénomènes. Le soleil ne possède pas de radiations X bien appréciables, autrement aucune plaque photographique ne garderait sa sensibilité. Mais pendant les orages il arrive souvent que, dans les chambres noires des fabriques de plaques sèches, les plaques de l'approvisionnement deviennent troubles. En second lieu, l'intensité des rayons X diminue très rapidement. En troisième lieu enfin, cette intensité diminue d'autant plus que la matière qu'ils traversent est plus dense. Reichenbach, au contraire, opérait souvent dans une

pièce dont les fenêtres étaient fermées par des volets en *bois*. Dans l'un des volets on encastrait une plaque métallique. Or, le sensitif voit précisément à travers cette plaque de métal, presque opaque pour les rayons X, la soi-disant lumière odique de la lune et de tout le paysage !

Reichenbach dit au § 2251 : « Des plaques de tôle, de cuivre, de zinc furent placées individuellement sur une chaise ordinaire, sans être isolées, et furent reliées à un conducteur qui leur envoyait un courant électrique faible. Elles ne tardèrent pas à répandre des lueurs odiques et devinrent tellement transparentes que les sensitifs purent distinguer tous les objets placés derrière ces plaques. » Puis nous avons à considérer les faits de lucidité : les « clairvoyants » peuvent lire des lettres *pliées* et des livres *fermés* avec autant de facilité qu'on lirait, dans les conditions normales, les mêmes lettres et livres ouverts, et cependant ces livres peuvent être très épais et sur chaque deuxième page les clairvoyants doivent voir le texte dans une disposition symétrique de la normale ; très probablement la théorie des dimensions transcendantales de l'espace joue un rôle ici. Si le magnétiseur tourne le dos au sujet somnambulique, il est évident que l'od n'émane pas de la partie postérieure de la tête, mais du front, puis *subit une déviation en sens contraire* pour atteindre le sujet, quoique plus faiblement. Si la magnétisation est très énergique, le sujet voit des étincelles et des éclairs très brillants (Du Prel : *Les rayons de Rœntgen et l'occultisme*, dans *Die Zukunft*, 1896, n° 20, p. 319, d'après le *Journal du magnétisme*, IX, 59,60). Ce fait présente-t-il une analogie quelconque avec les modes connus de transmission de la force ? ou d'autre part avec la direction de propagation des rayons X ? D'ailleurs, outre les raisons ci-dessus, qui établissent nettement la différence qui existe entre ces deux sortes d'énergie, nous trouvons dans la photographie des preuves positives en faveur de notre thèse. Chez l'homme, c'est le sang et le système nerveux qui sont les principales sources de l'od, le squelette en fournit beaucoup moins. Voici ce que dit Reichenbach :

« Je contractai fortement ma main gauche pour entraver dans la main droite la circulation de retour, de sorte que les veines se gonflèrent de sang. *Le résultat fut que les émanations lumineuses des extrémités des doigts cessèrent immédiatement et que la sensitive, en mettant à l'épreuve les extrémités des doigts de la main droite, ne perçut plus aucun dégagement d'od, de sorte que l'influence odique disparut avec la luminosité des doigts.*

.... « Ce qui est d'ores et déjà irréfutablement établi, *c'est que le sang prend une large part aux émanations odiques du corps humain* ; *en un mot le sang est lumineux et sa lumière est visible pour les personnes d'une sensitivité même médiocre à travers les parois des vaisseaux, des muscles, les aponévroses,*

le tissu cellulaire, le derme et l'épiderme ; en d'autres termes le sang des tissus intimes peut être vu au dehors.» (v. Reichenbach, *Der sensitive Mensch*, II, §§ 1793 et 1794.)

Après avoir consacré vingt-sept paragraphes à la lumière odique du système nerveux, il dit : «... Il en résulte donc que *les nerfs sensibles, même que les nerfs moteurs, et les nerfs de la vie animale aussi bien que ceux de la vie végétative, en un mot tous les nerfs sans exception, sont des sources spontanées d'od lumineux* (Ibid., § 1825)... « Au niveau du *poignet* des sujets, le réseau vasculaire n'était pas moins visible grâce à une véritable concentration de la luminosité. C'est que là se réunissent à la superficie les nerfs médian, cubital, brachial cutané externe, etc. » (Ibid., § 1814.) « Les *malléoles* furent un exemple frappant ; les sensitifs les voyaient nettement lumineuses, à un plus haut degré que le tibia, mais c'était une lueur gris sale, comme sur cet os. » (§ 1796).

Mais revenons aux preuves photographiques. D'après un passage de Reichenbach, les corps capables d'émettre de l'od devraient, pour se laisser traverser par les radiations odiques, être d'abord excités de manière à devenir eux-même très lumineux : cette lumière s'ajouterait, pense-t-on, aux autres rayons, et ainsi on obtiendrait sur la plaque non seulement l'ombre des os, mais une image présentant beaucoup de places sombres, et *surtout des places claires* : les VAISSEAUX et les NERFS.

Lorsque M. Narkievicz Jodko vint montrer à Berlin, vers la mi-février, ses 300 photographies, on ne s'enthousiasma pas comme pour les rayons X, parce que le savant russe déclara immédiatement que les images *très nettes*, qu'il a obtenues exclusivement avec des *organismes sains*, étaient en relation avec la vibration vitale, c'est-à-dire avec une force que la caste scientifique refuse d'accepter. Dès lors son travail devait être passé sous silence et tous les savants, tous les journaux, sont restés muets à la suite de la publication des brefs entrefilets publiés par les gazettes deux jours de suite. Les spirites gardèrent également le silence sur ces expériences intéressantes : ils avaient jeté leur dévolu sur les rayons X : Le docteur C. von Arnhard, de Munich, membre d'honneur correspondant de notre Société, avait depuis longtemps reconnu la portée des essais de M. Narkievicz Jodko et s'y était longuement étendu dans notre bulletin, dès le mois de septembre 1895 (p. 138 et suiv.). Il s'agit là probablement d'images électro-odiques, qu'on peut obtenir dans la chambre noire, en plaçant sur la région qu'on veut photographier, chez une personne, une plaque sensible à la lumière ; on électrise ensuite la personne et on approche l'autre pôle de l'appareil électrique de la plaque de manière à en tirer une petite étincelle.

Nous approchons de la conclusion. M. Tormin, le magnétopathe connu de

Dusseldorf, m'a communiqué deux photographies obtenues avec la lumière odique le soir des 26 et 28 février 1896, dans une triple chambre obscure avec le contrôle d'une plaque sensibilisée témoin déposée au même endroit et qui ne fut pas influencée. On s'est servi de plaques sèches de 13 sur 18 centimètres, de sorte que l'objection du professeur Vogel (*Berl. Tagebl.*, n° 69, 7 févr. 1896), qui affirme que les expériences de Reichenbach n'ont pas réussi quand manquait l'évaporation de la couche humide de collodion, n'a plus de raison d'être. Le professeur Crola, de l'Académie des beaux-arts de Dusseldorf, se chargea du développement des plaques, qui ne reproduisirent que l'action lumineuse des radiations odiques et se trouvèrent colorées en noir, après le développement, aux points influencés. Au-dessus de la plaque, à une certaine distance, on plaçait une lame de tôle dans laquelle on avait découpé une croix dont le vide offrait environ 1 cent. de large; M. Tormin tenait ses doigts au-dessus de la lame, à une distance d'environ 4 centimètres, pendant 30 minutes ; ou bien on mettait l'appareil précédent dans une boîte en bois et on plaçait les doigts des deux mains sur le couvercle de la boîte, qui était haute de 10 à 12 centimètres. Les photographies obtenues dans ces deux cas sont influencées dans toute l'étendue de leur partie moyenne, qui paraît plus claire ; mais on y voit assez nettement apparaître la forme d'une croix due à ce que les bords de la croix découpée dans la tôle fournissaient plus d'od que les autres parties. Les bords de la croix étant plus lumineux que le reste, une illusion d'optique fait se détacher le milieu de cette croix en foncé sur le fond de l'image. (Voy. Tormin, *Magische Strahlen*, publ. à Dusseldorf.) Les résultats obtenus par Tormin ont attiré l'attention des amateurs de photographies et ont été discutés dans les feuilles et les sociétés spéciales. Dans l'image obtenue au moyen des deux mains placées sur le couvercle en bois, l'apparence est nuageuse, peut-être à cause de la présence des deux mains, dont les flammes odiques ne se mélangent pas, comme on le sait, mais se repoussent. Grâce à ces importantes images odiques, la *différence essentielle* qui existe entre le rayon odique et le rayon X se trouve *expérimentalement démontrée*. Les rayons Rœntgen se seraient propagés sans gêne dans le vide laissé par la croix découpée et n'auraient que faiblement traversé la tôle. La croix serait apparue *blanche sur fond noir* et nettement délimitée. Les rayons odiques, en revanche ont traversé la tôle, et l'ont chargée d'od partiellement ; cet od s'est dirigé vers les bords de la croix, d'où il pouvait rayonner plus facilement et avec plus d'intensité. Les radiations des doigts parvenaient ainsi à la plaque photographique par l'intermédiaire de ces mêmes bords. De la sorte l'image odique positive de la croix est d'apparence sombre, en réalité grise, avec une *bordure blanche tournée vers l'intérieur*, puis tout autour de la croix le

fond est *gris* ; seul le pourtour de l'image est noir. — C'est avec surprise que j'ai lu un article, d'ailleurs sérieux, du professeur L. Büchner sur ce sujet. (*Les Rayon de Rœntgen et la théorie de l'od*, dans *Gartenlaube*, 1896, n° 9, p. 141.) Il n'a pas laissé échappé cette occasion de dire leur fait aux spirites, ce qui ne nous étonne nullement. Du moment qu'on a toujours suivi une même orientation jusqu'à un âge très avancé, on ne s'en écarte plus. Quelques points cependant sont erronés dans l'article de M. Büchner. Ainsi il dit: « Malheureusement, malgré tous ses efforts, Reichenbach fut incapable de trouver un odoscope ou un odomètre, au moyen duquel il serait possible de constater physiquement, à tout instant, la présence ou l'absence de l'od — circonstance qui devait de prime abord inspirer de la méfiance contre toute la découverte. » — Mais alors, il faudrait également témoigner de la méfiance à l'égard des secousses électriques produites par les torpilles, parce que du temps de Galien il n'existait pas encore d'électroscope ! Reichenbach se servait de pendules qui présentaient des écarts de 10 millimètres et de plus, lorsque les sensitifs touchaient les conducteurs qui étaient en rapport avec ces pendules, et restaient en mouvement aussi longtemps que persistait la charge odique. Des cartes à jouer, de petits aimants, des cristaux subissaient une rotation en arrière continue sur les doigts des sensitifs réunis ensemble en pointe et dirigés en haut. Des tables qu'on chargeait d'od d'un seul côté au moyen de cordes de chanvre sans tension, s'échappaient par le côté. Ces tables rondes qui recevaient l'od par du fil disposé radialement sur elles se mirent à tourner avec violence, au point d'entraîner les personnes placées autour d'elles. Et tout cela en pleine lumière. Les hommes de science nient les phénomènes physiques du spiritisme au même titre qu'ils niaient jadis la chute des météorites, bien qu'il y eût des quantités de fer météorique dans les vitrines des musées.

Le professeur Büchner a entrepris, vers 1850, des expériences avec le professeur Rapp et le docteur Ranke, à la clinique de Tubingue ; sur un grand nombre de personnes qu'il examina, il en trouva, de son propre aveu, 50 p. 100 douées de sensibilité, dont quelques-unes seulement lui parurent absolument sincères, mais qui en somme confirmèrent les dires de Reichenbach. — Il fallait aller plus loin ; ces tergiversations ne sont que nuisibles aux progrès de la science. D'ailleurs il ne faut pas s'en tenir aux faits élémentaires et courir après les savants et le public pour attirer leur attention sur eux ; on s'expose simplement à recevoir un coup de pied en guise de réponse. Allons de l'avant nous-mêmes, faisons comme M. de Rochas et M. Tormin, qui tous deux exploitent avec succès le champ de la *science non officielle* et font progresser si énergiquement ce qu'on appelle l'occul-

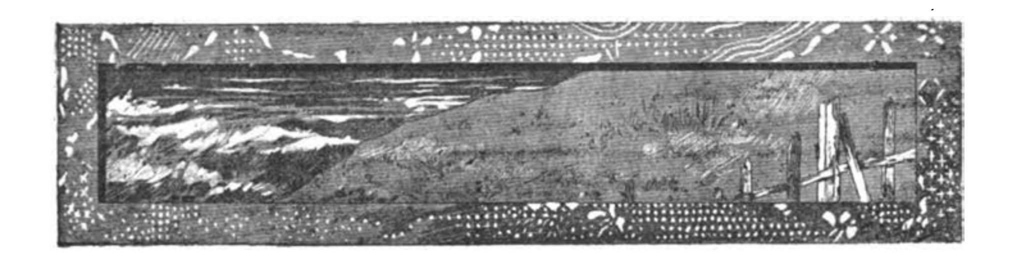
tisme que nous n'avons plus besoin de solliciter la faveur de la caste scientifique.

. Quant aux images électro-odiques telles que celles de M. Jodko, il n'est même pas nécessaire de tirer une étincelle pour obtenir les photographies ; Reichenbach avait déjà constaté qu'un aide chargé d'électricité était devenu plus lumineux de la face, des mains et des pieds (*Der sensit. Mensch*, § 2241.) Ainsi Mlle Z. présente les mains au conducteur : aussitôt les radiations qui émanent *des mains et des pieds* deviennent presque ridiculement grandes (§ 2242). Mais voici deux faits électriquement inexplicables : il s'agit de deux mains réliées à un seul et même fil polaire ; pourquoi dans l'un des cas échangent-elles leurs énergies sous forme de faisceaux rayonnants, et dans l'autre n'émettent-elles qu'une bande lumineuse transversale ? Dans *Zur guten Stunde* (1896, n° 16) sont représenté d'une part en face l'une de l'autre les mains de deux amants ! on constate un écoulement énergique de radiation de l'une à l'autre ; d'autre part les mains de deux personnes qui se détestent : on voit les radiations qui ont l'air de vouloir s'éviter et restent condensées respectivement sur les doigts en formant une sorte de bande transversale ; l'antipathie ne pourrait s'exprimer d'une façon plus remarquable ! Quoi qu'il en soit, les images fournies par M. Tormin nous paraissent seules irréprochables, car elles ont été obtenues sans artifice aucun.

Voici la raison que donne le professeur Büchner pour la non-identité des rayons odiques et des rayons X: « C'est que les rayons de Rœntgen sont un phénomène physique qui se reproduit régulièrement sous des conditions données et peut être observé par chacun, tandis que l'existence des rayons odiques ne repose que sur les impressions subjectives de quelques personnes particulièremedt disposées et sur leurs affirmations .» Mais voilà : l'obscurantiste, qui croit aux esprits et aux fantômes, *se sert de la photographie et montre que ces deux formes d'énergie ont un droit égal à l'existence, qu'elles diffèrent par leur action et en quoi elles diffèrent* !

Dr DANIEL.





ANIMISME OU SPIRITISME (1)

Par le Dr Rich. Wedel (*Die übersinnliche Welt*, mai 1896).

De jour en jour le médiumnisme, jadis si honni et si vilipendé, gagne en considération auprès de savants. En Angleterre, en France, non moins qu'en Italie, il s'est fait des adeptes parmi les hommes les plus distingués et les plus savants, des adeptes qui n'hésitent pas à affirmer la réalité des phénomèmes les plus singuliers. Ce n'est que dans notre chère patrie, l'Allemagne, et dans sa voisine et alliée par le sang, l'Autriche, qu'il n'a pas encore conquis « droit de salon » auprès des adhérents de la science « exacte ». Des hommes comme Zöllner, dont les travaux jouissent d'ailleurs d'une notoriété incontestable dans d'autres branches, sont traités de fous pour s'être intéressés à une question que le monde savant a mise en interdit. On se demande en vain pourquoi la science reste subitement en arrêt juste devant un problème qui intéresse le physicien et le médecin au même degré que le philosophe. On voit là une fois de plus combien peu a profité à messieurs les professeurs l'exemple célèbre de Galilée. Les coryphées de la science, à cette époque, méconnaissant les travaux de leur illustre contemporain, parce que sa doctrine leur semblait en contradiction avec la vérité officielle, refusaient même de tenter un contrôle ; de même, de nos jours, beaucoup parmi les coryphées actuels de la science

(1) A l'occasion d'une correspondance avec des partisans et des adversaires de l'occultisme, j'ai dû étudier de plus près diverses questions qui s'y rapportent, et je suis à même aujourd'hui de donner une vue d'ensemble sur l'état de notre science. Ceux qui me trouveront trop sceptiques vis-à-vis de l'hypothèse spirite devront songer que c'est là un scepticisme qui ne pourra être que profitable à la cause. En m'efforçant de me préserver et de préserver les autres chercheurs de conclusions trop hâtives, je crois rendre un grand service à la science, à cette science que j'aime à un tel point que j'en ai fait le but de toute mon existence ; ce n'est qu'en la portant à son plus haut degré de perfection que nous réussirons à vaincre le préjugé, profondément enraciné dans les esprits, qui s'oppose encore à ses progrès. Si au contraire nous méconnaissons les difficultés de la tâche et faisons preuve de légèreté, nous serons taxés, par l'opinion publique, comme une horde d'ignorants dont la bêtise égale la crédulité ; et notre mouvement, loin de déterminer la victoire sur le matérialisme, ne sera qu'un coup d'épée dans l'eau.



croiraient perdre de leur dignité s'ils acceptaient d'assister à une réunion spirite. Un jour, peut-être, l'histoire les mettra-t-elle dans le même sac avec les adversaires de l'homme qui a dit : « *E pur si muove* ! » Il faut dire cependant, pour leur justification, que jusqu'à présent aucun Galilée ne leur a encore adressé une invitation de ce genre, mais en général des personnes qui sont encore plus entêtées dans la croyance qu'elles se sont faite que nos savants, en d'autres termes la petite église des spirites qui ont fait de la question un véritable article de foi, les spirites sont intimement convaincus que tous les phénomènes qui se produisent dans les séances médiumniques émanent des esprits des défunts. Or que présente-t-on aux savants, à des chercheurs sérieux et estimables ? Une doctrine qui pendant deux cents ans a été considérée comme une superstition grossière et absurde. Quoi d'étonnant qu'ils ne la goûtent pas ? Et cependant je serais le dernier à leur faire grâce, même d'un iota, s'il s'agissait de faits absolument indiscutables.

Mais est-ce là le cas ? Sommes-nous réellement en droit d'attribuer tous les curieux phénomènes médiumniques à l'action d'hommes désincarnés ? Dans l'état actuel de *notre* science, nous ne le pouvons qu'à la condition que l'action de notre propre moi transcendantal soit entièrement exclue. Il est vrai que de prime abord la chose paraît bien être telle ; il ne faut donc pas s'étonner que des personnes, qui n'ont ni le temps ni l'éducation nécessaires pour étudier les sciences connexes, des personnes pour lesquelles l'âme et la conscience journalière extérieure sont une seule et même chose, trouvent absurde qu'elles doivent être elles-mêmes la cause des phénomènes. Pour acquérir une certitude à cet égard, nous sommes contraints de soumettre à un examen rigoureux tous les phénomènes pour voir si dans les domaines voisins n'existent pas des analogues qu'on puisse attribuer sans arrière-pensée à notre propre être psychique.

Mais, nous objecte-t-on souvent : L'intelligence qui se manifeste dans les séances exprime des idées toutes différentes de celles des assistants ou, s'il s'agit d'écriture automatique, du médium écrivain. Or nos rêves quotidiens nous apprennent déjà que le moi se dédouble très facilement. Que de fois nous agissons contre notre propre volonté, comme si nous y étions poussés par des personnes étrangères; que de fois nous subissons même une violence, et cependant la cause de notre conduite n'existe que dans notre propre esprit ! Il nous faudra ou bien admettre qu'ici aussi des esprits sont en jeu, ou bien reconnaître que ces sortes de dédoublement « dramatique » sont un fait réel. La solution de la question devient évidente dans l'immense majorité des cas, dès qu'on se reporte aux faits de somnambulisme. Car on sait, par l'expérience journalière, que l'individu plongé dans le *sommeil*

somnambulique prend des résolutions qui sont en opposition avec ses tendances et ses idées *à l'état de veille*. Donc on voit nettement ici que notre esprit dépasse le domaine de la conscience extérieure. Lorsque le sommeil est profond, il est hors de doute que semblables résolutions et déterminations ne peuvent émaner que dè nous-mêmes, et non d'un autre individu, car dans l'état somnambulique nous avons conscience de notre identité. Seulement le somnambule, dans les degrés inférieurs de l'hypnose, ne se possède pas clairement, et chez lui s'opère alors le dédoublement « dramatique » — et le guide spirituel est créé,

Le même somnambulisme, ainsi que la double vue et les faits de télépathie qui se produisent à l'état de veille, démontrent de nouveau la possibilité pour nous de percevoir sans le secours des sens de notre vie ordinaire, et cette faculté de perception n'est liée ni à l'espace ni au temps. Si donc, dans une séance médiumnique, un « esprit » dévoile un fait passé, inconnu, des assistants, ou un événement qui se passe actuellement à une grande distance, ou enfin l'avenir. on peut tout attribuer à du somnambulisme larvé d'ordre inférieur, dans lequel les facultés animiques ordinairement latentes entrent en activité, somnambulisme associé d'ailleurs au dédoublement « dramatique ». Il s'agit ici bien entendu de faits dévoilés par un médium qui écrit ou qui parle. Que ces faits aient une importance supérieure pour le médium ou les assistants, ou qu'ils n'en aient pas, peu importe; car tout d'abord nous ne savons pas de quelle importance ils sont pour notre moi plus élargi, celui qui dépasse la conscience ordinaire, et d'autre part ce sont peut être précisément les seuls qui aient été juste accessibles à la faculté de « clairvoyance ». Ce serait à peu près le cas d'un voyageur placé sur le sommet d'une haute montagne et explorant des yeux un paysage en partie couvert de nuages. Il aperçoit une maison ou quelque objet remarquable à travers une déchirure de nuages et transmet à ses compagnons, restés plus bas dans le brouillard, ce qu'il a vu, sans s'inquiéter si la chose a quelque importance sentimentale pour lui ou pour l'un des assistants.

D'après ce qui précède il semble donc évident que l'on ne peut, *d'après le contenu d'une communication médiumnique*, conclure à l'intervention d'hommes désincarnés.

Restent les phénomènes physiques. Peut-on trouver leurs analogues dans des domaines voisins? Tout d'abord, que leur origine soit animique ou spiritique, une chose reste hors de conteste, c'est qu'ils démontrent la suprématie de l'esprit sur le corps. En d'autres termes : l'âme n'est pas seulement, en nous, ce qui pense, mais ce qui organise. Du moment qu'elle a réussi à produire la matérialisation de longue haleine qui précède la nais-

sance, pourquoi ne réussirait-elle pas de nouveau à produire une matérialisation temporaire, le corps ordinaire étant momentanément abandonné et fournissant même des éléments pour la formation d'un corps temporaire. (Voyez à cet égard les écrits de Du Prel.) Théoriquement rien ne s'y oppose. On a même prouvé que l'âme du vivant peut agir à distance et y exercer ses facultés organisatrices. Je n'ai pas en vue ici les saints de l'Himalaya, les fameux Mahatmas, à la fois si célébrés et si décriés, mais des faits scientifiquement démontrés. Les apparitions de vivants, les doubles, dont l'existence est prouvée dans le remarquable ouvrage sur les *Phantasms of the living*, (Hallucinations télépathiques), ne sont autre chose que des manifestations physiques ou des matérialisations de vivants, en tant qu'il s'agit ici de fantômes réels et non de visions psychiques. Même Florence Marryat, la pure spirite, rapporte un cas de ce genre dans son livre : « There is no death » ; il concerne l'apparition qu'elle eut de sa fille alors vivante.

Il est certain qu'entre vivants s'observe aussi la télépathie psychique, qui peut se traduire par la fameuse « écriture spiritique » ; c'est Stead qui en témoigne, et cependant il est grand partisan de l'hypothèse spirite, comme le prouvent ses rapports avec « Julia ». Dans ce cas, il paraît indispensable que l'agent dorme. La faculté idéoplastique de l'esprit peut aller si loin que le fantôme ressemble exactement au personnage idéal d'un tableau, personnage auquel le médium s'intéresse beaucoup à l'état de veille; divers récits de matérialisation en témoignent.

D'ailleurs les images de la pensée vont se reproduire directement sur la plaque photographique, sans exposition. De sorte que même la ressemblance la plus frappante d'une photographie spirite avec un être désincarné ne prouve pas qu'il y a eu matérialisation de celui-ci. Puis dans nombre de cas, l'expérience ne réussit que si le médium a vu préalablement un portrait du défunt. Le sceptique mal informé criera aussitôt à la supercherie, alors que le médium affirme que des moyens de ce genre sont nécessaires pour le mettre en rapport d'harmonie avec l'esprit. Peut-être aucune des deux hypothèses n'est-elle exacte, et n'est-ce qu'un moyen nécessaire pour mettre en activité la faculté organisatrice, de même qu'une boucle de cheveux, par exemple, en mettant les somnambules en rapport à distance avec des malades, met en jeu leur faculté de clairvoyance. Même dans le cas où le médium produirait, sans aucun secours de ce genre, une apparition inconnue des assistants, mais qui serait ensuite identifiée avec une personne défunte, on pourrait encore avoir recours à la clairvoyance accidentelle, quoique je reconnaisse qu'ici l'explication spirite est de beaucoup la plus simple.

Il n'entre pas dans notre pensée d'exclure quand même toute intervention



d'autres intelligences. Les deux possibilités peuvent coexister ; d'ailleurs on ne comprendrait pas pourquoi un sujet transcendantal, après avoir définitivement abandonné son enveloppe matérielle grossière ne pourrait plus opérer ce qu'il opérait lorsqu'il vivait au milieu de nous ; je ne suis donc pas d'avis de rejeter totalement l'hypothèse des esprits, n'éprouvant pas de préférence pour une théorie quelconque. Je suis même porté à écarter l'animisme dans certains cas qui me sont personnels ou qui sont arrivés à ma connaissance. Mais je me garderai bien de dire *qu'il ne faut jamais y avoir recours ici*. Ce qui est prouvé aujourd'hui, c'est que l'hypothèse spirite n'est pas *la seule* admissible, et il serait certainement prématuré de bâtir un système sur elle.

En admettant même que ce soit bien une intelligence supraterrestre qui agisse, il faut encore apporter la preuve d'identité. L'être agissant est-il bien celui qu'il dit ? Nous ne savons que peu ou prou des conditions d'existence dans l'autre monde. Si un habitant de l'au-delà veut nous mystifier, il lui est probablement plus facile de le faire qu'à un incarné, c'est ce qu'il ne faut pas perdre de vue. La chose se complique davantage encore si l'on admet, avec le regretté Kiesewetter, qu'il peut exister une série d'êtres qui n'ont peut-être jamais passé par l'existence humaine. Quiconque ne fait pas abstraction de cette hypothèse, restera plus ou moins froid et sur la réserve même vis-à-vis de l'être matérialisé dont la ressemblance avec un défunt chéri serait frappante ; mais est-il possible de transporter nos conditions d'existence humaine dans le monde suprasensible ? car ce n'est qu'en admettant semblable hypothèse comme bien fondée qu'on arrive à la croyance que l'erreur n'est pas possible.

Une autre réflexion devrait encore engager le spirite le plus convaincu à ne pas donner une trop grande extension à son culte des aïeux. Dans toutes les manifestations le médium joue un rôle psychique et physique, autrement il ne serait pas nécessaire. Dès lors, il est extrêmement peu vraisemblable que, même dans les cas les plus favorables, nous ayons devant nous réellement l'un de nos chers morts. D'ailleurs ce genre de communication est-il réellement réjouissant pour nous ? A chacun selon son goût. Quant à moi, j'aime mieux renoncer à communiquer avec les êtres qui me sont chers que d'en supporter l'obscurcissement et la déformation à travers l'individualité d'un médium. Mais que reste-t-il alors de tout ce qu'on peut attribuer sûrement aux « chers esprits » ?

Les spirites ne devraient pas, selon l'expression de H. von Kleist, vouloir « jeter dix-neuf avec trois dés » ; ils devraient commencer par se cententer de ce que le phénomène peut réellement nous donner, à savoir la preuve que le corps est un produit de l'esprit, qu'en nous, par conséquent, vit quel-

que chose que la mort du corps matériel ne pourra atteindre ; ils devraient se borner à former des médiums et à examiner tout le plus scientifiquement possible, et en raison même de l'amour qu'ils portent à leurs défunts et l'assurance qu'ils ont de les revoir quelque jour, après leur propre mort renoncer à ces communications médiumniques, illusoires et souvent peu édifiantes. Même dans les cas les plus convaincants, on ne peut guère atteindre qu'à une probabilité en faveur de l'une ou de l'autre hypothèse : animisme ou spiritisme. Réussirait-on par la suite à obtenir des preuves certaines ? Que répondre ? Quoi qu'il en soit, nous ne répondrons pas par l'*ignorabimus* d'un des célébrités du jour, mais par un modeste *ignoramus*.

Réflexions du traducteur. Nous avons cru devoir soumettre aux lecteurs de la *Revue*, l'intéressant article de M. Wedel, dans la pensée que sa lecture ne pourra que leur rendre service, en accroissant leur circonspection dans l'appréciation des phénomènes médiumniques. Il est certain que dans la pratique du spiritisme on a une tendance à vouloir tout expliquer par l'action des esprits. Dans son magnifique volume : « Animisme et Spiritisme », M. Aksakof a déjà cherché à faire la part des faits qui rentrent dans l'une ou l'autre des deux catégories ; son livre est à cet égard le meilleur guide qu'on puisse trouver. Certainement M. Wedel, pour allécher les savants, fait la partie trop belle à l'animisme ; mais il aura bien de la peine à faire croire à ceux qui pleurent leurs chers défunts que toutes les manifestations qu'ils reçoivent d'eux par les médiums sont attribuables à l'action insconsciente ou somnambulique de ceux-ci. Dans une foule de cas le contenu intellectuel des communications, les preuves d'identité fournies sont de telle nature qu'aucun doute ne peut subsister qu'elles émanent réellement des désincarnés. Sans doute, dans d'autres cas, les communications manquent de netteté ou portent l'empreinte d'esprits farceurs. Mais ce n'est pas la règle : puis il y a médium et médium ; d'ailleurs nous ne pouvons contrôler toutes les influences qui agissent sur les médiums. Mais ce que nous nous refusons énergiquement à croire, c'est qu'il y ait autour de nous une foule d'êtres de nature supérieure ou inférieure, n'ayant jamais passé par une existence humaine, qui se seraient conjurés pour tromper l'humanité entière, et dans la meilleure alternative supposable, auraient pris pour tâche de la conduire à la vérité par le chemin de l'erreur.

Dans le *Moniteur spirite et magnétique* du 15 mai, M. P.-F. traite précisément cette question et nous ne pouvons faire mieux que de lui emprunter quelques citations : « Pour pouvoir juger d'une façon juste et exacte les différents phénomènes qui se produisent dans le spiritisme, il nous faudrait connaître à fond l'âme humaine, et ce dont elle est capable. Un Esprit me disait un jour que, s'il était possible de tracer une ligne exacte entre l'action

psychique et l'action des esprits, on serait à même de produire par la seule force psychique une foule de choses plus extraordinaires que toutes les manifestations obtenues jusqu'ici. La plupart des spirites veulent attribuer aux esprits tous les phénomènes obtenus dans les groupes..... Ce sont les forces psychiques qui, dans des circonstances données, sont les seuls facteurs des phénomènes. Un sujet, par exemple, en état de somnambulisme ou de trance peut se mettre en contact avec le monde spirituel. Son esprit se dégage momentanément de son corps matériel, vogue dans l'espace, observe tout ce qui se passe sous ses yeux spirituels et décrit ensuite ce qu'il a vu, sans que cela provienne des esprits. D'autres fois le médium en trance raconte, comme venant des esprits, ce qu'il a probablement lu ou appris dans son état normal..... L'âme humaine est à même d'agir elle-même sur quelqu'un d'autre et d'y provoquer une même suite d'idées : elle possède une force colossale qui s'exerce dans toutes les directions. Or, la difficulté de juger des manifestations spirituelles consiste à séparer précisément ce qui est le produit de l'âme humaine de ce qui est réellement d'origine spirituelle. Commeut résondre cette difficulté? Par l'étude et l'observation. Le spiritisme à tant de milliers de preuves, obtenues par de vrais médiums, et n'a pas besoin de tenir compte de ce qui est douteux. » Nous n'avons rien à ajouter à ces considérations, — et avec toutes les réserves que nous avons faites, — et en tenant d'ailleurs compte des expériences de M. de Rochas sur l'extériorisation de la sensibilité et de la motricité, qui sont plutôt en faveur de l'animisme — il reste certainement un grand nombre de faits qui ressortissent du spiritisme pur.

Dr Daniel.





QUELQUES CONSIDÉRATIONS RELATIVES A LA SURVIVANCE

Un ami nous adresse la thèse qui porte ce nom, soutenue à la Faculté de théologie officielle de Genève, par *M. Marc Ponson*, candidat en théologie.

« C'est un signe des temps, dit M. D. Metzger, que malgré toutes les mauvaises volontés, la théologie peu à peu se trouve entraînée vers le spiritisme. »

Voici l'analyse de la thèse soutenue par M. Marc Ponson :

Tous les peuples ont une religion selon le témoignage des historiens qui ont étudié le caractère religieux des peuples les plus anciens ; ils constatent que la croyance à la survie existe chez tous les peuples. L'histoire en main, nous déclarons que la foi en l'immortalité semble appartenir à tous les temps, sans être cependant universelle en aucun temps. Les Israélites, de par l'Écclésiaste, et les Saducéens s'adressant à Jésus quant à la résurrection, ont prouvé que l'individualité humaine s'anéantissait ; cet état d'âme est celui des bouddhistes actuels. Les chrétiens, en général, se préoccupant peu d'un avenir problématique, ridiculisent cette croyance par esprit de critique et ne sont pourtant pas parvenus à détruire *l'idée de la survie* dans l'âme humaine qui n'a rien cédé sur ce sujet capital. On la rejette par forfanterie mais elle reste ancrée solidement malgré les sarcasmes et l'esprit de critique.

Impartialement, ayons un doute respectueux, soit pour la négation, soit pour l'affirmation en fait d'immortalité ; ayons-en le sentiment qui n'est pas une notion réfléchie, mais qui peut venir de nos conducteurs spirituels, de nos parents, par héritage naturel et comme une aspiration, ou comme un intérêt de conservation. L'homme a soif de vie, et il proteste contre la mort, peut-être par égoïsme et pour jouer un rôle ici-bas.

L'inégalité humaine est-elle selon la justice divine ? que de miséreux honnêtes et bons et intelligents ! que de riches abatardis, sans cœur et sans entrailles ! et les absurdes !

Comment concilier toutes les misères personnelles ou sociales avec la justice de Dieu, si le Grand Maître ne remet la gloire et le royaume des cieux

entre les mains des plus dignes, et en fait l'apanage des plus puissants?

Sollogistiquement, et comme conclusion, l'au-delà s'impose comme croyance et par esprit de justice ; il est l'objectif et l'idéal à poursuivre.

La survivance de l'homme fut proclamée énergiquement par le Christ, elle est la base fondamentale de la *Bonne nouvelle*; ce témoignage est de première importance. De même l'autorité des écrivains du Nouveau Testament, celle des Socrate, des Platon, des Cicéron et la légion des grands penseurs modernes. Le lendemain de la vie, sa certitude, forme la base de leurs chefs-d'œuvres immortels. Copernic, Kepler, Laplace, Newton, Pascal, Ch. Bonnet, Albert de Haller, admettent ce fait primodial, la survivance; c'est le consensus des intelligences d'élite.

Viser à découvrir l'inconnu, c'est le rôle de la science ; elle dira, un jour, que le néant n'est pas la fin de tout, après avoir enseigné le néantisme. Le vol. Les hallucinations télépathiques, de Ch. Richet, le même sujet traité par Coste, et bien d'autres, prouvent que les investigateurs sérieux veulent élucider cette question délicate à l'aide de la psychologie physiologique.

Il est des limites spirituelles et intellectuelles que nous ne franchirons jamais, dit-on ; cependant la science travaille, pour pénétrer les secrets intimes de tout ce qui est ; y arrivera-telle?

L'auteur, ici, cite une lettre du *père Loyson*, dans laquelle ce théologien, tout en déclarant que la certitude de la vie à venir est absolue, avoue que ses conditions sont cachées dans un mystère impénétrable ; on verra Dieu face à face, on s'abîmera en lui, mais la personnalité humaine ne périra pas, car, pour aimer, il faut être deux. En un mot, le père Loyson reconnaît l'éternelle persistance de la personnalité humaine, et l'éventualité de mondes transitoire au delà du monde actuel. Que sera cette nouvelle vie, dit M. Marc Ponson? De tout temps l'humanité a voulu répondre à cette question et la théologie chrétienne s'en est tenue aux trois mystères suivants : le *traditionalisme*, le *conditionalisme*, l'*universalisme*.

Le dogme sur lequel l'Aigle de Meaux s'est appuyé (Bossuet) et l'Église aussi, ne semble plus qu'une menace émoussée; là, Satan est plus que Dieu le maître du monde, car il attire en enfer l'immense majorité des vivants, conception ridicule contre laquelle proteste la raison et s'insurge la conscience, car elle rabaisse Dieu. C'est un monstrueux et grossier antrhopomorphisme que le protestantisme doit reléguer aux dogmes surannés. M. le Pasteur Courvoisier, néanmoins, a écrit : « Le temps de grâce est pour tous les hommes, celui de leur séjour sur la terre. Le chrétien auquel le pur évangile a été annoncé clairement doit quitter ce monde avec une foi humble et un sincère repentir de ses fautes, sans quoi *il est éternellement*

perdu. » C'est là l'enfer, l'Adès grec que les théologiens ne décrivent pas minutieusement.

La mort est une *loi de la nature*; est-elle un mal, est elle un bien? elle est une institution divine, un affranchissement, moins un châtiment qu'un bienfait. Il ne faut pas représenter la mort comme un châtiment terrible, mais la réconcilier avec l'existence humaine, en la présentant comme un moyen supérieur, qui aide les âmes à gravir les échelons de leurs épreuves et à mériter l'ascension vers de nouvelles destinées.

Le conditionalisme fut proposé par des esprits distingués qui eurent ce but louable de débarrasser à jamais la théologie actuelle du vieux joug révoltant des peines éternelles. Ces esprits se sont rencontrés sur le terrain de la théologie, de la foi et des recherches indépendantes de la science, tel M. Armand Sabatier, doyen de la Faculté des sciences de Montpellier.

M. Charles Byse a dit: « L'immortalité facultative, qui s'appuie sur la Bible, sur l'histoire et sur une saine philosophie, a encore pour elle les analogies da la nature; » et cette formule M. Marc Ponson ne l'accepte pas; il la conteste, car le conditionalisme n'est pas en harmonie avec les analogies naturelles; faisant appel au sentiment proprement dit, et à la solidarité qui dans le plan de Dieu doit unir tous les hommes, l'auteur ne souhaite point de jouir du bonheur promis dans l'au-delà, si ceux qu'il aime en peuvent être exclus. Il veut le salut de tous les hommes, sans exception.

L'*Eschatologie universaliste* satisfait mieux sa foi, son cœur, sa raison et sa conscience. Il est avec Origène, le père de toute la théologie chrétienne, qui préconise le salut universel, comme aux temps modernes l'ont fait Delormel, Young, Ch. Bonnet, Lessing, Ballanche, Constant Savy, Jean Raynaud, Henri Martin, C. Flammarion, Léon Denis si logique et si original comme universaliste, dans son beau livre *Après la mort.*

Léon Denis a voulu concilier l'Origénisme avec le Spiritisme.

Oui, le Dieu de Jésus et de notre conscience, dit l'auteur, est bien le Père dont la puissance agit de toute éternité, dont la miséricorde ineffable dure autant que l'éternité. L'homme, dans son libre arbitre, ne peut influencer la nature de l'Etre supérieur en quoi que ce soit. « Il n'y a pas un seul damné dans le sens propre du mot; s'il y en avait un seul, il faudrait dire que Dieu est criminel envers lui, car il n'aurait pas dû le créer. ».

Le *libre arbitre* est la condition *sine qua non* de la responsabilité; l'attribut *justice* est aussi absolu dans l'esprit créateur que l'attribut *sagesse*, ou l'attribut *bonté.*

L'auteur préconise la *Pluralité des existences*, doctrine aussi ancienne que l'humanité, a dit Lessing; il respecte *la personnalité*, car elle progresse en une infinité de vie évolutives; l'âme, à chaque existence nouvelle acquiert

mieux une partie de la science universelle ; elle a en elle tous les devenir, et les vies en épreuves terrestres sont le marchepied de la vie infinie et supérieure. Par cela même, toutes les inégalités humaines s'expliquent rationnellement.

André Pezzani. dans son œuvre, *La Pluralité des existences de l'âme*, traite historiquement de la pluralité des mondes, en ne contredisant jamais les découvertes de la science ; c'est ce qu'a affirmé Camille Flammarion.

M. Marc Ponson pense, comme Luther, *que le petit chien doit se réjouir, car, un jour, il aura aussi une petite queue d'or* ; il croit à la survivance de nos frères cadets, comme Mme Agénor de Gasparin, comme Leibnitz, comme Dupont de Nemours dans sa *Philosophie de l'Univers*, et Charles Bonnet dans sa *Palingénésie philosophique*, où il écrit : « Tous ces êtres, gradués et nuancés à l'infini, ne composent qu'une même échelle, dont les degrés expriment ceux de la perfection intellectuelle que renferme l'univers. »

Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse telle est la loi. Cette inscription gravée sur le tombeau d'Allan-Kardec, au cimetière parisien du Père-Lachaise, M. Marc Ponson la fait sienne ; il considère le fondateur de la doctrine spirite comme un maître dont il adopte bon nombre de conclusions, entre autres : La pluralité des existences et des mondes, basée sur l'expérience et le fait brutal, ce qui donne le caractère de la certitude et de la précision aux recherches d'Allan-Kardec; c'est là une universelle synthèse que les esprits attentifs doivent étudier « sous ses faces cosmologique, théologique, sociale, etc., car la face eschatologique n'est qu'une partie du vaste ensemble ».

Pour le candidat en théologie, la question spirite est à l'ordre du jour, dans les milieux religieux et dans les milieux scientifiques. A l'exemple du philosophe grec, Allan-Kardec distingue le corps de l'âme et de l'esprit, une trichotomie de la personne humaine ; en s'incarnant, l'esprit est limité par un corps fluidique, *le périsprit*, prototype du corps matériel visible ; le périsprit est formé de matière quintessenciée, un quatrième état, peut-être celui de la matière radiante du célèbre physicien anglais William Crookes. En tout cas, cette notion est conforme aux assertions des défenseurs de la doctrine pluralitaire, elle contribuera à la solution de questions multiples pendantes dans le domaine du magnétisme, de l'hypnotisme et de sujets connexes. La doctrine spirite enseigne, expérimentalement, la *possibilité des rapports entre les vivants et les morts*. Autant il est antiscientifique d'accepter tout *a priori*, autant il y aurait imprudence à tout nier. Il faut examiner avec soin et de toutes choses prendre ce qui est bon.

Le monde savant, très perplexe au sujet des phénomènes spirites, a dû



s'en occuper, vaincu par le fait évident ; il livre difficilement les résultats obtenus, et ne craignant plus le bras séculier, il tremble devant le jugement du monde positiviste et néantiste. Cependant il faut de la franchise pour éclairer le monde, et plusieurs savants éclairés affirment la réalité du phénomène spirite, sans conclure encore à la survie de l'être ; mais on étudie scientifiquement ce que c'est que le lendemain de la mort. Les lumières nous manquent encore pour accepter intégralement une série de phénomènes relatés dans bien des journaux et des revues importantes.

Néanmoins on ne peut, malgré le caractère insolite du phénomène, le nier *a priori*, comme jadis, car il agrandit le domaine des études par des investigations suivies. La théologie n'a pas le droit d'en préjuger, ni de nier ce phénomène ; elle doit l'enrégistrer et s'en servir pour le contrôle de ce qui est admis comme vrai. En s'unissant à la science indépendante elle aura ce résultat : plus de vérité religieuse dans son essence, surtout si la science reconnaît que le phénomène spirite est dû à l'activité d'intelligences désincarnées, dont l'action volontaire échappe au contrôle de nos sens. Nous démontrer que l'esprit survit à la matière, et même, que cet esprit peut vivre dans un corps, ne peut compromettre nos opinions spiritualistes.

Sourions aux terreurs de certains chrétiens, et suspectons la solidité de leur foi si elle est ébranlée par de telles éventualités ; laisssons les anathèmes aux matérialistes néantistes qui ont à leurs écoles appris à nier l'existence éternelle et rationnelle de l'esprit.

Rendre hommage à la vérité et en témoigner après examen, c'est imiter celui qui est venu jadis l'affirmer, il y a dix-huit siècles. La vérité qui vient de Dieu nous affranchira, comme le dit l'Ecriture ; nul n'est qualifié pour nous interdire d'en connaître.

« Nous réclamons la vérité pour être libre, la liberté pour être vrai. »

P.-G. Leymarie.

INAUGURATION DU PARADIS-HOTEL

(Tiré du *Lyon républicain.*)

Dans ses chroniques littéraires, un distingué collaborateur du *Lyon Républicain* a maintes fois patronné l'heureuse idée de mettre à profit les richesses naturelles de nos beaux sites et d'installer sur nos sommets alpestres ou dans nos vallées ces petits hôtels confortables et de prix modique, ces pensions de famille que l'on rencontre dans le moindre village suisse où il y a une cascade, un point de vue, de beaux arbres et des sources limpides.

En un mot, offrir un asile aux familles modestes qui ne peuvent rechercher, à prix d'or, le repos, la santé et l'air pur.

Cette propagande pour les villégiatures françaises a déjà porté ses fruits et M. Coste-Labaume, promoteur moral du Paradis-Hôtel, peut être fier du résultat, car au but philanthropique vient s'adjoindre une œuvre charitable due à une âme noble et généreuse. Nous allons soumettre aux lecteurs cette entreprise idéale :

Il existe dans notre beau pays de Savoie, à quelques kilomètres d'Annecy, une pittoresque et délicieuse vallée, désignée vallée de Dingy-Saint-Clair. Elle présente un tableau saisissant, un défilé superbe traversé par une route carrossable qui serpente au-dessus du lit encaissé du Fier. A l'extrémité, on voit surgir entre les sombres parois de deux montagnes la gigantesque pyramide lumineuse des dents de Lanon, couronnée d'un diadème de rochers, les pieds sur un tapis de prairies.

Au sortir de cette vallée, on contourne le pont de Dingy et au delà de ce pont on remarque une voie romaine avec cette inscription latine taillée dans le roc vif : *L. Tincius Paculus per vium fecit.* C'est dans le voisinage que Jean-Jacques Rousseau descendit dans un torrent pour venir au secours de deux nobles demoiselles dont les montures rétives refusaient d'avancer. Ayant vaincu leur résistance, il fut invité par ces demoiselles à monter en croupe derrière l'une d'elles. Ce qui l'empêcha probablement de voir le paysage et de s'en souvenir.

Du pont de Dingy-Saint-Clair, en vingt minutes, on arrive dans la belle commune de ce nom qui compte 864 habitants. Elle se trouve à une altitude de 598 mètres, entre le Parmelan et le mont Lachat, sur la rive droite du Fier, près de son confluent avec le Molèze.

A 150 mètres de l'église, sur la route de Dingy à la Balme-de-Thuy, et dans une admirable situation, se trouve la coquette et gracieuse habitation qui porte fièrement le nom de *Paradis-Hôtel.*

Cette demeure hospitalière a été érigée, avec le concours de collaborateurs désintéressés et dévoués, par une âme généreuse, bienfaitrice estimée, dont la modestie n'a d'égale que la courtoisie. Elle est Théosophe.

M. Ziégler de Loës, architecte amateur, venu de Nice pour diriger les travaux ; M. Mangé, architecte d'Annecy, qui s'est occupé de l'importante question des eaux ; M. Tresseire, directeur de la maison des Deux-Passages à Lyon ; M. Ferdinand Girardon, de Lyon, qui a travaillé avec habileté à l'installation générale, ont, avec le bienveillant appui de la presse de Nice, de Lyon et d'Annecy, contribué gracieusement à l'œuvre toute philanthropique.

Paradis-Hôtel, tout blanc et rose à l'intérieur, est un vrai bijou de simpli-

cité et de bon goût. De la terrasse comme des fenêtres on jouit d'un panorama merveilleux : Là, le Parmelan, ici le col de la Blonnière, là-bas, les dents de Lanfon, les cols d'Entrevernes, du Charbon, du Trélod, à droite et à gauche, des sapins et des prairies, des collines verdoyantes, etc. Les chambres à coucher sont coquettes, spacieuses et bien situées. On y reçoit la plus confortable et la plus gracieuse hospitalité moyennant *cinq francs* par jour tout compris, et sur cette modique somme, le gérant, M. Quiétant, est tenu de prélever cinquante centimes par voyageur et par jour au bénéfice du bureau de bienfaisance de Dingy-Saint-Clair.

C'est dimanche 19 de ce mois qu'a été inauguré Paradis-Hôtel. Une fête intime a été organisée à cette occasion par la municipalité de Dingy-St-Clair, sur l'initiative de la spiritualiste Mme Gacon, fondatrice et directrice de l'œuvre.

Actuellement, le but est atteint ; Mme Gacon, secrétaire de l'association des Dames françaises de la Croix-Rouge, comité de Nice, a réalisé un double problème ; elle a droit à une double reconnaissance ; Paradis-Hôtel procurera au touriste une agréable station estivale et soulagera des infortunes. Bientôt, la belle vallée de Dingy sera desservie par un tramway électrique, et cette facilité de communication, depuis longtemps attendue, amènera la vie et le bien-être au milieu de populations quelque peu déshéritées, malgré l'intervention active d'une bienfaitrice se réfugiant aujourd'hui encore, par une réelle modestie, derrière un incognito voulu.

NOUVELLE PRIÈRE ÉVOCATRICE

Le siècle athée et matérialiste va finir.

Il importe de multiplier les phénomènes tant matériels qu'intellectuels, afin de prouver l'existence des âmes qui remplissent l'au-delà invisible et de confondre par des faits l'outrecuidance des propagateurs du néant.

Il importe de réveiller la foi dans les âmes malades du doute débilitant et meurtrier.

Il est temps de tenter de régénérer ce monde où la tyrannie de l'or et l'idolâtrie de la matière ont usurpé l'empire de la vertu et le prestige de l'esprit.

Elevons nos âmes vers le grand mystère qui se découvre enfin pour tous, après avoir été l'apanage secret des initiés de l'Egypte antique et des prêtres d'Eleusis.



Dégageons nos âmes des sens et cherchons à nous rapprocher des puissances invisibles.

A défaut de la mystique communion des saints et purs esprits qui n'est donnée qu'à l'élite de la vertu, ayons du moins le concours bienveillant des puissances supérieures qui régissent l'univers, la communication humaine avec les êtres que nous avons connus, aimés et perdus.

Evoquons nos morts dans un but moral et détaché des périssables biens de la terre ! Eclairons-nous des lumières de leur esprit et des conseils de leur amour.

Donnons une prière aux esprits coupables et souffrants qui viendraient à nous sans appel, mais n'ayons commerce qu'avec les justes.

Prions la toute-puissante énergie de nous envoyer de bons esprits ; éloignons les malfaisants et ceux qui nous pourraient tromper.

Que ceux enfin qui voudront bien venir, confessent une âme comme la nôtre, qui sut acquérir : le Christ fait homme et mort sur la Croix pour l'amour des terrestres incarnés.

JULIEN LARROCHE.

PEUT-ON MOURIR DE PEUR ?

Cher Monsieur Leymarie. — 17 *avril* 1896. — Le journal médical anglais *The Lancet* a posé, à propos du suicide d'une jeune femme de Keathing, cette question : « Peut-on mourir de peur ? » L'affirmation ne semble pas douteuse, au moins dans le cas dont il s'agit.

Cette jeune femme, voulant se suicider, avait avalé une certaine quantité de poudre insecticide, ce qui fut cause de sa mort en quelques heures. Il y eut enquête et autopsie.

L'analyse de la poudre trouvée dans l'estomac et qui n'avait pas été digérée, démontra que cette poudre était absolument inoffensive par elle-même, au moins pour un être humain ; pourtant, la jeune femme en mourut. Les médecins qui firent l'autopsie estiment que la jeune femme était douée d'une imagination exaltée, d'un tempérament nerveux, qu'elle a dû mourir par syncope, sous le coup de la violente émotion consécutive à l'absorption de la poudre supposée mortelle.

Le journal médical *The Lancet* rapproche de ce cas deux exemples où la mort survint également sous le coup d'une profonde terreur.

Le premier est le cas d'un condamné à mort anglais du siècle dernier, livré à des médecins pour servir à une expérience psychologique dont la



mort fut le résultat. Ce malheureux fut solidement attaché à une table par de fortes courroies; on lui banda les yeux en lui annonçant qu'il allait être saigné au cou, qu'on laisserait couler son sang jusqu'à épuisement complet.

Une piqûre insignifiante fut pratiquée à son épiderme, avec la pointe d'une aiguille, et un syphon déposé près de sa tête, de manière à faire couler sur son cou un filet d'eau qui tombait sans interruption, avec un bruit léger, dans un bassin placé à terre... Au bout de six minutes, le supplicié, convaincu qu'il avait dû perdre au moins sept ou huit pintes de sang, mourut de peur.

Le second exemple est celui d'un portier de collège qui s'était attiré la haine des élèves soumis à sa surveillance. Quelques-uns de ces jeunes gens s'emparèrent de sa personne, l'enfermèrent dans une chambre obscure, procédèrent devant lui à un simulacre d'enquête et de jugement. On récapitula tous ses crimes, on conclut que la mort seule pouvait les expier et que cette peine serait appliquée par décapitation. En conséquence, on alla chercher une hache et un billot, qu'on déposa au milieu de la salle ; on annonça au condamné qu'il avait trois minutes pour se repentir de ses péchés et de ses crimes et faire sa paix avec le ciel. Enfin, les trois minutes écoulées, on lui banda les yeux et on le força de s'agenouiller, le col découvert, devant le billot ; après quoi, les jeunes gens lui donnèrent sur la nuque un grand coup de serviette mouillée et lui dirent, en riant, de se relever. Cependant, à leur extrême surprise, l'homme ne bougea pas. On le secoua, on lui tâta le pouls, il était mort de peur, évidemment, sous l'influence de la terrible épreuve à laquelle il venait d'être soumis.

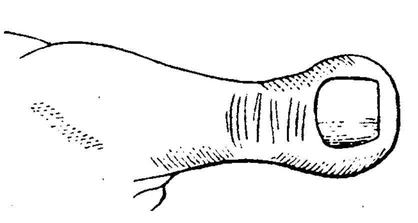
Phrénologie et chimorancie : Comme la phrénologie et comme la physiognomie, la chiromancie est une science basée sur l'observation de fait nombreux réduits en principes ; y croire aveuglement, *apriori*, est tout aussi peu sage que d'en rire. C'est seulement après avoir étudié les principes sur lesquels repose cette science que l'on peut la rejeter ou l'admettre.

Etudier, c'est le principal et le difficile ; il est infiniment plus commode de nier comme beaucoup le font, ou d'acquiescer sans examen, ce qui est le fait du plus grand nombre.

Qu'il le veuille ou non, l'homme aime le mystère ; il est attiré par le merveilleux. La divination par l'inspection des mains prend deux noms divers selon qu'elle procède de la forme extérieure, ou d'après les lignes et signes tracés dans la paume. Dans le premier cas, elle s'appelle *chirognomie* et *chiromancie* dans le second. La chiromancie remonte aux temps éloignés. Elle fut trouvée peu à peu, après des observations assidues et l'expérience de siècles nombreux.

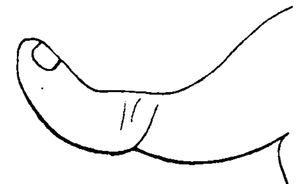
La chirognomie, science toute neuve. Trouvée par d'Arpentigny fut complétée par Desbarolles ; elle apparut tout à coup, sans précédents connus. Elle n'est pas moins appelée, bien qu'elle ne puisse révéler que les instincts, à rendre d'importants services, si tant est qu'elle repose sur une base sérieuse et scientifique.

La forme générale de la main et celle des différentes parties ont une signification spéciale ; le pouce a une grande importance : Très longue, sa phalange onglée indique l'esprit tyrannique, l'orgueil immense. Cette même phalange, courte, signifie : manque de volonté, incertitude, caprices, colères passagères.



La phalange affectant la forme d'une bille dénote un grand entêtement, la colère poussée jusqu'à la fureur, mais d'une courte durée.

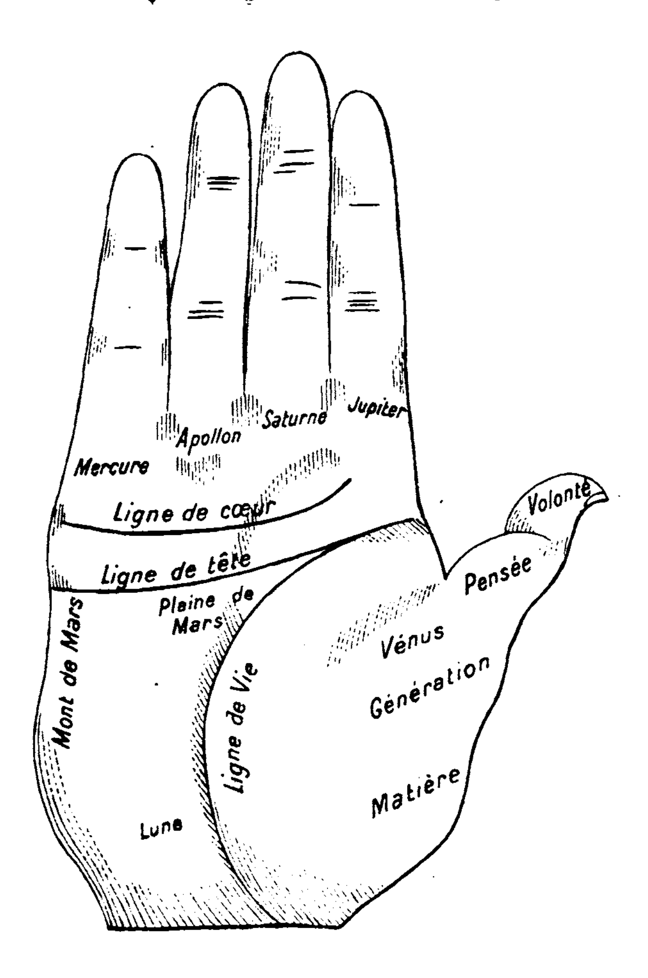
Si, la main ouverte, le pouce se rejette plus ou moins en arrière, c'est générosité pouvant aller jusqu'à la prodigalité. Si, avec la première phalange du pouce très longue, l'homme a la seconde phalange courte et mince, cet assemblage annonce une nature impérieuse, chez qui la volonté l'emporte sur la logique. Il en serait tout autrement, si cette seconde phalange était longue et épaisse, marque de jugement, de bon sens.



Passons aux doigts : Les doigts sans nœuds aux jointures, jugent spontanément par impression et se trouvent chez les artistes. Les doigts à nœuds jugent par réflexion et donnent, à la première phalange, l'ordre dans les idées, l'instinct philosophique ; à la deuxième, l'ordre matériel, le classement, les chiffres. Les doigts longs signifient le détail en toutes choses, le soin, la recherche ; les doigts courts ne voient que l'ensemble, la masse. Si les doigts sont pointus par le bout, cela indique un sentiment poétique enthousiasme. Les doigts carrés veulent dire : amour de l'ordre, de la simplicité, de la raison, de l'exactitude. Les doigts spatulés signifient amour du mouvement moral ou physique, indépendance.

Il faut ajouter que, s'il y a excès dans la forme, il y a aussi excès dans le penchant.. Le sentiment poétique devient alors affectation et manière. Chaque doigt a d'ailleurs sa signification propre. *L'indicateur* ou le doigt de *Jupiter*, annonce s'il est long, l'orgueil, le mépris pour le mérite sans rang ni fortune. Vu extérieurement, s'il est plus long que l'*annulaire*, doigt d'*Apollon* ou du soleil,il indique plus de goût pour les choses de plaisir que pour les choses d'art. Si, au contraire, c'est l'annulaire qui, vu du même

côté extérieur, est plus long que l'indicateur, cela dénote que le goût des arts l'emporte sur l'ambition, sur le désir de faire fortune, de briller. Enfin le doigt de *Mercure* annonce une conception plus ou moins rapide suivant qu'il est plus court ou plus long. Le *médius* ou le doigt de *Saturne* signifie la



fatalité. Très large par le bout, il porte à la tristesse, à la mélancolie. D'après les observations de M. Desbarolles, les assassins ont le doigt de Saturne large, mal fait et tordu.

Par mon grand dessin, on le voit, il y a dans l'intérieur de la main trois lignes principales, sillonnant la paume, et sept reliefs ou monts, placés à la racine des doigts dont ils prennent les noms. Jupiter, Saturne, Apollon, Mercure ; deux au-dessous de ce dernier : le mont de Mars et le mont de la Lune, et enfin, un à la base du pouce : le mont de Vénus. Lorsque les monts dont nous venons de parler sont à leur place, ont la saillie qui leur convient, ils donnent les qualités des types sous l'invocation desquels ils sont

placés. S'ils sont démesurés, ils donnent l'excès de ces qualités ; s'ils manquent, ils donnent les défauts qui leur correspondent.

Or donc, Jupiter veut dire : ambition noble, religion fervente, honneurs, unions heureuses, ou orgueil et domination à tout prix. Saturne signifie : la prudence, la sagesse, le succès ou, suivant les lignes qui le sillonnent l'infortune ou une vie insignifiante. Apollon signifie : la richesse, la gloire, l'entêtement dans l'insuccès ou la vie nulle et monotone. Mercure dénote : la science, l'éloquence, le commerce, l'industrie, les inventions ou bien le vol, la ruse ou l'ignorance prétentieuse. Mars : le sang-froid, la bravoure, le courage, la domination de soi-même ou la colère, la lâcheté, la violence, la cruauté et la tyrannie. La Lune signifie : l'imagination, la poésie sentimentale, la chasteté, des capacités pour la musique, ou l'irritation incessante, la superstition, le manque de poésie, d'idées et de positivisme. Vénus dénote : l'amour des belles formes, la mélodie en musique, la tendresse, le désir de plaire, ou l'inconstance, la paresse, la débauche, la sensualité et l'égoïsme.

Dans le cas où les monts sont hors de leur place, ils participent alors des défauts ou des qualités de ceux vers lesquels ils se dirigent. Si un mont est plus haut que tous les autres, ces derniers lui sont soumis et apportent leurs qualités à son profit.

Cependant, la puissance des monts peut être combattue et quelquefois annulée par les lignes : la ligne de cœur, la ligne de vie et la ligne de tête. Inutile de les décrire, on les voit sur l'image. La « ligne de cœur » doit être nette et bien colorée. Elle signifie : bon cœur, bienveillance et affection heureuse. Si elle commence sous Saturne, c'est amour sensuel. D'autres lignes traversant la ligne de cœur, annoncent autant de déceptions et de malheurs en affection. Une main sans ligne de cœur dénote mauvaise foi, aptitude au mal, volonté inflexible. La « ligne de tête », droite et assez longue signifie jugement sain, esprit lucide, volonté forte. Enfin la « ligne de vie » annonce une vie plus ou moins longue, suivant qu'elle est plus longue ou plus courte. Même si elle est brisée, elle n'annonce pas la mort, si les tronçons sont encadrés dans un carré.

A ces trois lignes principales, il faut encore ajouter la ligne saturnienne, dite *ligne de chance* ; la « ligne du soleil » qui signifie : richesse, célébrité ; la « ligne hépathique », qui part de la ligne de vie et aboutit au mont de Mercure, elle dénote la santé. J'ajouterai ici que, pour les lignes, comme pour les monts et la conformation de la main, l'excès est un défaut et que leur signification peut être modifiée par certains signes qui les coupent, tels que croix, carrés, étoiles, points, ronds, triangles, grilles.

Quand on veut appliquer la chirognomie et la chiromancie, il faut examiner

la forme des doigts de la main, puis les monts qui révèlent la passion dominante, puis les lignes. — A première vue, cela semble assez difficile et l'est en effet. pour toute personne qui n'en est encore qu'à la théorie ; mais elle ne l'est pas pour celui qui a la pratique. D'après l'œuvre de Desbarolles, *Les Mystères de la main*, la chiromancie est la simplicité même, par elle on peut lire sur la main aussi facilement que dans le premier livre venu, à la condition d'avoir appris à lire, bien entendu.

Desbarolles assure en outre dans son livre que la phrénologie, la graphologie, la chiromancie, bassées sur la physiologie, donnent, consultées séparément, des résultats identiques. — Je termine, en recommandant à mes frères spirites de lire le livre de Desbarolles, recueil des faits les plus surprenants dont nous ayons jamais ouï parler.

Persécutions : Bonne partie des journaux polonais persécutent à chaque moment les spirites et leur doctrine ; qu'espérent-ils donc de la persécution; arrêter l'essor des idées nouvelles par la calomnie et la malveillance ?

Voyons si ce but peut-être atteint. Les grandes idées, toutes les idées renovatrices, qui tendent au progrès de l'humanité, aussi bien dans l'ordre scientifique que dans l'ordre moral, reçurent de tout temps le baptême de la persécution et cela devait être, parce qu'elles froissaient les intérêts de ceux qui vivaient des vieilles idées et des abus. Mais, dès que ces idées ont constitué des vérités, a-t-on jamais vu que la persécution en ait arrêté le cours? — L'histoire de tous les temps n'est-elle pas là pour prouver qu'elles se sont consolidées et propagées par l'effet même de la persécution ? Donc, la persécution est l'aiguillon qui les pousse en avant et fait avancer plus vite une idée en surexcitant les esprits ; les persécuteurs travaillent contre eux-mêmes et sont stigmatisés par la postérité.

On ne persécute que les idées auxquelles on voit de l'avenir ; celles que l'on juge peu importantes sont peu tourmentées, elles tombent d'elles-mêmes.

Le spiritisme étant une grande idée, devait naturellement recevoir son baptême comme ses devancières ; l'esprit de l'homme n'ayant pas changé, il en arrivera ce qui est arrivé pour les autres, c'est-à-dire un accroissement d'importance aux yeux de la foule et, par suite, une plus grande popularité.

Plus les personnes persécutées occuperont une position importante, plus leurs idées auront de retentissement en raison même de l'étendue de leurs relations. La curiosité est d'autant plus surexcitée, que la personne est entourée de plus d'estime et de considération. Chacun veut savoir le pourquoi et le comment. Chacun s'efforce de connaître les opinions qui soulèvent

tant de haines et de persécutions ; on lit, on étudie, on discute, on interroge et c'est ainsi que des personnes, par centaines de milles, qui ne se seraient jamais occupées de la doctrine spirite, sont amenées à la connaître, à la juger à l'apprécier et à l'adopter.

Exemple : en faisant mes études, à l'école polytechnique de Zürich (Suisse) j'avais connu un vieil Allemand, M. Heinrich Fetz, colonel prussien exilé pour ses idées républicaines, homme instruit qui s'occupait plus des choses de ce bas-monde que de ce qui nous arriverait après la mort. Souvent nous avions vivement discuté au sujet de ses idées ; il m'aimait beaucoup et régulièrement, tous les samedis, nous faisions ensemble des excursions botaniques dans les environs de la ville de Zürich, de Rapperswyl, de Schwitz, d'Einsiedeln et autres endroits célèbres du temps de la lutte de l'armée républicaine sous les généraux Masséna, Lecourbe et Molitor contre les généraux russes Rymski, Korsakoff, Souvaroff, et les généraux autrichiens Hotze et Jellachich.

Pendant une de nos excursions, la conversation tomba sur un article d'une gazette allemande dont je ne me rappelle plus le nom. C'était le compte rendu d'un sermon, qu'un prêtre catholique avait fait à Mayence. Le « vénérable abbé disait dans son sermon aux fidèles, de fuir les spirites et de les laisser dans un isolement absolu, comme des gens dangereux ; il fallait les chasser du lieu saint dont leur indignité leur interdisait l'accès, les spirites étant des blasphémateurs qui niaient les sublimes vérités de la Sainte Eglise catholique, celle qui, pendant des siècles, avait inspiré le plus profond respect à leurs ancêtres ; que les spirites, disait-il, se parent d'une fausse charité dont ils ne connaissent que le nom et qu'ils s'en servent de de manteau pour cacher leur ambition, etc., etc., il termina son sermon, en déclarant, que la doctrine spirite venait du *Diable* ».

Comme on le pense, ce sermon me fit rire aux éclats. Voyant cependant que mon Prussien était impressionné, je lui dis :

« Cela m'étonne Monsieur Fetz ; vous, un homme instruit, vous donnez un « jugement erroné sur une question qui vous est tout à fait inconnue ? « Pourquoi ce parti pris ? Le spiritisme est une science. Or, pour la con- « naître, il ne suffit pas d'écouter ce que dit un homme de parti pris, mais « il faut faire un étude sérieuse de la doctrine, ce qui n'est point une grande « difficulté, quantité d'œuvres importantes traitant cette question. Etudiez « les œuvres du savant philosophe Allan Kardec, alors, seulement, vous « aurez le droit de critiquer la doctrine spirite. » Je cessai toute discussion avec lui sur ce sujet.

Trois mois plus tard, il me dit un jour : « Vous aviez raison, cher Monsieur « Kronhelm, de m'avoir recommandé les œuvres du maître Allan Kardec.

« Je suis heureux maintenant, comme je ne l'ai jamais été de ma vie. « Quelle sublime doctrine! Il est vrai, si je n'avais lu l'article traitant du « sermon du prêtre à Mayence, jamais il ne me serait venu à l'idée d'étudier « le spiritisme. Cette persécution a été justement l'aiguillon qui m'a poussé « à l'étude! »

Comme on le voit, tel est le résultat des déclamations furibondes, des interdictions pastorales, des diatribes de toutes sortes. Tel sera le résultat de la persécution. Comme je l'ai dit maintes fois, la persécution contre les idées erronées est inutile, ces idées se discréditant et tombant d'elles-mêmes. La persécution a pour effet de leur créer des partisans et des défenseurs, et d'en retarder la chute, parce que, beaucoup de personnes les regardent comme bonnes, précisément parce qu'elles sont persécutées.

D'un autre côté, lorsque la persécution s'attaque à des idées vraies, elle va directement contre son but, car elle en favorise le développement. C'cst donc, dans tous les cas, une maladresse qui tourne contre ceux qui la commettent.

M. Witold Chlopicki, homme très instruit, fervent spirite, m'envoie de temps en temps des articles de la presse de Varsovie, qui attaquent notre doctrine; nous n'avons rien à redouter de ces persécutions de la part de la presse de Varsovie. C'est un orage qui éclate, comme bien d'autres dans le passé. Nos ennemis ne se tiendront pas facilement pour battus, ils lutteront pied à pied, jusqu'à ce qu'ils soient convaincus d'impuissance.

Laissons donc couler le venin, sans nous inquiéter de sa source, puisqu'il ne peut rien contre la doctrine; elle triomphera quand même et ils le sentent bien, c'est ce qui les exaspère et redouble leur fureur. Remercions l'éternelle justice de nous avoir placés au premier rang, car nous serons les premiers à recueillir la palme glorieuse, prix de notre dévouement à la grande cause. En bons sipites, remercions les persécuteurs qui nous donnent l'occasion de montrer notre courage et d'acquérir plus de mérite.

Je vous avais déjà écrit que ma femme était médium. Nous n'avons eu, jusqu'à présent, d'autres phénomènes que ceux de l'écriture; nous espérons que nos amis de l'espace nous ferons peut-être les intermédiaires de phénomènes d'un autre ordre, tout en étant heureux de ceux que nous avons l'habitude de constater dans nos réunions.

Le 10 novembre 1895, nous étions réunis, ma femme, Mlle Victorine Naltet et moi. Ma femme tenait une soucoupe posée sur un alphabet. Après la prière et un quart d'heure d'attente à peu près, la soucoupe se mit en mouvement. *Demande* : « Y a-t-il un esprit présent? — Réponse : Oui. — D. Comment t'appelles-tu? — R. Jadwiga. — D. Dans quelle partie du monde as-tu habité? — R. L'Ukraine. — D. Dis-nous ton nom en français:

Hedvige. — D. Pourquoi es-tu venu ici? — R. Pour faire le bien. — D. A toi ou à nous. — R. A tous. — D. Tu peux donc nous donner ce bien? — Je le puis : tout vient du travail et de la bonne volonté. — D. Y a-t-il une autre manière de communiquer avec les esprits? — R. Oui par la pensée. — D. De quelle manière. — R. Lis dans la tienne. — D. Et comment pourrions-nous nous entendre avec la pensée des esprits? — R. Par la concentration. — D. Comment obtient-on la félicité? — R. En vous aimant les uns les autres et en vivant selon la devise du christianisme : « Hors la charité, hors la justice, point de salut. » — D. Pourquoi les esprits ne viennent-ils pas toujours à notre appel? — R. Parce qu'ils sont très occupés et ils ont une grande tâche à remplir. — D. Pourquoi, quelques-uns des esprits qui se sont présentés répondent-ils par des absurdités à des questions sérieuses? — R. Parce que ce sont des esprits ignorants, menteurs ou légers. — D. Comment les distinguer des esprits sérieux? — R. Par leurs réponses. — D. Les esprits peuvent-ils se rendre visibles? — R. Quelquefois. — D. Dans quels cas? — R. Quand ils s'agit de votre instruction et pour humilier l'orgueil et le fanatisme. — D. Quelle est la véritable religion? — R. De vous aimer les uns les autres selon la doctrine de Jésus. »

JOSEPH DE KRONHELM.





LA CHARITÉ

(*Vers libres.*)

> De ces trois vertus : la foi, l'espérance
> et la charité, la plus excellente est la charité.
> (SAINT-PAUL, 1re aux Corinthiens, Ch. XIII.)

I

Quand vous posséderiez tous les biens de la terre,
Que vous distribueriez votre fortune aux pauvres,
Quand vous auriez pour vous tout le savoir humain,
La foi vivante en Dieu, la sagesse en partage,

Et quand vous régneriez sur un puissant empire,
Que cent peuples divers fléchiraient sous vos lois,
Le jour du jugement, au règlement des comptes,
Sans l'humble Charité cela ne serait rien.

Jamais vous n'entrerez dans la Terre Promise,
En la maison du Père, au royaume des cieux,
Si vous n'avez pour vous l'âme compatissante,

Le cœur droit et candide, exempt de jalousie,
D'égoïsme et d'orgueil, prêt à se dévouer,
Tout chaud, tout palpitant de l'amour du prochain.

II

Ma famille est nombreuse et nous nous portons bien.
Dieu bénit nos travaux. Tous nos greniers débordent
Et nos celliers sont pleins. Les arbres du verger
Fléchissent sous les fruits, des moissons abondantes
Recouvrent nos guérets et la vigne féconde
Sous les feux du soleil, au penchant du coteau
Colore son raisin. Nos bœufs, de couleure fauve,
Repus et satisfaits, dans l'herbe jusqu'au ventre
Mugissent de plaisir et de contentement.
Nos foins sont beaux à voir et leur senteur est bonne.
L'agneau suit la brebis dans nos verts pâturages ;
Pleins d'ardeur et d'entrain, sur les pas des juments,
Les poulains bondissant s'exercent à la course.
Nos porcs, gras à ravir, se bourrent de glandée,

La basse-cour prospère et la volaille abonde.
Il fait bon vivre ici.
— Père, tu sais, là-bas,
Dans le bois du ravin, Ivon, le bûcheron...
Il est mort, écrasé par la chute d'un arbre.
Son corps est là, gisant, et je sors de le voir.
Il laisse cinq enfants impropres au travail.
Sa femme est sur le point de redevenir mère.
Le mari n'étant plus, qui donc les soutiendra ?
— Eh bien ! ce sera nous. Ivon a travaillé,
Pioché toute sa vie, il meurt brutalement,
En laissant, après soi, c'est pénible à penser,
Sa tâche inachevée et toute une nichée
De jeunes orphelins. Que vont-ils devenir ?
Seraient-ils destinés à la misère noire ?
Quand un vide se fait sur le front de bataille,
On resserre les rangs pour se sentir aux coudes.
Dans l'ordre social il faut agir de même.
Vrai Dieu, nous l'essairons ! Attelle, mon enfant,
Atelle un chariot et remplit-le de gerbes.
Mesure largement. Les enfants qui grandissent,
Ont fort bon appétit. Ivonne, pauvre femme,
Vous fûtes charitable. Oh ! je m'en souviens bien !
Quant la grande Zoé sentit tarir son lait,
Tu donnas, sans compter, ton sein à son enfant.
Bénit soit le Seigneur ! Ecoute ici, mon fils.
Mène encore avec toi notre plus belle vache,
La flamande au poil roux, nouvellement vêlée.
Va, pars présentement. Tu diras à la veuve :
Mon père vous salue et puis il vous envoie
Des mamelles à traire et des gerbes de blé,
Pour nourrir vos enfants et vous venir en aide.

Béthume 10-17 juin 1896.

LA CONQUÊTE DU CIEL

Tablettes du Progrès

Tiré du *Rappel*.

Décidément, l'année 1896 méritera, dans les annales des sciences, d'occuper une place à part, en raison des incomparables découvertes qu'elle a vu naître.

Il y a quelques mois, c'était la prestigieuse trouvaille de la photographie de l'invisible.

Aujourd'hui, c'est la conquête du ciel qui se voit réalisée, si non tout à fait définitivement, au moins de façon assez complète pour désormais nous permettre d'affirmer de la plus positive façon que le problème passionnant est, en ses grandes lignes, résolu sans réplique.

C'est à un savant américain, membre de la *Smithsonian institution* et correspondant de notre Académie des sciences, à M. Langley, l'un des spécialistes les plus autorisés en matière d'aviation, que revient aujourd'hui cette gloire d'avoir le premier construit une *machine volante* capable de se maintenir dans l'air par ses propres forces, en *vol libre*, pendant plus de quelques secondes.

Voici, du reste, emprunté à une lettre de M. Graham Bell, l'illustre inventeur du téléphone et qui fut témoin des expériences de M. Lengley, lettre communiquée l'autre semaine à l'Académie des sciences, le récit extrêmement précis de l'essai mémorable si heureusement exécuté et qui eut lieu, à deux reprises successives, sur une baie du Potomac, à quelque distance en aval de Washington.

« Dans le premier, l'appareil construit pour la majeure partie en acier, et actionné par une machine à vapeur, fut lancé du bord d'un bateau à une hauteur d'environ vingt pieds au-dessus de l'eau. Sous la seule impulsion de sa machine à vapeur, il marcha contre le vent, s'élevant lentement à mesure. Tout en se mouvant latéralement et en s'élevant sans cesse, il décrivit, d'un mouvement remarquablement égal et doux, des courbes d'environ cent mètres de diamètre jusqu'à ce que, s'étant retourné dans sa course vers son point de départ et à une hauteur que j'estimai être d'environ 25 mètres, les révolutions des hélices eussent cessé (faute de vapeur, d'après ce que j'ai cru comprendre) et l'appareil descendit doucement et sans secousse vers l'eau qu'il atteignait une minute et trente secondes après son départ du bateau. Il ne se produisit aucun choc et il y eut si peu de dommage que tout fut aussitôt prêt pour un second essai.

« Dans ce second essai, qui succéda immédiatement au premier, le même appareil fut de nouveau lancé, et refit presque le même trajet dans des conditions semblables et avec très peu de différence dans le résultat. Il s'éleva également et sans secousse, décrivant de grandes courbes en s'approchant d'un promontoire voisin et boisé qu'il franchit néanmoins, passant sans encombre les arbres les plus élevés, à une hauteur de 8 mètres ou 10 mètres au-dessus de leurs cîmes, et descendit lentement, de l'autre côté du promontoire dans la baie, à 275 mètres de distance du point de départ. Vous avez déjà une photographie instantanée du vol que j'ai prise un moment après que l'appareil fut lancé.

« D'après l'étendue des courbes décrites, que j'estimai avec d'autres per-



sonnes présentes, d'après certaines mesures que je pris personnellement, et d'après les indications données sur le nombre de révolutions des hélices par le compteur automatique que j'examinai, j'estime que la longueur absolue de chaque course fut de plus de un demi-mille anglais ou, plus exactement, un peu supérieure à 900 mètres.

« La durée du vol, dans le second essai, fut d'une minute et trente et une secondes et la vitesse moyenne entre vingt et vingt-cinq milles à l'heure (soit dix mètres par seconde), sur un trajet qui fut constamment en pente ascendante. »

Et M. Graham Bell, à la suite de ce récit si précis des expériences faites sous ses yeux, ajoute encore : « Je fus extrêmement frappé du vol aisé et régulier de la machine dans les deux essais, et du fait que lorsque l'appareil, privé de la force motrice de la vapeur au plus haut point de sa course, fut abandonné à lui-même, il descendit chaque fois avec une égalité d'allure qui rendait tout choc ou tout danger impossibles.

« Il me semble que personne n'aurait pu assister à cet intéressant spectacle sans être convaincu que la possibilité de voler dans l'air à l'aide de moyens mécaniques venait d'être démontrée. »

Tel est le témoignage porté par un homme de science habile entre tous sur les passionnantes expériences qui viennent d'avoir lieu tout récemment le long des rives du Potomac.

Cependant, en pareille circonstance, ce n'est point tout que de connaître des résultats, et d'après eux de pouvoir préjuger de l'avenir.

Non moins intéressant encore il serait de connaître en ses détails l'appareil combiné par M. Langley pour ses études d'aviation.

Sous ce dernier point, par exemple, et il ne saurait en être autrement, les recherches poursuivies n'étant pas définitives, nous ne sommes encore renseignés que de très incomplète manière.

Le problème à résoudre consistait à construire une machine capable d'imprimer à un corps affectant la forme de plans inclinés une vitesse horizontale telle qu'il pût se soutenir dans l'air.

Or, des calculs déjà anciens avaient démontré à M. Langley qu'il n'était point en dehors des possibilités pratiques de réaliser un tel système susceptible, malgré un poids mille fois supérieur à celui de l'air, de s'y maintenir en équilibre.

Pour l'établissement de l'*aérodrome* qui a servi à ses expériences, M. Lengley s'est, nécessairement et avec le plus grand bonheur, inspiré de ses recherches précédentes.

Sa machine volante construite en majeure partie en acier, comprenait un certain nombre d'organes réalisés avec des matériaux beaucoup plus légers,



si bien que sa densité moyenne ne dépassait que faiblement l'unité, « de sorte que le poids total était légèrement moindre que mille fois celui du volume d'air déplacé ».

Le poids absolu de l'appareil, qui n'était allégé par aucun gaz, et non compris la charge en eau et combustible, était de onze kilogrammes environ ; quant aux surfaces de soutien elles mesuraient un peu plus de quatre mètres d'envergure.

La machine fournissant la force motrice était d'une légèreté exceptionnelle ; sa puissance atteignait un cheval vapeur, et, en raison de ses faibles dimensions, n'était point pourvue d'un condensateur.

L'aérodrome ne comportait pas de timonier, et, mentionne M. Langley dans sa note sommaire à l'Académie, « les moyens qui devaient diriger la machine automatiquement en ligne droite horizontale étaient imparfaits. »

Malgré les faibles dimensions du moteur qui ne pouvaient permettre un voyage prolongé dans l'atmosphère, malgré les imperfections du système directeur, imperfections à peu près inévitables dans de premiers appareils, le volateur de M. Langley a largement tenu toutes les espérances de son inventeur, et c'est ce qu'il importe de relever.

Evidemment ce beau succès remporté par le savant américain ne veut pas dire que d'ici à quelques semaines, il sera loisible à chacun de nous de sillonner l'espace commodément assis à l'intérieur d'un fiacre aérien ; mais il est la démonstration sans réplique que la recherche de la conquête du ciel n'était point un vain rêve.

Et c'est bien pourquoi nous ne saurions saluer avec trop d'enthousiasme la découverte féconde que M. Langley vient de réaliser !...

GEORGES VITOUX.

EN COUR D'ASSISES

« *La recherche de la paternité est interdite.* »

(C. Civ. 340.)

La séance se passe à la Cour d'assises.

Une jeune femme, dont la beauté sensationnelle eut son heure de célébrité parisienne, est accusée d'infanticide. Après l'interrogatoire, la lecture de l'acte d'accusation et l'audition des témoins, la parole est donnée à la défense.

L'avocat se lève :.

Messieurs de la Cour,
Messieurs les Jurés,

« Le fait brutal est vrai : la cause est criminelle,
Car son enfant est mort, hélas ! tué par elle. »

C'est là, du moins Messieurs, dans sa conclusion,
L'acte net et précis de l'accusation.
Or, comment s'est passé le drame — et quel mystère
Pèse sur cette femme et l'oblige à se taire ?
Je ne chercherais pas à vous apitoyer
Par tous les arguments qu'offre ce plaidoyer,
Si je n'étais certain, même admettant le crime,
Que cette femme est moins coupable que victime.
Ne nous y trompons pas : nous sommes à la fois,
Et les exécuteurs et les faiseurs de lois ;
Il conviendrait pourtant, d'aller au fond des choses,
Et réprouvant les faits, d'en détruire les causes.
La sagesse est bien moins, croyez-le, de punir,
Que de prévoir la faute et de la prévenir.

Un crime s'est commis : « Cherchez la femme. » En somme,
Je vous dis, moi, Messieurs : faites mieux — cherchez l'homme.
Ce n'est point pallier les horreurs d'un forfait
Que d'en attribuer le mal à qui l'a fait.
Veuillez bien en peser toutes les circonstauces,
Et juges, soyez-le, selon vos consciences !

L'accusée a vingt ans à peine ; son passé,
Il convient qu'en tous points il vous soit retracé :
Elle naquit un soir à la porte d'un bouge,
Dans un quartier perdu, désert, du vieux Montrouge,
Près d'une borne infecte et d'une flaque d'eau.
Celle qui la portait ne portait qu'un fardeau ;
Mis bas, elle s'enfuit, laissant à l'aventure
Le soin de secourir la pauvre créature.
Une vieille, dit-on, qui passait près du lieu,
Entend vagir... s'approche et pousse un cri : Mon Dieu !
Est-ce possible ! un être abandonné !... Coquine !
O misérable mère... infâme gourgandine...
Avoir comme un paquet laissé son enfant là...
Les plus vils animaux n'eussent pas fait cela.
Mais elle, vers l'enfant se baissa chancelante,
La prit, l'enveloppa chaudement... et tremblante,
La serrant dans ses bras par le froid tout bleuis,
Elle s'achemina lentement au logis.

Le logis était humble, hospitalier, honnête,
Car dans tous les détails notre cœur se reflète.
La vieillesse et l'enfance, oh ! cela vit de peu !
Pourvu qu'on ait du pain, du lait ; l'hiver, du feu.
— Un rien est suffisant pour qui tient à la vie —
La pauvre bonne femme était toute ravie,
Et c'était bien, vraiment, le plus touchant tableau,

De voir ces cheveux blancs auprès de ce berceau.
Nous n'insisterons pas sur la première enfance :
Elle eut ses jours de joie et ses jours de souffrance,
Ce sont, pour nous mortels, les étapes du temps !
Quand la vieille mourut, l'enfant avait sept ans !
Que devenir Messieurs, et que faire à cet âge ?
Voici ce qu'il advint : Des gens du voisinage,
Experts dans le métier de la mendicité,
Osèrent spéculer sur cette adversité.
La charmante fillette était douce et mignonne ;
On vêtit ce corps frêle, arbrisseau qui frissonne,
De loques, de haillons ; puis quand elle eut grand'faim
On lui dit : Va, demande aux passants, tends la main,
Tu nous rapporteras chaque soir ton aubaine,
Et tu pourras manger, l'écuelle sera pleine.

Elle vécut ainsi de longs mois, des hivers
Apres et durs... pourtant, malgré les maux soufferts,
L'enfant grandit,le cœur moins empreint de tristesse :
L'espérance est la fleur que porte la jeunesse !
Oh ! le présent était sombre encor, nuageux,
Mais un bout d'horizon pointillait lumineux,
Car elle avait conçu tout un plan, la pauvrette,
Pour vivre... et d'un travail enfin qui fut honnête.
Déjà, ce n'était plus l'enfant qui tend la main
Au sceptique refus d'un passant inhumain ;
Elle offrait d'humbles fleurs ; sa mise était décente,
Son maintien gracieux, la tendre adolescente,
Bien qu'un destin cruel fît ombre à sa beauté,
Portait de ses quinze ans la douce majesté.

Plus tard enfin, Messieurs, les beaux jours apparaissent :
Elle devient alors ce que tous la connaissent,
Jeanne la bouquetière. Elle a kiosque élégant
Sur l'un des boulevards du Tout-Paris galant ;
L'ordre, l'économie et la persévérance
Ont su réaliser les rêves de l'enfance.
Elle n'eut certes pas manqué de protecteurs
Dans le nombre choisi de ses adorateurs :
Hôtel, beaux diamants, somptueux équipage,
Eussent été le prix de son libertinage ;
Mais son cœur s'élevait vers un autre idéal :
Et vierge, elle rêvait un amour virginal.
Dit ici, ce mot-là vous surprend et vous choque ;
Et cela peut sembler étrangement baroque,
En ce siècle de doute et de corruption,
Que née au seuil du vice et de l'abjection,

Elle ait pu, blanche hermine, effacer sa souillure,
Et sortir du bourbier sans une éclaboussure.

Un matin de printemps Jeanne donna son cœur ;
Ce fut pour cette enfant l'ineffable bonheur.
Son choix fut-il heureux ? — C'est aux faits à le dire, —
Mais on croit aisément tout ce que l'on désire :
Il paraissait si bon, si loyal et si doux !
Puis, il avait juré d'être un jour son époux.
Pour elle, son amour, c'était toute son âme !
S'il est quelque raison de lui jeter le blâme,
Rappelez-vous Messieurs, tout ce qu'elle a souffert.
Cet amour, dans sa nuit, c'est le ciel entr'ouvert ;
C'est l'ensoleillement après les jours d'orage ;
C'est... et que sais-je ? enfin, c'est l'amour... à cet âge,
Où notre cœur se donne et jamais ne se vend ;
Où sans penser à mal, comme la feuille au vent,
Nous nous laissons aller au souffle qui nous porte.
Qu'adviendra-t-il demain ? — Demain est loin... qu'importe !
Quelques jours de bonheur sont une éternité,
Pour celle dont le sort ne fut qu'adversité.
Elle a vécu trois ans cet amour, trois années,
Qui semblaient présager d'heureuses destinées,
Quand vint à s'effondrer son beau rêve entrevu...
Messieurs, nous arrivons au dénouement prévu.

C'est un soir, en hiver, il fait froid, l'âtre fume ;
Près du foyer mourant qu'elle souffle et rallume,
Les yeux tout gros de pleurs, pauvre fille elle attend !
Un doute affreux l'étreint, mais son cœur s'en défend.
Elle a peine à penser que l'ingrat l'abandonne ;
Qu'a-t-elle fait ? — Pour lui, toujours elle fut bonne,
Caressante, enjouée, aimable en ses désirs.
Elle crut qu'il l'aimait... Il aimait ses plaisirs.
Il s'est fait un jouet. — On y regarde guère —
Et puis, il a compris qu'elle allait être mère !

Mère ! ce nom sacré qu'on épelle à genoux !
« Pourtant elle a tué son enfant, dites-vous —
A défaut d'un aveu, le silence l'accuse ;
Ce monstre sans pitié n'a pas même une excuse,
Un mot, un cri du cœur, rien... rien... »
L'affreuse nuit
A frappé son cerveau, Messieurs, sa raison fuit !
Elle s'offre elle-même à la loi qui l'immole :
Fasse Dieu qu'à jamais cette femme soit folle !
Oh ! ce qui s'est passé... Malgré l'obscurité
Qui semble à tous les yeux voiler la vérité,

Je vais en quelques mots essayer de le dire :
Quand cette fille mère, en son affreux délire,
Après des pleurs sans fin, mais, hélas! superflus,
Comprit que son amant ne lui reviendrait plus,
Son esprit tout à coup fut plongé dans le vide :
Tout l'avenir brisé par cet amour perfide ;
Plus rien de son bonheur... qu'un cruel souvenir !
Qu'espérer de la vie ? hélas ! que devenir ?
Des luttes du passé recommencer l'histoire !
Pour elle et pour l'enfant c'est la misère noire.
Cet homme en la quittant n'a même pas prévu
Que l'affreux abandon la prend au dépourvu,
Car elle a désappris, dans leur folle existence,
Le travail — cette loi qui fait l'indépendance,
Lutter ! mais à quoi bon ! Pour tenter un effort
Qui puisse triompher de l'implacable sort,
Il lui faudrait au moins la foi qui vivifie :
Nous sommes dans un siècle où croyance est folie !
Si rien ne nous survit au delà des tombeaux,
La mort est le refuge et la fin de nos maux.
Prise d'un désespoir indescriptible, immense,
Cette femme eut alors un accès de démence :
Elle prend son enfant... L'air est froid et brumeux...
Le fleuve à quelques pas roule ses flots bourbeux...
Un étroit escalier la conduit sur la berge,
Elle y court... Près du bord qu'un flot montant submerge,
Son pied glisse... elle tombe... et l'enfant disparaît !..
Un agent près de là débouchait d'un retrait,
— Et c'est dans le brouillard qu'il a vu cette scène —
Mais il entend un corps clapoter dans la Seine...
Puis un grand cri... suivi d'un sourd vagissement...
Sous cette brume épaisse, il voit confusément
Une ombre se traîner ; il devine une femme...
Et pressentant d'instinct l'action de ce drame,
Il s'élance, l'étreint et vers lui l'attirant,
La préserve du gouffre au rapide courant.
Le triste *væ victis* poursuit toute défaite.
Pauvre chair à plaisirs, qu'on prend et qu'on rejette !
Dans le fleuve où l'enfant s'assoupit et s'endort,
Elle allait demander son repos à la mort !...

Si vous jugez Messieurs, que cela soit un crime,
D'un arrêt sans pitié frappez cette victime !
Mais alors, je vous dis : C'est une énormité !
Implacables pour l'un, pourquoi l'impunité
Pour celui-là, qui fut l'éducateur du vice,
Et qui cause du meurtre en devient le complice ?

Ainsi, tels sont les faits : Un homme, l'être fort,
Désœuvré de naissance et favori du sort,
Qui n'eut pour vivre heureux que la peine de naître,
Trouve sur son chemin une perle peut-être,
Mais hélas ! faible enfant facile à dévoyer.
Qu'elle eût franchi le seuil d'un honnête foyer,
Elle en eut fait, sans doute, et l'honneur et la joie.
Le hasard a jeté cet homme sur sa voie !
Le résultat, Messieurs : De ces deux êtres, l'un
Vit honoré de tous, et sans scrupule aucun :
Peccadilles d'amour, ce sont fautes permises ;
L'autre, vient expier l'idylle en Cour d'assises !

Eh bien ! n'en doutez pas : ce fait est monstrueux.
Oh ! ce n'est pas montrer un esprit factieux
Que d'oser d'une loi vous dire : elle est maudite !
De la paternité la recherche interdite !
Voyez sous peu de mots, quels crimes abrités,
Quel champ vaste est ouvert à des iniquités.
Quels abus cette loi supprime-t-elle en somme ?
Elle jette en pâture aux passions de l'homme
Les êtres qu'avant tout elle doit protéger,
La mère et son enfant — donc, elle est un danger !
Oh ! nous ne prêchons pas une morale austère :
Le monde où nous vivons n'est pas un monastère,
Chacun peut s'y conduire en pleine liberté,
S'il unit à son droit, son devoir, l'équité !
Des édits sociaux déchirons les vieux pactes :
Tout homme sain d'esprit est garant de ses actes.
En attendant qu'il plaise à nos législateurs
D'édicter d'autres lois, vous les modérateurs,
Vous, Messieurs les jurés, qui dans cette audience
N'avez d'autres soucis que votre conscience ;
Vous à qui la justice a cru devoir donner
Le droit terrible et lourd d'absoudre ou condamner,
Oh ! ne prononcez pas l'arrêt irréparable !
Cette femme est victime et non point la coupable !
Le coupable Messieurs, et le seul en ce cas,
C'est celui que la loi protège — et n'atteint pas !
Celui, qui peut au gré de ses ardents caprices,
Prostituer l'amour dont il n'a que les vices ;
Qui faible en ses désirs, humble, doux et soumis,
Devient lâche et cruel dès qu'ils sont assouvis :
Lâche et cruel, Messieurs, cet homme fut infâme !
Quand cette pauvre enfant, dont il torturait l'âme,
Du bonheur d'être mère implorait le pardon...
Lui ne sut concevoir qu'un forfait, l'abandon !
Ah ! si pour châtier des gredins de la sorte,

Toute pénalité demeure lettre morte ;
Si le juge est muet devant de tels exploits,
S'il n'a point pour sévir la sanction des lois ;
Si don Juan peut semer des bâtards sur sa route,
Pauvres êtres voués à nos bagnes, sans doute ;
Tristes abandonnés, dont ce fut le destin,
D'être les accidents d'un plaisir clandestin,
Eux qui n'ont en naissant ni foyer, ni famille ;
Des enfants ! tout surpris, sous le soleil qui brille,
De traîner leur misère aux ronces du chemin :
Des tremblants aujourd'hui — des révoltés demain !
Si l'on absout le crime et condamne la faute...
Quant cet homme a le droit de marcher tête haute,
Dans mon cœur outragé, ne trouvant que cela,
Laissez-moi vous crier : l'assassin, le voilà !

JULES MONIOT.

L'EXTÉRIORISATION DE LA MOTRICITÉ

M. de Rochas vient de publier le volume si intéressant qui à ce titre ; il passionnera les véritables investigateurs et tous les chercheurs dans le domaine de la spiritualité.

Dans *l'Extériorisation de la Motricité*, l'auteur démontre la réalité de cette extériorisation qui ne peut plus être mise en doute, car il en a eu la preuve évidente avec la collaboration de savants du plus haut mérite, soit par des expériences pleines de sagacité et poursuivies avec un esprit de suite très pratique, soit en analysant, avec minutie, les observations faites sérieusement sur les phénomènes de médiumnité jusqu'à ce jour ;

M. de Rochas, en septembre dernier, chez lui, à l'Agnelas dans le Dauphiné, étudiait une série de phénomènes produits par la médiumnité de *Eusapia Paladino*, secondé par M. Sabatier, le vénérable professeur de zoologie et d'anatomie comparée à la Faculté des sciences de Montpellier ; M. Maxwell, substitut du Procureur général à Limoges, dont nous rappelons le discours si caractéristique prononcé à l'entrée des chambres ; M. le Baron C de Wateville licencié ès-sciences physiques et licencié en droit ; M. Armand de Grammont, docteur ès-sciences physiques ; M. le Dr Dariex, directeur des *Annales des sciencespsychiques.*

Ces observations, étudiées avec sagesse et un soin extrême, furent concluantes pour ce cénacle d'investigateurs ; le volume de M. de Rochas les relate, avec détails judicieux et comme ayant eu lieu dans les conditions d'observation les plus probantes et les mieux préparées. Quant aux travaux

de ses prédécesseurs, l'auteur en parle et les analyse avec la même prudence et le même esprit de justice.

C'est une véritable croisade en faveur de la vérité, et le récit en est simple et admirablement ordonné, rationnellement présenté ; nous le pensons, cet exposé prendra un rang mérité dans la science positive, celle qui marche la balance à la main à la recherche des vérités nouvelles.

En d'autres circonstances, M. de Rochas et ses co-associés de l'Agnelas ont constaté l'analogie de faits semblables à ceux qui se produisent à l'aide d'Eusapia Paladino, et ces expérimentateurs les ont scrutés avec soin et prévoyance, de manière à exclure toute possibilité d'en infirmer la véracité et la réalité inéluctable.

M. Alexandre Aksakof, dans son beau et instructif volume, *Animisme et Spiritisme* (1), est bien de la même école que celle de M. de Rochas, car il analyse et y commente, avec la même vigueur de dialectique et en savant réel, les phénomènes dont il parle avec une sage autorité, avec une mesure qui fait honneur à son esprit sagace et clairvoyant.

A l'Agnelas, un pèse-lettre avait été placé sur une table brillamment éclairée ; Eusapia Paladino fut priée d'approcher ses mains, mais de les tenir à plusieurs centimètres de distance de l'un des plateaux du pèse-lettre ; cela se fit sous les yeux scrutateurs des savants cités plus haut et de Mme et Mlle de Rochas. Or, la force extériorisée qu'émettaient les mains du médium, fut assez puissante pour faire affaisser ce plateau, comme s'il était, en cette circonstance, chargé d'un poids de plus de 50 grammes, et cela à diverses reprises.

Le savant chimiste et physicien William Crookes, fit jadis les mêmes expériences avec Daniel Dunglas Home, en compagnie d'autres membres de la Société royale de Londres ; l'influx fluidique, ou la force extériorisée du médium, influença un instrument, un dynanomètre délicat, de manière à donner un poids à des corps solides, sans contact effectif et souvent à 3 pieds de distance de cet instrument. W. Crookes a nommé cet influx de Home, force psychique (2) ; d'autres personnes du monde lui ont prouvé qu'elles possédaient la même puissance que D. Home.

De nombreux investigateurs, ayant obtenu, en d'autres expériences, les mêmes résultats que M. de Rochas avec Eusapia, nous devons estimer que l'administrateur de l'Ecole polytechnique mérite toute créance, que ses efforts pour classer une force nouvelle sont de véritables services rendus à la science.

---

(1) Librairie des sciences psychiques, 12, rue du Sommerard, avec 10 planches de gravures. 10 francs.

(2) Librairie des sciences psychiques, 3 fr. 50, avec figures dans le texte.



Nous engageons vivement nos lecteurs à lire le beau volume grand in-8° de M. de Rochas, avec figures dans le texte. *L'Extériorisation de la motricité*; ils n'auront perdu ni leur temps ni leur argent, s'ils savent commenter et méditer sur le contenu si instructif de ces 500 pages (prix 8 fr.).

Nous reparlerons de cette œuvre importante et savante.

L'ANTIQUITÉ CONNAISSAIT-ELLE LE SPIRITISME ?

On a dit et répété que les anciennes religions païennes étaient fondées sur le spiritisme. Est-ce bien sûr ? Les apparences au moins donnent raison à cette opinion. Cicéron disait que, l'air était peuplé d'esprits ; les philosophes grecs, bien avant lui, avaient professé la même doctrine.

Le célèbre philosophe chinois, Confucius, qui vivait six cents ans avant l'ère chrétienne, soutenait que lors même que nous sommes enfermés dans notre chambre, les esprits nous entourent, sont témoins de tous nos actes ; aucun geste, aucun mouvement ne leur échappe ; ils lisent dans nos pensées ; les uns nous inspirent de bonnes idées, les autres de mauvaises sans que nous nous en doutions, et lorsqu'en présence de certaines difffcultés nous nous concentrons en nous-même, cherchant un moyen de nous en tirer avec avantage, les esprits que nous ne voyons pas, mais qui nous portent intérêt viennent à notre secours, à notre insu, et nous aident à les résoudre.

Ces esprits qui veillent ainsi sur nous et viennent à notre aide, ont été souvent, quand ils étaient sur terre, unis à nous par des liens de parenté.

Les anciens Romains, c'était chez eux un dogme religieux, étaient convaincus que les âmes des morts n'abandonnaient pas les membres de la famille à laquelle ils avaient appartenu ; dépouillés de leur enveloppe charnelle, ils veillaient sur eux et les protégeaient lorsqu'ils le jugeaient nécessaire.

Les âmes des défunts étaient de deux sortes, les lémures et les larves ; les lémures continuaient de séjourner dans la maison qu'ils avaient habitée durant leur vie, et ces lémures étaient les âmes de ceux auxquels on n'avait rien à reprocher.

Quant aux larves, tourmentées par le souvenir de leurs mauvaises actions, elles avaient une existence agitée, inquiète, elles erraient autour de la maison qu'elles avaient occupée durant leur vie ; elles vagabondaient sans cesse et apparaissaient parfois aux membres de leur famille.

C'est ainsi que l'ombre de Caligula se faisait voir à son jardinier, et à



d'autres personnes, qu'elle glaçait d'épouvante ; il fallut avoir recours à certaines cérémonies pour la maîtriser et la forcer à ne plus troubler la tranquillité de personnes inoffensives.

Ceux qui avaient été victimes d'injustices ou de persécutions, revenaient après leur mort tourmenter, torturer par la terreur leurs persécuteurs.

Tite-Live raconte qu'on vit après sa mort, Virginie apparaître plusieurs fois, et poursuivre impitoyablement ceux qui avaient été cause que son père avait été obligé de lui plonger un couteau dans le sein pour mettre sa pudeur à l'abri des violences dont elle était menacée.

Ces larves qui apparaissaient ainsi ressemblent, trait pour trait, à ce que les chrétiens appellent des âmes en peine ; les lémures se montraient parfois visibles également et apparaissaient au foyer domestique en présence des personnes qui possédaient leur affection. C'étaient non plus des âmes en peine, mais de simples revenants. Au-dessus des lémures il y avait les lares domestiques, et ces lares étaient tout simplement des lémures qui avaient mérité par les services rendus de devenir les dieux protecteurs de la maison et de la famille.

Les dieux pénates étaient d'un rang supérieur à celui des lares ; on leur consacrait l'intérieur de la maison, ils y avaient une sorte de chapelle où on leur rendait un culte. Tout cela me semble du spiritisme pur, et donne pleinemeut raison à ceux qui soutiennent que les religions anciennes étaient fondées sur le spiritisme.

On demandera : Pourquoi les modernes ne jouissent-ils pas de la même faveur que les anciens? Pourquoi n'ont-ils pas des dieux et des esprits protecteurs ? Je répondrai que le spiritisme contemporain a prouvé par des faits que les modernes ne sont pas moins favorisés que les anciens. Des personnes qui,sur ce sujet,ont consulté les tables tournantes ont eu la preuve que leur maison, ou leur appartement, fourmillait d'esprits qui veillaient sur eux tout comme les lémures les lares et les pénates.

De plus dans les expériences de matérialisations on voit apparaître les enfants, les pareuts, les amis qui vous ont aimé et qui affirment veiller sur vous. La religion chrétienne, de son côté, nous enseigne que nos parents veillent sur nous, dans le ciel, que nous avons un ange protecteur chargé de nous inspirer et de nous conduire dans la voie du bien ; ce sont les anges gardiens.

Donc, entre les croyances antiques et les croyances modernes, il n'y a de changé que les noms ; c'est toujours au fond, et en réalité, la même chose.

HORACE PELLETIER.



NÉCROLOGIE : A Paris, rue Bosquet, dans sa 34e année, est décédé un ingénieur distingué des arts et manufactures, un bon fils, un époux dévoué, un homme de cœur et de labeur auquel était réservé le plus bel avenir, M. Charles Casalonga.

Cet esprit si alerte et si sympathique est allé dans l'espace retrouver les ancêtres, et là, ses pairs lui auront fait un accueil digne de lui.

Qu'il apaise la douleur des siens, celle de son père que cette séparation désole, celle de sa mère dont le dévouement était sans bornes, et de ses frère et sœur qui tant l'aimaient.

A tous et à la jeune veuve, notre fraternelle et amicale souvenance. Que leur épreuve soit allégée !

BIBLIOGRAPHIE : *Voyages en astral*, ou *Vingt nuits consécutives de dégagement complet*, par Mme Ernest Bosc, avec préface et notes, par J. Marcus de Vèze. Vol. très intéressant dont nous ferons prochainement le compte rendu ; in-12. de 416 pages. avec le portrait de l'auteur sur beau papier teinté — 3 fr, 50.

Nous ne faisons qu'annoncer aujourd'hui la publication d'un beau volume de M. Thomson Jay Hudson, *A scientific demonstration of the future life*, London, G.-P. Putnam's sons. 1896, in-8. Nous comptons donner un compte-rendu détaillé de cet important ouvrage qui traite la question de la survie et de l'immortalité de l'âme, au point de vue scientifique, sans négliger le côté historique et philosophique. Ce livre est destiné à faire beaucoup de bien, surtout dans les milieux scientifiques et matérialistes positifs.

BULLETIN DES SOMMAIRES

AVIS. — Nous publierons régulièrement le sommaire des Revues étrangères dont la traduction en français nous sera envoyée du 10 au 15 de chaque mois.

Annales des Sciences psychiques (Paris, juillet et août). - Lucidité, par A. Goupil, — Cas de lucidité contrôlé par le téléphone. Marius Decrespe. — Cas extraordinaire de clairvoyance, par L. d'Ervieux. — Expériences avec Mme Piper, par B. Hogson. — Machine à écrire écrivant sans opérateur visible, par Quaestor vitae. — Congrès international de psychologie.

Le Messager (Liège). — Intervention du général Lorrisson en faveur des médiums, traduit du Light.— Histoires d'apparitions, par Horace Pelletier. — Peinture sous l'influence spirite, par Dr Wilkins, traductiondu profr. Thinker. — Causeries sur les mondes, par Stello (suite). — Du progrès spirite, par Marc Baptiste. — Nouvelles.

La Vie d'outre-tombe (Charleroi). — Recueil d'instructions médianimiques, La question capitale pour l'homme, par J. Flaam. — Les Esprits obsesseurs (étude). — Le phénomène de Valence-en-Brie, appréciation de Papus, Lettre au journal de M. l'abbé A. Schnebelin. — Médium voyant précoce à Laroque.

Le Moniteur spirite et magnétique (Bruxelles). — De l'utilité de la prière, par Léon Denis. — Congrès des occultistes allemands, par J. F. — Télépathie, par J. de Kronhelm. — Etat actuel du spiritisme et du magnétisme à la Martinique, par Sarmand.

La Paix universelle (Lyon). — Dieu ou Satan, par J. Bouvéry. — Encyclique « Satis cognitum » par D. Metzger. — L'armée spiritualiste, par Amo. — L'Eglise catholique et la vérité, par A. B. — Nul orgueil à tirer d'une réincarnation avancée,

par L. d'Hervieux. — Les massacres d'Arménie, par Amo. — Prière d'Elisabeth Rowe. — Les croyances spirites, par Dechaud. — Discours de M. H. Sausse. — Le patriarche (feuilleton), par Paul Grandel.

Le Progrès spirite (Paris). — Les leçons de la vie, par Laurent de Faget. — De l'utilité de la prière, opinions des correspondants du *Progrès spirite*. — Tout est esprit, médium J. D. — Séance de spiritisme au Canterbury, par Rémy. — Gambetta interviewé, par Edmond Le Roy. — Un manuscrit inédit sur Victor Hugo, par T. Beaugard. — Les joies du ciel, par un lecteur du *Progrès spirite*.

Le Phare de Normandie (Rouen). Les mondes habités, par Gaston de Messimy. — Conférence de E. Camille Flammarion à l'exposition de Rouen, par Albert la Beaucie. — Un médium guérisseur, par Démophile. — Enseignement d'outre-tombe. Groupe familial alsacien. — De l'utilité de la prière, par Léon Denis. — Phénomène télépathique.

L'Initiation (Paris). — Le cas de Mlle Couédon et la tradition, Papus. - La génération du futur et la prophétie, S. de Guaita. — Unité, Amour et Action, Amo. — L'Etang maudit, Guymiot.

Vessillo spiritista (Vercelli, Italie). — Aux petits diables. — Le Fakir endormi. — Les grands événements de la vie de Jésus. — Les effluves magnétiques du corps humain. — Séparation du corps spirituel au moment de la mort. — Un nouveau genre de phénomènes musicaux médianimiques. — L'arbitrage entre les nations. — De la prière (communication). — Les mystères de la suggestion. — Prédiction de la mort de Morès.

Revista di Studi Psichici (Padoue et Milan), juillet 96. — La question de la fraude dans les expériences avec Eusapia Paladino, J. Ochorowicz. — La Télépathie, G.-B. Ermacora. — Phénomènes médianimiques spontanés à Turin. — Cas de fraude inconsciente chez un médium. — Sur la théorie polyzoïque du Dr J. P. Durand (de Gros). — Les altérations de l'écriture produites par les altérations de la personnalité. — Hallucinations et rêves.

Revista Constancia (Buenos-Ayres). — Nouvelles théories, par Cosme Marino — Justice et miséricorde divines (conférences), par Mlle Juana Sobrado. — Mes doutes (poésie), par Mlle Amalia Domingo y Soler. — Communication d'outre-tombe, dictée de Lamennais. — Le périsprit, principe des manifestations, par Allan Kardec.

La Revue psychologique de Madrid *La Irradiacion* a terminé son feuilleton « La lutte d'un Esprit », ouvrage intéressant et utile à lire, obtenu médianimiquement, et elle commence la publication de « L'Origine de tous les Cultes », par Fabian Palasi. — On envoie des catalogues d'ouvrages en Castellane franco.

Nous recevons le premier numéro d'un journal spirite créé à Alagoas, Brésil, « l'Uniâo spirita », organe de la Société de propagande spirite au Brésil — bimensuel — rédaction rua da Penha, nº 30, directeur Joaonunes. — Tous nos vœux pour cette nouvelle œuvre et nos compliments fraternels à son fondateur.

La Revue des Femmes Russes, organe du féminisme franco-russe : revue bi-mensuelle; tribune libre où s'exprimeront en toute indépendance, sous leur entière responsabilité, des écrivains de premier ordre tels que M. de Roberty, professeur à l'Université de Bruxelles ; Mme la comtesse Rostopchine, Mme Tola Dorian (princesse Mechersky), Mme la marquise de Tallenay (nee d'Iline), etc. Directrice, Mme O. de Bézobrazow. — Le but de la *Revue des Femmes Russes* est de déterminer un rapprochement littéraire entre les femmes russes et françaises, et faire bénéficier les femmes russes des avantages que l'*Œuvre en fondation* des Femmes russes assure à tous ses membres.

Pour toute personne suivant des cours ou exerçant une profession, l'abonnement est réduit à 10 fr. par an, payable par trimestre, au lieu de 18 fr.

La Géographie, revue générale des sciences géographiques (Paris). — L'esclavage à Madagascar et ailleurs, G. Dujarric. — Les embouchures des fleuves sibériens en 1895, traduit par Max E. Zielke. — Le lac Poso (Célèbes), A. Morel. — Voyage de quatre parisiens en Indo-Chine (suite), comte de Barthélemy. — La chute de la puissance française dans l'Inde, Castonnet des Fosses. — Au Siam, F. Mury.

Revue de la France moderne (Paris). — La femme à travers les âges, L. de Vaultier. — L'œuvre des esprits aux Etats-Unis, Ismala. — Petit bleu, H. de Vaih. — La pluralité des mondes habités et la transmigration des âmes, E. Teste Lebeau. — Rondels, sonnets, poésies philosophiques, par Mme de Montgommery. Compte-rendu par Jules Legoux. — Jérôme Savonarole et la question sociale, E. Coz.

Revue des Revues. — Etudes funèbres, A. Strindberg. — Les parias de Bretagne, P. d'Amfreville. — Une révolution dans le domaine de l'éclairage (l'acétylène). Georges Brunel. — La femme nouvelle: La femme qui vote, Mme Woodhall-Martin; la femme qui divorce, Tverskoï. — L'amour libre, Mme Arved Barine. — Il faut rester femme, Jules Simon. — Le ventre de New-York, S. Veyrac. — Les excentricités des collectionneurs. — Les massacres d'Edesse (récit d'un témoin). — Les secrets de l'alimentation, Dr L. Caze.

Echo de la semaine (Paris). — F. A. Aulard. Baccalauréat.—De Kerohant, Li-Hung-Tchang. — Gausseron, Causerie de la semaine. — Le calvaire de Trégastel, P. Dionis. — Portrait d'aujourd'hui, Edmond de Goncourt. — Formentin, Anatole Lannet. — Loyant, Les échos de partout.—Poésie de Sully Prudhomme à Mme Desbordes-Valmores. — Charles Fuster, Trois enfants. — Jean Rameau, Roman Yan (suite). — Edouard Petit, La semaine littéraire. — Frères Lionney, Souvenirs et anecdotes. — Olivier Tillaz, Portraits d'hier, Proudhon, — J. Bernard d'Anattoux, Le tour du Monde, Tripoli. — Actualité scientifique. — Notes Mondaines. — Carnet de la ménagère. — Jeux de l'Esprit.

L'Humanité intégrale (Paris). — Organe immortaliste, Merveilleux, Scientifique, Sorgue. — Principe d'amour, J. Camille Chaigneau. — L'Union spirite, Amo. — Petite chronique, C. Chaigneau. — Echos divers.

Luz Astral (Buenos-Ayres) 27 juin 1896; — L'Alchimie et la Pierre philosophale. — Sociologie. — Expériences d'hypnotisme. — La moralité. — Etudes. — Correspondances. — Bibliographie.

Mme Rössler, une de nos sœurs en croyance, nous prie de faire un appel en faveur de Mme Jolly. Cette dame, qui a tenu à Paris, pendant un assez grand nombre d'années, un groupe très suivi, est digne d'intérêt ; elle mérite la sympathie de tous les spirites.

Mme Jolly vient d'être très gravement malade pendant quatre mois, sans ressource et seule pour soutenir les siens ; son mari, âgé de 76 ans, est infirme et ne peut plus travailler.

Ces dignes personnes sont en retard de deux termes et seront expulsées si elles ne peuvent réunir une somme suffisante pour payer leur propriétaire

Envoyer les secours directement à Mme Jolly, rue d'Angoulême, n° 50, à Paris.

Nous apprenons le décès de M. Bazot, à Angers ; nous reparlerons de ce dévoué spirite de la première heure.

Le Gérant: H. JOLY.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.





39e Année. N° 9. 1er Septembre 1896.

D'AUTRES CONSIDÉRATIONS PHILOSOPHIQUES

Tout est supercherie, hallucination personnelle ou collective, dit-on dans un certain monde scientifique, en parlant des expériences de savants officiels, qui appliquent aux phénomènes du spiritualisme moderne une rigueur égale à celle qui est nécessaire pour les problèmes à résoudre en physique et en chimie; réellement il faut un rude courage au chercheur qui veut connaître les troublants problèmes de l'au-delà, pour parler de ses investigations suivies dans ce domaine peu exploré, et affirmer que les tables se meuvent sous l'action d'une force inconnue, que des instruments vibrent sous son action, que des faits intelligents ont lieu en dehors de la volonté du chercheur consciencieux et sagace.

C'est un enterrement de première classe, préparé aussi bien par qui est étranger à cette étude, que par le croyant à la foi du charbonnier et le scientiste pétrifié dans de vieilles formules, à qui tout changement cause de la stupéfaction.

On ne découragera pas, ce semble, un sir Russel Wallace, un William Crookes, un de Rochas, un Lombroso, et tant d'autres explorateurs d'un domaine inconnu qui nous réserve tant de surprises; il est assez désagréable d'être traité de fou, de naïf, étant le plus grand des naturalistes, un

aliéniste de génie, un mathématicien émérité et après avoir inventé le radiomètre ou découvert un nouveau métal, le thallium. Schiapareli l'astronome, Ochorowich le célèbre docteur de Varsovie, Charles Richet le physiologiste, Finzi le physicien, Karl du Prel le philosophe, Aksakof le conseiller d'Etat russe, Boutlerroff le savant professeur, Zöllner le génial astronome, Allan Kardec, et cent autres ont produit des œuvres lues et commentées dans le monde entier, qui les excluent de toutes les maisons telles que Charenton.

Allez donc certifier que le colonel de génie de Rochas est un halluciné, un naïf, après avoir lu *L'Extériorisation de la Motricité*, avec ses huit mémoires scientifiques, ses planches d'après les photographies obtenues aux séances, et toutes les preuves si patiemment collectionnées qui prouvent que cette étude est irréprochable, absolument.

M. Sabatier, professeur de zoologie à la Faculté des sciences de Montpellier, qui a signé avec MM. de Watteville, Maxwell, Dariex, les comptes-rendus des séances faites à l'Agnelas, n'ont-ils pas conservé toute leur autorité et leur bon sens? en sont-ils moins jurisconsultes intègres, docteurs en médecine et licenciés ès sciences physiques.

Ce pouvoir psychique constaté chez tant de médiums, chez lesquels il est souvent représenté par un degré de puissance extraordinaire, est semblable à celui que constatèrent jadis chez les saints les hommes à croyances fortes des siècles passés, et que les juges d'alors punissaient sévèrement puisqu'ils brûlaient ou rouaient les soi disant sorciers par qui ce pouvoir psychique se manifestait brutalement.

Oui, c'est un temps où les miracles abondent la force psychique se présentant partout, aux pèlerinages, dans les maisons hantées, par les prophéties et la guérison à l'aide de l'imposition des mains. Ce qui fut légende devient fait usuel, et la critique scientifique passe au creuset de la froide observation, de la logique lucide, ces manifestations vieilles comme notre humanité, réputées absurdes et fausses et exhumées par Allan Kardec.

Ils choisissent bien leur temps, les *de Goncourt*, les *Zola*, les *Daudet*, ces brillants littérateurs, ces éducateurs par le livre à éditions qui ne se comptent plus, pour se déclarer partisans de Comte et de son école positiviste qui n'a créé que des néantistes. Lisez les lignes suivantes d'Edmond de Goncourt écrites dans son *Journal*, à la date du 17 juillet 1891 et vous serez édifiés :

« Dans la promenade de ce matin, Daudet me demandait si mon frère avait été tourmenté par l'*au-delà de la vie*. Je lui répondis que non et que, sentant sa maladie, il n'avait pas une seule fois fait allusion à cet au-delà dans ses conversations.

« Alors Daudet me demandait quelles étaient mes convictions à ce sujet,

et je lui répondais que, malgré tout mon désir de retrouver mon frère, je croyais après la mort à l'anéantissement complet de l'individu, que nous étions des êtres de rien du tout, des éphémères de quelques journées de plus que ceux d'une seule journée, et que s'il y a un Dieu, c'était lui imposer une comptabilité trop énorme que celle occasionnée par une seconde existence de chacun de nous. Et Daudet me disait qu'il pensait tout comme moi, et qu'il y avait dans ses notes un rêve où il traversait un champ de genêts aux petits sons crépitants des cosses qui crevaient, et il comparait ces éclatements à nos vies. »

Au cimetière, après le service religieux célébré à Notre-Dame d'Auteuil, M. Emile Zola a prononcé, d'une voix émue vraiment, un très beau discours dont nous extrayons cette péroraison.

« Je n'apporte ici que mon cœur, je n'ai mission que de dire notre affreuse peine, celle des jeunes comme des vieux, à nous tous qui perdons dans le dernier des Goncourt un chef incontesté, un aïeul qui représentait superbement ce que nous admirons surtout dans les lettres. Et c'est ce que je veux dire encore, car ma fidélité, mon inaltérable tendresse pour lui est venue de ce qu'il est resté un vaillant, d'une indépendance farouche. Ah! la bravoure intellectuelle, dire ce qu'on croit être la vérité même au prix de la paix de son existence, ne transiger avec aucune convention, aller quand même jusqu'au bout de sa pensée, rien n'est plus grand! Il a aimé la littérature au point de lui donner sa vie entière, il n'a joui et il n'a souffert que par elle, il laisse l'exemple du plus noble et du plus fier écrivain, dont les fautes, s'il en a commis, ne sont pas les fautes de son ardente passion littéraire. Un jour dans son *Journal*, ce document si mal compris et d'un intérêt si poignant, il a jeté le cri sublime de toute sa vie donnée aux lettres, le cri de détresse que la terre un jour croulera et que ses œuvres ne seront plus lues. On a pu sourire, il n'en est pas moins vrai que je ne connais pas de cri plus admirable et que, ce jour-là, je l'ai aimé davantage pour son orgueil, le puissant et divin orgueil qui est notre foi à nous autres, dans l'amer enfantement des œuvres.

« Cher et grand ami, « notre » vieux Goncourt, c'est le jeune homme, le débutant de 1865, qui vous dit adieu; et c'est aussi le romancier que vous avez vu grandir, qui est resté votre élève, tout en devenant votre émule, et c'est encore l'homme à cette heure vieillissant qui a mis, ainsi que vous, à votre exemple, toute sa consolation dans le travail. Aujourd'hui, enfin, vous voilà au repos, vous venez vous endormir à côté de votre frère Jules. Et, comme notre ami Daudet, comme Daudet éperdu et sanglotant vous l'a crié dans votre agonie : « Va, va, pauvre grand travailleur douloureux, va le retrouver dans la tombe et dans la gloire! »

Malgré notre profonde admiration pour le talent de ces trois écrivains si remarquables, nous sommes douloureusement impressionnés par leur profession de foi néantiste; elle provient entièrement de l'instruction et de l'éducation reçue, le professorat depuis 1848 n'ayant eu qu'un but : détruire chez les élèves toute croyance basée sur le Dieu de la Bible, et exclure la divinité et le soi-disant miracle du vocabulaire scientifique.

De là, un enseignement systématique, savamment ordonné, positif, qui n'a laissé dans la mémoire des étudiants que des images représentant le monde comme un composé de matière neutre et inintelligente, incapable de mouvements, et dans laquelle, cependant, se manifestent des phénomènes physico-chimiques intelligents.

D'où proviennent ces phénomènes phisico-chimiques intelligents, puisque la matière universelle est neutre et inintelligente? Après l'énoncé de théories diverses successivement mises de côté, il fut convenu que la *Force* produisait tous ces phénomenes physico-chimiques intelligents, sans *pouvoir expliquer ce que c'était que la Force.*

Pour ne plus s'occuper de *Dieu*, cette abstraction dont les religions avaient usé et mésusé si immodérément, avec les archanges, les anges et les démons, la science positive admit *cette Force* inexplicable aussi ; ce fut là son article de foi absolu et sans contrôle. Sous l'empire de cette force les molécules s'agrégent aveuglément pour former les corps plastiques, et un homme au cerveau mieux organisé par une plus grande quantité de phosphore est un génie ; le sot en a moins ; le hasard seul décide de l'homme bien portant ou du contrefait, du fou ou de l'homme sensé, du beau, du laid et de l'abjection.

Dans l'école, tout se réduit aux diverses combinaisons de la matière et aux lois mécaniques qui les régissent ; *le monde* est l'ensemble des corps composés eux-mêmes de molécules et de forces qui agissent en elles. *Le Progrès* est une loi qui explique l'ensemble qui constitue les combinaisons de la matière. *La biologie*, c'est l'étude entière de l'homme, ou science de la vie qui ramène *la psychologie* à *la physiologie*. *La pensée* est un phénomène vital et *la vie* un ensemble de *phénomènes physico-chimiques*, sans la supposition d'une force distincte de la matière, car elle résulte de l'organisation que la *matière se donne à elle-même* dans les circonstances convenables.

La sociologie, selon l'école positiviste, étudie les conditions sous lesquelles les sociétés se développent. *La morale* a pour fondement l'étude des penchants de l'homme : les penchants *égoïstes* qui nous font faire les actes nécessaires à notre propre conservation, et les *penchants altruistes* qui nous portent à être utile aux autres. *Le droit* et *la législation* ont pour but l'utilité générale des hommes vivant en société, *la civilisation* tend à fondre toutes

les sociétés en un corps unique qui est l'humanité, et *la religion* doit consister dans le culte de l'humanité. *L'histoire*, enfin, confirme cette théorie, en prouvant que l'évolution des sociétés humaines, se divise en *époque théologique*, *époque métaphysique*, *époque scientifique*. En un mot, la *philosophie positive* n'a qu'un seul objet : les *faits* et les *lois*. Les *faits* sont les phénomènes que nous manifestent les lois, et les *lois* sont les relations que certains faits ont avec d'autres faits qui les précèdent, les suivent et les accompagnent.

La philosophie, dit Comte, se compose des relations qu'ont entre elles certaines lois les plus générales dans lesquelles se résume chaque science particulière ; elle doit renoncer à la recherche de l'absolu ou des causes et des principes qui expliquent l'origine et la fin des choses. Nous ne pouvons connaître que le relatif ou des faits en relation avec d'autres faits ; toute existence qu'on se figure au delà des phénomènes sensibles n'a pas de réalité et la métaphysique qui s'en occupe est une chimère.

Les sciences ainsi subordonnées à la philosophie sont *les mathématiques*, *l'Astronomie*, *la Physique*, *la Chimie*, la *Biologie* et *la Sociologie*. Toutes doivent être traitées par l'observation *des sens*, suivie de *l'expérimentation* et aboutissant à la généralisation nommée *Induction* ; elles sont l'unique base du *raisonnement déductif* pour démontrer les vérités scientifiques à l'exclusion de toute notion *a priori* et de toute hypothèse.

Cette doctrine, exposée par *Comte* dans son cours de *Philosophie positive*, est professée par des physiologistes et des médecins qui réduisent la vie à un pur mécanisme. Ce néantisme-là, emprunté à *Locke* l'empiriste, à *Condillac* le sensualiste, à *Gall* le phrénologiste, fut préconisé par les Drs Leblais, Robin et Littré, etc., en France, et par Stuart Mill en Angleterre; du haut des chaires il s'est infiltré dans les masses populaires et actuellement, le peuple des villes et des campagnes l'a adopté et en fait sa règle de conduite. Tous sont Malthusiens déterminés.

Puisque la vie est éphémère, que de nous il ne reste rien, absolument, à quoi servirait la vie si elle n'était courte et bonne? Jouir vite et bien étant la règle, chacun veut posséder, par tous les moyens possibles. Les liens de famille se sont relâchés, les fils rêvent de la mort prompte des parents, et toute morale n'est qu'une convention à l'usage de tel peuple ; elle est changeante par nature, selon celui qui la pratique en tel milieu.

La masse envisage une révolution violente comme une nécessité ; pour se substituer à celui qui gouverne et possède, tout est bien et bon, et cela se dit et s'écrit !

Cette théorie néantiste, ou l'a vu plus haut, les de Goncourt, les Zola, les Daudet et bien d'autres la préconisent hautement dans leurs écrits ; comme

leurs lecteurs sont la majorité de la nation, ces derniers s'intellectualisent avec leurs idées, les trouvent sages et justes ; puis il y a des appétits matériels à satisfaire ! et quels appétits sans idéal, dont sont responsables les généralisateurs de cette idée, que nos vies sont purement et simplement des *éclatements*, comme dans ce rêve de Daudet, *d'une traversée dans un champ de genêts dont les cosses aux petits sons crépitants* CRÈVENT, comme nous mortels. Et voilà tout, pour définir la valeur de nos existences ! cela se répète, cela se met en pratique !

Citons un exemple, un fait parisien du mois de juillet 1896 ; il est topique et donne la note populaire d'aspirations positivistes chez les classes qui travaillent :

« *La bande des sacristains.* — Nous avons parlé de ces filous qui s'étaient fait une spécialité des vols dans les presbytères. On vient d'arrêter le recéleur des objets volés dans leurs excursions. C'est un certain Raieter, âgé de 56 ans.

A. M. Hamard, sous-chef de la sûreté, il a dit, tout en buvant un verre de lait qu'il s'était fait apporter, comment et pourquoi, ancien dessinateur sur châles, il s'était fait recéleur.

« Je gagnais, a-t-il dit, beaucoup d'argent sans peiner beaucoup. Cette industrie sombra. On n'a plus voulu porter de châles, et je n'ai plus eu de profession. Que faire ? Apprendre un autre métier ? C'était trop dur. J'avais quelques connaissances des affaires de Bourse : je m'y jetai tout entier et je fus assez heureux pour y réussir. Mais il me fallait une vie large. Au fur et à mesure que l'on vieillit, on aime davantage à avoir ses aises. Les ressources que je retirais de mes affaires de Bourse ne suffisaient pas à mes dépenses. On m'apporta un jour des titres volés, je les négociai et ce fut le commencement de mon métier de voleur. Je me mis en relation avec les gens de la bande des sacristains et j'écoulais, avec d'énormes bénéfices, tous les titres, bijoux, œuvres d'art qu'ils volèrent. Je crois bien que ces gaillards-là m'ont fait, au bas mot, passer comme 300.000 francs par les mains. Ça aurait pu continuer longtemps, toujours même, quand vous êtes venu me prendre. C'est fini de rire. J'étais tout de même bien heureux et vous auriez pu me laisser tranquille.

« Oh ! je sais bien ce que vous allez me dire, vous autres honnêtes gens : « Je suis un malhonnête homme. » Que voulez-vous ? J'ai de grands appétits, j'aime les femmes, les femmes jeunes, et si, pour satisfaire tous ces goûts, il faut devenir malhonnête, eh bien, allons-y ! Je me considère en ce monde (car vous pensez bien que je ne crois pas à l'autre) comme une plante qu'il faut entretenir le mieux possible, arroser avec soin pour qu'elle pousse bien

et embellisse, et si, pour subvenir à cet entretien, il faut se faire complice des voleurs et voleur même, je ne suis pas assez bête pour hésiter. Mon bien-être avant tout. J'ai un principe, le seul auquel je sois attaché, et ce principe, c'est celui-ci : Mangeons bien, buvons sec, procurons-nous, n'importe par quel moyen, toutes les jouissances, et, puisqu'il faut mourir, au moins mourons gras. »

Raieter était très considéré à Ménilmontant où il demeurait et où il menait une existence très retirée. On le prenait pour un honnête rentier.

Au moment de l'arrestation de ses complices, il avait été se cacher à Joinville-le-Pont, dans une petite villa, où il demeurait avec une jeune femme de 18 ans ».

Forcément on cherche, on veut réparer le mal engendré par une doctrine qui a permis à la science de progresser, mais qui a démoralisé et faussé toutes les consciences. *Il est des forces inconnues non définies*, que l'on retrouve et que l'on commente; toutes semblent nous convier à cet objectif : la recherche de l'au-delà.

Les anciens sages et les savants qui ont vécu, bien avant notre dernier déluge d'Ogygès, époque à laquelle une génération d'âmes incarnées avait fini son stage sur la terre, affirmaient, comme les positivistes néantistes de nos jours, que dans l'*Univers infini il n'y avait que de la substance à l'infini.* Plus logiques et mieux éclairés, ils ajoutaient : ***a deux états***; ***un état passif***, neutre et inintelligent de la substance (ou matière), dont tous les atomes sont *plongés* dans l'état *actif et intelligent*, qui *meut*; qui est DIRECTIF.

Atma contient l'*actif* et le *passif*; il est la raison et le mouvement. ***Atma*** c'est ***Dieu***, ou ***Jéhovah***, ou le *Grand Architecte*, ou le ***Principe universel intelligent***, ou le ***Fluide universel***, ou *la Force*, etc., noms divers dont la signification est la même, dès que l'on est d'accord sur ce principe : ***La substance*** *universelle* ***infinie***, **A DEUX ÉTATS**.

Or, Atma ou Dieu, qui est l'ordre et la raison même, doit fatalement se manifester; et comme il n'y a pas de mouvement créé, qu'il n'y a que des mouvements préexistants, en conséquence, Atma a tout intérêt à former des groupements d'atomes passifs, ou bien de matière neutre et passive; les nébuleuses, les soleils, les planètes, etc., sont des groupements d'atomes passifs, déterminés par Atma.

Dès lors, il est inutile d'ajouter que la pierre, les cristaux, les minéraux sont des groupements d'atomes passifs et neutres; il en est de même des végétaux, des animaux, avec le corps de l'homme, au plus haut degré de l'échelle zoologique. C'est toujours là de la substance neutre mue par la substance intelligente.

L'action d'Atma est fatale, logiquement et nécessairement fatale toutes

les fois qu'elle s'applique au minéral, au végétal et à la brnte ; mais l'action de Dieu-Atma cesse d'être fatale, quand elle s'applique à l'homme mieux outillé, et partant plus libre.

Avec sa main et son pouce opposable, l'âme qui se sert des cinq sens dont le corps est armé, pouvant ainsi toujours mieux étudier le monde extérieur, devient responsable de ses actes, et cette responsabilité augmente d'autant plus que cette âme a mieux conscience de ses acquits intellectuels.

L'âme est une parcelle d'Atma, ou de Dieu substance active universelle et infinie, ne l'oublions pas. En elle il y a tous les devenir, mais il faut qu'elle les réalise successivement, *à l'aide du travail.*

On a dit, fort justement, qu'Atma, comme substance, *est en tout, partout* et *pénètre tout*; aussi *qu'Il est, fut et sera,* comme les Egyptiens lettrés et astronomes l'avaient inscrit sur l'entrée du temple d'Isis et Osiris, à Philæ.

Atma, nécessairement et fatalement, produit éternellement, avec continuité, tous les phénomènes physico-chimiques nécessaires au mouvement et à la vie universelle, parce qu'il est l'ordre et la justice même.

« La doctrine de ces anciens sages, proteste contre nos idées acquises en fait de cosmogonie, de philosophie et de morale, etc., à un tel point qu'on s'est demandé, bien souvent, si la vulgarisation de telles vérités n'était pas prématurée? Notre éducation ne nous prédispose pas à juger les choses d'un certain ordre, avec le calme et l'indépendance d'esprit que comporte la justice et la véritable méthode d'investigation scientifique; heureusement, dans notre siècle, l'instruction scientifique est un correctif efficace et exceptionnel. une suffisante compensation, et ce qui n'eût pas été pratique il y a cinquante ans, ce qui eût été un danger il y a un ou deux siècles quant aux vérités à énoncer. se peut actuellement. car l'heure est venue où tout doit être dit pour les initiés affranchis des préjugés et des erreurs que la passion et la domination tyrannique des sens fait naître ».

Voici l'exposé de l'un des principes de la philosophie de ces anciens sages, à la science très profonde :

La connaissance de ce principe est nécessaire pour comprendre le sens du verset sanscrit suivant : « *Brahme ! fils de tes œuvres et du père* (PITROS) *de ton choix, écoute la parole de* BROHMO. »

Après quelques versets d'introduction dont nous aurons à parler, ces sages de jadis présentaient la série de leurs enseignements par cet appel à l'initié. « Ce verset renferme des assertions de la plus haute importance et pour en faire comprendre la justesse, présentons quelques considérations pour nettement déterminer ce que l'on doit entendre par les mots *ordre* et *justice*, sans lesquels ce verset resterait obscur, peut-être incompréhensible.



« Ce qui s'appelle ORDRE, en physique, prend le nom de JUSTICE en psychologie.

« L'ordre et la justice appartiennent à un égal degré au domaine de la raison ; à ce point de vue les deux se confondent et ne font qu'un.

« Mais par sa nature, l'*ordre* diffère profondément de la *Justice* : le premier est fatal, la seconde est intentionnelle ; l'*Ordre* dans le domaine physique, c'est la négation de la liberté, et dans le domaine psychologique il en est l'affirmation. En empruntant nos arguments à la science moderne, nous allons nous expliquer.

« 1° L'effet immédiat de deux atomes d'hydrogène et d'un atome d'oxygène (1) est la production d'une molécule d'eau chimiquement pure.

« 2° L'effet médiat de la combinaison des deux principes *mâle* et *femelle*, dans les conditions normales, est, pour l'espèce humaine, la production d'un être humain.

« Jamais il n'est arrivé et jamais il n'arrivera que la première combinaison donne un autre produit que la molécule aqueuse, et que la seconde combinaison donne un autre résultat que l'être humain ; c'est la nécessité, c'est le résultat forcé de ce principe : *que des causes identiques ne peuvent porduire que des effets identiques.*

« En est-il de même pour la production des phénomènes qui sont du ressort de la psychologie ? des phénomènes qui procèdent de la volonté de l'homme ? Assurément non, car cette volonté est libre jusqu'à l'abus. Elle est libre, jusqu'à méconnaître la nécessité de l'ORDRE qui est la condition absolue de la *félicité.*

« Pris dans le sens de la marche des phénomènes physiques, l'ORDRE est donc nécessaire, et FATAL, comme nous l'avons dit ; pris dans le sens de la production des phénomènes psychologiques (et là il prend le nom de justice), il est nécessaire, mais il n'est pas fatal ; comme il dépend de la volonté de l'homme, il est donc intentionnel.

« En partant de ce principe, par le fait de son avènement fatal à la vie, déterminé par la combinaison normale des deux principes mâle et femelle, et comme il participe en même temps à la nature psychologique par le fait de la volonté libre que lui seul possède parmi les êtres, il est impossible d'admettre que, dans de telles conditions, notre jugement sur la nature humaine tel qu'il a prévalu de tout temps ne soit pas erroné ; pour mieux préciser,

(1) On obtient très facilement cette combinaison, au moyen d'un instrument de laboratoire, l'eudiomètre, instrument inventé pour l'analyse de l'air. Son usage s'est étendu à la recherche de la composition d'un grand nombre de gaz, tels que l'air. Le plus usité est celui dont la construction se base sur la propriété dont jouit l'étincelle électrique, de provoquer la combinaison de certains mélanges gazeux. M. Régnault l'a perfectionné.



qu'il ne soit pas en opposition, précisément, avec l'idée que nous nous faisons de l'ordre et de la justice.

« Rien n'est plus absurde, en effet, que cette prétention de vouloir qu'un homme issu d'une combinaison physique, ou physiologique si l'on veut, à laquelle sa volonté aurait été absolument étrangère, soit jeté à son insu en dehors de tout consentement de sa part, sur la scène du monde et dans un milieu qu'il n'a pas choisi, qui lui peut être antipathique et nuisible par la suite ? Quoi de plus absurde, disons-nous, que de prétendre pour cet homme une responsabilité quelconque, soit envers le milieu qui l'a vu naître, soit envers la société ou l'humanité entière ?

« Pour établir cette responsabilité les lois religieuses argueront en vain de la liberté inhérente à la volonté humaine, dont le coupable aurait abusé, car là, précisement gît l'erreur.

« Pour vouloir que l'être doué de raison, de volonté, de liberté, soit en effet tenu de répondre de ses actions, il faut que cette liberté et cette volonté interviennent dans *le choix* du milieu dans lequel il lui convient de vivre ; or, si ce milieu lui est imposé, que ce soit par le fait d'une divinité supposée, que ce soit par l'effet du hasard comme certains le prétendent ; ou, plutôt et mieux, que ce soit par la suite d'une combinaison physique, comme nous l'avons dit, le fait n'en est pas moins constant : *que dans l'une ou l'autre de ces suppositions il y a contrainte, et partant, absence de liberté. Dès lors toute* RESPONSABILITÉ CESSE.

« C'est là le problème social qui eut le privilège d'embarrasser le plus tous les législateurs, les chefs de religion et les philosophes. Le mérite de sa solution revient, comme nous le verrons par la suite, tout entier à la pénétration du génie des anciens sages, ces hommes de haute science dont Gœtomo fut un type parfait.

« Autre verset sanscrit : *Le brahme auquel s'adresse la voix de l'éternelle sagesse n'est point sorti du néant* (1).

« En dehors de la littérature sanscrite, on rencontre difficilement des expressions dont l'originalité égale la justesse, comme dans le verset ci-dessus.

« Cette vérité ainsi restreinte à sa formule négative n'eût jamais pu servir de base à un système complet de philosophie positive, car c'était une vérité incomplète. Voici comment les anciens savants, au temps de Gœtomo, ont compris cette partie du grand mystère de la vie ;

« *La rentrée de l'être* (2) dans la sphère d'activité de la vie, et le choix du

(1) La traduction littérale du sanscrit, est exactement : La production de ce qui n'est pas ne se voit pas ; c'est-à-dire: On ne voit rien sortir du néant : *No asató* vidyatê *bâvas.*

(2) *La rentrée*, et non pas *l'entrée de l'être*. Nous retrouverons la démonstration de ce fait dans un autre verset de cette intéressante traduction du *Somodœvo*.



milieu auquel il appartiendra, ne sont du ressort, ni du *caprice*, ni du *hasard*, ni de la *volonté* plus ou moins prépondérante d'une autorité quelconque, ni a plus forte raison du *néant* qui est l'absurde.

« Ces deux faits dépendent exclusivement des éléments qui constituent d'une manière intégrale l'essence même de l'être ; ces éléments sont la *nature*, l'*étendue* et la *forme*.

« Or, comme la nature de l'*être* dépend de la *nature* des connaissances que dans la vie d'activité il s'est assimilées par son travail ; — que *l'étendue* dépend de la somme des connaissances assimilées ; — qu'enfin *les formes* résultent de la disposition, du genre et de l'ordre de ces mêmes connaissances, les sages hindous en ont conclu que le Brahmé, l'être en général, n'est point le fils du néant, *mais, ce qui est autrement précis*, que le Brahme, que l'être est FILS DE SES ŒUVRES !... Conclusion complétée par cette autre expression : Et *du père*, *des parents*, ou plus correctement : *Du père et de la mère de son choix.* Le terme sanscrit *pitri*, qui signifie père, prend la signification de *père et mère* toutes les fois qu'il se trouve décliné au génitif du duel, — *pitrôs* —. Comme cela résulte du texte.

« Nous nous permettons également une remarque, sur la signification du mot *choix*, compris dans ce verset. A la place où il figure, ce mot nous semble loin d'exprimer l'idée d'une action libre de la volonté, tel qu'il paraît l'impliquer à première vue. Ici, une objection se présente.

« En effet, si le choix du milieu auquel appartiendra l'être, lors de son avènement à la vie d'activité, dépend de la nature, de l'étendue et des formes qui le caractérisent, dans ce cas, disons-nous, c'est bien moins d'un choix qu'il s'agit dans l'acception du mot, que d'un phénomène dont le nom est moderne, celui de la *sélection* darwinienne ?

« Comme nous allons le voir, il s'agit bien d'un choix dans la véritable acception du mot.

« C'est un point acquis à cette antique philosophie, que la faculté de choisir inhérente à l'être humain en possession des organes des sens, comporte la possibilité d'aller jusqu'à l'inconscience, même à l'absurde ; par contre, la faculté de choisir chez l'être humain dépourvu des mêmes organes, ne comporte pas le moindre écart de la plus rigoureuse logique.

« Or, comme dans le cas présent, il s'agit précisément d'un acte volontaire de l'être humain, placé dans ces dernières conditions, acte qui le porte à s'assimiler à un milieu qui lui est mieux adapté qu'un autre par la nature, l'étendue et les formes (acte auquel il n'est d'ailleurs aucunement forcé de se soumettre), dans ce cas, affirmons-le, le terme de *choix*, adopté logiquement, est très correct, à l'opposé de celui de *sélection*, lequel exprime l'idée d'un phénomène physiologique, où l'action de la volonté est absente. »



Nous continuerons cette étude scientifique et profondément philosophique, pour commenter le mot sanscrit Atma, et ce verset si important : *Je suis Atma raison mouvement ; je n'ai ni durée ni borne ; je comprends l'atome passif.* C'est une œuvre collective, sous la direction d'un Maître.

Pour cet ordre de pensées il ne faut pas raisonner avec les préjugés de l'école positiviste néantiste, mais avec la pure et simple raison ; *il faut en méditer* longuement, pour en sentir la profondeur et en saisir le grand esprit de justice. Ce fut l'œuvre des penseurs antiques, œuvre ressuscitée par un ingénieur astronome moderne ; nous la publierons en un volume, pour rendre hommage s'il y a lieu à qui de droit, et avec le consentement de quelques initiés. Nous avons voulu préparer nos lecteurs à ce nouvel ordre d'idées, que complètera un ouvrage sous presse : *Dans les Temples de l'Himalaya.* Ces données se juxtaposent à l'œuvre d'Allan Kardec.

P.-G. Leymarie.

LE MERVEILLEUX, LA SCIENCE, LA PRESSE

Chaque jour apporte son grain de sable pour la construction du temple futur de l'au-delà ; où, pour mieux dire, apporte un fait nouveau, pour prouver la survie et la réalité des esprits basées sur un ensemble de faits.

Patiemment, depuis 1850, les documents ont été classés ; la *Revue Spirite* en contient des plus intéressants et de très instructifs depuis sa création, et nous formons déjà le 39e volume de 748 pages chaque, de cette collection grand in-8.

Les maisons hantées, les apparitions constatées ne se comptent plus et il y en a toujours de nouvelles ; cette année, 1896, en donne en Italie, en Allemagne, en Angleterre, en France, etc.

Dans les Iles Britanniques, c'est la dame à *robe crême d'Onslow*, qui joue à la dame blanche d'Avenel ; c'est *Schlatter*, le guérisseur américain, disparaissant tout à coup comme le ferait Apollonius de Tyane ; ce sont les guérisons du *toucheur des Cévennes*, qui prie aussi, fait marcher les paralytiques et obtient des cures évidentes réputées incurables ; c'est tout Paris se réunissant rue Paradis, pour entendre les *prédictions de l'ange Gabriel*, sous la poussée de Drumond et de son secrétaire ; c'est, à *Valence-en-Brie*, l'apparition de l'esprit *Wlinski* ; enfin, la Vierge apparaît au pied d'un orme, à *Tilly-sur-Seules*, dont les habitants demandent cette réalisation d'un beau rêve : une cathédrale dorée et un pélerinage, comme à Lourdes !

Beaucoup sont allés à Tilly-sur-Seules, et pas n'est besoin d'y séjourner

plusieurs jours pour connaître ce qui s'y passe et ce qui s'y dit; les reporters de cent journaux en ont causé et c'est en lisant leurs appréciations qu'on peut bien juger de cette cause, aussi de celle qui se déroule à Valence-en-Brie, chez M. Lebègue, près de Fontainebleau, et à Agen, chez M. F....

Il ne nous déplaît point, ce constat universel de journalistes, de prêtres et de docteurs, puisque tous ont des prétentions à l'infaillibilité; si nous eussions été à Valence-en-Brie, avant qui que ce fut, et que nous eussions fait un compte rendu, ces mêmes infaillibilistes laïques et cléricaux eussent déclaré que M. Josse avait créé de toutes pièces une série de phénomènes ; on nous eût taxé de charlatanisme.

Voici, en substance, ce qu'ont prétendu et écrit nos très aimables adversaires, après enquêtes sérieuses et suivies.

P.-G. Leymarie.

Notre confrère Sorgue est allé, à ce sujet, interviewer M. Aksakof et voici comment il nous rapporte son entretien avec l'auteur bien connu d'*Animisme et Spiritisme.*

INTERVIEW DE M. AKSAKOF

Tiré du *Radical de Marseille*, 9 juillet 1896.

Les prodiges — ou les prétendus tels — que la presse enregistre presque quotidiennement, ont donné un regain d'actualité aux sciences occultes en général, et au spiritisme en particulier.

Le « merveilleux » étant à l'ordre du jour, il m'a paru tout indiqué de demander à M. Aksakof, de passage à Paris, son avis sur les faits curieux de Tilly et de Valence-en-Brie. A cet égard, l'opinion de M. Aksakof était intéressante à connaître, car l'auteur de ce très intéressant et très documenté ouvrage : *Animisme et Spiritisme*, — de même que Crookes, Wallace, Wagner et autres savants de réputation, — est un tenant de la doctrine spirite, doctrine qui, aux Etats-Unis seulement, compte 5 millions d'adeptes.

M. Aksakof, bien qu'ayant dépassé la soixantaine, est encore très vert; sa belle tête, d'un type étrange, intelligente et rêveuse, possède une puissante séduction.

Le directeur de la revue *Psychische Studien* parle français comme un Russe, c'est dire avec quelle élégance !

Voici notre entretien :

— Les croyez-vous réelles, ces apparitions de Tilly que quinze cents personnes prétendent avoir vues?

— Certainement, elles peuvent être réelles; mais aussi il se peut parfai-



tement qu'elles soient simplement des illusions subjectives. Je ne serais pas surpris s'il ne s'agissait là que d'une hallucination collective.

— Papus attribue à des sortilèges les « diableries » de la maison, dite hantée, de Valence-en-Brie ; partagez-vous sa manière de voir?

— Sans doute, une action physique humaine et intellectuelle peut s'exercer à distance, comme l'a démontré expérimentalement M. de Rochas. Aussi, l'hypothèse de l'envoûtement n'a-t-elle rien d'inadmissible. Toutefois, j'inclinerais à croire que les faits constatés à Valence-en-Brie sont l'œuvre de ce qu'on appelle vulgairement les « esprits » — c'est-à-dire d'intelligences supra-terrestres — d'un ordre inférieur, bien entendu.

— Et le moyen de s'assurer que l'invisible mais si brutal persécuteur de la famille Lebègue appartient au monde astral ?

— C'est très simple : Qu'un cercle de spirites se réunisse dans la maison qui est certainement ou maléficiée ou hantée. Si esprit il y a, eh bien, on liera conversation avec lui. Alors on saura *qui* il a été dans ce monde-ci et *pourquoi* il vient tracasser les vivants. Et une séance de ce genre mettrait probablement un terme aux agissements du mystérieux persécuteur.

— Et comment donc les spirites pourraient-ils accomplir ce miracle?

— En priant gentiment la malveillante volonté de bien vouloir cesser ses manifestations hostiles ; les « invisibles » — on l'a souvent constaté — sont très sensibles à une prière affectueusement adressée !...

— Alors, vraiment, la réalité du monde occulte vous paraît démontrée ?

— Et cela par l'expérimentation. Oui, indéniablement, le fait de l'existence individuelle après la mort est établi, — et la question de l'identité du moi, au point de vue subjectif, acquiert des droits qui lui ont été refusés jusqu'ici.

M. Aksakof conclut :

— Lorsque les faits spiritiques seront acceptés et établis dans leur totalité, la philosophie devra en conclure, non à l'existence d'un monde surnaturel, d'individus surnaturels, mais à celle d'un monde de perceptions transcendantales, appartenant à une forme de conscience transcendantale, et les manifestations « spiritiques » ne seront plus alors qu'une manifestation de cette forme de conscience dans les conditions de temps et d'espace du monde phénoménal.

INTERWIEW DE M. AKSAKOF

Tiré de la *Patrie* du 23 juin 1896.

Phénomènes physiques et psychiques. — Avis d'un conseiller d'Etat russe.

M. Alexandre Aksakof étant de passage à Paris, je me suis empressée d'aller l'interviewer : j'étais très curieuse d'entendre causer le savant russe

— un tenant du spiritisme — sur cette question du merveilleux, dont on se préoccupe fort aujourd'hui, dans un certain milieu scientifique, et qu'il connaît à fond, comme on peut en juger, en lisant son livre : *Animisme et Spiritisme*. Ajoutons que c'est M. Aksakof qui prit l'initiative de convoquer, à Milan, une commission de savants, à l'effet de soumettre à un rigoureux examen des phénomènes médianimiques, qu'affirmait César Lombroso, grand criminaliste italien, phénomènes qui se manifestaient par l'intermédiaire d'une paysanne, Eusapia Paladino. Ladite commission se sépara au bout de quatre semaines d'expériences, après avoir signé un stupéfiant compte-rendu qui, à bon droit, jeta le trouble dans le monde de la science..

***

— L'extériorisation de la motricité, ainsi que celle de la sensibilité, sembleraient prouver l'existence de notre double, non point celle d'êtres supraterrestres ?

— C'est juste, nous répond M. Aksakof ; mais ce qui est surtout troublant dans les expériences d'Eusapia, c'est le phénomène physique se manifestant à côté d'un phénomène d'ordre intellectuel.

La grosse question est de savoir à quel facteur les attribuer.

— Ne seraient-ils pas simplement dus à l'effet d'une force psychique, émanant du cerveau en suractivité du médium ?

— Cette solution s'impose, quand les phénomènes sont en rapport avec les connaissances intellectuelles de ce dernier. Mais lorsqu'on constate des phénomènes absolument en dehors de la mentalité, non seulement du médium, mais encore de tous les assistants, force est bien alors de chercher une autre hypothèse.

— Et cette hypothèse est ?...

— L'intervention de l'esprit d'un défunt. Supposez que vous receviez une communication écrite dont le contenu, le style caractéristique ou l'écriture porte le cachet d'une individualité disparue qui s'affirme par cette voie. Je vous demande au nom de quelle logique vous lui refuseriez la personnalité qu'elle revendique ?

— Est-on souvent favorisé de pareils messages ?

— Souvent, non ; quelquefois, oui.

— Maintenant, que pensez-vous des prétendues « matérialisations » ?

— Qu'elles sont réelles, comme il m'a été donné de le constater. J'ai eu, entre autres, la bonne fortune de voir la fameuse Katie King, et aussi le plaisir de converser avec cette belle et charmante personne.

Et, souriant énigmatiquement, mon aimable interlocuteur d'ajouter :

— Je possède même un précieux souvenir de Katie : un de ses cheveux,

un vrai cheveu. Quoi d'étonnant ? La forme matérialisée n'était point une ombre, mais une femme en chair et en os, qu'on pouvait toucher, palper... M. Crookes, le célèbre physicien anglais, a compté souvent les pulsations de sa belle visiteuse de l'au-delà.

-- Tout cela paraît bien extraordinaire.

— N'empêche que cela est, répond énergiquement M. Aksakof, qui conclut :

Indéniablement, l'autre monde existe et nous marchons à sa découverte.

SORGUE.

A VALENCE-EN-BRIE

Dans cette dernière pièce, raconte un rédacteur de l'*Eclair*, tout est dans un inénarrable désarroi; les fauteuils, de lourds crapauds recouverts d'étoffes grisâtres, sont répandus, le ventre en l'air ; une petite table vide-poche est renversée et les objets qui la remplissaient jonchent le sol; la pendule qui ornait la cheminée est à deux mètres en avant couchée sur le tapis et arrêtée ; de toutes parts c'est un inextricable confusion de tout ce qui garnissait le salon.

« Tout était en place le matin, nous dit la servante, les meubles étaient debout, la pendule sur la cheminée, les portes et les fenêtres fermées. Vers onze heures, comme nous étions à déjeuner dans la cuisine qui se trouve à gauche du salon, nous accourons et nous trouvons tout dans l'état que vous voyez. Comme nous entrions la voix se fait entendre dans ce coin là, à gauche : « Laissez tout cela, vieille bourrique, ici je suis chez moi, je me « plais comme cela, ne touchez rien ». Comme je me sauvais, continua la vieille servante, voilà que le piano qui est dans l'autre pièce — fermée et fermée à clef — se met à jouer.

Ceci ne fut pas la seule manifestation de la matinée ; il paraît qu'un de nos confrères du *Journal*, dès son entrée sous le large porche de la maison, fut salué d'une salve d'injures débordantes et intarissables par la voix qui semblait sortir de sous terre, d'entre les pavés dallant l'entrée, et qu'un long dialogue s'engagea entre eux.

Du moment que la loi accorde des interwiews, nous n'avons qu'à attendre une audience. « Ce sera peut-être long, nous fait-on remarquer en nous montrant la foule qui encombre la maison, car « l'esprit » ne vient jamais quand il y a tant de monde ».

Pour prendre patience, nous regardons les dégâts commis depuis quelques jours : sur la façade de la maison tournée vers le jardin, une douzaine de vitres ont été brisées — brisures circulaires pour la plupart ; avec

des éclats en rayons, le choc provenait de l'extérieur et gagnait l'intérieur.

Nous descendons dans la cave où se sont produites les premières manifestations — cave immense à compartiments communiquants. On nous montre le tas de charbon où venait puiser la jeune servante lorsqu'elle vit sa bougie se souffler et qu'en même temps elle entendit une voix lui dire : « Eh ! la petiote. » Plus loin, c'est une porte fermée au verrou un soir et qu'on a trouvée ouverte le lendemain. Comme on l'avait laissée ainsi, quelques heures après on la retrouvait fermée et barricadée avec un lourd tonneau et une longue planche qui se trouvait dans une cave intérieure. Ce qui semble le plus étrange, c'est, au premier étage, une glace d'une forte épaisseur qui, en deux points différents, a été percée de part en part, par un trou circulaire très net autour duquel s'entoure une brisure de forme ellipsoïde.

Et à la découverte de chacune de ces manifestations, c'est la voix qui recommence : « Je resterai ici jusqu'au jour où cela me plaira de m'en aller, ou plutôt jusqu'au jour où ceux que je veux voir partir seront partis. » Le tout entremêlé de jurons et d'expressions où le mot de Cambronne semble une douceur en comparaison du reste.

Et ces voix, ces jurons, ces interpellations tout le monde les a entendus dans la cave, au rez-de-chaussée aussi bien qu'au premier.

Mme Lebègue, la mère, alitée au premier où on ne peut plus la voir d'ailleurs, épuisée qu'elle est par toutes ces émotions, se retournait sur son lit en disant à voix basse : « Je voudrais bien boire... » Aussitôt du mur noir une voix retentissante dit : « Charlotte, Charlotte ! ta mère demande à boire. » Et Charlotte, la petite fille de la malade, une charmante enfant de neuf ans, accourt, entend et ne voit rien.

Tous ceux qu'on interroge dans le proche voisinage, qu'ils soient crédules ou non, affirment la réalité des voix entendues : les personnes les plus honorables et les moins capables de supercherie, les plus exemptes par leur âge, par leur tempérament, de toute hallucination ou de toute influence, quelle qu'elle soit, ont entendu distinctement la voix. C'est M. Hainot, le maire de Valence, l'instituteur, le curé — qui, interrogé par nous, se refuse d'ailleurs à voir une manifestation diabolique en ces étranges phénomènes.

« Je l'ai entendue, et entendue très exactement, nous dit-il. Mais je remarque un fait très particulier, c'est que cette voix, nette et distincte lorsqu'elle se fait entendre près d'un des murs mitoyens qui terminent la maison, devient beaucoup moins distincte lorsqu'elle part d'un autre endroit, au milieu d'une pièce, par exemple ; dans ce cas, le son et les into-

34

nations de la voix rappellent exactement les expériences de ventriloquie ; est-ce là une explication ? je ne sais... De même pour les objets déplacés, il peut y avoir une machination quelconque qui a encore échappé à nos recherches, mais qui n'en existe pas moins... »

Et les incrédules parlent de souterrains, de puits insondables, de conduites et de canalisations qui longent les maisons.

M. le Dr Paté dit qu'il a lui-même entendu la voix et qu'elle l'a apostrophé toutes les fois qu'il s'est dirigé vers un coin du mur. Il n'a rien vu.

— Mais, conclut-il, c'est étrange et il faut bien avouer qu'il y a quelque chose »

Enfin, l'enquête du commissaire de police conclut dans le même sens.

Voilà bien la maison, non seulement hantée, mais... patentée du diable !

LA MAISON HANTÉE

(Tirée de *l'Eclair*, du 28 juin 1896.)

Je ne croyais pas si vite contrôler la remarque que je faisais il y a quinze jours à cette place, sur la présence dans la plupart des maisons hantées d'une fillette ou d'une jeune fille que travaille sa crise de puberté. Parfois cependant c'est un adolescent mâle, notoirement névropathe, mais pour les conclusions que l'on voudrait tirer de cette constante coïncidence, le sexe n'importe point.

A Valence-en-Brie, il y a une jeune fille, une bonne qui paraît avoir une vingtaine d'années et qui n'en aurait que dix-sept. Elle est d'une santé physique exubérante et dans un état de virginité lourd à sa vocation sensuelle ; un mari lui agréerait. Par une ironie singulière, le farceur inconnu qui hante la maison, grossier avec tous, pour la « p'tiote » a quelque prévenance ; il se présente comme un prince russe, habitant Marseille, est épouseurs de bergère, et que volontiers il lui accorderait sa main.

Car dans la nouvelle maison hantée, l'esprit n'est point que frappeur, il parle. On entend une voix qui sort d'on ne sait d'où, qui tient des propos malicieux sur les gens du pays, rabrouant qui lui déplaît, dans un style bas, indigne d'un seigneur russe, fût-il ivre. Tout le monde l'a entendu sans excepter les gendarmes qu'il a accueillis par une de ces plaisanteries au sel de cuisine qui lui sont familières: il a raillé l'odeur de leurs bottes. Les locataires, les voisins, le curé, le médecin, les gendarmes ont battu la maison de la cave au grenier, ils ont fouillé le jardin, exploré les communs, ils ont



usé de ruse et de menace : ils n'ont pu découvrir le drôle qui joint à la science du prestidigateur celle du ventriloque

La maison est bouleversée, les meubles mis sens dessus dessous ; les assiettes virevoltent, des verres deviennent mitraille ; les carreaux s'éloi-lent, les portes s'ouvrent et se ferment comme dans un vaudeville de Cluny. C'est le sabbat indicible, absurbe, incohérent. Et au milieu de ce vacarme, toujours cette voix railleuse, cette voix de basse profonde, au service d'un intrus sans respect qui jure, en sacrant, qu'entré dans la maison ce n'est point la police qui l'en fera sortir.

La p'tiote n'a nul effroi de cet hôte incommode, encore qu'elle inaugurât ses facéties. Elle était à la cave et prélevait du charbon quand il souffla sa bougie ; c'était le prélude de ces mystifications qui achèvent — et c'est là le douloureux — une pauvre vieille impotente.

Le parquet est prévenu : il enquête, il en sera cette fois, comme toujours pour sa peine. Jamais enquête de cet ordre ne donna de résultats. Il convient de le retenir. Le fait est capital.

J'ai vu la maison hantée de la rue Ducouëdic, dont les *spirites* firent le siège vainement ; j'ai constaté ainsi que tous les visiteurs des désordres : meubles bousculés, vitres cassées, bois en éclats, et j'ai recueilli l'impression d'effroi des malheureux locataires. J'ai vu sur place la police furetant en pure perte et néanmoins soutenant, avec des airs entendus, qu'elle se chargeait des mauvais plaisants. Or, elle s'est retirée confuse de n'avoir rien découvert. « Ce sont les morts des catacombes, dont les émanations gazeuzes agitent le sol », disaient des gens qui expliquent avec facilité ce qui ne leur coûte à penser nulle peine : ils oubliaient que les morts des catacombes, en poussière depuis longtemps, n'exhalaient plus de gaz. Une fosse d'aisance accusée de ces méfaits fut innocentée par la compagnie.

Sur le boulevard dédié au sceptique Voltaire, une maison s'emplit tout à coup de bruits furieux inattendus : on eût dit d'une canonnade dans la muraille ; les planchers oscillaient, les portes vibraient dans leurs cadres, mais les objets n'étaient pas déplacés. Les ingénieurs visitèrent la plomberie et ne surprirent rien qui pût expliquer ces choses. On soupçonna un imposteur. La police envoya M. Jeaume ; ce brigadier est moins heureux s'il s'agit d'arrêter des manifestations que des assassins ; le bruit se fit en sa présence et son flair ne lui en révéla pas la cause. Si, du moins, il donna à cette canonnade un prétexte sur lequel il serait peu décent d'insister. Le commissaire de police, M. Leygonie, se borna à se retirer, avouant son incompétence.

Il y a une cinquantaine d'années le quartier Latin fut mis en émoi par des faits analogues. C'était au coin de la rue des Grés. Il se trouvait là un



chantier de bois et de charbon avec une petite maison élevée d'un étage. On démolissait alors l'ancienne enceinte de Phillippe-Auguste. Jour et nuit d'énormes pierres étaient lancées contre l'humble bicoque, bientôt percée à jour. La police se mit sur pied. On surveilla. On fouilla. Cela dura trois semaines. La mitraillade diminua d'intensité, puis cessa. La préfecture fit savoir qu'on avait arrêté et emprisonné le farceur qui se livrait à ces exploits catapultueux. Malheureusement pour le crédit de cette version policière, jamais le coupable ne passa en justice, ce qui donna à supposer que rue des Grés pas plus qu'ailleurs on n'arrêta le malfaisant...

On ne peut pas dire qu'il rencontre chez ses victimes une certaine complicité : l'opinion ne lui est pas davantage favorable. Il a contre lui, outre la perspicacité des policiers, la curiosité et la colère de chacun avide d'avoir la clef du mystère, et si l'on fut berné, la vengeance du coupable. En 1850, une maison hantée en Amérique troubla si fort l'esprit des habitants que quatorze mille d'entre eux, par voie de pétition, demandèrent au Congrès la répression, s'ils étaient mystifiés, des faits dont ils avaient été les témoins, ou, si ces faits étaient authentiques, leur étude.

La science officielle, endormie sur le mol oreiller de ses habitudes, fait la sourde oreille quand on la prie d'observer ces choses. On a la robe de professeur et les avantages attachés au grade ; on s'est fait une petite conviction orthodoxe et portative, qui ne brusque pas les idées reçues, et l'on fait son bonhomme de chemin sous la pluie des décorations données aux savants bien sages. Qu'irait-on s'embarquer sur la galère qui fait voile vers l'inconnu ? Pour aborder où ? La négation est plus simple, cette négation supérieure, impertinente, qui le prend de haut avec le témoin de bonne foi. « Vous avez la fièvre, mon ami ! » Galilée ne trouverait pas d'adversaires moins résolus aujourd'hui qu'en son temps, et courrait les mêmes risques : « Ah ! elle tourne ! Mon pauvre bonhomme, c'est ta tête qui tourne ! »

Vous verrez que pas un de nos gros bonnets, ne fût-ce que par un acquit de conscience, ne fera le voyage de Valence-en-Brie, que pas un de ceux dont c'est la mission de mettre la science au courant, ne cherchera à pénétrer le secret de ces hantises — ou de ces sottises. — D'aucuns brûlent du désir de voir, d'apprendre, de comprendre, mais en ce déduit ils compromettraient leur réputation. Il ferait beau voir, en vérité, qu'on les rencontrât en société des badauds de toutes les chapelles ; qu'en dirait le concierge de l'Institut ! Braver le ridicule n'est point en France un acte sans courage, mais ce courage-là, vous verrez qu'aucun d'eux ne le montrera. Ils ont la science couarde.

C'est fâcheux. De telles études élargiraient l'horizon. Par elles, nous y verrions un peu plus loin et un peu plus haut. Nous démêlons confusément



un état nouveau de la matière, subtil et fugace. Il est en nous et il nous enveloppe. Il émane de notre corps et notre corps s'en pénètre. Comment le nommer ? Apprenons d'abord à le reconnaître. D'innombrables témoignages le dénoncent. Ils sont formels. Longtemps on n'eut que des preuves orales : on a des preuves écrites. L'irrécusable photographie convainc les douteurs acharnés. Le cliché auquel rien n'échappe recueille, dans la nuit, à l'appel du Dr Baraduc, l'image lumineuse d'énergies vitales. Qu'est-ce que ces tourbillons, ces sphères ces apparitions que la plaque, exposée dans les ténèbres absolues où des êtres humains concentrent leurs pensées fixes, enregistre avec une docilité qu'on n'avait pas devinée encore ?

La maison hantée de Valence-en-Brie serait la première que l'hilarité sans plus pourrait accueillir d'aussi balourdes manifestations. C'est la centième, c'est la millième. C'était hier à Paris, c'est à Valence ce matin, ce sera demain ailleurs. Les histoires de revenants qui alimentaient les veillées campagnardes n'étaient que l'interprétation naïve de faits authentiques. Les maisons hantées sont aussi vieilles que le monde.

L'observation la plus précise est celle que rapporte M. de Rochas. Elle fut faite à la Constantinie, près de Limoges, le 31 mai dernier par M. Maxwel, substitut du procureur général. Une maison d'habitation bourgeoise, occupée par deux dames et une jeune bonne, fut le théâtre des scènes ordinaires : lit bousculé vaisselle mise en pièces, objets matériels, déplacés sans contact apparent. Une fumée épaisse s'échappa d'un lit où il n'y avait *ni flamme ni foyer*. Le maire, au cours de son enquête, assista à ces faits et n'en découvrit pas la raison.

La jeune bonne, impubère, était âgée de dix-sept ans, maigre, délicate, sœur d'une somnambule et fille d'une mère extravagante. Les désordres ne s'accomplissaient point hors de sa présence, ni la nuit pendant son sommeil. Elle s'en alla, ils cessèrent.

Il y a à Valence-en-Brie une bonne de cet âge, dont nous ne savons psychologiquement rien. Elle eut la primeur du charivari, dans la cave, quand sa chandelle fut soufflée. J'avais prié mon ami Goret, qui fit la remarquable enquête qu'on a pu lire hier matin, de chercher à connaître les antécédents de cette bonne. Il a relevé cette particularité que déjà chez ses derniers patrons elle se prétendit l'objet de poursuites occultes.

Expliquer, c'est beaucoup se hâter ; constater dans l'état actuel de notre ignorance, c'est peut-être suffisant.

Sur ce champ d'expériences, si capricieux, chacun tire la couverture, à soi. Le spirite dit : « C'est un esprit incarné » ; l'occultiste dit : « C'est un élémental qui a trouvé en un vivant le principe qui l'alimente. »

C'est le Horla, dirait Maupassant, déjà affolé alors que le prêtre prononce « c'est le diable », et se signe.

Le diable m'emporte si je sais ce que c'est, mais je sais bien que c'est quelque chose. « C'est quelqu'un ». dit le commissaire de police. Ah ! monsieur, de grâce, découvrez-le. Il serait malséant qu'un aussi grossier mystificateur se jouât plus longtemps de l'autorité, qu'elle soit ceinturée de tricolore ou chaussée de bottes odorantes. Faites prisonnier qui vous raille. Ce drôle-là, monsieur le commissaire, grâce à vous, qu'on le voie un peu. Mais comme vous tardez ! Cette fois encore s'échapperait-il ?

GEORGES MONTORGUEIL.

MORÈS CHEZ UN SPIRITE

(Tiré du *Figaro*, du 21 juin 1896.)

Tout à coup, nous nous sommes rappelé qu'un ami commun au marquis de Morès et à nous, M. Octave Houdaille, nous avait raconté une chose à laquelle ni lui ni nous n'attachions alors d'importance, mais qui, après la tragédie d'El-Ouatia, en prend une vraiment étrange.

Le marquis de Morès s'était laissé conduire chez un spirite, et celui-ci lui avait prédit son sort...

Vite chez M. Octave Houdaille, 1, rue Pierre-Charron.

— Eh oui, nous dit-il ; en s'interrompant à chaque phrase, tant l'a bouleversé la mort de son ami, je me souviens parfaitement.

C'était en février dernier, le soir de la dernière conférence que Morès fit à Melun. A la descente du train, il m'offrit gracieusement de me ramener chez moi en voiture. Chemin faisant, la conversation tomba sur l'occultisme.

J'étais encore sous l'impression des expériences auxquelles j'avais assisté dans l'île Roubaud avec Eusapia, en présence de M. Charles Richet, expériences dont parlait dernièrement M. G. Montorgueil.

Cela paraissait intéresser vivement Morès, qui me demanda si je connaissais un médium où je pusse le mener incognito. Oui, lui dis-je. Nous prîmes rendez-vous pour le vendredi suivant.

Ce jour-là, à neuf heures du soir, nous nous rendions ensemble chez M. Betsch, 60, rue des Moines, qui, sans le connaître, lui demanda ;

— Avez-vous quelques questions à poser ?

— Une seule : réussirai-je dans l'entreprise que je médite ?

— Vous serez arrêté.

— Par qui ou par quoi ?

— Par l'au-delà.

— Par l'au-delà ? répétai-je.

— Oui, par l'au-delà.

— L'Esprit me paraît battre quelque peu la campagne, ce soir, dis-je en plaisantant à Morès.

Il ne me répondit rien. Nous levâmes la séance. Le marquis était très impressionné. Dans la rue, il me dit :

— Je suis fataliste, d'un fatalisme non aveugle, mais raisonné. J'ai toujours mis d'ailleurs, mon énergie en communion constante avec la divinité.

Puis, après un silence, il ajouta :

— S'il m'arrivait malheur, je sens que je resterais en communication toujours avec les êtres qui me sont chers.

Pauvre grand ami ! Pendant que je me demandais ce que signifiait cet au-delà, il paraissait l'avoir compris, lui. Et il n'a pas reculé... Il est parti. Maintenant il n'y a plus de doute à avoir. Il a été massacré....

CHARLES CHINCHOLLE.

UN LIT QUI MARCHE TOUT SEUL.

N° 5, route de Montcenis, au Creusot, raconte le *Journal de Saône-et-Loire*, habite dans une chambre la famille Dubois. Dans cette chambre, se trouvent deux lits qui se font face, l'un occupé par M. Dubois père, actuellement malade, le deuxième par Mme Dubois et sa fille de 14 ans.

La jeune Dubois passe pour être extrêmement nerveuse et son père pour l'être plus encore.

Dès que la jeune Dubois est au lit et chaque fois qu'elle a une sorte de crise nerveuse, son lit roule près du lit occupé par le père.

Un voisin sceptique explora le lit tout entier, tenta de l'arrêter dans sa marche, ses efforts furent vains, car il fut entraîné lui-même malgré son énergique résistance.

Il cala fortement les roulettes du lit. Rien n'y fit. Le lit lui-même se souleva alors et surmonta tous les obstacles.

Cet étrange phénomène cesse dès que le lit est occupé en même temps par la mère et la fille.

Autre fait aussi inexplicable. Pendant que la jeune Dubois dormait, on lui glissa dans les doigts une bague en or et un anneau de cuivre ; elle se réveilla en sursaut, s'écriant que l'anneau de cuivre la brûlait horriblement.



La République Française du 25 juin 1896.

Lorsque, en 1846, il y a précisément cinquante ans, on parla pour la première fois des « esprits frappeurs » d'Amérique qui se communiquaient aux mortels par des *raps* ou *rapping* (*coups frappés*, d'où leur nom), il y eut dans le monde entier un grand mouvement d'incrédulité.

Cependant, quand ces *raps* se transformèrent en mouvements, rotation de tables, de chapeaux, etc., le public s'humanisa et même la mode s'en mêla. En 1853 et 1854, ce fut en France un engouement véritable ; les tables tournantes faisaient tourner les têtes...

On commence à s'apercevoir qu'il y avait du vrai dans ces phénomènes des esprits frappeurs, prétendus surnaturels, et rejetés comme tels par la science d'une part, par l'ignorance de l'autre.

Aujourd'hui l'homme instruit qui entend parler de ces choses, ne nie ni n'affirme. Il observe les faits qui sont réels, il réserve ses conclusions quant à leur explication, encore obscure.

Des faits plus curieux — quoique très peu inédits, et d'un ordre analogue — se passent en ce moment à Valence-en-Brie, près de Fontainebleau, dans la maison d'un M. Lebègue.

M. Lebègue se rend chaque jour à Paris pour ses affaires, laissant à Valence Mme Lebègue, sa femme, alitée depuis le mois de novembre, sa belle-mère, son fils et sa fille, âgés de quinze ans et neuf ans, et deux bonnes l'une jeune, et l'autre âgée.

Les manifestations commencèrent par des farces jouées à l'une des bonnes dont s'éteignait la bougie à la cave. Puis elle entendait une voix. Jusque-là rien de probant, cette fille pouvait être hallucinée.

Mais voici que la chose se complique. La voix gagne les appartements.

Mme Lebègue, couchée, entendit la voix qui proférait des menaces derrière son lit, à son chevet. La voix disait : « Je ne suis pas là pour mon compte, mais pour assurer la vengeance de quelqu'un. Je continuerai tant que vous et votre fils ne serez pas partis, tant que vous ne serez pas morts tous deux. » Le lendemain la voix ajouta : « Je vous ferai tous danser à la Ravachol. »

Le docteur Pate qui soigne Mme Lebègue déclare avoir entendu la voix et s'est résigné à rédiger par écrit ses recommandations à la malade pour éviter les réflexions assez grossières de... de quoi ? appelez cela : esprit, revenant, larve, il y en a même qui n'y vont pas par quatre chemins et qui disent : le diable. D'autres, il est vrai, disent : le mystificateur.

Le certain, c'est que toutes les recherches de M. Lebègue, qui veille la

nuit le revolver au poing, et les perquisations de la police n'ont pas amené la découverte de ce mystificateur qui a signalé son dernier passage nocturne en cassant trente-deux carreaux et en renversant les meubles du salon.

L'observateur impartial n'admet pas le surnaturel : pour lui il n'y a que du « mal connu ». Il se tient donc à égale distance des crédules béats et des sceptiques de parti pris. Il attend que des faits semblables aient été sérieusement contrôlés assez de fois pour qu'on puisse tenter d'en formuler les lois et d'en chercher l'explication scientifique. RYP.

LE MÉDIUM JANEK A VARSOVIE

A huit heures précises nous nous réunissions dimanche, comme à l'ordinaire, dans la maison de M. Vithold Chlopicki, le seul qui organise des séances suivies dans notre ville. Notre société, composée de huit personnes y compris le médium, prit place autour d'une table ronde.

Je ne fréquente la maison de M. et Mme Chlopicki que depuis trois mois. Au début, les séances ne donnèrent pas de résultats remarquables, des mouvements insignifiants de la table, seulement de légers attouchements et quelques apports ; voilà tout.

Peu à peu, à force de patience, nous arrivâmes à des phénomènes plus probants, tels que coups frappés, le retentissement de pas, des sons amortis et comme pincés sur un instrument primitif à une corde, le soulèvement des chaises et des assistants, les lévitations de la table, etc. Nous avons ordinairement deux séances pendant la soirée ; l'une avant, l'autre après le souper. En général la seconde offre plus d'intérêt.

J'ai l'intention de relater les deux séances de la soirée de dimanche dernier, 2 mai 1896, qui nous causèrent autant d'étonnement que de crainte, et prouvèrent une augmentation subite de la force de notre médium. Voici ce que nous avons expérimenté, à l'aide de nos sens, tout à fait en bon état.

La boîte à musique jouait des airs ; nous restâmes silencieux. Après quelques instants d'attente la table fut remuée et aussitôt je ressentis, comme déjà plusieurs fois, qu'on me retirait ma chaise et, en même temps, je reçus des attouchements et des coups. Nous commençâmes à chanter, mais de l'autre chambre les pleurs de l'enfant se firent entendre. « Il est désirable que les cris de l'enfant cessent », dit la table par la typtologie. L'enfant calmé, les phénomènes recommencèrent. Le voisin de gauche du médium déclara qu'on avait l'intention de lui reprendre sa chaise, fixée par le pan de son habit, il dut se lever. Les invisibles nous ordonnèrent d'en faire autant, et

alors la table se mit à tourner avec nous autour de la chambre, suivie par toutes les chaises qui couraient avec acharnement après nous. J'essayai de mettre la main sur la mienne, elle m'échappa et ayant reçu des coups, je restai en place.

Cette danse si étrange de la table dura plusieurs minutes.

Harassés, nous nous arrêtâmes et alors, les chaises dispersées dans divers coins revinrent d'elles-mêmes vers leurs propriétaires. Deux personnes furent laissées debout et elles les attendaient, quand je fus enlevée de sur ma chaise, laquelle se porta vers mon voisin qui, justement, était debout; en échange, un grand fauteuil du coin de la chambre se pressa contre moi, et on me tirait par ma robe pour m'indiquer que je devais y prendre place.

Le voisin du médium attendait toujours debout; sa chaise revint bientôt, grimpa sur son dos, s'établit sur ses épaules et puis descendit lentement pour se placer sur le bureau.

La chambre où se passent les séances est éclairée par des papiers phosphorescents, à tel point que nous nous voyons mutuellement et parfaitement bien. Assise, toujours à côté du médium, je distingue même ses cils et ses paupières. La chaise qui se trouvait sur le bureau y resta un instant, à la vue de tous les assistants, puis elle glissa vers son propriétaire.

Peu après le chandelier prit son élan et se trouva sur notre table qui était éloignée à deux pas du bureau; puis les papiers et les cartes furent projetées, les tiroirs s'ouvraient et se refermaient, leur contenu volait en l'air.

Voyant le médium fatigué, car il se plaignait d'avoir trop chaud, nous terminâmes la séance. Après une heure de conversation gaie et réconfortante pour notre esprit et par un souper pour notre corps, nous reprîmes nos places dans la chambre des séances.

Au moment de nous asseoir, je dis : « Voyez. j'ai pris ma montre aujourd'hui et vu cette courte châtelaine, il serait difficile de l'enlever de ma ceinture, d'autant plus qu'elle est entourée d'un anneau en caoutchouc; qu'ils essaient donc de me l'ôter? » Les assistants se mirent à rire. Au même moment je sentis qu'on soulevait ma chaise, et mon vis-à-vis dont on tirait l'habit d'une façon singulière fut forcé de quitter sa place. Dès qu'il l'eut fait, la chaise sautilla, les pieds en haut, se promena autour de nous, après quoi elle tomba à terre en frappant des coups qui accompagnaient nos chants ; la boîte à musique, placée sur le bureau, fit entendre quelques sons. Nous supposâmes que la chaise frappant le plancher causait ce phènomène, mais non; on remonta la boîte qui se mit à jouer, elle s'arrêtait au milieu d'un air, puis recommençait à nouveau, d'elle-même.

Mes bras et mes jambes furent pincés assez fortement; ma manche, toute

large qu'elle était, fut tirée de telle sorte que j'étais obligée de me pencher; une petite main de femme, tiède, délicate, me caressa le menton.

Les phénomènes se suivaient, ils me glaçaient d'effroi. Le tambourin rendait des sons faibles, puis forts, de plus en plus précipités et violents, jusqu'à ce qu'il fût jeté avec vigueur à l'autre bout de la chambre, d'où il accompagnait nos chants. par des coups frappés à terre. Une main, sortant de dessous notre table, me tira, me pinça, m'arracha ma cravate qu'elle jeta sur le bureau. « Ah! m'écriai-je, ma montre! » La chaîne, sans qu'on eût le temps de la détacher, me fut rendue et roulée entre mes doigts. — « Et la montre, demandai-je? » « *Est-elle perdue?* répondit la table..» J'en doutais et je le dis, mais je fus punie aussitôt par quelques fortes tapes et je me tus. La même petite main glissa sur la bouche de l'autre assistant, voisin du médium, et appuya sur ses lèvres un petit harmonium, jouet d'enfant elle le laissa tomber aussitôt qu'il voulut saisir cet objet.

Toutes ces actions des invisibles, quoique produites à la lueur des papiers luisants, ne pouvaient être aperçues par nous. Nous entendîmes un mouvement derrière le médium, et soudain les tiroirs s'ouvrirent, en en jetant le contenu et dispersant papiers, livres et morceaux de marbre; tout volait en l'air et tombait parmi nous. Le chandelier s'élança et nous arriva de même; sa bobèche, cependant, tomba chemin faisant et se brisa en pièces.

Pendant ce vacarme singulier nous entendions les retentissements d'une sonnette soutenue par une main invisible; elle était frappée par une autre main, comme avec des ciseaux qui se trouvaient sur le bureau.

La boîte à musique se remonta à nouveau et joua. La lévitation de la table se fit plus haute que de coutume, elle s'abaissa doucement vers le plancher. puis elle remonta vers le plafond, très haut. Les yeux tout grands ouverts, le cœur palpitant, nous ne chantions plus, lorsqu'une forme humaine, ou proprement dit son ombre svelte et grise, une règle en main, glissa parmi les assistants, vis-à-vis de moi. Mes voisins sentaient que l'air devenait glacial, et le fantôme debout, enveloppé et affublé d'un voile, se penchait et balançait sa tête en avant. Nous le vîmes tous et atterrés, nous priâmes. — La table oscilla, puis le spectre s'évanouit en promettant de revenir dans cinq minutes. Il revint en effet, se montrant sur les écrans phosphorescents. Nous le priâmes de passer sur un écran plus clair, tout près de lui; il y consentit et montra à tous sa figure. Nous l'observions, parfaitement visible.

— Qui êtes-vous? demandâmes-nous?

— « *Joseph.* » — « Eh bien, quel Joseph? » — « *Non*, pas Joseph. » — « Qui donc alors? » — « Joséphine Liel. »

J'étais très émotionnée. La personne de ce nom, décédée depuis dix jours,

était mon amie, elle se moquait toujours de nos séances et me menaçait de venir me voir, après sa mort, si je suivais les séances spirites.

— « Ah ! m'écriai-je, c'est elle, la défunte ! » A ces paroles, une main me caressa et m'approuva doucement.

Si le spectre tient sa promesse, il nous reviendra.

Tel est le récit exact et réel de nos dernières séances ; je les écris, sous une impression récente. — En vérité, il se passe des choses dont les philosophes modernes n'ont jamais parlé. Pourquoi ces professeurs ne les étudient-elles pas, ces choses si intéressantes et si instructives ?

ANTOINETTE SODOWSKA.
Rue Chmielna, 35, *à Varsovie.*

NOTA. — Une personne avait mis en doute la véracité des faits obtenus chez l'honorable M. Witold Chlopicki ; nous avons fait une enquête, et les professeurs, les docteurs, et les artistes qui ont suivi ces séances, ont tous rendu hommage à la bonne foi, au mérite, aux investigations suivies et sérieuses qui ont lieu chez ce chercheur consciencieux. Nous insérons ce compte rendu avec toute confiance.

ÉCRITURE DIRECTE

En étudiant les phénomènes spirites, il en est un qui présente un intérêt spécial, étant facile à constater et difficile à imiter par la prestidigitation.

L'écriture directe à attiré l'attention des savants, depuis bien des années ; ce fut le phénomène que l'auteur bien connu du volume : *Base scientifique du Spiritisme*, E. Sargent, aimait le mieux à étudier.

Un autre écrivain, digne de toute notre confiance par sa probité et son habileté, M. Emmette Coleman, dans un récent article publié par le *Light of Truth*, donne des détails sur les expériences avec un médium, Mme Reed de San-Francisco.

On apportait soi-même ses ardoises chez cette dame qui ne les touchait à aucun instant pendant toute la séance.

On formulait mentalement des questions et on obtenait, sur les ardoises que l'on tenait soi-même, des communications répondant à ces questions mentales, et souvent, avec une écriture ressemblant à celle de là personne évoquée.

A l'une de ces séances, une dame, sans rien dire au médium, pensait à son fils décédé ; après quelques instants d'attente, elle lût sur son ardoise qui n'avait pas quitté ses mains : *Votre enfant Arthur H...* (Le nom entier était inscrit) *ne peut écrire lui-même ; mais, ce soir, il donnera des coups frappés dans votre chambre, sur votre lit.*

En effet, le même soir, étant dans sa chambre avec son mari, cette dame entendit un coup frappé sur le bois du lit; elle demanda si c'était bien son fils, qu'il voulût bien frapper trois coups. Ils entendirent les trois coups comme réponse. Le mari demanda qu'ils fussent répétés, et une seconde fois ils entendirent les trois coups.

Une autre dame, consultant dans les mêmes conditions, reçut une communication commençant ainsi : *Meine liebe Frau*; son mari était Allemand.

Le médium, dit M. Coleman, donnait plutôt des séances privées pour les dames; depuis l'époque de ces expériences il ne sait ce qu'elle est devenue. Elle ne réussissait pas à obtenir des phénomènes, lorsque la personne consultante était trop agitée, mentalement, par le désir de recevoir des réponses.

Ayant une fois attendu une heure, sans résultat une dame (qui était accompagnée par une amie) se trouvant très déçue enveloppa ses ardoises et les posant sur ses genoux, causa quelques instants avec le médium, puis s'en alla. En arrivant chez elle, elle raconta sa visite à sa nièce, laquelle désirant voir quel genre d'ardoises sa tante avait acheté, défit le paquet; à sa grande surprise elle lut un message de son oncle. Il était évident qu'il avait pu écrire au moment où sa femme devenue plus calme, avait les ardoises sur ses genoux sans se préoccuper du phénomène, au moment où elle causait avec le médium.

Lorsque j'ai vu le célèbre médium Fred Evans, à San-Francisco, j'ai obtenu des résultats semblables, dont je résume ici les conditions, dit M. Coleman :

1° Nous étions absolument inconnus l'un de l'autre.

2° J'ai été présenté par une personne qui ignorait absolument les faits révélés par le communicateur.

3° Nous sommes allés chez Evans d'une façon spontanée, sans le prévenir.

4° La séance eut lieu dans une chambre bien claire, vers midi ; il n'y avait que le médium et moi.

5° Evans ne touchait pas les ardoises que j'avais examinées avant de les déposer sur la table, à découvert, et devant mes yeux.

6° J'ai entendu distinctement un bruit, semblable à celui que produirait une personne en écrivant sur une ardoise et à ma vue.

7° J'ai retourné moi-même les ardoises, que je n'avais pas perdu de vue, et j'y constatai de l'écriture, sur chacune d'elles; cette écriture était bien celle des trois personnes auxquelles j'avais pensé.

8° Evans ignorait ma parenté avec ces personnes, et la communication la donnait, avec les noms.

9° J'étais en parfaite santé, en état normal, sans aucune trace d'agitation ; l'attitude du médium était simple et naturelle.

L'une des communications contenait une prophétie que le médium et moi-même ne pouvaient connaître, le fait devant se passer vers le 10 juillet. Il s'est réalisé le 28 juillet, environ sept mois après la séance.

Je demande qu'il me soit donné une explication non spirite de ces faits ; en somme je ne risquerais pas plus que M. H. Sibley, de Rochester, n° 9, qui, dans le temps, offrait 250,000 francs à celui qui en obtiendrait autant, par les moyens de tricheries et de la prestidigitation.

Si personne ne s'est présenté pour gagner cette somme, c'est que les plus adroits, parmi les Hermann et les Robert Houdin de la contrée, avaient reconnu que l'écriture directe est *l'œuvre des intelligences invisibles*, et que l'homme ne peut les produire dans les mêmes conditions, par les procédés de l'art seul du prestidigitateur. CLÈMENS.

FUNÉRAILLES DE TOUS LES TEMPS

Cher Monsieur Leymarie, on peut ramener tous les usages des funérailles à quatre : 1° *L'abandon pur et simple des morts*; 2° *l'exposition aux oiseaux de proie ou aux carnassiers*; 3° *l'inhumation sous roches ou dans la terre*; 4° *l'incinération.*

La douleur ostensible, outrée même et toute d'apparat, formait l'accompagnement indispensable des cérémonies mortuaires chez les Grecs et chez les Romains, ces peuples types de l'antiquité. Les Grecs plaçaient une pièce de monnaie dans la bouche du défunt, pour payer son passage au batelier Caron; ils le revêtaient d'une robe blanche, bien chaude, pour qu'il ne prît point froid dans son voyage aux enfers.

Puis, commençaient des lamentations sans fin ; une masse de pleureuses s'arrachaient les cheveux et se livraient à une douleur qui, pour être de commande, n'en paraissait pas moins désordonnée. Pour que la nature elle-même se montrât en deuil, le convoi se mettait en marche, avant le lever du soleil. C'est au milieu d'un cortège de sanglots et de cris perçants, que le mort se dirigeait vers sa dernière demeure, ou vers le bûcher, car on enterrait ou on brûlait les corps, suivant la volonté des familles.

D'examen mortuaire, il n'était point question ; seuls, les condamnés à mort pour crime d'Etat étaient privés de sépulture, et les suicidés eux-mêmes, ces réprouvés de la plupart des religions, avaient droit aux honneurs funèbres, mais on les enterrait à part, après leur avoir coupé la main dont ils s'étaient servi pour mettre fin à leurs jours.

Une exception aux usages adoptés était faite pour les gens tués par la



foudre : ceux-là étaient regardés comme sacrés, on les enterrait à la place où ils avaient été frappés. Cette dernière coutume existait également chez les Romains, lesquels avaient emprunté le cérémonial des pompes funèbres aux Grecs.

C'était un étrange spectacle que le convoi d'un patricien romain. En tête du convoi marchaient les musiciens, qui jouaient des airs lugubres. Puis suivaient les pleureuses, s'arrachant les cheveux et tordant leurs bras au-dessus de leurs têtes. Elles gémissaient, versaient des larmes et psalmodiaient des chants funèbres en l'honneur du défunt. Ensuite, s'avançait la troupe des comédiens et des bouffons, dont l'un représentait le mort et imitait ses gestes et ses paroles. Cette partie du cortège bien typique avait un but humanitaire. On l'avait instituée, selon l'aveu naïf d'un auteur ancien, afin que la foule ne s'ennuyât pas à suivre le convoi. La solennité et la gravité de la circonstance n'ôtait rien à leur gaîté professionnelle, les bouffons réservaient au contraire, pour ces occasions, leurs plus amusantes grimaces.

Suétone raconte qu'un bouffon, nommé Favo, appelé à suivre un convoi en qualité d'amuseur public, y vint déguisé et masqué d'un faux visage à la ressemblance de l'empereur Vespasien, qui était connu par son avarice. Le comédien se mit à contrefaire l'empereur, ainsi que le permettait la coutume ; puis il s'enquit, auprès de ceux qui ordonnaient les funérailles, du prix du convoi. On lui répondit par une somme représentant à peu près 6.000 francs de notre monnaie. Alors, le comédien demanda qu'on lui donnât la somme, jurant que malgré sa qualité d'empereur, il se contenterait d'être jeté dans le Tibre après sa mort. La plaisanterie fut rapportée à Vespasien qui en rit beaucoup.

Mais je reviens aux usages des funérailles : Les Mia-o-tsé, population disséminée dans les montagnes de l'Ouest de la Chine, ne donnaient aucune sépulture à leurs morts. Les Bojesmans n'enterrent pas les morts, mais ils manifestent leur douleur en se coupant la première phalange du petit doigt; cette coutume se retrouve chez beaucoup de peuplades.

Les Caffres jettent simplement les cadavres dans une fosse ouverte, commune à toute la tribu, et située à une certaine distance. Les bêtes féroces se chargent de les faire disparaître. L'abandon des morts est très commun chez les Mongols pauvres. Les gens du peuple Siamois jettent leurs défunts à l'eau. Les Hindous brûlent les corps au bord du Gange et jettent leurs cendres dans la rivière sacrée.

Les Thibétains font dévorer leurs morts par les oiseaux de proie et les chacals. Les enfants, dans la Mongolie, sont abandonnés sur le bord des routes, afin que leur ombre puisse se réincarner dans le sein des passantes.



Beaucoup de Tartares découpent les parties charnues des cadavres et les donnent à manger aux chiens.

Cicéron raconte qu'en Hyrcanie, on nourrissait des chiens spécialement chargés de manger les cadavres. Les Bactriens avaient aussi des chiens qui dévoraient également les vieillards et les morts. Les parsis de Bombay offrent les cadavres aux vautours, épiant avec soin quel œil sera arraché le premier, pour connaître le sort réservé à l'âme du décédé.

L'abandon du cadavre à l'air libre, sur un échafaudage ou sur des branches d'arbres, est très usité chez les Peaux-Rouges et dans beaucoup de tribus de l'Amérique du Nord. En Australie, on expose le mort sur un châssis soutenu par quatre poteaux ; on le dessèche soigneusement après en avoir extrait les intestins par l'anus.

Les Callatiens de l'Inde ancienne se contentaient de manger leurs morts en famille. Hérodote rapporte que les Derbices d'Europe employaient le même procédé. Les Battas dans l'archipel javanais, commençaient par tuer leurs vieux parents, avant de les déguster cérémonieusement. D'après Mœrenhout, les Néo-Zélandais mangeaient aussi quelquefois leurs vieux parents tués dans les combats ; on a vu des fils dévorer leur mère et des pères leurs fils.

M. E. Neukomm, raconte dans son œuvre : *Mœurs et coutumes du bon vieux temps* : qu'en France, avant 1789, existaient des officiers publics, appelés *Crieurs de corps et de vin,* lesquels étaient chargés du soin d'enterrer les gens, fonctions auxquelles ils joignaient le *cri* des vins dans les tavernes, ainsi que celui des légumes et des viandes sur les marchés, des enfants et des chiens perdus dans tous les carrefours. Comme on le voit, ce n'était point une sinécure, cette profession de croque-morts, d'autant plus qu'ils étaient peu nombreux, à peine cinquante pour tout Paris. Il est vrai, que les convois différaient de beaucoup alors de ce qu'ils sont aujourd'hui. Des voitures sans ornements se rendaient aux domiciles mortuaires et faisaient la récolte des morts, cinq ou six cercueils tenant dans une voiture. Les parents, les amis et connaissances suivaient pêle-mêle, tantôt courant tout essouflés, tantôt s'arrêtant, des heures durant, devant un cabaret où il plaisait aux crieurs de se rafraîchir longuement.

Pour les indigents, l'inhumation dépassait les bornes de l'irrespectueux. On les plaçait dans des cercueils qui servaient plusieurs fois, et arrivés au cimetière, ils étaient jetés tout nus à la fosse commune.

Une ordonnance de 1789 fit cesser ce scandale. Dès lors, le plus pauvre eut droit à un cercueil, aussi à un linceul, en attendant qu'il eût son morceau de terre, où ceux qui l'aimaient pouvaient à chaque anniversaire, venir prier et planter des fleurs.

Je désire que cette lettre ne soit pas indigne d'une insertion dans la *Revue Spirite.*

DE LA PROPAGANDE. — LA BARONNE D'OBERKIRCH

Nous savons par expérience, que les bons esprits qui se présentent aux séances sont, les uns des habitués qui viennent nous instruire ou s'instruire eux-mêmes, les autres, en grand nombre, sont des nouveaux venus pour nous. Ils viennent, sans carte d'entrée, mais avec l'agrément et l'invitation des esprits habitués. Comme ils le disent, beaucoup d'entre eux sont heureux d'assister à la séance; ils le sont surtout pour y voir plusieurs spirites qu'ils aiment, qu'ils dirigent, qui ont eu la pensée de se rendre parmi nous.

Il y a beaucoup de spirites dans le monde, mais leur degré d'instruction sur la doctrine est loin d'être suffisante pour se faire classer parmi les spirites éclairés. Ils ont quelques lumières, sans doute, mais la pratique leur fait généralement défaut et s'ils pratiquent, ils ont besoin d'être secondés pour apporter dans les efforts qu'ils tentent plus de persuasion et moins d'enthousiasme.

En parlant de la pratique du spiritisme, je vise la partie qui concerne la propagande, et cette partie plus difficile qu'on ne le croit, pour être pratiquée avec efficacité; il faut être bien pénétré de la philosophie du spiritisme et de sa partie morale. La partie morale facile à connaître demande peu d'efforts, mais c'est la plus difficile à pratiquer, car l'exemple seul peut la bien faire comprendre. La vertu se comprendrait mieux en en donnant l'exemple qu'en la définissant, car il n'y a rien à répondre à celui qui fait ce qu'il voudrait que les autres fassent, Donc, pour la partie morale du spiritisme, aucune difficulté dans la théorie et beaucoup dans la pratique.

La partie philosophique présente plus de dificultés pour être comprise; elle demande de plus sérieux efforts. Les militants doivent se mettre à l'œuvre s'ils veulent connaître sagement l'arme avec laquelle ils vont combattre; il serait bien de ne pas s'extasier sur les phénomènes matériels; en en donnant l'explication, sans trop de développements, ils doivent les réserver pour l'analyse des faits de l'ordre intelligent, sans cependant en trop dire, pour ne pas fatiguer l'esprit des novices dans le spiritisme.

Explications concises, exemples bien choisis, s'adaptant bien à la question à discuter; c'est tout ce qu'il faut.

Je le répète, pour être concis, il n'en faut pas moins savoir. Pour donner des exemples ou des explications bien appropriés au sujet, il est nécessaire de posséder à fond la philosophie du spiritisme résumée dans le *Livre des*

Esprits, le côté pratique dans le *Livre des Médiums* du maître Allan Kardec.

En connaissant bien la substance de ces deux ouvrages, on aura la certitude d'amener bien des indifférents à cette croyance consolante ; ceux qui ont étudié seront placés sur le véritable terrain, celui de l'amour et de la charité.

Voici une histoire tirée des *Mémoires de la baronne d'Oberkirch* :

Vers la fin du XVIIIe siècle, le fils de Catherine II impératrice de Russie, le grand-duc Paul reçut à la cour de Louis XVI l'accueil le plus empressé ; les fêtes les plus brillantes furent données en son honneur. Un soir, chez la princesse de Lamballe, il y avait le grand-duc Paul et sa jeune femme, Marie Fédorowna, la baronne d'Oberkirch, grande amie d'enfance de la grande-duchesse et élevée avec elle dans une petite cour d'Allemagne ; Septimanie d'Egmont fille du maréchal de Richelieu ; Kourakin l'aide de camp de Paul ; le prince de Ligne et quelques autres personnages d'élite se trouvaient ainsi réunis autour d'un souper merveilleux, comme savaient les exécuter les cuisiniers de Versailles. C'était l'heure charmante entre toutes où les soucis du jour étaient oubliés et où la conversation s'épanouissait avec une verve intarissable. La présence de l'héritier de la couronne de Russie ne semblait nullement gêner les convives. Chacun parlait librement, lançant tour à tour contes, histoires, anecdotes, épigrammes, etc.

Comme, dans ce temps-là, on ne croyait plus aux miracles de l'Evangile, en revanche, on croyait aux apparitions de personnes décédées. M. Vaudreuil venait de conter une histoire de revenants qui fut écoutée avec beaucoup d'intérêt par les assistants, et le grand duc Paul s'écria : « Moi aussi, si je voulais, j'aurais bien une histoire de ce genre à vous raconter. » — Ah ! Monseigneur, dit Kourakin, de grâce, n'en faites rien ; chaque fois que votre Altesse évoque ce souvenir, elle reste plusieurs jours sans surmonter une agitation qui désole ses amis. — « Je n'ai que faire de vos conseils, Kourakin, répliqua le grand-duc ; il me plaît de parler et je parlerai. » Puis, se tournant vers les convives : « Figurez-vous qu'une belle nuit de printemps, comme on en voit rarement chez nous à Saint-Pétersbourg, la fantaisie me prit de courir la ville. Kourakin m'accompagnait ainsi que deux robustes cosaques du Don, prêts à défendre leur maître contre toute agression. J'étais donc bien gardé et nous marchions en avant, l'aide de camp et moi, riant et disant mille folies. C'était un vrai plaisir pour moi de me promener dans la ville endormie par cette température d'une douceur exceptionnelle.

« Il faisait un si beau clair de lune qu'on aurait pu facilement lire une lettre. Les objets nous apparaissaient aussi nettement qu'en plein jour



lorsqu'au détour d'une rue, j'aperçus un homme de haute stature, enveloppé d'un manteau, le visage caché sous un chapeau rabattu. C'était la première personne que nous eussions rencontrée jusque là. Au moment où je passai près de lui, cet homme se mit à emboîter le pas à mes côtés. Je le regardai avec étonnement. Mais quelle singulière façon de marcher! Dieu du Ciel ! Sous son pied, les pavés rendaient un bruit sec, comme des ossements choqués l'un contre l'autre. Je touchai doucement le bras de Kourakin. — « Nous venons, dis-je, de recruter là un étrange compagnon. » — Quel compagnon, Monseigneur ? — « Mais celui qui marche à ma gauche ; il fait assez de bruit pour que tu l'entendes. » — Mais, Monseigneur, je n'entends rien, je ne vois personne ! — « Es-tu donc sourd et aveugle ? Comment, tu n'aperçois pas cet individu en manteau qui s'interpose entre le mur et moi ? » — Votre Altesse plaisante, je puis jurer qu'il n'y a même pas un pouce d'espace entre elle et ce mur, répondit Kourakin.

« Pour me convaincre de la chose, j'allongeai la main, et je sentis effectivement la pierre, tout près de moi. Cependant l'homme était toujours là, réglant son pas automatique sur le mien ; je commençais à éprouver un malaise indicible. Il me semblait que le côté gauche de ma personne, celui qui se trouvait rapproché de l'inconnu, se refroidissait sensiblement et que tout mon sang se figeait dans mes veines. phénomène maintes fois constaté aujourd'hui

« Mon étrange compagnon dardait sur moi un regard persistant auquel je n'avais pas la force de me dérober. Soudain, du manteau à capuchon sortit une voix creuse. Cette voix, je l'entends encore, je l'entends toujours ! « Paul ! Paul ! Pauvre prince ! » répéta à trois reprises la voix d'un accent mélancolique, mais qui n'avait rien d'hostile. — « Cette fois-ci, dis-je, tu l'entends j'espère, Kourakin ? » — Pardon, Monseigneur, je n'entends absolument rien ! — Je me retournai avec impatience du côté du mur et d'un ton impératif : « Réponds-moi qui es-tu pour te permettre de suivre ainsi l'héritier du trône ? » — « Je suis celui qui t'aime, le seul qui s'inté-
« resse véritablement à toi. Ecoute mes conseils : ne t'attache pas trop à ce
« monde. où tu ne resteras pas longtemps ; tâche surtout d'éviter les
« remords et de faire le bien, si tu désires mourir en paix. »

« Là-dessus, ce mystérieux personnage reprit silencieusement sa promenade et, poussé par un pouvoir supérieur à ma volonté, je continuai à le suivre. Kourakin et les deux cosaques s'obstinaient toujours à ne rien voir. J'étais épuisé de fatigue. Enfin nous approchions de la place située entre le pont de la Néva et le palais des Sénateurs, lorsque mon compagnon s'arrêta tout d'un coup. — « Paul ! dit-il, c'est ici qu'il faut nous séparer, mais nous nous rencontrerons plus d'une fois sur cette place : je t'y donne rendez-vous. Au revoir ! » — Et tandis qu'il saluait légèrement, le

chapeau rabattu se souleva de lui-même, sans que personne l'eût touché.

« Sous les rayons de la lune, je reconnus l'œil d'aigle, le teint basané et la bouche sévère de mon aieul, Pierre le-Grand, dont le corps reposait dans la tombe depuis plus d'un demi-siècle.

« Je n'étais pas encore revenu d'un saisissement bien naturel, que la vision avait disparu. Le jour allait bientôt poindre et je rentrai au palais, littéralemement gelé du côté gauche. Kourakin est témoin qu'on eut toutes les peines du monde à ramener la chaleur dans mes veines, à l'aide de briques brûlantes et d'épaisses couvertures.... »

Tel fut le récit du grand-duc Paul. On le sait, les prédictions du fantôme se réalisèrent à la lettre ; sans que Paul fut pour rien dans le choix de l'emplacement, l'impératrice Catherine fit élever une statue équestre de Pierre le Grand, à l'endroit même où il avait donné rendez-vous à son petit-fils. Plus tard, Paul Ier monté sur le trône, mourut jeune encore, assassiné par les conjurés qui avaient à leur tête le comte de Pahlen. gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg.

Le spiritisme n'a pas été révélé spontanément ; comme toute chose sortie des mains de l'esprit de justice éternelle, il s'est développé progressivement, lentement et sûrement. Il était en germe dans les premiers atomes des choses et dut grossir avec eux jusqu'à ce qu'il fut comme une plante vigoureuse capable de se subdiviser à l'infini, répandant partout sa semence fécondante et régénératrice. C'est par lui que l'humanité sera heureuse, que sera assuré le bonheur des peuples et de tous les mondes.

Le spiritisme est appelé à faire de bien grandes et sages évolutions, mais ces évolutions n'ensanglanteront jamais les peuples qui en enseigneront le véritable esprit.

Ce sont des évolutions morales et intellectuelles, évolutions gigantesques plus irresistibles qne celles qui sont provoquées par les armes, et par lesquelles tout sera tellement transformé que nos connaissances sont une faible ébauche de ce qu'elles engendreront.

Le spiritisme est un mot si profond, si grand par tout ce qu'il contient, que l'être qui en connaîtrait toute la puissance, ne pourrait le prononcer qu'en méditant avec respect et reconnaissance.

Une apparition. — Voici une histoire intéressante relatée par M. Paul Heyse, dans le journal allemand *Deutshe Rundschau.* Elle intéressera les lecteurs de la *Revue spirite.*

Un colonel bavarois raconte qu'un peu avant la guerre de 1870, alors

qu'il n'était que simple lieutenant en garnison à Munich, il avait un profond attachement pour une très jolie demoiselle rencontrée à un bal. Une correspondance assez tendre s'établit entre eux, puis cessa brusquement, à cause de la guerre. A son retour il apprit, à son grand regret, que la belle Abigaïl, tel était le nom de la demoiselle qu'il aimait, avait épousé M. Wyndham, très âgé et riche amateur de tableaux.

Il n'entendit plus parler d'elle, mais ne cessa jamais de l'aimer et de la regretter sincèrement.

Dix ans plus tard, en 1882, se trouvant en garnison dans une petite ville bavaroise, il passa une après-midi chez son ami, docteur en médecine, emportant de sa visite un bouquet de jasmins et de roses qu'il mit dans un verre d'eau, sur sa table. Après dîner, le hasard fit tomber sous ses yeux, dans une feuille locale, le nom du collectionneur Wyndham, qui éveilla dans son esprit mille tristes souvenirs, Il se remémorait toutes les circonstances de son amour malheureux, s'interrogeant sur les causes qui en avaient amené la rupture, demandant s'il avait bien fait tout ce qu'il aurait dû pour retrouver et épouser celle qu'il aimait.

Je laisse la parole au colonel : « Je me sentais un poids énorme sur le cœur, et j'errais longtemps dans les rues désertes de la ville. La nuit était déjà avancée, quand je repris le chemin de ma maison, la porte était entrouverte et le concierge endormi. Sans le déranger, je montais chez moi, pressé de me coucher pour reposer mes membres fatigués. Pendant la nuit je restai cloué de surprise !.... A la lueur de la lune, dont les rayons entraient librement par les deux fenêtres ouvertes, je voyais distinctement, une personne assise sur le canapé, une jolie femme vêtue de deuil. D'une main elle ramenait sur son sein un long voile de crêpe ; de l'autre elle tenait le bouquet de jasmins et de roses que j'avais apporté de ma visite chez mon ami le docteur, et que j'avais déposé dans un verre d'eau sur ma table.

« Le premier étonnement passé, je fis un pas en avant; l'inconnue releva la tête — Abigaïl, m'écriai-je ! La retrouver à pareille heure me stupéfiait, mon émotion ne pourrait se décrire. Mais elle, sans paraître embarrassée, me dit d'une voix lente : « Vous me reconnaissez, vraiment ?...
« Vous ne m'avez pas oubliée ?.. Je ne m'étais pas trompée ?... » — « Abi-
« gaïl, répétai-je : Est-ce possible ?.... Vous chez moi ?... à cette heure ?...
« dois-je en croire mes yeux ?... Mais comment avez-vous su ?....

« Dans la demi-obscurité, je distinguais ses grands yeux bleus fixés sur les miens ! Elle était aussi jolie, sinon plus encore qu'autrefois, mais un pli amer, de temps à autre altérait son sourire et dans sa manière d'être, je voyais une indicible tristesse. Mon cœur se serrait. — « Comment, suis-je



« venue, dit-elle avec une certaine animation, c'est tout simple ! J'ai appris « que vous étiez ici, et bien convaincue que vous ne viendriez pas à moi, « j'ai pris les devants. Le portier dormait et j'ai pris la liberté de vous at- « tendre... Mon mari est mort depuis deux ans... Je suis bien seule et n'ai « pu résister au désir de revoir un ami... Me le reprochez vous ? »

« Je ne savais que lui répondre : — Elle autrefois si fière, si inabordable... venir ici à minuit, dans cette chambre d'hôtel ? « Il fait bien « sombre, lui dis-je, permettez-moi d'allumer la lampe ? » — « Non, non, ! « dit-elle vivement : vous me trouverez bien vaine, sans doute, mais à quoi « bon montrer les ravages qu'ont pu apporter les années ?.... Peut-être « eussent-elles passées sur moi, plus légères, si vous ne m'aviez point « abandonnée !...» — « Madame !... » — « Donnez-moi mon nom de jeune « fille. Ne m'appellez pas « Madame » car je ne l'ai jamais été... Pour le « vieillard qui m'avait épousée, je ne fus qu'un des objets d'art de sa collec- « tion... Certes, il était noble et bon.... Et pourtant, quand il est mort.... « mon Dieu ! quelle délivrance !.... Ma vie était vide et bien triste.... Un vrai « et pesant fardeau pour moi ! »

« Dans son accent, plus encore qu'en ses paroles, sentant un reproche, j'essayai de me justifier. Je lui peignis la guerre, ma longue attente, mon espoir toujours déçu, mon découragement, mon désespoir.... « A quoi bon « regretter l'irréparable, dit-elle enfin ; peut-être, après un temps, vous « fussiez-vous lassé de m'aimer et d'admirer ma beauté ».... Cela disant, d'un geste gracieux, elle rejeta le voile de crêpe dont elle était drapée, ses épaules et ses bras sans pareils m'apparurent dans leur splendeur, tels que jadis je les avais admirés au bal. Elle se leva : « J'emporte vos fleurs comme « souvenir, dit-elle, elles embaument, tandis que les miennes n'ont pas de « parfum. Les voulez-vous ? — Elle me tendit un bouquet d'immortelles, qu'elle avait tiré de l'échancrure de son corsage. Les rayons de la lune tombant en plein sur elle me permettaient de voir toute la perfection de sa blonde beauté.

« Comme souvenir ? Abigaïl, voulez-vous donc me dire adieu ?.... Vous « êtes libre..., comme vous je suis solitaire. Nous le savons maintenant, « ni l'un ni l'autre de nous ne fut coupable, chère Abigaïl ; voulez-vous que « nous soyons enfin unis pour toujours ? » et je lui tendis la main. Elle recula vivement : « Tout doux, mon beau seigneur, n'allons pas si vite, « s'écria-t-elle, moqueuse. Vous êtes sincère ! mais oseriez-vous jurer que « vous m'estimez à l'égal de votre défunte femme ? »

« Sous le ton de sa moquerie, je démêlais une profonde tristesse. De nouveau je tendis la main. « Non ! non ! pas ici, dit-elle en se reculant encore ; « que penseraient, demain, les gens de la maison.... Venez plutôt chez

« moi, allons, ne perdons pas de temps » Et elle se dirigea vers la porte. Je revis cette démarche onduleuse, qui n'appartenait qu'à elle, si légère qu'à peine elle effleurait le tapis. Je la suivais.

« Nous passâmes, de la porte toujours entr'ouverte dans la rue, elle refusa mon bras, mais elle marchait si près de moi que je sentais, tandis qu'elle me parlait, la fraîcheur de son haleine. A nouveau, je fus douloureusement frappé de l'expression de grande tristesse de son sourire, ses cheveux étaient dénoués; elle allait, le voile flottant, les bras nus exposés au vent de la nuit.

« Ne craignez-vous point de prendre froid ? lui dis-je. Elle me jeta un regard soupçonneux : « Soyez sans crainte, je ne vous compromettrai pas, « et si l'on nous rencontre, personne ne pensera à vous soupçonner »....

A ce moment même, un passant attardé venait vers nous. En nous croisant, il ne parut même pas voir l'admirable créature qui marchait auprés de moi en si étrange toilette. Elle se mit à rire : « Ne vous l'avais-je point « dit ?... Et peut-on être plus discret ?... Mais qu'importe ».... Elle allait si vite, qne j'avais peine à la suivre.

Nous avions depuis longtemps franchi les portes de la ville, seules quelques maisons se montraient de loin en loin, sur le chemin solitaire ; la lune s'étaient voilée. « Sommes-nous bientôt arrivés, demandai-je, avec une « vague inquiétude. » — « Bientôt, murmura-t-elle ; es-tu las ? Désires-tu « retourner ? — Pour toute réponse, je voulus prendre un baiser sur sa blanche épaule, mais elle m'échappa. « Attends !... attends encore ! D'ailleurs nous voici arrivés... voici mon habitation ! » Nous nous trouvions devant la grille d'un grand jardin, où l'on distinguait vaguement des allées régulières, et dans le feuillage sombre des blancheurs de statues.

« Ouvre-vite, Abigaïl ! — Rien ne presse, dit-elle railleuse... Ah ! quel « ennui !.... j'ai perdu ma clef, que faire ? ».... « Mais, nous pouvons « sonner ».... — « Oh ! non ! non ! que penserait le vieux jardinier ? Il me « mépriserait et ne voudrait plus arroser mes fleurs.... Mais au surplus, « nous n'avons besoin de personne.... En se serrant un peu, quoi de plus « simple que de passer entre les barreaux ? ». — Ce faisant, elle était déjà de l'autre côté de la grille. « Qui m'aime, me suive ! »... Les deux mains aux barreaux, elle me faisait face, en riant, la lune, l'éclairait maintenant ; jamais je ne l'avais vue si belle.

« Ne te joue pas de moi, m'écriai-je, c'est trop cruel !.... Tu vois bien que « par ce chemin je ne puis te suivre ! sois bonne, trouve cette clef et laisse « moi entrer ! » — « Oui, comptez la-dessus, pour que demain, au chant du « coq, Monseigneur abandonne sans remords la veuve solitaire !.... Car je « dois le confesser, je ne suis belle que la nuit, dès que vient le soleil, je

« cours me cacher.... D'ailleurs tout ce que j'ai voulu, ce soir, c'est d'être « accompagnée ; une honnête femme ne court pas seule à minuit, n'est-ce « pas? Et maintenant, major de mon cœur, bon voyage. ».... Avec sa grâce « souveraine, elle m'avait fait une révérence, et pris lentement le chemin « de la grande allée.

« Abigaïl! Un baiser! Rien qu'un baiser, m'écriai-je » — « Soit! dit-elle « en revenant sur ses pas. Je ne serais point fâchée, après tout, de savoir ce « que c'est qu'un baiser. ».... Elle avait passé ses bras blancs à travers les barreaux de fer, et les jetant autour de mon cou, elle attira mon visage vers le sien ; je sentis des lèvres glacées, il me sembla qu'elle aspirait ma vie même. Mon regard se voila, mon souffle s'arrêta, une angoisse indicible m'envahit, j'aurais voulu me dégager de l'étreinte mortelle de ses bras, je me trouvai sans force, presque sans connaissance.

« Le claquement d'un fouet se fit entendre dans la nuit, je me sentis libre ; un rire clair éclata de l'autre côté de la grille, et je perdis tout à fait connaissance.

« Quand je revins à moi, je me trouvai couché au bord du chemin, aux mains de mon ami le docteur, qui me frictionnait vigoureusement ; sa voiture était arrêtée près de là. Aidé par son domestique, il m'y transporta. « — Mais au nom de Dieu, que venais-tu faire à cette heure au cimetière ; « demanda-t-il, quand il me vit en état de lui répondre. » Je ne sais quelle pudeur, ou quelle crainte de ses railleries m'empêcha de lui dire la vérité ; je parlai d'une longue promenade, de libations imprudentes... Naturellement il accepta mon explication... »

Toutes les personnes de sa connaissance, y compris le colonel, ne pouvaient mettre en doute la parole de cet homme d'honneur, lorsqu'il parla de son étrange aventure.

Serait-ce un rêve, causé par une bouteille de vin vieux ? Les rêves laissent-ils des traces tangibles ? Or le bouquet de roses et de jasmin avait disparu, et, sur le sopha, il avait trouvé un petit bouquet d'immortelles.

Dr Kronhelm.





A mon cher et vénéré maître Paul Henrion,
respectueux hommage.

L'IMMORTALITÉ DE L'AME

Je pense, donc je suis ! (DESCARTES).

La mer mugit ; le vent sous les sapins frissonne,
N'entends-tu pas au loin cette cloche qui sonne ?
C'est l'Angelus. Le soir sème l'ombre en tout lieu ;
L'homme suspend sa marche et pensif songe à Dieu !

Lorsque petit enfant, près du berceau qui tremble,
Ta mère se penchait vers toi, tous deux ensemble
Ecoutant cette cloche au tintement si doux,
Les mains jointes au ciel vous tombiez à genoux.
C'était pour toi vers Dieu que montait sa prière
Tous les maux de l'enfant sont les maux de la mère !
Et son amour disait : « Faites que sur ses pas,
« Aux embûches du mal il ne succombe pas.
« Sans la foi qui soutient, bien triste est notre route ;
« Mon Dieu ! faites qu'il vive et que jamais le doute
« Ne vienne de mon fils assombrir le chemin ;
« Qu'un sage esprit le guide et lui tende la main ;
« Qu'il soit grand ! qu'il soit bon ! Par ton amour suprême
« Mon Dieu, je l'aime tant, daigne faire qu'il m'aime ! »

Ta mère est morte, enfant, et seul son souvenir
Guidera désormais tes pas vers l'avenir.
Des hommes te diront que muette est la tombe ;
Que rien ne nous survit, et que tout ce qui tombe,
Pêle-mêle englouti dans ce gouffre béant,
Par une loi fatale est soumis au néant.
Enfant, laisse les dire, et garde l'espérance :
La mort n'a du néant que la sombre apparence ;
Le néant absolu n'est pas. et saches bien
Que rien n'a pu jamais être tiré de rien.
Quand tu seras instruit, tu comprendras peut-être,

Certaines vérités que l'homme doit connaître.
Apprends à méditer sur tout ce que tu vois ;
Plus grande est la science et plus juste est sa voix;
Tu pourras, dépouillant l'enveloppe grossière,
Sans en être ébloui contempler la lumière ;
Et tu verras alors, dans l'éternel milieu,
Resplendir l'infini sous les regards de Dieu.
Fuis le mal — fais le bien ; et puis après, qu'importe,
Ne t'inquiètes pas du souffle qui nous porte.
Une preuve entre cent de l'immortalité,
C'est le progrès humain ; c'est la vitalité,
La force que met l'homme au besoin de s'instruire.
A quoi nous servirait, si tout doit se détruire,
Si perdant à jamais le sentiment du moi,
Né des combinaisons d'une arbitraire loi,
L'esprit devait finir, sans laisser plus de trace
Que le sillon des mers ou le souffle qui passe ;
A quoi nous servirait, fécondant l'avenir,
D'aspirer vers le juste ou le beau ; d'aplanir
La route où nous marchons, route inégale et sombre,
De semer de clartés les profondeurs de l'ombre,
De faire à chaque pas reculer le chaos,
Et de dire : *Ego sum* ! Pour qu'aux prochains échos,
Le néant, d'une voix railleuse nous réponde :
Rien ! tu n'es rien ! Quelques atomes de ce monde
Ont combiné ce corps dont tu te montres fier,
Mais tu seras demain ce que tu fus hier —
Rien... rien ! Et pour qu'un jour le fossoyeur nous jette
Quatre ou cinq pieds de terre au-dessus de la tête,
Et qu'il ne soit ainsi que pure inanité
De rêver, songe creux, notre immortalité !
Où serait la morale... où serait la justice ?
Quoi, cet homme entraîné sur la pente du vice,
L'une après l'autre a su vaincre ses passions ;
Il a formé son cœur aux grandes actions :
Il s'est instruit d'abord, sachant que l'ignorance
Egare les esprits, fausse la conscience ;
Puis, pour le grand combat du bien contre le mal,
Cœur noble et généreux, esprit impartial,
Au mépris de la vie à tous les maux en butte,
Cet homme vaillamment s'est jeté dans la lutte.

Ce qu'il rêvait... tandis qu'énervés de désirs,
La luxure enchaînait, par de honteux plaisirs,
Les peuples lâchement tombés dans l'esclavage,
Et que des dépravés de tout rang, de tout âge,
Dans leur hébêtement et leur servilité,

Traînaient leur bave immonde en notre humanité !
Ce qu'il rêvait... honteux de toutes ces misères,
C'est que l'homme comprit que les hommes sont frères,
Et que chacun de nous fatalement déchoit,
S'il ne sait accomplir son devoir et son droit —
Son devoir et son droit, sans aucun artifice :
Son droit — la liberté ; son devoir — la justice.

Cet homme a fait le bien ; a-t-il jamais pensé
Qu'il dût être par nous un jour récompensé ?
Ce n'était pas un fou, ni même un fantaisiste ;
Il savait qu'au pouvoir, malheur à qui résiste,
Et que l'on a toujours mille bonnes raisons
Pour décréter l'exil ou peupler les prisons. —
Qu'espérait-il alors ? et quelle récompense ?
La popularité ! — Peuple ! quand on y pense,
Hélas ! que de héros acclamés par ta voix,
Ton aveugle fureur brisa sous le pavois ?
Non, cet homme élevait bien plus haut ses pensées :
A travers les clameurs des foules insensées,
Sublime, il méditait... et le front dans la main,
Il couvait en son cœur l'amour du genre humain.
Si l'amour exaltait ainsi toutes ses fibres ;
S'il voulait que partout les hommes fussent libres,
C'est qu'il sentait en lui que par la liberté
L'esprit peut concevoir son immortalité.
C'est qu'il avait compris que des lois immuables
Avaient placé, devant nos vœux insatiables,
L'éternel infini, l'éternel inconnu !
Qu'un contenant n'est pas moindre qu'un contenu ;
Et que l'esprit qui peut, dans ces routes profondes,
Faire planer son vol sur les splendeurs des mondes,
De son rêve immortel ne peut être déçu !
S'il l'était, l'idéal par l'homme étant conçu
Plus beau que l'œuvre Dieu — cherchant l'Etre suprême,
Et ne le trouvant pas, il serait Dieu lui-même !...

S'il préparait la route à notre humanité,
S'il servait le progrès, c'est qu'en réalité,
Le seul bien qu'on récolte est le bien que l'on sème ;
Propager le progrès, c'est progresser soi-même,
C'est grandir en amour, en science, en vertu,
C'est terrasser le mal. Et quand le mal s'est tu,
Et qu'au fond de nos cœurs fécondante est l'idée,
C'est la répandre à flots, sur tous, comme une ondée,
Et pour que la sève monte au cœur de l'arbre humain ;
Pour que d'un germe pur naisse un meilleur destin ;

Pour que la raison, si longtemps asservie,
Puisse au jour librement épanouir sa vie!

Et quand cet homme enfin victime du devoir,
S'avançant radieux vers le déclin du soir,
Viendra, déjà courbé sur l'abîme où tout tombe,
Heurter son front pensif à l'angle d'une tombe,
Calme devant la mort évoquant son passé,
Avant que d'ici-bas il ne soit effacé,
Dans le bien qu'il a fait puisant sa confiance,
Il pourra, souriant, dire à sa conscience :
Non ce n'est point la mort! Peut-être est-ce un sommeil...
Demain l'aube nouvelle, et demain le réveil.
J'accomplis mon destin ; fais-ton œuvre, mystère!
A toi je m'abandonne ô justice! et j'espère!...

JULES MONIOT.

LES VOIX DU TOMBEAU

Monade humaine.

Un soir la grande voix de Pascal dans l'espace
Vibrait et j'écoutais son écho dans mon cœur,
Formidable, pareil à l'ouragan qui passe,
Je me pris à chanter sous son accent vainqueur :

« Triste atome perdu dans la vaste matière,
Tu peux bien secouer tes ailes d'Uriel,
Tu n'en seras pas moins la commune poussière,
Éparse après la mort aux quatre coins du ciel.

« Tu n'en seras pas moins le pauvre grain de sable
Que l'aquilon soulève aux bords de l'Océan ;
Mais ton esprit s'enfuit de ton corps périssable
Et vole en liberté dans l'espace géant.

« Ta secrète grandeur est dans ta petitesse,
Force humaine qui rampe et vole tour à tour,
Tu vis des jours tramés de joie et de tristesse,
O monade, foyer de pensée et d'amour. »

JULIEN LARROCHE.

NÉCROLOGIE

Nous avons annoncé le décès de M. Bazot, un véritable homme de bien; nous enregistrons le dégagement corporel de *Jean-Nicolas Streiff*, ancien professeur de l'Université, spirite de la première heure, que nous avons connu aux collèges de Chartres et du Mans; cet homme, à la forme plutôt brutale dans ses expressions était doux cependant, mais ferme dans la vie privée, ses amis rendent tous hommage à son esprit de justice. C'est ce que nous entendions répéter par les personnes qui suivaient au cimetière le corps de ce militant spiritualiste; par la parole et par la plume il affirmait ses croyances.

Sympathie sincère à son fils, chimiste distingué, et à son estimable veuve.

Le cinquième et dernier anniversaire de M. LÉON-LAURENT WISSELLE (ancien chef de groupe spirite), aura lieu le dimanche 27 septembre, à 2 h. 1/2 très précises, au Cimetière Parisien de Pantin, 79e division, avenue des Marronniers à fleurs doubles. Vve WISSELLE.

FRAGMENTS DE VÉRITÉS OCCULTES

(*Suite.*) Voir la *Revue* de juillet 1896.

Les différences citées ne se contredisent pas du tout, et il n'y a non plus *une lacune* quelconque dans les explications données. La confusion vient de ce que les penseurs ordinaires, ne sont pas habitués aux idées occultes, à la distinction faite entre les entités individuelles et personnelles dans l'homme.

Dans les publications occultes modernes, il a été souvent fait allusion à cette distinction, et même, dans Isis, où ne sont qu'à moitié voilées les explications de centaines de mystères, jadis entièrement voilés dans les ouvrages de philosophie occulte plus anciens; maintenant elles n'attendent que d'intelligentes recherches guidées par un peu de science occulte, pour paraître au grand jour.

A l'époque de la publication d'Isis, ceux dont cette œuvre est émanée, crurent que les temps n'étaient pas encore arrivés pour la déclaration explicite des vérités que maintenant ils consentent à publier dans les termes les plus explicites. Voilà pourquoi, dans ce livre, on trouve des allusions, des esquisses et des citations de la philosophie, à laquelle il se rapporte,



au lieu d'expositions méthodiques. Ainsi, par exemple, l'idée dont il s'agit maintenant : la différence entre l'identité personnelle et l'identité individuelle est indiquée, sinon entièrement expliquée, page 315, vol. Ier.

Mention est faite, comme étant l'opinion de quelques philosophes avec lesquels, d'ailleurs, il est facile de voir que l'auteur est d'accord. — L'homme et l'âme avaient à conquérir leur immortalité, en montant vers l'Unité, avec laquelle, en cas de réussite, ils seraient définitivement unis.

« L'individualisation de l'homme après la mort, dépendait de son esprit et non pas de son âme et de son corps. Quoique le mot de personnalité, dans son acception ordinaire, soit une absurdité si on veut l'appliquer ainsi littéralement à notre essence immortelle ; il est vrai qu'elle est une entité distincte, immortelle et éternelle, *per se*. » Et un peu plus loin : — « Une personne peut avoir gagné la vie immortelle, et rester pendant l'éternité entière le même être intérieur qu'elle a été sur la terre, mais il ne s'en suit pas nécessairement qu'elle devra rester le M. Smith, ou le M. Brovn qu'elle a été sur terre. » L'attention sérieuse donnée à ces idées, terminera les embarras de nos adversaires.

Eliphas Lévi parle de personnalités, et les *Fragments* d'individualités. Les personnalités désignées par Eliphas Lévi, comme les *portions inutiles de l'humanité* en forment le plus grand nombre. La consèrvation permanente d'une entité personnelle, en delà de la mort, est une occurrence fort rare qu'obtiennent ceux-là seuls qui savent arracher ses secrets à la nature et savent diriger leur développement futur.

Symboliquement, Eliphas Lévi désigne ceux qui y arrivent comme immortels en bien, par identification avec Dieu, et comme immortels en mal, par identification avec Satan. Cela veut dire que la conservation de l'identité après la mort, ou mieux pendant un long espace de temps après la mort (expression que nous expliquerons plus tard), n'est accomplie que par des adeptes ou par des sorciers ; les premiers ont acquis la suprême science par des moyens licites et avec des intentions bienveillantes, les autres par des moyens illicites et pour des motifs répréhensibles.

Mais, ce qui constitue le moi intérieur, les parties les plus pures qui composent l'âme terrestre personnelle unie aux principes spirituels, et établissent l'individualité essentielle, est certain d'obtenir une perpétuation de vie dans une suite non interrompue de renaissances ; il faut, pour cela, que la personne dont il est question acquière la science supérieure, ou bien elle restera sa vie durant un homme ordinaire.

Cette doctrine ne sera admise que difficilement parce que les enseignements des Églises modernes ont vicié la conception générale de l'immortalité. Il n'y a pas de religion exotérique qui décrive à ses adhérents

la vie future autrement que comme une prolongation de la vie actuelle. On leur dit que durant l'éternité, pourvu qu'ils aient été vertueux, ils vivront dans un ciel luxueux absolument comme si transportés dans une contrée étrangère, ils y étaient miraculeusement protégés contre la maladie et la vieillesse, et y continueraient, pour toujours, à être les mêmes MM. Smith ou Brown, qu'ils avaient été avant leur émigration.

Cette conception est tout aussi absurde, lorsqu'on y songe sérieusement, que celle qui admet que pour les mérites ou les péchés de cette courte vie (moins qu'un moment comparé à l'Eternité), ils pourront conquérir le bonheur sans fin ou mériter les horreurs d'une punition éternelle.

Les fins et les moyens, les causes et les effets, sont en relation exacte dans le monde des esprits, tout comme dans le monde actuel. Il est absurde de concevoir qu'un homme, qui n'a pas commencé par faire de sa personnalité quelque chose d'anormal, puisse être conçu en pensée, comme survivant *toujours*. Ce serait une insigne folie de désirer pareille chose. Comment le bonheur serait-il possible pour des êtres humains ayant mené une vie ignoble et misérable, dont la personnalité n'est qu'un assemblage de tristes et malheureux souvenirs, en voyant leur misère steréotypée pour toujours, en contraste avec d'autres personnalités supérieures.

Le souvenir de toute vie personnelle, est conservé impérissable dans les mystérieux registres de chaque existence; il y aura un jour, où l'entité immortelle, individuelle et spirituelle, saura le retrouver, mais cela dans un avenir tellement éloigné que ce n'est guère la peine d'y penser maintenant; et ce sera alors l'une des pages de l'immense livre de vie qu'elle aura librement rassemblé.

Laissons là ces idées transcendantes et revenons à des destinées plus rapprochées, pour cette grande majorité d'entre nous, dont Eliphas Lévi parle si dédaigneusement; il les nomme *les portions inutiles de l'humanité!* inutiles, ne l'oublions pas, par rapport aux circonstances actuelles terrestres, et non en ce qui concerne le *moi intérieur*, destiné souvent à jouir dans l'avenir de vies et d'expériences dans des conditions meilleures sur cette planète et en des mondes supérieurs.

Il y a maintenant bien des gens qui diront que, si peu satisfaisantes que soient après tout les circonstances qui constituent leur personnalité actuelle, néanmoins elles sont bien à eux, tandis que les monades intérieures spirituelles, dont ils ont à peine conscience, une fois unies avec des éléments différents dans de nouvelles naissances, seront des personnes tout à fait différentes qui ne leur inspirent que peu d'intérêt. Néanmoins, une fois ce temps survenu, le sort de ces personnes les intéressera tout autant que le leur maintenant.



Il y a, cependant, une consolation qui reste aux personnes que la perspective de quitter pour toujours leur personnalité à la fin de cette vie effraye par trop; l'explication d'Eliphas Lévi, quant à la doctrine, est très concise par rapport à ce passage; il glisse sur beaucoup de choses qui, du point où nous sommes parvenus maintenant, sont d'une grande importance. En parlant de l'immortalité, le grand occultiste songe aux longs espaces de temps, durant lesquels l'adepte et le sorcier peuvent prolonger leurs existences. Parlant de l'anihilation, après cette vie, il semble ignorer un certain intervale auquel il importe peu de faire attention, si on le compare au total énorme de l'existence, mais qui ne manque pas d'importance pour ceux qui attachent tant d'importance à l'infime portion de vie qui se rapporte à la personnalité dont nous avons parlé.

Il a déjà été expliqué, plusieurs fois, que la renaissance, pour la monade spirituelle, n'a pas lieu immédiatement après qu'elle est libérée de son corps. Dans le *Kama-loka*, qui est notre atmosphère, la préparation a lieu entre les deux groupes de principes spirituels et dans le plus grand nombre des cas, lorsque la personnalité, le cinquième principe, fournit quelque chose qui soit susceptible de perpétuation et d'union avec le sixième principe; la monade spirituelle, gardant ainsi conscience de son ancienne personnalité, passe dans le *Devachan*, où, durant des périodes énormes, comparées à la vie terrestre, elles a une existence heureuse et des joies conscientes.

Cet état n'en est pas un d'activité ou d'excitants contrastes entre la douleur et le plaisir, la réussite et la poursuite, absolument comme dans la vie terrestre; mais c'est une existence dans laquelle la personnalité dont nous parlons est perpétuée autant que cela est compatible avec la non perpétuation de ce qu'il y a eu de pénible dans son expérience. C'est de cet état que la monade spirituelle renaît dans la nouvelle vie active; à partir de cette renaissance, l'ancienne personnalité cesse d'exister.

Quant à ceux qui trouvent désagréable la conception d'une nouvelle naissance et d'une nouvelle personnalité, nous leur ferons remarquer que le *Devachan* est un fait scientifique constaté par les adeptes, une consolation offerte à ceux qui ne peuvent se décider à abandonner le souvenir de leurs vies terrestres.

DEVACHAN

Voulez-vous avoir la bonté de me permettre de poser une question?

Dans le vol. 4, n° 2, page 29, je vois bien que dans le *Devachan* la monade spirituelle a pendant de forts longues périodes une existence heureuse et des joies conscientes, mais sans activité, sans contraste entre la douleur et le plaisir, sans poursuite et sans réussite.

Comment est-il possible qu'une existence consciente, sans activité et sans but, puisse procurer de la satisfaction ou des jouissances ? L'annihilation ne serait-elle pas préférable à un pareil état d'indolence ? Dans le ciel des chrétiens, il y a au moins des palmiers et des harpes. C'est une triste occupation, c'est vrai, mais cela vaut encore mieux que rien du tout? — Ayez la bonté de nous donner les explications requises.

Espérant que vous ne me saurez pas mauvais gré de ma curiosité, etc.

F. Hartmann. F. F. S.

Réponse : — Les questions de notre correspondant ont été expliquées par anticipation, par les importants appendices ajoutés dernièrement, au « Fragment » intitulé le *Devachan.*

Pour se faire une idée d'une existence spirituelle quelconque, il est absolument nécessaire de s'élever au-dessus du plan des perceptions matérielles. Il n'est pas donné à l'homme de voir les choses de l'esprit avec les yeux du corps ; il n'est pas non plus possible, d'apprécier suffisamment les phénomènes subjectifs, par l'intermédiaire de réflexions intelligentes, qui appartiennent en définitive aux sens physiques.

« Comment une existence consciente sans activité et sans but, peut-elle être heureuse et donner des jouissances ? » Ce serait, simplement, appuyer davantage sur une idée erronée, si, en réponse à cette question, nous disions : « Comment, une existence consciente, sans jeux athlétiques et sans aucune espèce de chasse, peut-elle être heureuse ? » Les désirs de la nature animale ou corporelle humaine, ne sont pas permanents, mais au contraire, essentiellement variables. Les besoins de l'intelligence et ceux du corps sont très différents.

Dans la vie physique nous éprouvons un désir sans cesse renaissant de varier nos impressions ; ce désir donne lieu à cette conviction profonde qu'un contentement non interrompu n'est possible pour nous, qu'à la condition de voir nos occupations et nos plaisirs continuellement variés. Pour comprendre tout à fait la manière dont une seule veine de conscience spirituelle peut continuer, durant des espaces de temps considérables, à occuper non seulement l'attention (1) mais même l'occuper délicieusement, cela n'est probablement possible que pour ceux qui ont développé, dès cette vie, certaines facultés intérieures qui sont encore dormantes dans l'humanité en général.

Mais en attendant, notre correspondant éprouvera peut-être quelque satisfaction de ce fait, expliqué dans les récents essais sur ce sujet, qu'il y a une espèce de variété développée largement dans le *Devachan*, c'est-à-dire

(1) D'une entité spirituelle.

la variété qui ressort naturellement des simples éléments mis en état de vibration durant la vie. Par exemple, dans le *Devachan*, une entité spirituelle qui pendant la vie terrestre s'est occupée activement de l'acquisition de *la science*, peut faire des progrès énormes. Il n'est pas possible que dans le *Devachan*, un esprit éprouve une sensation autre que celles qu'il aura connue de son vivant ; les conditions de la vie subjective sont telles que l'importation d'impulsions externes et de pensées étrangères est impossible.

Mais, quand une fois la semence a été semée, une fois que le courant de pensées a été mis en mouvement, ses développements dans le *Devachan* peuvent être infinis, car, là, le dixième sens et le sixième principe nous servent d'instructeurs ; dans leur société, l'isolement comme le comprend la société n'est pas possible. L'Ego spirituel, occupé par son sixième principe, n'a pas non plus à craindre l'ennui ; il ne désirera pas plus un jouet d'enfant, que les palmiers et les harpes du ciel selon le moyen-âge.

CHAPITRE XI.

KARMA

Appendice aux Fragments de vérités occultes

En se référant à la doctrine énoncée dans un des Fragments de vérités occultes, un membre respecté de notre Société N.D. K. — nous adresse cette question : « Quelle est la Karma qui projette l'Ego supérieur vers une nouvelle naissance, quand une personnalité éminemment dépravée est condamnée à disparaître. »

Nous commencerons par répéter, ce qui a déjà été si souvent déclaré, que les Fragments n'étant que fragmentaires et incomplets, devront nécessairement donner lieu à des difficultés et même à des contradictions apparentes, jusqu'à ce que la doctrine entière concernant l'état futur de l'Ego ait été expliquée. Ceux qui sont doués d'une quantité quelconque de perception intuitive, ont assez vu de cette philosophie pour être plus avancés et en état de deviner bien des détails, surtout s'ils ont adopté la manière de vivre qui ouvre la vision intérieure.

Bien peu de choses, sous ce rapport, peut être donné dans une publication s'adressant au lecteur ordinaire, tel que l'étudiant en occultisme. Il est des secrets de l'initiation qu'il est impossible de communiquer au monde en général, sans troubler profondément bien des esprits, à moins que toute la doctrine ne leur soit expliquée ; aucun adepte, ou néophyte avancé, n'y consentirait dans le stage atteint maintenant par l'instruction.

Mais ce point là ayant déjà été défini, il n'est pas nécessaire de garder le silence sur ce détail spécial. Ceux qui ont lu le Catéchisme buddhiste du colonel Olcott, se rappelleront sans doute l'important passage suivant (voyez pages 54 et 55) :

« A chaque naissance, la personnalité est différente de ce qu'elle a été dans la vie précédente, et de ce qu'elle sera dans une vie future. *Karma*, le *deus ex machina*, se déguise, ou plus tôt se montre tantôt sous la personnalité d'un sage, tantôt sous celle d'un artisan, et ainsi de suite pendant toutes les naissances consécutives. Mais, si les personnalités changent, la ligne de vie à laquelle elles sont attachées se continue sans être interrompue.... ».

Il faut ensuite comparer à cette citation ce qu'on trouve dans les *Fragments de vérités occultes*, n° 1 (Théosophist du mois d'octobre, vol. III, n° 1, page 19, col. 2).

« ... Un temps viendra, sans doute, mais cela à une altitude bien plus considérable sur l'échelle, quand l'Ego retrouvera la conscience de toutes ses existences passées... » Pour celui qui comprend le sens véritable de ces deux citations, le problème est résolu, il aura une clef qui lui permettra de comprendre, correctement, quelle *Karma* projette l'Ego supérieur dans une nouvelle naissance, même quand il s'agit d'une personnalité profondément dépravée, qui a dû disparaître avec l'âme personnelle à laquelle elle devait son origine.

Il ressort de ces passages que l'individualité, ou la monade spirituelle, est un fil auquel sont attachées différentes personnalités. Chaque personnalité transmet ses impressions spirituelles supérieures à l'Ego divin, et, à un moment donné de son progrès, elle les recouvre, même celles qui proviennent d'une âme profondément dépravée, qui a dû périr à la fin. La cause en devient évidente, si on songe que, quelque criminelle que soit une âme humaine, quelqu'insensible qu'elle soit à tout sentiment élevé, il n'y a pas d'âme humaine qui naisse entièrement dépravée ; il y eût un temps, durant la jeunesse de personnalité humaine dégradée, où elle a donné lieu à une *Karma* quelconque, et c'est là ce qui survit et forme la base de la *Karma* future.

Supposons, qu'un certain A..., ayant atteint l'âge adulte, a la jouissance pleine et entière de toutes ses facultés (personne, quelque vicieuses que soient ses inclinations, ne devient vicieux tout à coup) ; il a donc le temps et la possibilité de se créer une *Karma*, quelque faible et insignifiante qu'elle soit du reste. Figurons-nous, ensuite, qu'à dix-huit, ou à vingt ans, A..., commençant à devenir vicieux, perd ainsi, peu à peu, toute connexion avec ses principes supérieurs ; à trente ou quarante ans il meurt.

Maintenant, il est clair que la personnalité de A, de quinze à vingt ans, est toute aussi différente de sa personnalité de vingt à trente ans, que si c'était celle d'une autre personne. Les physiologistes eux-mêmes, divisent la personnalité physique en stages de sept, et nous montrent l'homme changeant tous ses atomes, tous les sept ans. Il en est de même pour l'homme intérieur.

Le cinquième principe d'un homme sensuel et hautement dépravé, pourra et devra périr, tandis que la *Karma* de sa jeunesse, quoiqu'elle ne soit pas suffisamment forte et complète pour lui procurer les jouissances du *Devachan* et l'union avec son principe supérieur, est néanmoins suffisamment définie pour permettre à la monade de s'y attacher pour une nouvelle naissance. D'autre part, on nous apprend qu'il arrive parfois que la *Karma* d'une personnalité quelconque, n'est pas entièrement épuisée dans la vie suivante.

La vie se compose d'accidents et par conséquent les circonstances peuvent être telles qu'une personnalité ne puisse éprouver, soit en bien soit en mal, toute la *Karma* à laquelle elle a droit. Mais il est évident que la loi de rétribution ne peut jamais être rendue inefficace par un hasard aveugle. Dans un cas pareil, il n'y a rien de perdu, et ce qui n'a pu être réglé dans une vie est transporté à une autre ; c'est très bien vu que, dans les *Fragments*, on ait comparé les vies successives aux pages d'un livre de comptes. *Le livre de Vie ou des Vies.*

C'est donc de ces impressions, qui constituent la *Karma* de la jeunesse, qu'émane la nouvelle personnalité. Les botanistes savent que la plante du croton produit d'elle-même une autre plante, lorsque celle qui existait précédemment meurt ou se fane. Cette évolution nouvelle est due à la potentialité latente de vie qu'elle a en elle. De même, une personnalité peut être dépravée au point d'être entièrement dissociée de la monade spirituelle et être attirée dans la huitième sphère, où elle est annihilée, ce qui n'empêche pas que les impressions qu'elles a faites sur l'Ego supérieur, ont en elles assez de puissance pour émaner un nouvel Ego physique comme dans le cas du croton.

Nous avons précédemment comparé la connexion entre la monade spirituelle d'un homme et la succession d'Ego physiques auxquels elle est temporairement associée, au regard rétrospectif d'un homme sur quelque période de son existence terrestre. En repassant ainsi le passé dans sa mémoire, les jours où il ne lui est rien arrivé d'important n'ont laissé ni trace ni souvenir, et il n'en a plus du tout conscience. C'est ainsi que, à la fin de son long pélerinage, l'Ego ne retrouvera que la conscience de ses individualités qui auront fait une marque spirituelle suffisamment accentuée sur

la monade, tandis que le souvenir des actes conscients de la personnalité dépravée, qui est allée à la huitième sphère, sera entièrement oblitéré.

On nous demandera peut être quel motif existe pour engager un homme à mener une vie vertueuse et pure, puisque, de toutes façons, sa monade spirituelle doit progresser ? Cette question est d'une haute importance et au point où nous en sommes, nous ne pouvons encore y répondre.

(*A suivre.*)

LA POSSESSION, L'OBSESSION

On s'est beaucoup moqué de ce que les personnes religieuses appellent la possession, l'obsession. D'abord qu'est-ce que la possession, l'obsession ? ceux qui croient à la possession, à l'obsession prétendent qu'il y a dans l'air, dans notre atmosphère de mauvais esprits qui guettent les occasions de mal faire, et qui, lorsqu'ils jugent que les conditions pour l'accomplissement de leur mauvais dessein sont réunies, pénètrent le corps de leur victime, l'obsèdent, la tourmentent pour l'obliger de céder et lui font faire mille extravagances, mille et mille choses ridicules, impossibles, insensées.

Les doctes de la Faculté, de même que ceux de la coupole dorée, soutiennent qu'il n'y a pas de possession, pas d'obsession, et que ce que la superstition du vulgaire appelle ainsi est tout simplement de l'hysthérie, ou tout au moins une très forte névrose, ou bien même un commencement de folie.

Il faut reconnaître que les apparences semblent donner raison à ces doctes qui répondent à tout avec aplomb et sententieusement.

Ils sont la science (ils se collent au dos cette fastueuse étiquette), ils ont prononcé, c'est fini. On ne peut en appeler de leur sentence.

Les croyants affirment, tout au contraire, que l'hystérie, la névrose sont des termes tirés du grec, qui expriment mal la réalité qui est une véritable possession, une véritable obsession. Ce que la science officielle appelle hystérie, a tous les caractères de ce que l'antiquité judaïque et les premiers chrétiens appelaient possessions.

J'ai lu sur les cas d'hystérie, qui attaquent principalement les jeunes filles nubiles, plusieurs ouvrages de médecine, où se trouvent entassés une multitude de faits véritablement intéressants et curieux. Voici une jeune fille de dix-huit ans, assez nerveuse, mais de bonne santé et robuste, dont l'éducation a été très soignée, qui raisonne très pertinemment et parle très

posément. Au milieu d'une conversation à laquelle elle prend part, où elle brille par son bon sens et la plénitude de son intelligence, tout à coup une crise la saisit, elle se met à éclater de rire sans savoir pourquoi ; puis elle se lève et se met à danser avec frénésie, en se donnant mille et mille contorsions ; enfin elle va se rasseoir.

A peine assise, elle se relève de nouveau, se met à courir tout autour du salon où la société la regarde ébahie, puis elle grimpe à la muraille, elle gagne ainsi le plafond sur lequel elle continue sa course, ni plus ni moins que si elle était une simple souris.

Sa course sur les quatre murs et sur le plafond du salon est un flagrant démenti donné aux lois de la pesanteur. L'attraction vers le centre de la terre, en suivant la verticale, ne peut rien sur elle, car elle ne tombe pas malgré qu'on ait peur que se détachant tout à coup, en vertu de la loi d'attraction, elle ne vienne se briser le crâne sur le parquet.

Mais la loi découverte par Newton n'exerce aucune action sur la jeune fille qui quitte le plafond en courant et à sa volonté, redescend toujours à quatre pattes sur les murs, après quoi elle reprend sa place comme si de rien n'était ; la crise est passée.

Les parents de la jeune fille, qui sont de parfaits chrétiens, vont consulter M. le curé, qui prétend qu'elle est possédée du démon, propose de l'exorciser et de faire dire des messes. Les parents, pleins de foi, acceptent la proposition, paient M. le curé qui dit des messes, exorcise, et..... le démon se livre plus que jamais à ses méchantes et inquiétantes fredaines.

Un spirite émet une théorie qui scandalise et froisse et M. le curé et les parents de la jeune personne ; il soutient qu'un esprit, qui veut s'incarner, s'est emparé d'elle et qu'il l'obsédera jusqu'à ce qu'elle soit mariée et mère. Un docteur trouve la théorie quelque peu cocasse, mais comme le spirite, il pense qu'un bon mari débarrassera la possédée de son affection qui n'est, selon lui, qu'une affection hystérique très prononcée.

Les exorcismes et les messes n'ayant produit aucun résultat, les parents se rangent à l'opinion du docteur. On donne à la protégée une dot plantureuse, qui lui fait trouver bien vite un mari pas trop difficile ; le mariage a lieu, et dix mois après l'esprit s'est incarné et a pris la forme d'un poupon du sexe masculin, robuste, exubérant de santé et capable de parcourir une longue existence. La naissance du poupon a pour jamais guéri la mère de la possession ou de l'hystérie.

Les anciens croyaient à la possession et à l'obsession, mais selon eux, il n'y avait pas que les mauvais esprits qui s'emparaient de l'être humain pour le tourmenter ou l'obséder ; on était aussi possédé et obsédé par les bons esprits. Les prophètes étaient possédés, de même les sybilles, les

pythonisses etc., c'était un bon esprit qui s'emparait d'eux, les pénétrait et leur faisait prédire l'avenir.

La même chose a lieu de notre temps, dans les Indes orientales : les Fakirs, les Yoghis se considèrent comme de purs instruments, de simples outils, et ce sont les Pitris (les esprits) qui opèrent en eux, et par eux, et accomplissent les miracles qui ont stupéfié les Européens qui en ont été témoins.

Cés miracles, naturellement, contredisent les lois de la physique professées dans les universités occidentales. Les Indous, comme les anciens qui voyaient dans des faits étranges et extraordinaires l'action des démons, voient dans bien des phénomènes merveilleux, l'action secrète des Pitris. Jésus, on le sait, chassait les démons, les mauvais démons ; on lui amena un possédé de plusieurs démons ; Jésus, par la simple parole, les chassa et les força d'entrer dans un troupeau de porcs en train de paître ; les démons obéirent, pénétrèrent dans le corps de ces animaux jusque-là calmes et paisibles, et à peine eurent-ils leurs corps pénétrés qu'ils s'agitèrent, se démenèrent, devinrent furieux et allèrent se précipiter dans la mer, au bord de laquelle ils paissaient.

Ce fait prouve que la possession, l'obsession, ne sont pas une simple théorie, mais un phénomène produit par des êtres actifs, bien réels et bien vivants, quoique invisibles, et exerçant une action puissante sur ceux qu'ils pénétrent.

HORACE PELLETIER.

Nous éditons un ouvrage traduit de l'anglais, par un docteur de la Faculté, savant et linguiste émérite, intitulé : *Dans les Temples de l'Himalaya* ; ce volume est appelé à imprimer une orientation nouvelle aux idées régnantes sur les destinées humaines et sur la cosmogonie. — Nous reparlerons de cette œuvre d'un penseur, qui nous a plus qu'intéressés, et en ferons un compte rendu très substantiel dans la prochaine Revue.





DEMANDE D'UN INVESTIGATEUR

Monsieur et cher Maître, ne croyez-vous pas bon, pour le triomphe définitif de notre cause,de proposer à tous nos frères en croyances une mesure générale qui pourrait mettre fin à toutes les diatribes et discussions dont ces croyances sont encore l'objet ?

Par exemple, si chaque spirite actuel s'engageait par serment solennel à se communiquer, après sa désincarnation, aux membres de son groupe et de préférence aux membres des autres groupes dans les pays de langue différente (pour répondre à la théorie de l'état second inconscient), par tous les moyens que la loi divine laisse à la disposition des désincarnés, et cela dans la mesure des manifestations compatibles avec l'état d'esprit de ceux à qui ils s'adresseraient, nous nous trouverions évidemment, avant peu, en présence de manifestations nombreuses et définitivement probantes; ou, au contraire, en présence d'une absence totale de manifestations de laquelle nous devrions tirer une des deux conclusions suivantes:

1° Ou la théorie spirite est fausse, et il resterait alors à expliquer, par d'autres causes, les manifestations nombreuses recueillies et enregistrées jusqu'à ce jour.

2° Ou, sans déserter le principe de cette théorie, il serait établi: que les désincarnés ne peuvent pas se manifester, au gré de leur volonté, avant un certain laps de temps qui resterait à déterminer ultérieurement.

Dans les deux cas, nous aurions la satisfaction intime d'avoir travaillé pour le triomphe de la vérité.

Pour que ce serment revêtît un caractère inoubliable, il faudrait qu'il fût entouré d'une solennité toute particulière, d'une véritable cérémonie religieuse, pour les détails de laquelle il serait peut-être bon de faire appel à l'imagination et aux connaissances de nos frères de tous les pays. Or, nul organe n'est mieux placé que la *Revue spirite* pour porter la Bonne Parole dans le monde, et faire appel à toutes les bonnes volontés de l'humanité civilisée. C'est pourquoi je vous soumets cette idée.

SAUVAIRE.

PRESSE SPIRITE (langue espagnole).

FRATERNIDAD UNIVERSAL DE MADRID

Nous trouvons dans le numéro de juin de cette intéressante revue d'études psychologiques une communication très émouvante sous le nom de « Madre mia ». Mais que l'auteur nous permette un conseil d'ami. Pourquoi présenter cette communicatisn sous la jorme d'une nouvelle (très intéressante, du reste, par le fond et par la forme) au lieu de la publier avec le caractère d'une étude d'ordre scientifique, c'est-à-dire en l'accompagnant de renseignements sur le lieu d'origine, la date, etc., en un mot tous les renseignements nécessaires au contrôle tout en évitant l'indiscrétion.

Allan Kardec a dit que le spiritisme serait scientifique ou ne serait pas.

Dans l'intérêt même de notre doctrine ayons toujours présent à la mémoire ce précepte de notre grand maître.

Revue d'études psychologiques de Barcelone. — Le numéro de juillet que nous avons reçu contient, au nombre de plusieurs articles très intéressants, un mémoire remarquable sur les investigations faites au sein du groupe « Marietta ».

Ce mémoire portant la signature du vicomte de Torres-Solanot, donne les détails de matérialisations de la plus haute importance accompagnées d'apports de fleurs, de bonbons et d'une bague sortie du tombeau d'une fille de la médium.

Tout en félicitant le groupe « Marietta » des beaux résultats obtenus, nous regrettons que les expérimentateurs n'aient pas songé à photographier les apparitions matérialisées ; car nous considérons les reproductions photographiques comme un des meilleurs moyens de propagande pour l'avenir de notre doctrine.

Constancia. — *Revue hebdomadaire. Sociologico-spirite*, de Buenos-Ayres. — Numéros du 28 juin et du 5 juillet.

Sommaire du 28 juin : Notes de la Rédaction. — Considérations sur les médiumnités du spiritisme. — Section sociologico-spirite. — Le feu ! — La morale du spiritisme. — Bulletin de la semaine.

Sommaire du 5 juillet : Notes de la Rédaction. — La morale du catholicisme. — Section sociologico-spirite. — Histoire du passé. — Le laïcisme. — Communications des esprits. — Quelque chose de plus sur la sibylle de Paris. — Théorie du dédoublement. — Bulletin de la semaine.

Dans ces deux numéros de la revue essentiellement philosophique de Buenos-Ayres, nous avons surtout remarqué les deux articles relatifs à la morale du spiritisme (traduction d'une page remarquable du savant anglais Alfred Russell Wallace) et à la morale du catholicisme, démontrant, preuves en mains, que les pays les plus catholiques sont toujours les plus arriérés comme instruction et les plus immoraux.

Luz astral de Buenos-Ayres. — Nous avons reçu les nos 16 et 17 de cette revue occultiste dont nous félicitons sincèrement les fondateurs.

Occultistes ou spirites nous sommes tous frères dans la recherche de la vérité et dans l'amour du bien.

Revista spirita de Bahia (Brésil). — Nos 19, 20, 21, 22 mai et juin 1896. — Nous avons lu avec intérêt ces 4 numéros de l'importante *Revue spirite* de Bahia qui sait se

tenir à une hauteur philosophique que nous voudrions pouvoir constater chez tous nos frères en spiritisme.

Verdade e Luz. — Organe du spiritualisme scientifique. — Saint-Paul (Brésil). — Nous avons reçu également les 4 numéros de mars et avril de cette publication aussi sérieuse qu'intéressante qui reproduit les articles les plus importants publiés par les organes d'Europe, publications à côté desquelles figurent des articles intéressants d'origine locale notamment sur la production des phénomènes physiques sans contact.

La Revelacion. — *Revue Spirite* d'Alicante. — Nos 6 et 7. — Nos félicitations aux distingués directeurs de cette sérieuse revue donc la section doctrinale a particulièrement attiré notre attention.

Revista de l'Asenea Obrero de Barcelona. — Bien que cette publication ne nous semble avoir aucun rapport avec le spiritisme, nous sommmes heureux de constater que le but poursuivi par cette association répond aux principes les plus purs de la morale en poursuivant le développement de l'éducation morale dès la première enfance:

L'ESPÉRANCE

L'espérance, ce rêve de l'infini, est le génie protecteur de la vie humaine, le baume des affligés, le refuge salutaire des âmes souffrantes qui luttent de par les épreuves de la vie

Kant, l'évangéliste de la raison, a proclamé la douce et bienfaisante espérance comme l'élément le plus puissant du bonheur de l'homme sur la terre. Cette fille de l'imagination et de la raison est la divinité protectrice des illusions du cœur, ces réalités des mondes heureux ; elle promet aux âmes convaincues des vérités psychologiques, les régions lointaines où règnent le bonheur et les joies les plus pures.

C'est la flamme qui entretient l'âme dans de délicieuses conceptions idéales, et lui fait envisager l'avenir comme un port de salut.

L'espérance est un charme ; dans toutes les situations, quel est celui qui n'a aucun désir à satisfaire ? qui ne rêve des mondes plus heureux ?

L'âme égarée dans ces rêves de l'imagination vagabonde, doit avoir la raison pour guide et la conscience pour sanction.

L'homme exilé sur la terre, ne doit jamais perdre de vue les espérances rationnelles qui, dans les heures tristes de la vie, lui montrent l'avenir sous de plus riantes couleurs ; elles lui permettent d'envisager sa destinée dans toute sa réalité, moralement et scientifiquement.

Mais l'espérance est souvent étouffée par le matérialisme néantiste qui sème le doute et le désespoir, qui couvre de ruines toutes les hautes con-



ceptions de l'au-delà, en nous faisant les esclaves des seules jouissances physiques.

L'espérance en la vie future, telle qu'elle est envisagée par le spiritisme, constitue une certitude pour le véritable investigateur, en lui garantissant une part de bonheur proportionnée à sa conduite et à ses efforts.

L'espérance du paradis des catholiques constitue une chimère invraisemblable, à la réalisation impossible, eu égard au petit nombre des élus. Ce sont là promesses illusoires, auxquelles les ignorants et les naïfs se laissent prendre, qui ne peuvent séduire l'homme éclairé voué à l'analyse des faits, habitué à les comparer aux diverses règles qui servent de base à l'ordre universel.

Une éternelle épée de Damoclès est donc continuellement suspendue sur la tête des catholiques, perspective aussi anormale que contraire à la raison; ce fait engendre le découragement et le désespoir, et comme conséquence, le scepticisme et le néantisme. La raison recule épouvantée devant de semblables absurdités.

Le Dieu des catholiques serait, d'après leurs enseignements, aussi injuste qu'absurde. Dans sa bonté et sa miséricorde infinies, il punirait l'homme, faible créature, de peines inouïes et d'une cruauté tellement barbare que la pensée recule d'horreur.

Cette contradiction insensée de bonté infinie, constitue une anomalie, une inconséquence qui répugnent au bon sens ; ce sont deux situations inconciliables contraires au raisonnement.

Une telle divinité, non seulement n'aurait rien de divin, mais serait plus imparfaite, plus cruelle que les hommes les plus criminels, les plus arriérés et les plus sauvages.

Il n'est donc pas étonnant que cet enseignement absurde, contraire à la raison, ait porté les hommes sérieux et réfléchis vers le néantisme ; dans cette situation anormale, ils rejettent en bloc toutes les croyances spiritualistes. C'est donc là un défi jeté au raisonnement et aux lumières de la société moderne, à la loi du progrès.

Ces croyances, entretenues par des préjugés et une foi aveugle, ne peuvent prévaloir contre les lumières de notre siècle : les esprits droits ne peuvent admettre une telle ironie et d'aussi énormes contradictions.

L'éternel principe actif et directif ne peut maudire son œuvre ; quel est l'artiste assez insensé pour détruire le chef-d'œuvre qui l'a immortalisé ? De telles pensées sont contraires à la raison, ne comportent aucun argument pour la détruire, puisqu'elles tombent d'elles-mêmes devant la réalité.

Les espérances des catholiques sont donc des chimères irréalisables, qu'une foi aveugle peut seule entretenir.



La véritable foi ne consiste pas à faire abstraction de la raison, à croire les dogmes absolus les plus absurdes, mais à croire aux vérités prouvées et admises par la raison.

L'amour de l'éternelle justice, manifesté par l'amour de nos semblables, constitue le principe éternel qui doit servir de base à toutes les croyances spiritualistes.

La solidarité, la bienfaisance, doivent être l'âme de la morale sociale. Ces principes ne peuvent être compris et pratiqués que si nos visions s'agrandissent, et si nos aspirations s'épurent. L'amour exclusif des richesses et des plaisirs constitue un obstacle à l'avancement moral et social des peuples et des individus. L'égoïsme, le chacun pour soi, la haine des classes, l'accaparement de la forture, isolent les hommes que l'union intime, fraternelle et solidaire, pourrait seule fortifier en augmentant le bien-être de chacun.

Les adversités inhérentes à la nature humaine ne seraient rien si elles n'étaient pas aggravées par le défaut d'équilibre des biens de la terre ; ces adversités seraient vaillamment supportées, si chacun envisageait sagement sa véritable situation dans le monde universel.

Qu'importe, en effet, que la vie soit sombre à certaines heures, si notre cœur reste attaché à l'idéal supérieur, cette synthèse de toutes nos aspirations et de tous nos désirs, celle que nous ne devons jamais perdre de vue ?

Avec beaucoup de raison et de bon sens, tout devient facile pour l'âme convaincue des grandes vérités psychologiques. Peu nous importent les nuages noirs du cours ordinaire de votre vie, si l'âme éclairée s'inspire des douces lueurs de l'espérance consolatrice.

Quelle soit donc toujours notre égide, notre sauvegarde et notre soutien !

DECHAUD.

VOYAGE EN ASTRAL (ROMAN ESOTÉRIQUE)

Vingt nuits de dégagement conscient.

Mme Ernest Bosc, médium voyant bien connu, a édité le *Voyage en Astral*, et, dit Marcus de Vèze, « c'est un livre instructif, moral, philosophique, et malgré cela, il n'a pas de longueurs, de ces tirades à perte de vue qui fatiguent et ennuient le lecteur. Nous pouvons dire sans exagération qu'il donne à ses lecteurs tout ce qu'un charmant écrivain, *Guy de Maupassant*, prétend que réclament des groupes nombreux de lecteurs qui crient à l'écrivain : « Consolez-moi, attristez-moi, attendrissez-moi, faites-moi rêver,

faites-moi rire, faites-moi frémir, faites-moi pleurer, faites-moi penser.

« Seuls quelques esprits d'élite disent : « Faites-moi quelque chose de beau, dans la forme qui vous conviendra le mieux, suivant votre tempérament. »

Marcus de Vèze pense que *Voyage en Astral* répond à tous ces desiderata, avec un fantastique réel, que tout en est vécu, authentique et vrai.

Le fond de l'histoire est celui-ci : Deux amis, Henry de Montzag et Robert Dosset, Henry aux tendances spiritualistes avancées, Robert un peu moins; tous deux se promettent, après décès, de se donner réciproquement une preuve de l'existence de l'au-delà.

Robert termine ses études à Paris, à l'école polytechnique, il s'y occupe de spiritisme et de kabale tout en voulant devenir ingénieur des mines; Henry, après la mort de son père, se consacre à la direction des propriétés, à une protection presque paternelle pour sa mère et sa sœur.

Robert devenu ingénieur se lança dans la luxure, mena une vie de plaisir et d'entraînement à Paris, il tomba dangereusement malade et revint chez ses parents. Henry mourut prématurément; il apparut plusieurs fois à Robert, pendant sa longue convalescence, c'est ce que jusque-là, ce dernier avait cherché vainement à réaliser. Henry l'initie peu à peu, lui apprend à dégager son astral, lui promettant, lorsqu'il y serait aisément parvenu par un acte de volonté répétée, de conduire son moi conscient en vingt voyages dans le grand inconnu. Pour ce faire, il lui recommande de vivre en végétarien, de lire plus attentivement que par le passé les ouvrages de Maitland, d'Édouard Schuré, de A.Kingsford, de Sinett, de Jhounney, de Papus, Péladan, Huysmans, Bois, Amaravella, Blawatsky, Annie Besant, ceux de Nus, Balzac, Lytton, Bonnemère, E. Bosc, etc., etc.

Dès ce moment Robert se consacra complètement à sa famille et au futur mariage de sa sœur Mina, avec Ludovic de Montzag, frère d'Henry.

L'esprit d'Henry le vient souvent visiter, lui donne des leçons de dégagement astral, lui apprend à laisser son corps en bon état, son esprit se sentant plus vivant que jamais. Suivent des phases curieuses dans cet état mixte, phases d'appréhensions du moi dégagé, où Robert se croit complètement mort à la terre; Henry le rassure, lui explique logiquement son cas, par le repliement de son double astral pendant le sommeil de son corps.

Aux voyages successifs, Henry promène l'individualité de Robert dans l'au-delà, pour le sagement initier aux mystérieuses choses inconnues des profanes, qui se passent dans les milieux divers où il le fait successivement passer; il lui explique sa réconciliation avec son père, tous deux, dans leurs incarnations antérieures, ayant été ennemis avérés; il s'était incarné chez son père, pour commencer cette réconciliation cimentée par les deux

esprits désincarnés dans l'espace où ils sont devenus *Rois de lumière*, et peuvent vaincre l'esprit de *Sathan*, vers lequel l'humanité actuelle semble pencher ; c'est-à-dire, vers l'esprit de ténèbres.

En un second voyage, l'esprit promène Robert dégagé de son corps, parmi ses concitoyens dont il connaît toutes les pensées, en les étudiant dans leurs faits et gestes. C'est un nouveau champ mental parcouru par l'*Ego* de l'investigateur. Cette partie est intéressante comme comédie humaine. Il y a une lutte étrange entre un groupe d'incarnés, voués à la magie noire, ou *frères de l'ombre* deshérités de l'immortalité, et les esprits avancés dont les magiciens noirs veulent blesser le corps astral. Puis, une visite dans une société spirite.

Pendant la tempête, les éclairs rendent indécis et tremblants des êtres de forme indécise, qui grouillent dans l'espace ; il faut s'en garantir en ayant portes et croisées closes, ces êtres se précipitant dans les demeures pour y porter le désordre, ils ont une haleine méphitique. A chaque réveil, Robert se sentait plus fort, plus lucide cérébralement, ses théories étant réalisées dans le plan astral. Puis il y a dans sa famille, celle d'Henry et de ses intimes, des scènes privées fort attirantes, ce qui double l'attrait de ce volume.

C'est de la théosophie au premier chef, développée médianimiquement par le remarquable auteur. Ils visitent une ville étrange, puis l'*Erèbe* où se passent des scènes comme dans l'enfer dantesque, avec des élémentals ou monstres astraux de natures étranges, imitant les scènes fantastiques de la grande tentation de saint Antoine. — Tous les décédés passent aussi par cet *Erèbe*, y séjournant plus ou moins, avant d'entrer dans le *Kamo-Loka*, sorte de purgatoire, d'où ils ne peuvent répondre aux invocations des incarnés.

Je pensais, par le spiritisme, nous voir délivrer de l'enfer et des rêves affreux inventés par les moines ; ce volume nous y ramène, ce semble, car des créations fluidiques, sortes d'automates , dirigent ce troupeau d'âmes coupables, les enfoncent dans la brume, balayées par un vent glacé.

Puis un voyage dans le Kamo-Loka, ou purgatoire catholique dont fait partie l'Erèbe. — Ensuite dans le pays de l'illusion par excellence, qui réserve bien des surprises étranges au lecteur, dans une ville fantastique, sur laquelle planent des entités supérieures appartenant au *Rupa-Loka*, sorte de paradis. Robert y retrouve bien des figures connues, il en ressort pour lui un fécond enseignement. Sa rencontre avec Jolie-Bec est intéressante, dans ce monde fantastique, qui n'est point une fantaisie, dit l'auteur.

Celle de l'esprit désincarné, G. de Mauriant, n'est pas moins étourdis-

sante, par les explications sages qu'il donne à Robert sur la vie et ses conséquences astrales, afin de toujours mieux saisir ce que c'est que la vérité. Il y rencontre aussi Alice, une amie de la terre, dégagée en astral, et assiste à un banquet offert par de Mauriant; là, régnait la plus sympathique affinité. C'est plus beau qu'un conte des Mille et une nuits.

Il faut lire ce livre étrange, caractéristique, pour s'en rendre un compte exact et méditer sur ses théories nouvelles et sur leur valeur. Le médium, ou l'auteur, a fait là, une œuvre bien écrite, à la forme originale et attrayante.

Dans l'épilogue, pour le roman qui est la base de ce volume, tout se tasse, et se résout, comme ce qui est vécu sur la terre. (Prix : 3 fr. 50) 408 pages sur beau papier.

P.-G. Leymarie.

BULLETIN DES SOMMAIRES

AVIS. — Nous publierons régulièrement le sommaire des Revues étrangères dont la traduction en français nous sera envoyée du 10 au 15 de chaque mois.

Le Messager (de Liège). — Evocation de Samuel, par A. Reybaud. — S'il y a un diable, il doit y avoir un Dieu, par Horace Pelletier. — Le scepticisme, par Déchaud. — Encore des prophéties, à propos d'un discours de M. Berthelot. — Dieu ou Satan, une prophétie de Charcot, par J. Bouvéry.

La Paix universelle (Lyon). — L'Encyclique de Léon XIII, par Daniel Metzger, — L'Eglise catholique et le corps astral, par Amo. — Le revenant de Valence-en-Brie, par Magny. — Le bonheur terrestre, par Déchaud. — La double personnalité, par H. Pelletier. — Le patriarche (feuilleton), par Paul Grendel.

La Vie d'outre-tombe (Charleroi). — Phénomènes spontanés d'ordre spirite en France. — Les apparitions à Tilly-sur-Seulles. — Le ciel et l'enfer. - Appréciation de M. le chanoine Brettes. — Les apparitions au point de vue spirite. — La maison hantée de Valence-en-Brie. — Procédé spirite pour combattre l'obsession. — La voyante de la rue Paradis. — Ch. Fritz.

Le Progrès spirite (Paris). — A ceux qui doutent, par A, Laurent de Faget. — Scène de sabbat, par Georges Montorgueil. — Au progrès (poésie), par A.-M. Verrieux. — Double vue d'une religieuse, par le Dr F. Rozier. — Rêverie, par Laurent de Faget. — De l'utilité de la prière (suite), un fait de télépathie, par H. Pelletier.

Le Phare de Normandie (Rouen). — A la Erance ! par Em. Houter. — La photographie de la pensée. — A propos de Mlle Couédon, par Auzanneau. — Phénomènes psychiques, par A. R. — Exposition de Rouen, par Eral. — Communication d'outre-tombe, Médium, Mlle G..., du Havre.

La Curiosité (Paris). — Des fluides, par Louisa Noel. — Végétarisme et occcultisme, par le Dr Bonnefoy (du Vexin). — Sur l'âme (suite), par M. A. B. — Réné Caillié, par E. B. — Diabolisme et occultisme (suite), par E. Bosc.

Le Lotus bleu (Paris). — La doctriné secrète (suite), par H.-P. Blavatsky. — L'ame des peuples, par Guymiot. — Karma (suite), par Annie Besant. — Lucifériansme, par le Dr Pascal. — Om, par Amo. — Plan astral (suite), par Leadbeater. — Matérialiste et théosophe 5e lettre, par un théosophe. — Variétés occultes : Les mahatmas, par G. Millot. — Esprit et mental, par Dac. — Poésié, par J.-P. Clarens.

Revue scientifique et morale du spiritisme (Paris), 1er numéro. — Aux lecteurs, programme. - Les rayons X et la double vue des somnambules et des médiums, par G. Delanne. — Les destinées de l'âme humaine, par Firmin Nègre. — L'art, peinture et sculpture, par Viret. — L'esprit de vérité, triomphe du spiritisme, par G. Bourdain. — Tilly-sur-Seulles, par Sylvestre. — Voyage au pays des souvenirs; par A. Delanne. — Spiritisme expérimental, Laville et H. Sausse.

L'Initiation (Paris). — Partie initiatique: — La maison hantée de Valence-en-Brie, par Papus. — Tilly-sur-Seulles, les castes naturelles, par Guymiot. — Partie philosophique : Voyante et théologiens par

l'abbé Schnebelin. — Note sur la prophétie d'Orval, par Saturninus. — Libres recherches philosophiques, par A. Lecomte. — Partie littéraire : Jacques Joli-Cœur, par Hadar.

Le Devoir Guise (Aisne). — Revue des questions sociales. — Suite de la biographie de J. B. André Godin. — La concurrence asiatique et l'avenir des ouvriers européens, par A. Fabre. — La coopération, le Congrès de Woolwich.

Le Journal des femmes, organe du mouvement féminin (Paris). — Le congrès de Londres, par Maria Martin. — Les ouvrières des manufactures de tabac. — Union centrale des arts décoratifs. — Union internationale des femmes pour la paix, par Paolina Schiff — Une statue à Fourier. — Groupe de la solidarité des femmes, par Eugénie Potonié-Pierre. — Réponse à M. Jehan Frollo, par Camille Bélilon. — De la solidarité entre la question du féminisme et celle de la paix (suite et fin), par Raoul de la Grasserie. — La femme de demain.

La Revue féministe (Paris) a pour devise « Tous nos droits, tous nos devoirs » : Emilie de Morsier et la fondation de l'adelphie, par Mme Bogelot. — L'enquête sur le travail des femmes à Vienne, par Mlle Kaethe Schirmacher. — De l'admission des femmes au suffrage politique, par Raoul de la Grasserie. — Le féminisme au point de vue sociologique, par Charles Vellay. — La femme nouvelle, par O. de Bezobrazow. — Les femmes et l'agriculture en Russie, par Mme la comtesse Ina de Kapnist.

L'Orient (Paris), annonce la 11e fête nationale ottomane qui aura lieu le 30 août. — Principaux articles de cet intéressant journal : La crise orientale ; Les Anglais partout; Justice anglaise; Les cadets anglais en Afrique ; A travers les revues ; Un Français à Moscou ; La responsabilité de M. Crispi.

La Géographie (Paris). — France et Angleterre, par Paul Barré. — Les ballons et la géographie, par M. A. Berson. — La domestication de l'éléphant d'Afrique, par P. Bourdarie. — La société des missions étrangères. — Le coton en Algérie, par Ch. Rivière. — Le prix d'une guerre ; l'ethnographie du Caucase.

Le Génie (Paris). — Réorganisation de l'armée des Indes, par A. Garçon. — Bolides et météorites, par L. T. — La guerre de Course, par G. Austin. — Structure de l'oreille, par F.-Z. Koslowski. — Nouvelles agricoles, par A. Derblay. — Le papier bois pour tentures. — Nouvelles inventions. — Procédés et recettes.

Constancia (Buenos-Ayres). — La morale du catholicisme, par Cosme Marini. — Histoire du passé, par Amalia Domingo Soler. — Le laïcisme, par Manuel Navarro Murillo. — Messages d'outre-tombe, par Juan. — Quelques paroles au sujet de la sybille de Paris, par Pedro Serié. — Théorie du dédoublement, par A. Russel Wallace. — Bulletin de la semaine.

Rivista di Studi Psichici (Padoue et Milan). — Rêves télépathiques réciproques. — Suite des expériences de clairvoyance à Narbonne. — Raisonnement subconscient. — Le prof. Romanes et les phenomènes supernormaux. — Bibliographie : Beaunis et Bivet. *L'Année psychologique.* — A propos des feux follets et des lumières psychiques. — La « Société des sciences psychiques » de Paris. — Sur la lumière la plus favorable pour les expérienees médiumniques.

Revue de la France moderne (Paris). — Frissons et caresses, par Clément de Royer. — Le duc de Persigny, par Marcel de Baillehache. — La femme à travers les âges (*suite*), par L. de Vaultier. — Médium et magnétiseur, par Ismala. — Le baiser, par André d'Arreau. — La pluralité des mondes habités et la transmigration des âmes (*suite et fin*), par E. Teste Lebeau. — Jérôme Savonarole et la question sociale (*suite et fin*), par Edmomd Coz. — L'Ecole militaire et le Champ de Mars, par Jules Legoux. — Septembre, par Georges Rocher. — Croquis italiens, par Rachel Sapho. — A travers Paris, par Barberine.

Revue des Revues (Paris). — Le mouvement littéraire arménien, par Tigrane Yergat. — La locomotion automobile, par Georges Brunel. — L'esclavage des blancs en Angleterre, par E. Lacordaire. — Les écoles techniques de filles. — L'amitié d'un Roi et d'un Tsar (Louis XVIII et Paul Ier). — Au bord de la route (feuilleton), par Herman Bang. — Les applications et l'importance de la chimie, par Berthelot. — Les prêtres incombustibles, par Ch. Simond. — Wagneriana. — Le roman anglais contemporain.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone.*



39e Année. N° 10. 1er Octobre 1896.

DANS LES TEMPLES DE L'HIMALAYA

Par A. Van der Naillen.

Traduit par le Dr Daniel, licencié ès science physiques. Paris, Librairie des sciences psychiques, 350 pages in-18, avec figures, beau papier, 3 fr. 50.

Le titre de ce livre n'avait laissé de nous inspirer quelque appréhension. S'agissait-il de l'exposition didactique et aride, — quoique toujours fort intéressante — de la philosophie hindoue ou, si l'on préfère, de la doctrine ésotérique enseignée dans les « Temples de l'Himalaya », ou bien n'était-ce que l'enseignement des Mages ou des Mahatmas défiguré par l'adaptation à des péripéties romanesques ? La lecture du livre nous rassura vite et fit cesser nos perplexités ; les deux alternatives étaient également fausses. Et cependant il y a roman ; mais le roman ne sert que de cadre à l'exposé doctrinal, et il est simple, — même d'une simplicité qui fera peut-être sourire le lecteur français habitué au roman moderne, prétendu psychologique, mais dont la psychologie morbide et frelatée ne peut que fausser les sentiments et faire dévier à leur insu les hommes de la véritable conception de leurs devoirs sociaux et domestiques. Si ce même lecteur veut bien aller jusqu'au bout, il verra se dérouler devant son esprit, comme

dans un tableau magique, les enseignements les plus élevés de la science et de la philosophie hindoues, de cette doctrine ancienne qui a eu pour initiateur Hermès et qui s'est conservée intacte dans les sanctuaires du Thibet après la destruction de ceux de l'Egypte. Cette doctrine plane au-dessus de tous les dogmes religieux et se trouve, comme le fond secret primordial, à l'origine de toutes les religions, qui l'ont plus ou moins défigurée pour l'adapter aux conceptions grossières des peuples. Dans son excellent livre, M. Van der Naillen l'expose succinctement, mais avec assez de détails pour provoquer chez tout homme sérieux de profondes réflexions; cependant il ne traite que du premier et du second degrés de l'initiation, préparant ainsi le lecteur à la compréhension des vérités sublimes que renferme le volume qui fera suite à celui-ci.

Comme de la discussion, c'est du contraste que jaillit la lumière. M. Van der Naillen met en présence dans son roman un brahme et un évêque catholique qui consent à recevoir l'initiation à la doctrine hindoue réservée jusqu'alors à un petit nombre d'adeptes et inconnue à la foule. Tout son récit roule sur les deux degrés d'initiation nécessaires à l'évêque, devenu un néophyte, pour pénétrer dans le sanctuaire. L'intérêt si puissant qui s'attache aux explications scientifiques et aux révélations qui sont la raison d'être du livre est encore accru par le roman lui-même, dont les péripéties se mêlent aux événements d'ordre religieux et scientifique. La foi que l'auteur nous communique est une foi raisonnée ; elle ne peut se passer du concours de la science qui lui sert de soutien par les vérités physiques. Ainsi M. Van der Naillen s'appuie toujours sur les données positives les plus récentes, persuadé qu'il est que seule la connaissance des différentes lois de la physique et de la chimie, comparée à nos états psychiques, peut élucider les problèmes les plus importants de la psychologie.

Dans l'exposé des enseignements du premier degré, il donne une idée de l'involution et de l'évolution; laissons de côté les explications détaillées et retenons seulement que l'involution, c'est la descente de Dieu dans la matière, et l'évolution le retour de la matière à Dieu. Du sein de Dieu ont émané des lignes de force et leurs vibrations, ralenties à la fois par l'éloignement du pôle positif et par leur interférence avec le courant naturel du pôle négatif, ont produit des matières de moins en moins ténues, depuis les degrés de sublimation les plus élevés jusqu'à ceux de condensation pour ainsi dire complète, en d'autres termes les gaz, puis les liquides, enfin les solides, pour ne parler que des états de la matière perceptibles à nos sens. C'est grâce à la polarité que Dieu a imposée à l'univers que celui-ci s'est constitué : cette polarité existe jusque dans l'atome. Mais laissons la parole au brahme :

« Le dernier produit de l'involution, le plus grossier, c'était le règne minéral. Là l'involution s'arrêta : puis il y eut une période de repos, d'immobilité apparente, durant laquelle la force d'involution fut convertie en force d'évolution par l'émission du « Verbe » dont les vibrations donnèrent une direction nouvelle à la force cosmique, force guidant tous les atomes de matière.

« L'émission de ce verbe, mon cher frère, voilà le solennel mystère des mystères. Quand vous aurez franchi le troisième degré de l'initiation, cet arcane vous sera révélé, et vous comprendrez alors aisément, avec les connaissances que vous possédez déjà de la théorie ondulatoire, que si dans une période donnée, deux forces viennent à se balancer exactement, ou se sont parfaitement neutralisées l'une l'autre, un seul grand « Verbe » sonore puisse, par un mode vibratoire déterminé et exactement calculé, affecter de telle façon les atomes devenus neutres, qu'une nouvelle polarisation y apparaisse, avec une action positive dans une direction déterminée, et que ces atomes soient lancés sur une route (ou mission) nouvelle, chargés d'attractions et de répulsions nouvelles, pour parvenir à l'intégral accomplissement de leur nouvelle destinée ; c'est l'évolution de la matière, son retour à Dieu ou Parabrahm. »

La première initiation traite également de la réelle universalité de l'être, avec ses conséquences morales et l'antithèse du réel et du non réel. L'importance de ces notions est mise en lumière dans ces paroles même du brahme :

« Je suis venu par ordre du Grand Maître, dit il, dans le but de dévoiler le secret que l'initié doit connaître pour qu'il puisse entrer à volonté dans le monde des causes.

« Par là il lui est donné de comprendre les lois subtiles qui gouvernent l'univers, depuis les plus simples jusqu'aux plus cachées. La connaissance de ce secret vous confèrera d'abord quelques facultés et privilèges moins importants, tels que le pouvoir de lire les pensées intimes des personnes avec la sphère ou aura desquelles vous vous trouverez en contact. Plus tard, grâce à une pratique soigneuse et répétée, vous acquerrez la faculté de quitter votre corps matériel et de voyager avec votre corps astral dans tel lieu que vous voudrez et cela presque instantanément. Avec plus d'expérience encore vous deviendrez capable de rendre votre corps astral visible et tangible, de sorte que vous pourrez aller saluer vos amis partout où ils sont. »

En entrant dans les salles où se donne le second degré de l'initiation, les adeptes peuvent lire sur le fronton du palais : « *Ce qui existe en haut, existe en bas ; ce qui existe dans les cieux, existe sur la terre ; tel le macrocosme, tel le*



microcosme. » Cette inscription résume en quelque sorte l'enseignement du second degré. Nous ne pouvons exposer celui-ci dans ses détails. Remarquons seulement que toutes les explications données par le brahme abondent en comparaisons scientifiques et que, mieux encore, il fait assister l'évêque Angelo, — car tel est son nom — aux expériences les plus stupéfiantes.

Comme exemple des comparaisons dont les brahmes se servent couramment, relevons celle qui compare l'état physique de l'homme, à un moment quelconque, à une cristallisation plus ou moins pure ou plus ou moins complète des différentes parties, et cette comparaison conduit l'instructeur de l'évêque à une théorie qu'il exprime de la manière suivante :

« Les cristaux présentant une forme géométrique parfaite, en rapport avec la pureté même de la substance, ont chacun son aura individuelle avec ses propriétés distinctives, c'est-à-dire avec ses facultés particulières d'attraction et de répulsion. « Ce qui existe en bas, existe en haut. » Ces cristaux ont leurs correspondants dans le monde occulte. Ils représentent les qualités parfaites de l'âme, sans faiblesse, sans détours, qualités absolument sûres et qui s'affirment elles-mêmes de la manière la plus positive, dans toutes les circonstances de la vie.

« Mais avant que le cristal n'ait atteint cette pureté et cette magnifique forme géométrique, il doit passer par bien des modifications, des phases et des opérations destinées à le purifier (1). »

L'évêque se fait ensuite expliquer la théorie des auras et à sa grande surprise il reconnaît qu'elle n'est qu'une conséquence naturelle de l'existence des effluves odiques que le baron de Reichenbach a irréfutablement prouvée. Cette découverte peut-être placée, à côté de celle des rayons X, parmi les plus belles du siècle. Le baron de Reichenbach ne pouvait prévoir toutes les conséquences tant scientifiques que philosophiques qui découleraient de sa découverte. Mais ces déductions figuraient depuis longtemps parmi les arcanes de l'initiation hindoue et étaient conservées à l'abri dans le sanctuaire pour n'en sortir que le jour où l'humanité serait devenue assez mûre, par les progrès scientifiques et moraux, pour les comprendre. Voici d'ailleurs comment l'évêque lui-même, sur la suggestion du brahme, arriva à rattacher la théorie des auras aux observations du baron autrichien.

(1) Cette révélation sera quelque jour une vérité scientifique qui nous prouvera que le périsprit, par exemple, de même que le corps visible et toutes les formes organiques, n'est que le résultat d'une sorte de cristallisation des éléments chimiques qui entrent dans la composition de ses différentes parties, c'est-à-dire un ensemble plus ou moins harmonieux, selon son degré d'affinement, de cristallisations de ces parties, effectuées par l'action d'une force encore inconnue qui déterminerait l'orientation des atomes.



« Le baron de Reichenbach, voyant un puissant aimant attirer des clous et soulever des poids en fer, en conclut que ce phénomène était le résultat d'une force inconnue. « Je serais curieux de savoir, se dit-il en lui-même, « si cette force peut être vue. » Sous l'influence de cette idée, il fit construire une cave absolument noire. Dans cette cave le baron plaça au hasard son puissant aimant. Il invita des personnes, dont le tempérament nerveux lui faisait espérer qu'elles étaient sensitives, à entrer dans cette cave et à tâcher de découvrir l'aimant. Son expérience eut un succès merveilleux. La première, après avoir passé dans la cave une demi-heure, indiqua la place de l'aimant au baron qui ne savait pas lui-même où il l'avait jeté. Elle le prit par la main et le conduisit jusqu'auprès de l'aimant où tous deux le trouvèrent. Elle assura qu'elle l'avait découvert par la lumière qui en émanait, par des flammes jaunes et bleues affectant la forme d'un fer à cheval. Le baron, ravi, recommenca l'expérience jusqu'à ce qu'il eût réuni le témoignage de six sensitifs. Pour ces recherches, il employa le cristal de roche, les composés chimiques, les cristaux salins et d'autres substances. Les sensitifs les virent entourés de flammes de coloration diverse ; ils découvrirent en outre dans les cristaux un point chaud et un point froid et des petites flammes autour de la ligne équatoriale et d'autres autour des faces. Les points indiquent l'axe de polarisation, le nord et le sud, les pôles positif et négatif ; les flammes équatoriales, le diamagnétisme de Faraday ; les flammes latérales, une partie de l'aura du cristal. Le baron montra en outre que les plantes en croissant émettent constamment de petites flammes de teintes variées qui en forment l'aura. Il porta alors ses recherches sur l'homme, reconnut que chez lui aussi existe une aura bien définie, un axe de polarisation, un côté positif et un côté négatif, et découvrit une foule d'autres faits intéressants. Il considéra ces flammes ou cette aura comme une force, puisque dans l'aimant le fer est attiré. Il l'appela force « odique » ou odylique ! » Tels sont les résultats acquis par le baron de Reichenbach, le véritable pionnier européen dans le domaine des recherches psychiques. Les publications de cet homme remarquable ont exercé une grande influence en Europe, quoique méconnue par beaucoup. Elles ont chez mainte personne intelligente donné une nouvelle orientation à la pensée. De nombreuses expériences ont été faites en secret, et les résultats en ont été aussi étonnants que démonstratifs. »

Le brahme, à son tour, définit les auras, à l'occasion du karma qui est le témoin matériel indélébile de la valeur morale que décerne à tout individu le développement plus ou moins grand de ses trois auras. Ecoutons d'ailleurs l'exposé même du brahme que nous donnons *in extenso* à cause de sa haute importance : « Le réveil de la conscience produit la première impul-

sion morale ; il ouvre une voie et, ce qui est mieux, une voie ascensionnelle. Le processus de la purification est commencé ; les associations néfastes sont dissoutes ; la philosophie et les hautes sciences deviennent la préoccupation dominante ; la prière, la méditation sur les choses divines et la musique inspiratrice de l'âme sont autant de facteurs qui favorisent et sollicitent cette ascension. Comme conséquence immédiate, le karma devient supérieur, l'aura acquiert des qualités plus élevées.

« Notre karma est la résultante de nos auras. Les enseignements, qui font l'objet du second degré de l'initiation, vous montrent, mon frère, qu'il existe chez l'homme trois sortes différentes d'auras. La zone la plus voisine de la tête, émanation du corps tout entier, est l'aura animale ou nerveuse. La zone aurique superposée et comme greffée sur la précédente et dont le rayonnement est plus étendu, est l'aura intellectuelle ou supra-nerveuse ; la troisième zone, susceptible de rayonner même à l'infini dans l'espace, est l'aura spirituelle ou céleste.

« L'homme peut ne posséder qu'une seule aura ou il peut en avoir deux, et même il peut être l'heureux possesseur des trois auras. Bien que ces zones soient distinctes, la zone animale sert de base pour le développement de la zone intellectuelle, et celle-ci de fondement pour la zone spirituelle. Si un individu est en parfaite santé et si l'harmonie est établie chez lui, sa zone nerveuse répondra à toutes les exigences pour la formation de la zone aurique intellectuelle. Si cette dernière zone repose sur des qualités intellectuelles multiples et solides, elle constituera la base la plus ferme, la meilleure et la plus féconde pour la formation de l'aura spirituelle ou céleste.

« Plus un homme possède de force intellectuelle, plus il peut espérer un développement spirituel étendu. Plus son intelligence est faible, plus la zone spirituelle sera rapprochée de la zone animale et mieux elle en subira l'influence. Ce sont là des vérités occultes d'une haute portée, mon frère, et il vous est instamment recommandé d'en faire l'objet de vos méditations les plus profondes.

« On dit — et c'est la vérité — qu'il se présente à l'homme deux voies par lesquelles il peut arriver à la compréhension des choses spirituelles ; c'est la science et la foi. Une foi illimitée, liée à l'annihilation des attractions sensuelles, au jeûne, à la prière et à la méditation constantes, à des aspirations ardentes vers le Père infini, à une vie droite et exemplaire, ouvre toutes grandes les portes d'or, et le néophyte le plus humble peut les traverser. Mais je vous assure, mon frère, qu'il ne sera là que comme un visiteur, un être négatif, admis seulement en raison de ses prières et de ses supplications ; il sera heureux, cependant, puisqu'il participera aux fêtes



spirituelles sans fin du monde suprasensible. Mais l'homme de science, sur la zone aurique intellectuelle largement développée duquel a été greffée une zone spirituelle radieuse, entre par les portes d'or comme par droit de naissance ; il y est chez lui. Il y est comme un être positif, il commande, il dirige, il est un des vrais agents du Tout-Puissant pour l'exécution des lois évolutives.

« Je vous ai dit que le kàrma de l'homme est la résultante de ses zones d'aura.

« Il faut maintenant que vous connaissiez à fond l'action de ces zones, pour le bien comme pour le mal, sur toutes les choses qui viennent en contact avec elles, mais plus spécialement sur les êtres humains. Ce sont les influences exercées par l'homme qui constituent sa responsabilité. Plus ses actes sont vils, plus vil est son karma et plus son influence sur ses semblables est délétère. De là ce grand devoir de l'homme, la purification de son karma.

« De profonds mystères sont liés à ce karma, mais leur connaissance n'entre pas dans le domaine du deuxième degré de l'initiation. La réincarnation, par l'effet du karma, est peu comprise, quoique l'idée principale en soit certainement exacte. L'erreur la plus générale parmi les bouddhistes, c'est que l'homme se réincarne sur la terre, après une série de siècles plus ou moins grande passés dans le monde suprasensible, qu'il reprend un corps de chair, d'os et de sang et refait une existence terrestre semblable à celle qu'il a déjà faite ; c'est là une idée matérielle et grossière de l'incarnation des forces auriques acquises par l'homme pendant sa vie terrestre. »

A notre avis, si les auras se superposent, c'est par ordre de densité inverse de celui d'élasticité, comme dans les expériences faites dans les cours de physique avec des fluides immiscibles de densité différente. Et pourquoi par ordre de densité ? C'est que la densité est elle-même liée à la vitesse des vibrations qui constituent les zones auriques à chaque instant de la durée.

Les vibrations les plus fines et les plus rapides sont supérieures par leurs capacités physiques aux vibrations dont la vitesse est moindre et la densité de la zone correspondante sera évidemment moindre. Donc les vibrations plus rapides de l'aura intellectuelle viennent, par cela même, s'étayer sur les vibrations plus lentes de l'aura matérielle ou nerveuse, et il en est de même de l'aura spirituelle relativement à l'aura intellectuelle. Ce sont là des forces émises ; les forces reçues sont de nature analogue, et l'on peut admettre l'accès de rayons matériels, intellectuels et spirituels. Du moment que le développement de la moralité est lié au développement de l'aura spirituelle, il nous semble bien évident que les animaux, privés d'aura sritpuelle, ne peuvent avoir qu'une moralité nulle ou rudimentaire. En

même temps que la moralité se développe, apparaissent dans l'organisme des conditions physiques nouvelles : la valeur de la moralité dépendra donc de la réceptivité plus ou moins accusée de l'individu pour les rayons spirituels devenus capables, grâce à l'exercice spirituel actif de l'âme, de contribuer à l'augmentation de la zone aurique correspondante. On voit par là la nécessité réellement positive pour l'homme de la méditation. D'après cela, on peut présager cette grande vérité qu'il sera possible de constituer une morale en s'appuyant sur des phénomènes qui, puisés à la source de la spiritualité la plus pure, n'en sont pas moins empruntés à des lois physiques par la mise en jeu de vibrations d'ordre supérieur. Quoi de plus naturel que la morale, basée théoriquement sur le bien, participe, dans les rapports réciproques de tous les êtres — action et réaction — de la nature des lois physiques ? C'est la vérité de demain : les bases en sont jetées.

M. Van der Naillen fait ressortir la puissance de la volonté et son efficacité extérieure — autre grande vérité, l'une des plus importantes des temps modernes, que de nombreuses expériences faites dans le domaine du magnétisme tendent à établir sur des bases sérieuses. Il montre que cette volonté est la condition d'une projection toute physique, capable d'influencer la matière organique et même d'agir sur la matière inorganique (phénomènes de matérialisation et de dématérialisation). C'est une affaire d'entraînement : une volonté bien préparée pour le bien est capable, en opérant suivant la loi du magnétisme-attraction ou magnétisme-amour, de produire les plus heureux effets sur notre société, de la préserver d'une foule de désastres moraux, d'annihiler les idées plus ou moins anarchiques, le mot anarchie étant pris ici dans son sens le plus large. Comme exemple nous pouvons citer les miroirs magiques dont M. Van der Naillen donne une explication toute naturelle et éminemment suggestive. Qu'on lise la belle scène de la préparation de ces miroirs et l'on constatera, pour peu qu'on y mette un peu de réflexion, que tous les détails de l'opération — si bizarres qu'ils paraissent au premier abord — ont une raison d'être scientifique !

Envisageons enfin l'œuvre de M. Van der Naillen au point de vue de la philosophie qui s'en dégage. Des données établies il résulte que la *psychologie*, toujours science d'observation interne et d'expérimentation, serait régie par des lois physiques : ne semble-t-il pas naturel, d'ailleurs, qu'il existe des lois psychiques dont l'effet soit aussi nécessaire que celui d'une loi physique quelconque ? Il suffit, pour s'en convaincre, d'examiner les phénomènes de l'envoûtement. Les effets produits par le choc en retour qui accompagne fréquemment ces phénomènes, prouvent que les influences s'exercent conformément aux axiomes de la physique. Prenons un exemple : dans l'entraînement de la passion, vous voulez projeter des idées de mort

sur une personne. Qu'arrivera-t-il? Selon la qualité de l'aura de la personne visée, ou bien celle-ci reçoit ces vibrations qui sont destructives; ou bien, si son aura spirituelle est très développée, grâce à l'élasticité même de cette aura, les vibrations qui accèdent, n'y pénètrent qu'en partie, sont en partie diffusées dans les couches superficielles, et le reste revient à l'auteur de leur émission par la voie magnétique qui les a amenées.

Aussi a-t-on vu périr des personnes qui pratiquaient l'envoûtement. Ces conceptions physiques nous imposent une nouvelle conception psychologique qui rentrera nécessairement, et à un moment plus ou moins rapproché, dans le domaine scientifique.

La *morale* de M. Van der Naillen, inspirée par la tradition hindoue la plus pure, est simplement sublime. Elle garde toujours sa grandeur, et la précision qu'il lui donne, loin de l'affaiblir, ne fait que la renforcer par tous les exemples scientifiques qu'il prend à l'appui. Etant donnée la loi du Magnétisme-Amour, que Dieu a mis dans sa créature pour son bien, pour la ramener à lui, l'être humain, assez spiritualisé, pourra comprendre qu'elle est la source de la solidarité, que cette solidarité n'est pas purement théorique, mais un fait existant, quoique d'une manière imparfaite. Pour établir la véritable solidarité entre les hommes, il faut se conformer aux lois d'attraction; c'est ainsi que la morale de la solidarité, grâce à la loi d'amour, est la morale même du dévouement, et c'est en partant ainsi d'un point de vue vraiment philosophique que M. Van der Naillen parle de l'abnégation dont on doit faire preuve dans la vie. Il faut que l'être s'ignore lui-même pour le bien des autres dans l'universalité de l'être.

En *métaphysique*, M. Van der Naillen montre que l'évolution morale est liée à l'évolution de toutes les autres parties de l'être, de même que l'évolution de l'aura spirituelle est liée à celle de l'aura intellectuelle, et l'évolution de cette dernière à celle de l'aura matérielle. L'évolution spirituelle, étant en même temps individuelle, exige un certain temps, d'où la nécessité de réincarnations tant que le corps périsprital aura de l'affinité pour la matière, c'est-à-dire tant que l'aura intellectuelle et l'aura spirituelle, émanations du périsprit, ne se seront pas assez développées pour que le périsprit soit doué de vibrations plus rapides, c'est-à-dire vienne à s'affiner davantage. L'âme, avant de devenir de plus en plus lumineuse, se débarrasse graduellement en traversant la série animale, de tout ce qui l'obscurcit, et son évolution même lui fait atteindre un degré de perfection de plus en plus grand sur une échelle sans fin.

Les épisodes du cadre romanesque sont assez simplement amenés; — nous avons insisté en commençant sur cette simplicité, qui nous montre précisément que, dans l'intention de l'auteur, les vérités scientifiques

doivent prédominer sur tout le reste. Le roman ne joue donc que le rôle de support ; il rompt l'aridité qu'aurait eu un exposé suivi de la doctrine et en disperse les enseignements divers dans des scènes variées. Si quelques-unes de vérités éparses dans ce beau livre trouvent une application directe, immédiatement accessible au lecteur, elles n'en seront que mieux comprises par lui ; qu'il soit doué d'une certaine puissance d'assimilation, et par une sorte de sympathie naturelle, il s'identifiera plus ou moins avec les personnages qui l'impressionneront, et ce qu'il se sera ainsi assimilé, il lui semblera l'avoir vécu. M. Van der Naillen a pour méthode de ne soulever aucune question sans en discuter les objections ; il devance ainsi le lecteur dans toutes les difficultés qui peuvent se présenter à son esprit et il les élucide immédiatement par des comparaisons simples et ingénieuses empruntées à la chimie ou à la physique ; il se rend ainsi accessible à tous les lecteurs et peut intéresser le plus novice en science. Nous recommandons donc ce livre aussi bien au physicien et au spirite qu'au philosophe et au simple lecteur qui n'aurait que des notions vagues en occultisme.

Dr MAX.

LES BIENFAITS DE LA NOUVELLE PSYCHOLOGIE

(Tiré du *Gaulois*, du 19 août 1896.)

A Munich vient de se tenir une assemblée de « psychologues ». Elle a été l'occasion d'un véritable triomphe pour la France et a agité profondément les questions qui passionneront toujours le plus l'humanité, c'est-à-dire l'étude de nous mêmes et les innombrables moyens du nous perfectionner sans cesse, d'apaiser nos maux sinon de les guérir.

Nulle ville d'Allemagne n'aurait pu être mieux choisie pour ce docte conciliabule. Munich est né de la fantaisie mélancolique et ardente de ce grand Louis de Bavière, dont la vie et la mort ont laissé un sillage étincelant dans l'imagination des poètes. Sa famille d'ailleurs a suivi cette admirable tradition qui fait de princes et de princesses non seulement les plus fermes soutiens des arts et de la science, mais encore des philosophes et des penseurs. Quelle grâce et quel éclat, en effet, ne devaient pas être départis à ce congrès par la présidence du fils du Régent lui-même, docteur en droit, et qui avait revêtu en cette occasion le grand costume militaire ; par la présence de sa noble mère et de son auguste tante, doctoresse en médecine, quoique princesse, et suivant, en prenant des notes, les plus importantes sessions !



Louis de Bavière avait réalisé à Munich une sorte d'Athènes nouvelle ; les coups de baguette de son génie ont fait se dresser, — au bout de magnifiques avenues où les statues témoignent, parmi la verdure et les fleurs, de l'immortel génie, — des palais, des pinacothèques, des théâtres, des bibliothèques, des musées aux richesses d'art inouïes au milieu de ce peuple doux et agraire. Le Maximilianeum, par exemple, est la maison privilégiée des poètes, des avocats, des savants, des philosophes ; ils y sont protégés aux frais de l'Etat ; seuls les militaires en sont exclus, pour affirmer sans doute cette grande idée de la pacification des races par l'intelligence et les travaux de l'esprit.

J'ai vu plusieurs psychologues français, de retour de cette ville bénie des intellectuels. Tous sont ravis de l'accueil spécialement cordial qui leur a été fait en ce pays de lacs, de forêts, de montagnes, de méditation, de musique et de catholicisme, où plane l'immense souvenir de Wagner. Le prêtre et l'instituteur y sont amis ; et l'enfant passe de l'un à l'autre sans secousse, poursuivant dans la religion et la science la même voie. Là rien des duretés prussiennes, de cet autoritarisme sombre qui pose sur le cœur des nations ses griffes d'oiseaux de proie. Tout au contraire, une hospitalité délicate, la sympathie pour l'étranger et spécialement pour la France.

A ce point que, après les grands discours de tendance du docteur Stumpf, du docteur Litz et du baron von Schrenck, c'est-à-dire du président, du vice-président et du secrétaire, c'est un Français que l'on a prié de parler le premier. Le professeur Charles Richet, directeur de la *Pevue scientifique*, a ouvert les débats par son magnifique rapport sur la Douleur.

***

Je crains que le grand public n'ait pas de la psychologie en tant que science une impression assez nette. Le mot de « psychologue » qu'un procès fameux fit descendre dans toutes les oreilles servit à qualifier une caste de jeunes gens, un peu cyniques, beaucoup dégoûtés, ayant fait de l'*Intelligence* de Taine leur livre de chevet, proclamant, d'après le maître, que la vertu et le vice sont des produits inévitables comme le sucre et le vitriol, prêts, de plus, à transporter dans la vie privée ou publique cette indifférence devant le bien ou le mal. Vainement ils crurent trouver une réhabilitation de leurs scepticismes dans le beau roman de Paul Rourget *le Disciple*.

En somme, ils n'étaient que les frères aînés de nos décadents. Ils faisaient sur l'âme des autres des expériences au profit de leurs suffisantes personnes. Ils négligeaient l'action comme indigne d'un cerveau distingué, déiflaient leurs minuties, et leurs inquiétudes. Ils ont passé comme passent à Paris et même en province toutes les modes, et il n'est resté d'eux comme souvenir qu'un « Ohé ! » de Gyp.



C'est qu'ils n'avaient de commun que le nom avec les vrais psychologues, ceux qui, par exemple, se sont donnés rendez-vous à Munich, il y a quelques jours. Ceux-ci s'attachent à notre âme non pas en dilettantes oisifs et parfois cruels, mais avec cette si louable sollicitude pour les souffrances qui caractérise la plupart des savants modernes. J'ai là sous les yeux justement le discours de M. Charles Richet, dont je parlais tout à l'heure: « Etude biologique de la douleur. »

Il a soulevé dans la docte et illustre assistance une véritable ovation. Dieu sait cependant si ces peuples d'outre-Rhin ont l'enthousiasme calme ! Mais ils ont été frappés de voir combien l'esprit français, si injustement calomnié récemment au point de vue scientifique, savait partir de faits simples bien observés, s'élever ensuite de la physiologie, jusqu'au mystère de la conscience et de l'âme humaine, pour s'épanouir en les austères et délicates fleurs de l'altruisme et de la morale. M. Charles Richet, après avoir démontré que la douleur est en rapport avec la finalité des êtres, qu'elle forme la seule défense préventive de l'organisme, a conclu qu'elle est une des conditions mêmes de l'intelligence. « Nous nous conformerons, — s'est-il écrié, à peu près en ces termes, — à la loi naturelle, en évitant la douleur pour nous et pour les autres, suivant le beau vers du poète latin, qui peut être traduit ainsi: N'étant pas ignorant du mal, j'apprends à secourir les malheureux. »

Telle est, en effet, la tendance nouvelle de la psychologie; elle est à signaler à tous. L'humanité tout entière doit s'y intéresser et la saluer avec espoir. Peu nous chaut d'une science inutile. Notre bonheur, ou du moins l'adoucissement de nos maux, est le but le plus passionnant de nos efforts. Aussi quand je parcours les titres des communications faites au congrès de tous les points de l'Europe, j'y trouve l'enquête patiente d'admirables investigateurs dans le domaine de ces maladies poignantes qui hésitent aux frontières de l'âme et du corps. L'aliénation mentale, l'hystérie, — et encore ces infortunés que la nature priva, dès leur naissance souvent, des dons les plus chers, les idiots, les imbéciles, les criminels impulsifs, les hallucinés, les alcooliques, les phobiques, les dégénérés, toute cette lamentable foule des déshérités de l'âme, qui mériterait pour être chantée la voix épique d'un Zola psychologue ; elle a défilé en ces mémoires secs et froids par la forme, mais où palpite la grande inquiétude miséricordieuse du siècle.

Certes la thérapeutique n'a pas grande illusion à se faire. Elle avait beaucoup promis, elle a peu tenu. Les médecins même se sont vus atteints de cette véhémente épithète de « morticole » que peu certes méritèrent, mais qui exprime assez nettement leur impuissance jusqu'ici devant la douleur et la mort. Aussi bien, s'étaient-ils contentés de n'être jusqu'ici que des phy-

siologues : ils avait dédaigné l'âme, ricanant de ne pas la rencontrer sous leur scalpel. La nouvelle école est beaucoup moins matérialiste. Si les doctrines restent encore entachées de positivisme, du moins les méthodes ont changé.

* * *

Ici un hommage doit être rendu à Charcot, et par là même à la France. Cet extraordinaire metteur en scène de la Salpêtrière, l'Antoine du grand théâtre libre scientifique, força l'attention aveugle des corps savants sur les phénomènes magnétiques si méprisés. Il fut, autant et plus que M. Ribot, le fondateur — par le geste démoniaque — de la psychologie moderne. Mais il observa beaucoup, ne soigna guère. Les Liébault, puis les Bernheim et les Bérillon devaient, après la sonore ouverture, jouer le beau drame de la guérison.

L'hypnose, puis la suggestion, ont inauguré la « psychothérapie », c'est-à-dire non plus les soins purement physiques, mais une sorte de traitement spirituel, un culte pour l'idée-force, une attention et un hommage grandissant aux mystérieuses influences qui décident, beaucoup mieux que la chimie et la pharmacie, de notre malaise ou de notre bien-être. Au dernier congrès, les Allemands ont apporté sur ce point les observations les plus lumineuses ; ils modifient à volonté et profondément les personnalités. Ici-même, dans le *Gaulois*, il y a quelques mois à peine, le docteur Dumontpallier me faisait l'honneur de répondre longuement à un de mes articles. Il expliquait, par sa méthode de suggestion, les nouveaux « miracles scientifiques ». Mes lecteurs doivent se rappeler les cures remarquables qu'il cita. Combien de maux étranges devant qui le médecin, secondé seulement par le pharmacien, demeurait atone et perplexe ! Il lui a suffi d'avoir plus de respect pour l'âme humaine et tout est changé.

Voilà pourquoi nous voyons tant de médecins suivant un congrès de psychologues ; mais je ne peux pas oublier un autre point plus important et plus élevé. Non seulement les nouveaux psychologues se sont attachés à nos misères corporelles ou psychophysiologiques, mais ils ont aussi touché d'une main prudente et heureuse au « lendemain de la mort ».

Ah ! qui nous eût dit cela, il y a seulement dix ou quinze années ! Comme la science officielle haussait les épaules devant ces problèmes les plus beaux et les plus hauts de tous ; mais qu'elle abandonnait ironiquement aux théologiens et aux femmes !

* * *

Il y a eu, si j'ai bonne mémoire, trois congrès de psychologie. Le premier se tint à Paris, le second à Londres, le troisième à Munich ; on commença soixante-quinze, on fut l'autre jour cinq cents. Et ceux qui s'attachaient le

plus opiniâtrement à ces conciles laïques, ce furent les meilleurs parmi les protagonistes des fameuses études de télépathie et de sciences psychiques, à qui certainement la postérité rendra justice d'une façon plus éclatante que nous-mêmes. Je veux dire — car je cite çà et là les membres honoraires et les actifs — William Crookes, à qui nous devons beaucoup plus qu'à Rœntgen les rayons du même nom ; M. Gladstone, John Ruskin le préraphaélite; le professeur Charles Richet, Russell Vallace, Watts un des plus purs génies de la peinture anglaise contemporaine ; G.-C. Adams de l'Observatoire de Cambridge ; le professeur Bernheim, le docteur Feré de l'hôpital de la Salpêtrière ; le docteur Dariex directeur des *Annales des sciences psychiques* ; MM. Gurney, Myers, Podmore, Marillier, ceux-ci surtout des militants admirables, — beaucoup d'autres encore qui s'associèrent aux travaux des sciences positives de l'âme, et nous apportèrent la télépathie, cette démonstration par les plus rigoureuses méthodes de la réalité de notre moi immatériel capable d'apparaître à distance, surtout au moment de l'agonie, et affirmant ainsi sa réalité hors et au delà des organes et sa seule loi véritable qui est sa foi ou son amour.

Je sais bien qu'au congrès de Munich M. et Mme Sidgwick ont tenté de battre en brèche, avec la statistique, la télépathie. Mais M. Charles Richet leur a répondu victorieusement en démontrant que de bonnes observations peu nombreuses valaient mieux encore que les statistiques si flottantes et si obéissantes souvent aux idées préconçues.

N'oublions pas qu'à ce congrès a été déposé le rapport du docteur Baraduc, dont la magnifique découverte fait tant de bruit, sur l' « atmosphère fluidique de l'homme », qui se graphie, aujourd'hui, sur des plaques photographiques et démontre que nous ne sommes pas limités à notre corps.

Au banquet terminal, M. Charles Richet, à qui décidément revient une des plus belles gloires de ce congrès, comme des précédents, but à « l'honneur et au courage scientifiques », proclamant que maintenant les psychologues pouvaient entrer dans une voie nouvelle, bannir les timidités d'antan et dire bien haut ce qu'ils se disaient entre eux tout bas.

Comment ne pas espérer que chacun se conformera au conseil loyal de cette autorité incontestable ? Une aurore se lève sur la science. Elle est illuminée des premiers rayons de l'âme, sur laquelle trop de mandarins d'autrefois avaient accumulé les nuages de leur doctrine néantiste, de leur ironie pédante et de leur facile dédain.

Jules Bois.





UN PRIX DE 3.000 FRANCS

Cher Monsieur Leymarie, ignorant absolument l'art de bien écrire, n'ayant jamais étudié la belle et sympathique langue française, il me sera donc bien difficile d'extérioriser ma pensée, d'aligner quelques mots dans un style à peu près convenable et bien ordonné.

Excusez donc les irrégularités de cet écrit et croyez, que si je n'emploie pas de belles expressions pour orner ma prose, pour rien au monde l'homme qui n'a rien à craindre des méchants de la terre ne manquera à la vérité. Je n'ai aucun respect à garder pour les infaillibles qui font partie de corporations routinières et systématiques, qui, à toutes les époques de l'Humanité, se sont montrés les ennemis acharnés de la vérité.

Ce que j'écris aujourd'hui, tout ce que je pourrais écrire dans l'avenir, je l'adresse au cœur et à l'âme des lecteurs, fermement persuadé que les faits seuls feront triompher la vérité. Je relate ici l'un de ceux que j'ai obtenu; à lui seul il suffit pour prouver mathématiquement la communication des soi-disant morts avec les habitants de la planète terre. Ce fait prouve aussi que les âmes, après le phénomène appelé la mort, ne se trouvent ni dans le ciel du cléricalisme, en monotone contemplation devant l'Eternel, ni dans un enfer où elles brûlent à tout jamais, non plus dans un purgatoire inventé en l'année 1430, au concile de Florence, d'où un prêtre peut les faire sortir par des cérémonies grassement payées.

Mon fait prouve aussi, que les esprits pensent SANS MATIÈRE CÉRÉBRALE, peuvent nous transmettre leurs pensées par divers genres de médiumnisme, et confirmer une fois de plus : « que ni l'existence, ni le travail, ni la douleur, ne finissent où commence le sépulcre. »

En présence de faits spirites démontrés par la science, absolument inconciliables avec les dogmes scientifiques et religieux, les matérialistes et les cléricaux peuvent se dire avec Voltaire :

> C'est un rude coup, rude à recevoir
> Malgré l'habitude qu'on en peut avoir.

Il est inutile de dire qu'en narrant ce fait, j'obéis à un devoir de conscience, à l'encontre de Fontenelle qui a dit : « Si j'avais dans ma main une

vérité, je ne l'ouvrirais jamais »; pour rien au monde je n'imiterais non plus Pierre le traître, prince des apôtres, qui connaissant la vérité et témoin des faits accomplis par le Christ, renia son maître trois fois, avant que le coq eût chanté.

Pour la vérité j'ai enduré des souffrances inénarrables et les plus cruelles déceptions; pour elle j'ai sacrifié mes amis, mon bien et les sentiments les plus chers à l'âme.

Au mois de novembre de 1880, je fus invité par M. C. M..., pour nous rendre chez un de ses amis ; je m'y trouvai en présence de trois personnes très instruites mais incrédules, qui cherchaient la vérité, de bonne foi. Ces messieurs me prièrent de produire un phénomène qui pût les convaincre de cette vérité : la communication des esprits. Je répondis que mes facultés étaient LE DIAGNOSTIC DES MALADIES, sans recourir à l'auscultation, sans interroger les malades, ou tout autre moyen employé par les médecins; deux de ces messieurs étant affectés de maladies chroniques, me prièrent de leur indiquer les organes dont ils souffraient. Sans rien promettre, mais disposé à prouver la vérité, je demandai le nécessaire pour écrire, et les priai de se retirer pendant quelques instants.

Seule, ma main traça ce qui suit, *mécaniquement et sans que ma volonté y intervint* :

Isidora — âgée de 50 ans — née à Saint-Sebastian — Morte le 31 mars 1870 — maladie : cancer intestinal — laissa trois fils — leurs noms et âges les suivants — P. 15 ans — C. 19 ans — M. 25. Après avoir tracé ces lettres, chiffres et tirets, SANS EN CONNAITRE LE SENS, le crayon tomba de ma main; je n'obtins plus rien.

Je priai ces messieurs d'entrer; sans montrer la communication, je commençai la lecture *à rebours*, c'est-à-dire, de bas en haut, à commencer par le chiffre 25 et dans l'ordre suivant : M. M. dis-je : pendant les quelques instants que vous vous êtes retirés, quelqu'un d'entre vous a-t-il pensé au chiffre 25 et à la lettre M, qui se trouve devant ce chiffre? *tous me répondirent non.*

Avez-vous pensé au chiffre 19 et à la lettre C qui se trouve devant ce chiffre? *Même réponse négative.*

Avez-vous pensé au chiffre 15 et à la lettre P qui se trouve devant ce chiffre? Toujours même réponse.

Je continuai ainsi à interroger, jusqu'au nom Isidora que je ne prononçai pas et qui se trouve en tête de la communication; leurs réponses furent toujours les mêmes, c'est-à-dire, *qu'ils n'avaient pensé ni aux mots, ni aux chiffres, ni aux tirets* que ma main avait tracés pendant leur absence.

Eh bien! Messieurs, puisque *vous affirmez* que tout ce que ma main a

écrit n'a jamais existé dans vos cerveaux (ni dans le mien non plus), il est absolument impossible que vous me l'ayez suggéré; il est également impossible à mon esprit de lire *ce qui n'a jamais existé* dans la substance grise ou blanche de vos cerveaux.

La communication, la voici. et comme j'ignore ce qu'elle veut dire, je vous prie de m'aider à l'interpréter; il est possible qu'elle ait été écrite par un esprit que vous pouvez reconnaître. Quelqu'un parmi vous a-t-il connu une femme du nom d'Isidora?

Moi, répondit un de ces messieurs :

Quel âge avait-elle? R. — 50 ans.

Son lieu de naissance? R. — Saint-Sebastian.

Quelle est la date de sa mort? R. — 31 mars 1870.

De quelle maladie? R. — Cancer intestinal.

Combien de fils laissa-t-elle? R. — Trois fils

Quelle est la première lettre du nom du plus jeune et quel âge at-il? R. — P. 15 ans.

Et du second? R. — C. 19 ans.

Et du troisième? R. — M. 25 ans.

Si, dans cette communication, lui dis-je, vous reconnaissez l'identité d'un esprit, y a-t-il indiscrétion à vous demander quel est cet esprit? — C'est ma mère, elle a dit l'*exacte vérité*; j'affirme, en outre, que je n'ai pas pensé à elle, et qu'au lieu de la preuve d'identité qu'elle vient de me donner, je m'attendais *à recevoir le diagnostic de ma maladie.*

Ce monsieur, très surpris, tout heureux d'une pareille révélation, me pria de demander à l'esprit de sa mère si elle avait quelques conseils à lui donner; je repris mon crayon et jugez du contentement de ce fils en me voyant tracer en moins de cinq minutes le *portrait frappant de sa mère*; son étonnement fut plus grand encore, quand je lui dis que je n'avais *jamais appris* l'art du dessin.

Iuutile de dire si ce monsieur fut heureux de posséder le portrait de celle qui, de son vivant, ne voulut jamais se faire photographier.

Je donnai encore quelques autres faits, à la grande satisfaction de ces messieurs; je puis dire que celui qui les étonna le plus, fut celui de me voir diagnostiquer leurs maladies, sans les toucher, ni les questionner; un de ces messieurs, médecin et pharmacien me dit « qu'il y avait dans mon petit doigt, plus de science que dans l'art de diagnostiquer de tous les professeurs réunis de la terre ». (Je possède plusieurs certificats de docteurs en médecine qui confirment cette opinion.)

Sans doute le compliment était exagéré, trop beau; il me fut facile de faire comprendre que, n'étant autre chose que le *simple intermédiaire des*

esprits, il n'y avait chez moi aucun mérite à leur prêter ma main, car ils aiment à donner la preuve de notre immortalité à ceux qui la cherchent de bonne foi, avec intelligence et simplicité du cœur.

N'ayant pas le droit d'exiger que d'autres fassent ce que j'accomplis, obéissant à la volonté de ces messieurs, je m'abstiens de publier leurs noms; néanmoins l'un est professeur de mathématiques, le deuxième docteur pharmacien, le troisième un prêtre qui m'a promis de *ne plus prêcher contre le spiritisme.*

Dans mon pauvre pays d'Espagne, où les descendants des inquisiteurs commandent encore en maîtres, ces expérimentateurs de la science spirite, s'ils étaient connus, seraient immédiatement relevés de leurs fonctions; malheureusement les choses se passent ainsi dans la patrie d'Ignace de Loyola, fondateur de l'ordre néfaste qui sut interpréter le « aime ton prochain comme toi-même », le « Soyez donc miséricordieux comme votre père est miséricordieux » en brûlant (seulement en Espagne), dans l'espace de trois siècles, *plus de trente-quatre mille créatures humaines.*

Cette secte, en 1861, par ordre de l'Evêque de Barcelona, fit sur l'esplanade de la Ville, au lieu où sont exécutés les criminels condamnés au dernier supplice, l'auto-da-fé des œuvres d'Allan Kardec, œuvres qui contiennent le secret de toute justice, consolation, espoir et amour ; aussi les plus saines notions de sociologie,de solidarité et de fraternité universelles; aussi la plus parfaite connaissance de notre passé, du présent et de notre avenir; aussi la raison ou le pourquoi de nos inégalités physiques, intellectuelles et morales et qui, renferment enfin la plus sublime et véritable conception de la vie, de l'âme, de Dieu et de la création en ses phases diverses.

J'ai toujours dit qu'il est absolument impossible que le spiritisme soit étudié et bien compris dans sa philosophie, si les faits ne sont pas acceptés par toutes les âmes portées vers les sentiments nobles et générenx, par ceux qui aiment le progrès, le bien et la vérité, par les gens sensés ayant souci de la destinée de leur moi conscient.

A ceux qui ne l'ont pas compris, nous rappelons les paroles du chanteur latin.

« Barbarus hic ego sum quia non intelligor ulli » ce qui veut dire :

Je passe passe ici pour barbare parce que l'on ne me comprend pas.

Je viens de narrer un fait et là l'illusion est impossible; ce fait restera inexplicable par les seules lois de la matière, absolument inexplicable de par les théories plus ou moins rationnelles, plus ou moins subtiles et absurdes préconisées jusqu'à ce jour par les princes de la science et de la religion, tous intéressés (intérêt pécuniaire surtout) à faire disparaître la science spirite; ils nous calomnient et s'ils le pouvaient, ils calcineraient nos os, après avoir brûlé notre chair.



Un prix de 3.000 francs est mis à la disposition de la personne qui présentera une théorie plus rationnelle que celle qu'offre le spiritisme, pour expliquer le fait que je viens de relater. La nouvelle théorie sera confirmée par un fait pareil au mien, et pour obtenir le prix, il faut que l'auteur me donne la *preuve de l'identité de mon père, mort depuis quelques années, et aussi son portrait.*

Pour cette fois, j'adopte ce principe matérialiste :

« *Toute proposition non démontrée mérite le dédain.* »

Nous ferons aussi le plus grand cas de cet axiome d'Aristote : *que rien ne pénètre dans l'intelligence, si ce n'est par le canal des sens* », axiome en absolue contradiction avec le portrait que j'ai obtenu, *sans avoir exercé mes sens dans l'art du dessin, sans avoir connu la personne dont ma main a tracé le portrait.*

Voici la théorie spirite qui explique les faits médiumniques :

« La mort est la cessation de la forme corporelle, mais jamais de la force qui constitue la conscience ; l'âme, principe individuel qui survit à la dissolution du corps, existe toujours et peut, sous certaines conditions qui nous sont inconnues, se manifester à nouveau par un corps humain accessible à des influences de ce genre. Nous nommons médium les personnes susceptibles de recevoir ces influences, ces communications des soi-disant morts. »

Cette théorie est confirmée par la science expérimentale du XIXe siècle ; les personnes éclairées le savent, les savants les plus éminents sont convaincus de la réalité des faits spirites.

M. William Crookes, membre de la Société royale de Londres, grand chimiste, se souvenant de ce conseil de Salomon : *qu'il est stupide et honteux de ridiculiser une chose quand on ne la comprend pas* », s'est mis courageusement à l'étude ; après quatre années d'expériences suivies, faites avec toute la rigueur scientifique, il a constaté à l'aide d'instruments les plus sensibles, « *qu'il a vu et touché une forme matérialisée, n'étant pas seul, car dans ce cas il se serait peut-être fait illusion, mais devant des hommes dont l'autorité scientifique est incontestable, qui eux-mêmes ont vu Katie-King* (l'esprit) *dans des conditions indéniables de matérialité* ».

Et il ajoute : « *Je ne dis pas que cela est possible, je dis que cela est* ».

M. Alfred Russell Wallace, célèbre naturaliste, membre de la Société royale de Londres, président de la Société d'anthropologie, qui formula en même temps que Darwin la théorie de la sélection naturelle, a dit : *Je soutiens que les phénomènes du spiritisme n'ont pas besoin de plus de confirmations. Ils sont prouvés, aussi positivement, que le sont les faits des autres sciences. La négation ou le parti-pris ne peuvent les réfuter.*

Etant donné l'état des faits, quant à leur évidence et leurs preuves, nous

sommes pleinement autorisés à prendre les faits du spiritisme moderne comme complètement établis, et avec eux, la théorie spirite comme la seule soutenable.

Les faits me vainquirent a dit R. Wallace, et comme lui, j'affirme que les faits me vainquirent ; après vingt années d'expériences et d'observations, ils m'ont prouvé que la communication des esprits est une sublime vérité, conforme à la logique, à la raison, à l'histoire profane et sacrée, au progrès indéfini, à l'harmonie universelle et à l'évolution par la sélection naturelle. Les faits m'ont prouvé que le matérialisme et le cléricalisme ne sont autres choses que deux fausses-couches de la civilisation, deux erreurs antinaturelles, antisociales et comme telles appelées à disparaître prochainement.

La science expérimentale du XIXᵉ siècle démontre que les ignorants et les hypocrites, les cervaux opaques et réfractaires à toutes vérités, les ennemis de tout bien et de tout progrès, la mauvaise foi et les basses jalousies, l'orgueil insensé et les ambitions malsaines, toutes les idolâtries et les bestialités honteuses, les exploitations et les impostures qui dégradent l'humanité, sont le lot de tous ceux qui ont ridiculisé cette formule supérieure retrouvée par Allan Kardec. « *Naître, mourir, renaître encore et progresser sans cesse telle est la loi. Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.* »

Ces formules sont et resteront éternellement vraies ; aussi celles de Henri Berthode qui a dit : « La mort ne sépare pas pour toujours, même en ce monde, les élus que Dieu a reçus dans son sein et les exilés restés sur cette vallée de larmes. Il y a des heures mystérieuses et bénies, où les morts bien-aimés se penchent vers ceux qui les pleurent et murmurent à leurs oreilles des paroles de consolation et d'espérance. »

« Nous communiquons avec les morts ; ils sont autour de nous et comme ils conservent les sentiments qui les animaient de leur vivant, pénétrons-nous bien de cette vérité : Quand nous voulons commettre le mal, quelques soins que nous prenions de nous cacher, nous ne parvenons jamais à nous soustraire aux regards de la haine qui se réjouit et de l'amour qui s'attriste ! (*Valentin Tournier.*) »

La communication des esprits est également conforme à la vraie religion de l'âme; elle dit : Dieu est un esprit, et il est nécessaire que ceux qui l'adorent le fassent en esprit et en vérité, dans son vrai temple qui n'est autre que le cœur de toute créature vertueuse, n'ayant pour unique dogme que celui qui est écrit dans la conscience humaine et dans l'œuvre sublime de la création.

Pour nous rapprocher de plus en plus du vrai Dieu de l'Univers, l'Alpha et

l'Omega de tout ce qui existe, de ce Dieu *qui ne ressemble en rien* au Dieu coléreux, vindicatif et cruel des sectateurs de l'Eglise romaine, il est nécessaire de nous perfectionner de plus en plus, moralement et intellectuellement, pour progresser. La Justice éternelle, prévoyante et sage, nous a accordé l'immortalité de l'âme, la pluralité des existences et l'éternité du temps !

De pauvres ignorants croient, pour assurer leur salut éternel, qu'il suffit de manger ou de se priver de chair pendant certains jours consacrés par un successeur de Pierre le traître, ou un bonze, un rabbin, un marabout ; qu'il faut se confesser, communier, prier dans une Eglise ou une synagogue, aller à la messe ou aux prêches et obéir aux articles de foi imposés par des hommes de religions diverses qui prétendent chacun représenter spécialement la divinité ; je leur réponds : qu'il est mille fois plus intéressant, instructif et agréable de passer son temps à voir voler une mouche, nager un poisson, sentir une fleur, entendre le chant d'un rossignol, admirer le premier sourire d'un enfant ou la douce parole de la femme bien-aimée, que de le perdre à des cérémonies propres à égarer la logique et la raison.

Le Christ a dit : « Et quand tu prieras, ne sois pas comme les hypocrites, car ils aiment à prier en se tenant debout dans les synagogues (les Eglises) et aux coins des rues, afin d'être vus des hommes. » « Quant tu pries, entre dans ta chambre et ayant fermé ta porte, prie ton Père qui *est* dans ce *lieu* secret, et ton Père qui te voit dans le secret te *le* rendra publiquement. » « Or quand vous priez n'usez pas de vaines redites, comme les païens ; car ils croient qu'ils seront exaucés en parlant beaucoup. » « Ne leur ressemblez pas car votre Père sait de quoi vous avez besoin avant que vous le lui demandiez. » (Mathieu, VI, v. 5 à 8.)

Jésus symbole de Liberté, d'Egalité et de Fraternité, a condamné formellement toutes les hypocrisies, toutes les idolâtries et les honteux trafics de prières.

En présentant ici le récit d'un fait obtenu par ma faculté médiumnique, je prouve mathématiquement la communication entre esprits incarnés et désincarnés, et aussi, que la pensée, puissance active et directive et intelligente meut la matière neutre et inintelligente.

Heureusement il existe un idéal supérieur aux réalités de la vie sur la terre, et nous possédons cette preuve que notre dernier soupir en laissant notre corps, est suivi d'un autre, bien immédiat, en prenant possession d'autres organes, dans un monde plus avancé, ou région en harmonie avec notre avancement intellectuel et moral.

Barcelone, le 1er septembre 1896. SEGUNDO OLIVER.





Y A-T-IL DES ESPRITS FRAPPEURS?

(Tiré de la *Revue de la France moderne* du 15 novembre 1896.)

Pendant plusieurs jours, tous les journaux ont publié le récit fort curieux de certains phénomènes étranges qui viennent de se produire à Agen. Puis, ces récits se sont subitement arrêtés. Des écrivains de talent ont contesté la possibilité de ces phénomènes et l'un d'eux même est allé jusqu'à demander l'intervention de la police, de la gendarmerie, du procureur de la République contre ceux qui s'occupent de faits surnaturels et qui y croient!

Pourquoi ce réveil subit d'intolérance et ce besoin d'obscurantisme? Pourquoi partir en guerre contre le spiritisme et contre les manifestations des esprits, qui ne sont en définitive que la réapparition de faits analogues, dont l'authenticité n'est ni discutable ni discutée?

Nous le savons, nous, quelle est leur raison! Ils veulent empêcher l'éclosion de la vérité, car ce serait l'anéantissement de toutes leurs faussetés. Mais, malgré toute opposition humaine, la vérité filtre à travers les rochers les plus durs, les montagnes les plus épaisses; et les cerveaux bornés ne lui offrent que peu de résistance!

Ceux qui, avant de prendre la plume pour traiter ces sujets, se sont donné la peine d'étudier, à travers les siècles, les évolutions du spiritisme, de lire les ouvrages des auteurs et des savants qui s'en sont occupés, de suivre ses manifestations contrôlées, dans les pays où coule à pleins bords la liberté, ne se révoltent pas contre des récits qui peuvent être absolument sincères et contre des faits qui peuvent parfaitement exister.

Traiter de charlatans ou de malades tous ceux qui s'intéressent aux progrès de la science, que leurs études attachent à la science physique ou à la science psychique, c'est bien *arriéré*. M. Thiers a nié les chemins de fer, et légion sont les braves gens qui ont considéré le télégraphe et le téléphone comme une œuvre diabolique!

Il faut élever plus haut et plus loin ses regards. Avant de nier, avant de déranger les autorités, il est bon de se recueillir et de s'éclairer.

Ce ne sont ni les commissaires de police, ni même les magistrats qui nous donneront la clef des œuvres mystérieuses ou des miracles qu'il peut



plaire à la toute-puissance de Dieu de faire autour de nous, par tels instruments et tels moyens qui lui conviennent.

Ce qui s'est produit à Agen se produit souvent. C'est une des manifestations les plus évidentes des liens qui existent entre les hommes vivant sur la terre et le monde invisible peuplé des âmes immortelles.

La présence de M. Thomas, si connu pour ses études spirites et qui n'est ni un charlatan, ni un malade, est une garantie de la vérité des faits d'Agen. Sa sincérité ne peut être mise en doute.

Les esprits ont toujours existé et en marchant à travers les siècles, on rencontre de tout temps les preuves certaines de leur existence.

Pendant longtemps, le spiritisme a été étouffé, les vérités ont été voilées pour diverses raisons. Maintenant la liberté règne parmi le monde et on n'a plus à craindre le martyre, les tortures et la mort, pour dire ce que l'on a vu. Aussi les médiums avouent hautement leurs expériences. Les menaces des uns et la moquerie des autres ne suffisent plus aujourd'hui pour arrêter les progrès d'une idée.

On trouve bien encore, par-ci par-là, quelques ennemis acharnés qui ne pouvant comprendre, disent-ils, « ces niaiseries », mènent l'attaque de front ouvert pour ne pas paraître vaincus. Ils essaient de démolir le spiritisme, mais la vérité se fait jour et poursuit sa marche lente et sûre.

Une personne qui n'a pas étudié le spiritisme n'est pas en situation de juger la queetion, et il est bien imprudent de taxer de folie ou d'absurdité tout ce que l'on ne comprend pas.

Si une personne vient dire qu'elle ne croit pas à une chose, cela n'empêche pas la chose d'exister ; même si cent personnes nient la possibilité de son existence, elle existe quand même.

Toute idée nouvelle rencontre fatalement une violente opposition, d'autant plus qu'elle détruit les systèmes précédents, enracinés par l'habitude.

Il est établi qu'à de certains moments, en de certains lieux, des faits étranges, inexplicables, se sont produits, et se produisent, des faits dont la cause n'a pu être déterminée.

Il est vrai qu'il y eut des farces jouées par des personnes déguisées, venant la nuit pour faire peur à des gens et s'enfuyant au moindre bruit par des portes secrètes bâties dans le mur, mais ce n'est pas une raison pour dire qu'il n'y a pas de maisons hantées et que *toutes* les apparitions sont simulées.

La *Revue de la France moderne* a déjà publié de nombreux documents à ce sujet. Combien il en existe dans le passé ! Pour se documenter, les incrédules et les sceptiques n'ont qu'à se reporter aux écrits des Pères de l'Eglise

et aux vies des Saints, tels que saint-Ambroise, saint-Augustin, saint-Grégoire, surnommé le Thaumaturge, à cause de ses miracles; tous parlent d'apparitions et de faits surnaturels ; nous avons trop de respect pour eux pour douter un instant de leur véracité. Tous sont unanimes dans leurs témoignages.

Athanase raconte la vie de saint-Antoine, remplie de miracles.

Saint-Jérôme raconte des faits de guérisons miraculeuses, et c'est ainsi dans tous les récits, jusqu'au cinquième siècle de l'ère chrétienne. L'assertion de tous est la même ; partout ils affirment l'existence des anges et des démons, la survivance des âmes, les cas d'obsessions par des démons, et les apparitions après la mort.

Sozomen dans son *Histoire de l'Eglise* parle de faits de ce genre.

Origène dit que les âmes des méchants sont attirées vers la terre, et que souvent elles tourmentent les vivants.

Il faut lire les écrits de Ruffin, de Chrysostome, de Théodoret, de Saint-Hilaire et des théologiens célèbres. Il faut croire ce qu'ils ont affirmé, ou rejeter tout en bloc et les traiter de menteurs, car ils sont tous d'accord.

Mais ils n'ont pas menti, toute l'évidence du passé est là, indiscutable ; chacun peut s'en convaincre, il suffit de se procurer les documents.

Le spiritisme est accessible à chacun, comme toutes les connaissances humaines ; du reste, il suffit de vouloir s'instruire et rechercher les personnes expérimentées dans ces questions, ou les livres qui en parlent, ils ne manquent pas, surtout depuis quelques années.

Nous recommandons à ceux de nos lecteurs qui voudraient lire des histoires authentiques de maisons hantées, les ouvrages suivants en anglais : *Haunted Homes*, par Ingram ; *The Ghost World*, par Th. Dyer ; *The night Side of nature*, par Mrs. Crowe ; ce sont des recueils de faits appuyés sur de nombreux témoignages.

La *Revue Spirite*, qui paraît chaque mois, rapporte souvent aussi des récits de maisons hantées ; le cas n'est pas si rare que l'on pense.

En France, en cherchant bien, on trouvera certainement des endroits hantés depuis fort longtemps, où personne ne peut demeurer. Il y a des Esprits partout, il faut bien qu'ils affirment leur présence de temps en temps : on oublie si vite !

Il faut du courage pour publier ce qui touche aux choses mystérieuses de la nature. Et cependant cela fait partie de la vie de chaque jour, et est infiniment plus curieux à lire que l'éternelle nomenclature des crimes et des suicides qui peuvent suggestionner sans cesse des crimes nouveaux à ceux qui lisent.

Le journal de l'avenir sera celui qui, passant sous silence toutes les

vilenies humaines, ne parlera que de choses louables, de belles actions et d'œuvres utiles. La contagion de l'exemple y perdra certainement : ce n'est que justice que le mal reste dans son obscurité et ne soit plus mis en évidence sous les yeux des esprits faibles.

Nous ne pouvons que féliciter le *Petit Journal* d'avoir ouvert ses colonnes au récit de faits surnaturels, imitant en cela quelques confrères plus audacieux.

Mais c'est avec un étonnement profond que nous avons lu dans son numéro du 29 août, l'article de notre aimable confrère Pierre Giffard, *sur les Esprits*, et son appel à la force publique contre eux !

Pourquoi cette protestation contre des récits dont le *Petit Journal* lui-même avait parlé dans de très remarquables correspondances ? Pourquoi l'interruption subite de communications qui présentaient un vif intérêt ?

Que s'est-il donc passé, et comment cette feuille si bien rédigée, si remplie de faits actuels et rigoureusement contrôlés, a-t-elle arrêté net la publication des lettres d'Agen ?

Pourquoi aussi cette croisade ?

Quel danger social y a-t-il à croire que ceux qui ne sont plus s'intéressent aux choses de la terre, exercent une influence sur la vie, sur les actes des mortels et peuvent correspondre parfois avec eux ?

Est-il une pensée plus chrétienne, plus consolante, plus morale ?

Quelle insanité y a-t-il à croire qu'il y a, entre le monde terrestre et le monde invisible, un lien intime, constant, dont l'existence se révèle en de certains moments marqués par la Providence ?

Que l'on apporte beaucoup de prudence, beaucoup de circonspection dans l'étude de ces manifestations ; qu'elles ne dégénèrent pas en mystifications ou en manœuvres frauduleuses. Nous sommes tous de cet avis.

Mais venir réclamer contre ceux qui, loyalement, honnêtement, constatent des faits comme ceux qui se sont passés à Agen, l'intervention de la force publique, c'est remonter au temps de l'inquisition et méconnaître les principes de l'inviolabilité du domicile et de la liberté de conscience.

C'est une tentative inutile.

Le Spiritisme est plus vivant que jamais.

Il s'est dégagé de ses erreurs matérialistes. Il s'est épuré, idéalisé. Les hommes les plus éclairés, les savants les plus illustres sont devenus ses adeptes, et suivent dans le monde entier son évolution moderne. Ils y voient, à juste titre, une preuve évidente de l'existence et de la toute-puissance de Dieu.

C'est une malheureuse tendance, dans notre pays, de crier toujours « à la garde », dès qu'une invention nouvelle, dès qu'un progrès nouveau se mani-

feste ! Que de temps nous avons perdu, avec ces timidités et ces hésitations

Dans un pays libre on doit ouvrir toutes grandes les portes et les fenêtres. Laissons la voie libre aux progrès de l'Esprit humain, de la science et de la foi, et n'oublions pas que c'est par la liberté que les peuples se fortifient et se régénèrent. ISMALA.

Notre logicien Ismala, dont nous avons parlé bien souvent dans la *Revue Spirite*, pouvait ce semble, penser que les journaux très répandus font composer par leurs grands premiers rôles les articles largement payés qui ornent la première page de leurs publications quotidiennes.

Peu importe la vérité, l'amitié et les convenances ! un sac d'écus garantit trop souvent les écarts de la présomption qui tranche de toutes choses, sans en connaître, et couvre toutes les erreurs de la vanité satisfaite.

La rédaction.

MAISONS HANTÉES

Dans son *Essai sur l'humanité posthume*, M. Adolphe d'Assier parle de l'étude qu'il fit aux eaux d'*Aulus* (*Ariège*), de vacarmes nocturnes connus par des ouï-dire, qui avaient lieu à l'établissement thermal ; depuis la mort de l'ancien propriétaire, pendant la nuit, les baignoires résonnaient comme frappées avec un marteau ; en vain on ouvrait les cabines pour surprendre le tapageur, il était disparu mais le bruit recommençait soudain dans une salle voisine. Puis, c'étaient des coups dans les cloisons, où l'on entendait les pas d'une personne dans la chambre du gardien et des objets lancés sur le parquet par des mains invisibles ; les gardiens ne voulaient plus y coucher et les réponses qu'ils firent à M. d'Assier, le régisseur aussi, et d'autres personnes qui avaient passé la nuit dans les thermes, furent toutes identiques et lui prouvèrent qu'il y avait là un cas très curieux à étudier.

Ce fait lui en rappela d'autres de même ordre et il fit de nouvelles enquêtes qui le firent arriver à cette évidence : La réalité d'une dynamique nouvelle, ou l'existence posthume de la personnalité humaine.

Notre ami, M. C. Sauvaire, publiciste, nous envoie la lettre suivante qui corrobore complètement le résultat obtenu par M. A. d'Assier aux thermes d'Aulus :

Monsieur et cher confrère,

10 septembre 1896. — J'étais en traitement à Aulus, j'en ai profité pour faire une enquête approfondie sur les phénomènes signalés dans l'introduction du livre d'Aksakof, *Animisme et spiritisme*, page 15.

De tous les témoignages que j'ai recueillis jusqu'à présent et dont je me fais donner la narration signée par chaque témoin, il résulte qu'aux faits signalés par M. Adolphe d'Assier, il faut ajouter des cris divers entendus par divers témoins (cris rappelant le rugissement du lion), et diverses matérialisations représentant toujours le périsprit de l'un des anciens propriétaires de l'établissement, mort en janvier 1855.

D'après certains on dit que cet homme, mort célibataire, aurait été un joyeux viveur qui aurait eu probablement diverses peccadilles à se reprocher, ce qui expliquerait peut-être la cause et surtout la persistance de ces manifestations.

Car, chose bien triste à constater, tous ces phénomènes si intéressants à étudier se sont produits d'une façon presque continue *depuis* 1855 *jusqu'en* 1872 (date de la démolition de l'établissement) sans que personne ait pensé à provoquer une enquête officielle, sans qu'aucun spirite ait eu l'occasion d'en faire la constatation et d'en faciliter le développement en se mettant en communication directe avec le manifestant !

Détails intéressants à noter : un des principaux témoins, qui est resté comme fermier régisseur durant plusieurs années dans le dit établissement, et qui n'était que médium *auditif* (pas voyant), prétend qu'une nuit, au moment des manifestations, il entendit un éternuement qui, pour lui, était la reproduction exacte de l'éternuement (spécial, paraît-il) de l'ancien propriétaire dont il est parlé plus haut.

Ce même homme m'affirma que la nuit, vers une heure du matin, lorsqu'il avait allumé le feu de sa chaudière, il entendait devant lui le bruit d'un trousseau de clefs invisible.

Toujours cordialement à vous.

Votre frère en croyances,

C. SAUVAIRE.

SOUVENIRS ET IMPRESSIONS D'UN SPIRITUALISTE

Je voudrais esquisser ma vie, depuis que je me suis senti vivre jusqu'à ce jour, c'est-à-dire une période de trente-cinq années. Peut-être, si cela m'est permis, raconterai-je plus tard ce qui surviendra dans la suite.

Ce n'est pas que j'aie l'intention de mettre en relief ma très modeste personnalité. En m'étudiant, j'étudie le microcosme humain, les diverses phases d'une existence terrestre, ses opinions, ses doutes, ses transformations, ses douleurs et ses joies, ses craintes et ses espérances, ses combats



et ses luttes, ses chutes et ses misères, enfin toute la série des épreuves.

Chacun pourra s'appliquer ce qu'il lira, et retrouvera, sans doute parfois, ses propres impressions qui, généralisées et éparses dans toutes les individualités, caractérisent chacune d'elles et lui donnent un cachet original.

Je ne cherche que la vérité. Tout ce que j'ai à dire est vécu ; tout est vrai. Certains détails pourront paraître puérils ou inutiles ; j'estime que, dans une pareille étude, rien n'est puéril et rien n'est inutile.

Qu'on n'y cherche pas des aventures ou des situations romanesques : on n'en trouvera pas. Les romanciers forgent des personnages. Ces personnages ne sortent pas cependant tout formés de leur cerveau. Ce sont bien des créations, mais les matériaux en sont pris dans notre monde, dans notre société, dans ce qui nous entoure. Ils ne font que puiser dans le réservoir commun : l'humanité. Les lois imposées au romancier, comme l'a dit Paul Bourget, se résument en une seule : donner une impression réelle de la vie.

Ce n'est pas un roman que je veux écrire. L'imagination n'y est pour rien. Ce n'est pas davantage et à proprement parler une biographie : elle n'intéresserait personne. C'est simplement le récit d'une âme qui raconte sa vie. La réalité est souvent plus poignante que la fiction. Je crois qu'en lisant ces pages, on aura bien « une impression réelle de la vie ».

J'ai été élevé dans la religion catholique, par des parents dont la piété et la foi ne dépassaient pas la commune mesure ; c'est dire que les préoccupations de la vie terrestre l'emportaient tant soit peu sur celles de la vie future. Ils étaient spiritualistes et croyaient fermement à une existence ultra-vitale; mais, comme la grande majorité, ils reléguaient celle-ci au second plan, et estimaient qu'être honnêtes, selon le monde, c'est assez pour s'assurer une place parmi les élus.

Mon père, bien que croyant, fréquentait peu les églises et négligeait les sacrements. Vers la fin de sa vie, il abandonna tout à fait le catholicisme, tout au moins dans la pratique. Ma mère continua à obéir à ses prescriptions et se conforma, sans grand enthousiasme et sans exagération, aux pratiques recommandées.

Mon enfance, jusqu'à l'âge de douze ans, ressemble à toutes les autres. J'étais d'un naturel très vif, impétueux, mais doux et facile. A douze ans, il semble que, chez les catholiques, du moins, il y ait un arrêt. Ce qui caractérise l'enfance, c'est l'insouciance, l'absence de passions et de pensée.

Au moment où il va recevoir le plus auguste des sacrements de l'Église catholique, l'eucharistie, l'enfant est préparé intensivement : c'est le cathéchisme, c'est l'évangile, ce sont les cantiques, les lectures pieuses.



Beaucoup d'enfants sont peu pénétrés de l'enseignement qu'ils reçoivent et, par suite, la première communion laisse sur eux peu de traces. Mais il faut reconnaître que chez certains d'entre eux, il est facile de remarquer un changement dans leur attitude et dans leur conduite. Il y a du sérieux, du recueillement ; leur esprit a été touché. Ne serait-ce pas là ce qu'on nomme la grâce ?

Pour moi, je me suis préparé à ma première communion d'une façon exceptionnellement sérieuse. Je passais des journées à lire et à méditer l'Imitation de Jésus-Christ, et mon recueillement était profond. Ce grand mystère, l'Eucharistie, m'impressionnait ; je sentais que, pour entrer en communion avec Dieu, je devais être pur, et je le fus.

Cette innocence, cette candeur du premier âge, cette fois naïve, mais réfléchie cependant, je les ai gardées longtemps. Depuis ce grand acte de la vie religieuse, je n'ai cessé de penser aux grands problèmes de la vie, aux enseignements de la religion, auxquels je mêlais certaines idées philosophiques qui m'étaient propres. C'est ainsi que j'écrivais ceci, par exemple :

« Pour aimer et servir Dieu, il faut obéir à ses commandements et aux lois de son pays. La religion chrétienne est la meilleure, parce qu'elle prêche la charité. Ceux qui ne sont pas nés dans cette religion peuvent être aussi bons que les chrétiens, s'ils croient en Dieu, et s'ils observent religieusement ce que la charité commande. »

Et à ce propos, je ne m'écartais pas sensiblement du dogme, j'adoptais sans m'en douter, les opinions de bien des docteurs qui distinguent le corps et l'âme de l'Eglise.

Bientôt survint une crise dans ma vie, crise morale. Je devenais tiède dans mes croyances, et comme bien des personnes, j'allais devenir un indifférent, un sceptique, pis peut-être. Or, qu'est-ce que la vie, sans la foi, sans l'espérance ?

A mesure que ma raison grandissait, je me sentais pris de la fièvre d'examen. Voilà bien l'écueil dangereux contre lequel viennent se briser tant d'existences !

Certains dogmes me semblaient inadmissibles, et, comme il arrive presque toujours en pareil cas, ne pouvant accepter toute la doctrine, j'allais la rejeter en bloc.

« C'est ainsi que la première déception transforme le trop croyant en un négateur absolu. »

J'étais dans cette disposition d'esprit, quand j'eus l'occasion d'entendre parler du spiritisme.

C'est une repasseuse, travaillant à la maison, qui nous apprit, à mes

parents et à moi, qu'il existait dans notre ville, un monsieur qu'on appelait médium, et que ce monsieur *faisait parler les esprits.* J'écoutais sans mot dire. Chose surprenante, je ne fus pas trop ému ; je fus même assez indifférent.

Ma mère s'intéressa tout de suite à cette nouveauté. Elle alla peu de temps après voir le médium. Elle le visita plusieurs fois. Il lui enseigna la manière de communiquer avec les esprits selon la méthode d'Allan Kardec.

Elle se mit aussitôt à l'œuvre; et la voilà pendant quelques mois, un crayon à la main, après une prière et une évocation, attendant une communication. Elle finit par écrire, elle obtint des réponses. Elle était ce qu'Allan Kardec nomme un *médium écrivain intuitif*, sorte de médium peu fait pour convaincre.

Mon père se jeta dans le mouvement. Il lut les œuvres du Maître, le Livre des esprits, le livre des médiums, l'Evangile selon le spiritisme. Il adopta, à la suite de cette lecture, la doctrine en son entier. Il suivit les progrès de médiumnité de ma mére, et tous deux se livrèrent à la pratique spiritique, lui questionnant, elle écrivant.

Je lus également les trois livres fondamentaux et fus ravi de la doctrine et surtout de la morale. Cela me réconcilia tout à fait avec la religion et me rejeta dans la philosophie spiritualiste que je ne devais plus abandonner, à part quelques défaillances passagères bien vite surmontées.

Nous tînmes tous trois des séances régulières. Je remarquai que les réponses étaient des plus brèves et réfléchissaient les lectures spirites que nous avions faites, ainsi que nos propres opinions. Je commençais à avoir des doutes sur ces prétendus esprits, sur ces prétendues communications.

Il faut dire qu'à cette époque je n'avais guère plus de quinze ans, et que le magnétisme, l'hypnotisme, la suggestion, la double conscience étaient lettre morte pour moi et pour mes parents. Néanmoins j'eus comme une intuition que ces communications pouvaient bien provenir d'un état somnambulique, d'une sorte d'auto-suggestion. Ces mots, je ne les connaissais pas ; mais les idées qu'ils exprimaient, je les eus vaguement. Elles finirent par me persuader que les réponses ne provenaient pas d'un esprit, mais de ma mère seule et de sa conscience somnambulique. Je fis part de mes réflexions à mon père ; il les reçut fort mal ; il était convaincu, subjugué.

Je les laissai faire et ne m'occupai plus de ces choses. Je me bornai à faire ce raisonnement : « Voilà, me dis-je, une doctrine admirable, une philosophie consolante, une morale parfaite, une logique irréprochable. Mais il est question de communication avec les esprits, avec des êtres d'un



autre monde. Il ne m'est pas prouvé que cela soit. Que ces communications soient possibles, je n'en sais rien; pour le moment je retiens la partie philosophique. Quant au reste, j'attendrai que les faits, que l'expérience viennent le confirmer. Il n'est pas possible que le temps, que l'étude n'apportent une solution. Je ne conçois pas que l'homme, que la société reste indifférente. »

Je délaissai donc le côté expérimental et m'adonnai entièrement à la métaphysique et à la morale. Depuis, j'ai toujours conservé mes idées spiritualistes et mon plus ardent désir était de voir se vérifier et proclamer ce que je crois être la vérité, à savoir ce qu'il y a, pour l'homme, d'autres existences, qu'elles sont prouvées scientifiquement, d'une façon indéniable, absolue. Je sentais que la démonstration par la raison pure ne pouvait convaincre la masse. Les faits seuls, l'observation patiente, voilà ce qui devait entraîner la conviction.

Je cessai donc de m'occuper de spiritisme. Ce n'est qu'à l'âge de trente-trois ans, c'est-à-dire dix-sept ans plus tard, que je devais me remettre à cette étude, comme on le verra.

(*A suivre.*) ALBAN DUBET.

INTELLIGENCE DES ANIMAUX

La *Revue Spirite* a publié déjà de curieux articles sur la question de l'intelligence des animaux; je vous fais part de quelques observations sur le même sujet.

Nous savons que l'intelligence, chez un être quelconque, se reconnaît à sa faculté de tirer parti de son expérience ; nous sommes bien forcé de dire « intelligence », car, en plus de l'instinct, les animaux sont positivement doués d'une véritable intelligence consciente. Or toutes les fois que l'on découvre cette faculté chez un animal, on est en droit d'affirmer l'existence intellectuelle chez cet animal, au même titre que chez un homme.

M. Rodwell raconte dans son *Histoire naturelle du rat*, comment les rats réussissent à descendre une quantité d'œufs du haut en bas d'une maison, en se mettant deux à chaque œuf, et en se le passant de l'un à l'autre, à chaque marche de l'escalier. Le docteur Carpentier cite un témoin oculaire, qui a vu le même procédé, exécuté non pour la descente, mais pour la montée d'un escalier; le mâle se dressant sur ses pattes de devant, la tête en bas et poussait l'œuf, qu'il tenait entre ses jambes de derrière, vers la femelle ; celle-ci le recevait sur la marche suivante, et le maintenait avec

ses pattes de devant, pendant que son compagnon sautait à ses côtés. Ce procédé s'est répété de marche en marche jusqu'au haut de l'escalier.

M. Romanes raconte que les rats savent si bien tirer parti de leur expérience qu'ils parviennent à puiser de l'huile dans des fioles à col étroit, où leur museau ne pourrait passer. Comment font-ils ? Voici ce moyen très simple et très amusant : Ils rongent les morceaux de vessie et de coton qui servent ordinairement de bouchons aux bouteilles ; l'un d'eux choisit quelque point d'appui commode, se pose dessus, et introduit sa queue dans le goulot, la plonge dans l'huile, la retire et la donne à lécher à un compagnon qui, à son tour, lui rend le même service. Cette action a paru si extraordinaire à M. Romanes, ce consciencieux investigateur, qu'il a cru utile de la contrôler par des expériences directes qui lui en ont demontré la parfaite réalité. Que dénote un pareil acte, sinon le raisonnement et l'intelligence?

Passons au chat. Le chat peu sociable, dépourvu de la gentillesse affectueuse qui distingue la race canine, n'en est pas moins un animal très bien doué au point de vue de l'intelligence. Comme caractéristique générale de sa faculté très étendue de raisonnement, voici quelques observations réunies et observées par M. Romanes : Ici c'est une chatte dont le lait vient de se tarir d'une façon prématurée et qui porte à ses petits un morceau de pain ; là c'est un chat, vivant depuis longtemps en compagnie d'un perroquet, qui, un soir, vint en miaulant, l'air en émoi, dans la chambre de la cuisinière et la tira par son tablier l'entraînant vers la cuisine où l'on trouva le malheureux perroquet empêtré dans une terrine de pâte, près d'être asphyxié.

Voici encore des exemples qui accusent un degré presque incroyable de ruse et de prévoyance. Le docteur Trost avait pris l'habitude, pendant un hiver rigoureux, les jours de forte gelée, de jeter aux oiseaux les miettes de pain du déjeuner ; il remarqua que son chat s'embusquait aussitôt, dans l'espoir de se procurer du gibier parmi la gent ailée. Les grands froids passés, on ne jeta plus rien ; M. Trost et d'autres témoins aperçurent le chat répandre lui-même des miettes sur l'herbe, avec l'intention naturelle d'attirer les oiseaux.

Le professeur Frey, de Zurich, m'a raconté, qu'un jour d'hiver, il avait jeté des miettes aux oiseaux, mais elles n'avaient pas été touchées attendu que la neige tombant dessus les recouvrit. Le lendemain matin le professeur Frey aperçut son chat qui grattait la neige, retirant les miettes de l'endroit déblayé, et les étalant l'une après l'autre ; après cela, il s'en alla et guetta derrière un massif.

Je dois aussi ajouter ici un fait très remarquable, qui démontre le profond

attachement d'une chatte pour l'une de nos amies, Mlle Eveline S.., qui habitait Granow. Mlle Eveline, personne âgée, grande amie de ma femme, possédait une chatte qui ne la quittait jamais et la suivait partout, comme un chien. Un jour du mois d'octobre 1895, j'appris la mort subite de Mlle Eveline, foudroyée par l'apoplexie. Avec ma femme j'allai à son enterrement, à Granow, et nous vîmes, à notre grand étonnement, dans le cercueil ouvert où se trouvait le corps de la défunte, sa chatte couchée sur ses pieds, les pattes en manchon et miaulant de temps en temps, d'un air triste. Pendant l'enterrement, toutes les personnes présentes étaient touchées de voir que la pauvre *Femka* avait suivi le cercueil jusqu'au cimetière, éloigné de deux verstes de Granow.

Je pris la chatte avec moi, à Czeczelowka, et la soignai, c'est à moi qu'elle s'est attachée ; à présent elle me suit partout comme un chien. De tels actes révèlent l'importance des données fournies à l'animal par l'observation et sur lesquelles il a établi son raisonnement.

Un autre animal, qui montre beaucoup d'intelligence, c'est le renard; malgré sa parenté très rapprochée avec le chien, il en diffère par sa sauvagerie. En domesticité, il meurt, et j'ai lu que des renards enchaînés avec des poules à leur portée, également enchaînées, les laissaient tranquilles. Alexandre Dumas raconte qu'il y avait chez son père, à l'entrée d'une cour, d'un côté un chien à la chaîne et de l'autre un renard. Le futur auteur des *Trois Mousquetaires*, alors enfant, s'avisa de placer le dîner de l'un et de l'autre un peu plus loin que la chaîne ne leur permettait d'atteindre ; le chien haletant, suffoquant, tira, tira pendant des heures ; le renard avait bien commencé par tirer, mais voyant que ses efforts étaient vains, tout à coup il se retourna et se dirigea vers l'écuelle ; avec son train de derrière, il l'a rapprocha peu à peu et finit par y pouvoir atteindre de la gueule, tandis que le chien témoin de ce spectacle ne sut pas même en profiter.

Nulle bête, en ses chasses, ne met plus de calcul, de diplomatie et de prudence ; M. Eugène Noël écrit : « Voyez sa démarche sournoise et « narquoise ; il sourit à la pensée du mal qu'il va faire, à la pensée de « déjouer le garde et ses pièges et son fusil. Il n'ignore pas que tous sont « aux aguets pour sa perte, mêmes les sorciers qui apprennent aux paysans « à *brider le renard.* Mais ces *brideurs* pleins de confiance en leurs sortilèges, « négligeant toute autre surveillance, sont ceux chez qui, précisément, le « renard exécutera ses plus belles prouesses. » Sa vie, en effet, de jour et de nuit, se passe à tout examiner et scruter ; pas un va-et-vient, pas un mouvement ni un bruit ne lui échappe ; nul animal ne veille plus dévotement à sa conservation. La supériorité intellectuelle du renard, son originalité, sa personnalité nettement accusée sont cause que les naturalistes l'ont étudié

toujours très curieusement, et l'ont décrit au mieux depuis Aristote jusqu'à nos jours.

Les poissons, au point de vue psychologique, n'ont pas une réputation brillante ; cependant voici quelques faits qui ne manqueront pas d'intéresser les lecteurs de la *Revue Spirite* ; ce que je vais raconter n'est-il pas une preuve d'une véritable intelligence consciente, en voici quelques preuves ; Le « Macropus », poisson de la Chine, ayant besoin de transporter dans le nid qu'il a construit lui-même les œufs que la femelle a déposés au fond de l'eau, s'y prend de la façon suivante : Il se place au-dessus des œufs, et au moyen d'une contraction soudaine, il exhale de ses ouïes, une masse d'air qui enveloppe les œufs et les soulève ; par cette manœuvre répétée, il les amène jusqu'au nid où ils éclosent. Alors il se fait le gardien de ses petits et rien ne trompe sa vigilance. Lorsqu'il les voit s'élever à une trop grande hauteur, ou s'écarter trop du nid, il les saisit dans sa bouche, les ramène, et les « souffle » doucement à leur place.

Dans cette espèce, c'est toujours le mâle qui se donne toute la peine. Quant à la femelle elle s'en va après la ponte et se soucie de ses petits comme de l'an quarante. A l'aquarium de Roscoff, une observation analogue a été faite pendant l'été de 1891. Le *Gobius Minutus*, un poisson gros comme le doigt, construit lui-même son nid ; cela fait, il se met à la recherche d'une femelle ; M. F. Guitel a pu observer un gobius minutus qui, dans l'espace de trois heures, a invité 168 fois une femelle à venir visiter son nid. Ce n'est qu'à sa 169e invitation qu'il a réussi. Après la ponte, c'est aussi le mâle qui s'occupe de sa progéniture et veille sur elle avec une vigilance incroyable. Quand à Mme Gobia, à l'instar de Mme Macropode, elle est toujours sortie.

Après ces exemples d'amour paternel bien caractérisé, je vais citer des faits prouvant une habileté, une adresse et un jugement tout à fait remarquable : Le poisson *Chelmon rostratus* frappe sa proie à l'aide d'un projectile ; voici de quelle manière il procède : Lorsqu'il aperçoit un insecte qui se pose sur des herbes, au-dessus de la surface de l'eau, le Chelmon projette de sa bouche une goutte d'eau et en frappe sa proie comme d'une balle. Pour l'accomplissement d'un tel acte, il faut au Chelmon rostratus un fonctionnement merveilleusement coordonné de la vue et du système musculaire ; en outre, il lui faut : 1° Viser avec précision ; 2° Calculer la distance ; 3° Faire la part de l'influence de la réfraction.

Or donc, il lui faut de l'*Intelligence* !

Le poisson *Silurus glanis*, qui atteint chez nous quelquefois la longueur de 3 à 4 archines, et qui se trouve dans toutes nos rivières, en Podolie, en Ukraine et en Wolhynie, notamment dans le *Boh*, le *Dneiper*, le *Teterow* et le *Dniester*, agit de la manière suivante : Il reste immobile au fond de la

rivière, s'y couvre de sable, laissant seulement sa longue moustache dehors; il l'agite constamment. Les poissons croyant voir des vers, s'approchent et sont engloutis. La *Raie pêcheuse*, des côtes d'Angleterre, possède sur la tête trois longs filaments rougeâtres, très flexibles, entourés d'appendices frangés, ressemblant aux feuilles des algues; elle se cache aussi dans le sable, et laisse flotter ses filaments; les petits poissons les prennent pour des vers, s'approchent et sont engloutis par la raie. Les sondages faits dans l'expédition du *Challenger* ont ramené, des grandes profondeurs, un étrange poisson : *Ceratius bispinosus*, espèce de *Diable de mer*. Ce poisson présente, au-dessus de la mâchoire supérieure, un filament, à l'extrémité duquel se trouve un organe lumineux. Cet appareil, brillant au milieu des fonds obscurs, attire les jeunes poissons trop curieux vers une bouche béante où bientôt ils disparaissent. JOSEPH DE KRONHELM.

« Nous donnons la substance de ce que M. F.-Z. KOSLOWZKI dit à son chat, dans *Le Génie* du 3 septembre 1896 :

« Mon beau Minet, il est temps que je te paye le tribut d'éloges que tu mérites. On parle si souvent de gens qui ne te valent pas ; pourquoi rougirais-je de donner de la publicité à toutes tes perfections ?

« Tout paisible, doux et inoffensif que tu es, tu n'en es pas moins l'animal type de la famille des plus grands, des plus forts, des plus féroces carnassiers, le lion, le tigre, la panthère, la jaguar...

« Tu sais très bien que tu n'as pas des griffes pour t'en servir, mais que tu t'en sers parce que tu en as. Tu ne crois pas aux causes finales. Mon chat, tu es un grand philosophe, même plus grand que Clarke....

« A peine le rat est-il hors de son trou, que tu l'attaques et le saisis. Si tu as sur lui un avantage considérable du côté de la force, tu t'en amuses pendant quelque temps, pour insulter à son malheur. Le jeu commence-t-il à t'ennuyer, d'un coup de dent tu le tues. Mon Mimi, tu es un profond politique. Tu vis fraternellement avec le chien Tom ton camarade ; par reconnaissance pour moi tu fais bon accueil à toutes les bêtes qui arrivent, accompagnées de dames pour qui j'ai de la bienveillance ; tu présentes la griffe à qui tu supposes de mauvaises intentions, et tu dresses la queue pour les amies. Mon chat, tu es un grand moraliste.

« Je suis ton maître, tu réponds à mes carasses, tu t'y prêtes complaisamment, tu les sollicites, et quand je te flatte tu fais entendre un doux murmure de plaisir, tu fais le gros dos et agites doucement ta queue d'une beauté ravissante. Je sais bien que tu m'aimes, mais moins qu'une tranche de gigot ou une cuisse de poulet...



« Ta propreté, mon joli Mimi, est proverbiale. Tu passes à ta toilette le temps que tu n'emploies pas à chasser, à manger ou à dormir sur l'épaule de ton maître. Mon chat, tu es une grande cocotte.

« Tu ne connais que le bien et le mal physique. Un chat qui étranglerait un autre chat ne te paraîtrait pas plus coupable qu'un homme qui tue des hommes. Mon chat, le grand Tolstoï ne pensait pas mieux que toi.

« Quand tu promènes tes grâces sur un toit, tu portes adroitement la masse de ton corps à l'opposé du danger, tes muscles se tendent où se relâchent avec discernement, et tu trouves la sécurité ou tant d'autres bêtes seraient transies de frayeur. Mon chat, tu connais parfaitement la statique des corps.

« Si, par inadvertance, étourderie ou précipitation, tu manques de point d'appui, c'est alors que tu es admirable : tu te courbes, enflant ton dos, tu portes le centre de gravité vers la région de l'ombilic, et, par ce moyen, tu retombes toujours sur tes pattes. Mon chat, tu es excellent physicien.

« Mon gros Mimi, avec ta fourrure si douce et si soyeuse, paresseusement étendu sur le canapé le plus moelleux, partage avec ton ami Tom un coin de ma demeure ; tu es chez toi. »

« Alexandre Dumas fils n'aimait pas le chien il lui préférait le chat et il en dit ceci : « Il ne trompe personne ; il n'affecte pas la fausse philanthropie de son camarade ; on sait, au moins, que le chat ne s'occupe que de lui-même ; — de l'homme il ne se soucie guère, car il ne tient qu'à la maison où il est reçu ; — il reste à l'état de sauvage, excepté aux heures des repas, et n'a d'autre ami que le foyer où il gîte. »

Quant au chien il est sec, tranchant, et semble l'avoir imparfaitement étudié : « C'est, a-t-il dit, un banal qui aime tout le monde, ou mieux n'aime personne, que lui-même ; et dont la queue s'agite et frémit sous toutes les caresses. — S'il vous lèche, c'est qu'il vous craint ; — s'il aboie c'est qu'il a peur, ou qu'il veut se faire servir ; — s'il se frotte contre vous, c'est plus par démangeaison que par tendresse ; — s'il vous regarde fixement c'est parce qu'il a faim, ou soif ; — il est sans reconnaissance, et tout lui est dû ; il accepte la soupe que l'homme lui trempe, mais il ne faut pas mettre la main à l'écuelle pleine, si on ne veut être mordu ; — il est avare ; — lascif, sans vergogne ; — affairé sans affaires, il court follement, vers un but vague, qu'il ne connaît pas ; — hargneux, toujours prêt à attaquer, s'il se croit le plus fort ; il est lâche, rampe et se couche à terre, dès qu'il se sent dominé », et il conclut : « La vérité c'est que c'est l'homme qui est l'ami du chien ! »

M. Félix Duquesnel, dans le *Petit Jonrnal*, rappelle que la duchesse de

Mirepoix, Mme de Lesdiguières, Mme Deshoulières, Mme Récamier, Mme Desbordes-Valmore, le cardinal de Richelieu, François Coppée, Colbert (le grand), Scipion Nasica, Torquato, Tasso Joachim du Bellay aimaient et défendaient les chats.

Chateaubriant l'a ainsi caractérisé : « J'aime dans le chat ce caractère indépendant et presque ingrat qui le fait ne s'attacher à personne et cette indifférence avec laquelle il passe des salons à ses gouttières natales ; on le caresse, il fait gros dos ; mais c'est un plaisir physique qu'il éprouve; et non, comme le chien, une niaise satisfaction d'aimer. et d'être fidèle à son maître, qui le remercie à coups de pied. Buffon a maltraité le chat, je travaille à sa réhabilitation, et j'espère en faire un animal à la mode du temps. »

On voit que le penchant de l'auteur de *René* était désintéressé et n'avait pas d'illusion, il aimait bien le chat, pour lui même.

Le chat favori de Victor Hugo, qu'on avait surnommé *Chamoine* à cause de son indolente paresse, trônait sous un dais de brocatelle cramoisie, au grand salon gothique du maître, place Royale, et recevait les hommages et les caresses des invités.

Champfleury, éclectique, aimait les chiens et adorait les chats.

Mérimée causait volontiers avec le sien pendant des heures entières. « Il a tant d'esprit, disait-il ; quel dommage qu'il soit aussi susceptible ! »

Le poète Beaudelaire, grand ami des chats, leur a adressé un sonnet qui est un chef-d'œuvre. Guy de Maupassant disait qu'il ne savait pas de : « sensation plus délicate et plus raffinée que la caresse donnée à leur robe tiède et vibrante. »

Et, de *François Coppée*, le poète.

Pendant les soirées d'hiver, alors que le bon feu pétille dans l'âtre, le poète est assis à son bureau, travaillant sous la lampe, cependant que les chats alignés en file indienne, sont accroupis et silencieux, avec, de loin en loin des ondulations de queue qui traduisent l'impatience des vertèbres.

Parfois Coppée s'interrompt dans son travail, se lève, caresse ses chats, leur parle et cause avec eux, ainsi qu'il ferait avec des enfants, les admonestant et leur donnant des conseils :

« Le chat est un animal terrible et indiscipliné, — leur dit-il gravement. — N'avez-vous pas remarqué qu'il meurt toujours de mort tragique ? — Que cela vous serve de leçon ! — Puis il ajoute, en souriant : Il n'y a même pas d'exemple qu'on ait vu un chat mourir dans son lit ! »

Ste-Beuve avait pour favori Polémon, chat gris superbe :

« Il ronronnait aux gronderies carressantes du critique, mais réservait ses meilleures câlineries pour un ami de la maison, Théophile Gautier, qui fut,

lui, un véritable charmeur de chats : *Polémon* se convulsait à son approche et fébrilement se couchait sous sa main large, douce et molle, cambrant son dos ou bien s'aplatissant, ainsi qu'une couleuvre, revenant sans cesse sur lui-même, ne se lassant jamais, comme hynoptisé, sous un contact magnétique.

« On raconte qu'un jour *Polémon* ramena chez son maître une chatte de ses amies, dont, sans doute, il avait fait rencontre dans une gouttière du voisinage ; celle-ci, ronde, à pleine ceinture, mit bas dans le cabinet de travail de Sainte-Beuve, puis, mère dénaturée, s'enfuit en abandonnant ses petits qui furent élevées au biberon. »

Et *Théodore Barrière* et son fameux *Fanfan*, tellement ami de Corbin (Pigeon ramier) qu'il le digéra en un jour de folie.

« Henri Murger, très lié avec Th. Barrière, venait souvent à l'enclos ; il contemplait, avec un étonnement sceptique, cette liaison singulière :

« — Mauvaises relations, — disait-il à son ami, — tu verras que cela finira mal... Un jour ou l'autre le pigeon mangera le chat !

« Certain matin, *Corbin*, qui était d'humeur voyageuse, voulut voir du pays ; — l'amour l'appelait peut-être en quelque colombier voisin ; — il s'envola donc au loin, trop loin, et rentra le soir au logis avec une aile à demi brisée d'un coup de fusil, et le flanc tout saignant.

« *Fanfan* le reçut avec joie, l'installa dans la corbeille, le soigna et le lécha... mais il fut grisé par le goût du sang, et alors l'idylle devint une horrible tragédie... Pendant la nuit, ce fut un bruit de lutte, avec des battements d'ailes, de petits cris plaintifs et déchirants, que dominaient des jurons sauvages, — puis des bruits sinistres de craquement d'os... Quand le soleil éclaira l'horizon, on put voir seul, dans sa corbeille, au milieu d'un nuage de plumes, avec autour de lui des membres affreux et des lambeaux de chair vive, le misérable *Fanfan*, qui digérait son ami ! — Endormi chat... il s'était réveillé tigre ! »

Dans notre maison, une pauvre dame est morte laissant pour héritage un chat et son petit ; abandonnés ils gîtent dans une cave, depuis des mois. La mère a toujours soigné sa progéniture, laquelle devenue grande, ne mange jamais sans sa nourrice ; lorsque nous apportons leur pitance, la mère appelle le minet qui est très sauvage, le laisse toujours manger à sa faim, ne dîne qu'après lui ; et cela est touchant.

A côté, en un autre logis, il y a un autre petit chat abandonné qui mourait de faim et qui a peur d'un fêtu, agité par le vent. Une mère chatte, qui nourrit ses petits, vient du quartier donner à têter à ce malheureux ; elle n'oublie pas sa charité quotidienne.

On juge par des cas isolés, sans avoir étudié complètement les chiens et

les chats : comme nous ils ont de l'égoïsme, mais aussi des sentiments affectifs nettement caractérisés, l'amour maternel jusqu'à la privation et de la charité, comme ci-dessus.

Il y a quinze ans, M. le comte de Lvoff magistrat haut placé à Moscou vint nous voir en un jour de neige ; après lui se présenta Mme Ernest Bosc, femme du célèbre architecte et écrivain ; elle était médium remarquable et comme moi, elle voyait M. de Lvoff pour la première fois. Assis ensemble auprès du feu, ils devisaient sur toutes choses, lorsque Mme Bosc dit : « Monsieur, je vois à côté de vous un grand chien de Terre-Neuve tout blanc avec les quatres pattes noires, les oreilles de même, et sur le front une tâche noire représentant une étoile. Au cou, il porte un large collier en argent fermé par un cadenas bronzé, avec cette inscription sur le collier : *Fidèle au comte Serge de Lvoff.* Ce chien serait bien heureux d'être reconnu. » M. de Lvoff, très ému, laissait couler de grosses larmes ! « Madame, répon- « dit-il enfin, vous me rendez bien heureux, parce que, je me suis toujours « demandé si les chiens avaient une âme immortelle ; la présence de mon « amis Fidèle le prouve car vous l'avez représenté tel qu'il fut pendant treize « ans. Je fus turbulent étant jeune et à l'âge de quatre ans, je fus confié « à ce bon chien qui ne me quittait jamais, qui me sauva plusieurs fois la vie. « Je l'aimais comme on aime un frère et je l'ai pleuré à sa mort ; son sou- « venir m'émeut toujours. »

« Combien vous le rendez heureux, Monsieur, son corps fluidique prouve sa joie, répondit Me Bosc. »

Sur ma demande, M. de Lvoff m'affirma que depuis des mois il n'avait pas eu l'occasion de penser à Fidèle.

Ce qui précède nous engage à méditer plus sagement sur la vie universelle et éternelle des êtres qui se transforment et montent la série zoologique, se souvenant et ayant ce pouvoir de se représenter tels qu'ils furent jadis.

Nous n'avions jamais vu M. de Lvoff, nous ne connaissions ni son petit nom ni celui de son chien, et cependant Mme Bosc a tout décrit et simplement caractérisé cette incarnation d'un chien mort depuis vingt-cinq ans. C'est un fait qui prouve que la médiumnité est une réalité, aussi faut-il en méditer sagement. De plus, comme Alexandre Dumas fils, ne jetons pas l'anathème à nos amis fidèles, ces bons chiens qui ont, certes, des défauts comme les humains, mais des vertus réelles. *Ce sont là, les ames de frères cadets en puissance de devenir..*

P.-G. Leymarie.





M. HARTMANN ET LES LOIS IMMUABLES

Cher Monsieur Leymarie : Nous le savons, des savants assistent, pendant une heure ou deux, à des séances spirites ; les phénomènes y sont à peu près nuls, grâce surtout à ce fait que ces savants ne se sont pas conformés aux conditions exigées pour les obtenir, et cependant ils affirment qu'ils ont dévoilé tout le mystère.

La science étant en opposition avec ce qui s'appelle le phénomène spirite, si, disent-ils, on sait les examiner à l'aide de la méthode scientifique, ces phénomènes ne se manifestent plus, ou bien ils s'expliquent, soit par des lois connues, soit par des coïncidences, soit par l'imposture.

A cette catégorie de savants appartient M. Hartmann, considéré comme une autorité en matière de science et dont la réputation est grande. Or, M. Hartmann, après avoir consacré quelques heures, ou peut-être quelques semaines, à l'observation des phénomènes spirites, se pose en autorité, écrit et conférencie sur ce sujet, avec une audace qui indique la suffisance d'un esprit dépourvu de logique ; il n'hésite pas à déclarer que celui qui a poussé ses recherches plus loin que les siennes, qui fut témoin d'autres faits et de phénomènes plus nombreux, ne peut-être qu'un sot ou un imposteur.

C'est ce que relève M. Carl du Prel, dans son œuvre : *Der Spiritismus*, en parlant de M. Hartmann, et des assertions sur les expériences du juge : M. John W. Edmonds.

Discuter, d'après les assertions de pareilles autorités scientifiques, que la science est en contradiction avec les phénomènes, serait aussi illogique que d'affirmer que la science contredit la théorie de la réflexion des rayons lumineux et caloriques.

A mon avis, ce n'est pas la science qui est en contradiction avec le spiritisme, mais certains hommes parfaitement incompétents, qui ont injustement acquis la réputation d'hommes de science. Or, quand nous entendons affirmer qu'un savant quelconque a expliqué complètement les phénomènes des tables tournantes, celui du mouvement d'objets dans l'air libre, par l'action involontaire des muscles, nous le pouvons dire. de

pareilles affirmations émanent d'esprits prétentieux, aussi incapables de juger des faits spirites que l'est le Samoïède en répondant qu'un ballon qui s'élève à 2.000 mètres est une erreur, attendu qu'il sait, lui, que cela ne se peut pas.

Quand nous constatons que la capacité intellectuelle de certains hommes est telle que l'examen rationnel d'un fait leur est impossible, nous sommes naturellement obligés de mettre en question leur aptitude à traiter d'autres branches de la science.

Nous le savons, les lois de la science sont immuables ; la science et les vrais savants ne s'opposent nullement à ce que l'on fasse des recherches suivies dans l'ordre de phénomènes dits spirites, ni à ce que l'on invente des théories à propos de ces phénomènes. Donc le vrai philosophe, le vrai savant de bon aloi, veut observer et cherchera toujours.

Il est des hommes aussi incapables d'examen, quand il s'agit de ces lois subtiles et délicates, qu'un chat est incapable de jouer de la clarinette. Ils ne savent rien déterminer et, à l'instar de M. Hartmann, ils concluent que là il n'y a rien à découvrir. En constatant que des hommes célèbres tels que Fechner, Zollner, de Rochas, Aksakof, Wallace, W. Crookes, s'occupent de recherches sur les phénomènes dits spirites, on peut affirmer que la science et les véritables hommes de science ne sont nullement opposés aux recherches spirites.

Or, les oppositions qui se manifestent et le refus d'examiner les faits, ne procèdent nullement d'eux, mais de faiseurs de systèmes, de certains inventeurs de théories et de savants (?) incapables de raisonner sainement et solidement. Ces derniers ayant établi leur réputation à l'aide de théories négatives, font leur possible pour étouffer les faits qui, s'ils étaient reconnus vrais, prouveraient que leurs théories sont ridicules et contraires au bon sens et à la logique.

Puisque, selon M. Hartmann, tous les phénomènes s'expliquent par des lois connues, et que j'ai étudié la physique, la mécanique, la chimie, au Polytechnicum de Zurich, je crois être passablement au fait des lois connues ; je serais donc reconnaissant à M. Hartmann de m'apprendre quelles sont les lois qui expliquent les faits suivants :

Un piano, fermé à clef, joue n'importe quel air qui lui est indiqué. — Une clochette, posée sur la table, se lève et se promène en l'air ; sans qu'aucune personne présente la touche, elle sonne et elle est déposée, ensuite, par une main invisible, sur une fenêtre, à l'autre bout de la chambre. Un violon est porté, par des mains invisibles, le long du plafond d'une chambre, il joue tous les airs qu'on lui demande. — Une grande table se lève, quitte le sol et, répond à des questions par des mouvements, et cela sans

qu'un assistant la touche. — On voit, tout à coup, apparaître de dessous la table une main, qui prend un crayon a sa portée, et écrit un message en le signant. Cette signature est nette, parfaite et c'est celle d'une personne décédée.— Ou bien, cet autre fait remarquable : Sur l'invitation du baron von Guldenstubbe, en 1870, l'évêque d'Orléans, Dupanloup, déposa une feuille de papier détachée de son carnet, sous le portrait de Martin Luther, dans la galerie des tableaux à Versailles ; il y trouva, quelques jours plus tard, écrit par une main invisible et cela très distinctement : *In vita pestis eram Papae, in morte mors ero. — Lutherius.*

Je demande à M. Hartmann quelles sont les lois physiques, mécaniques ou chimiques qui expliquent ces faits surprenants ? Affirmer que ce ne sont point des faits, mais le résultat d'une imposture ou d'une illusion, ainsi qu'il le fait, à propos des expériences de M. William Crookes avec le fantôme de Kattie King, ou bien, à propos des expériences du juge John W. Edmonds, c'est se mettre dans la situation de ce paysan de Podolie, qui à la vue des phénomènes de chimie ou de physique, montrés et expliqués par un professeur, déclara qu'il n'y avait là que jonglerie, illusion et imposture. Or donc, si ces *lois physiques, mécaniques ou chimiques connues*, qui peuvent donner l'explication, n'en donnent pas, l'*imposteur* est celui qui en appelle à ces *lois connues*, car il se vante de posséder des connaissances qu'il n'a pas.

Voyons si M. *Hartmann et consorts* expliqueront le fait suivant, rapporté par le *Phantasms of the living* ? C'est le R. P. H. Newham, Maker Vicarage, Devonport, qui le relate :

« En juillet 1867, j'étais à Bournemouth, j'y remplaçais momentanément le chapelain de l'hôpital. Il nous arriva un jeune homme très gravement atteint de phtisie, si malade que nous ne pûmes le faire entrer dans l'établissement ; nous l'installâmes en ville. Je le visitai plusieurs fois, en qualité de pasteur. Le chapelain revint, et je partis en vacances, ne pensant plus revoir ce jeune homme.

« A mon grand étonnement, quand je revins le 21 septembre, il vivait encore, et les médecins disaient qu'il pouvait encore durer quelques semaines.

« Le dimanche 29 septembre, j'avais dit les prières à la chapelle, et le chapelain prêchait à l'office du soir ; c'était vers la fin du sermon, vers 8 heures environ, il ne pouvait guère être plus tard, mais je ne puis dire l'heure à cinq minutes près. Je sentis, tout à coup, une main se poser doucement, mais fortement, sur mon épaule droite ; j'en fus si saisi, que persuadé de la présence de quelque être invisible, je demandai : « Est-ce S... (le nom de baptême d'un de mes élèves mort en 1860) ? La réponse fut

immédiatement faite avec clarté et intérieurement : « *Non, c'est William.* » Je ne me rappelle rien de plus.

Après le service, je demandai des nouvelles de mon jeune ami et j'appris que la garde avait été mandée près de lui, parce qu'il se trouvait plus mal. Le lendemain matin, j'appris qu'il était mort vers 8 heures 10 minutes. Ce fut environ, dix minutes avant sa mort, que j'éprouvai cette impression. Je dois ajouter que je ne pensais pas à lui, que je n'étais pas allé le voir, que je n'avais pas reçu de message de sa part depuis mon retour, et que je n'avais aucune raison de croire sa mort si proche. »

J'ajouterai encore qu'une notice du *Lymington and Isle of Wight Chronicle* confirme la date de la mort de William Bryer (29 septembre 1867).

Mme Newham confirme en ces termes le récit de son mari : « Je me rappelle parfaitement que mon mari m'a parlé, à son retour de la chapelle de l'hôpital, de la main sur l'épaule et de la voix. Il ajouta qu'il était sûr que William Bryer était mort. Il n'apprit sa mort que le lendemain matin. » Allons, Dr Hartmann, voyons ces fameuses lois, mises en œuvre par vous qui connaissez l'alpha et l'omega de toutes choses? Nous attendons votre dire avec patience.

Vos articles RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES, qui paraissent dans la *Revue spirite*, M. Leymarie, sont admirables selon moi; je les lis attentivement, depuis le commencement, et après avoir pesé avec calme ces théories, je suis forcé d'avouer qu'elles m'ont convaincu de leur supériorité sur toutes les autres philosophies. Vos travaux sont dignes de l'admiration et de la gratitude générale. Je vous offre la mienne avec reconnaissance.

Si, dans les religions reconnues, il se trouve des dogmes vrais, il y en a aussi qui sont faux et pernicieux. Est-ce un dogme vrai, celui qui fait du travail un acte incompatible avec la sanctification de certains jours, même lorsque ce travail est urgent ? ou cet autre, qui impose à l'homme le célibat, des souffrances, des privations de toute nature, tantôt impérieusement, tantôt sous prétexte d'être agréable à Dieu?

Est-ce un vrai dogme qui permet de bénir des drapeaux et de chanter des louanges au Seigneur, pour avoir réussi, avec succès, à massacrer ses semblables et les avoir dépouillés de leur bien ? Et cet autre dogme enseigné par l'Eglise catholique romaine qui inspire à des hommes un certain éloignement, une certaine aversion pour d'autres hommes, parcequ'ils ne professent pas la même croyance ?

Sont-ce de vrai dogmes, selon l'enseignement du divin Civilisateur Jésus-Christ, ceux qui ont suscité les guerres de religion, qui ont allumé les bûchers de l'Inquisition ? et toutes les persécutions, toutes les tortures pour



cause de religion, sont-elles aussi le fruit d'un dogme vrai, d'un enseignement du divin Maître ?

Est-ce aussi un vrai dogme, celui qui fait peser sur les peuples le lourd budget des cultes, pour soutenir une caste privilégiée, dangereuse pour la société et pour l'Etat ?

Le but de l'enseignement chrétien, et spirite, c'est d'éliminer tous les dogmes faux, et de n'en admettre que de vrais et de féconds.

La doctrine du maître Allan Kardec, en écartant les ténèbres de l'ignorance, en développant l'intelligence humaine, en lui apportant un nouveau flambeau, tend à faire de la religion une science certaine et positive, et c'est ce caractère scientifique qui fait la force de notre philosophie rationnelle.

L'homme, jusqu'ici, n'avait reçu les enseignements que de ses semblables incarnés comme lui ; par le spiritisme, il s'est mis en rapport avec des professeurs surhumains, plus savants, plus éclairés que les terriens, et les leçons qu'il en reçoit sont pour lui un immense bienfait, un merveilleux moyen de progrès.

Allan Kardec, dont le système philosophique surpasse par sa haute moralité les autres systèmes, offre ce point d'appui, ce levier de la foi raisonnée qui doit tôt ou tard faire mouvoir l'humanité. Sa doctrine est le résumé des vérités éparses dans les traditions de tous les peuples dont font mention tous les investigateurs. Ce serait manquer de loyauté, si je ne disais qu'au point de vue historique du progrès humain, la doctrine d'Allan Kardec arrive au temps voulu ; en effet, le progrès a marché considérablement, et la soif du vrai s'est augmentée de même.

D'un autre côté, la philosophie d'Allan Kardec s'est enracinée solidement, et va devenir une science absolument expérimentale. C'est elle seule, en ce moment, qui peut mener l'humanité dans de bonne voie, la conduire à une religion future et universelle, sans aucune effusion de sang, contrairement aux procédés de tous les autres systèmes ; d'autres, voulant améliorer l'état social, sans posséder aucune preuve objective à l'appui de leur doctrine, ne peuvent se passer d'effusion de sang et de troubles.

Pour cette raison, ces systèmes, et spécialement le système de la religion catholique romaine, « infaillible », doivent être écartés à jamais de la société comme de dangereuses rêveries et utopies.

De par le spiritisme, beaucoup d'institutions humaines n'ayant plus de cause suffisante pour avoir leur raison d'être, seront abolies comme inutiles. L'humanité comprenant alors le problème de la vie, unira tous ces membres, en formera un ensemble harmonique qui ne travaillera qu'au progrès universel. Alors s'établira cette religion de l'avenir, fondée unique-

ment sur la charité, sur l'amour et l'esprit de justice réciproques, religion tant désirée, que nous voudrions déjà pratiquer.

Discours et prophétie. — Le journal polonais *Kraj*, paraissant à Saint-Pétersbourg, relate dans son numéro du 21 juin (3 juillet) ce qui suit :

« La Gazette » *Gazeta dla Wszystkich*, paraissant à Cracovie (Autriche-« Galicie), contient dans un des ses derniers numéros, l'article suivant « sous le titre *Démonisme*. — Autrefois les incrédules se moquaient du « diable, et voici ce qu'ils font de nos jours : En France, en Angleterre, en « Amérique, et en d'autres pays , les incrédules se rassemblent à des « séances secrètes, y adorent le diable.

« On prétend même que le diable leur apparaît quelquefois, d'une ma-« nière visible et tangible ; d'autres encore s'amusent à évoquer des esprits « de personnes décédées, et succombent par suite, à des maladies terribles « voir même à la folie.

« Pour insulter notre Saint Père le Pape, les incrédules élevèrent à Rome « même, il y a quelques années, une statue de Giordano Bruno, célèbre « moine rénégat, hérétique, qui vivait il y a quelques siècles ; et cela, vis-« à-vis du Vatican même. A l'inauguration de ce monument, on portait « des bannières sur lesquelles était représenté le diable, tandis que les « femmes de mauvaises vie faisaient un grand rond et dansaient autour « du monument.

« Dans ce pays démoralisé, Rome, les femmes ornent leurs chapeaux de « plumes noires, de cette manière elles semblent porter des cornes. Souve-« nons-nous que saint Jean a prédit, dans l'Apocalypse, qu'avant la fin « du monde le diable sera adoré à l'instar de Dieu... Nous voyons donc, « que tout se vérifie, même les choses, qui nous semblent impossibles. « Nous sommes donc à la veille de la fin du monde...

Maintes fois, la *Revue Spirite* a publié des articles concernant les prophéties de ce genre, faites non seulement par des ignorants du genre du curé catholique de la Galicie, auteur dudit article, mais aussi par des soi-disant érudits allemands.

Je leur répondrai oui ! La fin du monde est proche ! Elle est là, nous la touchons ! Mais ce n'est pas la destruction du monde matériel. Non ! C'est la fin du monde de la superstition, du despotisme, de l'orgueil, des abus entretenus par l'ignorance, par la cupidité, la malveillance et l'hypocrisie.

Ce sera la fin du monde égoïste et orgueilleux, du paupérisme et de tout ce qui est vil et abaisse notre pauvre humanité ; cette fin du monde sera,

en même temps, l'accomplissement des hautes destinées de l'humanité. Car si nous réfléchissons à tout ce qui se passe autour de nous, nous sommes forcés d'admettre que ces signes précurseurs sont le signal du commencement d'un autre monde moral, d'une nouvelle ère, qui va forcément commencer bientôt.

C'est donc une période d'*épuration terrestre* qui se termine en ce moment. Tout concourt à la fin du vieux monde et ceux qui s'efforcent de le soutenir, travaillent énergiquement, avec assiduité, sans le vouloir bien entendu à sa destruction. Or donc, pour eux, la fin du monde est proche ! Ils le pressentent et s'en effraient plus que de la fin du monde terrestre, parce qu'ils voient que c'est la fin de leur domination, de leur despotisme, de leur cupidité, de leur orgueil et de leur prépondérance, à laquelle ils tiennent plus qu'à toute autre chose.

Donc, quoique ignorant, le curé catholique, auteur de l'article dans la *Gazeta dla Wszystkich*, sait fort bien à quoi s'en tenir vis-à-vis de la nouvelle doctrine qui se répand tous les jours davantage, et attire vers elle, par sa logique, des adeptes dans les cinq parties du monde. — *Inde irae* ! A son égard, et à l'égard de ses semblables, ce sera, non la vengeance de Dieu car Dieu ne se venge pas, mais la juste récompense de leurs acte.

La fin du monde est donc proche, elle est d'autant plus proche qu'on travaille déjà assidument à sa reconstruction. L'Etre Suprême, Atma-Dieu, raison mouvement, à qui rien n'échappe, veut que tout se construise avant que l'on ait détruit, et lorsque le nouveau bâtiment sera terminé, l'ancien s'écroulera.

Il tombera de lui-même, de manière à ce que, entre le vieux monde et le nouveau, il n'y ait pas de solution de continuité. C'est donc ainsi qu'il faut entendre la fin du monde que présagent déjà tant de signes précurseurs.

Et quels seront les ouvriers les plus puissants pour cette grande transformation ? C'est l'humanité entière, à l'aide du double levier de l'instruction et de la doctrine spirite. Il n'est donc pas étonnant que le spiritisme soit un épouvantail, une horreur, pour tout ceux qui tiennent au vieux monde et mettent de l'acharnement à étouffer dans son berceau la doctrine de haute rénovation.

Pensées d'Archevêque. — L'archevêque Ladislas Zaleski, délégué apostolique aux Indes, écrits sur le Spiritisme, dans *Les missions Catholiques*. Lettres de Ceylan, ce qui suit : « La magie a toujours été très liée au paganisme ; « c'est pourquoi nous voyons que, partout et dans tous les siècles, elles « fut pratiquée de la même manière, mais sous des noms différents. « Ainsi l'évocation des âmes de personnes décédées, par les adorateurs du

« diable dans l'antiquité, était nommée : « Spiritisme. C'est le diable qui « joue le rôle principal dans ces évolutions. Car ou bien la personne qui « fait les évocations est en rapport constant avec le diable, et voulant « savoir l'avenir l'interroge à ce sujet et reçoit ses réponses, ce qui est une « espèce d'adoration du diable, ou bien la personne qui fait les évocations, « sans penser au diable, pose des questions sur l'avenir que Dieu a caché « aux hommes ; c'est toujours le diable qui donne les réponses. Je vais « l'expliquer au moyen de l'exemple : Lorsque le Spirite évoque l'esprit « d'une personne décédée et l'interroge sur l'avenir au moyen d'une table, « il le fait, ou bien en sachant qu'il a affaire au diable et que c'est le diable « qui lui répondra, ou bien la personne qui fait l'évocation croit avoir « affaire à l'esprit d'une personne morte et que c'est une personne morte « qui lui répondra. Or, dans le premier cas, l'homme commet un crime « abominable; dans le second l'homme commet un grand péché,car il cher- « che la science par les chemins autres que Dieu nous indique. En outre, « dans tous les cas le spirite commet une bêtise, car il veut savoir l'avenir « de celui qui ne le sait pas, et le diable en donnant les réponses est forcé « de les inventir où de mentir. Les âmes des personnes décédées peuvent « seulement apparaître par ordre spécial de Dieu, il est donc stupide de « croire qu'un spirite puisse, par simple curiosité, les évoquer. Il est « évident que les réponses sont données par le diable et si quelquefois il « donne des réponses vraies, il le fait seulement dans le but unique d'obte- « nir la confiance du spirite, pour le conduire plus sûrement à la perdition. « Une fois la confiance du spirite acquise, le diable le force à commettre des « actes qui le conduisent infailliblement à la damnation. »

Que voyons-nous dans tous ce galimatias du « vénérable » archevêque Zaleski ? Nous voyons que l'Église catholique, apostolique romaine, étant unique et fidèle dépositaire des révélations que Dieu a fait au genre humain, possédant toute la vérité et n'ayant rien à apprendre du passé ni de l'avenir, traverse les siècles, immuable, luttant sans fin ni trêve contre toutes les doctrines nuisibles à ses affaires. Antagoniste de la science et du progrès, elle répond par le mystère à toutes les questions de la philosophie sceptique. Elle viole les lois de la nature et les tortures à sa fantaisie pour en extraire une explication boiteuse de ses faux enseignements et de ses dogmes ridicules. Elle ne se contente pas de s'en prendre aux choses, elle s'attaque aux personnes, déclarant infâmes, misérables, corrompus, hérétiques, tous ceux qui osent s'écarter des voies qu'elle s'est plu à tracer, ou qui osent combattre l'absurdité de son enseignement.

Parmi ceux qui lui sont en abomination, les spirites occupent un rang des plus distingués. Depuis le pape *infaillible*, jusqu'au moindre curé de vil-

lage, en passant par toute la hiérarchie, tous nous accablent d'anathèmes, de malédictions et de déclamations furibondes.

Pourquoi toutes ces persécutions? Les spirites trouvent que les principaux dogmes de l'église catholique, base de ses croyances, sont contradictoires et absurdes.

On comprendra facilement que Mgr Zaleski a écrit son article contre le spiritisme, en vue de prémunir les fidèles contre les dangers que peut courir leur foi, par l'étude de la doctrine spirite. Mgr Zaleski témoigne peu de confiance dans la solidité des bases sur lesquelles cette foi est assise, puisqu'elle peut être ébranlée si facilement.

Le spiritisme n'a pas la même crainte, au contraire; tout ce qu'on a pu dire et écrire contre lui, ne lui a pas fait perdre un pouce de terrain, puisqu'il en gagne tous les jours, et cependant, il faut avouer que le talent n'a pas manqué à plus d'un de ses adversaires. Les luttes qu'on a engagées contre lui, loin de l'affaiblir, ont puissamment contribué à le répandre, plus promptement qu'il ne l'eût fait sans cela. Il est propagé seulement par la puissance de l'idée, sans aucun des moyens matériels d'action qui font les succès en ce monde. Puisque les arguments à l'aide desquels la religion catholique l'a combattu, ne l'ont pas renversé, c'est apparemment qu'on les a trouvés moins convaincants que les siens.

Quel est le secret de la foi des spirites? C'est qu'avant de croire, ils comprennent. Le philosophe Allan Kardec, fondateur de la doctrine spirite, a dit maintes fois, dans ses œuvres, « que le spiritisme ne craint pas la lumière;
« au contraire, il l'appelle sur ses doctrines, *parce qu'il veut être accepté librement et par la raison*. Loin de craindre pour la foi des spirites la lecture
« des ouvrages qui le combattent, il leur dit : lisez tout! le pour et le contre
« et choisissez en connaissance de cause. »

Le spiritisme a rendu un grand service à l'Eglise en renversant les théories matérialistes et positivistes; c'est un grand résultat dont il se glorifie, il l'a obtenu à l'aide des moyens que Mgr Zaleski appelle sataniques, c'est-à-dire par les preuves matérielles que donne le spiritisme de la réalité de l'âme et de celle de la vie future. C'est aussi avec les manifestations des esprits que le spiritisme a confondu l'athéisme et l'incrédulité; il triomphera définitivement.

Mgr Zaleski prétend que c'est l'œuvre du diable! Mais alors, Mgr Zaleski ne devrait pas tant lui en vouloir, puisqu'il détruit lui-même la barrière qui retenait ceux qu'il avait accaparés. Je rappellerai à Mgr Zaleski la réponse de Jésus-Christ aux pharisiens qui lui tenaient exactement le même langage, en l'accusant de guérir les malades et de chasser les démons par les démons. Je lui rapellerai aussi cette parole de Mgr de Frays-

sinous, évêque d'Hermopolis, à ce sujet, dans ses conférences sur la religion : « Certes un diable qui chercherait à détruire le règne du vice pour « établir celui de la vertu, serait un étrange démon, car il se détruirait lui-« même ! »

Si les résultats que je viens de citer, obtenus par le spiritisme, sont l'ouvrage du diable, comment se fait-il que l'Eglise catholique lui en ait laissé le mérite et qu'elle ne l'ait pas obtenu elle-même? Pourquoi l'Eglise catholique a-t-elle laissé l'incrédulité envahir la société? Ce ne sont pas les moyens d'action qui lui ont manqué ; elle a l'instruction religieuse, qui suit l'enfant pendant tout le cours de son éducation ; elle a un personnel et des ressources matérielles immenses ; elle a les prédications, depuis les capitales jusqu'aux plus petits villages ; elle a la pression qu'elle exerce sur les consciences par la confession ; elle a la terreur des peines éternelles ; elle a le prestige des cérémonies du culte et celui de son ancienneté.

Comment se fait-il qu'une doctrine qui n'a ni prêtres, ni temples, ni culte, ni ressources matérielles, en un mot aucun de ces moyens d'action qui font les succès *in hac lacrymarum valle*, qui est combattue, calomniée, bafouée, persécutée à outrance par l'Eglise catholique *infaillible*, comme le furent les premiers chrétiens, ait ramené en aussi peu de temps à la croyance en Dieu, en l'immortalité de l'âme et en la doctrine de Jésus des millions d'incrédules, d'athées et de matérialistes ? La chose n'était cependant pas bien difficile, puisque, pour voir s'évanouir leurs doutes, à la plupart des adeptes du spiritisme, il a suffi de lire quelques livres.

Que Mgr Zaleski tire de là toutes les conséquences qu'il voudra ; il est forcé de convenir que si c'est là l'œuvre du diable, il a fait ce que le clergé catholique n'a pu faire lui-même, et que, le diable s'est acquitté de sa besogne. Mgr Zaleski conviendra de ceci, j'aime à le croire : si ces mêmes esprits, qui apparaissent aux spirites, au lieu de contredire l'Eglise sur beaucoup de points, eussent été en tout de son avis ; s'ils fussent venus *appuyer l'infaillibilité du pape* ; s'ils eussent affirmé *que le roi Victor-Emmanuel est plongé dans les flammes de l'enfer pour avoir annexé Rome* ; que *Jean Huss*, *Savonarolla*, *Giordano Bruno*, *Luther*, etc., sont damnés ; que les auteurs des œuvres : *Misteria patrum jesuitarum* (à l'index depuis 1634), *Avocat du diable, ou mémoires historiques et critiques sur la vie et légende du pape Grégoire VII* (à l'index depuis 1725), *Mystères de la cour de Rome* (à l'index depuis 1761), *Veritas bonæ vitæ patribus societ. Jesu demonstrate* (à l'index depuis 1790), *Exerciciï spirituali* (à l'index depuis 1678), *Cinque discorsi e novenne e solennita della Gran madre di Dio*, *Historia reformationis polonicae* (à l'index depuis 1687), *L'Eglise officielle et messianisme* (à l'index depuis 1848), *Le Juif errant*, etc., etc., se trouvent dans la poix bouillante de

par leurs hérésies; que Pierre Arbues, se trouve parmi les saints, pour avoir brûlé des centaines d'hérétiques; s'ils eussont avoué que les Français, les Russes et les Allemands étaient damnés : *in sæcula sæculorum* : les Français pour avoir fait la grande Révolution, inventé les « Droits de l'homme », chassé les jésuites et fermé les couvents : les Russes pour avoir chassé les jésuites et fermé les couvents, sous l'empereur Nicolas Ier et Alexan dre II : les Allemands pour avoir chassé les jésuites, pour le « Culturkampf » ; les esprits approuvant tout ce que les jésuites ont fait en France, en Allemagne, en Pologne, en Suisse et en Espagne, appuyant sans restriction tout ce que l'Eglise catholique enseigne et fait, oh ! sûrement, l'Eglise ne les appellerait pas des *diables*, *mais des esprits angéliques*.

Je finirai par cette observation : ce qu'il y a de plaisant dans les articles de ce genre, que publient si volontiers les feuilles catholiques, c'est « l'irréligion » avec laquelle elles proclament continuellement la défaite de Dieu, le triomphe du diable, ce qui ne les empêche pas, d'ailleurs, d'affirmer en même temps la toute-puissance de Dieu.

Cependant, si Dieu est tout-puissant, et qu'il se laisse détrôner par le diable, c'est que ce fait entre dans ses vues impénétrables. Or donc, les grimauds de sacristie n'ont plus qu'à s'incliner.

Avec l'expression de mes meilleurs sentiments, cher Monsieur Leymarie,

Votre frère en croyance,

JOSEPH DE KRONHELM.

PRESSE SPIRITE (LANGUES ESPAGNOLE ET PORTUGAISE)

Luz astral. — Nous avons reçu le n° 18 (juillet 1896) de cette intéressante revue occultiste publiée à Buenos-Ayres.

En voici le sommaire :

La divination. — Télépathie et Télépsychie. — Etudes. — Forces occultes — Propriété littéraire. — La vie. — Les centres d'études.

La Revelacion. — Revue spirite d'Alicante. Numéro 8 (août 1896). Voici le sommaire de ce numéro :

Fragments : La loi de Réincarnation suivant le critérium infaillible de la certitude ; exemples d'applications des attributs divins dans les questions morales et sociales.

Section philosophique : Une boîte ! (nouvelle de haute portée morale); la raison et les religions positives.

Section de critique religieuse : Nécessité et importance de ce genre d'études.

Section scientifique : Le spiritisme et la science.

Section libre : Ma réponse (suite et fin d'une polémique d'ordre philosophique avec une feuille espagnole qui a pour titre *la Réforme littéraire*).

Bibliographie. — Nécrologie. — Fragments. — Section littéraire. — Chronique.

Nous avons principalement remarqué dans cette Revue de haute envergure, les deux articles qui constituent la section scientifique et la section de critique religieuse, articles dont nous félicitons vivement les auteurs et dont nous nous proposons de publier la traduction dès que l'abondance des matières nous le permettra.

Revista Spirita : Organe de propagande du centre, publié à Bahia (Brésil) n° 24., 31 juillet 1896.

Nous avons lu avec intérêt ce numéro de la jeune Revue de Bahia que nous accompagnons de tous nos vœux fraternels et nous la félicitons de l'esprit de prudence dont elle fait preuve en n'acceptant que sous bénéfice d'inventaire le fait de « Transfert d'Esprits » extrait du *Philosophical Journal.*

Verdade é Luz. — Organe du spiritualisme scientifique, publication bi-mensuelle de San-Paulo (Brésil). N° 145, 31 mai 1896.

Sommaire : Verdade é Luz (son 7e anniversaire). — La loi éternelle. — L'âme. — Défense du spiritisme moderne, la morale du spiritisme (traduction de l'œuvre de Russell Wallace). — Chronique. — Genèse mosaïque : les six jours.

SUR LA TOMBE DE GASTALDI DOMINIQUE

8 septembre 1896. — Tu nous as devancé dans la vie de l'au-delà, cette suite de la vie infinie, pour y préparer, comme nous, le règne de la charité rationnelle et celui de la justice.

Tu fus un dévoué et par ton abnégation tu nous indiquais la voie la plus sûre pour être heureux sur la terre. Inspire nous, avec la permission de Dieu, et puissent tes conseils, autant que le vivant exemple que tu nous as laissé, nous convier à alléguer les souffrances de tous ceux que l'épreuve terrienne soumet à la peine continue.

Cher Dominique, tu as promis de nous aider et de nous protéger, et nous espérons en toi, par les intuitions que tu sauras nous donner, avec l'aide des esprits supérieurs auprès desquels ta place est fixée. Comme toi nous voulons être dévoués à l'humanité.

Ce que nous disons ici est dicté par le cœur, et nous savons que ton esprit bien vivant nous écoute ; seule, ta dépouille mortelle gît ici pour se transformer en d'autres corps utiles à la vie, car rien ne disparaît ; tout se retrouve, dans le laboratoire divin.

Bientôt nous devrons aussi confier notre corps à la terre, et nous te retrouverons, si tu as bien voulu nous attendre avant de te réincarner ; nous laisserons, comme toi, cet instrument charnel si nécessaire à notre avancement intellectuel et moral, ces organes matériels qui, semblables à un boulet qui nous rive à la terre, n'en sont pas moins les instruments de toute rénovation, de toute rédemption.

Comme de toi, puisse-t-on dire que nous fûmes des spirites militants, des gens de bien qui ont partagé avec les pauvres.

Mme Vve Perriquet.

Chef de groupe, 8, rue des Lions-Saint-Paul ; séance le lundi, à 2 heures.

PRIÈRE : Chaque séance est ouverte par la présence de l'esprit du père de ma femme, M. César Helanisky, qui ne manque jamais de nous donner de bons conseils. Quelquefois il nous rappelle des faits connus seulement de ma femme et de Mlle Naltet, qui me sont complètement inconnus. Après sa visite, vient l'esprit de mon frère Antoine, qui nous amène d'autres esprits, tantôt supérieurs pour nous instruire, tantôt inférieurs pour que nous les aidions de nos conseils et de nos encouragements. Sur l'indication des bons esprits, nous accomplissons périodiquement des missions de charité envers les pauvres. Nous terminons chaque séance par la prière suivante :

« Père et mère éternels, tu nous a donné la vie et avec elle l'intelligence pour te connaître, un cœur pour t'aimer et pour aider nos semblables. Notre intelligence grandira quand nous penserons à toi, quand nous concevrons bien ta justice. Nous sommes ton émanation et nous sollicitons de ton infinie bonté un rayon de lumière pour nous guider sur la route que tu nous a montrée, jusqu'à ce que nous arrivions au complément de notre félicité, à l'aide du travail, de beaucoup de volonté et des vies successives »

J. D. K.



AVIS IMPORTANT

Les cahiers de la *Revue* contiennent chaque mois la suite des *Fragments de vérités occultes* puisés aux sources mêmes de la théosophie; des amis m'expriment leurs appréhensions et ils craignent que la *Revue* n'encourage ainsi les adeptes d'Allan Kardec à modifier leurs croyances dans un sens contraire à la doctrine préconisée par ce maître logicien.

Cependant, nous ne pouvons sciemment discuter avec nos adversaires que si nous connaissons vraiment les bases sur lesquelles repose leur philosophie ; c'est le but de nos recherches dans les écrits ésotériques des théosophes en renom de cette école, et nous mettons toute notre patiente volonté pour exprimer clairement ce qui est entendu par vérités ocultes.

On oublie trop, ce semble, que le fondateur de la doctrine spirite a dit : « Les spirites ne font point abnégation de leur jugement et de leur libre « arbitre ; le contrôle ne leur est point interdit, mais au contraire recommandé ; la doctrine n'a point été dictée de toutes pièces ni imposée à la « croyance aveugle, mais déduite par le travail de l'homme, de l'observation « des faits que les esprits mettent sous ses yeux, et de leurs instructions « qu'il étudie, commente, compare et dont il tire lui-même les conséquences « et les applications. » (Genèse, page 9.)

« La science et le spiritisme se complètent l'un par l'autre ; la science « sans le spiritisme se trouve dans l'impuissance d'expliquer certains « phénomènes par les seules lois de la matière ; le spiritisme sans la science « manquerait d'appui et de contrôle. » (Gen., page 11.)

« Les esprits n'enseignent que juste ce qu'il faut pour mettre sur la voie « de la vérité, mais ils s'abstiennent de révéler ce que l'homme peut trouver « par lui-même, lui laissant le soin de discuter, de contrôler, de soumettre « le tout au creuset de la raison, le laissant même souvent acquérir l'expérience à ses dépens. » (Gen., page 32.)

» Le spiritisme, marchant avec le progrès, ne sera jamais débordé, parce « que, si de nouvelles découvertes lui démontraient qu'il est dans l'erreur « sur un point, il se modifierait sur ce point ; si une nouvelle vérité se « révèle, il l'accepte. » (Gen., page 39.)

« Les esprits ne viennent pas affranchir l'homme du travail, de l'étude et « des recherches ; ils ne lui apportent aucune science toute faite ; sur ce « qu'il peut trouver lui-même ils le laissent à ses propres forces. » (Gen , « page 43.)

« Tous les anathèmes du monde n'empêcheront pas la science de marcher,

« et la vérité de se faire jour. *Si la religion refuse de marcher avec la science,* « *la science marche toute seule.* » (Gen., page 90.)

« Le spiritisme ne craint pas la lumière, a dit Allan Kardec ; au contraire, « il l'appelle sur ses doctrines, *parce qu'il veut être accepté librement et par la* « *raison.* Loin de craindre pour la foi des spirites *la lecture des ouvrages* « *qui le combattent,* il leur dit : Lisez tout ! *le pour et le contre,* et choisissez « en connaissance de cause. » Cela il l'a répété à maintes reprises ; il est bon de le remettre parfois sous les yeux de qui préconise le piétinement sur place, à l'encontre du fondateur.

La *Revue* ne peut donc oublier les sages recommandations du maître Allan Kardec ; elle donne les fragments que nous traduisons de l'anglais pour les mettre à la portée de nos lecteurs. Ces derniers seuls peuvent en bien juger, et désormais, ils le feront en connaissance de cause.

Les théosophes écrivaient que les spirites, en les condamnant, parlaient sans savoir et en véritables ignorants ; comme ils approuvent notre traduction la trouvant parfaite, désormais nos lecteurs pourront en relisant dans la revue les *Fragments des vérités occultes,* posséder tous les éléments de discussion pour approuver ou réfuter ces doctrines, ou bien en prendre ce qui leur paraîtra rationnnel et utile à notre cause.

P.-G. Leymarie.

FRAGMENTS DE VÉRITÉS OCCULTES

(*Suite.*) Voir la *Revue* de septembre 1896.

CHAPITRE XII.

Les principes septennaires de l'Esotéricisme.

Depuis le commencement de l'exposition de la doctrine Arhat Esotérique, bien des personnes qui ignoraient la base occulte de la philosophie hindoue ont cru que ces deux doctrines étaient opposées l'une à l'autre. Quelques-uns des plus bigots ont ouvertement accusé la Société théosophique de propager des hérésies bouddhistes.

Des Brahmines ignorants et des savants européens nous reprochèrent que la division septennaire de la nature que nous adoptions en tout, même dans l'homme, n'était pas admise par les anciennes religions de l'Orient.

M. Th. Subba Row, occuliste distingué et profondément versé dans les sciences européennes, se chargea de nous défendre, avec l'intention de publier des extraits de textes originaux, qui prouvent péremptoirement que toutes les idées mères contenues dans les Fragments étaient entretenues



jadis par Vyasa, le Rishi et grand adepte initié. Les vérités de la doctrine secrète Arhat sont donc endossées par une autorité dont aucun Hindou, de n'importe quelle secte, ne disputera la compétence.

M. Subba Row a tout récemment trouvé ces passages, en faisant des recherches sur un autre sujet ; voilà donc, à nouveau, une heureuse coïncidence, comme il s'en est présenté beaucoup en notre faveur, dans ces derniers temps. Il a aussi l'intention de jeter, en passant, un regard sur les Védas, aux Upanishads, aux lois de Manu, et surtout aux Védantas pour prouver que tous ces ouvrages prouvent la vérité de la doctrine avancée par nous.

Lus même exotériquement, ils affirment de la manière la plus positive, la division septennaire. Ce n'est pas seulement dans les plus anciens livres sacrés des Aryens qu'on rencontre ce nombre mystérieux, mais il paraît aussi dans les plus anciens livres de la religion de Zoroastre ; dans l'histoire de Babylone et de la Chaldée, retrouvée sur les briques cylindriques ; dans « le Livre des Morts » et le ritualisme de l'ancienne Egypte ; dans les livres de Moïse, celui de Kabale et les autres livres secrets des juifs.

C'est à peine si, dans un article pour une revue, on dispose d'assez d'espace pour de simples questions auxquelles il faut se borner, sans pouvoir donner de longues explications. Pour traiter un tel sujet à fond, quelques fragments ne suffisent pas, car chaque sloka pourrait fournir le sujet d'un gros volume.

Dans l'hymne « au Temps » dans l'Atharva Veda (XIX 53), on lit :

> Le Temps, semblable à un brillant coursier à sept rayons,
> Plein de fécondité, fait tout progresser.

. . . .

> Le Temps, semblable à un char à sept roues, à sept moyeux roule,
> Ses roues roulantes sont tous les mondes, son essieu
> Est immortalité.

Dans Manu, nous avons « le premier et le septième homme » et ainsi en est-il aussi des Védas, des Upanishads, et d'autres systèmes plus récents de philosophie : tous sont pleins d'allusions à ce nombre. Qui est *Manu*, le fils de *Swayambhuva* ? La doctrine secrète nous apprend que *ce Manu* n'est pas un homme, mais le symbole des premières races humaines émanées avec l'aide de *Dyan-Chohan* (*Dévas*), au commencement du premier parcours des mondes planétaires, par la vague de vie humaine. Nous voyons, dans le livre des lois de *Manu* (Livre I. 80), qu'il y a quatorze *Manu* pour chaque *Kalpa*, ou intervalle d'une création à une autre (lisez intervalle d'une *Pralaja* mineure à une autre) ; et que dans l'âge divin actuel, il y a déjà eu sept *Manu*.

Il y a sept parcours de la chaîne planétaire, dont trois sont déjà effectués, tandis que nous sommes dans le quatrième ; il y a sept aurores, et sept crépuscules, ou quatorze *Manvantaras*; au commencement de chaque parconrs, à la fin d'un parcours et entre les différentes planètes, il y a un réveil de la *vie illusoire*, et un réveil à la *vie réelle* ; de plus, il y a des « *Manus racines* », et des « *Manus semence* », les germes des races humaines des parcours futurs.

(Ce mystère n'est divulgué qu'à ceux qui ont obtenu le 3e degré d'initiation ; ceux qui sont au courant de tout cela, seront plus à même de comprendre ce qui va suivre.)

Dans les livres sacrés hindous, nous voyons que « le premier *Manu* produisit *six* autres *Manus* (sept *Manus* primaires en tout), et ceux-là produisirent chacun à son tour sept autres *Manus* (Bhrigu I, 63-65) (1), la production de ces derniers étant indiquée dans les traités occulte par 7×7. Ainsi, il est clair que *Manu*, le dernier, l'ancêtre du quatrième parcours de l'humanité, doit être le septième, puisque nous sommes dans le quatrième parcours, et qu'il y a un *Manu racine* sur le globe A, et un *Manu semence* sur le globe G.

Chaque parcours planétaire commence par l'apparence d'un *Manu racine* (*Dyan Chohan*), et finit par un *Manu semence* ; il en est de même pour le commencement et la fin d'une période humaine sur une planète humaine quelconque.

On voit donc qu'une période *Manu-antarique* veut dire ce que le terme indique, l'intervalle entre l'apparence de deux *Manus*, ou *Dyan-Chohan* ; une *Manuantara* mineure est donc la durée de sept races sur une planète, et une *Manuantara* majeure est la période d'un parcours humain de la chaîne planétaire.

De plus, comme il est dit que chaque *Manu* crée 7×7 *Manus*, et qu'il y a 49 races germes sur les sept planètes pendant un parcours, chaque race germe a donc son *Manu*. Le septième *Manu* actuel est nommé « *Vaivasvata* », et dans les textes exotériques le *Manu*, qui représente dans l'Inde le Babylonien *Hesus-thaus*, et le juif *Noë*. Mais dans les ouvragss ésotériques on dit que *Manu Vaivasvata*, l'ancêtre de notre cinquième race, qui l'a sauvée du déluge qui extermina presque entièrement la quatrième (Atlantis), n'est pas le septième *Manu*, mentionné dans la nomenclature des *Manus primitifs*, mais bien des « *Manu racine* ».

(1) *Manu* lui-meme déclare qu'il a été créé par *Viry* et a produit ensuite les dix *Prajapatis*, qni ont produit sept *Manus*, qui donnèrent naissance à sept autres *Manus* (*Manu* I, 33-36), a rapport à d'autres mystères et sert en même temps d'*écran* pour la doctrine de la chaîne septonnaire.

Pour plus de clarté nous donnons ici les noms des 14 *Manus*, dans leur ordre respectif, et dans leur rapport avec chaque parcours.

1er Parcours	1re (Racine);	Manu sur la planète A.	— Swayambluva.
	1re (Semence;	Manu sur la planète G.	— Swarochi ou Swarotisha.
2e Parcours	2e (Racine) ;	Manu sur la planète A.	— Uttama.
	2e (Semence) ;	Manu sur la planète G.	— Thamasa.
3e Parcours	3e (Racine) ;	Manu sur la planète A.	— Raivata.
	3e (Semence);	Manu sur la planète G.	— Chackchuska.
4e Parcours	4e (Racine) ;	Manu sur la planète A.	— Vaivasvata (notre ancêtre.)
	4e (Semence);	Manu sur la planète G.	— Savarni.
5e Parcours	5e (Racine) ;	Manu sur la planète A.	— Daksha Savarni.
	5e (Semence ;	Manu sur la planète G.	— Brahma Savarni.
6e Parcours	6e (Racine) ;	Manu sur la planète A.	— Dharma Savarni.
	6e (Semence) ;	Manu sur la planète G.	— Rudra Savarni.
7e Parcours	7e (Racine) ;	Manu sur la planète A.	— Rouchya.
	7e (Semence) ;	Manu sur la planète G.	— Bhoutya.

Vaivasvata est donc, quoique le septième dans l'ordre donné, le Manu Racine, primitif de notre 4e vague humaine (le lecteur ne doit pas oublier que *Manu* n'est pas un homme, mais l'humanité collective), tandis que *notre Vaivasvata* n'était qu'un des sept *Manus* mineurs, qui président aux sept races de notre planète.

Chacun d'eux est destiné à être témoin d'un des cataclysmes périodiques. sans cesse renouvelés (par le feu et l'eau à tour de rôle), qui terminent le cycle de chaque *race germe*. Et c'est ce Vaivasvata, anthropomorphisé par les Hindous, nommé encore Xisusthrus, Deukalion, Noë et d'autres noms — qui est l'homme allégorique qui sauva notre race, lorsque presque toute la population entière de notre hémisphère périt par une inondation, tandis que l'autre hémisphère se réveillait de son obscuration temporaire.

Le nombre *sept* nous frappe à nouveau, si nous comparons la 11e tablette des Légendes d'Izdhubar, du récit chaldéen du Déluge, avec les soi-disants livres de Moïse. Dans tous deux, le nombre *sept* occupe une place très importante.

Les animaux purs, sont pris par *sept*; les oiseaux aussi, par *sept*; promesse est faite à Noë que, dans *sept* jours, il pleuvra sur la terre ; ainsi, il reste encore *sept* autres jours, et puis encore *sept* jour ; tandis que dans l'histoire chaldéenne du Déluge, la pluie cessa le *septième* jour. Le *septième* jour, le pigeon est envoyé : *Xisusthrus* prend des cruches de vin, par *sept*, pour l'autel, etc. Pourquoi cette coïncidence ?

Et les orientalistes européens n'en disent pas moins que la chronologie aryenne et chaldéenne sont des chimères. Les philosophes occultistes ont

remarqué que les totaux des chronologies sémitique, aryenne et hindoue sont exactement les mêmes, et ils en tirent de sérieuses conséquences.

La période, comprenant le règne de dix rois antédiluviens de Babylone, est donnée égale à 432.000 ans (1) ;la durée du *Kali yug* venant après le Déluge est aussi de 432.000 ans, et les quatre âges ou le divin *Maha yug*, ont pour total 432.000. Pourquoi, s'ils étaient chimériques donneraient-ils les mêmes nombres, lorsque ni les Aryens, ni les Babyloniens, n'ont bien certainement rien emprunté l'un à l'autre !

Nous engageons les occultistes à remarquer les trois chiffres donnés ; le quatre, représentant le carré parfait ; le trois pour la triade (les sept principes universaux et les sept principes individuels), sont les deux symboles de notre monde illusoire, chiffre ignoré et rejeté par les disciples de Pythagore.

Les *Upanishads* et les *Védanta* confirment la doctrine occulte. Dans la doctrine mystique des *Rahasja* ou Upanishads, comme le nom le prouve (2) il y a un sens mystique sous-entendu.

Ce sens ne peut être compris, que par celui qui sait parfaitement ce que *Prana* « la Vie Une », le moyen auquel sont attachés les sept rayons de la roue universelle. (Hymne à *Prana*, Atharva Veda XI, 4.)

Les orientalistes européens conviennent que tous les systèmes des Indes divisent ainsi le corps humain : A, un corps extérieur ou grossier (*sthula-sarira*) ; B, un corps intérieur ou vaporeux (*susksma ou linga sarira*) (le véhicule), les deux cimentés par C, la vie (*jiv* ou *Karma sarira*) « corps causal » (3).

Le système occulte ou ésotéricisme, admet sept divisions et ajoute à celles que nous venons de citer, — *Kama*, *manas*, *buddhi* et *atman*.

La philosophie de *Nyaya*, en traitant des *Prameyas* (par lesquels les objets et sujets de *Prana* doivent être correctement compris), contient parmi les douze, les sept principes primitifs (Voyez IX Sutra), qui sont l'âme (*at-*

(1) Voyez « Babylonia » par George Smith, p. 36. Ici, de nouveau, comme avec les *Manus* et les dix *Pradjapati* et les dix *Sephiroths* dans le *Livre des Nombres* — ils se réduisent à *sept*.

(2) Upa-ni-shad veut dire, d'après les Brahmanes « vaincre l'ignorance en révélant la science spirituelle secrète ». D'après Monier Williams le titre vient de la racine sad et des propositions upa et ni, et implique « quelque chose de mystique caché sous la surface ».

(3) Il arrive souvent que ceux qui ne sont pas initiés prennent ce *Karana Sarira* pour *Linga Sarira*, et comme on le décrit, comme le embrys intérieur rudimentaire du corps, ils les confondent. Les occultistes le considèrent comme vie (corps) ou Jiv, qui disparaît à la mort, laissant le 1er et le 3e principe se désintégrer et retourner aux éléments.

man) ; et 2. Son esprit supérieur (*Jivatman*) ; 3. Corps (*sarira*), 4. Sens (*indriya*), 5. Activité ou volonté (*pravriti*); 6. Intelligence (*manas*), 7. Compréhension (*Buddhi*).

Les sept *Padarthas* (questions ou déterminations de choses existantes) de *Kanada*, dans les *Vaiseshikas*, se rapportent, dans la doctrine occulte, aux sept qualités ou attributs des sept principes. Ainsi il y a : 1. Substance (*dravya*), — se rapporte au corps ou *stula sarira* ; 2. Qualité ou propriété (*guna*), ou principe vital *jiv* ; 3. Action (*Karman*) au *Linga sarira* ; 4. Mélange de propriété (*Samaya*) à *Kama rupa* ; 5. Personnalité ou individualité consciente (*Visesha*), à *Manas* ; 6. Relation intime perpétuelle, — (*Samuvaya*) à *Buddhi*; 7. Non-existence, ou *non-être*, dans le sens de, et séparé de l'objectivité ou substance (*a bhava*). à la monade supérieure, ou *Atman*.

Ainsi, soit que nous considérions le *Un* comme le *Purusha* védique, ou *Brahmann* (neutre), *l'essence qui s'étend partout*, ou comme l'esprit universel, *la lumière des lumières* (jyotisham jyotih), le *Total* indépendant de tout rapport — des *Upanishads*, ou comme le *Paramatman* des Vedanta ; ou encore comme le *Adrishta* de *Kanada* « la Force Invisible » ou atome divin ; ou comme *Prakriti*, « l'essence existant éternellement » de *Kapila*, nous trouvons dans tous ces principes universels impersonnels, la capacité latente d'émaner *six rayons*, le principe émanant étant le *septième*.

Le troisième aphorisme du *Sankhya-Karika*, qui dit de *Prakriti* qu'il est « le germe et la substance » de tout, et non pas une production, mais lui-même un producteur de « sept choses qui une fois produites deviennent elles-mêmes productrices » — a une signification occulte.

Quels sont les *producteurs* émanés de ce principe germe universel, *Mulaprakriti*, matière première cosmique indivise qui d'elle-même produit conscience et intelligence ? il est généralement nommé *Prakriti* et *amulam mulam, le germe sans germe* et A-vyakta (celui qui émane sans avoir été émané) ?

Ce *tatwa* primordial, ou « éternellement existant » « cela », l'essence inconnue, produit comme premier producteur 1. Buddhi — « intelligence » n'importe à qui on applique le dernier, soit au 6e principe du macrocosme ou du microcosme. Ce premier produit, produit à son tour (ou est la cause de) *Ahankara*. conscience personnelle et *manas* (intelligence).

Le lecteur ne doit pas perdre de vue, que le *Mahat*, ou grande cause de ces deux facultés intérieures, « Buddhi per se », ne peut avoir ni conscience ni intelligence ; le 6e principe, dans l'homme, ne peut conserver une essence de conscience *personnelle*, ou « individualité personnelle », qu'en absorbant en lui-même ses propres émanations, qui ont traversé cette faculté *finie* ; car, *Ahankara*, la perception du moi, ou le sentiment de l'indi-

vidualité personnelle, nommée égoïsme — appartient à la seconde ou à la troisième production des sept, c'est-à-dire au 5e principe ou *Manas*. C'est ce dernier qui tire « comme la toile qui sort de l'araignée », le fil de *Prakriti*, le « principe germe », les quatre principes subtils, élémentaires suivants : *Tanmatras* de laquelle 3e classe, les *Maha-bhutas* ou les principes élémentaires grossiers, ou mieux, *sarira* et *rupa* sont émanés — le *Kama*, *linga*, *jiva* et *sthula sarira*.

Les trois *gunas* de Pakriti — *Sattwa*, *Rapas* et *Tamas* (pureté, activité passionnée et ignorance ou obscurité), composent une corde a trois brins, qui passe au travers des sept, ou plutôt des six principes humains. Il dépend du 5e — *Manas* ou *Ahankara,* le moi, de réduire cette corde à un seul fil, le *Sattwa*; et ainsi, en devenant un, avec celui qui émane, sans avoir été émané, de gagner l'immortalité ou une existence consciente éternelle.

Autrement, il serait réduit de nouveau en son essence *Maha bhutique*; tant que la corde à trois fils reste intacte, l'esprit (la monade divine) est lié par la présence des *gunas* dans les principes « comme un animal » (purusha pasu). L'esprit *atman* ou *jivatman* (les 7e et 5e principe) soit du macro, soit du microcosme, quoique lié par ces *gunas* durant la manifestation objective de l'Univers, ou de l'homme, est alors *nirguna*, c'est à-dire tout à fait indépendant d'elles.

Des trois producteurs, *Prakriti*, *Buddhi* et *Ahankara*, le dernier seul peut être saisi (quand il s'agit de l'homme), et détruit lorsqu'il est *personnel*. La monade divine est *aguna* (sans qualités), tandis que *Prakriti*, une fois que de *Mula-prakriti* passif, il est devenu *a-vyakta* (celui qui émane activement), est *gunavat*, doué de qualités; avec le dernier, *Purusha* ou *Atman*, il ne peut avoir aucun rapport, car il ne peut le percevoir dans son état *gunavatique* ; avec le précédent ou Mula-Prakriti, ou essence cosmique indivise, il est en rapport puisqu'ils ne sont qu'un et identiques.

Dans *Atma Buddhi*, ou « science de l'âme » du grand Sankaracharya, les sept principes de l'homme sont clairement indiqués. (Voyez 14e verset.) Il les nomme les cinq fourreaux (*pancha-kosa*), dans lesquels est contenue la monade divine — le *Atman* et *Boddhi* — lee 6e et 7e principes, ou l'âme individuelle, lorsqu'elle est distincte (par *avidya*, *maya* et les *gunas*) de l'âme suprême — *Parabrahm*.

Le premier fourreau, nommé *Ananda-maya*, « l'illusion du bonheur suprême » est le *manas* ou 5e principe des occultistes, uni à *Buddhi*.

Le 2e fourreau est *Vynana-maya-kosa* « l'enveloppe de la désillusion personnelle », le *manas* trompé par sa croyance en un moi personnel, on un égo qui est son véhicule.

Le 3e fourreau est le *Mans-maya* composé de l'intelligence illusionnaire

associée aux organes de l'action et de la volonté; c'est le *Kama-rupa* et le *Linga sarira* combinés, produisant un moi illusoire ou *Mayavi-rupa*.

Le 4e fourreau est *Prana-maya* « la vie illusoire », notre second principe vital ou *jiv*, dans lequel réside la vie « le fourreau qui respire ».

Le 5e fourreau est *Anna-maya* ou le fourreau qui reçoit la nourriture, notre corps matériel. Tous ces fourreaux en produisent d'autres, de moindres dimensions — ou six attributs ou qualités chacun, le 7e étant toujours le fourreau primitif, et le *Atman* ou esprit passant à travers tous ces corps éthérés, comme un fil, est nommé pour cela « l'âme fil » ou *Sutratman*.

Maintenant, nous en resterons-là. On pourrait bien dire de la doctrine ésotérique, qu'elle est *la doctrine fil*, puisque comme *Sutratman* ou *Pranatman*, elle passe à travers et relie les anciens systèmes philosophiques religieux, et ce qui plus est, les réconcilie et les explique. Car quelques dissemblables qu'ils paraissent extérieurement, ils n'ont qu'une seule et même fondation, dont les dimensions sont connues de ceux qui comme « Les sages d'Orient », sont adeptes en science occulte.

(*A suivre.*)

BIBLIOGRAPHIE. — Le spiritisme et l'anarchie, *devant la science et la philosophie*. par J. Bouvery, vient de paraître, in-8 de 464 pages. Le mois prochain nous ferons le compte-rendu de cette œuvre d'un chercheur, d'un spirite qui aime la vérité. C'est une œuvre de bonne foi. Vol. in-8, prix 3 fr.

Biographie d'Allan Kardec, discours prononcé à Lyon le 31 mars 1896, par M. H. Sausse.

Cette brochure de 32 pages in-8 est intéressante, parce qu'elle rend bien, biographiquement, la physionomie intellectuelle d'Allan Kardec, ce que furent ses travaux littéraires et philosophiques, ce qu'a été son influence dans le monde de la pensée. Les spirites qui s'intéressent à la cause voudront tous lire cette brochure pour laquelle M. Gabriel Delanne a fait une intéressante préface.

Elle est vendue 35 centimes, *franco*, au bénéfice de la Caisse de secours aux vieillards ; son prix de revient ne laissera qu'un bénéfice peu considérable, hélas ! à l'œuvre à laquelle cette biographie est consacrée.

Introduction au spiritualisme expérimental moderne, par M. *T. Falcomer*, licencié des Facultés consulaires et magistrales de l'Ecole supérieure royale de Venise, professeur de droit à l'Institut technique royal d'Alexandrie, Italie. — 40 pages in-8, prix : 1 fr. 50; le mois prochain nous reproduirons quelques passages de cette œuvre d'un savant, l'un des plus consciencieux érudits de l'Italie.

Nous souhaitons la bienvenue à une nouvelle et importante revue, destinée à remplacer à certains égards le *Sphinx* dont nous déplorons la disparition, mais cependant conçue plus largement et se défendant de n'être que la continuation de la revue précédente ; nous voulons parler de la *Métaphysische Rundschau*, publiée par Paul Zillmann, de Berlin, et dont le premier numéro porte la date de juillet dernier. Cette revue mensuelle, consacrée à l'étude de la métaphysique pratique, de la psychologie, de la philosophie orientale et de l'occultisme en général, entend garder son indépendance et n'être l'organe ni d'une secte, ni d'une société quelconque. Elle recherche conscencieusement l'origine et la destinée de l'homme, prêche l'amour du prochain et la solidarité. C'est tout ce qu'il nous faut pour lui faire bon accueil, dût-elle être plus ou moins entachée de théosophie, comme il nous semble.

BULLETIN DES SOMMAIRES

AVIS. — Nous publierons régulièrement le sommaire des Revues étrangères dont la traduction en français nous sera envoyée du 10 au 15 de chaque mois.

Le Messager (Liège). — Causeries sur les mondes (suite), par STELLO. — La peine de mort, par DÉCHAUD. — L'apparition des Sablonnières, HORACE PELLETIER. — Une libératrice, Mme BEECHER STOWE. — Encore les voix, tiré du *Phare de Normandie*. — Nouvelles et faits intéressants.

La Paix Universelle (Lyon). — La Bombe, par AMO, au sujet de l'article d'un si haut ridicule de Giffard, du *Petit Journal*, contre les phénomènes spirites. — Les faits, A. B. — Le spiritisme et le *Petit Journal*, par H. SAUSSE.

Le Phare de Normandie (Rouen). — Nous marchons ! par A. DUFILHOL. — A travers les temps passés; histoire de MICHEL MERCATI. — Ode aux Fleurs, par Th. LEMONNIER. — Curieux phénomènes. — Dictée médianimique. — Choses et autres.

L'Humanité intégrale (Paris). — Le merveilleux scientifique, par SORGUE. — Quel sera l'idéal de demain ? par S. DISMIER. — Amour de Couple, par J. C. CHAIGNEAU. — Anastomoses.

La Religion Universelle (Nantes). — Un groupe d'amis demande qu'on s'intéresse à M. LESSARD, directeur de cette Revue philosophique, pour lui trouver une position pouvant le faire vivre et l'aider à élever sa nombreuse et intéressante famille. — Du parti que l'on peut tirer de la colonisation pour résoudre le problème social, par P. VERDAD-LESSARD. — L'Esprit sectaire, par AMO. — Le droit de ne pas mourir de faim, par G. DE CHANTENAY. — Une déclaration du Père Hyacinthe Loyson. — Spiritisme, à propos de l'article du *petit Journal* signé Giffard, par P. VERDAD. — Une Alliance chrétienne avec la Russie. — Règne de l'Esprit pur, compte rendu de cet ouvrage, par G. DE CHANTENAY.

La Lumière (Paris-Auteuil). — Aux abonnés. — Causerie sur la matérialisation, par le D^r LUX. — Revue Universelle, l'od et les rayons X. — Le fluide vital et la photographie de la pensée. — Le soleil. — Photographie des doubles. — Rêves télépathiques provoquées. — Les Fakirs. — La maison hantée de Valence-en-Brie. — Les apparitions de Tilly, par le D^r LUX ET ZRILEUS.

Le Progrès spirite (Paris). — Vers les Etoiles, par LAURENT DE FAGET. — La force inconnue, par JEAN FROLLO. — Les Esprits frappeurs, réponse au *Petit Journal*. — Une maison hantée.

Revue scientifique et morale du Spiritisme (Paris). — L'esprit frappeur d'Agen, (La Rédaction). — La grande nouvelle du jour, par SYLVESTRE. — Les rayons X et la double vue des somnambules et des médiums, par G. DELANNE. — Les destinées de l'âme humaine, par FIRMIN NÈGRE. — Le triomphe du spiritisme, par AMO. — Etude sur le livre : l'Origine de l'homme, par G. PALAZZI, E. d'OYRIÈRES. — Athéisme et spiritisme, par BECKER. — Le témoignage des Faits (La Rédaction) — Preuves d'identités obtenues spontanément, à Bordeaux, devant dix témoins, le 3 mai 1896, par A. DELANNE. — Un esprit qui prouve son identité, par TREBLA. — Enquête sur le Monde spirituel, communica-

tion obtenue dans un groupe de Béziers, par GUILHEM. — Idées saugrenues d'une vieille tête, par PAUL GRENDEL.

Le Lotus bleu (Paris). — Aux lecteurs, par DAC et le Dr PASCAL. — Karma (suite) par ANNIE BESANT. — A propos de socialisme, par GUYMIOT. — Sous l'arbre Bodhi. par LUXAME. — Plan astral (suite), par LEADBEATER. — Matérialiste et théosophe, Ve lettre (suite et fin), par un Théosophe. — Demandes et réponses, par le Dr PASCAL. — Echos.

Le Voile d'Isis. (Paris). — Mlle Couédon et le clergé parisien, par SATURNINUS. — Occultisme pratique, par L. MAUCHEL. — Mystica, le Météore de Domrémy. — Le Néo-Millénarisme de M. l'abbé Bigou, par SATURNINUS. — L'aérolithe précurseur en Russie. — Vision de Henri IV.

L'Initiation (Paris). — Méthode de l'occultiste, par PAPUS. — Un traité de Magie pratique, par PRENTICE MULFORD. — Cogitations, par GUYMIOT. — Le secret de l'Univers, par AMARAVELLA. — Questions de Psychologie occulte, par R. DUPLANTIER. — Une page de Bulwer-Lytton. — La terre, sa forme, ses mouvements, par A. STRINDBERG. — Les missions de Jeanne d'Arc et d'Henriette Couédon, par SATURNINUS. — Le catéchisme de la Paix d'Eléphas Lévi, par SÉDIR. — Bulletin politique, par TRIPLEX.

Boderland (Londres). — Chronique du trimestre. — Vivons-nous après la mort et si nous vivons, comment? Opinions de M. GLADSTONE, de l'évêque BUTLER etc. — Biographie de GEORGES FOX, le fondateur des quakers. — Les maisons hantées, par Mlle X. — La vraie base de la nouvelle catholicité d'après les écrits de MAX MULLER, la dernière encyclique du pape et de M. CLODD. — Théosophie et ses divisions. — Le progrès des recherches psychiques, par le professeur JAMES. — Photographies psychiques avec illustrations. — Télépathie et prières, expériences étranges du Dr BARNARDO de Londres. — Miracles catholiques et protestants. — Phénomènes psychiques récents en France. — Spiritualisme, articles divers. — Astrologie. — Un homme hanté dans l'Alaska. — Possessions démoniaques par le Dr FRANZ HARTMANN. — Etude sur les rêves.

Il Vessillo Spiritista (Vercelli, Italie). — Union Kardecienne. — Une polémique sur la divinité de Jésus. — Opinion de C. LOMBROSO. — Le congrès psychologique de Munich et le Spiritisme. — Origine de la race adamique. — Effluves magnétiques du corps humain. — Dégagement du corps spirituel au moment de la mort. — Portons Dieu dans l'école. — Une photographie interplanétaire fantastique. — Bibliographie et faits divers. — Observations ayant rapport à la médiumnité d'un centurion.

Rivista di Studi Psichici (Padoue et Milan). — Premier rapport du Comité de la S. P. R. pour les maisons hantées. — La Télépathie par le Dr G., B. ERMACORA. — La dissenssion sur la Télépathie au IIIe Congrès international de Psychologie, par le Dr G. VAILATI. — Cas de clairvoyance et prémonition. — Une expérience de clairvoyance. — Le prof. W. James et les études psychiques. — Le prof. W Crookes et le Spiritisme. — Les photographies psychiques et le Dr Baraduc. — Correspondance : Analyse d'un ancien cas de Télépathie, V. CAVALLI et le Dr G.-B. ERMACOVA.

Luz Astral, Passage Sarmiento, 6, Buenos-Ayres. — Sommaire : A un néophyte. — Etudes. — Notes sur la Maçonnerie Argentine. — Les Talismans.

Revista Constancia (Buenos-Ayres). — Tolstoï et les nouvelles idées philosophiques, par COSME MARINO. — Le Purgatoire, conférence donnée à la Société Constancia, par Mlle ISOLINA J. WILSON. — Un jour heureux, par EUGÉNIA N. ESTOPA. — Opinions sur les phénomènes magnétiques, par A. RUSSEL WALLACE. — Convertie en catéchiste pour une demande, par ADELA SANCHEZ PINEDO. — Bulletin de la semaine.

Revue de la France moderne (Paris). — Jacques Ferny, par CLÉMENT DE ROYER. — Morès et Raousset-Boulbon, par le prince de VALORI. — Le 15 août 1896 (La Rédaction). — Y a-t-il des Esprits frappeurs? par ISMALA. — Atahualpa. par V.-M. RENDON. — L'Entente des classes, par G. PREVOST. — Contemplation, par G. ROCHER. — Cœur et patrie, par M. de GRAFENTHAL. — A travers Paris, par BARBERINE.

Revue des Revues (Paris). — Comment la France faillit vaincre l'Angleterre (6 gravures), par EMILE DUBOC, lieutenant de vaisseau en retraite. — Les nouveaux venus (5 gravures), par RÉMY DE GOURMONT. — Poésies : Conseil d'amour, par STUART MERRIL, CARNAGE, Cte R. DE MONTESQUIOU. — L'Egalité des Enfants, par A. RIEFFEL. — Les métaux ennemis en images (20 gravures), par W. H. MALLOCK. — Le congrès socialiste international de Londres, par F. DE PRESSENSÉ. — Les milliardaires américains, par S. AUBIN. — Feuilleton : Au bord de la route (*suite*), par HERMAN BANG. — Une peuplade française oubliée dans l'Extrême-Nord. — Un gavroche écossais, par Ch. BANVILLE. — Revues françaises et étrangères.

Bulletin Continental. — Revue mensuelle des intérêts de la moralité publique (Genève). — Conférence de Berne. — La

fédération à l'exposition nationale (Suisse). — Encore l'Académie de médecine (France). — La traite des blanches à Paris.

La Géographie (Paris). — Revue géographique et coloniale, par PAUL BARRÉ. — L'énigme géographique du livre de Judith, par l'abbé RABOISSON. — Notice à l'usage des émigrants à Madagascar. — La chute de Khartoum et le procès du colonel Hassan Bey-Benhassaoui, par G. DUJARRIC. — Arte Plumaria Americana, par J. FOREST.

Etats-Unis d'Europe (Berne). — Bulletin, L. B. — Rapport sur le droit international, par H. LAFONTAINE, E. ARNAUD et W. MARCUSEN. — 7e congrès universel de la paix à Budapest.

MM. LÉOPOLD ENGEL et MAX BAHN ont publié en langue allemande un recueil d'adresses ou nomenclature des individualités occultistes d'Outre-Rhin ainsi que des sociétés et revues spiritualistes de tous pays (1 vol. cart. 1 fr. 50.) Baumann éditeur, Bitterfeld (Allemagne.)

La Revelacion (Espagne). Alicante, le 31 août 1896. — Section doctrinale. — Fragments. — Section philosophique. — Une caisse! par Mme AMALIA DOMINGO Y SOLER. — La raison et les religions positives, par A. BENISIA. — Section de critique religieuse. — Nécessité et importance de cette classe d'études. — Section scientifique. — Le Spiritisme et la science, par LUINTIN LOPEZ. — Section libre. — Ma réponse, par MANUEL SORENZO D'AYOT (directeur de *La Reforma literaria*). — Divers. — Bibliographie. — Nécrologie, par JOSÉ BERNAL. — Fragment. — Section littéraire, par A. JOSÉ LANJUAN. — Poésie, par Mme AMALIA DOMINGO Y SOLER. — Devant les athées et les matérialistes (de Victor Hugo), par SALVADOR SELLÈS. — Chronique. — Feuilleton. — Bienheureux les fous! (Narration spirite contemporaine), par MIGUEL GIMENO TITO.

LIVRES NOUVEAUX

La femme nouvelle, par O. DE BÉZOBRAZOW, très intéressant ouvrage sur les revendications féminines. Préface de RAOUL DE LA GRASSERIE, docteur en droit.. 2 fr.

La photographie du mouvement, chronophotographie. — Kinétoscope, cinématographe, avec 30 figures et dessins, par GEORGES VITOUX .... 0 fr. 75

La République mystérieuse des Elfes, Faunes, Fées et autres semblables, par ROBERT KIRK, ministre à Aberfoyle (1691), traduit de l'anglais par REMY SALVATOR .... 2 fr 50

J. BOUVÉRY. — Le spiritisme et l'anarchie, devant la science et la philosophie .... 3 fr.

H. SAUSSE. — Biopraphie d'ALLAN KARDEC, discours prononcé à Lyon le 31 mars 1896 .... 0 fr. 35

Bardonnèche (Italie), 25 septembre 1896. — Cher M. Leymarie : Notre frère et ami, Mathieu Pascal, parti le matin pour son travail, comme d'habitude, n'a pu terminer sa journée dans sa terre : se sentant indisposé, il revint chez lui pour y mourir deux heures après, sans souffrances. Cet ouvrier avait terminé sa dernière journée de labeur, son esprit s'est dégagé pour entrer dans une autre partie de l'universelle patrie des âmes.

Malgré un entourage catholique réfractaire, il a toujours professé hautement le spiritisme selon l'enseignement élevé et logique d'Allan Kardec.

Les familles Salles et Médail réunies, se recommandent à votre bon souvenir.

Votre frère dévoué : F. PELLERIN.

Nous avons visité ces familles qui habitent au flanc du Simplon, dans les Hautes-Alpes, à 2.500 mètres d'altitude ; ces montagnards aux mœurs simples, ont conservé un cœur droit dans cette contrée rigoureuse ; leur honnêteté est proverbiale, et nous comptons comme jours heureux, ceux que nous avons passé dans leur demeure ; ils ont une lunette astronomique excellente pour étudier les cieux et, le spiritisme aidant, ils se trouvent heureux au milieu des torrents et des neiges.

Honneur à ces amis du progrès, à ces frères éclairés. — P.-G. LEYMARIE.

Le Gérant: H. JOLY.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone*.



39e ANNÉE. N° 11. 1er NOVEMBRE 1896.

LE TSAR EN FRANCE

Qui ne serait heureux de l'Alliance entre la France et la Russie? Nous saluons le Tsar et la gracieuse Impératrice; en leur adressant les meilleurs de nos vœux, nous souhaitons que leur visite si amicale, nous aide à rectifier jusqu'au Rhin notre frontière de l'Est, et à fonder la véritable fraternité des peuples de l'Europe, sur la confiance mutuelle et la paix.

La famille du Tsar est amie de *notre Cause*.

UNE DÉMONSTRATION SCIENTIFIQUE DE LA VIE FUTURE

Tous les livres qui viennent combattre le matérialisme et fournir des arguments en faveur de la survivance de l'être sont les bienvenus pour nous, même si les théories de l'auteur sont opposées à celles que nous professons. Nous voudrions que ce fût le cas de celui que vient de publier

(1) *A scientific demonstration of a future life*, by Thomas Jay Hudson. London. G.-P. Putnam et sons, 1896 in-8°.

M. Hudson, un auteur bien connu par ses travaux psychologiques. Les lecteurs en jugeront après avoir pris connaissance de notre compte rendu.

M. Hudson prétend faire sa démonstration, en ne s'appuyant que sur des phénomènes purement psychiques, sans avoir recours à l'hypothèse des esprits qu'il rejette d'une façon absolue. Disons d'abord de son travail tout le bien que nous en pensons ; les arguments sont présentés dans un ordre parfait, les comparaisons dont l'auteur se sert pour expliquer les passages obscurs sont généralement topiques, les faits cités sont nombreux et disséqués dans leurs moindres détails, la logique est très serrée, quoique sophistique ; en somme la lecture du volume est très attrayante. Mais le tableau a des ombres nombreuses ; nous les ferons ressortir après avoir exposé, de la manière la plus succincte possible, l'hypothèse de l'auteur et toutes les déductions qu'il en a tirées.

Le point de départ de toute l'argumentation de M. Hudson est l'hypothèse suivante : L'homme possède des facultés qui s'exercent dans la vie terrestre et des facultés latentes qui ne s'y exercent pas ; en d'autres termes il a un double moi ou, si l'on veut, deux moi (1) ; un *moi objectif* et un *moi subjectif*, et c'est ce dernier qui, à proprement parler, constitue l'âme immortelle. Voici en quoi diffèrent les facultés et les attributs dévolus à ces deux moi :

1° Le moi subjectif est éminemment disposé à recevoir toute espèce de suggestion, tandis que le moi objectif ne subit jamais aucune suggestion qui répugnerait à la raison ou au témoignage des sens.

2° Le moi subjectif n'a pas la faculté de raisonner par induction, tandis que le moi objectif la possède.

3° Le premier a dans toute sa perfection la faculté de raisonner par déduction, tandis que le second ne la possède qu'imparfaitement.

4° La mémoire du moi subjectif est parfaite, celle du moi objectif laisse toujours beaucoup à désirer.

5° Le moi subjectif seul est susceptible d'éprouver des émotions.

6° Le moi subjectif possède la faculté de mouvoir les objets sans contact, à l'exclusion du moi objectif.

7° Le moi subjectif a le pouvoir de faire et de recevoir des communications autrement que par le pouvoir des sens, tandis que le moi objectif est privé de toute faculté télépathique.

8° L'activité et l'exercice des facultés du moi subjectif sont inversement proportionnels au degré de vigueur et de bonne santé du corps ; c'est le contraire pour le moi objectif.

(1) Nous traduisons le mot anglais « Mind » par *moi*, bien que ce ne soit pas tout à fait le sens — car « Mind » signifie entre autres esprit, intelligence, conscience, etc.



9° Le moi subjectif est doté de l'instinct et de l'intuition et peut même connaître par intuition les lois de la nature ; ces facultés font complètement défaut au moi objectif.

M. Hudson assure que l'anatomie du cerveau, la physiologie cérébrale et les expériences chirurgicales pratiquées sur l'encéphale confirment pleinement ses vues.

Toute la théorie peut se résumer dans le syllogisme suivant :

« Toute faculté de l'âme humaine a à remplir une fonction normale.

« Or quelques-unes des facultés humaines n'accomplissent aucune fonction dans cette vie.

« Donc, *quelques-unes des facultés de l'âme humaine sont destinées à remplir leurs fonctions dans une vie future.*

Cette conclusion est, d'après l'auteur, irrésistible et d'une correction scientifique absolue et entraîne la certitude de la survivance du moi subjectif ou de l'âme avec ses facultés intuitives, télépathiques, et sa mémoire parfaite. Cette mémoire extraordinaire peut le faire comparer à un négatif photographique (1) capable de tout enregistrer. Ce négatif se développe après la mort tout comme le fait le négatif photographique plongé dans le bain révélateur. Cependant ce développement peut se faire également pendant la vie par l'intermédiaire des médiums — un mot qui déplaît à M. Hudson et auquel il substitue celui de « psychiques ». Le « psychique » à l'état de trance — et dans cet état il peut paraître se trouver dans son état normal, comme cela arrive pour certains degrés d'hypnose — le « psychique » entraîné, disons-nous, est éminemment passible de suggestion, lit dans le moi subjectif des assistants et dans sa mémoire dont le moi objectif n'a pas conscience, comme dans un livre ouvert, et peut recevoir à toute distance des communications télépathiques émanant de vivants ; en ajoutant à cela le pouvoir télékinétique du moi subjectif, on a toute la phénoménologie du spiritisme, phénomènes intellectuels, prétendues révélations, etc., sans qu'il soit nécessaire d'avoir recours à l'hypothèse des esprits. En somme la révélation, émanée soit de Dieu, soit des esprits, n'existe pas. On voit ce que deviennent l'Ancien et le Nouveau Testament dans le système de M. Hudson. Moïse, Daniel, Jésus, St-Jean, etc., etc., tous des médiums ou des « psychiques » fonctionnant conformément à ce système.

Il est donc bien établi maintenant, selon M. Hudson, que le moi subjectif ou l'âme survit au corps. Mais que devient la personnalité ? A cela il répond que l'âme possédant la conscience et la mémoire parfaite, retient par cela

(1) Nous empruntons cette comparaison à une analyse du livre de M. Hudson publiée dans le numéro de juillet du *Borderland.*



même sa personnalité ; de plus la volonté, ayant son origine dans le désir, et l'*égoïsme*, qui est l'émotion la plus puissante de l'homme, n'étant autre chose que le désir de l'âme de conserver sa personnalité, la volonté, intervient pour sauver celle-ci du néant. Ce sont, d'après l'auteur, autant de raisons démonstratives de la persistance de la personnalité et de l'existence de l'âme comme une entité indépendante du corps. Mais nous ne voyons pas bien ce que la volonté vient faire ici. Si le désir est capable de donner une preuve de l'immortalité de l'âme, il est adéquat à cette âme immortelle ; mais si l'âme est une force simple et active par essence, elle n'a pas besoin du désir. Une autosuggestion serait incapable, par elle seule, d'effectuer l'immortalité de l'âme ; par cela même la volonté n'aura pas à intervenir.

Revenons au point de départ de la théorie du psychologue anglais ; c'est l'hypothèse du moi subjectif et du moi objectif. Tout d'abord nous demanderons à l'auteur si ces deux moi sont de même nature ou de nature différente. S'ils sont de même nature, ils se confondent ; s'ils sont de nature différente, ils ne peuvent avoir aucune action l'un sur l'autre, à moins que cette action réciproque ne s'exerce au seuil de la même conscience ; si cette condition n'est pas remplie, le moi objectif ne pourra pas agir sur le moi subjectif par suggestion comme le prétend l'auteur, ni le fameux « psychique » qui s'interpose entre les deux, prendre des informations de son subjectif et les imposer à son objectif comme une communication d'esprit. L'unité de conscience nous ramène donc, dans l'hypothèse des deux moi capables de s'influencer réciproquement, à la première alternative qui est l'unité du moi. Nous savons bien que dans les théories spirites, on parle d'une conscience interne et d'une conscience externe ; M. Aksakof, dans son beau livre sur « Animisme et spiritisme » a écrit des pages remarquables sur ce sujet. Mais la distinction de ces deux consciences n'est pas tranchée ; il semble plutôt que ce soient deux états différents d'une même conscience, traduisant une simple modification des opérations appartenant à une même âme. C'est pour cela que la conscience interne peut prendre connaissance de phénomènes effectués dans la conscience externe, sans que la réciproque soit vraie (1).

M. Hudson nous dit que le moi subjectif ne peut raisonner par induction et que ce mode de raisonnement est essentiellement propre au moi objectif. En revanche le moi subjectif possède l'intuition à l'exclusion du moi objectif. Mais l'induction présupposant l'intuition dans son mode d'exercice, cette dernière faculté ne peut manquer au moi objectif. Pourquoi M. Hudson la lui refuse-t-il ? Inversement, si le moi subjectif a de l'intuition

(1) C'est un fait analogue à celui qui a été noté dans les cas publiés par psychologues et médecins sous le nom de dédoublement de la personnalité.



pourquoi lui refuse-t-il le pouvoir de raisonner par induction? N'est-ce pas de cette façon que le savant, s'appuyant sur l'intuition, trouve par induction les lois de la nature, quitte à enchaîner plus tard les conséquences de ces lois dans un rouage déductif?

Pourquoi M. Hudson ne parle-t-il nulle part de la raison qui est cependant ce qui distingue l'homme de la bête? Du moment que le moi subjectif a l'intuition des lois de la nature, il a la raison, car la raison est adéquate à ces lois; d'autre part, puisque le moi objectif peut raisonner par induction et même par déduction, quoiqu'à un moindre degré que le moi subjectif, le moi objectif a aussi la raison. Or deux raisons différentes seraient sans raison. Puisqu'il n'y en a qu'une, pourquoi distinguer un moi subjectif et un moi objectif? « C'est le même moi », dit M. Bergson dans son *Essai sur les données immédiates de la conscience*, « qui aperçoit des états distincts, et qui, fixant ensuite davantage son attention, verra ces états se fondre entre eux comme des aiguilles de neige au contact prolongé de la main. »

D'après M. Hudson, qui est évolutioniste — nous l'en félicitons — la nature organisée a, dès ses débuts, trahi des tendances vers un but déterminé, qui est la création de l'homme. De plus, ajoute-t-il, aussitôt qu'a commencé l'évolution psychique, le premier fondement d'une âme immortelle, s'est trouvé posé; car le premier être organisé qui a manifesté des rudiments de vie psychique s'est trouvé doué immédiatement d'un organisme mental double, c'est-à-dire de rudiments du moi subjectif et du moi objectif. Malheureusement cette hypothèse prête le flanc à de nombreuses objections, sans parler de celles que nous avons faites plus haut. Quoiqu'il en soit, acceptons un moment l'existence des deux moi chez les animaux. Le moi subjectif possédant le raisonnement déductif, celui-ci, selon l'auteur, sera l'un des apanages des animaux. Or il suffit d'avoir observé les animaux pour se rendre compte que le raisonnement par déduction ne saurait exister chez eux, d'où résulte une impossibilité pour les deux moi de s'exercer. Ce qu'on observe c'est l'*association des idées*, car celle-ci ne suppose pas, comme le raisonnement déductif, une conscience continue dans le temps, mais seulement une conscience successive. D'ailleurs, si les deux prétendus moi des animaux mettaient en activité tous leurs attributs, ces êtres seraient aussi perfectionnés que l'homme et n'auraient pas besoin d'évoluer jusqu'à lui. M. Hudson ne serait pas tombé dans une erreur aussi grave s'il avait tenu compte de l'évolution du périsprit; mais le périsprit présuppose la théorie spirite, et M. Hudson la rejette *au nom de la science outragée*.

Reprenons notre discussion : il ressort de la définition même du moi subjectif qu'il aurait déterminé l'apparition du moi objectif par sa présence



dans la matière. Comme le moi subjectif est une force inélastique, incapable de s'adapter et par conséquent, d'évoluer, c'est le moi objectif qui en est chargé. Dès lors, pourquoi ne pas admettre tout de suite que c'est le moi objectif qui puisse acquérir les facultés attribuées au moi subjectif chez les êtres inférieurs. Le moi subjectif, rigide en lui-même, sera inutile, et il n'y a que le moi objectif qui puisse servir à la rigueur à faire progresser ces êtres par adaptation.

En somme la doctrine de M. Hudson est un finalisme anthropomorphique. La méthode suivie par lui ne lui donne pas le droit de conclure de l'homme aux animaux. Pour pouvoir conclure aux animaux, il aurait fallu qu'il conclût de l'homme à la matière brute en montrant que la force qui leur est commune peut être le siège d'appétition, doit avoir un rudiment de conscience. C'est tout ce qu'on pourrait, à la rigueur, lui concéder. Quant à la manifestation réellement active de cette conscience, on ne peut rien affirmer, sous peine de tomber dans le vague.

Mais arrivons au sujet qui nous tient le plus à cœur, au spiritisme. M. Hudson le rejette comme une superstition indigne de la science ; nous l'avons déjà dit. Pour lui, tous les phénomènes s'expliquent par la facile suggestibilité et par la puissance télépatique et télécinétique du moi subjectif. Il pousse la télépathie à ses dernières limites ; il fait des prodiges d'analyse pour prouver que les faits les plus topiques, ceux qui sont admis même par M. Savage, de Boston, et par M. Myers, de Cambridge, peuvent s'expliquer par une série de répercussions de moi subjectif en moi subjectif jusqu'au « psychique ». En ce qui concerne particulièrement les phénomènes intelligents, il utilise à l'appui de sa thèse ce fait bien connu des spirites, que les médiums à trance sont toujours susceptibles de subir les suggestions d'Esprits positifs ; cela n'est pas douteux ; il est même certain que nombre de faits rangés à l'actif du spiritisme peuvent s'expliquer de cette façon ; il est vrai aussi que beancoup de spirites n'ont pas le sens critique assez développé pour faire le départ de ces faits douteux. Mais, quoiqu'on dise, il y a un résidu de faits inexplicables par la suggestion et par la télépathie ; ce sont, par exemple, les cas où des circonstances absolument inconnues d'aucun être vivant sur la terre sont révélées par un médium, puis vérifiées et reconnues exactes. M. Hudson en trouvera de bien authentiques dans le livre de M. Aksakof et ailleurs. Puis il y a les phénomènes de matérialisation dont M. Hudson ne dit pas un mot ; il aurait cependant pu doter en outre son moi subjectif de la faculté de téléplastie. Nous le renvoyons encore à M. Aksakof et à ses remarquables expériences avec Mme d'Espérance, pour ne mentionner que celles-là. Nous aimons à croire qu'il connaît les expériences faites avec Eusapia Paladino par des

savants du continent auxquelles ont d'ailleurs pris part des savants anglais comme M. Lodge ; qu'il lise le livre de M. de Rochas sur l'extériorisation de la motricité. Mais il ne pourra en tenir compte qu'en discutant le problème du périsprit, cet abominable périsprit qui est certainement à ses yeux la plus exécrable superstition des spirites. Il est toujours facile de réfuter une théorie en laissant de côté de parti pris une partie des faits qui y entrent. Quant aux faits qu'il écarte volontairement de la discussion, selon toute probabilité il les nie ou les explique par une hallucination collective, et partant considère comme superflu de même les mentionner. Dans les faits de moulage, c'est peut-être le plâtre qui est halluciné. Dans la photographie spirite, si tout n'est pas truc, c'est peut-être la plaque qui est hallucinée. Nous sommes libre de faire toutes les suppositions, puisque M. Hudson passe tous ces faits prudemment sous silence. Avec tout cela, que devient son hypothèse télépathique !

Revenons aux médiums à trance, M. Hudson a-t-il étudié tous les degrés de lucidité que peut présenter un sujet ? Qu'il y ait des degrés d'hypnose où le sujet est dominé par la volonté du magnétiseur ou par la volonté positive ou non du consultant, personne ne le nie. Mais il y a certainement des phases de la lucidité dans lesquelles les pouvoirs de perception intérieure sont grands ouverts, de sorte que le sujet ou le médium peut connaître et décrire, indépendamment de toute action extérieure, les choses d'après leur aspect psychique, soit en restant sur le plan physique, soit en s'élevant sur le plan spirituel ; c'est une affaire de degré, il n'y a plus là ni suggestion, ni lecture de la pensée, ni télépathie ; quelque extraordinaires que soient les faits révélés en pareil cas par le sujet, M. Hudson n'y voit pas autre chose que l'action de son *deus ex machina*, le moi subjectif. Pour lui et pour nous servir d'une comparaison que nous avons déjà employée, le « psychique » développe tout simplement le négatif (mémoire parfaite) qui est dans l'esprit des assistants ou des personnes éloignées, en un mot, lit dans leur moi subjectif ; ce n'est pas plus compliqué que cela.

L'hypothèse télépathique de M. Hudson peut rentrer plus ou moins dans celles par lesquelles le philosophe Hartmann expliquait les phénomènes spirites ; il admettait, entre autres, une conscience somnambulique latente qui est capable, le sujet se trouvant à l'état normal (pour M. Hudson il paraît seulement être à cet état), de lire, dans le fond intellectuel d'un autre homme, son présent et son passé. Mieux encore : cette même conscience dispose, aussi à l'état de veille du sujet, d'une faculté de clairvoyance qui le met en rapport avec l'Absolu et lui donne, par conséquent, la connaissance de tout ce qui est et a été. M. Hudson avec la mémoire parfaite, le pouvoir déductif parfait et l'intuition même des lois de la nature, de son moi sub-

jectif, se rapproche, sans y atteindre, de l'hypothèse de Hartmann. Nous ne pouvons donc que renvoyer nos lecteurs au magnifique ouvrage : *Animisme et Spiritisme*, dans lequel M. Aksakof a si bien exécuté les théories du philosophe allemand. Ce qui vaut pour l'un vaudra pour l'autre.

Remarquons seulement que la télépathie n'exclut pas le moins du monde le spiritisme. M. Aksakof s'est donné assez de mal pour faire le départ des faits qui rentrent dans l'animisme de ceux qui appartiennent au spiritisme.

Mais M. Hudson ne veut pas du spiritisme, parce qu'il présuppose l'intervention de causes surnaturelles — intervention d'autant plus difficile à admettre selon lui, que des phénomènes alliés ou congénères — ceux de télépathie — s'expliquent pas des causes naturelles. D'abord je ne sais ce qu'il faut entendre par des causes surnaturelles; toutes les causes sont naturelles même celle que l'auteur ne connaît pas et qu'aucun de nous ne connaît ; la seule cause surnaturelle c'est Dieu, le Créateur de la nature. Puis il n'y a aucune raison pour que les causes télépathiques et spiritiques ne coexistent pas, Le spiritisme n'est qu'une extension de l'animisme; incarné ou non, l'esprit peut, dans des circonstances favorables, déployer son activité. Ce qui me paraît réellement surnaturel, autant que fantastique, c'est que le moi subjectif de M. Hudson, qui à l'état d'incarnation, est susceptible de communiquer avec tous les moi subjectif de l'univers incarné, voie ses communications coupées aussitôt qu'il a quitté le corps, d'autant plus qu'il déployait une activité indépendante lorsqu'il y était lié et que cette activité variait en raison inverse de l'état de bonne santé de ce corps.

D'ailleurs se figure-t-on la situation pénible de cette âme qui laisse sur la terre tant de liens d'affection et qui subitement n'aurait plus aucun moyen de communication avec les terriens, qui n'en saurait plus rien, et qui ne pourrait leur manifester même son existence dans l'au-delà ? Car la réciprocité est nécessaire dans la télépathie ! Quel affreux supplice serait le nôtre après la mort ! Le Dante a dû infliger des tourments de ce genre à ses damnés !

Puisqu'une hypothèse donnée doit expliquer *tous les faits*, il n'y a qu'à substituer à celle de M. Hudson la suivante : c'est que le moi subjectif, soit incarné, soit désincarné, est susceptible de communiquer, télépathiquement — ou autrement — avec tous les moi subjectif de l'univers. De la sorte tous les faits se trouveront expliqués, les faits télépathiques les plus compliqués comme les plus simples, les faits animiques, spiritiques, etc., Cela posé je ne vois pas d'inconvénient à substituer au moi subjectif le mot « esprit » et à l'ensemble des phénomènes le mot « spiritisme », pris dans son sens *le plus large*. Nous la préférons décidément à psychisme — provisoirement et

malgré certains inconvénients — ne fût-ce qu'à cause du « psychique » de M. Hudson.

Nous voici forcés de revenir une fois de plus à l'hypothèse télépathique qui suffit, selon l'auteur, à tout expliquer,même,par son association avec la faculté de déduction du moi subjectif, les faits de prévision, les prophéties, etc. « Beaucoup de phénomènes de soi-disant prévision ou de prophétie, dit-il, peuvent être ramenés directement au pouvoir de la déduction parfaite ayant pour point de départ des prémisses dérivées de l'une ou de l'autre des myriades de source de suggestion ou de connaissance transmise. La télépathie, par exemple, est l'une des sources d'information au moyen desquels le moi subjectif prend connaissance de faits dont l'intelligence objective ni de l'agent, ni du percipient, n'a conscience. Il est certain que la plupart de ces cas mystérieux de prévision sinon tous, peuvent être rapportés à cette cause. Je ne dis pas que le moi subjectif de l'homme ne possède pas le *pouvoir inné de la prévision exacte* indépendamment de la connaissance de la question elle-même ou des procédés de raisonnement : je n'en sais rien. On raconte bien des histoires qui sembleraient indiquer l'existence de ce pouvoir. Mais ces sortes d'histoires sont ordinairement loin d'être assez authentiques pour permettre à l'homme de science de leur assigner une place autre que provisoire dans la science psychique. Ce qu'il y a de certain, c'est que tous les cas scientifiquement vérifiés peuvent être rapportés au merveilleux pouvoir de parfaite déduction de l'âme ; et tout ce qui est mystérieux en ce qui concerne les sources d'information peut être ramené à la télépathie et à la mémoire parfaite. » Cette citation exprime un doute, une hésitation de l'auteur. C'est déjà beaucoup trop pour un esprit intransigeant comme le sien. Il dit lui-même qu'une hypothèse doit expliquer *tous les faits* ; si un seul lui échappe, l'hypothèse croule. Si donc la télépathie, la mémoire parfaite et la déduction parfaite sont impuissantes à expliquer ne fût-ce qu'un seul fait, toute la théorie de l'auteur n'a plus de raison d'être. Nous ne pouvons l'autoriser à s'échapper par la tangente de la prévision parfaite du moi subjectif, car alors ce moi subjectif serait Dieu, ou du moins il puiserait sa connaissance dans l'Absolu comme celui du philosophe Hartmann.

Eh bien ! je connais un cas de prévision ou plutôt de prédiction faite six ans avant l'événement ; la déduction parfaite aurait pu à la rigueur faire prévoir une partie de l'événement, mais non toutes les circonstances qui l'ont entouré et que j'ai connues d'avance ainsi qu'un grand nombre de personnes qui pourraient en témoigner comme moi.

J'avouerai même que c'est précisément ce fait qui a forcé ma conviction, car longtemps j'ai été hésitant et ai cherché des explications des phéno-

mènes spirites ailleurs que dans l'hypothèse des esprits. Je suis du reste tout prêt à le communiquer à l'auteur, s'il le désire.

La place nous manque pour relever toutes les inconséquences du système de M. Hudson. Il y a cependant un point sur lequel nous devons insister, car il est très important et un cheval de bataille pour tous les ennemis du spiritisme. M. Hudson dit que l'activité et les facultés du moi subjectif sont en raison inverse de la vigueur et de la bonne santé du corps. Comme c'est le « psychique » qui révèle cette activité et ces facultés, il faut en conclure que pour être médium, il faut commencer par être malade. Cela fera un sensible plaisir à nos confrères matérialistes -- ou encore catholiques — qui, hypnotisés par les hystériques (et souvent les farceuses !) de la Salpêtrière ou d'ailleurs, veulent que les médiums soient des malades ou des dégénérés ou que sais-je encore. Eh bien ! nous pouvons affirmer que nous connaissons des médiums qui jouissent d'une santé excellente et nous avons maintes fois constaté que, du moment qu'un médium tombe malade, ses facultés s'affaiblissent ou disparaissent.

Concluons : M. Hudson dit quelque part que le problème du spiritisme est tout aussi peu rapproché de sa solution qu'avant que des ustensiles de cuisine se mirent à parler et des *femmes hystériques* à enseigner la science de l'âme. Ce qui veut dire que le spiritisme, y compris les expériences d'hommes de science éminents tels que MM. Crookes, Wallace, Lodge, Richet, de Rochas, Lombroso, Aksakof, Ochorovicz, C. du Prel, etc., etc., est absurde et antiscientifique. Nous passons sur l'injure gratuite qu'il adresse à tous les médiums qui sont pour lui des femmes hystériques; les injures n'ont jamais rien prouvé ! ! ! Les lecteurs sont à même de juger, maintenant. de la méthode de raisonnement unilatérale et de l'urbanité de l'auteur. Qu'ils se gardent cependant de le condamner complètement. Il faut reconnaître qu'il a fait un grand effort pour prouver sa thèse télépathique; mais cet effort ne portera pas tous les fruits qu'en attendait l'auteur; il n'est pas possible d'établir un édifice solide sur des paradoxes; c'est pourquoi ceux-là précisément que son livre devait convaincre — les matérialistes — ne seront pas convaincus du tout. L'effet produit sera plutôt destructif que constructif dans certains milieux.

Les spiritualistes en revanche retireront du profit de la lecture du livre de M. Hudson. Car il est éminemment suggestif par les horizons nouveaux qu'il laisse entrevoir, sinon par la théorie qu'il prétend établir. Certaines des idées émises par l'auteur, à la condition qu'elles soient réformées, pourront peut-être ouvrir des voies nouvelles ; certains aperçus pourront donner naissance à des procédés d'investigation nouveaux. C'est à ce titre seulement que nous le recommandons au lecteur.

Dr DANIEL.



LA FEMME DANS LA SOCIÉTÉ

Aux Etats-Unis, en Russie, en France, en Angleterre, dans les Universités et les Académies de médecine, le nombre des candidats féminins aux examens classiques des lettres, des mathématiques et de la médecine s'accroît chaque année.

A Cambridge, il y a deux mois, deux jeunes filles ont affronté avec succès les examens des sciences abstraites, et à elles seules, le *cum laude* leur fut accordé dans la promotion.

Dernièrement, la *Gazette de Francfort* avait adressé un interview à M. Max Muller, le célèbre et éminent professeur d'Oxford, et celui-ci de répondre : « Autrefois j'étais l'ennemi déclaré des hautes études féminines; mais aujourd'hui je suis converti et je considère, comme l'un des plus grands progrès de notre temps, l'admission des femmes à ces sortes d'études.

« Le zèle des jeunes filles peut être observé avec plaisir, et tandis que les garçons travaillent le moins possible, les jeunes filles s'appliquent à savoir le plus qu'elles peuvent, pour ne pas dire davantage. Elles étudient avec beaucoup plus d'ordre et d'une manière rationnelle, et leur facilité d'assimilation est bien plus grande que chez les garçons.

« Souhaitons aux hommes d'entrer en eux-mêmes; surtout que les femmes leur apprennent... à apprendre ! »

A Zurich, au Polytechnicum, il y avait en 1894-1895, 3119 élèves de l'enseignement supérieur, parmi lesquels : 362 étudiantes et 238 auditeurs libres, soit 600 femmes.

En Suède et Norwège, à Lund, 4 étudiantes suivaient les cours de la Faculté de médecine et 8, les cours de philosophie. — A Upsal, il y a 23 étudiantes, et 8 qui se sont fait inscrire nouvellement. — 1 candidat féminin a passé ses examens à Stockolm.

L'Empereur d'Autriche a permis dans ses états, que les femmes puissent se faire inscrire à Budapest, aux cours de l'Université, section de philosophie, de pharmacie et de médecine ; le Ministre de l'Instruction publique doit donner son visa pour chaque immatriculation. Dans les cours secondaires de jeunes filles, la langue latine est enseignée.

De plus, dans son dernier congrès à Rouen, la *Ligue de l'Enseignement* s'est occupé de la femme dans l'enseignement ; elle a émis ce vœu, qu'elle fut admise dans les délégations cantonales. Un même vœu a été formulé par la *Ligue française pour le droit des femmes*, et en plus, elle demande l'admission des dames dans les commissions scolaires, leur place toute désignée dans l'administration des caisses des écoles, et qu'elles soient admises, dans tous les arrondissements de Paris, à examiner avec les hommes les questions de nourriture et de vêtements pour l'enfance. Mmes Maria Martin et Marie Bonneval, font déjà cet examen à la mairie du XVII[e] arrondissement.

Pourquoi ne feraient-elles pas aussi partie du Conseil supérieur des Sociétés de secours mutuels ? la femme, par son esprit d'ordre, et l'habitude des détails que les hommes dédaignent trop, donnerait une nouvelle vie à toutes les institutions dont elle suivrait la marche sage et régulière.

Mme V. Vincent parle de remplacer les sénateurs par des femmes pour avoir une chambre conservatrice, homogène surtout, qui ferait une juste pondération, en équilibrant tous les pouvoirs constitutionnels.

En Angleterre, les maîtresses d'écoles, toutes les directrices de collège ont signé une pétition, en faveur du suffrage des femmes, de concert avec toutes les dames célèbres dans les arts, la littérature et la médecine militante ; leurs 257.000 signatures, présentées à la Chambre des communes, y seront soulignées par la parole éloquente d'orateurs écoutés.

Le *Devoir*, de septembre 1896, donne cet extrait du beau volume de Jean.-Baptiste-André Godin, fondateur du familistère de Guise et intitulé *Le Gouvernement, ce qu'il a été, ce qu'il doit être* :

« Si les droits sociaux de la femme sont en principe les mêmes que ceux de l'homme, ils doivent s'exercer séparément ; l'influence féminine se présentera ainsi libre et entière dans sa part d'action. On a admis jusqu'ici qu'il fallait un organe pondérateur des décisions de l'assemblée législative ; qu'il était sage d'éviter dans la confection des lois les effets de la passion et de l'entraînement ; que la loi devait être purifiée au coin de la raison ; j'ajouterai qu'elle doit être alliée aux inspirations du cœur... Eh bien, c'est à l'intervention de la femme que la loi devra de revêtir ce caractère véritablement social. Ce sera un beau rôle pour la femme que d'être appelée, par l'institution d'un collège électoral spécial, à compléter le suffrage universel, et à

faire pénétrer dans la vie politique l'influence féminine en élisant et composant le Sénat. L'utilité des deux assemblées se démontrera alors par ses bons effets. Les deux Chambres représenteront réellement la Société entière; elles donneront à la loi ce caractère d'équité, de justice et d'universalité qui lui fait aujourd'hui défaut. »

Ces belles paroles ont été écrites par M. J.-B. Godin, après avoir démontré que le suffrage politique, dit universel, ne peut nullement l'être que si la femme est admise à voter.

Et avant de terminer cette étude sur la *Femme dans la Société*, ajoutons qu'elle seule peut endiguer avec raison le fatal entraînement actuel vers les grèves ruineuses, et peut faire l'éducation coopérative des ouvriers. En ce moment, se consument en vain dans les grèves successives et irraisonnées, des puissances morales et matérielles, le bon esprit de responsabilité et de solidarité, la patience et le dévouement de beaucoup, trésors dépensés sans mesure et sans frein par des orateurs bien intentionnés, qui manquent absolument d'esprit pratique; ils poussent les masses ouvrières, avec éloquence il est vrai, vers la grève, cette impasse absurde, sans en bien saisir les conséquences économiques et sociales.

Or, entamer la question ouvrière, autrement que par la grève, mère de la faim et de la dette, est une œuvre humanitaire de premier ordre; les femmes seules peuvent faire appel à la logique et au bon sens des intéressés, pour bien accomplir ce qui est utile, démontrer le danger des systèmes mal dirigés, et tracer à tout homme de bonne volonté la route qui convient aux penseurs, aux hommes forts qui savent prévoir et préparer l'avenir.

Et la femme, en agissant ainsi, aura non seulement sauvegardé largement le bien-être de la famille, maintenu la paix sociale qui intéresse tout le monde, mais aussi nettement sauvegardé ses propres intérêts.

Le prévoyant M. Godin, ce spiritualiste conséquent, qui avait longtemps médité sur le problème de l'au-delà ; qui pensait que rien ne se peut sans le temps, ce grand régulateur ; que l'homme, émanation de la substance éternelle et universelle, avait devant lui plusieurs existences terriennes pour toujours mieux étudier le monde extérieur, sur une terre formée de substance neutre et inintelligente ; M. Godin, ce profond penseur, logiquement et fatalement, unissait l'homme et la femme, pour accomplir le grand œuvre des reformes nécessaires à un bon gouvernement, indispensable au bon fonctionnement d'une société basée sur la plus large des fraternités, sur la responsabilité absolue des actes.

Aussi, avait-il épousé la femme brave et courageuse selon ses vues, *Mme Marie*, pétrie de bon sens et de savoir, qui partageait largement ses

vues humanitaires et le secondait, avec un esprit de suite qui dénote une intelligence de premier ordre, capable de tous les dévouements.

En France, que l'on choisisse cent femmes semblables à Mme Marie Godin, aimant le travail, voyant bien et possédant comme elle le véritable esprit de justice, et nous aurons le Sénat rêvé et pondérateur, plein de puissance et d'initiatives heureuses, dont M. Godin a fait le tableau bien vivant.

Il faudra bien que le travail de la femme soit enfin rémunéré autant que l'est celui de l'homme, pour effacer l'asservissement injuste et néfaste dont elle est la victime non résignée, car elle possède au plus haut degré, et instinctivement, la notion exacte des choses.

Qu'intellectuellement, elle s'élève toujours plus en cultivant son esprit, afin que disparaisse ce préjugé ridicule, que dans notre société elle est souvent un facteur inutile ou insignifiant ; participant, de par sa volonté, à tous les actes de la vie sociale, dans l'évolution nouvelle qu'elle saura déterminer, elle apportera son caractéristique et merveilleux instinct, élément de premier ordre pour ce qui doit s'effectuer.

En un mot, la femme doit avoir, bien établie, sa personnalité morale et juridique, en dehors de ses suggestions maritales qui doivent être abolies dès qu'elles sont reconnues injustes et faisant partie du vieux bagage juridique romain et législatif moderne.

Pour cette fin, que la femme, par sa sagesse prudente et sa logique, par sa persévérance, mérite le respect dû à tous ses actes ; qu'elle prouve qu'elle peut suppléer le père décédé, et que, pour la protection de son sexe, la protection de sa famille, les droits de l'enfance, elle est la meilleure *des sûretés*, et mérite que le code ne puisse plus fatalement l'anéantir.

Qu'elle ne soit pas une ambition, mais une raison pleine de prévoyance, car l'avenir qui ne se parfait que par des vies successives, est absolument entre les mains de la femme ; elle seule peut changer la société en lui donnant son esprit de justice.

Le vulgaire, en général, ne pardonne aucune supériorité ; que la femme soit donc au-dessus de l'action dissolvante du vulgaire, qu'elle ait la vraie dignité, car, sans les énergies féminines, mises en action, ni la famille si bienfaisante, ni le progrès ne sont possibles.

Il faut enseigner aux jeunes filles, que les mères ont tort, absolument, de n'avoir que ce triste but : Elever leur fille pour les marier richement, lorsque toute femme a besoin de se créer une vie indépendante par son travail ; qu'elle ne vise plus les titres et la position sociale, qu'elle ne soit plus un objet de caprices passagers servant aux mauvaises passions de celui qui est son époux.

La mère de famille et la future jeune femme, doivent choisir l'homme



qui a des mérites personnels, celui dont la vie morale et sociale a de la valeur de par son éducation et son instruction dûment constatées.

Aspirant à un nouveau ciel et à une nouvelle terre, la femme devra d'abord, en dehors de tout dogme, chercher le vrai ; le spiritualisme moderne lui en donnera le moyen infaillible, à l'aide du fait brutal et par la recherche suivie et libre.

Sachant d'où elle vient, ce qu'elte est, où elle va, elle créera la renaissance morale de l'homme ; elle l'aidera avec son amour tout puissant, à réorganiser la société sur de nouvelles bases.

Eve nouvelle, elle aura créé un nouveau ciel et une terre nouvelle, car elle est *une émanation* de Dieu, substance active et universelle, une âme en puissance de tous les devenir.

Par la délicatesse et la pureté de ses sentiments, la femme illuminera la famille ; la vie et la question sociale, qui ne tiennent pas seulement aux rapports du travail et du capital, seront adoucies par les jouissances de la vie privée, et grâces aux femmes, la lutte pour l'existence sera moins brutale ; elle perdra son caractère âpre qui révolte les consciences éclairées.

L'homme, après le labeur quotidien, trouvant auprès de sa femme et de ses enfants la paix et la joie intime, passera auprès d'eux tout le temps que lui laisseront ses occupations journalières ; de même, il portera d'une manière éclairée, l'ordre, la sagesse, la surveillance dans la vie publique.

Telles familles, tels peuples et telles lois.

Aussi, faut-il sourire du discrédit ironique dont quelques-uns veulent accabler le droit des femmes : L'égalité des sexes par l'éducation rationnelle des enfants — le Droit de régir leurs labeurs continus, en contrôlant les droits que l'état s'arroge à cet égard — le Droit à son indépendance et à son individualité — le Droit de succession sur l'avenir de son mari — le Droit d'aborder les sciences, comme l'a fait Mlle Chauvin, reconnue à Paris docteur en droit, etc.

Nous le croyons fermement,la femme qui saura réellement,se gardera bien d'avoir toujours trop raison ; car, patienter avec fermeté apaise toute colère, adoucit toutes les situations, et chacun fait ainsi une plus large part à l'affection qui est intelligente. On se pardonne si aisément quand on s'estime beaucoup et qu'on s'aime bien.

Les enfants qui ont vécu dans une atmosphère de travail, de concorde, d'amour et de respect mutuels, pensent toujours au doux foyer de la famille ; ils sont heureux d'y revenir, dans quelque situation qu'ils se soient créée. On s'épanouit toujours où l'on fut heureux.

Les femmes, par lesquelles seront créés un *nouveau ciel et une terre nouvelle*, en connaissant les lois vraies de l'existence éternelle, sur cette sphère

et dans les mondes sidéraux (et cela nous ne saurions trop le répéter), auront nécessairement une influence énorme sur toutes les relations sociales.

Cet avénement inéluctable de la plus douce, de la plus sympathique des puissances, déterminera notre transformation radicale pendant le cours du siècle prochain.

Alors nous aurons détruit une foule d'abus, rectifié notre jugement, mieux compris le bien et le beau, rétabli l'équilibre entre la force qui est une faiblesse déplorable lorsqu'on en mésuse, et la faiblesse de la femme qui devient une puissance irrésistible lorsqu'elle est ordonnée et intellectualisée.

P.-G. Leymarie.

LETTRE A M. PIERRE GIFFARD

DU « *Petit Journal*

Tiré de l'*Indépendant* du Lot-et-Garonne du 5 novembre 1896.

« Je ne dis pas que cela est possible, je dis que cela est.

« William CROOKES ».

« Eviter le phénomène spirite, lui faire banqueroute de l'attention à laquelle il a droit, c'est faire banqueroute à la vérité.

« Victor HUGO ».

« Je ne crois pas; donc, c'est impossible.

« Pierre GIFFARD ».

Le *Petit Journal* avait abrité avec une complaisance bien dangereuse pour l'édification de ses *dix millions* de lecteurs, le récit des phénomènes spirites dont une maison d'Agen avait été le théâtre. Tout en dégageant par des paragraphes malignement défiants, sa responsabilité de pareille information, il en entretenait soigneusement la curiosité chez le public. Puis cela avait assez duré. Des propos vinrent à l'oreille de M. Giffard que ces phénomènes étaient non seulement des supercheries, mais de grossières supercheries, que le « fait divers » était une farce, et, par un très honorant article de tête, avec le bon sens sophiste, l'insoucieuse assurance et l'esprit très gai, en même temps qu'un peu trivial, qui sont le fond de sa rédaction, le secrétaire général sauva l'honneur de sa feuille.

Y avait-il une autre conduite possible ? Une seule, se permettent de dire les événements : C'était de refuser la première copie du correspondant agenais.

On aurait ignoré en France qu'il y avait eu, une fois de plus, des coups frappés sur un bois de lit, du scandale, des discussions, des rires, des protestations contre ces rires à ce sujet-là. M. Pierre Giffard sait bien que ses lecteurs, s'ils avaient eu par ailleurs, vent de l'affaire, n'auraient point décrié leur journal qui ne la mentionnait point. Ils auraient dit : « Mon *Petit Journal* n'en parle point, cela n'est pas sérieux ». Tout eût été parfait.

Le premier tort a donc été d'accueillir la nouvelle. Il aurait fallu ensuite, l'établir sérieusement, la documenter, la défendre. Le *Petit Journal* n'est point l'organe de ces sortes de polémiques. Il n'accepte que les idées reçues, d'anciennes qu'il rajeunit, ou, parmi les modernes, celles qu'un gros parti a déjà consacrées. Je donne, à titre d'argument, la découverte de la vélocipédie par M. « Jean sans Terre », et, récemment, l'invention des pigeons voyageurs. Alors il les intronise dans ses colonnes, il les déploie, il les étale, il en fait voir les mille faces miroitantes,et, comme un amateur de tableaux, à propos d'une toile de sa collection, il est plus insupportable d'autorité et de vanité que n'aurait été le peintre.

Mais qu'il ne s'avise pas d'être révolutionnaire. Il a fait son public à son image et son public le lui rend bien. Avez-vous jamais essayé d'instruire un paysan ? Dites-lui que les plantes se nourrissent d'eau, de carbone et de sels minéraux. Il vous croira, si la démonstration est simple ; mais c'en est assez pour le moment. Il prête sa confiance comme son argent et ne l'ouvre jamais qu'à moitié, comme sa bourse.

Le public du *Petit Journal* est un peu comme mon paysan — je lui fais *dix millions* d'excuses. Il ne peut admettre à la fois le pain complet et le spiritisme. Pour une nouveauté qu'on lui sert, il faut « lui en démolir » une autre. M. Pierre Giffard met au service de cette deuxième fonction cet aplomb superbe, cet hilarant dédain dont j'ai déjà parlé,et ses lecteurs sont charmés tout étonnés de se trouver tant d'esprit.

Voilà l'excuse de M. Giffard. C'est l'excuse d'un journaliste commerçant. Et pour la bonne opinion que j'ai de son intelligence, j'aime à croire que ce sont des nécessités pratiques qui l'ont amené à tenir pareil langage. Sans doute, l'article fut drôle. Ranger les manifestations occultes dans le domaine des délits policiers, voilà qui va fort effrayer de très honnêtes gens dans le monde et nous fait penser des choses bien désobligeantes du Dr Crookes et de M. le colonel de Rochas.

M. Lépine va apprendre aux gardiens de la paix à se servir du fameux bâton en manière de goupillon d'exorcisme. Messieurs les capitaines de gendarmerie prononceront les paroles qui conjurent. Mais nous aurons des dossiers inachevés, des enquêtes en cours, des tapageurs nocturnes introu-

vés. Le crédit de la sûreté générale, fort entamé déjà, s'y perdra tout à fait. Cela est grave.

Il eût été si simple à M. Pierre Giffard de ne pas protester si vite ; la maison hantée d'Agen L'EST BIEN contre le gré des gens qui l'habitent. Il n'a qu'à venir voir.

Il serait venu, il aurait vu, il aurait cru, et aurait eu la bonne foi de dire : « C'est vrai », ayant compris ; du reste il prenait l'honneur d'une découverte dont la responsabilité ne pouvait l'inquiéter, elle, qui est établie (1) depuis longtemps par des hommes qui, en Europe, mirent à la défense de ces idées l'érudition et la haute intelligence qu'ils avaient déjà démontrées en des matières moins suspectes. FEU.

INTRODUCTION AU SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL MODERNE

Voici une brochure remarquable d'un sage expérimentateur, celle d'un véritable savant voué au culte de la vérité ; elle est éditée en italien, mais sur le manuscrit, avant qu'il ne fut imprimé, nous l'avions fait traduire en français par l'un de nos F. E. S., M. G. Ch. Descormiers.

Les chercheurs italiens, tels que Lombroso, approuvent le contenu de cette instructive brochure et déclarent que de tels travaux posent sur sa véritable base le spiritualisme moderne ; de douteurs ils deviennent croyants, par la force de dialectique du très honoré *M. T. Falcomer, licencié des facultés consulaires et magistrales de l'Ecole supérieure royale de Venise, professeur de droit à l'institut technique royal d'Alexandrie, Italie.*

Voici l'introduction de la brochure de M. M. T. Falcomer :

I

L'étude la plus importante pour l'homme c'est l'homme lui-même, et, immédiatement après, la nature. Manifestations universelles de Dieu, tous deux, nature et homme, leur analogie les a fait appeler : la première macrocosme, la seconde microcosme ; l'homme présente nécessairement un champ d'investigations plus proche et plus restreint que l'autre (la nature) ! Cependant,

---

(1) BIBLIOGRAPHIE. — *Docteurs* : W. Crookes ; Lombroso, Paul Richet, Dariex, P. Gibier, Fechner, Hure, Kerner, Ulrici, Zoëllner, Gully, etc. *Professeurs astronomes ingénieurs, littérateurs* : Alfred et Russel Wallace, colonel de Rochas, Zoëllner, Camille Flammarion, Aksakow, Jean Reynaud, Pierre Leroux, Mages, de Morgan, Oxon Harley, Victor Hugo, Victorien Sardou, Auguste Vacquerie, André Pezzani etc., etc.



cette dernière, bien qu'étant le monde le plus grand et le plus éloigné, a été le sujet d'études de la grande majorité des hommes ; et, comme le dit saint Augustin, ils accourent admirer les montagnes, la mer, les fleuves, l'immensité de l'Océan, le mouvement des astres; mais ils s'ignorent eux-mêmes.

On ne peut arriver à la solution de l'énigme naturelle, parce qu'on la subordonne à celle de l'énigme humaine. Ce reproche ne saurait être adressé aux modernes spiritualistes qui étudient l'homme avant tout. Cette dénomination de « modernes spiritualistes » s'applique aux spirites, aux théosophes, aux étudiants libres de Swedenborg, à tous ceux enfin qui suivent les doctrines occultes, doctrines qui, malgré les plaisanteries des journalistes, les persécutions des prêtres et l'ostracisme des savants orthodoxes, annoncent une ère nouvelle.

Ainsi, avant tout, il faut observer l'homme, puis ce qui l'entoure. Il est impossible d'expliquer autrement l'énigme naturelle, tellement elle est liée à l'énigme humaine.

L'homme est donc une manifestation divine. Ce n'est pas là la définition absolument précise de l'homme ; nous voulons seulement préparer la voie à la définition plus complète qu'en donne la psychologie expérimentale. Cette psychologie a une base beaucoup plus positive et plus solide que la psychologie physiologique ; la preuve en est donnée par l'étude analytique et synthétique du moi pris en lui-même, à l'aide des principaux phénomènes qui s'y rapportent.

II

Pour acquérir une connaissance approfondie de l'homme, il faut l'observer non seulement dans les phénomènes physiologiques ou similaires, mais aussi dans les phénomènes du somnambulisme, de la médiumnité et du spiritisme.

Ces sortes de faits prouvent surabondamment que l'homme, quoique un dans son essence, peut vivre dans des états, des modes, et des plans divers, grâce aux alternances de sa personne sensible et de sa personne suprasensible (veille, sommeil), ou à sa présence simultanée dans un monde et dans l'autre dans certains cas (dédoublement, lucidité, extase).

Une comparaison pour me faire mieux comprendre.

La personne sensible de l'homme est le masque charnel ; la personne suprasensible est le masque fluidique du moi ; elle est à l'autre ce que le sang est au corps.

On peut remarquer que le monde physique et le monde hyperphysique sont une seule et même chose, mais cependant toujours dissemblables dans

leurs rapports avec l'homme. L'au-delà ne diffère de ce monde que dans ses rapports avec la conscience; et, comme la conscience s'alimente seulement des impressions qui sont assez intenses pour devenir sensibles, on peut dire que l'au-delà est la même chose que le monde physique dans les limites sensorium.

En outre, l'au delà n'est pas un autre lieu où nous serons transportés après la mort d'une façon inconcevable, pour y vivre dans des conditions nouvelles. Il n'est pas séparé de ce monde : c'est simplement ce monde vu sous un autre aspect.

Le passage de la forme terrestre de perfection à celle d'outre-tombe équivaut, il est vrai, pour nous au passage dans un autre lieu, car il n'existe pas de ressemblance entre les impressions reçues d'un même monde par les êtres de l'au-delà et ceux du monde physique. Mais le mode d'action et l'existence intégrale des habitants des deux mondes doit être entièrement différent, et l'on s'en rendra compte si on réfléchit que dans l'au-delà, on se trouve en rapport beaucoup plus complet avec la nature que dans le monde physique,

De plus, comme l'homme vit quelquefois simultanément d'un côté et de l'autre, ainsi que le prouvent certains faits de somnambulisme, on peut comprendre comment ces facultés, par lesquelles nous sommes déjà esprits sans le savoir, peuvent, par exception, rentrer dans les limites du sensorium et devenir pour nous un sujet d'expérience ; on en a des exemples dans la vision et dans l'action médianimique à distance.

Les phénomènes humains prouvent que l'homme peut vivre dans des états et des plans divers ; en effet, pendant la veille, l'esprit ou le moi pris en lui-même est entièrement dans le plan physique. Pendant la vie intra-utérine le développement et l'assoupissement successifs des sens se font pour partie dans le plan physique, pour partie dans le plan hyperphysique ; enfin, après la mort, le moi est entièrement dans le plan métaphysique.

On peut faire une grossière comparaison entre l'esprit dans ses différents états, et le prisonnier expiant sa peine dans la prison et dans les fers ; puis entre l'esprit et le prisonnier qui de temps en temps sort de sa prison, mais y reste attaché par des chaînes plus ou moins longues, et enfin le prisonnier qui en est tout à fait délivré.

Les matérialistes modernes, évolutionistes monistes ou autres, pour résoudre le problème de l'âme, terme équivalent pour eux à celui d'esprit, ont pris comme point de départ ce qu'ils connaissent de l'homme, par exemple les faits physiologiques. Mais ces faits, qui ne forment qu'une minime partie des phénomènes humains, les amenèrent à croire que l'homme était seulement un produit physiologique sans but, et à conclure que le problème de

l'âme était purement physico-chimique et ne relevait que de causes aveugles et mécaniques.

Il est certain, cependant, qu'ils ne seraient pas arrivés à une conclusion de ce genre, scientifiquement honteuse, s'ils avaient étendu leurs recherches aux phénomènes de la médiumnité et du spiritisme. Ils auraient dû étudier ce qu'il y avait de connu dans ces phénomènes pour découvrir l'inconnu de l'âme.

Quelques-uns d'entre eux, cependant, prétendent l'avoir fait, mais l'histoire contemporaine du magnétisme et du spiritisme prouve qu'ils n'ont pas observé ou compris les faits les plus décisifs pour la solution du problème, et que leurs études sur le magnétisme et l'hypnotisme ont été aussi insuffisantes que leurs recherches sur le spiritisme sont nulles.

Les modernes spiritualistes, au contraire, ayant tenu compte pour la solution du même problème des faits sus-mentionnés, et ces faits ayant été reconnus suffisants, furent portés à croire que l'homme est un être spirituel physique et métaphysique, qui cherche le vrai, le beau, le bien, et à conclure que le problème de l'âme — qui n'est pas le même que celui de l'esprit — est un problème dont la solution peut-être donnée par la métaphysique expérimentale.

L'expérience prouve que le *moi*, dans le plan physique, est moins conscient que dans le plan hyperphysique. Elle prouve également qu'entre ces deux plans il y en a un autre qui tient le milieu et qui participe des deux de sorte que, dans ce plan, l'esprit sait moins que dans l'état hyperphysique, mais bien plus que dans le plan physique. Aux divers états du moi correspondent divers degrés de conscience ou de connaissance, supérieurs les uns aux autres.

Différentes espèces de faits, étrangers à l'observateur, mais naturels, confirment ce que nous venons de dire : ce sont les faits physiologiques, somnambuliques, médianimiques et spirites. La découverte de l'âme mène à celle de l'esprit, d'ailleurs accessible aux recherches dans chacun des plans où il existe ; c'est dans ce sens qu'il faut se diriger.

Mais, étant donné que dans l'état de veille notre conscience est si insuffisante, à cause du rétrécissement de son champ normal, le plan métaphysique, peut-on développer les recherches d'une manière suffisante et arriver à des résultats positifs ?

Oui, car le champ de la conscience s'élargit indirectement pendant l'observation des faits : on sait que les bons somnambules (1) et les bons mé-

(1) L'auteur dit plus loin que le somnambulisme n'est pas un état de sommeil, mais de veille. (Note du traducteur.)



diums sont doués de la clairvoyance, ou double vue.

La science dite orthodoxe préféra toujours l'étude des phénomènes de la première espèce, c'est-à-dire physiologiques. Depuis quelques années seulement, elle se livre à l'expérimentation des faits de la seconde, mais en se contentant d'étudier les formes élémentaires du magnétisme et de l'hypnotisme, c'est-à-dire en s'efforçant de rester sur le terrain de la physiologie, pure. Elle obtient ainsi des résultats extrêmement limités, qui, dans les académies respectives sont l'objet de rapports réputés originaux, et, cependant, ces résultats étaient, il y a cent ans, connus même des débutants. Quant aux autres faits, elle ne s'en occupe pas.

Ce n'est pas sage : on ne doit rien négliger pour la connaissance de l'homme. C'est déjà un scandale scientifique que l'homme, placé au point culminant de la création terrestre, n'ait pas d'idée exacte sur lui-même, se dise supérieur aux animaux et se vante d'avoir de plus qu'eux la conscience qui est justement pour lui un profond mystère. La catalepsie d'un serpent, ou les coups frappés par un guéridon, sont tout aussi dignes d'étude que le langage de l'homme, car derrière tous ces faits se cache leur cause, l'âme.

La science officielle dédaigne les faits qu'elle trouve obscurs et énigmatiques et refuse de s'en occuper ; cependant, ce sont les plus importants, non seulement pour l'avancement de la science elle-même, mais aussi pour la plus complète explication des mystères de l'homme et de la nature. . .

. . . .

L'auteur termine ainsi ses aperçus et sa brochure savante :

XIV

La psychologie expérimentale, si elle se désocculte au souffle de la liberté de la pensée et du progrès moral et intellectuel, dira quelles sont les facultés du périsprit. Mais certainement la plus impressionnante de ces facultés est celle de changer d'état.

Dans l'obscurité, en se servant d'un bon médium à matérilisations — qui n'est autre chose qu'une source de fluide astral — on observe que le corps astral du médium émane de lui comme une sorte d'atmosphère, qu'il soit conscient ou non du phénomène. Il sort de tous les points du corps physique, mais surtout du côté droit, sous la forme d'une buée légère, azurée, blanchâtre ou teintée différemment ; peu à peu il se condense et devient palpable, comme un duvet, du coton mou, aérien ; puis il prend les formes variées d'un globe, d'une colonne, ou rend témoin l'observateur du suprême mystère de la création astrale, d'une forme humaine.

Il peut aussi devenir solide ; W. Crookes a vu de la substance astrale solide : E. Bosc, C. Bodisco en virent encore davantage. Bodisco réussit à prendre dans ses mains deux portions de corps astral extériorisé, semblables à des flocons de neige bleuâtre. La portion qu'il tenait dans une de ses mains ne s'altérait pas, pendant que l'autre se solidifiait et prenait l'apparence et le poids d'une pierre striée ; puis les deux parties se fondirent en une masse, et disparurent quand cessèrent les conditions favorables à leur condensation.

Il ne paraît pas hors de propos de rappeler ici que Dewar a réussi à solidifier l'oxygène ; c'est là, dira-t-on, une action chimique, mais, dira un autre, c'est une action hyperchimique.

XV

Les faits, sur lesquels l'ignorance et la mauvaise foi n'ont aucune prise, et leur interprétation logique, prouvent que notre organisme métaphysique est le centre de gravité de notre organisme physique, et que l'Esprit inconnaissable est le centre de gravité du périsprit qu'on peut connaître. Le corps se termine à l'âme, l'âme à l'esprit.

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici semble nous fournir une idée positive de la constitution de l'homme propre à nous conduire à une définition plus large qu'avant, bien qu'incomplète.

L'homme en donnant à ce mot sa signification ordinaire, est une *tri-unité*, à cause de la présence simultanée en lui de la matière, de la force et de l'intelligence. C'est un esprit constant en réalité, qui sent, pense et veut, libre comme un émigrant, sur un navire au milieu de l'océan ; son existence se prolonge indéfiniment avant sa naissance et après sa mort. Il a deux corps, afin de lui permettre de vivre alternativement dans le monde physique et dans le monde métaphysique.

C'est seulement lorsque l'étude des faits et leur interprétation nous a conduits à une connaissance plus profonde de la composition de l'homme que nous pouvons en donner une définition plus exacte. En empruntant le langage du grand penseur Emmanuel Kant, on peut dire que l'homme est, pendant sa vie terrestre, un esprit sans le savoir, qu'il est en relation avec d'autres esprits, menant à la fois deux formes d'existence, une consciente, la vie terrestre, l'autre inconsciente, la vie spirituelle.

En d'autre termes l'homme est un esprit doué d'organes métaphysiques, matérialisables, soit par l'incarnation, soit par la médiumnité, et destinés à agir sur le monde inférieur.

XVI

Résumons les points principaux de ce que nous avons exposé dans ces pages.

Il y a trois sortes de faits dans lesquels le *moi* intervient. Les faits physiologiques, les faits somnambuliques-médianimiques, les faits spirites.

Ces faits mènent à la connaissance des éléments constituant l'être incarné l'organisme charnel, l'organisme astral, l'esprit. En outre, ces faits étant d'espèces différentes sont perçus par trois formes analogues de sens : le sens de l'organisme charnel, le sens de l'organisme astral et le sens de l'esprit. Ces trois sens se lient à trois formes de la conscience : la conscience externe la conscience interne, et la conscience intime.

Par suite des éléments constitutifs sus-nommés, le *moi* peut vivre dans trois états différents : l'Etat incarné, l'état de dédoublement ou état désincarné, et enfin l'état divin. Ces états correspondent aux trois mondes dans lesquels le *moi* se perfectionne éternellement : le monde matériel, le monde astral et le monde divin.

Le moi qui sent, pense, veut et cherche le beau, le vrai, le bien pour réaliser en lui l'*amour* qui l'élève jusqu'à Dieu.

Tout ici prouve un ordre d'études réellement supérieures, grâce auxquelles, en employant l'induction, la déduction et l'analogie, on arrive à démontrer l'unité des trois éléments constitutifs de l'homme, conception qui dépasse de beaucoup les théories de l'ancien spiritualisme, du panthéisme et du matérialisme.

L'homme qui voudrait et pourrait se consacrer à ces études aurait environ 30.000 volumes à lire d'après le professeur Perty. Rien qu'en parcourant les plus connus et les plus importants de ces documents, il verrait vite qu'il s'agit là d'une doctrine s'efforçant de concilier les théories antiques si profondes avec l'expérimentation moderne, si puissante par son double prolongement dans l'observation des faits et dans l'intuition ; enfin, qu'il s'agit d'une doctrine progressive, au même titre que d'autres, sinon à un titre supérieur parce que ses principes sont évidents et mieux établis.

On aura pu entrevoir, dans ces pages, qui ne prétendent pas à l'originalité mais sont comme une lueur obscure, un pâle reflet du savoir d'autrui, les principaux caractères du moderne spiritualisme et son but de guider l'homme à la connaissance intime de son être, dans le sens le plus large de l'oracle de Delphes, pour unir la science et la foi.

Pour atteindre cet idéal supérieur, il n'y aura pas lutte, mais évolution de la pensée, et préparation normale de la plus grande synthèse philosophique qui ait jamais eu pour objet l'homme et la nature. Le moderne spiritualisme

est libre et progressif en raison des esprits disposés à l'accueillir. Dans cette ère nouvelle qui commence pour l'humanité terrestre, il ne se limite pas à une classe de la société, il veut être connu de tous, selon l'enseignement donné par des êtres supérieurs ; fort de son indépendance, il repousse quiconque voudrait le lier à un culte, à un système scientifique, ou à ce qui n'est pas absolument conforme à la vérité.

Il ne doit avoir aucun monopole, ni celui de la religion, ni celui de la science, ni celui de l'art.

Les faits transcendentaux exposés et expliqués dans ces pages déconcertent absolument la raison du vulgaire, comme le dit aussi Papus, de sorte que plus d'un de mes lecteurs jugera, à priori, que mon travail est le résultat d'une forme quelconque d'aliénation mentale. Mais ce jugement n'empêchera pas le spiritisme expérimental d'être le prolongement des sciences naturelles, par le fait de la bicorporéité de l'homme. Au lieu de juger ainsi à priori, il serait plus sage de lire, d'observer, d'expérimenter, de méditer et de ne conclure, ensuite, qu'en connaissance de cause. (*Fin.*)

N. D. L. R. On ne saurait mieux dire ; des hommes de valeur intellectuelle, tels que M. Falcomer, sont l'honneur de notre cause ; aussi faut-il les lire, propager leurs ouvrages et en bien méditer.

IDÉES PERSÉCUTÉES

Tout ce qui rénove est persécuté, et ce n'est point une anomalie ; car les idées nouvelles froissent les intérêts qui vivent des préjugés et des abus ; si ces idées constituent des vérités, ni les anathèmes, ni les interdictions pastorales, ni les déclamations pudibondes, ni les diatribes de toute sorte n'en arrêteront le cours, elles grandiront et se consolideront, propagées par l'effet des anathèmes.

Le spiritisme prouve l'existence de Dieu substance universelle intelligente et l'immortalité de l'âme par la communication avec ceux qui ont vécu sur la terre ; le spiritisme qui nous donne des consolations en nous révélant chaque jour tant de vérités, en nous expliquant ce qui était considéré comme des énigmes, qui nous donne un témoignage de l'existence de nos pères, de nos enfants, de tous ceux qui ont disparu de la surface du globe, le spiritisme est reçu au XIX[e] siècle, comme jadis les calculs de Christophe Colomb, les travaux de Gutemberg, les découvertes de Copernic et les déductions de Newton.

Pourquoi ? Parce que le spiritisme nous dit que Socrate, Platon,

Pythagore, Aristote et Plutarque vivent encore ; parce qu'il prouve que toutes les races qui luttèrent par la barbarie et la convoitise, furent sujettes à la loi du progrès infini ; parce qu'il affirme que les héros, les martyrs, les grands hommes vivent encore ; que Savanarole, Jean Huss, Gérôme de Prague, Giordano Bruno ont ressuscité des cendres des bûchers du Saint-Office ; que Guillaume Tell, Kosciusko, Riégo, Padilla, les martyrs de la liberté, existent encore, ainsi que Franklin, Copernic, Galilée et tous les martyrs de la science ; Jeanne d'Arc, Washington, Lincoln, Mazzini, Gambetta, Victor Hugo, Garibaldi, Carnot, Prim, etc., etc., ont existé pendant le cours des générations successives, soit sur la terre, soit dans tous les mondes.

Or, il arrivera ce qui s'est accompli pour les idées rénovatrices, un accroissement d'importance aux yeux de la foule, par suite une plus grande popularité. Chacun veut connaître à fond ce que c'est que ce spiritisme qui soulève tant de colères. On discute, on interroge, on étudie, on lit, on cherche, et voilà comment une foule d'indifférents qui ne se serait peut-être jamais occupée de la doctrine spirite, est amenée à le connaître pour le bien juger, l'apprécier et l'adopter.

Comme preuve, voici la copie du discours de M. John Tyermans, pasteur anglican en Australie, que j'ai reçu de Mons. B. Martin, rédacteur du *Moniteur spirite et magnétique*, ardent et intelligent travailleur, homme dont les efforts constants tendent sans cesse à élever le Spiritualisme moderne vers les hauteurs sereines de la science et de la philosophie.

..... « Il y a huit ans, je remplissais les fonctions, bien douces pour moi, « de pasteur à l'église anglicane de Kangeroo Flat, Victoria (Australie). Le « spiritualisme avait pénétré dans ma communauté et y avait gagné plu« sieurs de mes paroissiens.

« Alors, une partie des membres de la congrégation ecclésiastique « m'invita à prêcher contre cette doctrine, afin d'en entraver une plus « grande propagation.

« Ma réponse fut que je ne trouvais pas bien convenable de prêcher sur « un sujet qui m'était inconnu, et ne ferais que manifester publiquement « mon ignorance et ma présomption, sans pouvoir convaincre personne. « Cependant je promis, puisque la nouvelle doctrine se présentait comme « malfaisante, ses adeptes s'écartant de la voie du devoir et de la vérité, de « me consacrer sérieusement à son étude ; si j'y découvrais erreur ou trom« perie, ou l'une et l'autre ensemble, certainement je ne l'épargnerais pas.

« Mais, ajoutai-je encore : si au contraire, je me trouvais persuadé (ce « que je ne pensais pas) que cette doctrine est conforme à la vérité, je la « défendrais également, sans qu'une considération quelconque puisse

« m'arrêter. Je ne tire aucune vanité d'avoir agi ainsi ; j'ai fait purement « et simplement mon devoir ; j'en fais mention pour exprimer ce désir : *que « tous ceux qui veulent combattre le Spiritualisme fassent comme moi, et se « mettent à l'étudier avec patience et assiduité.*

« La première séance à laquelle j'assistai eut lieu dans un bourg nommé « Crusoë-Guily, distant de deux milles de mon église, chez M. John Allan. « J'y fus témoin de choses qui me mirent en stupéfaction. Il y avait là une « force agissante qui répondit à un certain nombre de questions auxquelles « aucun homme, excepté moi, n'aurait pu répondre.

« Je demandai quel était le nom du fils aîné de ma belle-sœur ? *Guillaume*, « fut la réponse ; bien au contraire j'aurais juré que c'était *Mathieu*, mais « la table persista et affirma qu'elle avait raison, que j'avais tort. Ayant « vérifié le fait, il en résulta que c'était véritablement ainsi. Donc, il ne pou- « vait pas être question d'avoir lu dans ma pensée, ni d'un inconscient « travail cérébral, ni d'une simple force psychique.

« Pour ces motifs, je m'aperçus de suite, *qu'indéniablement une force « étrangère était en action, guidée par une intelligence* ; sans toutefois « admettre l'intervention des esprits, je me persuadai que l'objet méritait « de plus attentives investigations.

« A cet effet, j'eus recours à quelques amis et nous établîmes un cercle « d'études. En peu de temps, plusieurs faits très importants furent obtenus; « je n'en citerai seulement que deux.

« Un soir, la présence du père d'un des membres se manifesta. Celui-ci ne « pouvait le croire, car, la veille, il avait reçu une lettre de son père qui « lui annonçait qu'il se trouvait en Angleterre, dans un parfait état de santé. « Mais l'être qui se manifestait persévéra dans son affirmation, donna tous « les détails concernant sa mort, ses funérailles et d'autres circonstances, « en ajoutant que bientôt une lettre confirmerait ses paroles.

« Environ un mois après, la poste d'Angleterre apporta la lettre pro- « mise en Australie. Les plus minutieux détails s'y trouvaient exactement « décrits, comme ceux donnés par la communication. — Que devais-je penser « de tout cela ? C'était un fait, et un fait qui ne trouvait d'explication dans « aucune théorie connue, excepté dans celle du spiritualisme.

« Dans une autre séance, au presbytère, en présence de ma femme et de « moi, un esprit donna son nom et raconta divers faits à lui personnels. « Nous n'avions aucune connaissance de ce nom, ni de ces faits, mais de « soigneuses recherches vinrent prouver l'absolue vérité de cette commu- « nication médianimique.

« Enfin, je fus converti au Spiritualisme par une infinité de preuves. « Mon évêque, Mgr Perry, naturellement excellent homme, mais de l'an-

« cienne école évangélique, fut prié d'intervenir et il le fit; si j'avais « pu transiger avec mes convictions, j'aurais été. épargné, mais transiger « avec des convictions certaines, c'est impossible !

« Le mandat sacerdotal m'étant enlevé, j'abandonnai l'Eglise. Alors je pris « la résolution de me dévouer publiquement à la défense du mouvement « spiritualiste, nonobstant l'impopularité de mon entreprise. »

Tel a été le résultat de l'interdiction pastorale, tel sera celui des persécutions ; elles font plus, elles l'élèvent au rang des croyances sérieuses, car le bon sens dit qu'on ne frappe pas des billevesées.

Un prêtre catholique de ma connaissance, polonais, regrettait qu'on n'eût pas brûlé Martin Luther, afin de détruire le protestantisme dans sa racine ; mais comme on n'aurait pu le brûler qu'après l'émission de ses idées, si on l'eût fait, le protestantisme serait peut-être deux fois plus répandu qu'il ne l'est. On a brûlé Jean Huss, et qu'a gagné le concile de Constance ? Il s'est couvert de taches indélébiles, car les idées du martyr n'ont pas été brûlée et elles ont été l'une des assises de la réforme.

La postérité a décerné la gloire à Jean Huss et la honte au concile. Aujourd'hui, on ne brûle plus, mais on persécute de bien d'autres manières !! JOSEPH DE KRONHELM.

L'IMMORTALITÉ AFFIRMÉE PAR LA FEMME

L'immortalité de l'âme ne se prouve pas matériellement, mais elle est écrite en lettres de feu dans le cœur de l'homme. Malgré toutes les arguties des prétendus savants, dont l'action se borne à fouiller la matière, l'immorlité de l'âme s'impose comme conséquence logique de l'ensemble de l'univers et des lois immuables qui le régissent.

Puisque rien ne se perd, l'âme ne peut donc s'anéantir. Un tel anéantissement serait une contradiction aux lois de la nature, et une exception dans la marche du monde universel que rien ne pourrait justifier ; ce serait la négation d'une vérité absolue, ce serait l'anéantissement d'une loi éternelle.

Les négateurs de l'immortalité de l'âme agissent généralement par esprit systématique, par fanfaronnade, par ostentation ou par originalité.

En matière psychologique, comme en toute chose de l'esprit et du cœur, on ne fait pas assez appel à l'opinion de la femme qui est tout sentiment et tout cœur. Elle est d'ailleurs plus perspicace que l'homme en matière intellectuelle et morale.

Pourquoi ne fait-on pas appel à l'opinion de la femme sur la question si importante de l'immortalité de l'âme, qui divise les esprits, dans cette fin de siècle.

Lui demander si elle croit que la mort sépare à tout jamais la mère de son enfant, l'épouse de son époux, l'amante de son amant, le fils ou la fille de sa tendre mère, de son père bien-aimé, il est certain qu'elle répondrait catégoriquement : NON, mille fois NON. Un tel plébiciste serait salué par la généralité des hommes. Nul d'ailleurs n'oserait contester une telle affirmation.

Et puis, il est certain aussi que toute personne qui a dans la tombe des êtres chéris, ne consentirait jamais à croire qu'elle ne les retrouvera plus un jour; que la séparation entre les vivants et les morts est éternelle.

Par illumination spontanée, tout père, toute mère s'écriraient : Moi aussi je veux revoir ma fille, mon fils, ma tendre mère, mon époux chéri, ma chère et tendre épouse. Nul ne veut la séparation éternelle. Ceux ou celles qui s'en vont dans la tombe ne consentiraient pas non plus à dire un éternel adieu à la terre et aux êtres chéris qui y restent ; après leur départ, ils voudraient vivre encore avec ceux qu'ils ont aimés; ils voudraient vivre avec les mondes que Dieu nous a donné mission d'aimer.

Non, l'homme aussi bien que la femme ne peuvent consentir à se séparer pour toujours des êtres qui leur sont chers. L'anéantissement est donc contraire à toutes les aspirations humaines, à toutes les lois de la nature.

Avec le suffrage universel exprimé par la femme, nous en aurions fini avec le culte désolant du cadavre et avec la croyance désespérante et absurde de l'athéisme, du matérialisme et du néantisme. Ces abstractions resteraient l'apanage des esprits dévoyés.

Alors, tous les liens d'amour qui rattachent les hommes entre eux seraient ravivés par la foi en la perpétuation indéfinie de l'être par l'immortalité de l'âme; alors, disons-nous, l'homme ne chercherait son salut que dans l'accomplissement de sa mission terrestre, au sein de l'humanité; alors chacun sentirait l'Infini en lui, et tous seraient unis par la solidarité fraternelle et l'amour qui est la synthèse de l'harmonie universelle.

Dans notre siècle, prétendu civilisé, on méconnaît beaucoup trop l'importance du rôle que la femme est capable de jouer dans les croyances des peuples. On s'évertue à prouver des choses qui ne tombent pas sous nos sens, qui ne peuvent pas être prouvées matériellement. Les sophistes en profitent pour jeter le doute et répandre l'erreur et les préjugés parmi les esprits faibles inconscients ou vicieux.

La femme seule peut pressentir les grandes vérités psychologiques. Son cœur résout les théorèmes obscurs, éclaircit les hypothèses les plus difficiles qui divisent le monde savant.



L'immortalité de l'âme est tellement innée dans le cœur de tout être humain que rien ne peut l'anéantir sans retour.

La femme de tous les pays, de toutes les croyances, appelée pour donner son avis sur l'immortalité de l'âme, affirmerait solennellement cette grande vérité. La majorité sur une telle question serait tellement grande qu'elle équivaudrait à une unanimité.

Faisons donc appel au suffrage universel de la femme pour trancher définitivement cette importante question, qui fut résolue et affirmée par tous les esprits droits et éclairés.

L'influence de la femme dans toutes les questions où le sentiment domine est incontestable. Plus perspicace que l'homme, elle sait employer à propos les moyens d'insinuation qui lui réussissent toujours.

Le cléricalisme a si bien compris cette vérité qu'il continue de dominer les hommes par les femmes ; il sait les maintenir et les captiver dans son giron. Il est certain que cette faction politique qui s'efforce de dominer le monde, conservera un reste d'influence, tant que la femme lui prêtera son concours.

Pour tout ce qui concerne la sensibilité, la femme possède plus de facultés que l'homme. Dans le spiritisme, on constate qu'il y a plus de femmes médiums que d'hommes, nos amis et F. E. C. peuvent faire cette remarque.

DÉCHAUD.

LE SIXIÈME SENS

Tiré du *Morning Journal* du 15 mars 1896.

Y a-t-il un sixième sens qui nous permette la découverte des criminels ? Si la police a ses théories sur le meurtre du professeur Max Eglau, d'autres personnes affirment qu'il est possible de démêler les fils rouges de ce crime, de l'écheveau sans couleur des événements journaliers de l'existence, au moyen d'une merveilleuse faculté humaine.

Elles assurent que lorsque les cinq sens ne suffisent pas, le sixième sens du psychomètre peut, non seulement donner le signalement du meurtrier, mais aussi indiquer le lieu où il peut être arrêté.

Mme Henri Newton, veuve d'un millionnaire (tué récemment par un électric car), président de la 1re Société spiritualiste de New-York, prétend que si l'on avait donné à un psychomètre un objet porté par le professeur au moment du crime, l'identité de l'assassin eut été immédiatement révélée. Le psychomètre ordinaire et le *mind reader* (lecteur de la pensée) paraissent

posséder la même faculté, mais c'est une erreur. Les psychomètres peu nombreux à New-York, ont pris un intérêt tout particulier au meurtre d'Eylau, parce qu'il présente certains traits qu'eux seuls peuvent saisir.

Mme Emerson, du n° 138, west Forty Third Street, New-York, célèbre parmi les psychomètres de ce pays, a dit à un reporter du journal, que la police ferait bien de profiter du sixième sens développé chez les spiritualistes. On m'a souvent consulté, dit-elle, pour découvrir des criminels, mais cela me répugne, pour plusieurs raisons ; la principale, est que j'en éprouve des effets très désagréables.

Il paraît que le psychométrist se mêt tellement en rapport avec le sujet, qu'il souffre moralement et physiquement de ce qu'éprouve ce dernier. Pour en citer un exemple, Mme Emerson dit qu'un jour on vint la prier de découvrir où se trouvaient les morceaux d'un cadavre qui avait été dépécé ; le crime avait été commis dans l'Etat du Maine, par un cordonnier. Il avait tué son apprenti avec un marteau, et caché son corps sous le plancher d'une grange située derrière la maison.

La disparition de l'apprenti ne donna lieu à aucun soupçon, parce que le cordonnier dit qu'il était retourné chez ses parents qui habitaient une autre ville. Après quelques jours, une mauvaise odeur ayant été signalée par les voisins, le cordonnier coupa le cadavre en morceaux et les enterra séparément dans un champ voisin. Le propriétaire du champ étant venu le labourer peu de temps après, son chien, en courant sur les sillons, flaira l'odeur de chair en décomposition et déterra un membre. On découvrit ensuite toutes les autres parties du cadavre, moins un jambe.

C'est alors, qu'on vint consulter Mme Emerson. On me remit, dit-elle, l'ongle du pouce de l'apprenti, et l'ayant placé dans la paume de ma main, je décrivis le tableau qui se présenta à ma vue ; je vis comment l'apprenti avait été assassiné, en indiquant l'endroit où le cordonnier avait enterré l'autre jambe, dans un autre champ. J'éprouvai, alors, des nausées par l'état de décomposition du cadavre ; j'eus ces malaises durant plusieurs jours. »

Les psychométrists, se limitant généralement à la description du caractère des personnes, révèlent les incidents de leur existence qui n'ont pas pu venir à leur connaissance, par l'intermédiaire des cinq sens.

Tous les dimanches, après midi, des *tests* de ce genre sont donnés par des psychométrists, à Carnegie, Musical Hall. On y donne généralement la préférence à des inconnus et aux sceptiques : ils déposent sur une table, près de la tribune et à l'insu des psychométrists, des objets leur appartenant, tels que mouchoirs de poche, gants, lunettes, bijoux, etc. Avec ces objets dans la main, le psychométrist voit le passé, le présent et quelquefois l'avenir de la personne qui a placé l'objet sur la table.

Les impressions frappent le psychométrist comme des ondes sonores ; quand les conditions sont bonnes leurs révélations sont surprenantes : ils décrivent ce qu'ils voient et ce qu'ils éprouvent, mais non pas d'une manière aussi générale que les médiums ou les voyants ont l'habitude de le faire. Les psychométrists progressifs ont dernièrement porté leur attention sur l'emploi de leur don pour amener les coupables devant les tribunaux.

L'hypnotisme est maintenant reconnu comme un agent thérapeutique ; on suggère au malade qu'il est bien portant, et l'être interne répondant à la suggestion fait son possible pour guérir. De même on prétend qu'un objet porté par le criminel ou qui a servi à commettre un crime, agit comme une suggestion sur le psychométrist et fait porter son attention sur les événements passés que nous revoyons, chaque fois qu'une scène de notre existence nous revient à la mémoire ; le psychométrist possède la faculté de voir les tableaux ou les images des actes peints dans la mémoire des autres personnes, aussi bien que dans la sienne.

A un étranger qui se moquait des enseignements de Lavater, Ischokke raconta un chapitre de la vie de cet inconnu ; il lui dit quand et comment il avait volé son patron et plusieurs autres choses qu'il croyait bien cachées dans son for intérieur.

Le chef de police, Conlin, s'intéresse beaucoup aux prétentions des psychométrists ; il dit que, s'ils peuvent à l'aide du sixième sens révéler des faits et des détails qui ne peuvent être découverts par les moyens ordinaires, la police de New-York se fera un devoir de les employer comme experts,

Au prochain congrès international de psychologie, qui aura lieu à Munich, au mois d'août prochain, on lira, dit-on, plusieurs mémoires traitant de la faculté psychométrite pour la découverte des crimes.

Le professeur Joseph Rodes Buchanau est un sincère croyant au pouvoir de la psychométrie ; il la pratique depuis bien des années et en a parlé dans les journaux scientifiques, en conseillant son emploi par les tribunaux.

Traduit par Elie P. Bloche, de New-York.





LES VOIX DU TOMBEAU

PRELUDE

Homme, jouet pensant fait d'argile et de feu,
Girouette qui tourne entre le Diable et Dieu,
Aux souffles des cinq sens, aux quatre vents de l'âme,
Radeau de chair battu par la tourmente infâme
Des passions luttant dans ton cœur éperdu,
Esquif désemparé qui n'est jamais rendu
Au port tant attendu qu'appelle ta pensée,
Cervelle d'étourneau qu'un rien fait insensée,
Qui cherche le bonheur dans la gloire et l'amour
Et n'a pas le secret de le saisir un jour,
Voyageur, dont la soif n'est jamais assouvie
Qui traverse en pleurant le Soudan de la vie,
Toi que le doute étreint dans son étau de fer,
Frère, relève-toi, si ton cœur a souffert.

Voici venir le temps, prédit par le prophète,
Où l'esprit doit parler, où la grande muette,
La Mort doit faire entendre à la terre sa voix
Et ranimer les cœurs des hommes aux abois.
Frère, voici venir le siècle du prodige,
Où sainteté, vertu, reprendront leur prestige,
Où les démons des sens par les anges vaincus
Tomberont sur leurs tas d'ordures et d'écus.
C'est l'heure de la foi qui sonne dans l'espace,
Salue à pleine voix l'espérance qui passe.
Sous les grands cieux, pour tous, selon l'Esprit divin,
L'au-delà se découvre et la Mort parle enfin.

Septembre 1896. JULIEN LARROCHE.

REMEMBER

> A genoux, à genoux, à genoux sur la terre
> Où ton père a son père, où ta mère a sa mère,
> Où tout ce qui vécut dort d'un sommeil profond
> Abîme où la poussière est mêlée aux poussières
> Où sous son père encore on retrouve des pères,
> Comme l'onde sous l'onde en une mer sans fond !
>
> VICTOR HUGO.

Paris dormait fiévreux des fêtes de la veille,
Et déjà ses faubourgs, que dès l'aube réveille
Le besoin journalier des pénibles labeurs,
Bourdonnaient, ruche immense, en de sourdes rumeurs.
Sur la cité superbe et sur ses nécropoles,
Un gai soleil naissant jetait des auréoles,
D'un côté les vivants — et de l'autre les morts...
Terme constant où vont aboutir nos efforts :
Beauté, laideur — richesse, affolante misère,
Dorment paisiblement sous quelques pieds de terre.

J'entrai, mais toutefois, amortissant mes pas...
De ce muet asile où chacun parle bas,
Je craignàis en marchant de troubler le silence,
D'éveiller, par mon bruit, un rêve d'existence..,
Eh ! qui sait ? Car la mort est peut-être un sommeil
Où l'âme s'engourdit, afin qu'à son réveil,
Pour revêtir bien mieux une forme nouvelle
Elle ait pu s'oublier dans son éternité !
Perfectible, il est bon qu'elle doute, immortelle,
De l'immortalité !

J'avançai... devant moi, de riches mausolées
Se détachaient en blanc sous les sombres allées :
Homme, découvre-toi, car ici tout est nu !
Si par ces monuments l'orgueil du parvenu
Croit encore dominer — cette espérance est vaine ;
C'est le dernier soupir de la faiblesse humaine,
Respecte-le. La mort a passé son niveau.
Si tes mains soulevaient la dalle du caveau,
Ah ! tu veais alors, par le peu que nous sommes,
Ce que pèse, en grandeurs, la poussière des hommes.
Qu'arrachés du cercueil, des bouleversements
Viennent à réunir ces pâles ossements...
Dirais-tu, contemplant dans leur courte odyssée,
Ces crânes d'où jadis a jailli la pensée :
Celui-ci fut puissant, cet autre malheureux,
Et voici quel fut l'humble et quel fut l'orgueilleux.
Homme, découvre-toi ! La sagesse divine
Nous a fait ressemblants dans notre nudité,

Mais pour mieux imprimer sur le front qu'elle incline
Le sceau d'égalité !

O mort ! tu couvres tout : les vertus et le crime !
Quel œil humain jamais pénétra ton abîme ?
La tombe est un écueil... Les générations,
Sur ce roc éternel, brisent leurs passions.
Le flot pousse le flot et les vagues humaines
Roulent en resserrant les anneaux de leurs chaînes,
Car voici le moment de la fraternité :
L'homme comprend enfin devant l'éternité,
Qu'il n'est rien ici bas qui ne soit solidaire ;
Que le puissant du jour comme le prolétaire
Sont fils du même Dieu ; que le faible et le fort
Courbent également leur front devant la mort !
O superbes cités, Babylones joyeuses !
Vous des siècles passés les reines orgueilleuses :
Ninive ! Athènes ! Rome ! avec tous vos palais
Qui défiaient le temps de les toucher jamais !
Césars ! vous qui creusant une route profonde,
Du poids de vos destins faisiez trembler le monde ;
Illustres conquérants par l'histoire connus,
Législateurs et rois, qu'êtes-vous devenus ?
Les siècles ont passé — fugitifs comme une ombre...
Le temps a déployé sur vous son aile sombre ;
O sublimes esprits, puissants procréateurs.
Peuples, qu'est-il resté de toutes vos splendeurs ?
— Quelques marbres brisés, — débris d'une mémoire ;
Quelques noms glorieux burinés par l'histoire...
Et c'est tout... et le temps dans une affreuse nuit,
Pousse tous ces débris pêle-mêle... et poursuit,
Sans le précipiter, son vol toujours rapide.
Pour les uns, c'est une eau murmurante et limpide,
Un frais ruisseau caché sous la mousse et les fleurs ;
Pour d'autres, l'ouragan déchaînant ses fureurs,
Le tourbillon humain, triste ou joyeuse ronde,
Qui s'engouffre et se perd dans une nuit profonde,
D'où sortent, cris confus de l'horrible chaos,
Les accents de la joie et les poignants sanglots.
On est heureux — le temps semble avoir pris des ailes ;
On souffre — il traîne avec des lenteurs éternelles.
Etrange fiction : d'un pas toujours égal,
Le temps conduit chacun à son terme fatal.
Il devient tour à tour la vieillesse et l'enfance :
Il finit pour les uns, pour d'autres il commence.
Le passé, l'avenir, sont une immensité !
Hourra ! Dans le bonheur ou dans l'adversité,
Voyageurs, nous voguons sur l'océan des mondes

Nous traçons notre route et les vagues profondes
Referment le sillon et jettent sur l'écueil,
Epave du naufrage, un fragment de cercueil.
Partout sur les débris du vieux monde qui croule,
Un nouveau monde vit — nouveau flot qui s'écoule...
Le nouveau sur l'ancien prend ses fondations;
L'univers accomplit ses révolutions.
Tels on voit dans les cieux de brillants météores
Naître et s'évanouir; tels, par les madrépores,
On voit du sein des mers, et sortir du néant,
Pour remplacer le vieux, un nouveau continent.
Un travail incessant se fait dans la nature :
Tout vit... tout meurt... le flot humain coule et murmure
Sans jamais s'arrêter, des langes du berceau,
Aux portes du tombeau.
Homme, qui que tu sois, frivole ou bien austère,
Abaisse tes regards, plonge dans ce mystère...
Médite sur toi-même, et regarde, esprit fort,
Regarde maintenant face à face la mort !
Imprudent, tu souris... et ton heure est venue...
La mort est près de toi... la mort hideuse et nue !
Elle accourt... sur ses pas, le jour se trouble et fuit...
Pour ceux qu'elle a touchés de son doigt, tout est nuit...
Le soleil est éteint !...
Etre là, sous la terre...
Le froid... l'humidité. Sous les plis du suaire,
Qui sait ! il faut au mal une expiation :
Sentir, et jusqu'au jour de la rédemption,
Les vers ronger le corps, ce corps abject, infâme;
Et voir là, palpiter, sur ce fumier, son âme !
Entendre autour de soi comme des bruits lointains,
Un écho des vivants, le rire des festins,
Les cris joyeux, les chants... Par une double vue
Etre jaloux, et voir tremblante, heureuse, émue,
La femme qu'on aima d'un tendre égarement,
Se livrer aux baisers de son nouvel amant.
N'être plus rien, qu'un corps qui tombe en pourriture...
Quand partout alentour resplendit la nature !
Penser que le soleil rayonne... et que les fleurs
Exhalent dans les airs de suaves odeurs;
Que le printemps renaît, sourit; que l'oiseau chante;
Qu'à tout ce qui respire une sève enivrante
A fait germer l'amour... Penser que l'on est mort !...
Puis à travers les cieux, dans la nuit, quand tout dort
Saisir au vol l'instant où s'échappe une étoile,
Et voir, par l'un des plis du mystérieux voile
Dont l'agrafe est tombée, un bataillon béni

D'esprits battant de l'aile au sein de l'infini.
Où vont-ils ces élus tout rayonnants de joies?
— A travers les splendeurs des radieuses voies,
Peut-être, ils vont tracer un monde à l'avenir,
Car ce vieux monde-ci tôt ou tard doit finir,
Les voies libres... alors que notre esprit devine
Qu'il était fait comme eux d'une essence divine !

La nuit funèbre accourt... C'est la nuit du trépas !
Homme, voici la mort ! Quoi ! tu ne trembles pas ?
Ah ! c'est qu'au dernier jour, heure de prescience,
La mort est le miroir de notre conscience :
Le bien comme le mal, tout s'y reflète à nu,
Et de la vérité le moment est venu.
A l'éternel cadran l'heure fatale sonne.
Le glas tinte pour tous... O vanité bouffonne !
Orgueil, viens contempler ton masque enseveli !
Une minute encor... puis, à jamais l'oubli !

Mais une voix soudain s'éleva dans mon âme :
Le Créateur nous fit d'un rayon de sa flamme,
Non, tout n'est pas fini ! non, l'esprit ne meurt pas !
Etincelle de Dieu, s'il jaillit ici-bas.
Il jette un peu de jour sur un peu de poussière. .
Il s'éteint... le rayon retourne à la lumière.

JULES MONIOT.

SOUVENIRS ET IMPRESSIONS D'UN SPIRITUALISTE

(*suite*). Voir la *Revue* d'octobre 1896.

Tout en poursuivant mes études classiques, je ne cessai de philosopher, et j'avais toujours présent à l'esprit le problème des destinées humaines. J'arrivai ainsi à l'adolescence.

J'étais peu communicatif, peu expansif. Mes pensées appartenaient à un ordre de choses dont on ne s'occupe que peu ou point à cet âge. Depuis l'âge de douze ans jusqu'à dix-huit ans, je fus presque constamment seul; j'étais un solitaire. Mes camarades me surnommaient le *mystérieux*.

Je lisais beaucoup. Mes lectures me jetaient dans un monde d'idéalités; je devenais enthousiaste, je m'éprenais du beau, du noble, de tout ce qu'il y a d'élevé.

Ce beau, ce noble prit une forme, une apparence. Je devins amoureux, mais amoureux craintif, presque mystique.

Ce fut une de mes cousines Laure, qui, comme cela arrive infailliblement,

revêtit pour moi l'idéal rêvé. C'était plus que de l'amour, c'était de l'adoration que j'eus pour elle.

On a dit que l'amour est une souffrance. C'est vrai, et nul ne l'a mieux et plus fortement éprouvé que moi.

Cette phase de notre existence est très curieuse à observer. On n'est plus enfant ; on n'est pas encore un homme.

Aux êtres d'une organisation nerveuse comme la mienne, aux âmes éprises d'idéal, tourmentées par le rêve, par des désirs vagues, mais impérieux, qui confondent dans leur objet Dieu et la Créature, l'Esprit et la Chair, qui sentent plus qu'elles ne raisonnent, qui ne peuvent se définir ni définir quoi que ce soit, qui avancent sans savoir où elles vont, où elles veulent aller, qui cherchent le pourquoi et le comment, qui par instant sont prêtes à tout braver, qui, à d'autres moments, reculent effarées, éperdues, qui voient un abîme ouvert devant elles, sans oser en sonder la profondeur, qui ne savent si elles doivent avancer ou reculer, la *Vie* apparaît subitement avec toutes ses séductions, tous ses enchantements, toutes ses joies, toutes ses luttes, tous ses déboires, toutes ses angoisses !

L'âme se cherche sans se trouver. C'est le vertige. On traverse une crise ; on se sent aux prises avec les passions naissantes.

Dans cette étude, je crois, comme je l'ai déjà dit, que rien n'est indifférent, et je ne saurais mieux faire que de rapporter ce que j'écrivais à cette époque de ma vie. On me dira : que peut écrire, que peut éprouver un adolescent, que nous ne sachions, que nous n'ayons éprouvé nous-même ?

— Encore une fois, ceux que cela ennuie sont libres d'interrompre leur lecture. Je n'écris que pour ceux qui seront heureux de se sentir revivre dans ces pages et de retrouver leurs propres impressions.

Voici donc quelques fragments de mes plaintes amoureuses :

« Mon amour a commencé avec ma raison, et il a grandi et s'est fortifié avec elle. J'ai passé de doux moments avec mon adorée; j'en garderai toujours le souvenir. Je me sentais heureux près d'elle ; elle paraissait partager mon bonheur...

« Un soir, j'étais seul avec elle. Nous étions assis l'un près de l'autre. Nous nous taisions... Et moi, misérable insensé, cruel sauvage, je lisais et j'étais ou plutôt j'affectais d'être profondément plongé dans ma lecture.

« Elle, toujours muette, inactive, me regardait, et je ne voyais pas, je ne sentais pas !... Je lisais toujours.

« O malheureux, indigne de son amour, tu as méprisé son doux regard, tu as détourné la tête, tu n'as pas compris ou tu as dédaigné de comprendre !

« ... Un autre jour, jour plus lamentable encore..., je ne lisais pas. Elle

me parlait ; sa voix tintait doucement à mon oreille et me faisait tressaillir ; son haleine parfumée me soufflait des paroles douces, tendres ; ses beaux cheveux ondoyaient sur son cou et venaient caresser mon visage ; sa tête se penchait sur mon épaule. Je paraissais impassible, bien que mon cœur fût torturé et agité de mille pensées, de mille désirs. Je souriais, mais mon sourire était stupide.

« ... Puis elle se tut. Elle me regardait toujours, souriant tristement, comme peinée de mon silence. L'aveu ne venait pas !

« ... Ah ! On me croit insensible, on croit que je n'ai pas de cœur ! Oui, c'est ce que j'entends dire. Que l'on me connaît mal !

« Elle aussi me croit insensible, sans doute ! Que les autres pensent de moi ce qu'ils voudront ; mais elle ! Ah ! qu'elle me comprenne mieux, qu'elle lise dans mon âme !... »

Me voilà donc amoureux transi. C'est une flamme intérieure qui me dévore et qui ne trouve pas d'issue. Qu'avais-je donc ? Etais-je insensible ?

Non, j'étais timide, voilà mon secret.

Voilà en effet le secret de l'adolescence. Cette timidité du cœur et des sens, c'est ce qu'on nomme aussi la pudeur, sentiment profond qui est l'apanage de l'adolescence. Il est le frein aux passions naissantes, il est la sauvegarde de l'innocence, il garantit et préserve des désordres.

Cette pudeur chez moi était intime, intérieure. Avec mes camarades, avec mes égaux, elle s'effaçait, disparaissait pour ainsi dire. Je la conservais dans l'acte, non dans la parole. Très développée, peut-être excessive dans la famille, elle s'évanouissait au dehors.

Entraîné dans une conversation, je m'animais, mes yeux jetaient des flammes. Le sujet était-il sérieux, je parlais comme un homme ; était-il futile, je badinais volontiers ; je devisais joyeusement, je chantais, je versifiais ; ma joie tenait parfois du délire. Disparates étranges !

Dans le fond de mon être, j'aspirais à de hautes destinées. Je voulais devenir *quelque chose* ou plutôt *quelqu'un*. Mais j'appréhendais l'avenir ? Que serait-il ?

J'écrivais à ce propos : « j'ai une grande confiance en Dieu, dans mon avenir. J'espère, je crois. Je ne crois pas avoir été mis sur la Terre pour rester un être vulgaire ou inutile. Je me sens destiné à quelque chose de grand.

« Pauvre insensé ! Que dis-je ? Suis-je un idiot, suis-je un génie ? Ai-je une mission à remplir ?... »

Après l'amour, l'ambition. C'est bien l'homme. De l'amour humain nait l'ambition, le désir de la gloire. Est-ce bien le processus humanal ? Mais à cet âge, ce n'est pas l'ambition vulgaire, celle qui travaille dans un but

égoïste; c'est l'enthousiasme pour tout ce qui est grand, fécond et noble ; c'est le besoin de dévouement et de sacrifice.

Mais le doute, la crainte, l'impuissance, toutes les faiblesses de l'homme qui cherche sa voie s'emparent de lui ; il est inquiet, agité...

« Je ne sais ce que je veux, écrivais-je. Je suis un ambitieux timide, voilà le mot. Je suis malheureux. Il me semble que j'ai vécu toute une vie d'homme. Je suis dans la décrépitude ; tous mes sentiments sont émoussés ; je suis rassasié de tout, même de la vie, surtout de la vie.

« Je suis las. Il me semble que j'ai livré toute ma vie un combat qui m'a épuisé. Je voudrais éteindre ma vie tranquillement, loin du bruit, dans un coin solitaire. On va me prendre pour un misanthrope. Non. J'aime ma grande famille, l'humanité. Je lui veux du bien. Elle ne m'a rien fait qui mérite ma haine. Loin de là, elle m'a nourri, élevé, instruit. Je l'en remercie. J'aurais voulu seulement ne pas naître... Mais que dis-je ? Il faut vivre. C'est la loi. »

Je terminai mes études à 18 ans. Il s'agit dès lors d'embrasser une carrière. Laquelle ? Je voulais ou plutôt je croyais être un futur génie, appelé à une brillante destinée.

J'étudierais le droit. Je sentais là une vocation. Je serais un orateur, un tribun, je serais le protecteur du faible, la terreur des méchants. Décidément, je ferais mon droit. Mais je comptais sans mon père. Sa fortune était modeste ; son esprit aussi. Il me détourna de cette idée. Il me préférait une bonne petite situation bourgeoise.

Je pourrais être droguiste, comme mon oncle. Je me marierais ; la dot de ma femme paierait mon établissement. Je ferais souche d'honnêtes gens qui continueraient mes traditions... C'était charmant.

Je luttai. Je signifiai nettement ma volonté de faire mon droit... J'allais mettre mon projet à exécution, quand, par suite de circonstances qu'il est inutile de rapporter, on finit par me dissuader, et j'entrai chez un droguiste comme apprenti.

Mais mes aptitudes étaient nulles, comme on va le voir. Il avait fallu les prières de mon père, celles de ma mère, les sollicitations, voir les injonctions de mon oncle le droguiste, et certains subterfuges pour je finisse par céder.

Ecoutez les raisonnements suggestifs qu'on me tenait.

« La position de droguiste est honorable et lucrative ; elle est sûre. On achète, en même temps que le fonds, la clientèle. Pas d'aléa, pas de risque. On n'a qu'à se laisser vivre.

« Le droit, le droit ! A quoi cela te mènera-t-il ? Serais-tu avocat ? Mais il faut pouvoir attendre ; la clientèle ne vient qu'à la longue, il faut se faire

un nom, une réputation. Es-tu assez bien doué pour faire un avocat ? De plus, ta situation de fortune ne te permettra pas de vivre longtemps sans rien faire, sans rien gagner.

« Suis donc nos conseils ; fais-toi droguiste.

— « Vois ton oncle, disait mon père ; il gagne honorablement sa vie. Ecoute-le ; il a de l'expérience, lui. »

Ah ! mon oncle ! Encore un de ces bourgeois de l'ère impériale ! Il a passé sa jeunesse à faire la fête ; il a gaspillé son temps et son argent, ou plutôt l'argent de ses parents, et ce n'est qu'à l'âge de 30 ans passés que, marié et père de famille, il a pu s'établir.

C'est lui qui comprenait la vie ! L'argent, l'argent, voilà ce qu'il faut ; et c'est la situation de droguiste qui est la bonne. On gagne beaucoup sans trop de peine.

Voilà leur idéal : l'argent. — Ils étaient de leur temps.

Le premier mois, tout alla à peu près. Je me laissais faire. Je manipulais je triturais, je taillais, je coupais, je ficelais. Mais mains agissaient, mais mon esprit était loin.

J'avais refoulé mes aspirations, j'avais brisé mon cœur, j'avais chassé mes idées de grandeur. Je tentais résolument l'épreuve, bien décidé à suivre la voie qu'on me traçait.

Je crus mon cœur définitivement sacrifié, mort. Vain renoncement, abnégation apparente. Ce que je croyais mort allait ressusciter plus vivant que jamais.

N'y tenant plus, à bout de patience et de résignation, je me décidai à tout abandonner et à mettre mon projet à exécution. Voici ce que j'écrivis à mon père :

« Voilà un mois que je suis dans la droguerie. Je suis à présent bien à même d'apprécier le métier, d'examiner s'il me convient. Hélas ! je ne peux m'y faire. Je ne peux me résoudre à tripoter des produits. J'ai déjà cassé bouteilles, flacons, gâté des préparations ; mon patron me réprimande à chaque maladresse. Cela est juste assurément ; mais cela prouve que je ne suis pas propre à ce métier.

« Il y a quinze jours que je suis en état de juger ma position. J'ai toujours patienté, je me suis consolé, je me suis donné du courage. Bah ! Peine inutile. Deux fois j'ai eu une crise de nerfs. J'étais dans un tel état de surexcitation que, s'il n'y avait eu une prompte solution, j'aurais peut-être succombé ; heureusement j'ai pu pleurer, et j'ai pleuré.

« Je passe sous silence mille détails qu'il serait trop long de vous raconter.



« Depuis quinze jours, j'ai le cauchemar. Ma première idée me revient toujours : faire mon droit.

« Certes je reconnais avec vous que la droguerie est un commerce où l'on gagne beaucoup ; mais si je ne me contente pas de cela, moi ? S'il me faut autre chose ? — C'est de l'ambition, dites-vous. — Hé bien, après ? Qu'est-ce que l'ambition ? Le désir d'arriver. Quand je croirais être malheureux toute ma vie, n'importe. Le droit, c'est là ma vocation.

« Vous m'avez mis dans la droguerie uniquement pour n'avoir pas de frais d'études à payer. Faut-il vous le répéter ? Le commerce n'est pas mon affaire. Je n'arriverai pas.

« Vous avez fait une sottise ; il faut la réparer. Il s'agit de mon avenir, ne le brisez pas, je vous en supplie. Ne me forcez pas à vous maudire. Mon état est digne de pitié. Ne soyez pas dénaturés, écoutez ma voix. Craignez quelque folie de ma part. N'ayez pas, pour toute votre vie, des remords.

« Aujourd'hui, il en est temps encore ; demain il sera trop tard. »

A la réception de ma lettre, mon père conféra avec mon oncle. Le résultat de leur conférence fut que je devais continuer mon apprentissage, qu'on devait tenir ferme et m'obliger bon gré malgré a persister.

« Sa vocation, sa vocation, disait mon oncle ; il n'y a pas de vocation. On s'habitue à tout. Il s'agit d'avoir de la volonté. »

Ce fut dans ce sens que la réponse me parvint.

Il y eut des menaces, des prières, une foule de considérations plus ou moins persuasives.

La fin de la lettre était triste, suppliante. On cherchait à m'atteindre au cœur.

On y réussit.

Je consentis encore une fois à faire taire mon ambition, puisque ambition il y avait, et je restai dans la droguerie.

(*A suivre.*) ALBAN DUBET.



ENCORE LA PHOTOGRAPHIE PSYCHIQUE

Séances avec David Duguid, célèbre médium désintéressé avec lequel des expériences furent faites par des hommes de sciences, tels que Tral-Taylor.

Tiré du *Light*, du 12 septembre 1896.

Pendant les douze derniers mois, mes occupations m'ont empêché de poursuivre l'étude fascinante de la photographie spirite, soit avec M. Du-



I. — Reconnue comme étant le frère Alexandre de M. G.

guid, de Glasgow, soit avec d'autres médiums, tandis que toute tentative de développement de cette forme de manifestation psychique, faite par nous, en petit comité, n'a pu donner aucun résultat.

Je suis heureux d'affirmer, cependant, qu'un de nos amis intimes, personnage jouissant d'une grande considération, depuis sept ans a pris part avec moi à l'investigation des phénomènes occultes et m'a communiqué les résultats des différentes séances données à Glasgow pendant la période des mois de mai, juin et juillet derniers.

Les résultats dont il s'agit, sont tellement satisfaisants, qu'avec la permission de mon ami et celle de toutes les parties intéressées, je les transmets à l'éditeur du *Light* pour les publier.

Je dois le dire, la personne en question est celle déjà mentionnée dans les précédents articles du *Light* ; elle a assisté souvent et avec succès



II. — Reconnue par un médium comme étant « sa mère »

M. Duguid, et, à la fin de ses expériences, il était à même d'obtenir des photographies spirites sans que le médium prît une part active à l'opération; il restait assis ou debout dans la chambre, pendant que mon ami était occupé par la « chambre noire. »

Quelques-unes des photographies obtenues aux séances sont semblables à celles obtenues dans ma maison, deux ans auparavant, prises sans chambre noire, au moyen de plaques pliées dans du papier brun, revêtues d'un cachet et tenues, pendant un court espace de temps, entre les mains du médium. La majeure partie de ces photographies, cependant, est venue en passant par la « chambre noire », comme vos lecteurs le verront bientôt et avec des conditions qui excluent toute possibilité de fraude de la part de qui que ce soit.

J'opère d'abord avec la « chambre noire » et les plaques. Mon ami, que, pour les besoins de cet article je désignerai par l'initiale M. G., est un excellent photographe-amateur; il a récemment acheté une grande chambre noire portative pouvant contenir douze demi plaques sèches. Au moyen d'un mécanisme placé sur le côté de la « chambre noire », chacune des plaques, après avoir été exposée, doit tomber sur sa face, et se trouver aussitôt remplacée par une autre ; c'est avec cette « chambre obscure » que toutes les photographies ont été prises.

Quant aux plaques sèches, elles ont été invariablement achetées par M. G., à Edimbourg; lui-même les a placées dans la « chambre obscure » à Glasgow. Cette « chambre obscure » et son contenu n'ont jamais été un seul instant en possession de mon ami, pendant le temps voulu pour obtenir la série complète.



III. — Personnage en uniforme militaire.

En ce qui touche le développement, il m'informe qu'il n'a été effectué qu'à son retour à Edimbourg, quelques heures après les séances terminées. Voici l'ordre des séances :

Mois de mai : Cette séance eut lieu chez M. Duguid, à Glasgow ; étaient présents M. G..., ainsi que M. et Mme Duguid ; huit plaques furent exposées avec ce résultat : dans le développement à Edimbourg, trois d'entre elles reproduisaient des formes psychiques.

Le *modus operandi* consistait en ce que M. G... se tenait assis en face de la « chambre obscure », pendant que M. Duguid enlevait le capuchon, exposant chacune des plaques ; après l'intervalle nécessaire il tournait le petit levier qui laissait tomber sur sa face chacune des plaques employées ; en même temps il en plaçait une autre dans la position voulue pour une nouvelle exposition.

La « chambre obscure » demeurait fermée pendant toute la durée de l'opération et, comme je l'ai déjà fait observer, les plaques n'ont jamais été



IV. — FORME APPARAISSANT AU DESSUS DE LA PERSONNE ASSISE.

ni vues ni maniées par qui que ce soit, excepté par M. G... qui les a développées quahd il en a eu le loisir. M. Duguid n'a vu ni manié les photographies avant qu'elles fussent complètement reproduites par M. G...

En examinant ces photographies psychiques, je trouve reproduits trois personnages distincts; le premier représente un jeune homme aux traits vigoureux, âgé d'environ dix-neuf ans ; M. G... m'informe qu'il y reconnait son frère Alexandre, décédé depuis près d'un demi-siècle, et qui, pour la première fois depuis sa mort, s'était manifesté récemment à son frère dans une séance où se trouvait M. Cecil Husk, à Peckam (*voir figure I*).

La seconde photographie représente une femme âgée portant une coiffure en forme de coiffe ; d'après le dire de M. G... elle fut présentée par lui à un médium, dans une récente visite à Edimbourg et ce dernier assurait, d'une manière positive, que c'était sa mère; l'identité de celle-ci n'a pas été autrement corroborée (*voir figure II*).

La troisième photographie, reproduction d'une figure de femme entourée d'une draperie, est entièrement semblable à celle obtenue trois ans auparavant, à une séance à Glasgow, avec M. Duguid.

Dans le but d'épuiser les plaques restées dans la « chambre obscure », M. G... demanda ensuite à M. Duguid de s'asseoir en face de l'appareil, puis il enleva lui-même le capuchon et tourna le levier ; aucune des plaques exposées, soumises au développement, ne donna une figure psychique ; la seconde partie de la séance fut loin de donner un résultat négatif.

La deuxième séance, en juin, eût lieu a Glasgow, chez M. Duguid, avec un succès considérable ; huit plaques furent introduites par M. G... qui resta assis pendant que M. Duguid tenait la « chambre noire » et enlevait le capuchon.

Après, la « chambre noire » fut emportée par M. G... dans le cabinet noir : il en enleva quatre plaques, les enveloppant dans du papier brun pour les soumettre à un développement subséquent ; il mit huit nouvelles plaques dans la « chambre noire », élevant au nombre de douze la quantité des plaques exposées; il restait donc quatre des huit plaques primitives.

Mme Duguid, qui jusqu'alors était simple spectatrice, se laissa suggérer par M. G... de faire une expérience ; elle s'assit en face de la « chambre noire » dont M. G. enleva le capuchon; il se plaça ensuite en face de l'objectif tandis que Mme Duguid, ôtait le capuchon ; les huit plaques furent exposées.

M. G... prit ensuite la chambre obscure, et les plaques, au nombre de seize, pour les emporter chez lui, à Edimbourg ; voici les résultats obtenus :

Rien d'anormal sur les huit plaques exposées par M. Duguid.

Sur deux des plaques exposées par Mme Duguid, avec M. G... posant, on trouva reproduites, deux formes, l'une était celle de son frère Alexandre.



La deuxième reproduisait une grande figure, posée de profil, revêtue d'un uniforme militaire (*voir figure III*).

Sur deux des quatre plaques exposées, Mme Duguid posant, on reconnut des formes psychiques, l'une et l'autre, de femmes ; sur la première, la forme apparaissait au-dessus de la tête de Mme Duguid (*voir figure IV*), tandis que la seconde se tenait à côté d'elle.

Dans un prochain article, je relaterai les autres séances et les résultats qu'elles ont donnés. (*A suivre*).

Traduit par M. Ad. Grisery.

N. D. L. R. — Les clichés ci-dessus, prêtés obligeamment par la rédaction du journal *Light*, étaient *piqués* à leur arrivée, et ce défaut en a rendu la reproduction bien difficile, presque voilée. Nous le regrettons.

FRAGMENTS DE VÉRITÉS OCCULTES

(*Suite.*) Voir la *Revue* de septembre 1896.

CHAPITRE XIII.

Theosophy Tand he Avesta.

Par un PARSI F. F. S.

Il y a maintenant quelques années que la Société Théosophique est établie ici ; son Président a donné un grand nombre de lectures à Bombay et en différents endroits, toutes pénétrées du même esprit qui règne dans les différentes religions de l'Inde, surtout dans les anciennes religions zeudiques et védiques. Je vais faire ressortir ici la similarité qui existe entre les anciennes doctrines zeudiques telles qu'elles ont été conservées et les doctrines que les fondateurs de la Société proclament dans leurs discours et leur journal.

Une personne étudiant l'*Avesta*, doit voir de suite combien chaque précepte et chaque dogme de ces livres sacrés est corroboré et réfléchi dans les diverses brochures que la Société a publiées. Un simple Parsi verra, en récitant journellement ses Niyashes, Gehs, et Yashts, bien entendu s'il est à même de comprendre ce qu'il récite, que les mêmes idées se retrouvent dans ces brochures, mais avec cette différence qu'elles y sont expliquées d'une façon bien plus intelligible. Mon seul but, en écrivant cet article, est de faire partager à ceux qui s'intéressent à la renaissance de l'ancienne philosophie zeudique, le plaisir que j'ai dû presque au hasard.

Une brochure intitulée « Fragments de Vérités occultes » contient à la

page 5. une description de plusieurs principes composés, qui, ensemble, forment ce qu'en doctrine occulte on nomme *un homme*. Une définition, sous tous les rapports exactement semblable est contenue dans le 54e chapitre du Yasma l'un des meilleurs livres authentiques de la religion Mazdiasnannienne.

Au cours de mes recherches j'ai trouvé dans le premier paragraphe la preuve que Avesta, Théosophisme, Occultisme, Philosophie Esotérique, ou quel autre nom on veuille donner sont identiques. Mazdiasnien moi-même, j'éprouvais un profond regret de voir que tout en recevant les preuves si claires et si certaines, les zoroastriens actuels ne tiraient aucun parti de l'occasion que la Société Théosophique leur offrait d'éclairer leurs écritures saintes maintenant si mal comprises et si mal expliquées.

Il est clair que la Société n'a pas l'intention d'indiquer ses représentants, le colonel Olcott et Mme Blawatsky, comme les détenteurs de la science absolue sous ce rapport. Si ceux qui s'occupent du *Zend* et de l'*Avesta* se mettaient sérieusement à l'œuvre, ils trouveraient probablement des personnes qui possèdent la vraie et seule clé de la véritable sagesse ésotérique, qui les guideraient et les aideraient à atteindre le véritable sens caché et leur procureraient ces liens intermédiaires dont l'absence, en rendant la compréhension impossible, a fini par conduire au doute absolu sur toutes leurs religions. Peut-être que, loin du monde, il y a des personnes retirées dans des endroits solitaires, au milieu des montagnes, qui ont conservé les nobles vérités de cette religion autrefois si puissante, et possèdent encore les pouvoirs attribués aux Mages.

Nos livres sacrés nous apprennent que les Mobed étaient des Yoguis, et qu'ils pouvaient se montrer en deux endroits différents à la fois ; ils guérissaient les malades et fesaient des miracles. Il y a à peine deux ou trois siècles, tout ceci était connu, comme peuvent le certifier ceux qui s'occupent de littérature ancienne, surtout de livres persans. L'anecdote concernant le Mobed et la conversion de l'empereur Akbar est un fait historique universellement reconnu.

Les Parsis modernes ne manquant jamais de demander des preuves, avant de parler des résultats possibles, nous allons commencer par montrer l'existence et la réalité des causes produisant ce pouvoir phénoménal dans l'homme. et que, maintenant, on taxe de *jonglerie*. Avant tout je produirai en regard, l'un de l'autre, deux passages se rapportant à la nature septennaire de l'homme, tels qu'on les trouve dans nos livres sacrés et les ***Fragments***.

Subdivision septennaire de l'homme.

D'après les Occultistes.	D'après le *Yasna* (chap. 54, paragr. 1.) 3
1° Le corps physique composé entièrement de matière, sous sa forme la plus grossière et la plus tangible.	1° *Tanwas* — corps (le moi) consistant en os — forme la plus grossière de la matière.
2° Le Principe vital — ou (*Jiv-atma*). — Une forme de force indestructible et qui ne quitte un assemblage d'atômes que pour être attirée par un autre.	2° *Ushtan-as.* — Chaleur vitale (ou force).
3° Le corps astral (*Linga Sharira*) composé de matière infiniment sublimée ; dans son état passif ordinaire, représentation exacte, mais vaporeuse du corps ; son activité, sa solidité, sa forme dépendent tout à fait du *Kama-rupa.*	3° *Keherpas* — représentations aériforme, le moule d'air (*Pr.*) *Kaleb.*
4° La forme astrale (*Kama-rupa*) ou corps de désir, un principe déterminant la configuration de.	4° *Fevishis.* — Volonté, où la conscience sensible est formée, donc pressentiment.
5° L'intelligence animale ou physique ou conscience ou égo, analogue à, mais proportionnellement supérieure en degré à la raison, l'instinct, la mémoire, l'imagination, etc. existant chez les animaux supérieurs,	5° *Baodhas* (en Sanscrit *Boodhi*). — Corps de conscience physique, perception par les sens ou âme animale.
6° L'intelligence supérieure ou spirituelle, ou Ego spirituel en qui réside seulement la conscience chez l'homme *parfait,* quoique la conscience animale inférieure co-existe dans le n° 5,	6° *Urvanem* (*Pr. Rawan*). — Ame, ce qui est puni ou récompensé à la mort.
7° L'Esprit — émanation de l'*Absolu* ; incréé, éternel ; un état plutôt qu'un être.	7° *Fravashem* ou *Farohar* l'Esprit (l'énergie directrice de chaque homme qui est entièrement indépendante et sans participer à aucun but mondain conduit l'homme au bien. L'étincelle divine dans chaque être.

Voici maintenant la traduction littérale de ce qui est écrit dans l'*Avesta*:

12 13 15 14
Nous déclarons et positivement faisons savoir ceci.

11 1 2 3
Que offrons (notre) entière possession (qui est) le corps.

4 5 6
Le moi consistant en os, chaleur vitale, forme aérienne.

7 8 9 10 17
Science, conscience, âme et esprit aux prospères.

18 19 16
En vérité-cohérentes (et) pures Gathas (prières).

La traduction *Gujarathi* ordinaire diffère de celle de Spiegel, et celle-là n'est pas exactement semblable à la nôtre. Dans notre traduction il n'y a rien d'ajouté ou d'omis du texte de *Zend*. La construction grammaticale a aussi été conservée intacte. La seule différence entre les traduction reçues et la *nôtre*, c'est que celle-ci est d'accord avec les corrections des recherches philologiques modernes, ce qui la rend plus intelligible et l'idée plus claire pour le lecteur.

Les mots (3), (4) et (5) n'ont pas besoin d'explication. Ils représentent la partie purement physique de l'homme, la matière et la force qui la fait cohérente pour une période fixée d'avance. Le sens du sixième mot n'a pas changé; c'est le mot persan moderne *Kaleb*, qui signifie un moule, une forme. Quant au septième mot, on l'explique de différentes manières; parfois on le traduit par force, durabilité c'est-à-dire le pouvoir qui donne de la force aux nerfs et les soutient. D'autres le prennent pour cette qualité qui pour un homme haut placé, fait prévoir le résultat de certaines causes et l'aide à se préparer aux événements futurs. Le huitième mot n'offre pas de difficultés. Le sentiment intérieur d'un homme qu'il sait telle chose ou peut faire telle autre ; c'est ce que l'on nomme perception et conscience. C'est la conviction intérieure, le savoir et sa possession. Le neuvième mot a conservé sa signification jusqu'à présent, il est l'origine du mot moderne *Raman*. C'est (par métaphore), le roi, le moteur conscient où l'agent dans l'homme. C'est ce qui dépend des attributs précédents dont l'action lui est favorable ou nuisible.

Nous disons qu'il dépend de ces attributs, parce que leur développement constitue son progrès. S'ils sont négligés, il s'affaiblit, dégénère et disparait. S'ils s'élèvent sur l'échelle spirituelle et morale, il augmente en force et en vigueur et s'unifie de plus en plus avec la divine essence, le septième principe.

Mais comment est-il attiré vers sa monade? Le dixième mot répond à cette question, c'est la divine essence dans l'homme, mais elle n'est qu'un ministre sans responsabilité. Le maître véritable c'est le roi, l'âme spirituelle qui doit avoir la volonté et le pouvoir de voir et de suivre la route indiquée par le pur esprit. Le visir indique simplement une direction et c'est au roi même à juger de ce qu'il convient de faire pour sa gloire. L'espère n'a pas de pouvoir et se borne à inspirer l'action, il dépend de l'âme spirituelle de l'accomplir ou non.

Ce passage de l'*Avesta* prouve incontestablement que ses auteurs connaissaient la doctrine de l'homme spirituel.

Nous ne pouvons pas admettre que les anciens *Mazdiasniens*, les *Mages*, aient écrit ce court passage, sans en conclure qu'ils ont été profondément

versés dans la théorie occulte de l'homme. Il est certainement remarquable que les Théosophistes modernes nous prêchent aujourd'hui les mêmes doctrines qui ont été *nécessairement sues* par les Mazdiasniens qui vivaient il y a plusieurs milliers d'années ; — le passage cité est emprunté à l'un de leurs plus anciens livres.

Les Théosophistes énonçant ces mêmes idées perdues même pour nos *Mobeds* les plus instruits, on est forcé de leur attribuer une science dont la clé leur a été révélée mais perdue pour nous, et nous devons leur prêter une attention soutenue si nous tenons à comprendre tout ce qui, dans nos anciens livres, est incompréhensible et inexplicable pour nous.

La citation précédente n'est pas seule dans son genre ; bien au contraire ces idées sont répétées nombre de fois.

Voici encore un paragraphe qui contient la même doctrine, mais sous une forme plus condensée. Voyez le *Yasna*, chapitre 26, 6me paragraphe.

TRADUCTION

14 9 10 11 12 13 1
Nous louons la vie, science, conscience, âme et esprit des premiers en
2 3 5 4 7
religion, les premiers auditeurs et maîtres (instructeurs), les saints hommes
8 15 17 16 6
et saintes femmes qui furent les protecteurs de pureté ici (dans notre monde).

L'homme ici est représenté comme composé de cinq parties.

9 1. *Ahum.* — Existence, Vie Elle contient	1. Le corps physique. 2. Le principe vital. 3. Le corps astral.
10 2. *Daenam.* — Science.	4. Forme astrale ou corps de désir.
11 3. *Baodhas* — Conscience.	5. L'intelligence animale ou physique ou conscience ou Ego.
12 4. *Urwanem.* — Ame.	6. L'intelligence supérieure, ou spirituelle, ou conscience ou Ego spirituel.
13 5. *Frawashem.* — Esprit.	7. Esprit

Dans cette description, le premier groupe est triple et contient les os (ou matière grossière), la force vitale et le corps éthéré, qui sont désignés par un seul terme, existence ou vie. La seconde partie représente le quatrième principe de l'homme septennaire et marque la configuration de sa science

ou de ses désirs (1). Ensuite les trois suivants ont la même signification que dans le premier passage cité, savoir : conscience ou âme animale, âme spirituelle et Esprit. Pourquoi ces quatre parties sont-elles mentionnées séparément, et pourquoi ne sont-elles pas consolidées comme la première partie ? Les écritures sacrées en expliquent la raison, en disant qu'à la mort la première de ces cinq parties disparaît et périt tôt ou tard dans l'atmosphère terrestre. La matière élémentaire grossière (l'écorce), reste soumise à l'attraction terrestre et c'est pour cela que *Ahum* se sépare des parties supérieures et se perd. La seconde partie (le quatrième principe du groupe septennaire) demeure mais n'est pas uni à l'âme spirituelle. Il continue à occuper une place dans le vaste magasin de l'univers et c'est ce second *Daenam* qui apparaît à l'âme spirituelle sous la forme d'une belle jeune vierge ou d'une vieille sorcière (2). Ce qui rend *Daenam* visible à l'âme spirituelle est la troisième partie (la cinquième du groupe septennaire) le *Baodhas*. Ou en d'autres termes l'âme spirituelle, a avec elle, ou en elle, la vraie conscience par laquelle elle peut voir dans leur véritable jour ses actions passées.

Il est donc clair que cette conscience, ce pouvoir ou cette faculté qui donne la mémoire, est une portion de l'âme même ; de là résulte qu'elle ne se mêle pas à une autre partie et, de là, la persistance de son existence après la mort de l'homme (3).

---

(1) La science moderne enseigne aussi que certaines conformations des traits indiquent certaines qualités chez l'homme. La science de la physiognomonie est fondée sur cet axiome. On peut connaître les dispositons d'un homme en examinant ses traits, c'est-à-dire les traits en se développant se caractérisent d'après les qualités, les vices, la science ou l'ignorance de l'homme.

(2) Ceci est le dogme fondamental de la religion Parsi, et j'ai l'intention de le traiter bientôt plus en détail.

(3) Notre frère n'a qu'à prendre le plus ancien livre sacré de la Chine, le *Yi King*, ou livre des changements, (traduit par James Legge), écrit en l'an 1200 a. C. pour trouver cette même division septénaire de l'homme mentionnée dans ce système de divination. *Zhing* traduit correctement par *essence* est la partie la plus subtile, la plus pure de la matière — la forme plus grossière de l'éther élémentaire ; *Khi*, ou *esprit* est le souffle, encore matériel, mais plus pur que le *Zhing* et consiste en la partie plus fine et plus active de l'éther ; dans le *haoun* ou âme (animus) le *Khi* prédomine, et le *zhing* ou *zing*) dans le *pho* ou âme animale. A la mort le *hwun* (ou âme spirituelle) va en ascendant, et le *pho* (racine du mot Thibétain Pho-hat), va en descendant et est changé en une ombre spectrale (l'écorce).

Le docteur Medhurst pense que le *Kwei Shans* (Voyez théologie des Chinois p.p. 10-12) sont les principes expansifs et contractiles de la vie humaine ! Les *Kwei-Shans* résultent de la dissolution du corps humain et se composent du *Shan* qui s'étendant et montant, circule dans l'espace, et du *Kwei* contracté et ridé qui retourne à la terre et à la non entité.

Donc, la *Kwei* est le corps physique ; le *Shan* est le principe vital ; le *Kwei-Shan* le



DANS LES TEMPELS DE L'HIMALAYA (1)

Voici un livre depuis longtemps attendu par tous ceux (et ils sont nombreux aujourd'hui) qui s'occupent de l'occulte.

L'ouvrage dont il s'agit est-il un simple roman ou bien l'affabulation ne sert-elle qu'à développer d'une façon attachante, captivante, des données esotériques?

C'est là, certainement, ce que se demandera le lecteur quelque peu surpris par le contenu de ce livre étrange pour le vulgaire lecteur.

Disons tout d'abord (et ce sera là notre seule critique) que le plan de l'ouvrage n'a pas été assez nettement arrêté, fixé par l'auteur, qui a dû certainement le modifier quelque peu durant son exécution matérielle. De là quelques interversions de texte et la faiblesse relative de l'Introduction ou Prologue. Nous disons faiblesse relative, et voici pourquoi : c'est que le corps de l'ouvrage, à part la critique formulée, est bien fait et d'un puissant intérêt. Mais là ne se borneront point les efforts du noble auteur pour vulgariser les idées si pleines de raison et de sens qui conduisent par un chemin sûr et solide aux *Vérités Occultées.*

Nous voudrions voir des Occultistes français imiter le courage et l'abnégation de M. Van der Naillen, pour fournir aux âmes que verra apparaître le xx[e] siècle parmi les humains, les moyens de devenir des *hommes véritables.* Or cet ouvrage facilitera à un grand nombre d'humains, l'acheminement vers le but que nous signalons, but si désirable.

Voici quel est le thème de l'auteur :

Un officier des Gardes d'un roi aime la fille de ce roi et en est aimé, mais la haute situation de la princesse ne lui permet pas de suivre l'inspiration de son cœur, l'aspiration de son âme et elle doit épouser, sans être même consultée, un roi débauché qui a eu un enfant d'une descendante de Montézuma, de la reine des Aztèques. Celle-ci, grande Magicienne, a voué une

---

lingasariram, ou âme vitale ; *Zhing* le quatrième principe ou Kama-rupa, l'essence de la volonté ; *pho*, l'âme animale ; *Khi* l'âme spirituelle ; et *Hwun*, le pur esprit — donc les sept principes de notre doctrine occulte. (*A suivre.*)

(1) 1 vol. in-18 de 350 pages, par A. Van der Naillen, traduit de l'anglais par le Lr Daniel, licencié ès-sciences physiques, Paris, librairie des sciences psychiques, 42, rue Saint-Jacques. Prix .... 3 fr. 50



haine implacable à la femme, qui a pris sa place et l'a fait chasser du Palais où confiante en la parole d'un roi, elle se croyait reine légitime. — Ceci permettra de montrer ce qu'est la MAGIE NOIRE.

D'nn autre côté, le jeune officier, après une seule entrevue avec la princesse, quitte son pays et entre dans les Ordres, où son mérite lui fait obtenir, au bout de dix ou douze ans, le poste d'évêque de Simla, dans l''Inde, et c'est la que son haut mérite et sa moralité irréprochable le font connaître aux Mahatmas, ce qui permet au prélat d'aller passer quelque temps chez les Frères de l'Hymalaya, chez lesquels il reçoit le premier et le second degré de l'INITIATION.

Des faits extraordinaires émaillent le récit, faits qui doivent être absolument véridiques, si nous en jugeons par ceux que nous connaissons et savons être réels, et qui occupent une grande partie du livre.

Ceci est la MAGIE BLANCHE.

Parmi ces faits nous pouvons, par exemple, garantir comme absolument certains, vrais, tout ce qui concerne les miroirs magiques, les diverses auras, les faits de télépathie à distance, la lecture de pensées, les formations astrales ; mais voilà où s'arrête notre initiation, nous ne saurions ni garantir ni affirmer quantités d'autres phénomènes, tels que la désagrégation et l'agrégation de la matière, sa reconstitution, ne l'ayant pas vue assez souvent et d'une façon claire et évidente ; mais les explications données par les maîtres de l'Himalaya dans ce beau livre, permettent de pouvoir logiquement l'admettre, surtout quand la théorie est aussi bien exposée qu'elle l'est dans le livre de M. Van der Naillen.

Nous n'insisterons pas davantage sur ce bon et honnête livre, nous aurons, du reste, l'occasion d'en reparler dans quelques mois, puisque l'auteur nous promet un prochain volume qui fera suite à celui que nous venons de trop brièvement analyser, lequel volume « dévoilera des mystères d'une importance capitale pour l'humanité et du caractère le plus sublime. »

Nous ne saurions terminer ce compte rendu sans féliciter le traducteur, le savant docteur Daniel de sa substantielle préface « elle est courte et bonne » et présente fort bien à l'esprit français cette œuvre admirable, bien qu'incomplètement développée.

ERNEST BOSC.



LA MÉDIUMNITÉ CHOSE ESSENTIELLE

J'entends souvent cette remarque : Pourquoi le mouvement spiritualiste est-il beaucoup plus grand en Amérique, qu'en Europe ? L'Amérique, qui s'est le moins préoccupée de la doctrine spirite, compte néanmoins aujourd'hui des millions d'adeptes du spiritisme, croyant en la communication avec le monde des Esprits.

A mon avis, voici pourquoi les adversaires du spiritisme, qui ont un puissant intérêt, direct, à discréditer cette doctrine en France, en Allemagne en Italie, en Angleterre, en Espagne et dans l'Amérique du Nord, attaquent spécialement les médiums à effets physiques, et cela, par la simple raison, qu'en détruisant les médiums, ils détruisent en même temps la doctrine qui se base sur le phénomène.

Un éminent professeur allemand, le Dr Friese, dit, dans l'un de ses ouvrages sur le spiritisme : « Avant la philosophie spirite, *le phénomène a « attiré l'attention des savants ;* ils s'appliquèrent à la production, parce que « ce ne seront jamais les arguments qui pourront convaincre le matéria- « liste, le positiviste et l'incrédule ; c'est pour cela, je le répète, *que le phé- « noménalisme sera la mort du matérialisme.*

Donc, en persécutant les médiums, les adversaires font douter de leur bonne foi, c'est-à-dire, font douter du phénomène, de son origine et de sa réalité ; on les taxe d'imprudence, en répétant : c'est de la fraude de la jonglerie ! de l'exploitation ! — Or donc, la vraie cause de ce que le mouvement spiritualiste en Europe est moins grand qu'en Amérique, c'est justement le manque de bons médiums.

L'Amérique du Nord a produit le plus grand nombre de médiums, dans tous les genres, et plus spécialement des médiumnités à effets physiques et à matérialisations, tandis que la France, par exemple, pays classique de la pensée, berceau de la civilisation, pays de tout progrès intellectuel, philosophique et scientifique, ne possède pas, pour attirer sur elle l'attention, ces puissants moteurs, impulsifs, ces médiums à matérialisations qui commencent par éveiller la curiosité, puis à prouver matériellement et par des phénomènes surprenants, l'existence et la communication du monde des invisibles avec le nôtre, et finissent par décider à l'étude de la doctrine, jusqu'aux plus sceptiques.

Voici une preuve donnée. « La société *Constancia* commença avec douze adeptes. Elle était pauvre, sans éléments matériels, sans hommes de science qui eussent pu lui donner quelque prestige. Elle s'appliqua au constant travail de développement des médiumnités, et aujourd'hui, possédant un nombre très satisfaisant de diverses médiumnités, elle a vu se multiplier le nombre de ses frères, et a formé plusieurs groupes toujours progressant, elle tient tête à toutes les attaques.

Je répète donc ce qui fut maintes fois dit par Allan Kardec, qu'il importe, impérieusement, de cultiver avec ardeur les facultés médianimiques, qu'on ne peut les obtenir que par le travail patient et assidu, par l'etude constante. L'humanité est ingrate envers l'Etre suprême, car Dieu dans sa bonté infinie, ne voulut pas qu'il y eut solution de continuité dans l'amour des êtres incarnés et désincarnés ; c'est pourquoi il dota les uns de facultés, afin qu'ils puissent communiquer entre eux, se voir, s'entendre, se parler et s'entr'aider mutuellement, sans interruption, et qu'il y eut continuité d'amour et d'attachement, afin que les hommes connaissent mieux la force universelle intelligente, qui leur donne sans cesse des preuves de bienveillance et d'amour !



Soutenons donc, par tous les moyens, les médiums à effets physiques si nous ne voulons pas voir languir la propagande. Un agriculteur ne se borne pas à semer une seule sorte de semence, mais il divise ses semailles et son champ, avec la certitude que, si l'année n'est pas bonne pour toutes, au moins plusieurs donneront leurs fruits et le récompenseront de son travail et de ses peines. Imitons-le, et tout spirite judicieux, animé de bonnes intentions, dira avec moi : « Quiconque porte atteinte à la médiumnité est coupable de trahison divine et humaine ; la médiumnité est le lien précieux qui unit le monde céleste à notre vallée de larmes : c'est là, la télégraphie de pensée et d'amour ! »

Si l'on demande maintenant pourquoi certains médiums sont plus rapidement développés, que d'autres le sont lentement et d'autres sans aucune réussite, les qualités morales n'ayant aucune influence sur le développement du médium, voici notre réponse, elle semble expliquer cette différence : En venant sur la terre, nous arrivons tous avec les qualités dont nous sommes doués au moment de notre réincarnation. Si donc, au moment de notre naissance sur la terre, notre organisme a été construit avec l'aptitude à une médiumnité quelconque, cette médiumnité se développera sans difficulté, même sans mérites postérieurs, et il se peut même, malgré nos défauts et nos vices pendant la pérégrination *« in hac lacrymarum valle »*. Mais, si au moment de notre naissance, nos antécédents ne nous ont pas fait mériter une organisation apte à exercer la médiumnité, ce don précieux restant latent en nous, ne pourra se développer immédiatement, voire même pas du tout, sauf des cas exceptionnels.

Nous venons sur la terre pour progresser, pour réparer notre passé et augmenter nos mérites, aussi pour acquérir des qualités et perdre quelques défauts. Si nous arrivons avec un organisme réfractaire à une médiumnité quelconque, nous pouvons cependant améliorer au moyen d'un nouveau progrès moral, cet organisme refractaire, puisque c'est notre âme qui modifie notre corps.

Le progrès demande du temps, et il en faut pour s'améliorer et se défaire de ses défauts. Alors, notre esprit agira avec puissance sur l'organisme, le résultat désiré ne pouvant que lentement se réaliser. Ce fait explique comment les personnes très honorables, développent peu ou même pas du tout leur médiumnité, par ce que, à leur naissance, elles n'étaient pas déjà aptes à exercer leur faculté ; ou bien leur esprit, quoique ayant progressé depuis dans la bonne voie, n'a pu encore agir assez efficacement sur l'organisme corporel.

En résumé, s'il se retrouve des personnes pleines de vices et de défauts, douées de facultés médianimiques, c'est qu'elles sont nées avec cette aptitude méritée, absolue dans les existences antérieures ; si, par contre nous constatons que des personnes braves, honnêtes vertueuses sous tous les rapports ne réussissent pas à développer leur médiumnité, c'est qu'elles sont nées sur cette terre sans posséder ce don, elles doivent attendre que leurs mérites actuels produisent le résultat désiré.

Telle est mon opinion individuelle sur cette question, et cependant elle peut être fausse ; à vous et à nos frères de chercher une solution meilleure qui donne des éclaircissements rationnels sur ce sujet ; je vous en serais très reconnaissant.

JOSEPH DE KRONHELM.

LE SPIRITISME ET L'ANARCHIE

DEVANT LA SCIENCE ET LA PHILOSOPHIE

Un vol. in-8 de 464 pages.

M. J. Bouvery, l'auteur de ce volume intéressant, s'adresse en substance dans les termes suivants, à M. Revel, écrivain qui s'occupe de philosophie et de biologie ; ce dernier lui a demandé un résumé de la question spirite et de ses conséquences futures pour l'humanité. M. J. Bouvery lui répond qu'en dépit des calomnies d'adversaires puissants, cette doctrine agite le monde et que quelques pages ne peuvent résumer le vaste problème de sa destinée comme science de l'âme, de l'esprit et de la matière.

M. Bouvery recommande l'expérience suivie et l'étude d'ouvrages spéciaux ; dans son œuvre il analyse les résultats donnés par la ligne de conduite que s'est tracée la science positiviste et néantiste, et sa prétention de n'avoir pas à s'occuper de morale, ce qui a déterminé, dans les masses populaires, le désir nettement caractérisé de faire payer au capital ses abus et ses exactions.

Connaître ce que c'est que le devoir et en quoi il réside ; noter clairement la sanction morale que donnera la certitude et la pluralité des existences ; prouver que le spiritisme relèvera la conscience universelle en transformant notre triste état social ; tel est le but que poursuit, dans ce volume, M. J. Bouvery. D'autres n'ont pas su tirer un parti convenable du rôle historique et scientifique du spiritisme, il veut le bien établir, et indiquer ce qui doit être fait pour le mettre à la hauteur de ce rôle. C'est une noble prétention. Lire, vaut mieux qu'analyser un tel volume ; aussi, donnons-nous la *table des matières in extenso*, pour permettre au chercheur de bien saisir la pensée de M. Bouvery.

LETTTE A M. REVEL ....

CHAPITRE I. — Les apôtres marchands d'amulettes. — L'esprit est libre. — Les spirites ? tous fous ou charlatans. — Le bon sens, obstacle à tous les progrès. — Le magnétisme et le somnambulisme devant l'Académie de médecine. — Un crime de lèse-humanité. — Ligue contre les bastilles officielles !..............................

CHAPITRE II. — La jeunesse contemporaine est-elle lasse de la science ou de l'enseignement des savants modernes ? — Le Credo matérialiste. — Jules Soury. Frédéric Nietsche. — L'homme n'est qu'une machine. — La loi du plus fort est la meilleure. — M. Clémenceau et l'avenir de l'humanité. — Réaction en faveur de la science *une*, sans épithète. — Le spiritisme vieux comme le monde se retrouve chez tous les peuples. — Peut-on croire à l'existence de choses qu'on n'a pas vues ?

CHAPITRE III. — Les phénomènes spirites ne s'expliquent *scientifiquement* que par la connaissance du périsprit. Supprimez le périsprit, les phénomènes ne s'expliquent que par le miracle ou le charlatanisme. — Bourdeau, Huxley, Bernheim,

Descartes, Kant. — Le colonel de Rochas. — Les Pères de l'Eglise. — Le périsprit est-il de la matière? — Les Indous. — Les Egyptiens. — Le quatrième concile de Constantinople. — Delanne. — Papus. — Horace Pelletier. — Extériorisation du périsprit. — L'amputé et son périsprit. — M. Lecomte et ses photographies. — L'ingénieur Palazzi. — Dis-moi l'état physiologiqne de ton périsprit, je te dirai l'état de ton âme. — L'âme possède-t-elle l'immortalité native. — L'esprit est tout; la matière n'est rien. — La matière est tout, l'esprit, l'âme n'est rien........................

CHAPITRE IV. — William Crookes, docteur Gibier: la guerre indigne qn'on leur a faite. — Les conditions scientifiques exigées par Crookes. — Je ne dis pas que cela est possible, je dis que cela *est*. — Embarras des savants à la recherche de la « petite bête ». Tous hystériques. — L'influence de la lumière sur les phénomènes. — Examen critique des apparitions de Katie King. — M. Jaurès. — Un monde nouveau à créer...

CHAPITRE V. — Apparition d'esprits chez un général russe, pendant six mois. — — Vue à distance. — Prophéties réalisées. — D. Metzger..........................

CHAPITRE VI. — Différents phénomènes spiritiques. — Désagrégation et reconstitution instantanées d'objets matériels. — Lombroso, Lodge, les docteurs Ch. Richet et Ochorowicz, etc. — Le compas des savants est trop petit. — M. de Pouvourville. — Opération chirurgicale sans douleur. — Une fontaine tarie par la volonté. — Ignorabimus !..

CHAPITRE VII. — Les possédés. — L'incorporation. — La révocation de l'édit de Nantes. — Impuissance des savants. — M. Pierre Janet...........................

CHAPITRE VIII. — Les légendes du Thibet. — Le Père Huc puni pour avoir dit la vérité. — L'analogie entre les phénomènes spiritiques et les merveilles de nos sciences. — La foudre photographe! — La statue de Pygmalion, — La transmission de pensée chez les sauvages. — Son avenir chez les civilisés. — Le Dalaï-Lama. — Rapports directs avec Dieu! — Pourquoi l'oubli de nos vies antérieures? — Réminiscence de ces mêmes vies antérieures. — Impuissance de nos adversaires........

CHAPITRE IX. — La pluralité des existences. — Jésus l'enseigne à ses disciples. — Celui qui est ignorant sur la terre, le sera dans le monde des esprits. — M. Alfred Fouillée. — On n'apprend pas à être poète. — Le génie ne peut s'acquérir dans une existence. — Apprendre c'est se ressouvenir. — Allan-Kardec et la réincarnation — Le « rêve » de M. Clémenceau. — Ada nigri. — M. Edouard Schuré. — La « Marseillaise » de demain..

CHAPITRE X. — Le spiritisme est-il une science? — Conditions morales et physiques pour évoquer. — Jnles Lermina. — Différents genres de tricheurs. — M. Clémenceau et MM. Williams. — Les frères Davenport et la bêtise humaine. — Sans l'âme et sans la science de l'âme, rien de bon ne peut se montrer................

CHAPITRE XI. — Pourquoi les religions n'ont pas tenu leurs promesses. — Léon XIII. — Ceux qui devraient être punis ne sont pas ceux auxquels on pense. — Dieu ne connaît pas de parias. — Dieu ne punit, ni ne récompense. — M. Izoulet et l'héritage des aïeux..

CHAPITRE XII. — La séparation de la science et de la philosophie est une grave faute. — Pourquoi le monde modéré est-il athée et néantiste? — La théorie des « deux morales » perd l'Humanité. — L'Europe et ses colonies. — L'exemple du major Martin. — Envahissement des asiatiques. — Il ne doit pas y avoir des industries dangereuses pour l'ouvrier, pour l'employé qui y travaillent. — Progrès intellectuels et décadence morale. — Les riches et les puissants sont-ils heureux? — — Difficulté de rester honnête. — Crédo révolutionnaire. — M. de Molinari et l'expropriation des grandes fortunes. — Erreurs des socialistes. — Lorsqu'on a pour but le bien général, on ne doit pas craindre de se déjuger. — Périsse l'humanité si la souffrance doit toujours exister. — Une nouvelle orientation scientifique et philo-

sophique seule peut sauver la société. — Les premiers hommes étaient-ils des fils de singes et des *brutes*? — Livingstone, de Brazza, de Quatrefages, Elisée Reclus, R. Wallace, Topinard, etc., les crânes de Cro-Magnon, de la Chancelade, de l'Homme Mort, contre les anthropologistes darwiniens voulant que les premiers hommes aient été des *brutes*. — Les primitifs modernes ne sont pas ce qu'on pense généralement. — Réaction esclavagiste. — Il n'y a pas de peuplades athées. — La musique chez les sauvages. — Le communisme n'est possible que chez les *primitifs*. — L'esclavage est plus doux, plus humain chez les primitifs que chez les civilisés. — L'anthropophagie serait due aux sacerdoces religieux. — Le Waterloo de la théorie de l'évolution matérialiste. — Le prince Henri d'Orléans et les « demi-civilisés ». — M. Bonjean et les enfants coupables ou abandonnés. — Les enfants de voleurs, d'assassins, donnant des leçons de morale aux « honnêtes gens ». — Connais-toi toi-même. — Il faut à trente-huit *civilisés* un fonctionnaire pour savoir se conduire. — La santé chez les civilisés et chez les sauvages. — La couvade. — Anciennes civilisations. — Partout où l'absolutisme catholique a dominé il a frappé les nations de stérilité. — Les rites, les fêtes chrétiennes ne sont que d'anciennes coutumes des religions aryennes ou païennes..

CHAPITRE XIII. — L'apparition de la vie sur la Terre. — Impuissance des matérialistes pour expliquer la forme. — L'âge d'or de la Bible et des poètes démontré par la science. — Tout est régi par des lois, prouvant l'existence d'une puissance supérieure. — Impossible de trouver des traces du singe-homme ou anthropopithèque. — Pourquoi les singes n'engendrent-ils plus des singes hommes? L'homme à queue de singe. — Le « que sçais-je? » de Montaigne. — La guerre et la sélection, ces deux moitiés du Dieu des darwiniens mis à néant par l'ethnologie, la paléontologie et la physiologie. — Le monde végétal et le monde animal sortent d'un certain nombre d'archétypes *semés* par Dieu. — L'époque glaciaire. — La théorie de M. Stanislas Meunier sur les bolides. — Dieu aurait été bien imprévoyant de créer les premiers hommes « sans raison » au milieu de la faune géante qui existait à sa création. — Une humanité supérieure a dû précéder l'humanité inférieure. — L'existence des « hommes-Dieu » ou Elohims » de la Bible est signalée dans le monde entier. — L'Atlantide de Platon. Les Aryens. Les Maya. Les Basques. — L'homme ayant été créé bon, pourquoi le mal? — Bonaparte accuse la société d'avoir créé le mal. — Le suicide de Prévost-Paradol. — Pourquoi Taine hésita dans l'expression de sa pensée. — Ahriman triomphe d'Ormuzd. — Charcot. — Mort aux conventions mensongères! Réaction contre l'importance de la matière. — La déroute de l'atomisme. — Les rayons X. — La photographie de la pensée. — Un *Novum organum* moderne S. V. P. — Immatière n'est pas zéro. — L'attraction universelle de Newton. — L'âme des hommes et l'âme des bêtes. — La théorie de Cardan. — Les leçons de la nature et du monde animal. — Le rêve de M. Berthelot se réalisera. — Le progrès est la suprême loi de l'univers; devant lui tout doit s'incliner..

CHAPITRE XIV. — Les phénomènes de vibrations. — Les vibrations sont un langage. — De tous les êtres, de toutes les choses, s'échappe un rayonnement fluidique. — Extériorisation de la pensée. — Reichenbach, colonel de Rochas, Durville, les docteurs Chazarain, Luys, Baraduc, Jules Bois, Faucachon. — L'esprit meut la matière. — Rien ne se perd; application de cet axiome aux phénomènes physiques et aux phénomènes moraux. — Les docteurs Gibier, Ch. Richet, J. Izoulet. — Saint-Yves d'Alvèdre, Mesmer, Balzac, Papus, Léon Denis. — Les souvenirs de tous nos actes, de toutes nos pensées reparaissent au moment de la mort. — L'amiral Beaufort. M. Ed. Rod. — Le doit et avoir de l'âme la suit partout. — Dieu ne punit pas, c'est nous-mêmes qui nous punissons. — Le pourquoi des attentats révolutionnaires. — Henry Fouquier et la marmite de la Révolution. —

M. Lagasse et les bourgeois. — Shakespeare. — Les dieux d'Homère...............
Chapitre XV. — Les victimes des individus et des sociétés peuvent se venger. — Il n'y a pas de prescription pour la punition, les moyens employés. — Types d'anarchistes : Marat, Mazzini, Vaillant. — Le vrai anarchiste exècre à force d'aimer. — Paul Desjardins, Henry Fouquier, Paul Adam, Tarde, F. Coppée, Georges Montorgueil, Leroy-Beaulieu. — La planète est un corps vivant, elle subit, comme le corps de l'homme, l'influence de l'état moral et physique de l'humanité. — M. Victor Meunier, le docteur Bouchard, Trélat, Pasteur et le monde des infiniment petits. — La maladie des microbes et de la planète. — Moins d'aumônes, moins de prières et plus de justice ! — Les prophètes annonçant la destruction d'une société. Sophocle et les Erynnies. — La prédiction de Cazotte. — La nuit du 4 août. — Jeanne d'Arc et les armées d'esprits. — Jésus n'est, d'après la science moderne, qu'un charlatan ou un déséquilibré. — Pourquoi la Révolution de 1789 fit-elle de si grandes choses ? Ecoutons les *Revenants* !...
Conclusion...

LE MÉDIUM HOME (1)

Parmi ceux qui ont contribué à faire connaître et accepter les phénomènes du spiritisme, Home se distingue au tout premier rang. Admirablement doué sous le rapport des facultés médianiques, son influence a été considérable à tous les égards. Or, n'est-il pas juste que l'on connaisse avec quelque détail la vie de ceux des nôtres qui ont été les serviteurs fidèles et dévoués de la vérité? Leur exemple, d'ailleurs, et les difficultés qu'ils ont rencontrées dans la pratique de la médiumnité, ne sont-ils pas bien faits pour instruire ceux qui, à des degrés divers, sont doués des facultés qui ont été les leurs ?

C'est ce qu'a pensé M. L. Gardy en composant la biographie de D. D. Home. Les divers chapitres de sa brochure envisagent la vie du célèbre médium dans ses phases diverses, nous le montrant tour à tour, enfant, jeune homme, homme fait; l'observant dans sa famille, le suivant dans ses nombreux voyages, nous initiant aux rapports qu'il a eus avec les savants désireux d'éprouver sa médiumnité. Vie singulièrement mouvementée! Home n'a pas eu dès l'abord la vision très nette de sa mission. Il a hésité longtemps avant de s'y donner entièrement. Ses idées religieuses ont un jour failli en faire un moine. Il s'est heureusement ressaisi à temps et depuis lors s'est consacré sans arrière-pensée à l'œuvre grande et belle qui lui avait été en quelque sorte imposée sans se laisser rebuter ni par les calomnies, ni par les obstacles qu'on lui suscitait à chaque pas. Non pas que

(1) Le médium D. D. Home, sa vie et son caractère d'après des documents authentiques par Louis Gardy, prix 1 fr.

Home fut parfait. Il avait ses défauts, ses partis pris, ses ignorances. Mais une biographie n'est pas nécessairement une apologie. La critique y a sa part. M. Gardy ne s'en est pas fait faute. Son héros, au reste, n'y perd rien. Il en est plus humain, c'est-à-dire plus vrai. Et dans un travail de ce genre, il fallait avant tout se garder des exagérations et de l'enthousiasme quand même.

M. Gardy a fait une œuvre excellente en nous donnant un résumé succint, mais suffisant, de la vie extraordinaire de Home. Les pages qu'il lui consacre se lisent sans fatigue. Les lecteurs y trouveront profit et plaisir.

DANIEL METZGER.

M[lle] Rossler nous prie de renouveler sa demande en faveur de Mme Jolly, une de nos sœurs en croyance qui a tenu à Paris pendant un assez grand nombre d'années, un groupe très suivi. Mme Rossler pense que notre premier appel, en août dernier, n'a pas été entendu parce qu'à cette époque presque toutes les personnes susceptibles de venir en aide à Mme Jolly, étaient en villégiature.

Envoyer les secours directement à Mme Jolly, rue d'Angoulême, 50, à Paris ; elle est toujours le seul soutien de son mari vieux et infirme.

La religion universelle (Nantes) contient un appel des amis de M. Lessard (Paul Verdad) pour venir en aide à ce combattant de la cause spiritualiste. Ses croyances nuisent beaucoup à son commerce de libraire avec lequel il soutient sa vieille mère, sa femme et six enfants, ses amis demandent pour lui une place de confiance et espèrent que leur appel sera entendu ; nous nous unissons à eux.

Notre ami, M. Dietz, commissaire spécial, nous annonce la mort corporelle de son fils, Gaston Ferdinand à l'âge de douze ans ; à cette famille si profondément spirite, toute notre fraternelle sympathie, aidons-là pour le dégagement de leur jeune fils.

BULLETIN DES SOMMAIRES

AVIS. — Nous publierons régulièrement le sommaire des Revues étrangères dont la traduction en français nous sera envoyée du 10 au 15 de chaque mois.

Le Messager (Liège, Belgique). Les prophètes, les thaumaturges et médiums de l'antiquité. Leurs écoles, par HORACE PELLETIER. — Un rêve instructif d'Allan Kardec (1866). — Le merveilleux, par MARGUERITE VAN DE WIELE ; article tiré du journal *Le Soir* de Bruxelles, racontant comment a été obtenu en photographie, le portrait d'une jeune fille décédée. — Citations, par JEAN PAUL CLARENS. — Le socialisme et la Science. — Les hommes incombustibles. — Ninoff, le liseur de pensées. — La prophétie de la Momie (Strand Magazine). — Le Messager donne toujours des nouvelles très intéressantes c'est pourquoi nous le recommandons à nos lecteurs d'une manière toute particulière ainsi que le *Moniteur spirite et magnétique* de Bruxelles dont voici le sommaire : A la dernière heure, par J. F. — Le Périsprit, par NALPI. — Le merveilleux, par E. BOSC. — Concordances des dates, des nombres, par J. DE KRONHELM.

La Paix Universelle (Lyon). — Le Congrès de l'humanité. — Adhésion de « la *Paix Universelle* » au bureau international de la Paix de Berne. — L'Etre et la vie, par AMO. — Conférence de Léon Denis à la Société fraternelle Lyonnaise, par PAULE. — Les deux Doctrines, par J. BEARSON.

— Coïncidences, par Hopen-Hail. — Evocation, poésie pouvant être mise en musique, par A. M. Verrieux.

Le Phare de Normandie (Rouen). — Ne craignons pas la vérité, par Louis Delattre. — Science et Spiritualisme, par Dr G. de Messimy. — Poésie médianimique, Réconfort à la Bien-Aimée, par Ernest Reï. — Plaisirs d'arènes, par Albert la Beaucie. — Exposition de Rouen, par Eral. — Choses et autres.

La Vie d'outre-tombe (Charleroi). — Les Photographies et les adieux de l'Esprit Katie King. — Fédération des Groupes spirites, région de Charleroi compte rendu de la séance. communication de l'Esprit d'Allan Kardec, de l'Esprit Xavier Mouls.

La Curiosité (Paris et Nice). — De l'évocation, par Eernest Bosc. — Sur les Sacrements, communications médianimiques (suite), par M. A. B. — Le sérum artificiel, par Dr G. Cazalis. — Origine de la Poésie Sanskrite, par E. B. — Onctions magiques, par E. B. — Compte rendu d'un nouvel ouvrage « Dans les Temples de l'Himalaya de Van der Naillen, par E. Bosc.

La Lumière (Paris-Auteuil). — Cyclones en tracés occultes, par Hab. — La cause de notre mal, par Zrileus. — *Revue Universelle*, par Dr Lux. — Erreur de Somnambule, Les faits à Fort-de-France, par Sarmand. — Réponse à M. Sarmand, par Lucie Grange. — Les cataclysmes, par A. Lefranc.

Le Progrès spirite (Paris). — Chimères et réalités, par A. Laurent de Faget. — Les Principes du Spiritisme, par Amo. — *Revue des Journaux*. — Causerie, par B. Lecomte.

Revue scientifique et morale du Spiritisme (Paris). — Les rayons X et la double vue des somnambules et des médiums : Apparitions décrites par un médium et photographiées, par G. Delanne. — Les Destinées de l'âme humaine, par Firmin Nègre. — Prophéties et Prédictions, par Marius Decreppe. — Les Oiseaux, Prélude des dons à l'homme, par L. d'Ervieux. — Une apparition, par Joseph de Kronhelm. — Le Songe d'Attila, par J. de Lallenay. — Spiritisme expérimantal, par H. Sausse.

Le Lotus bleu (Paris). — L'Aura humain, dar Leadbeater. — L'Intelligence, par Guymiot. — Plan astral (suite et fin), par Leadbeater. — Lucifèrianisme, par Dr Pascal. — Glossaire théosophique, par H. H. Blawatsky. — Elémantals chez les mystiques catholiques. — Echos théosophiques, par Dac. — Evolution cosmique, (Doctrine Secrète.)

Le Voile d'Isis. (Paris). — Au sujet de Mlle Couédon, par Saturninus. — Psychométrie, par G. D. — La liberté humaine, par Amo. — La voyance, par B. Lecomte. — La volonté, par Amo. — Le Congrès des Occultistes allemands. — Concours national, littéraire et artistique sur Jeanne d'Arc. — Essai sur les finalités primaires de l'homme, par St-Lannes.

La Revelacion. — Alicante 30 septembre 1896. — Section doctrinelle. — Fragments. — Articles posthumes de José Bernal. — L'adulation, par Engel Agnarod. — — Section scientifique. — Le grand élément universel par Moises R. Gonzalez. — Section libre. — Ma réponse, par Manuel Lorenzo d'Ayot (directeur de *La Reforma literaria*). — Divers. — Notre feuilleton. — Nécrologie. — Un héros. — — Bibliographie. — Section littéraire. — Le Seigneur haut-justicier (poésie). — Chronique.

Il vessillo Spiritista. (Vercelli, Italie). — Le congrès d'Anthropologie criminelle et le spiritisme. — L'atmosphère fluidique de l'homme, du Dr Baraduc. — Union Kardechienne. — Peut-on mourir de peur? Seila (communication spirite). — Une lettre du député Malmenti au prof. Falcomer — Massacres d'Orient. — Réveil Hermétique. — La prophétie de Swedenborg. — Séparation du corps spirituel au moment de la mort. — A nos collègues Espagnols.

Rivista di Studi Psichici. — (Padoue et Milan). — Cas de prémonition par le Dr J. B. Ermacora. — Expériences télépathiques, par le Dr J. S. de San Francisco. — La Télépathie par le Dr G. B. Ermacora. — Phénomènes spontanés à Turin. — Perceptions auditives dans une maison hantée. Psychothérapie télépathique. — Le prof. Lodge et les expériences de Cambridge. — Hallucinations et instruments enregistreurs. — Le recensement des hallucinations et la télépathie. — Sir Frédérick Gove Ouseley et les maisons hantées. — Correspondance : Le prof. W. Crookes et le Spiritisme.

Revista Constancia (Buenos-Ayres). — La mendicité réglementée, par Cosme Marino. — Le Christianisme novissimé, par Ch. Fauvety. — Souvenirs du grand médium Home. — Lettres à ma fille, par Lucie. — Messages d'outre-tombe, La vraie religion, par Lamennais. — Mes observations personnelles des phénomènes spirites, par Alfred R. Wallace. — Bulletin de la semaine. — Section officielle.

Nous n'avons pas reçu la *Revue de la France moderne* d'Octobre.

Revue des Revues (Paris). — Parmi les saints et les possédés, par Jean Finot.

— Les Perles de la Littérature Malaise, par P. J. Van der Elst. — La dévotion aux petits chiens en France, par Fernand Engerand. — La première fiancée de Napoléon Ier, par P. Pytteisen. — Les monstruosité des Postes anglaises (5 gravures). — Le centenaire du chapeau haute forme, (9 gravures). — Les usines de mort en Allemagne, par H. Vogel. — Les enfants soldats en Amérique (5 gravures), par M. Graham. — Poésies, nocturne, par Paul Bourget. — Finale, par Léon Hély.

Le Devoir (Guise, Aisne). — Biographie de A. Godin, (suite). — Chronique parlementaire. — La coopération. — Faits politiques et sociaux. — La question de la paix. — Mouvement féministe.

NOUVEAUX OUVRAGES REÇUS

Le merveilleux scientifique, par J. P. Durand (de Gros), prix.......... 6 fr.

Les mystères de Constantinophe, par Paul de Regla, auteur de la *Turquie officielle* et des *Bas-Fonds de Constantinople*.

Cet ouvrage, écrit sous la forme d'un roman des plus attachants, arrive bien à son moment, car il renferme la clé des événements tragiques qui se déroulent en Turquie.

Les troubles et les massacres de Constantinople, que l'auteur n'a cessé de prédire depuis la publicalion de son premier volume sur le monde turco-levantin, impriment à ce nouvel ouvrage, *Les Mystères de Constantinople*, un cachet d'actualité qui lui assurera un vif succès.

Après nous avoir montré le monde officiel du palais d'Yildiz, puis, la tourbe si pittoresque des bas-fonds de la grande ville asiatico-européenne, l'auteur nous initie cette fois, à la lutte mystérieuse et occulte qui, latente ou aiguë, a toujours existé entre les partisans du sultan régnant et ceux de son père, le sultan Mourad V, dont Paul de Régla a toujours soutenu la parfaite lucidité.

Ainsi qu'il le dit dans son avant-propos, l'auteur a voulu donner de l'histoire vraie sous la forme attrayante d'un roman à l'Alexandre Dumas. Y est-il parvenu ? Nous le pensons et nous n'hésitons pas à croire que les nombreux lecteurs de ses livres orientaux le penseront comme nous.

Presse spirite (langue espagnole). — *La Revelation* d'Alicante.-Avec le dernier numéro de la Revue ci-dessus a paru la fin de l'ouvrage *Bienheureux les fous* (1) avec le portrait et l'autographe de son auteur l'inspiré et fécond écrivain Don Miguel Ximeno Eito, ouvrage très apprécié de nos lecteurs. Dans la section : Divers, de notre prochain numéro de décembre, nous commencerons la publication, comme feuilleton de l'*Etude littéraire*, Le Theatre spirite, précédé d'un prologue et d'une introduction dans laquelle la rédaction montre d'une manière très remarquabl, l'utilité de porter le spiritisme au théâtre. Voici les épigraphes des trois grandes pièces qui suivent :

Les morts parlent, dans un acte en vers.

Ailes et chaines, dans trois actes en prose.

Comment les soleils se vengent-ils, dans trois actes en vers, toutes trois du même auteur que *Bienheureux les fous* !

L'importance de l'idée, la beauté de la forme dont elle est revêtue, et l'aménité de ces productions littéraires, qui formeront le deuxième volume de la Bibliothèque choisie de *la Revélacion*, contribueront puissamment à ce que tous les spirites joignent leurs efforts aux nôtres afin que nous puissions mener à bien cette grande et belle pensée d'asseoir les fondements d'un théâtre purement spirite.

Nous recommandons ces belles études à tous nos coréligionnaires, au profit de la plus grande divulgation du but sublime que nous poursuivons.

La Rédaction de la Révélacion.

(1) *Bienheureux les fous* ! volume in-8° de 150 pages sur bon papier avec le portrait et l'autographe de son auteur ; prix 1 franc 50 centimes à Alicante 1896.

L'Humanité intégrale (Paris). — Idées de demain, par Marius Georges. — Conscience, par Emile di Rienzi. — Causerie immortaliste-intégraliste, par J. Camille Chaigneau. — La feuille de sycomore (croquis parisien), par J. Camille Chaigneau.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.



39e Année. — N° 12. — 1er Décembre 1896.

UN MAGISTRAT HERMETISTE

JEAN D'ESPAGNET

PRÉSIDENT AU PARLEMENT DE BORDEAUX

Discours prononcé le 16 octobre 1896, à l'audience solennelle de rentrée de la Cour d'appel de Bordeaux.

Par M. J. Maxwell, *Substitut du Procurenr général.*

Monsieur le Président,

Messieurs,

Rappeler le souvenir des magistrats qui nous ont précédés est un sujet qui convient particulièrement à la solennité de cette cérémonie, soit qu'ils aient illustré leur nom par leur science juridique et l'éclat de leurs services, soit qu'ils aient brillé dans les arts, les lettres ou les sciences. De tels magistrats ne manquent pas à l'histoire judiciaire de Bordeaux : leurs noms sont sur toutes les lèvres. Plusieurs d'entre eux font la gloire de la France encore plus que celle de notre province. D'autres, sans avoir la même célébrité, n'en méritent pas moins un pieux hommage, et c'est pour nous un devoir filial que d'attirer l'attention sur leurs travaux. C'est d'un de ces magistrats, injustement oublié peut-être, du président Jean d'Espagnet, que j'ai l'intention de vous entretenir aujourd'hui. Nous savons peu de chose

sur sa carrière; la date et le lieu de sa naissance nous sont inconnus. Il est probable qu'il était originaire de Saint-Emilion, et il a dû naître avant 1560, puisqu'il a été installé comme président au Parlement, sans dispenses d'âge, en 1600.

Sa vie judiciaire s'écoula sans incidents notables jusqu'en 1609, époque où il fut envoyé comme commissaire spécial en Labourd. Il y dirigea contre les sorcières basques une instruction célèbre. Il était accompagné du conseiller Pierre de Lancre, qui nous a conservé les détails de cette affaire dans un livre aujourd'hui fort recherché. De Lancre, dans son ouvrage, décrit les mœurs des sorciers, il y dépeint toutes les cérémonies du Sabbat, ses danses obscènes, ses festins dont la chair des suppliciés formait le plat de résistance, ses amours dont Satan lui-même prenait sa part.

L'instruction d'une pareille affaire fut laborieuse ; les commissaires entendirent plus de cinq cents témoins et condamnèrent au dernier supplice un très grand nombre de sorciers.

De pareilles condamnations nous font horreur aujourd'hui. Nous avons peine à comprendre que des magistrats aussi éclairés que le président d'Espagnet aient pu les prononcer et leurs jugements nous paraissent de monstrueuses iniquités. Il ne faut pas cependant que l'indignation nous rende injustes. Les condamnations prononcées ne pouvaient pas être évitées. La responsabilité en incombe aux idées, aux mœurs et surtout aux lois de ce temps. Les juges ont bien observé les faits ; ils les ont jugés suivant leur devoir.

Ils ont bien observé les faits. Les critiques je le sais, n'ont pas été épargnés à leurs observations, mais les progrès de la science contemporaine viennent aujourd'hui nous montrer le mal-fondé de ces critiques, et nous faire reconnaître que les anciens magistrats ont observé avec sincérité, les faits consignés dans leurs procès-verbaux. Etait-il d'ailleurs possible de douter de leur sincérité lorsqu'ils nous racontent, comme les commissaires du Labourd, leurs expériences personnelles. Ils ont eux-mêmes vérifié l'existence de ces zones insensibles qui dénotaient la marque du diable. De Lancre nous décrit avec exactitude les anesthésies, les paralysies dont le corps des sorcières était frappé, les attaques de sommeil qui les saisissaient, les visions qui les charmaient, sommeil et visions qui survenaient jusque dans la salle de torture, et dont les juges s'émerveillaient. Il a noté avec précision les sensations qu'elles éprouvaient : « Elles nous dirent.., que le diable leur bouchait les organes de la parole avec je ne sais quoi, qui allait et venait comme une navette, descendant à l'interrogatoire et remontant manifestement pour empêcher leur réponse. »

Tous ces phénomènes, et bien d'autres encore, ont été constatés par nos

prédécesseurs. Nous commençons à nous apercevoir qu'ils n'ont pas été le jouet de leur imagination et les serviteurs aveugles de leurs susperstitions, mais des observateurs sincères dont les procès-verbaux nous fourniront des documents précieux pour l'étude de l'âme humaine. S'ils ont condamné des malheureux plus malades que criminels, c'est parce que, dans les procès de sorcellerie, tout concourait à entraîner leur verdict : des témoignages nombreux qu'appuyaient des constatations matérielles inexplicables pour la science du temps, et les aveux spontanés souvent des coupables. Ces circonstances, dans l'état de la procédure criminelle, devaient entraîner la sentence. A cette époque, la loi ne laissait pas au juge sa liberté d'appréciation ; elle précisait le poids d'un témoignage, d'un aveu, d'une circonstance de fait ; elle avait minutieusement déterminé la valeur que le juge devait donner à chaque élément de preuve ; elle en faisait dépendre la décision. Ces preuves étaient en quelque sorte comme les coefficients de nos examens actuels : l'accusé d'autrefois était comme le candidat d'aujourd'hui; sa condamnation était affaire de points.

Ne jugeons donc pas nos prédécesseurs d'après nos idées, nos connaissances, notre procédure actuelles. Soyons indulgents pour ce qui nous apparaît aujourd'hui comme des erreurs, non d'observation, mais d'interprétation. Que leur exemple nous mette en garde contre le danger le plus redoutable pour un juge : celui d'être impressionné par des préjugés, car chaque époque a les siens. Ce danger est d'autant plus grand qu'il échappe à notre attention.

Le préjugé se dissimule toujours sous l'apparence respectable d'une croyance scientifique, politique, sociale. C'est l'ennemi insoupçonné. De Lancre, d'Espagnet, ont succombé à ses embûches cachées.

Ces visions, ces anesthésies, ces catalepsies, ces attaques de somnambulisme, ces témoignages circonstanciés que confirmaient des lésions corporelles, ces aveux spontanés, et tout l'ensemble des constatations faites au cours du procès des sorcières basques, devaient les confondre. Qu'eussent dit nos explications actuelles à l'esprit des magistrats ? Quelle créance auraient eue auprès d'eux nos théories sur cette sorte d'omnipotence du système nerveux, qui montre à nos yeux des visions infernales ou obcènes, paralyse nos membres, rend notre chair insensible, soulève et colore notre épiderme en des ecchymoses trompeuses, fait couler notre sang de plaies spontanément ouvertes, nous fait mentir de bonne foi, et livre sans défense notre volonté à la suggestion, notre imagination au délire. Hélas ! dès que son équilibre se rompt, la délicate machine de nos nerfs joue bien facilement le rôle du diable !

Je dois dire cependant que nous devons faire une distinction entre de



Lancre et d'Espagnet : ce dernier est plus facile à défendre. Il joue un rôle très effacé dans la procédure ; il s'est volontairement abstenu d'assister à une grande partie de l'information, pour régler divers incidents de frontière et s'acquitter d'une mission diplomatique. Il a laissé le soin de diriger l'enquête à son collègue, bien que ce dernier eût un grade inférieur au sien, Cette circonstance fait croire que d'Espagnet s'est intentionnellement tenu à l'écart ; c'est d'ailleurs lui qui a mis fin au massacre des sorcières en arrêtant malgré de Lancre les travaux de la commission. Enfin, on trouve dans le sonnet qn'il adressa au conseiller de Lancre à l'occasion de son livre, je ne sais quel souci de lui laisser l'honneur de l'affaire... et toute sa responsabilité.

Les talents diplomatiques dont fit preuve à cette époque le président en règlant les incidents de la frontière d'Espagne, lui furent sans doute plus nécessaires que jamais après la clôture de l'information suivie contre les sorcières basques. Il alla prendre, en effet, la présidence de la Chambre de l'Edit. Cette Chambre du Parlement de Guyenne siégeait à Nérac.

Elle était dirigée à tour de rôle par l'un des présidents. C'était une corvée à laquelle les magistrats ne s'astreignaient qu'avec répugnance. Outre le déplacement qu'il rendait nécessaire, ce service était peu agréable. Les chambres mixtes, composées de catholiques et de protestants, réunissaient des adversaires qui venaient de se combattre et qui allaient bientôt en venir encore aux mains. D'Espagnet eut sans doute une tâche difficile.

Son service fini, il revint à Bordeaux et vendit sa charge. Quel a été le mobile de sa démission ? Il était encore dans toute la vigueur de l'âge ; son esprit avait conservé toute sa force ; son activité et son énergie restaient entières. « Après avoir, nous dit-il, naguère, volontairement abandonné les soucis publics et les mers fertiles en tempêtes du Parlement, je suis revenu au port paisible de la tranquillité domestique... Dans le repos, j'ai senti que mes anciennes conceptions sur la nature se représentaient à mon esprit. Je me suis bien volontiers livré à ces réflexions ; la nature me dédommageait ainsi, par une sorte de don actuel de ses lumières, de la splendeur d'une situation abdiquée de plein gré. »

Et il ajoute : « J'y voyais aussi le moyen de me laver d'une accusation que je sentais prête à se dresser devant moi, comme transfuge de nos lois paternelles et des charges publiques. »

On ne comprendrait pas pourquoi la détermination de d'Espagnet ait soulevé ces critiques redoutées, si le président avait voulu simplement se soustraire aux soucis de la vie publique pour se consacrer à l'étude de la nature. Elles s'expliquent au contraire si nous réfléchissons à la hardiesse de ses recherches et à la liberté avec laquelle il allait en publier le résultat.

Il abordait une étude périlleuse. D'illustres exemples contemporains nous apprennent le danger qu'il y avait alors à se montrer trop indépendant dans l'expression de la pensée scientifique.

C'est sans doute ce danger qui l'a préoccupé. Il allait, en effet, publier un livre bien hardi pour l'époque, dans lequel il déclarait *que ni l'autorité des plus grands philosophes, ni leurs raisonnements, ne purent détourner son esprit de la nature ; il s'y était entièrement abandonné.*

C'est la formule scientifique moderne ; c'est une des premières proclamations de la nécessité de l'observation et de l'expérience. C'était, à cette époque, une maxime presque révolutionnaire. Paracelse, pour l'avoir formulée quelques années avant, avait dû abandonner sa chaire à l'Université de Bâle. Aussi, d'Espagnet nous dit-il qu'il a longtemps hésité à publier son œuvre. « Mes années, qui sont bien les meilleurs conseillers, m'engageaient à ne pas m'exposer aux dangers que d'autres ont courus...Cependant,l'amour de la vérité l'a emporté. Il m'avait poussé à la rechercher : il m'a entraîné à la proclamer. »

Il faut ajouter que les recherches du président ne se bornaient pas à la simple étude des lois naturelles : il osait aller plus loin, et voulait soulever le voile qui couvre ses plus secrets mystères et franchir le seuil qui sépare le monde de la matière manifestée et celui des causes qui en régissent les manifestations.

Une pareille étude exigeait toutes les forces de son esprit, tout son temps ; c'est aussi une des causes de sa retraite. « Ceux qui siègent dans les honneurs et les emplois publics ou qui doivent s'adonner toujours à des occupations privées nécessaires, ne sauraient tendre à la cîme suprême de cette philosophie, nous dit-il. Elle veut avoir l'homme tout entier, ».

Il a mis ses actes d'accord avec ses paroles.

Comment est-il arrivé à une décision aussi grave ? Rien dans ses livres ne l'indique d'une manière précise. La magistrature a fourni peu d'adeptes aux sciences occultes. L'habitude des affaires donne à l'esprit un tempérament positif, qui s'accomode mal de l'indécision de l'hermétisme. Aussi ne puis-je m'empêcher de faire remonter à l'enquête de Labourd l'origine des préoccupations spéculatives de d'Espagnet. Les phénomènes qui ont alors frappé son esprit ont dû lui faire une impression profonde, éveiller sa curiosité, l'exciter à en rechercher les causes occultes. Retiré dans sa maison, allant quelquefois au Parlement, plus rarement à la Cour, il se consacra presque exclusivement à l'étude.

Il nous en a fait connaître le résultat dans trois livres : le premier est un ouvrage de philosophie naturelle, c'est l'*Enchiridion physicæ restitutæ* ; le second est un livre d'alchimie, c'est l'*Arcanum opus hermeticæ philosophiæ* ;



le troisième est un livre politique, c'est le *Traité de l'institution du jeune prince*, que le président publia avec une édition du *Rosier des guerres*, ouvrage attribué à Lous XI. Ces livres, aujourd'hui très rares, nous révèlent les idées de d'Espagnet sur la nature, sur l'origine de l'homme, sur la science, sur la politique.

Les opinions politiques d'un magistrat à cette époque étaient nécessairement monarchiques. L'anarchie avait causé tant de misères au xvie siècle que tous les esprits clairvoyants souhaitaient le développement du pouvoir royal. C'est l'idée qu'a réalisée Richelieu : c'est aussi celle que défendait avant lui le président d'Espagnet; mais il faut que le pouvoir du roi trouve son contrepoids dans les vertus du monarque.

« Le faste de la Royauté, dit-il, ne sert qu'à la rendre odieuse ; son poids, qu'à la rendre mal aisée, si elle est destituée d'adresse. Le nom ou l'image d'un saint qu'on peint à la poupe ou au gouvernail, ne garantit pas le navire du naufrage. Il faut avoir le saint même ou le ciel pour patron. Le nom ou la figure d'un roy ne suffit pas pour conserver l'Etat et pour maintenir la royauté : il faut un roy en effect. Or, ce n'est pas le sceptre, la couronne, la pourpre, le régiment des gardes qui le font tel. »

C'est par sa vertu, son énergie, sa justice, que le roi se fait respecter et aimer ; comment le préparer à l'accomplissement de ses devoirs ?

Par l'éducation.

Le président d'Espagnet attache une grande importance au rôle politique de l'éducation, non seulement pour les rois, mais aussi pour les peuples. « L'état présent de la ville de Rome et de toute l'Italie, dit-il, comparé avec l'ancien, nous sert de miroir pour considérer quelle différence engendre la différente nourriture et institution ès-cœurs, en l'âme, et en tout l'homme. Combien elle rend une nation toute entière dissemblable à elle-même ! »

On pourrait résumer les idées générales du président en matière politique en un mot : l'éducation. Il faut préparer par elle le monarque à régner et les citoyens à servir leur patrie. L'éducation doit être à la fois morale, intellectuelle et physique. *L'éducation physique !* on croirait entendre un contemporain.

Les théories philosophiques du président sont plus intéressantes encore. Elles se présentent sous le triple aspect de la physique, de la métaphysique et de l'occultisme, et se développent en un système à la formation duquel concourent Aristote, Platon, Plotin, Moyse et Hermès Trismégiste. C'est même ce dernier qui est le maître du chœur. Aussi a-t-on dit que l'illustre magistrat était un mystique. Il faudrait s'entendre sur la valeur du mot

mystique pour apprécier la justesse de son application à d'Espagnet. Si l'on veut exprimer par ce mot, selon la définition de Cousin, la prétention de connaître Dieu sans intermédiaire, on ne saurait l'appliquer au président. Il nous dit expressément que Dieu est inconnaissable. Le symbolisme des sculptures qui décorent la porte de l'ancien hôtel de la rue des Bahutiers. demeure supposée du président d'Espagnet, ne prouve pas davantage qu'il ait été un mystique. Cette porte est aujourd'hui au musée de la ville ; elle représente le mystère de la Trinité par un double symbole que l'on retrouve dans les livres d'heures comme dans les grimoires cabalistiques du moyen âge. Je m'étonne qu'on ait pu attribuer ces sculptures au président d'Espagnet : elles remontent au moins aux dernières années du XVe siècle. D'ailleurs, tous les doutes sont aujourd'hui levés : l'hôtel de d'Espagnet était rue du Hâ.

Cependant, s'il n'a pas été un mystique, d'Espagnet n'en a pas moins des idées que l'on appelle improprement mystiques dans le langage contemporain : il a été hermétiste. La lecture de ses livres pourrait aisément fournir matière aux railleries si l'on en prenait le sens à la lettre. Mais le texte traduit mal pour nous la pensée de l'écrivain ancien. Les savants autrefois dissimulaient volontiers leurs secrets. Galilée, Huyghens, n'ont-ils pas caché sous des anagrammes leurs découvertes des phases de Vénus et de l'anneau de Saturne ? Il en était particulièrement ainsi des hermétistes ; ils savaient plus de choses que la plupart de leurs contemporains ; mais leurs idées s'exprimaient avec plus de symbolisme que de précision, elles doivent être pénétrées : elles ne se manifestent pas.

D'ailleurs l'exactitude des sciences est l'œuvre du temps. Toute explication des phénomènes naturels est provisoire ; les progrès du lendemain montrent les erreurs de la veille. Il y a cependant, à côté des erreurs, des vérités : c'est la diminution des unes, l'augmentation des autres qui constituent le progrès.

Si l'on examine à ce point de vue les doctrines des anciens, on est frappé de la part de vérité qu'elles contiennent. Ce qui nous en éloigne, c'est plutôt la manière dont leurs idées sont exprimées que ces idées elles-mêmes. On dirait que ce qui nous semble la vérité a été par eux aperçu, mais qu'ils n'ont pu traduire avec précision une perception peut-être vague elle-même.

Pourquoi s'en étonner ! Les siècles passés nous ont laissé des poètes, des artistes, des philosophes, des moralistes incomparables. Ils ont pressenti la Beauté et la Bonté parfaites. Pourquoi seule la vérité leur aurait-elle entièrement échappé? Je ne puis le penser. Personne n'en a sans doute



contemplé sans voiles l'ineffable splendeur, mais tout esprit sincère en a eu de partielles intuitions.

Il est nécessaire de faire ces réserves lorsqu'on apprécie une œuvre scientifique vieille de trois siècles. Si l'on en tient compte, on ne peut qu'être frappé de la justesse des observations du président.

Ses idées sur le rôle de la chaleur solaire et de la vapeur d'eau dans la physique du globe, ne seraient pas désavouées par la science moderne. Lorsqu'il se permet des hypothèses, leur hardiesse n'a pas été démentie par le progrès de nos connaissances. Il enseigne par exemple que les planètes doivent être éclairées par le soleil et nous réfléchir sa lumière ; que leur éloignement seul nous empêche d'observer les phases qu'elles présentent. Il ajoute que le globe terrestre ne peut être qu'un astre du ciel et se prononce en faveur de la doctrine de la pluralité des mondes.

« Il est incroyable, dit-il, que les masses immenses de tant de sphères demeurent oisives et stériles, qu'aucun être ne les habite ; qu'elles n'accomplissent leurs mouvements... que pour l'avantage exclusif de ce globe infime et misérable. »

Ses idées sur l'origine du monde rappellent celles de Laplace : « Il a paru bon, c'est ainsi qu'il s'exprime, à l'Artisan suprême de condenser dans le globe glorieux et éclatant du soleil, globe admirable par sa forme et son immensité, toute la lumière qui occupait l'espace abyssal. Ainsi, plus la lumière était condensée plus elle émettait de rayons puissants. »

N'est-ce pas là presque notre théorie de la condensation de la nébuleuse primitive dont le noyau a formé le soleil qui devenait plus brillant à mesure qu'il se contractait davantage ?

Si d'Espagnet nous paraît en avance sur son époque comme savant, il est plus difficile de le juger comme métaphysicien. La métaphysique n'a pas eu la même fortune que les sciences naturelles et ses conclusions ont moins de certitude. On ne peut refuser cependant au président le mérite de nous dire de bien belles choses sur Dieu, sur l'âme, sur l'origine de l'homme.

Pour lui, Dieu est l'unique créateur du monde. Il se communique à l'univers par une sorte d'émanation continuelle. Il est partout présent ; c'est en quelque sorte l'âme du monde ; il agit sur les êtres individuels par l'intermédiaire de la nature, que d'Espagnet appelle le feu invisible, la lumière créée. La lumière est le principe d'organisation et de vie ; cette lumière n'est pas celle qui frappe nos yeux ; cette dernière, nous dit-il déjà, provient du soleil et n'est qu'un mouvement de l'éther, tandis que la lumière créée est un pur esprit qui rappelle la lumière astrale des occultistes, le couple divin de λογος et Ζωη, la parole et la vie des gnostiques, le verbe d'Hermès.

L'Univers, que d'Espagnet appelle Macrocosme, comme Paracelse, se

compose donc de ces trois termes : Dieu ou l'âme du monde ; la lumière qui est un esprit organisateur, sorte de Démiurge ; et le monde matériel manifesté à nos sens.

Tout être vivant, ou mixte, pour employer l'expression du Président, est un microcosme et répond à cette constitution ternaire. Il se compose d'une âme, d'un corps et d'un élément semi-matériel qui les réunit. D'Espagnet l'appelle l'Esprit éthéré.

L'âme, dit-il, qui est toute lumière, s'éloigne tellement de la matière du corps, surtout chez les animaux, qu'elle n'a aucune mesure commune avec elle. Infiniment plus noble que le corps, elle ne pourrait lui être attachée par les liens étroits, tels que la nature les noue dans ses œuvres, si cette union n'était effectuée par un intermédiaire spécial et puissant. C'est dans ce but que le Créateur a établi entre le corps et l'âme cet intermédiaire subtil qui est l'esprit éthéré. Ce dernier reçoit l'impression de l'âme naissante et lui sert d'attache. Il constitue le lien qui l'unit à son corps et participe de la nature de l'un et de l'autre.

Les végétaux et les animaux ont aussi des âmes qu'il appelle les formes spécifiques : « Elles sont raisonnables, non à la manière humaine, mais à leur façon et selon les forces et le caractère de leur nature. »

« On faict, dit-il, trois sortes ou natures d'âme, qui constituent trois « degrés de vie. La plus basse est celle des végétables, comme sont les « plantes et les arbres, qui ont âme végétative par la vertu de laquelle ils « ont la faculté de naître, croistre et multiplier. La seconde appartient aux « bêtes qui sont douées d'âme sensitive, laquelle contient la végétative et « a un degré de perfection au-dessus qui consiste au mouvement local et au « sentiment. Le troisième genre est propre à l'homme auquel Dieu a « inspiré une âme raisonnable qui anime les deux premières, en telle sorte « qu'il ne faut pas imaginer trois sortes d'âmes de diverses natures ou « séparées, mais une seule âme. Ces trois degrés de vie sont une gradation « ou eschelle par laquelle la nature en la génération de l'homme le monte « et conduit à sa perfection : il faut qu'il passe par les deux premiers moins « parfaits avant d'être capable d'atteindre au troisième et dernier degré. »

Sa pensée se dégage moins obscurément dans le passage suivant de l'Enchiridion : « Dès que les choses individuelles meurent elles retournent à cette masse universelle d'où elles procèdent, comme les fleuves à la mer. Chaque nature regagnant sa région propre et retournant bien des fois dans l'atelier de la nature pour être remise sur son enclume et employée à la fabrication d'un ouvrage nouveau. Peut-être est-ce là cette métempsycose des Pythagoriciens, naguère raillée parce qu'elle n'était pas comprise. »

Ainsi les éléments matériels du corps retournent à la terre et sont réem-

ployées à la fabrication de corps nouveaux ; l'esprit retourne à l'éther, l'âme à la lumière de la nature. Ils seront l'un et l'autre utilisés pour animer un corps nouveau lorsque l'heure aura sonné.

Ne peut-on pas saisir la véritable pensée du président malgré l'obscurité de son langage. N'a-t-il pas voulu dire que l'âme, douée de mémoire, conserve le souvenir de l'expérience acquise pendant la vie et la met à profit pour organiser d'une manière de plus en plus parfaite les corps nouveaux qu'elle anime dans ses vies successives ?

C'est probablement là sa pensée.

Cette évolution progressive des êtres, qui les élève à la vie végétale, à la sensibilité, à l'intelligence, s'accomplit sous l'influence de l'amour. L'amour dirige la nature et provoque aussi bien les mystérieuses sympathies de l'affinité chimique que celles d'où résulte la perpétuation des êtres vivants. C'est Dieu lui-même qui a fait de l'amour la base de la nature ; c'est par le lien de l'amour divin qu'il s'attache à ses créatures et qu'il agit sur elles. Son action s'exerce par l'intermédiaire d'intelligences supérieures, purs esprits qui sont les ministres de sa bonté et font sentir leur bienfaisante influence sur les êtres organisés. C'est l'âme de ces derniers qui reçoit cette influence et qui la transmet à l'esprit, puis au corps qu'elle forme. C'est elle qui constitue véritablement l'être dont la nature essentielle est, par conséquent, toute spirituelle.

C'est une doctrine curieuse. Elle essaye d'expliquer l'évolution. La cause en serait non dans le corps périssable, mais dans l'âme immortelle.

La division des êtres en trois éléments : l'âme, l'esprit éthéré, le corps matériel, est un des principes de la philosophie hermétique. L'unité de la matière en est un autre.

Comme tous les savants initiés aux doctrines hermétiques, le président n'accepte que sous réserve l'antique théorie des quatre éléments. Pour lui, l'air, la terre et l'eau sont moins des éléments que les matrices ou moules des éléments véritables. Ceux-ci peuvent présenter successivement l'aspect solide, liquide ou gazeux, et même revêtir une quatrième forme correspondant au feu et comme lui immatérielle au sens vulgaire du mot.

Quant aux corps matériels tels que nous les connaissons, ils ne sont que des combinaisons de la matière primitive. Cette substance primordiale est unique. Les atomes qui la constituent sont infiniment petits ; ils sont combinés en des figures géométriques diverses pour former les différents corps élémentaires. Cette conception de la structure géométrique de l'atome et de sa petitesse est remarquable. Le président ajoute que la science humaine ne dispose pas de forces assez puissantes pour dénouer les liens de ces combinaisons et isoler la matière primitive.

Une science existe cependant, qui permet d'obtenir une substance très voisine de la matière primitive, substance douée de propriétés merveilleuses.

Cette science est l'alchimie. C'est peut-être pour la cultiver plus librement que d'Espagnet a volontairement abandonné son siège de président. Il a en effet acquis comme alchimiste une grande réputation, et compte parmi les très rares adeptes qui passent pour avoir trouvé la pierre philosophale.

Pénétrons donc à sa suite dans les voies obscures qu'il a su parcourir.

Et d'abord, qu'était cette alchimie mystérieuse ? Il nous est difficile de le savoir exactement, car les livres alchimiques sont d'une obscurité décourageante. Son axiome fondamental était l'unité de la matière. Tous les corps, d'après les adeptes, n'étant que les combinaisons diverses d'une substance primitive unique, il était possible de ramener quelques-uns d'entre eux à un état voisin de cette matière indéterminée et de transformer cette substance en un corps différent de celui dont elle provenait. Les corps ainsi transmutables étaient les métaux. L'Hermétisme les considérait comme des organismes doués d'une vie rudimentaire ; ils étaient soumis aux lois de la génération, de la reproduction et de la mort.

D'Espagnet, dans son *Arcanum opus hermeticæ philosophiæ*, donne de l'alchimie la définition suivante : « Cette science, dit-il, a pour objet la connaissance complète de la nature et de l'art, en ce qui concerne les métaux. Sa pratique consiste dans la recherche des principes métalliques par l'analyse et dans leur synthèse, après les avoir rendus beaucoup plus parfaits qu'ils ne l'étaient auparavant, afin d'avoir ainsi une médecine universelle qui peut rendre parfaits les métaux imparfaits et guérir toute espèce de corps malades. »

C'est plus qu'une science, car l'étude et l'intelligence ne suffisent pas pour l'acquérir : il ne faut en commencer la redoutable étude qu'après avoir purifié son cœur de tout sentiment mauvais, de tout désir impudique, de tout calcul égoïste ; une vie retirée, l'exercice de la prière, la pratique des bonnes œuvres, sont les conditions nécessaires du succès qui dépend de Dieu ; car, s'il ne nous guide pas lui-même vers la connaissance de l'œuvre, nous n'en pénétrerons jamais seuls le secret.

Un maître expérimenté, un compagnon sûr, des livres bien choisis, faciliteront le travail de l'étudiant, mais il devra se méfier de ce qui est facile à comprendre. C'est dans l'obscurité qu'est cachée la vérité : jamais les auteurs n'ont écrit d'une façon plus trompeuse que lorsqu'ils se sont exprimés clairement.

Vous résumerai-je, Messieurs, les préceptes du président? C'est une tâche difficile, car il ne faillit pas à la règle et demeure inintelligible.

Il nous dit cependant que la matière première du grand œuvre est métallique.

La multiplication des métaux dépasse les forces de la nature seule; cependant c'est en elle qu'est dissimulé ce pouvoir d'accroissement; l'art peut le manifester. L'œuvre résulte donc du concours de la nature et de l'art.

Le germe de l'or est caché dans l'or, et c'est par une analyse, qu'il appelle philosophique, c'est-à-dire chimique, que l'on peut arriver à isoler ce germe.

L'œuvre est une véritable génération Il faut donner au germe la force multiplicatrice qui est un principe masculin et le placer dans une substance passive où il se multipliera : cette substance correspond au principe féminin. C'est donc dans le mariage symbolique du principe actif et de la matière passive que naîtra le germe et qu'il se développera.

C'est dans la connaissance de ces substances à combiner que réside l'arcane philosophique. Elles sont difficiles à découvrir et c'est plutôt par une intuition rapide de l'esprit que par le raisonnement et le travail que l'on arrive à les connaître.

A ce sujet, d'Espagnet donne aux chercheurs les conseils suivants : il les intitule « pratiques » ! Jugez-en :

« Enferme d'abord et unis dans leur prison de verre l'aigle et le lion, l'un et l'autre parfaitement purifiés... dans leur combat l'aigle déchirera et dévorera le lion ; ensuite, saisi d'un long sommeil, rendu hydropique par son estomac distendu, l'aigle se changera par une admirable métamorphose en un corbeau noir qui, déployant lentement ses ailes, se mettra à voler. Son vol fera tomber l'eau des nuages, jusqu'à ce que mouillé plusieurs fois il dépouille volontairement ses ailes, retombe dans le bas et se change en un cygne d'une grande blancheur. »

Ce style, peu facile à comprendre, symbolise cependant des opérations : le combat de l'aigle et du lion est la liquéfation ou solution de la matière première ; on obtient une substance noire que représente le corbeau ; l'ablution est la seconde opération, c'est le lavage du résidu noir qui devient blanc et que le cygne exprime. Au cygne succède le dragon qui se dévore lui-même ; c'est le symbole de la séduction ; la dernière œuvre est la fixation, c'est la fin : quatre couleurs indiquent à l'artiste la marche et le progrès de la préparation : le noir, le blanc, le citron et le rouge, terme parfait.

Ces échantillons du langage alchimique du président me dispenseront de vous résumer les digestions successives auxquelles il faut soumettre la pierre. Leur description est tout aussi symbolique.

Cependant, ces mystérieuses opérations ont un but dont il affirme énergiquement la réalité.

Je vous avouerai que j'ai quelque peine à voir un mystificateur dans un homme de la valeur du président.

Assurément ses théories ne nous paraissent pas toutes également acceptables ; il nous est difficile de croire que les anciens alchimistes comme lui aient eu les moyens de faire l'analyse et la synthèse des corps simples : ces derniers résistent à la chimie moderne, qui sait utiliser des forces inconnues autrefois. Cependant l'erreur des alchimistes repose sur un principe qui est probablement vrai : l'unité de la matière. Peut-être l'avenir cache-t-il le secret de ces énergies nouvelles à l'action desquelles l'atome des corps simples ne pourra plus résister.

Le magistrat dont j'ai essayé de vous résumer les idées philosophiques et scientifiques n'en est pas moins un personnage curieux à cette époque, si riche déjà en figures originales. Il se détache même de ses contemporains avec un singulier relief, ce président au Parlement qui s'enferme dans son laboratoire d'alchimiste, s'entoure de cornues et d'alambics, chauffe avec une inlassable patience, sur l'athanor perpétuellement embrasé, le ballon de cristal où infuse la rouge teinture, source de santé et de richesse ; même dans sa chimère il intéresse et il attache ; il nous prêche le mépris de l'or qu'il nous enseigne à fabriquer ; il poursuit un idéal élevé, si haut placé même qu'il nous paraît presque inaccessible. Sa philosophie, pleine du sentiment de la fraternité et de la solidarité des êtres, nous montre la variété des choses matérielles, nous fait entrevoir ces régions sereines où l'âme dégagée de toute matière, épurée de tout sentiment grossier, se perdra dans l'infinie contemplation de la Divinité bienfaisante, dont l'amour l'appelle aux éternelles joies de l'esprit.

Et quel temps, Messieurs, est plus propre que celui-ci à nous faire apprécier, *par le contraste*, l'élévation toute spirituelle du président d'Espagnet...

(Extrait du Journal — les *Petites affiches de la Gironde*.

NOTA : On ne saurait mieux écrire, plus noblement et sagement s'exprimer ; Prière à nos confrères de reproduire ce discours dont la forme est irréprochable, dont le fond est scientifique et philosophique au premier chef.

Ce travail de recherches érudites honore le jeune magistrat qui l'a conçu ; nous lui devons de le faire connaître à tous les étudiants, qui, dans le monde, s'intéressent à la cause et à la connaissance supérieure de nos destinées.





ENCORE LA PHOTOGRAPHIE PSYCHIQUE

Par Edina.

(*Traduit de l'Anglais.*)

Les séances de juillet 1896.

Dans la première séance de juillet, qui a eu lieu également dans la maison de M. Duguid, à Glasgow, se trouvaient présents M. G.., ainsi que M. et Mme Duguid. Il y avait également dans la maison, assistant à une par-



tie de la séance, une nièce de M. Duguid, jeune personne qui possède un pouvoir psychique considérable, exerce parfois une certaine influence, et

parle comme si elle était en extase. On fit usage dans cette circonstance, de la même chambre obscure (c'est-à-dire du même appareil photographique portatif), et avant de quitter Edimbourg, M. G... acheta les deux plaques. M. G... s'assit pour poser tandis que M. Duguid enlevait le capuchon, en exposant successivement les six plaques. Ensuite Mme Duguid prit la place de M. G... et devint la personne qui posait, pendant que M. G... enlevait le capuchon et exposait trois des plaques. Puis M. G... s'assit de nouveau de-



vant l'objectif, tandis que Mme Duguid remplissait le rôle d'opérateur, enlevant le capuchon trois fois pendant que les trois plaques restantes étaient exposées. Après la séance, M. G... emporta chez lui, à Edimbourg, l'appareil et les plaques, en ne faisant subir aucun changement à la position qu'elles occupaient dans l'instrument photographique.

En ayant opéré le développement à Edimbourg, il fut constaté que l'on avait obtenu les résultats suivants : Sur les six premières plaques, où M. G... avait posé et où M. Duguid avait été l'opérateur, on ne put rien découvrir d'anormal. Sur les trois suivantes, où Mme Duguid avait posé, on

découvrit des photographies psychiques sur deux des plaques, tandis que la troisième était normale.

La première photographie psychique était celle de la (soi-disant) Prêtresse cyprienne (ou de Chypre), de qui la réalité et la personnalité ont si souvent été discutées dans ces colonnes. A cette occasion, cependant, quoique la figure soit bien distincte, la draperie est différente de celle qui a été obtenue dans de précédentes photographies, consistant en quelque chose qui ressemble à un linceul jeté négligemment autour de la forme,



mais révélant dans une posture toute naturelle une main et un bras potelés posés contre la partie inférieure de la poitrine. (Voir fig. I et III.)

Sur l'autre plaque du trio de Mme Duguid se voit une reproduction d'une figure d'esprit obtenue, il y a quatre ans, par M. G. . dans une séance avec M. Duguid, dans la même maison à Glasgow, et de laquelle j'ai vu souvent une copie dans l'album photographique spirite de M. G...

En développant les trois plaques restantes, où M. G... avait posé, on trouva que l'une d'entre elles ne contenait rien d'anormal. Sur la première plaque, on voyait la (soi-disant) Prêtresse cyprienne ; et sur la troisième on trouva la figure et la forme d'une dame de taille moyenne, vêtue d'un costume moderne, consistant en une jaquette et une robe.

La figure de cette personne est placée à côté de M. G... et il me semble qu'elle lui serre le bras. Les contours et la face sont parfaitement distincts ; mais cette dame est complètement inconnue soit de M. G..., soit de quel-

qu'un de ses amis, lesquels n'avaient pas encore vu cette photographie d'un esprit.

La seconde des séances du mois de juillet eut lieu à Edimbourg dans la maison de M. G..., le 17 juillet dernier.

Les personnes présentes étaient M. G... avec M. et Mme Duguid. Le même appareil portatif fut employé de nouveau et avant l'arrivée de M. Duguid, M. G... y avait placé douze plaques. Chacune des trois personnes ci-dessus nommées posa successivement jusqu'à ce que les douze plaques eussent été exposées ; mais on n'obtint rien d'anormal, la séance fut un insuccès complet. Je ne saurais m'empêcher de dire qu'il semble y avoir eu dans l'atmosphère du local de M. Duguid quelque chose qui prête plus que partout ailleurs à l'obtention de résultats satisfaisants.

PHOTOGRAPHIES PRISES SANS CHAMBRE OBSCURE

J'arrive ensuite à des photographies obtenues sans chambre obscure.

I. — A la séance qui a eu lieu en juin, dans la maison de M. Duguid, et avant que la chambre obscure eût été mise à réquisition, M. G... mit deux plaques, enveloppées et cachetées, entre les mains de Mme Duguid et entre les siennes à lui, et ils les tinrent pendant treize minutes. En les développant, à son retour à Edimbourg, on y trouva les apparences anormales ci-après: 1° Une forme très distincte aux traits clairement définis, d'une femme jeune et de belle apparence portant une coiffure et un costume rustiques et ayant les mains croisées sur son genou (Voir fig. I), 2° une reproduction de la figure et de la forme obtenues lors de la première séance, déjà décrite par moi, et constatée par un médium qui résidait temporairement à Edimbourg comme étant sa mère. Dans ce cas, la figure et la forme n'étaient pas, à beaucoup près, aussi distinctes que dans la première opération prise avec la chambre obscure (Fig. I). On verra que c'est la même qui à déjà paru dans « Borderland », en des circonstances qui s'y trouvent mentionnées, montrant que, dans le cas de la prêtresse (de Cypris, ou prêtresse de Chypre), la même forme est reproduite quelquefois, soit par suite de présentation devant l'appareil, soit par impression sur une plaque tenue entre les mains.

II. — Dans la séance de juillet, tenue dans la maison de M. Duguid, et, avant de se servir de la chambre obscure (ou de l'appareil), M. G... avait entre les mains quatre *plaques* pour une autre expérience. Deux de celles-ci enveloppées dans du papier brun et cachetées, étaient placées entre les mains de Mme Duguid et celles de M. Duguid, elles furent tenues par eux pendant quelque temps, tandis que les deux qui restaient enveloppées

et cachetées comme auparavant, étaient également placées, d'une manière semblable, entre les mains de la jeune personne psychique et celles de M. G... pendant quinze minutes.

Après la séance, M. G... emporta ces cinq plaques à Edimbourg pour les développer. Cette opération terminée on trouva que sur deux de celles que Mme Duguid avait tenues, apparaissaient la figure et la forme de la dame avec la jaquette et la robe qui était venue ensuite au moyen de la chambre obscure (ainsi que cela a été décrit précédemment), à la même séance, et qui était dépeinte comme serrant le bras de M. G... L'une des poses de cette forme féminine fut tirée tout à fait distincte et reconnaissable, tandis que, dans l'autre photographie, les traits de la figure et la forme des vêtements étaient seuls apparents. A ma connaissance, ceci est le premier exemple de formes se reproduisant sur des plaques tenues entre les mains et se trouvant ensuite reproduites sur celles prises au moyen de la chambre obscure (ou de l'appareil).

En développant les deux épreuves tenues par la jeune personne psychique et M. G... on trouva, sur l'une d'elles, une petite figure de profil non reconnaissable mais dont le vêtement et le capuchon d'enfant se trouvaient clairement marqués. La jeune parente de M. Duguid dit qu'elle s'imaginait que c'était l'apparition d'un esprit qui, de temps à autre, parle en elle ; naturellement, ceci n'était qu'une simple supposition.

Rien d'anormal n'existait sur l'autre plaque : c'était tout simplement une ombre informe.

En résumant cette série de séances, je remarque 1° que, quoique l'histoire ne m'ait été racontée que de « seconde main », j'ai eu une occasion d'en vérifier les détails en en causant avec plusieurs des personnes qui avaient été présentes, et quoi que ses détracteurs puissent avoir dit ou écrit on n'a jamais attaqué avec succès l'honnêteté du sujet. Je connais Mme Duguid pour une dame d'une grande perspicacité et très observatrice, outre qu'elle est une spiritualiste avérée; tandis que M. G. est un professionnel de la plus haute honorabilité, un investigateur et un chercheur infatigable pour ce qui touche aux phénomènes occultes, et dont le dire, en toute autre matière que pour les séances de photographies spirites, serait admis sans contrôle; toutes les photographies, comme celles qui ont été prises dans de précédentes expériences faites dans mon cercle intime, semblent être des figures humaines, et n'ont pas, en aucune façon, un caractère spectral; et le fait que les plaques n'ont jamais été hors de ma possession, ni tenues dans les mains de qui que ce soit, excepté M. G. et qu'elles ont été développées par lui à cinquante milles de distance de l'endroit où elles ont été prises, rendent le cas tout à fait incontestable (en admettant



comme vraie la relation qui précède). Il me semble qu'il n'y a là aucune possibilité de fraude; et considérant les nombreux témoignages puisés à tant de sources différentes pendant ce qui s'est passé, je soutiens que la photographie psychique est aussi évidemment et complètement prouvée que toutes les autres formes de révélations d'esprits si bien connues des croyants qui professent le culte que nous désignons sous la dénomination de « spiritualisme » ou spiritisme.

Les insuccès qui se sont produits à ces dernières séances, et le développement apparent de Mme Duguid comme psychique, portent entièrement à démontrer combien cette forme de manifestation spirite est vacillante et incertaine, et cependant, lorsqu'elle vient, combien est complète et parfaite la reproduction de la ressemblance terrestre !

J'en arrive maintenant à ce qui peut être jugé comme étant un témoignage réel, au sujet de l'identité d'une au moins de ces photographies. Elles me furent montrées, pour la première fois, le 21 juillet dernier, tandis que je passais la soirée avec M. G... En les examinant, comme je le fis, à la lumière du gaz, je n'apportai pas une bien grande attention aux « vêtements » portés par quelques-unes des formes obtenues, ayant beaucoup plus remarqué les figures; et la lumière, quoique très bonne, n'était pas aussi satisfaisante que la clarté du jour avec un brillant soleil. Le lendemain après midi, ma femme et ma *clairvoyante* fille se rendirent chez M. G... afin d'examiner ces photographies; elles les regardèrent à l'aide d'un microscope. En regardant attentivement celle d'Alexandre, le frère de M. G..., ma femme dit à M. G... : « Cette forme me paraît avoir autour des épaules quelque chose comme un enchevêtrement de plantes marines. Est-ce que Alexandre est mort en mer, ou bien était-il marin ? »

Au même instant notre « clairvoyante », qui, naturellement, n'avait rien entendu de ce que sa mère disait, fit cette remarque. « L'homme qui est représenté par cette photographie s'est noyé, je pense, car je sens comme si j'avais été plongée très profondément dans l'eau froide. » M. G... était très impressionné et dit : « C'est bien vrai, mon frère Alexandre s'est noyé dans la mer à l'âge de dix-neuf ans, son navire ayant été perdu corps et biens. »

J'ajouterai seulement que pendant que ce récit est mis sous presse, M. G... m'aura très probablement procuré des copies de chacune des photographies dont il y est fait mention, et, dans ce cas, elles seront exposées, pendant un mois, au bureau de l'administration du *Light*, afin qu'elles puissent être vues par toutes les personnes qui s'intéressent à la photographie psychique.

Depuis que l'article précèdent a été écrit, M. G... m'a informé que, dans une séance qu'il a eue, à Glasgow, avec M. Duguid, vers le milieu du mois

d'août, il a encore obtenu un portrait très apparent de grandeur naturelle, de la soi-disant « prêtresse de Cypris », costumée comme dans les photographies que je vous ai envoyées tout récemment, avec le bras de nouveau apparent, mais avec cette importante différence que la coiffure est exactement reproduite telle qu'on peut la voir au frontispice du « Voile soulevé ».

En comparant les deux images, j'y remarque cette ressemblance, et M. G. espère pouvoir envoyer une copie au bureau du *Light*, pour qu'elle puisse être examinée par les personnes que celà peut intéresser.

Je suis informé que d'autres photographies spirites ont été obtenues à cette séance ; mais je ne m'en occuperai pas maintenant. L'appareil était le même que les autres fois ; et, dans cette occasion, c'est M. G... qui posait, tandis que David Duguid enlevait le voile. Les plaques n'ont été touchées qu'au moment où M. G... les a développées à Edimbourg.

(Afin de permettre la comparaison, nous donnons le portrait de la « prêtresse de Cypris », paru il y a peu de temps, au frontispice de l'ouvrage de M. Glendinning : « Le Voile soulevé », et qui, on doit s'en souvenir, fut le sujet d'une grande polémique dans le *Light*, en 1894 et 1895.. Nous sommes redevables à la complaisance de M. Glendinning de pouvoir faire usage de cette gravure. — Ed.). (Nous n'avons pas eu ce 4e cliché).

PHOTOGRAPHIE PSYCHIQUE

Il aurait mieux valu pour M. « Mopsus » d'attendre mon second article avant de lancer dans la presse ses théories de substitution de plaques. Je n'ai point l'intention d'entamer une controverse sur ce sujet, parce que j'ai raconté des faits vrais. Ou il y a lieu de croire M. G... lorsqu'il dit que l'appareil à main fermé n'a jamais été hors de sa possession, ou bien il ne faut pas le croire. Ces deux articles ont été soigneusement revus par M. G... qui est une personne très observatrice et un excellent photographe amateur. Ce ne sont point ses premières expériences en fait de photographie spirite ; et cela me semble ridicule, en présence de ses affirmations réfléchies, d'insinuer qu'il a pu y avoir substitution de douze plaques au moins dans trois occasions où des résultats couronnés de succès ont été obtenus. Assurément, « Mopsus » peut nous accorder que nos yeux écossais n'ont pas la berlue. D'ailleurs comme le savent certains de vos lecteurs, j'ai eu avec M. Duguid plusieurs expériences faites avec soin et couronnées de succès dans le cercle de ma famille ; et, dans ces occasions, toutes les précautions avaient été prises afin d'éviter toute fraude ou double exposition.

Je ne vous fatiguerai pas par de nouvelles observations sur ce sujet, et je ne l'aurais pas abordé cette fois si ce n'était par suite de l'insinuation contenue dans la lettre que votre correspondant a publiée dans le dernier numéro.

Edina.

ORIGINE ET NATURE DE LA PENSÉE (1)

L'auteur de ce travail original, M. Matthews Fidler, prétend prouver que la pensée humaine a une existence matérielle. Il part, pour faire sa démonstration, de la théorie des vibrations : de même, pense-t-on, qu'il existe un éther universel, substratum des phénomènes lumineux, calorifiques, électriques, etc.., il doit exister un esprit ou éther-pensée, force ou substance pénétrant tout l'univers. Selon lui, chaque particule matérielle a sa contre-partie spirituelle ou éthérée ou, si l'on préfère, la matière est simplement l'expression de sa force interne ou spirituelle. En réalité, il n'existe pas de matière morte ; ce que nous appelons la mort n'est qu'une modification de la vie ; toute matière, y compris le minéral, ayant son expression spirituelle, est par cela même apte à devenir partie intégrante d'organismes vivants.

Revenant à la théorie vibratoire, l'auteur fait voir que la pensée consiste en vibrations qui s'effectuent dans l'éther-pensée ou éther spirituel, mais ces vibrations possèdent une vitesse incomparablement plus grande que celles qui engendrent la lumière, la chaleur, etc. En somme, la pensée est une force merveilleuse. Le mécanisme de la production de la pensée est facile à saisir: une partie quelconque du corps, un sens donné, étant ébranlée, l'impression est transportée par vibration aux centres nerveux, où prend naissance la pensée, et celle-ci se transporte à travers son milieu vibratoire spécial, l'éther spirituel, à l'objet ou à la cause première de l'impression. La pensée, engendrée une première fois grâce à cette impression, peut ensuite être reproduite à volonté, mais plus ou moins nettement, selon la force de l'individu pensant.

L'auteur est d'avis que les pensées offrent à notre esprit une réalité objective, et peuvent être transmises à d'autres cerveaux. Soit une pensée constructive conçue par une personne; la même pensée peut venir ou être transmise en même temps à une personne éloignée à des centaines de lieues de la première. Pour des personnes rapprochées, ce sont là des faits journaliers ; des amis, des époux, formulent souvent mentalement la même pensée, au même moment, parfois l'expriment en même temps.

Dans le monde de l'esprit, la pensée est un objet matériel, une substance solide; supposons un inventeur qui imagine un appareil ou une machine; il la modifie, la perfectionne mentalement à volonté; cette machine a une existence réelle dans le monde spirituel, qu'il la réalise ou

(1) *Woher Kommen und was sind unsere Gedanken* ? par Matthews Fidler. Leipzig Max Spohr. 1896. in-8 de 41 p.



non sur le plan matériel. Si, après avoir laissé sa machine spriluelle de côté, distrait par d'autres pensées, il peut y revenir, ou plutôt des ondes partent du cerveau qui viennent frapper cette machine, puis il se produit une onde réfléchie qui revient au cerveau et y redéveloppe la machine primitive avec tous les détails qu'il pouvait ne pas se rappeler au premier moment. Il s'en souvient alors — et tel est le mécanisme de la *mémoire*. C'est un peu l'histoire du phonographe. Il y a là une analogie frappante. On peut encore se faire une idée de cette théorie vibratoire de la pensée par la comparaison de deux cordes qui sont à l'unisson ; si l'on fait vibrer l'une, l'autre vibre également ; il n'en est pas de même si les deux cordes ne sont pas à l'unisson (ou du moins dans un rapport harmonique).

La transmission de pensée s'explique d'une façon analogue, mais ne lit pas les pensées qui veut. Cette faculté est l'apanage de personnes très sensitives, accordées de façon à ce que leur organe de la pensée vibre à l'unisson avec le cerveau des autres.

Mais que sont devenues les pensées des savants de tout temps qui nous ont précédés. Sont-elles perdues ? Non. Mais pour que les vibrations de notre cerveau les atteignent et qu'elles deviennent ainsi nôtres, il faut développer nos facultés internes d'intuition, nos forces d'inspiration, c'est-à-dire faire notre éducation interne, pour de l'intérieur agir sur l'extérieur. Or dans l'éducation scolaire, comme elle est pratiquée aujourd'hui, on fait tout le contraire, on veut de l'extérieur pénétrer à l'intérieur. Par le premier procédé, nous entrons mieux en communication avec le monde spirituel ; par l'autre nous devenons des matérialistes.

Ce qu'il faut bien se persuader, c'est que nos pensées sont aussi matérielles et aussi solides pour le monde spirituel que les rochers et les forêts pour le monde matériel ; nos pensées sont notre bien — même malgré nous. Elle sont notre richesse personnelle, ou notre dénuement. Dans l'au-delà on nous voit tels que nous sommes, avec la richesse ou la pauvreté résultant de la nature de nos pensées sur la terre ; car on a une réceptivité exacte pour les pensées de tous ceux qui nous entourent, et la parole devient inutile pour les transmettre.

On voit tout de suite la conséquence morale qui découle de ce qui précède : c'est que nous devons nous comporter dans ce monde de manière à tirer profit de nos pensées dans l'autre.

L'auteur fait suivre sa théorie d'un certain nombre de préceptes de morale dont nous reproduisons les principaux.

Notre corps est précieux pour nous, parce qu'il nous permet d'entrer en relation avec le monde matériel et de le connaître ; il faut d'abord connaître tous les chapitres de l'existence terrestre avant d'être mûrs pour un autre

monde. C'est pourquoi nous devons tâcher de le conserver le plus longtemps possible ; la mort prématurée est un malheur et le suicide un désastre.

Il faut éviter les petits péchés, les petites fautes, car ils s'accumulent ; il faut pardonner à ceux qui sont dans l'erreur, car si nous nous étions trouvés dans des circonstances semblables nous n'aurions peut-être pas fait mieux qu'eux. Il faut pratiquer l'altruisme — seule solution de la question sociale, seule et unique condition de l'existence du paradis sur la terre.

Il faut chercher à relever le pécheur; l'infirme marche avec une béquille ; au malfaiteur il faut donner une béquille morale.

Les pensées, avons-nous dit, sont immortelles, mais quel est celui d'entre nous qui n'en a jamais eu de mauvaises ? Et alors comment peut-on devenir bienheureux du moment que ces pensées restent éternellement devant nos yeux et ceux des autres. C'est que précisément elles ne restent pas ; à un moment donné nos pensées et nos vœux ne correspondent plus aux mauvaises pensées de jadis, ne vibrent plus en accord avec elles ; ces mauvaises pensées restent pour nous sur un plan inférieur et tombent dans l'oubli.

— Nous avons donné la théorie de M. Fidler sans critique ; elle renferme certainement une grande part de vérité, et la photographie elle-même, — témoins les recherches de MM. Baraduc, de Rochas, etc., — vient jusqu'à un certain point la corroborer. Mais le point de départ ne nous satisfait pas ; il est très obscur. Nous avons peine à comprendre ce que l'auteur entend par la contre-partie (Gegenstück) de la matière, qui est son expression spirituelle, sa force interne, et nous ne voyons pas davantage l'utilité de supposer l'existence d'un éther spirituel distinct de l'éther physique. Et d'abord cet éther combattu par des hommes tels que lord Kelvin, Ostwald, etc., est lui-même très hypothétique. Bornons-nous à constater que la pensée se transmet par vibrations tout comme la chaleur, la lumière, l'électricité, etc., et mieux que cela que tout dans l'univers est vibration, comme le met si bien en évidence M. Van der Naillen dans ses deux ouvrages « Dans les Temples de l'Himalaya » et « Dans le Sanctuaire », cela suffit pour fournir une base à la théorie de l'auteur qui ne s'en trouvera que mieux établie.

Dr Daniel.



CONDITIONS A OBSERVER DANS LES SÉANCES

pour éviter tout inconvénient physique et moral aux assistants et surtout au médium éminemment sensitif. (Traduit, de *Die übersinnliche Welt*, octobre, p. 244.)

1° Il y a lieu d'exclure du cercle toutes les personnes qui font usage de tabac sous une forme ou sous une autre, ainsi que celles qui absorbent habituellement de l'alcool et d'autres poisons tels que l'opium, la morphine, l'absinthe, etc.

2° Il ne faut admettre les malades qu'aux séances spécialement tenues dans un but curatif.

3° Je suis d'avis de refuser l'entrée à toutes les personnes soi-disant savantes qui ont assisté à des séances où on liait, enchaînait ou déshabillait le médium avant d'entrer en séance, ou bien où on le soumettait à d'autres conditions humiliantes, — en tant que ces personnes approuvent ces procédés ou seraient disposées à les employer de nouveau.

4° Il ne faut pas établir de cabinet. Chaque membre du cercle doit avoir la conscience qu'il constitue un facteur aussi essentiel, au point de vue de la réussite des expériences, que tout autre assistant, et que les résultats à obtenir dépendent de lui aussi bien que de l'ensemble des membres.

5° Il faut éviter soit de louer, soit de blâmer, un membre quelconque du cercle.

Voici les raisons qui, selon moi, justifient ces règles : 1° Les émanations fluidiques des membres du cercle ont les qualités qui répondent à leur état physique et moral. Si celui qui absorbe des poisons n'émane pas nécessairement du poison, son aura nerveuse en agissant sur celle d'une personne plus sensitive, qui ne fait pas usage de ces poisons, n'en exercera pas moins sur elle une influence : la même que si elle en avait elle-même fait usage. C'est ainsi que l'aura des fumeurs ou des priseurs détermine chez le médium une intoxication par la nicotine. L'aura d'un morphinomane exercera une influence stupéfiante et celle des buveurs provoquera, chez le médium, après plusieurs séances, le désir de prendre des boissons excitantes.

Mes conclusions reposent sur des faits positifs indubitables, car 1° j'ai observé sur moi-même les effets du tabac et de la morphine ; ce n'est pas une théorie que je professe, j'ai l'expérience de ce que j'avance.

2° L'aura des malades à une action semblable à celle des personnes qui s'intoxiquent habituellement. Aussi ne faut-il admettre qu'un nombre restreint de malades aux séances tenues en leur faveur, afin que l'aura des membres bien portants garde toute son efficacité.

3° Du moment que les membres du cercle se réunissent dans le but de

former le médium, il n'est pas nécessaire de lier, enchaîner ou insulter d'une autre manière un membre quelconque de ce cercle. Il vaut mieux exclure des séances les individus qui élèveraient de semblables exigences et se rendraient par là indignes d'y prendre part, et de les engager, avant de demander l'admission, à s'instruire soit dans les livres spéciaux, soit auprès des personnes expérimentées. Quiconque a sérieusement étudié la nature de la médiumnité, doit connaître ses exigences et se soumettre aux conditions sans lesquelles tout succès est impossible ; sinon qu'il s'abstienne et suive sa propre voie.

4° Tout cabinet devient inutile du moment que chaque membre du cercle offre les qualités physiques et morales requises pour y assister. Les manifestations, alors, ne dépendent pas du médium, mais tous les assistants constituent le médium.

5° C'est aussi sur mon expérience personnelle que je me fonde en disant qu'il ne fallait ni louer ni blâmer aucun des assistants. Dès qu'un médium est loué officiellement, il se trouvera aussitôt accusé de supercherie par nombre de soi-disant savants, qui n'ont pas trouvé l'âme au bout de leur scalpel et ne peuvent se résoudre à croire à la survie. Ces personnes sont accompagnées dans les séances par un brouillard, formé de suspicion et de parti pris,et naturellement la séance sera ce qu'en fait leur influence néfaste; et alors, au lieu d'être loué comme jadis, le médium, quoique nullement coupable, est injustement honni. — On ne devrait d'ailleurs jamais louer un médium, car par lui-même il est absolument incapable de produire aucune manifestation ; celles-ci sont l'œuvre d'agents occultes. Nous ne louons pas le ciseau du sculpteur mais l'artiste ; de même, dans les séances, le mérite revient aux forces spiritiques qui sont en jeu et non à leur instrument.

Toute opération médiumnique dépend de l'aura nerveuse qui est utilisée dans une mesure plus ou moins grande pour produire les phénomènes. Quelle que soit d'ailleurs la nature de ceux-ci, les matériaux nécessaires à leur production sont identiques.

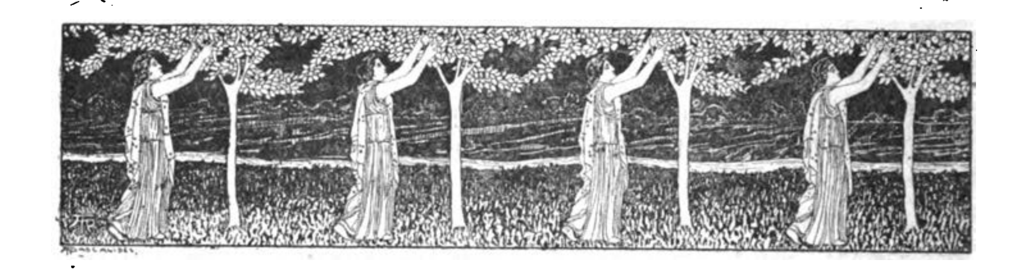
Selon toute probabilité, l'aura nerveuse constitue le lien, le médiateur entre l'esprit et le corps, et aucun médium ne pourrait en faire une dépense prolongée sans danger sérieux pour sa raison et sa santé.

Tout médium devrait se livrer à un exercice corporel, autant que possible au grand air, et sous aucun prétexte se rendre l'esclave de sa médiumnité, notamment lorsqu'il emploie ses forces à des travaux littéraires ou à des matérialisations. Ces deux genres d'activité l'épuisent également et aucune somme d'argent ne saurait compenser la perte de sa santé.

Gothenbourg, août 1896.

E. d'Espérance.





MOZART — AGNÈS LANSKORONSKA

Mozart, vers la fin de sa carrière, était hanté de l'idée de la mort. Un jour qu'il était plongé dans une de ses rêveries habituelles, on vint lui annoncer qu'un inconnu demandait à lui parler. On fit entrer cet homme, et Mozart lui demanda ce qu'il désirait : — Je suis envoyé, dit le visiteur, par un personnage considérable qui ne veut pas être connu ; ce personnage vient de perdre un membre de sa famille ; il veut célébrer tous les ans sa mort par un service solennel, et il vous demande de composer un *Requiem* pour ce service.

Mozart fut vivement frappé du ton grave dont ces paroles étaient prononcées, et il promit de composer le *Requiem*.

— Combien de temps vous faut-il pour terminer ? demanda l'inconnu.

— Quatre semaines, répondit Mozart.

— C'est bien, je reviendrai dans un mois. Quel prix demandez-vous pour votre travail ?

— Cent ducats.

L'inconnu tira cent ducats de sa bourse, les déposa sur la table et sortit.

Très impressionné, Mozart resta plongé dans de profondes réflexions, puis il prit une plume et se mit à écrire. Ce travail acharné continua pendant plusieurs jours, si bien que l'artiste, surmené, dut s'arrêter : « C'est certain dit-il à sa femme, ce *Requiem* sera pour moi ; on le jouera à mes funérailles ! »

Au jour fixé, l'inconnu entra chez lui. Mozart lui expliqua que la maladie l'avait empêché de tenir sa parole et d'être prêt à l'heure dite, il demanda un mois encore pour finir sa tâche. L'inconnu ne fit aucune difficulté pour accorder ce délai, et il partit, disant qu'il reviendrai dans un mois.

Mozart se mit alors en tête que ce visiteur était un être de l'autre monde, et qu'il lui était envoyé pour lui annoncer sa fin prochaine. Cela ne fit que doubler son ardeur au travail, malgré son affaiblissement progressif. Avant que le mois fût écoulé, l'ouvrage était terminé ; mais quand l'inconnu se présenta, au terme convenu, Mozart était mort.

Le *Requiem* fut-il exécuté à ses funérailles ? L'histoire ne le dit pas.

Cette anecdote, dont le fond est, paraît-il, authentique, rentre dans la catégorie des pressentiments singuliers, dont l'histoire et surtout la légende citent des exemples bien curieux. Un des plus bizarres de tous, assurément, par son caractère de précision et par la persistance de sa manifestation, est le pressentiment cité dans ses *Mémoires* par la marquise de Créqui.

L'héroïne de l'aventure est une jeune enfant nommée Agnès Lanskoronska, qui avait été recueillie par le prince Radziwill, son oncle, et élevée avec les enfants de la maison, dans le château de Newiemsko en Galicie. Pour communiquer de l'aile du château habitée par les enfants avec les appartements du prince et de la princesse, il fallait traverser une salle immense qui coupait le centre du logis dans toute sa profondeur. Or, la petite Agnès, à peine âgée de cinq ans, poussait les hauts cris quand on la faisait passer sous la porte de la grande salle qui donnait sur le salon des parents. Dès qu'elle put expliquer la cause de sa frayeur, elle indiqua en tremblant un grand tableau placé au-dessus de la porte et qui représentait la Sibylle de Cumes. Tous les efforts furent vains pour la familiariser avec cette peinture, et comme on ne voulait pas décrocher le tableau, qui avait une grande valeur, pour le réléguer au grenier, on prit le parti de permettre à l'enfant de faire le tour par le jardin pour ne point passer sous la porte tant redoutée.

Or, pour le dénoûment de l'aventure, je laisse la parole à la marquise de Créqui :

« Voici la fin de cette histoire, telle que je la tiens du prince de Hohenlohe. Il se trouvait au château de Newiemsko, pendant les fêtes de Noël, dans une réunion de cinquante à soixante magnats et dames du voisinage, y compris les demoiselles et les jeunes seigneurs que leurs parents avaient amenés avec eux ; et tous ces jeunes gens voulurent se livrer, après l'office du soir, à une espèce de divertissement qu'on appelle la *Course du Roi*. Il est question d'aller s'établir dans la grande salle du château, et pour la première fois de sa vie, la comtesse Agnès n'en montra aucune frayeur. Son oncle observe qu'elle est devenue bien raisonnable, et la princesse ajoute que sa résolution provient sûrement de ce qu'elle va se marier dans trois jours, et qu'elle aura craint de mécontenter son oncle en refusant d'entrer dans la grande salle où le bal de sa noce devait avoir lieu. On a soin de la faire passer la première (parce qu'elle était fiancée avec un prince Wisnowiski, qui est un Jagellon). Mais quand elle arrive au seuil de la porte, le cœur lui faiblit, elle n'ose entrer ; son oncle la semonce, ses cousins et son fiancé se moquent d'elle ; elle s'accroche aux battants de la porte ; on la pousse en avant, on referme les battants sur elle afin de l'empêcher de sortir;

ensuite on l'entend gémir et supplier de rouvrir la porte, en disant qu'elle est en danger de mort, qu'elle va mourir, qu'elle en est certaine. Ensuite on entendit un espèce de bruit formidable, et puis.., on n'entendit plus rien,

« Par suite de l'ébranlement qu'on venait de causer à la boiserie de cette porte le tableau maudit s'était détaché de l'imposte avec son parquet et son cadre massif, un des fleurons de la couronne des Radziwill, qui était en fer doré, lui était entré dans la tête, et la malheureuse était tombée roide morte. »

MAISONS HANTÉES, A FLORENCE ET A BUENOS-AYRES

C'était à peu près à la fin du mois de février dernier que les journaux florentins annonçaient des faits très extraordinaires qui se produisaient dans la maison n° 16 de la rue Castellani. Tous les soirs de huit à dix heures les sonnettes à tous les étages carillonnaient sans discontinuer : des cris tantôt perçants retentissaient dans les escaliers et les chambres ; les portes étaient secouées avec fracas. C'était surtout au second, habité par Mme Borgiani, modiste, que le tapage était le plus sensible, et se prolongeait souvent jusqu'à l'aube. Les autorités avaient été appelées sur place et il fut ordonné de couper le fil de fer des sonnettes, mais au grand étonnement des agents de police, le carillonnement continuait de plus belle. La maison fut fouillée du toit jusqu'à la cave, sans aucun résultat, le tapage allait son train. Les journaux, les autorités n'admettaient d'autre explication à ces phénomènes que l'amusement de quelque mauvais plaisant, que la police n'eut cependant pas le talent de découvrir, et le silence se fit sur l'affaire. C'est alors que M. le Dr Visani Scozzi, mon mari et moi, nous allâmes chez Mme Borgiani. La pauvre femme était encore sous l'impression de ses terreurs et nous donna tous les détails de ce qui s'était passé sous ses yeux ; outre ce jeu des sonnettes, il y avait des choses bien plus graves qui avaient jeté l'épouvante dans sa famille. Un soir, des gémissements étaient partis de dessous le lit de sa fille âgée de 9 ans, tandis que l'enfant dormait. Mme Borgiani avec son frère examinèrent la chambre ; voilà qu'ils entendent des cris partant d'un coffre fermé à clef ; ils tapent sur le coffre et les cris retentissent encore, et aigus, auprès du lit de la petite et ainsi de suite à plusieurs reprises. Une autre fois, en présence de la police, un pardessus du fils de Mme Borgiani vola comme un oiseau dans tout le logement sous les regards effarés des locataires et agents de police. Un soir Mme B. et son frère, armés de bâtons et de balais, allèrent se blottir en silence contre

la porte d'entrée, qui bientôt après fut violemment secouée par des coups formidables ; ils se précipitent dans l'escalier, les malheureux, et ne trouvèrent personne. Ainsi, me disait Mme B., se passent nos soirées et nos nuits, et ce qu'il y a de pire, c'est qu'à présent nous devons souffrir en silence, les autorités nous ayant défendu de recourir à elles, sous peine de nous coffrer tous tant que nous sommes.

Je ne saurais dire ce qui advint plus tard, car je perdis de vue la modiste, mais en passant par la rue Castellani quelque temps après, je vis les logements tout à fait inhabités.

Dans le cours du mois d'août dernier les journaux de Florence parlèrent encore de deux maisons situées à San Giovanni, nos 36 et 38, où selon leur avis, des farceurs se donnaient le plaisir d'effrayer les locataires, qui s'étaient tous sauvés chez des parents ou des amis, ne pouvant plus résister au vacarme, aux cris assourdissants dont ils étaient persécutés nuit et jour. C'étaient des danses, des saturnales qui se reproduisaient chaque soir, et les autorités avec tout leur bon vouloir n'ont pu saisir les farceurs fameux qui probablement avaient changé domicile, abandonnant la via Castellani pour reparaître dans la via S. Giovanni.

Selon mon modeste et faible avis, la ville la plus apathique, la plus indifférente en Italie pour le spiritisme est Florence, et je suis très heureuse de voir que des phénomènes spontanés viennent réveiller les dormeurs et que des esprits se présentent pour dire aux vivants incrédules : « Nous existons, nous existerons comme nous avons toujours existé ».

Les étranges phénomènes des maisons hantées se produisent et se reproduisent à présent un peu partout. En France, en Allemagne, Italie, Russie, etc., etc. ; ces cas sont souvent cités dans les périodiques spirites et autres. Pourquoi les savants chercheurs qui étudient aujourd'hui avec zèle la *cause* des phénomènes médianimiques, ne daignent-ils pas porter leurs investigations sur les faits spontanés des maisons hantées ? Il me semble qu'ils cherchent bien loin ce qui est tout près. L'orgueil humain, la présomption des mortels entravent souvent la voie du progrès, mais une grande, une sainte vérité saura bien se frayer elle-même un chemin victorieux.

Comtesse Hélène Mainardi.

Nous trouvons dans le n° du 6 septembre de la *Constancia*, Revue hebdomadaire Sociologique-Spirite de Buenos-Ayres, le récit suivant que nous croyons utile de traduire pour nos lecteurs:

L'entrepreneur de travaux, M. Bellomo, membre distingué de la commis-



sion directrice de l'association des enfants « abandonnés » nous a signalé ces jours derniers les phénomènes étranges qui se produisent dans sa maison, depuis et peu de jours après le décès d'une tante très âgée de sa femme, qui vivait avec eux.

Il est bon de rappeler que cette dame est morte, *de mort subite.*

M. Bellomo raconte que les phénomènes ont commencé par des déplacements d'objets. Au bout de quelques jours on remarqua que ces transports d'objets s'effectuaient dans l'ordre même où la défunte avait l'habitude de le faire.

Ainsi à l'heure des repas, elle avait l'habitude d'enlever et de plier soigneusement le tapis de table de la salle à manger pour que la servante pût étendre la nappe ; or, après sa mort, ce même travail se trouvait fait, lorsqu'il était prouvé jusqu'à l'évidence qu'il n'était dû à aucune main de la maison ou étrangère,

Cette dame avait l'habitude, de son vivant, de porter elle-même, au salon après dîner, une chaise-hamac sur laquelle elle s'asseyait pour regarder passer le monde dans la rue ; or, la même chose se répètait avec cette particularité que la chambre où est décédée cette dame et où se trouvait ladite chaise était fermée à clef, ce qui n'a pas empêché le transfert du meuble de se produire, en plein jour, aux heures habituelles.

Quelques jours après ces phénomènes, Mme Bellomo, sa servante, le beau-frère et un petit garçon ont vu à travers les vitres de la chambre mortuaire une forme humaine qui se promenait enveloppée du suaire dont on l'avait recouverte dans le cercueil. Ceci n'était que la reproduction d'une habitude de la défunte qui faisait cette promenade tous les soirs avant de se coucher.

Le petit garçon, plus courageux que les grandes personnes, osa s'approcher de la fenêtre pour lui demander ce qu'elle voulait ; alors la forme s'arrêta, et le regarda de ses yeux cadavériques et caverneux avec une telle fixité et une telle persistance que l'enfant prit peur et se retira.

Ce phénomène continuait à se reproduire jusqu'au moment où ont paru ces lignes. M. Bellomo a voulu connaître notre opinion et nous la lui avons donnée en nous basant sur ce que nous savions déjà des apparitions et des autres phénomènes spirites.

Il est visible que l'esprit de cette dame est encore très matérialisé, probablement parce que, surprise par la mort, elle n'a pas eu le temps de se rendre compte de son nouvel état. Mais ces phénomènes ne pourraient pas se produire sans la présence d'un grand médium dans la maison et nos investigations nous permettent d'affirmer que ce médium inconscient est une servante.

D'après M. Bellomo cette femme est celle qui s'effraye le plus : elle entre

dans un état *de transe* et reste saisie d'une grande fatigue et d'une grande faiblesse après la production du phénomène. C'est donc elle qui, sans le savoir, prête son fluide magnétique sans lequel ces événements si étonnants ne trouveraient pas d'explication.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant des nouveaux faits qui se produiront.

Nous sommes fort étonné de ne plus rien trouver, relativement à ce cas, dans les numéros du 13 septembre et du 4 octobre de cette *Revue*: quant au numéro du 20 septembre il ne nous est pas parvenu.

Nous sommes cependant convaincus que sans attendre notre conseil, les directeurs de la *Constancia* auront provoqué une constatation officielle de ces phénomènes, avec procès-verbal à l'appui, par des personnes dont l'autorité morale puisse être invoquée à un moment donné pour fermer la bouche a ces pseudo-savants officiels qui voudraient encore nier la possibilité de tous les phénomènes qu'ils ignorent.

Si ce procès-verbal existe, nous serions heureux d'en posséder une copie.

SAUVAIRE.

UN FAIT D'APPARITION

Cher Monsieur Leymarie, le Spiritisme étend chaque jour le cercle de son enseignement moralisateur. La grande voix retentit d'une extrémité de la terre à l'autre. L'humanité s'en est émue, et de son sein sont partis des adeptes et des adversaires. Adeptes fervents, adversaires habiles, mais dont l'habileté même et la renommée servent la cause qu'ils voulaient combattre, en appelant sur la doctrine nouvelle le regard des masses, et en leur donnant le désir de connaître les enseignements régénérateurs que préconisent ses adeptes et qui les font bafouer et tourner en ridicule.

Les masses aiment le progrès, elles le cherchent, mais elles le craignent. L'inconnu inspire une secrète terreur aux membres ignorants d'une société plongée dans des préjugés et qui font leurs premiers pas dans la voie de la réalité et du progrès moral. Les grands mots de liberté, de fraternité, d'amour, de charité et de progrès, frappent le peuple sans l'émouvoir ; souvent même, il préfère son état présent et médiocre à un avenir meilleur mais inconnu. La raison de cet effroi de l'avenir est dans l'absence de sentiment moral chez un grand nombre et du sentiment intelligent chez les autres. Mais il n'est pas vrai, comme l'ont dit plusieurs philosophes célèbres qu'une conception fausse de l'origine des choses a fait errer ; il

n'est pas vrai que l'humanité soit mauvaise par essence ; non ! en perfectionnant son intelligence, elle ne donnera pas un essor plus étendu à ses qualités mauvaises. Soutenir le contraire est une preuve d'une fausse connaissance de l'esprit humain.

L'humanité n'est pas mauvaise par nature, mais elle est ignorante, et, par cela même, plus apte à se laisser gouverner par ses passions. Elle est progressive et doit progresser pour atteindre ses destinées ; en s'éclairant, en voyant ses ennemis cachés dans l'ombre ; en développant son essence morale, qui est innée en elle et seulement assoupie sous l'influence de l'orgueil, de la malveillance, de l'égoïsme et de l'ignorance, elle ranimera en elle l'étincelle de l'éternelle vérité, de l'éternelle prescience de l'infini, du beau et du bon qui résident à jamais dans le cœur de l'homme, même le plus pervers.

Aujourd'hui je veux vous raconter un fait d'apparition qui a été décrit par M. W. Chlopicki dans son livre « Ztcki Spirytysty. »

Dans un petit village, au centre de la Russie, résida pendant quelques années un régiment de cosaques en garnison. Au printemps de 1890, le colonel du susdit régiment reçut l'ordre de quitter cet endroit et de se rendre dans une contrée des environs, à peu près à soixante verstes de distance. Lorsque le moment du départ fut venu, le colonel se trouva fort embarrassé pour remplacer momentanément son cocher, qui était gravement malade à l'hôpital et ne pouvait encore reprendre son service ; d'autant plus que le colonel était habitué à ce serviteur qui depuis de longues années remplissait les fonctions de cocher avec exactitude. — Wanka, c'est le nom du cocher, était un très brave homme, sobre, fidèle et attaché autant à ses chevaux qu'à son maître. Pour cette raison le colonel ne pouvait s'habituer à cette idée qu'un autre homme allait s'asseoir sur le siège de sa voiture à la place de Wanka, qui était forcé de rester à l'hopital. Le colonel fut obligé de prendre le premier soldat venu comme cocher et Wanka fut vivement recommandé au médecin de l'hopital. Pendant le trajet que fit le régiment pour se rendre au lieu désigné, environ à un jour et demi de marche, il arriva sur une route bordée d'arbres des deux côtés. Tout à coup on entendit le roulement d'une voiture et une voix crier aux soldats : « Gare gare ! » — Les soldats se retournèrent et virent un équipage attelé de trois superbes chevaux gris, une « troïka », allant au galop. Les rangs firent place pour laisser passer l'équipage, sur le siège duquel les soldats reconnurent très distinctement à leur grand étonnement, Wanka, laissé gravement malade à l'hopital. — Wanka en voyant ses camarades les salua sincèrement et leur sourit avec amitié. Ceux-ci ne pouvaient revenir de leur étonnement : « Mais voyez donc, disaient-ils, non seulement Wanka,

« s'est vite rétabli, mais il a su trouver immédiatement un autre service » « Et quel service ! la voiture et les chevaux sont comme s'ils sortaient « de la main du marchand ! Ah ! le rusé, disaient d'autres cosaques, il a « fait le malade, car certainement il avait déjà ce nouveau service en vue. » — On ne put reconnaître les personnes assises dans la voiture, les cosaques affirmèrent cependant les avoir vues au nombre de deux ; la voiture, les chevaux et le cocher disparurent dans un nuage de poussière. Dans ce moment un officier de cosaques s'approcha des soldats et leur demanda si ce n'était pas de Wanka dont ils s'entretenaient, car le colonel l'avait vu mais ne pouvait en croire ses yeux ; il se demandait en lui-même si c'était-là le fidèle serviteur qu'il avait laissé presque mourant à l'hôpital. Tous les cosaques affirmèrent avoir vu et reconnu Wanka, qui les avait salués en souriant. Le colonel ordonna de télégraphier à l'administration de l'hôpital en demandant des nouvelles de Wanka, sitôt arrivé au premier relai.

Le soir on arriva dans une petite ville et la dépêche fut envoyée. Le lendemain matin le colonel reçut la réponse : Peu après le départ du régiment, Wanka avait rendu son âme à Dieu, et celà à une heure de l'après-midi, c'est-à-dire juste au moment où les cosaques le virent sur le siège de la voiture à eux inconnue.

JOSEPH DE KRONHELM.

LE FAIT ET L'IDÉE

S'il est incontestable que le monde est gouverné par l'Idée, il est évident qu'il est basé sur le Fait.

Le Fait et l'Idée offrent le même degré de certitude et sont d'égale nécessité.

Vouloir sacrifier l'un à l'autre est une erreur semblable à celle de ces utopistes qui rêvèrent des sociétés régulières exclusivement masculines ou exclusivement féminines.

Le positivisme ne s'explique que dans l'idéalisme ; l'idéalisme n'a de raison d'être que par le positivisme.

Une idée, si séduisante qu'elle soit du reste, qui ne repose pas sur un fait, est une utopie, un germe condamné à l'infécondité et à la mort parce qu'aucun terrain de culture ne lui est possible ; une telle idée est mort-née, c'est, dans l'harmonie universelle où tout doit avoir un but, une monstruosité inutile ; c'est un effort perdu, une richesse gaspillée, une cause d'affaiblissement sans compensation pour le cerveau qui l'a émise. Bien plus, c'est, pour le même cerveau, une cause certaine de souffrances plus ou moins considérables et proches ; car, ne trouvant pas à se réaliser, l'idée

utopique reporte à son auteur toute l'énergie qui la constitue ; — telle une balle retombant sur le joueur maladroit qui l'a lancée.

De même, le fait inutile, l'acte sans but, la parole en quoi nulle idée n'est enclose, restent stériles, sans signification, sans vie; véritables cadavres desquels émane la putridité des miasmes, au grand dam de ceux-là surtout qui furent coupables de ces inanités.

Or il se trouve aujourd'hui que, dans le renouveau d'idéalisme qui s'insurge contre les excès matérialistes, des songeurs apparaissent, fabricants de nouveaux systèmes cosmographiques, physiques, mécaniques, chimiques, etc. — Ils reconstruisent de toutes pièces l'édifice des sciences humaines, tenant pour nul tout ce que l'effort des maîtres modernes a accumulé de précises découvertes et d'exactes déductions. Pour l'un, la pesanteur est une propriété de l'azote; pour l'autre, les étoiles sont des émanations de la terre ou, comme la lune, des reflets du soleil; celui-ci prétend que la terre est plate; cet autre, hardi modificateur de l'ancienne cosmographie, affirme non seulement la géocentricité physique, mais encore la solitude de la terre dans la vacuité infinie...

Ainsi donc, tous les grands savants qui sont l'éternelle gloire de notre décadence ont inutilement travaillé! Hallucinés Newton, Galilée, Volta, Davy, Cuvier, Leibnitz!... Menteurs Becquerel, Tyndall, Arago, Celsius, Palmieri!... Monomanes Edison, Flammarion, Helmholtz, Lippmann, Thomson, Crookes, Rœntgen!!!

Et folle aussi la multitude innombrable de ceux qui crurent à la parole de ces chercheurs!

Allons donc! quand un homme, quel qu'il soit, vient dire : « Ceci est » et le prouve par les faits, l'insane n'est pas lui, mais bien celui qui lui refuse créance. Et c'est là précisément le grand reproche qu'on peut faire aux savants actuels, de se refuser parfois à croire à des faits indéniables, parce qu'ils ne les ont pas suffisamment étudiés. Mais de ce qu'ils ont tort en ceci, faut-il conclure qu'ils sont toujours dans l'erreur? Est-il bien philosophique et même bien honnête de suivre les mêmes errements qu'eux et de se tromper plus grossièrement qu'ils ont fait, sous le vain prétexte de recréer le monde... et sur quelles bases?!

Quand on veut discuter une question, il la faut, avant tout, connaître. Que les inventeurs de nouvelles sciences apprennent d'abord celles que nous avons; qu'ils aillent à l'école, ensuite ils pourront tenter la critique.

Dans les anciennes civilisations, où le savoir était vraisemblablement plus profond quoique certainement moins répandu qu'à l'époque actuelle, l'étudiant qui se destinait à la science commençait par apprendre la mécanique, la physique, l'astronomie, l'histoire naturelle, etc.; et, seulement lorsqu'il

connaissait bien les faits, on lui permettait d'en chercher l'interprétation et d'entrer dans le domaine de l'idée. C'est ainsi qu'on devrait toujours procéder.

A défaut de bon sens, la mémoire des choses accomplies, le spectacle de ce qui existe devrait nous y pousser; car ils ne sont pas rares les systèmes philosophiques qui durent leur longévité à leur exacte observation des faits ; même au siècle actuel on en vit surgir, et des plus puissants, tel, entre vingt autres, le spiritisme.

Quoi qu'en disent les négateurs de parti pris et les détracteurs intransigeants, Allan Kardec fit œuvre bonne et grande, parcequ'il était logique. Il observa des faits, les contrôla, les compara entre eux, et il en déduisit un ensemble imposant de théories desquelles les unes sont aujourd'hui pleinement démontrées et d'autres encore hypothétiques mais néanmoins vraisemblables et réclamant un complément d'examen. Ce labeur est d'un véritable savant, qui put, étant homme, se tromper en certains détails, mais qui sut appliquer une méthode parfaitement rationnelle, en soi. De là, le succès légitime et la puissance du spiritisme, en tant que science et en tant que philosophie. Si Kardec eût été un rêveur et non un observateur, il y a longtemps que sa doctrine se fût écroulée sous les sarcasmes; mais rien n'est brutal, rien n'est fort comme un fait, si étrange qu'il puisse paraître ; et nous assistons aujourd'hui à ce spectacle suggestif des savants de toutes les Académies adorant ce qu'ils avaient brûlé — oh ! non pas sans hésitations ni souffrances, mais avec la résignation du vaincu ployant sous la fatalité inéluctable.

Et, tandis que progresse et se solidifie l'œuvre Kardéciste, basée comme tout système durable sur les faits et la logique, chaque année disparaissent, avec les neiges d'antan, les vaines et ridicules rêveries que des cerveaux inéquilibrés émanèrent en un jour de fièvre.

Les faits, disent de vieilles philosophies, sont illusoires et trompeurs tant qu'on les étudie isolément ; c'est vrai, mais l'idée n'a de réalité qu'en concordance avec les faits ; en *concordance*, et non pas en *identité*, car, si le fait et l'idée sont inséparables, ils restent distincts ; et c'est une erreur trop commune de vouloir étudier l'analogie en transposant au plan idéal les phénomènes du monde des faits, ou réciproquement. La *Table d'Emeraude* enseigne : « Ce qui est en haut est *comme* ce qui est en bas »; elle ne dit pas : « Ce qui est en haut est *la même chose* que ce qui est en bas ».

MARIUS DECRESPE.





LE SOMMEIL, LES RÊVES

Cher Monsieur Leymarie, nous entendons souvent dire, par allégorie, que le sommeil est le frère de la mort. Il l'est en réalité, car le sommeil n'est que la retraite de l'Esprit ou de l'âme, c'est-à-dire l'abandon provisoire fait par l'Esprit des parties extérieures et les plus grossières du corps. La même chose a lieu au moment de la mort. Dans les parties de notre corps abandonnées pour quelque temps par notre « moi » plus élevé, durant le sommeil il ne réside que la vie végétale. C'est un état d'insensibilité qui s'empare de l'homme, cependant sa respiration continue et son sang circule dans ses veines. Toutes les fonctions de sa vie végétale sont en pleine activité, ayant une grande ressemblance avec celles de la vie inconsciente des plantes. Cette retraite passagère de l'élément spirituel de l'homme paraît de temps en temps nécessaire pour l'élément matériel, car ce dernier finit par se détruire pour ainsi dire lui-même, par un usage trop prolongé et s'affaiblit au service de l'Esprit. La vie végétale abandonnée à elle-même, et laissée en repos par l'activité de l'Esprit, peut alors continuer à travailler sans entraves à sa restauration, suivant les lois de la nature. Voilà pourquoi, à la suite d'un sommeil fait en état de santé, nous sentons notre corps comme reposé et notre Esprit s'en réjouit ; mais après la mort, la vie végétale abandonne aussi les éléments matériels du corps qui lui devaient leur liaison et ils se désagrègent. Le sommeil, un des plus grands secrets de l'existence humaine, mérite nos observations les plus constantes et les plus attentives ; mais la difficulté que présentent ces observations devient d'autant plus grande que, pour les faire, l'Esprit observateur est forcé de s'assujettir aux lois de la nature matérielle et de la laisser agir, pour lui donner la faculté de se prêter plus facilement à son usage et à ses expériences.

Tout sommeil est l'aliment de la force vitale, l'Esprit n'y entre pour rien, car le sommeil est aussi complètement indépendant de l'Esprit, que la digestion, la transformation des aliments en sang, la croissance des cheveux, etc. L'état de veille est une consommation de la force vitale et son expansion en dehors du corps ; le sommeil est une assimilation, une attraction de cette force du dehors. C'est pourquoi on trouve le sommeil, non

seulement chez les hommes et les animaux,mais aussi chez les plantes, qui, à l'approche de la nuit, ferment les corolles de leurs fleurs ou laissent pendre leurs feuilles après les avoir plissées. Les rêves sont autant de preuves de la continuation de l'activité de l'Esprit. L'homme réveillé se rappelle avoir rêvé, mais ses souvenirs sont le plus souvent rendus vagues ou obscurs par les vives impressions, qui se précipitent subitement vers l'Esprit à son réveil, par l'entremise des sens. Si même dans ce moment il ignore de quelles visions il s'était occupé pendant son sommeil,il conserve néanmoins, au moment d'un réveil subit, la conscience que son attention s'est détachée de quelque chose qui l'avait préoccupé jusque-là en dedans de lui-même.

Je vous envoie, cher Monsieur Leymarie, le récit d'un rêve étra nge que j'ai trouvé dans « Phantasms of the living » et qui ne manquera pas d'intéresser les lecteurs de la « Revue spirite », j'aime à le croire. Mme Storie, 8, Gilmour Road, Edinburgh, raconte ce qui suit :

Dans la soirée du 18 juillet 1874, j'étais extraordinairement nerveuse (à l'occasion d'un petit ennui domestique). Cela sembla commencer vers 8 h. 1[2. Quand j'entrai dans ma chambre, j'avais même le sentiment que quelqu'un était là. Quand je me suis mise au lit, je m'imaginai que quelqu'un, « par la pensée », essayait de m'arrêter. Vers 2 heures je m'éveillai du rêve suivant : C'était, devant mes yeux,comme un défilé d'images (it seemed lika in dissolving viewos). Dans un clignotement de lumière je vis un chemin de fer et la vapeur qui s'échappait de la machine. Je pensai : « Que se passe-t-il donc ? Un des miens voyagerait-il, et je le vis en rêve ? » Quelqu'un que je ne voyais pas me répondit : « Non, quelque chose de tout à fait différent, quelque malheur ! » — « Je n'aime pas regarder ces choses là, dis-je ». Alors je vis, derrière et au-dessus de ma tête, la partie supérieure du corps de William (frère jumeau de Mme Storie) penché sur moi, les yeux et la bouche à demi fermés ; sa poitrine se soulevait convulsivement et il levait le bras droit. Il se pencha en avant, en disant : « Je pense que je devrais sortir de là. » Puis, je le vis étendu sur le sol, les yeux fermés et tout à fait inanimé. La cheminée d'une locomotive était près de sa tête. Je m'écriai très agitée : » Elle va le frapper ! » L'invisible me répondit » : « Eh bien ! oui, voilà ce qui s'est passé », et immédiatement je vis William, assis en plein air, au pâle clair de lune, sur un endroit un peu élevé au bord du chemin. Il levait encore le bras droit, frissonnait et disait : « Je ne peux plus avancer ni reculer. Non ! » Puis il me sembla qu'il était tout à fait étendu. Je m'écriai : « Oh ! oh ! » et d'autres voix répondaient : « Oh ! oh ! » Puis mon frère sembla s'appuyer sur ses coudes en disant : « A présent il vient. » Ensuite il s'efforça de se lever et tourna bien vite deux fois sur

lui-même, en disant : « Est-ce le train ? le train, le train ! » tandis que son épaule droite faisait un mouvement comme si elle avait reçu un violent choc par derrière ; mon frère William tomba en arrière comme évanoui. Ses yeux roulaient dans leur orbite. Un grand objet noir, pareil à un panneau de bois, passait entre nous ou plutôt dans les ténèbres. Il y avait quelque chose qui roulait sur lui et quelque chose comme un bras qui se levait. Puis tout disparut avec un « swish ».

Tout près de moi, sur le sol, je crus apercevoir un objet noir assez volumineux. Je m'écriai : « On a laissé quelque chose sur la voie; mais on dirait un homme ! » En même temps cette masse noire souleva ses épaules et sa tête puis retomba en arrière. Le même « quelqu'un » répondit : « Oui » tristement. Après un moment, il me sembla qu'on m'appelait pour regarder et je dis : « N'est-ce pas encore loin ? » Réponse : Non. Et en face de moi, en pleine lumière, je vis un compartiment de chemin de fer, dans lequel était assis le révérend Johnstone, pasteur d'Echuce. Je me disais : « Que fait-il donc par ici ? » Réponse : « Il est ici ! » Un employé du chemin de fer se présenta à la portière et demanda : « Avez-vous vu quelque chose..... » Je n'entendis pas le reste, mais je pensai qu'il voulait parler de la « chose » laissée en arrière. M. Johnstone parut lui répondre « non ». Et l'homme s'en alla vite, à ce que je pensai, pour aller vérifier. Après tout cela, le « quelqu'un » dit tout près de moi : « A présent je m'en vais ». Je tressautai en voyant tout à coup une grande figure noire près de ma tête, mon frère William était près de moi. Il mit sa main droite sur sa figure (comme chagriné), son autre main touchait presque mon épaule. Puis il passa devant moi, la mine sévère et grave..... Je m'éveillai en poussant un profond soupir, qui réveilla aussi mon mari ; il me dit : «Qu'y a-t-il donc ? » Je lui répondis que j'avais rêvé « quelque chose de désagréable », je lui parlai du train, et je voulus chasser tout cela de mon esprit comme un rêve. Mais lorsque je me rendormis à nouveau, il me sembla que le « quelqu'un » disait : « Tout est parti » et qu'un autre lui répondait : « Je viendrai le lui rappeler. »

Je reçus des nouvelles une semaine plus tard. L'accident était arrivé à mon frère William dans cette nuit-là même, vers 9 h. 1/2. Le révérend Johnstone et sa femme se trouvaient en effet dans le train qui l'avait frappé. Mon frère avait marché le long des rails, qui sont à peu près à deux pieds au-dessus du niveau du pays environnant. Il devait avoir fait 16 milles, il était fatigué et s'était assis par terre pour ôter sa botte qu'on trouva à côté de lui. Il s'endormit et il fut probablement réveillé par le bruit du train ; 76 wagons de moutons avaient passé sans le toucher, mais quelques morceaux de bois qui dépassaient les wagons, probablement des marchepieds, lui

avaient heurté le côté droit de la tête et broyé l'épaule droite. La mort avait été instantanée. La nuit était très sombre. Je crois (d'après la manière dont il me parlait) que le « quelqu'un » était William, lui-même. Sa figure était blanche comme de l'albâtre. Il y eut encore beaucoup d'autres détails et d'autres paroles entendues pendant ce rêve, mais il est impossible de les noter ici.

Dans un livre de comptes de Mme Storie, sur une page datée de juillet 1874, nous trouvons la date du 18 marquée de ces mots : « Cher William est mort » auxquels est ajouté cette phrase : *Rêvé, rêvé de tout cela.*

Le révérend J.-C. Johnstone a écrit ce qui suit : « L'endroit où le pauvre William Hunter a été tué est une plaine ouverte ; il avait en conséquence la possibilité d'échapper au train, s'il eût été éveillé. Mais je pense que la théorie de Meldrum est juste : il s'est probablement assis par terre pour ajuster quelque bandage sur sa jambe,et insouciamment il s'est endormi. Il suivait une ligne de chemin de fer à une voie, et le terrain était surélevé à peu près de deux pieds. Il s'était probablement assis près du bord en se couchant en arrière, de sorte qu'il put être atteint par quelque partie du train. Au moment même on ne pouvait savoir qu'un accident avait eu lieu. Mme Johnstone et moi nous étions dans le train. Le haut du crâne du pauvre William Hunter était enlevé et quelques côtes étaient brisées au-dessous du creux de l'aisselle.Un petit berger de la station voisine a trouvé son corps le dimanche matin. »

JOSEPH DE KRONHELM.

FAITS MÉDIANIMIQUES

L'humanité se transforme comme elle s'est déjà modifiée] à d'autres époques et chaque transformation est marquée par une crise qui est, pour le genre humain, ce que sont les crises de croissance pour les individus. Ces crises sont souvent pénibles, douloureuses et emportent avec elles les générations et les institutions, mais elles sont toujours suivies d'une phase de progrès matériel et moral. L'humanité terrestre, arrivée à l'une de ces périodes de croissance, est en plein dans le travail de transformation; c'est pourquoi elle s'agite de toutes parts, en proie à une sorte de fièvre et comme mue par une force invisible, jusqu'à ce qu'elle ait repris sa forme sur de nouvelles bases. Celui qui la verra alors, la trouvera bien changée dans ses mœurs, dans son caractère, dans ses lois, dans ses croyances et dans son organisation ; en un mot dans tout son état social.

Selon l'enseignement des Esprits, une chose qui paraîtra étrange, c'est

que le monde des Esprits qui nous environne, subit le contre-coup de toutes les commotions qui agitent le monde des incarnés ; je dirai plus : il y prend une part active. Cependant cela n'a rien de surprenant pour quiconque sait que les Esprits ne font qu'un avec l'humanité. Car les Esprits ne sont autres que les hommes dépouillés de leur enveloppe matérielle et le monde visible se déverse incessamment dans le monde invisible par la mort, et celui-ci dans le monde charnel par les naissances. Il est donc naturel que les Esprits s'intéressent aux mouvements qui s'opèrent parmi les hommes. Ainsi, lorsqu'une révolution sociale s'accomplit sur la terre, elle remue également le monde invisible. Toutes les passions bonnes et mauvaises y sont surexcitées comme chez nous ; une indicible effervescence règne parmi les Esprits qui font encore partie de notre monde et qui attendent le moment d'y rentrer. C'est alors, pour un temps, une véritable confusion générale, mais qui passe comme un ouragan, après lequel le ciel redevient serein et l'humanité, reconstituée sur de nouvelles bases, imbue de nouvelles idées parcourt une nouvelle étape de progrès. C'est dans la période qui s'ouvre qu'on verra fleurir le Spiritisme et qu'il portera ses fruits. C'est donc pour l'avenir, plus que pour le présent, que nous travaillons. Mais il était nécessaire que ces travaux fussent élaborés d'avance, parce qu'ils préparent les voies de la régénération par l'unification et la rationalité des croyances.

Le *Light* raconte dans un de ses derniers numéros le fait suivant : « M. Slade à récemment donné à la New-York psych. «Society » une communication sur le fait suivant : M. Slade voyageait un jour en train express, entre Michigan City et New-Albany et fut prévenu par son esprit guide, Orvasso, qu'il y avait danger imminent sur la voie. Le conducteur de l'express, qui savait que M. Slade était doué de la faculté médiumnique, arrêta aussitôt et, au grand étonnement de tous les voyageurs, on trouva en avant du train, derrière une courbe très brusque, la voie obstruée, ce qui aurait occasionné un terrible désastre, vu la rapidité avec laquelle marchait le train. Les voyageurs offrirent à Slade une somme de 100 dollars et la direction de la ligne lui accorda le passage gratuit pour sa vie durant.

Voici encore un fait très surprenant raconté par le *Light* (page 173). En février dernier, une personne, dont l'identité n'est pas encore connue, vint trouver le curé Frankiewicz, desservant de la chapelle d'Ostra-Brama à Wilna, qui est un célèbre pèlérinage à la Sainte-Vierge. Il lui remit plusieurs gros cierges en cire avec l'instante prière de les laisser brûler nuit et jour devant l'image de la Madone. Le prêtre accéda à cette demande et le sacristain fut chargé de veiller dans une pièce à côté de l'autel. Vers minuit, le sacristain éleignit les cierges.Interrogé le lendemain sur la cause de ce fait,

il affirma avoir entendu crier plusieurs fois, dans son sommeil : « Eteignez les cierges ! » et, saisi d'une certaine angoisse, il obéit à la voix. On examina les cierges et on les trouva creux et remplis de poudre à canon. C'était un attentat destiné à détruire la célèbre Madone que les catholiques romains russes regardent depuis des siècles comme la protectrice de leur foi. Le curé Frankiewicz en référa à la justice, qui, pour toute réponse, l'engagea à ne pas s'occuper davantage de l'affaire.

Veuillez agréer, cher Monsieur Leymarie, l'expression de mes sentiments bien dévoués.

Votre frère en croyance,

JOSEPH DE KRONHELM.

RÊVES RÉALISÉS

Cher Monsieur Leymarie, le matérialisme, en s'affichant à notre époque fin de siècle, comme il ne l'avait fait à aucune autre, en se posant en régulateur suprême des destinées morales de l'humanité, a effrayé les masses par les conséquences inévitables de ses doctrines pour l'ordre social, Par cela même, il a provoqué en faveur des idées spiritualistes une énergique réaction ; preuve que le matérialisme est loin d'avoir les sympathies générales que ses adeptes lui supposent ; en cela, ils se font étrangement illusion en espérant un jour imposer leurs lois au monde.

Certes, les croyances spiritualistes des temps passés sont insuffisantes pour notre époque fin de siècle : *primo*, elles ne sont pas au niveau intellectuel de notre génération; *secundo*, elles sont sur bien des points en contradiction avec les données certaines de la science moderne ; *tertio*, elles laissent dans l'esprit, un vague incompatible avec le besoin du positif qui domine dans la société moderne ; *quarto* elles ont le tort immense de s'imposer par la foi aveugle et de proscrire le libre examen.

De la vient, sans aucun doute, le développement de l'incrédulité chez le plus grand nombre. Il est bien évident que, si les hommes n'étaient nourris dès leur enfance que d'idées de nature a être plus tard confirmées par la raison, il n'y aurait pas d'incrédules. Que de personnes incrédules ramenées à la croyance par le Spiritisme s'écrient : « Si l'on nous avait toujours « présenté Dieu, l'âme et la vie d'outre-tombe, d'une manière rationnelle, « nous n'aurions jamais douté ! »

De ce qu'un principe reçoit une mauvaise direction, ou une fausse application, s'ensuit-il qu'il faille le rejeter? Il en est des choses spirituelles comme de toutes les institutions sociales. Il faut les approprier aux temps,

ou bien elles n'atteindront pas le but désiré. Cependant,au lieu de présenter quelque chose de mieux que le vieux spiritualisme classique, le matérialisme a préféré tout supprimer, tout détruire, ce qui le dispensait de chercher et semblait plus commode à ceux que l'idée de Dieu et de l'avenir importunait.

Ce qui se trouve chez la plupart des matérialistes de l'Ecole moderne, c'est l'esprit d'intolérance poussé à ses dernières limites ; fait d'autant plus illogique qu'ils revendiquent sans cesse le droit de liberté de conscience.

La renommée, dans lem onde scientifique, ne trouve pas grâce devant elles dès que ces célébrités scientifiques font profession de spiritualisme, témoins : MM. William Crookes, Alise, Aksakoff, Robert Dale Oven, Paul Gibier, Alfred Russel Wallace, De Rochas et tant d'autres. Que de fois, M. Camille Flammarion, a été outrageusement bafoué et dénigré dans les journaux, parce qu'il donnait des preuves de l'existence de Dieu, à l'aide de la science ! ! Selon les matérialistes positivistes on ne peut être savant, qu'à la condition de ne pas croire en Dieu.

Eugène Nus n'est] qu'un piètre écrivain, un radoteur, tandis que Pierre Loti « savant académicien », qui n'a aucune croyance, aucun espoir, « a écrit : « Il n'y a pas de Dieu, il n'y a pas de morale, rien n'existe de tout « ce qu'on nous a enseigné à respecter. Il y a une vie qui passe, à laquelle « il est logique de demander le plus de jouissances possibles, en attendant « l'épouvante finale, qui est la *mort* ». Celui-là est vénéré, admiré, car il possède, selon beaucoup de gens, le « don » qui ne s'acquiert point, mais qui est tout puissant : *le charme* (!).

Or donc, si des hommes d'une aussi incontestable valeur que : MM. Flammarion, Nus, Aksakoff, Wallace, Crookes, etc. sont traités avec si peu de ménagements, nos frères spirites ne doivent pas se plaindre d'être quelque peu raillés et persécutés au sujet de leurs croyances.

Personne ne conteste aux matérialistes et positivistes le droit d'avoir une opinion et de discuter les opinions contraires, mais ce qu'on ne saurait leur concéder, c'est la prétention bien singulière pour des hommes qui se posent en apôtres de la liberté, d'empêcher les autres de croire selon leurs tendances avec la faculté de discuter les doctrines qu'ils ne partagent pas.

Dans la gazette « *Kiewlanin* », numéro 191 du 13 juillet 1896,nous trouvons ce qui suit : « Monsieur M. J. P., donne dans le *Nowoje Wremia*, des détails « très curieux sur les songes mystérieux et prophétiques, Il cite le fait his- « torique suivant, où, le prince Eugène Beauharnais, vice-roi d'Italie et « Maréchal de France sous Napoléon Ier, joue un rôle important. Pendant « l'invasion de la grande armée en Russie, en 1812, Napoléon Ier se trouvant

« à Moscou, donna l'ordre au prince Eugène de surveiller la grande route « qui mène à la capitale. L'armée russe envoyait sans cesse de petits déta- « chements d'infanterie et de cosaques, qui faisaient une guerre de guérillas « et occasionnaient par leurs rapides apparitions dans les endroits où on » s'y attendait le moins, beaucoup de pertes dans l'armée française. Or, un « jour, en poursuivant l'un de ses détachements russes, le prince Eugène « se trouva fort éloigné de la capitale, il dut passer la nuit à la belle étoile « et heureusement, dans les environs de Zwenigorod, il aperçut un couvent « solitaire. Brisé de fatigue, il se décida à y coucher. Les moines lui dési- « gnèrent une cellule où était dressé un lit de camp. Après un fru- « gal repas, le prince se coucha sans se déshabiller et s'endormit profondé- « ment. Il rêva que la porte de sa cellule s'ouvrait brusquement, et qu'un « vieillard, avec une longue barbe grise, habillé d'un long manteau noir, « entrait et se dirigeait du côté du lit où le prince était couché; il s'arrêta si « près, que le prince put très bien voir son visage et retenir l'image de ses « traits. Après une minute de silence, à peu prés, le vieillard lui dit d'une « voix douce : « Prince Eugène je t'en supplie, ne permets pas à tes soldats « d'incendier le couvent, défends-leur de piller et d'emporter quoique ce « soit. Si tu accèdes à ma prière, Dieu aura pitié de toi et tu reverras ta « patrie sain et sauf. » Puis le vieillard s'éloigna silencieusement de la « chambre. Le lendemain, le prince se leva de grand matin, et en faisant sa « toilette, il se souvint de son rêve étrange. Aussitôt il donna l'ordre à son « adjudant de faire les préparatifs du départ, et défendit expressément aux « soldats de piller le couvent et d'y faire du mal à n'importe qui. Lorsque « tout fut près pour le départ, le prince visita l'église, accompagné du « prieur du couvent, mais à peine eût-il fait quelques pas dans l'intérieur « qu'il aperçut, au côté droit du maître autel, un tombeau, au-dessus « duquel se trouvait une grande image, représentant un vieillard avec une « longue barbe grise et une auréole de saint. Le prince s'approcha de « l'image, et, à sa grande stupéfaction. reconnut son visiteur de la nuit, vu « en rêve. Sur sa demande le prieur lui répondit que c'était Saint Jawa, « patron et fondateur du couvent. Le prince se prosterna devant le tom- « beau, resta pendant une demi-heure à genoux plongé dans une profonde « réverie. Ensuite il causa avec le prieur, le pria de lui donner des reliques « de Saint Jawa, et nota le fait, soigneusement, dans le carnet où il avait « l'habitude d'inscrire les principaux évènements de sa vie.

« Or, le prince Eugène fût persuadé bientôt qu'il était sous la protection « spéciale du saint homme. Pendant la retraite de la grande armée, le « prince prit part à toutes les batailles, à tous les combats et rencontres « avec l'ennemi, mais resta sain et sauf, sans une égratignure ; et même

« après la chute du grand Corse, lui, le seul parmi tous les maréchaux de « l'Empire, n'eut pas à subir de grands revers de fortune. Nous savons que « tous les maréchaux de France de Napoléon Ier, tombèrent sur le champ « de bataille, ou bien périrent d'une mort violente. Ainsi: le maréchal Ney, « duc d'Elchingen et prince de la Moscowa, fut fusillé sur le décret de la « Chambre des Pairs, le 7 décembre 1815 ; le maréchal Murat, roi de « Naples, fut condamné à mort comme usurpateur et fusillé le 13 octobre « 1815 ; le maréchal Junot, duc d'Abrantes, mourut atteint d'aliénation « cérébrale, à Montbard, le 22 juin 1813 ; le maréchal Berthier, se suicida à « l'aspect d'un détachement de l'armée russe se rendant en France, en se « jetant du balcon de son château, à Bamberg, le 1er juin 1815 ; le maré- « chal Bessières, duc d'Istrie, fut tué le 1er mai 1813, pendant une recon- « naissance, avant la bataille de Lutzen; le prince Joseph Poniatowski, « maréchal de France se noya dans l'Ester, près Leipzig, pendant la retraite « de l'armée française le 19 octobre 1813 ; le maréchal Duroc favori de « Napoléon Ier, fut tué à la bataille de Bautzen, le 21 mai 1813 ; Mortier, duc « de Trévise, maréchal de France, le même qui fit sauter notre kremlin, « pendant la retraite de l'armée française de Moscou, fut tué à Paris, le « 28 juillet 1835, atteint par l'explosion de la machine infernale de Fieschi, « en allant à une revue, avec le roi Louis-Philippe.

« Karamzine, le célèbre poète et publiciste russe, eût aussi un rêve « prophétique. Sa première femme, qu'il adorait, mourut en 1812, atteinte « d'une maladie inguérissable ; le poète le savait et il en souffrait d'autant « plus, que son travail journalier pour l'entretien de sa famille le forçait « de s'absenter, et, par suite, il ne pouvait la soigner lui-même. Un jour « fatigué et désespéré de l'état de sa femme, il se coucha sur un canapé et « eût ce rêve : Il se trouvait au-dessus d'une fosse fraîchement creusée, « et Ekateryna Andrejewna (laquelle il épousa après la mort de sa « première femme) lui tendait les mains. Ce réve est d'autant plus étrange « que Karamzine était seulement occupé de sa femme chérie, de ses « enfants et de ses occupations ; il n'avait aucunement songé à un second « mariage, et ne se remaria avec Ekateryna Andrejewna, qu'en 1814 Ce rêve » fut relaté par Karamzine, au ministre de la justice, Dmitrjeff.

JOSEPH DE KRONHELM.





UN FAIT TÉLÉPATHIQUE

Vous êtes quelque peu ambitieux, quelque peu vaniteux, vous aimeriez attirer les regards sur vous, faire parler de vous, avoir une réputation, entendre votre nom prononcé par les badauds et les gens oisifs. Vous aimeriez chaque fois que vous circulez dans la rue ou que vous apparaissez dans un lieu de promenade, voir les yeux se diriger de votre côté et au besoin vous voir montrer au doigt, et plusieurs s'écrier : « C'est le fameux X... » ce qu'à si bien exprimé le grand poète Horace que tous les Romains de son temps se faisaient gloire de connaître : *digito monstrari et diceri* : *hic est* » Malheureusement personne ne s'occupe de vous, vous exercez, non sans quelque talent, un modeste emploi, vous avez l'estime de vos chefs qui rendent justice à votre exactitude dans l'accomplissement de vos devoirs et vous tiennent pour un bon commis, voilà tout. Jamais, jamais les fumées de la gloire ne viennent vous griser, bien loin d'être connu, le garçon de bureau ignore presque votre nom. Et cependant vous seriez si heureux si une douzaine de personnes seulement vous regardaient passer, si votre nom circulait sur quelques lèvres ! N'être pas connu est votre grand souci, c'est le poison de votre existence ; quoique à l'abri du besoin, quoique suffisamment rémunéré pour n'être point inquiet de votre lendemain, ni de votre avenir, vous vous sentez mal à l'aise, presque malheureux ! Je vais vous donner un moyen d'attirer sur vous l'attention de tous les badauds, de tous ceux qui ne pensent ni ne jugent par eux-mêmes, mais par les autres, de tous ceux qui acceptent les yeux fermés toute opinion confectionnée à n'importe laquelle. Posez-vous en sceptique, affectez de douter de tout, de parler à tort et à travers avec autorité et d'un ton doctoral d'une foule de choses dont vous ne savez pas le premier mot ; riez, moquez-vous des questions les plus intéressantes sans vous soucier de les étudier et de les approfondir, et vous verrez votre nom figurer dans les colonnes des journaux, votre nom se répandra, vous vous sentirez grandir, vous vous éléverez jusqu'aux astres et les badauds feront retentir la grosse caisse, les cymbales et le chapeau chinois pour votre plus grande gloire, *ad majorem gloriam* ; ils vous dresseront un piédestal, sur lequel ils vous feront monter en vous prêtant l'aide de leurs épaules. Qui sait ? *che losa* ? peut-être vous installeront-ils sous la coupole dorée pour prendre votre place parmi les

aveugles et les sceptiques qui ne doivent leur gloire et leur élévation qu'à leur incroyance préméditée et systématique. Vous pourrez, nouveau pensionnaire de ces Quinze-Vingts littéraires et scientifiques, vous prélasser sur votre fauteuil parmi les hourrahs de la badauderie ; seulement dépêchez-vous, hâtez-vous de vous moquer de tout, pour prendre votre place à l'Institut des vieux aveugles, car la science, la vraie science, celle qui observe les faits qui lui sont communiqués, qui étudie soigneusement les questions qui lui sont soumises, cette science, seule digne d'être intitulée science, fait chaque jour des pas de géant, peut-être même est-elle à la veille de réduire en poussière la science dite officielle, la fausse science, la science du bon vieux temps, celle imprégnée de l'esprit superficiel de Voltaire. Oui, je ne cesserai de le répéter, les sceptiques sont des ambitieux de gloriole facile, des vaniteux, des gens qui parlent de tout à tort et à travers, qui ne veulent rien étudier et croient posséder la science infuse et qui rendent avec une rare audace des arrêts scientifiques qui n'ont d'autre effet que de dénoncer leur incurable ignorance. Les sceptiques refusent de croire aux apparitions, les apparitions continuent de se manifester et cela non dans une petite localité perdue et arriérée, mais d'un bout du monde à l'autre, témoin le fait suivant que j'extrais et traduis de *The Harbinger of Light*, revue intéressante des plus répandues en Australie. Ce fait a été raconté par le colonel Leigh qui était en position d'être bien informé. « Un soldat de son régiment avait été envoyé à l'hôpital, pour une blessure qui semblait avoir une certaine gravité. Le soldat craignait d'en mourir, et sa grand'mère, son unique parente, ignorait son état. Le colonel qui s'intéressait à ce soldat promit d'écrire à la grand'mère pour l'informer de la situation de son petit-fils. Le lendemain il alla voir son protégé et l'informa qu'il avait écrit à sa grand'mère. Le soldat lui répondit comme quelqu'un qui se sent heureux : « Votre lettre ne parviendra jamais à ma grand'mère, mon colonel, « elle est morte. Elle est venue cette nuit, au chevet de mon lit et elle m'a « dit qu'elle était morte peu de temps après que je l'ai eu quittée. Mais « elle m'a rassuré et dit des choses consolantes, elle m'a affirmée que je « guérirais, que je retournerais en Angleterre, et que je vivrais heureux. La preuve de la réalité de cette appparition, fut donnée au colonel, dans une lettre écrite par le maitre d'école du village qu'habitait la vieille dame, dans laquelle il mentionnait sa mort et en donnait la date, laquelle date, coïncidait avec ce qu'avait dit le soldat. » Les sceptiques ne manqueront pas de rire et de hausser les épaules, et les badauds qui les copient de faire chorus avec eux, mais les apparitions n'en vont pas moins leur train ; elles continuent plus que jamais de se manifester.

Horace Pelletier, *conseiller d'arrondissement*, *officier d'Académie*
à Candé par les Montils (Loir-et-Cher).



LES VISIONS DE L'AVENIR

A mon ami Achille Caron.
Chanson à dire.

Depuis qu'il est un petit homme,
Bébé veut être général ;
Il consent, si l'on veut en somme,
A n'être que simple amiral.
Il a son plan, s'est fait sa tâche,
Qu'il accomplira, c'est certain,
Sitôt qu'une fière moustache
Brunira sa peau de satin.

Et la mère, qui souriante,
Sommeille auprès de son enfant,
Poursuit le rêve triomphant...
Et sa lèvre exprime tremblante,
En mots qu'elle a peine à finir,
Les visions de l'avenir !

II

L'enfant grandit, s'instruit, prospère ;
Déjà, c'est un beau cavalier,
Audacieux comme son père...
Il sort de Saint-Cyr officier !
Dieu qu'il est bien ! quelle tournure...
Et comme elle est fière à son bras.
Sur leur passage un doux murmure
Incline les fronts sur leurs pas.

Et la mère, qui souriante,
Sommeille auprès de son enfant,
Poursuit le rêve triomphant...
Et sa lèvre exprime tremblante,
En mots qu'elle a peine à finir,
Les visions de l'avenir !

III

Chaque étape est une victoire...
Et son fils toujours grandissant,
Aux pages sombres de l'histoire,

Jette son nom retentissant.
Ce nom, ce héros... Cette épée
Qu'acclament les partis divers,
C'est la foudroyante épopée
Qui doit effacer nos revers !...

Et la mère, qui frémissante,
Sommeille auprès de son enfant,
Poursuit le rêve triomphant..,
Et sa lèvre exprime tremblante,
En mots qu'elle a peine à finir,
Les visions de l'avenir !

VI

Qu'ils sont longs les instants du rêve !
Une heure est un siecle connu.
Dans la minute qni s'achève
Tout un long drame est contenu.
C'est le grand jour de la bataille...
Sous d'effroyables tourbillons
De fer, de fonte et de mitraille,
S'entre-choquent les bataillons !...

Et la mère, qui frémissante,
Voit à leur tête son enfant,
Poursuit le rêve triomphant...
Mais qui la rend ainsi tremblante
Et quel tableau vient assombrir
Les visions de l'avenir ?...

V

C'est la victoire !... Elle s'élance :
Mon fils ! mon fils ! .. Mais vers les camps
Un funèbre cortège avance...
Et les tambours battent aux champs.
Sois courageuse, ô pauvre mère !
Sois héroïque en ta douleur...
C'est hélas ! le sort de la guerre :
Ton fils est mort au champ d'honneur !...

Elle pousse un cri... se réveille...
Bébé lui tend ses petits bras,
L'embrasse et dit : Ne pleure pas !
Puis se penchant à son oreille :
Petite mère, un général
« Est-ce plus beau qu'un amiral ? »

JULES MONIOT.



NOEL THÉOSOPHIQUE

Il est né celui qui mourra,
Qui mourra pour l'amour des hommes,
Jouets du doute que nous sommes
Toujours sa fin nous secouera.

Il est né celui qui viendra
Arracher les morts de leurs sommes;
Jamais sur la nuit des Sodomes
Son pur soleil ne s'éteindra.

Un jour, sans prêtres, sans mystère,
S'uniront les fils de la terre
En Jésus, par la charité.

Et tous sauront, à son exemple,
Adorer Dieu, non dans le temple,
Mais en esprit, en vérité.

Paris, juin 1890. JULIEN LARROCHE.

PRESSE SPIRITE ESPAGNOLE ET PORTUGAISE

La Constancia. — Revue hebdomadaire sociologico-spirite et organe de la Société « Constancia » publiée à Buenos-Ayres. — Nous avons reçu de cette intéressante revue les nos du 6 et du 13 septembre, et celui du 4 octobre.

Nous trouvons dans le premier de ces numéros une communication très intéressante sur une maison hantée, dont nos lecteurs trouveront plus loin la traduction.

N° du 6 septembre. — Sommaire : Notes de la rédaction : les Grèves. — Section philosophique : Conférence de Mlle Jeanne Sobrado. — Section sociologico-spirite : l'avenir de l'éducation. — Lettres à ma fille.

N° du 13 septembre. — Notes de la rédaction : Conférence à la Société Constancia, par le directeur de cette revue. — Section philosophique : Conférence à la Société magnétologique argentine. — Section sociologico-spirite : Lettres à ma fille. — Bulletin de la semaine.

N° du 4 octobre. — Sommaire : Notes de la rédaction : Ils s'effrayent de leur œuvre. — Section philosophique : Conférence de M. Pedro Serié. — Section sociologico-spirite : A une spirite. — Phénomènes spirites spontanés (Etude sur les phénomènes de Tilly-sur-Seulles et de Valence-en-Brie). — Section scientifique : La photographie de la pensée. — Bulletin de la semaine.

Luz astral, revue occultiste de Buenos-Ayres. — N° du 12 septembre. —

Sommaire : Occultisme pratique. — La Baguette magique : la baguette divinatoire. — Symbolisme : le Sphinx. — Etudes. — Collaboration : notes sur l'histoire de la franc-maçonnerie argentine. — Vérités du batelier. — Les livres.

N° du 17 septembre. — Sommaire : Magie : le diable et son origine. — Collaboration : Notes sur l'histoire de la Maçonnerie dans l'Argentine. — Les alchimistes modernes. — Etudes. — Occultisme pratique : chaînes mystiques. — Un an après. — Les Journaux.

Nos sincères félicitations à l'auteur de l'article sur les chaînes mystiques : D. G. E.

Revista Esperitista de la Habana. — Nous avons reçu le numéro du mois d'août de cette intéressante revue où nous suivons avec grand plaisir les communications de haute portée philosophique du médecin Lucia dans les sessions de psychographie du groupe « La Reincarnacion ». Notée également la relation d'expériences faites à Florence en avril 1896 avec le médium Eusapia Paladino.

Revista de Estudios psicologicos. — Nos félicitations bien sincères aux profonds philosophes qui, sans prétention, apportent, par la publication de cette belle revue, une part considérable à la plus noble tâche que puisse s'imposer le spiritisme : la régénération de la philosophie par une nouvelle psychologie !

La Revelacion, revue spirite d'Alicante. — N° du 30 septembre 1896. — Sommaire : Section de doctrine : Application à la vie pratique. — Rectification d'erreurs. — Articles posthumes de José Bernal : les Spirites. — La flatterie. — Section scientifique : Le grand élément universel. — Le soleil, le système planétaire, la terre. — Section libre. — Bibliographie. — Section littéraire, etc., etc.

Tout en approuvant les tendances profondément philosophiques de cette sérieuse revue, nous regrettons qu'elle ne croie pas devoir accorder une plus large part à la partie expérimentale pour laquelle nous ne trouvons aucune section réservée.

La Irradiacion, revue d'études psychiques de Madrid. — N° d'octobre 1896. — Sommaire : Trésor de consolations et d'enseignements philosophiques du spiritisme. — Thérapeutique magnétique (suite de la traduction du traité de M. Durville). — Sorcellerie (Etude sur les envoûtements). — Histoire et philosophie du magnétisme, par Roussel (suite de la traduction). — Chronique.

Nous avons reçu le premier numéro d'une nouvelle revue créée à Barcelone sous le nom de *La Union Esperitista*, organe officiel des groupes suivants : « Centre barcelonais d'études psychologiques » (Barcelone), « Union

fraternelle spirite » (Maurésa), « L'Espérance » (St-Martin-de-Provengals), « Fraternité humaine » (Jorrasa), et nous ne saurions trop féliciter les fondateurs de cette nouvelle feuille de leurs efforts pour réunir sous un même drapeau de propagande humanitaire tous les groupes qui travaillent dans la Catalogne espagnole pour le triomphe de la bonne cause. Espérons que cet exemple pourra porter ses fruits en provoquant un groupement analogue dans chaque nation, ce qui faciliterait considérablement l'œuvre dont la réussite nous tient tous au cœur.

Nos meilleurs souhaits de prospérité à notre jeune frère.

Nous avons reçu de Lima : trois numéros du journal *El Hogar* (Le Foyer), journal hebdomadaire pour les familles. Nous remercions de sa gracieuseté l'administration de cette feuille ; mais nous ne voyons pas le rapport qui peut exister entre le spiritisme et cette publication purement littéraire.

Nous avons reçu également du Brésil divers numéros du *Reformador* publication bi-mensuelle paraissant à Rio-Janeiro ;

De la *Uniao spirita* bi-mensuelle paraissant à Alagoas ;

De *La Luz*, autre publication bi-mensuelle paraissant à Curitiba ;

De la *Verdade è Luz*, bi-mensuelle également, paraissant à San-Paulo, dont la lecture nous a prouvé que la propagande spirite au Brésil est en très bonnes mains.

SAUVAIRE

HOMMES, VOYEZ LES HORREURS DU PRÉSENT

Cher Monsieur Leymarie, un soulagement à nos misères, à nos déceptions, à nos maux, n'est-ce pas là le cri presque général de l'humanité entière? Quelle que soit notre position dans la société, élevée ou infime, chef de la nation ou pauvre laboureur, chacun souffre selon son rang, son éducation et ses instincts. De quel côté que nous dirigions nos regards en France, en Allemagne, en Russie, en toute l'Europe, en Amérique et dans les autres parties de notre monde, partout nous constatons des larmes et n'entendons que des soupirs et des gémissements. L'humanité souffre et cherche la guérison à ses misères dans la recherche d'un bien-être matériel, qui la retient toujours plus éloignée du véritable bonheur, celui qui seul est éternel, c'est-à-dire celui de l'esprit. « Il n'est pas de mal pire, que celui dans lequel on se complait », a dit un savant philosophe, et jamais pensée ne fut mieux exprimée, que celle-là, pour donner une idée de l'état actuel de notre société. Car, en effet, on doit admettre que la majeure partie de

notre société se complait étrangement dans un état moral qui devient de plus en plus alarmant.

Etudions le monde, et chaque observateur impartial, comme moi, constatera que la génération présente, plus que toute autre, est animée de la fièvre d'affaires. De l'argent, de l'argent, encore de l'argent, toujours de l'argent! Voilà pour ainsi dire l'unique aspiration de l'homme *in hac lacrymarum valle*. Certes, l'argent est nécessaire et je ne m'élève que contre l'abus. L'argent que l'on convoite est-il destiné à venir en aide aux malheureux dans la misère? alors on ne pourrait qu'encourager tous les efforts. Mais non! malheureusement bien peu se donnent tant de peines dans le but de faire servir leur fortune à faire le bien. L'orgueil, l'égoïsme, la basse cupidité et la vanité sont à l'ordre du jour, et si les humbles ont à se plaindre des grands de la terre, ceux-ci à leur tour se plaignent de ne plus rencontrer dans le monde la même considération, les mêmes égards, le même respect que dans le passé. Les principes de l'amour, de la charité, de l'égalité, de l'humilité sont maudits par eux!

Sous quelque aspect que l'on considère le monde, on n'y voit donc que plaintes et murmures contre ce qui existe. Mais à qui la cause? — Va-t-on s'en prendre à Dieu? Est-ce Dieu qui ordonna aux hommes de vivre selon le proverbe : *Homo homini lupus*? Est-ce Dieu qui inspire aux hommes l'indifférence pour les devoirs envers leurs semblables, le manque d'intérêt pour toute question morale, le *matérialisme néantiste absolu* et l'absence totale de tout sentiment humain? Est-ce Dieu, qui inspire la dépravation, qui anéantit tous les sentiments humains et abrutit l'homme à tel point qu'il devient plus vil qu'un animal, car l'animal sait se contenir pour un certain temps, excepté pendant sa période d'accouplement?.....

Le commandement absolu que Dieu nous a fait parvenir par le grand civilisateur Jésus et tous ses saints prophètes est : « Hors la charité, hors la justice, point de salut! » C'est-à-dire que notre seule et unique préoccupation doit être dans la pratique du bien. Mais en agissant ainsi selon ce commandement de Dieu,est-ce qu'on verrait encore ces armements monstrueux, qui feraient croire que gouvernants et gouvernés ne sont que des loups à face humaine? Est-ce qu'on verrait encore ces hommes, qui ne songent qu'à augmenter une fortune qui déjà est amplement suffisante pour subvenir à tous leurs besoins, et cela même aux dépens des concurrents qu'ils savent dans la misère? Est-ce qu'on verrait cette fourberie et duperie réciproque entre diplomates? et les pillages par des hommes voués à la piraterie et armés pour la guerre? et les brigandages actuels qui surpassent tout ce qu'on peut concevoir de plus monstrueux, de plus sauvage, de plus « anthropophage », *exempli causa* ces derniers temps en Turquie? et ce



fait monstrueux que si, par un hasard funeste, un ingénieur inventait un canon capable de tuer d'un seul coup une nation entière, l'Europe applaudirait et n'hésiterait pas à lui donner le brevet du génie?..... Comment les hommes, qui se nomment « chrétiens », à la fin du XIX[e] siècle, siècle du grand progrès, peuvent-ils participer *à toutes ces monstruosités, à toutes ces abominations, à toutes ces horreurs*?..... On va me répondre : « Comme les antres, le monde nous entraîne et, forcément, nous devons faire comme eux! » — Très bien! mais si nous ne voulons pas donner l'exemple d'une soumission absolue à la volonté de Dieu, de quel droit nous attendrions-nous à en être récompensés dans le monde spirituel? — La récompense selon l'enseignement du divin Civilisateur ne peut être et ne sera donnée qu'à ceux qui ayant connu la volonté de Dieu y auront conformé leurs actions. Ayons donc souci des pauvres et des affligés, assistons-les, employons-y tout ce que nous avons de force et d'intelligence, que ni l'argent, ni la considération du monde ne nous arrêtent en cette œuvre et alors nous nous amasserons un trésor bien plus sérieux que toutes les fortunes de la terre.

Le remède à nos misères, à nos déceptions, à nos maux réside donc dans l'accomplissement du commandement de Dieu. C'est en vain que l'on changerait de forme de gouvernement, que l'on répandrait l'instruction, que l'on modifierait les lois : « Hors la charité, hors la justice, point de salut! » L'argent pourra nous procurer des honneurs, des plaisirs, mais jamais le bonheur, car le châtiment doit suivre si l'on préfère l'argent à Dieu.

Ainsi donc point de bonheur ici-bas, ni dans le monde spirituel, si nous ne pratiquons la loi d'amour et de charité] que nous impose notre divin Créateur.

Daignez agréer, cher Monsieur Leymarie, les civilités empressées de votre dévoué frère en croyance.

JOSEPH DE KRONHELM.

BIBLIOGRAPHIE

Vient de paraître (1) un nouveau volume de M. A. B. qui a pour titre : *Nouvelles Esotériques.*

Ce volume contient en effet cinq nouvelles très intéressantes, qui initieront aux choses de l'occulte les personnes les plus étrangères à l'Occultisme; ajoutons que chaque

(1) Librairie des sciences psychiques, 42, rue Saint-Jacques, à Paris. — Prix du volume, 3 fr.



nouvelle est dans une donnée différente et correspond aux diverses branches de l'ésotérisme : LE SACRILÈGE relève de la philosophie occulte ; le DRAPEAU NOIR, qui a paru dans la *Revue spirite*, est entièrement spiritique ; L'OMBRELLE VERTE ou la *Jettatura* est occultique et magique ; LYMSHA LA KORRIGANE résume à elle seule des données indiscutables sur le Spiritisme, l'Occultisme et la Théosophie ; quant à la dernière nouvelle LA ROCHE du Maure ou la ROCHE-VIDAL, elle met en parallèle deux époques et les données ésotériques admises dans chacune d'elles.

Dans cette nouvelle il y a de tout : de la foi, de la superstition, de la science, de l'ignorance, de l'amour, de la haine féroce, une substitution d'enfant, des crimes, des suicides, enfin toutes les cruautés du moyen âge.

Nous n'insisterons pas davantage aujourd'hui sur ce nouveau livre de l'auteur du VOYAGE EN ASTRAL ; en l'écrivant M. A. B. a voulu mettre à la portée de tous des données ésotériques que le lecteur peu initié à l'ésotérisme ne saurait comprendre dans le roman que nous venons de mentionner. Dr G.

Revue des Beaux-arts et des lettres. — Aujourd'hui, à peu près tout le monde désire connaître les questions de psychisme, d'occultisme et de théosophie, sinon d'une façon transcendantale, au moins dans leurs données élémentaires. L'homme et surtout la femme du monde n'ont que faire des ouvrages didactiques sur la matière, aussi croyons-nous rendre un grand service à ce genre de lecteurs en leur signalant les *Nouvelles Esotériques* de M. A. B.

Dans ces nouvelles, en effet, il est question de psychisme, de spiritisme, de double vue, de clairvoyance, de télépathie, d'occultisme, de théosophie et de magie blanche et noire, de sorte que le lecteur s'instruit en se distrayant.

L'auteur qui se cache sous ces trois initiales est la femme d'un grand artiste, bien connu par les ouvrages d'art que, depuis vingt ans, il a publiés dans les plus grandes librairies de Paris.

Ce petit volume peut être mis dans toutes les mains, car l'auteur vise surtout à conquérir les âmes au spiritualisme, c'est-à-dire que même les jeunes filles peuvent le lire sans danger, nous pourrions en dire autant du *Voyage en Astral* écrit par le même auteur.

Le volume est un joli in-18, et a été édité *à la Librairie des Sciences Psychiques*, *42, rue Saint-Jacques, Paris.*

Tiré du journal *Le Bâtiment*, du 29 octobre 1896. — Le volume dont nous avons les bonnes feuilles sous les yeux contient en effet cinq nouvelles très intéressantes qui initieront aux choses de l'Occulte les personnes les plus étrangères à la science occultique.

Chacune de ces nouvelles est dans une donnée différente, et correspond aux diverses branches de l'Esotérisme : *Le Sacrilège* relève de la philosophie occulte ; *Le Drapeau noir* du psychisme ; l'*Ombrelle verte ou la Jettatura* est occultique et magique ; *Lysmha la Korrigane* résume à elle seule des données indiscutables sur le psychisme, l'occultisme et la théosophie ; enfin, la dernière nouvelle *La Roche du Maure*, met en parallèle deux époques différentes et les données ésotériques admises dans chacune d'elles.

Nous n'insisterons pas davantag sur le nouveau livre de l'auteur du *Voyage en Astra ou vingt nuits consécutives de dégagement conscient* ; en l'écrivant M. A. B. a voulu

mettre à la portée de tous la doctrine Esotérique que le lecteur peu initié ne saurait comprendre dans le beau roman que nous venons de mentionner.

E. DURAND.

Prix de 10.000 *francs*. — M. Segundo Oliver, a institué un prix de 3.000 francs, et nous rappelons son remarquable article dans la *Revue Spirite* d'octobre 1896, par lequel il crée ce prix. Personne n'ayant encore répondu à l'invitation de M. S. Oliver, il porte ce prix à 10.000, espérant que cette somme tentera les adversaires du spiritisme.

Il prie les directeurs de journaux de reproduire à cette fin l'article qu'il a signé, dans la revue d'octobre 1896, page 591, intitulé : « Un prix de 3.000 francs ».

Après la mort. (Tiré du *Petit Journal*). — Sous ce titre, M. LÉON DENIS, conférencier de la Ligue de l'Enseignement, vient de publier une nouvelle édition (9e mille) d'un très curieux volume résumant les travaux du Congrès international des sciences psychiques tenu à Paris, et dont l'auteur est un des vice-présidents.

Les problèmes d'outre-tombe dont ce volume nous entretient piquent plus que jamais la curiosité des chercheurs. Du domaine de la fantaisie, ils semblent devoir passer dans celui de la science expérimentale, science qui compte dans ses rangs des hommes de haute valeur tels que Flammarion, le docteur Gibier, le professeur Richet, le colonel de Rochas, etc.

L'auteur passe en revue les expériences récentes de ces savants, les manifestations des maisons hantées, les cas d'apparitions, de prédictions, de double vue, tout l'ensemble des phénomènes mystérieux que l'on retrouve dans tous les temps.

Cette étude nous présente une solution rationnelle des problèmes de la vie et de la mort, de la destinée humaine, et nous démontre l'existence des vies successives. L'avenir des êtres s'y révèle sous un nouveau jour, ainsi que l'esquisse des lois qui règlent l'évolution parallèle du monde matériel et du monde psychique.

« On peut, dit Gaston d'Hailly dans la *Revue des Livres nouveaux*, ne pas partager « les idées de l'auteur, mais il faut reconnaître que, dans tout son livre, il passe un « souffle puissant qui subjuge, qui entraîne, qui remue l'âme dans ses intimes profon- « deurs. Dans des pages superbes, la beauté des pensées s'illumine encore des séductions « du style le plus éloquent, le plus élevé. »

Prix : 2 fr. 50 ; Librairie des Sciences psychiques, rue Saint-Jacques, 42.

Traduit de *Harbinger of Light* (*Messager de la lumière*).

Nous sommes redevables à la plume gracieuse et facile de Mlle Virginia Paganini , fondatrice de la « Missione Pratica Véritas », d'un magnifique ouvrage imprégné de l'arome de la vérité spirituelle, et caractérisé par cette clarté de vision et cette intuitive perception des vérités divines, qui sont les précieuses récompenses de ceux qui étudient le spiritualisme sous ses aspects les plus nobles et les plus élevés, et qui s'efforcent de mettre en pratique dans leur vie quotidienne l'influence de ses sublimes leçons. Car ceci est après tout, le but suprême auquel nous devons tendre, et aussi la preuve la plus convaincante de la pureté, de la profondeur et de la sincérité de nos convictions, le témoignage le plus éloquent que nous puissions offrir de la puissance du spiritualisme, car il est la force pondératrice de notre existence sur cette terre, et de la fermeté de notre croyance que notre ave-



nir dans l'autre monde sera déterminé par nos pensées, nos paroles et nos actions dans le monde où nous vivons actuellement.

Le livre dont il s'agit est intitulé : « La scienza Spiritual attraverso i secoli », (La Science spirite à travers les siècles), et nous voudrions pouvoir trouver ici l'espace suffisant afin d'offrir une analyse des trente chapitres dans lesquels l'auteur retrace le développement du principe spirite dans l'humanité depuis les temps les plus reculés de l'antiquité jusqu'à nos jours, et établit la vérité évidente en soi que la valeur d'une religion est quelque chose à la fois d'indépendant des formes, des cérémonies et des croyances, et qui est entièrement déterminé par la pureté spirituelle de la vie que mènent ceux qui la professent.

En résumé, comme elle le fait éloquemment remarquer, la marche de la rétrogradation de la race doit rester sous cette dépendance, car il n'y a et il ne saurait y avoir qu'une religion véritable, celle de « l'Esprit de Dieu lui-même comme visible dans les lois qui gouvernent l'Univers ; et je crois », continue de dire l'auteur, « que rappeler la conscience de l'humanité à la compréhension de ces lois, en vivant conformément à ce qu'elles prescrivent est la seule véritable réforme, aussi bien sociale que religieuse, qui puisse nous sauver de la destruction morale et sociale dont nous sommes menacés. »

Mlle Paganini cite beaucoup de faits tirés des *Grands Initiés* d'Edouard Schuré, ouvrage que nous n'avons pas été assez heureux de rencontrer ; mais il semble qu'il ait un caractère remarquable, principalement sous le rapport de son exposé de ce que l'auteur affirme être la signification esotérique des écritures hébraïques.

Il y a un grand nombre d'années que de semblables assertions nous avaient été faites par certaines autorités reconnues ; mais des théories et des assertions de cette nature peuvent très bien être mises de côté jusqu'à ce que l'on ait acquis une plus ample connaissance du sujet en question.

Pour le moment nous devons nous contenter de recommander chaudement et sincèrement cet excellent ouvrage à tous les Spirites qui sont familiarisés avec la langue italienne, et nous en citerons seulement le passage suivant afin de donner une idée du style de l'écrivain :

« Le Spiritisme (ou le Spiritualisme), dont les bienfaisantes doctrines sont « la véritable lumière de l'âme, qui rayonne sur l'esprit et le conduit à la « perfection morale, peut être quelquefois fatal aux esprits faibles ; et pour-« tant il est nécessaire ; tandis que la Doctrine Spirite a pour but « d'élever la moralité des populations et de les instruire de manière « qu'elles puissent moralement y pénétrer, ce qui leur deviendra abso-« lument avantageux. « Préparez les voies du Seigneur ». Il y a ici une « autre bonne raison pour laquelle je considère qu'il est absolument néces-« saire d'introduire dans les écoles un bon cours de morale philosophique, dé-« gagé de toutes croyances absurdes ; c'est-à-dire l'explication des lois mora-« les par l'application desquelles, dans nos rapports avec nos semblables, nous « puissions développer la *loi sociale organique* et la *religion universelle*, deux « choses qui ne sauraient être disjointes.

« Et, dans des études telles que celles-ci, les jeunes filles et les jeunes « mères devraient être initiées d'une manière toute spéciale, puisqu'elles « sont les personnes que la nature destine à être les premières éducatrices « de la famille humanitaire. Par ce moyen, la moralité commencerait au « foyer domestique, étendrait ses racines dans nos écoles, s'insinuerait dans « nos habitudes, pénétrerait dans nos lois et les consoliderait, répandant sa « bienfaisante influence entre les gouvernants et ceux qui gouvernent, et « annihilerait l'autorité fausse et tyrannique d'un clergé dominateur. »

Verband deutscher Okkultisten. Stenographischer Bericht uber die Verhandhungen auf dem ersten Kongress Deutschel Okkultisten vom 23 bis 26 mai 1896 in Berlin. — Leipzig. Max Spohr, in-8 de 59 p. — C'est le compte rendu détaillé du Congrès des occultistes allemands, des spirites, spiritualistes, théosophes, psychologues, etc., qui a eu lieu à Berlin du 24 au 26 mai de l'année courante. C'est le secrétaire de la société scientifique « Sphinx » M. Max Rahn qui avait eu l'idée de ce Congrès et c'est grâce à ses efforts qu'il a pu avoir lieu. Le but principal du Congrès a été celui de toutes les personnes qui ont le culte de l'Esprit, c'est-à-dire, de combattre le matérialisme et de chercher les moyens de répandre l'enseignement spiritualiste parmi les hommes en lui donnant une base métaphysique sérieuse. En somme les membres du Congrès, et avant tous M. Max Rahn, qui a droit à toutes nos félicitations, ont fait preuve de la plus grande bonne volonté. Malheureusement on a constaté beaucoup de divergence dans les doctrines et peu d'homogénéité dans les idées en général. En somme c'est un premier essai ; l'entente se fera par la suite, et c'est là le point essentiel ; les efforts doivent tous converger vers le même but et c'est possible même si les théories professées ne sont pas tout à fait identiques. Dr DANIEL.

Die Toten leben! Wirkliche Thatsache uber das personliche Fortleben nach dem Tode, par Matthews Fidler. — Leipzig. Max Spohr 1896, in-8 de 35 p. — La littérature spirite a fait de grands progrès en Suède depuis quelques années. La brochure de M. Fidler a été traduite en allemand par M. Feilgenhauer sur l'instigation de M. Max Rahn, le distingué secrétaire de la société scientifique « Sphinx » et rédacteur en chef de l'*Uebersiunliche Welt*. Elle est extrêmement intéressante à cause de la difficulté qu'eut l'auteur à établir l'identité d'un esprit, originaire du Jutland (Suède) et mort à New-Stockholm (Canada) ; M Fidler ne recula devant aucun obstacle, devant aucune peine, pour établir cette identité et il y réussit au delà de tout espoir. Il faut lire la brochure pour se rendre compte des inextricables difficultés dans lesquelles il fallut se débattre d'abord pour savoir que la localité où eut lieu le décès était canadienne et non une des localités du même nom des Etats-Unis, puis pour sortir de la confusion qui s'était établie entre Sven-Ersson et Sven-Strömberg, jusqu'à ce qu'on sût que le véritable nom du décédé était Sven Ersson-Strömberg. M. Fidler conclut avec raison que du moment ou il a pu être prouvé que le susdit Sven Ersson-Stromberg vivait dans l'au-delà, il doit en être de même de tous les hommes, la destinée de tous devant être identique. C'est pourquoi il a donné à sa brochure ce titre : *Les morts vivent* !

Dr D.

Twenty photographs of the risen dead, with an account of the events which led to them being taken, par Thomas Slaney Wilmot. — London Simpkin.., 1894 in 12. — Dans cet intéressant opuscule, l'auteur explique pourquoi, dans la photographie ordinaire, certaines personnes réussissent moins bien que d'autres ; cela tient à la teinte de leur aura. Pour la photographie transcendantale, l'aura du médium est tout ; il faut que cette aura soit assez lumineuse pour rendre l'atmosphère qui l'environne transparente pour les esprits et pour la plaque photographique. Grâce à une sorte de fluorescence de cette aura, les esprits deviennent visibles à la chambre noire, souvent pas assez pour être reproduits, mais assez pour couvrir la photographie de la personne en expérience d'une nébulosité qui rend son image plus ou moins floue. Si la luminosité de l'aura du médium est de la qualité voulue, les esprits eux-mêmes peuvent être photographiés.

L'auteur a fait de nombreuses expériences et a donné dans sa brochure

vingt photographies spirites ; dans tous ces cas les esprits représentés ont été reconnus par des parents ou des amis ; les images sont généralement très nettes.

Dr D.

Le spiritisme continue à donner naissance à des ouvrages extrêmement curieux, même pour ceux qui ne sont pas initiés à cette science. Je veux parler d'une nouvelle production de la plume de M. Witold Chlopicki, intitulée « Zteki Spirytysty », qui vient de paraître à Varsovie. Ce livre, dans la simplicité de son style correct, mais dépourvu de prétention, porte un tel cachet de sincérité, que l'on se trouve convaincu de la vérité pure des récits de l'écrivain. Tout y est intéressant et dans le style attrayant et correct de ce littérateur dont le talent est connu. Tout spirite lira ce volume avec le plus grand intérêt. Nous ne pouvons que regretter qu'il ne soit pas écrit en français, afin de le répandre davantage.

JOSEPH DE KRONHELM.

LETTRES DE L'ÉSPRIT SALEM-HERMÈS

Mission du Nouceau-Spiritualisme, Communications prophétiques
PAR HAB. L. GRANGE (prix 4 fr. 50).

Cet ouvrage très recommandé résume tout ce que la revue *La Lumière* a fait connaître depuis sa fondation en 1882, et tout ce que le Monde peut craindre ou espérer pour un avenir prochain.

Les *Lettres de l'Esprit Salem-Hermès* ont pour sujet le but secret de la Vie, les âmes sœurs, la recherche du Paradis terrestre, dont l'Esprit initiateur vient ouvrir les *Portes* d'*or*.

Ces *Lettres* sont précédées d'un travail documentaire sur le personnnage « Hermès » ; suivies d'une notice sur l'Esprit « Salem » à partir de l'année 1877 ; où il se prépara à une mission, jusqu'en 1896, époque du dévoilement de l'Esprit pour l'accomplissement de cette mission parmi les hommes.

Les deux noms : « Hermès » et « Salem » ont été réunis en un seul, parce que Salem et Hermès ne sont en réalité qu'un seul et même personnage.

« La Mission du Nouveau-Spiritualisme » est le titre générique qui comprend tout le travail des invisibles, et des mortels leurs auxiliaires, en vertu des solidarités universelles, au nom des devoirs nés de ces solidarités, et dans l'Amour qui *doit* triompher du mal terrestre.

Un grand nombre de Communications prophétiques sont publiées sous ce titre. Elles ont pour objet, la fin du vieux monde, celui où nous sommes, et l'édification du monde nouveau, celui auquel les missionnaires travaillent.

Elles annoncent des événements extraordinaires, et des vérités éclatantes s'y font jour.

Principales questions entrevues :

Venue du Consolateur ; l'Esprit de Vérité ; venue de ses précurseurs ; travail des légions invisibles bonnes ou mauvaises ; le fort combat contre toutes les perversités, contre la magie noire ; volontaires de la terre et des cieux unis ; dévouement des hommes de sacrifice ; puissance des anges gardiens ; élévation de la femme terrestre par la femme céleste ; opérations secrètes divines dans le but d'une action salvatrice soudaine ; confusion des faux prêtres, des faux sages et des faux savants : jugement, cataclysmes, révolutions dans tous les centres de l'intelligence et de la vie ; ères planétaires, cycles nouveaux nouveau fluide, force des forces , enfants prédestinés, préparation d'une génération d'élus ; dévoilement des Esprits qui sont ou ne sont pas « de Dieu » ; ouverture des voies célestes, appel universel, révolte des éléments, purification de l'atmosphère par un nouvel influx ; secours de la science éternelle pour l'illumination de la science temporelle ;

justice par une intervention spirituelle imprévue (nommée surnaturelle) ; déclarations de ceux mêmes qui doivent apparaître et agir ; anéantissement du faux hermétisme ; l'œuvre *diabolique* de la déchristianisation frappée en ses meneurs; les œuvres de calomnie : ligues ou croisades hypocrites démasquées ; phénomènes inconnus : DIVIN SECRET DE LA PAROLE ; véritable Eglise de Dieu ; principe divin féminisé ; mystère de Vie nouvelle ; spiritualisation de la chair ; souffle magnétique régénérant, RAYON D'OR ignoré d'une belle espérance ; Eve de régénération ; règne de l'Esprit pur ; révélation et règne de la femme selon Dieu ; légion salvatrice des TRENTE MILLE délégués de Dieu ; les Marie-France à la tête du mouvement ; la Croix, le Cœur, le grand Signe du Nouveau-Spiritualisme ; la rénovation ; toutes choses nouvelles ; phénomènes aériens, l'arc-en-ciel glorieux, le drapeau du victorieux et le ralliement des peuples ; le monde régénéré par le gouvernement de Dieu, en esprit et en vérité.

BULLETIN DES SOMMAIRES

AVIS. — Nous publierons régulièrement le sommaire des Revues étrangères dont la traduction en français nous sera envoyée du 10 au 15 de chaque mois.

Le Messager (Liège). — Causeries sur les mondes, par STELLO. — Histoire d'un Hercule et d'un Bossu; par H. PELLETIER. — La médiumnité chose essentielle, extrait de la *Revue spirite*. — Une Mystification, à propos de la prétendue Miss Vaughan. — Nouvelles.

Le Moniteur spirite et magnétique (Bruxelles). — Le Périsprit, par E. VOLPI. — Théorie du dédoublement, d'après B. Wallace. par B. MARTIN. — Les derniers évènements de la vie de Jésus, traduction, B. M. — L'arrêt de mort du Christ, par J. F.

La Paix Universelle (Lyon). — Les bienfaits de la nouvelle psychologiè, par JULES BOIS. — Remarques sur le synthèse druidique, par A. — Triomphe éternel de la divine bonté, Miroir spirituel d'Amo. — Pensées oubliées, par ALBAN DUBET. — La Vierge de Balbek, invocation, poésie, par AMBROISE.

L'Humanité intégrale, organe immortaliste (Paris). — Syn'Théon, par C. CHAIGNEAU. — La religion de la femme nouvelle, par JULES BOIS. — Matérialisme, par Mme CORNÉLIE. — Hyperchyrsanthème, poésie, par J. CAMILLE CHAIGNEAU.

Annales des sciences psychiques (Paris). — Une prédiction réalisée. — Prémonitions psychiques ; Prémonition visuelle, par A. ERNY. — Hallucinations télépathiques, par le Dr LUCIEN MORISSE. — Sur la formation d'un double, par MARCEL MANGIN. — Le cas de Mlle Couëdon, par le Dr LE MENANT DES CHESNAIS. — Sur l'automatisme, par MARCEL MANGIN. — Les précurseurs du spiritisme, par M. PETROVO-SOLOVOVO.

La Vie d'outre-tombe (Charleroi). — Athéisme et spiritisme, par BECKER. — Séance de la Fédération des groupes spirites : La peine du talion, la demande de pardon à Dieu ; discussion sur ces sujets, communications des Esprits Allan Kardec et Xavier Mouls. — Lettre d'un témoin à la séance d'adieu de l'Esprit, par Katie King.

La Curiosité (Paris et Nice). — Sociologie pratique éontemporaine, par EUGÈNE DE PASQUAR D. — Les églises(suite), par M. A. B. — Architecture et msique (suite et fin).

La Lumière (Paris-Auteuil). Lettre de l'esprit Salem-Hermès sur le voyage du Czar. — La loi d'amour et ses rapports avec la solidarité, par Marc. — Revue universelle : Photographie de la pensée. — Photographie des rêves. — Etres électriques et maisons hantées. — Une petite fille magnétisée. — L'arc-en-ciel de M. Wit-

tig. — Pendules qui se meuvent au commandement. — Un animal cabalistique, — La question sociale. — Les apparitions de Tilly. — Une prophétie sur la Russie. — Une nouvelle maison hantée, par le Dr Lux et ZRILEUS. — Communication prophétiques, par HAB. L. GRANGE.

Revue scientifique et morale du Spiritisme (Paris). — Essais d'Etudes positives sur les phénomènes, par G. DELANNE. — La Morale Spirite, par BLANVILLAIN. — L'Unité de l'Occulte, par BAUDRY. — Le chant des oiseaux, par DERVIEUX. —. Conférence de M. LÉON DENIS. — Le Spiritualisme et la Science, par d'OYRIÈRES. — Conseils aux médiums destinateurs, par VIRET. — Le mouvement spirite à Paris, par BECKER. — Profession de foi d'un Spirite, par LIEGERON. — Comment je suis devenu Spirite, par DELATTRE. — Spiritisme expérimental, par SAUSSE. — Les idées saugrenues d'une vieille tête, par GRENDEL.

Journal du Magnétisme. — Les grands Magnétiseurs. — Ecole pratique de Magnétisme et de Massage, 59e conseil pratique. — Théorie du Mode de la connaissance prophétique. — Revue de thérapeutique.

Le Progrès spirite (Paris). — Métaphysique, par VALENTIN TOURNIER. — La Prière, par le Dr F. ROZIER. — Une prédiction réalisée, par A. ERNY. (Extrait des *Annales des sciences spychiques*.

Le Lotus bleu. — Revue théosophique mensuelle, sous la direction de M. D.-A. Courmes, capitaine de vaisseau en retraite et du Dr Th. Pascal, de Toulon. M. Courmes, vient habiter Paris et recevra chez lui 3, rue du 29 Juillet, l'après-midi des lundi mercredi et vendredi, toutes les personnes qui désirent obtenir des renseignements théosophiques. — Sommaire du numéro d'octobre : L'âme humaine, par LEADBEATER. — Un malheur n'arrive jamais seul, par E. P. N. — Le dualisme, par AMO. — Karma, par A. BESANT. — Lucifériänisme (fin), par le Dr PASCAL — Glossaire théosophique, par H. P. BLAWATSKY. — Demandes et réponses, par P. — Echos théosophiques, par D. A. C. — Evolution cosmique (Doctrine secrète).

L'Initiation (Paris) novembre. — L'astral, par DARLET. — Les Gamahès, par le Dr MARC HAVEN. — Psychologie hindoue, par GUYMIOT. — Division du ciel en maisons astrologiques, par HAATAN. — Le tarot alchimique, par JOLLIVET et CASTELLOT. — Libres recherches philosophiques, par LECOMTE. — Exquisse du tout universel de Jacob, par PAPUS. — Parabrahm, poésie, par M. LARGERIS.

Voile d'Isis (Paris). — Le catéchisme de la paix, par SATURNINUS. — Essai sur les finalités primaires de l'homme. — Les ténèbres extérieures. — Les Diablomanes.

Il vessillo. Spiritista (Vercelli, Italie). — Faits et polémiques. — Addison et le spiritisme. — Nouvelles expériences de M. de Rochas à Bordeaux. — Correspondance de San Remo. — Une confirmation aux communications de Sara et du Centurion. — Séparation du corps astral au moment de la mort (suite). Double vue étant éveillé. — Union Kardéchienne, adhésions — Photographie par Télépathie. — Vision prophétique en songe.

Rivista di Studi Psichici. (Padoue et Milan). — Cas de télépathie. — Deuxième Rapport du Comité de la *Society par Psychical Reseavch* pour l'étude des maisons hantées. — Progrès dans les Revues Spirites. — Le fraude dans les photographies psychiques. — Essai d'explication scientifique de la matérialisation et de la dématérialisation. — Bibliographie : Prof. C. Mach ; *Popular Wissenschaftliche Vorlesungen*. — Le Prof. W. Crookes et le Spiritisme. — Nouvelles expériences avec Eusapia Paladino à Bordeaux.

La Revelacion (Alicante). — Section doctrinale: Fragments Rectification des erreurs. — Foi vive et foi morte, par un spirite rationaliste. — Section philosophique. L'illustration de la femme, par MATHILDE NAVARRO. — Articles posthumes de José Bernal. — Section scientifique: Ce qui fait le progrès. — L'évolution et le dogme. — Section littéraire : Le seigneur haut justicier. — Premier anniversaire de la désincarnation de Antonio Prieto y Ferrer, par GUINENO EITO. — Un livre important.

Constancia (Buenos-Ayres). — Ils s'effrayent de leur propre œuvre, par M. COSME MARINO. — Conférence donnée à la Société Constancia, par PEDRO SERIÉ. — A une spirite, par Mlle AMALIA DOMINGO Y SOLER. — Phénomènes spirites spontanés par P. SÉRIÉ. — La photographie de la pensée, traduction de l'anglais, par Mlle ERVINE V. LILIENTHAL. — Bulletin de la Semaine.

Revue de la France moderne (Paris). — Derrière la cloison, par RENÉ D'ANJOU. — La dernière cigale, par LÉONCE GAUDIN. — La femme à travers les âges (suite), par L. DE VAULTIER. — L'âme antique. La défense du foyer, par MARC LEGRAND. — Le téléphone céleste des prières, par ISMALA. — Le théâtre, par M. QUENTIN-BAUCHART. — Echos parisiens par YVES DE MONTIGNY. — A travers Paris, par BARBERINE.

Le Devoir (Guise, Aisne). — Documents pour une biographie complète de J.-Bte André Godin : Essai de représentation du travail (11e et 12e articles). — Compte-rendu de l'Assemblée générale ordinaire de la Société du Familistère de Guise : Exercice 1895-1896. — Faits politiques et Sociaux. — Question de la Paix. — Sans famille, par HECTOR MALOT.

Revue des Revues (Paris). — L'alcoolisme en France, par AL. BÉRARD, député de l'Ain. — Deux poésies inédites de Léon XIII par BOYER D'AGEN. — William Morris (2 gravures), par CHARLES SIMOND. — La Psychologie du Petit Français (9 gravures), par TH. BENTZON. — La faillite de la femme à la mode, par JULES BOIS. — Les mémoires inconnues de la Tzarine, Al. Théodorovna — Une lettre autographe de la tsarine Marie Féodorovna (1 gravure). — Le luxe et la mode sous la reine Elisabeth. — Les héros de Zeïtoun, par DOROSTZI. — L'esclavage des blancs en Angleterre (4 gravures). — Lettres à Alfred de Musset, par GEORGE SAND. — Dernières inventions et découvertes.

L'Orient, organe national ottoman (Paris).

Les Etats-Unis d'Europe, journal de la Ligue internationale de la Paix et de la Liberté (Berne, Suisse).

La Géographie (Paris). — Revue Géographique et Coloniale, par PAUL BARRÉ. — Alger, par CAPT. WILLIAMS. — Malte : Ses rapports économiques avec la Tunisie, par E. FALLET. — Chez les phoques, par G. D. — L'avenir du Soudan egyptien, par S. XIMENÈS. — Les voyageurs musulmans, par FERD. DE BÉHAGLE. — Les Langues de l'Asie, par E. MASSAT. — Les chemins de fer au Mexique, par AUG. GENIN.

La Revue des femmes russes, organe du féminisme international. (Paris Neuilly). — Prima-donna, par M. KRASSOF, — La religion nouvelle, par OLGA DE BEZOBRAZOW. — Le Congrès de Berlin, par KÆTTER. — Schiesmacher.

Le Journal des Femmes, organe du mouvement féministe (Paris). — La rentrée des Chambres, par MARIA MARTIN. — De la situation des femmes dans notre société, par RAYMOND GENDRE. — Groupe de la solidarité des femmes, par EUGENIE POTONIÉ-PIERRE. — Le conseil international des femmes. — Congrès international féministe de Berlin, par LINA MOGENSTERN. — Faut-il un budget de la maternité? par EUGÉNIE POTONIÉ-PIERRE.

Le Bulletin continental, revue des intérêts de la moralité publique, organe central de la fédération abolitionniste internationale (Genève). — Pensée de Victorien Sardou. — Compte rendu des travaux de la conférence de Berne. — Le *Journal du bien public*, organe officiel de l'Union internationale des amies de la jeune fille et de l'Association des femmes suisses pour l'œuvre du relèvement moral, à Neufchâtel (Suisse).

L'Isis moderne 1er numéro (Paris). — Aux lecteurs. — L'Idéal d'une religion universelle, par SWAMI VIVEKAMANDA. — Naundorff, père du néo-spiritualisme (étude de l'évolution d'une âme vers le mysticisme), par JULES BOIS. — La Qabalak, par M. S.-L. MAC-GREGOR MATHERS. — Le cas de miss Mary J. Fencher par l'ex-juge ABRAM H. DAILEY. — La légende dorée, par JACQUES DE VORAGÈNE. — Sur la tour du guet, un vrai Mahatma. — Formes de la pensée, par PAUL GILLARD.

NOUVEAUX OUVRAGES REÇUS

EN NOVEMBRE

Un cas de dématérialisation partielle du corps d'un médium; enquête et commentaires, par A. AKSAKOW, traduit de l'allemand ; prix 4 fr. à la Librairie de l'art indépendant.

ANNIE BESANT. — *La Mort et l'Au-delà* (traduit de l'anglais), publication de la Société théosophique.

Dr LUCIEN MOUTIN. — *Le Diagnostic de la suggestibilité*, ouvrage dans lequel le Dr Moutin, après avoir exposé l'essentiel des résultats acquis jusqu'ici à la science dans cet ordre particulier de recherches, fait connaître un procédé nouveau, trouvé par lui, qui permet de distinguer très rapidement, dans un nombre quelconque de personnes, quelles sont celles qui peuvent être influencées par la suggestion de l'hypnotisme.

Pensées sur la religion de l'avenir, par un spirite convaincu, petite brochure recommandée, 0 fr. 50.

VINCENZO CAVALLI. — *William Crookes et le spiritisme*; aperçu critique (brochure en italien) éditée à Naples.

LE SAR PÉLADAN. — *Le prochain conclave*, instruction aux cardinaux (librairie Dentu) 3 fr. 50.

Quelques pages de l'existence d'un esprit, par LUIS. — Origine de tous les cultes, par D. FABIAN PALASI. — Qu'est-ce que le ciel? par CAMILLE FLAMMARION. — Ces trois petites brochures se trouvent à la bibliothèque de « La Irradiacion » Barrio de Dona Carlota à Madrid (Espagne).

TABLE DES MATIÈRES DU XXXIX[e] VOLUME

ANNÉE 1896

Janvier, n° 1 : A nos correspondants, p. 1. — Réflexions philosophiques, p. 1. — Animisme et spiritisme, p. 13. — A Mme la comtesse Hélène de Mainardi, p. 22. — Esprit guériseur du Yucatan, p. 26. — Enfin ! l'Amérique se décide, p. 30.— Manifestations et photographies spirites, p. 32. — Récit du curé Erasme Kollowicz, p. 35. — La dame au couteau de chasse, p. 39. — Fragments de vérités occultes, p. 40. — Deux esprits dans un même corps, p. 50. — Le fou dont on rit sera le sage, p. 51. — Bonne année immortaliste, p. 53. — Trois sonnets, p. 53. — Encore la fidélité canine, p. 55. — Nécrologie : MM. Emile Lefèvre et Arthur Arnould, p. 57. — Bibliographie : Le monde sera-t-il catholique ? — Suggestions hypnotiques criminelles. — L'idée, la vie, la survivance. — Dictionnaire encyclopédique universel illustré. — Dictionnaire d'orientalisme, d'occultisme, de psychologie. — Automatic. — Premiers éléments de chiromancie. — La *Revelacion* de Madrid, avec plusieurs ouvrages nouveaux et intéressants, p. 59.

Février, n° 2 : Réflexions philosophiques, p. 65. — Revue de la *France Moderne* : Etudes psychiques d'Aksakof, p. 75. — Orphelinat d'Andillon, p. 80. — Une apparition, p. 84. — Une guérison par la prière, p. 87. — Rêve de Mlle Naltet, p. 89. — Science expérimentale et médecine, p. 92. — Une maison hantée, p. 95. — Congrès occultiste, p. 98. — Fragments de vérités occultes, p. 99. — Les voix du tombeau, p. 109.— Conseils pratiques, p. 110. — Dictionnaire d'orientalisme, d'occultisme, p. 113.— Réflexions et pensées diverses, p. 115. — Les mystères de l'occulte, p. 119. — Documents apostoliques et autres, p. 121. — Nécrologie, p. 126. — Bulletin des sommaires des revues et journaux spiritualistes qui échangent avec notre Revue, p. 127.

Mars, n° 3 : Réflexions philosophiques, p. 129. — Animisme et spiritisme, p. 140. — Critique du Dr Reich, p. 144. — Un cas de changement de personnalité, p. 148. — Les positivistes démoralisés, p. 154. — Mendiants sans paroles, p. 157. — Mort d'Henri Regnault, p. 164. — Les spirites fatalement sont des fous, p. 165. — Phénomène de vision remarquable, p. 168. — La nouvelle aurore (poésie), p. 170. — Fragments de vérités occultes, p. 171. — Le drapeau noir, p. 180. — Nécrologie : MM. Kina — T. Yung. — Louis de Montaut. — H.-T. Newton. — Croze. — Mmes Emilie de Morsier. — Pescetti, p. 186. — Réunion générale de la Société d'études psychiques, p. 189. — Conférence J. Bois. — Anniversaire de Abdud-Hamid-Khan. — La vérité ou le dernier testament, p. 190.

Avril, n° 4 : Réflexions philosophiques, p. 193. — Apparitions de caractère spirite indiscutable, p. 201. — Un cas de changement de personnalité, p. 208. — Manifestations médianimiques spontanées, p. 220. — Jeanne d'Arc et le Spiritisme moderne, p 226. — Animisme et Spiritisme, p. 228. — Un pressentiment vérifié, p. 231.— Francis Schlatter, p. 234. — Recette contre tristesses et mélancolies, p. 235. — Le drapeau noir, p. 236. — Les voix du tombeau (poésie), p. 250. — Nécrologie : MM. Auguste Germain Catala. — Lycurgue Kina, p. 251. — Les perplexités d'un médium conscien-



cieux, p. 252. — Le problème du mal, p. 252. — Dictionnaire encyclopédique universel illustré, p. 253. — Un avertissement inattendu, p. 254. — Bulletin des sommaires, p. 255.

Mai, n° 5 : L'absence de courage moral, p. 257.—Expériences chez M. de Rochas, p. 266. — Phénomènes médianimiques spontanés, p. 269. — Un cas de changement de personnalité, p. 283. — Comment on démasque les médiums, p. 291. — Magnétisme et spiritisme, p. 298. — Anniversaire d'Allan Kardec, à Paris, p. 299. — Apparition d'un mari à sa femme, p. 304. — Fragments de vérités occultes, p. 307. — Les voix du tombeau (poésie), p. 314. — Dictionnaire encyclopédique universel illustré, p. 314. — L'ange Gabriel, p. 315. — Nécrologie : MM. Delprat, Matrat, p. 316. — Bulletin des sommaires, p. 318.

Juin, n° 6 : Réflexions philosophiques. — P.-G. Leymarie, p. 321. — Comment on démasque les médiums, p. 328. — Le mystère d'Ahrensburg, par Ismala, p. 335. — Rêves et pressentiments, par Joseph de Kronhelm, p. 342. — Le Karma, par Alban Dubet, p. 347. —Rayons cathodiques (Photographie spirite, par Joseph de Kronhelm, p. 348. — L'âme scientifique, par Jules Bois, p. 352. — Fragments de vérités occultes, p. 355. — L'étoile bleue (poésie), par Jules Moniot, 363. — Psyché (poésie), par Julien Larroche, p. 369. — Entités morbides et lois de morbidité, par le Dr Daniel, p. 370. — Correspondance, par Dac, rédacteur au *Lotus bleu*, p. 377. — Sentences médianimiques typtologiques, p. 379. — Divers : Aux Etat-Unis. par Anna Kingsford, p. 380. — Nécrologie : MM. Matrat. — P.-G. Greil. — Vve Repos, p. 380. — Grand œuvre, par J.-C. Chaigneau, p. 381. — Revue des Revues, p. 382. — Bulletin des sommaires, p. 382.

Juillet, n° 7: Réflexions philosophiques, par P. G. Leymarie, p. 385. — Prévisions. Nombres. Langages. Suicides. par Joseph de Kronhelm, p. 391. — Une découverte merveilleuse, par Dr G. de Messimy, p. 402. — Séances avec Eusapia Paladino, par C.-H. Mainards, p. 405. — Sacra privata, par Louis Ménard, p. 409. — Les expériences de William Howitt. par Ismala, p. 414. — Fragments de vérités occultes (*suite*). p. 421. — Religion du pays des Bataks à Sumatra, p. 429. — La Sirène, par René Sosta, p. 432. — Nécrologie : René Caillé. — M. Volpi fils. — Alexandre Pascalidès, p. 445. — Bulletin des sommaires, p. 447.

Août, n° 8 : Réflexions philosophiques (*suite et fin*), par P.-G. Leymarie, p. 449. — L'Extériorisation de la motricité, par Daniel Metzger, p. 456.— L'Od et les rayons de Rœntgen, par Dr Daniel, p. 461. — Animisme ou Spiritisme, par Dr Daniel, p. 473. — Quelques considérations relatives à la survivance, par P.-G. Leymarie. p. 480. — Inauguration du Paradis-Hôtel, p. 481. — Nouvelle prière évocatrice, par Julien Larroche, p. 486. — Peut on mourir de peur, p. 487. — Phrénologie et chiromancie, p. 488. — Persécutions. — Joseph de Kronheln, p. 492. — La Charité (vers libres), p. 496. — La Conquête du Ciel. par Georges Vitoux, p. 497. — En cours d'assises, par Jules Moniot, p. 500 .— L'Extériorisation de la motricité, p. 506.— L'Antiquité connaissait-elle le spiritisme ?, par Horace Pelletier, p. 508. — Nécrologie : M. Charles Casalonga, p. 510. — Bibliographie, p, 510. — Bulletin des sommaires, p. 510.

Septembre, n° 9: D'autres considérations philosophiques, par P.-G, Leymarie, p. 513.— Le merveilleux, la science, la presse, par P.-G. Leymarie. (Interview de M. Aksakof, *Radical*, de Marseille et *La Patrie*. — A Valence-en-Brie, du journal l'*Eclair*. — La Maison hantée, de l'*Eclair*, — Morès chez un spirite, du *Figaro*. — Un lit qui marche seul. — La *République française*, p. 524. — Le médium Janek, à Varsovie, par Antoinette Sodowska, p. 537. — Ecriture directe (Traduction de Clémens), p. 540. — Funérailles de tous les temps ; De la propagande ; La Baronne d'Oberkich ; Une apparition ; De Kronhelm, p. 542. — L'immortalité de l'âme, par Jules Moniot, p. 553. — Les voix

du tombeau, par Julien Larroche, p. 556. — Nécrologie : MM. Bazot et Streiff. — Anniversaire de M. Léon Wisselle, p. 557. — Fragments de vérités occultes (*suite*), p. 557. — La possession et l'obsession, par Horace Pelletier, 565. — Demande d'un investigateur, par Sauvaire, p. 568. — Presse spirite (langue espagnole), par Sauvaire, p. 569.— L'Espérance, par Déchaud, p. 570. — Voyage en astral, roman ésotérique, par Mme E. Bosc, p. 572. — Bulletin des sommaires, p. 575.

Octobre, n° 10 : Dans les temples de l'Himalaya, par le Dr Max, p. 577. — Les bienfaits de la nouvelle psychologie, par Jules Bois, p. 586. — Un prix de 3.000 fr. par Segundo Olivier, p, 591.— Y a-t-il des esprits frappeurs? Ismala, p. 598. — Maisons hantées, par C. Sauvaire, p. 602. — Souvenirs et impressions d'un spiritualiste, par Alban Dubet, p. 603. — Intelligence des animaux, par P.-G. Leymarie, p. 607. — Hartmann et les lois immuables, par Joseph de Kronhelm, p. 616. — Presse spirite espagnole et portugaise, p. 626. — Prière. — Sur la tombe de Gastaldi Dominique, par Mme Vve Perriquet, p. 627. Avis important. — P.-G. Leymarie, p. 629. — Fragments de vérités occultes, p. 630. — Bibliographie, p. 637. — Bulletin des sommaires, p. 638.

Novembre, n° : Le Tsar en France, p. 641. — Une démonstration scientifique de la vie future, par Dr Daniel, p. 641. — La femme dans la Société, par P.-G. Leymarie, p. 651.— Lettre à M. Pierre Giffard, par Feu, p. 656.— Introduction au spiritualisme expérimental moderne, p. 658. — Idées persécutées, par Joseph de Kronhelm, p. 665.— L'immortalité affirmée par la femme, p. 668. — Le sixième sens, p. 670. — Les voix du tombeau, par Julien Larroche, p. 672. — Remember, par Jules Moniot, p. 674.— Souvenirs et impressions d'un spiritualiste, par Alban Dubet, p. 677. — Encore la photographie psychique p. 683. — Fragments de vérités occultes (*suite*), p. 688. — Dans les temples de l'Himalaya, par Ernest Bosc. p. 694. — La médiumnité chose essentielle, par Joseph de Kronhelm, p. 696. — Le spiritisme et l'anarchie devant la science et la philosophie, p. 698. — Le médium Home, par Daniel Metzger, p. 701. — Bulletin des sommaires, p. 702.

Décembre, n° 12 : Un magistrat hermétiste. Jean d'Espagnet, par M. Maxwell, p. 705. — Encore la photographie psychique, par Edina, p. 718. — Origine et nature de la pensée, par Dr Daniel, p. 725. — Conditions à observer dans les séances, par E. D'Espérance, p. 728.— Mozart, Agnès Lanskoronska, p. 730. — Maisons hantées à Florence, à Buenos-Ayres. Comtesse Hélène Mainardi et Sauvaire, p. 732.— Un fait d'apparition, par J. de Kronhelm, p. 735.— Le fait et l'idée, par Marius Decrespe. p. 737. — Le sommeil, les rêves. J. de Kronhelm, p. 741.— Faits médiamniques, par J. de K., p. 743.— Rêves réalisés, par J. de K., p. 745. — Un fait télépathique, par H. Pelletier, p. 749. — Les visions de l'avenir, par Jules Moniot, p. 751. — Noël théosophique, par Julien Larroche, p. 753.— Presse spirite espagnole et portugaise, par Sauvaire, p. 753. — Bibliographie : Nouvelles ésotériques. — Prix de 10.000 fr. — Après la mort. — La science spirite à travers les siècles. — Compte rendu du Congrès occultiste allemand. — Brochure de Mathens Fidler. — Opuscule de T.-S. Wilmot. — Zteki Spirystysty, par W. Chlopicki. — Lettres de l'Esprit Salem Hermès, par Hab. Lagrange, p. 757. — — Bulletin des sommaire, p. 763. — Table des matières, p. 766.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone*.